
BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE
S.C.
XVII
77

2/


·HELENÆ·AVGV-
STÆ·DVCISSÆ
EX·LIBRIS

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES:

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, & de mieux avéré, dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré,

Touchant leur Situation, leur Etendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivières, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Citez & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MOEURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRÉSENTERA

L'ÉTAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques;

DE PLANS, ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, HABITS, ANTIQUITEZ, &c.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue sur les Originaux des Voyageurs, *tant par l'*Auteur Anglois *des précédens Volumes, que par les* Editeurs Hollandois, *& où l'on a non-seulement fait des* Additions *&* des Corrections *très-considérables;*

Mais même ajoûté plusieurs nouvelles Cartes & Figures, qui ont été gravées par & sous la Direction de J. VANDER SCHLEY, Elève distingué du célèbre PICART LE ROMAIN.

TOME DIXIÈME.

A LA HAYE,

Chez PIERRE DE HONDT,

M. DCC. LIII.

Avec Privilège de Sa Majesté Impériale & de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & de West-Frise.



AVERTISSEMENT

DE

Mr. L'ABBÉ PREVOST.

ENFIN la conſtance a manqué aux Auteurs Anglois de ce Recueil. Ils ont abandonné une entrepriſe dans laquelle je ne me ſuis engagé que ſur leurs traces. Le Volume que j'offre au Public ne contient d'eux qu'un reſte de Géographie Tartare (*a*), qui n'a pû trouver place dans le Tome précédent.

ON apporte différentes raiſons de leur dégout, entre leſquelles il faut compter ſans doute les difficultés d'une longue & épineuſe carrière. Mais quelques avis de Londres aſſûrent plus particuliérement, qu'ayant regardé leur Ouvrage comme un objet de quelque importance pour la Navigation & le Commerce, & s'étant flattés de mériter la protection du Gouvernement, ils ont été rebutés de voir différer trop long-tems des ſecours qu'on leur avoit fait eſpérer, & ſans leſquels ils ſe trouvent dans l'impuiſſance de fournir aux fraix de l'exécution. On s'eſt diſpenſé de leur tenir parole, ſous prétexte que les beſoins de l'Etat ne permettoient point encore à ceux qui tenoient les reſnes, de tourner leur attention du côté des Lettres; ils ſe ſont crus en droit de quitter un travail, qu'ils n'avoient entrepris que dans cette eſpérance.

LEUR dernière Préface, qui contient leurs plaintes & leur appel au Public, confirme la vérité de ces informations. Ils ne diſſimu-

(*a*) Les ſoixante-dix premiéres pages ſont la concluſion des Voyages à la Chine & en Tartarie. Les Anglois s'étoient propoſé d'y joindre la deſcription de la Siberie, qui fait la partie la plus Septentrionale de l'Aſie, & je ſerois entré dans leur projet; mais M. de L'iſle, revenu depuis quelque-tems de Petersbourg avec un tréſor d'Obſervations, qu'il doit à ſes propres recherches autant qu'à celles de feu M. de L'iſle ſon frère, m'ayant témoigné qu'il ſe diſpoſoit à les donner au Public, & qu'il ne lui ſeroit pas agréable d'être prévenu ſur un ſujet qui doit faire partie de ſon Ouvrage, j'ai eu d'autant plus de penchant à l'obliger, que ſi je ſuis rappellé à la Siberie, en traitant les Voyages au Nord, je ne doute pas que ſon travail ne ſoit d'une grande utilité pour le mien.

simulent pas qu'ils portent envie au bonheur de la France, où les affaires ne font rien perdre aux sciences de la faveur qu'elles méritent, & où l'on peut dire que les Chefs & les Ministres de l'Etat sont les premiers hommes de lettres de la Nation.

ON conçoit donc qu'à l'avenir, si cet Ouvrage prend une autre forme & devient plus digne de son titre, ce n'est point aux Anglois qu'on en aura l'obligation. Il conviendroit mal de relever ici les défauts de leur travail, & de changer en critique les remercimens qu'on leur doit. Le Public n'a pas attendu si tard à leur rendre justice; & les efforts continuels que j'ai faits, dans les Volumes précédens, pour les amener à nos principes d'ordre & de goût, ont dû faire juger que je n'ignore pas combien ils s'en sont écartés. Mes Préfaces & mes Introductions rendent témoignage de mes regrets; sur-tout dans le premier Tome, où je puis dire hardiment que tout ce qu'il y a de supportable, pour la forme & la liaison des sujets, est uniquement de moi. Mais j'ai desespéré, dans les Tomes suivans, de pouvoir rendre le même service aux Auteurs; & je me suis réduit à les suivre, en remédiant, dans l'occasion, à leurs excès de pesanteur & de prolixité, à leurs répetitions sans fin, à leurs excursions déplacées (*b*); en y remédiant, c'est-à-dire, en les diminuant beaucoup: car ceux qui savent que j'ai reçu l'Ouvrage Anglois feuille à feuille, comme il a été publié, & que suivant mes engagemens avec le Public, je l'ai traduit de même, doivent comprendre que n'en ayant pas eu toutes les parties rassemblées sous mes yeux, je n'ai pû réformer ce qui manque à leur dépendance mutuelle, ni rien changer dans un plan dont je n'ai pas connu la distribution & la mesure.

IL ne faut pas même s'attendre qu'en faisant désormais profession de marcher sans guides, je puisse renoncer tout-d'un-coup à la méthode d'autrui, ni qu'au milieu de l'Asie, où les Anglois m'ont laissé, je bâtisse aussi-tôt sur un nouveau Plan. C'est le cas d'un édifice mal construit, mais à demi élevé, qu'on regrette de n'avoir pas commencé mieux, quoiqu'il soit trop tard pour l'abbattre, & que la raison permette encore moins de le continuer sur un

(*b*) Les Allemans, qui ont fait traduire aussi l'Ouvrage, ont senti l'utilité de ces changemens, puisqu'au lieu de s'attacher à l'original, ils ont traduit ma traduction. Les Hollandois, en la réimprimant à la Haie, ont cru d'abord honorer beaucoup leur Edition en restituant, entre deux crochets, les endroits que j'ai jugé à propos de supprimer; mais ils ont reconnu leur erreur, puisqu'ils sont revenus ensuite à me copier mot pour mot.

un autre plan, qui ne pourroit faire qu'une alliance monstrueuse avec le premier. Dans tous les Voyages d'Asie qui me restent à donner, je serai assujetti à suivre l'exemple des Anglois : mais la nécessité de cette imitation n'empêchera pas qu'on n'y remarque trois principales différences:

1°. Je m'attacherai, comme je le fais observer dans un autre lieu (c), à faire paroître avec plus d'égalité sur la même scène, quelques Nations dont la gloire paroît avoir peu touché les Auteurs Anglois, & dont ils semblent avoir affecté de ne citer qu'un très-petit nombre de Voyageurs particuliers, comme s'ils appréhendoient des comparaisons peu avantageuses pour eux-mêmes dans la concurrence de la Navigation & du Commerce. Ce soin ne regardera pas seulement les François, les Espagnols & les Hollandois, mais aussi les Nations du Nord, qui sont absolument négligées dans les Volumes précédens. Outre les secours publics, j'ai pris des mesures pour me procurer diverses Relations de Suede, de Dannemark, de Hambourg, &c. qui sont encore peu connuës dans nos Bibliotheques, parce qu'elles sont demeurées sans traduction. Les Ministres de plusieurs Cours se sont crus interressés à favoriser cette entreprise, & même à veiller sur les extraits.

2°. J'aurai l'attention, que les Anglois n'ont point eue, de mettre les Relations dans un ordre qui puisse les faire servir entr'elles à se prêter du jour, & donner à l'Ouvrage la qualité d'une véritable Histoire, par la liaison des événemens & par celle de l'intérêt. Un Voyageur arrive dans un Pays; il est témoin de quelque fait important, dont il raconte l'origine & les progrès jusqu'à son départ, qui ne lui a pas permis d'en apprendre la conclusion. L'ordre ne demande-t-il pas que le Journal d'un autre Voyageur, qui lui aura succédé dans le même lieu, soit rapproché du sien, pour suppléer aux lumières qui lui ont manqué? Il en est de même de la Relation des Etablissemens Européens dans les Indes, qui ne peut satisfaire un Lecteur attentif, lorsqu'elle demeure imparfaite, ou longtems interrompue. D'ailleurs à quel titre cet Ouvrage mériteroit-il le nom d'Histoire, si les recits n'ont pas entr'eux une sorte de rapport constant, qui leur donne le caractère historique?

3°. J'éviterai, autant qu'il est possible en suivant la méthode Angloise, les répétitions qui n'ajoûtent rien d'utile à de nouveaux

(c) Voyez ci-dessous, l'Introduction aux Voyages des Hollandois.

veaux sujets, & qui leur donnent une ressemblance ennuieuse avec ceux qu'on a déja traités. Mais il ne faut pas non plus que la délicatesse du Lecteur lui fasse toûjours donner ce nom à plusieurs Journaux d'une même route. La différence des observations & des événemens est une variété réelle, qui peut se trouver sur le même Théatre, c'est-à-dire, dans des lieux qu'on a mille fois nommés; & qui donne droit à tous les Voyageurs d'y faire successivement leur rolle, par un recit qui doit faire oublier les noms pour ne s'attacher qu'aux faits & aux circonstances.

QUOIQUE ces trois points, fidellement observés, me paroissent capables de soutenir l'attention du Public pour la suite de ce Recueil, je ne fais pas difficulté d'annoncer dès aujourd'hui, que la nécessité seule m'attachant encore au Plan des Anglois, mon dessein est de l'abandonner après avoir achevé l'article de l'Asie. La division de mon sujet (*d*) me conduit ensuite à l'Amerique. Je me suis formé d'avance une méthode fort différente, qui ne sera point sujette aux défauts que je reproche moi-même à la première, & que je m'efforcerai de suivre avec un renouvellement d'ardeur, qui puisse élever mes forces à la grandeur de l'objet.

IL n'est pas question d'expliquer ici des vûes, dont l'exécution est encore éloignée. En reprenant aujourd'hui l'engagement de publier un Tome de six en six mois, je compte de me trouver en état, dans un an, de remplir la promesse que je fais au Public.

(*d*) Voyez l'Introduction du premier Tome de ce Recueil.

Nota. On jugera aisément, que l'Auteur Anglois n'est pas resté sans réponse à l'Avertissement qu'on vient de lire; & ce seroit ici le lieu d'insérer sa Refutation, si elle ne nous paroissoit entiérement superflue. Cependant, pour ne point nous attirer de sa part, le même blâme de partialité que Mr. Prevost tâche de jetter sur son caractère, nous croyons qu'il suffit de rappeller, en cet endroit, ce qui a été remarqué ailleurs; savoir, qu'on ne sauroit légitimement accuser Mr. *Green*, de *s'être dispensé, autant qu'il l'a pû, de parler des Hollandois*; aussi long-tems qu'on n'a pas vû la fin de son Plan (1); & qu'il y auroit encore plus d'injustice à lui reprocher *d'avoir, par le même motif de jalousie, exclus de son Recueil, les Voyages de* Van den Broeck *en Afrique*; tandis que le contraire se prouve (2). Pour ce qui regarde l'exécution de l'Ouvrage, il est naturel que chacun soit prévenu en faveur de sa méthode. Mais c'est au Public à décider entre nos deux Auteurs. Il a les pièces en main, & il lui sera facile de mettre la différence qu'il convient entre nôtre Edition & celle de Paris. Il semble que Mr. Prevost n'a pas cru pouvoir imaginer de meilleur moyen pour décrier la premiére, qu'en avançant, contre toute vérité, *que nous étions revenus à le copier mot pour mot*; c'est-à-dire avec toutes ses fautes. R. d. E.

(1) Voyez page 498.

(2) Voyez nôtre Avertissement.

AVER-



AVERTISSEMENT
DES
EDITEURS DE HOLLANDE.

*Ce n'a été qu'avec beaucoup de regret, que nous nous sommes vûs obligés de differer jusqu'à présent, la publication de ce Dixième Tome de l'*Histoire Générale des Voyages. *Monsr.* Green, *Auteur des neuf Volumes précédens, ayant abandonné cet Ouvrage, pour des raisons particulières, nous avons craint pendant long-tems, qu'une si belle & si utile Collection ne demeurât imparfaite. Heureusement Monsr. l'Abbé* Prevost *a fait cesser nos inquiétudes. Après avoir traduit tout le commencement de ce Recueil, il a bien voulu se charger de le continuer, & le Volume que nous offrons ici, est le premier de sa façon. Personne n'étoit peut-être mieux en état de remplacer l'Auteur Anglois, que son élégant Traducteur. Aussi l'a t'il fait d'une manière qui lui a attiré, à juste titre, la Reconnoissance & les Applaudissemens du Public.*

CEPENDANT, *quelque degré de perfection que Mr. Prevost se soit efforcé de donner à son Ouvrage, il nous a paru qu'il méritoit d'être retouché à divers égards. Le plus habile Ecrivain est sujet à faire des fautes. C'est ce qui est arrivé à nôtre Auteur, & peut-être que tout autre à sa place se seroit trompé plus souvent encore. Quoiqu'il en soit, il est certain, que soit par un deffaut d'attention, bien excusable dans une Compilation où elle se trouve partagée entre tant d'objets; soit manque de Memoires, ou par la faute de ceux qu'il a suivis, on rencontre dans son Ouvrage, quantité de* Noms-propres *défigurés, qui demandoient d'être rétablis; grand nombre d'*Erreurs, *qu'il convenoit de redresser; plusieurs* Omissions *importantes, auxquelles il étoit nécessaire de suppléer. C'est aussi ce que nous avons tâché de faire dans nôtre Edition; & pour mettre le Public en état de juger, sans prévention, du succès de nos soins, il est à propos d'entrer ici dans quelque détail sur la méthode que nous y avons observée.*

D'ABORD *nous nous sommes addressés à Mr. Green, dont les premiers Volumes de*

de cet Ouvrage prouvent la grande capacité. Cet habile homme a bien voulu se prêter à nos vuës & seconder nôtre zèle. Il a pris la peine de revoir l'Edition de Paris, & d'y faire des Corrections *& des* Augmentations *considérables. Le tems qu'il a employé à ce Travail, & celui que demandoit la Traduction de ses* Additions *& de ses* Notes*, ne nous a pas empêché de donner encore plusieurs mois à celles que nous avons crû devoir y ajoûter nous-mêmes. Rien ne justifie mieux le deffaut d'attention qu'on peut reprocher à Mr. Prevost, que cette prodigieuse quantité d'erreurs qui ont échappé à la sagacité de l'Auteur Anglois, & que nous avons glanées, après lui, dans les Originaux. A la vérité, ce seroit trop prétendre, que de vouloir qu'un seul homme se fût apperçû de tout; & nôtre gratitude envers Mr. Green n'en est pas moins complette, pour avoir laissé quelque chose à nôtre amour-propre; c'est-à dire, à l'envie que nous avons de persuader le Public de l'application que nous apporterons toûjours à mériter de plus en plus ses suffrages. Expliquons en peu de mots, la nature de ces diverses* Corrections.

ELLES *sont de deux espèces. Les unes peuvent être regardées comme des fautes* d'impression *ou de* négligence, *du ressort du* Correcteur. *Les autres de* mémoire *ou* d'inadvertance *sont plus proprement celles de l'*Auteur *même. Les premières se comptent par milliers, & Mr. Prevost est à plaindre, d'avoir confié sa Copie en des mains si peu capables de la mettre en ordre. D'entre un grand nombre de ces fautes, qu'on a remarquées au bas des pages, nous ne citerons que celles-ci;* le Gouverneur Hollandois de Bantam *pour* le Pangoran; l'Isle *pour* l'Inde; la lame d'une picque *pour* la hampe; louër un Vaisseau *pour* touër son Vaisseau; des œufs *pour* des cerfs; la Compagnie Hollandoise *pour* les Espagnols; Tidor *pour* Ternate; Bachian *pour* Machian; Madure *pour* Java; des tortues *pour* des oiseaux; Oriental *pour* Occidental; Grand-Mogol *pour* Camp, *&c. Nous ne parlons point de cette multitude d'autres fautes d'Ortographe, qui ne changent pas entièrement la nature des choses. On auroit peine à croire combien de Noms-propres estropiés, combien de dattes & de latitudes fausses, combien de mots omis ou répetés de trop près, combien de remarques dérangées, & de marginales déplacées, nous passons encore sous silence dans le corps de l'Ouvrage. Quand le tour de la Phrase l'a permis, ou que le sens ne se trouvoit pas totalement renversé, l'on a presque toûjours pris la liberté de corriger le Texte même, sans en avertir, à l'exemple de ce qu'a fait l'Auteur Anglois; & si ce n'eût été le respect que nous devions à ses Notes, nous en aurions retranché aussi une bonne partie.*

L'AUTRE *espèce de fautes, que nous appellons de* mémoire *ou* d'inadvertance, *n'a pas moins exercé l'attention de Mr. Green & la nôtre. Dans la nécessité d'éclaircir certains passages obscurs dans les Originaux, ou de suppléer à leurs omissions, Mr. Prevost a eû, le plus souvent, le malheur de se tromper & de prendre* une

une chose pour l'autre ; tant il est vrai, qu'avec tout le savoir imaginable, avec la pénétration la plus vive & la mémoire la plus heureuse, il est presque impossible qu'un Auteur ne bronche quelquefois, dans des Ouvrages de cette nature, sur-tout s'il néglige d'avoir recours à une méthode simple, aisée, mais ennuyante, qui l'emporte même sur ces trois qualités réünies. Cette méthode, que nous avons suivie avec fruit, consiste à tenir une notice exacte de quantité de petites particularités qui sont susceptibles de combinaisons avec d'autres ; & à ne jamais hazarder de rapports, sans s'assûrer aussi-tôt de leur convenance mutuelle. Quelques exemples suffiront pour nous faire entendre.

SI *Mr. Prevost se fût souvenu, que l'Amiral* Van Neck, *la première fois qu'il alla aux Indes, n'avoit été que jusqu'à* Bantam, *il n'auroit pas dit, dans son second Voyage,* que les Habitans de *Ternate* le reconnûrent à son arrivée, & qu'il fût félicité, à bord, par les Hollandois qu'il y avoit laissés; *tandis que c'étoit* Van Warwick, *Vice-Amiral de sa Flotte* (*a*). *Il n'auroit point fait mourir le premier Facteur de cette Isle,* François van der Does, *pour un autre de la même Famille, s'il eût fait attention, que le Journal donne le nom de* Wernaert *à ce dernier* (*b*). *Il se seroit bien gardé de jetter un soupçon sur la véracité d'un de ses Compatriotes, s'il se fût rappellé que son récit étoit confirmé par une Relation précédente des Hollandois* (*c*). *Il n'auroit pas fait bâtir le Fort d'Amboine par* Wolphart Harmansen, *au-lieu de* Van der Hagen (*d*); *envoyé celui-ci, pour son Vice-Amiral* Sebastiaansz, *à une expédition devant* Tidor (*e*); *confondu par-tout le Roi de* Johor *avec* Raja-Zabrang *son Frère* (*f*); *transposé avant le Siége de* Malaca, *un Traité conclu après* (*g*); *fait chercher au Lecteur des détails qu'on ne trouve pas* (*h*); *conduit prisonnier aux* Manilles *l'Amiral* Van Caerden, *qui étoit detenu à* Ternate (*i*). *Il n'auroit pas fait* deux *Vaisseaux d'*un *seul; ni supposé qu'un Yacht, parti de* Patane *pour le* Japon, *y étoit arrivé de* Hollande, *dans un espace de tems proportionné au premier trajet* (*k*). *Enfin, ce qu'il y a de plus surprenant encore, c'est que Mr. Prevost reproche aux* Auteurs Anglois *de ce Recueil, d'en avoir exclus, par un effet de leur partialité, les Voyages de* Van den Broeck *en* Afrique (*l*); *quoiqu'on en aît inséré un dans le* Tome *IV.* page 137., *qu'il a traduit lui-même. Le Lecteur qui voudra voir d'autres bévûes de l'espèce de celles-ci, peut consulter de suite les endroits que nous lui indiquons* (*m*).

CE

(*a*) Page 205.
(*b*) Pag. 214.
(*c*) Pag. 316.
(*d*) Pag. 358.
(*e*) Pag. 359.
(*f*) Pag. 371 & suiv.
(*g*) Pag. 376.
(*h*) Pag. 417.
(*i*) Pag. 443.
(*k*) Pag 447 & 461.
(*l*) Pag 498 & 512.
(*m*) Pages 110. 125. 129. 130. 132. 236. 238. 318. 321. 323. 325. 36 399. 408.. 411. 427. 430. 443. à 445. 463. 489. 494. 504. à 506. 516. 520. 525. 527. à 529. 551. 555. 557. 570. 574.

CE *Catalogue d'imperfections étant absolument étranger au fond de l'Ouvrage, qui mérite d'ailleurs les plus grands éloges, ne doit servir qu'à faire prendre au Public la confiance que nous sommes en droit d'en prétendre. Après les preuves que nous lui avons données de nôtre exactitude dans ce Volume, nous porterons plus hardiment la main sur le Texte des suivans, pour y faire les améliorations qui nous paroîtront nécessaires, sans interrompre si souvent le fil du récit, par des Notes & des Remarques qui peuvent déplaire à beaucoup de Lecteurs; & nous nous contenterons d'annoncer en gros ces divers changemens dans nos Avertissemens à la tête de chaque Volume.*

MALGRÉ *tant de soins & tant de peines que nous avons pris pour purger celui-ci de ses deffauts, nous croirions avoir encore peu mérité du Public, si nous n'avions que des* Corrections *à lui présenter. L'article des* Augmentations *est d'une toute autre importance. C'est à cette partie que l'Auteur Anglois s'est principalement attaché. Quelques-unes de ses Additions, tirées des Voyageurs mêmes, dont Mr. Prevost a fait usage, ont été insérées dans le Texte, & les autres renvoyées dans les Notes, où la profonde érudition de Mr. Green brille de toutes parts, par le grand nombre d'Auteurs qui s'y trouvent cités pour éclaircir divers passages des premiers, ou pour suppléer à leurs omissions. Les preuves en sont fréquentes dans tout le cours de ce Volume, & nous n'avons pas besoin de nous y arrêter.*

MAIS *ce que nous ne saurions de même passer sous silence, c'est qu'outre les secours, en ce genre, que Mr. Green a eû la bonté de nous fournir, nous en avons encore tiré de très-considérables des Voyageurs Hollandois, inconnus en France & en Angleterre, dont les uns n'ont pas été traduits & les autres n'ont pas même été publiés. C'est ce qui nous a mis en état de répandre un grand jour sur l'*Histoire *des Indes-Orientales en général, & de celles qui appartiennent aux Hollandois en particulier, ainsi que sur leur* Etat actuel; *Détails, que Mr. Prevost regarde, en quelque façon, comme étrangers à son but. On sent que ce n'est pas dans un seul Volume que nous pouvons faire paroître toutes ces Augmentations. Cependant celui-ci en contient déjà plusieurs fort importantes. Sans parler de nos Remarques, qui n'y entrent que par accident, pour expliquer certaines circonstances particulières, ou pour donner des éclaircissemens ultérieurs sur la fort des principaux personnages qui ont figuré dans les Journaux, & pour lesquels un Lecteur s'intéresse toûjours, nous avons eû deux objets plus essentiels en vuë, & ce sont ceux que nous venons d'annoncer.*

LE *premier, qui concerne l'*Histoire, *est rempli jusqu'à l'Epoque où nous l'avons poussée. On a beau mettre tous les Voyageurs dans l'ordre du tems qui leur convient, il reste quelquefois un intervalle entre leurs Journaux, par rapport aux Lieux où se sont formés les premiers Etablissemens. La suite des progrès des Hollandois aux Indes-Orientales se trouve parfaitement liée, au moyen de deux longues Remarques que nous ajoûtons à la Relation du second Voyage de* Van der Hagen (*n*). *Nous la repre-*

(*n*) Page 358. & 362.

reprenons dans la Pièce que nous avons insérée dans le Journal de Van den Broeck, *sous le titre de* Fondation de Batavia (*o*); *Pièce des plus intéressantes à divers égards, & pour laquelle nous ôsons nous promettre d'avance tous les suffrages. Le Lecteur éclairé, qui daignera l'examiner un peu de près, sera peut-être frappé en y voyant jusqu'où va nôtre respect pour l'ordre & pour l'exactitude. La Relation des deux fameux Sièges de cette Ville, termine nos Augmentations d'Histoire à l'année* 1630 (*p*). *C'est ainsi qu'on continuera, dans les Volumes suivans, à passer en revuë les principaux évenemens qui sont arrivés aux Indes-Orientales* jusqu'à nos jours. *Nous nous proposons d'y donner entr'autres, un Détail exact du* Soûlevement des Chinois à Batavia, *& du terrible Massacre dont il fût suivi; & nous ferons part, en son tems, au Public, de plusieurs matériaux également curieux, que nous avons rassemblés sur* Pondicheri. *&c.*

COMME *le plaisir & l'utilité d'une lecture, déjà si intéressante par elle-même, doit encore augmenter par la connoissance parfaite des Lieux qui ont servi de Théatre à ces grandes Scènes & des Acteurs qu'on y introduit, nôtre second objet sera de représenter, au plus juste,* l'Etat actuel *des uns & des autres. Le Lecteur verra ailleurs ce que nous avons promis, & ce que nous avons fait à l'egard de la* Description de l'Isle de Java (*q*). *Celle que Mr. Prevost nous avoit donnée des* Moluques, *& qui contient seulement* 21 *pages, n'a pû être traitée de la même manière. On s'est déterminé à la détacher, pour la faire reparoître d'autant plus complette dans le Volume suivant, avec de nouvelles Cartes, des Plans, des Figures & des Vuës magnifiques, qui ne se trouvent point dans l'Edition de Paris.*

LES Figures *de la même Edition sont très-défectueuses; Elles ont été faites avec tant de négligence, qu'il y en a quelques-unes qui pèchent très-grossièrement contre les premières Règles de l'Art. Les nôtres, qui ont été rectifiées par le fameux Graveur* Van der Schley, *digne Elève du célèbre* Picart le Romain, *ne cèdent en rien en beauté à celles dont les neuf premiers Volumes de ce Recueil se trouvent enrichis; & nous y en avons même ajoûté quantité de nouvelles; mais la plûpart, quoiqu'entièrement achevées, n'appartiennent qu'au Volume suivant.*

POUR *ce qui regarde les* Cartes, *qui sont si essentiellement nécessaires dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, non-contens de corriger celles qui avoient besoin de l'être, nous en avons aussi fait graver plusieurs nouvelles, qui seront successivement employées en leur place. Ce Volume en contient entr'autres une de* Java, *que nous ôsons garantir pour la plus exacte qui aît jamais parû de cette Isle. Outre un ancien* Plan *de Batavia, on y en trouve encore un nouveau tel qu'il est aujourd'hui; sans compter deux superbes* Vuës *de cette Capitale des Etablissemens des Hollandois aux Indes-Orientales.*

NOUS

(*o*) Pag. 521.
(*p*) Pag. 558.
(*q*) Pag. 154. 163. 585.

NOUS *ferons aussi usage de la Carte des Nouvelles Decouvertes au Nord de la Mer du Sud, tant à l'Est de la Siberie & du Kamschatska, qu'à l'Ouest de la Nouvelle France, par Mr. de* L'Isle. *Enfin nous donnerons les Cartes de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amerique de Mr.* Danville, *& nous nous servirons de même, quand il en sera tems, de celle de l'Italie; & de toutes les autres Cartes que ce célèbre Géographe publiera dans la suite.*

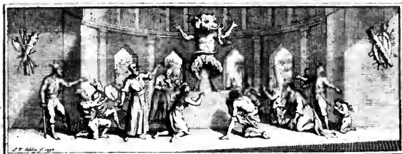
TELS *sont, en abrégé, les Avantages, qui rendent nôtre Edition si supérieure à celle de Paris. C'est pour pouvoir les lui procurer, que nous avons différé la publication de ce Dixième Volume. Si ce retardement a fait quelque peine à ceux qui ont préferé nôtre Edition, nous nous flattons qu'ils daigneront nous le pardonner & même nous en savoir gré, lors qu'ils verront qu'on ne les a fait attendre que pour leur présenter un Ouvrage plus digne de leur attention.*

NOUS *sommes à présent en état de publier les Volumes suivans avec la même diligence que nous avons fait les neuf premiers. Nous ne négligerons rien de ce qui pourra contribuër à les rendre tous égalcment intéressans. De son côté le Libraire, qui en a entrepris l'Impression, n'a épargné & n'épargnera ni soins ni depenses pour engager le Public à lui continuër l'Accueil favorable, dont il a honoré son Edition.*

COMME *il ne lui en reste qu'environ* 250 *Exemplaires en* 10 *Volumes; il les offre au Public, jusqu'au* 1er. *de Mai* 1754., *au prix de la Souscription, qui est celui de* 70. *florins de Hollande; mais passé ce Terme, s'il lui en reste, il ne les vendra pas à moins de* 84. *florins. Il conditionne cependant, que ceux qui ne retireront pas les Volumes suivans dans l'espace de six mois après qu'ils auront paru, payeront ces Volumes comme s'ils n'avoient pas souscrit, c'est-à-dire vingt pour cent au dessus de la Souscription.*



HISTOIRE



La DIVINITÉ qui selon les CHINGULAIS, donne la Sagesse, la Santé & les Biens &c.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe. SIÉCLE.

DIXIÈME PARTIE.

Suite du LIVRE QUATRIÈME.

VOYAGES DANS LA TARTARIE, LE TIBET, LA BUKKARIE, ET A' LA CHINE.

Suite du CHAPITRE VIII.

§. VII.

Septième Voyage de Gerbillon à la suite de l'Empereur.

GERBILLON. 1697. VII. Voyage. Départ de la Cour.



LE 26 de Février 1697, qui étoit le 6 de la seconde Lune de la trente-sixième année de l'Empereur Kang-hi, l'Auteur partit de Peking à la suite de ce Monarque, pour se rendre en Tartarie. On fit ce jour-là soixante-dix lis; & le premier logement fût à *Chang-ping-cheu*. Le Prince héréditaire & plusieurs autres enfans de Sa Majesté, la conduisirent jusqu'à deux lieues hors de la Ville. Avant que de les renvoyer, elle donna ordre à l'aîné de ces Princes, de partir quatre jours après pour la suivre. Ensuite ayant fait venir les deux principaux Offi-

GERBILLON. 1697. VII. Voyage. Avis que l'Empereur donne aux Gouverneurs de ses enfans.

Officiers qu'elle laissoit près de ses autres fils, elle leur recommanda de les entretenir dans l'exercice de leurs devoirs, de les reprendre librement, & de les châtier même s'il étoit nécessaire. Elle les avertit que si leurs Elèves se comportoient mal dans son absence, elle s'en prendroit à eux & qu'il y alloit de leur tête. Elle prit à témoin les principaux Officiers de sa Cour, de l'autorité qu'elle leur donnoit sur ses enfans. Le Monarque Chinois croyoit cette précaution nécessaire, parce qu'il avoit été informé que pendant son dernier voyage, quelques-uns des jeunes Princes s'étoient réjouïs avec trop peu de modération.

Route. Nan-keu. Cha-tao.

Le 27, continue l'Auteur, nous passâmes le détroit des montagnes de *Nankeu*, pour loger dans une petite Ville qui est à l'extrémité Septentrionale du détroit. On fit soixante-dix lis. L'Empereur campa hors des murailles de cette Ville, qui n'est proprement qu'un Bourg fermé, & qui se nomme *Cha-tao*.

Whay-lay-hyen. Cha-ching.

Le 29, on fit cinquante lis, & le logement fut à *Whay-lay-hyen*. Le premier jour de Mars, on logea dans une petite Ville, nommée *Cha-ching*, après avoir fait cinquante lis.

Rivière de Yang-ho.

Le 2, nous fimes cinquante lis, & nous campâmes près d'un Village nommé *Hia-ho*, sur le bord de la Rivière de *Yang-ho*.

Suen-wha-fu.

Le 3, après avoir fait cinquante lis, nous logeâmes dans la Ville de *Suen-wha-fu*, où nous trouvâmes la hauteur du Pole de quarante dégrés, quarante-deux minutes.

Kiung-tso-wey.

Le 4, on fit soixante-dix lis, & l'on assit le Camp sous les murs d'une Ville nommée *Kiung-tso-wey*. L'enceinte de cette Ville est fort grande. Les murailles sont de brique, avec des tours ou de petits bastions quarrés, assez entiers; mais l'intérieur n'offroit que des ruines, entre lesquelles il y reste peu de maisons. Les habitans sont fort pauvres, & le terroir d'alentour paroît tout-à-fait stérile. Nous passâmes & repassâmes plusieurs fois sur la glace, dans des vallées qui étoient couvertes d'eau.

Whay-ngan-hyen. Tyen-ching.

Le 5, on fit soixante lis, pour arriver à *Whay-ngan-hyen*. Le 6, après avoir fait soixante-dix lis, nous logeâmes à *Tyen-ching*, Ville d'une lieue de circuit, mais dont la plûpart des maisons sont ruinées. On ne laisse pas d'y voir encore des boutiques très-grandes & fort bien construites. *Tyen-ching* est de la dépendance de *Tai-tong-fu*. On y fait beaucoup de savon, avec une espèce de nitre qui sort abondamment de la terre. Aussi toutes les eaux qu'on y boit sont-elles nitreuses.

Yang-ho.

Le 7, nous fimes soixante lis, dans un chemin continuellement uni, au travers d'une grande plaine, qui est arrosée d'une Rivière assez large, mais peu profonde. Nous cotoyâmes au Nord une grande chaîne de montagnes fort hautes, pour aller loger à *Yang-ho*, Ville plus grande & mieux bâtie, que Tyen-

ROUTE.

Février.	lis.	*Mars.*	lis.
26. Chang-ping-cheu,	70	3. Suen-wha-fu,	50
27. Cha-tao,	70	4. Kiung-tso-wey,	70
29. Whay-lay-hyen,	50	5. Whay-ngan-hyen,	60
Mars.		6. Tyen-ching,	70
1. Cha-ching,	50	7. Yang-ho, [Ville]	60
2. Yang-ho, [Rivière]	50		

Tyen-ching. On y fait auſſi beaucoup de ſavon, & le terroir voiſin paroît beaucoup meilleur qu'il ne l'eſt depuis Suen-wha-fu. Gerbillon. 1697. VII. Voyage.

Le 8, nous fimes ſoixante lis, toûjours dans un chemin fort uni, ayant au Nord une autre chaîne de montagnes qui eſt au Sud de celle dont le pied eſt bordé par la grande Muraille. Nous logeâmes daus un Bourg fermé de murs, qui ſe nomme *Kyu-lo*. Kyu-lo.

Le 9, nous fimes ſoixante lis, dans un chemin moins uni que celui des jours précédens. Le Pays eſt coupé par quantité de ravines, mais le terroir en eſt bon. Nous logeâmes à *Tai-tong-fu*. Les principaux Mandarins de la Province, qui étoient venus recevoir l'Empereur, ſe préſentèrent à une lieue de la Ville, vêtus de leurs habits de cérémonie, & rangés à genoux ſur les bords du grand chemin. Les Soldats de la garniſon de Tai-tong-fu ſe rangèrent auſſi ſous les armes, enſeignes déployées. Le peuple parut en foule des deux côtés du grand chemin, hors de la Ville, & dans les rues par leſquelles Sa Majeſté devoit paſſer. Tai-tong-fu.

Avant que d'entrer dans la Ville, nous paſſâmes une Rivière nommée *Yu-ho*, ſur un Pont de pierre à dix-huit arches. Les garde-fous ſont de grandes tables de pierre, longues de ſept ou huit pieds, entre leſquelles on voit des figures aſſez groſſiérement taillées en demi-relief. Chaque table a ſon pilier de pierre, & ces piliers offrent diverſes figures d'animaux, hautes d'environ un pied & demi, & groſſes à proportion. Les quatre coins du Pont ont chacun leur bœuf de fer. A l'égard de la Ville, ſes murailles ſont bien bâties & fort entières, avec leurs tours ou leurs petits baſtions quarrés. On trouva la hauteur du Pole de quarante dégrés ſeize minutes. Pont de Tai-tong-fu.

La Rivière qu'on avoit paſſée, vient de la Tartarie au Nord, & n'eſt qu'un ruiſſeau hors de la grande Muraille. Auſſi ne prend-elle le nom de *Yu-ho* qu'à l'entrée de la Chine, dans un lieu qui ſe nomme *Ching-keu*. A quatre-vingt lis de Tai-tong-fu, elle va ſe jetter, comme toutes les petites Rivières que nous avions traverſées, dans celle de Yang-ho, qui paſſe près de la montagne de *Ki-ming*. Rivière de Yu-ho.

Le 10, nous ſéjournâmes à Tai-tong-fu, & l'Empereur ordonna que les Troupes, le gros bagage, & pluſieurs Officiers du cortège, priſſent le chemin de *Nyng-hya*, par les dehors de la grande Muraille, pendant qu'avec tout le reſte de ſa ſuite, il prendroit par le côté intérieur. Le 11, on fit ſoixante-dix lis au Sud-Oueſt, dans un Pays fort uni. A dix lis de Tai-tong-fu, nous paſſâmes la Rivière de *Chi-li-ho*, qui eſt aſſez large, mais peu profonde. Les Villages & les hameaux paroiſſoient fort pauvres, & n'offroient que des maiſons bâties de terre. Nous vîmes auſſi ſur la route pluſieurs petits forts de terre, avec des *Tuntais*, qui ſervent à donner les ſignaux. On logea dans une Ville nommée *Whay-gin-hyen*, qui n'eſt ni grande ni bien bâtie. Le peuple y eſt pauvre, mais en aſſez grand nombre. Rivière de Chi-li-ho. Whay-gin-hyen.

Le 12, on fit quatre-vingt lis; les trente premiers à l'Oueſt, prenant un peu du Sud; les trente ſuivans au Sud-Oueſt, & les vingt derniers au Sud-Sud-

	Mars.	lis.		Mars.	lis.
8.	Kyu-lo;	60	11.	Whay-gin-hyen,	70
9.	Tai-tong-fu,	60	12.	Ching-king-chuan,	80

Gerbillon. 1697. VII. Voyage.

Ching-king-chuan.

Sud-Oueſt, toûjours dans un Pays plat, dont les terres étoient cultivées. Quoique les maiſons ſoient de terre dans la plûpart des Villages, on y voit des tours quarrées, de briques ſolides, où les habitans ſe retirent avec leurs meilleurs effets dans les tems de guerre & d'allarme. Nous campâmes près d'un Bourg fermé, qui ſe nomme *Ching-king-chuan*.

Le 13, nous fimes ſoixante lis, les trente premiers à l'Oueſt-Sud-Oueſt, & les trente autres au Sud-Oueſt, toûjours dans un Pays plat. Les montagnes que nous avions au Nord, étoient moins hautes que celles des jours précédens. On m'aſſura qu'au de-là de cette chaîne de montagnes, que nous avions toûjours cotoyées depuis Tai-tong-fu, à quinze ou vingt lis de diſtance, il y avoit une autre plaine de terres cultivées, avec des Villages, des Bourgs & de petites Villes; à-peu-près telle enfin, que la plaine où nous marchions.

Diſpoſition des montagnes.

Les montagnes que nous avions eûes au Sud, depuis Tai-tong-fu, ſe rapprochèrent & devinrent plus hautes. On les découvroit à trente ou quarante lis de nous, toutes couvertes de nége. Nous paſſâmes deux petits ruiſſeaux, & nous trouvâmes pluſieurs Villages aſſez peuplés, du moins à juger par la quantité de ſpectateurs qui ſe préſentoient ſur le paſſage de l'Empereur. Ce Monarque s'éloigna un peu du grand chemin, en s'approchant des montagnes du Nord pour la chaſſe du liévre. Il en tua ſept ou huit. On campa près d'un Village nommé *Yu-lin-tſu*.

May-hyen.

Le 14, nous fimes ſoixante lis à l'Oueſt-Sud-Oueſt, toûjours dans un Pays plat. Après en avoir fait vingt-cinq, nous traverſâmes une petite Ville nommée *May-hyen*, fermée de murailles, à l'Oueſt de laquelle coule la Rivière de *San-can-ho*, que nous paſſâmes ſur un Pont. Elle n'étoit pas gelée, parce qu'elle y eſt fort près de ſa ſource. Elle ſe forme de pluſieurs fontaines, qui ſortent à gros bouillons, à deux-cens pas du pied des montagnes que nous ne ceſſions pas de cotoyer au Nord, & qui n'étoient plus qu'à la diſtance d'une lieue. Ces ſources ſont éloignées de vingt ou vingt-cinq lis de May-hyen, & ne ſont qu'à dix lis de *So-cheu* où nous allâmes loger. Un peu au-deſſus de cette Ville, nous paſſâmes encore une petite Rivière aſſez large, nommée *Chi-li-ho*, à dix lis de *Cheu*, qui va ſe perdre, auſſi bien qu'une autre à-peu-près ſemblable qui vient du Nord-Oueſt, dans celle de San-can-ho, où ſe rendent toutes les autres petites Rivières que nous avions rencontrées depuis le Yang-ho. Le San-can-ho coule toûjours à l'Orient, prenant un peu du Nord juſqu'à la hauteur de *Suen-wha*. C'eſt la même Rivière que nous avions paſſée à quarante lis de Tai-tong-fu vers l'Eſt. Elle ſe joint, près de *Pao-ngan*, à celle de Yang-ho. Ces deux Rivières s'étant jointes, en forment une qui entre dans la Chine par un détroit de montagnes, nommé *Chi-kia-keu*, & prenant le nom de *Wen-ho*, elle va paſſer à *Kouko-kiau*.

Rivière de San-can-ho.

So-cheu.

So-cheu, eſt une Ville peu différente de celles que nous avions traverſées. Les terres de *Whay-ngan-hyen* ſont ſi ſabloneuſes, qu'elles ne ſont guères propres à porter du froment. On n'en tire que du millet & d'autres ſortes de

pe-

	Mars.	*lis.*		*Mars.*	*lis.*
13.	Yu-lin-tſu,	60	14.	So-cheu,	60

petits grains. Aussi le peuple y est-il fort pauvre. Nous prîmes la hauteur du Pole par la hauteur méridienne du Soleil, & nous la trouvâmes de trente-neuf dégrés & près de vingt-huit minutes.

Gerbillon. 1697. VII. Voyage.

Je rencontrai, dans un Village, un Vieillard qui me parut versé dans la connoissance du Pays. Il me dit que la grande Muraille n'étoit éloignée de nous, au Nord-Ouest, que d'environ quatre-vingt lis; que *Yeu-wey* étoit à deux-cens quarante lis de So-cheu; que la grande Muraille, depuis *Ka-bo-kiou* vers l'Ouest & le Sud-Ouest, n'étoit plus que de terre; qu'en plusieurs endroits elle n'avoit que cinq ou six pieds de hauteur, & qu'elle étoit même presqu'entiérement ruinée, fans qu'on pensât à la rétablir. Pendant le règne de *Tai-ming*, So-cheu étoit la résidence d'un Régule.

L'Auteur rencontre un Vieillard qui connoissoit le Pays.

Le 15, nous fimes cinquante lis; les vingt-cinq premiers au Sud, un quart & demi d'Ouest, & les vingt-cinq autres au Sud-Ouest, toûjours dans un Pays de la même nature. En sortant de So-cheu, nous passâmes une Rivière fort large, mais si peu profonde qu'elle ressembloit à une terre inondée. Elle étoit encore glacée. On me dit qu'elle est demeurée sans nom, parce qu'elle a peu de cours & qu'elle se jette bien-tôt dans la San-can-ho. Cependant le Vieillard dont j'avois reçu des lumiéres, m'avoit assuré qu'elle s'appelloit *Ni-ku-ho*. Nous la repassâmes encore à seize lis de *Ta-chui-keu*, où nous allâmes camper. Ce lieu est fermé d'un pan de la grande Muraille. On y découvroit plusieurs petits Villages sur la droite & sur la gauche, & un assez gros à l'Ouest-Nord-Ouest de nôtre Camp. Nous prîmes la hauteur du Soleil à midi, & nous trouvâmes la hauteur du Pole, de trente-neuf dégrés vingt & une minutes.

Ta-chui-keu.

Le 16, on fit cinquante lis, dont vingt furent presque droit au Sud, & jusqu'à une petite Ville nommée *Chi-ching*, presque toûjours dans un chemin inégal, montant & descendant sans cesse, & marchant assez souvent dans des fossés étroits; mais comme les chemins avoient été réparés, les voitures mêmes y passoient facilement. Pendant les trente derniers lis, on marcha au Sud-Sud-Ouest, dans un Pays fort uni, & l'on campa près d'un Village qui se nomme *I-ching*. Nous prîmes la hauteur méridienne, qui donna trente-neuf dégrés dix-huit minutes de hauteur du Pole.

Chi-ching.

I ching.

Presqu'à la sortie du dernier Camp, nous avions passé la branche de la grande Muraille qui ferme Ta-chui-keu. Elle n'est que de terre, & de douze ou quinze pieds de hauteur, avec des tours de distance en distance, assez près l'une de l'autre. Quelques-unes sont de brique. Cette branche prend depuis la grande Muraille au Nord, & s'étend vers le Sud à plus de deux-cens lis de l'endroit où nous passâmes, jusqu'à *Ten-men-keu*. Elle ferme le passage de plusieurs détroits de montagnes, à chacun desquels on trouve une porte.

Branche de la grande Muraille.

A trente lis de Ta-chui-keu, est un autre détroit, qui se nomme *Yang-fang-keu*, célèbre par le passage du fameux *Ly-tse-ching*, Destructeur de l'Empire des Taimins, qui prit cette route pour se rendre à Peking. Ce détroit étoit gardé alors par un brave *Tson-ping*, Gouverneur d'une assez grande Vil-

Détroit de Yang-fang-keu.

Valeur d'un Tson-ping, & de sa femme.

Mars.	lis.	Mars.	lis.
15. Ta-chui-keu,	50	16. I-ching,	50

Gerbillon. 1697. VII. Voyage.

Ville, nommée *Ningu*, qui est à vingt-neuf lis de Yang-ſang-keu. Il résista pendant plusieurs mois à Ly-tſe-ching & lui auroit entiérement fermé le paſſage s'il n'eût été tué par des traîtres; encore laiſſa-t-il dans ſa femme une héritière de ſon courage, qui mena les Troupes Chinoiſes à la charge, juſqu'à-ce qu'elle fût tuée elle-même. Ce Héros ſe nommoit *Tcheu*. Les habitans du Pays lui batirent un Temple pour honorer ſa mémoire. Au reſte, les tours de cette Muraille regardent l'Orient, car elle eſt ſans défenſe du côté de l'Occident.

Qualités du Pays.

Le 17, on fit ſoixante-dix lis, la plûpart droit à l'Oueſt, quelques fois un peu au Sud, & plus ſouvent un peu au Nord. La hauteur du Pole, priſe par la hauteur méridienne du Soleil, ſe trouva augmentée de trois minutes depuis le jour précédent, c'eſt-à-dire, qu'elle étoit de trente-neuf dégrés vingt & une minutes. Le Pays que nous eûmes à traverſer, étoit beaucoup plus inégal, la vallée plus étroite, & les montagnes des deux côtés moins hautes. L'eau avoit creuſé quantité de foſſés dans ces terres sablonneuſes. Les collines devant leſquelles nous paſſâmes, offroient un grand nombre de maiſons de terre, dont les chambres ſont conſtruites en forme de voûtes, avec des portes & des fenêtres. La terre dont elles ſont compoſées, eſt blanchie avec de la chaux & revêtue en dedans, de papier collé; ce qui les rend auſſi propres que ſi elles étoient bâties de brique. On campa près de *San-chu*, Bourg fermé de murailles. Nous vîmes le long du chemin, plus de Villages que les jours précédens, & la terre nous parut meilleure. On nous aſſura que la grande Muraille étoit au Nord, à cent lieues de nous.

San-chu.

Le 18, nous fimes cinquante lis, partie au Sud-Oueſt, partie à l'Oueſt; mais comme le chemin étoit fort inégal, & plein de collines & de foſſés, nous avançâmes par tant de détours, qu'il nous fût difficile de déterminer la longueur de la route. D'ailleurs, le Ciel ayant été couvert preſque tout le jour, ſur-tout depuis le matin juſqu'à midi, qu'il tomba une nége fort épaiſſe, il nous fût impoſſible de prendre la hauteur du Soleil. Nous paſſames & repaſſames pluſieurs fois, une petite Rivière qui n'a pas de nom, & dont les eaux ſont extrêmement obſcures. Elle coule au Sud-Oueſt & va ſe jetter dans le *Whang-ho*. On avoit détourné ſon cours, pour la faire paſſer près de nôtre Camp, parce qu'on auroit eû plus de dix lis à faire pour trouver de l'eau. J'entrai dans pluſieurs maiſons creuſées en terre, & je les trouvai aſſez commodes. Elles ne ſont pas larges: la plûpart n'ont pas plus de dix pieds, & pluſieurs en ont moins; mais étant fort profondes, elles ſont chaudes en Hyver & fraiches en Eté. Les habitans ſe ſervent de poeles ſort propres, au lieu de cheminées. Ils brulent une eſpèce de charbon de terre, dont l'odeur eſt mauvaiſe, mais qui fait un bon feu, & qui s'allume aiſément. Nous trouvâmes ſur la route pluſieurs de ces Villages, dont la plûpart des maiſons ſont creuſées auſſi dans la terre, & nous campâmes dans un lieu nommé *Ly-kin-cheu*.

Maiſons ſouterraines.

Ly-kin-cheu.

Le

	Mars.	lis.		Mars.	lis.
17. San-chu,	. . . . .	70	18. Ly-kin-cheu,	. . . . .	50

Difficultés du chemin.

Le 19, nous fimes soixante-dix lis, presque toûjours en tournant dans les montagnes. Pendant les quarante derniers, ce détroit étoit bordé par des montagnes si roides & si escarpées, que malgré le soin avec lequel on avoit réparé le chemin, il paroissoit impossible d'y faire monter non-seulement les voitures, mais les bêtes mêmes de charge, sur-tout par ceux qui régnoient sur les précipices dont ces montagnes sont remplies. Cependant on y fit passer les mulets, les chevaux, les chameaux chargés, & plusieurs centaines de charettes. A la vérité, on étoit obligé de soutenir les charettes & de les pousser par derrière à force de bras, tandis que les chevaux & les mulets, aidés eux-mêmes d'un grand nombre d'hommes, les traînoient par devant. Heureusement toutes ces montagnes étant de terre sabloneuse, les bêtes de charge avoient plus de prise & tenoient le pied plus ferme. Nous vîmes moins de maisons & de hameaux que les jours précédens; mais quoiqu'il s'en offrît peu sur le chemin, nous jugeâmes que les montagnes en cachoient un grand nombre, parce qu'elles étoient labourées jusqu'au sommet, dans tous les endroits capables de culture. Nous campames à dix lis de la sortie des montagnes, près d'un Village nommé *Nhyen-hyen-tsun*, où l'on trouva quelques sources de fort bonne eau. Mais comme il y en avoit peu, l'Empereur commit deux Seigneurs de sa Cour, avec plusieurs Officiers, pour faire distribuer par tête, une certaine quantité d'eau & prévenir le tumulte. La plus grande partie du bagage n'ayant pû arriver que fort tard, nous logeâmes dans une de ces maisons souterraines, où nous passâmes la nuit fort tranquillement. C'étoit un antre fort propre, qui n'avoit pas moins de trente ou quarante pieds de profondeur, sur douze ou quinze de largeur, & vingt au moins de hauteur. La voûte & les murs étoient soigneusement blanchis. On y voit au fond, une estrade qui sert de lit, & qui s'échauffe par le feu avec lequel on prépare à manger.

Nhyen-hyen-tsun.

Le 20, on fit trente lis, les dix premiers dans les montagnes; après quoi l'on descendit dans une vallée, à l'extrémité de laquelle passe le *Whang-ho*. On fit environ huit lis, droit à l'Ouest, jusqu'au bord de ce fleuve, qui coule entre deux chaînes de montagnes escarpées. Ensuite on fit dix-sept ou dix-huit lis droit au Sud, en suivant le Whang-ho, qui coule en cet endroit Nord & Sud, & nôtre logement fût à *Pao-te-cheu*, Ville bâtie sur le sommet d'une montagne, à l'Est du Whang-ho. Ses murailles sont composées d'un mélange de briques & de pierres de taille. Elle est bâtie fort irréguliérement, contre l'usage de la Chine, parce qu'elle suit la montagne, qui est fort escarpée du côté du Whang-ho, & presque de toutes parts. La Ville contient environ six cens maisons, sans y comprendre les Fauxbourgs, & plusieurs maisons dispersées au pied des montagnes, à l'Est du Whang-ho. Pao-te-cheu est proprement le lieu qui fournit le poisson nommé *Chi-wha-ly-yu*. C'est une espèce de carpe, dont la chair est fort délicate & fort grasse. Elle se pêche dans l'étendue de quinze ou vingt lieues au dessus & au dessous de la Ville. Les habitans du Pays attribuent la délicatesse de ce poisson, à une

Pao-te-cheu.

Chi-wha-ly-yu, espèce de carpes excellentes.

Mars.	*lis.*	*Mars.*	*lis.*
19. Nhyen-hyen-tsun, ...	70	20. Pao-te-cheu, ...	30

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

une espèce d'herbe ou de mousse qui croît dans les rochers, dont le Whang-ho est bordé, & dont les carpes se nourrissent. On en transporte un grand nombre à Peking, pendant l'Hiver, pour l'Empereur & les Grands de sa Cour, auxquels les Mandarins de la Province en font présent. C'est dans cet endroit que le Whang-ho sépare la Province de *Chan-si* de celle de *Chen-si*, qui commence de l'autre côté de la Rivière. Par la hauteur méridienne du Soleil, celle du Pole se trouva de trente-neuf dégrés huit minutes.

Passage du Whang-ho.

LE 21, l'Empereur passa le *Whang-ho*, avec une partie de sa suite; mais le reste fût arrêté, faute de barques. Cependant le Viceroi de Chan-si en avoit fait construire vingt pour le passage. Mais chacune ne pouvoit porter que cinq ou six chameaux, ou neuf ou dix chevaux à la fois, avec peu de bagage; & la Rivière ayant, en cet endroit, plus de deux cens toises de largeur, on ne put faire passer qu'une partie de la Caravane. L'Empereur avoit envoyé néanmoins tous les Grands de sa suite pour empêcher le désordre, & Sa Majesté s'étant rendue elle-même sur le bord du fleuve, ne passa qu'à minuit avec ses chevaux & son bagage, sur deux barques destinées pour elle, qui étoient enrichies de peintures & d'autres ornemens. Les Mandarins de la Province de Chen-si, dont ce Pays reconnoît la Jurisdiction, vinrent recevoir ce Monarque au bord du Whang-ho, quoique le Viceroi & le *Tsong-tu* ne fussent pas encore arrivés. Nous campâmes à trois lis de Pao-te-cheu, vers le Nord, & aussi loin à l'Ouest d'une petite Ville à demi-ruinée, qui occupe le sommet d'une montagne fort escarpée. Le Whang-ho baigne le pied de cette montagne, & la Ville se nomme *Fu-ko-hyen*.

Soins de l'Empereur pour le passage.

LE 22, nous séjournâmes dans le même Camp, & tout le jour fut employé à faire passer le Whang-ho au reste de l'équipage. L'Empereur, qui ne quitta pas le bord du fleuve depuis le matin jusqu'au soir, fit passer une partie des chevaux à la nage. Je le vis, lui quatrième, dans une petite barque, allant & venant sur la Rivière, & ramant lui-même pour donner ses ordres. La hauteur du Pole à Fu-ko-hyen, est de trente-neuf dégrés neuf minutes.

LE 23, on continua de séjourner & l'on acheva de passer le Whang-ho. Le Viceroi de Chan-si & les principaux Mandarins de la Province, étant arrivés ce jour-là, saluérent l'Empereur, qui leur ordonna de le suivre.

Ku-chan.

LE 24, on fit quarante lis, en tournant presque sans cesse dans une vallée, entre deux chaînes de montagnes, dont une partie étoit de terre, & les autres de roches, jusques vers le sommet, qui n'offroit que des terres labourées. On fit d'abord quelques lis droit au Nord, ensuite au Nord-Ouest, & enfin à l'Ouest, prenant quelques fois un peu du Sud. Mais il n'y eût pas d'autre règle, pour l'estimation de la route, que la hauteur du Pole dans le lieu où nous campâmes, près d'une petite Forteresse nommée *Ku-chan*. Elle se trouva de trente-neuf dégrés quinze minutes. Nous avions passé & repassé douze ou quinze fois une petite Rivière qui coule dans la vallée & qui va se joindre au Whang-ho.

LE

Mars.		lis.	Mars.		lis.
21.	Fu-ko hyen,		24.	Ku-chan,	40

Le 25, on fit soixante-cinq lis dans un fort mauvais chemin, les vingt premiers dans une vallée fort étroite entre deux chaînes de montagnes, passant & repassant continuellement la petite Rivière que nous avions tant de fois passée le jour précédent; les quarante-cinq derniers lis toûjours en montant & descendant des montagnes, la plûpart fort roides & bordées de précipices. Nous passâmes devant un Bourg muré, qui se nomme *Chin-kyang-pu*. Ensuite nous campâmes dans une vallée fort étroite, nommée *Tsi-li-ho*, qui est arrosée d'un ruisseau. L'entrée de cette vallée se nomme *Pyen-chui-keu*.

Chin-kyang-pu.

Le 26, on fit soixante lis au Sud-Ouest & à l'Est-Sud-Ouest. Les chemins n'étoient pas si mauvais que le jour précédent, mais ils ne cessoient pas d'être étroits & inégaux. Après les dix premiers lis, nous passâmes à la vue d'un Bourg nommé *Tung-si*, & nous logeâmes à *Chin-mu-hyen*, Ville qui surpasse beaucoup en grandeur celles que nous avions trouvées depuis Tai-tong-fu. Elle contient deux ou trois mille familles. Le Commerce y est florissant, parce qu'elle est proche d'une porte de la grande Muraille, nommée *Tuen-yanta*, par où les Mongols d'Ortous amènent des chevaux, des bœufs & des moutons. De l'argent qu'ils reçoivent, ils achètent de la toile, de la soie, du tabac & du thé. La grande Muraille n'en est qu'à trente lis, & nous en découvrîmes un pan, douze ou quinze lis au-dessus de Chin-mu. Nous passâmes près d'une petite Rivière, nommée *Ku-ye-ho*, qui vient du Pays d'Ortous où elle prend sa source, à quatre ou cinq journées au Nord de Chin-mu, & va se jetter dans le Whang-ho à cent-vingt lis de-là.

Chin-mu-hyen.

Rivière de Ku-ye-ho.

L'Empereur étant arrivé à Chin-mu, on lui amena le fils aîné de Kaldan, qui avoit été pris par la garnison de *Hami* ou *Hamul*. Le fils du petit Prince Souverain de cette Ville l'accompagnoit lui-même, & fut d'abord admis seul à l'audience de l'Empereur, qui voulut voir ensuite le fils de Kaldan. Je le vis aller à l'audience. C'étoit un enfant de quatorze ans, assez bien fait. Il étoit vêtu d'une casaque de drap, avec un bonnet de peau de renard. Son air étoit triste & embarassé. L'Empereur le retint assez long-tems, toûjours à genoux, & lui fit diverses questions. Il se nommoit *Sep-den-Balju*, qui signifie en langue du Tibet, *longue vie & très-heureux*. Ce nom lui avoit été donné par le Grand-Lama. Le Prince de *Hami* s'appelloit *Tarkammepek*; & son fils, qui étoit un grand jeune homme, vêtu, comme les Mores, d'une veste de satin raié, portoit le nom de *Sakipek*. *Pek*, en langue du Pays, signifie *Prince*.

Le fils de Kaldan est amené à l'Empereur.

Le Prince des Eluths ne laissa pas de soûtenir son rolle avec dignité. Tout ce qu'il y avoit d'Eluths à la suite de l'Empereur allèrent au-devant de lui, se rangèrent à genoux sur les bords du chemin & se mirent à pleurer lorsqu'il approcha d'eux. Il étoit à cheval. S'étant arrêté devant eux d'un air ferme, il leur parla avec beaucoup de résolution, sans marquer néanmoins de fierté, ni laisser rien échapper qui pût choquer l'Empereur. Il ne se conduisit pas avec moins de sagesse, lorsqu'il fut présenté à ce Monar-

Courage de ce jeune Prince.

Il est conduit à Peking.

Mars.	lis.	Mars.	lis.
25. Tsi-li-ho,	65	26. Chin-mu-hyen,	60

Gerbillon. 1697. VII. Voyage.

narque, qui le fit mener en poste à Peking, dès le jour suivant. La hauteur du Pole, à Chin-mu, est de trente-neuf dégrés huit minutes.

Le 27, on ne fit que dix lis à l'Ouest-Sud-Ouest. Nous partîmes fort tard, parce que le Pont qu'on avoit construit sur la Rivière de Ku-ye-ho, s'étoit rompu la veille & n'avoit pû être réparé que vers midi. Encore se rompit-il une seconde fois, avant que la moitie de l'équipage fût passée. Cette Rivière est fort rapide. Nous la passâmes à gué, car elle n'est pas profonde; mais les bétes de charge & les charettes ne pouvant résister à sa rapidité, furent obligées de passer sur le Pont. On campa immédiatement sur l'autre bord. L'Empereur donna un festin au fils du Prince de Hami, & fit lutter ensuite plusieurs de ses gens. Il tira de l'arc au blanc, avec son fils & plusieurs de ses Officiers. Il tira aussi avec des fusils à vent, qu'il fit voir au Prince de Hami, comme une invention curieuse, qui étoit nouvelle pour ce jeune Tartare.

Fusils à vent.

Le 28, nous fimes cinquante lis, partie droit au Sud-Ouest, toûjours dans des montagnes de sable mouvant, qui rendirent les chemins difficiles pour les bêtes de charge, avec quelque soin qu'ils eûssent été réparés. Nous passâmes deux ruisseaux & un Village, au de-là duquel nous campâmes, au Sud de *Lyen-ling-pu*, Bourg fort misérable, au milieu des sables mouvans. La hauteur du Pole, dans ce lieu, est de trente-huit dégrés cinquante-cinq minutes.

Lyen-ling-pu.

Kao-kya-pu.

Le 29, nous fimes quarante lis, presque toûjours entre des montagnes, dans une vallée fort étroite, entremélée de sables, mais où l'eau ne manquoit pas. Nous campâmes près d'un Bourg muré, qui se nomme *Kao-kya-pu*, situé dans une vallée qu'arrose une petite Rivière nommée le *Fai-ho*. Nos tentes n'étant point arrivées aussi-tôt que nous, on nous conseilla de ses aller attendre dans un Temple situé sur une montagne voisine. Nous le trouvâmes fort net, quoiqu'il fût abandonné. C'est un grand quarré, qui a plus de trente pieds de face, sur vingt de hauteur. Il est taillé dans le roc avec beaucoup d'art. On n'a laissé que deux piliers du même roc, taillés en colomne, pour soûtenir la voûte, qui a la forme d'une impériale de carosse. Cette voûte & les quatre faces, sont remplies de petites idoles, taillées en relief & peintes de diverses couleurs. On y voyoit aussi plusieurs grandes idoles de terre, toutes dorées. La hauteur du Pole est de trente-huit dégrés quarante-six minutes.

Temple taillé dans le roc.

Le 30, on fit quarante lis au Sud-Ouest, presque toûjours dans des montagnes de sable mouvant. On ne laisse pas d'appercevoir, dans ces sables, quantité de buissons, & même quelques arbres dispersés. Nous passâmes la petite Rivière de *Tai-ho*, qui vient du Pays d'Ortous au Nord, & qui coulant au Sud va se jetter dans le Whang-ho. Le Camp fût assis sur le bord d'une petite Rivière qui coule entre les montagnes, à l'Est d'un Bourg nommé *Kyen-ngan-pu*, composé d'une centaine de maisons. La hauteur du Pole donna trente-huit dégrés quarante & une minutes.

Kyen-ngan-pu.

Le

Mars.	lis.	Mars.	lis.
27. Rivière de Ku-ye-ho, . . .	10	29. Kao-kya-pu, ...	40
28. Lyen-ling-pu, ...	50	30. Kyen-ngan-pu, ...	40

Gerbillon, 1697. VII. Voyage.

Le 31, nous fîmes cinquante-cinq lis, presque toûjours montant, descendant, & tournant dans des montagnes de sables mouvans ou de terres sabloneuses. La journée peut être réduite à quarante lis, qui se firent presque sans cesse à la vue de la grande Muraille. J'eûs la curiosité de la passer par une petite brèche, que les gens du Pays avoient faite pour labourer & ensemencer quelques terres extérieures. Dans cet endroit, comme dans tous ceux où je l'ai vue pendant le voyage, elle n'est que de terre batue. Son épaisseur est de six ou sept pieds, & sa hauteur de quinze, avec des tours plus élevées; la plûpart de briques, mais éloignées l'une de l'autre de plus de cent cinquante toises. Telle que je la représente, elle ne peut guères servir d'obstacle qu'à la Cavalerie.

Etat de la grande Muraille.

Nous campâmes à cinq ou six lis au de-là d'un Bourg fermé de murailles, qui se nomme *Choang-chan-pu*. Le pied de la montagne, où l'on avoit assis le Camp, étoit arrosé par un petit ruisseau, nommé *Whang-quan-kyen*.

Choang-chan-pu.

Le premier jour d'Avril, dixiéme de la troisiéme Lune, nous fîmes soixante-dix lis; les cinquante premiers presqu'à l'Ouest, parmi de grandes herbes & des broussailles; les vingt derniers au Sud-Ouest, toûjours dans un Pays fort inégal & rempli de sables mouvans. Nous suivîmes continuellement la grande Muraille, & souvent de très-près. Nous eûmes encore la curiosité de l'examiner. Elle est toûjours de terre batue, & ruinée en plusieurs endroits. Le vent y a jetté tant de sable, qu'il s'en est formé un talus, par lequel on peut monter & descendre à cheval. Les tours sont à cent toises l'une de l'autre, toutes de brique, hautes d'environ cinq toises du côté intérieur, & de plus de six en dehors. On entre dans ces tours par une petite porte qui touche la terre. Mais il y a une autre porte supérieure, qui sert au passage des machines pour défendre l'entrée de la tour. Chaque tour a ses gardes, au nombre de trois ou quatre, & des *Tuntais* pour allumer les feux qui servent de signaux.

Autre partie de la grande Muraille.

Après avoir fait trente-cinq lis, nous passâmes un petit Bourg muré, qui ne contient pas plus de cinquante maisons. Deux tiers de l'espace, qui restent vuides, n'en sont pas moins environnés de murailles. Il a son *Cheu-pés*, comme tous les Bourgs précédens. Le petit nombre de maisons qui le composent, est occupé par quatre-vingt Soldats. Ce Bourg, qui se nomme *Chang-lo-pu*, est baigné à l'Orient, par un ruisseau de fort belle eau. Nous logeâmes à *Yu-lin-whey*, Ville aussi grande & aussi peuplée que Tai-tong-fu, & gardée par trois mille quatre cens Chinois sous le commandement d'un *Tsong-ping*. C'est la résidence d'un *Tao*. Elle est de la dépendance de *Ten-ngan-fu*, comme tout le Pays que nous avions traversé depuis le Whang-ho. On ne lui donne que neuf lis de tour, quoiqu'elle paroisse beaucoup plus grande. Etant de toutes parts environnée de sables, elle reçoit de fort loin les commodités de la vie; & tout y est fort cher, à l'exception des légumes & des herbages qui croissent fort bien dans les sables, lorsqu'ils sont échauffés par le

Chang-lo-pu. Yu-lin-whey, grande Ville.

Mars.	*lis.*	*Avril.*	*lis.*
31. Choang-chan-pu, ...	55	1. Yu-lin-whey	70

Gerbillon. 1697. VII. Voyage.

le Soleil. Par la même raison, les melons d'eau & les jujubes y sont excellens. On y fait aussi un grand Commerce de bestiaux & de peaux d'agneaux, avec les Mongols d'Ortous. Les murs de la Ville ont plus de soixante pieds de hauteur. Les tours & les boulevards sont de brique; & bien entretenus. A l'Ouest, coule une petite Rivière, nommée *Vou-tin-ho*, qui prend sa source dans le Pays d'Ortous, & va se jetter dans le Whang-ho, à deux cens lis au Sud. Nous trouvâmes la hauteur du Pole de trente-huit dégrés vingt-six minutes.

Rivière de Vou-tin.

Le 2, nous fimes quatre-vingt lis. On passa d'abord la petite Rivière de *Vou tin*, qui est guéable, mais fort rapide. Ensuite étant entré dans le Pays d'Ortous, on continua de suivre ses bords, qui, dans une largeur de dix ou douze toises, forment une prairie continuelle, dont la vue est d'autant plus agréable, que tous les environs sont couverts de sable.

Tala-pulak.

Nous campâmes dans un lieu qui se nomme *Tala-pulak*, près duquel passe un ruisseau. Tout le Pays que nous traversames étoit fort inégal. Cependant on n'y voyoit pas de montagnes, ni même de véritables collines, mais seulement des monceaux de sables amassés par le vent. La hauteur du Pole, prise vers midi, à cinquante lis de Yu-lin, donna trente-huit dégrés vingt-deux minutes. Dans le lieu où nous campâmes, elle étoit de trente-huit dégrés dix-sept minutes.

Le 3, nous fimes soixante-dix lis; les trente ou quarante premiers presque droit à l'Ouest, prenant quelquefois un peu de Sud; le reste au Sud-Ouest & au Sud-Sud-Ouest, toûjours dans un Pays de sable & inégal, à-peu-près tel que les jours précédens. On campa sur le bord d'une petite Rivière nommée *Hai-ho-tu*, fort large & fort rapide, mais peu profonde, & guéable par-tout. Mais le fond étant de sable mouvant, les betes de somme ne peuvent la traverser sans être exposées au danger de s'abbattre. L'Empereur s'exerçoit, dans sa marche, à la chasse du lièvre & du faisan.

Rivière de Hai-ho-tu.

Rivière de Kurkire.

Le 4, on fit environ soixante lis au Sud-Ouest. Nous passâmes d'abord la Rivière de Hai-ho-tu, dans un endroit où elle se partage en deux branches. L'Empereur arrivant sur le bord, y trouva plusieurs Vivandiers, qui suivoient le Camp à pied, & qui eûssent été obligés de se dépouiller de leurs habits pour le passage, si l'humanité de ce Monarque ne l'eût porté à les faire passer tous en croupe par les Cavaliers de sa suite. Ensuite nous montâmes une colline de sable, & nous marchâmes dans un Pays moins inégal & moins sablonneux. Il y avoit aussi moins de lièvres & de faisans. L'Empereur ne chassa qu'environ dix ou douze lis avant que d'arriver au Camp, qui fût assis au de-là d'une petite Rivière nommée *Kurkire*. Son cours est fort rapide, & va du Sud-Ouest au Nord-Ouest. Nous y trouvâmes la hauteur du Pole de trente-sept dégrés cinquante-neuf minutes.

Chahan-pulak.

Le 5, nous fimes quarante lis au Sud-Sud-Ouest, dans un Pays fort découvert & moins inégal. On campa dans un lieu nommé *Chahan-pulak*, sur les

Avril.	lis.	Avril.	lis.
2. Tala-pulak,	80	4. Rivière de Kurkire,	60.
3. Rivière de Hai-ho-tu,	70	5. Chahan-pulak,	40.

les bords d'un petit ruisseau qui serpente dans la plaine. Nôtre Camp étoit bordé au Nord par des sables, ou l'on trouva beaucoup de perdrix & de faisans.

Gerbillon. 1697. VII. Voyage.

Le 6, on fit environ cinquante lis au Sud-Ouest; les deux tiers du chemin dans un terrain inégal & rempli de sables mouvans, où la nature ne laisse pas de produire une espèce de genièvre qui serpente à terre, & qui n'est pas tout-à-fait semblable à celui de l'Europe. Il n'a pas non plus l'odeur si bonne. Après s'être étendu en rampant, il s'élève en petits arbrisseaux comme les nôtres. Le reste du chemin se fit dans une grande plaine, remplie d'herbes fort hautes. Quoique le terroir paroisse capable de culture, on n'y voit que par intervalles quelques traces de labourage. Cette plaine est arrosée par un petit ruisseau, qui coule du Sud & du Sud-Ouest au Nord-Est. Nous campâmes sur les bords, dans un lieu qui se nomme *Cheltalta*, où la hauteur du Pole est de trente-sept dégrés quarante & une minutes.

Genièvre rampant.

Cheltalta.

Le 7, nous fimes environ quatre-vingt lis à l'Ouest-Sud-Ouest, dans un Pays uni, ouvert, & presque sans sables. A vingt lis vers le Sud, nous découvrions des collines de sable, le long desquelles règne la grande Muraille de l'Empire. Après avoir fait soixante lis, nous cotoyâmes un bois, qui s'étend plus de dix lis Est-Ouest, & dont nous ne découvrions pas la fin. Nous campâmes au-delà d'un ruisseau, d'une eau fort bourbeuse, & dont les bords sont si escarpés, qu'on avoit fait trois Ponts pour en faciliter le passage. Près du Camp, dont le lieu se nomme *Tong-halan-nor*, on voyoit plusieurs étangs d'une eau salée & pleine de nitre. Nous trouvâmes sur le chemin, quelques tentes de Mongols fort pauvres, qui étant presque nuds venoient demander l'aumône aux passans.

Tong-halan-nor.

Le 8, nous fimes soixante-dix lis; les vingt ou trente premiers, droit à l'Ouest. Ensuite inclinant un peu vers le Sud, nous fimes les quinze ou vingt derniers à l'Ouest-Sud-Ouest. Nous rentrâmes dans la Chine par une brèche qu'on fit exprès à la grande Muraille, qui n'est là que de terre, & nous campâmes près de *Ngan-pyen-pu*, Bourg fermé de murs & fortifié. Il contient peu de maisons, la plûpart en ruines. Le terroir est uni & capable de culture. Les montagnes escarpées & les sables rendant le chemin presqu'impraticable, depuis Yu-lin jusqu'à Ngan-pyen, l'Empereur ne voulut pas s'y engager, quoiqu'on eût apporté beaucoup de soins à le réparer pour son passage. Nous primes par le Pays d'Ortous, dont la route est plus facile, & qu'on croit même plus courte. Entre Yu-lin & Ngan-pyen, on rencontre de quarante en quarante lis, plusieurs Bourgs murés. Leurs noms sont *Quey-ti-pu*, *Hyang-chui-pu*, *Polo-pu*, *Wha*, *Tuen-pu*, *Oci-vu*, *Sing-pi-pu*, *Long-cheu-pu*, *Ong-ching-pu*, *Tsin-pyen*, *Teng-pu*, *Ning-sui-pu*, & *Leu-chu-kyen-pu*.

Ngan-pyen-pu.

Bourgs entre Yu-lin & Ngan-pyen.

Le 9, nous séjournâmes. C'étoit le jour de la naissance de l'Empereur, qui

	Avril.	lis.		Avril.	lis.
6.	Cheltalta,	50	8.	Ngan-pyen-pu,	70
7.	Tong-halan-nor,	80			

Gerbillon. 1697. VII. Voyage.

qui ne voulut pas néanmoins qu'elle fût célébrée avec les formalités établies par l'usage.

Le 10, nous fimes quatre-vingt lis, presque droit à l'Ouest, prenant un peu du Nord. Nous ne cessâmes point de suivre de fort près la grande Muraille. Elle n'étoit que de terre, comme la plûpart des tours, à la réserve de celles où l'on entretient une garde, qui sont encore de briques. Il s'y trouve par-tout des bréches, qu'on ne pense point à réparer; & l'entrée du Pays d'Ortous à la Chine est d'autant plus facile par ces passages, que le terrain est plat des deux côtés de la grande Muraille. Nous passâmes dans un Bourg, nommé *Chuen-tsin*, fermé de murailles & fortifié comme les précédens.

Chuen-tsin.

Description d'une Tour de la grande Muraille.

Après avoir fait quarante lis, nous prîmes la hauteur méridienne du Soleil sur une des tours de la grande Muraille. Cette tour étoit de briques, & plus haute de trente pieds que le terrain extérieur. La hauteur du Soleil étoit de soixante dégrés trente-huit minutes, qui donnent trente-sept dégrés trente-six minutes de hauteur du Pole. Nous examinâmes curieusement l'intérieur de cette tour. Elle a plusieurs chambres ou galeries voûtées, qui servent de logement à quelques Soldats avec leur famille. Nous étions à vingt lis de *Ting-pyen*, qui est le *Pou*, c'est-à-dire le Bourg fortifié où nous campâmes. Il est plus grand que les Pous ordinaires, & gardé par cinq cens Soldats sous la conduite d'un *Fu-tsiang*. Le terroir est sabloneux & l'on n'y trouve que de l'eau de pluye; ce qui n'empêche pas qu'on ne cultive les terres, & que la récolte n'y soit assez abondante.

Ting-pyen.

Quinze lis au dessus de Ting-pyen, nous passâmes la grande Muraille par une brêche qu'on ouvrit exprès pour le passage de l'Empereur, parce que le chemin étoit meilleur en dehors. Ces quinze lis néanmoins étoient de sable mouvant. Nous rentrâmes par une autre breche, un peu avant que d'arriver à Ting-pyen.

Le 11, nous fimes soixante lis au Nord-Nord-Ouest, toûjours dans un Pays découvert, où le chemin étoit fort bon. Après les trente premiers, nous passâmes devant un petit Pou, dont les murailles & les tours ne sont que de terre. Il se nomme *Yen-tang-pou*. Un peu au de-là, nous trouvâmes un grand espace de terrain, où l'on fait de très-bon sel de nitre. Les eaux des sources salées & nitreuses se répandent dans les parties du terrain qu'on a disposées pour les recevoir. Elles y sont desséchées par la chaleur du Soleil, qui leur fait laisser un sel fort blanc, lorsque toute l'humidité s'est exhalée. On y voyoit plusieurs monceaux de sel, quoique le Soleil n'eût pas encore beaucoup de force. Le Camp fût assis près d'un Pou nommé *Whang-chi*, dont l'enceinte est beaucoup plus grande que celle de Ting-pyen. Mais il y a bien moins d'habitans. La hauteur du Pole y est de trente-sept dégrés cinquante & une minutes. L'Empereur s'étoit exercé à la chasse du liévre, pendant une partie du chemin.

Yen-tang-pou.

Eaux nitreuses dont on tire du sel.

Whang-chi.

Le 12, on fit soixante lis, les vingt premiers au Nord-Ouest. Ensuite nous

Avril.	lis.	Avril.	lis.
10. Ting-pyen,	80	12. Ngan-tin,	60
11. Whang-chi,	60		

nous prîmes plus du Nord, jusqu'aux vingt derniers, que nous fimes droit au Nord. Nous avions toûjours suivi la grande Muraille, qui tombe en ruine dans tous ces quartiers. Les terres s'étant éboulées en quantité d'endroits, il n'y restoit presque plus aucune tour de briques. Vers le milieu de la route, nous passâmes près d'un petit fort de terre, nommé *Kau-ping* qui joint la grande Muraille. La campagne est toûjours découverte, & le terrain sabloneux. Mais les terres ne laissent pas d'être cultivées, & les chemins y sont fort beaux. On campa près de *Ngan-tin*, Bourg qui n'a qu'une porte, & qui ne contient pas plus de cinquante ou soixante maisons. L'eau n'y est pas bonne, parce que le nitre & le sel y dominent. La hauteur du Pole est de trente-huit dégrés quatre minutes. GERBILLON, 1697. VII. Voyage. Kau-ping. Ngan-tin.

Le 13, nous fimes soixante lis, environ au Nord-Ouest quart de Nord, & suivant toûjours la grande Muraille. Quoique la plûpart de ses tours soient de terre, nous en vîmes trois ou quatre plus hautes, plus grandes, & mieux bâties que celles qui s'étoient présentées dans tout le cours du voyage. Le Pays étoit de sable mouvant, bien fourni de grandes herbes & de broussailles. Il y croît quantité de régliffe. L'Empereur, qui continuoit toûjours de chasser en marchant, tua trois cens-sept liévres à coups de fléches. Nous campâmes à *Hingou-yng*, petit Bourg muré & fortifié comme les précédens. Il nous fût impossible de prendre la hauteur, parce que le tems fût couvert tout le jour. Il tomba même un peu de nége le matin. Hingou-yng.

Le 14, on fit soixante-dix lis à l'Ouest-Nord-Ouest, dans un chemin moins égal, mais moins sabloneux aussi, & dont le terroir n'offroit presque que des terres labourables. Après les trente premiers lis, nous passâmes près d'un petit Bourg, nommé *Nao-pula*, pour aller camper près d'un autre un peu plus grand, dont les murailles étoient de briques. Il se nomme *Ching-chui-yng*. La hauteur du Pole, trente-huit dégrés vingt & une minutes. Nous ne cessions pas de cotoyer de fort près la grande Muraille. L'Empereur la passa par une bréche & prit en dehors l'amusement de la chasse aux liévres, dont il tua plus de deux cens de sa propre main. Tous les Mandarins de Nyng-hya, qui n'étoient pas encore venus au devant de Sa Majesté, arrivérent ce jour-là. Elle fit tirer de l'arc aux Mandarins d'armes à pied & à cheval, & ceux qui se trouvérent trop foibles, furent destitués de la qualité de Mandarins. Nao-pula. Ching-chui yng.

Le 15, nous fimes soixante-dix lis au Nord-Ouest quart d'Ouest, dans un Pays plus inégal encore que celui du jour précédent. Après les quarante premiers, on passa près d'un petit Bourg, fermé de murailles de terre, qui se nomme *Hang-chin-yng*. Là, les Officiers Généraux des Troupes que l'Empereur avoit envoyées de Tai-tong à Nyng-hya, vingt jours avant son départ de Peking, vinrent saluer Sa Majesté. Nous allâmes coucher dans un Bourg fermé & fortifié, qui se nomme *Heng-ching*, & qui contient environ deux cens maisons, la plûpart de terre & fort miserables. Il est proche du Whang- Hang-chin-yng. Heng-ching.

Avril.	lis.	Avril.	lis.
13. Hingou-yng,	60	15. Heng-ching,	70
14. Ching-chui-yng,	70		

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

Whang-ho, que les équipages de l'Empereur commencèrent à passer dès le même jour. Le tems fut si couvert que nous ne pûmes prendre la hauteur du Pole. Le terrain que nous eûmes à traverser étoit sabloneux & peu capable de culture. Nous ne perdîmes pas de vue la grande Muraille, quoiqu'un peu plus éloignée que les jours precédens. Elle s'étend jusqu'au bord du Whang-ho.

Passage du Whang-ho.

Le 16, nous passâmes ce fleuve à deux ou trois cens pas de Heng-ching. Il n'y est pas moins large ni moins profond qu'à *Tui-te-cheu*, & ses eaux n'y sont pas moins bourbeuses. On campa sur ses bords. L'Empereur ne voulut pas aller plus loin, pour donner le tems à l'équipage de passer sans embarras. Le passage se fit sur cent barques, qu'on avoit rassemblées de toutes les autres Villes, situées sur les bords du Whang-ho. Il y avoit deux grandes barques, construites exprès pour l'Empereur, & peintes en dehors comme en dedans, avec deux grands pontons pour passer les charettes & les bêtes de charge. Les autres barques étoient médiocres. On n'y pouvoit placer que sept ou huit chevaux à la fois, avec quelques gens & quelque partie du bagage. La hauteur du Pole, trente-huit dégrés trente minutes.

Le 17, nous fîmes trente lis au Nord-Ouest quart d'Ouest, dans une grande plaine, qui s'étend vers le Sud à perte de vue, jusqu'à une chaine de montagnes, éloignée d'environ cent lis, du lieu où nous avions passé le Whang-ho. La plus grande partie de cette plaine est extrémement fertile, sur-tout en riz, parce qu'elle est entre-coupée de canaux, par lesquels on fait entrer l'eau dans les campagnes pour les arroser pendant la secheresse. Aussi le Pays est-il fort habité. Comme les terres y sont fort humides, il falloit des soins continuels pour rendre le chemin praticable. Après avoir fait environ dix lis, nous rencontrâmes une troupe de Soldats Tartares de la Banière rouge, sous les armes, avec leurs Etendarts, & rangés des deux côtés du grand chemin. C'étoit environ huit cens hommes, qu'on avoit fait venir depuis deux ou trois ans de *Si-ngan-fu*, pour renforcer la garnison de Nyng-hya. Nous trouvâmes après eux, dans le même ordre, cinq mille Soldats Chinois de la même garnison, dont les deux tiers étoient de Cavalerie. Chaque Compagnie avoit un Etendart de satin verd, brodé d'or, & chaque dixaine de Soldats un autre Etendart.

On rencontre un Corps de Tartares.

Garnison de Nyng-hya.

En approchant de Nyng-hya, nous rencontrâmes encore les trois mille hommes de la Gendarmerie de Peking, que l'Empereur avoit envoyés à Tai-tong-fu, vingt jours avant son départ. Ils étoient aussi rangés sous les armes, des deux côtés du grand chemin, avec leurs Officiers à leur tête, & suivis d'une multitude de peuple qui s'étendoit jusqu'aux portes de Nyng-hya. Ils avoient tous à la main un *Hyang*, c'est-à-dire, une baguette parfumée.

Description de cette Ville.

Nous arrivâmes à *Nyng-hya*, une des plus grandes Villes & des plus célébres de celles qui sont situées près de la grande Muraille. On lui donne plus de dix-neuf lis de circuit. Elle étoit gardée depuis trois ans, par une garnison

Avril.	lis.	Avril.	lis.
16. Passage du Whang-ho,		17. Nyng-hya,	30

son Tartare. Les maisons y sont si pressées, qu'il y en a peu qui ayent des cours, & qu'on n'y voit aucun jardin. Le nombre des habitans est fort grand, & le Commerce très-considérable. Mais les édifices n'y sont que de bois & de terre, à la réserve des fondemens & d'environ un pied ou deux au-dessus, qui sont de brique. Le bois de construction y est à fort bon marché, parce qu'on va le prendre dans cette chaîne de montagnes qui est au Nord-Ouest à soixante ou soixante-dix lis de la Ville, & qu'il y est en si grande abondance, qu'on en vient acheter de toutes parts, à quatre ou cinq cens lis de distance.

La Ville est accompagnée de deux Fauxbourgs, fermés d'une enceinte de murailles. Celui du Midi contient cinq ou six cens maisons. Il y a six portes, deux au Nord, deux au Sud, une à l'Orient & l'autre à l'Occident. Toutes ces portes sont doubles, avec une place d'armes entre-deux. La Ville est bâtie en rectangle oblong, & s'étend bien plus loin Est-Ouest que Nord & Sud. Ses murailles sont toutes revêtues de briques; mais sans tours & sans boulevards, excepté aux portes. Elles ont quarante ou cinquante pieds de hauteur; mais quoique soûtenues en dedans par un rempart de terre, elles commencent à tomber en ruines. Le quartier de la garnison Tartare n'est que de terre.

Deux grands étangs.

A dix lis de la Ville du côté de l'Est, & près du grand chemin, on découvre deux grands étangs, dont l'un a cinquante ou soixante lis de circuit & qui sont extrêmement poissonneux. Les oiseaux aquatiques, tels que les canards, les oyes sauvages, les cygnes &c. s'y rassemblent en grand nombre. Nyng-hya & toute la frontiére, fournissent à la Chine d'excellens Soldats & de braves Officiers. La hauteur du Pole y est de trente-huit dégrés trente-cinq minutes.

Eclipse observée.

On s'arrêta trois jours dans cette Ville. L'Empereur fit faire l'exercice, hors des murs, à la garnison Chinoise, & lui donna ensuite un festin, tel que ceux dont on a déja vû la description. Le 21, j'observai l'Eclipse du Soleil, qui fût d'onze doigts & demi. On ne vit aucune étoile. Je pris la hauteur du Soleil au commencement de l'Eclipse, avec le quart de cercle du Pére *Thomas*, qui étoit d'un pied & quelques pouces de rayon. Elle étoit de dix-neuf dégrés cinquante-huit minutes, & celle de la fin se trouva de quarante-trois dégrés cinquante-trois minutes; d'où il s'ensuit, que l'Eclipse commença à sept heures quatre minutes, qu'elle finit à neuf heures dix minutes; & par conséquent, que sa durée ne fût que de deux heures six minutes.

Mort du Dalay-Lama.

Le 22, l'Empereur fit le tour de Nyng-hya. Le même jour, on publia la mort du *Dalay-Lama*, qui étoit arrivée depuis seize ans, mais que les Lamas de Putala avoient tenue cachée dans les vues ordinaires de leur politique. L'Empereur avoit pénétré depuis longtems le mystère de cette mort, parce que les Ambassadeurs qu'il envoyoit au Dalay-Lama ne pouvoient obtenir d'audience, sous prétexte qu'il étoit en retraite; ce qui s'appelle en Chinois, *Tso-cheu*. Sa Majesté, résolue d'éclaircir la vérité, avoit dépêché, l'année precédente, un exprès au *Tipa*, qui gouverne sous ce grand Pontife, avec l'ordre absolu de voir le Dalay-Lama, ou de s'assurer s'il étoit mort. Elle avoit fait ordonner aussi au Tipa, de lui envoyer la fille de *Kaldan*, qui

Ordre de l'Empereur au Tipa.

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

étoit mariée à un des *Taikis* de *Kokonor*, avec deux *Hutuktus*, Partisans de ce malheureux Khan des Eluths, dont l'un étoit le plus considérable du Pays après le Dalay-Lama. Cet ordre étoit accompagné d'une menace de guerre, si le Tipa faisoit difficulté d'obéïr.

Réponse du Tipa.

DANS l'épouvante qu'avoit causée la défaite de Kaldan, le Tipa avoit fait partir aussi-tôt, un des principaux Hutuktus de Pûtala, qui se nommoit *Nimata*, & qui étant déja venu en Ambassade à Peking, avoit été fort bien reçu de l'Empereur. Ce Ministre étoit chargé d'une Lettre, par laquelle son Maître promettoit à Sa Majesté une entière satisfaction. Il offroit d'envoyer la fille de Kaldan, si l'Empereur continuoit de l'exiger; mais il le supplioit de considérer qu'elle étoit mariée, & sortie par conséquent de la maison de Kaldan, pour passer dans une autre famille. Il prioit Sa Majesté de faire grace à l'un des deux Hutuktus, en considération du Dalay-Lama, qui demandoit cette faveur avec instance. Il s'engageoit à faire incessamment partir l'autre, qui se nommoit *Panchan*; & pour ce qui touchoit le Dalay-Lama, il promettoit d'exactes observations par la bouche de Nimata, son Envoyé.

Explications de son Ambassadeur.

CE Hutuktu s'étant présenté à l'Empereur, sur la route, Sa Majesté le reçut avec plus d'honneur qu'elle n'en avoit jamais fait aux Princes étrangers. Elle alla au-devant de lui jusqu'à la porte de la seconde cour de la maison où elle étoit logée. Elle accepta ses présens, qui consistoient en beaucoup de pastilles, de pièces d'une étoffe assez semblable à nôtre ratine, de grains de corail, &c. Nimata lui dit que le vieux Dalay-Lama étoit mort en effet depuis seize ans; mais qu'avant que de mourir, il avoit assuré les Lamas de sa Cour, qu'il ressusciteroit l'année suivante, & qu'il leur avoit marqué le lieu où il devoit renaître; qu'en même-tems il leur avoit recommandé de le bien élever jusqu'à l'âge de quinze ans, de tenir sa mort secrete, & de répondre à ceux qui demanderoient de ses nouvelles, qu'il observoit le *Tso-cheu*; que pour dernier ordre, il leur avoit remis entre les mains un petit paquet, contenant une Lettre pour Sa Majesté, avec un Portrait de *Fo*, ou plutôt de sa propre personne, (car il se qualifie de *Fo vivant*) en leur imposant la loi de l'envoyer à sa destination dans la dixième Lune de la seizième annee après sa mort. L'Envoyé ajoûta, que l'intention du Dalay-Lama ayant été, que sa mort ne fût connue que la dixième Lune de cette année, il prioit Sa Majesté d'en vouloir garder le secret jusqu'à cette Lune, & de n'ouvrir qu'alors le paquet qu'il lui remettoit.

Ordres réïterés au Tipa.

L'EMPEREUR s'y engagea volontiers. Mais voulant être obéï sur les trois autres points, il renvoya Nimata, avec deux petits Mandarins & une Lettre pour le Tipa, par laquelle il lui renouvelloit l'ordre, non-seulement de faire partir la fille de Kaldan & le Hutuktu Panchan, mais de déterminer le tems auquel ils se rendroient auprès de lui. Deux jours après, un Officier, que Sa Majesté avoit dépêché au neveu de Kaldan, étant venu lui rendre compte de sa négociation, rapporta, que dans la seconde Lune de cette année, un Envoyé de Putala avoit apporté à ce Prince la nouvelle de la mort du Dalay-Lama & de sa prétendue renaissance; que cette même année, le jeune Dalay-Lama sortiroit de sa retraite, âgé de quinze ans, & commenceroit à donner des audiences publiques.

L'EMPEREUR, surpris qu'on lui eût fait mystère de ce qui se publioit ail-

ailleurs, fit rappeller sur le champ le Hutuktu Nimata & les deux Officiers qui l'accompagnoient. Nimata, pressé de s'expliquer, répondit, qu'il ignoroit ce qui se passoit d'un autre côté, & qu'il avoit exécuté les ordres du Tipa. L'Empereur lui déclara, qu'il ne connoissoit aucune raison de tenir la mort du Dalay-Lama secrete, lorsqu'elle avoit été publiée dans d'autres lieux. Aussi-tôt il fit assembler tout ce qu'il y avoit de Princes Mongols à sa suite, pour ouvrir, en leur présence, le paquet qu'il avoit reçu de Nimata. En l'ouvrant, la tête de la statue de Fo tomba par terre, & le reste du corps demeura dans les mains de celui qui tenoit le paquet. La confusion du Lama fût extréme. Les Princes Mongols en tirérent un mauvais augure. L'Empereur & les Seigneurs Mancheous de sa Cour s'en réjouïrent beaucoup.

Ruse des Lamas découverte à leur confusion.

Le 23, l'Empereur alla prendre le divertissement de la pêche & de la chasse sur un lac, où il tua plusieurs oiseaux de rivière. On séjourna les trois jours suivans, & l'Empereur ne fit pas d'autre exercice que de tirer de l'arc, avec les plus habiles Archers de sa Cour.

Le 26, il nous envoya des raisins secs de deux espèces, qui étoient venus de *Si-ning*, ou de *Tu-tu-fan*, & du Pays des Usbeks. On fait venir aussi, par la même voie, des raisins de Corinthe, & l'on en présenta quantité à l'Empereur, lorsqu'il fût arrivé à Nyng-hya. Entre divers autres présens, on offrit à ce Monarque plusieurs pièces de serge, de differentes couleurs, qui se fabriquent aux environs de cette Ville, quoique les plus fines viennent du côté des Usbeks. On lui donna aussi plusieurs tapis de pied, assez semblables à nos tapis de Turquie, mais plus grossiers. Ils se fabriquent à Nyng-hya. L'Empereur eût la curiosité d'en faire travailler en sa présence, aussi-bien que du papier, qui se fait, dans la même Ville, avec du chanvre battu & melé dans de l'eau de chaux. Les Mandarins du Pays lui offrirent des chevaux & des mules. C'est particuliérement sur ces frontières, jusqu'aux confins de la Province de Chen-si, qu'on éléve de belles mules, & c'est du Canton de Nyng-hya que sortent les meilleures de la Chine.

Manufactures de Nyng-hya.

Le 27, deux petits Mandarins que l'Empereur avoit envoyés à Kaldan l'année précédente, avec l'Ambassadeur de ce Prince, pour l'assurer qu'il feroit bien traité s'il venoit volontairement, arrivérent à Nyng-hya, avec la réponse de Kaldan. Elle portoit, qu'il avoit besoin de quelque-tems pour délibérer avec son Conseil, sur la manière dont il devoit faire sa soumission, & qu'en attendant il prioit l'Empereur de lui marquer plus clairement comment il se proposoit de le traiter. Les deux Envoyés ajoûtérent, que le Khan des Eluths n'avoit aucune disposition à se rendre, & ne cherchoit qu'à gagner du tems pour rétablir sa fortune.

Retour de deux Mandarins envoyés à Kaldan.

Ce soupçon fût confirmé par l'Ambassadeur même qui étoit venu l'année précédente. Etant retourné à la Cour de son Maître & s'étant efforcé de le porter à la soumission, il avoit bien-tôt reconnu que les prétextes du Khan n'étoient pas sincères, & qu'il ne pensoit qu'à tromper l'Empereur par de feintes promesses. Kaldan lui proposa de retourner à Peking; mais il prit droit de son grand âge pour refuser cette commission; & s'étant hâté de rassembler sa famille, il prit la fuite, pour venir implorer la clémence de l'Empereur. Son malheur lui fit rencontrer en chemin le Lama *Han-bukfan*, qui

Mauvaise foi de ce Prince.

Gerbillon. 1697. VII. Voyage.

Son Ambassadeur implore la clémence Impériale.

qui étoit en marche avec un Corps de deux ou trois cens Cavaliers. Il fût attaqué par cette troupe. Une grande partie de ses gens furent tués ou faits prisonniers. Tout son bagage fut pillé. Enfin, blessé dangereusement lui-même, il eût beaucoup de peine à se sauver, avec sa femme, son fils, deux petits-fils & quelques gens de sa suite. Il arriva dans cet état au Camp du Général *Fian-gu-pé*, qui étoit toûjours sur la frontière. Cet Ambassadeur se nommoit *Keley-kuing*. Il étoit un des principaux Confidens de son Maître. Ses blessures ne lui permettant pas de précipiter sa marche, il envoya son fils à l'Empereur, avec les deux petits Mandarins. Sa Majesté le traita fort bien dans la suite. Elle le mit au nombre de ses Hyas, après lui avoir fait donner de fort beaux habits à la Mancheou. Mais toutes ces nouvelles la déterminèrent à faire partir incessamment un Corps de deux mille chevaux, pour chercher Kaldan & lui couper toutes les voies de la fuite. On continua de séjourner le 28, le 29 & le 30.

Le Lama Han-huksan est menacé.

Le premier jour de Mai, l'Empereur fût informé, que le Lama Han-huksan se proposoit de revenir sur les bords du Whang-ho, pour la commodité du pâturage, & que sa suite étoit d'environ deux cens hommes. Il fit partir à l'instant, cent cinquante Cavaliers choisis, pour le surprendre & l'attaquer. Keley-kuing arriva le meme jour, & confirma qu'il y avoit peu de fond à faire sur les propositions de Kaldan. Mais il apprit à l'Empereur que *Tangulan*, neveu du Khan, étoit pret à se rendre lorsqu'il seroit assûré de sa grace.

Environs de Nyng-hya.

On continua de séjourner le 2, le 3 & le 4. J'allai me promener aux environs de la Ville, qui commençoient à devenir fort agréables. La verdure naissante des arbres, des bleds & des herbages, formoit un spectacle amusant. J'eûs même le plaisir de voir couler l'eau du Whang-ho dans un de ces grands canaux qui traversent toute la plaine. On venoit d'ouvrir les écluses. Tous les ans, on emploie pendant l'espace d'un mois, plus de trois mille hommes à nettoyer ces grands canaux, qui, sans ce soin, seroient bien-tôt comblés par le sable & la terre que cette Rivière entraîne avec elle. Quand ils sont remplis d'eau, chacun fait une ouverture vis-à-vis de son champ, pour y recevoir l'eau nécessaire; après quoi l'ouverture se ferme. Si le défaut de pluie rend la campagne trop seche, on remplit les canaux & l'on arrose les terres suivant le besoin. Comme elles sont fort grasses, on n'emploie guéres la charrue pour les labourer. On les bêche à force de bras. Elles sont partagées en grands quarrés, autour desquels est un chemin, dans lequel on creuse un petit canal par où l'on fait entrer l'eau. Dans plusieurs endroits, on voit quantité de salpetre, qui sort de terre. Il s'y trouve des salines naturelles. On n'a besoin que de creuser un ou deux pieds en terre, pour trouver des puits d'eau salée, dont on remplit de grands quarrés de terre pendant les chaleurs, comme dans les salines qui sont au bord de la Mer.

Canaux pour l'arrosement des terres.

Salines naturelles.

Temple ou Pagode de Nyng-hya.

A trois ou quatre lis au Nord de la Ville, on trouve un grand Temple, qui sert de Forteresse, parce qu'il est environné de bons murs. Au centre est une grande pyramide quarrée, à neuf étages, toute de brique, & revêtue d'une terre blanchâtre qui a l'apparence de pierre de taille. Ce Temple contient plus de cent Bonzes, qui y vivent commodément du revenu des terres voisines. Un étang, qui en est proche, leur fournit abondamment des

des roseaux pour leur chauffage. Il ne s'offre aucun Village dans cette campagne; mais on peut la nommer un Village continuel, parce que les maisons y sont répandues de tous côtés à cent pas l'une de l'autre. Chacun a la sienne dans les terres qu'il cultive. Ces maisons sont de terre; mais on assure que la pluie n'y pénétre jamais. Enfin, le Pays est un des plus beaux & des meilleurs que j'aie jamais vûs. Aussi les vivres y sont-ils à vil prix; ce qui ne manque pas d'y attirer un nombre infini d'Habitans.

Départ de Nyng-hya.

Le 5, nous partîmes de Nyng-hya, & nous fimes environ soixante-dix lis au Nord-Nord-Est, toûjours dans un Pays uni & bien cultivé. Plus on s'éloigne de Nyng-hya en s'approchant des montagnes, moins on apperçoit de maisons & moins les terres sont belles. On ne laisse pas de voir, par intervalles, des canaux tirés du Whang-ho pour l'arrosement des terres. A quarante lis de Nyng-hya, nous passames devant un petit Bourg fermé de murs de terre, qui se nomme *Tau-fu-pu*, & nous campames près d'un Village.

Yau-fu-pu.

Pin-lo-chin.

Le 6, nous fimes cinquante lis au Nord-Nord-Est. Après les trente premiers, nous passames dans un Bourg bien fermé de murailles de brique, mais sans tours & sans boulevards. Il se nomme *Pin-lo-chin*. Le Camp fût assis à deux ou trois lis de la grande Muraille, près d'un canal du Whang-ho, tiré exprès pour ramasser les eaux qui s'écoulent dans la campagne voisine. La hauteur du Pole de la grande Muraille est ici de trente-neuf degrés deux minutes. Ce lieu se nomme *Liu-fu-mu-hé*.

Montagnes de Holang-chan.

L'Empereur s'éloigna du grand-chemin pour aller chasser vers les montagnes de *Holang-chan*, qui se nomment *Alajan-alin* en Tartare. Elles sont au Nord de Nyng-hya, & règnent presqu'à l'Ouest dans l'étendue de trois ou quatre cens lis. On y compte, dit-on, trois cens-soixante passages, dont la plûpart sont fermés de murs; mais dont quelques-uns néanmoins ont des portes ouvertes. Ces passages sont gardés par des Troupes Chinoises, qui dépendent du Tsong-ping de Nyng-hya. La grande Muraille se termine, d'un côté, vers l'extrémité orientale de cette chaîne de montagnes, & recommence à l'extremité occidentale. Elle est interrompue dans toute leur étendue, parce qu'elle y seroit inutile. Ces montagnes n'ont, en plusieurs endroits, que neuf à dix lis de profondeur. Immediatement au-delà, étoit le séjour d'un Prince Eluth, nommé *Paturu-chonom*, qui y vit, à la manière Tartare, du revenu de ses troupeaux. Il étoit de la Maison de Kaldan. Mais ayant pris querelle avec lui, depuis sept ou huit ans, il étoit venu se soûmettre à l'Empereur, qui le créa *Paile* ou Régule du troisiéme Ordre. Ce Pays appartenoit proprement aux Kalkas, qui l'ont abandonné depuis leurs guerres avec les Eluths.

Résidence du Prince Paturu-chonom.

Le 7, nous fimes environ cinquante lis au Nord, toûjours au pied des montagnes de Holang-chan. Le Pays que nous eûmes à traverser étoit fort uni, mais peu cultivé, parce qu'il est au-dehors de la grande Muraille, que nous passames après avoir fait deux ou trois lis. Elle est encore moins entière

Chau-ma-ing.

	Mai.	lis.		Mai.	lis.
5.	Yau-fu-pu,	40		Liu-fu-mu-hé,	20
		30	7.	Chau-ma-ing,	50
6.	Pin-lo-chin,	30			

Gerbillon. 1697. VII. Voyage.

tière que dans tous les lieux où nous l'avions déjà passée, sans qu'on y fasse la moindre réparation. On campa sur les bords d'un bras du Whang-ho, à sept ou huit lis du pied des montagnes, dans un lieu nommé *Chau-ma-ing*.

Le 8, on séjourna, parce que le tems étoit couvert & sembloit annoncer beaucoup de pluie. Cependant il redévint fort serein. L'Empereur ayant reçu avis, par un courier, que les Princes de Kokonor avoient résolu d'accompagner les Ambassadeurs qu'il leur avoit envoyés, & de venir le saluer ensemble, prit le parti de s'avancer à petites journées pour les attendre.

Chi-tsui-tse.

Le 9, on fit seulement trente lis, vers le Nord-Est & toûjours dans la même plaine, qui étoit remplie de buissons & d'herbes, sur-tout aux environs de *Chi-tsui-tse*, où nous campâmes sur les bords du Whang-ho. Le Pays étoit rempli de lièvres & de faisans.

Le 10, il s'éleva, deux heures avant le jour, un grand vent, qui nous obligea de séjourner.

Le 11, on fit quarante lis presqu'au Nord. Cependant, comme nous marchâmes presque toûjours sur le bord du Whang-ho, parce que le sable y est plus ferme, il fallut faire de tems en tems quelques détours, tantôt à l'Est, tantôt à l'Ouest, qui réduisirent la journée à trente-cinq lis au Nord. Nous campâmes sur les bords du même fleuve, dans un lieu riche en fourage, qui se nomme *Whang-tu-wen*. La hauteur du Pole y étoit de trente-neuf degrés vingt-huit minutes.

Whang tu-wen.

Le 12, on fit quarante lis au Nord, sans s'éloigner du Whang-ho, qui est continuellement bordé de hayes & d'arbrisseaux. Le terrain est sabloneux & rempli de lièvres. On ne voyoit presque plus de montagnes à l'Ouest; mais vers l'Est, de l'autre côté du Whang-ho, à la distance d'environ dix ou quinze lis, on en découvroit d'assez hautes, qui paroissoient nues & sans arbres. Nous campâmes sur le bord de la Rivière, dans un lieu inégal & sabloneux, dont les environs ne laissoient pas d'offrir d'assez bon fourage. La montagne qui se présentoit vis-à-vis de nous, s'appelle *Whay-tong*.

Whay-tong.

Le 13, on fit encore quarante lis au Nord-Ouest quart de Nord, avec quelques petits détours vers l'Est ou vers l'Ouest, suivant le cours du Whang-ho. Les dix premiers lis étoient de sables mouvans, fort profonds & pleins d'inégalités. Le vent rassemblant ces sables, en fait des collines & des vallées, qui rendent les chemins fort difficiles. On ne voyoit plus de montagnes à l'Ouest. Celles de l'Est, au de-là du Whang-ho, ~~baissoient à vue~~ d'œil, & finirent ~~presqu'entièrement vis-à-vis du~~ lieu où nous campâmes, qui étoit une grande prairie très-riche en fourage. Le bois de chauffage n'étoit pas en moindre abondance autour de nôtre Camp. On donne à ce lieu le nom de *Whang-chai-tu-ouen*.

Whang-chai-tu-ouen.

Le 14, on fit cinquante lis au Nord, toûjours sur le bord du Whang-ho. Le Pays étoit moins sabloneux que celui du jour précédent. Nous passâmes de-

Mai.	lis.	Mai.	lis.
9. Chi-tsui-tse,	30	13. Même Rivière,	40
11. Whang-tu-wen,	35	14. Chuang-pu,	50
12. Le Whang-ho,	40		

Gerbillon. 1697. VII. Voyage. Chuang-pu.

devant un bois fort épais, quoiqu'il ne fût composé que d'arbrisseaux & de grands buissons. L'Empereur fit cette journée, tantot en barque sur la Rivière, tantôt s'exerçant à la chasse du cerf. En arrivant à *Chuang-pu*, où l'on devoit camper, il fallut s'asseoir au bord du Whang-ho, pour attendre que les tentes fussent dressées. Nous y vîmes un grand cerf, qui s'étoit précipité dans les flots, pressé par les Chasseurs, & qui passoit le fleuve à la nâge. L'Empereur en tua quatre, dont il fit distribuer la chair aux Grands & aux principaux Officiers de sa Cour.

Chasse du cerf.

Le 15, nous fimes quarante lis au Nord-Nord-Est, dans les sables qui bordent la Rivière. On campa dans une plaine nommée *Cha-tan-cheu*, près d'un bois fort épais. L'Empereur alla chasser avec peu de suite, au de-là du Whang-ho, dans le Pays d'Ortous. On tua cinq grands cerfs, & l'on en prit trois petits. Le même jour, deux Taikis Mongols, que Sa Majesté avoit envoyés de Tai-tong-fu aux Princes de Kokonor, pour les inviter à le venir trouver sur la frontière, arrivèrent en poste & lui rendirent compte de leur commission. Ces Princes les avoient bien reçus. Ils avoient promis de se soûmettre à l'Empereur & de venir lui rendre leur hommage; mais ils ne pouvoient partir que dans l'espace d'un mois, parce que plusieurs d'entre-eux étoient malades, & que leurs équipages n'étoient pas prêts. L'Empereur prit la résolution de ne les pas attendre, & leur fit dire de différer leur départ jusqu'à la fin des chaleurs, pour se rendre à Peking dans le cours de la septième Lune.

Bonne disposition des Princes de Kokonor.

Le 16, nous fimes environ vingt-cinq lis au Nord-Est, & à l'Est-Nord-Est, cotoyant toûjours le Whang-ho, & dans un Pays fort sabloneux. Il n'y avoit qu'un petit espace, le long de la Rivière, où l'on pût marcher d'un pied ferme. Nous campâmes dans un lieu nommé *Peta*, nom qui signifie pyramide blanche, parce que cette plaine offre en effet, à trois ou quatre cens pas du Whang-ho, une pyramide de brique plâtrée qui résiste aux injures du tems. On voit, à peu de distance, les débris d'un grand Temple, dont il ne reste que quelques mazures. Nous trouvâmes vis-à-vis du Camp, cent-trente barques chargées de riz, qui venoient de Nyng-hya, pour le détachement qu'on faisoit marcher sur les traces du Khan des Eluths. L'Empereur, qui continuoit de s'exercer à la chasse, tua sept grands cerfs & deux grands sangliers, dans quelques Isles que forme le Whang-ho, & qui sont couvertes de bois fort épais. La hauteur du Pole, à Peta, est de quarante dégrés dix minutes.

Pyramide blanche & débris d'un Temple.

Le 17, on séjourna. L'Empereur, également amusé de la chasse & de la pêche, tua sept grands cerfs & prit beaucoup de poisson. Tout fût distribué par son ordre, aux Troupes qui arrivèrent ce jour-là près du Camp.

Le 18, nous fimes vingt-neuf lis, à-peu-près au Nord-Est, sur les bords du Whang-ho, où nous assîmes aussi nôtre Camp. Les sables continuoient toûjours, excepté dans quelques endroits voisins de la Rivière, qui étoient pleins

Mai.	lis.	Mai.	lis.
15. Cha-tan-cheu,	40	18. Le Whang-ho.	29
16. Peta,	25		

GERBILLON. 1697. VII. Voyage. Chuan-tha-chai.

pleins de bois fort épais. L'Empereur prit encore l'amusement de la chasse dans les petites Isles du Whang-ho, où il tua quelques cerfs. La hauteur du Pole, à *Chuan-tha-chai* où nous campâmes, étoit de quarante dégrés quatorze minutes.

On séjourna les quatre jours suivans. Le 19, Sa Majesté, après avoir été à la chasse, vit défiler l'avant-garde du petit Corps d'armée qu'elle envoyoit contre Kaldan. Le 20, elle vit défiler le gros, au nombre de deux mille cinq cens Cavaliers, sans y comprendre les Officiers & les valets, qui, suivant l'usage des Mancheous, étoient en beaucoup plus grand nombre. Le 21 & le 22, on fit partir quantité de chameaux, chargés de riz, pour le Corps d'armée qui s'étoit mis en marche les jours précédens, avec ordre de porter cette provision dans un lieu nommé *Leang-lan-chan*, à cent cinquante lis de nôtre Camp.

Kutan-hoio.

Le 23, on fit vingt lis au Nord-Nord-Est, en suivant la Rivière, pour la commodité du fourage. Nous campâmes sur ses bords. Toutes les barques avoient suivi l'Empereur, qui étant resolu d'aller par eau jusqu'à *Kutan-hoio*, avoit fait partir deux cens Cavaliers de sa Gendarmerie, pour s'y rendre par terre, avec ordre de passer la Rivière, & de l'attendre dans ce lieu s'ils y arrivoient avant lui.

Le 24, on fit encore vingt lis au Nord-Est. Nous campâmes sur les bords du Whang-ho, dans un lieu où les pâturages sont excellens, & qui est bordé de petits bois remplis de cerfs. L'Empereur en tua quatre ou cinq & prit quantité de faisans.

On séjourna le 25, pour faire passer le Whang-ho aux chevaux, aux chameaux, & à tout le bagage qui devoit suivre le chemin de terre.

L'Empereur s'embarque sur le Whang-ho.

Le 26, l'Empereur partit en barque, & descendit le Whang-ho, avec une petite partie de sa suite. Les autres continuèrent de suivre le bord du fleuve, & nous fûmes du nombre. On fit cinquante lis au Nord-Est, dans un Pays fort plat, mais tout de sable. Nous campâmes sur le bord du Whang-ho, près d'un lieu nommé *Sarkir*, où le fourage est en abondance. Quelques Mongols d'Ortous y avoient leur Camp à peu de distance.

Rivière de Chigue-muren.

Le 27, nous fimes quatre-vingt lis au Nord-Est, dans un Pays fort uni. Nous commencions à nous éloigner du Whang-ho, qui coule plus au Nord. Après les vingt premiers lis, nous passâmes une petite Rivière, nommee *Chigue-muren*, qui est guéable par-tout. Son fond est de sable, & ses eaux ont moins d'épaisseur que celles du Whang-ho. Nous ne cessâmes pas de cotoyer cette petite Rivière, dans un Pays beaucoup meilleur & moins sabloneux, quoique par intervalles il s'y trouve des sables mouvans. On campa sur le bord du Chigue-muren.

Le 28, on fit environ soixante lis au Nord-Est quart d'Est, dans un Pays fort plat & fort uni, mais sabloneux & stérile. Nous campâmes encore sur le

Mai.	lis.	Mai.	lis.
23. Même Rivière,	20	27. Le Chigue-muren,	80
24. Même Rivière,	20	28. Urhatu,	60
26. Sarkir,	50		

le Chigue-muren, qui étoit à sec dans plusieurs endroits; mais l'eau n'y manquoit pas près d'*Urhatu*, où le Camp étoit assis. La hauteur du Pole y est de quarante & un dégrés.

Gerbillon. 1697. VII. Voyage. Urhatu.

Le 29, on fit cinquante lis à l'Est-Nord-Est, dans un Pays tout-à-fait semblable à celui du jour précédent, & nous campâmes encore sur les bords du Chigue-muren.

Le 30, on fit cent-vingt lis à l'Est quart de Sud. Vers la moitié du chemin, nous passâmes le Chigue-muren dans un lieu où il étoit à sec, & nous le laissâmes au Nord-Est. On alla camper dans une prairie, qui s'étend jusqu'au Whang-ho, vis-à-vis d'une montagne qui se nomme *Mona-hoio*, parce que cette Rivière y fait une espèce d'angle. La prairie offre d'excellens fourages, qui y attirent un grand nombre de Mongols. Mais elle est marécageuse en plusieurs endroits.

Mona-hoio.

Le 31, on ne fit qu'environ quinze lis au Sud; & nous campâmes sur les bords du Whang-ho.

Le premier jour de Juin, nous fimes soixante-dix lis, la moitié à l'Est-Sud-Est, & le reste au Sud-Est, toûjours dans la même plaine, & sur le bord du Whang-ho. La plaine commençant à se resserrer, nous trouvâmes de petites collines & des hauteurs de sable qui la bordoient à l'Ouest. On découvroit un assez grand nombre de tentes de Mongols, le long de la Rivière, & nous campâmes aussi sur ses bords. La hauteur du Pole étoit de quarante dégrés trente-six minutes.

Le 2, nous fimes soixante lis, presque droit à l'Est, & prenant quelquefois seulement un peu du Sud. Le Pays que nous eûmes à traverser n'avoit rien de remarquable. Nous campâmes le long d'une petite Rivière, ou plutôt d'un Canal, qui sert à la décharge des eaux du Whang-ho, lorsqu'elles sont fort grandes. Comme elles y demeurent jusqu'aux tems de la grande séchéresse, elles se couvrent d'herbes & paroissent dormantes. Les pâturages voisins sont excellens.

Canal pour la décharge du Whang-ho.

Le 3, nous fimes encore soixante lis, à-peu-près vers l'Est-Nord-Est, & nous campâmes sur une petite Rivière, qui est bordée de gros saules.

Le 4, on fit cent lis, tantôt droit à l'Est, tantôt au Nord-Est, & à l'Est-Nord-Est. Un marais, qui se trouve sur la route, nous obligea de faire divers détours. Nous traversâmes encore un Pays fort plat, sabloneux, mais rempli d'excellent fourage, sur-tout vers la fin de la journée. On découvroit quantité de tentes de Mongols & quelques terres labourées. Nous campâmes près d'une mare d'eau, dans un lieu fort humide, qui se nomme *Naima-tainor*. On y creusa des puits, où l'eau étoit abondante à deux ou trois pieds de profondeur; mais extrêmement salée, parce que le terrain est rempli de nitre. Il fallut chercher de l'eau douce à deux ou trois lis du Camp.

Naima-tainor.

Le 5, nous fimes cinquante lis à l'Est & à l'Est-Sud-Est. On campa dans un

Chikestay.

Mai.	*lis.*	*Juin.*	*lis.*
29. Chigue-muren,	50	2. Canal,	60
30. Mona-hoio,	120	3. Petite Rivière,	60
31. Le Whang-ho,	15	4. Naima-tainor,	100
Juin.		5. Chikestay,	50
1. Même Rivière,	70		

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

un lieu nommée *Chikestay*, sur le bord d'une petite Rivière de fort bonne eau. Ce lieu avoit été le terme du voyage que l'Empereur avoit fait l'Hyver d'auparavant dans le Pays d'Ortous. Le même jour, on vît sur le chemin, beaucoup de terres labourées & les tentes d'un grand nombre de Mongols, qui sont attirés par la bonté des pâturages. Aussi ce territoire nous parût-il le meilleur que nous eussions vû jusqu'alors dans le Pays d'Ortous. Il est fort uni, moins sabloneux, & rempli d'excellent fourage dans les endroits qui ne sont pas cultivés. Cependant lorsqu'on approche de Chikéstay, on commence à retrouver des terres sabloneuses. Nous nous éloignâmes du Whang-ho beaucoup plus que les jours precédens. La hauteur du Pole, dans ce lieu, est de quarante dégrés vingt-deux minutes.

Tonskay.

Le 6, on fit quatre-vingt lis presque droit à l'Est, prenant un peu du Sud. On ne cessa pas de marcher le long d'une petite prairie qui s'étend vers le Whang-ho. Après les trente premiers lis, nous passâmes un gros ruisseau qui traverse la plaine du Sud au Nord, & va se perdre dans le Whang-ho. Nous vîmes aussi plusieurs fontaines. Enfin, nous côtoyâmes des collines de sables, qui bordent la prairie du côté du Sud, & nous campâmes à *Tonskay*, où l'eau & le fourage sont en abondance. La hauteur du Pole y est de quarante degrés vingt-une minutes.

Mort de Kaldan, Khan des Eluths.

Le même jour, on publia dans le Camp une agréable nouvelle, qu'on avoit reçûe la veille. Kaldan étoit mort le treizième jour de la troisième Lune, c'est-à-dire, le 3 de Mai. Tangulan son neveu, venoit, avec le corps, & toute la famille de ce malheureux Prince, pour se soûmettre à l'Empereur. La joye se répandit dans le Camp, & l'Empereur fût ravi lui-même, de voir cette guerre entierement terminée.

Le 7, on fit quarante lis & l'on campa sur le bord du Whang-ho, dans un lieu qui se nomme *Kutan-hoio*. En arrivant, on se disposa aussi-tôt à passer la Rivière, & les cinq jours suivans fûrent employés au passage.

Les Missionnaires complimentent l'Empereur sur la mort de Kaldan.

Le 13, l'Empereur devant arriver en Barque près de nôtre Camp, nous nous avançâmes, au Nord, jusqu'à l'embouchure de la petite Rivière de *Turghen*, qui se jette dans le Whang-ho, vis-à-vis de l'ancienne Ville de *Toto*, pour faire nos complimens à ce Monarque sur la mort de Kaldan & sur la ruine entière des Eluths. Sa Majesté étant arrivée assez tard, voulût camper dans le même lieu. On y transporta aussi-tôt tout nôtre Camp, qui en étoit à dix-huit ou vingt lis. L'Empereur nous ayant apperçûs sur le bord de la Rivière, nous témoigna sa bonté ordinaire par un soûris & en nous montrant de la main d'aussi loin qu'il nous vit. Le soir, il nous envoya un des Eunuques de sa chambre, avec un autre Officier de sa suite, pour nous raconter en détail la mort de Kaldan & la dispersion de sa famille. Il nous fit dire que ce Prince, réduit aux dernières extrémités & abandonné de ses meilleurs Sujets, s'étoit empoisonné lui-même, pour éviter de tomber entre ses mains. Le 14, nous séjournâmes. L'Empereur fit distribuer ce jour-là une provision de riz à toute sa suite. Le

Juin.	lis.	Juin.	lis.
6. Tonskay,	80	13. Rivière de Turghen,	20
7. Le Wang-ho,	40		

Gerbillon. 1697. VII. Voyage. Chui-tsuen.

Le 15, nous fîmes soixante lis à l'Eſt, toûjours dans un Pays fort uni, à l'exception d'une petite hauteur de terre ſabloneuſe, que nous montâmes après avoir fait environ vingt lis. Nous campâmes près d'un petit Hameau de Mongols, & ſur le bord d'une fontaine bourbeuſe, aux environs de laquelle on voyoit encore une grande enceinte de murs de terre. C'étoit une Ville, ſous le règne des *Tuens*. Le terroir eſt fort bon, & pourroit être cultivé, quoiqu'il le ſoit peu. Il produit naturellement d'excellens fourages. Le lieu où nous campâmes ſe nomme en Chinois *Chui-tſuen*, & en Mongol, *Orgbikiu-pulak*.

Le 16, nous fîmes ſoixante lis à l'Eſt. Après avoir fait les ſept ou huit premiers lis, nous entrâmes dans les montagnes, qui ne ſont ni fort hautes, ni fort rudes à monter. Elles ſont couvertes d'excellens fourages. Entre pluſieurs ruiſſeaux qui en deſcendent, nous en paſſames un qui coule à l'Eſt, & qui va, dit-on, ſe jetter dans la petite Rivière de Turghen. On campa dans une petite plaine environnée de montagnes ſur les bords du *Hulan-muren*, autre gros ruiſſeau qui coule vers l'Oueſt, à quatre ou cinq lis des ruines d'une Ville, nommée en Chinois, *Hung-tching*, & en Mongol *Hulan-palaſſon*. Il n'en ſubſiſte plus que les murailles de terre, qui ſont ouvertes en pluſieurs endroits. On n'y voit que cinq ou ſix maiſons, rebâties depuis peu. Le terroir eſt fort bon dans toute la plaine.

Rivière de Hulan-muren.

Le 17, nous fîmes ſoixante lis, à l'Eſt quart de Nord, ſans quitter le bord du Hulan-muren. Après en avoir fait quarante dans la même plaine où nous avions campé, nous paſſâmes quelques hauteurs, & nous côtoyâmes de grandes montagnes, au Nord de la route. Celles qui ſe préſentoient du côté du Sud, au de-là de la Rivière, n'étoient pas fort hautes. Nous entrâmes dans une plaine, nommée *Singui-paitcha*, qui offroit quantité de buiſſons, d'arbriſſeaux, & d'excellens fourages. On campa dans cette plaine, au milieu de laquelle coule encore la Rivière de Hulan-muren, preſque entiérement bordée de gros buiſſons d'une eſpèce de ſaules, ſemblables à ceux que nous avions vûs ſouvent ſur les bords du Whang-ho.

Plaine de Singui-paitcha.

Le 18, nous fîmes ſoixante lis, la moitié à l'Eſt un quart Nord-Eſt, le reſte au Nord-Eſt, toûjours dans les montagnes. Nous côtoyâmes longtems la Rivière de Hulan-muren, enſuite nous la paſſâmes & repaſſâmes pluſieurs fois. Après avoir fait trente lis, nous abandonnâmes le chemin qui va droit à *Chau-keu*, au Sud & au Sud-Eſt. Un peu plus loin, nous traverſâmes le grand chemin, qui va de *Hubu-hotun* à Chau-keu. Tout le Pays étoit fort agréable, & diverſifié par des montagnes & des vallées couvertes d'une belle verdure. Les montagnes offroient des arbres, & les plaines étoient arroſées par la Rivière & par de petits ruiſſeaux. Nous trouvâmes des terres cultivées, & quelques maiſons diſperſées. On campa dans une plaine charmante, où ſerpente un ruiſſeau médiocre de fort belle eau. On y voyoit pluſieurs petits Camps de Mongols, attirés par l'excellence du fourages.

Beau-Pays.

Juin.	lis.	Juin.	lis.
15. Chui-tſuen.	60	17. Même Rivière,	60
16. Rivière de Hulan-muren,	60	18. Kuku-oſſu,	60

GERBILLON. 1697. VII. Voyage. Chau-keu.

rage. Ce lieu porte, en Mongol, le nom de *Kuku-ossu*, & celui de *Chau-keu* en Chinois. La hauteur du Pole y est d'environ quarante dégrés vingt minutes. Nous passâmes encore à la vûe d'une ancienne Ville ruinée, dont il ne reste plus que l'enceinte, qui est une muraille de terre. La hauteur du Pole y est de quarante dégrés vingt-sept minutes.

Rivière de Nong-hon.

Le 19, premier jour de la cinquième Lune, on fit cinquante lis à l'Est-Nord-Est, & au Nord-Est, soit dans les montagnes, soit dans la plaine où nous avions campé, soit dans les vallées. Nous campâmes au milieu d'une grande plaine, traversée par un gros ruisseau qui se nomme *Nong-hon*.

Visite d'un Régule Kalka.

Cette plaine est une vaste prairie, remplie d'excellens fourages. On y voit un très-grand nombre de Mongols, qui prennent soin des troupeaux des Princes & des Seigneurs Mancheous, auxquels appartiennent toutes les terres qui s'étendent depuis Chau-keu, vers l'Est, le long de la grande Muraille, que nous avions au Sud. Le même jour un Regule Kalka, à qui l'Empereur avoit donné des terres dans les montagnes au Nord de la plaine où nous campâmes, vint saluer ce Monarque avec toute sa famille. Sa Majesté lui fit donner diverses sortes de viandes, des pièces de soye & de l'argent.

Rivière & plaine d'Arousi-bartay.

Le 20, on fit soixante lis droit à l'Est, plus de la moitié dans la même plaine où nous avions campé, mais toûjours en nous approchant des montagnes, sur lesquelles règne une enceinte de la grande Muraille. Après avoir fait environ quarante lis dans cette plaine, nous passâmes une petite hauteur, & nous entrâmes dans une autre plaine; mais en tournant, nous passâmes une enceinte de murailles ruinées, qui continuent des deux côtés avec la grande Muraille; & laissant au Nord un grand Etang, formé par les eaux des montagnes, qui se déchargent dans une vallée environnée aussi de montagnes, excepté du côté de l'Ouest, nous vînmes camper dans une plaine, qui se nomme *Arousi-bartay*. Elle est arrosée d'un gros ruisseau de même nom, qui rend la verdure charmante & les pâturages excellens. On découvroit, aux environs, plusieurs tentes de Mongols qui y sont campes avec leurs troupeaux. Nous vîmes sur nôtre route, plusieurs terres labourées; mais elles sont assez bonnes pour mériter plus de culture. Il n'y manque que des arbres, encore n'en sont-elles dépourvûes que par la faute des Mongols, qui n'en plantent jamais, & qui ont coupé ceux que la nature y avoit produits.

Kert-chilou. Rivière de Horbo pira.

Le 22, on fit soixante lis à l'Est, prenant quelquefois un peu du Sud, toûjours entre les montagnes, dans une vallée fort unie, où coule la petite Rivière d'Arousi-bartay, vers l'Est. Nous ne cessâmes point de côtoyer la grande Muraille, à douze ou quinze lis de distance. Nous l'avions au Sud. Les montagnes sur lesquelles on la voit s'étendre, ont peu de hauteur & ne sont proprement que des collines. Celles que nous avions au Nord sont plus hautes, mais on n'y voit aucune sorte d'arbres. Nous campâmes dans un lieu, nommé *Kert-chilou*, près d'un ruisseau médiocre, nommé *Horbo-pira*

Juin.	*lis.*	*Juin.*	*lis.*
19. Rivière de Nong-hon, . . .	50	22. Kert-chilou, ...	60
20. Arousi-bartay, ...	60		

pira, qui vient de l'Oueſt & coule à l'Eſt, d'où il tourne enſuite au Sud le long d'une vallée qui mène à une des portes de la grande Muraille, nommée en Chinois *Ching-keu*, & en Tartare *Ikirituka*. Elle n'eſt qu'à douze ou quinze lis, au Sud, du lieu où nous campâmes. On me dit que cette porte étoit fermée, & qu'il n'eſt permis à perſonne d'y paſſer. Cependant comme la grande Muraille, qui eſt ici de terre & de moellon juſqu'à Chan-kiakeu, eſt ruinée en quantité d'endroits, on paſſe facilement par les brèches. Cette porte eſt accompagnée d'un gros Bourg, fermé de murailles & fortifié. Elle eſt gardée par trois cens Soldats, ſous la conduite d'un *Tſan-tſiang*, Nous vîmes dans la route pluſieurs terres labourées; mais on pourroit en cultiver davantage. La hauteur du Pole eſt ici de quarante dégrés trente-ſix minutes. L'Empereur chaſſa tout le jour dans les montagnes. On fit deux enceintes, où il tua pluſieurs cerfs, quelques chèvres & quelques renards.

Gerbillon. 1697. VII. Voyage.

Porte de la grande Muraille.

Le 23, nous fimes ſoixante-cinq lis au Nord-Eſt quart de Nord, toûjours dans les montagnes. Le chemin étoit plus inégal, & moins facile que les jours précédens. Après avoir fait quelques lis dans la plaine où nous avions campé, nous montames une colline, ſur laquelle nous trouvâmes quarante haras de chevaux, rangés en file ſur le grand-chemin, afin que l'Empereur pût les voir en paſſant. Ils étoient compoſés de dix-ſept mille, tant jumens que poulains, & ce n'étoit néanmoins que la moitié de ceux qui ſont confiés aux ſoins du Tribunal de *Tai-puſſé*. L'autre moitié eſt ſur les bords de la Rivière de Chan-tu, au de-là du Tuchi-keu. Chaque année tous les Officiers des écuries de l'Empereur viennent choiſir, parmi ces chevaux, ceux qui ſont propres au ſervice de Sa Majeſté. Les autres, à l'age de trois ans, ſont mis entre les mains du *Ping-pu*, ou du Tribunal de la Milice, pour les faire ſervir aux poſtes & aux autres beſoins de l'Etat. Nous campames dans un lieu qui ſe nomme *Si-de-tey*, près duquel on trouve pluſieurs fontaines qui forment un Ruiſſeau. Les Mongols y avoient un grand nombre de tentes, ſans compter celles des palfreniers & d'autres gens qui prennent ſoin des haras du Tai-puſſé. La hauteur du Pole étoit de quarante dégrés quarante-huit minutes.

Haras Impériaux.

Si-de-tey.

Le 24, nous fimes ſoixante lis, les quarante premiers au Nord-Eſt, & les vingt derniers au Nord-Nord-Eſt dans les montagnes. Les vallées ſont coupées de ruiſſeaux, & remplies de bons paturages. Auſſi trouve-t-on ſur le chemin, pluſieurs petits Camps de Mongols. Nous campâmes à l'entrée d'une plaine aſſez grande, ſur les bords d'un gros ruiſſeau qui l'arroſe. La hauteur du Pole y eſt de quarante & un dégrés.

Le 25, nous fimes ſoixante-cinq lis à l'Eſt-Nord Eſt, quart de Nord-Eſt, & dans un Pays ſemblable à celui des quatre jours précédens, mais un peu plus uni. Nous paſſâmes ſeulement deux ou trois petites collines, vers la moitié du chemin; après quoi, nous parcourumes une grande plaine, d'environ tren-

Autres beſtiaux & troupeaux de l'Empereur.

Juin.	lis.	Juin.	lis.
23. Si-de-tey,	65	25. Vallée,	65
24. Plaine,	60		

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

trente lis, où nous trouvâmes quatre-vingt aires de vaches & de bœufs, & cent trente troupeaux de l'Empereur, rangés en file sur le bord du grand-chemin. Chaque aire contient cent bêtes à cornes, & chaque troupeau est composé de trois cens moutons. On me dit que depuis le commencement du Printems dernier, il étoit mort de maladie, vingt mille moutons des troupeaux de l'Empereur, & qu'il en étoit mort beaucoup plus à proportion, dans ceux des particuliers. La vallée où nous campames est arrosée d'un gros ruisseau, qui produit d'excellens pâturages.

Le 26, nous fimes soixante lis presque droit à l'Est, prenant quelquefois un peu du Nord. Le chemin ressemble à celui des jours précédens; mais on ne découvroit plus aux environs de si hautes montagnes: ce n'étoient que des collines, couvertes de bons pâturages. Après avoir fait environ quarante lis, nous passames près d'un Hameau, qui contenoit quelques maisons de bois enduites de terre, mais la plûpart ruinées. Nous campâmes dans un lieu nommé *Quey-tu-pulak*, du nom d'une grande fontaine qui n'en est pas éloignée. On trouve aux environs plusieurs mares d'eau. Nous vîmes encore sur le chemin quelques aires de vaches, & quelques troupeaux de moutons, de la dépendance du Tribunal des Rits, ou du *Li-pu*, d'où l'on tire les victimes destinées aux Sacrifices. L'Empereur marcha toûjours en chassant dans les montagnes.

Quey-tu-pulak.

Le 27, on fit cinquante lis à l'Est, toûjours dans des collines, la plûpart remplies de pierres & de roches qui sortent de terre. Nous fimes souvent de petits détours, tantôt au Nord & tantôt au Sud. Nous montâmes & descendîmes plusieurs collines, & nous trouvâmes plusieurs vallées arrosées de gros ruisseaux. Nous vîmes un grand nombre de haras de l'Empereur, & de vaches qu'il fait nourrir dans ce Canton, où les pâturages sont excellens. C'étoient les mêmes bestiaux que nous avions vûs au mois de Novembre, dans le voyage précédent; mais ils n'étoient pas si gras que nous les avions vûs alors, parce que n'étant nourris que de l'herbe de la campagne, ils maigrissent pendant l'Hyver & vers le commencement du Printems. Ce qui reste d'herbe se pourrissant sur la terre, ils n'ont alors que des racines, qu'ils déterrent avec la corne des pieds. S'il arrive quelque maladie contagieuse dans cette saison, il en périt une infinité. Mais ils se rétablissent avec l'herbe naissante, qui dans un Climat si froid, ne sort de terre que vers le milieu de Mai; & comme ils ne travaillent point, ils deviennent extrêmement gras vers la fin de l'Automne. Pendant les mois de Juillet & d'Août, ils profitent peu, parce qu'ils sont continuellement tourmentés des mouches.

Au reste le terrain alloit toûjours en s'élevant, & le Pays étoit fort froid. Un vent de Nord-Ouest, qui souffla pendant tout le jour, rendoit l'air si perçant, quoique d'ailleurs fort serain, que la plûpart des gens de la suite de l'Empereur étoient vêtus de fourrures. Nous campames dans une petite plaine, sur le bord d'un gros ruisseau qui se nomme *Porkastay*.

Porkastay.

Le

Juin.		lis.	Juin.		lis.
26.	Quey-tu-pulak,	60	27.	Porkastay,	50

Gerbillon. 1697. VII. Voyage.

Le même jour, l'Empereur donna ordre aux Régules & aux Princes Mongols qui l'avoient suivi dans le voyage, de se séparer le lendemain & de retourner dans leurs Cantons. Il leur fit distribuer des vaches & des moutons, pour augmenter leurs troupeaux. Il déclara que son dessein étoit de donner sa troisième fille en mariage au petit-fils de *Tuchetu-han*, qu'il avoit créé Régule depuis quelques années. Il donna des ordres pour établir les Eluths nouvellement soûmis, dans les terres voisines du Camp, où les pâturages étoient fort bons. Il leur fit distribuer des chevaux, des vaches & des moutons. Leur nombre montoit à quinze cens, dont la plûpart étoient fort proprement vêtus des habits que Sa Majesté leur avoit fait donner. Mais n'étant point accoutûmés au Climat ni à la manière de vivre de Peking, ils devenoient malades. Ce fût cette raison qui porta l'Empereur à les établir hors de la grande Muraille, pour leur rendre le pouvoir de suivre leurs propres usages.

Etablissement des Eluths soûmis.

Le 28, on fit environ soixante-dix lis au Nord-Ouest; mais ils peuvent être réduits à soixante, parce qu'on ne cessa presque point de monter & de descendre. Nous trouvâmes encore à la sortie du Camp, un grand nombre de troupeaux, rangés sur les bords du chemin comme les jours précédens. Après avoir fait environ trente lis, nous descendîmes la montagne de *Hingbang*, qui est beaucoup plus élevée du côté de la Chine que de celui de la Tartarie. Aussi marchâmes-nous plus de vingt lis toûjours en descendant, mais par une pente presqu'insensible. On campa au milieu d'une vallée qui est entre *Hinkan-tu-bahan* & Chang-kia-keu, à vingt-cinq lis de ce dernier lieu. Elle est arrosée d'un ruisseau, qui se forme de plusieurs sources, & resserrée des deux côtés par de hautes montagnes. Les pierres dont elle est couverte, n'empêchent pas qu'elle ne soit cultivée en divers endroits, & qu'il n'y croisse de très-beaux grains.

Hinkan-tu-bahan.

Le 29, nous fimes quatre-vingt-dix lis; les vingt cinq premiers, jusqu'à *Chang-kia-keu*, presque droit au Sud, toûjours dans une vallée qui s'étend entre deux chaînes de hautes montagnes. C'est celle du jour précédent, qui continue dans la même direction, & qui est plus cultivée à mesure qu'on s'approche de la grande Muraille. Un peu au-dessus de cette porte, nous trouvâmes les Soldats de la garnison rangés sous les armes, au nombre de cinq cens. Après avoir passé la grande Muraille, nous fimes encore cinq lis jusqu'à *Hya-pu*, Bourg autrefois célèbre par son Commerce, avant les guerres qui ont ruiné les Mongols. Il y reste néanmoins environ dix mille familles, tant dans la Ville que dans les Fauxbourgs. Nous y trouvâmes la hauteur du Pole de quarante degrés cinquante-deux minutes; d'où il s'ensuit que celle de la porte est de quarante degrés cinquante-trois minutes. On logea le soir à *Swen-wha-fu*.

Chang-kia-keu.

Hya-pu.

Le 30, nous fimes quatre-vingt lis, & nous logeâmes à *Pao-ngan*, où la hauteur du Pole est de quarante degrés trente minutes.

Pao-ngan.

Le

Juin.	lis.	Juin.	lis.
28. Vallée,	60	30. Pao-ngan,	80
29. Chang-kia-keu,	90		

Gerbillon. 1697. VII. Voyage.

Whay-lay-hyen.

LE premier de Juillet, 31 de la neuvième Lune, nous fimes soixante-dix lis, pour aller loger à *Whay-lay-hyen*, où le Prince héritier & ses fréres attendoient l'Empereur depuis quelques jours. Ils étoient accompagnés de plusieurs Régules & des principaux Tartares de la Cour qui n'avoient pas été du voyage.

Chang-ping-cheu.

LE 2, on fit cent vingt lis, jusqu'à *Chang-ping-cheu*, Ville à six lieues de Peking. L'Impératrice Douairière & les Reines y vinrent au-devant de l'Empereur.

Peking.

LE 4, l'Empereur entra dans Peking comme en triomphe. Toute la Cavalerie & les huit Etendarts se trouvérent sur son passage, avec les marques de la Dignité Impériale, & rangés en fort bel ordre des deux côtés du chemin.

Juillet.	*lis.*	*Juillet.*	*lis.*
1. Whay-lay-hyen, ...	70	4. Peking, ...	60
2. Chang-ping-cheu, ...	120		

§. VIII.

Huitième Voyage de Gerbillon dans la Tartarie.

1698. VIII. Voyage.

Départ de l'Auteur avec trois Grands de la Cour, & motifs du Voyage.

L'AUTEUR ayant reçu ordre de Sa Majesté Impériale de retourner en Tartarie avec le Pére Antoine Thomas, pour accompagner trois Grands de l'Empire, dont l'un étoit premier Président du Tribunal des Finances, le second, Président du Tribunal des Tartares Mongols, & le troisiéme, un *Meyren-chang-kin* de la confiance particulière de l'Empereur, partit le 24 de Mai 1698, quinzième jour de la quatrième Lune Chinoise, dans la trente-septième année de Kang-hi. Le Cortège étoit composé de plusieurs Mandarins inférieurs de differens Tribunaux, & de quelques Hyas de l'Empereur. Les trois Seigneurs avoient commission de présider aux Assemblées qui devoient se tenir dans les Etats des Tartares-Kalkas, nouvellement soûmis à l'Empereur, pour y régler les affaires publiques, établir des loix & déterminer les Habitations.

Tong-cheu,

LE premier jour on fit quarante lis, pour aller loger à *Tong-cheu*, Ville à l'Est de la partie Chinoise de Peking. Le Pays qu'on traversa est fort uni & soigneusement cultivé. Les Villages s'y présentent en grand nombre. Tong-cheu est une fort grosse Ville, très-bien peuplée, où le Commerce est florissant, parce qu'elle est située à l'extrémité du Canal Royal, qui vient s'y joindre à la Rivière. Il s'en détache un petit Canal qui conduit à Peking; mais qui ne recevant que de petites Barques, ne sert qu'à transporter le riz du tribut. Le nombre de ces Barques est si grand, que le Canal en est couvert pendant tout le tems qu'il n'est pas gelé. Nous couchâmes, dit l'Auteur, dans la maison d'un riche Marchand de Peking, qui y étoit venu exprès

ROUTE.

24. *Mai.* Tong cheu, ... 40. *lis.*

près pour recevoir le premier Président du Tribunal des Finances, avec lequel je logeois. Nous fûmes traités magnifiquement.

LE 25, on fit soixante-dix lis; les quarante premiers à l'Est, demi-quart vers le Nord, & les trente derniers à l'Est-Nord-Est, toûjours dans un Pays fort uni & bien cultivé. En sortant de Tong-cheu, on passa deux bras de la Rivière sur deux mauvais Ponts; le premier, composé de poûtres & de piliers de bois; le second, de Barques. On traversa plusieurs Villages, dont les deux plus considerables se nomment *Yen-kio* & *Hya-tyen*. Le premier est à vingt lis de Tong-cheu. Le second en est à quarante lis, & nous y prîmes la hauteur méridienne du Soleil, qui est de soixante-dix degrés cinquante-neuf minutes; ce qui revient à quarante degrés de hauteur du Pole. On passa la nuit dans le Faûxbourg d'une petite Ville, nommée *San-ho*, qui est médiocrement peuplée.

San-ho.

LE 26, on fit soixante-dix lis; les quarante premiers droit à l'Est, & les trente derniers, partie au Nord-Est, partie à l'Est-Nord-Est quart de Nord-Est, toûjours dans un Pays uni & cultivé, à l'exception de quelques endroits sabloneux. Nous passames une petite Rivière nommée *Tso-kia-ho*, presqu'en sortant de San-ho, & nous traversâmes ensuite plusieurs Villages, dont les deux principaux se nomment *Tuang-kia-ling* & *Pang-kyun*; le premier, à vingt lis de San-ho, & l'autre à quarante. La hauteur du Pole, quarante degrés deux minutes. On passa la nuit à *Ki-cheu*, Ville de médiocre grandeur & peu peuplée, dont la situation est à quatre ou cinq lis des montagnes qui se présentent au Nord.

Ki-cheu.

LE 27, nous fimes soixante lis à l'Est quart de Nord-Est, dans un Pays semblable aux précédens, mais qui a des montagnes au Nord, à la distance de huit ou dix lis. Après en avoir fait trente-cinq, nous traversâmes le grand Village de *Machin-tyen*. Un peu au-dessus de *Chi-men*, petite Ville où nous couchâmes, nous découvrîmes, par une ouverture qui semble faite exprès dans les montagnes, la Sépulture des Empereurs de la Dynastie présente, à la distance d'une lieue au Nord. Les toîts, couverts de tuiles émaillées de jaune, brilloient dans cet éloignement. La hauteur méridienne de Chi-men est de soixante-onze degrés neuf minutes; & par conséquent la hauteur du Pole, de quarante degrés quatre minutes.

Chi-men.

Sépulture Impériale.

LE 28, l'équipage fit soixante lis à l'Est quart de Nord-Est. Mais nous le quittâmes, par un détour d'environ dix lis, pour visiter la Sépulture Impériale, où les trois Grands voulûrent rendre leurs respects aux cendres de l'ayeule de l'Empereur, de son pére *Chun-chi*, & des trois Impératrices qui avoient été successivement femmes de ce Monarque. Après les cérémonies ordinaires devant chaque tombeau, nous prîmes un moment de repos. Ensuite recommençant à marcher, nous traversâmes une grande plaine, environnée presque entiérement de montagnes fort hautes & bien cultivées. A trente cinq lis de Chi-men, nous passames dans un assez gros Village, nommé

L'Auteur la visite.

	Mai.	lis.		Mai.	lis.
25. San-ho,		70	27. Chi-men,		60
26. Ki-cheu,		70	28. Tsun-wha-cheu.		60

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage. Tsun-wha-cheu.

mé *Pa-tsu-tyen*, d'où nous allâmes loger à *Tsun-wha-cheu*, Ville médiocre du second ordre. On lui donne treize lis de tour, mais elle est peu peuplée, & n'a rien de remarquable que l'abondance du tabac qui croît dans son territoire, & qui passe pour le meilleur de la Province. On en transporte beaucoup à Peking.

San-tun-ying, Ville forte.

Le 29, nous fimes cinquante lis à l'Est, quart de Nord-Est, à l'exception des dix derniers, où nous entrâmes dans des montagnes. On traversa plusieurs petits Villages pour se rendre à *San-tun-ying*, ou l'on passa la nuit. C'est une petite Ville de guerre, autrefois très-forte à la manière du Pays & gardée par des Troupes nombreuses. Aujourd'hui les murailles tombent en ruines, & la garnison n'est que de quatre cens Soldats Chinois, sous le commandement d'un Fu-tsiang. Elle ne laisse pas d'être assez peuplée & d'entretenir un Commerce avantageux avec les Tartares de Karchin. Nous trouvâmes la hauteur du Pole de quarante degrés vingt minutes. Cependant, comme le Ciel étoit à-demi couvert lorsqu'on prit la hauteur méridienne du Soleil, cette hauteur n'est pas certaine.

Le 30, on fit soixante lis; les dix premiers droit au Nord, & le reste au Nord-Nord-Est. Mais les détours qu'il fallut faire dans les montagnes pendant les quarante derniers lis, nous font réduire cette journée à quarante lis. Nous passâmes devant plusieurs petits hameaux, qui nous parûrent fort misérables. Les terres étoient cultivées dans les vallées & sur les pentes des collines. Après avoir fait environ dix lis, nous nous engageâmes entre de petites montagnes couvertes de bosquets très-agréables, qui nous formèrent pendant vingt lis, un délicieux paysage. Ensuite nous passâmes une hauteur, après laquelle nous traversâmes la Rivière de *Lan-ho*, sur un mauvais Pont. Cette Rivière, qui coule vers l'Est & va se décharger dans la Mer Orientale, est si large & si profonde, qu'elle ne peut être passée à gué. On y voyoit flotter beaucoup de bois de chauffage & quelques trains de bois à bâtir, avec plusieurs petites Barques qui servent aux Conducteurs de ce bois. Près du Pont s'offroit un Village, ou plûtôt une petite rue bordée de maisons, entre lesquelles on trouve des Hôtelleries.

Rivière de Lan-ho.

Après avoir passé le Lan-ho, nous montâmes & descendîmes deux hauteurs, dont la seconde est assez élevée. Elle n'a qu'un chemin, taillé dans le roc avec beaucoup de travail, & si étroit qu'à peine deux charettes y passeroient-elles de front. Ensuite on tourna beaucoup autour des montagnes, à douze lis de *Hi-fong-keu*, où l'on alla passer la nuit. On passa devant une Forteresse, nommée *Lan-yang*, qui paroît abandonnée. Hi-fong-keu est une autre Forteresse, voisine de la grande Muraille comme *Ku-pe-keu*, mais moins grande & moins peuplée. La hauteur du Pole y est de quarante degrés trente minutes.

Hi-fong-keu.

Le 31, on fit soixante lis; les vingt-cinq premiers au Nord-Est, & les quinze suivans à l'Est-Nord-Est quart de Nord-Est. Pendant les vingt derniers,

	Mai.	lis.		Mai.	lis.
29. San-tun-ying,	. . . . .	50	31. Quan-ching,	. . . . .	52
30. Hi-fong-keu,	. . . . .	40			

niers, nous tournâmes beaucoup autour des montagnes; ce qui réduisit nôtre route à cinquante lis au Nord-Est. Après avoir passé devant la Forteresse, nous traversâmes la grande Muraille par une porte dont j'ai déjà donné la description. Le chemin fût presque toûjours entre des montagnes escarpées, où l'on trouve seulement quelques vallées dont les terres sont cultivées, & qui contiennent de petits hameaux, pour l'habitation des Chinois qui les cultivent. Ces terres appartiennent à l'Empereur & sont très-fertiles. Les montagnes sont couvertes de bois, sur-tout de chênes. Nous passâmes ensuite deux petits ruisseaux, & deux montagnes où le chemin n'est pas difficile. Le Camp fût assis dans une vallée bien cultivée, au-dessous d'un Village qui se nomme *Quan-ching*, & près duquel passe une petite Rivière. Le tems ayant été couvert à midi, nous ne pûmes prendre la hauteur du Soleil. Mais nous commençâmes à prendre la mesure du chemin, depuis la grande Muraille, avec une corde de cent quatre-vingt *changs*, que nous avions fait mesurer exactement. Dix pieds Chinois font un chang, & par conséquent, trois de ces cordes faisoient un lis.

Gerbillon, 1698. VIII. Voyage.

Porte de la grande Muraille.

Quan-ching.

Mesure du chemin.

Le premier jour de Juin, vingt-troisième de la quatrième Lune, on fit cinquante-trois lis, toûjours entre des montagnes; mais les détours nécessaires peuvent les faire réduire à quarante-cinq au Nord-Est. Toutes les montagnes étoient couvertes de fort beaux bois, entre lesquels on distinguoit une infinité d'abricotiers sauvages. Nous passâmes & repassâmes plusieurs fois, la petite Rivière de *Moba* ou de *Pabo*, qui tourne dans les vallées. On découvroit quelques hameaux, mais en plus petit nombre & plus pauvres que les précédens. Nous campâmes un peu au-delà d'un Détroit de montagnes, que les Chinois nomment *Ta-kia-keu*, dans une plaine qui offroit quelques chaumines & des terres cultivées. Elle est arrosée par un gros ruisseau & remplie de bons pâturages. Ce Détroit s'appelle, en Tartare, *Taki-baptchil-angha*.

Ta-kia-keu.

Le 2, on fit cinquante-cinq lis au Nord-Nord-Est, dans un Pays beaucoup plus découvert que les deux jours précédens. Quoique nous marchassions toûjours entre des montagnes, les vallées étoient plus spacieuses & les collines moins couvertes de bois; aussi le Pays nous parût-il plus cultivé & plus rempli d'Habitations. Après avoir fait vingt-quatre lis, nous traversâmes un gros Village, nommé *Ouchekia*, qui est la première poste depuis Hi-fong-keu. Il est situé au milieu d'une belle vallée, arrosée de plusieurs ruisseaux & d'une petite Rivière qui se nomme *Chibeky*. Depuis Hi-fong-keu jusqu'à Ouchekia, le Pays appartient en propre à l'Empereur, pour lequel on y entretient plusieurs bonnes Fermes.

Poste d'Ouchekia.

C'est-là qu'on entre dans le Pays de *Karchin*. Le Régule de cette Contrée avoit envoyé son troisième fils au devant des trois Tajins, pour les saluer de sa part & leur donner le divertissement de la chasse. Nous passâmes & repassâmes plusieurs fois, une petite Rivière nommée *Hongbor*, qui va se jetter dans le Lan-ho, où elle porte les trains de bois qu'on coupe dans le Pays

Pays de Karchin.

Juin.		*lis.*	*Juin.*	*lis.*
1.	Détroit de Ta-kia-keu,	45	2. Vallée de Soraho,	55

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

Pays, pour les envoyer à Peking; ce qui produit un revenu considerable au Régule de Karchin.

Jonction du Honghor & du Sirgha.

On campa dans une vallée, nommée *Sorabo*, sur le bord d'une Rivière qui s'appelle *Sirgha*, & proche d'un hameau composé de quelques maisons de terre & de paille, dans un lieu nommé *Sirgha-pirai-bonghor-angha*, parce que les deux Rivières de Honghor & de Sirgha viennent s'y joindre.

Rivière de Lyau-ho.

Le 3, on fit soixante lis au Nord, demi-quart de Nord-Est. Après en avoir fait presque la moitié dans la même vallée où nous avions campé, nous montâmes sur des hauteurs, d'où nous descendîmes dans une autre vallée fort large & qui s'étend fort loin, mais dont le terrain est inégal. Elle est arrosée d'une petite Rivière, qui se nomme *Lyau-ho*, & qui se rendant au Nord-Est dans la Province de *Lyau-tong*, reçoit quantité d'autres petites Rivières qui la grossissent extraordinairement. On campa sur ses bords, près d'un rocher escarpé, qui se nomme *Queissou-hata*, où l'on voyoit quelques chaumines & plusieurs tentes des Mongols de Karchin. Ce lieu, que les Chinois nomment encore *Ouchekia*, est la seconde poste depuis Hi-fong-keu. Le Pays que nous eûmes à traverser manque de culture, quoiqu'il en puisse recevoir, & paroît si dépourvû d'Habitans, que sur toute la route nous ne découvrîmes pas plus de trois ou quatre misérables tentes de Mongols, à dix lis du lieu où nous campâmes. La hauteur du Pole y est de quarante & un degrés vingt-quatre minutes.

Reste d'une Ville ruinée.

Le 4, on fit cinquante-quatre lis au Nord-Nord-Est demi-quart de Nord-Est, toûjours dans un Pays découvert, où l'on voit des collines couvertes de pâturages, & peu de hautes montagnes. Nous en avions une chaîne au Nord-Ouest & à l'Ouest, mais éloignée de quatre ou cinq lieues. Nous côtoyâmes aussi quelques montagnes à l'Est, mais moins hautes & plus découvertes, & nous ne cessâmes point de marcher dans la plaine. A six ou sept lis du Camp, nous trouvâmes, à l'Est, les restes d'une Ville dont les murailles & les tours de terre subsistent encore à-demi ruinées. Nous passâmes aussi deux petites Rivières, qui coulent à l'Est & au Sud-Est; la première, un peu plus grande que la seconde, quoiqu'elle n'eût pas deux pieds d'eau à l'endroit où nous la passâmes. On voyoit plusieurs hameaux & quelques tentes de Mongols dans les plaines, dont peu de parties étoient cultivées. Le reste n'offroit que des pâturages. Ces terres appartenoient à un Taiki de Karchin, proche parent du Régule. Nous campâmes au-delà d'un ruisseau, dans une plaine nommée *Ike-chun*, qui s'étend à perte de vûe vers le Nord. On découvroit, à l'Est du Camp, une tour qui se nomme en Mongol, *Chaban-subarban*, reste d'une ancienne Ville. Nous y prîmes la hauteur méridienne du Soleil, qui étoit de soixante-dix degrés cinquante-quatre minutes; ce qui donne quarante-un degrés trente-sept minutes de hauteur du Pole.

Le 5, on fit cinquante lis au Nord quart d'Ouest. Le Pays que nous traversâmes étoit encore découvert & sans bois. Mais après les trente premiers

Juin.	lis.	Juin.	lis.
3. Rocher de Queissou-hata,	60	5. Rivière de Kodolen,	50
4. Ike-chun, Plaine,	54		

miers lis, nous trouvâmes des montagnes plus escarpées. On prit droit à l'Ouest pour les éviter, & nous entrâmes bien-tôt dans une belle vallée, nommée *Pabien-toboy*, qui est arrosée d'une Rivière plus considérable que toutes celles que nous avions passées depuis que nous étions sortis de la Chine. Cette Rivière, qui se nomme *Kodolen*, coule dans la vallée, de l'Ouest à l'Est-Nord-Est. Ses bords, qui sont cultivés dans quantité d'endroits, offrent un grand nombre d'Habitations, dont la principale étoit la résidence du Prince *Erinchi*, un des prèmiers Taikis de Karchin. C'est le Chef d'une famille qui régnoit autrefois dans le Pays, avant qu'il eût été donné au père du Régule régnant, qui est d'extraction Chinoise. Sa maison, qui étoit bâtie de briques & couverte de tuiles, se faisoit distinguer entre toutes les autres, qui n'étoient que de terre & de paille. Nous campâmes à dix lis de cette maison, au Nord-Nord-Est, sur les bords de la Rivière. Nous nous étions fort approchés des hautes montagnes que nous avions suivies en les laissant à l'Ouest, & qui s'étendent Nord & Sud.

Résidence d'Erinchi, Prince Karchin.

Pendant qu'on dressoit les tentes, je montai sur une hauteur qui étoit à l'Est du Camp, d'où je jugeai qu'on pouvoit découvrir le rocher de Queissouhata, où nous avions campé la veille du jour précédent. Une boussole à pinnules, me fit trouver que ce rocher nous demeuroit au Sud six degrés vers l'Ouest; d'où l'on doit conclure, en supposant que la variation de l'aimant fût la même qu'à Peking, que tout compensé, la route des deux jours de marche, depuis ce rocher, doit être mise au Nord dix degrés vers l'Est. Nous ne pûmes prendre la hauteur du méridien, parce que le tems étoit couvert.

Variation de l'aimant.

Le 6, on ne fit que trente-trois lis, dont les vingt-cinq premiers fûrent au Nord quart de Nord-Ouest. Après en avoir fait douze ou quinze, nous passâmes une hauteur, & nous entrâmes dans une autre vallée, mais plus grande, mieux cultivée & plus remplie d'Habitations que la précédente, quoique le terrain y soit assez inégal. Après dix autres lis, nous passâmes encore une hauteur plus considérable & toute couverte de broussailles, qui sont mêlées d'un grand nombre d'abricotiers sauvages, la plûpart chargés de fruits. Le terroir de ces collines est d'une terre rougeâtre, mêlée de gros sable. Il y a beaucoup d'apparence qu'il seroit propre pour la vigne, s'il n'y manquoit peut-être un peu de chaleur pour meurir les raisins. Des deux côtés, on découvroit des montagnes couvertes de broussailles, où l'on trouve beaucoup de lièvres & de faisans. Au bas de cette hauteur, nous trouvâmes deux vallées, dont l'une prend au Nord-Est & l'autre au Nord-Ouest, & qui offroient plusieurs Habitations. Les terres étoient cultivées par intervalles. Nous suivîmes la vallée du Nord-Ouest, l'espace d'environ cinq lis, & nous y campâmes sur le bord d'un ruisseau, dans un lieu qui est nommé *Putole*.

Abricotiers sauvages, & terrain propre à la vigne.

Le 7, on fit soixante lis; les quinze premiers au Nord-Nord-Est, & les quarante-cinq autres droit au Nord. Après les quinze premiers, nous passâmes

	Juin.	*lis.*		*Juin.*	*lis.*
6.	Putolo.	33	7.	Rivière de Sibé,	60

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

Grande plaine, où commence le Pays d'Omhiot.

mes une montagne qui se nomme *Pulengher-tabahan*, au pied de laquelle est une fontaine. On descendit ensuite dans une grande plaine, où commence le Pays d'*Omhiot*. Cette plaine s'étend à perte de vûe, excepté vers le Nord, où elle est bornée de montagnes. Elle est remplie de faisans & de lièvres dans les endroits qui sont couverts de brossailles. Le reste du terroir est bon & fertile; mais il n'est cultivé qu'en partie, par quelques Mongols, qui ont leurs tentes sur les bords de deux Rivières dont il est arrosé. La plus méridionale se nomme *Sibé*. Elle est guéable & n'a pas plus de dix pas de largeur. Son cours étant à l'Est, comme celui de toutes les Rivières que nous avions passées dans le Pays de Karchin, elle va se rendre dans le Lyau-ho, qui traverse la Province de Lyau-tong & qui lui donne son nom. La hauteur du Pole, dans le lieu où nous campames, est de quarante-deux degrés dix-huit minutes. Sur les dix heures du matin, on ressentit un tremblement de terre, dont je ne m'apperçûs pas, non-plus que mes Compagnons, parce que nous étions à cheval; mais plusieurs de nos gens, qui étoient descendus pour se reposer, assûrèrent qu'il avoit été considérable.

Rivière de Sibé.

Tremblement de terre.

Rivière de Sirgha.

Le 8, on ne fit que dix-huit lis au Nord. Nous campâmes dans la même plaine, près de la Rivière de *Sirgha*, plus large & plus profonde que celle de Sibé. Elle coule de même à l'Est. Nos gens y pêchèrent avec leurs filets & prirent quelques poissons assez gros. On voyoit sur ses bords plusieurs tentes de Mongols, qui cultivent quelques parties des terres voisines. Les pâturages y sont excellens, & les brossailles renferment quantité de lièvres.

Le 9, nous fimes soixante-cinq lis; les trente premiers au Nord quart de Nord-Est, dans la même plaine, en nous approchant des montagnes qui la bornent. Nous y vîmes une petite fontaine, nommée *Mao-pulak*. Ensuite, ayant tourné au Nord-Est, puis à l'Est dans les montagnes, nous y fimes environ quinze lis, après lesquels nous jugeâmes que depuis la montagne de Pulengher-tabahan, où commence le Pays d'Omhiot, il y avoit en droiture jusqu'à celle-ci, environ quatre-vingt-quinze lis au Nord, dix-huit degrés vers le Nord-Est. Au-delà de ces montagnes, dont les chemins n'ont pas d'autre difficulté que de profondes ravines qu'il faut passer, nous entrâmes dans une autre plaine, où nous fimes vingt lis, Nord quart de Nord-Est; & sur la fin nous prîmes un peu de Nord-Est, pour aller camper près d'une petite Rivière, nommée *Perké*, qui va se jetter dans le Lyau-ho, lorsqu'elle conserve assez d'eau pour y arriver. On ne trouve pas d'eau sur le chemin, ni la moindre Habitation. Le terrain nous parût fort sec & d'une terre peu liée, quoiqu'il y aît par-tout de fort bons pâturages. On voyoit à quelques lis du Camp, au Sud-Est, plusieurs tentes de Mongols, campés sur les bords du même ruisseau. Nous séjournâmes les deux jours suivans, pour donner le tems de retrouver quantité de chevaux qu'on avoit perdus la nuit précédente.

Rivière de Perké.

Le 12, on fit quarante-six lis au Nord, dix-sept degrés vers l'Est, envi-

Juin.	lis.	Juin.	lis.
8. Rivière de Sirgha,	18	12. Hotosin-hutuk,	46
9. Rivière de Perké,	65		

viron la moitié dans la plaine où nous avions campé. Ensuite, après avoir passé une petite hauteur, nous entrames dans une autre plaine, qui s'étend vers l'Est à perte de vûe, & qui est bornée par quelques montagnes au Nord-Ouest & à l'Ouest. C'est un Pays toûjours plus découvert, sans bois & sans broussailles. On campa près d'une Habitation de Mongols, nommée *Hotosin-hutuk*, qui consistoit en douze ou quinze tentes. Il fallut s'y contenter de l'eau de quelques puits. La hauteur du Pole y est de quarante-deux dégrés cinquante-huit minutes. Nous apprîmes, ce jour-là, que le Pays d'Omhiot est divisé entre deux Seigneurs. Le premier, qui est *Kiun-vang*, ou Régule du second ordre, en posséde la principale partie. Il étend sa domination jusqu'à *Ulastay*, Pays semé de bois & de montagnes, où l'Empereur prend plaisir à chasser pendant l'Automne. Ce Régule est Chef d'un des quarante-neuf Etendarts de Mongols, qui est composé de *Nurus* ou Compagnies de cent cinquante Chefs de famille. Il n'a pas de demeure fixe. Son Camp est ordinairement sur les bords du Sirgha & du Sibé. Cependant sa mère & son frère se sont bâtis chacun une maison de brique; la première sur le bord du Sirgha, à quarante lis du lieu où nous avions campé; l'autre un peu au Nord-Est d'Ulastay. On voit aussi quelques maisons de terre & de bois, couvertes de paille, qui appartiennent aux Mongols; mais la plûpart de ces Tartares habitent sous des tentes, & ne laissent pas de labourer la terre, qui est assez bonne en quelques endroits, malgré la froideur du climat. Les petites Rivières & les ruisseaux du Pays d'Omhiot, ont leur cours de l'Ouest à l'Est, & vont se rendre dans le Lyau-ho.

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

Hotosin hutuk.

Eclaircissement sur le Pays d'Omhiot.

Principal Régule.

L'autre partie du Pays dépend d'un *Peylé*, c'est-à-dire, d'un Prince du troisième ordre. Ses terres sont à l'Est. C'est dans son Pays que nous avions marché ce jour-là & le jour précédent. On y trouve d'excellens fourages, quoique le terroir y soit sabloneux. Ce Peylé n'ayant que dix Nurus dans l'Etendart dont il est le Chef, a la moitié moins de Sujets que le Kiun-vang. Comme il n'a pas non-plus de demeure fixe, il campe ordinairement à soixante-dix ou quatre-vingt lis Nord-Est du lieu où nous étions campés. Mais il en étoit alors à plus de trois cens lis, du côté de l'Ouest. Nous étions à la hauteur du mont *Pe-cha*, que les Mongols nomment *Hamar-tabahan*. C'est à cette montagne que se termine le Pays d'Omhiot vers le Nord-Ouest. On n'y trouve pas d'autres Rivières que le Sibé & le Sirgha, qui le traversent par le milieu, avec quelques ruisseaux, tels que le Perké. Le Liau-ho, où se jettent ces deux Rivières, passe aussi dans une partie des terres qui sont au Sud-Est; & le *Sira-muren*, qui le sépare des Etats de *Parin*, le termine au Nord.

Second Prince des Omhiots.

Le 13, on fit cent lis. Après en avoir fait vingt, nous découvrîmes plusieurs Habitations de Mongols, dans un Pays qui se nomme *Imatu-hutuk*. Dix lis plus loin, nous entrâmes dans les montagnes, prenant beaucoup de l'Ouest depuis le Nord-Nord-Ouest jusqu'à l'Ouest-Nord-Ouest; encore fimes-nous une partie du chemin droit à l'Ouest. On suivit les vallées par divers détours, pour éviter les montagnes & les sables, que nous eûmes pres-

Imatu-hutuk.

13. *Juin.* Kurké-klamon, . . . 100 *lis.*

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage. Queue du Désert de Chamo.

presque toûjours à l'Orient & que nous ne cessions pas de côtoyer. C'est la queue du Desert de *Chamo*. On ne pût éviter néanmoins de faire quelques lis dans ces sables; mais ce n'étoit rien en comparaison de ceux qui se présentoient à l'Est. Nous traversâmes plusieurs plaines, où l'on découvroit les tentes des Mongols qui y cultivent les meilleures terres. Après avoir fait trente-cinq lis, nous nous arrêtâmes pour prendre la hauteur méridienne, qui fût de soixante-douze dégrés; ce qui donne quarante-trois dégrés treize minutes de hauteur du Pole. Ensuite nôtre route continua dans les vallées, ou entre des montagnes où tout est rempli d'arbrisseaux & de brossailles, mêlés d'une infinité d'abricotiers sauvages. On n'eût à passer que deux hauteurs un peu considérables; mais quinze ou dix-huit lis au-dessus du Camp, nous traversâmes quatre ou cinq lis de sables, après quoi nous descendîmes dans une belle prairie, au milieu de laquelle passe la Rivière de *Sira* ou *Chira*. Cette Rivière prend sa source au mont Pe-cha, traverse le Pays d'Omhiot de l'Ouest à l'Est, entre dans celui d'*Ohan*, qui est limitrophe d'Omhiot à l'Est, passe dans les terres où réside *Chang-su-vang*, principal Prince du Pays d'Ohan, & s'y joignant à une autre Rivière, va se jetter dans le Lyau-ho, qui est la plus grande que nous eûssions rencontrée depuis Hi-fong-keu. Dans ses endroits les plus resserrés, elle n'a pas moins de vingt ou vingt-cinq pas de largeur. Son cours est fort rapide de l'Ouest à l'Est, & ses eaux sont obscures, parce qu'elles entraînent beaucoup de sables. On fit dix ou douze lis dans cette prairie; & passant la Rivière à gué, dans un endroit où sa profondeur n'est que d'environ trois pieds, on campa sur ses bords, près d'un lieu qui se nomme *Kurké-kiamun*, c'est-à-dire, les *cinquante maisons*. Ici commence le Pays de *Parin*. Nôtre route, depuis que nous étions entrés dans les montagnes, peut être réduite à soixante lis au Nord-Ouest. La Rivière de Sira fait la séparation des Etats d'Omhiot & de Parin.

Rivière de Sira & son cours.

Pays de Parin.

Le 14, on fit soixante lis, les vingt-cinq premiers au Nord-Nord-Ouest, & le reste presque toûjours au Nord, excepté que pour les six derniers nous prîmes beaucoup de l'Ouest. Nous marchâmes sans cesse dans de petites plaines, ou dans des vallées, entre de petites hauteurs remplies de broussailles, d'arbrisseaux & d'excellens fourages. Le terrain étoit sabloneux, à la réserve des vallées, où l'on voyoit quelques endroits marécageux, & remplis d'eau. Nous trouvâmes plusieurs tentes de Mongols, & quelques terres labourées. On campa dans une belle plaine, sur les bords d'une Rivière nommée *Hara-muren*, dans un lieu qui se nomme *Kachigue eresu-purhasutay*. La Rivière coule au milieu de la plaine, du Nord-Ouest au Sud.

Rivière de Hara-muren.

Cette prairie est la plus belle que nous eûssions vûe dans toute la route. Vers le Nord, à trois lis de la Rivière, étoit située entre des montagnes, la maison du Régule de Parin, qui est Kiun-vang. A quelque distance étoit celle de sa mère, sœur de l'Empereur *Chun-chi*. Assez proche étoit celle de la fille de l'Empereur Kang-hi, mariée au petit-fils de la sœur de Chun-chi, frère du Régule. Toutes ces maisons nous parûrent commodes, grandes & bien baties. Elles avoient été construites par des Ouvriers de Peking. On

Résidence du Régule de Parin & des Princes de sa Cour.

14. *Juin*. Rivière de Hara-muren, ... 60 lis.

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

On trouve encore quelques autres maisons dans le voisinage, & quantité de tentes dans la plaine, sur les bords de la Rivière. Les terres sont labourées aux environs. Nos Tajins & les Mandarins de leur suite, allèrent rendre leurs respects aux deux Princesses, qui les reçûrent & les traitèrent fort bien. La Rivière de Hara-muren prend, dit-on, sa source dans le Pays d'*Uchu-muchin*, & va se joindre à la Rivière de Sira-muren. Nous trouvâmes ici, pour hauteur du Pole, quarante-trois dégrés quarante & une minutes.

Autre tremblement de terre.

Nos Tajins apprirent des Princesses, que le matin du même jour, elles avoient encore senti un tremblement de terre, vers les huit heures, mais moindre que celui des jours précédens, qui avoit été si considérable dans leur Habitation, qu'elles avoient été obligées de camper sous des tentes. Comme nous marchions à cheval, aucun de nous ne s'en étoit apperçû.

Diverses montagnes.

Le 15, on fit soixante lis, toûjours dans la même prairie, au Nord quart de Nord-Ouest, sans quitter les bords du Hara-muren, qui serpente dans la plaine; & nous campâmes sur la même Rivière, près d'une montagne nommée *Hara-bata*, ou *Kairé-batâ*. Nous vîmes encore plusieurs tentes de Mongols, & divers morceaux de terres labourées. A l'Ouest de la prairie, on découvre des sables mouvans, & au Nord-Ouest une grande chaine de montagnes, qui règne fort loin du Nord-Est au Sud-Ouest. A l'Est, on voit un groupe d'autres montagnes, qui s'appellent *Nimatu*. La hauteur du Pole, quarante-trois dégrés cinquante-huit minutes.

Fontaine de Kuturi-hu-pulak.

Politesse d'une Comtesse Mongole.

Le 16, nous fimes soixante-quinze lis; les quinze premiers au Nord quart de Nord-Ouest: après quoi nous quittâmes la Rivière pour passer entre des montagnes, où nous vîmes quelques tentes de Mongols qui paroissoient fort pauvres. Un Taiki ne laissoit pas d'y faire sa demeure. Nous avançâmes sept ou huit lis plus loin vers l'Ouest. Ensuite, ayant tourné à l'Ouest-Sud-Ouest & de-là au Nord-Ouest, nous prîmes sur la fin beaucoup plus du Nord. Le Pays que nous eûmes à traverser étoit fort découvert, & les montagnes paroissoient nues. En nous éloignant du Hara-muren, nous trouvâmes les pâturages moins bons. Le terrain devenoit plus sec & moins capable de culture. Après avoir fait soixante-dix lis, nous entrâmes dans une prairie où les pâturages sont excellens. Elle est arrosée d'un ruisseau dont l'eau est d'une extrême fraîcheur, & qui vient d'une fontaine au Nord, nommée *Kuturi-hu-pulak*, près de laquelle on assit le Camp. Une Comtesse Mongole vint attendre nos Tajins sur la route, pour s'informer de la santé de l'Empereur. Elle leur offrit des rafraîchissemens à la manière des Tartares, & à chacun deux chevaux, qu'ils acceptèrent, en lui faisant présent aussi de quelques pièces de soye. Cette Dame étoit du Pays d'Uchu-muchin, qui est à l'Ouest & au Nord-Ouest de Parin.

Montagnes d'Ingan.

Le 17, on fit soixante lis, d'abord entre des montagnes fort nues. C'est la chaine qui est contigue au mont Pe-cha, & qui porte le nom d'*Ingan* vers la

Juin.	*lis.*	*Juin.*	*lis.*
15. Même Rivière,	60	17. Grande Plaine,	60
16. Fontaine de Kuturi-hu-pulak,	75		

Gerbillon.
1698.
VIII. Voyage.
Grande plaine.

la source du ruisseau près duquel on avoit campé. Ensuite nous entrâmes dans une plaine sabloneuse, dont quelques parties offroient des marécages. Après avoir fait environ vingt lis, nous entrâmes dans une autre plaine, beaucoup plus étendue, au milieu de laquelle on trouve plusieurs mares d'eau dormante. Les environs étoient couverts de tentes Mongoles, près desquelles on voyoit, comme dans la plaine, un grand nombre de vaches, mais peu d'autres bestiaux. Le terroir de cette plaine nous parût fort nitreux. Les pâturages y sont bons vers le centre. Tout étoit inondé près d'un gros ruisseau, sur les bords duquel nous allâmes camper vers l'extrémité de la plaine, au pied des collines qui la ferment au Nord-Ouest. Comme il ne s'offroit point de bois aux environs, on fût réduit à brûler la fiente des animaux. Cette chaîne de collines, que nous avions côtoyées les jours précédens du côté de l'Ouest, finit dès le commencement de nôtre marche, & le Pays étoit beaucoup plus découvert. Ensuite, lorsque nous eûmes passé les montagnes qui bordoient au Nord le lieu où nous avions campé, nous ne trouvâmes plus que des collines, dont la grande plaine étoit presqu'environnée.

Séparation des Pays de Parin & d'Uchu-muchin.

La chaîne de montagnes que les Mancheous nomment *Ingan*, & que nous passâmes un peu au dessous de nôtre Camp, sépare les Pays de Parin & d'Uchu-muchin. C'est le lieu le plus élevé qui se trouve dans toute cette étendue de Pays qui est entre la Mer du Sud & celle du Nord; à-peu-près au même méridien, car toutes les eaux qui coulent en abondance des montagnes, se partagent tellement, que celles qui coulent vers le Sud, vont se jetter dans la Mer qui est au Sud de la grande Muraille; tandis que celles qui coulent du côté Septentrional des montagnes dont cette chaîne est formée, & qui sont le plus au Nord, vont se jetter dans la Mer Orientale qui est au Nord de la Chine.

Le 18, on fit trente-huit lis; trente au Nord, prenant un peu de l'Ouest, & le reste au Nord-Nord-Ouest, toûjours dans une belle plaine qui est la continuation de celle où nous avions campé. Elle est resserrée d'ailleurs par de petites collines. Mais à dix ou douze lis de-là, elle recommence à s'élargir de plus de dix lis Nord & Sud, sans cesser d'être bordée à l'Est & à l'Ouest par des collines & d'être arrosée du même ruisseau. Après s'être étendue jusqu'à vingt lis Nord & Sud, elle se divise en deux parties; l'une qui va au Nord-Est & qui est suivie du même ruisseau; l'autre, qui prend au Nord-Ouest, & qui est arrosée d'une petite Rivière, nommée *Palu-hur*, sur les bords de laquelle on assit le Camp, dans un lieu qui se nomme *Paluhur-pira*, & qui est bordé à l'Ouest & au Nord-Ouest par des sables mouvans.

Paluhur-pira.

On nous raconta que huit ans auparavant, le Khan des Eluths étoit venu camper dans cette plaine, lorsqu'il s'étoit approché de la Chine, & qu'il avoit à-peu-près suivi le même chemin que nous, jusqu'aux montagnes d'Ingan. Plusieurs Taikis du Pays d'Uchu-muchin s'étoient soûmis à lui, & lui avoient fait des présens. Mais ils fûrent condamnés l'année suivante au dernier

18. *Juin.* Palu-hur-pira, ... 38 *lis.*

dernier supplice, dans l'Assemblée des Etats de Tartarie. Comme nous n'étions pas éloignés du lieu où le Régule faisoit sa résidence, il vint avec son fils au devant de nos Tajins, pour demander des nouvelles de la santé de l'Empereur, & leur fit préparer dans le Camp un festin à la Tartare.

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

Le 19, nous ne fimes que dix-neuf lis, au Nord quart de Nord-Ouest, en remontant le long de la Rivière, dans un Pays plat. Nous campâmes dans le lieu même où résidoit le Régule d'Uchu-muchin, sur les bords de la même Rivière. Ce lieu se nomme *Gongheer*. Le Régule étoit *Tsin-vang*, qui signifie, Prince du premier ordre. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, qui comptoit vingt-quatre Nurus dans son Etendart. Il vint recevoir nos Tajins, les mena chez lui, c'est-à-dire dans ses tentes, qui étoient belles & propres, & leur fit un festin de viandes de mouton & de bœuf, de lait & de crême. Ensuite il les reconduisit à leurs tentes. Nous trouvâmes, à Gongheer, quarante-quatre degrés quatre minutes de hauteur du Pole.

Gongheer, résidence du Régule d'Uchu-muchin.

Le 20, on séjourna, pour donner le tems aux valets de l'équipage de se fournir de moutons, & de changer quelques bêtes de charge qui paroissoient épuisées de fatigue.

Le 21, on fit quatre-vingt-dix lis, toûjours au Nord-Est, dans un Pays fort uni. Nous repassâmes d'abord la Rivière de *Palubur*, à douze ou quinze lis de Gongheer, & nous découvrîmes quantité de tentes dispersées. Au lieu des excellens fourages que la plaine offre pendant quelques lis, on n'y trouve plus ensuite que des sables, qui rendent le terrain fort inégal. Après avoir fait vingt lis, nous passâmes à la vûe d'un Etang, nommé *Koudon-nor*, que nous laissâmes à l'Ouest. De-là nous continuâmes de marcher dans un Pays fort découvert, où l'on ne voyoit des montagnes qu'au Sud-Est & dans un grand éloignement. Le terrain étoit sabloneux & les pâturages fort maigres. A quatorze lis de Koudon-nor, nous vîmes un autre Etang, qui se nomme *Keremtu-nor*, & nous allâmes camper près de trois ou quatre mares d'eau, qui ne paroissoient qu'un amas d'eau de pluye. Cette eau n'étoit pas bourbeuse & n'avoit rien de mauvais dans le goût; mais elle se troubloit en bouillant, & par dégrés il se formoit dessus une pellicule assez épaisse. C'étoit du nître, dont tout le terrain est rempli, & qui rend la terre si molle, que les chevaux y enfonçoient beaucoup. Le fourage y étoit en abondance; mais n'y pouvant trouver de bois à brûler, on employa la fiente des animaux. Ce lieu s'appelle *Pachay-kubur*.

Rivière de Palubur.

Pachay-kubur.

Le 22, on fit soixante lis, au Nord-Nord-Est quart de Nord-Est. Nous passâmes d'abord une hauteur de sable, après laquelle nous descendîmes dans une plaine environnée de collines d'un sable dur & couvert d'herbes, où l'on voyoit une prodigieuse quantité de moucherons. Cette plaine offroit plusieurs mares d'eau, & le terrain étoit si marécageux que les chevaux n'y marchoient pas facilement. C'étoit une terre nîtreuse & détrempée d'eau.

Juin.	*lis.*	*Juin.*	*lis.*
19. Gongheer, ...	19	22. Horohon-piray-poro-hojo, .	60
21. Pachay-kubur, ...	90		

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

Rivières de Teng-pira & de Horohon-kol.

d'eau. Nous paſſâmes une petite colline, & nous fimes le reſte du chemin dans un Pays plat & uni à perte de vûe. Après y avoir fait trente lis, nous traverſâmes la petite Rivière de *Teng-pira*, & nous allâmes camper au-delà d'une autre petite nommée *Horobon-kol*, dont l'eau étoit noirâtre. La hauteur du Pole de ce lieu, qui ſe nomme *Horobon-piray-poro-bojo*, eſt de quarante-cinq degrés vingt-ſept minutes. Le ſoir, l'Horizon étant fort uni & l'air ſerein, nous prîmes la variation de l'aimant, en obſervant le coucher du Soleil avec un demi-cercle que l'Empereur nous avoit prêté. L'amplitude occidentale ſe trouva de trente degrés; d'où nous conclûmes que la variation devoit être d'un degré vingt minutes du Nord à l'Oueſt.

Rivieres d'Inchachan & de Hara-uſſou.

Le 23, on fit ſoixante-dix-neuf lis au Nord-Nord-Eſt, & un peu plus vers l'Eſt. Après en avoir fait près de quarante dans un Pays ſemblable à celui du jour précédent, nous paſſames une petite Rivière qui ſe nomme *Inchacban*, dont les environs ſont extrêmement marécageux. La route continua dans un Pays de la même nature, mais ſi rempli de moucherons, que les hommes & les beſtiaux en ſouffroient cruellement. Le Camp fût aſſis au-delà d'une Rivière nommée *Hara-uſſou*, dont le cours eſt très-lent, mais qui eſt pleine d'herbes & aſſez profonde.

Rivière de Houdu.

Le 24, nous fimes ſoixante-treize lis au Nord, cinq degrés environ vers l'Oueſt, toûjours dans un Pays plat & uni. Après en avoir fait quatre ou cinq, nous paſſames une petite Rivière qui ſe nomme *Houdu*. Hara-uſſou n'en eſt qu'un bras, qui va la rejoindre après s'en être ſéparé. Le cours du Houdu eſt rapide vers le Nord-Oueſt. Nous côtoyâmes pluſieurs collines, & quelques hauteurs découvertes que nous laiſſâmes à l'Eſt. Deux mares d'eau que nous rencontrâmes étant preſque deſſéchées, il fallût continuer nôtre marche, malgré l'excès de la chaleur & la perſécution des moucherons, qui étoit encore plus incommode. On campa près d'une fontaine d'eau très-claire & très-fraîche, dans un lieu qui ſe nomme *Habirban*, où la hauteur du Pole eſt de quarante-ſix degrés dix minutes.

Habirhan.

Parolchitu-nor.

Le 25, nous fimes cinquante-un lis; les douze ou quinze premiers au Nord, prenant un peu de l'Oueſt. Enſuite nous paſſâmes une petite colline, après laquelle nous entrâmes dans une autre plaine, dont le terrain reſſembloit à celui du jour précédent. Nous tournâmes à l'Eſt, pour nous rendre à *Parolcbitu-nor*, où nous devions camper. Il ne s'y trouva que de la fiente d'animaux pour le chauffage & pour les offices de la cuiſine.

Anghirtu-ſira-puritu-nor.

Le 26, on fit ſoixante-quatre lis au Nord, pour aller camper près d'un grand Etang dont l'eau étoit fort nîtreuſe, dans un lieu nommé *Angbirtu-ſira-puritu-nor*. Nous fûmes extrêmement incommodés des moucherons dans cette marche.

Le 27, nous fimes ſoixante-quinze lis, au Nord-Nord-Eſt quart de Nord-Eſt. Il fallût paſſer d'abord une prairie fort marécageuſe, où pluſieurs cha-

Juin.	*lis.*	*Juin.*	*lis.*
23. Rivière de Hara-uſſou, .	79	26. Anghirtu-ſira-puritu-nor, . .	64
24. Habirhan, ...	73	27. Iptartay-nor, . . .	75
25. Parolchitu-nor, . .	51		

chameaux demeurèrent embourbés. Ensuite, nous marchâmes assez longtems entre des collines d'un terrain sec, mais toûjours couvert d'herbes, sans arbres & sans buissons. Nous entrâmes de-là dans une spacieuse plaine, au bord de laquelle on assit le Camp, près d'une grande mare d'eau. Les environs étoient fort humides & la prairie remplie d'herbe. Ce lieu se nomme *Iptartay-nor.* La hauteur du Pole y est de quarante-sept degrés quatre minutes.

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

Iptartay-nor.

Le 28, on fit quarante-six lis au Nord-Nord-Ouest. Après en avoir fait vingt, on entra dans des sables mêlés de broussailles, qui rendent le terrain fort inégal. Ces sables ont environ dix lis de largeur, du Nord au Sud; mais n'étant pas mouvans, ils sont moins difficiles à passer. Ils s'étendent plus loin à l'Est & à l'Ouest, & font la séparation du Pays d'Uchumuchin, & de celui des Kalkas & de *Che-ching-han*. Le nom de ce lieu est *Queighen-elesu*. Nous entrâmes de-là dans une plaine qui s'étend de toutes parts à perte de vûe, sans qu'on y découvre aucune apparence de montagne à l'Horizon. Quoique le terroir en paroisse assez bon, les pâturages n'y sont pas excellens; & l'herbe nouvelle, qui ne faisoit que sortir de terre, étoit déjà tout-à-fait desséchée. On campa dans cette plaine, près d'un grand Etang, dont l'eau étoit puante & à demi-salée. Il en fallût chercher plus loin, dans d'autres petits Etangs, qui paroissoient formés d'eau de source. Le grand Etang porte le nom de *Whey-tu-tasiban-nor*. Les environs étoient couverts de fiente d'animaux; ce qui fit juger que les Kalkas y avoient campé l'Hyver précédent. On voyoit sur l'eau une quantité surprenante de canards, d'oyes sauvages & d'autres oiseaux de rivière, dont les Chasseurs de nos Tajins tuèrent plusieurs.

Séparation du Pays d'Uchu-muchin & des Kalkas.

Etang de Whey-tu-tasihan-nor.

En passant les limites d'Uchu-muchin, je m'informai de nôtre Guide, quels étoient les Pays qui touchoient au sien, du côté de l'Est & de l'Ouest. Il me dit que vers l'Est, à six journées, telles que nous les faisions ordinairement, c'est-à-dire, de cinquante à soixante lis chacune, on trouvoit le Pays d'*Aru-kartchin*; & vers l'Ouest, à huit journées, celui de *Hautchit*. Lorsque nous fûmes entrés dans le Pays des Kalkas, l'incommodité des moucherons diminua beaucoup. Cependant les herbes hautes en étoient remplies, aux environs de l'Etang où nous avions campé; & le soir, aussitôt que le vent eût cessé, ils recommencèrent leur cruelle persécution.

Pays voisins d'Uchu-muchin.

Le 29, nous fimes soixante-quatre lis à l'Ouest-Nord-Ouest, dans un Pays fort plat, où nous ne vîmes ni arbres, ni montagnes, ni eau, jusqu'au lieu où nous campâmes, près d'une assez grande mare qui se nomme *Chaptu-nor*. L'eau en étoit chargée de nître, qui la rendoit puante & saumache. On trouva, pour unique ressource, un puits dont l'eau étoit supportable, mais sans fraicheur. La hauteur du Pole, quarante-sept degrés vingt-quatre minutes. Le vent ayant cessé l'après-midi, nous ressentimes plus que jamais l'incommodité des moucherons.

Etang de Chaptu-nor.

Le 30, on fit quatre-vingt-cinq lis au Nord quart & demi de Nord-Est, toû-

Juin.	*lis.*	*Juin.*	*lis.*
28. Etang de Whey-tu tasiban-nor,	46	30. Lac de Puir-nor, . . .	85
29. Etang de Chaptu nor, . .	64		

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage. Grand lac de Puir-nor.

toûjours dans un Pays femblable au précédent, mais encore plus uni à l'Horizon, où l'on ne découvroit pas la moindre hauteur ni la moindre inégalité fenfible. Nous campâmes près d'un grand Lac, nommé *Puir-nor*, aux environs duquel on voyoit plufieurs tentes de Mongols. Avant que d'y arriver, nous rencontrames une troupe d'Hyas & d'Officiers des Régules du Pays, qui venoient faluer nos Tajins de la part de leurs Maîtres. Ils fûrent fuivis de trois ou quatre Taikis, frères ou fils des principaux Régules Kalkas. Les ordres de l'Empereur étoient portés, avec beaucoup de cérémonie, dans des tuyaux enveloppés de fatin jaune, & liés fur le dos de deux hommes. Ils étoient précédés de deux grands étendarts Impériaux de brocard jaune, avec des dragons peints en or; puis d'un paraffol magnifique, tel qu'on en porte devant l'Empereur, avec des dragons peints en or & en argent. A la vûe de ces étendarts, les Taikis defcendirent de cheval; & s'étant avancés à pied, l'efpace d'environ cent pas, ils fe mîrent à genoux & demeurèrent dans cette pofture jufqu'à-ce que cet appareil fût paffé affez loin. Enfuite ils remontèrent à cheval, pour joindre les Tajins qui fuivoient. Nous campâmes au Sud-Oueft du Lac de Puir-nor, qui eft d'une grandeur extraordinaire. Auffi-tôt que les Tajins y fûrent arrivés, ils ordonnèrent une pêche, où l'on prit en peu de tems & à chaque coup de filet quantité de poiffons, mais peu dont la groffeur fût remarquable. Les plus grands fûrent quelques carpes, dont la chair étoit maigre & dure. On prit fur-tout un grand nombre de poiffons blancs. La hauteur du Pole, quarante-huit degrés quatre minutes.

Refpect avec lequel on porte les ordres de l'Empereur.

Pêche dans le lac de Puir-nor.

Le premier jour de Juillet, nous fimes cinquante-fix lis au Nord quart de Nord-Eft, en côtoyant toûjours le Lac de Puir-nor, que nous ne perdîmes pas de vûe. Nous avions pris d'abord au Nord-Nord-Oueft, en nous éloignant un peu du Lac, qui s'avance en cet endroit pour former une efpèce de Cap vers l'Eft. Après avoir fait ainfi douze ou quinze lis, nous nous rapprochâmes des bords, fur lefquels nous marchâmes quelque tems droit au Nord. Enfuite nous tournâmes toûjours vers l'Eft, jufqu'au Nord-Nord-Eft, route que nous fuivîmes le plus long-tems. Le terrain du Pays étoit continuellement d'un fable dur, & l'herbe y étoit courte & rare; mais on la croit pleine de fuc, & meilleure pour les beftiaux que la plus haute & la plus touffue. La grande quantité de beftiaux que les Mongols nourriffent aux environs, ne laiffe guéres le tems de croître, à l'herbe qui eft proche du Lac. Ce n'eft pas fans raifon que ces Mongols font eftimés plus riches que la plûpart de ceux qui font plus voifins de la Chine. Les chemins étoient couverts de troupeaux de moutons, de vaches, de chevaux & de chameaux. Nous campâmes fur le bord du Lac, dans un lieu qui fe nomme *Puir-y-ulan-ergui*. Auffi-tôt que les tentes fûrent dreffées, on fe fit un amufement de la pêche. Elle fût fi abondante, qu'après avoir choifi les plus gros poiffons, on en jetta une prodigieufe quantité dans l'Etang, & l'on n'en laiffa pas moins aux Mongols. Cependant on ne jettoit le filet que dans des lieux peu profonds, où l'eau n'avoit pas quatre pieds de hauteur.

Richeffe du Pays en beftiaux.

1. *Juillet*. Puir-y-ulan ergui. . . . . . 56 *lis*.

teur. Les plus grands poissons n'avoient guéres plus d'un pied & demi. Mais on ne sçauroit douter qu'avec des barques on n'en eût pris de beaucoup plus gros. Quoique le Pays que nous avions traversé fût si uni qu'il n'y paroissoit aucune inegalité, il va néanmoins en s'élevant insensiblement du côté du Nord. La hauteur du Pole, dans le lieu où nous étions campés, est de quarante-huit degrés trois minutes.

Riviére d'Urson.

Le 2, on fit quarante-neuf lis droit au Nord. L'équipage quitta d'abord le Lac, qui s'étend au Nord-Nord-Est depuis le Sud-Sud-Est, & prit la route Nord, pour aller camper sur la Riviere d'*Urson*, qui sort du Lac de Puir & va se jetter dans le Lac de *Kulon*. Le Pays que nous traversâmes ne cessoit pas d'être uni & sabloneux. Après avoir marché douze ou quinze lis, nous découvrîmes au Nord-Est une montagne fort remarquable, parce qu'elle est seule, & nous fimes le reste du chemin sans la perdre de vûe. De nôtre Camp, elle paroissoit éloignée de cinq ou six lieues au Nord-Ouest quart d'Ouest. Nous fûmes obligés de camper à deux ou trois lis de la Riviére, pour être moins tourmentés des moucherons. Il n'en fût pas moins difficile d'éviter la persécution d'une autre espéce de petites mouches, qu'on ne pouvoit chasser qu'en faisant du feu à l'entrée des tentes.

Mouches importunes.

Je n'ai parlé que de l'équipage, parce qu'au-lieu de prendre le même chemin, nous suivîmes le Lac pendant l'espace d'environ vingt lis, pour reconnoître sa position vers son extrêmité septentrionale. Nous trouvâmes qu'il suivoit toûjours le même rhumb. Il n'a pas plus de quatre-vingt lis de longueur du Sud-Sud-Ouest au Nord-Nord-Est, sur environ trente lis de largeur; excepté dans quelques endroits, où il est resserré par des pointes de terre. Nous ne pûmes découvrir l'endroit où la Rivière de *Kalkapira* se décharge dans ce Lac.

Ulan-pulak.

Le 3, nous fimes trente lis dans un Pays moins uni, dont le terrain s'élève & s'abbaisse insensiblement. On campa sur les bords de la Rivière d'Urson, que nous n'avions pas cessé de côtoyer, au Midi d'un Etang formé par une fontaine qui se nomme *Ulan-pulak*. Comme on n'y apperçoit ni arbre ni buisson, on y fût réduit encore à brûler de la fiente d'animaux.

Conferences des Kalkas, & Eclaircissemens sur cette Nation.

Visite des Princes Kalkas & cérémonies qui l'accompagnent.

C'Est dans ce lieu que s'assemblent les Etats des Kalkas, qui habitent les bords du Kerlon & les environs des Lacs de Kulon, de Puir & de Che-ching-han. Leurs principaux Chefs vinrent en cérémonie au-devant du *Chi*, c'est-à-dire, des ordres de l'Empereur. Ils s'avancérent jusqu'à cinq ou six lis du lieu où se tiennent les Assemblées; & lorsqu'ils eûrent apperçu les étendarts & le parassol qui accompagnoient le Chi, ils descendirent de leurs chevaux & se mîrent à genoux. Ensuite s'étant levés, ils allérent demander des nouvelles de la santé de l'Empereur, fléchissant encore les genoux devant les Tajins, qui descendirent aussi & qui se tinrent debout. Après cette cérémonie, ils se saluérent réciproquement & remontérent

2. *Juillet.* Rivière d'Urson, . 49 *lis.* 3. *Juillet.* Ulan-pulak, . 30 *lis.*

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

tèrent à cheval, pour se rendre au lieu où nous étions déjà campés. Les Kalkas y avoient préparé deux grandes tentes, près desquelles on plaça le Chi Impérial. Ils allumèrent un *Hyang*, c'est-à-dire, un bois odoriferant, qui sert au même usage que l'encens en Europe. Tous les Princes Kalkas se prosternèrent, & frappèrent trois fois la terre du front. Ensuite deux

Lecture du Chi Impérial.

Mandarins du Tribunal des Mongols ayant déployé le Chi & le tenant par les deux bouts, un troisième le lût à haute voix. Cet ordre étoit écrit en langue Mongole. Il portoit; „que suivant l'usage établi, on avoit dû tenir, „ de trois en trois ans, des Assemblées générales, pour y terminer les dif- „ férends & décider en dernier ressort, toutes les affaires du Pays; mais „ que la guerre des Eluths ayant interrompu ce sage établissement, Sa Ma- „ jesté, après l'avoir heureusement finie, envoyoit trois Grands de sa Cour „ pour tenir l'Assemblée en son nom: qu'au reste, les Kalkas étant tous „ réunis sous la domination de Sa Majesté, & se trouvant partagés en E- „ tendarts & en Nurus, comme les autres Mongols; ils devoient se regar- „ der tous du même œil; que par conséquent il n'étoit plus désormais né- „ cessaire de poser des gardes & des sentinelles sur les frontières de leurs „ différens Etats, &c.

Commencement des Conférences.

Après cette lecture, on remit le Chi au même lieu. *Che-ching-han* & les autres Princes se prosternèrent trois fois & frappèrent la terre du front. Alors le Président du *Hupou* alla prendre le Chi & le présenta lui-même à Che-ching-han, qui le reçût à genoux & le remit entre les mains de ses gens. Ils se prosternèrent encore trois fois, pour rendre graces à l'Empereur de ses soins paternels. Ensuite les Tajins se rangèrent du côté de l'Orient, & Che-ching-han avec les autres Princes Kalkas, du côté de l'Occident, c'est-à-dire, vis-à-vis les uns des autres. Ils se saluèrent réciproquement; après quoi, s'étant assis ensemble, ils bûrent du thé Tartare, que les Kalkas avoient fait préparer, & ils commencèrent à s'entretenir des affaires publiques.

Pêche.

On fit, le même jour, une pêche abondante dans la Rivière d'*Urson*, où l'on prît plusieurs de ces grands poissons de Lyau-tong, qui se nomment *Cha-chi-gbis*, quelques *Chelus*, quantité de carpes de médiocre grandeur, quelques brochets, des anguilles, des *Tsyus*, & d'autres poissons de diverses espèces.

Suite des Conférences.

Les six jours suivans fûrent employés par les Tajins, à régler toutes les affaires qui leur fûrent proposées. Ils s'assembloient chaque jour avec les Princes Kalkas. Chacun avoit la liberté d'expliquer ses vûes & ses sentimens. Cependant on ne traita pas d'affaires importantes pendant ces pre-

Présens mutuels des Tajins & des Princes Kalkas.

miers jours. Les Princes envoyèrent aux Tajins un présent de quelques chevaux, des viandes cuites à leur manière, des liqueurs composées de lait de jument, du lait doux & aigre & d'autres sortes de laitages. Entre les viandes, le mouton étoit d'excellent goût. Les Kalkas ont l'art de le préparer. Mon hôte le trouvoit meilleur que celui qu'on servoit à sa table, quoiqu'il eût un fort bon Cuisinier. Je goûtai d'une espèce de loutre, que les Kalkas nomment *Tarbigi*, dont je trouvai la chair fort tendre & d'aussi bon goût que celle du chevreuil. Les Tajins envoyèrent aux Princes, un présent d'étoffes de soye, d'arcs & de flèches. Ils achetèrent des chevaux.

chevaux. Ils troquèrent les chameaux maigres ou blessés. Les payemens se faisoient en piéces de toile, en tabac & thé, qu'on avoit apporté de Peking. Ces marchandises paroissoient plus agréables aux Kalkas que de l'argent, quoiqu'il y en eût quelques-uns qui le préferoient aux denrées. On se pourvût aussi de bœufs & de moutons pour le reste du voyage. Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

Etat de la Nation des Kalkas.

Les Kalkas mènent une vie beaucoup plus aisée que la plûpart des Mongols qui sont aux environs de la Chine. Leurs troupeaux sont en plus grand nombre, & le Pays leur offre plus de commodités pour les nourrir. Avant la guerre des Eluths, ils étoient extrêmement riches, par la multitude infinie de leurs bestiaux. Quelques-uns de leurs principaux Princes ont encore huit à dix mille chevaux dans leurs haras. Cette Nation s'étendoit autrefois depuis la source du Kerlon jusques vers le Pays de *Solon*; mais elle s'est retirée en deça de cette Rivière, pour se mettre à couvert de la fureur des Eluths, qui la désoloient par leurs pillages & leurs massacres.

En combien d'Etendarts ils sont divisés.

Une grande partie des Kalkas s'est donnée volontairement aux Moscovites. L'Empereur de la Chine en recevant les autres au nombre de ses Sujets, dans l'Assemblée des Etats de Tartarie, qui se tint à Tolonor en 1691, confirma Che-ching-han dans sa dignité de *Khan*, avec cette restriction, qu'elle ne passeroit pas à ses descendans. Un Oncle de ce Khan, qui étoit le plus puissant Prince du Pays, fût créé *Tsin-vang*, ou Régule du premier ordre. Cinq autres Princes fûrent élevés à la dignité de *Peilé;* un autre, à celle de *Kong*, & deux à celle de *Taiki* du premier ordre & de Chefs d'Etendarts. Ces dix Princes étoient ceux qui avoient un assez grand nombre de Sujets pour en former un Etendart. Ainsi toute la Nation des Kalkas soûmis à la Chine, est divisée en dix Etendarts. Leurs Chefs les gouvernent sans aucune dépendance mutuelle, & ne reconnoissent pas d'autre autorité que celle de l'Empereur & du Tribunal des Mongols, auquel on peut appeller de leur sentence. Che-ching-han même, ne peut faire mourir aucun de ses Sujets, ni confisquer leurs biens. Ces deux châtimens sont réservés à la connoissance immédiate de l'Empereur. Sa Majesté donne aux Régules qui portent le titre de *Peilé*, le même revenu qu'aux autres Princes Mongols qui sont aux environs de la Chine, & ne tire d'eux aucun tribut.

Autorité de leurs Chefs.

Traitement qu'ils reçoivent de l'Empereur.

Lorsqu'ils viennent à Peking pour saluer ce Monarque & lui offrir quelques chevaux ou quelques chameaux à titre de tribut, il leur fait donner l'équivalent en étoffes de soye, en toile, en thé, &c. Ils sont défrayés à Peking pendant le séjour qu'ils y font. Voici les noms des dix Princes Kalkas, & le nombre des Nurus qu'ils ont chacun dans leur Etendart:

Noms & forces des dix Princes Kalkas.

1. *Che-ching-han.* 27 Nurus.
2. *Namjal-tsin-vang.* 21 Nurus & demi.
3. *Pong-sul-kiun-vang.* 12 Nurus & demi.
4. *Puta-chappe-peilé.* 11 Nurus & demi.
5. *Chingpelle-peilé.* 7 Nurus & demi.
6. *Tangeghin-peilé.* 6 Nurus.
7. *Aldar-peilé.* 6 Nurus.
8. *Chenden-kong.* 28 Nurus.
9. *Serengtachi-taiki.* 12 Nurus & demi.
10. *Connetchouk-taiki.* 1. Nuru.

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

Nurus, & de quoi ils sont composés.

CHAQUE Nuru est divisé en cent cinquante familles. Une famille est composée du mari, de la femme, des enfans & des esclaves. De trois en trois ans, on examine s'il y a plus ou moins de familles dans les Nurus, & celles qui s'y trouvent de plus, servent à remplacer les familles qui manquent dans d'autres Nurus du même Etendart, ou à composer de nouveaux Nurus. Jamais ils ne passent d'un Etendart à l'autre. En un mot, ces Nurus sont pour le nombre, ce qu'ils étoient à l'Assemblée des Etats de Tartarie en 1691, qui fut l'année de leur établissement, lorsque tous les Kalkas se soûmirent volontairement à l'Empereur. Mais on assûre qu'ils ont beaucoup diminué depuis, à l'occasion de la guerre des Eluths, qui faisoient des courses continuelles dans le Pays des Kalkas.

Camps ou Résidence des dix Princes Kalkas.

JOIGNON'S ici le nom des lieux aux environs desquels les Chefs des Etendarts font ordinairement leur résidence ; car ils n'ont pas de demeure fixe. Leur unique régle pour camper, est la commodité des fourages. Cependant ils ont des bornes, qu'ils ne passent guères. Chacun se contente d'errer de Camps en Camps, dans une certaine étendue de Pays.

CHE-CHING-HAN campe aux environs d'un Etang qui se nomme *Tuené*, vers la Rivière de Kerlon, à trois journées Nord-Ouest d'Ulan-pulak, où se tiennent les Assemblées.

NAMJAL-TSIN-VANG campe sur le bord occidental du Lac de Puir, à deux journées Sud-Est d'Ulan-pulak.

PONG-SUL-KIUN-VANG forme ses Camps vers la Rivière d'Urson, dans un lieu nommé *Poumé*, à deux journées Nord-Est d'Ulan-pulak.

PUTA-CHAPPE-PEILÉ campe au Nord de la montagne de Matasse, dans un lieu qui se nomme *Hubu-teressou-toson*, à cinq journées Sud d'Ulan-pulak.

CHINGPELLE-PEILÉ campe dans un lieu nommé *Kurban-chaban-pulak*, à dix journées Sud-Ouest d'Ulan-pulak.

TANGEGHIN-PEILÉ campe sur les bords de la Rivière de Kalka-pira, dans un lieu qui se nomme *Poumé*, à trois journées Sud-Est d'Ulan-pulak.

ALDAR-PEILÉ campe sur les bords de la Rivière d'Urson, près d'un Etang nommé *Tuené*, à trois journées Nord-Est d'Ulan-pulak.

CHENDEN-KONG promène ses Camps aux environs d'un lieu nommé *Ula-tay-y-nadak*, à trois journées Nord-Est d'Ulan-pulak.

SERENGTACHI-TAIKI campe aux environs de *Parhoton*, sur les bords du Kerlon, à huit journées Ouest d'Ulan-pulak.

CONNETCHOUK-TAIKI campe sur les bords de la Rivière de Kalkapira, aux environs d'un lieu qui se nomme *Poumé*, à trois journées Sud-Est d'Ulan-pulak.

Ancien état des Kalkas.

AVANT que les Kalkas eûssent été détruits par les Eluths, tous ces Princes, qui sont de la famille de *Che-ching-han*, le reconnoissoient pour leur Chef & leur Souverain. Mais, par dégrés, chacun se rendit indépendant. Ils occupoient alors, comme on l'a dit, une fort grande étendue de Pays, depuis *Payen-ula* jusqu'aux limites de la Province de *Solon*, séparée de leur Pays par deux petites Rivières, nommées *Ibeng* & *Whey*, qui vont se jetter dans celle d'*Ergone*. Elles sont à une ou deux journées Est de la Rivière

re de Kalka, qui prenant sa source dans la montagne de *Soioltgi*, se jette dans le Lac de Puir. Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

Continuation du Voyage.

Le 11 Juillet, quatrième jour de la sixième Lune Chinoise, nous partîmes du lieu de l'Assemblée, & nous fimes soixante-sept lis au Nord-Ouest quart de Nord. Nous passâmes deux fois à gué la Rivière d'Urson; la première fois près du Camp, & nos chevaux n'eûrent de l'eau que jusqu'aux sangles, parce que le gué étoit large; car le passage étoit impossible dans les endroits où la Rivière étoit plus étroite. Nous la traversâmes une seconde fois à quinze ou vingt lis du Camp, après avoir passé une grande prairie qui s'étend des deux côtés de la même Rivière. Le second gué est plus facile que le premier. Nôtre but, en passant deux fois la Rivière, étoit d'éviter la nécessité de faire le tour de l'Etang d'Ulan-pulak & du ruisseau qu'il forme, parce que c'est un marécage dont nous n'aurions pas eû peu de peine à nous tirer, & que d'ailleurs il auroit fallu deux journées au lieu d'une, pour nous rendre au Lac de *Kulon*, où nous allâmes camper. Le Pays que nous eûmes à traverser au-delà de l'Urson étoit moins égal. Il alloit en pente presqu'insensible, & le terrain étoit sabloneux. On s'arrêta sur une hauteur, à douze ou quinze lis du Lac, d'où nous en découvrîmes la partie qui n'étoit pas cachée par les montagnes. Cette partie du Lac, que nous considerâmes à loisir avec de bonnes lunettes, peut avoir environ cent ou six-vingts lis de tour. La plus grande longueur de l'Ouest-Sud-Ouest à l'Est-Nord-Est, avoit environ quarante lis, suivant nôtre estimation, & sa largeur un peu plus de trente lis du Sud-Est au Nord-Ouest. Vers le Nord-Est, on découvroit une ouverture qui n'étoit pas fort large. On nous dit que c'étoit la communication de cette partie du Lac que nous découvrions, avec celle qui nous étoit cachée. Elle est sans comparaison plus grande, & l'on nous assûra même, qu'à faire soixante ou soixante-dix lis par jour, il falloit sept jours pour en faire le tour. Les montagnes, qui sont entre le Nord-Est du Lac & le Nord-Ouest, nous en déroboient la vûe. Cependant on voyoit encore ça & là, des montagnes au-delà du Lac à l'Est, & quelques collines au Sud-Est. Mais toutes les montagnes qui environnent ce grand Lac ont peu de hauteur. On en distingue trois principales: celle qui est le plus au Sud, se nomme *Kalin-tay*; celle du milieu, *Ol-czin*, & celle qui est au Nord, sur le bord de l'Argan, *Kur-bantchiré*. On nous dit aussi, que la Rivière d'Urson entroit dans cette partie du Lac qui nous étoit cachée vers l'Est; que la Rivière d'Argan, que les Kalkas appellent *Ergone*, en sortoit vers le Nord-Est, & que celle de Kerlon y entroit vers le Nord-Ouest, à quarante lis du lieu où nous étions campés.

Gués de la Rivière d'Urson.

Description du Lac de Kulon.

Après avoir consideré soigneusement ce Lac, de l'éminence où nous étions,

---

CONTINUATION DE LA ROUTE.

11. *Juillet.* Lac de Kulon, ... *67 lis.*

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage. étions, nous descendîmes sur ses bords. Le terrain y étoit inégal, fort sablonneux, & sans autres pâturages que des touffes d'une espèce d'herbe que les chameaux aiment beaucoup & qui croît dans les sables. On y voyoit

Isles du Lac. des nuées de moucherons. En promenant encore nos regards sur le Lac, nous y vîmes plusieurs espaces de sable découvert, qui formoient comme de petites Isles; ce qui nous fit juger que cette partie étoit peu profonde. Notre conjecture fût confirmée par nos Pêcheurs, qui y entrèrent jusqu'à cinq ou six lis, avant que d'y trouver trois pieds d'eau. Nous nous rendîmes ensuite au Camp, qui étoit à deux lis des bords du Lac, précisément à son extrémité occidentale, ou plûtôt au Sud-Ouest; car le Lac, dans sa longueur, qui est, dit-on, de plus de deux cens lis, règne du Sud-Ouest au

Dalay-choye-chong-dalay. Nord-Est. Ce lieu s'appelle *Dalay-choye-chong-dalay.* On lui donne ce nom, qui signifie *Mer*, pour exprimer sa grandeur. Les Pêcheurs prirent seulement trois ou quatre grandes carpes, & peu de petits poissons. La hauteur du Pole, dont nous ne pûmes nous assûrer, parce que l'épaisseur des nuées nous empêcha de prendre la hauteur méridienne, nous parût de quarante-huit dégrés quarante-six minutes. On vit encore arriver des Taikis Kalkas, qui venoient saluer nos Tajins & leur offrir des présens. D'autres Kalkas amenèrent des chameaux & des chevaux, pour les échanger contre diverses marchandises.

Le 12, nous fîmes soixante lis à l'Ouest, six dégrés vers le Nord, dans un Pays fort découvert, & assez uni pendant l'espace de quarante lis; après quoi nous passâmes une petite montagne, qui continue depuis celle de Tulan-hara jusqu'à la Rivière de Kerlon. Nous campâmes sur les bords de cet-

Kerlonni-altroy-emu. te Rivière, dans un lieu nommé *Kerlonni-altroy-emu.* Le Kerlon coule dans une plaine de plus d'une lieue de largeur, qui forme une très-belle prairie & d'excellens pâturages. On campa au pied d'une colline, au Nord de la Rivière. On voyoit d'autres collines, qui paroissoient fort arides. Mais l'eau de la Rivière est très-bonne & très-saine. La hauteur du Pole, quarante-huit dégrés quarante-huit minutes.

Le 13, on fit soixante-dix lis; les quinze premiers au Sud-Sud-Ouest; ensuite quinze ou vingt au Sud-Ouest, tantôt plus au Sud & tantôt plus à l'Ouest. Vers la fin, nous avançâmes assez long-tems à l'Ouest, prenant même quelquefois un peu du Nord; de-sorte que la totalité de la route fût d'environ soixante lis au Sud-Ouest quart d'Ouest. On étoit obligé de faire ces détours, pour suivre le chemin le plus uni & pour éviter les marais du Kerlon. Nous fîmes presque les deux tiers du chemin dans des collines

Pierres d'Agathe. d'un sable dur, où l'on trouve quantité de petites pierres d'Agathe, mais commune. Nous ne cessâmes point de côtoyer le Kerlon, en le laissant toûjours à droite au Nord, à cause des marais & des grands détours qu'il fait, tantôt vers le Nord & tantôt vers le Sud.

Tuené-nor. Apres avoir fait cinquante lis, nous passâmes à la vûe d'un Etang médiocre, où Che-ching-han avoit eû son Camp, qu'il avoit quitté depuis deux jours,

Juillet.	lis.	Juillet.	lis.
12. Kerlonni-altroy-emu,	60	13. Tuené-nor,	60

Gerbillon 1698. VIII. Voyage.

jours, pour s'avancer un peu plus à l'Ouest sur les bords du Kerlon. Nous campâmes à l'entrée de la prairie, dans un lieu qui se nomme *Tuené-nor*. La largeur de cette prairie est de plus d'une lieue, & les pâturages y sont excellens.

Le 14, on fit cinquante-neuf lis au Sud-Ouest, toûjours dans la plaine du Kerlon. Après en avoir fait environ cinquante, nous passâmes la Rivière dans un endroit où elle n'avoit pas plus de deux pieds d'eau, mais avec sa largeur ordinaire, qui est d'environ soixante pieds. Che-ching-han étoit campé avec sa famille sur les deux bords. Dans tout le voyage, nous n'avions pas vû tant de chameaux, de chevaux & de chévres. On voyoit aussi des moutons, des vaches & des bœufs, mais en moindre nombre. Le Khan avoit environ huit ou dix tentes, qui paroissoient plus propres que les autres, mais qui n'étoient pas comparables à celles des Seigneurs Mancheous. On découvroit, au-dessus & au-dessous de la Rivière, deux autres tentes & plusieurs pavillons, avec un amas de tentes communes pour ses gens. Il avoit fait préparer, à quelque distance, un pavillon particulier, pour y recevoir nos Tajins & les y traiter à la manière des Tartares. Il les avoit fait inviter par ses Officiers. Lorsqu'ils approchèrent de sa résidence, il vint au-devant d'eux à cheval, & les conduisit au pavillon qu'il leur avoit fait préparer. Le festin qu'il leur donna, consistoit en huit ou dix moutons apprêtés différemment & servis dans une espèce d'auges de bois; car il ne parût pas d'autre vaisselle. Après avoir goûté de ces viandes, & bû du thé préparé avec du lait, ils remontèrent à cheval & se rendirent au Camp, sur les bords du Kerlon, dans un lieu nommé *Labi-toutala*. L'eau de la Rivière étoit fort trouble. On y fit une pêche abondante, sur-tout de carpes, mais qui n'étoient ni fort grosses ni fort grasses. La prairie est au Sud de la Rivière. C'étoit pour éviter un grand tour que le Kerlon fait du même côté, qu'on prit la résolution de le passer. On fit ensuite quarante lis au-delà. Les Kalkas de la dépendance du Khan, amenèrent quantité de chameaux & de chevaux, pour faire leur Commerce dans le Camp.

Camp de Che-ching-han & ses richesses en troupeaux.

Labi-toutala.

Le 15, on fit quatre-vingt-quinze lis, tant à l'Ouest-Sud-Ouest qu'à l'Ouest quart de Nord-Ouest. Ensuite on traversa de petites montagnes fort nues, après lesquelles on entra dans une grande plaine, qui s'étendoit au Nord à perte de vûe. On découvroit quelques collines à l'Ouest & au Sud-Ouest. Le Pays que nous traversâmes étoit absolument stérile; le terrain, de sable dur, couvert de très-peu d'herbe, sans eau & sans arbres. Nous eûmes toûjours le Kerlon au Sud; tantôt plus loin, tantôt plus près; mais nous nous en éloignâmes de quarante ou cinquante lis, parce qu'il fait de si grands détours en suivant le pied des montagnes, que pour ne pas nous écarter de ses bords, nous aurions employé trois jours jusqu'à *Kerlonni-chik-chira*, où nous allames camper sur la meme Rivière. Elle y est toûjours bordée d'une très-belle prairie, qui offre d'excellens pâturages. De nôtre Camp, on voyoit, à l'Est-Sud-Est, les montagnes que nous avions passées

Kerlonni-chik-chira.

Juillet.	*lis.*	*Juillet.*	*lis.*
14. Labi-toutala, ...	59	15. Kerlonni-chik-chira, . .	95

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

Montagnes de Horobot.

passées & qui se nomment *Horobot*, parce qu'elles ont quelque ressemblance avec le corps d'un chameau. C'étoit le long de ces montagnes & dans la même plaine, que nous avions passé neuf ans auparavant, pour nous rendre à Nipcheu, aprés avoir traversé la Rivière de Kerlon dans l'endroit qui est au Midi des mêmes montagnes, à soixante-dix ou quatre-vingt lis, au Sud, du lieu où nous étions campés. Les observations que nous fîmes, à sept ou huit lis du Camp, s'accordèrent fort bien avec celles que nous avions faites dans le premier voyage.

Le 16, nous fîmes soixante-six lis; les vingt premiers à l'Ouest dans la même plaine. Ensuite, ayant passé une petite hauteur, nous tournâmes du côté du Sud, depuis l'Ouest jusqu'au Sud-Ouest quart de Nord. Nous eûmes toûjours au Nord, le Kerlon, qui fait un assez grand tour, mais bien moindre que celui du jour précédent. Nous n'en étions séparés par aucune hauteur considerable. De toutes parts le Pays étoit fort découvert, & le terrain toûjours sabloneux, à l'exception de douze ou quinze lis aux environs du Kerlon, où la prairie dans laquelle il serpente, est à-peu-prés de cette largeur. Un Taiki, Lieutenant Général de l'Etendart de Che-chinghan, vint visiter nos Tajins dans le Camp.

Le 17, nous fîmes soixante-trois lis, toûjours dans un Pays fort découvert, où l'on ne voyoit que quelques collines vers le Sud & le Sud-Ouest. Nous recommençâmes à marcher au Sud du Kerlon, dont nous nous étions éloignés pendant l'espace de quarante lis; & pendant le reste du chemin nous ne cessâmes point de le côtoyer, presque toûjours à vûe. Le Camp fût assis sur ses bords, dans un lieu qui se nomme *Kerlonni-sira-chi-bau-tay*.

Kerlonni-sira-chi-bau-tay.

Le 18, nous fîmes soixante-dix lis, presque droit à l'Ouest; excepté qu'aux quinze derniers nous prîmes un peu du Nord, pour aller camper sur les bords du Kerlon, que nous passâmes avant que d'asseoir le Camp. Nous l'avions continuellement suivi presqu'à vûe, sans quitter la prairie, excepté dans deux endroits, où nous passâmes de petites hauteurs au Sud. On étoit obligé de faire ces détours, pour éviter des lieux marécageux. Cette prairie est toûjours fort belle & remplie de bons pâturages. Nous laissâmes au Sud plusieurs petites collines, sans lesquelles le Pays seroit tout-à-fait plat. Le terrain de ces collines & des hauteurs qui bordent la prairie, est sabloneux & stérile. L'herbe y est rare & fort courte. On campa dans un lieu qui se nomme *Chilun-kar-chaba*, sur les bords du Kerlon.

Chilun-kar-chaba.

Le 19, on fit soixante-dix lis à l'Ouest, dans un Pays encore plus plat que les jours précédens, & sans s'éloigner du Kerlon de plus de dix ou douze lis. De tems en tems, on découvroit quelques collines & des hauteurs au Sud de cette Rivière. Nous campâmes sur ses bords, aprés l'avoir passée dans un lieu nommé *Turé-nor*. On y prit quantité de poissons blancs, mais la plûpart fort maigres & fort petits.

Turé-nor.

Le 20, nous fîmes soixante-cinq lis à l'Ouest, jusqu'à quatorze dégrés vers

Juillet.	*lis.*	*Juillet.*	*lis.*
16. Le Kerlon, ...	66	19. Même Rivière, . . .	70
17. Kerlonni-sira-chi-bau-tay, . .	63	20. Même Rivière, . . .	65
18. Bords du Kerlon, . . .	70		

vers le Sud, toûjours en côtoyant le Kerlon, dans la plaine & dans la prairie qui le bordent. Après dix-huit ou vingt lis, nous passâmes devant les restes d'une Ville, autrefois bâtie par la race des *Yuens*, sur le bord septentrional du Kerlon. Sa forme étoit quarrée, & sa circonference d'environ vingt lis. On y voit encore deux pyramides à-demi ruinées, & de grands pans de ses murs de terre. Elle se nommoit *Para-hotun*, c'est-à-dire, *Ville du Tygre*, parce qu'on y entendoit souvent les cris de ces animaux féroces. Nous campâmes sur les bords du Kerlon, après avoir passé un petit ruisseau dont l'eau est fort claire, & qui va se jetter près de-là dans cette Rivière. La prairie offre toûjours d'excellens fourages. *Kerlonni-kan-chu-ku-alin* est le nom du lieu où le Camp fût assis. Ruines de Para-hotun.

Le 21, on fit soixante-huit lis; les premiers à l'Ouest-Sud-Ouest quart d'Ouest. Ensuite, tournant autour de la prairie pour éviter les marais, nous passâmes le Kerlon, que nous ne cessâmes point de côtoyer, à l'exception des quinze ou vingt derniers lis, où cette Rivière faisant un assez long détour au Sud pour aller passer une montagne qui est à son Midi & des collines qui sont au Nord, nous coupâmes droit, par une colline, & nous descendîmes dans la prairie pour aller rejoindre ses bords, sur lesquels nous campâmes, dans un lieu qui se nomme *Pusing-angba*. Serengtachitaiki, Chef d'un des dix Etendarts Kalkas, étoit campé avec un grand nombre de ses gens aux environs de la Rivière. Il en vint plusieurs au Camp pour faire leur Commerce; & le Taiki ayant attendu nos Tajins sur la route, leur fit un festin à la manière du Pays. La hauteur du Pole, quarante-sept degrés cinquante-huit minutes. Camp de Serengtachitaiki.

Le 22, nous partîmes fort tard à cause de la pluye, & nous ne fimes que trente-cinq lis à l'Ouest quart de Sud-Ouest, en côtoyant toûjours le Kerlon à vûe. A la fin nous quittâmes la prairie, pour passer quelques collines & pour éviter des lieux marécageux. Ensuite étant descendus dans la prairie, que nous traversâmes entiérement, nous passâmes la Rivière, pour aller camper de l'autre côté, sur une éminence, dans un lieu qui se nomme *Puir-luk-alin*. Puir-luk-alin.

Le 23, on fit soixante-seize lis, tout compté, à l'Ouest, environ quinze dégrés vers le Sud, côtoyant presque toûjours des montagnes & des collines du côté du Sud, & le Kerlon du côté du Nord. On campa dans la prairie, à quatre ou cinq lis de la Rivière, mais proche d'une petite mare d'eau fort fraîche. Ce lieu porte le nom de *Paynuk-alinni-hara-ussou*.

Le 24, nous fimes soixante-huit lis; les trente-trois premiers à l'Ouest-Sud-Ouest, & le reste droit à l'Ouest. On marcha toûjours dans la plaine, au pied des petites montagnes & des collines qui sont au Sud de la Rivière. Nous passâmes ensuite la Rivière, pour camper sur son bord septentrional, dans la prairie, qui offre toûjours de bons pâturages. Pendant la plus grande partie du chemin, nous vîmes de la fiente de mules sauvages & de chévres Mules sauvages & chévres jaunes.

Juillet.	*lis.*	*Juillet.*	*lis.*
21. Même Rivière,	68	23. Paynuk-alinni-hara-ussou,	76
22. Puir-luk-alin,	35	24. Purha-su-hay-bojo,	68

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

vres jaunes. Les collines en font remplies, & nos gens, qui chaffoient dans la marche, en pourfuivirent quelques-unes; mais comme ils étoient en petit nombre & que ces animaux font fort légers à la courfe, ils n'en pûrent prendre aucun. On tua feulement un jeune loup, qui fuivoit depuis deux jours les troupeaux de moutons de nos Mandarins; & l'on vit cinq grands cerfs dans les montagnes, quoiqu'elles foyent découvertes & fans aucune apparence de bois. Le lieu où l'on campa fe nomme *Purha-fu-bay-hojo*, à quarante-fept degrés quarante-quatre minutes de hauteur du Pole.

Purha-fu-hay-hojo.

LE 25, nous fimes foixante-quatre lis à l'Oueft, environ feize degrés vers le Sud. Après avoir fait vingt lis dans la plaine, nous repaffâmes le Kerlon, que nous laiffâmes enfuite au Nord, le côtoyant d'affez loin, & fuivant de fort près les montagnes & les collines qui font au Midi. Nous paffâmes devant celles qui fe nomment *Egutei-kalka*, où les Eluths inveftirent, en 1696, deux cens Cavaliers de l'avant-garde de l'Empereur, & fe retirèrent enfuite fans les attaquer, contens d'enmener environ quatre cens de leurs chevaux, qu'ils avoient furpris avant que d'avoir été reconnus. Nous campâmes dans le lieu où l'Empereur avoit campé avec toute fon Armée, lorfqu'il étoit arrivé fur les bords du Kerlon, c'eft-à-dire, au-delà de la Rivière, fur la rive feptentrionale. Ce lieu fe nomme *Erdeni-talobay-varghi-erghi*, à quarante-fept degrés trente-huit minutes de hauteur du Pole.

Montagnes d'Egutei-kalka.

Ancien Camp de l'Empereur.

LE 26, on fit foixante-quinze lis au Sud-Oueft quart d'Oueft, fans quitter la plaine, qui s'étend depuis le bord feptentrional du Kerlon jufqu'aux montagnes & aux collines. Elles continuent & forment une chaîne, mais elles font peu hautes & fort nues. Le Kerlon fait ici un grand détour au Sud. Nous nous en éloignâmes de trente ou quarante lis, dans des fables durs & ftériles, où les nids de rats étoient en fi grand nombre, que le terrain étant creux, quoique couvert de fable à la furface, nos chameaux & nos chevaux en recevoient beaucoup d'incommodité dans leur marche. Nous revînmes camper fur le bord du Kerlon, dans un lieu nommé *Hujetu-tfilao*.

Nids de rats.

LE 27, nous fimes cinquante lis au Suft-Oueft quart d'Oueft, en comptant les détours & évaluant la variation de trois degrés quarante minutes à l'Oueft. On marcha toujours dans une grande plaine, côtoyant d'affez loin la Rivière & les montagnes, qui la bordent au Nord. Le terrain étoit d'un fable également dur & ftérile. On campa près d'une pointe de collines, qui s'appelle *Kayré-hojo*, fur le bord du Kerlon. La chaleur étoit exceffive, caufée par un vent brûlant de Sud & de Sud-Oueft. Nous trouvâmes la hauteur du Pole de quarante-fept degrés quinze minutes. Mais le foir, au coucher du Soleil, la variation de l'aiguille étoit de trois degrés quarante minutes Oueft.

Chaleur exceffive.

LE 28, on fit cinquante-cinq lis à l'Oueft, fix degrés vers le Sud. Après avoir

Juillet.	*lis.*	*Juillet.*	*lis.*
25. Erdeni-talohay-varghi-erghi,	64	27. Kayré-hojo,	50
26. Hujetu-tfilao,	75	28. Honghur-puritu,	55

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

avoir marché quelque-tems dans la plaine, nous entrâmes dans de petites montagnes, laissant le Kerlon au Sud, vers lequel il fait un grand détour. Nous ne fimes que monter & descendre dans les montagnes, mais toûjours par des pentes douces, & nous allâmes camper près d'une mare d'eau, qui étoit accompagnée d'une fontaine fort fraîche. Mais comme ce n'étoit qu'une source, qui bouillonnoit, sans aucune pente par où l'eau pût s'écouler, elle formoit seulement deux ou trois petites mares, qui se sentoient du nître dont le terrain étoit rempli. Il arriva aussi que les bestiaux de l'équipage y étant entrés d'abord, rendirent l'eau trouble & de fort mauvais goût; ce qui nous causa d'autant plus d'incommodité, qu'il fit ce jour-là, une chaleur insupportable. Il soufloit un vent de Sud & de Sud-Ouest si brûlant, qu'il nous desséchoit les entrailles. La chaleur continua toute la nuit; ce qui est sans exemple dans ce climat, sur-tout après une pluye qui avoit duré tout le soir aux environs du Camp, avec des coups de vent très-impétueux. Ce lieu, qui se nomme *Hongbur-puritu*, est à quarante lis au Nord de la Rivière de Kerlon, dont nous nous étions éloignés, pour éviter les détours.

L'équipage manque d'eau dans le Camp.

Honghur-puritu.

Le 29, nous fimes soixante-cinq lis à l'Ouest, six degrés vers le Nord. Après en avoir fait environ vingt-cinq, nous passâmes à quinze ou vingt, au Nord du lieu où nous avions campé deux ans auparavant, à la suite de l'Empereur, lorsqu'après avoir poursuivi le Khan des Eluths, qui fuyoit devant lui, il étoit retourné sur ses pas, parce que ce Prince étant déjà fort éloigné, il auroit été difficile de transporter des vivres pour la subsistance d'une Armée aussi nombreuse que la sienne. Nous passâmes de-là entre des montagnes couvertes de roches, & beaucoup plus hautes que toutes celles qui s'étoient offertes depuis Ingan. Elles se nomment *Tono-alin*. On fit encore trente lis au-delà, dans une plaine dont le terrain est inégal, sabloneux & rempli de nids de rats, qui faisoient broncher continuellement les chevaux & les bêtes de charge. Le Camp fût assis sur les bords d'un ruisseau, dont l'eau étoit heureusement très-fraîche; ce qui fût d'un grand secours pour l'équipage, dans une chaleur des plus brûlantes. Ce ruisseau étoit environné de fort bons pâturages. Il se nomme *Semkut*, & le lieu où nous étions campés, porte le nom d'*Eburhu-holo-cheri*, à quarante-sept degrés quinze minutes de hauteur du Pole.

Ancien Camp de l'Empereur.

Le 30, on fit soixante-sept lis à l'Ouest, environ seize degrés vers le Nord, dans une plaine inégale & de sable stérile, comme les jours précédens. On rejoignit la Rivière, sur les bords de laquelle on campa, après l'avoir repassée dans un lieu nommé *Ulon-ergbi*. Nous avions au Nord-Est de nôtre Camp, à la distance d'environ vingt lis, des montagnes hautes & stériles, qui sont fameuses dans le Pays, parce que le Khan des Eluths y étoit venu souvent camper, pour faire de-là ses courses sur les Kalkas. C'est-là d'ailleurs que commencent les terres de Che-ching-han & qu'il fait ordinairement sa demeure.

Commencement du domaine de Che-ching-han.

Le 31, nous fimes trente-cinq lis au Nord-Nord-Ouest, dans la même plaine;

Juillet.	lis.	Juillet.	lis.
29. Eburhu-holo-cheri,	65	31. Ekemur-pur-ha-futay,	35
30. Ulon-erghi,	67		

plaine ; & côtoyant toûjours le Kerlon, nous campâmes encore sur ses bords, dans un lieu nommé *Ekemur-pur-ha-futay*. Les montagnes de *Payen-ulon* s'offroient toûjours à côté de nous ; mais nous étions plus près de l'entrée d'un grand Détroit d'autres montagnes, qui s'étendent au Nord jusqu'à la source du Kerlon. On nous assûra qu'elle étoit à trois ou quatre cens lis de nôtre Camp. Elle se forme de quantité de ruisseaux & de sources qui coulent des montagnes, & qui venant à se joindre, composent cette Rivière, dont l'eau est fort claire & médiocrement rapide. Elle nous parût plus grande ici que dans tous les lieux où nous l'avions vûe jusqu'alors ; ce qui venoit apparemment des pluyes abondantes qui étoient tombées les jours précédens sur les montagnes. En effet, nous y vîmes des nuées épaisses, qui ne s'approchèrent pas de nous dans la plaine, & nous y entendîmes plusieurs coups de tonnerre. Les Kalkas du Pays nous assûrèrent aussi, que la Rivière de *Saghalien-ula*, qu'ils appellent *Onon*, jusqu'au lieu où l'*Argun* y entre, prend sa source dans les memes montagnes que le Kerlon, un peu à l'Est, à la distance d'environ quatre cens lis. La peche qu'on fit ce jour-là dans la Rivière, nous rapporta quantité de brochets, des carpes & d'autres poissons de moindre grandeur.

Sources du Kerlon & du Saghalien-ula.

Le premier jour d'Août, vingt-cinquième de la sixième Lune Chinoise, on fit soixante-cinq lis, par divers détours qui se rapportoient au Nord-Ouest quart de Nord. Le Camp fût assis dans une grande plaine, environnée de collines & de montagnes, près d'une mare d'eau, qui est formée par une fontaine dont l'eau a peu de fraîcheur, parce qu'elle n'a pas d'écoulement. Cette mare se nomme *Kalutu-nor*. C'est le lieu où les deux Armées Impériales s'étoient jointes, il y avoit deux ans, pour suivre les Eluths fugitifs. Nous trouvâmes encore les traces des Troupes Chinoises, sur-tout quantité de casques, de cuirasses, de boulets de canon & de balles de mousquet, que les Chinois avoient abandonnés après la défaite du Khan, parce que leur équipage étoit fort affoibli. Le Kerlon étoit à quarante ou cinquante lis de nôtre Camp, vers l'Est. La hauteur du Pole, quarante-sept degrés trente-six minutes. Mais ayant pris le soir la variation de l'aimant, nous la trouvâmes de trois degrés vingt minutes, toûjours du Nord à l'Ouest.

Mare de Kalutu-nor.

Variation de l'aimant.

Le 2, nous fîmes cinquante-cinq lis au Nord-Ouest quart de Nord. Après en avoir fait environ vingt-cinq jusqu'à l'extrémité de la plaine, nous entrâmes dans une assez large vallée, qui s'étend environ trente lis entre deux chaînes de montagnes stériles, la plûpart couvertes de pierres & de rochers. On campa dans cette vallée, près d'un petit ruisseau, formé par une fontaine d'une eau fort pure ; mais ce ruisseau se perd bien-tôt sous terre. Ses bords offroient d'excellens pâturages.

Le 3, on fit cinquante-six lis, qui, tout compté, se réduisirent au Nord-Ouest. Après avoir fait quinze ou vingt lis dans la même vallée, à-peu-près au Nord-Nord-Ouest, nous prîmes à l'Ouest par une autre vallée, dans laquelle

Août.	lis.	Août.	lis.
1. Kalutu-nor,	65	3. Rivière de Tula,	56
2. Vallée,	55		

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

le nous fimes environ dix lis à l'Oueſt quart de Nord-Oueſt. Enſuite reprenant vers le Nord, entre des montagnes dont celles de l'Oueſt offroient de fort beaux ſapins, du côté qui étoit expoſé au Nord, nous marchâmes au Nord-Oueſt quart de Nord, pour aller camper ſur la Rivière de *Tula*.

Source & cours de la Rivière de Tula.

Cette Rivière prend ſa ſource dans la montagne de *Kentay*, à cent vingt lis du Kerlon. Elle coule d'abord vers le Sud-Eſt. Enſuite elle tourne droit à l'Oueſt, après avoir paſſé une pointe de montagne ſous laquelle nous campâmes, & qui eſt précifément à l'Oueſt du lieu où la petite Rivière de *Terelki* ſe jette dans celle de Tula. Elle eſt beaucoup plus groſſe que le Kerlon. Ses eaux ſont d'une clarté extraordinaire & roulent ſur un fond de cailloux. Rien n'approche de l'agrément de ſes bords, dans toute l'étendue de la plaine. Ils ſont couverts de beaux bois. Comme elle ſe partage en pluſieurs bras, qui ſe diviſent & ſe réüniſſent, elle forme quantité de petites Iſles, remplies de diverſes ſortes d'arbres fort touffus, qui font les plus agréables bocâges du monde, & qui offroient une fraîcheur délicieuſe dans les grandes chaleurs où nous étions. Le cours de cette Rivière eſt très-rapide. Au-delà des bois on découvre, de côté & d'autre, une prairie abondante en fourages. En un mot, c'eſt le plus agréable Canton que je me ſouvienne d'avoir vû dans tous nos voyages en Tartarie. Au Nord, à la diſtance de cinq ou ſix lis, on ne voit que de hautes montagnes, eſcarpées en divers endroits & couvertes de roches, qui offrent de grands pins du côté qui fait face au Midi. Ce lieu, qui eſt à quarante-ſept degrés cinquante-ſix minutes de hauteur du Pole, eſt proche du célèbre Champ de Bataille où le Khan des Eluths fût defait par l'Armée Impériale & contraint de prendre la fuite, en abandonnant une partie de ſon bagage & de ſes beſtiaux; malheureuſe journée, qui entraîna ſa perte & la ruine entière de ſa Monarchie.

Beauté de ſes bords.

Champ de Bataille où les Eluths fûrent défaits.

Le 4, nôtre équipage ne fit pas plus de trente-ſept lis, en réduiſant la route à l'Oueſt demi-quart de Sud-Oueſt. On avoit le choix de deux chemins, pour arriver au terme de nôtre voyage; l'un, en doublant cette pointe de montagnes que nous avions au Nord-Eſt, aſſez proche de nôtre Camp; l'autre, en ſuivant le chemin droit, & par conſéquent le plus court. Mais comme il auroit fallu paſſer dans des vallées marécageuſes & difficiles pour les bêtes de charge, on ſe détermina pour le plus long. On repaſſa donc la Rivière, en faiſant un aſſez grand tour, pour éviter les marécages de la prairie qui eſt au Sud; & marchant à l'Oueſt & au Nord-Oueſt, ſur le revers des montagnes qui bordent cette prairie, on alla camper ſur les bords de la Rivière de Tula, dans une petite vallée. Le Tula conſerve encore ici toute ſa beauté. Ses rives ſont toûjours couvertes de grands arbres. Il tourne dans des gorges fort étroites; & dans pluſieurs endroits, il bat le pied des rochers eſcarpés des montagnes. Son cours eſt de l'Eſt à l'Oueſt.

Eclairciſſemens que l'Auteur y reçoit ſur la Bataille.

Nôtre chemin fût beaucoup plus long que celui de l'équipage. Nous allâmes viſiter, avec nos Tajins, le Champ de Bataille dont nous étions voi-

4. *Août*. Même Rivière. . . . . 37 *lis*.

voisins. Le second Président du Tribunal des Mongols, qui s'étoit distingué dans ce combat, prit la peine de nous en expliquer toutes les circonstances. Le Khan des Eluths, fuyant devant l'Armée Impériale, qui le poursuivoit par des marches forcées, remonta si promptement la Rivière de Kerlon, qu'il avoit déjà plus de trente lieues d'avance. Il étoit même arrivé sur les bords de la Rivière de Tula, au pied des montagnes qu'il avoit choisies pour rétraite & qu'il regardoit comme un azile impénétrable, lorsqu'il rencontra un Parti de l'avant-garde Impériale. C'étoit *Fiangu*, Général de l'Empereur, qui malgré l'embarras auquel il étoit réduit par la disette des vivres, & par la perte d'une partie de ses chevaux & de ses chameaux, remontoit la Rivière de Tula avec un Corps de Troupes, pour chercher l'ennemi. Les Eluths ayant bien-tôt reconnu sa foiblesse, le chargèrent avec vigueur, le firent plier & poursuivirent les fuyards jusques vers le Corps de l'Armée Chinoise, qui étoit campée à plus de trois lieues sur le bord de la Rivière. La facilité qu'ils trouvèrent à renverser ce premier Corps, fit croire au Khan, que l'Armée entière tiendroit peu devant lui; & comptant déjà sur une victoire complette, il se hâta de faire avancer toutes ses forces, qui ne consistoient qu'en sept mille hommes de Troupes réglées. Il ordonna qu'on fît suivre tout le bagage & les familles de ses Soldats, dans la vûe de faire servir les femmes & les enfans à charger le butin. Il les fit placer dans les bois & dans les petites Isles de la Rivière. Ensuite, ayant fait passer à ses Troupes une petite hauteur qui étoit entre deux montagnes, il étendit hardiment ses Escadrons dans la plaine, pour marcher droit à l'Armée Impériale, qui étoit sortie de son Camp & qui s'étoit postée dans un lieu très-avantageux. C'étoit une montagne, qui s'étendoit du Nord-Ouest au Sud-Est, & qui se terminoit par un rocher escarpé, au pied duquel passoit la Rivière. Toute l'Armée Chinoise étoit rangée sur une ligne, au sommet de cette montagne, & présentoit un fort grand front.

CETTE disposition ne refroidit point l'ardeur des Eluths. Ils occupèrent une autre montagne, plus petite & plus basse, mais couverte de rochers en divers endroits, qui faisoit face à celle des Chinois, presqu'à la portée de l'arquebuse. Ils gagnèrent même une partie de leur terrain, du côté de la Rivière, par où la montagne avoit moins de hauteur; & dans cette situation, ils attaquèrent bien-tôt le quartier des Soldats Chinois qui occupoient ce poste. L'avantage fût disputé long-tems. Enfin, après un combat fort opiniâtre, les Eluths se virent forcés de reculer à une certaine distance, où ils ne laissèrent pas de tenir ferme assez long-tems, sur une espèce de terre-plein qui étoit sur le penchant de la montagne, tandis que les Chinois faisoient un feu terrible de leur artillerie sur les autres quartiers, particuliérement sur ceux qui occupoient la montagne opposée. Cependant les Eluths se soûtinrent dans leur poste, jusqu'à-ce que voyant avancer un gros de Chinois, qui avoient pris au Sud, & qui étoient descendus dans la plaine pour les venir prendre en flanc, ils craignirent d'être enveloppés. Alors, quittant la montagne, ils se retirèrent en combattant toûjours avec courage. Ils firent même encore face dans la plaine, & ne commencèrent à tourner le dos, qu'après avoir vû plier leurs Compagnons vers l'extrémité de la montagne, du côté de la Rivière. ON

On ne les poursuivit pas loin, parce que la nuit approchoit & qu'ils se retirèrent dans les bois voisins de la Rivière, où ils avoient placé leur bagage. Mais la vigueur avec laquelle ils avoient été reçûs de leurs ennemis, & l'étonnement qu'ils avoient eû de les trouver en si grand nombre, rendirent leur épouvante si vive, qu'ayant pris la fuite en désordre pendant toute la nuit, ils ne sauvèrent qu'une partie de leur bagage & de leurs familles. Leur Khan même, dont la femme avoit été tuée d'un coup de canon, fût le premier à fuir, avec le reste de sa famille & un fort petit nombre de ses gens. On trouva, dans son Camp, des femmes, des enfans & des blessés, avec quelques bestiaux qu'il n'avoit pû enmener. Mais bien-tôt les fuyards, ignorant ce qu'étoit devenu leur Chef, vinrent se rendre par troupes. Si les Chinois avoient eû de meilleurs chevaux pour marcher sur leurs traces, il en feroit échapé peu à leur vengeance.

Le lieu où l'Armée Impériale s'étoit rangée en Bataille, porte le nom de *Chaumu*. Après l'avoir observé à loisir, nous descendîmes dans la plaine, qui est à l'Ouest des montagnes, arrosée de plusieurs petits ruisseaux, qui vont se jetter dans la Rivière de Tula. Cette Rivière coule au pied des montagnes qui bornent la plaine au Nord. Elles sont très-hautes & couvertes de sapins. Vers le centre de la plaine, nous vîmes les ruines d'un Temple qui avoit été bâti par *Chempe-zun-tamba-hutuktu*, Grand-Lama des Kalkas. Ayant choisi cet endroit pour sa demeure, il campoit ordinairement sur les bords de la Rivière, près des agréables bocâges dont elle est environnée. Ce Temple étoit magnifique. Il avoit été construit par des Ouvriers venus exprès de Peking. On y voyoit encore des tuiles & des briques vernissées de jaune, comme celles qui couvrent les toîts du Palais Impérial à Peking. C'étoit le Khan des Eluths qui avoit détruit ce bel édifice en 1688, après la défaite des Kalkas. Nous allâmes camper ensuite dans une autre plaine, un peu moins grande que celle du jour précédent, toûjours sur la Rivière de Tula, dont les bords ne cessent pas d'offrir des bois fort agréables.

Ruines d'un Temple bâti par le Grand-Lama.

Le 5, on fit cinquante lis, mais qui doivent être réduits à trente-cinq, Ouest-Nord-Ouest, à cause d'un grand détour qu'on fit dans les montagnes, au Sud & au Sud-Ouest, pour éviter les marécages de la plaine. On campa sur les bords du Tula, qui se partage en plusieurs bras, toûjours ornés de beaux arbres. En chemin nous passâmes plusieurs ruisseaux qui vont se jetter dans la Rivière, & pendant l'espace d'environ trente lis, nous côtoyâmes une haute montagne, nommée *Han-alin*, couverte d'une grande forêt de pins & de sapins, & remplie d'ours, de sangliers & de cerfs. On campa dans la vallée qui est au pied de cette montagne, sur les bords de la même Rivière.

Montagne de Han-alin.

Le 6, premier jour de la septième Lune Chinoise, nous fîmes quarante huit lis, mais qu'il faut réduire à quarante-cinq, Nord-Nord-Ouest, parce qu'on fût obligé de prendre un détour dans les montagnes, laissant la Rivière de Tula au Sud.

Août.	lis.	Août.	lis.
5. Même Rivière,	35	6. Vallée,	45

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

Belles vallées.

Sud. Elle coule ici à l'Oueſt & au Sud-Oueſt. Les montagnes, où nous ne ceſſâmes preſque pas de marcher, ſont couvertes de beaux bois de pins, & ſéparées par des vallées, dont la plus agréable eſt celle où l'on aſſit le Camp, ſur le bord d'un ruiſſeau. Elle a trois ou quatre lis de largeur à ſon ouverture; mais elle va toûjours en ſe rétréciſſant. La beauté de ſes pâturages, les arbres qui bordent le ruiſſeau, & les montagnes couvertes de grands bois de pins qui régnent des deux côtés & qui la terminent au Nord, forment une perſpective charmante. Les ſangliers doivent être en fort grand nombre dans ces forêts, puiſque la vallée étoit remplie de leurs traces & qu'on y voyoit une infinité de foſſes, qu'ils creuſent dans la terre pour y chercher des racines. Les bois produiſent auſſi des fraiſes, qui reſſemblent parfaitement à celles de l'Europe.

Fraiſes de Tartarie.

Le 7, on fit cinquante & un lis, que les détours font réduire à quarante-huit au Nord-Oueſt. Après avoir achevé de parcourir la vallée où l'on avoit aſſis le Camp, droit au Nord, on retourna au Nord-Oueſt quart de Nord, pour grimper une montagne qui ne paroiſſoit pas fort haute du côté qu'on la montoit, mais qui l'étoit beaucoup plus en deſcendant, quoiqu'elle fût toute couverte de pins. Comme ils ſont fort élevés & ſans branches, nous trouvâmes peu de difficulté à nous ouvrir un paſſage. Nous n'étions arrêtés, de tems en tems, que par des arbres couchés en travers, qui étoient tombés d'eux-memes; car, outre que ce Pays eſt fort deſert, les Kalkas ſes anciens Habitans, qui ne bâtiſſent point de maiſons, font peu d'uſage de ces grands arbres. Etant deſcendus dans une vallée au Nord-Nord-Oueſt, où nous marchâmes quelque-tems, nous reprîmes au Nord-Oueſt par une autre vallée plus large, bordée de montagnes moins hautes & plus découvertes. Nous paſſâmes pluſieurs petits ruiſſeaux, après leſquels nous arrivâmes, par quelques détours, dans une vallée, où le Camp fût aſſis ſur le bord d'un ruiſſeau dont l'eau étoit fort mauvaiſe. Les environs offroient néanmoins d'aſſez bons pâturages. Le 8, on ſéjourna, pour faire ſécher les tentes, qui avoient été mouillées par une groſſe pluye.

Difficulté à traverſer les forêts.

Route par un Pays déſert.

Le 9, on fit ſoixante-quinze lis, par divers détours, qui réduiſirent la route à ſoixante-dix au Nord-Oueſt quart d'Oueſt. La plûpart des montagnes que nous eûmes à traverſer étoient couvertes d'herbe. On y découvroit, en divers endroits, des bois de pins & de ſapins, dans un deſquels nous trouvâmes quantité de fraiſes. La hauteur méridienne, que nous prîmes ſur le bord d'un gros ruiſſeau, à ſept ou huit lis du lieu où l'on aſſit le Camp, fût de cinquante-ſept degrés douze minutes, qui donnent quarante-huit degrés trente-quatre minutes de hauteur du Pole. Le Camp fût aſſis près d'un autre ruiſſeau, d'où l'on découvroit, au Sud & à l'Oueſt, des montagnes couvertes de beaux bois.

Bois & montagnes.

Le 10, nous fimes ſoixante lis, preſque toûjours entre des montagnes; mais ils doivent être réduits à cinquante-cinq, Oueſt quart de Nord-Oueſt. Après

	Arût.	*lis.*		*Arût.*	*lis.*
7. Autre Vallée,	. . . . .	48	10.	. . . .	55
9. Pays déſert,	. . . . .	70			

Après en avoir fait environ quinze, on passa une montagne couverte de grands bois, assez haute, mais peu difficile à monter & à descendre. Tous ces bois étoient remplis de fraisiers & de fraises. Au pied de la montagne, nous trouvâmes, dans le vallon, un petit ruisseau, à l'extrémité du bois. L'eau en étoit si claire & si fraîche, & les bords si bien garnis d'arbres, que nous nous y reposâmes quelque-tems à l'ombre. Ensuite, passant encore entre quelques montagnes, nous allâmes camper dans une vallée, où nous trouvâmes une source d'eau très-fraîche, près d'une autre montagne, sur laquelle s'offroient deux ou trois rochers, à quarante-huit degrés trente-sept minutes de hauteur du Pole. Nos Mandarins, qui avoient marché en chassant, tuèrent un grand nombre de daims, un grand cerf & un marcassin.

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

LE 11, on fit trente-sept lis à l'Ouest quart de Nord-Ouest, presque toûjours dans de grandes & larges vallées, qui n'étoient environnées que de petites montagnes fort nues. Le terrain du Pays ressemble assez à celui des environs du Kerlon; c'est-à-dire, qu'il est stérile, sabloneux & rempli de nids de rats. Nous vîmes sur le chemin plusieurs chévres jaunes; & nos Mandarins, qui continuoient de marcher en chassant, en tuèrent quelques-unes. On campa sur le bord de quelques mares d'eau, formées & entretenues par une fontaine, qui donne naissance à un petit ruisseau d'eau très-fraîche. Le soir, on vit arriver une troupe de Kalkas, qui venoient saluer nos Tajins. Entre plusieurs sangliers & autres animaux qu'ils leur offrirent, nous admirâmes un liévre, dont le poil tiroit sur le noir. Il avoit d'ailleurs le corps plus long & plus gros, & les jambes plus hautes que les liévres ordinaires.

Liévre noir.

LE 12, nous fîmes soixante-trois lis; la moitié au Nord-Ouest, & le reste au Nord-Nord-Ouest, toûjours dans un terrain fort plat. Ce sont de grandes vallées qui se succédent les unes aux autres, environnées de montagnes peu hautes & fort nues. Nous y vîmes plusieurs troupeaux de chévres jaunes. Nos Mandarins allèrent chasser dans les montagnes au Nord-Est, où ils tuèrent quelques cerfs, & quantité de daims & de chevreuils. Un ours & quelques sangliers, qu'on rencontra, s'échappèrent dans l'épaisseur des bois. Nous campâmes près d'une fontaine, qui forme ensuite un petit ruisseau; mais l'eau en étoit fort mauvaise. La hauteur du Pole, quarante-huit degrés cinquante-quatre minutes.

Troupeaux de chévres jaunes.

LE 13, on fit quarante & un lis, dans des montagnes découvertes, montant & descendant par des chemins fort difficiles pour les bêtes de charge. On descendit dans une grande plaine au Nord-Est, où la Rivière de Tula se joint à celle d'*Orgon*. Après avoir passé la première, on assit le Camp entre les deux, sur une montagne qui borde la plaine. C'étoit le lieu qu'on avoit choisi pour l'Assemblée des Kalkas de cette région. Dès le même jour, tous les Princes qui l'habitent & qui se sont soûmis à l'Empereur,

Assemblée des Kalkas de l'Orgon.

Août.	lis.	Août.	lis.
11.	37	13. Le Tula & l'Orgon,	41
12.	63		

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

reur, vinrent au-devant du *Chi*, ou de l'ordre Impérial, & des Grands de l'Empire qui en étoient chargés. Les cérémonies ne fûrent pas différentes de celles qui s'étoient observées sur le Kerlon. Ensuite nos Tajins descendirent jusqu'au bord de l'Orgon; & remarquant que les eaux de ce fleuve étoient enflées jusqu'à faire craindre une violente inondation, d'autant plus que la saison des pluyes n'étoit pas encore passée, ils ordonnèrent qu'on transportât les tentes sur les hauteurs voisines.

Informations que se procurent les Missionnaires.

Le 14, & les jours suivans jusqu'au 27, on séjourna, tandis que les Grands s'occupèrent des affaires publiques. Nous passâmes ce tems à prendre des informations sur l'état du Pays & des environs. Nos questions s'adressèrent à divers Kalkas, & à plusieurs Marchands Moscovites qui étoient venus trafiquer avec cette Nation, & dont plusieurs avoient parcouru tous les Pays qui sont entre Tobolskoy & Selingha; sur-tout vers l'Ouest, qui nous étoit le plus inconnu, car nous connoissions assez le Pays à l'Est.

Témoignage d'un jeune Voyageur Kalka.

Nous découvrîmes un jeune Kalka, qui étoit au service des Moscovites, & qui avoit fait plusieurs voyages à Tobolskoy & dans tous les Pays qui sont à l'Occident de la *Jenissée*, jusqu'au Mont *Altay*. L'ayant engagé à nous venir voir, il nous fit la description de toutes ces Contrées, d'une manière fort nette pour un Tartare. Il nous traça même sur le champ, une petite Carte, où il marqua les Rivières & leur cours, avec les Villes & les Bourgades qui sont bâties presque toutes sur le bord de quelqu'une de ces Rivières. Nous ne manquâmes point d'interroger aussi d'autres Kalkas & plusieurs Moscovites. Ceux qui paroissoient le mieux instruits, s'accordèrent assez avec ce jeune-homme; ce qui nous donna beaucoup de confiance pour son témoignage.

Rivière de Selingha & sa source.

L'Habitation que les Moscovites avoient sur le bord oriental de la Rivière de *Selingha*, à trois cens quarante lis du lieu où l'Orgon se joint avec le Tula, est un petit Bourg, qui contient environ quatre cens familles, tant de Moscovites, que de gens du Pays qui se sont donnés à eux & qui ont pris leur habillement, quoiqu'ils vivent d'ailleurs suivant leurs propres usages. Quelques-uns sont même à la paye du Czar & servent de garnison. Leur Bourg est un petit quarré, fermé d'une forte palissade terrassée, qui a deux lis de longueur & deux de largeur. La Rivière de Selingha prend sa source d'une haute montagne qui se nomme *Tannu*. Celle d'Orgon, après s'être jointe au Tula, se jette dans le Selingha, qui est beaucoup plus grand, à cent-quarante lis du lieu qui porte ce nom, & le Selingha va se décharger dans le grand Lac de Paykal.

Montagnes les plus célèbles.

Les Montagnes les plus célèbres sont, celle d'*Altay*, celle de *Trangba*, celle de *Kokoyé* & celle de *Kentay*. La dernière n'est qu'à cinq journées du lieu où nous étions, & c'est d'elle que les Rivières de Tula & de Kerlon prennent leur source; celle-ci du Nord-Est de la montagne, & celle-là du Sud-Ouest. Elles reçoivent plusieurs petits ruisseaux qui coulent des mêmes montagnes, sur-tout celle de Tula, qui a son cours dans un Pays montagneux.

Rivière d'Onon.

La Rivière d'*Onon* prend aussi sa source du Mont Kentay, au Nord-Est, à la distance d'environ une journée du lieu où le Kerlon prend la sienne. Cette

Cette Rivière d'Onon est celle que les Chinois appellent *Helong-kiang*, & les Tartares, *Saghalien-ula*. Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

Le Mont *Altay*, qui est le plus célèbre, sépare le Pays des Kalkas de celui des Eluths. Avant la dernière guerre, c'étoient les Eluths qui occupoient tout le Pays au-delà de cette montagne, jusqu'aux Usbeks & une haute chaîne de montagnes à l'Occident desquelles ils campoient ordinairement. Cependant les Kalkas s'étendoient anciennement au-delà du Mont Altay, mais ils en ont été chassés par les Eluths. Cette montagne est éloignée du lieu où nous étions, d'environ un mois & demi de marche, en comptant cinquante lis pour chaque journée. C'est d'elle que prennent leur source, les grandes Rivières d'*Oby*, de *Jenissée*, d'*Irtis*, & celles de *Tum*, de *Hopdo* & de *Chulengha*, qui sont plus que médiocres. Mont Altay. Rivières qui y prennent leur source.

Le Mont *Hangay* est à l'Orient de celui d'Altay, d'environ vingt jours de chemin, qui reviennent à mille lis. Il séparoit autrefois les États de *Chasak-tu-han* d'avec ceux de *Tuche-tu-han*. Entre les montagnes d'Altay & de Hangay, on en trouve une moins considérable, nommée *Kokoye*, éloignée d'environ douze cens lis de l'une & de l'autre. Mont Hangay.

Ce Pays contient aussi des Lacs fameux, dont le principal est celui de *Paykal*, que les Habitans nomment *Talay*, ou *Mer*. Il s'étend du Sud-Ouest au Nord-Est; & s'il faut s'en rapporter au témoignage des Moscovites, qui l'avoient parcouru en Hyver sur la glace, sa longueur est d'environ un mois de chemin. Mais il est si éloigné d'avoir la même largeur, qu'on voit en quelques endroits ses bords, & qu'on peut le traverser ordinairement en deux ou trois jours. Il est rempli d'excellens poissons, qui remontent les Rivières qu'il reçoit. Nos gens firent des pêches abondantes dans celle de Tula, & prirent sur-tout quantité d'éturgeons. Lac de Paykal.

Le Lac qui se nomme *Ekaral-nor*, est à l'Occident du Mont Hangay, & reçoit la Rivière de Hopdo, après le tour qu'elle fait au pied du Mont Kokoye. Le Lac nommé *Kirkir-nor*, est à l'Orient du Hangay. Il est assez éloigné des Rivières de *Kongbey* & de *Chapkam*, qui prennent leur source dans la montagne de Hangay, & qui après s'être jointes, entrent dans le Lac Kirkir. Ce Lac n'a pas plus de cent cinquante ou cent soixante lis de tour. Le Lac d'Ekaral n'en a pas moins de trois cens. Autres Lacs.

On nous parla de trois autres petites Rivières, qui prennent leur source dans le Mont *Kentay*. Les Moscovites les avoient passées pour venir jusqu'à nôtre Camp. Ils passèrent le *Chura*, après trois jours de marche, c'est-à-dire, à cent quarante ou cent cinquante lis du Bourg de *Selingha*. Un demi-jour après, ils passèrent le *Hara*. Ces deux petites Rivières sont guéables. On nous dit que l'on pouvoit aller commodément à cheval, de Selingha à Nipcheu, mais sans aucune charge, & qu'il falloit des chevaux au double, lorsqu'ils étoient chargés. D'Ergone jusqu'à la Jenissée, on n'employe que douze jours de marche en descendant la Rivière; mais il en faut quarante-cinq pour la remonter. Encore faut-il que ce soit sur la glace, parce que la rapidité de son cours ne permet pas qu'on la remonte dans des Barques. *Ergocikoy* est située sur la Rivière d'*Angara*, à cent lis de son embouchure dans le Paykal. *Doude*, qui est une Habitation de Moscovites sur la Rivière de Selingha, un peu au-dessus de son embouchure dans le Paykal, Rivières de Chura & de Hura. Ergocikoy. Doude.

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

Paykal, au-dessous du Bourg de Selingha, à une bonne journée de distance, est éloignée d'*Aborghay-jim* d'environ deux cens soixante lis. La Rivière de *Tum* est éloignée de celle de Jenissée d'environ un mois de marche.

Etablissement des Kalkas après la ruine de Tusik-tu-ban.

LES Kalkas qui demeurent aux environs de Tula, d'Orgon & de Selingha, étoient autrefois dépendans de *Tusik-tu-ban*; mais ne l'ayant pas suivi dans sa fuite, & s'étant contentés de se retirer sur les montagnes & dans les bois, ils demeurèrent d'abord comme indépendans. L'Empereur les invita dans la suite, à venir s'établir plus près de la Chine, avec offre de leur donner des terres. Ils répondirent qu'ils se soûmettoient volontiers à Sa Majesté; qu'ils lui payeroient le tribut & qu'ils recevroient ses ordres; mais qu'ils ne pouvoient quitter leur retraite sans s'exposer à périr de misère, parce qu'ils n'avoient point assez de troupeaux & d'équipages pour les nécessités d'une longue marche; que dans le lieu où ils étoient, ils pouvoient vivre de leur chasse & de leur pêche; que les bois y étoient pleins d'ours, de sangliers, de cerfs & de daims, & que les peaux de ces animaux leur servoient encore pour se vêtir & pour couvrir leurs tentes. L'Empereur, cédant à la force de ces raisons, leur permit de demeurer dans les Habitations qu'ils s'étoient choisies, & voulût seulement qu'ils fûssent partagés en Etendarts & en Nurus. On en forma trois Etendarts, parce qu'ils avoient trois de leurs Princes pour Chefs. Chaque Prince eût le sien. Le plus considerable, qui se nommoit *Kentu-taiki*, fût créé Peilé, ou Régule du troisième ordre. Il n'eût pas le tems de se voir revêtu de cette dignité, parce qu'il fût enlevé par la mort, tandis qu'on travailloit au partage des Etendarts. Mais il laissa un fils âgé de cinq ans, qui fût mis en possession de son titre, & qui eût toûjours, en cette qualité, le premier rang entre les Princes Kalkas du Pays. Pendant l'Assemblée, il étoit campé avec ses gens, aux environs du lieu où la Rivière de *Hasui* se jette dans celle de Selingha. Le second Taiki fût honoré du titre de Comte. Le troisième, qui se nommoit *Aria*, demeura simple Taiki, & n'eût pas d'autre dignité que celle de *Chassak*, qui signifie *Chef d'Etendart*. Ces trois Chefs eûrent chacun leurs appointemens réglés pendant la guerre des Eluths & des Kalkas.

Leur Division en Etendarts & leurs trois Chefs.

Qualités de cette Nation.

LEUR Nation est d'une adresse extraordinaire à tirer de l'arc à pied & à cheval. La plûpart sont vêtus de peaux de cerf & d'une espèce de daims qu'ils nomment *Kios*, dont ils ont l'art de passer les peaux, pour les rendre douces & maniables. Les Moscovites nous dirent, que ces Kalkas venoient les piller jusqu'aux portes de Selingha, & souvent en plein jour. Ils redemandèrent même plusieurs chevaux, qui leur avoient été enlevés dans ces courses & qu'ils reconnûrent parmi ceux des Kalkas.

Retour vers Peking.

APRÈS avoir séjourné douze jours, pendant lesquels nos Tajins réglèrent les affaires publiques & terminèrent quantité de procès, nous partîmes le 26, par le même chemin qui nous avoit conduits au bord du Kerlon. Nous arrivâmes le 7 de Septembre à Ulan-erghi.

Ulan-erghi.

Suite de la Route & des hauteurs.

LE 8, nous fimes cinquante-trois lis droit au Sud, par un chemin dont la moitié fût inégal, & le reste plat & uni. On campa près d'un Etang, qui étoit accompagné d'une fort bonne source d'eau vive. La hauteur du Pole, quarante-sept degrés cinq minutes.

LE 9, nous fimes soixante-huit lis au Sud, environ quatre degrés vers l'Ouest. On campa près d'un puits de fort bonne eau. LE

Le 10, après avoir fait environ quatre-vingt lis au Sud quart d'Eſt, par un chemin inégal, plein de hauteurs & d'eſpaces pierreux, on campa près d'une petite fontaine, à quarante-ſix degrés vingt-neuf minutes. Gerbillon, 1698. VIII. Voyage.

Le 11, nous fimes cinquante-trois lis au Sud, huit degrés vers l'Oueſt, par un chemin tantôt inégal & rempli de pierres, tantôt plat & uni. Vers la moitié de la journée, nous trouvâmes une très-bonne fontaine; mais dans le lieu où l'on aſſit le Camp, l'eau étoit fort mauvaiſe.

Le 12, on fit quatre-vingt lis au Sud, douze degrés vers l'Oueſt. Le chemin fût plat, mais inégal, par la quantité de ſables qui ſont remplis de broſſailles. On campa dans un lieu qui ſe nomme *Narat*, où nous avions rejoint *So-ſan-lau-yé* dans nôtre premier voyage, & d'où la guerre des Eluths nous avoit obligés de retourner ſur nos pas. On y trouve une bonne ſource, qui donne de l'eau en abondance. La hauteur du Pole, quarante-cinq degrés quarante-huit minutes.

Le 13, nous fimes ſoixante lis au Sud-Sud-Eſt; les vingt premiers entre des rochers & des hauteurs, le reſte dans un pays plat & uni. On campa près d'un Etang, qui étoit accompagné d'une ſource, mais d'eau fort mauvaiſe.

Le 14, nous marchâmes par un chemin fort uni, au Sud quart de Sud-Eſt, & le Camp fût encore aſſis près d'un Etang, à quarante-cinq degrés onze minutes.

Le 15, on fit cinquante-huit lis au Sud-Eſt, dans un chemin plat, mêlé de quelques hauteurs, où les apparences nous firent juger, qu'il y avoit de fort beau marbre blanc & des mines d'ardoiſe.

Le 16, nous fimes cinquante-quatre lis au Sud, trente degrés vers l'Eſt. Le chemin fût tantôt plat, tantôt mêlé de hauteurs & de vallées. On campa près d'une bonne ſource d'eau vive.

Le 17, après avoir fait quarante-deux lis au Sud-Sud-Eſt, par un chemin fort inégal, mais de ſable ferme, nous campâmes près d'un puits de mauvaiſe eau, dans un lieu dépourvû de fourage.

Le 18, nous trouvâmes le chemin encore plus uni, excepté pendant les quinze derniers lis, qui ne nous offrirent que des buiſſons dans des ſables mouvans. On campa près d'une fontaine, après avoir fait cinquante-ſept lis, à quarante-quatre degrés vingt-quatre minutes.

Le 19, nous fimes cinquante-ſix lis au Sud-Eſt quart de Sud; les vingt premiers dans un pays fort inégal, parmi des ſables mouvans; le reſte dans un terrain de ſable ferme & plus uni. On campa près d'un puits, avec de l'eau médiocre & très-peu de fourage. Le 20, on ſéjourna.

Le 21, on fit trente-cinq lis à l'Eſt, vingt degrés vers le Sud. Le chemin inégal, partie de ſable mouvant, partie de ſable ferme. Un puits, voiſin du Camp, nous fournit d'aſſez bonne eau; mais le fourage nous manqua.

Le 22, nous fimes quarante-neuf lis à l'Eſt, huit degrés vers le Sud; un chemin d'abord inégal & de ſable mouvant, enſuite aſſez plat & de ſable dur. Nous campâmes près d'un puits dont l'eau étoit fort bonne, mais le fourage n'y manquoit pas moins. Un Prince Mongol, des plus riches du Pays, étoit campé aſſez près de nous. On nous aſſûra qu'il avoit plus de dix

Camp d'un Prince Mongol.

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

dix mille chevaux & d'autres bestiaux à proportion. C'étoit un Régule du second ordre, qui avoit le commandement d'un Etendart.

Le 23, on fit quarante-quatre lis au Sud, tantôt dans un chemin plat, tantôt dans un chemin inégal & de sable, la plûpart ferme, & quelquefois mouvant. Un puits près du Camp, mais peu de fourage.

[Le 24, nous fimes quatre-vingt-huit lis au Sud, seize degrés vers l'Est, dans un chemin comme la veille, & nous campâmes encore près d'un puits. Mauvaise eau, mais assez de fourage. La hauteur du Pole, quarante-trois degrés trente minutes (a).]

Le 25, nous fimes soixante-trois lis au Sud. Le chemin, comme les deux jours précédens. Nous traversâmes néanmoins quelques endroits pierreux, & parsemés de rochers qui sortoient de terre. On campa près d'une fontaine de fort bonne eau & dont les environs offrirent de fort bons fourages, à la hauteur de quarante-trois degrés. Là, sont les anciennes limites qui séparoient les Mongols sujets de l'Empire, & ceux qui se nomment Kalkas.

Anciennes limites des Mongols & des Kalkas.

Le 26, on marcha au Sud, douze degrés vers l'Ouest, & l'on fit soixante-dix lis. Le chemin fût égal, à la réserve de quelques petites pentes qu'on monte & qu'on descend insensiblement sur du sable ferme. Nous campâmes près d'un petit ruisseau, dont l'eau étoit un peu somache.

Divers Camps Mongols.

Le 27, on fit quatre-vingt-dix-huit lis au Sud, dans un beau chemin, & presque toûjours sur du sable ferme. Nous découvrîmes plusieurs Camps Mongols, de l'Etendart qui se nomme *Tuinchuze*. Le Camp fût assis près d'un ruisseau d'eau très-fraîche, aux environs duquel le fourage étoit excellent.

Le 28, nous fimes cinquante-huit lis au Sud, deux degrés vers l'Ouest; le chemin semblable à celui du jour précédent. Nous vîmes encore plusieurs petits Camps Mongols. On campa près d'un grand Village, qui étoit accompagné de puits & d'une fontaine avec beaucoup de bon fourage, à quarante-deux degrés de hauteur.

Le 29, nous fimes soixante-onze lis au Sud, six degrés vers l'Est; le chemin tantôt inégal & plein de collines, tantôt plat sur des sables fermes & plein de pelouses. Après avoir fait sept ou huit lis, nous vîmes les débris d'une Ville ruinée. On campa près d'une fontaine de fort bonne eau coulante.

Le 30, nous fimes soixante-cinq lis au Sud quart de Sud-Est. Le chemin fût uni, dans un fort beau terrain de sable. On campa près d'un petit ruisseau de fort bonne eau, où les fourages n'étoient pas mauvais.

Le premier jour d'Octobre, on fit soixante-sept lis au Sud quart de Sud-Est; le chemin fort beau pendant les quarante premiers lis; le reste dans des vallées, entre des montagnes remplies de broussailles & de petits arbres. Nous vîmes encore plusieurs Camps Mongols, & nous campâmes près d'un bon ruisseau, à quarante-un degrés sept minutes de hauteur. Le fourage en abondance.

Le 2, on fit quarante lis au Sud-Ouest quart de Sud; les vingt-cinq premiers

(a) Cet Article a été omis dans l'Edition de Paris, par inadvertence du Correcteur. R. d. E.

miers entre des montagnes fort hautes, fort escarpées & remplies de rochers. C'est un Détroit fort serré, le long duquel coule la petite Rivière près de laquelle nous avions campé. Nous la passâmes & repassâmes plus de vingt fois. En sortant du Détroit, ce n'est plus qu'un chemin plat, dans une belle plaine où est située la Ville de *Hubu-hotun*. Nous nous y arrêtâmes cette nuit. La Rivière coule à l'Ouest. Vers la fin du Détroit, nous vîmes quantité de faisans. Huhu-hotun est à quarante degrés cinquante-quatre minutes.

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

Ville de Huhu-hotun.

L'Auteur avertit ici, qu'il se dispense de marquer le reste de la Route jusqu'à Peking, parce qu'elle se trouve déjà dans deux autres de ses Journaux, & que d'ailleurs ce n'est qu'un Désert, sans Habitations, sans Rivières, sans arbres & sans terres cultivées. Les Tajins & l'équipage arrivèrent à Peking le 13 d'Octobre.

TABLE des Latitudes observées dans le huitième Voyage.

	Degrés.	*Minutes.*	*Secondes.*
Hya-tyen,	40		
Pang-kyun,	40	2	
Chi-men,	40	4	
San-tun-ying, *	40	20	
Hi-fong-keu,	40	30	
Queissou-hata,	41	24	
Ike-chun,	41	37	
Camp sur le Kodolen *,	41	50	
Putole *,	41	58	
Camp sur le Sibé,	42	18	
Camp sur le Sirgha,	42	24	
Camp sur le Perké,	42	43	
Hotosin-hutuk,	42	58	
Sira-muren,	43	13	
Hara-muren,	43	41	
Kairé-hata,	43	58	
Kuturi-hu-pulak,	44	14	
Kultu *,	44	2	
Gongheer,	44	4	
Horohon-piray-poro-hojo,	45	27	
Hara-ussou,	45	48	
Habir-han,	46	10	
Parolchitu-nor,	46	19	
Anghirtu-sira-puritu-nor,	46	48	
Iptartay-nor,	47	4	
Whey-tu-tasihan-nor,	47	17	
Chaptu-nor,	47	24	
Puir-nor, *	48	4	
Puir-y-ulan-ergui,	48	3	

GERBILLON.
1698.
VIII. Voyage.

	Degrés.	Minutes.	Secondes.
Urfon,	48	15	
Ulan-pulak,	48	30	
Dalay-chaye, *	48	46	
Kerlonni-altroy,	48	48	
Camp fur le Kerlon,	48		
Lahi-tontula,	48		
Tonkul-chi-ava, *	48	19	
Kerlonni-fira-chi-ban-tay, *	48	12	
Kerlonni-kan-chu-ku,	48		
Pufing-angha,	47	58	
Paynuk-alinni-hara-uffou,	47	49	
Purha-fu-hay-hojo,	47	44	
Erdeni-talohay,	47	38	
Hujetu-tfilan,	47	26	
Kayré-hojo,	47	15	
Eburhu-holo-cheri,	47	15	
Ekemur-pur-hafutay,	47	22	
Kalutu-nor,	47	36	
Camp fur le Tula,	47	56	
Grand Temple ruiné, *	47	55	
Camp fur le Tula, *	48		
Narat,	45	48	
Camps Mongols,	42		
Huhu-hotun (*b*),	40	54	

(*b*) Les Jéfuites, à qui l'on doit la Carte de la Tartarie, trouvèrent prefque cinq minutes de moins, à la latitude de cette Place; d'où il femble qu'on peut conclure, qu'il y a une erreur de quelques minutes à toutes les autres latitudes. C'eft ce qu'on a déjà fait obferver. Mais elles ne laiffent pas d'être utiles à la Géographie, parce qu'elles fervent du moins à fixer les fituations d'un grand nombre de Places, qui n'avoient pas été déterminées par les derniers Miffionaires.

Nota. Les latitudes qui font marquées d'une étoile, font feulement calculées. L'Edition de Paris n'en diftingue que trois, quoique les fept autres foyent de même nature. Cette Table y eft auffi moins complette, & très-défectueufe. Les erreurs ne paffent cependant pas les minutes; mais dans le Journal, ce font des degrés tout entiers, & plufieurs à la fois. Nous ne parlons pas d'une infinité d'autres erreurs, qui fe font gliffées dans les routes; ni de la manière dont les Noms-propres s'y trouvent défigurés; ni enfin, d'un grand nombre de négligences qui font plutôt de correction que de ftile. Pour ne point fatiguer le Lecteur en les lui faifant remarquer, nous nous fommes contentés de corriger le tout, fur le texte même, d'après l'Original du P. *du Halde*, avec la dernière exactitude. R. d. E.



HISTOIRE

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe. SIÉCLE.

DIXIÈME PARTIE.

NOUVEAUX VOYAGES AUX INDES ORIENTALES.

LIVRE PREMIER.

PREMIERS VOYAGES DES HOLLANDOIS AUX INDES ORIENTALES.

INTRODUCTION.



C'EST un sentiment bien étrange que celui de la jalousie, lorsqu'il s'exerce aux dépens de la justice, & que pour rélever nos propres avantages, il nous porte à jetter un voile sur ceux d'autrui. Les Auteurs Anglois des premières parties de ce Recueil, n'ont pû s'exempter de cette tache. Leur silence sur tout ce qui regarde les progrès de la Navigation Hollandoise, fait assez connoître, qu'ils n'ont pensé qu'à la gloire de leur Patrie, & que s'ils ont rendu plus de justice aux Portugais, c'est que dans l'abaissement où cette Nation est tombée aux Indes Orientales, ils n'ont pas crû que les Anglois fûssent incommodés aujourd'hui de son ancienne gloire. La justice, autant que la nature

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

ture de cet Ouvrage, m'oblige de réparer leur oubli. Mais ce dessein demande quelques Observations préliminaires en forme d'Introduction (*a*).

Origine du Commerce des Hollandois aux Indes Orientales.

Les Hollandois trouvant une subsistance abondante dans le Commerce qu'ils faisoient en Espagne & dans les autres Pays de l'Europe, pensoient peu à faire des voyages de long cours & de nouvelles découvertes. Mais les persécutions qu'ils commencèrent à essuyer par la prise de leurs Vaisseaux, & par l'enlèvement de leurs Marchands, qui étoient soûmis aux rigueurs de l'Inquisition, leur firent naître le désir de chercher, sous un autre Ciel & parmi des Peuples barbares, les secours qui leur étoient refusés par leurs voisins. Cependant, comme ils avoient à redouter les mêmes ennemis dans les nouvelles routes que les Portugais avoient découvertes, ils jugèrent, qu'en prenant par le Nord-Est, ils pourroient ranger ensuite la Côte de Tartarie & passer au Cathay (*b*), à la Chine & jusqu'aux Indes Orientales (*c*). L'exécution de ce dessein fût commise à de grands Hommes de Mer. Mais leurs recherches, qui fûrent continuées long-tems, renouvellées plusieurs fois, & qui sont demeurées jusqu'à présent sans succès, appartiennent à d'autres parties de ce Recueil (*d*).

Houtman prend des informations à Lisbonne qui lui coûtent la liberté.

Pendant qu'on tentoit cette Navigation du côté du Nord, un Hollandois nommé *Corneille Houtman*, que ses affaires avoient conduit à Lisbonne, s'y informoit soigneusement de tout ce qui regardoit le Commerce des Indes, & des routes qu'une heureuse expérience avoit rendues familières aux Portugais. Sa curiosité l'ayant engagé dans quelqu'indiscrétion qui fit naître des defiances, dans un tems où les informations étoient rigoureusement

(*a*) Mr. Prèvost, s'écartant ici du caractère d'Historien, commence son Introduction, par faire un reproche à l'Auteur, ou, comme il lui plait de s'exprimer, aux Auteurs Anglois des précédens Volumes de cette Collection. Comme j'ai déjà fait voir la fausseté de ce reproche, dans ma Préface, je me contenterai de remarquer, que quelque fondé qu'il fût d'ailleurs, il seroit toûjours déplacé à la tête d'un Ouvrage tel que celui-ci. L'Auteur auroit beaucoup mieux fait, d'indiquer les sources d'où il a tiré ce Discours préliminaire. Ce sont les Voyages même & les differentes piéces qu'on a mises à la tête par voye d'introduction. On en a deux Editions faites à Amsterdam, en 6. Vol. *in* 8°. La dernière est de 1725, & a pour titre; *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement & aux progrès de la Compagnie des Indes Orientales, formée dans les Provinces-Unies des Pays-Bas* (1). Les Voyages dont ce Recueil est composé, ont été imprimés separément, plusieurs fois, en differents formats, & traduits en plusieurs Langues. Ils ont été aussi inférés dans quelques grandes Collections de Voyages, comme dans celle de *De Bry* en Latin, & de *Purchass* en Anglois. Il est vrai qu'on leur y a donné une forme differente de celle qu'ils ont dans le Recueil dont je viens de parler, où ils se trouvent, non-seulement plus au long, mais encore avec plusieurs particularités differentes. Pour ce qui regarde l'Introduction de Mr. l'Abbé, j'ai eû soin de renvoyer aux Auteurs dont il l'a tirée: Il ne les a vraisemblablement passés sous silence, qu'afin qu'on crût, que cet Ouvrage étoit le fruit de ses propres recherches. R. de l'A. *A.*

(*b*) On croyoit donc alors, que le Cathay, Katay, ou plutôt Kitay, qui comprenoit les Provinces septentrionales de la Chine, ne faisoit point partie de ce grand Empire. R. de l'A. *A.*

(*c*) Les premiers Moteurs de cette grande, mais malheureuse entreprise, fûrent, *Jacob Valk* Tréforier, & *Christophe Roeltius*, Conseiller-Pensionaire des Etats de Zélande, auxquels se joignirent divers Négocians Zélandois, comme *Balthasar Moucheron*, *Jean Janszen*, *Carl* & *Dirk van Os*. R. d. E.

(*d*) *A.* Relat. des prem. Voy. Recueil des Voy. Tom. I. pag. 193. & Avertiss. pag 9. & suiv.

(1) On en a aussi une Edition en 10. Vol. *in* 8°., faite à Rouen la même année. R. d. E.

sement défendues aux étrangers, il fût aussi-tôt mis en prison, & condamné à payer une amende qui étoit fort au-dessus de ses forces. La nécessité lui inspira le dessein de s'addresser aux Marchands d'Amsterdam, en leur faisant espérer, pour prix de sa liberté, qu'il leur communiqueroit toutes ses lumières sur le Commerce & les routes des Indes (*e*). Sa proposition fût acceptée. On paya une grosse somme, qui n'avoit été exigée apparemment, que pour rendre sa délivrance impossible. En 1594, étant retourné dans sa Patrie, il ne pensa qu'à l'exécution de sa promesse, avec le double motif de l'intérêt & de la reconnoissance. INTRODUCTION.

Première Compagnie d'Amsterdam, sous le nom des Pays lointains.

APRÈS avoir déliberé sur son rapport, les Marchands d'Amsterdam résolurent de former une Compagnie, sous le nom vague de *Compagnie des Pays lointains*. Les premiers Directeurs, au nombre de dix (*f*), considerant que malgré les avantages de la route du Nord, qui eût été plus courte & moins sujette aux maladies, puisqu'il n'auroit pas fallu passer sous la Ligne équinoxiale, le succès des recherches étoit encore incertain, se déterminèrent à tenter celle des Indes sous la direction de Houtman (*g*). Dans cette vûe, ils firent équiper quatre Vaisseaux, dont le plus considérable, nommé le *Maurice*, étoit du port de quatre cens tonneaux & de quatre-vingt-quatre hommes d'équipage. L'artillerie consistoit en vingt pièces de canon de fonte, six grosses & quatorze petites; quatre gros pierriers & huit petits, avec un nombre proportionné de fusils & de mousquets. *Jean Jansz de Molenaer* fût nommé pour le commander; & *Corneille Houtman* eût la direction du Commerce, en qualité de Marchand ou de Commis. Le second Vaisseau, nommé la *Hollande*, étoit à-peu-près, de la grandeur & de la force du premier. Le Capitaine se nommoit *Jean Dignumsz*; & le Commis, *Girard van Beuningen*. Le troisième Vaisseau, sous le nom d'*Amsterdam*, étoit du port d'environ deux cens tonneaux, monté de cinquante-neuf hommes, de six grosses pièces de canon de fonte, dix petites, quatre grands pierriers & six petits. Il avoit pour Capitaine *Jean Jacobsz Schellinger*, & *René van Hel* pour Commis. Enfin, le quatrième Navire étoit une petite Pinasse, nommée le *Pigeonneau*, d'environ trente tonneaux, montée

Premier Voyage.

(*e*) Ils avoient déjà reçû plusieurs informations de ce beau Pays, par *Jean Hugues de Linschoten*, natif de Harlem, qui s'étant engagé au service des Portugais, partit de Lisbonne au mois d'Avril 1583. avec un Archevêque de Goa & cinq Vaisseaux, pour les Indes Orientales. On a vû ensuite ce même Linschoten en qualité de Commis sur le Vaisseau l'*Enkhuisen*, l'un des trois premiers que les Hollandois envoyèrent en 1594., sous le commandement de *Guillaume Barentz van der Schelling*, pour chercher un passage par le Nord-Est, loin d'être rebuté par le mauvais succès de cette expédition, en conseiller fortement une seconde, qui ne répondit pas mieux à ses espérances, que toutes les tentatives qu'on a faites depuis dans la même vûe. Il est étonnant, que Linschoten, qui avoit été aux Indes Orientales avec les Portugais, n'ait pas prévenu Houtman, pour suivre l'ancienne route, comme devant lui être beaucoup plus familière qu'à ce dernier, qui n'avoit jamais fait ce voyage en personne. R. d. E.

(*f*) Leurs noms méritent d'être conservés. *Henri Hudde*, *Renier Paaw*, *Pierre Hasselaar*, *Jean Jansz*, *Carel de Oude*, *Jean Poppen*, *Henri Buyk*, *Dirc Van Os*, *Syvert Pietersz Sem* & *Arent van Grootenbuyze*.

(*g*) *A.* Avertiss. pag. 10. & suiv.

INTRODUCTION.

tée de vingt hommes d'équipage, deux grosses piéces de canon de fonte, six petites & deux pierriers. Elle étoit commandée par *Simon Lambertsz Mau* (*b*).

Il seroit inutile de donner plus d'étendue à cette Introduction, si je me proposois de faire entrer ici toutes les Relations qui ont été publiées dans le Recueil des Voyages de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales. Mais la plûpart de ces Piéces, n'étant qu'une compilation de quantité de Journaux différens, n'appartiennent pas proprement à mon dessein, qui se borne aux véritables Relations des Voyageurs; c'est-à-dire, à celles qui ont été publiées sous leur nom. Les autres doivent être comptées plus justement au rang des Histoires, & c'est une remarque que j'ai déja faite à l'occasion des Portugais, dans l'Avertissement du premier Tome de ce Recueil. Ainsi le Voyage même de *Houtman*, ne sera excepté de la loi que je m'impose, que parce qu'il est le premier; & quelques Extraits, avec les Remarques suivantes, suffiront pour faire prendre de tous les autres, l'idée qui convient à mon entreprise.

Formation d'une nouvelle Compagnie.

La première Flotte étant rentrée dans les Ports de Hollande, deux ans & quatre mois après son départ, ses profits, quoique médiocres, excitèrent la Compagnie à pousser plus loin cette entreprise. Elle apprit alors, que d'autres Marchands d'Amsterdam se proposoient aussi d'envoyer quelques Navires aux Indes. Mais la crainte de se nuire mutuellement, leur fit goûter à tous, le parti de se joindre. Ainsi les deux Flottes n'en composèrent qu'une, au nombre de huit Vaisseaux, qui partirent du Texel le 1er. de Mai 1598, sous le commandement de l'Amiral *Jâques van Neck* (*i*). Le même dessein ayant été formé aussi en Zélande, quelques Marchands de cette Province équipèrent des Vaisseaux à leur tour, & les firent partir. Ces exemples excitèrent les Habitans de Rotterdam, qui formèrent bientôt une Société. Ils mîrent en mer cinq Vaisseaux, dont ils donnèrent la conduite à *Jâques Mahu*, mais pour se rendre aux Moluques par le Détroit de Magellan & la Mer du Sud.

Ses grands succès.

Cependant l'ardeur de la Compagnie d'Amsterdam ne lui permit pas d'attendre le retour de ses huit Vaisseaux. Elle en équipa trois autres, qui firent voile le 4 de Mai 1599, sous le commandement de l'Amiral *Van der Hagen* (*k*). Le 8 de Juillet de la même année, elle vît arriver quatre des premiers, qui après avoir été déchargés, eûrent ordre aussi-tôt, de remettre à la voile sous la conduite de *Jâques Wittekens*. Dans le même tems, quelques Marchands de la même Ville, la plûpart Brabançons, formèrent une nouvelle Compagnie, qui fit partir quatre Vaisseaux au mois de Décembre 1599, avec quatre autres de l'ancienne. Ces huit Bâtimens revinrent deux ans après, chargés de richesses. Mais avant leur retour, la nouvelle Compagnie équipa deux autres Vaisseaux, & l'ancienne y en joignit six,

(*b*) *A.* Relat. des prem. Voy. *ubi sup.* pag. 196. & suiv.

(*i*) La compilation des Journaux de ce Voyage est au Tome I. du Recueil de la Compagnie.

(*k*) *Ibid.* Tome II.

fix, qui mîrent à la voile ensemble dans le cours de 1600, commandés par *Jâques Van Neck*, Amiral du second voyage (*l*).

INTRODUCTION.

Tant d'heureux succès enflammèrent tous les Marchands des Provinces-Unies. Les seules Compagnies d'Amsterdam firent partir quinze Vaisseaux au mois d'Avril 1601. L'année suivante, on en vit revenir trois richement chargés. Ils rapportèrent que le Roi d'Achin, dans l'Isle de Sumatra, s'étoit efforcé de surprendre deux des Bâtimens de 1599; que Corneille Houtman y avoit perdu la vie, & qu'il étoit demeuré quelques Hollandois prisonniers entre les mains des Insulaires. *Paul Van Caerden* (*m*), qui partit la même année avec *Pierre Both*, & qui arriva dans le Port d'Achin, sans avoir appris ce qui s'y étoit passé, y fût exposé aux mêmes insultes. Il étoit difficile d'en ignorer la cause. Dès l'année 1601, les Espagnols irrités de la concurrence d'une troupe de Marchands, avoient armé une puissante Flotte pour surprendre les Vaisseaux Hollandois; & malgré la supériorité de leurs forces, ils avoient été contraints de leur abandonner le passage. Ensuite ayant recours à la ruse, ils avoient envoyé des Emissaires dans toutes les Cours de l'Inde, pour décrier ces nouveaux Commerçans, qu'ils représentoient comme des Pirates, sans foi & sans honneur. Le Roi d'Achin fût d'abord séduit par ces artifices; mais après avoir été détrompé, il reçût favorablement l'Amiral *Bicker*, qui étoit parti de Zélande en 1601, & *Georges Spilbergen* (*n*), qui commandoit la Flotte d'Amsterdam dans le cours de la même année.

Elle est traversée par les Espagnols.

Cependant les Etats Généraux, informés des violences que leurs Sujets avoient à redouter des Espagnols, prirent la résolution de donner à l'avenir des commissions régulières à ceux qui entreprendroient le voyage des Indes, pour les autoriser non-seulement à se défendre, mais à commencer même les attaques, & à traiter en ennemis, tous ceux qui troubleroient leur Commerce (*o*). Avec un pouvoir de cette nature, l'Amiral *Jâques Heemskerk*, attaqua une Caraque Portugaise, qui revenoit de la Chine richement chargée & montée de plus de sept cens hommes. Les Portugais firent quelques efforts pour se défendre; mais la crainte d'être coulés à fond par le canon Hollandois, les força de demander quartier. Ils l'obtinrent. Deux Lettres qui fûrent écrites à l'Amiral après sa victoire, par les Officiers Portugais de Malaca, rendent un témoignage fort honorable à la modération des Vainqueurs. Elles fûrent publiées, pour démentir les fausses idées que les ennemis des Hollandois s'étoient efforcés de répandre; & l'amour de la vérité ne me permet pas ici de les supprimer (*p*). La première étoit dans ces termes, qui ne deshonorent pas d'ailleurs la Nation Portugaise.

Les Hollandois obtiennent divers avantages.

Leur modération prouvée par le témoignage de leurs ennemis.

„ C'est

(*l*) *Ibid.* Tome II. *A.* Avertiss. pag. 12. & suiv.

(*m*) *Ibid.* On trouve au Tome III. un second Voyage de Van Caerden, & un second de Van der Hagen.

(*n*) Tome II. du Recueil de la Compagnie. On verra ici un Voyage de Spilbergen aux Isles Moluques.

(*o*) *Huet* dit, que les Hollandois qui s'établirent les premiers dans les Indes, se contentèrent d'abord de se défendre, lors que les Portugais les attaquoient; Mais qu'enfin voyant qu'une conduite si moderée, n'empêchoit pas ceux-ci de continuer toûjours à troubler leur Commerce, la Compagnie générale résolut de les attaquer vigoureusement à son tour. R. de l'A. *A.*

(*p*) *A.* Avertiss. pag. 14. & suiv.

INTRODUCTION.

Deux Lettres Portugaises.

„ C'EST un ancien usage, que dans les différends qui s'élèvent entre les „ Rois & les Souverains, on s'en prend aux personnes & aux biens de „ leurs Sujets. L'heureux sort de vôtre Amiral a voulu, que la Caraque „ qui venoit de la Chine, soit tombée entre ses mains; ce qui n'a pû arriver „ que par les jugemens impénétrables de la Providence. Malgré cette „ hostilité, je ne laisse pas de vous envoyer les rafraîchissemens qui vous „ seront présentés avec cette Lettre, pour vous marquer ma reconnoissan-„ ce de la composition que vous avez faite à mes Portugais & de la parole „ que vous leur avez tenue. Je vous assûre que je m'en souviendrai à ja-„ mais, & que si j'en trouve l'occasion, je vous rendrai un juste retour. „ Dieu vous ait en sainte garde. A Malaca le 19 Mars 1603". Cette Lettre étoit signée; *Regulos Frammannis*, *Andreas Fernandez*, *Dominigo de Monte*, *Isaac de Cusgago*.

LA seconde portoit: „ Les évenemens de la guerre sont incertains, & „ la victoire est entre les mains de Dieu; les hommes n'étant que des ins-„ trumens pour l'obtenir. La fortune a voulu que vous ayez rencontré „ & pris une riche Caraque, remplie de Marchands, de femmes, d'en-„ fans, tous incapables de défense. J'ai beaucoup de déplaisir que ce „ ne soit pas mon Vaisseau que vous ayez rencontré. Je suis persuadé „ que je vous aurois fait connoître quelle différence il faut mettre entre „ des Soldats & des Marchands pour la défense d'un Navire. J'ai regret „ de ce qui est arrivé aux Hollandois à la Chine, & je trouve que l'affaire „ n'étoit pas assez importante pour mériter une telle vengeance. Cepen-„ dant je vous assûre que l'auteur du désordre a été arrêté & qu'il en sera „ puni par la perte de sa tête. A la vérité, les Bâtimens de vôtre Nation, „ qui m'ont été amenés des Moluques & de la Chine, ont été déchargés, „ mais je n'ai pas laissé de les traiter favorablement. Je vous renvoye, „ avec cette Lettre, le Bâtiment sur lequel sont revenus les Portugais qui „ étoient dans la Caraque que vous avez prise. Je vous assûre que j'aurai „ une éternelle reconnoissance de cette faveur, qui seroit encore plus „ grande, si vous vouliez bien me rendre le Capitaine & le R. Pére *Antoine*, „ avec le reste des Portugais que vous retenez encore, & si vous vouliez „ obtenir du Roi, qu'il nous rendît aussi ceux qui ont été pris dans la Jonque „ de la Chine". Cette Lettre, qui porte la même datte que l'autre (*q*), est signée, *Fernando d'Albuquerque* (*r*).

Premier Voyage d'un Hollandois autour du Monde.

CE fût en 1601, qu'*Olivier Van Noord* revint en Hollande, après un voyage de trois ans, pendant lequel il avoit fait le tour du Monde (*s*). Il étoit parti de Gorée en 1598, & les richesses dont il revint chargé, ne lui firent pas moins d'honneur que la renommée de son voyage.

Faveur des Princes Indiens.

[MAIS rien ne contribua plus aux heureux succès que les Hollandois éprouvérent dans le commencement de leur Commerce, que l'accueil que leur firent plusieurs Princes Indiens. Ennemis sécrets des Portugais, qui les

(*q*) Dans l'Edition de Rouen que nous avons sous les yeux, la première de ces Lettres est dattée du 29. & la seconde du 9 Mars. R. d. E.

(*r*) *A*. Avertiss. pag. 16. & suiv.

(*s*) On verra dans d'autres Parties de cet Ouvrage, l'extrait de ce fameux Voyage, qui est au Tome II. du Recueil de la Compagnie.

les avoient irrités par leur orgueil, par leur tyrannie, & par le zèle indiscret de leurs Missionaires, ils attendoient depuis long-tems, l'occasion de se déclarer contr'eux. Un Auteur Anglois très-digne de foi remarque, que les Hollandois se conduisirent avec beaucoup de prudence, en ce qu'ils n'entreprirent jamais rien contre les Indiens, qu'ils n'exigèrent d'eux aucune contribution, comme avoient fait les Portugais, & qu'ils se contentèrent d'établir leur propre Commerce, & de ruiner celui de ces superbes Européens (t).]

INTRODUCTION.

Réünion de toutes les Compagnies.

Au milieu de ces prosperités, on ouvrit les yeux sur un inconvénient capable de les interrompre, & qui n'auroit pû manquer à la fin, d'en causer la ruine. Ce fût la pluralité des Compagnies qui se formoient de jour en jour, sans aucune correspondance dans leurs projets. Elles chargeoient, dans le même tems, des Vaisseaux pour le même Port; ce qui faisoit baisser le prix des marchandises & chagrinoit beaucoup les gens de mer. Les Etats Généraux ayant pris connoissance de ce désordre, assemblèrent à la Haye, les Directeurs des différentes Compagnies, & les firent consentir à ne former désormais qu'un seul Corps. On fit un Traité, qui fût confirmé par l'autorité des Souverains pour vingt & un ans, à compter de la datte, qui étoit le 20 de Mars 1602 (v). Les principaux articles de ce fameux Établissement méritent d'être observés.

Elle est confirmée par l'autorité des Etats Généraux.

Principaux articles de cet établissement.

Que les Directeurs de la Chambre d'Amsterdam fourniroient pour le premier équipement la moitié; ceux de Zélande un quart; ceux de la Meuse un huitième, & ceux de la Nord-Hollande un autre huitième.

Que l'Assemblée de cette Compagnie générale feroit composée de dix-sept personnes; sçavoir, huit d'Amsterdam, quatre de Zélande; deux de la Meuse, deux de Nord-Hollande, & la dix-septième à tour de rolle, tantôt de Zélande, de la Meuse & de Nord-Hollande; & que cette Assemblée décideroit, à la pluralité des voix, de tout ce qui concerneroit les intérets de la Compagnie.

Qu'on assembleroit ce Corps pour délibérer combien de Vaisseaux on enverroit aux Indes, dans quel tems & dans quel endroit; qu'en général il régleroit tout ce qui appartiendroit à la Compagnie, & que les Chambres particulières exécuteroient ce qui auroit été réglé en commun.

Que l'Assemblée feroit convoquée les six premières années à Amsterdam, les deux suivantes en Zélande; & réciproquement les six autres en Zélande & les deux suivantes à Amsterdam.

Que les affaires importantes dont l'Assemblée ne pourroit convenir, feroient renvoyées à la décision de Leurs Hautes Puissances, & que cette décision feroit exécutée par toutes les Chambres.

Que la Compagnie générale subsisteroit l'espace de vingt & un ans, à compter de 1602; mais que tous les dix ans, on rendroit compte de l'administration, & qu'au premier compte, les Interessés feroient libres de s'en séparer; qu'alors on feroit obligé de leur rendre leur argent, avec un intérêt de sept pour cent, ou même au-dessus, comme l'Assemblée des Dix-sept le jugeroit à propos. Que

(t) *Huet.* Vûë du Commerce des Hollandois, Ch. 13. pag. 123. Add. de l'A. *A.*

(v) *A.* Avertiss. pag. 18. & suiv.

INTRODUCTION.

QUE chaque Particulier, habitant des Provinces-Unies, seroit admis & invité par des affiches publiques, à prendre part aux fonds de la Compagnie, pour la somme qu'il voudroit déposer, à condition qu'elle n'excédât pas cinquante mille florins sous le nom d'une seule personne.

QUE le Capital, pour lequel on souscriroit, seroit remis & payé en trois payemens égaux, aux années 1603, 1604 & 1605.

QUE les Chambres se fourniroient mutuellement les épiceries & les autres marchandises dont elles auroient besoin.

QUE les Provinces ou les Villes dont les Habitans auroient mis cinquante mille florins de Capital dans une des Chambres de la Compagnie, auroient le droit de demander un état des marchandises envoyées & reçûes des Indes, & de ce que ces marchandises auroient produit.

QUE si ce Capital de cinquante mille florins étoit apporté par une seule personne de l'une des Provinces ou des Villes, la Compagnie accorderoit à un Agent de cette Province ou de cette Ville, le droit d'accès & de révision pour tout ce qui se passeroit dans l'Assemblée (x).

Chambres particulières, & nombre des Directeurs.

LES Chambres particulières étoient au nombre de six; celles d'Amsterdam, de Zélande, de Delft, de Rotterdam, de Hoorn & d'Enchuise, dont les Membres, qui étoient alors en grand nombre, devoient être réduits par leur mort, à vingt pour Amsterdam, douze pour la Zélande, sept pour Delft, sept pour Rotterdam, sept pour Hoorn, & sept pour Enchuise. Leurs gages ont été réglés dans la suite, à trois mille cent florins de banque par an, pour chaque Directeur de la Chambre d'Amsterdam; deux mille cinq cens pour ceux de la Chambre de Zélande, & douze cens pour ceux des quatre autres Chambres. Les Provinces, & même plusieurs Villes, ont obtenu dans plusieurs Chambres, une place de Directeur, à douze cens florins de gages, dont la commission n'est ordinairement que pour trois ans. Les Villes de Harlem & de Leyde députent aussi, pour sept ans dans la Chambre d'Amsterdam, un Directeur, qui est compris dans le nombre des vingt ordinaires, aux gages de trois mille cent florins.

Leurs gages.

Réglemens ultérieurs.

ON convint encore, que la Compagnie pourroit non-seulement faire des Contrats dans les Indes avec les Habitans naturels du Pays, au nom de Leurs Hautes Puissances; mais y bâtir des Forts, y établir des Gouverneurs, y entretenir des Troupes & des Officiers de Justice; avec cette restriction, que ces Officiers preteroient serment de fidélité à Leurs Hautes Puissances, pour l'administration Militaire, & à la Compagnie, pour le Commerce.

QUE personne ne pourroit naviguer à l'Est du Cap de Bonne-Esperance, ou par le Détroit de Magellan, pendant vingt & un ans, à compter de 1602, sous peine de confiscation des Vaisseaux & de la charge.

QUE toutes les épiceries seroient vendues suivant le poids d'Amsterdam, &c.

EN reconnoissance de cet Octroi, la Compagnie s'engagea à payer à Leurs Hautes Puissances, vingt-cinq mille florins, que l'Etat voulut bien hazarder,

(x) A. Introd. au Recueil, pag. 10. & suiv.

zarder, aux conditions suivant lesquelles les Particuliers y participoient. Dans la suite elle s'est obligée de payer à l'Etat trois pour cent de sortie, pour tout ce qu'elle envoye aux Indes; excepté pour l'argent, dont elle ne paye rien, non plus que pour tout ce qu'elle reçoit des Indes.

INTRODUCTION.

Succès de la Compagnie dans les Indes, contre les Portugais.

AINSI la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales étant devenue un Corps considérable, dont le Capital étoit de six millions six cens mille livres, on la vît bien-tôt profiter de tous ses avantages (y). Elle équipa d'abord une Flotte de quatorze grands Vaisseaux, qui mit en mer dès le mois de Juin 1602, sous le commandement de l'Amiral *Wybrand van Warwyck* (z). L'année suivante, un Yacht, envoyé pour annoncer l'arrivée de plusieurs autres, rapporta ce qui s'étoit passé entre l'Amiral *Wolfert Hermanszen* & Dom *André Furtado de Mendoza*, qui ayant entrepris de chasser les Hollandois des Indes, avoit été battu devant Bantam. Un autre combat, que l'Amiral *Van Neck* avoit livré aux Moluques, contre trois Vaisseaux Portugais, avoit été moins heureux, puisqu'il avoit été forcé d'abandonner le combat après avoir perdu quelques doigts de la main droite. Sur ces nouvelles, la Compagnie fit partir, le 18 Décembre, une autre Flotte de treize Vaisseaux, commandée par *Etienne Van der Hagen* (a).

Edit impérieux du Roi d'Espagne, & l'effet contraire qu'il produit.

L'ANNÉE 1605., fût célèbre par une Déclaration du Roi d'Espagne, portant défense aux Habitans des Provinces-Unies, sous peine de punition corporelle, d'exercer le Commerce en Espagne & dans les Indes Orientales & Occidentales. Mais au lieu d'intimider la Compagnie, cet impérieux Edit ne fit que relever son courage. Elle fit équiper aussi-tôt, une Flotte d'onze Vaisseaux, en marchandise & en guerre, dont elle donna le commandement à l'Amiral *Corneille Matelief* (b). A peine cette Armée fût-elle en mer, que les Directeurs en préparèrent une autre, composée de huit Vaisseaux, qui fûrent pourvûs de Soldats autant que d'équipages, & qui reçûrent ordre de demeurer, s'il étoit nécessaire, dans les Mers & les Ports des Indes, pour la défense des Comptoirs Hollandois. *Paul Van Caerden* (c) fût nommé Amiral de cette Flotte. Deux Vaisseaux du premier de ces trois équipemens, qui revinrent chargés de cloux de girofle & d'autres épiceries, annoncèrent le retour de l'Amiral Van der Hagen. Il avoit pris plusieurs Vaisseaux sur les Espagnols & sur les Portugais. Il leur avoit enlevé leur Fort d'Amboine. Il avoit rasé celui de Tidor, & les avoit entiérement chassés des Moluques. Mais cette expédition fit naître une grosse querelle entre la Hollande & l'Angleterre, parce que les Anglois avoient favorisé les ennemis de la Compagnie, en leur fournissant de la poudre & d'autres provisions.

Conclusion de la Tréve.

ON négocioit alors la paix dans les Pays-Bas. La Compagnie, pour faire connoître que les Provinces-Unies n'étoient pas disposées à se désister de la Navigation aux Indes, équipa une nouvelle Flotte de treize Vaisseaux, &

(y) *A. ibid.* pag. 13. & suiv.
(z) Tome II. du Recueil de la Compagnie. *A.* Avertiss. pag. 19.
(a) Tome III. du même Recueil. *A.* Avertiss. pag. 20.
(b) Même Recueil, Tome III, pag. 191.
(c) Tome III du même Recueil. *A.* Avertiss. pag. 20.

& lui donna pour Amiral *Pierre Willemsz Verboeven* (*d*), dont le courage s'étoit signalé sous Heemskerk au combat de Gibraltar. Le Commerce dévint un des principaux objets de la négociation. Mais les difficultés faisant traîner cette affaire en longueur, on fut étonné de la vigueur avec laquelle les dernières résolutions des Etats Généraux furent proposées dans ces termes: „ Ou que par le Traité de paix, l'Espagne consentiroit au Commer„ ce dans les Indes; ou qu'il feroit permis par une Tréve de quelques an„ nées; ou que les choses demeureroient sur le pied où elles étoient alors „ dans les Pays situés au-delà du Tropique du Cancer, & que chacun y fe„ roit la guerre & ménageroit ses propres avantages, comme on avoit „ commencé ". La Tréve fût acceptée & conclue pour douze ans. Mais avant la conclusion du Traité, les Hollandois avoient fait le Siége de Malaca, qu'ils fûrent obligés d'abandonner, pour combattre une Flotte Portugaise, & s'étoient emparés de Machian, une des Isles Moluques, avec l'espérance de se rendre bien-tôt maîtres de Ternate (*e*).

La Guerre contre les Espagnols est renouvellée.

La Tréve ayant été publiée dans les Pays-Bas, on prit soin d'en informer promptement les Espagnols & les Hollandois, par une Pinasse chargée des passeports de l'Espagne; & la Compagnie, qui ne mettoit plus de bornes à ses projets, accorda aux Matelots & aux Soldats de ses Flottes, la liberté de mener aux Indes leurs femmes & leur enfans (*f*). Les affaires se trouvèrent si florissantes en 1615, qu'elle envoya une puissante Flotte dans la Mer du Sud, par le Détroit de Magellan, dans l'espérance d'affoiblir de ce côté-là les Espagnols, contre lesquels la Guerre s'étoit renouvellée, & de continuer le voyage aux Indes par cette route. *Georges Spilbergen*, qui fût nommé pour la commander, revint en Hollande après deux ans d'absence, pendant lesquels il avoit fait le tour du Monde (*g*). Quelques Marchands cherchèrent, dans cet intervalle, le moyen de supplanter la Compagnie & d'envahir une partie de son Commerce. Ayant résolu de tenter le passage dans la Mer du Sud, par quelqu'autre endroit que le Détroit de Magellan, ils équipérent deux Vaisseaux, qu'ils firent partir sous la conduite de *Corneille-Guillaume Schouten* & de *Jaques le Maire*, au mois de Juin 1615 (*h*). Ils trouvèrent effectivement un passage, qui fût nommé le *Détroit de le Maire;* & pénétrant dans la Mer du Sud, ils traversèrent jusqu'aux Moluques. Mais lorsqu'ils fûrent arrivés à Batavia, les Officiers de la Compagnie se saisirent de leurs Vaisseaux, parce que leur entreprise étoit contraire à l'Octroi des Etats. Les années suivantes fûrent si favorables à la Compagnie, que dans le cours de 1618 & 1619, la seule cargaison de dix Navires fut estimée entre six & sept millions. *Laurent Reaal*, personnage d'un sçavoir & d'une prudence distinguée, lui servit beaucoup à repousser les efforts des Espagnols. On vit arriver, en 1621, sur le Vaisseau *Goede Vreede*, cinq enfans de Rois & de Princes, qui venoient recevoir en Hollande les principes du Christianisme & d'une bonne éducation (*i*).

La Compagnie fleurit.

CE-

(*d*) *Ibid.* Tome IV. *A.* Avertiss. pag. 21.
(*e*) *A.* Avertiss. pag. 22. & suiv.
(*f*) *A. ibid.* pag. 23.
(*g*) Tome IV. du Recueil de la Compagnie. *A.* Avertiss. pag. 24 & suiv.
(*h*) Même Tome. *A.* Avertiss. pag. 25.
(*i*) *A.* Avertiss. pag. 25. & suiv.

Introduction.

Cependant l'Octroi des Etats devant finir en 1622, il s'éleva des différends si animés entre les Directeurs & quelques-uns des Intéressés, que Leurs Hautes Puissances fûrent obligées de les évoquer à leur Tribunal. Ces sages Médiateurs rétablirent la paix par leur prudence. Les comptes fûrent rendus. La distribution se fit à vingt-cinq pour cent, qui fûrent payés en girofle. Ensuite la Compagnie obtint un nouvel Octroi (*k*), de la même durée que le premier. Les démêlés de Commerce entre les Hollandois & les Anglois furent aussi terminés, moyennant une somme de huit cens mille livres que la nouvelle Compagnie paya à ces derniers, à titre de dédommagement (*l*).

Elle obtient un nouvel Octroi.

Depuis la découverte d'un nouveau passage à la Mer du Sud, Leurs Hautes Puissances, de concert avec la Compagnie, avoient pris la résolution d'envoyer quelques Flottes aux Indes par cette route. Le premier armement qui suivit les traces de Le Maire, fût commandé par *Jâques l'Hermite* (*m*). La Compagnie reconnût que tous les avantages qui avoient rendu jusqu'alors son Commerce si florissant, étoient dûs principalement à la conduite des Amiraux. Une considération si importante, l'engagea dans la suite, à ne rien ménager pour ce choix (*n*). Les forces qu'elle confioit à leur prudence, répondant toûjours aux difficultés qu'elle leur proposoit à vaincre, elle a réussi par degrés, non-seulement à diminuer le pouvoir des Espagnols & des Portugais dans les Indes, mais encore à s'établir sur les ruines des derniers, en se rendant maîtresse de leurs principaux établissemens (*o*). [C'est ce que nous allons exposer succinctement dans le reste de cette Introduction.

On a déjà remarqué ci-dessus, qu'en 1605, la Compagnie enléva l'Isle d'Amboine aux Portugais. Ce fût-là le premier Etablissement solide, qu'elle eût dans les Indes, & actuellement cette Isle forme encore un de ses principaux Gouvernemens. Cette Conquête fût bientôt suivie de celle des autres Isles Moluques, & par-là les Hollandois devinrent maîtres des épiceries, c'est-à-dire, du plus riche & du plus important Commerce qu'il y ait au Monde. Ils voulurent aussi en 1606, s'emparer de la Ville de Malaca. Mais ils y trouvèrent une résistance si opiniâtre, qu'ils fûrent obligés de renvoyer l'exécution de ce dessein, à une autre occasion.

Ses Conquêtes, & ses Etablissemens.

Les Espagnols convaincus par l'expérience, qu'il leur étoit impossible, de forcer les Hollandois à abandonner les Indes, leur offrirent de faire la paix avec eux, & de les reconnoître pour un Peuple libre, à condition qu'ils renonceroient au Commerce des Indes. Quelque considérables que fussent ces propositions, les Etats les rejettèrent absolument, préferant de continuer

Tréve avec l'Espagne.

(*k*) La datte de ce renouvellement est le premier de Janvier 1622. *A.* 1623.

(*l*) *A.* Avertiss. pag. 27.

(*m*) Recueil de la Compagnie, Tome V. *A.* Avertiss. pag. 28.

(*n*) *A.* Avertiss. pag. 30.

(*o*) Mr. Prevost renvoye ici le Lecteur aux Relations mêmes, pour y prendre une juste idée des forces & de l'éclat du Gouvernement de la Compagnie Hollandoise; content, dit-il, de l'y avoir préparé par cette courte Introduction; mais l'Auteur Anglois a jugé nécessaire, d'y ajoûter tout ce qui suit, & l'on s'assûre d'avance, que cette Addition ne paroitra pas une des moins importantes. Un Lecteur curieux, n'aime pas qu'on l'abandonne sur le point même où il cherche, par goût, à s'instruire. R. d. E.

INTRODUCTION.

nuer une Guerre qu'ils soûtenoient déjà depuis si long-tems, & dans laquelle ils n'étoient entrés que pour obtenir cette Liberté qu'on leur offroit actuellement, mais qu'ils croyoient acheter trop cher, en sacrifiant un Commerce dont ils se promettoient les plus grands avantages. Ce fût aussi pour la même raison, qu'en 1609, ils ne voulûrent signer la Tréve, qu'à condition qu'ils pourroient trafiquer librement, aux Indes Orientales, dans toutes les Places qu'ils avoient frequentées pendant la Guerre.

Commerce au Japon.

Les Espagnols observèrent si mal cette Tréve, que la Compagnie fût obligée de continuer la Guerre contr'eux dans les Indes. Celà ne l'empécha pas de pousser son Commerce, qu'elle étendit même jusqu'aux parties les plus réculées de l'Orient, où elle n'avoit pas encore pénetré. Celui du Japon, que les Hollandois établirent en 1611, fût pour eux de la dernière conséquence. Aussi l'ont-ils cultivé avec tant de soin, qu'ils sont venus à bout d'en exclure tous les autres Peuples de l'Europe, & que depuis l'An 1616, ils en sont restés seuls en possession. Le Fort que le Roi de Bisnagar leur permit de bâtir sur la Côte de Coromandel, les mît à couvert du ressentiment & des insultes des Portugais de St. Thomas, affermit leur Commerce dans ces Contrées, & le rendit un des plus considérables des Indes.

Fondation de Batavia.

En 1619, ils jettèrent les fondemens de la Ville de Batavia, qu'ils bâtirent sur les ruines de la petite Ville de Jacatra, dans l'Isle de Java. Ils la fortifièrent si bien, que dans la suite elle fût en état de soûtenir trois Siéges contre les Rois de cette grande Isle. Dès que Batavia fût fini, la Compagnie en fit la Capitale de tous les Pays qu'elle possédoit dans l'Asie, & le centre de tout son Commerce dans ces Contrées. Le Général de la Compagnie y fixa sa résidence: Il démeure dans la Citadelle avec sa Cour & son Conseil. Comme cette Ville s'embellit à proportion que la Compagnie fleurissoit, elle devint en peu de tems la merveille de l'Asie, par sa beauté & l'abord de tous les Vaisseaux qui naviguent sur les Mers des Indes.

Les Hollandois prennent Malaca.

La Tréve conclue entre les Espagnols & les Hollandois, expirant en 1621, on se prépara de part & d'autre à recommencer la Guerre, tant dans le nouveau que dans l'ancien Monde. Les Hollandois remportèrent plusieurs avantages sur les Portugais dans les Indes. Le plus grand de tous fût la Conquête qu'ils firent en 1640, de la Ville de Malaca & du Détroit de ce nom, qui est le plus considérable de toute l'Asie. Les Portugais ne possédoient en effet, aucune Place dans les Indes d'une aussi grande importance que Malaca. Elle est admirablement bien située pour le Commerce de la Chine, & des Isles Moluques; & défendue par une forte Garnison, & une Flotte qui répandoit la terreur dans toutes les Isles voisines (p).

Le premier Décembre de la même Année, les Portugais ayant secoué le joug des Espagnols, placèrent sur le Trône le Duc de Bragance, qui fût reconnu pour Roi, dans tous les Pays qui étoient de la dépendance du Portugal, tant en Asie, qu'en Afrique & en Amerique. Comme les Portugais n'étoient en guerre avec les Hollandois, qu'en qualité de Sujets du Roi d'Espagne, dès qu'ils se fûrent soustraits à son obéissance, ils tâchèrent de faire

(p) *Huet.* Vuë du Commerce des Hollandois. Chap. 13. Sect. 3.

faire alliance avec les ennemis de ce Monarque. C'eſt ce qui produiſit une Tréve, qui fût conclue en 1641., & qui s'étendoit à tous les Pays qui appartenoient aux deux Nations, dans quelque partie du Monde qu'ils fûſſent ſitués. On convint que de part & d'autre, on auroit le droit de naviguer librement par tout, & que chacun conſerveroit ce qu'il poſſédoit, tant dans les Indes Orientales qu'Occidentales, lors de la publication de la Tréve.

INTRODUCTION.

Malgré ce Traité, les Hollandois continuant toûjours à pouſſer leurs Conquêtes, enlevèrent aux Eſpagnols, ou plûtôt aux Portugais, les Villes de Gale, & de Columbo, qui ſont les deux meilleures Places que ces derniers eûſſent dans l'Iſle de Ceylon ou Ceylan. Cette acquiſition valût aux Hollandois, le Commerce de toute la canelle, & les rendît maîtres en quelque manière, du Detroit qui eſt entre cette Iſle, & le Cap Comorin, de ſorte qu'ils commandoient aux deux principaux paſſages de toutes les Mers des Indes. Les Portugais ſe plaignirent de cette infraction de la Tréve, mais voyant qu'ils n'étoient point écoutés, ils réſolurent de prendre eux-mémes, la ſatisfaction qu'on leur refuſoit. Ils excitèrent donc, une revolte générale dans le Bréſil, Province de l'Amérique méridionale, enlevèrent aux Hollandois tout ce qu'ils poſſédoient dans ces Contrées, & ruinèrent preſque leur Compagnie des Indes Occidentales.

Gale & Columbo.

Ils perdent le Bréſil.

La Guerre ſe ralluma auſſi dans l'Orient, & dura ſeize ans. Pendant ce tems-là, les Hollandois ſe rendirent maîtres de preſque tout ce qui reſtoit de Commerce aux Portugais dans les Indes. Ils prirent en 1661. la plûpart des Châteaux & des Forteresses, depuis l'entrée de la Mer des Indes juſqu'à Surate, & jettèrent une ſi grande frayeur dans l'eſprit des Portugais, par la rapidité de ces Conquêtes, que ces derniers craignirent, que la Ville même de Goa ne fût obligée de ſubir le joug. Outre tant d'avantages, les Hollandois gagnèrent encore près de Dabul une Bataille, dont les ſuites fûrent très-funeſtes aux Portugais. Car pluſieurs petits Rois, dont les Etats ſont ſitués le long de cette Côte, ſe rangeant du côté des Vainqueurs, abandonnèrent leurs anciens Maîtres Européens, pour ſe mettre ſous la protection des Hollandois, que la Conquête de l'Iſle & de la Ville de Medea, rendit encore maîtres du Détroit de Chiloa.

Grands avantages qu'ils remportent ſur les Portugais.

Les fraix & les embarras que la Guerre cauſoit à la Compagnie, ne l'empêchèrent cependant pas, de mettre en œuvre les moyens les plus propres à faire fleurir ſon Commerce. En 1653, elle forma un nouvel établiſſement au Cap de Bonne-Eſpérance, pour la commodité de ſes Vaiſſeaux qui alloient aux Indes. C'eſt à-préſent une Colonie très-floriſſante, qui a une grande Ville, & un Fort qui commande toute la Côte. L'air en eſt excellent, & le terroir très-fertile, ce qui rend ce Port d'une fort grande utilité pour les Hollandois; leurs Flottes pouvant toûjours y charger de nouvelles proviſions, tant en allant aux Indes qu'au retour.

Leur établiſſement au Cap de Bonne-Eſpérance.

La Compagnie avoit taché pluſieurs fois de s'ouvrir un Commerce à la Chine. Quoique toutes les différentes tentatives qu'elle avoit faites dans ce deſſein, eûſſent été inutiles, elle ne ſe rébuta cependant pas, & réſolut en 1655, de faire un plus grand effort que jamais. Elle envoya donc une ſplendide Ambaſſade au Prince Tartare qui étoit dans ce tems-là Empereur de la Chine. On crût alors généralement, que les Hollandois auroient réüſſi

 au

INTRODUCTION.

au gré de leurs désirs, s'ils n'eûssent pas été traversés par leurs ennemis, les Jésuites & les Portugais, à qui ils ont cependant payé chérement dans la suite, les mauvais services qu'ils en reçûrent en cette occasion. En 1661., la Compagnie essuïa de la part des Chinois, une nouvelle mortification qui lui fût encore plus sensible. Elle se vît forcée d'abandonner l'Isle de Formose. La situation de cette Isle entre la Chine & le Japon, rendit sa perte très-considerable pour les Hollandois, à cause du grand Commerce qu'ils faisoient avec ces deux Empires (q).

Ils sont chassés de Formose.

La même Année, les Hollandois & les Portugais, las d'une Guerre également ruineuse pour les uns & pour les autres, firent la paix à la Haye, par la médiation du Roi d'Angleterre. En vertu de ce Traité, les Hollandois cédèrent tout le Brésil aux Portugais, qui leur donnèrent en échange, une bonne somme d'argent, & leur accordèrent quelques autres avantages relativement au Commerce. Cette Paix ne fût cependant point observée aux Indes Orientales, à cause de l'extrême jalousie qui régnoit entre le Vice-roi de Goa, & le Général de Batavia. Les Portugais fûrent les seuls qui en souffrirent. Les Hollandois leur enlevèrent en 1663. les meilleures Places qu'ils eûssent sur les Côtes de Malabar, telles que Coulon, Cananor, Cochin, & Cranganor. De cette manière, une étenduë de près de cent cinquante lieues de long de cette Contrée maritime, changea de maître, en moins d'un an, ce qui augmenta considerablement le Commerce de la Compagnie dans les Provinces de Guzurate & de Bengale.

Ils s'emparent de Cochin & de quelques autres Places.

Les Portugais n'étoient pas les seuls ennemis que les Hollandois eûssent à combattre. Ils eûrent encore d'autres Guerres à soûtenir contre plusieurs Rois des Indes, & en particulier contre celui de Macassar, qu'ils ne pûrent venir à bout de soûmettre, qu'avec beaucoup de tems & de peine. Les Sujets de ce Prince, Nation féroce & belliqueuse, non-contens de piller & de tuer ceux qui étoient au service de la Compagnie, troubloient encore son Commerce d'épiceries, par leurs fréquentes incursions, & tout portoit à croire, que le Roi lui-même avoit part au butin. Mais enfin les Hollandois l'attaquèrent avec de si grandes forces, qu'ils le reduisirent à demander la paix, & à se soûmettre aux conditions qu'il plût au Conseil de Batavia de lui imposer. Par ce Traité, qui fût conclu en 1669, ce Roi fût obligé de livrer aux Vainqueurs, entr'autres Forteresses, celle de Macassar même. De cette manière la Compagnie fût delivrée du plus dangereux ennemi qu'elle eût aux Indes, & se vit en même tems maîtresse de toutes les Isles Moluques, dont le Commerce avoit été interrompu pendant plusieurs années.

Macassar cédée aux Hollandois.

Après une longue suite d'heureux succès, les Hollandois envoyèrent des Troupes à St. Thomas, Ville située sur la Côte de Coromandel. Elles étoient destinées, à aider le Roi de Golconde, à recouvrer ses Etats, dont les François s'étoient emparés, & d'où l'on vint enfin à bout de les chasser.

Ils chassent les François de la Côte de Coromandel.

Environ l'an 1680, le Roi de Mataran ou Samarang dans l'Isle de Java, céda à la Compagnie, les Villes de Japara & de Cheribon, qui sont situées sur la même Côte. Elle fût redevable de ces acquisitions, au secours qu'elle avoit

Nouvelles acquisitions de la Compagnie dans l'Isle de Java.

(q) Huet. *ibid.*

avoit donné à ce Prince, contre ses deux Frères, qui s'étoient rebellés contre lui. Le Roi de Mataran en devint par-là plus puissant, mais d'un autre côté, il resta dans la dépendance des Hollandois. Une pareille occasion les rendit maîtres, à-peu-près dans le même tems, de la Ville de Bantam, située aussi dans l'Isle de Java. Le Fils du Roi de Bantam s'étant revolté contre son Père, & ayant été soûtenu par les Hollandois, il leur céda cette Ville, qui a une des meilleures Rades de toutes les Indes. Son Port étoit autrefois fréquenté par tous les Marchands de l'Europe, que le Commerce du poivre y attiroit principalement; mais depuis qu'il est tombé entre les mains des Hollandois, ils en ont défendu l'abord à tous les Vaisseaux étrangers, & transferé tout le Commerce à Batavia. Les Anglois fûrent extrêmement irrités, de se voir exclus d'un Port, où depuis long-tems, ils avoient établi le centre du Trafic qu'ils faisoient aux Indes. Ils accusèrent les Hollandois d'avoir allumé par leurs artifices, la Guerre de Bantam, afin de se rendre maîtres de l'Isle de Java, d'attirer à eux tout le Commerce des Indes, & d'en exclure toutes les autres Nations de l'Europe. Cette grande querelle n'a été terminée qu'au bout de plusieurs années. INTRODUCTION.

TELLE est en abrégé, la manière dont les Hollandois se sont établis dans les Indes Orientales. Tout ce qu'ils possédent dans cette Partie du Monde, tout ce qu'ils y ont de pouvoir, ils l'ont acquis aux dépens des Portugais, auxquels ils ont enlevé presque tout leur Commerce, & les principales Places qu'ils avoient dans l'Orient. Goa & Diu sont les seules Villes de quelque importance, dont ils n'ayent pas encore pû se rendre maîtres, quoi qu'ils ayent tâché plusieurs fois de le faire. Il y a cependant toute apparence, qu'ils viendront à bout, tôt ou-tard, de les ôter aux Portugais, auxquels après cette perte, il ne restera plus rien dans les Indes (r). C'est ainsi que les Hollandois sont enfin parvenus à les détruire, & ont exécuté seuls, ce que toutes les Puissances maritimes des Indes, jointes à celles de l'Egypte, avoient si long-tems, & toûjours inutilement tâché de faire. Au reste les Portugais auroient tort, de se plaindre de cette etonnante revolution, puisque, quelque fatale qu'elle leur aît été, ils n'ont cependant pas eû de plus grands maux à souffrir de la part des Hollandois, qu'ils n'en avoient eux-memes fait aux Arabes & aux Indiens (s).]

Les Hollandois achèvent de ruiner les Portugais dans les Indes.

(r) Huet. *ibid.*

(s) Fin des Add. de l'A. *A.*

§. I.

Premier Voyage des Hollandois aux Indes, sous Houtman.

LES quatre Vaisseaux de la première Flotte Hollandoise (a), mîrent à la voile le 2 d'Avril 1595. [Le 19, ils passèrent par les Isles Canaries, & HOUTMAN. 1595.

(a) On a vû dans l'Introduction, la qualité & le nom des quatre Vaisseaux, avec les motifs de leur voyage. Mais on doit avertir ici, qu'en supprimant ce qui ne mérite pas l'attention du Lecteur dans cette Relation, il a paru nécessaire de ne pas passer trop légérement, sur les circonstances qui la distinguent, en qualité de premier voyage d'une Nation à qui les Indes & la route étoient encore inconnues.

& le 26, après avoir eû en vûe celles du Cap Verd, ils abordèrent à l'Isle de Maïo, où ils trouvèrent une petite Eglise, & quelques autres marques qui leur firent juger qu'elle étoit habitée; quoi que personne ne s'offrit à leurs yeux (*b*).] Leur Navigation n'eût rien de plus remarquable jusqu'au 28, que tous les gens de l'équipage, frappés des moindres circonstances dans les nouvelles latitudes où ils pénétroient de jour en jour, observèrent à la hauteur de treize degrés trente minutes du Nord, qu'ils avoient le Soleil sur leur Zenith, ou droit sur leur tête, de-sorte qu'il ne faisoit pas d'ombre.

Première rencontre des Hollandois & des Portugais.

Le 4 de Mai, ils découvrirent deux Caraques Portugaises, qui les ayant vûs aussi, firent tous leurs efforts pour les éviter; mais enfin, s'étant approchés les uns des autres, sans aucune disposition à s'offenser mutuellement, les Portugais déclarèrent, que suivant leur estime, on devoit être à quatre-vingt lieues des terres d'Afrique; qu'ils étoient partis de Lisbonne depuis vingt jours, au nombre de cinq Vaisseaux, tous destinés pour Goa; qu'une des deux Caraques portoit l'Archevêque de cette Ville, quatre cens Soldats, cent cinquante Matelots & dix-huit piéces de canon de fonte. Ils firent présent aux Hollandois de quelques confitures de Portugal, & reçûrent d'eux des fromages & des jambons. Ils ne se séparèrent pas même sans s'être salués fort civilement, chacun d'un coup de canon. Une rencontre si tranquille, étoit un prélude bien trompeur, pour les longues haines & les guerres sanglantes, dont ce voyage des Hollandois devoit être la première occasion.

Civilités qu'ils se font entr'eux.

[Le 10, ils rencontrèrent cinq Vaisseaux Hollandois & deux Barques Portugaises, qui revenoient ensemble de St. Thomas. Après s'être régalés réciproquement, ils se séparèrent, & continuèrent leur route de part & d'autre. Ils trouvèrent des courans rapides, qui les firent reculer de cinq ou six jours (*c*).] Le 14 de Juin, les quatre Vaisseaux passèrent la Ligne, sans autre incommodité qu'un grand calme & beaucoup de chaleur. Ils ne manquèrent point, après l'avoir passée, de porter à l'Est autant qu'il leur fût possible, pour doubler les Abrolhos, fameux rochers qui s'étendent depuis la Côte du Brésil, jusqu'à trente lieues en mer, & qui faisoient l'épouvante de la navigation. [S'ils avoient eû le malheur de s'y engager, ils n'auroient pas pû continuer leur voyage, & auroient été obligés de revenir en Europe. Mais le 27, ils eûrent la satisfaction de voir, qu'ils avoient passé les rochers & toutes les basses, & qu'ils étoient à dix-huit degrés de latitude méridionale. Le 31, ils commencèrent à voir floter des Trumbas, ou poignées de joncs, avec leurs racines, ce qui est une marque qu'on n'est pas loin du Cap de Bonne-Esperance (*d*).]

Les maladies forcent les Hollandois de relâcher dans la Baye déserte de San-Bras.

Le scorbut causoit déjà tant de ravage dans la Flotte, qu'on ne comptoit pas moins de cinquante malades sur chaque Vaisseau. On soûpiroit après la vûe de la terre, lorsqu'elle se présenta le 2 d'Août vers le soir. Le Pays parût d'abord haut & montueux, mais on trouva qu'il s'abbaissoit à mesure qu'on rangeoit la Côte; & le lendemain, on découvrit une Rivière, dont l'embouchure étoit traversée d'un banc. Le soir, on découvrit le Cap des Aiguilles, qui est fort bas; & le 4, on entra dans la Baye que les Portugais

(*b*) Add. de l'A. *A*.
(*c*) Add. de l'A. *A*.
(*d*) Add. de l'A. *A*.

gais ont nommée *Aguada de San-Bras*; lieu peu fréquenté à cause de sa situation, qui est exposée à tous les vents, excepté celui du Nord. La Côte est fort haute, & sur la pointe occidentale on voit un arbre, qu'on prendroit d'abord pour un petit Château. Cette Baye est à quarante-cinq lieues du Cap de Bonne-Espérance. On y rencontre une petite Isle, ou plutôt un grand rocher, couvert de penguins de la grandeur d'un oison. Les Hollandois admirèrent ces oiseaux, qu'ils ne connoissoient encore que par les Relations des Portugais. Les penguins n'ont pas d'ailes, ou du moins elles sont si courtes qu'elles ressemblent plutôt à une fourrure & à du poil de bêtes. Mais au lieu d'aîles, ils ont une nageoire de plumes, qui leur sert à fendre l'eau. Dans un lieu où l'on ne voyoit jamais d'hommes, ils se laissoient prendre sans faire aucun mouvement pour s'enfuir. Mais on leur trouva la peau si dure, qu'à-peine un coup de sabre pouvoit leur couper la tête. Il y avoit sur le même rocher quantité de chiens marins, qui se mîrent en défense contre les Matelots. On en tua quelques-uns. Le besoin de vivres n'étoit pas assez pressant, pour faire trouver du goût à de si mauvais alimens.

Ils admirent des penguins & des chiens de mer.

Les Hollandois, bien éloignés de prévoir qu'ils devoient avoir quelque jour des établissemens considérables sur cette Côte, pensèrent d'abord à reconnoître le Pays. Pendant qu'ils étoient écartés du rivage, sept hommes noirs ayant suivi leurs traces, vinrent à la Chaloupe, qui étoit demeurée au bord de l'eau. Les Matelots, à leur retour, leur offrirent des coûteaux, de la toile, des sonnettes & de petits miroirs, qu'ils acceptèrent sans marquer qu'ils en fissent beaucoup de cas. On leur offrit du vin & du biscuit, dont ils parûrent plus satisfaits. Ils comprîrent les signes par lesquels on leur demanda des moutons & des vaches, & les Matelots crûrent entendre aussi, qu'ils promettoient d'en amener le lendemain.

Ils se lient avec les Habitans.

Quelques gens de l'équipage étant retournés à terre le lendemain, découvrirent un beau Pays, entre-coupé de bois odoriférans & semé de fleurs. Ils y remarquèrent des vestiges d'hommes, de bestiaux & de chiens; mais ils fûrent extrêmement surpris, de trouver à terre les miroirs, les sonnettes & même la toile, dont on avoit fait présent la veille aux Négres. En retournant à la Chaloupe, ils y virent quelques-uns de ces farouches Habitans, qui paroissoient occupés à l'admirer, mais qui se retirèrent aussi-tôt qu'ils eûrent apperçû des hommes qui leur ressembloient si peu. Leur légèreté étoit extrême à traverser les bois. Cependant ils revinrent bien-tot; & lorsqu'on leur eût montré du fer, qu'ils appelloient *Cori*, ils promîrent d'amener des bestiaux & de les donner en échange. Après midi, vingt hommes de la Flotte descendirent encore au rivage & tentèrent inutilement de découvrir des maisons. Les Sauvages se mîrent à leurs côtés, & marchèrent avec eux, sans tenir aucun chemin & sans en faire connoître. Ils marchoient quand ils voyoient marcher les Matelots. Ils s'arretoient & s'accroupissoient sur leur derrière & sur leurs talons, lorsque les autres cessoient de marcher. Enfin les Matelots perdant l'espérance de se faire mieux entendre, revinrent le soir à bord. Le 7, ils retournèrent à terre au nombre de vingt-trois, tous gens de résolution, & déterminés à trouver les lieux où les Sauvages faisoient leur demeure. Après avoir marché l'espace d'une

Comment ils en obtiennent des rafraîchissemens.

HOUTMAN. 1595.

d'une demie-heure, ils les virent paroître avec six moutons, pour lesquels on leur donna une barre de fer du poids de trente livres, & quelques piéces d'argent. Mais la difficulté de partager cette barre, fit naître une querelle. Aussi-tôt les Sauvages allumèrent du feu, pour avertir leurs Compagnons par la fumée. Les Matelots l'éteignirent. Mais au même moment, les Sauvages s'étant saisis de deux moutons, prirent la fuite avec ces deux animaux. Les quatre autres furent portés dans les Chaloupes.

Ils font des marchés fort avantageux.

CEPENDANT d'autres Négres ayant suivi les Matelots dans leur retraite, promirent par des signes, qu'ils améneroient un plus grand nombre de bestiaux. Cette promesse & la manière dont elle fut reçûe, rétablirent aussi-tôt la paix. Les Hollandois firent boire du vin d'Espagne aux Sauvages. Ils eûrent la liberté de remplir leurs tonneaux d'une eau fort claire, qui couloit des montagnes au côté occidental de la Baye. Un petit retranchement de pierre qu'ils apperçûrent près de l'aiguade, leur fit juger, que d'autres Européens y étoient venus faire de l'eau. Le lendemain on mit plus de monde à terre. Les uns pêchérent des huîtres, où l'on trouvoit des perles. D'autres cueillirent un grand nombre d'herbes odoriférantes, qui étoient de toutes parts en abondance. Bien-tôt les sentinelles donnèrent avis, qu'on voyoit paroître des Sauvages avec quantité de bestiaux. On leur offrit le fer qu'on avoit apporté, & le marché se fit avec une satisfaction mutuelle. Les jours suivans, c'étoient les Sauvages qui venoient attendre les Chaloupes sur le bord de la Mer. On eût deux beaux bœufs & trois moutons, pour une barre de fer du poids de soixante-dix livres, divisée en cinq piéces; un autre bœuf pour une mauvaise hache; trois bœufs & cinq moutons pour un coûteau courbé, une cheville de fer, une pêle & quelques autres instrumens, qui ne valoient guéres plus d'un écu. Un coûteau étoit reçû avec beaucoup de remercîmens pour un mouton. Les Hollandois auroient eû ce jour-là, le nombre de bestiaux qu'ils souhaitoient, s'ils avoient eû plus de fer avec eux; car ils voyoient quantité de bœufs & de brebis paître sur les hauteurs.

Beauté des bestiaux.

LES bœufs de ce Pays sont fort hauts & de la grosseur de ceux d'Espagne. Ils ont une bosse sur le dos. On en vît qui n'avoient point de cornes & qui n'en avoient jamais eû. Les moutons sont aussi fort grands, & d'une beauté extraordinaire. Quelques-uns ont la queue d'une demie-aune de tour, & si charnue, qu'il n'y a pas moins à manger que dans une éclanche. Au lieu de laine, ils ont le poil semblable à celui des chévres, & de la même longueur. Les Hollandois virent, dans ce Canton, des perdrix, des cailles, des allouettes, & diverses sortes d'éperviers & de moineaux.

Figure & caractère des Habitans.

EN général, les Habitans sont un peu plus petits qu'on ne l'est communément en Hollande. Ils ont le teint naturellement roux-brun, & le visage fort laid; mais ils semblent affecter de se rendre encore plus difformes par la couleur noire qu'ils s'appliquent. L'Auteur compare leur chevelure à celle d'un pendu, attaché depuis long-tems à l'instrument de son supplice. Ils vont nuds, à l'exception de la ceinture, autour de laquelle ils portent une large bande de peau de bœuf, & du devant du corps, qu'ils couvrent de la peau d'une queue du même animal. Quelques-uns s'enveloppent les pieds d'un morceau de peau qui leur tient lieu de souliers. D'autres portent

tent de petits ais sous la plante. Plusieurs s'étoient découpés la peau, pour se faire un ornement de leurs cicatrices, qu'ils avoient remplies de graisse puante. Leur parure ordinaire consiste dans des brasselets d'ivoire & de cuivre rouge, des coquillages polis, quelques anneaux d'or qu'ils portent aux doigts, & de petites boules de bois & d'os. Leurs armes sont de longues javelines, armées d'un large fer, mais fort mauvais. Ils paroissoient de la dernière barbarie, & les Hollandois les soupçonnèrent même d'être Antropophages, parce qu'en voyant tuer un bœuf, ils en demandoient les entrailles & les mangeoient crues, sans autre soin que de secouer la plus grosse ordure. Leur manière de parler est embarrassée, & semblable au glouffement des coqs-d'inde; à-peu-près, dit l'Auteur, comme celle des Allemands qui habitent vers les montagnes de Suisse & vers les Alpes-Juliennes, à qui les eaux froides de source ou de nége, qu'ils boivent continuellement, causent des tumeurs difformes sous le menton. On ne pût connoître s'ils avoient d'autres alimens que leurs bestiaux, leur venaison & leurs herbes. Ils appréhendoient beaucoup de se mouiller lorsque la Mer montoit, & cette crainte de l'eau fit juger aux Hollandois, qu'ils ne pêchoient point & qu'ils n'avoient pas de goût pour le poisson. Cependant comme on ne pût se procurer la vûe de leurs Habitations, ni celle d'aucune de leurs femmes, l'Auteur n'ôse rien assûrer du fond de leurs usages. On leur voyoit souvent allumer du feu, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Ils passoient la nuit autour de ce feu.

Les Hollandois sont obligés de quitter la Baye de San-Bras.

Le 11 d'Août, on prit la résolution de remettre à la voile; non qu'on fût satisfait des rafraîchissemens, & qu'à la vûe de quantité de bestiaux qui paissoient sur les hauteurs, on n'eût desiré de s'en procurer davantage; mais la fraîcheur de l'eau commençoit à causer des fluxions aux jambes, sans compter les accidens qu'on avoit à craindre de la force des brisans. Les malades étoient en si grand nombre, qu'on n'eût pas peu de peine à lever les ancres. Cependant on ne trouva que de nouveaux tourmens sur mer, par les tempêtes dont on fût battu jusqu'au 2 de Septembre; & les ravages du scorbut ne faisant qu'augmenter de jour en jour, il fallût se déterminer à relâcher dans l'Isle de Madagascar, qu'on découvrit le lendemain à la pointe du jour. La partie qui se présenta est une terre basse & unie, excepté vers la pointe orientale, qui se nomme le Cap de *San-Roman*, où le Pays est montueux. Le Cap même s'élève beaucoup & forme une double montagne. On fût obligé, par la force des vents & des courans, de gouverner sur cette pointe. L'*Amsterdam* mit sa Chaloupe en mer, avec six Matelots, qui s'avancèrent vers le Cap de Sainte Marie. Quelques hommes, qu'ils apperçûrent sur le rivage, s'enfuirent sur les hauteurs à la vûe de la Chaloupe. Cependant les six Hollandois ayant découvert trois bateaux pêcheurs qui se nomment *Lakka*, se saisirent de deux hommes, dont ils ne pûrent entendre le langage. Ils leur donnèrent quelques grains de verre pour du poisson, & leur rendirent la liberté. En abordant au rivage, ils découvrirent cinq autres hommes, que la crainte fit aussi-tôt disparoître. Ils prirent le parti de revenir à bord avec leur poisson & quantité d'huîtres qu'ils avoient trouvées sur le sable.

Le scorbut les presse de relâcher à Madagascar.

Le lendemain, une autre Chaloupe découvrit sous des rochers, quelques bateaux

HOUTMAN. 1595.

bateaux pêcheurs, dans l'un desquels il y avoit trois hommes, qu'elle amena malgré eux à bord. Après les avoir rassûrés par quelques présens, dont ils ne parûrent estimer que des bonnets rouges & quelques merceries, on acheta d'eux environ soixante brémes. Lorsqu'on les eût laissés libres, ils retournèrent au rivage avec une promptitude surprenante, en témoignant par leurs cris & leurs gestes, la joye qu'ils avoient de s'être échapés. Un d'entr'eux s'étoit jetté de frayeur dans les flots, lorsqu'il avoit vû paroître la Chaloupe. Ils avoient si peu d'expérience & de jugement, qu'on avoit eû peine à leur faire comprendre, comment il falloit placer le pied pour monter à bord du Vaisseau. Leur taille étoit d'ailleurs très-bien proportionnée, & plus haute que celle des Habitans de San-Bras. Ils n'avoient autour du corps qu'une bandelette [qu'ils retiroient pour faire voir qu'ils étoient circoncis, & prouver par-là qu'ils étoient Mahométans, croyant peut-être que les Hollandois l'étoient aussi (*e*).] Leurs cheveux étoient noirs & divisés en trois tresses. Ils portoient aux oreilles de petits ossemens de l'épaisseur d'un pouce. D'autres Insulaires, qui s'étoient avancés sur le rivage & qui les virent enmener par la Chaloupe, allumérent des feux & poussérent des cris, pour répandre apparemment l'allarme sur la Côte.

Embarras qu'ils ont à se lier avec les Insulaires.

Isle nommée le Cimetiére des Hollandois.

A trois milles du rivage, la Flotte laissa au Nord-Ouest quart d'Ouest, une Isle qui fût nommée dans la suite, *le Cimetière des Hollandois*, parce qu'ayant perdu quantité de leurs gens, ils choisirent ce lieu pour leur sépulture.

Ils cherchent des Habitans.

EN vain fit-on descendre le lendemain d'autres Matelots, pour chercher des fruits qui pûssent apporter quelque soulagement aux malades. Ils ne trouvèrent qu'un rivage aride, séparé par une eau interne qui étoit salée, sans pouvoir remarquer par où elle se joignoit à la Mer. Ils découvrirent quelques vestiges d'hommes & d'enfans, mais sans aucune apparence de maisons. Les recherches fûrent continuées le lendemain avec aussi peu de succès. Le 17, en retournant derrière les rochers où l'on avoit mouillé d'abord, on vit une grande fumée qui sortoit d'un bois. Quelques Matelots s'étant approchés de ce lieu, n'y rencontrèrent qu'une vieille femme & une jeune fille, qui brûloient des bruyères & qui les renvoyèrent par leurs signes, à deux hommes qu'elles leur montrèrent plus loin. Ces deux hommes entendant qu'on les appelloit, s'arrêtèrent quelques momens; mais enfin ils jettèrent leurs filets à terre & prirent la fuite.

Continuation de leurs recherches.

POUR entrer dans l'embarras des Hollandois & prendre quelqu'intérêt à ce récit, il faut considérer non-seulement, qu'ils faisoient pour la première fois une route qui étoit déja familière aux Portugais, mais que cette partie de Madagascar n'étoit guères mieux connue des plus anciens Voyageurs. Les Matelots ayant bien-tôt perdu de vûe les deux femmes & les deux hommes, entreprirent de les suivre à la trace. Ils arrivèrent au bord d'une Rivière, d'où ils virent sur la rive opposée, un homme qui pêchoit & trois enfans. Le pêcheur, surpris de les voir paroître, envoya un des enfans pour appeller du secours. L'enfant revint aussi-tôt avec un vieillard, qui ne fit pas difficulté de passer la Rivière. Les Hollandois, charmés de cette franchise, voulûrent traverser l'eau dans son canot; mais n'étant

(*e*) Add. de l'A. *A*.

tant pas accoûtumés à cette sorte de bateaux, ils tombèrent dans l'eau & ne se sauvèrent qu'à la nâge. Leur disgrace fit rire les deux Insulaires & leurs enfans, qui n'en parûrent pas moins disposés à les sécourir. L'approche de la nuit, força les Hollandois de retourner à leur Chaloupe, après leur avoir fait un petit présent. Mais ce récit fit prendre à leurs Compagnons, une meilleure idée du caractère des Insulaires. Le jour suivant, on renvoya cinq hommes seulement, pour ne pas causer d'effroi par le nombre. Trois d'entr'eux pénétrèrent d'un côté dans le Pays, tandis que les deux autres prirent une autre route. Les derniers ne rencontrèrent qu'un homme & une femme; & n'ayant pas ordre de passer la nuit à terre, ils retournèrent à la Chaloupe. Mais les trois autres traversèrent un bois, à l'aide d'une boussole qu'ils avoient apportée dans la crainte de s'égarer, & tournèrent autour d'une espèce de golfe salé. Vers le soir, ils rencontrèrent un jeune Négre; qui les conduisit à un vieillard. Ils le prirent pour son père, sur-tout lorsqu'après avoir caressé cet enfant, avec un mélange de crainte & de joye, il leur présenta des écrevisses & de l'eau. Dans le dessein où ils étoient d'aller plus loin pour chercher des rafraîchissemens, ils lui donnèrent deux bonnets, qui le disposèrent à leur servir de guide. Il étoit nuit; mais la Lune suppléoit à l'absence du Soleil. Lorsqu'ils eûrent marché quelque-tems à sa lumière, le vieux Négre se sépara d'eux; & reparoissant bien-tôt avec quelques instrumens, il fit du feu & les pressa de s'asseoir pour se reposer. Comme ils n'osoient s'arrêter long-tems dans le même lieu, ils se remirent promptement en chemin. Le jeune homme disparut à son tour, & revint presqu'aussi-tôt, accompagné de six Sauvages, qui approchoient souvent la tête l'un de l'autre & sembloient tenir conseil. Cet air de mystère inspira de la défiance aux trois Hollandois. Ils présentèrent de la verroterie à ces Barbares, dans l'espérance de se les concilier. Mais, au même instant, deux d'entr'eux fûrent saisis par quatre Négres. Le troisième, qui fût arrêté aussi, s'étant dégagé par sa vigueur, délivra les deux autres. Ils commencèrent alors un combat à coups de pierres, dont les Hollandois se trouvèrent enfin si fatigués, qu'ils se virent forcés de se rendre. Ils fûrent dépouillés nuds, & leurs armes leur fûrent ôtées, quoiqu'ils n'en eûssent fait aucun usage. Cependant on leur laissa la liberté de retourner à bord, où ils n'arrivèrent que le lendemain au soir, en fort mauvais état.

Ils sont surpris & mal-traités.

Le 20 de Septembre, on fit une nouvelle descente, sans se rebuter d'une férocité dont on espéroit de triompher par la douceur. Le nombre des Matelots ne fût augmenté que du double. Ils découvrirent à droite, sur les bords de l'eau interne, quelques petites hutes, habitées par des pêcheurs. Deux hommes & deux femmes, qui se présentèrent sans effroi, leur montrèrent une source d'eau vive. Un des hommes s'offrit même à les y conduire, avec deux écorces d'arbre pour y puiser de l'eau. Mais ils la trouvèrent somache. Ensuite il les mena dans une autre habitation, où ils ne trouvèrent que deux femmes. De-là étant retournés à leur Chaloupe, ils s'approchèrent d'une petite Barque, où ils firent l'échange de quelques grains de verre pour du poisson. L'impatience les ayant fait retourner à terre, ils montèrent sur des arbres, d'où ils découvrirent trois troupes de Négres. Ce spectacle attira si long-tems leur attention, qu'ils

Ils continuent vainement leurs recherches.

 fûrent

HOUTMAN. 1595.

fûrent apperçûs du Chef des Sauvages qui se nommoit *André.* Cependant ils eûrent le tems de retourner à leur Chaloupe, d'où ils remarquèrent qu'il leur faisoit signe de s'avancer vers un endroit où l'eau avoit fort peu de profondeur. Cet avis leur parût suspect. Ils jettèrent l'ancre au contraire dans un endroit profond, où deux canots vinrent à bord pendant la nuit & leur donnèrent des écrevisses. Ils ne jugèrent pas mieux de cette visite, & leurs observations pendant la nuit, fûrent égales à leur défiance. Le lendemain, les Sauvages vinrent à la Chaloupe avec onze petits bateaux, & prièrent l'équipage d'aller voir leurs Habitations qu'ils nommoient *Longenau.* Les Hollandois s'approchèrent de la Côte; mais après ce qui étoit arrivé à leurs Compagnons le jour précédent, ils refusèrent de descendre au rivage, d'autant plus qu'ils y appercevoient quantité de gens qui se tenoient cachés derrière des arbres, & que malgré leurs invitations, le Chef n'osoit venir à bord. Il s'y rendit néanmoins dans un grand canot, où il s'étoit fait apporter tout le poisson des Négres, qu'on acheta de lui pour de la rassade. Il étoit couvert, jusqu'aux genoux, d'une toile de coton rayée.

Trahison des Négres.

LES Hollandois ne firent plus de difficulté de descendre. Ils mirent des sentinelles devant eux, pour se garantir de toute surprise. Ensuite ils se détachèrent au nombre de cinq, pour reconnoître le Pays. Leur marche fût tranquille jusqu'au coin d'un bois, où ils tombèrent dans une embuscade de cinquante Négres, qui les environnèrent en leur lançant des fléches, & qui les mîrent dans la nécessité de se défendre. Ils tirèrent trois coups, dont l'un fit tomber mort un des Sauvages. Cet accident leur causa tant d'épouvante, que n'osant attendre une seconde décharge, ils prirent la fuite avec de grands cris. Les Hollandois s'en crûrent délivrés. Ils visitèrent divers endroits, où n'ayant trouvé qu'un Pays fort sec & plein de bois, ils retournèrent à la Flotte avant la nuit (*f*).

Deux Bâtimens de la Flotte entrent dans la Baye de S. Augustin.

LE 22, on prit la résolution de faire finir toutes ces incertitudes, en détachant la Pinasse avec une Chaloupe bien armée, pour se procurer des rafraîchissemens à toutes sortes de prix. Le troisième jour après leur départ, ces deux Bâtimens abordèrent à deux Isles arides, où ils ne trouvèrent que des pêcheurs qui y étoient venus passer la nuit. Mais ils découvrirent, à l'Est-Nord-Est de ces Isles, une Baye, qui se nomme *S. Augustin*, à trente degrés de latitude, où ils trouvèrent une belle Rivière, qui venoit se jetter dans la Mer par deux embouchures. Lorsqu'ils fûrent entrés dans cette Rivière, les Habitans des lieux voisins vinrent librement à eux, & parûrent fort surpris de voir des hommes blancs, & plus encore de voir la Pinasse naviguer sans rames & sans rameurs (*g*). On acheta d'eux des moutons d'une excessive grosseur, pour lesquels on leur donna de petits miroirs,

(*f*) Pag. 214 & suiv., jusqu'à la pag. 280.

(*g*) Pag. 220, 221. On a conçû jusqu'à-présent, que les Hollandois peuvent avoir trouvé beaucoup de barbarie sur les Côtes de Madagascar: mais qu'en 1595, c'est-à-dire, environ cent ans depuis les premières Navigations des Portugais, les Habitans de la Baye de S. Augustin ne connûssent pas des Vaisseaux & des voiles; c'est ce qui paroît sans vraisemblance (1).

(1) Cette Remarque ne veut rien dire. Ces mêmes Négres pouvoient n'avoir pas vû de Vaisseaux auparavant, ou leur curiosité a pû le faire présumer aux Hollandois. R. de l'A. *A.*

miroirs, des grains de verre & d'autres merceries. Un Matelot leur ayant montré une cuillière d'étain, quelques-uns en offrirent le plus beau de leurs bœufs; & ce bœuf s'étant échapé, chacun s'empressa d'en présenter un autre pour la même cuillière. Il s'éleva là-dessus parmi eux, une querelle si vive, qu'ils en seroient venus aux mains, si l'on n'eût accordé la cuillière au premier, qui laissa pour gage sa zagaie & un homme, jusqu'à-ce qu'il eût ramené le bœuf.

Ravages du scorbut.

LE Pays étoit fort beau. On découvroit des vallées couvertes de verdure, & une multitude d'oiseaux de diverses espèces, dont le chant formoit une admirable mélodie. On voyoit quantité de singes sur les palmiers sauvages qui produisent le tamarin, fruit rafraîchissant & par conséquent propre au scorbut. Les équipages étoient si tourmentés de cette maladie, qu'à-peine s'y trouvoit-il assez de bras sains pour la manœuvre. La vûe de ce fruit causa tant de joye aux gens de la Pinasse, que dans l'impatience de porter une si douce nouvelle à leurs Compagnons, ils se hâtérent de lever l'ancre pour rejoindre la Flotte. Ils y fûrent reçûs comme des Messagers du Ciel. On y avoit déjà perdu soixante-dix hommes, & le nombre des malades étoit si grand, qu'il n'y restoit que vingt hommes en état de servir. Pour faire juger de l'extrêmité où l'on étoit réduit, l'Auteur ajoûte que deux Matelots, l'un de la *Hollande*, l'autre de l'*Amsterdam*, ayant été condamnés au dernier supplice pour quelque mutinerie, obtinrent grace à condition qu'ils seroient mis à terre, & que dans l'espace de cinq jours, ils reviendroient avec des limons & d'autres rafraîchissemens; sans quoi leur sentence devoit subsister, s'ils n'aimoient mieux passer une vie misérable entre les Sauvages. Ils étoient partis à l'arrivée de la Pinasse, & l'on n'a jamais sçû quel fût leur sort.

Mort du Capitaine Dignumsz.

LE 30, Jean *Dignumsz*, Capitaine de la *Hollande*, mourut tristement du mal commun. Il fût enterré, comme tous les autres, dans la petite Isle qui a porté depuis le nom de *Cimetière des Hollandois*. On ouvrit une Lettre fermée, qui étoit signée de neuf Directeurs, & qui nommoit, pour lui succéder, Pierre *Dircsz Keiser*.

La Flotte va mouiller dans la Baye.

LES plus foibles retrouvérent des forces pour aller jouïr des biens qui leur étoient annoncés. La Pinasse leur servit de guide jusqu'à la Baye. Ils y mouillèrent sur trente brasses d'un fond d'argile. Les Insulaires leur apportèrent à bord plusieurs moutons, & les invitèrent à descendre. Ceux que l'impatience fit débarquer, obtinrent le choix des meilleurs bestiaux au plus vil prix. On leur donnoit, pour une cuillière d'étain, un bœuf ou trois ou quatre moutons. Les Négres étoient si passionnés pour les ustenciles de ce métal, qu'un Matelot, nommé *Van der Does*, obtint une jeune fille de dix ans pour une seule cuillière (*b*); mais touché de ses larmes, il lui rendit la liberté par un simple mouvement de compassion. Le poisson sec, le lait & d'autres rafraîchissemens, fûrent apportés avec tant d'abondance, qu'après avoir choisi un lieu commode pour les malades, on prit le parti de les transporter au rivage.

Les Négres attaquent les malades.

MAIS ils n'y trouvèrent pas tout le repos qu'ils avoient esperé. Le 13 d'Octo-

(*b*) Pag. 223.

Houtman. 1595.

d'Octobre, quelques Sauvages s'étant approchés d'eux, sous prétexte de leur proposer quelque chose à vendre, observèrent leur foiblesse & se retirérent aussi-tôt pour s'assembler en plus grand nombre. Ensuite, reparoissant au nombre de cent, dans vingt-cinq canots, ils pillèrent sans résistance, des gens que leur foiblesse mettoit hors d'état de se défendre, & les maltraitèrent à coups de pierres. De-là ils s'avancèrent vers une autre troupe de malades, qui étoient à la portée du mousquet des premiers, mais qui étant un peu moins abbattûs, se mirent en défense, & tuèrent à coups de fusil, deux ou trois Sauvages. Le reste des équipages qui étoient à bord, n'eût pas plûtôt entendu le bruit des armes à feu, qu'il se hâta de descendre au rivage. Mais les Sauvages prirent la fuite à leur vûe & se retirèrent dans les montagnes. Cette avanture obligea les Hollandois de faire autour de leurs malades, des retranchemens qu'ils environnèrent d'arbres, & dans lesquels ils mirent trois ou quatre pierriers, avec quatre ou cinq hommes sains de chaque Vaisseau. Malgré cette infidélité, les Sauvages retournèrent à bord peu de jours après, pour y faire l'échange de leurs moutons. On voyoit encore à quelques-uns, les traces sanglantes du plomb qui les avoit blessés. Plusieurs portoient au col diverses bagatelles qu'ils avoient pillées, dans l'idée apparemment, qu'on ne devoit pas s'en appercevoir, & se conduisirent d'ailleurs, comme s'ils eûssent été sûrs de n'être pas reconnus.

Occasion d'une nouvelle querelle.

Le 26, quelques-uns des Hollandois qui étoient à la garde des retranchemens, sortirent pour aller à la chasse. Ils en faisoient leur exercice ordinaire, tirant ou prenant au lacet des singes, des perroquets, des poules de Barbarie & diverses sortes d'oiseaux. Dans leur marche ayant rencontré un Tisserand Négre qui faisoit une étoffe de coton sur le métier, ils l'enmenèrent prisonnier dans leur retranchement. Bien-tôt on vit paroître sept canots, qui sous prétexte d'apporter du poisson à vendre, s'approchèrent du premier quartier des malades. Les Hollandois, sans examiner l'intention des Sauvages, leur voyant au col diverses choses qu'ils avoient volées, voulûrent les reprendre. Il s'éleva là-dessus une querelle si vive, que deux Négres y perdirent la vie. Plusieurs fûrent blessés, & deux de leurs hommes demeurèrent prisonniers avec deux femmes & quatre enfans. On relâcha les femmes & les deux plus petits des quatre enfans; mais les deux hommes & les deux jeunes garçons fûrent envoyés à bord. Le 30, en remontant la Rivière pour chercher à faire des échanges, on mena un des prisonniers. Ses Compagnons l'ayant reconnu dans la Chaloupe, s'approchèrent du rivage; & lorsqu'on fût descendu, ils vinrent lui baiser les mains, sans aucun égard au péril qu'ils couroient aussi d'être arrêtés. Ensuite ils amenèrent un bœuf & deux brebis pour sa rançon. Mais on paya les bestiaux, on lui accorda la liberté sans rançon, & l'on fit des signes d'amitié aux Sauvages en les quittant pour retourner à bord.

Humanité des Négres entr'eux.

La nuit suivante, le second prisonnier, qui n'avoit que des menottes, & les deux garçons, qui étoient sans chaînes, sortirent adroitement par un des sabords & se jettèrent à la nage vers la terre. Le plus vieux, embarrassé par ses menottes, se noya bien-tôt. Les deux jeunes s'étant apperçûs de

de son malheur, nâgèrent vers le canot de la Pinasse & se mîrent dedans pour se sauver. Mais le courant de la Rivière les emporta jusqu'à la Mer, où ils fûrent repris le lendemain. Les Hollandois en menèrent un à terre, dans la vûe de l'échanger pour quelques bestiaux. Ils ne pûrent pénétrer pourquoi les Sauvages ne voulûrent pas donner même une brebis pour sa rançon. On prit le parti de le ramener à bord avec son Compagnon, & de les faire servir sur la Flotte. Ils fûrent conduits jusqu'en Hollande, l'un sous le nom de *Laurent*, & l'autre sous celui de *Madagascar*.

Les Hollandois perdent leur confiance.

La dernière querelle ayant fait perdre aux Sauvages la confiance qu'on avoit tâché de leur inspirer, il devint impossible de trafiquer avec eux, & par conséquent de se procurer des bestiaux. Ils prenoient la fuite à la vûe des Hollandois, & rien n'étoit capable de les rappeller. On résolut d'employer d'autres moyens pour obtenir les choses nécessaires. Le 28 de Novembre, seize hommes reçûrent ordre de s'avancer dans le Pays, jusqu'à certains puits où les bestiaux alloient boire. Ils vîrent quelques Négres, qui y venoient prendre de l'eau dans leurs calebasses. Leur dessein étoit de les suivre jusqu'à leurs Habitations. En effet, ils s'en approchèrent heureusement. Mais en y entrant, ils se vîrent tout-d'un-coup environnés de plus de trois cens Sauvages, qui les menaçoient de lancer leurs fléches, quoiqu'on s'efforçât de les appaiser par la vûe de diverses marchandises. Leurs menaces devinrent si effrayantes, que les Hollandois prirent le parti de lâcher un coup de mousquet. Ce bruit fit disparoître aussi-tôt toute la troupe. Cependant on en arrêta quelques-uns, qui donnèrent deux bœufs & trois moutons pour des cuillières d'étain. Mais ils supplièrent les Hollandois de se retirer, parce que tous les autres Habitans, hommes, femmes & enfans, avoient pris la fuite avec les bestiaux.

Ils pénétrent jusqu'aux Habitations.

Les Négres leur tuent un Pilote.

Vers midi, quelques Négres se rapprochèrent du retranchement, & firent entendre par des signes & des cris, qu'ils avoient apporté du lait. C'étoit un artifice, pour attirer quelque Hollandois à l'écart. Nicolas *Janssen*, Pilote du *Maurice*, étant allé vers eux avec deux Volontaires, ils les attaquèrent tous trois & percèrent la gorge du Pilote d'un coup de fléche, qui le fit tomber mort. Ils blessèrent aussi les deux Volontaires. Lorsqu'ils se fûrent retirés, on vît paroître quantité de leurs gens, qui sortirent du bois en dansant, pour témoigner la joye qu'ils avoient de s'être vangés. Les Hollandois enterrèrent leur Mort avec les cérémonies militaires, & s'animèrent à la vangeance. Dès le lendemain, ils se rendirent au nombre de quarante-huit dans l'Habitation des Négres. Mais l'ayant trouvée déserte, ils revinrent sur leurs pas, sans avoir exécuté leur projet. Le jour suivant, on vît deux Sauvages dans un canot, qui s'approchoient du retranchement. L'un étant descendu à terre, pour aller prendre quelques paquets de coton, on poursuivit l'autre à force de rames. Il fût pris dans l'eau, où il se jetta lorsqu'il vît la Chaloupe sur son canot. Les deux Volontaires l'ayant reconnu pour avoir assisté au meurtre du Pilote, il fût attaché à un pieu dans le lieu où ce crime avoit été commis, & passé par les armes. Sa mort acheva de rompre tout commerce avec les Habitans. On résolut de faire retourner les malades à bord, & de mettre le feu au retranchement. Les Négres

Comment ils vangent sa mort.

Négres ne laissèrent pas d'y venir chercher au milieu des flammes, ce qu'on pouvoit y avoir laissé.

Cependant on entreprit de remonter la Rivière, & de faire une dernière tentative pour découvrir des Insulaires plus humains. Les Matelots qui fûrent envoyés dans la Chaloupe revinrent le lendemain, parce que la rapidité du courant ne leur avoit pas permis de faire plus de trois lieues. D'ailleurs ils n'avoient trouvé qu'un Pays désert, qu'il paroissoit impossible de traverser; & tout fuyoit devant eux, comme si la terreur eût précédé leurs pas. Les bêtes mêmes, sembloient participer à cet effroi. Ils n'en pûrent tuer qu'une d'un coup de fusil. Une autre, qui avoit fui vers la Mer, y fût prise & portée à bord. La chaleur étant extrême, on ne tira point d'autre fruit de cette course, que d'excellente eau fraîche, dont les Matelots firent une abondante provision.

Figure & caractère de ces Négres maritimes.

Les Habitans de cette Rivière & des lieux voisins sont fort noirs, & d'une vigueur extraordinaire. Les hommes ont pour unique vêtement, une toile de coton qui leur couvre le devant du corps. Les femmes en ont une sur le sein, qui leur descend jusqu'au-dessous des genoux, mais sans aucune sorte de manches. Leur parure consiste en brasselets de cuivre ou d'étain. Elles portent aux oreilles de petits pendans de bois, qu'elles se passent dans des trous d'un pouce de diamétre. Ces misérables Insulaires ne sément ni ne moissonnent. Les plus riches se nourrissent de leurs bestiaux. Les pauvres vivent de poisson. Ils n'ont pour maisons que de petites huttes, mal construites & dépourvues de toutes les commodités les plus nécessaires à la vie. Leurs armes sont de petites lances ou des zagaies, dont ils ont toûjours la main pleine, & qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse. Ils appréhendent tant les armes à feu, que la vûe d'un fusil les fait fuir. Avec un peu plus d'industrie, ils trouveroient dans leurs bois & dans leurs terres, dequoi se rendre la vie plus douce.

Productions de leur Pays.

On y voit quantité de tourterelles, des perdrix, des hérons, & une variété admirable d'autres oiseaux. Les singes y sont d'un autre poil & d'une autre figure que ceux qui viennent du Brésil. Les perroquets sont grisâtres. A l'égard des fruits, on y trouve des pompons, des calebasses, & deux à trois sortes de petites féves, que la terre produit naturellement. L'herbe dont on fait l'anil (*i*), y croît aussi sans culture. Les Sauvages s'en servent pour teindre leur fil de coton; mais ils ne la cueillent & ne la broyent qu'à mesure qu'ils en ont besoin. Ses feuilles ressemblent à celles du romarin, mais la plante n'est pas plus haute que le thym. Les Habitans la nomment *Enger*. Ils ont diverses sortes de bois, dont ils se servent pour teindre en noir, en jaune & en brun. Sans connoître leurs mines, les Hollandois fûrent surpris de leur voir quantité de fer & du cuivre rouge. Ils estiment tant l'étain, qu'un Officier de la Flotte leur ayant présenté une cuillière d'argent, ils en firent l'essai avec leurs dents, & la rejettèrent parce qu'ils la trouvoient plus dure que l'étain. Le coton croît abondamment sur de petits arbres dont leurs champs sont remplis, & leurs femmes s'occupent à le filer.

Leur Commerce.

Leur Commerce se réduit

(*i*) C'est l'Indigo, que les Portugais nomment *Anil*, & les Indiens *Nil*.

Houtman. 1595.

duit au poisson sec, au sel & aux dattes, qu'ils portent plus loin, dans l'intérieur du Pays, & jusqu'à une grande Habitation qu'ils nomment *Rango*. S'ils tuent quelque grosse bête, soit à la chasse ou dans leur troupeau, chacun vient en demander une piéce, avec promesse d'en rendre autant. Leurs bœufs & leurs moutons sont d'une grosseur surprenante. La queue d'un mouton a vingt-trois pouces d'épaisseur, & ne pèse pas moins d'onze livres de Hollande. Elle suffit pour rassasier huit ou neuf hommes.

Leur Commerce.

Les Hollandois ne s'apperçûrent pas que ces Négres maritimes eûssent plus d'une femme. Ils n'avoient pû remarquer s'ils avoient quelque lumière de Religion ; mais dans la suite ils apprirent, des jeunes garçons qu'ils enmenèrent, qu'ils professent celle de Mahomet, & qu'ils reçoivent la circoncision. Leur Foi se borne à reconnoître un Créateur de tout ce qui existe ; mais ils ne lui adressent ni sacrifices, ni priéres ; & loin de consacrer un jour particulier à son culte, tous les jours sont si égaux pour eux, qu'ils n'ont aucun nom pour les distinguer. Ils ne mettent pas plus de différence entre les années & les semaines. Leurs nombres ne montent que jusqu'à dix, dont le compte se fait toûjours par leurs doigts. (*k*).

Leurs mœurs & leur Religion.

Enfin les Hollandois renonçant à l'espoir de se procurer des rafraîchissemens dans cette Baye, & ne jugeant pas mieux des autres parties de l'Isle, levèrent l'ancre le 14 de Décembre pour continuer leur navigation. Mais ils connoissoient encore moins d'autres difficultés qui les attendoient. Diverses tempêtes, dont ils fûrent battus jusqu'au 4 de Janvier 1596, la violence des courans, les vents forcés du Sud-Est, l'augmentation des maladies, en un mot l'impossibilité de tenir plus long-tems la Mer, leur fit prendre la résolution de retourner vers Madagascar, dans l'espérance de relâcher à l'Isle de Sainte Marie, située par les dix-huit degrés trente minutes de latitude. Le 10, ils eûrent la vûe de cette Isle. Le jour suivant, ils envoyèrent quelques Matelots dans un canot de chaque Vaisseau, pour visiter le Pays, & chercher des rafraîchissemens dont leur vie commençoit à dépendre.

Les Hollandois vont relâcher à l'Isle de Sainte Marie.

1596.

Pendant qu'ils attendoient leur retour, avec une impatience égale à leurs besoins, ils virent paroître un canot ou iol de l'Isle, qui s'avança librement vers la Flotte. Sa grandeur paroissoit capable de contenir trente ou quarante hommes. Il étoit entouré de bancs pour s'asseoir, mais sans couverte ; & les bordages étoient joints avec des chevilles de bois. Il ne portoit que cinq Négres, qui avoient du riz extrêmement beau, des cannes de sucre, des limons & une poule. Les Hollandois leur donnèrent, en échange, des mouchoirs & des grains de verre, en rendant graces au Ciel du secours qu'il leur envoyoit. D'un autre côté, les Matelots étant arrivés au rivage, y trouvèrent quantité d'Habitans, qui leur apportèrent des limons & d'autres fruits. Ils prirent quelques Négres pour continuer leur route avec eux jusqu'à un Canal qui est entre la grande Isle & la petite, où ils

Ils trouvent enfin des rafraîchissemens.

(*k*) Ces nombres s'expriment dans leur langue par *Issa, Rove, Tello, Effat, Lime, Enning, Fruto, Ouli, Sidai, Soulo.* Voyez ci-dessous la Description de Madagascar (1).

(1) On ne la trouvera que dans le Volume suivant, à cause des Additions de celui-ci. R. d. E.

HOUTMAN. 1596.

ils apperçûrent un mât de hune & un mât d'artimon fort endommagés par le feu; ce qui leur fit conclure, qu'il étoit péri dans ce lieu quelque caraque. Ils étoient alors trop éloignés des Vaisseaux pour s'abandonner à la curiosité; mais ayant envoyé cinq hommes à terre avec les Sauvages, ils apprirent qu'on y trouvoit de l'eau douce, des fruits & des bœufs dans quelques prairies où l'herbe étoit fort belle. Après avoir porté ces heureuses nouvelles à la Flotte, & quelques essais des biens qu'ils annonçoient, ils retournèrent le lendemain à terre. L'expérience du jour précédent leur ayant inspiré plus de hardiesse, ils pénétrèrent jusqu'à un Village d'environ vingt maisons, & de-là dans un autre, qui n'étoit pas éloigné du premier. La curiosité de les voir, assembla aussi-tôt un grand nombre d'Habitans, entre lesquels étoit leur *Chéque*, ou Souverain, qui s'assit sous un arbre dont les branches entrelassées formoient sur sa tête une espèce de dais. Les femmes marchoient avec beaucoup de gravité, portant sur la tête diverses sortes de fruits, des poules & d'autres provisions. Ils acceptérent volontiers la verroterie qui leur fût proposée en échange. Leur Souverain parût faire une grande harangue aux Hollandois, sur leur arrivée dans son Isle. Ils remarquèrent qu'en parlant, il levoit souvent les yeux vers le Ciel. Les Officiers de la Flotte, informés d'un accueil si favorable, lui envoyèrent, le 14, par six ou sept hommes, un présent de grains bleus, qu'il se laissa tranquillement attacher autour du col. Mais n'étant pas moins stupide que ses Sujets, il ne fit connoître par aucun mouvement, qu'il eût dessein de répondre à cette civilité. Cependant un grand canot qu'ils nomment *Lakka*, de la forme des gondoles de Venise, porta des chévres, des moutons, des poules & du riz à la Flotte. Il étoit monté de vingt-cinq Négres, de qui l'on acheta la plus grande partie de ces provisions.

Souverain Négre.

Sa stupidité.

Commerce avec les Insulaires.

PENDANT ce tems-là, le *Maurice* & la Pinasse entrèrent dans un golfe environné de petites montagnes, dans lequel ils trouvèrent deux petites Isles, l'une semée de riz, & l'autre couverte de bois. S'étant approchés de la Côte, ils virent plusieurs maisons sur le rivage, entre des arbres, mais sans aucune apparence d'hommes. Plus loin, ils découvrirent une Rivière, un canot & plusieurs Négres, dont une partie étoit sur la rive. Quelques Matelots qu'on mit à terre, les exhortèrent par leurs signes & leurs cris, à se rendre à bord du Vaisseau. Leur immobilité fit juger aux Hollandois, qu'ils permettroient plûtôt qu'on allât vers eux. En effet, ils les attendirent sans aucune marque de crainte; ~~& s'étant bien-tôt assemblés au nombre de vingt-deux, ils les invitèrent à descendre au rivage.~~ [Mais comme il étoit deja tard, on remit au lendemain, faisant néanmoins voir dès-lors quelque rassade qu'on ne vendit pas, parce que les Sauvages n'avoient rien apporté (l).]

Leurs observations sur l'Isle de Ste. Marie.

LES hommes avoient pour armes quatre longues javelines, armées de pointes d'argent, & pour habillement un tissu d'herbe, ou une sorte de natte de diverses couleurs. Les femmes étoient vêtues d'une robbe de toile rayée, qui leur descendoit jusqu'au gras de la jambe, & portoient un corps de juppe. Les deux sexes ont la tête & les pieds nuds. Dans le peu de Commerce

(l) Add. d. E.

merce que les Hollandois eûrent avec ces Sauvages, ils eûrent le tems de remarquer, qu'ils sont extrêmement jaloux de leurs femmes, [jusques-là que quelques Matelots étant venus proche d'un de leurs Villages, & ayant trouvé des femmes qui les reçûrent bien & les menèrent chez un des Habitans, les hommes chassérent les femmes du Village, & ne leur permirent point d'y revenir, tant qu'il y eût des étrangers à terre (*m*).] Leurs maisons sont de bois & fort basses, couvertes de feuilles de bananiers & de paille de riz. L'Isle a de longueur environ vingt-cinq lieues du Nord au Sud. Les grands arbres verds dont elle est remplie, en rendent le paysage fort agréable. La terre est fort haute; mais en suivant les Côtes, on s'apperçût qu'elle est séparée par un Canal, qui en fait deux Isles. Sa plus grande largeur est du côté du Nord-Est. Elle produit abondamment du riz, & diverses sortes de grains, de fruits & de légumes, propres à la nourriture de l'homme. Les Habitans sont *Caffres*, c'est-à-dire, Payens, quoique circoncis. On ne fit pas un assez long séjour parmi eux, pour acquérir la connoissance de leurs usages.

HOUTMAN. 1596.

Le lendemain, lorsqu'on se disposoit à descendre pour les satisfaire, on vit venir à bord du *Maurice*, un canot monté de vingt-cinq hommes, qui apportoient du riz, des poules, des œufs, des limons, des vamanes & de petites féves, pour lesquels ils reçûrent en échange de petits miroirs, des grains de verre & d'autres bagatelles. Six autres canots se présentèrent ensuite, couverts de nouveaux rafraîchissemens (*n*). L'après-midi, on vit venir du haut Pays de Madagascar, un grand *Lanciare*, en forme de galère, dans lequel étoit le Roi de cette partie de l'Isle, auquel ses gens donnoient le nom de *Phulo*. Il y avoit huit rameurs de chaque côté, & vingt-cinq Négres autour du Prince, que les Hollandois prirent pour sa principale Noblesse. Le Lanciare aborda avec un grand silence, & le Roi, suivi d'un seul homme, entra dans la Pinasse, où il s'assit sur un tapis. Il fit d'abord une longue harangue, qui fût accompagnée d'un présent de riz & de fruits. On lui fit visiter la Pinasse. On lui en fit faire le tour dans un petit canot. Il marqua beaucoup d'admiration pour ce Bâtiment. De petits miroirs, quelques verres, de petites roses, des boucles d'oreille & des grains dont on lui fit présent, achevèrent de le combler de joye. Il partit dans ces sentimens. Son pague étoit d'une belle toile de coton rayée, qui descendoit jusqu'à terre. Il portoit sur la tete une sorte de mître, assez semblable à celle des Evêques, avec une corne de chaque côté & des houpes aux deux bouts. Son âge étoit de cinquante ou soixante ans. Ses gens paroissoient lui porter tant de respect, qu'ils n'osoient parler en sa présence.

Visite qu'ils reçoivent d'un Roi.

Le 18 fût choisi pour rendre les derniers devoirs au Contre-maître du *Maurice*, qui étoit mort du scorbut. On l'enterra dans l'Isle de Sainte Marie, à la vûe des Habitans. Ils marquèrent par des signes, que l'ame étoit montée au Ciel; ce qui fit juger qu'ils avoient des idées de Religion plus nettes que les Négres de la première Baye. Ils souhaitoient qu'on coupât aux

Mort d'un Contre-maître. Opinion des Négres sur son ame.

(*m*) Add. de l'A. *A*.
(*n*) Nous avons transposé ces six lignes qui, dans l'Edition de Paris, étoient hors de leur place au milieu de la période précédente. R. d. E.

HOUTMAN. 1596.

aux genoux les jambes du mort; mais leurs instances méritant peu d'attention, il fût enterré tout entier.

Guerre entr'eux & ceux de Madagascar.

En cherchant de l'eau douce dans la Baye de Sainte Marie, les Hollandois s'approchèrent de quelques hutes, où ils n'avoient d'abord apperçû personne. Mais ils en virent sortir à l'instant, un homme armé d'une longue javeline & d'un grand bouclier de bois, qui crioit de toute sa force. Quantité d'autres Négres, attirés par ses cris, s'assemblèrent aussi-tôt avec les mêmes armes & formèrent un Corps de troupes. On comprit par leurs signes, qu'ils étoient en guerre avec ceux de Madagascar, & qu'ils avoient bâti ces hutes pour leur servir de corps-de-garde. On voyoit sur la montagne un grand Village, environné de palissades & dans une situation inaccessible, à l'exception d'un passage garni de trois palissades, mais si étroit que deux hommes n'y auroient pû passer de front. C'étoit le séjour du Chéque, qui vint à bord avec sa femme & plusieurs Officiers de sa suite. Ils apportèrent des rafraîchissemens, que les Hollandois achetèrent par reconnoissance. C'est un usage assez remarquable, parmi des Négres, que les femmes se frottent ici le visage d'une gomme blanche, & que pour ornemens elles portent du gingembre, avec certaines feuilles séches qui ont l'odeur & le goût du girofle.

Les Hollandois arrivent à la Baye d'Antongil.

Le 21, on leva l'ancre, dans le dessein de faire voile vers la grande Baye de Madagascar. Vers la fin du jour on changea de bord, croyant courir derrière la pointe méridionale de l'Isle; mais les Pilotes, toûjours incertains, reconnûrent que leurs Cartes les avoient trompés. Ils ne trouvèrent ni Golfe, ni Baye, quoiqu'il y en eût une de marquée; ni aucun abri contre les vents de Sud-Est, d'Est-Sud-Est & de Sud-Sud-Est, qui souflent ordinairement dans ces parages. Enfin, le 23, ils arrivèrent à cette grande Baye, que les Portugais ont nommée la Baye d'*Antongil*. Ils y mouillèrent à deux lieues du rivage, sur un fort bon fond. Quantité de feux qu'ils virent à terre, pendant la nuit, ne les empêchèrent pas d'y descendre le matin. Les Habitans de deux Villages voisins, reçûrent des choses de peu de valeur en échange pour des poules, du riz, du miel, du gingembre verd, des féves & des oranges. Ils firent entendre qu'ils ameneroient le lendemain des bestiaux. D'un autre côté, quelques Matelots de l'*Amsterdam* trouvèrent un autre Village qui n'étoit pas moins peuplé, & dont le Roi faisoit porter derrière lui un bouclier à l'Indienne, bordé d'or.

La Pinasse n'ayant rejoint les autres Vaisseaux que le 24, on apprit de ses gens, qu'ils avoient découvert une Rivière d'eau douce, avec une bonne Rade qui s'étendoit bien loin derrière une Isle d'environ deux lieues de tour, dont la terre étoit fort haute; & qu'au milieu de la Baye ils avoient rencontré trois ou quatre autres petites Isles. Toute la Flotte leva l'ancre aussi-tôt, pour aller mouiller dans cette Rade. Le lendemain, quelques hommes étant descendus à terre entrèrent dans un Village, où ils achetèrent librement un bœuf & du miel. Le 26, on vit descendre sur la Rivière quinze grands canots, dont l'un se détacha pour aborder le *Maurice*.

Bonne foi des Négres.

Les Négres firent entendre, que si quelque Hollandois vouloit se rendre à terre

terre avec eux, ils laisseroient trois de leurs gens pour ôtages. Cette proposition fût acceptée. On mit quelques présens entre les mains de celui qui s'offrit pour les accompagner. Les ôtages, qu'on affecta de caresser beaucoup, prirent tant de goût au vin, qu'on avoit peine à satisfaire leur avidité.

HOUTMAN. 1596.

CEPENDANT on envoya quelques canots au rivage, où l'on trouva une aiguade fort commode & d'une excellente eau, qui tomboit du haut d'une petite montagne. Les Matelots pénétrèrent assez loin, pour s'assûrer que cette partie de l'Isle étoit très-fertile en riz, en limons, en citrons & en bananes. Ils trouvèrent dans un champ de bananiers, deux mains d'homme, entre deux morceaux de bois. C'étoient celles d'un Négre, qui avoit dérobé des bananes, & dont le corps étoit à quelques pas du même lieu, sans sépulture. Vers le soir, l'homme qui étoit parti avec les canots revint à bord, & l'on renvoya les ôtages après leur avoir fait quelques présens. Ce Matelot avoit été traité avec beaucoup d'humanité par les Négres. On lui avoit servi des poules, les unes bouillies, d'autres rôties avec du riz. Il apportoit un singe, dont le Roi ou le Prince du Canton lui avoit fait présent. Alors les Hollandois, revenus de toutes leurs craintes, ne regrettèrent que d'avoir été si long-tems à découvrir une Côte où l'abondance & la civilité régnoient également.

Premier Commerce.

DANS cette confiance, ils envoyèrent à terre trois canots; deux vers un Village qu'ils nommèrent *Spakenbourg*, du côté de l'Ouest; & le troisième vers un Village à l'Est, nommé *S. Angelo* sur les Cartes, qui étoit environné d'une forte palissade. Les deux premiers firent un Commerce d'autant plus avantageux, que le Chef du Village & la plûpart de ses gens étoient dans l'yvresse. Ce Souverain, tel est le titre que lui donne l'Auteur, fit présenter aux Hollandois, dans une corne de bœuf, un breuvage fait de miel & de riz, dont ils trouvèrent le goût fort agréable. Le Village étoit composé d'environ cent maisons & fort bien peuplé. Il y avoit vingt hommes dans un corps-de-garde, armés de longues javelines & de rondaches, chacun avec une petite marque blanche sur l'estomac, pour se distinguer entr'eux. Il y avoit aussi une hôtellerie, où les Matelots Hollandois s'enyvrèrent avec les Habitans. Lorsqu'ils étoient entrés dans le Village, le Prince, suivi d'une grande partie de son peuple, étoit venu au-devant d'eux. Ses gens chantoient dans leur marche & battoient d'une forte de tambour, sur lequel ils frappent des deux côtés à la fois, par-dessus avec une baguette, & par-dessous avec le plat de la main. Mais après avoir reçû leurs hôtes avec cet air de gaieté & les avoir invités à se réjouir, ils changèrent de ton entr'eux dans la chaleur de la débauche. Les pots vuides commencèrent à voler de l'un à l'autre avec tant d'animosité, qu'ils se firent de profondes blessures. Les Hollandois ne se ressentirent pas de ce transport, & mangèrent tranquillement du riz fort bien cuit, que le Prince leur fit servir [avec de certaines feuilles vertes, un peu taillées pour tenir lieu de cuillières (o).]

Les Hollandois s'enyvrent avec les Négres.

EN retournant à bord ils observèrent quelques petites hutes, qu'ils prirent

(o) Add. de l'A. A.

HOUTMAN. 1596.

rent d'abord pour des corps-de-gardes. Mais ils trouvérent ensuite que c'étoient des caveaux exhaussés en forme de fours, qu'ils reconnûrent pour des tombeaux, accompagnés de puits & de grandes cornes remplies d'eau. Les corps étoient renfermés dans le creux d'un arbre, [& mis dans une fosse, couverts d'un autre arbre aussi creusé, qui passoit presque tout entier au dessus de la terre. On éleva un peu la couverture par un côté, & l'on y vît les ossemens d'un Mort (p).] Pendant qu'ils satisfaisoient leur curiosité, le Chef du Village vint les prier instamment de ne pas toucher à ces petites loges, & leur fit comprendre que c'étoit la sepulture des *Phulos*, ou des Rois du Pays.

Tombeaux pour les Rois du Pays.

LE lendemain, étant retournés à S. Angelo, ils y firent des échanges pour sept cens livres de beau riz & pour un grand nombre de poules. Le goût qu'ils avoient remarqué aux Habitans pour le vin, leur fit prodiguer leur vin d'Espagne. Deux Voyages qu'ils firent successivement dans les trois Villages, leur produisirent en un seul jour, douze cens livres de riz, qui ne leur coûtèrent que des grains de verre rouges ou bleus. Ces Insulaires étoient de la même figure & de la même taille que ceux de l'Isle Sainte Marie. Ils avoient le même habillement & les mêmes usages. Leurs maisons étoient posées sur des pieux de quatre ou cinq pieds de hauteur, pour se garantir apparemment des insectes venimeux dont l'Isle est remplie. On trouve dans ce Canton beaucoup de cristal de roche, & la Mer jette sur le rivage du corail rouge & blanc.

Figure & habits des Insulaires.

LA continuation du Commerce fit régner sur la Flotte une abondance, qui dissipa jusqu'aux plus légères traces du scorbut. Cependant on apprit qu'un Phulo d'un des trois Villages avoit défendu à ses Sujets, de vendre plus long-tems du riz. Ce Phulo étoit vêtu d'une très-belle toile, & portoit sur la tête une sorte de bonnet qui paroissoit tissu d'herbes vertes. On crût pénétrer le motif de sa défense. La moisson du riz étoit encore dans les champs; & la pluye étant continuelle, il craignoit que ce grain ne devînt trop cher ou ne manquât tout-à-fait. Cependant on ne cessa point d'en trouver abondamment.

IL ne restoit qu'à mettre à la voile, & la résolution en fût prise le 2 de Février pour le jour suivant. Mais vers minuit il s'éleva, du côté du Sud, une si furieuse tempête, que dans l'obscurité, on craignit beaucoup que la *Hollande* & le *Maurice* ne s'incommodassent mutuellement, & n'allassent peut-être échouer au rivage. L'orage ayant cessé le lendemain au soir, on s'apperçût avec chagrin, que ces deux Vaisseaux avoient perdu leurs canots. Le 5, quelques Matelots retournèrent à terre, avec ordre de les racheter, s'ils étoient tombés entre les mains des Négres. En approchant de la Rivière, ils trouvérent que le courant extraordinaire en avoit élargi l'embouchure, & que les tombeaux qu'ils avoient vûs, étoient cachés sous l'eau. Ce grand flux les empêcha de remonter avec les rames. Ils fûrent contraints d'avoir recours au touage, & les Négres de Spakenbourg leur prêtè-

Les canots de deux Vaisseaux, font poussés sur le rivage.

(p) Add. de l'A. *A.* Mr. Prevost dit ici, contre le sens de l'Original, que les Matelots firent un trou à la couverture. R. d. E.

prêtèrent officieusement la main. Mais ils leur firent entendre, que ceux de S. Angelo avoient déjà mis les canots en piéces. Aussi-tôt les Hollandois se rendirent dans ce Village & les demandèrent aux Habitans. On leur répondit que les canots ayant été brisés par la violence des vagues, étoient venus échouer sur le rivage. Ils y envoyèrent cinq hommes, qui les trouvèrent en piéces, mais sans aucune ferrure & sans le moindre clou. Leur indignation fût si vive, que les Habitans, qui s'en apperçûrent & qui en redoutèrent les effets, mirent dans leurs canots une partie de leurs biens & de leurs enfans, & se hâtèrent de remonter la Rivière. Ils eûrent la prudence de laisser derrière eux, un corps de cinquante hommes, armés de leurs rondaches & de leurs javelines, pour favoriser leur retraite. Les Hollandois n'ayant pas ordre de s'emporter à la violence, prirent le parti de retourner à bord.

Houtman. 1596.

Ils sont mis en piéces par les Négres, ce qui occasionne une querelle.

Cependant, lorsqu'on eût entendu leur rapport, on prit la résolution, dans le Conseil, d'envoyer à terre la Chaloupe de chaque Vaisseau bien armée, pour proposer aux Négres de vendre quelques-uns de leurs Laneiares, avec menace de les attaquer, s'ils refusoient cette demande, & de leur faire le même traitement qu'ils avoient fait aux canots. Le nombre des hommes étoit de quarante-huit dans les trois Chaloupes. En approchant du rivage, ils apperçûrent, à l'Est de la Rivière, environ soixante Négres armés, qui sembloient les braver par leurs sauts & leurs grimaces, & qui se retirèrent vers S. Angelo à mesure qu'ils les vîrent avancer. Ce spectacle ne fit qu'animer les Hollandois. Ils remontèrent jusqu'à S. Angelo, où cette troupe insolente se préparoit effectivement au combat. Chaque Négre trempoit dans l'eau la pointe de la javeline, & la portant à sa bouche, il y en laissoit tomber quelques goutes, pour marquer l'espérance qu'ils avoient tous, de tremper les mêmes pointes dans le sang des Hollandois. Ensuite, sans leur laisser le tems de débarquer, ils leur jettèrent une si grande quantité de pierres, que les Chaloupes en étoient remplies. Les Hollandois prirent le parti de jetter leurs ancres & de tirer quelques coups de fusil, moins pour leur nuire que pour les épouvanter. Cette modération redoublant leur témérité, parce qu'ils ne voyoient point parmi eux aucun blessé, ils s'imaginèrent que leurs boucliers étoient impénétrables aux balles. On cessa de les ménager, & la première décharge en fit tomber morts trois ou quatre. Ils fûrent enlevés par les autres, qui se retirèrent derrière les maisons au lieu de prendre la fuite. Quelques momens après, il s'en détacha trois ou quatre, qui vinrent demander la cessation des hostilités & promettre d'amener des bestiaux. Mais voyant qu'on faisoit peu d'attention à leurs signes, & que le feu de la mousqueterie ne se rallentissoit pas, ils prirent enfin la fuite, & leur exemple fût suivi de tous les autres. Alors les Hollandois envoyèrent la moitié de leurs gens au Village. Ils n'y trouvèrent qu'une petite fille d'un an, qu'ils prirent par un sentiment de compassion plûtôt que de haine. Le Village fût pillé. Il arriva sans dessein, dit l'Auteur, ou par l'ordre du Conseil, ajoûte-t-il, qu'on mit le feu à quelques maisons au-dessus du vent. Comme elles n'étoient que de bois sec & de paille, la flamme fit un si prompt ravage, que les Hollandois mêmes eûrent peine à s'en garantir. Cet accident consuma une grande

Combat.

Les fusils font fuir les Négres.

Les Hollandois brûlent leur Village.

HOUTMAN. 1596.

grande quantité de riz & de paille, avec beaucoup de fruits & de poules.

Ainsi le butin qu'ils remportèrent ne les dédommageoit pas du péril auquel ils s'étoient exposés (q). Ils laissèrent sur le rivage l'enfant qu'ils avoient pris, & les Négres vinrent aussi-tôt l'enlever. Le nombre des Habitans pouvoit monter à cent trente, dont on trouva quatre morts dans un bois, où ils les avoient traînés, avec une partie de leurs ustenciles qu'on y laissa. Les Hollandois, en se retirant, rencontrèrent près des tombeaux, plusieurs Négres de Spakenbourg, qui leur firent des caresses, & qui parûrent fort satisfaits du malheur de leurs voisins.

Pendant cette expédition, cinq ou six autres Négres, parmi lesquels se trouvoit leur Chef, s'étoient rendus dans un canot à bord du *Maurice*, pour y vendre des citrons. Comme le bruit de la mousqueterie avoit commencé à se faire entendre, on les avoit arrêtés prisonniers. Lorsqu'on vit le feu de l'embrasement, & qu'on leur eût fait tourner les yeux du côté de S. Angelo, le Phulo prit de l'eau qu'il se versa sur la tête, pour faire connoître qu'il n'étoit pas du nombre des coupables qu'on avoit voulu punir. Après le retour des trois Chaloupes, non-seulement on leur rendit la liberté, mais on s'empressa de les transporter au rivage, par égard pour leur Chef, qui étant descendu à terre, un grand nombre d'hommes & de femmes vinrent lui baiser respectueusement les pieds. Il se fit apporter quantité de citrons, dont il fit présent à ceux qui l'avoient amené; ce qui n'empêcha point, qu'à leur départ ils ne vissent paroître une troupe d'Habitans, qui sembloient les menacer de leurs javelines & de leurs rondaches.

Apparences de sincérité du côté des Négres.

Le 9, une Chaloupe s'étant rendue au rivage pour y prendre de l'eau, le Phulo vint se présenter à l'équipage, & distribua libéralement des poules, du riz & des fruits, pour marque de reconnoissance. Peu après on envoya deux autres canots & une Chaloupe avec quarante-six hommes. Quand ils fûrent aux tombeaux, cinq ou six Négres de Spakenbourg vinrent les prier de se rendre auprès du Phulo. Sur cette invitation, on envoya trois hommes dans le Village, où ils le trouvèrent, avec environ soixante hommes armés de leurs lances & de leurs boucliers. Lors qu'ils virent venir les Hollandois, ils s'enfuirent dans le bois, de sorte qu'on ne pût pas leur parler. Il en vint pourtant quelques-uns sans armes, dans le Village, & l'on trafiqua avec eux du riz; mais ils faisoient entendre qu'ils ne vouloient pas qu'on s'approchât d'eux. Les Hollandois ne leur ayant fait aucune insulte, firent voile vers S. Angelo, où ils ne rencontrèrent personne. A l'autre bout, au Nord, ils trouvèrent un grand Bourg qui leur parût être formé de plusieurs Villages joints ensemble, d'autant plus qu'il y avoit quatre Phulos en differens quartiers & qui avoient chacun ses Vassaux. Cependant les Négres députèrent au rivage, pour supplier les Hollandois de se retirer, & leur promettre qu'à cette condition on leur enverroit des bestiaux. La Chaloupe alla jetter l'ancre à l'autre bord de la Rivière, & les Négres y menèrent aussitôt un bœuf & un bouc. Ils refusèrent même les grains qui leur fûrent offerts

(q) Tout ce butin ne valoit guéres qu'une réale de huit, ou une réale & demi. R. de l'A. A.

ferts en échange, en faisant connoître par des signes, que c'étoit un présent pour lequel ils ne demandoient aucun retour. On leur présenta du vin, qu'ils acceptèrent avidement. Le Phulo même, surmontant sa frayeur, s'approcha du rivage pour en boire un coup. Mais, après avoir bû, il se hâta de se retirer, & alla se cacher derrière les maisons (r).

Embarras des Hollandois sur leur conduite.

Les Hollandois n'étoient pas sans embarras sur l'explication qu'ils devoient donner à ce mélange de douceur & de férocité, lorsque trois Négres arrivant le lendemain dans un canot, à bord du *Maurice*, vinrent les prier d'envoyer des gens à terre, parce que le Phulo leur vouloit faire présent de quelques bestiaux. Il étoit si tard, qu'on n'osa prendre confiance à leurs offres. Le jour suivant, une Chaloupe s'avança jusqu'aux tombeaux, pour récevoir les libéralités du Phulo. Les Matelots y trouvèrent quelques Négres, qui les pressèrent d'entrer dans le Village. Des instances si opposées à celles qu'ils avoient reçûes deux jours auparavant, étoient capables de leur inspirer de la défiance. Aussi prirent-ils le parti d'arrêter cinq Négres, pour leur servir d'ôtages, tandis qu'ils envoyèrent à Spakenbourg deux de leurs gens, qui revinrent bien-tôt dire qu'on y pouvoit aller librement. Quelle fût leur surprise, de voir que tous les Habitans avoient pris la fuite & n'avoient laissé qu'un petit bœuf, dont les Matelots se saisirent. Ils s'avancèrent ensuite jusqu'au Bourg voisin, qu'ils ne trouvèrent pas moins désert. Cependant quelques Négres moins timides, leur amenérent un autre bœuf, pour lequel ils donnèrent de la toile, & beaucoup plus de grains & de merceries qu'on ne leur en avoit jamais demandé (s).

Ils prennent le parti delever l'ancre.

Enfin ces alternatives de confiance & de crainte, causèrent tant de dégoût aux Hollandois, que rien ne s'opposant d'ailleurs à leur départ, ils levèrent l'ancre le 12 de Février. Ils n'avoient pas été si long-tems dans la Baye d'Antongil, sans y faire quelques observations qui méritent d'être recueillies. La situation de cette grande Baye est par les seize degrés & demi de latitude du Sud. Elle s'étend jusqu'à dix lieues Nord-Nord-Ouest & Sud-Sud-Ouest, sur environ cinq lieues de largeur. La principale des Isles qu'on y trouve est belle & fertile, mais si haute qu'il n'y a point d'intervalle du pied de la Côte au rivage. Au Nord-Est sont quelques rochers & trois autres petites Isles, après lesquelles on entre dans une Rivière dont les bords offrent plusieurs Villages. Entre l'aiguade & la Baye, du côté du Nord, on en découvre trois, fort bien peuplés, & divers autres jusqu'à une seconde Rivière que l'on trouve au Nord. Ensuite on arrive à la grande Rivière, où les Hollandois achetèrent presque tout le riz dont ils composèrent leur principale provision. Cette Rivière a deux bras; l'un, qui s'étend au Nord, & l'autre à l'Ouest. Elle est divisée par une petite Isle. Le Village de *S. Angelo* est au côté septentrional. Celui de *Spakenbourg*, qui se présente à gauche en entrant dans la Rivière, est composé d'environ cent quatre-vingt maisons. Plus haut est le Village que les Hollandois nomment *du*

Leurs observations sur la Baye d'Antongil.

(r) Cet Article & les deux précédens sont fort differens dans l'Edition de Paris; l'Auteur Anglois & nous, y avons changé & suppléé plusieurs choses, d'après l'Original. R. d. E.

(s) Pag. 247, & suiv. Nous avons encore rectifié ici quelques passages qui s'écartoient du sens de l'Original. R. d. E.

HOUTMAN. 1596.

du Nord. A l'Oueſt-Sud-Oueſt de l'Iſle, on trouve encore une Riviére, ſur le bord de laquelle eſt un autre Village. Les Hollandois n'étendirent pas plus loin leurs obſervations géographiques.

Habitans.

MAIS ils remarquérent que les Habitans avec leſquels ils eûrent quelque commerce, étoient fort noirs, ſans avoir les cheveux auſſi crêpus que les vrais Négres, ni leur nez & leurs lévres. En général, ces Inſulaires ſont grands & robuſtes. Ils ſont livrés à la paſſion de boire. Leur liqueur eſt un compoſé de miel & de riz, dont ils s'enyvrent ſouvent, quoique l'uſage leur en ſoit défendu dans certains tems. Les meubles qu'on trouva dans leurs maiſons, étoient de peu de valeur. Ils ont une ſorte de natte, aſſez bien ouvragée & de diverſes couleurs, qui leur ſert de ſiége & de lit; des mortiers de bois, & des blocs ſur leſquels ils pilent le riz. Chacun a ſon tamis, pour en ſéparer la farine; des ſacs pour la conſerver, des pots de terre pour la cuire, & des calebaſſes qui leur ſervent de plats & d'aſſietes. Pour boire, ils ont, au lieu de verre, un grand roſeau creux, qu'ils ferment avec un bouchon.

Leur Roi.

LEUR Roi, qu'ils nomment *Phulo*, a pour unique parure des braſſelets de cuivre, qu'il regarde comme un ornement fort précieux; un collier de grains de verre, & une grande & longue hache qui lui tient lieu de ſceptre. Tous ſes Sujets ſont nuds, à l'exception d'un morceau de toile d'écorce d'arbre, dont ils ſe couvrent le milieu du corps. Leur ſoûmiſſion eſt extrême pour leur Souverain. Le vêtement des femmes eſt auſſi un tiſſu d'écorce d'arbre, qui leur deſcend juſqu'aux genoux. Quelques-unes portent des corps de juppe, mais ſans manches. Leurs ornemens ſont des braſſelets d'étain ou du plus bas argent, de la forme des manilles de cuivre qui ſont communes en Guinée, avec une ſorte de petites pierres qu'elles nomment *Laqueua* (t).

Leurs occupations & leur richeſſe.

L'OCCUPATION des hommes eſt la chaſſe, la pêche, l'exercice de l'arc, & le ſoin de nourrir les beſtiaux. Celle des femmes, de planter, de ſemer & de moiſſonner les grains, qui ſe réduiſent au riz & à deux ou trois ſortes de petites féves, vertes, rouges & blanches. Elles cultivent auſſi les bananiers, dont le fruit & les grains font une grande partie de leurs alimens. L'uſage de la viande eſt rare dans cette Nation (v). Ils ſe bornent aux fruits, au riz, au lait & au poiſſon. Leurs beſtiaux conſiſtent dans un grand nombre de beaux bœufs, dont ils font tant de cas, qu'on les ſoupçonne de les adorer. Cependant les Hollandois ne remarquérent pas qu'ils ſe fiſſent un ſcrupule de les vendre. Ils ont beaucoup de chévres & de boucs, mais peu de moutons. On leur vît quelques chiens, mais rien en ſi grande abondance que des poules & des canards. Entre les fruits, on peut dire que la Nature leur a prodigué les limons, les citrons & les oranges. Le gingembre, & la *maniguette*, eſpéce de poivre qui ſe nomme autrement *Graine de Paradis*, ſont auſſi fort communs dans leurs champs. Ils ont une racine qui reſſemble beaucoup au gingembre par dehors, mais dont l'intérieur eſt jaune, & qui ſe nomme *Cunbet* en langue Malaie, *Ha-bet*

(t) Il y a dans l'Original *Lagueca*, qui viennent de Ceylon. R. de l'A. *A.*

(v) On verra dans la Deſcription, les uſages de diverſes autres parties de l'Iſle.

bet en Arabe, & *Cafran de las Indias* en Portugais. L'abondance de son suc empêche d'abord qu'on n'en sente toute la force, mais on s'apperçoit enfin qu'il est fort âpre, quoiqu'il le soit moins que le gingembre. Cette racine est fort médicinale, & ses fleurs ressemblent aux plus beaux lys blancs. On en trouve aussi beaucoup à Java & dans d'autres endroits des Indes (x).

Navigation heureuse des Hollandois.

Le vent favorisa les Hollandois jusqu'au 23 de Mars; mais ils fûrent alors incommodés des calmes, & de la rapidité des courans, qui venant du Sud-Est les obligèrent de gouverner sur les plus méridionales des Isles Maldives. Dans cette route, dont ils avoient admiré la tranquillité pendant six semaines, ils avoient vû quantité d'oiseaux, qu'ils prirent pour des *Mouettes grises*, & que les Portugais nomment *Garaïos*. Ils avoient vû des *Rabos Forcados*, qui sont des oiseaux noirs & blancs, fort semblables aux pies, mais qui ont la queue longue & fendue, à-peu-près comme des ciseaux de tailleur. Ils avoient vû certains oiseaux blancs de la forme d'un pigeon, avec une longue queue, peu garnie de plumes; & d'autres assez semblables à de petits canards, mais tachetés. Tous ces oiseaux trouvent leur nourriture dans les eaux de la Mer, & font la guerre aux poissons volans. Quelques-uns venoient se reposer sur les Vaisseaux & se laissoient prendre à la main, sans marquer, observe l'Auteur, d'épouvante à l'approche des hommes, parce qu'ils n'en avoient jamais vû (y). Les bonites, les albocores, les dorades, les lamies, les marsouins, les chiens de mer, que les Portugais appellent *Tuberons* (z), les grondeurs, &c. offroient souvent le plaisir de la pêche aux Matelots, & ne leur étoient pas moins utiles pour les rafraîchir. Les marsouins, qui s'approchoient de la Flotte en si grosses troupes que la Mer en devenoit toute verte, leur auroient fait un spectacle charmant, si les Pilotes ne les eûssent pas avertis que c'est un présage de tempête.

Ils manquent d'eau douce.

Enfin rien ne paroît avoir manqué à la prospérité de cette navigation, qu'un peu plus d'eau fraîche. La provision se trouva si diminuée par les chaleurs, quoiqu'elles ne fissent qu'en augmenter le besoin, qu'on fut obligé de réduire la portion de chaque Matelot à une pinte par jour. Les équipages furent si pressés de la soif, qu'on offrit une réale de huit pour un verre d'eau, sans pouvoir l'obtenir. Ils eûrent la vûe de la terre le premier de Juin. Quel doux spectacle pour des Matelots altérés! En approchant de la Côte, ils trouvèrent une Isle, qui est devant le Détroit de la Sonde, à cinquante degrés & demi du Sud. Ils jugèrent que c'étoit l'Isle de *Pugniatan*, nommée par les Portugais *Isle d'Engano*, qui est à seize lieues de Sumatra. De trois lieues en Mer, ils avoient senti l'excellente odeur des épiceries & des herbes aromatiques que la Nature y produit.

Isle d'Engano & ses Habitans.

Le

(x) Pag. 253, 254 & 255.

(y) Il est étrange que les Hollandois parlent toûjours ici comme s'ils s'étoient crûs les premiers qui eûssent traversé ces Mers (1).

(z) Il y a dans l'Original *Tuberons*. R. de l'A. A.

(1) Ils ne le disent pourtant pas proprement, & cette Remarque de Mr. Prevost est encore moins fondée que celle qu'on a vû ci-dessus, pag. 92. En effet, parce que des Oiseaux, dont une partie pouvoient avoir été couvés l'année derniere, n'auroient jamais fait rencontre d'hommes, dévoit-on conclure de-là, que ces Mers n'avoient pas été fréquentées auparavant? Les Hollandois étoient sans doute, trop bien instruits du contraire, pour avoir pensé à tirer une pareille conséquence forcée. R. d. E.

HOUTMAN. 1596.

LE 6, ils découvrirent, sur la Côte de cette Isle, six à sept canots, qui n'osoient s'approcher de la Flotte. Une Chaloupe, qui fût armée pour aller prendre langue, ne servit qu'à les faire retourner légèrement vers le rivage, où ils fûrent aussi-tôt mis à sec. Ces petits Bâtimens étoient assez longs; mais à peine avoient-ils un pied de large. Deux longues piéces de bois, qui les élargissoient des deux côtés par le haut, servoient à les faire virer. Les Insulaires qui les conduisoient étoient au nombre de vingt-trois, armés d'arcs & de fléches. Ils paroissoient de grande taille & d'un teint jaune. Leurs cheveux étoient fort longs & flottoient sur leurs épaules. Ils étoient tout-à-fait nuds; ce qui fit juger aux Hollandois qu'ils étoient fort sauvages. Cependant ils invitoient, par des signes, l'équipage de la Chaloupe à descendre au rivage. Mais étant mal pourvû d'armes, il n'osa se fier à des Peuples si barbares.

Bouque du Détroit de la Sonde. Bâtimens Indiens.

ON arriva le 11 à la Bouque du Détroit de la Sonde, où la quantité des Isles est innombrable. Celle dont on fit choix pour y mouiller, est longue dans sa forme, couverte de bois, déserte & sans eau. Le lendemain on vit venir de la Côte de Sumatra trois voiles, qui fûrent bien-tôt suivies de six autres. C'étoient les premières qu'on eût rencontrées à l'Est, depuis le Cap de Bonne-Espérance. On leur envoya un canot, qui ne fit pas difficulté de les aborder. Leurs équipages étoient composés chacun de seize hommes, dont sept ramoient, tandis que les autres se tenoient tranquillement sous une *Teugue*, couverts d'une toile de coton depuis le milieu du corps jusqu'aux pieds, & nuds de la ceinture à la tête, sur laquelle ils avoient des morceaux de la même toile, pliés en forme de turban. L'équipage du canot ne pût les entendre (*a*). Ils nommoient bien *Bantam* & *Japara;* mais comme ils méloient à ces deux noms celui de *Sunda Calappa* (*b*), les Hollandois n'y comprenoient rien. Cependant ces Indiens leur montrèrent Sumatra, & leur firent connoître, par des signes, qu'ils y trouveroient de quoi fournir à tous leurs besoins. Cet avis, qu'on crût bien entendre, fit prendre la résolution d'envoyer au rivage la Pinasse, montée de seize hommes; tandis qu'une des Chaloupes suivit les neuf voiles, qui étoient retournées au même lieu d'où on les avoit vû partir. [Il y avoit sur la Côte, quelques Villages, dont le plus considérable se nommoit *Dampin* (*c*).] La Chaloupe mouilla le soir près d'une Isle, qui en a deux autres à peu de distance. Les Matelots y entendirent la voix de quelques gens qui parloient, mais ils ne découvrirent personne. Le lendemain ils apperçûrent quatre Bâ-

Première liaison des Hollandois avec les Indiens.

(*a*) N'est-il pas surprenant qu'ils ne se fûssent pas munis d'un Interpréte?

(*b*) *Sunda Callapsla*, ou plûtôt *Calappa* suivant nôtre Auteur, pag. 296 & 319, est le nom que les Natifs donnoient anciennement à la Ville de *Jacatra*, à présent *Batavia*, à cause de la grande quantité de noix, appellées par les Habitans de Java, *Sunda Calappa* (1). Quoiqu'il en soit, Batavia porte encore ce nom, même parmi les Chinois. Voyez le Recueil de *De Rechteren*, Tome V. pag. 158. R. de l'A. *A.*

(*c*) Add. de l'A. *A.*

(1) Celà est vrai quant au nom de *Calappa*, que les Insulaires donnent aux noix de cocos; mais l'Auteur n'etend pas cette explication au mot de *Sunda*, qui en vieux langage Javanois signifie *Montagne*. Le grand nombre de celles qui régnent aux environs de Batavia, ainsi que la quantité prodigieuse de *Calappus*, ou Cocotiers, dont elles sont couvertes, ont fait prendre ce double nom à la même Ville. Voyez *Valentyn*, Tome IV. pag. 419. R. d. E.

Bâtimens à l'ancre, & quelques autres qui étoient à la voile. Ils abordèrent les quatre premiers, qui s'amarrèrent les uns aux autres en les voyant avancer. Ils demandèrent, par des signes, s'ils pouvoient trouver de l'eau dans quelque lieu voisin. On leur montra un endroit peu éloigné. Leur hardiesse croissant par degrés, ils entrèrent dans les Bâtimens Indiens, où loin de les maltraiter, on leur fit voir diverses curiosités, telles qu'un *Cris*, ou poignard doré, & une bague d'or avec un petit diamant mal taillé. Après avoir satisfait leur curiosité, ils se rendirent à bord de la Pinasse, où quelques Indiens les suivirent dans un canot. On prit librement d'eux du poisson, du riz, des melons d'eau, des cannes de sucre, des cocos, de l'ail, des oignons & quelques fruits propres à l'Isle, pour lesquels ils reçûrent de la verroterie rouge & bleue. Ensuite s'étant offerts à servir de guides jusqu'à Sumatra, on prit le parti de les suivre. Sur la route on rencontra trois ou quatre canots, qui paroissoient porter des personnes du premier rang. Les Hollandois en conçûrent du moins cette idée à la vûe de leur habillement, qui étoit d'une toile extrêmement fine & bleu céleste. Ces honnêtes Insulaires, eûrent la complaisance de passer avec eux un chenal d'eau salée pour leur montrer l'aiguade, & de les conduire jusqu'à un Village d'environ vingt maisons, qui étoient proprement construites de bois de palmier. „ Là, remarque l'Auteur, ils virent pour la première fois croître le poivre sur les poivriers, qui s'élèvent comme le houblon, à l'appui „ d'un long roseau „. Ils en achétèrent autant qu'on leur en présenta, avec une petite quantité de cloux de girofle & de noix-muscades, comme pour servir de montre. On leur offrit aussi des citrons, des citrouilles & du vin de palmier; mais ils ne virent point de viande. Les femmes avoient de fort gros brasselets. Elles étoient couvertes d'une toile de coton depuis la ceinture jusqu'aux pieds, & d'une autre toile sur le sein. Une partie de leur chevelure étoit flottante, & le reste en tresse, relevée proprement sur leur tête.

Quelle politesse ils leur trouvent.

Quatre canots, qui se rendirent à bord de la Pinasse, y portèrent des poules, du riz, du poivre & des caxias (*d*), qu'on eût à fort vil prix. Mais pendant qu'on étoit occupé de ce Commerce, il arriva malheureusement, qu'un fusil tira sans dessein. Les Insulaires en fûrent si effrayes, qu'étendant aussi-tôt leurs pavois, ils halèrent sur le bord, un petit pierrier de métal, avec des signes menaçans. L'équipage de la Chaloupe, qui remarqua ce mouvement, voulût s'avancer vers la terre; mais quelques Indiens des canots sautant sur le rivage, ne lui permirent pas d'en approcher. On résolut sur le champ, pour éloigner des soupçons fâcheux, de retourner vers la Flotte.

Ils évitent une querelle.

Le 14, une petite pirogue, qui s'étoit approchée du *Maurice*, se laissa engager par des signes à venir à bord. Il y entra un Insulaire, qui offrit de conduire la Flotte à Bantam, pour vingt piéces de huit. Mais les Hollandois, incertains de leurs propres vûes, se contentèrent de recevoir honnête-

(*d*) Espèce de Monnoie, d'un alloi plus mauvais que le plomb, dont on ensile deux cens ensemble en un cordon, ce qui s'appelle en Portugais, *Una fasta de Caxias*, ou *Caxas*. Voyez ci-dessous, la Description de l'Isle de Java. R. d. E.

HOUTMAN. 1596.

Manière extraordinaire de saluer.

nêtement sa proposition. Cependant il demeura dans le Vaisseau, comme s'ils l'eussent acceptée. Le 17, il y vint une autre pirogue, qui paroissoit lui appartenir. Elle étoit armée de quatorze hommes, dont deux montèrent à bord & lui firent une révérence conforme à leurs usages. Ils lui prirent le pied gauche, qu'ils lui passèrent doucement par-dessus la jambe droite jusqu'au genou, & de-là sur le visage, depuis le bas jusqu'au sommet de la tête.

Difficulté du passage à Java.

ENFIN les Hollandois s'étant déterminés à tourner vers Bantam, remirent à la voile le 19, sous la conduite de l'Indien qui leur avoit offert ses services (*e*). En passant à la vûe d'une petite Ville de Sumatra, ils furent abordés par quantité de pirogues, qui leur apportèrent des noix de cocos, du poivre, des cloux de girofle, des noix-muscades, des bananes, des poules & des oranges, dont l'échange se fit pour des couteaux. Ils naviguèrent jusqu'au 22, sans se trouver fort avancés, retenus également par la variété des vents contraires & par la force des courans. Depuis minuit jusqu'à dix heures du matin, le vent ne cesse pas de souffler de l'Est dans le Détroit; & se range ensuite à l'Ouest, où il demeure jusqu'au soir; ce qui rend le passage fort difficile (*f*).

Description d'une Jonque.

DANS cet intervalle, les Commis de chaque Vaisseau commencèrent à prendre le nom de Capitaines. On donna celui de Capitaine-Major à Corneille Houtman, qui étoit regardé non-seulement comme l'auteur de l'entreprise des Hollandois, mais encore comme leur principal guide & comme le fondement de toutes leurs espérances. Le même jour, qui étoit le 23, on découvrit dans la Baye de Java, un de ces Bâtimens que les Indiens nomment *Jonque*, du port de trente ou quarante lastes. Il avoit un mât de beaupré, un grand mât, un mât d'artimon avec sa voile, qui étoit fort grande, & une sivadière au beaupré. Les voiles étoient tissues de bois ou de jonc. Toutes les manœuvres, courantes & dormantes, étoient aussi de bois tressé. Le corps du Vaisseau étoit assemblé comme le fond d'une futaille, & le pont étoit couvert d'un petit toit de jonc. Quand ces Bâtimens ont le vent en poupe, on amène les couëts à l'arrière; c'est-à-dire, ceux de la misène à un bout, & ceux de la grande voile à l'autre. Les voiles sont cousues aux ralingues par le bas comme par le haut, & à la même distance. Cette construction & ces agrès paroissent des nouveautés surprenantes à ceux qui viennent pour la première fois de l'Europe. Les Hollandois n'admirèrent pas moins, un grand nombre de petites Barques, qu'ils virent assez proche de la Ville de Bantam, & que les Indiens nomment *Paras* (*g*). Les voiles & les cordages sont de la même matière que ceux des Jonques. Ils revenoient de la pêche; & leur multitude faisoit assez connoître que la Ville devoit être fort peuplée.

VERS

(*e*) Le Journal n'en dit rien, quoi-que celà se puisse fort bien, mais Mr. Prevost, qui vouloit faire partir ce Lamaneur Indien avec les Hollandois, n'auroit du moins pas dû marquer plus haut, que ceux-ci *s'étoient contentés de recevoir honnêtement sa proposition*, puis que l'Original ne le porte pas non plus, & qu'au contraire, on peut conclure de son silence, qu'ils l'acceptèrent avec joye. R. d. E.

(*f*) Pag. 277.

(*g*) *Praos*, ou *Prauwen*, ou *Pirogues*. R. de l'A. *A*.

Vers le soir, on vit venir à bord du *Maurice* un de ces Paras, dans lequel étoient six Portugais avec leurs Esclaves. Leur Chef déclara qu'ils étoient envoyés par le Gouverneur & par les Habitans de Bantam, que l'arrivée de la Flotte étrangère avoit allarmés, pour s'informer d'où elle venoit & dans quelles vûes. On lui répondit qu'elle venoit de Hollande, pour trafiquer tranquillement avec eux. Il repliqua qu'en effet les Hollandois étoient arrivés dans un lieu de Commerce, mais que l'occasion étoit peu favorable, parce que depuis cinq jours, les Habitans avoient envoyé à la Chine, cinq *Sommes* ou Vaisseaux chargés de poivre, & que la Jonque qu'ils avoient dû voir le matin à l'ancre dans la Baye, en cherchoit aussi le long de la Côte. Cependant les Portugais affectèrent beaucoup de politesse. On leur demanda quelques informations sur le Pays & sur les dispositions du Roi. Ils racontèrent, que depuis peu, ce Prince étoit allé faire le Siége de *Palimban*, Ville de Sumatra; qu'il y avoit été tué, & que son Armée, qui avoit déja forcé les portes de la Ville, ayant été mise en désordre par la mort du Roi, avoit été contrainte de se retirer; qu'en partant pour l'Isle de Sumatra, elle étoit composée de deux-cens voiles, & les Troupes si nombreuses, qu'une partie des Soldats étoient morts de faim; que le Roi n'avoit laissé qu'un fils unique, âgé seulement de cinq mois, & que les Habitans de la Capitale avoient choisi pour leur Gouverneur, un Seigneur de la Nation nommé *Chestate*, père d'une des femmes du feu Roi (*b*).

Houtman. 1596. Envoyés Portugais de Bantam, & leurs discours.

Entre les six Portugais, il s'en trouvoit quelques-uns qui avoient été faits prisonniers à Ternate, par le Vaisseau Anglois de *Thomas Candish*. Ils firent un long récit des ravages que le Capitaine *Lancaster* (*i*) avoit commis dans le Détroit de Malaca, sans épargner les Portugais plus que les Indiens. On leur répondit, que c'étoient des différends auxquels les Hollandois ne prenoient aucune part, & qu'ils n'étoient venus que pour acheter de bonne foi & payer de même.

Sage réponse des Hollandois.

Les Portugais prièrent le Capitaine-Major de ne pas paroître à la vûe des Vaisseaux envoyés par *Dom Antonio*, dans la crainte qu'il ne s'élevât quelque démêlé entre les équipages; à-quoi il falloit s'attendre, que divers Bannis qui étoient à Pégu, à Bengale, à Tanasserim, à Martaban, sur la Côte de Coromandel & dans le reste des Indes, contribueroient de tout leur pouvoir. Ces misérables, disoient-ils, cherchoient quelqu'un qui voulût les aider à soûtenir leur parti; mais il y avoit du péril à s'y fier, parce que l'espérance d'obtenir leur rappel, les rendroit toûjours capables de trahir ceux qui auroient embrassé leurs intérêts. Après ces explications, Houtman pria les Portugais d'offrir les services de sa Flotte au Gouverneur, & de l'assûrer, qu'elle étoit venue pour trafiquer dans un esprit de douceur & de paix. Ils feignirent d'en avoir beaucoup de joye & de s'en retourner dans cette disposition. Avant la fin du jour, le *Sabandar* (*k*), qui est le premier Officier

Adresse des Portugais.

Le Sabandar se rend à bord de la Flotte.

(*b*) Pag. 278.

(*i*) On a vû la Relation de ce Capitaine Anglois au Tome I. de ce Recueil. On peut y jetter les yeux, pour comparer les faits.

(*k*) Le Sabandar est le Roi du Port, & en cette qualité il est le premier Officier de la Douane. R. de l'A. *A*.

HOUTMAN. 1596.

cier de la Cour, & devant qui passent toutes les affaires qui regardent les droits, vint aussi à bord de la *Hollande*. On répondit à ses questions, que les Hollandois étoient venus pour acheter du poivre & d'autres épiceries, & que dans cette vûe, ils avoient apporté de bonnes réales & des marchandises. On lui en montra même une partie. Loin de combattre leur projet par des objections, il leur dit qu'ils étoient arrivés dans un lieu propre pour ce Commerce, & qu'ils trouveroient bien-tôt leur charge.

Combien le poivre étoit alors commun à Bantam.

Le 24, plusieurs Habitans apportèrent des marchandises à bord & firent beaucoup de caresses aux Hollandois. Ils les assûrèrent encore, qu'ils trouveroient assez de poivre pour faire leur cargaison, & que d'ailleurs la récolte du nouveau devoit se faire dans un mois; que l'année étant très-abondante, il étoit à si bon marché, qu'au lieu de trois sacs, qui étoient la quantité ordinaire pour un *Katti* (*l*), on en donnoit cinq ou six pour le même prix, chaque sac pesant cinquante-quatre ou cinquante-cinq livres, poids de Hollande, c'étoit environ quinze deniers la livre. Le Sabandar, qui revint dans le cours de l'après-midi, pria le Capitaine-Major de descendre au rivage pour faire sa visite au Gouverneur. Houtman répondit que sa commission ne lui en donnoit pas le pouvoir; mais que si le Gouverneur faisoit l'honneur aux Hollandois de venir sur la Flotte, il pourroit retourner à la Ville avec lui. Le Sabandar lui proposa aussi de s'approcher un peu plus du rivage. Il y consentit, & le meme jour on alla mouiller sous *Pulo Panjan*; c'est-à-dire, l'*Isle Longue*, qui n'est qu'à deux lieues de Bantam. Aussitôt qu'on y eût jetté l'ancre, l'Amiral Indien, qui se nommoit *Temangon Angabaia*, vint à bord & déclara par la bouche de son Interpréte, que le Gouverneur assûroit les Hollandois de son amitié. Le Sabandar & les Portugais vinrent donner les mêmes assûrances, de la part du Roi & de son Conseil. Ils apportèrent quantité de rafraîchissemens; & chacun répéta qu'il n'y avoit rien dans le Pays, qui ne fût au service des Marchands de bonne foi, de quelque Nation qu'ils pûssent être.

Multitude de Marchands.

Ces assûrances de protection, parûrent d'autant plus sincères, qu'il se trouvoit à Bantam, des Chinois, des Arabes, des Persans, des Mores, des Turcs, des Malabares, des Peguans, & des Marchands en un mot de toutes les Nations. Le Sabandar retourna au rivage vers midi; mais les Portugais demeurèrent à bord, & fûrent bien traités pendant le reste du jour. Ils avertirent les Hollandois de se défier des Insulaires de Java, parce qu'il y avoit peu de fond à faire sur leurs promesses; qu'il étoit même à propos de veiller sur leurs mains, & qu'enfin il ne falloit en croire que ses propres yeux. On les remercia de ce Conseil. Mais Temangon & le Sabandar étant revenus le lendemain, avertirent à leur tour, de ne prendre aucune confiance aux Portugais, qui répandoient déjà des calomnies, & qui étoient si doubles, qu'on ne pouvoit jamais connoître le fond de leur cœur. On vit venir ensuite à bord, de la part du Gouverneur, un Indien, nommé *Quillin Panjan*, ou le long *Quillin*, qui venoit prier les Hollandois, au nom de tout le Royaume, de mener leur Flotte devant Palimbam, pour battre cette

(*l*) Le Katti fait environ dix-neuf florins de Hollande. Ces termes doivent être connus par les Relations précédentes.

cette Ville de leur artillerie, pendant que les Troupes de l'Isle iroient l'attaquer par terre. Le Gouverneur promettoit de leur en abandonner le pillage. Ils réjettérent cette proposition avec beaucoup d'honnêteté, sous prétexte que leur commission ne regardoit que le Commerce. Le 26, ils fûrent visités par des Marchands de différentes Nations, avec lesquels ils trafiquérent paisiblement; mais il n'y en eût pas un seul, qui ne les avertît de se défier des Portugais.

Présens des Hollandois au Gouverneur.

Le 27, outre quantité de visites, on reçût celle du Sabandar, qui pressa Houtman d'aller saluer le Gouverneur, & de se conformer là-dessus à l'usage. Il lui représenta même, qu'il ne pouvoit se dispenser de lui faire quelque présent, comme une marque d'alliance & de paix. La résolution d'offrir un présent étoit déja prise au Conseil. Ainsi le Capitaine-Major nomma quatre des principaux Hollandois pour le porter. Il consistoit dans plusieurs beaux verres de cristal, un miroir doré, & une piéce d'écarlate.

En entrant dans la Ville, ces Députés rencontrèrent quelques Portugais, qui les saluèrent avec leur dissimulation ordinaire, & qui se retirèrent après leur avoir dit qu'ils leur baisoient les mains. Le Sabandar, averti de l'arrivée des présens, s'étoit trouvé au rivage pour recevoir les Hollandois. Il les conduisit au Palais du Gouverneur, qui étoit encore à table. Pendant qu'il achevoit de diner, ils virent devant son Palais, une assez belle piéce de canon de fonte, cinq grenades, & quelques autres petits canons avec un mortier. Lorsqu'ils fûrent admis à l'audience, ils offrirent leurs présens au Gouverneur, & le priérent de la part de leurs Officiers, de se rendre à bord de la Flotte, pour y faire une sincére alliance avec eux. Il leur répondit qu'il examineroit leur demande. Ensuite ils allérent au Palais du Sabandar, qui leur fit présenter des confitures. On leur donna aussi, de la part du Roi & de son Conseil, diverses sortes de rafraîchissemens qu'ils transportérent à bord.

Il leur fait une visite sur la Flotte.

Le lendemain, on fit avertir le Capitaine-Major, que le Gouverneur étoit résolu de le visiter sur la Flotte. Les Hollandois se disposérent à le recevoir. On nomma ceux qui devoient aller au devant de lui, avec ordre de s'offrir pour ôtages, s'il arrivoit quelque difficulté qui parût capable de le retenir. Quillin Panjan, qui lui servoit d'Interpréte, vint à leur rencontre, & leur dit que le Gouverneur étoit au Port, mais qu'il attendroit que le Capitaine-Major allât le prendre. Les Envoyés fûrent obligés de retourner à bord pour rendre compte de cet obstacle. Houtman ne fit pas difficulté de descendre dans sa Chaloupe, & de s'avancer vers le rivage; mais il se fit précéder d'un de ses gens, pour déclarer qu'il ne toucheroit pas la terre, avant que le Traité d'alliance fût conclu. Enfin le Gouverneur étant sorti du Port avec seize grandes Pirogues, à la vûe des Portugais, qui firent de nouvelles politesses aux Envoyés, Houtman entra dans sa Pirogue & s'assit près de lui. Ils s'entretinrent du gouvernement & des forces de la Hollande. Le Gouverneur demanda combien de Vaisseaux elle pouvoit équiper chaque année; de quel tems ils avoient besoin pour faire le voyage de l'Inde, & si les Hollandois avoient dessein de venir plus d'une fois à Bantam.

HOUTMAN. 1596.

Il craint d'y être retenu.

CETTE honorable visite fût reçûe à bord avec les plus grandes marques de considération. Cependant lorsque le Gouverneur fût introduit dans la chambre du Capitaine, on s'apperçût qu'il trembloit, dans la crainte apparemment, d'y être retenu prisonnier. Le Sabandar & Temangon relevèrent son courage. On régla les articles du Traité. Entre plusieurs gratifications, le Gouverneur promit, que la liberté d'acheter des épiceries, ne seroit accordée à personne, avant que les Hollandois eûssent achevé leur cargaison. Il souhaita de voir une partie des marchandises qu'ils avoient apportées. On lui montra des velours & des écarlates. On joignit à ce spectacle, un nouveau présent d'une piéce de chaque espèce. Il visita toutes les parties du Vaisseau. Enfin il témoigna qu'on lui feroit plaisir de le saluer, à son départ, d'une décharge de toute l'artillerie. Le Sabandar voulut demeurer à bord, pour se donner le plaisir de voir tirer. Ces trois Seigneurs & tous les Gentilshommes du cortége, étoient richement vétus. Leur habillement approchoit beaucoup de celui des Insulaires de Sumatra. Ils s'expliquérent dans des termes qui marquoient peu de confiance pour les Portugais. Le Sabandar raconta, qu'ils avoient offert à la Ville de Bantam, deux cens mille ducats pour l'Isle de *Pulo Panjan;* mais que cette proposition avoit été rejettée, parce que connoissant leurs intentions, on ne doutoit pas qu'ils n'eûssent élevé dans cette Isle, une Forteresse qui auroit ruiné le Commerce de Bantam.

Houtman rend sa visite au Gouverneur.

HOUTMAN n'ayant plus de raisons qui pûssent le dispenser de descendre à terre, choisit le premier jour de Juillet, pour rendre sa visite au Gouverneur. Sa suite ne fût que de neuf hommes. Il présenta la commission du Prince d'Orange, qui autorisoit les Officiers de la Flotte, à former un Traité d'alliance, en vertu duquel les Hollandois devoient jouïr, dans le Pays, de tous les privilèges accordés aux autres Marchands. Cette commission fût promptement traduite en Portugais & en Arabe. Ensuite Houtman demanda au Gouverneur, des assûrances par écrit, qui lui fûrent promises pour la première fois qu'il retourneroit au rivage.

Empereur de Java.

LE soir du même jour, on vît arriver à Bantam, un Prince Indien, à qui les Portugais donnoient le titre d'Empereur, parce qu'il étoit fils d'un Monarque qui avoit exercé un empire absolu sur la plûpart des Rois de Java. Mais ils refusoient leur soûmission au fils, sous prétexte qu'ayant fait un long séjour à Malaca, il y avoit conçû trop d'affection pour les Portugais, auxquels ils appréhendoient ~~extrêmement de se voir~~ soûmis. Cependant il ~~étoit reçû avec une~~ haute distinction dans toutes les parties de l'Isle. Les Rois mêmes lui parloient les mains jointes, suivant l'usage des esclaves à l'égard de leurs maîtres. On l'accusoit de mener un vie fort déréglée, & d'aimer excessivement à boire. Il fit l'honneur aux Hollandois de se rendre à bord, avec ses deux fils & quelques Portugais. Son habillement étoit une belle toile de coton, brochée d'or. L'aîné de ses fils, qui étoit âgé de vingt ans & bien fait, portoit à sa ceinture un joyau d'or ovale, garni de pierreries fort grosses, dont la plûpart étoient des émeraudes & des rubis.

L'alliance est confirmée.

LE 3, Houtman retourna au rivage, pour demander au Gouverneur la confirmation de l'alliance. Il avoit rédigé les articles qui devoient être signés,

fignés, & dont le principal étoit, que non-feulement la foi feroit gardée fans interruption, mais que fi quelqu'un entreprenoit d'infulter l'une des deux Parties, elles joindroient leurs forces pour réfifter de concert à tous leurs ennemis. Le cortège du Capitaine-Major étoit compofé de huit hommes, en habits de velours & l'épée au côté. Quatre marchoient devant lui, & quatre le fuivoient. Un Page lui portoit un parafol fur la tête: un Trompette, qui marchoit auffi devant lui, avoit ordre de fonner par intervalles, & dix ou douze Matelots fermoient la marche. En chemin, ils rencontrèrent le Prince, que les Portugais nommoient Empereur, & qui avoit fon Palais hors de la Ville, dans l'enceinte de laquelle il ne devoit pas coucher. Il leur fit fervir une collation de fruits & de confitures. Les Portugais affectant toûjours de paroître amis des Hollandois, entrèrent dans la Ville avec eux, & les prièrent, fuivant les termes de l'Auteur, de *s'abbaiffer* jufqu'à venir dans une de leurs maifons. Ils avoient préparé un grand feftin, & la bonne chère fût accompagnée de mille *fauffes careffes*. Comme la jaloufie eft un fentiment difficile à vaincre, un d'entr'eux, qui avoit vû Houtman à Lisbonne, lui demanda d'un air railleur, s'il étoit devenu Duc (*m*)? Cependant leurs pratiques fécretes n'empêchèrent pas que le Traité ne fût figné du Gouverneur. Le Sabandar, dont les difpofitions ne fe relâchèrent point en faveur des Hollandois, leur confeilloit d'acheter inceffamment du poivre, parce qu'il n'avoit point été à fi bon marché depuis dix ans. Mais d'autres raifons leur firent prendre, dans un Confeil général, la réfolution d'attendre la nouvelle recolte.

Fafte des Hollandois.

Ils font raillés par les Portugais.

Ils déliberoient enfemble fur le degré de confiance qu'ils devoient accorder aux Portugais, lorfque l'Interprete Quillin Panjan, arrivant à bord du *Maurice*, vint les avertir de la part du Gouverneur, qu'ils devoient fe tenir fur leurs gardes, s'ils ne vouloient pas etre furpris par l'Empereur, que les Portugais avoient féduit & qui avoit formé le deffein de les attaquer fous le voile d'une vifite. Il nomma ce Prince *Raja* d'*Auma* (*n*). Un avis de cette importance, répandit auffi-tôt l'allarme fur les quatre Vaiffeaux. On chargea l'artillerie. On diftribua les armes. Le lendemain, le Gouverneur fit avertir encore, qu'il s'étoit élevé de grandes diffenfions dans la Ville; qu'une partie du peuple vouloit attaquer la Flotte; que d'autres refufoient de confentir à cette perfidie; mais qu'incertain des évenemens, il leur confeilloit de redoubler leurs précautions. Houtman feignant d'ignorer ce qui fe paffoit à Bantam, envoya deux de fes gens au Sabandar, fous le prétexte d'une fimple commiffion. Ils obfervèrent, dans fon Palais, foixante fufils, qui paroiffoient nouvellement chargés. Mais ce Seigneur, auquel ils en marquèrent de l'étonnement, leur dit que de fa part, les Hollandois devoient être fans inquiétude; que ces préparatifs ne fe faifoient que pour chaffer l'Empereur de la Ville; que ce Prince y avoit une faction puiffante, & que la Cour commençoit à craindre qu'il ne s'en rendît le maître. Il ajoûta, qu'il leur recommandoit beaucoup de vigilance, parce que l'Empereur

On penfe à les attaquer.

Bons offices du Sabandar.

(*m*) Pag. 287.

(*n*) De l'aveu de tous les Javanois, felon *Valentyn*, le nom de ce Prince étoit *Pangeran Sid a Karappika*. Il prit enfuite celui de *Mohamed*. R. d. E.

HOUTMAN. 1596.

reur follicitoit fortement la Nobleffe, de fe joindre à lui pour les attaquer, & que c'étoit un avis qu'ils avoient déjà dû recevoir du Gouverneur: qu'au refte, fuivant les idées de bienféance établies dans la Nation, la Nobleffe ne pouvoit refufer avec honneur de fuivre ce Prince, & qu'elle affifteroit infailliblement à cet attentat; mais qu'il étoit fûr, qu'il y auroit entr'elle un fignal d'avis, & qu'elle fe tiendroit à l'écart, hors de la portée du canon (o).

Confpiration contre la Flotte.

HOUTMAN étoit trop mal informé des affaires du Pays, pour comprendre la nature de cette politique; mais s'arrêtant à ce qui le concernoit, il jugea que l'Empereur, engagé par les follicitations des Portugais, & dans l'efpérance apparemment de faire un butin confidérable, avoit pris la réfolution d'attaquer la Flotte Hollandoife. En effet, il apprit dans la fuite, que les Portugais lui avoient promis quatre mille réales de huit, pour le corps des quatre Bâtimens & pour les munitions. Ils avoient fçû lui perfuader, qu'en faifant entrer vingt hommes feulement, dans chaque Vaiffeau, il lui feroit facile de s'en rendre maître & de maffacrer les équipages. Cependant lorfqu'il fût informé que les Hollandois n'ignoroient pas fon deffein, il eût recours à d'autres moyens pour l'exécuter. Il fit préparer un grand feftin, auquel il fit inviter les Capitaines, les Maîtres de Vaiffeau, les Trompettes & les Muficiens qui fe trouvoient dans le Port. On publia, par fon ordre, qu'il cherchoit à fe procurer de l'amufement avec les Etrangers. Mais les Hollandois s'excuférent fur les occupations de leur Commerce. Le 27 de Juillet, qui étoit la veille du feftin, ils lui envoyérent un Officier, qui fût chargé de lui dire, qu'on le prioit de ne rien entreprendre contre la Flotte; & que s'il avoit formé ce projet, il feroit infailliblement repouffé avec autant de perte que de honte. On le fit prier auffi de ne pas s'en rapporter aux fauffes imputations des Portugais, que l'intérêt feul faifoit parler. Il affecta de marquer beaucoup d'étonnement & d'ignorer de quoi il étoit queftion. Il ajoûta qu'il comptoit de voir le lendemain à fa fête, les Officiers qu'il avoit invités, & qu'ils ne lui refuferoient pas cette preuve de confiance & d'amitié. Le 8, il envoya une Pirogue à bord, pour les amener. On répondit que la plûpart fe portoient mal & n'étoient pas difpofés à la joye d'un feftin. En même-tems, on prit foin de conduire fon Meffager fur le haut pont, où les armes étoient fufpendues en fort grand nombre. Il fût fi effrayé de ce fpectacle, qu'il demeura quelque tems fans parler. Enfuite s'étant affis, il demanda quel étoit le deffein des Hollandois, & pourquoi le Capitaine-Major fembloit irrité. On ne lui donna pas d'autre explication. Il partit fans rien ajoûter, & fon effroi qui fe communiqua bien-tôt à toute la Ville, fit perdre aux ennemis des Hollandois, l'efpérance de pouvoir infulter leurs Vaiffeaux. L'Empereur abandonnant fes projets, leur fit faire des excufes, & les fit même affûrer, que fi l'on avoit tramé contr'eux quelque mauvais deffein, il n'y avoit pas eû la moindre part. Mais ils apprirent par des témoignages certains, toutes les circonftances de cet horrible complot; ce qui ne les empêcha point de lui envoyer un préfent qu'il

La rufe eft employée.

Les Hollandois effrayent leurs ennemis.

(o) Pag. 289.

HOUTMAN. 1596.

qu'il accepta. Son chagrin ou d'autres causes, le firent partir le 11 pour Jacatra, qui n'est qu'à dix lieues de Bantam.

Khojah Raiaan, Marchand Turc.

Le 12, plusieurs Marchands Turcs & Arabes étant venus visiter la Flotte, il s'en trouva un, nommé *Khojah Raiaan*, qui avoit été à Venise & qui parloit Italien. Il témoigna au Capitaine-Major, qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir se rendre en Hollande, pour retourner de-là à Constantinople, qui étoit sa patrie; parce qu'il désespéroit de trouver le passage libre par Achin, depuis que le Roi faisoit arrêter tous les Marchands. Il offroit d'embarquer avec lui tous ses effets, & d'abandonner son héritage aux Officiers de la Flotte, s'il mouroit en chemin. On lui répondit qu'il auroit le tems de délibérer encore sur ce dessein, avant le départ de la Flotte.

Renouvellement de l'alliance.

D'un autre côté, le Sabandar, touché de l'inquiétude des Hollandois, proposa au Capitaine-Major, d'aller conférer avec le Gouverneur; & lui voyant quelque doute sur les dispositions de la Cour, il offrit de demeurer en ôtage pendant son absence. Cette offre ne fût pas acceptée; mais il s'obstina du moins à laisser son fils aîné, tandis que Houtman & *Renier Verbel* descendirent à terre avec lui. Ils fûrent bien reçûs du Gouverneur. Les sermens fûrent employés de part & d'autre. On jura de se prêter mutuellement une forte assistance contre toutes sortes d'ennemis, & l'Empereur même n'en fût pas excepté. Après un engagement si sacré, les Hollandois se crûrent en état de braver leurs ennemis. Renier, avec dix autres, transporta dans la Ville diverses marchandises, pour y jetter les fondemens du Commerce. On leur donna une maison bâtie de pierre, qui ne manquoit d'aucune commodité. Mais le Sabandar les avertit de ne pas se lier indifféremment avec tous les Habitans, & de n'aller trop souvent chez personne. Il leur recommanda sur-tout, de ne pas converser avec les femmes. Le même jour, un Javanois leur fit voir leurs trois Vaisseaux & la Pinasse dessinés, avec les Pavillons du Prince Maurice, tels qu'ils étoient dans la rade de Bantam. Ce spectacle les surprit d'autant plus, qu'ils étoient fort éloignés de croire les Indiens bons peintres ou habiles dessinateurs (*p*).

Ils établissent un Comptoir à Bantam.

Bon conseil qu'ils négligent.

Quelques Marchands Arabes & Chinois offrirent du poivre aux Hollandois. Houtman, persuadé avec le Conseil, que le poivre nouveau seroit encore à plus bas prix, ne pût se déterminer à profiter de ces offres, quoiqu'un Portugais, nommé *Pedro d'Attaido* & natif de Malaca, qui avoit donné des preuves effectives d'affection pour les Hollandois, lui conseillât de les accepter. Il lui représentoit que le prix du poivre étoit alors aussi bas qu'il eût jamais été, & qu'à l'arrivée des Jonques Chinoises, il s'en faudroit beaucoup, qu'il demeurât sur le même pied. Pedro d'Attaido étoit un fameux Pilote, qui avoit fréquenté toutes les Côtes & les Isles des Indes Orientales; & qui en avoit dressé des Cartes. Mais on refusa de s'en rapporter à son expérience; & l'on différa si long-tems, qu'on se répentit enfin d'avoir manqué l'occasion. Cependant le Gouverneur, l'Amiral & le Sabandar, ayant visité le nouveau Comptoir des Hollandois avec une suite nombreuse, s'étoient hâtés d'acheter une grande partie de leurs marchandises,

(*p*) Pag. 292.

HOUTMAN. 1596.

difes, qui ne devoient être payées qu'après la récolte, au prix que le poivre se vendroit alors.

Le Gouverneur prête l'oreille aux insinuations des Portugais.

QUEL que fût alors le motif de cet empressement, la jalousie des Portugais ne s'endormoit pas. Ils soufloient sans cesse aux oreilles du Gouverneur, que les Hollandois n'étoient venus que pour observer le Pays. Ils en apportoient deux preuves; l'une, que leur conduite faisoit assez connoître, qu'ils n'avoient aucune intention d'acheter; la seconde, qu'il n'étoit pas possible qu'ils fussent venus d'un Pays aussi éloigné que la Hollande, avec si peu de gens d'équipage: qu'il y avoit par conséquent beaucoup d'apparence, qu'ils faisoient le métier de Corsaires, & qu'ils avoient perdu une partie de leurs gens en attaquant quelques Vaisseaux qu'ils avoient voulu prendre. Ils ajoûtoient, qu'ayant vû à Lisbonne quantité de Flamands & de Hollandois, ils trouvoient que ceux de la Flotte ne leur ressembloient pas (q). Ces insinuations firent naître par degrés, des soupçons au Gouverneur. Une grosse somme d'argent qu'on lui offrit, s'il vouloit rompre avec Houtman, eût encore plus de force pour les confirmer. Il proposa néanmoins aux Hollandois quelques sacs de poivre, en déduction de ce qu'il devoit pour les marchandises. Ils les acceptèrent: mais les sacs ne furent pas livrés, & ce procédé leur fit connoître, qu'on ne pensoit qu'à les amuser par de fausses espérances. D'ailleurs ils apprenoient chaque jour de d'Attaido, tout ce qui se machinoit contr'eux. Cet honnête Pilote les visitoit souvent, avec des sentimens d'amitié qui lui avoient attiré leur confiance; & s'il eût vécu plus long-tems, ils se flattoient d'en tirer des lumières importantes sur l'état des Indes. Mais le Gouverneur ayant permis aux Portugais de se défaire de lui, ils entrèrent dans sa maison au nombre de seize, le 18 d'Août, & l'égorgèrent barbarement sur son lit, sans qu'on fit aucune recherche de ce meurtre (r).

Assassinat commis par les Portugais.

Emportement des Hollandois.

CEPENDANT les Officiers de la Flotte firent des plaintes au Gouverneur, du refus qu'il faisoit de leur livrer le poivre. Ils lui déclarèrent ouvertement, que l'honneur d'un Prince consistoit à tenir ses promesses. Dans la chaleur de leur ressentiment, ils le menacèrent de venir devant la Ville & d'y mettre le feu. Ensuite faisant emballer toutes leurs marchandises, avec quelques sacs de poivre qu'ils avoient achetés, ils se disposèrent à les faire porter à bord, comme s'ils eûssent pris la résolution de partir. Les Portugais avoient deux Jonques au Port, qu'ils chargeoient de cloux de girofle & d'autres marchandises pour Malaca. Le Gouverneur frappé de l'emportement des Hollandois, craignoit qu'ils n'enlevassent ces deux Batimens, & que le Gouverneur de Malaca ne le rendît garant de cette perte. Ses allarmes augmentèrent, en apprenant que la Pinasse Hollandoise s'étoit approchée de la Ville, & qu'elle avoit sondé toutes les parties du Port. Houtman n'avoit eû dessein que de braver les Portugais, & d'intimider les Habitans; mais une entreprise de cette nature, fit croire le danger si pressant, que tous les Batimens de Java, qui étoient à la rade, coupèrent leurs cables & se laissèrent dériver vers le rivage. Bien-tôt les Hollandois du Comptoir furent avertis, qu'il se faisoit à Jacatra, de grands préparatifs pour atta-

(q) Pag. 294. (r) Pag. 295.

attaquer la Flotte. Ils communiquèrent cette nouvelle aux Officiers, & firent porter à bord une somme d'argent qu'ils avoient reçûe du Gouverneur pour le payement de leurs marchandises.

Houtman est arrêté.

MALGRÉ cet avis, Houtman, suivi de sept hommes, eût la hardiesse de se rendre chez le Gouverneur. Mais à peine fût-il entré au Palais, qu'il y fût arrêté avec tous ses gens, parce que dans la chaleur de ses discours, il s'étoit vanté de prendre les deux Jonques. Au même instant, le Gouverneur envoya ordre aux Hollandois du Comptoir de ne pas s'en écarter, en les faisant assûrer néanmoins, qu'il n'y avoit rien à redouter pour eux, & qu'il n'étoit irrité que des emportemens du Capitaine.

Les Hollandois usent de représailles.

LES Officiers de la Flotte ne voyant pas revenir la Chaloupe, comprirent qu'il étoit arrivé quelque désordre. Mais leur incertitude finit bientôt, à la vûe de l'Interprête du Gouverneur, qui s'étant rendu à bord avec un des Hollandois du Comptoir & une suite de neuf esclaves, leur déclara que le Capitaine n'avoit été arrêté que pour prévenir l'exécution de ses ménaces, & qu'il seroit relâché après le départ des deux Jonques. Mais cette déclaration parût si suspecte, que le Conseil prit le parti d'arrêter l'Interpréte & les esclaves, à l'exception de deux, qui fûrent renvoyés au Gouverneur, pour lui déclarer aussi, qu'il ne devoit espérer la liberté de ses gens qu'après avoir relâché le Capitaine. Ce Seigneur, qui étoit à diner chez le Sabandar, lorsqu'il reçût cette nouvelle, se leva brusquement & jura que si son Interpréte n'étoit pas relâché avant le coucher du Soleil, il feroit mourir tous les prisonniers qui étoient entre ses mains. On ne manqua pas d'en informer Houtman, qui écrivit aussi-tôt aux Officiers de la Flotte, qu'il lui paroissoit nécessaire de rendre la liberté à l'Interpréte. Sa lettre fût portée par trois esclaves, à qui l'on rendit sur le champ deux des esclaves prisonniers, en s'excusant de ne pas renvoyer l'Interpréte, sur ce que le tems étoit fort mauvais & le canot fort petit. Cependant, après une sérieuse déliberation, il fût reconduit le lendemain au rivage. On avoit manqué de prudence dans la manière dont on s'y étoit pris pour l'arrêter. Le premier mouvement des équipages avoit été si violent, qu'il s'étoit crû menacé de la mort, & que la frayeur avoit porté même quelques-uns de ses gens, à se précipiter dans les flots. Ensuite on l'avoit chargé de fers, & son inquiétude avoit duré toute la nuit. Cependant la satisfaction qu'il eût de se voir libre, lui fit obtenir du Gouverneur, que la Chaloupe retourneroit à bord, avec cinq des prisonniers Hollandois, & que le Commerce seroit continué. Mais les Officiers de la Flotte n'envoyèrent qu'une petite somme, avec un seul homme, qui avoit ordre d'exhorter le reste des prisonniers à faire tous leurs efforts pour se mettre en liberté, parce que les Vaisseaux commençant à manquer d'eau, il étoit impossible qu'ils demeurassent plus long-tems à l'ancre dans la rade. Ce messager fût retenu avec les autres, sous prétexte qu'étant venu seul & sans marchandises, sa commission devoit renfermer quelque artifice. Les Officiers irrités de cette nouvelle insulte, trouvèrent le moyen de faire sçavoir aux prisonniers, qu'ils avoient dessein de s'approcher de la Ville & de la battre en ruine. Houtman leur répondit que s'ils en venoient à cette extrémité, c'étoit fait de tout ce qu'il y avoit de Hollandois à Bantam; & ceux du Comptoir envoyèrent chaque jour à bord

Comment ils traitent l'Interpréte du Gouverneur.

HOUTMAN. 1596.

bord, de l'eau & d'autres rafraîchissemens, pour détourner le Conseil d'une résolution qui leur auroit été fatale (*s*).

Hostilités commencées par les Hollandois.

DANS un embarras si pressant, le Conseil général fût assemblé le 4 de Septembre à bord du *Maurice*. Il entra dans une longue délibération, dont le résultat fût d'écrire au Gouverneur, que s'il ne relâchoit pas le Capitaine & tous ses gens, avec leurs effets, on se croiroit autorisé par la commission du Prince Maurice & par le Traité, à se servir de toutes les forces qu'on avoit en main pour user de représailles (*t*). Cette lettre fût envoyée par un pêcheur, à qui l'on donna quelques petits miroirs pour son salaire, & qui promit de la rendre. Le 5, après avoir attendu inutilement une réponse jusqu'à midi, les quatre Vaisseaux s'approchèrent de la Ville & mouillèrent sur trois brasses. Les Chaloupes fûrent armées; & celle du *Lion Hollandois*, montée de treize hommes, s'avança vers une Jonque, y jetta le grapin & s'en saisit. On n'y trouva que quatorze esclaves des Portugais, qui ne firent aucune résistance & qui demandèrent la vie. Aussi-tôt la Jonque fût amenée proche des Vaisseaux, sans que personne entreprît de s'y opposer, quoique cette expédition se fit à la vûe d'une multitude d'Habitans. La Chaloupe du *Maurice* aborda une autre Jonque, qui ne fit pas plus de résistance que la première. La Pinasse s'avançoit vers une troisième; mais les Portugais, à qui elle étoit aussi, prirent le parti d'y mettre le feu & la brûlèrent jusqu'à fleur d'eau. La Pinasse en attaqua une autre & la prit. On n'y trouva, comme dans la seconde, que du riz, des noix de cocos & d'autres provisions de peu de valeur. La première étoit chargée de vingt tonneaux de cloux de girofle, de vingt-six de poivre long, de benjoin, & d'autres marchandises; l'autre, d'esclaves. Celle qui avoit été brûlée étoit beaucoup plus riche; elle contenoit, au rapport des esclaves, cinquante tonneaux de cloux de girofle, & diverses marchandises précieuses, dont on ne pût rien dérober à l'activité du feu (*v*).

Ils prennent plusieurs Jonques.

Embarras des prisonniers.

LA lettre du Conseil avoit été remise par le pêcheur, à un Hollandois du Comptoir, qui l'avoit portée à l'hôtel du Sabandar, où étoient alors les autres, afin qu'ils en prissent lecture avant que de la faire présenter. Pendant qu'ils déliberoient là-dessus, Quillin Panjan vint leur apprendre, que les Vaisseaux avoient mouillé devant la Ville, qu'ils s'étoient déjà saisis de quelques Jonques & que toute la Ville étoit en armes. Leur consternation redoubla en entendant tirer sur la Place (*x*). Dans le premier transport de sa colère, le Gouverneur qui étoit en son Conseil, envoya ordre au Sabandar, de faire arrêter tous les Hollandois du Comptoir. Ils fûrent conduits au Palais, & de-là menés, avec les anciens prisonniers, au lieu où se faisoient les exécutions publiques. Tout sembloit leur annoncer une affreuse sentence. Cependant un nouvel ordre dissipa leur crainte. Ils fûrent distribués d'abord dans les maisons de quelques Chinois; & par un troisième ordre, qui ne fût guères moins précipité, ils fûrent reconduits dans leurs prisons (*y*).

Ils sont menacés du supplice.

HOUT-

(*s*) Pag. 299.
(*t*) Pag. 300.
(*v*) Pag. 301.
(*x*) Tout le commencement de cet article est encore peu exact dans l'Edition de Paris. Nous suivons l'Original. R. d. E.
(*y*) *Ibid.*

HOUTMAN écrivit au Conseil de la Flotte, pour le prier de se conduire avec plus de modération. Il ajoûta qu'on lui avoit fait espérer, que si les Jonques n'avoient pas été pillées, on lui rendroit la liberté. Avec sa lettre, les Officiers de la Flotte en reçûrent une du Gouverneur, qui demandoit que les hostilités fûssent interrompues, & qui promettoit à cette condition de renvoyer le lendemain le Capitaine-Major. Ils lui firent réponse; mais ce fût pour l'exhorter d'un ton ferme, à remplir sa promesse, en le menaçant, s'il y manquoit, de s'approcher encore plus de la Ville. Ils lui donnoient, pour l'exécution, jusqu'à la fin du grand marché de Bantam, qui se tient chaque jour au matin.

HOUTMAN, 1596.

LE jour suivant, on attendit tranquillement la fin du grand marché. Mais ne recevant aucune nouvelle de la Ville, on appréhenda que les Habitans n'eûssent employé cet intervalle, à pourvoir à leur défense. Dans cette crainte, on détacha la Pinasse, avec une Chaloupe armée de vingt-huit hommes, sur une Jonque qu'on vît courir derrière une Isle. Elle fût abordée & coulée à fond. Les Habitans, qui étoient en grand nombre sur le rivage, n'eûrent pas plutôt vû périr la Jonque, qu'ils se jettérent dans une vingtaine de pirogues, dont chacune étoit capable de contenir cinquante hommes. Ils étoient armés de longues piques, de sabres, de rondaches, de javelots & de quelques fusils. Toutes les pirogues s'étant rangées en forme de croissant, portérent ensemble sur la Pinasse, qui eût beaucoup de peine à virer assez promptement pour éviter leur premier effort. Mais s'étant heureusement dégagée, avec le secours de la Chaloupe, elle attendit les pirogues jusqu'à la portée du canon. Alors les Hollandois des deux Batimens firent un si grand feu, qu'ils en coulérent quelques-unes à fond, & qu'ils tuérent ou blessérent plus de cent Javanois (z). Cependant ils ne pûrent empêcher, que par les divers mouvemens des pirogues, les ennemis n'approchassent d'assez près, pour couper la hansiére qui tenoit la Chaloupe à la toué. Les Javanois sautérent dans la Chaloupe, & s'y battirent avec un courage extraordinaire. Ils eûrent l'adresse de passer leurs piques dans les sabords de la Pinasse, & d'embarrasser beaucoup les Canoniers. Mais on leur envoya de si furieuses salves de mousquets, qu'il en tomba un grand nombre. Les autres ne sçachant où placer leurs blessés, se trouvérent dans une confusion qui les força de se retirer. La Pinasse chassa sur eux & les poursuivit jusqu'au rivage, tandis que les trois Vaisseaux, qui s'étoient avancés à l'entrée du Port, battoient la Ville en ruine avec tout leur canon (a). [Les ennemis tirérent quelques coups de pierriers sur la Pinasse; mais ils étoient si mal adressés, qu'il y en eût peu qui portérent. Il y en eût cependant un, & ce fût le mieux tiré de tous, qui donna au milieu du mât du *Maurice* (b).]

Combat entre les Hollandois & les Javanois.

Les Javanois se retirent mal-traités.

AINSI les Hollandois demeurèrent triomphans, & leurs ennemis rentrèrent fort humiliés dans leurs murs. Mais le ressentiment du Gouverneur s'étant tourné contre les prisonniers, ils fûrent aussi-tôt condamnés à mort. L'exécution n'auroit pas été differée, si le Conseil avoit pû s'accorder

La vie des prisonniers est de nouveau en danger.

(z) Pag. 302.
(a) *Ibid.* & suiv.
(b) Add. de l'A. *A.*

HOUTMAN. 1596.

corder sur le genre du supplice. Les uns vouloient qu'ils fûssent attachés à des picux, pour y être percés de fléches. D'autres, qu'on les mît à la bouche du canon; & d'autres, qu'ils fûssent poignardés. Cette opposition de sentimens fit remettre leur mort au lendemain. Cependant le canon de la Flotte ne cessa pas de tirer jusqu'à la pointe du jour, & blessa plusieurs Habitans. Un boulet, qui tomba dans le Palais du Roi, acheva de répandre l'épouvante & contribua beaucoup au salut des prisonniers. Houtman fût sollicité d'écrire à bord, & de presser les Officiers de la Flotte, non-seulement de faire cesser le feu du canon, mais de s'éloigner même de la Ville, s'ils n'aimoient mieux le voir attaché à un pieu sur le rivage & percer de fléches. Il ajoûta qu'on faisoit de grands préparatifs pour attaquer les Vaisseaux à force ouverte & par toutes sortes de ruses; que les Habitans, sans chercher du secours hors de leurs murs, avoient assez de gens de guerre pour l'entreprendre ; que les principaux Seigneurs, tels que le Gouverneur, le Sabandar, le Temangon & plusieurs autres, avoient pour leur garde, chacun plus de trois cens hommes, dont la vie les touchoit peu & qu'ils exposeroient volontiers. Enfin, il paroissoit craindre beaucoup, que les prisonniers ne fûssent transferés à Malaca & livrés aux Juifs; infortune qui auroit mis le comble à toutes les autres (c).

Instances de Houtman à ceux de la Flotte.

Négociations pour la paix.

Des instances si sérieuses, firent prendre le parti de s'éloigner du rivage. D'autres Lettres promettoient la liberté de Houtman, si l'on vouloit payer trois mille piéces de huit pour sa rançon, & faisoient entendre que les Portugais mêmes employoient tous leurs efforts pour l'obtenir. On n'eût pas de peine à deviner la cause de ce changement. C'étoit l'envie d'obtenir la restitution des Jonques qui leur appartenoient, & dont ils auroient souhaité qu'on fît l'échange avec les prisonniers. Mais le Gouverneur leur avoit répondu que c'étoient les prisonniers de l'État; d'où les Hollandois croyoient pouvoir conclure, qu'on obtiendroit leur liberté pour une somme d'argent. Le Gouverneur écrivit lui-même, qu'il pourroit consentir à les relâcher, si l'on vouloit finir les hostilités; mais que si l'on s'obstinoit à continuer la guerre, il feroit tomber sur eux sa vengeance. Quelques Relations lui font ajoûter : „ Que si les Hollandois avoient dessein d'entrer en guerre, il s'en „ soucioit peu, & qu'il se mettroit en état de les aller visiter; mais que „ s'ils desiroient la paix, il y consentoit aussi, & qu'il étoit prêt à remplir „ toutes les conditions du Traité: Qu'on ne pouvoit même lui reprocher „ de les avoir violées jusqu'alors, & que s'il avoit fait arrêter quelques Hol„ landois, il y avoit été forcé par l'insolence de leurs menaces, d'autant „ plus que son unique dessein avoit été de s'assûrer d'eux jusqu'au départ „ des Jonques; que si les marchandises en avoient souffert quelque dépéris„ sement, il offroit d'en payer la perte, & de restituer l'argent qu'il avoit „ reçû ou d'en rendre la valeur en poivre; qu'il n'avoit aucun sentiment „ de haine contre les Hollandois; que tout le mal étoit venu des querel„ les particulières qu'ils avoient eûes avec quelques Habitans, & que dans „ la premiére source, il venoit des faux rapports & de la malignité des „ Portugais (d).

Lettre du Gouverneur.

(c) Pag. 304. & suiv.

(d) Pag. 305. & 306.

Houtman. 1596.

Réponse du Conseil.

Le Conseil de la Flotte répondit qu'il ne desiroit que la paix, & qu'il étoit prêt à convenir d'un dédommagement pour la perte que les Jonques avoient pû souffrir. En effet, avant la fin du même jour, le *Maurice* & la *Hollande* ayant enlevé ce qui pouvoit les accommoder dans les deux Jonques dont ils s'étoient saisis, les laissérent aller à la dérive; & les Habitans, qui s'en apperçûrent, ne balancérent point à s'en approcher dans leurs pirogues & s'en remirent en possession.

Les Hollandois lèvent l'ancre.

Après avoir témoigné leur inclination pour la paix, par une démarche si volontaire, les Hollandois levérent l'ancre le 13, pour aller chercher une aiguade. L'eau ne manquoit pas sur la Côte; mais ils craignoient qu'il n'y eût pas de sûreté à s'en approcher, parce que le Gouverneur avoit posé de gros corps-de-gardes à toutes les Rivières. Ils se déterminèrent à tourner leurs voiles vers Sumatra. Aussi-tôt qu'ils eûrent quitté la rade, les prisonniers fûrent distribués dans la Ville, à ceux qui avoient perdu quelques esclaves dans le dernier combat. On les sollicita d'abandonner leur Religion, & la violence y fût même employée; mais leur résistance fût si constante, qu'on cessa de les tourmenter. Les Portugais présentoient chaque jour des requêtes au Conseil, par lesquelles ils demandoient à les acheter pour une somme d'argent. Ils offroient quatre mille piéces de huit (*e*), prix assez considérable pour neuf Hollandois (*f*). Mais toutes leurs instances fûrent rejettées. [Sur ces entrefaites, la Flotte fit voile le long de la Côte de Sumatra, & le 19, elle toucha à un petit Village nommé *Sumor* en Malais & *Lampon* en Langue de Java. Un présent de deux fusils, que les Hollandois firent au Commandant, qui s'appelloit *Annassinge*, leur valût la permission de faire de l'eau, & de prendre des rafraîchissemens, quoique le Gouverneur eût defendu qu'on la leur accordât. Trois Matelots étant demeurés à terre sans permission, le Commandant leur présenta une canne de vin qu'ils bûrent; mais ne s'en étant pas contentés, ils en démandèrent une seconde; indiscrétion qui choqua beaucoup les Habitans. Les Matelots n'en devinrent que plus insolens. Ils cassèrent quelques pots remplis de vin, & commirent tant d'autres désordres, que la plûpart des gens du lieu & toutes les femmes prirent la fuite. Le Conseil fût, & avec raison, extrêmement irrité de cette conduite (*g*).]

Sort des prisonniers.

La Flotte revient près de Bantam.

Le premier d'Octobre, la Flotte revint mouiller à une lieue & demi de Bantam, & les prisonniers ayant appris cette nouvelle, commencèrent à respirer. Houtman eût la liberté d'écrire à ses Officiers. Il les prioit, non-seulement de ne point approcher de Bantam & de suspendre toutes sortes d'insultes, mais encore d'écrire eux-mêmes au Gouverneur, & de lui proposer des conditions raisonnables pour la rançon des prisonniers. C'étoit le seul parti auquel on pût s'arrêter. Quatre Vaisseaux Hollandois, dans l'état où ils étoient déjà réduits par les fatigues d'une longue navigation, ne pouvoient espérer, sans une aveugle témérité, d'imposer des loix à une Nation entiè-

(*e*) Pag. 308.

(*f*) Neuf François, par exemple, auroient-ils été moins bien payés? Cette plaisanterie n'étoit guères digne de Mr. Prevost. R. d. E.

(*g*) Add. de l'A. *A.*

entière, ni de forcer le Gouverneur dans ses murs. Après diverses propositions, on convint, le 11 d'Octobre, des trois articles suivans: „ 1°. Que „ les Hollandois payeroient deux mille réales de huit, & qu'aussi-tôt les „ prisonniers auroient la liberté de retourner à bord: 2°. Que ce qui avoit „ été pris de part & d'autre, demeureroit entre les mains de ceux qui en „ étoient possesseurs, & passeroit pour une juste compensation. 3°. Qu'on „ feroit un nouveau Traité d'alliance, & que le Commerce seroit rétabli „ avec une confiance mutuelle ". Dès le même jour, le Gouverneur envoya sur la Flotte deux ôtages, dont l'un étoit un Gentilhomme Chinois, qui avoit plus de cent esclaves. L'autre étoit le maître de la maison où les Hollandois avoient établi leur Comptoir. Le Conseil des Vaisseaux envoya de son côté, mille pièces de huit avant la nuit, & le reste de la somme fût compté le lendemain. Les prisonniers furent renvoyés fidèlement (*b*).

On s'accorde par un Traité.

Cet heureux jour fit renaître les plus belles apparences de tranquillité & d'amitié. On porta toutes sortes de rafraîchissemens aux Hollandois, qui avoient d'ailleurs la liberté d'en venir acheter dans la Ville, & qui profitèrent du tems, pour se procurer diverses parties de poivre & de muscades. Mais il s'éleva bien-tôt de nouvelles difficultés, à l'occasion d'un droit de deux cens réales de huit, que le Gouverneur exigea pour chaque Vaisseau, [excepté la Pinasse. Quoique cette nouvelle demande parût fort étrange au Conseil de la Flotte, il déclara cependant, qu'il s'y soûmettroit, pourvû qu'on envoyât premièrement le poivre à bord. Le Sabandar fit répondre, qu'on ne pouvoit entrer en aucun Commerce, avant que les droits eussent été payés. Là-dessus Houtman alla trouver le Gouverneur, qui lui dit, que les Hollandois feroient bien d'aller se pourvoir ailleurs, puisqu'ils refusoient de payer ce qu'on leur demandoit; outre qu'ils se contentoient d'acheter dix ou douze sacs de poivre, tout au plus, à la fois, au lieu d'en prendre un millier tout-d'un-coup. Il ajoûta enfin, qu'il y avoit trop de défiance de part & d'autre, pour qu'on pût faire aucun trafic ensemble (*i*).] Ce différend n'auroit peut-être pas été capable de ruiner la bonne intelligence; mais il arriva, dans l'intervalle, un Ambassadeur Portugais de Malaca, qui apporta au Gouverneur, dix mille réales de huit & d'autres présens, pour l'engager à fermer les voyes du Commerce aux Hollandois. Si c'étoit acheter cette grace assez cher, elle ne pouvoit être refusée à ce prix. Le Gouverneur, oubliant toutes ses promesses, apporta pour prétexte, que la Noblesse du Pays ne voyoit pas les Hollandois de bon œil & ne vouloit pas permettre qu'ils demeurassent plus long-tems sur cette Côte. Ils avoient pris des engagemens avec les Capitaines de deux Jonques chargées de noix & de fleur de muscade, qui étoient venues des Isles de Banda & qui appartenoient au maître de leur maison. Le marché étoit presqu'à sa fin; mais le Gouverneur leur défendit de le conclure (*k*).

Nouveaux sujets de division.

Cette défense fût regardée comme le signal de la haine & de l'interruption du Commerce. Le Conseil des Vaisseaux fit rappeller à bord tout ce

Les Hollandois sont forcés de quitter Bantam.

(*b*) Pag. 310. & suiv.
(*i*) Add. de l'A. A.
(*k*) Pag. 311.

ce qu'il y avoit de Hollandois à terre. Ils fûrent même avertis par le Sabandar & par tous leurs amis, que s'ils ne vouloient pas être arrêtés & livrés peut-être aux Portugais, ils devoient se hâter de partir & ne plus revenir au rivage. Houtman fit emporter les principaux effets & brûler ce qu'il y avoit de moins important. Cette diligence n'empêcha pas qu'il n'eût beaucoup de peine à s'embarquer, parce qu'il étoit déjà tard, & que le Vaisseau de l'Ambassadeur étant devant le Port, quelques Portugais entreprirent de l'insulter. Cependant il se défendit avec tant de résolution, qu'il s'ouvrit un passage. Un de ses Commis qui étoit demeuré dans la Ville, ne pût se sauver qu'à l'aide d'un honnête Chinois, [le même dans la maison duquel les Hollandois avoient eû leur Comptoir (*l*),] qui le fit porter à bord, entre deux nattes, par sept de ses esclaves, armés chacun d'une pique & d'un fusil, quoiqu'on lui eût offert cent vingt réales de huit pour le livrer aux Portugais. Le lendemain, un esclave Portugais, affectionné aux Hollandois, se rendit sur la Flotte, déguisé en habit d'homme libre, pour leur donner avis qu'on avoit arrêté plusieurs de leurs partisans, surtout un certain *Antonio Sylveiro*, qui leur avoit rendu des services considérables; qu'on le menaçoit du dernier supplice, & qu'on faisoit en mêmetems de grands préparatifs pour attaquer la Flotte (*m*).

HOUTMAN. 1596.

On assembla aussi-tôt le Conseil-général à bord du *Maurice*, & dans le ressentiment de tant d'injures, on prit la résolution d'en tirer vengeance. Les quatre Vaisseaux s'approchèrent de Bantam & commencèrent par se saisir des deux Jonques chargées de noix & de fleur de muscade, pour lesquelles ils étoient en marché. [Ils les menèrent à bord du *Maurice*, où se trouvoit alors ce Chinois dont on vient de parler, & du consentement duquel on avoit enlevé ces deux Bâtimens (*n*).] Soixante esclaves, qui étoient dans l'une des deux Jonques, & qui ignoroient l'accord de leur maître avec les Hollandois, firent quelque mouvement pour la défendre. Mais, au bruit des premiers coups de mousquet, ils se jettèrent dans les flots & se sauvèrent à la nâge. Deux Chaloupes armées s'avancèrent aussi vers celle du Vaisseau Portugais, qui se déroba neanmoins à leurs efforts après avoir été fort mal-traitée. On prit quelques autres Jonques, & les quatre Vaisseaux ne se retirèrent qu'après avoir fait un feu terrible sur la Ville (*o*).

Ils recommencent les hostilités.

Cependant on fût informé que les Habitans continuoient leurs préparatifs, excités par les Portugais, qui leur promettoient du secours, & qui avoient fait prier l'Empereur de revenir à Bantam pour fortifier leur parti. Ce Prince, qui passoit pour brave, étoit alors devant une petite Isle de la Baye, qui se nomme *Pulo-Dua*, avec six ou sept barques armées de cent cinquante hommes. Il répondit qu'après les affronts qu'il avoit reçûs à Bantam, il n'y pouvoit retourner avec honneur; & pour confirmer cette réponse du côté des Hollandois, il les sollicita de se joindre à lui pour attaquer la Ville. Quelques-uns de ses gens qu'il envoya sur la Flotte,

L'Empereur leur propose de se joindre à lui.

(*l*) Add. d. E.
(*m*) Pag. 313. & suiv.
(*n*) Add. de l'A. *A*.

(*o*) Le Journal ne parle ici que d'une Jonque, & ne fait aucune mention de ce feu terrible sur la Ville. R. d. E.

HOUTMAN. 1596.

te, avec un présent de volaille, demandèrent un sauf-conduit & firent entendre que son dessein étoit d'y venir lui-même. En effet, il s'y rendit le 4 de Novembre; mais cette visite fût suspecte aux Hollandois (*p*). Cependant ils lui firent le récit de tout ce qui s'étoit passé depuis son départ de Bantam, sans lui déguiser le dessein qu'on lui avoit attribué, d'avoir voulu les surprendre & les attaquer. Il répondit qu'il n'ignoroit pas qu'on le haïssoit à Bantam; que cette accusation n'étoit qu'une calomnie; qu'il avoit été chassé aussi de Jacatra; mais que si les Hollandois vouloient joindre leurs forces aux siennes, il ne désespéroit pas de réduire ces deux Villes insolentes.

Raisons qui les portent à partir sans se venger.

LES Hollandois instruits de la mauvaise conduite & des débauches de ce Prince, firent peu d'attention à ses offres. Ce qui les confirma dans l'idée qu'on leur avoit donnée de lui, fût la proposition qu'il leur fit d'échanger une des Jonques contre une belle femme qu'il leur donneroit. Le 6 de Novembre, ils reçûrent avis que tout étoit prêt à Bantam pour venir les attaquer le lendemain. Sur ces nouvelles les Hollandois, qui voyoient qu'il n'y avoit ni profit, ni honneur à espérer de cette entreprise; qu'en supposant même, qu'ils fissent un carnage extraordinaire des Habitans, ils pouroient aussi de leur côté, perdre quelques-uns de leurs gens; perte qui dans les circonstances où ils étoient, ne pouvoit qu'être très-considérable & très-douloureuse pour eux, levérent l'ancre au premier quart, & allérent dans une (*q*) Rivière, nommée *Tanjunjava*, huit lieues à l'Est de Bantam, sous la conduite d'un Pilote-côtier, Guzarate de Nation, qui se nommoit *Abdul*. Cette Rivière est à la pointe la plus occidentale de la Baye de Jacatra, derrière quelques Isles. Pendant qu'on y étoit à l'ancre, les Hollandois observèrent que la plus grande étendue de l'Isle de Java est de l'Est à l'Ouest; que le terrain de cette Côte est bas & uni; qu'il s'y trouve des anses, des golfes, des enfoncemens, où tombent plusieurs Rivières, & sur lesquels on voit différens Villages; que la plûpart de ces golfes ont des basses & des bancs, sur-tout devant *Punctan* & *Tanbara*, qui sont des Villages fort peuplés (*r*).

Rivière de Tanjunjava.

La Flotte mouille devant Jacatra.

LE 13, on arriva devant Jacatra, Pays bas & uni, qui est bordé de quantité d'Isles, & qui a divers enfoncemens dans la Côte. On vit paroître aussi-tôt un grand nombre de pirogues, la plûpart chargées de rafraîchissemens, entre lesquelles étoit celle du Sabandar, qui venoit offrir lui-même tous les secours que la Ville pouvoit fournir à la Flotte; & pour exciter la confiance des Hollandois, il voulut demeurer en ôtage, tandis qu'ils enverroient à terre quelques-uns de leurs gens. La Ville, qui est à cinq degrés quarante minutes de latitude septentrionale, étoit composée d'environ trois mille maisons, traversée par une belle Rivière, & environnée de fortes palissades. Le Pays est entre-coupé d'eaux & d'une fertilité extraordinaire. Mais la plûpart des Habitans ayant pris la fuite à la vûe des Hollandois, Houtman vit peu d'apparence de commercer avec des gens si

Etat de cette Ville.

(*p*) Pag. 316.

(*q*) Pag. 317. & suiv. Tout cet article a été changé & augmenté par l'A., *A.*, d'après l'Original. R. d. E.

(*r*) Voyez ci-dessous la Description de cette Isle.

ſi farouches; d'autant plus qu'il n'ignoroit pas, que toutes les marchandiſes de la Ville & des lieux voiſins ſe transſportoient à Bantam. Cependant deux Facteurs, qui y étoient deſcendus, fûrent traités fort civilement dans la maiſon du Sabandar. Le Roi même, averti de l'arrivée de la Flotte, ſe rendit à bord le 16, accompagné de quelques Seigneurs. Il étoit fort âgé. Après avoir viſité le Vaiſſeau où il étoit monté, il remercia les Officiers Hollandois de l'honneur qu'ils faiſoient à ſes Etats, & leur promit ſa protection. Ces politeſſes ne les empêchèrent pas de remettre à la voile. [Le 17, on jetta l'ancre, à ſix lieues de Jacatra, ſous un Village nommé *Cravaon*, qui eſt preſque tout habité par des Pêcheurs, à cauſe de la quantité de poiſſon qui ſe trouve à l'embouchure de la grande Rivière ſur laquelle ce Village eſt ſitué. Le 27, ils ſe trouvèrent près de Japara, & le 29, vis-à-vis de *Kyrimaon Jaoa*, Iſle peu éloignée de Java, fort baſſe vers les Côtes, mais montagneuſe au dedans des terres (s).] Ils fîrent diverſes traverſées, juſqu'au 2 de Décembre, qu'ils relâchèrent au-deſſus d'une Ville nommée *Tubaon*. Cet endroit du Pays eſt fort montueux, & facile à reconnoître par une haute montagne qu'on découvre en avançant de l'Oueſt à l'Eſt, en forme de chapeau à large bord, ſur le ſommet de laquelle s'élève un grand arbre qui ſe fait remarquer entre tous les autres. A l'Oueſt de la montagne, on apperçoit un grand golfe, qui reſſemble fort à une Rivière; & ſur la même route, le long de la Côte, on trouve un autre golfe où les Hollandois mouillèrent (t).

HOUTMAN. 1596.

Ville de Tubaon.

A peine les voiles fûrent-elles amenées, qu'une pirogue vint à bord de l'*Amſterdam*, demander de la part des Habitans d'où venoit la Flotte. On reçût civilement ceux qui étoient dedans, & le tems étant fort gros, on les pria de demeurer à bord juſqu'au lendemain. Ils avoient quelques épiceries à vendre. On apprit d'eux, qu'il y avoit ſur la Côte, trois Villes peu éloignées l'une de l'autre, dont *Tubaon* eſt la plus conſidérable. Les deux autres ſe nomment *Cidaïo* & *Surbaïa*. Le Pays eſt fort montueux & ſe fait reconnoître à trois montagnes longues & noires, dont le ſommet s'applatit en forme de longues tables. Les Portugais les nomment *Aſneſas de Tubaon*, & les Malais *Batto Ciliingh*. A trois lieues du golfe eſt une autre Ville, nommée *Joartam*, où le Commerce eſt aſſez floriſſant, par la multitude des Jonques qui vont aux Moluques, à Amboine & à Banda, d'où elles reviennent chargées pour Bantam. Sur l'invitation des gens de la pirogue, on envoya au rivage un homme de l'*Amſterdam*, avec le Pilote Abdul, qui parloit fort bien le Portugais, le Malais & la langue de Java. Lorſqu'ils fûrent à terre, on leur amena deux chevaux de ſelle, pour ſe rendre à la Ville. Cependant leurs guides ayant remarqué qu'Abdul n'étoit pas de Java, lui demandèrent d'où il étoit. Il répondit naturellement, qu'il étoit de Bengale, & qu'il faiſoit ſa demeure à Bantam. On voulût l'arrêter, pour faire connoître que les Habitans du Pays n'étoient pas amis de cette Ville, contre le *Cipatra* ou Gouverneur de laquelle, ils vomirent mille injures. Mais ils s'appaiſèrent en apprenant qu'il s'étoit embarqué volon-

Trois Villes peu éloignées entr'elles.

Défiance des Habitans.

(s) Add. de l'A. *A.*

(t) Pag. 221, 222.

HOUTMAN. 1596.

lontairement sur la Flotte Hollandoise. Ils allèrent ensemble saluer le Roi, qui les reçût fort bien, & qui leur promit non-seulement de visiter les Vaisseaux Hollandois, mais d'y mener des ôtages, pour établir tout-d'un-coup la confiance. Ensuite il leur fit voir un monceau de cloux de girofle, qui contenoit environ soixante tonneaux, & qu'il offrit de vendre à un prix raisonnable. Ce Prince se nommoit *Lella* (v).

Eme, animal extraordinaire.

ENTRE les gens de la pirogue qui avoient invité les Hollandois à descendre, il y avoit un Renégat Portugais, qui ayant été fait prisonnier à Malaca dès l'âge de quinze ans, avoit été transporté à Java depuis dix-sept ou dix-huit ans, avec quelques autres Portugais. Il s'étoit acquis tant de considération dans le Pays, qu'il commandoit deux mille hommes à Surbaia. Ses politesses & ses offres furent si affectées, qu'elles inspirèrent de la défiance. On le soupçonna d'être envoyé par les Portugais de Bantam (x), pour susciter de nouveaux troubles, & la suite vérifia ce soupçon. Le même jour, *Schellinger*, Capitaine de l'*Amsterdam*, reçut de la part du Roi, un oiseau fort rare. Les Insulaires le nomment *Eme*. Il est une fois plus gros qu'un cygne. Son plumage est noir par tout le corps, & semblable à celui de l'autruche; mais il n'a ni langue, ni aîles, ni queue. Le dessus de sa tête est revêtu d'une écaille aussi dure que celle d'une tortue. Ses jambes sont longues; ses pieds, gros & nerveux. Il s'en sert pour sa défense, ruant & frappant par derrière comme un cheval. Il avaloit tout-d'un-coup ce qu'on lui offroit à manger, & même une pomme de la grosseur du poing, qu'il rendoit aussi entière qu'il l'avoit avallée. Il dévoroit de même des charbons ardens, sans en paroître incommodé, & des morceaux de glace, qui servoient apparemment à le rafraîchir. Il venoit des Isles de Banda. Schellinger l'ayant apporté en Hollande, comme un animal des plus rares, on en fit présent aux Etats (y).

Trahison dangereuse pour les Hollandois.

LE lendemain, qui étoit le 5 de Décembre, on fit des préparatifs sur les quatre Vaisseaux, pour recevoir le Roi avec la distinction qu'on croyoit devoir à son titre. Les Trompettes sonnèrent & tous les Pavillons furent déployés. Mais ce qu'on avoit jugé capable de lui plaire, devint le sujet d'un funeste soupçon. Ce Prince fit demander par une pirogue, ce que signifioit cet appareil, & si l'on vouloit en user avec lui comme on avoit fait avec ceux de Bantam, où les Pavillons avoient été ainsi déployés. On répondit qu'on n'avoit pensé qu'à lui faire honneur, à la manière de Hollande. Il fut impossible de pénétrer si c'étoit un prétexte médité pour la détestable entreprise qui suivit bien-tôt, ou si la résolution de détruire la Flotte, ne fut conçue qu'à cette occasion. Peu de tems après les plaintes du Roi, le Renégat Portugais vint à bord du *Maurice*, & demanda la vûe de quelques belles marchandises. On lui montra une cuirasse & une pièce de drap rouge, qu'il voulût acheter; mais il souhaitoit qu'on lui permît auparavant de les porter à la Ville, & cette condition fût rejettée. Cependant on vît deux Jonques sur la Côte, qui mirent à la voile, & qui après avoir commencé à courir au large, revirèrent presqu'aussi-tôt. Leur intention

Comment elle est soutenue.

(v) Pag. 323, 324.
(x) *Ibidem*.

(y) Cette description sera confirmée dans les Relations qui regardent *Banda*.

tention apparemment, étoit de voir si les Chaloupes chasseroient dessus, pour justifier leur perfidie par un nouveau prétexte. Mais les Hollandois étoient si éloignés de toute défiance, qu'ils ne s'arrêtèrent point à chercher le dessein de cette manœuvre. Vers midi, six grandes Pirogues, en forme de Galiotes & bien remplies d'hommes, s'approchérent de la Flotte, sans y causer encore la moindre allarme. Trois abordérent l'*Amsterdam*, & les trois autres s'avancèrent vers la Pinasse. Le Sabandar, qui conduisoit l'entreprise, avoit apporté deux animaux curieux (*z*), dont il déclara qu'il vouloit faire présent au Capitaine; & passant à bord de l'*Amsterdam*, il fit hisser lui-même pour les enlever. Pendant qu'une partie de l'équipage étoit occupée de ce soin, & l'autre à regarder sans aucun soupçon, un grand nombre d'Insulaires se jetta brusquement dans le Vaisseau. *Verhel*, Commis de ce Bâtiment, demanda au Sabandar, en Portugais, quelle étoit l'intention de ses gens? Il ne répondit que par un grand cri, qui etoit sans doute le signal du massacre (*a*); & tirant son poignard, il l'enfonça dans la gorge de Verhel. Les autres suivirent si promptement son exemple, que le Capitaine Jean Schellinger, & la plûpart de ceux qui étoient sur le pont, fûrent tués sans pouvoir se défendre, ou fûrent mortellement blessés (*b*).

HOUTMAN. 1596.

Massacre qu'on fait sur la Flotte.

Ceux qui étoient dans le bas du Vaisseau, aussi animés par le désir de la vengeance, que par l'intérêt de leur propre vie, montérent sur le haut pont avec des piques & des sabres, & firent à leur tour, un cruel carnage de leurs ennemis. Ils les poussérent si furieusement, que ceux qui échappérent à leurs premiers coups, fûrent contraints de se précipiter dans les Pirogues. Celle qui étoit la plus proche, & qui se trouva remplie de blessés, fût coulée à fond d'un coup de canon. Les trois qui avoient abordé la Pinasse, voyant que les autres avoient manqué leur coup, n'osérent rien entreprendre, & vinrent passer sous le beaupré de l'*Amsterdam*. Mais les équipages des deux autres Vaisseaux, qui entendirent le bruit & qui comprirent une partie du désordre, se jettérent dans les Chaloupes & poursuivirent vivement les Pirogues. Ils en joignirent une, sur laquelle ils firent un grand feu, après lequel ils déchargérent leur furie, à si grands coups de sabre, qu'il n'échappa qu'un petit nombre des perfides. On en tua même plusieurs dans l'eau. Quantité d'Habitans, qui voyoient ce spectacle du rivage, firent partir treize grandes Pirogues armées, pour aller au secours de leurs gens. Mais le feu de l'artillerie leur ôta la hardiesse d'approcher (*c*).

Comment les Hollandois se vengent.

Les Hollandois fatigués du combat, retournèrent à bord de l'*Amsterdam*, après avoir fait quelques prisonniers. Leur tristesse fût égale à leur étonnement, lorsqu'ils virent le pont couvert de cadavres, autant de leurs Compagnons

Horribles barbaries.

(*z*) On auroit lieu d'être surpris, de ne point trouver ici un seul mot, sur la forme de ces *animaux curieux*, qui occupoient une partie de l'équipage, si l'on ne savoit, par d'autres Rélations, que c'étoient deux vaches. Le Journal dit simplement *deux bêtes*. R. d. E.

(*a*) Ce cri, suivant d'autres Rélations, étoit *Amoc*, qui veut dire *tué*, *tué*. Les Hollandois établis dans l'Isle de Java, n'en ont que trop appris la signification dans la suite. R. d. E.

(*b*) Pag. 326.

(*c*) Pag. 327.

HOUTMAN. 1596.

pagnons que de leurs ennemis. Un misérable Mousse, qui n'avoit pas plus de dix ou onze ans, étoit percé de treize coups de poignard. Cette barbarie leur causa tant d'horreur, qu'ils poignardèrent à l'instant, les prisonniers qu'ils avoient amenés. Cependant ils leur avoient déja fait confesser, qu'ils avoient suivi les Hollandois depuis Bantam; qu'ils étoient allés à Jacatra dans l'espérance de les surprendre; qu'ensuite ils étoient venus les attendre à Japara, & qu'ils n'étoient arrivés devant Cidaïo que le jour précédent. Tel fût le succès de cette noire trahison. Les Hollandois perdirent douze hommes, dont la mort fût vengée par celle de cent cinquante Insulaires (*d*).

Ils abandonnent la rade de Cidaïo.

TOUTES les espérances de Commerce étant ruinées dans l'Isle de Java, & le petit nombre des Hollandois ne leur permettant pas de se proposer d'autre vengeance, Houtman fit lever l'ancre pendant la nuit, pour aller [à l'Isle de Madure, & mouiller à la rade qui est au côté occidental de cette Isle (*e*), aussi-bien que la Ville Capitale, qui se nomme *Arossabaïa*, où le Cherif, Evêque, ou Pontife fait son séjour (*f*).] Le 6, à-peine eût-on laissé tomber l'ancre sur sept brasses, qu'on vît arriver à bord deux Pirogues. Les Insulaires n'osèrent entrer dans les Vaisseaux, mais ils firent des offres civiles de la part de leur Souverain, quoiqu'ils fûssent déja informés du combat de Cidaïo par les Pirogues qui passent continuellement d'une Isle à l'autre. Ils promirent même d'apporter des rafraîchissemens, & de se conformer aux intentions des Hollandois pour les articles du Commerce. Le lendemain, une autre Pirogue vint à bord, avec vingt-huit hommes, qui proposèrent quelques épiceries, sauvées, dirent-ils, d'un Vaisseau qui avoit fait naufrage depuis un an. Tel fût du moins le langage de leur Chef. Mais quelques-uns de ses gens, qu'on prit soin d'interroger en particulier, ignoroient qu'aucun Vaisseau eût péri sur leur Côte. Cette imposture étoit capable de faire naître des soupçons. Cependant on ne laissa pas d'envoyer à leur Souverain, un présent de deux miroirs.

Isle de Madure.

„ MADURE est une petite Isle de forme longue (*g*), située presqu'à „ l'opposite de la pointe Nord-Est de la grande Java, dont elle n'est sépa- „ rée que par un canal fort étroit. Elle est extrêmement fertile, sur-tout „ en riz. Le fond du terroir est si gras, qu'à-peine s'en trouve-t'il un meil- „ leur dans toute la Hollande. Mais il est si souvent couvert d'eau, que „ les hommes & les bufles qui le cultivent, y sont quelquefois jusqu'aux „ genoux, dans le tems même de la recolte. Les bas fonds dont l'Isle est en- „ vironnée, la rendent inaccessible aux grands Navires. Ses Habitans res- „ semblent à ceux de Java, autant par leurs mauvaises qualités que par „ leurs habits & leurs armes. La plûpart vivent des pirateries qu'ils exer- „ cent avec de petits Bâtimens, sans que leurs voisins osent s'y opposer, „ parce

(*d*) Pag. 327 & 328.

(*e*) Mr. Prevost s'écartant ici de son Auteur, & de la Description qu'il donne lui-même plus bas, dit que *Houtman fit lever l'ancre, pour aller mouiller dans la rade de l'Isle de Madure, qui est au côté occidental de Java*; & omet le reste qui est renfermé entre ces deux crochets. R. de l'A. *A.*

(*f*) Add. de l'A. *A.*

(*g*) Cette Isle a environ vingt-six lieuës de long & dix de large, dans sa plus grande étendue. Elle est à seize ou dix-sept lieues à l'Est de Cidaïo. R. de l'A. *A.*

HOUTMAN. 1596.

„ parce que Madure est comme un grenier commun de riz, dont ils craignent de se fermer l'entrée „ (*b*).

Visite que le Roi veut faire à la Flotte.

Le 8, l'Interpréte du Chérif ou du Grand-Prêtre de l'Isle, vint à bord de l'*Amsterdam* avec trois Pirogues, & demanda si le Roi & le Chérif pouvoient visiter la Flotte. Il offrit en même tems un présent de quelques chévres, de riz & d'autres rafraîchissemens. Le Pilote Hollandois, qui étoit encore fort mal de quelques blessures qu'il avoit reçûes au combat de Cidaïo, ne pût voir cet Indien sans être excité à la vengeance. On eût besoin d'efforts pour empecher qu'il ne lui perçât la gorge d'un coup de bayonette. Cet incident & d'autres considérations, portérent le Capitaine à ne consentir à la demande de l'Interpréte, qu'à condition qu'on ne viendroit à bord, ni de l'*Amsterdam*, dont l'équipage étoit trop diminué, ni de la Pinasse; mais seulement à bord du *Maurice*. L'Interpréte alla porter cette réponse à ses Maîtres, qui s'étoient déjà mis en mer avec plusieurs Pirogues; & soit qu'il se fût mal expliqué (*i*), ou qu'il y eût quelque dessein concerté, ils ne laissérent pas d'aller droit à l'*Amsterdam*. Une des Pirogues, qui méritoit plutôt le nom de Fuste, avoit un pont & trois rangs d'hommes fort serrés, qui y étoient assis les uns au-dessus des autres.

Ce qu'elle lui coûte & à ses gens.

L'Equipage Hollandois, effrayé de les voir en si grand nombre, fit une décharge de trois piéces de canon. Ce bruit imprévû fit tomber comme morts, tous les Indiens de la Pirogue du Roi. Les équipages des autres Vaisseaux, qui le prirent pour un signal de combat, se jettérent aussi-tôt dans leurs Chaloupes, & fondirent si impétueusement sur les Pirogues, que de tant de gens dont elles étoient remplies, il ne se sauva que vingt-une personnes. Tout le reste fût tué ou fait prisonnier. [Ces Indiens n'étoient cependant pas moins vigoureux, ni moins opiniâtres, que ceux de Cidaïo. Quoique blessés d'une demi-lance, ou d'une épée, si le coup ne les tuoit pas sur le champ, ils se jettoient au-travers des armes, pour tâcher de faire mourir leurs ennemis avec eux. Ceux même qui étoient tombés dans l'eau, se défendoient encore avec leurs poignards, & auroient fait périr plusieurs Hollandois, si d'autres ne fûssent promptement allés à leur secours (*k*).] On trouva parmi les morts, le Roi, qui avoit, à sa ceinture, un joyau d'or, garni de cinq pierres précieuses, & le Chérif qui avoit eû les deux bras emportés. Leurs corps fûrent jettés à la Mer (*l*).

Aveux des prisonniers.

Les prisonniers, ayant été conduits à bord, fûrent examinés chacun en particulier. Quelques-uns avouérent, que leur intention avoit été d'attaquer le Vaisseau, si l'occasion leur eût parû favorable. Mais cette confession fût suspecte, parce qu'elle pouvoit être l'effet de la crainte. Les autres protestérent, non-seulement qu'ils n'avoient pas eû ce dessein, mais qu'on ne pouvoit même en former le soupçon, puisque dans cette supposition, ils n'auroient pas amené avec eux leurs femmes & leurs enfans. Cette preuve

(*b*) Pag. 405. Ce Paragraphe a été inseré par celui qui a publié l'Edition Françoise de Hollande. R. de l'A. *A*.

(*i*) Pag. 406.

(*k*) Add. de l'A. *A*.

(*l*) Pag. 407. & suiv.

HOUTMAN. 1596.

ve parût si forte en leur faveur (*m*), qu'on leur accorda la vie, à l'exception de l'Interprête, qui étoit un jeune homme de vingt ans. Il paroissoit extrêmement affligé du malheur auquel il avoit donné occasion. Il pleuroit amèrement. Le fils du Roi, qui n'étoit qu'un enfant de six ou sept ans, & d'une beauté extraordinaire, versoit aussi un ruisseau de larmes. Ce jeune Prince ayant remarqué que Houtman devoit avoir plus d'autôrité que les autres, & qu'on l'appelloit Capitaine-Major, se jetta à ses pieds & lui demanda la liberté de l'Interpréte. Il fit cette prière avec tant de grace, de respect & de bon sens, que tous les Hollandois, remplis d'admiration, se joignirent à lui pour lui faire obtenir ce qu'il demandoit. Après avoir distribué quelques rafraîchissemens à tous ces malheureux, on les renvoya dans une de leurs Pirogues, à la réserve de deux jeunes garçons, qui fûrent retenus pour le service du Vaisseau (*n*). [Il y avoit parmi ces prisonniers, une femme qui paroissoit être la Nourice, ou la Gouvernante de cet enfant fils du Roi (*o*).]

La Flotte se rend à l'Isle de Luboc.

CETTE avanture obligea encore les Hollandois de changer de parage. Ils remirent à la voile le 9 de Décembre, pour aller jetter l'ancre sous une petite Isle nommée *Luboc*, ou la petite Madure, à douze ou treize lieues de Java (*p*) par les six degrés dix minutes. Le Roi de Japara, qui comptoit cette Isle dans ses Etats, y avoit envoyé, depuis trois ans, environ cinq cens hommes pour la peupler, sous le commandement d'un Seigneur de sa Cour. Le fond en étoit excellent, & devenoit encore meilleur par le soin qu'ils apportoient à le cultiver. On y trouvoit déjà du riz, de la volaille & des bestiaux en abondance. La pointe orientale offroit une petite Eglise & un grand nombre de cocotiers. C'étoit la partie de l'Isle que les Habitans avoient choisie pour leur demeure (*q*). En y arrivant, on apperçût vingt-deux hommes qui se promenoient sur le rivage. Une Chaloupe, qu'on envoya vers eux, fit quelques échanges de fer & de plomb pour des poules & des fruits. Le désir des Hollandois auroit été de trouver une rade commode, où ils pûssent laisser un de leurs Vaisseaux. Les équipages étoient si foibles, qu'ils ne se flattoient plus de pouvoir suffire pour quatre Bâtimens. Il n'y restoit que quatre-vingt-quatorze hommes, sains ou malades, boiteux & mutilés. Mais après avoir couru jusqu'au 25, en gouvernant toûjours à l'Ouest, ils fûrent étrangement surpris, de se retrouver à la vûe de l'Isle de Luboc, dont ils se croyoient fort éloignés. Ils attri-

Foiblesse des équipages Hollandois.

(*m*) Il paroît ici que l'action des Hollandois avoit été des plus barbares, & que les vingt personnes qui s'étoient sauvées n'ayant pû être que des hommes, ils avoient massacré toutes les femmes & les enfans. (1). Pag. 406, 407.

(*n*) Pag. 408.

(*o*) Add. de l'A. *A*.

(*p*) Ou plutôt à dix sept ou dix huit lieues, & au Nord de l'extrémité occidentale de la grande Madure. R. de l'A. *A*.

(*q*) Pag. 409.

(1) Voici pourtant trois jeunes garçons & une femme, auxquels les Hollandois accordèrent la vie; ce qui prouve que c'est sans fondement, que Mr. Prevost les accuse de barbarie, dans cette Note. R. de l'A. *A*.
On peut encore ajoûter à cette Remarque, que l'Auteur du Journal observe, que si ces Insulaires avoient allégué des raisons assez specieuses en leur faveur, il s'en trouvoit de très fortes qui faisoient contr'eux. Ils étoient armés de toutes pièces; poignards, javelines & rondaches, dont il semble qu'ils n'auroient pas eû besoin, s'ils n'eûssent eû dessein de s'en servir. R. d. E.

attribuèrent cette erreur aux vents d'Oueſt & de Nord-Oueſt, & à la force des courans qu'ils avoient eû ſans ceſſe à combattre (*r*). On fût obligé de mouiller une ſeconde fois ſur la Côte de cette Iſle. Le même jour, Jean *Molenaar*, un des principaux Officiers de la Flotte, mourut ſubitement. Quantité de taches bleues dont il ſe trouva couvert, ſes cheveux qui ſe ſéparèrent de ſa tête, & le ſang qui lui couloit abondamment dans la gorge, firent juger qu'il avoit été empoiſonné. Il fût viſité par les Chirurgiens, qui confirmèrent ce ſoupçon. Un accident de cette nature, répandit tant de conſternation dans tous les équipages, que ceux qui avoient parlé avec empreſſement d'aller juſqu'aux Moluques, s'écrièrent qu'il étoit tems de retourner en Hollande. Cependant le Capitaine-Major fût accuſé d'un crime ſi noir, & mis aux fers par l'équipage de ſon propre Vaiſſeau (*s*). On ſe rappelloit que pendant tout le voyage, Molenaar & lui, s'étoient querellés continuellement & s'étoient meme battus; qu'ils s'étoient menacés mutuellement de ſe traiter à coups de bayonette; enfin, que Houtman avoit eû l'imprudence de dire, qu'il voyoit bien que jamais Molenaar ne le laiſſeroit en paix, & que pour vivre tranquille, il n'avoit plus d'autre reſſource que le poiſon. Malgré de ſi fortes apparences, il fût abſous par le Conſeil général (*t*).

Houtman. 1596. Un de leurs Capitaines eſt empoiſonné.

Ce fût dans le même Conſeil, qu'après avoir conſidéré l'état de l'*Amſterdam*, qui faiſoit eau de toutes parts, on prit la réſolution de l'abandonner. Elle fût exécutée le premier de Janvier 1597. Tous les équipages s'employérent pendant onze jours, à le décharger de ſes marchandiſes & à le dépouiller de ſes agrèts, qui fûrent diſtribués dans les autres Bâtimens. Pendant qu'il étoit en feu, les Habitans de l'Iſle de Luboc, s'en approchèrent dans leurs Pirogues, & le remorquèrent ſur un banc, pour en conſerver la ferrûre. Ils apportèrent quelques rafraîchiſſemens à bord de la Flotte, comme un témoignage de reconnoiſſance pour la liberté qu'on leur laiſſa de recueillir ces reſtes. Les deux jeunes Indiens qu'on avoit fait priſonniers ſur la Côte de Madure, profitèrent de cette occaſion, pour ſe ſauver à la nâge. Le 12, on leva l'ancre, dans le deſſein d'aller mouiller à la pointe orientale de l'Iſle de Java, & d'y faire des proviſions pour le retour. Le 18, on eût la vûe du Volcan, ou de la montagne enflammée qui eſt audeſſus de *Panarucan* & qui jette une fumée fort épaiſſe. On vit une autre montagne, que les Portugais nomment *Sierra de Pagode*, au pied de laquelle eſt une petite Ville nommée *Pacadra*. Le même jour, les Hollandois étant entrés dans le Détroit de *Balambuam*, qui a au Midi l'Iſle de Bali, & à l'Oueſt celle de Java, ils s'avancèrent juſqu'à la vûe de la Ville du même nom. Quelques Inſulaires, venus à bord du *Maurice* dans deux Pirogues, racontèrent que Balambuam étoit actuellement aſſiégée par une Flotte de Java, ſur laquelle on ne comptoit pas moins de huit mille hommes; que la famine cauſoit plus de mal aux Habitans que les armes de leurs ennemis, & que trois Canoniers Portugais, dans leſquels ils avoient mis leur principal eſpoir, leur avoient déclaré, qu'ils ne pouvoient faire une plus longue défen-

1597. Les Hollandois brûlent un de leurs Vaiſſeaux.

Volcan.

Siége de Balambuan.

(*r*) Pag. 410.
(*s*) Ibidem & pag. ſuiv.
(*t*) Pag. 411.

HOUTMAN. 1597. défense. Les Hollandois découvroient, à la vérité, un grand nombre de voiles dans un Golfe de la Côte de Bali; mais, loin d'ajoûter foi au récit du Siége, ils se persuadèrent que c'étoit un artifice pour les tromper (v), & que cette multitude de Pirogues étoit composée de toutes les forces de Java, qui s'étoient rassemblées pour les attaquer & leur fermer le passage. Dans cette crainte, ils se préparèrent au combat; mais ils ne laissèrent pas d'aller mouiller sur la Côte, à une lieue de la Ville. Un Gentilhomme du Pays, qui vint à bord, leur confirma néanmoins la vérité du Siége, [ajoûtant en même tems, qu'on avoit équippé cette Flotte pour le faire lever (x).] Il leur dit, que le pére du Roi, Prince d'un âge fort avancé, qui avoit été obligé de se retirer dans l'intérieur de l'Isle, regrettoit beaucoup de se voir privé de la satisfaction de recevoir les Hollandois, parce que dix ans auparavant, il avoit eû celle de lier commerce avec un Vaisseau de la forme des leurs. Ils jugérent que ce royal Vieillard, pouvoit être celui dont Thomas *Candish* parle dans la Relation de son voyage, & auquel il donne plus de cent cinquante ans (y).

Roi âgé de plus de cent cinquante ans.

[PENDANT ces derniers jours de navigation & de séjour, on eût sur ces Côtes-là, beaucoup de gros tems, des vents violens, & une mer agitée. On demanda aux Habitans si on avoit toûjours, ou souvent, de pareilles tempêtes? Ils répondirent qu'elles étoient extraordinaires, & qu'il falloit que les Hollandois les eûssent amenées avec eux (z).]

LE 25, ils apprirent qu'en s'avançant un peu plus loin, ils trouveroient une Rivière où les provisions étoient en abondance. L'impatience de s'en procurer assez, pour une longue navigation, leur fit aussi-tôt lever l'ancre. Ils découvrirent la Rivière; mais l'entrée avoit si peu d'eau, qu'à-peine les Chaloupes y pouvoient passer vuides. On apperçût sur la rive, un Village d'environ soixante maisons, dont les Habitans s'occupoient à teindre des habits de coton de diverses couleurs, & à faire divers tissus qu'ils envoyoient aux Isles voisines. Ils étoient vêtus plus proprement que tous les autres Insulaires. Quelques-uns d'entr'eux vinrent à bord, & firent des propositions de Commerce. Mais comme ils n'étoient pas en état de fournir toutes les provisions dont on avoit besoin, on remit à la voile, & le 27, à minuit, on mouilla sur la Côte d'une petite Isle séparée, qu'on reconnût le lendemain pour l'Isle de Bali. Quelques Insulaires s'approchant dans une Pirogue, vinrent demander de la part du Roi, d'où étoit la Flotte, & voulûrent emporter la réponse des Hollandois par écrit. On leur permit de prendre un poinçon & une feuille de cocotier, sur laquelle ils écrivirent, dans leurs caractères, que la Flotte venoit de Hollande, & que les Officiers proposoient de faire un Commerce honnête & paisible avec les Sujets du Roi. Il se passa quelques jours, pendant lesquels plusieurs Matelots étant descendus au rivage, virent un grand nombre d'Insulaires qui paroissoient venir de quelque marché. Les uns portoient des denrées, qu'ils y avoient achetées, & d'autres chassoient devant eux divers bestiaux. Quelques-uns étoient à cheval. Mais on en vît venir un, qui étoit porté par

Isle de Bali.

(v) Pag. 413.
(x) Add. de l'A. *A.*
(y) *Ibidem.*
(z) Add. de l'A. *A.*

Deux Hollandois suivent un Seigneur de l'Isle.

Ils sont retenus.

La confiance s'établit.

Visite du Roi ar la Flotte.

Description de l'Isle de Bali.

HOUTMA[N]
1597.

Roi âgé d[e]
plus de ce[nt]
cinquante
ans.

Isle de Bali.





par quatre esclaves, sur une espèce de litière, devant laquelle marchoient vingt hommes armés de longues javelines, d'où pendoient de grandes houpes rouges & blanches. Lorsqu'il eût apperçû les Matelots Hollandois, il leur envoya quelques fruits, & les fit prier d'accorder à deux d'entr'eux la liberté de le suivre. Ils y consentirent, à condition qu'il laisseroit aussi deux de ses gens en ôtage. La Flotte s'étant avancée le lendemain un peu plus au Nord, Houtman renvoya les deux Indiens à terre, avec un esclave Portugais qui avoit ordre de ramener ses deux Matelots. Mais le Seigneur voyant arriver ses deux Insulaires, refusa de rendre les Hollandois & retint aussi l'esclave, sous prétexte que les Vaisseaux avoient changé de parage & n'étoient plus dans l'étendue de sa jurisdiction. Cependant un des deux Matelots obtint, à force d'instances, la permission de retourner à bord, où il raconta que son Compagnon & l'esclave Portugais avoient été envoyés au Roi dans la Ville de Bali. Bien-tôt on reçût une lettre d'eux, dans laquelle ils se louoient beaucoup de l'accueil qu'ils avoient reçû du Roi; mais ils paroissoient craindre, que ce Prince ne fût pas disposé à les relâcher. On prit le parti, pour retirer ces deux hommes, de lui envoyer, vingt aunes de velours à fleurs, des grains rouges, des verres de cristal, de petits miroirs & d'autres merceries. Cette générosité le toucha si vivement, qu'après avoir renvoyé le Matelot & l'esclave, il fit porter à la Flotte un présent de quatre pourceaux gras, avec l'offre de tout ce qui étoit en sa puissance. On ne fit plus difficulté d'entrer dans une grande Baye, qui se nomme *Padan*, où l'on apprit des Insulaires, que dix-huit ans auparavant, ils y avoient vû d'autres étrangers, vêtus à-peu-près comme les Hollandois, qui ayant coupé une corde en cinq ou six parties, avoient eû l'adresse de les rejoindre. On jugea que ce pouvoit être le Chevalier François *Drake* avec ses Anglois (*a*).

HOUTMAN. 1597. Deux Hollandois suivent un Seigneur de l'Isle.

Ils sont retenus.

La confiance s'établit.

LE 9 de Février fût un jour agréable, par l'honneur que le Roi de Bali fit aux Hollandois de se rendre au rivage, sur un chariot dont ils admirèrent le travail, & tiré par deux bufles avec de riches harnois. Ses gardes marchoient devant lui, armés de longues javelines & de traits à pointe dorée. Il parût désirer qu'on le saluât d'une décharge de l'artillerie. Cette satisfaction lui fut accordée avec empressement. Le lendemain, il fit porter à la Flotte plusieurs tonneaux d'eau fraîche.

Visite du Roi sur la Flotte.

CE Prince est puissant & fort respecté de ses Sujets. Sa Cour l'emportoit beaucoup, pour la splendeur, sur celle du Gouverneur de Bantam. La Baye de Padan, où les trois Vaisseaux étoient à l'ancre, mériteroit le nom de *Baya formosa*, autant par la beauté de la perspective, que par l'abondance des rafraîchissemens qu'on y trouve. Sa situation est à huit degrés trente-trois minutes de latitude du Sud. L'Isle entière parût aux Hollandois le plus agréable Pays qu'ils eûssent vû dans tout le cours du voyage. Ils le nommèrent la *Jeune Hollande*; & la curiosité qu'ils eûrent de le visiter, leur donna le tems de faire les observations suivantes (*b*).

L'ISLE de Bali est à l'Est de la grande Java, & son circuit est d'environ douze lieues d'Allemagne. Sa Côte septentrionale est montueuse. On décou‑

Description de l'Isle de Bali.

(*a*) Pag. 416.

(*b*) Pag 417. & suiv.

HOUTMAN. 1597.

couvre au Sud, un Cap fort élevé, qui s'avance fort loin dans la Mer. Le Cap du Nord, est par les huit degrés & demi de latitude du Sud. Toutes les parties de l'Isle sont extraordinairement peuplées. La Ville Capitale, qui porte aussi le nom de *Bali*, offre un Palais également spacieux & magnifique, où le Roi fait sa demeure ordinaire. Mais il en a plusieurs autres, dans divers endroits de l'Isle.

Ses Habitans & leurs usages.

Les Habitans sont noirs, & la plûpart ont les cheveux crépus. Leur Religion est l'Idolatrie. Ils adorent pendant le jour, la première chose qu'ils ont rencontrée le matin. Leur habillement est le même que celui des Javanois, avec lesquels ils ont encore cette ressemblance, qu'ils ne portent point de barbe. Ils se l'arrachent avec des instrumens inventés pour cet usage, dans la seule vûe de plaire à leurs femmes, qui les appellent *Boucs*, lorsqu'elles les voyent barbus. Ils ont plusieurs femmes, & c'est la raison, si l'on en croit l'Auteur, qui a rendu leur Isle si peuplée. Quoiqu'ils vendent quantité d'hommes pour l'esclavage, le nombre des Habitans est de plus de six cens mille. Les hommes & les femmes regardent comme une bienséance indispensable de s'accroupir pour rendre leur urine. Ils comparent à des chiens ceux qui violent cet usage. Leur occupation la plus commune est de cultiver la terre, & de faire des étoffes & des toiles.

Ses productions.

L'Isle est fort abondante en coton, outre celui qu'on y apporte de Sambaïa & des autres Villes voisines. On y trouve toutes sortes de bestiaux, tels que des bœufs, des bufles, des chévres, des porcs, & même des chevaux, qui étant, remarque l'Auteur, aussi petits que ceux de France, ont peine à porter un Cavalier armé. Comme on en transporte peu hors de l'Isle, ils y multiplient beaucoup. Cependant les gens du commun sont les seuls qui s'en servent pour aller d'un Village à l'autre. L'usage des Seigneurs est de se faire porter par des esclaves, ou traîner dans des chariots.

Ses Fruits.

Quoique l'Isle produise une quantité extraordinaire de riz, le Roi ne permet pas qu'on en vende au dehors. Ce qui reste, après la consommation, est porté chaque année dans les Forteresses qui sont au sommet des montagnes, & se conserve soigneusement pour les années stériles, & pour les tems de guerre ou d'inondation. La volaille, telle que les poules, les canards, les oyes, les paons, les tourterelles, n'y est pas moins en abondance. Les fruits les plus communs sont les noix de cocos, les oranges, & les citrons, dont les bois & les lieux les plus incultes sont remplis. L'Auteur vante un fruit de la grosseur d'une poire, revêtu d'une coque à-peuprès semblable à celle de la chataigne, mais avec moins de pointes. La chair en est blanche, d'un goût agréable, & il est fort sain pour le scorbut. On peut le confire indifféremment au sel & au sucre. Qu'on le lave en le tirant de la saumure, il perd le goût de sel & reprend sa douceur naturelle. On estime un autre fruit, qui croît en terre & qui est de la grosseur d'une noix.

Ses Drogues.

Les Hollandois ne remarquèrent pas que l'Isle produise d'autres épiceries que le gingembre, quoiqu'elle aît diverses drogues, telles que le *Galigan*, le *Doringui*, le *Canjor*, le *Bangue* & plusieurs autres. La Mer qui l'environne est extrêmement poissoneuse, & les eaux internes le sont beaucoup aussi. Avec tous ces avantages, les Habitans ont peu de Commerce par Mer. Ils se bornent à porter des toiles & des étoffes de coton aux Cotes de Java, dans leurs petites pirogues.

CETTE

CETTE Isle est une rade commune & un excellent lieu de rafraîchissement pour les Vaisseaux qui vont aux Isles Moluques, à Banda & à Macassar. On y voit quelquefois des Chinois, qui viennent échanger leurs sabres & leur porcelaine pour des toiles de coton. Les petits *Caxas* n'y ont aucun cours. On n'y reçoit que les grands, dont six mille y valent une reale de-huit.

HOUTMAN. 1597.

ENTRE divers métaux que l'Isle produit, on assûra les Hollandois, que les Mines d'or & de cuivre y sont communes. Mais le Roi ne permet pas qu'on les ouvre; & quelque jugement qu'on en porte, ceux qui obtinrent la permission de voir le Palais du Roi, y virent plusieurs vaisseaux d'or ou dorés, plus précieux même, qu'ils n'en avoient vû dans aucune autre Cour des Indes, quoique le Gouverneur de Bantam en eût un fort grand nombre.

Mines d'or.

LES plus grands Seigneurs de cette Cour ne parlent au Roi que les mains jointes. Il se répose de l'administration sur un Lieutenant-Général, qui porte le titre de *Quillor*, & sous lequel plusieurs autres Seigneurs gouvernent, chacun dans son département. L'union est admirable dans toutes les parties de ce petit Etat. Un rebelle seroit attaqué aussi-tôt par tous les autres Sujets, & son moindre supplice seroit le bannissement. Il n'y avoit pas plus de dix ou douze ans, qu'un Prince du sang royal ayant conspiré contre la vie du Roi, son entreprise avoit été découverte. Il avoit été condamné à mort avec tous ses Complices. Mais le Roi touché de compassion, avoit changé la peine capitale en un bannissement dans une Isle déserte, où ils furent tous transportés. Cette Isle est au Sud-Est de Bali & se nomme *Pulo Rossa*, qui signifie *Isle déserte*. Ils la cultivèrent; & depuis si peu d'années, ils l'avoient peuplée de toutes sortes de bestiaux. Leur Religion n'étoit pas différente de celle de Bali; mais ils avoient adopté l'usage établi dans divers autres Pays des Indes, de faire un point d'honneur à leurs femmes, de se brûler après la mort de leurs maris & dans le même bucher. On croit, suivant la remarque de l'Auteur, que l'origine de cette barbare coûtume, vient d'un certain Royaume, où les femmes qui se lassoient de leurs maris, ne faisoient pas difficulté de les empoisonner. Pendant que les Hollandois étoient dans la Baye de Padan, ils apprirent qu'on devoit brûler à Pulo Rossa, le corps d'un des principaux Insulaires, & que près de cinquante femmes s'étoient dévouées volontairement au même sort. Ils furent sollicités d'assister à ce spectacle. Mais ne pouvant s'en former qu'une affreuse idée, ils réservèrent leur curiosité pour des objets moins tragiques (c).

Bon Gouvernement.

Isle de Pulo Rossa, comment peuplée.

Femmes qui se font brûler avec leurs maris.

LE 20, une partie de l'équipage étant à terre, deux Matelots du *Maurice*, l'un nommé Emanuel *Rodenburg*, d'Amsterdam, l'autre Jacques *Classen*, de Delft, s'avancèrent dans l'Isle & déclarèrent de loin à leurs Compagnons, que s'ils tardoient trop à revenir, il seroit inutile de les attendre. Le lendemain ils firent demander leurs habits, qu'on refusa de leur envoyer. Comme ils avoient pris ce parti sans aucun sujet de plainte, & que tous les Habitans s'accordèrent à cacher le lieu de leur retraite, on ne pût

(c) Pag. 421 & 422.

HOUTMAN. 1597.

pût douter qu'ils n'eûssent été séduits par les agrémens d'un si beau séjour, & peut-être par les caresses de quelques femmes de l'Isle (*d*).

Etat de la Flotte à son départ des Indes.

APRÈS avoir employé trois semaines à renouveller les provisions, on remit enfin à la voile le 26 de Février, pour prendre la route du Cap de Bonne-Espérance. Les équipages, qui étoient partis de Hollande au nombre de deux cens quarante-neuf hommes, se trouvoient réduits à quatre-vingt-neuf (*e*); & de quatre Vaisseaux, il n'en restoit que trois, assez mal équipés pour faire craindre les dangers d'un voyage si pénible. Outre les quatre-vingt-neuf Hollandois, on comptoit huit autres hommes qu'on avoit pris ou reçûs sur la route; deux Négres de Madagascar, un Chinois, deux Malabares, un qui se disoit né à Malaca, un jeune garçon de huit ou neuf ans, natif de Joartam dans l'Isle de Java, & le Pilote Abdul, qui paroissoit disposé par inclination, à suivre la fortune des Hollandois jusques dans leur Patrie, où il ne pouvoit manquer de trouver des occupations convenables à ses talens. Lorsqu'on n'eût plus devant les yeux que l'image du retour & la nécessité de rendre compte à la Compagnie des opérations du voyage, tous les Officiers s'étant assemblés à bord de la *Hollande*, il s'éleva d'étranges débats entr'eux, sur la conduite qu'on avoit tenue devant Bantam (*f*). Les Commis reprochèrent aux Capitaines & aux Pilotes, de les avoir abandonnés au péril qui les ménaçoit dans le Comptoir, & de n'avoir consulté que leur effroi pour se rétirer. Les Capitaines accusèrent les Commis, d'avoir manqué, par une fausse prudence & par de mauvais ménagemens, à faire la cargaison de poivre, quoiqu'ils eûssent été conduits dans un bon Port & dans la Ville du monde la plus propre à ce Commerce (*g*). Cette querelle se renouvella plus d'une fois pendant le cours de la navigation, qui fût d'ailleurs fort heureuse.

Querelle entre les Officiers.

Retour de la Flotte.

[LA Flotte avoit pris son cours par le Sud de Java, & le 24 d'Avril, on eût la vûe de cette partie de l'Afrique, que les Portugais nomment *Terra do Natal*, située par les trente-trois degrés onze minutes de latitude Sud. Le 26, les disputes qui continuoient toûjours entre les Officiers, obligèrent le Vaisseau la *Hollande* à se séparer des deux autres. Ceux-ci passèrent le 6 de Mai, devant le Cap des Aiguilles, & se trouvèrent le 25, près de l'Isle de Ste. Helene; mais étant venus le lendemain sous le Cap du Nord pour entrer dans la rade, ils y virent quatre grandes Caraques Portugaises qui y étoient à l'ancre. La peur qu'ils en eûrent, les empêcha de s'arrêter, comme ils en avoient dessein, pour prendre de nouvelles provisions de fruits, de volaille, de chévres, & de cochons, dont cette Isle est remplie. Deux heures après, ils rejoignirent la *Hollande*, dont l'équipage rapporta, qu'ils avoient rencontré deux Vaisseaux François, par la hauteur de vingt-deux degrés cinquante minutes, mais dont

(*d*) L'Auteur du Journal n'étoit pas si galant que Mr. Prevost; car il ne fait pas l'honneur aux Beautés de Bali, de soupçonner leurs attraits de cette séduction. R. d. E.

(*e*) Pag. 420.

(*f*) Pag. 421.

(*g*) Les Matelots étoient aussi fort mécontens de leurs Officiers, & se plaignoient hautement de ce qu'on ne leur donnoit que du riz & de l'eau pour toute nourriture, pendant que leurs Officiers avoient tous les jours, plusieurs sortes de mêts rotis & bouillis, outre quantité de fruits de toutes espèces. R. de l'A. A.

dont ils n'avoient pas pû s'approcher, à cause que la frayeur avoit faisi les François. Le jour d'auparavant, ils avoient aussi atteint une de ces quatre Caraques dont nous venons de parler, & qui ayant reconnu qu'ils étoient Hollandois, avoit d'abord arboré Pavillon rouge, & leur avoit envoyé deux volées de canon; La *Hollande* lui en ayant rendu cinq, ils continuèrent leur route de part & d'autre. Les trois autres Caraques ayant apperçû la *Hollande*, tirèrent un coup de canon, pour faire revenir leurs gens qui étoient à terre. En effet, lors que le *Maurice* fût à leur vûe, les quatre Caraques paroissoient être prêtes au combat. HOUTMAN. 1597.

Le premier & le 2 de Juin, les Hollandois virent plusieurs oiseaux, qui leur firent juger qu'ils n'étoient pas loin de l'Isle de l'Ascension. Le 7, ils passèrent la Ligne, & le 26, ils virent sur la *Hollande*, beaucoup de poussière, que le vent y faisoit voler, ce qui leur fit présumer qu'ils n'étoient pas loin de l'Isle de S. Antoine, qui est la plus occidentale de toutes celles du Cap-Verd. Le 29, ils vinrent dans la Mer de *Sargasso*, ainsi nommée par les Portugais, à cause du *Sargasso*, ou Cresson, dont elle est couverte. Le lendemain, ils passèrent le Tropique du Cancer. Le 12 de Juillet, ils se crûrent près des Isles de *Corvo* & de *Flores*, qui font partie de celles que les Portugais ont nommées les *Açores*, ou les Isles des Eperviers. Ils étoient à la hauteur de trente-sept degrés. Le 5 d'Août, ils entrèrent dans la Manche d'Angleterre, & le 11, ils se trouvèrent devant le Texel (*b*),] où l'on fût battu d'une si grosse tempête, que l'équipage du Vaisseau la *Hollande*, se vît forcé de couper son mât. Enfin l'on arriva le 14, dans le Port d'Amsterdam.

(*b*) Add. de l'A. *A*.

§. II.

Second Voyage des Hollandois aux Indes Orientales. Fait par Van Neck.

VAN NECK. 1598.

Motifs de ce voyage.

QUAND cette entreprise, qui suivit de près le retour de Houtman, ne se trouveroit pas liée naturellement avec la première, non-seulement parce qu'on y comptoit les mêmes Pilotes, & particuliérement le Guzarate Abdul, que les Hollandois avoient amené de Java dans cette vûe; mais plus encore, parce qu'elle fût jugée nécessaire pour réparer les disgraces du voyage précédent; elle ne demanderoit pas moins la place qu'on lui accorde ici, pour satisfaire la curiosité d'un Lecteur attentif, qui doit souhaiter d'apprendre comment le Commerce Hollandois fût rétabli à Bantam.

On équipe une Flotte nombreuse.

L'IMPORTANCE de cet objet, porta les Directeurs de la Compagnie à faire un armement beaucoup plus considérable que le premier. Le nombre des Vaisseaux fût doublé. On employa tout l'Hyver à les équiper; & le premier de Mai 1598, ils partirent du Texel sous le commandement de l'Amiral *Jacques Cornelisz Van Neck*. On nous en a conservé les noms. Le premier, qui portoit l'Amiral, se nommoit le *Maurice*. Le second, commandé par *Wybrand Van Warwick*, dont le nom s'immortalisa dans la suite par d'autres expéditions, s'appelloit l'*Amsterdam*. Les noms des six autres étoient

VAN NECK. 1598.

étoient ceux des Provinces de *Hollande*, de *Zélande*, de *Gueldres*, d'*Utrecht*, de *Frise* & d'*Overissel*. Tous les équipages montoient ensemble à cinq cens soixante hommes.

Sa séparation.

(*a*) Leur navigation n'offre que des évenemens communs jusqu'au mois de Septembre, qu'après avoir été séparés par une furieuse tempête à la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, cinq d'entr'eux fûrent poussés vers l'Isle de Madagascar. Ils doublèrent le Cap de St. Julien, & le 17, ils découvrirent une Isle, que les Portugais avoient nommée jusqu'alors, l'Isle de *Cerné*. Les Hollandois ne la connoissoient que par son nom. Ils envoyèrent aussi-tôt vers le rivage, deux Chaloupes, dont l'une apperçût un beau Port, qui pouvoit contenir plus de cinquante Vaisseaux à l'abri de tous les vents, avec un excellent fond. Elle apporta le soir huit ou neuf gros oiseaux, & un grand nombre de petits, qui s'étoient laissés prendre avec la main. Les Matelots avoient découvert de l'eau fraîche, qui couloit des montagnes, & toutes les apparences leur avoient promis une grande abondance de rafraîchissemens. Cependant, comme on ignoroit encore qu'elle fût sans Habitans, le Commandant, à qui les maladies pressantes de ses gens ne permettoient pas d'employer beaucoup de tems à la reconnoître, fit descendre le 20, une grande partie des équipages, & se mit en état de n'avoir rien à redouter de la surprise. Le lendemain & les jours suivans, il envoya les Chaloupes dans d'autres endroits de l'Isle, pour y chercher des hommes. On continua d'y trouver quantité d'oiseaux, qui ne faisoient aucun mouvement à l'approche de ceux qui vouloient les prendre. On y vît un grand nombre de cocotiers. Dans un endroit du rivage, on trouva environ trois cens livres de cire, sur laquelle il y avoit des lettres Grecques, & l'on fût surpris d'appercevoir, à peu de distance, un pont volant de Vaisseau, une barre de cabestan, & une grande vergue, qui devoient être les restes de quelque Vaisseau enseveli dans les flots. Mais on s'efforça inutilement de se procurer d'autres lumières, & toutes les recherches ne firent découvrir aucune trace d'hommes. Il ne pût rester aucun doute que l'Isle ne fût déserte. Les Hollandois, après avoir rendu graces au Ciel de les avoir conduits dans un si bon Port, lui donnèrent le nom de *Maurice* (*b*), à l'honneur du Prince d'Orange.

L'Isle de Cerné nommée Maurice par les Hollandois.

CET-

(*a*) Le 15, ils eûrent la vûe de l'Isle de Madére, & des petites Isles qui sont autour, que les Portugais appellent *Désertes*, & que les Mariniers Hollandois nomment *Sarters*, ou *Sartres*. Le 17, ils passèrent *Gomera*, & *Palma*, deux des Isles Canaries, & le 23, celles du Cap-Verd, ou les *Isles Salées*, & particulièrement l'Isle de *Maio*, & *San Jago*. Le 8. de Juin, ils passèrent la Ligne, & le 25, les bancs du Brésil, situés par les dix-huit degrés de latitude Sud. Le 27 de Juillet, ils jugèrent par les grands troncs d'arbres qu'ils virent flotter, & par un grand nombre d'oiseaux qu'ils apperçûrent, qu'ils n'étoient pas loin du Cap de Bonne-Espérance. Le lendemain on vit à un mât de hune, un feu St. Elme, qui répandoit autant de lumière, que si c'eût été une chandelle. Le 8 d'Août, ils fûrent séparés par une furieuse tempête, & le 25, cinq Vaisseaux de la Flotte jettèrent l'ancre pour la première fois depuis leur départ, près du Cap de *St. Laurent*, ou de Madagascar. Le 29, ils doublèrent ce Cap, & le lendemain, celui de *St. Julien*, dans la même Isle. Add. & R de l'A. A.

(*b*) On ne sera pas surpris, que l'Auteur s'arrête volontiers à la description de cette Isle, si l'on considère, qu'elle étoit encore déserte, & que les Hollandois lui ayant donné le nom de *Maurice*, qu'elle a conservé jusqu'à-ce qu'elle ait pris celui d'*Isle de France*, ils s'y sont attribués long-tems une sorte de droit.

N NECK.
598.
ia descrip-
i.

es produc-
as naturel-

es ani-
x.

VAN NECK
1598.

Sa séparation.

L'Isle de Cerné nommée Mauric par les Hollandois.

, au Sud Est.



naar 't Zuid-Oosten.

brile

f brant het altyd.



N NECK.
598.
a descrip-
s.

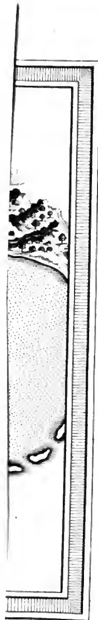
es produc-
s naturel-

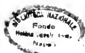
es ani-
x.

VAN NEC
1598.

Sa sépara-
tion.

L'Isle de
Cerné nom-
mée Maur-
par les Ho-
landois.





VAN NECK. 1598.

Sa description.

Ses productions naturelles.

CETTE Isle (*c*), n'a pas moins de quinze lieues de circuit. La profondeur de la Mer, à l'entrée du Port, est d'environ cent brasses. De quelque part qu'on jette les yeux sur le Pays, on n'y apperçoit que de hautes montagnes, couvertes à la vérité, d'arbres verds, mais souvent enveloppées de nuages, & quelquefois d'une épaisse fumée. Le fond est pierreux presque par tout. Cependant il est si fertile en arbres, qu'ils y croissent serrés l'un contre l'autre jusqu'à ne laisser aucun passage. Le bois de ces arbres est la plus belle ébène qui se voye; il y en a d'autres qui sont d'un beau rouge, & d'autres qui sont aussi jaunes que de la cire. Les Hollandois en apportèrent de ces trois sortes à Amsterdam, où tout le monde en admira la beauté. Ils trouvèrent aussi quantité de palmites, qui fournirent à la Flotte un rafraîchissement fort agréable. Leur grosseur est à-peu-près celle des cocotiers; mais le sommet de l'arbre offre une grosse tête, qui contient une moëlle aussi blanche & aussi douce qu'un navet.

Ses animaux.

ON éleva des hutes dans l'Isle, avec la facilité que donnoit cette abondance extraordinaire de bois. Le prompt rétablissement des malades fit juger que l'air y étoit fort sain. La Mer y est si poissoneuse, que d'un coup de seine on prenoit un demi-tonneau de poisson. On prit une raye, qui servit pour deux repas à l'équipage entier d'un Vaisseau. Les tortues y étoient si grosses, que six hommes pouvoient s'asseoir dans une seule écaille. On n'y trouva point de quadrupèdes, mais à l'égard des oiseaux, jamais les Matelots Hollandois n'avoient tant vû de tourterelles. Ils en prenoient jusqu'à cent cinquante dans un après-midi. Les herons, plus sauvages, s'envolèrent lorsqu'ils fûrent poursuivis, & se perchèrent d'abord sur des arbres. Ensuite ils disparurent tout-à-fait. On ne vît qu'un petit nombre d'oyes; mais celui des perroquets gris étoit surprenant. On admira particulièrement certains oiseaux de la grandeur d'un cygne, qui ont la tête grosse, & une peau par-dessus en forme de capuchon. Trois ou quatre plumes noires leur tiennent lieu d'aîles, & leur queue n'est composée que de quatre ou cinq plumes grisâtres & frisées. Leur chair est si dure & si coriace, excepté celle de l'estomac, qui est assez bonne, que les Hollandois leur donnèrent le nom de *Walg-vogels*; c'est-à-dire, dans leur langue, *Oiseaux de dégoût*. D'ailleurs l'abondance des tourterelles, qu'ils trouvoient excellentes, leur faisoit rejetter tout ce qui leur paroissoit moins agréable.

WARWICK, qui commandoit depuis qu'on s'étoit séparé de l'Amiral, fit suspendre à un arbre, une table de bois, sur laquelle il fit graver les armes de Hollande, de Zélande & d'Amsterdam, avec cette inscription en Portugais: *Christianos Reformados*. Il y fit enfermer de pieux, un espace d'environ quatre cens toises, où il fit semer & planter, comme dans un jardin, des fruits, des grains & des légumes, pour faire l'épreuve du terroir.

(*c*) Mr. Prevost place ici cette Isle par dix-huit degrés trente minutes de latitude de Sud. Mais outre que cette détermination n'est point juste, elle ne se trouve pas dans l'Original. La pointe du Nord, est environ par dix-neuf degrés trente minutes, & le Port où les Hollandois mouillèrent l'ancre, paroît être celui qui est au côté Sud-Est de l'Isle, où ils bâtirent ensuite un Fort appellé *Frederic Henri*. R. de l'A. *A*.

VAN NECK. 1598.

roir. Il y laissa aussi quelques poules, dans la vûe d'y faire trouver aux Vaisseaux qui vont aux Indes, diverses sortes de rafraîchissemens (*d*).

Arrivée de l'Amiral à Bantam.

IL remit à la voile, & le reste de sa navigation fût heureux; mais il avoit été devancé par l'Amiral, qui arriva le 26 de Novembre, avec les trois autres Vaisseaux, dans la rade de Bantam (*e*). Il faut supposer que les Hollandois n'avoient pas attendu qu'ils eûssent jetté l'ancre devant cette Ville, pour concerter les moyens de rentrer en grace avec le Gouverneur. Les excès auxquels ils s'étoient emportés, dans le premier voyage, devoient leur faire craindre de trouver dans l'Isle autant d'ennemis que d'habitans. Ils firent descendre à terre Corneille *Heemskerk*, Commis de l'Amiral, pour sonder les dispositions. Ses ordres portoient de rechercher la faveur & l'amitié des Insulaires, sans leur rappeller le souvenir du passé, & de demander au Gouverneur, ou au Chepate, la permission d'établir avec eux un Commerce honnête & tranquille.

Il est regardé comme ennemi.

HEEMSKERK trouva toute la Ville revoltée contre ses propositions. Les Habitans n'avoient pas plutôt vû paroître la Flotte, qu'ils s'étoient attendus à de nouvelles hostilités. Ils ne doutoient pas que ce ne fût la même qui les avoit insultés l'année précédente, & qu'elle n'eût tenu la mer depuis ce tems-là, pour exercer la piraterie. Les Portugais, qui leur en avoient fait prendre cette idée, ne manquèrent pas de la fortifier par leurs représentations, & de leur inspirer de nouvelles terreurs. Heemskerk revint à bord, après avoir fait des efforts inutiles pour justifier sa Nation.

Le Pilote Abdul fait recevoir les Hollandois à Bantam.

DANS cet embarras, on prit le parti de faire descendre Abdul (*f*), qui servoit de Pilote à l'Amiral, & de remettre entre ses mains une négociation dont on commençoit à sentir les difficultés. Ce Guzarate, qui avoit quantité d'amis dans la Ville, eût l'adresse de les adoucir en faveur des Hollandois; & dans l'espace de peu de jours, il poussa si vivement son entreprise, qu'il engagea le Gouverneur à recevoir quelques Députés de la Flotte. C'étoit avoir gagné beaucoup, & l'on ne douta point que dès la première audience, les civilités & les présens ne fissent le reste. En effet, les Députés fûrent bien reçûs; & le Chepate, qui représentoit pour le jeune Roi, encore enfant, écouta favorablement leurs explications. Les présens consistoient en une coupe dorée, quelques piéces de velours & d'autres étoffes de soye, de beaux verres & des miroirs dorés. Ils présentèrent en même-tems les Patentes des Etats Généraux & du Prince Maurice. Après cette cérémonie, on convint facilement des articles du Commerce, & dès le lendemain, il fût ouvert avec tant de succès, qu'en moins de cinq semaines, les trois Vaisseaux fûrent presqu'entiérement chargés (*g*).

Commerce favorable.

Arrivée du Vice-Amiral.

CEPENDANT il ne leur fût pas avantageux qu'Abdul eût annoncé l'arrivée

(*d*) Pag. 451 & suiv.

(*e*) Ces trois Vaisseaux ayant été separés du reste de la Flotte, comme on l'a rapporté plus haut, relâchérent à l'Isle Ste. Marie, où ils firent prisonnier le Roi, ou Phulo, qui donna une vache & un veau pour sa rançon. De-là ils allèrent à la grande Baye d'*Antongil*, mais n'y ayant point trouvé de rafraîchissemens, à cause de la guerre qui étoit entre les Rois du Pays, ils continuèrent leur route. R. de l'A. *A*.

(*f*) Voyez la Relation précédente.

(*g*) Pag. 457, 458.

vée de cinq autres Navires, qui devoient même être suivis d'un plus grand nombre. L'attente d'un si grand Commerce fit tenir d'abord le poivre fort cher. Mais les Hollandois, charmés de voir prendre un tour si favorable à leurs espérances, ne laissèrent pas d'achever leur cargaison. Leur joye fût au comble en voyant arriver, un mois après, le Vice-Amiral Warwick avec ses cinq Vaisseaux. Ils se hâtèrent d'en charger un de tout ce qui restoit de poivre aux Habitans; & dans l'impatience de porter de si bonnes nouvelles à la Compagnie, l'Amiral partit le 11 de Janvier 1599, avec les quatre Vaisseaux chargés. Leur cargaison étoit de quatre cens lastes de poivre, cent de cloux de girofle, & une quantité médiocre de fleur de muscade & de canelle. Ils arrivèrent heureusement au Texel le 19 de Juillet, après un voyage de huit mille lieues, qui n'avoit pas duré plus de quatorze mois & dix-huit jours (*b*). L'unique accident de ce retour, fût le châtiment que l'Amiral imposa au Contre-maître d'un des quatre Vaisseaux, pour avoir ôsé frapper le Maître. Cet Officier, qui se nommoit Pierre *Gysbrechtsz*, fût condamné à demeurer dans l'Isle déserte de Sainte Hélene, où on lui laissa néanmoins une certaine quantité de pain, d'huile & de riz, avec des hameçons pour la pêche, de la poudre & un fusil (*i*).

VAN NECK. 1598.

1599.

Retour de l'Amiral en Hollande avec quatre Vaisseaux.

WARWICK ayant succedé à la qualité d'Amiral pour les quatre autres Vaisseaux, l'*Amsterdam*, la *Zélande*, la *Gueldres* & l'*Utrecht*, quitta Bantam le 8 de Janvier, pour se rendre aux Isles Moluques. Il mouilla sans défiance devant Jacatra, parce que la Flotte de l'année précédente n'avoit eû rien à démêler avec cette Ville. Le 22, il s'approcha aussi librement de Tubaon, où les premiers Hollandois n'avoient reçû que des faveurs & des civilités du Roi. [L'accueil qu'il leur fit cette fois-ci, ne fût pas moindre. Il vint lui-même sur le rivage, pour les engager à le suivre jusqu'à son Palais, dont on leur fit voir tous les appartemens (*k*). Ce Prince se proposoit de se rendre, à son tour, à leur bord. Mais la Flotte, qui remit à la voile le même jour 24 & le 26, ne lui en laissa pas le tems (*l*).] Les quatre Vaisseaux s'étant ainsi séparés, l'Amiral & l'*Utrecht* allèrent jetter l'ancre entre Java & la petite Isle de Madure, tandis que les deux autres s'approchèrent de Joartam, pour chercher un Pilote-côtier qui voulût conduire la Flotte aux Moluques. [Ils y reçûrent le lendemain 28, un présent du frére du Roi de Tubaon pour le Vice-Amiral, & le 31, un autre que le Roi destinoit au Prince d'Orange. Ce dernier présent consistoit en un superbe *Cris* ou poignard, dont le manche représentoit le simulacre du Roi en or, tout garni de pierreries, & deux magnifiques javelines (*m*).] Dans l'intervalle de cette séparation, quarante hommes, tant de l'Amiral que de l'*Utrecht*, qui sans faire réflexion aux que-

Warwick demeure avec les quatre autres Vaisseaux.

Quarante Hollandois arrêtés à Madure.

(*b*) Pag. 459. & suiv. Le Journal met l'arrivée au 19 de Juin & la durée du voyage, à quinze mois; mais c'est une faute que nous avons corrigée sur d'autres informations. Van Neck fit le 27. de Juillet, son entrée à Amsterdam, au son des Cloches de la Ville & aux fanfares de huit trompettes dont il étoit précédé, & le Magistrat lui fit présenter le vin d'honneur. R. d. E.

(*i*) Pag. 460.

(*k*) On en trouvera ci-dessous la Description, dans celle de l'Isle de Java.

(*l*) Add. d. E.

(*m*) Add. d. E.

WARWICK. 1599.

querelles de l'année précédente, avoient pris terre à Madure, fûrent arrêtés dans une Ville nommée *Arossabaia*, [qui est la Capitale de Madure, & dont il a été fait mention dans le premier Voyage (*n*).] Cet incident, qui fût aussi-tôt communiqué aux deux autres Vaisseaux, les fit hâter de rejoindre l'Amiral. Mais il mérite d'etre expliqué avec plus d'étendue.

L'AMIRAL & l'*Utrecht* ayant pris leur cours vers la pointe occidentale de l'Isle de Madure, avoient mouillé devant la petite Ville d'Arossabaia, Place forte, dont les murailles & les portes sont fort épaisses & munies de plateformes, où les Habitans font la garde pendant toute la nuit. Ils avoient envoyé une Chaloupe & un Canot, pour acheter du riz & d'autres rafraîchissemens. La Chaloupe s'étant chargée de riz avoit touché au fond, & s'étoit trouvée obligée d'attendre le retour de la marée pour se remettre à flot. Pendant ce tems-là, un Seigneur de l'Isle avoit représenté au Roi, que ces Etrangers étoient les mêmes qui avoient tué, l'année précédente, un grand nombre de ses Sujets; & le ressentiment des Insulaires s'étoit échauffé si vivement, qu'ils avoient arrêté la Chaloupe & le Canot. *Schuermans*, Commis de l'Amiral, s'étoit rendu au rivage avec quatre hommes, dans un autre canot, pour s'informer de ce qui pouvoit retarder ces deux Bâtimens. Il y avoit été arrêté comme eux. On lui avoit ôté son chapeau, son épée & son argent, pour le conduire avec tous les autres, qu'on avoit aussi désarmés, dans une petite maison, où quelques-uns d'entr'eux avoient même été dépouillés. Le Roi avoit fait enlever deux pierriers & toutes les armes qui étoient dans la Chaloupe. Enfin les prisonniers avoient obtenu de ce Prince, la permission d'envoyer à bord trois d'entr'eux, pour avertir l'Amiral de ce qui se passoit; mais à condition de revenir sur le champ; & la crainte d'exposer leurs Compagnons à d'autres violences par le moindre retardement, leur avoit fait exécuter fidélement leur promesse (*o*).

Le Roi en fait encore arrêter d'autres.

Négociations inutiles.

TELLE étoit la situation de cette affaire à l'arrivée des deux Vaisseaux. Il ne paroissoit pas que la vie des prisonniers fût menacée; mais l'intention du Roi étoit apparemment de vendre leur liberté fort cher. On tint Conseil dans la chambre de l'Amiral. Le parti de la négociation étant le seul qu'il y eût d'abord à tenter, on s'expliqua par des lettres & des réponses qui la firent traîner pendant plusieurs jours. Les propositions du Roi parûrent excessives. Il demandoit, pour la délivrance des quarante prisonniers (*p*), deux des plus grosses piéces de canon qui fûssent à bord de l'Amiral, plusieurs piéces de drap & de velours, & mille piéces de huit. L'Amiral rejetta ces demandes. Il fit déclarer qu'il n'étoit pas maître de disposer du canon, mais qu'il étoit prêt à composer pour une somme d'argent. On continua pendant quelques jours de négocier sur ce fondement. Les difficultés, de la part des Insulaires, sembloient augmenter par le délai. Cependant l'Amiral de l'Isle, qui étoit favorable aux Hollandois, obtint du Roi la liberté de huit ou neuf des prisonniers, qui retournèrent à bord dans le canot. Mais à-peine fûrent-ils partis, que les Insulaires se repen-

Les prisonniers Hollandois sont maltraités.

(*n*) Add. de l'A. *A*.
(*o*) Pag. 473. & suiv.
(*p*) Pag. 475.

pentirent de cette complaisance & firent conduire les autres dans un Bourg, où ils fûrent étroitement gardés. Le lendemain, ils fûrent menés tous, à l'exception du Commis, du Pilote & de quelques autres, dans une caverne ou une espèce de basse-fosse, sur le sommet d'une montagne. Là, ils n'eûrent pour lit que des feuilles d'arbre, & pour nourriture, que ce qu'un de leurs gardes alloit mandier pour eux dans les Villages voisins (q). WARWICK, 1599.

L'AMIRAL fût si peu informé de leur sort, qu'ignorant même où ils avoient d'abord été conduits, il croyoit que la plûpart d'entr'eux étoient encore dans la Chaloupe. Il assembla le Conseil; &, dans cette idée, on résolut d'entreprendre quelque chose pour les délivrer. La Chaloupe étant à l'entrée du Port, il paroissoit facile de surprendre les gardes & de leur enlever leur proye. On mit cent cinquante hommes dans trois Chaloupes & trois Canots. Cette petite Flotte découvrit, en approchant de la terre, une multitude de gens & deux Portugais avec des bannières de paix, qui vinrent au-devant d'eux pour les assûrer, que les Insulaires ne désiroient qu'un prompt accommodement. C'étoit un artifice pour leur donner le tems de se mettre en défense. Vingt hommes des Chaloupes eûrent l'imprudence de sauter à terre sur la foi de cette déclaration. On tira sur eux de toutes parts. Il en demeura trois ou quatre sur la poussiére; & le Vice-Amiral, qui commandoit le détachement, sauva les autres en les faisant rentrer promptement dans sa Chaloupe (r).

Tentative pour les délivrer.

LA colère des Hollandois devint si vive, qu'ils ne balancèrent point à s'avancer vers la Ville. Ils en étoient fort proches, lorsqu'ils s'apperçûrent que les Habitans faisoient une sortie par une autre porte, pour les enfermer dans le havre. Leur premier soin fût d'envoyer deux canots à la barre & de s'en assûrer, parce qu'ils avoient conçû, que si leurs ennemis se rendoient maîtres de la barre, ils s'y trouveroient pris comme dans un filet. Pendant ce tems-là, on ne cessoit pas d'escarmoucher de part & d'autre. Les Insulaires tiroient leurs pierriers. Il se servoient aussi de leurs fusils & de leurs arcs. L'espérance de ces Barbares étoit de forcer les Hollandois à consumer toute leur poudre, dans l'opinion qu'ensuite ils en auroient bon marché. Mais une grosse tempête qui s'éleva presque subitement, & la marée d'ailleurs qui commençoit à se retirer, obligèrent les Chaloupes & les Canots de se retirer vers la Flotte. En sortant du havre, une des Chaloupes, montée de trente-six hommes, fût renversée par les vagues. Un Canot qui portoit treize hommes eût le même sort. Ce double malheur coûta la vie à plusieurs Hollandois, dont les uns se noyèrent, & les autres fûrent tués par les Insulaires. Quelques-uns, qui fûrent jettés sur le rivage, du côté où se trouvoit un Renégat de Tubaon qui étoit ami de leur Nation, obtinrent la vie en sa faveur (s). On se contenta de les faire mettre à genoux & de leur répandre une poignée de sable sur la tête, pour marquer la grace qui leur étoit accordée. Mais tous ceux que les flots jettèrent de l'autre côté, fûrent massacrés sans pitié. La fureur de leurs ennemis alloit jusqu'à

Son mauvais succès.

Massacre des Hollandois.

(q) Pag. 474, 475.
(r) Pag. 476.
(s) Ce Renégat Portugais étoit le même qui avoit apporté à bord les présens du Roi de Tubaon. On s'étoit servi de lui pour négocier la rançon des prisonniers. R. d. E.

WARWICK. 1599.

jusqu'à se jetter dans l'eau pour les tuer. Il n'en échapa que vingt-cinq, qui fûrent conduits le soir dans les prisons de la Ville. On chargea de fers le Trompette & le Caporal. Tous les autres fûrent liés ensemble, quoique trois d'entr'eux fûssent dangereusement blessés (*t*).

Rachat des prisonniers.

Le 6 de Février, ils fûrent transferés dans la même caverne où leurs Compagnons étoient déjà renfermés. Mais dès le lendemain on les fit sortir tous de ce cachot, pour retourner à la Ville. Le Trompette & le Caporal fûrent conduits devant le Roi, qui leur offrit des femmes & d'autres gratifications s'ils vouloient s'attacher à son service. Ils répondirent qu'ils étoient résolus de se rembarquer avec leurs amis, & qu'ils espéroient que l'Amiral finiroit leur captivité. Le nombre des prisonniers montoit à cinquante & un. On leur fit traverser la Ville, pour être transportés dans une petite Isle, où ils fûrent gardés à vûe jour & nuit.

Réflexions qui font déférer la paix à l'Amiral.

Cependant l'Amiral considera qu'il n'avoit pas fait le Voyage des Indes pour y porter la guerre, & qu'au fond l'entreprise du Roi de Madure n'étoit qu'une représaille, qui n'étoit pas même égale aux outrages que son Isle avoit reçûs de la première Flotte. Cette réflexion lui fit prêter l'oreille à de nouvelles propositions de paix. On convint enfin de deux mille piéces de huit pour la rançon des prisonniers; à condition que s'ils n'étoient pas renvoyés tous à la fois, le payement se feroit à proportion du nombre, en draps ou en argent, au choix des Insulaires. Le 14, ils se retrouvérent tous sur la Flotte, à l'exception de deux Matelots, qui demeurérent volontairement dans l'Isle contre l'intention de l'Amiral. Le soir du même jour, les quatre Vaisseaux mirent à la voile pour les Moluques, avec le chagrin d'avoir payé bien cher pour les fautes d'autrui (*v*).

Il se rend aux Isles Moluques.

Le 3 de Mars, étant entrés dans le Détroit d'Amboine, qui est extrêmement étroit, ils mouillèrent sur la Côte, devant une petite Ville qui se nomme *Iton*, ou *Iton*. L'Isle d'Amboine, que quelques-uns mettent au nombre des Moluques (*x*), est très-fertile en cloux de girofle, & en diverses sortes de fruits, tels que des oranges, des limons, des citrons, des noix de cocos, des bananes, des cannes de sucre, &c. Les Hollandois étoient bien éloignés de prévoir qu'en moins de quatre ou cinq ans, ils deviendroient les maîtres d'un Pays si riche, après en avoir chassé les Portugais. Ils ne pensoient qu'à charger leurs quatre Vaisseaux de cloux de girofle. Les apparences fûrent flateuses pour leurs désirs. Dès le lendemain ils virent paroître l'Amiral d'Amboine, qui fit le tour de leur Flotte avec trois des plus belles Galères de l'Isle, que les Habitans nomment *Caracores* ou *Caracoles*. Elles étoient montées d'un nombreux équipage, & de tout ce qui sert à la guerre & à la mer. Cette volte fût accompagnée de grands témoignages de joye. Les Insulaires chantoient. Ils frappoient sur des bassins de cuivre, & sur de longs tambours qu'ils tenoient sous le bras. Les voix s'accordoient avec le son de ces instrumens, & les Rameurs suivoient la cadence. Chacune des trois Caracores étoit armée de trois pierriers, dont l'Amiral fit faire une double décharge à l'honneur des étrangers. Les Hollandois

Comment il y est reçû.

(*t*) Pag. 478. & suiv.
(*v*) Pag. 479.
(*x*) Pag. 481.

-landois firent aussi leur salve. Mais toutes ces affectations de zéle & d'amitié ne les empêchérent pas de faire bon quart, sur-tout lorsqu'ils fûrent informés, que les Insulaires avoient fait pendant toute la nuit une garde exacte sur le rivage.

WARWICK, 1599.

Il obtient la liberté du Commerce.

L'AMIRAL Indien étant monté à bord de l'Amiral Hollandois, lui demanda quel étoit le dessein de son Voyage. Warwick lui fit une réponse dont il parût fort satisfait. Il invita les Hollandois à descendre. Sur cette offre, le Vice-Amiral se rendit le lendemain au rivage. Il y fût reçû avec beaucoup de civilité, sous une tente de voiles de Vaisseaux. Cette premiére conférence dura plus de trois heures. Elle fût renouvellée le 6, & tous les Commandans de l'Isle promirent au Vice-Amiral de lui faire trouver assez de girofle pour la charge de deux Vaisseaux. En revenant à bord, il y amena le frére du Roi de Ternate, accompagné d'un grand nombre de Seigneurs du Pays, qui avoient la curiosité de visiter les Vaisseaux.

Les Portugais chagrinent les Insulaires.

MALGRÉ l'idée que l'Amiral avoit conçûe du Commerce d'Amboine, il rabbatit beaucoup de ses espérances, lorsqu'il eût appris par les offres mêmes des Insulaires, qu'il n'y trouveroit que la charge de deux Bâtimens. Les troubles de l'Isle étoient peu favorables au Commerce. Quoique les Portugais n'y fûssent pas absolument les maîtres, ils possédoient encore un Fort vers la pointe occidentale, d'où ils incommodoient beaucoup les Habitans; & l'arrivée des Hollandois leur causant de l'ombrage, ils faisoient des mouvemens considérables, pour les dégoûter de leur entreprise par la crainte d'une guerre à laquelle ils les croyoient peu disposés. En effet Warwick y avoit si peu de penchant, que ses ordres au contraire, portoient de l'éviter. Cependant il résolut d'accepter ce qui lui étoit offert à Amboine, & d'envoyer deux de ses Vaisseaux à Banda, pour y charger des noix & de la fleur de muscade. Ainsi les deux Navires *Zelande* & *Guelâres* fûrent nommés pour cette expédition (y).

Deux des Vaisseaux Hollandois se séparent.

ILS partirent le 11 de Mars; & dès le 14 au soir ils eûrent la vûe de l'Isle de Banda, qui leur demeura au Sud-Est (z). La nuit suivante, ils passérent sous celle de *Pulo Setton*, qui n'est qu'à cinq lieues au Nord-Ouest de Banda. Les Hollandois fûrent extrêmement surpris des marques de frayeur que leurs Lamaneurs Indiens donnérent à la vûe de cette Isle. Ils apprirent d'eux, non-seulement qu'elle est inhabitée, mais que tous les Insulaires voisins la croyent occupée par le Diable, & que jamais ils n'ont eû la hardiesse d'y aborder. Comme on rangeoit la Côte d'assez près, les Lamaneurs prirent des gaffes, & se placérent à l'avant des Vaisseaux, poussant de toute leur force, pour dépasser plus promptement cette dangereuse terre. Lorsqu'ils étoient las de pousser, ils mettoient la gaffe devant eux, sans permettre qu'on y touchât, & sans vouloir s'en désaisir avant qu'on eût passé

(y) Pag. 485.

(z) Mr. Prevost remarque ici dans un Note, que l'Isle de Banda est à vingt-quatre lieues d'Amboine, par les quarante & un degrès & demi du Sud; mais l'Original qu'il a suivi se trompe grossiérement. La latitude de cette Isle n'est que de quatre degrés & demi. R. de l'A. *A*.

WARWICK. 1599.

passé l'Isle. Au moindre bruit, ils se mettoient à sifler & à chanter, comme pour adoucir l'ennemi; & les railleries des Hollandois ne partageoient pas même leur attention. Le 15, on reconnût encore deux petites Isles, à une demie lieue Sud-Ouest de Banda, l'une nommée *Pulo Way*, l'autre *Pulo Rim* (*a*); & le soir, ces deux Vaisseaux entrèrent dans la Rivière de Banda. Ils n'eûrent pas plutôt jetté l'ancre, qu'ils se virent environnés de Pirogues, qui leur apportoient des montres de fleur de muscade, de noix & de cloux, avec l'assûrance qu'ils trouveroient suffisamment de-quoi charger. Mais on leur conseilla de s'avancer, l'un jusqu'à la petite Ville d'*Ortattan*, l'autre à celle de *Nera*, qui est de l'autre côté de l'Isle (*b*). Ils se trouvèrent si bien de ce conseil, qu'après avoir réglé les conditions du Commerce, ils ne fûrent occupés, pendant tout le mois d'Avril & les premiers jours de Mai, qu'à débarquer des marchandises & à les troquer pour celles du Pays. Du matin au soir on ne faisoit que péser à deux balances, & quelquefois dans un seul jour on recevoit deux lastes ou quatre tonneaux d'épiceries. On ne payoit d'abord que soixante réales de huit, pour la barre de fleur de muscade, qui pésoit cent livres, poids de Banda, & cinq cens vingt-cinq livres poids de Hollande; quarante-cinq réales, pour la barre de cloux de girofle, & six réales pour la barre de muscade. Mais les Insulaires augmentèrent le prix à mesure que leurs marchandises vinrent à diminuer. L'Auteur remarque ici, comme un évenement assez extraordinaire, que le 8 de Mai, un serpent d'onze pieds de long étant entré dans un des Vaisseaux y fût tué & mangé par l'équipage.

Ils se rendent à Banda.

Nera, Capitale de l'Isle Nera.

NERA, où le Vice-Amiral étoit venu mouiller, est la Capitale de l'Isle de Nera. Les Hollandois y fûrent témoins d'un évenement fort tragique. Il s'étoit élevé depuis plusieurs années, à l'occasion de quelques arbres qui avoient été abbatus dans le territoire de Nera, une guerre si vive entre ses Habitans & ceux d'une autre petite Ville, nommée *Labbetacca*, qui n'en est éloignée que d'une lieue (*c*), que ces deux Peuples ne se rencontroient jamais sans en venir aux mains avec la dernière fureur. Un jour les *Labbetaccres*, (c'est le nom que leur donne l'Auteur) se présentèrent devant Nera avec huit Caracores, & tuèrent ou blessèrent un grand nombre de leurs ennemis. Dans le ressentiment de cette insulte, ceux de Nera partirent, peu de jours après, avec cinq Caracores, & tournèrent leur vengeance contre une petite Isle nommée *Wayer*, dont les Habitans s'étoient unis avec les Labbetaccres. Ils en massacrèrent une partie, dont ils rapportèrent les têtes enfilées dans des cordes, pour témoignage de leur triomphe. Entre un petit nombre de prisonniers, ils amenèrent une femme, qu'ils fendirent ensuite du haut en bas, par le milieu du corps; & pendant cinq ou six jours, ils se promenèrent en montrant leurs sabres teints du sang de leurs ennemis. Enfin les têtes fûrent passées dans plusieurs perches, & por-

Guerre cruelle.

Barbarie des Vainqueurs.

(*a*) Ou *Pulo Ron*, *Room*, ou *Run*; car ce nom s'écrit de toutes ces différentes façons. R. de l'A. *A*.

(*b*) C'est encore ici une faute de l'Original, & Mr. Prevost l'a adoptée de même que dans l'article suivant, où nous l'avons corrigée. La Ville de *Nera*, n'est point, comme il le dit, dans la principale Isle de Banda, mais dans la seconde, nommée aussi *Nera*. R. de l'A. *A*.

(*c*) *Nera*, *Nero*, ou *Nerew*, est à l'extrêmité occidentale de l'Isle de Nera, & *Labbetas*, ou *Labetacca*, est à l'extrêmité opposée. R. de l'A. *A*.

portées en cet état devant la maison du Sabandar, sous un arbre, où elles fûrent exposées l'espace d'une heure sur une grosse pierre; après quoi, elles fûrent enveloppées dans des toiles de coton blanc, & mises dans de grands plats pour être jettées en terre, au milieu d'une épaisse fumée d'encens (*d*). WARWICK. 1599.

L'EFFROI que les Hollandois conçûrent de cette barbarie, n'empêcha pas le Vice-Amiral de louer une maison à Nera & d'y laisser vingt de ses gens, avec de l'argent & des marchandises pour acheter des noix & de la fleur de muscade (*e*). Il eût ainsi l'honneur d'avoir établi le premier Comptoir de la Compagnie aux Indes Orientales, dans la vûe d'y tenir des marchandises toûjours prêtes pour le chargement des Vaisseaux qui arriveroient de l'Europe. Il descendit à terre le 2 de Juillet, pour recommander ce nouvel établissement au Sabandar & aux Seigneurs de l'Isle. Le 5, il mit à la voile, avec la satisfaction que donne le succès d'un riche Commerce. Rien ne l'obligeant de réjoindre l'Amiral à Bantam, il prit sa route vers le Cap de Bonne-Espérance, d'où il se rendit heureusement au Port d'Amsterdam, dans le cours du mois d'Avril de l'année suivante. La joye de le voir arriver avec tant de richesses, porta les Directeurs de la Compagnie à faire exposer ses cargaisons aux yeux du peuple. Les noix muscades étoient si belles & si saines, qu'on en tira de l'huile. Jamais on n'en avoit vû de si parfaites à Lisbonne. Toutes les maisons voisines fûrent comme embaumées d'un si précieux parfum (*f*).

Premier Comptoir des Hollandois.

Retour des deux Vaisseaux, & joye qu'ils apportent à Amsterdam.

WARWICK travailloit de son côté à se procurer le même succès sur la Côte d'Amboine. Mais tandis qu'il n'étoit occupe que des soins du Commerce, il fût surpris de voir arriver deux Jonques de guerre Javanoises, que les Habitans de l'Isle avoient appellées à leur secours, dans le dessein d'attaquer les Portugais, & de se délivrer des insultes qu'ils recevoient continuellement du Fort. Ces troupes auxiliaires causèrent d'autant plus de joye, que les hostilités paroissoient rédoubler depuis l'arrivée des Hollandois. Les Portugais tentèrent une entreprise sur une petite Ville, d'où ils fûrent repoussés avec perte. Quelques Hollandois s'étant joints aux Insulaires pour marcher contr'eux, cette générosité volontaire excita la reconnoissance & l'affection de tous les Habitans, qui n'avoient ôsé se flatter que des Européens voulussent prendre parti contre le Roi d'Espagne & les Portugais (*g*). Leur zéle en devint plus ardent pour le Commerce. On échangeoit des marchandises pour du clou de girofle. Mais il n'y étoit pas en abondance. Cette raison, jointe au trouble de la guerre, détermina l'Amiral à lever l'ancre pour se rendre aux Moluques, [emmenant avec lui un Gentil-homme qui se disoit être frère du Roi de Ternate (*h*).]

Warwick continue son Commerce à Amboine.

IL mouilla le 22 de Mai, sur quinze brasses, devant l'Isle de Ternate. Six jours après, le Roi de l'Isle s'approcha des deux Vaisseaux Hollandois, & fit prier l'Amiral de passer dans sa Caracore. Ils s'y entretinrent assez longtems par le ministère de leurs Interprêtes. L'Amiral pressa inutilement le

Il se rend à Ternate.

(*d*) Pag. 488. & suiv.
(*e*) Pag. 498. 499.
(*f*) *Ibidem.*
(*g*) Pag. 501.
(*h*) Add. de l'A. A.

WARWICK. 1599.

le Roi d'entrer dans son Vaisseau. Ce Prince s'excusa d'abord sur la difficulté de l'échelle. On la fit aussi-tôt couvrir de drap. Mais lorsqu'on eût ôté ce prétexte, il déclara qu'il étoit trop tard, & que le coucher du Soleil l'avertissoit qu'il étoit tems de faire sa prière.

Galanteries du Roi de cette Isle.

LE lendemain, il revint aux Vaisseaux, avec trente-deux Caracores fort bien équipées, & montées de plus de cent pierriers de fonte. Cette Flotte Indienne fit trois fois le tour des Bâtimens Hollandois, avec un air de triomphe; c'est-à-dire, en frappant sur des bassins, dont le son étoit accompagné de celui des voix & d'un grand nombre de tambours. L'Amiral inquiet de tous ces mouvemens, fit préparer son canon & les autres armes. Une partie des équipages fût placée dans les bas des Navires, & le reste sur les ponts. Cependant la Caracore du Roi fût la seule qui s'approcha. Mais ce Prince réfusa toûjours de passer à bord. Il y envoya un de ses Capitaines, qui tint de sa part quelques discours civils à l'Amiral. Les deux côtés de la Caracore royale offroient une galerie en forme d'échafaut, occupée par deux rangs de Rameurs. L'usage qu'ils faisoient de leurs rames n'empêchoit pas qu'ils n'eûssent auprès d'eux leurs javelines & leurs boucliers. Chacune des autres Caracores étoit montée d'environ deux cens hommes bien armés à leur manière, mais avec peu de fusils, & mal exercés d'ailleurs dans l'art de s'en servir. Quelques-uns de leurs pierriers avoient trois volées, qui pouvoient tirer à la fois (*i*); mais ils font peu d'usage de cette artillerie.

SUR le soir, le Roi s'étant rapproché des Vaisseaux, fit mettre en mer une Pirogue, sur laquelle il pria l'Amiral de faire tirer un coup de canon. Le coup porta. Tous les Insulaires du cortège en marquèrent beaucoup d'étonnement, & le Roi dit à l'Amiral qu'il ne croyoit pas sa Caracore plus capable de résister au boulet, s'il eût été tiré dessus. On lui fit quelques présens, qui le disposèrent enfin à permettre l'ouverture du Commerce. La barre de cloux de girofle fût règlée à cinquante-quatre réales de huit. Elle est de six cens vingt livres dans l'Isle de Ternate, & de cinq cens cinquante seulement dans l'Isle d'Amboine. On apprit aux Hollandois que les Isles Moluques, c'est-à-dire, Ternate, Tidor, Bachian & Motir, rapportent chaque année quatre mille six ou sept cens barres de girofle (*k*).

Commerce, & prix des marchandises.

Le Roi visite les Hollandois. Sa curiosité.

ENFIN, le Roi consentit, le 25 de Juillet, à se rendre à bord de l'*Amsterdam*, & sa curiosité, qui n'avoit fait que s'enflammer par un si long délai, lui en fit visiter jusqu'aux moindres parties. Tout ce qui s'offroit à ses yeux lui causoit de l'admiration. Le souflet de la cuisine lui parût une invention charmante. Il le porta aussi-tôt à sa bouche, & se mit à soufler long-tems de toute sa force. Entre plusieurs propositions qu'il fit à l'Amiral, il le pria de laisser quelques-uns de ses gens dans son Isle. Cette demande lui fût accordée dans une autre visite, où l'on convint par un Traité formel, qu'on laisseroit six Hollandois à Ternate, pour continuer le Commerce & garder les marchandises jusqu'au retour des Vaisseaux. François *Van der Does*, cousin du grand Bailli d'Amsterdam, fût nommé dans ce nombre en qualité de Chef (*l*).

LE

(*i*) Pag. 502. (*k*) Pag. 503. (*l*) Pag. 504.

WARWICK 1599.

Son caractère.

Le Roi qui régnoit alors à Ternate étoit un gros homme, d'environ trente-six ans, qui avoit l'humeur gaye & une passion extraordinaire de voir ou d'apprendre quelque chose de nouveau. Un jour que pour lui faire honneur, les Hollandois avoient jetté vingt ou trente fusées, il parût si satisfait de cette invention, qu'il se rendit le lendemain à bord pour en apprendre l'usage. Lorsqu'il se crût bien instruit, il n'eût rien de si pressant que de faire l'essai de son sçavoir. Il s'imagina qu'avec deux poignées de poudre, il pourroit fendre le plus grand arbre. Cette idée, qui lui vint à la vûe d'une grosse poutre qu'il avoit apperçûe devant son Palais, fût exécutée sur le champ. Il fit percer la poutre avec une tarrière. Il remplit le trou de poudre; & l'ayant bouché d'un tampon de bois, auquel il jugea fort bien qu'il falloit laisser une lumière, il y mit lui-meme le feu. La poutre se fendit en droit fil. Ce succès lui causa tant de joye, qu'il remercia vivement les Hollandois de leur instruction (*m*).

Sa bravoure & sa cruauté.

Il s'étoit fait d'ailleurs une haute réputation de bravoure, & les Hollandois fûrent témoins de la vigueur avec laquelle il pressa ses ennemis dans une expédition qu'il entreprit contre Tidor. Le 20 de Juillet, s'étant embarqué avec ses meilleures troupes pour attaquer un Village de cette Isle, il se jetta dans l'eau avec une intrépidité merveilleuse & tua plusieurs de ses ennemis (*n*). Mais sa victoire fût souillée par une cruauté. Entre un grand nombre de prisonniers, on amena devant lui un neveu du Roi de Tidor, âgé d'environ vingt ans, & ayant la corde au cou. Il le fit conduire sur le bord de l'eau. Là par son ordre, on dit à ce malheureux jeune-homme de se laver les mains; & lorsqu'il se fût courbé pour obéïr, on lui donna sur le dos plusieurs coups de sabre qui le fendirent d'un côté à l'autre. Dans cet état on attacha son corps à une Pirogue, qui fût abandonnée aux flots (*o*).

Goût militaire & religieux.

Les inclinations militaires du Roi de Ternate, éclatoient jusques dans ses exercices de dévotion. Sa Religion étant le Mahométisme, il ne manquoit pas d'aller à la Mosquée le jour du Sabbat. Mais il se faisoit précéder d'un jeune garçon, qui conduisoit un chevreau pour le sacrifice, & qui portoit un sabre sur son épaule. Ce sacrificateur étoit suivi d'une troupe de gens de guerre, derrière lesquels marchoit un Prêtre, avec un encensoir à la main. Après le Prêtre marchoit le Roi, environné d'esclaves qui lui tenoient un parasol sur la tête, & suivi d'une autre troupe de soldats avec leur enseigne déployée (*p*).

Occupations du Roi.

Ce Prince avoit tant de goût pour la Mer, qu'il y passoit une partie de sa vie dans sa Caracore, où il avoit un lit doré. Il n'y étoit jamais oisif. Pendant que les Hollandois étoient dans la rade, il faisoit souvent appeller le Pilote de l'Amiral, qui lui feuilletoit le Livre de Jean *Huygens*, & qui lui faisoit entendre les explications des figures; Il y prenoit un plaisir singulier,

(*m*) Pag. 514.

(*n*) Mr. Prevost pour relever la valeur du Roi, exagère extrêmement les avantages qu'il remporta dans ce combat, puis qu'il n'y eût que trois hommes de tués, & quarante-trois qui fûrent faits prisonniers. Tout le butin ne consista qu'en un petit nombre d'épées, & de boucliers, que le Vainqueur emporta en triomphe. R. de l'A. *A*.

(*o*) Pag. 511.

(*p*) Pag. 516.

WARWICK. 1599.

lier, & ses questions causoient quelquefois de l'embarras au Pilote. Quoiqu'il traitât les Hollandois avec beaucoup de familiarité, il gardoit la majesté de son rang avec ses Sujets. Les Seigneurs de sa Cour, les Officiers de ses troupes, les Ambassadeurs ne se présentoient devant lui que les mains jointes & levées au dessus de leur tête, d'où ils les baissoient avec un mouvement presqu'insensible. Puis ils recommençoient à les élever & les baissoient encore, sans discontinuer cette cérémonie pendant qu'ils demeuroient en sa présence. Les Seigneurs de sa Cour étoient vêtus d'étoffes de soye ou de coton. Leurs haut-de-chausses avoient à-peu-près la même forme que ceux des Portugais. Leurs pourpoints étoient de coton, ou d'une étoffe composée d'écorce d'arbres, que les Habitans de l'Isle fabriquent avec une industrie qui leur est propre. Les Hollandois ne trouvèrent dans la Noblesse de Ternate, que de la droiture & de l'honneur, avec plus de capacité & d'intelligence qu'ils n'en avoient reconnu dans celle de Java. Tous les Capitaines étoient d'un âge avancé; également respectables par leur expérience & par leur barbe grise (q).

Caractère de ses Courtisans.

Il avoit communiqué son humeur guerrière à ses Sujets. Leurs armes étoient des javelines de bois ou de roseaux, qu'ils lançoient fort adroitement avec la main, & des sabres fort larges par le bout, avec des boucliers informes, qui n'étoient proprement que des bouts de planche. Mais les plus braves étoient une sorte de gladiateurs, qui avoient la tête armée d'un casque. Leur manière de combattre étoit singulière. Ils se tenoient sur un pied, toûjours prêts à faire un saut de l'autre, soit pour réculer ou se jetter en avant. Leur vanité étant égale à leur adresse, ils défioient les Hollandois au combat, & leur offroient même de se battre un contre six. Enfin nn Matelot de l'*Amsterdam* leur offrit de se battre seul à seul, avec l'épée & le poignard. Mais cette proposition ne fût pas acceptée (r).

Gladiateurs de Ternate.

Comme les Hollandois laissoient six hommes à Ternate, le Roi fort sensible à cette confiance, leur fit l'honneur de les conduire à leur départ, & remercia le Ciel de lui avoir procuré des amis d'un caractère si conforme à ses inclinations. Quand ils lui dirent que les Portugais avoient fait assassiner dans son Palais, un Prince qui étoit à la tête de leur Republique, il leur répondit que les mêmes Portugais s'étoient saisis de son Prédecesseur; qu'ils l'avoient haché en pieces, salé & transporté à Malacca (s); outrage, ajoûta-t'il, dont la vengeance lui étoit réservée (t). En quittant l'Amiral,

Cruautés dont on accuse les Portugais.

(q) Pag. 515.
(r) Pag. 512.
(s) Pag. 524.
(t) C'étoit son propre Père. Il se nommoit *Baboe*. Les Portugais l'ayant invité à bord, le retinrent prisonnier par trahison, l'emmenèrent d'abord à Amboine, ensuite à Malaca, & de là à Goa, mais étant mort pendant ce trajet, il fût haché en pièces, salé & transporté dans cette Ville. Il avoit fait la guerre aux Portugais, pour vanger la mort de son Père nommé *Hair*, qu'ils avoient assassiné, haché en pièces, salé & jetté dans la Mer. Cette cruauté fût funeste aux Portugais. Baboe les assiégea dans leur Forteresse de *Gamma-Lama*, où ils fûrent réduits à manger jusqu'aux chats & aux souris. Enfin ne pouvant plus tenir, contre la famine, ils rendirent le Fort à ceux de Ternate, en 1572, & on leur permit de bâtir quelques Huttes sur le rivage jusqu'à-ce qu'ils eûssent l'occasion de s'en retourner dans leur Païs. C'est ainsi que les Portugais se virent dépossédés de l'établissement considérable qu'ils avoient dans cette Isle. R. d. E.

miral, il désira d'être salué d'une décharge de toute l'Artillerie. On lui rendit volontiers cet honneur. Il avoit à sa Cour un Renégat Portugais, homme intrigant & rusé dont les Hollandois recherchérent la faveur, comme une protection nécessaire pour leur nouveau Comptoir (v).

Isle d'Oba.

Ils levérent l'ancre le 19 d'Août. Le 30, ils reconnurent l'Isle d'*Oba*, où ils relâchérent le 6 de Septembre, dans l'espérance d'y prendre des rafraîchissemens dont ils étoient fort mal pourvûs. La plûpart de ces Isles, si fécondes en épiceries, ne sont pas également fournies des commodités nécessaires à la navigation. Celle d'Oba en a tant d'autres à l'Ouest, qu'il est impossible de les compter. Leur situation est par les deux degrés du Sud. On y trouva peu de secours, & la disette augmenta si fort, que le 10, un fromage du poids d'environ sept livres, fût vendu douze florins & demi (x). Ainsi l'on eût beaucoup à souffrir jusqu'à la Rivière de Jacatra, où l'on n'arriva que le 13 de Novembre. Le 17, ayant fait voile vers Bantam, on rencontra deux Vaisseaux de Zélande, la *Barque-longue* & le *Soleil*, qui sortoient de la rade de cette Ville, où ils avoient fait un heureux Commerce depuis le départ de Warwick. Les Mers des Indes commençoient à devenir familiéres aux Hollandois.

Retour de l'Amiral à Bantam.

En arrivant à Bantam, l'Amiral fût reçû du Gouverneur avec de si vives marques d'estime & d'amitié, que pour répondre à ces sentimens & les entretenir en faveur de sa Nation, il lui fit présent de la Chaloupe dans laquelle il s'étoit rendu à terre, montée de deux pierriers & tendue de drap écarlate (y). Les deux Vaisseaux, après avoir encore passé quelques jours à charger du poivre, reprirent enfin la route de Hollande. Ils mirent à la voile le 21 de Janvier de l'année 1600. Leur navigation ne fût troublée par aucune infortune. Mais étant arrivés le 16. de Mai, à la vûe de l'Isle de Ste. Helene, [ils découvrirent le lendemain, quatre Caraques Portugaises, qui étoient à l'ancre dans la troisième vallée. Les Hollandois se virent par-là obligés d'aller mouiller à l'ancienne rade, qui est à la première vallée, quand on vient par la pointe Nord-Ouest. Là ils se trouvérent à la portée d'un petit Canon des Portugais. Le même soir, une autre Caraque vint mouiller si près d'eux, qu'ils pûrent parler à ceux qui la montoient & qui ayant appris que les Vaisseaux qu'ils voyoient étoient Hollandois, remirent à la voile, & prirent le large. Le 18, quatre hommes étant allés à terre pour faire de l'eau, les Portugais les en empêchérent, de-sorte que le 22, ils levérent l'ancre (z).] Le 30, ils reconnurent l'Isle de l'Ascension, où quelques Matelots abordérent dans une Chaloupe. Ils en visitérent toutes les parties, sans y trouver une goutte d'eau. La terre de cette Isle n'est proprement qu'un rocher brûlé, qu'on peut comparer à du charbon de forge. Cependant les Hollandois y virent des pourceaux, & ne pûrent s'imaginer de quoi ces animaux pouvoient vivre, dans un lieu où l'on n'apperçoit ni arbres, ni feuilles, ni herbes (a). Il est moins étonnant qu'il s'y trouve un grand nombre de mouettes, qui se laissent tuer facilement avec un

1600.

Son départ pour l'Europe.

Isle de l'Ascension.

(v) Pag. 525.
(x) *Ibid.*
(y) Pag. 525.
(z) Add. de l'A. *A.*
(a) Pag. 527.

WARWICK. 1600.

un bâton. On y prit aussi quantité de tortues, dont quelques-unes étoient si grandes qu'elles ne devoient pas péser moins de quatre-cens livres (*b*). Le reste du Voyage ayant été fort heureux, la Compagnie Hollandoise eût la satisfaction d'avoir vû revenir successivement les huit Vaisseaux de sa seconde Flotte, avec des richesses qui devinrent un secours & un encouragement pour de nouvelles entreprises.

(*b*) Pag. 528.

Description de l'Isle de Java avant l'établissement des Hollandois (*a*).

§. I.

DESCRIPTION DE LA GRANDE JAVA. 1595.

QUELQUES observations qui se trouvent répandues sur l'Isle de Java, dans les Relations du premier Tome de ce Recueil, ne diminueront rien du plaisir qu'on doit prendre à voir ici, du même coup d'œil, tout ce qui appartient à l'ancien état de cette grande Isle. On n'avertit le Lecteur du présent qu'on lui a déja fait, que pour le mettre en état de rapprocher ces morceaux dispersés & de les comparer avec ce qu'il va lire (*b*).

Situation de l'Isle.

L'ISLE qu'on nomme ordinairement *Java*, & quelquefois la *grande Java*, pour la distinguer d'une autre Isle qui n'en est pas éloignée & qui se nomme la *petite Java*, ou *Bali*, est située à l'Est quart de Sud-Est de celle de Sumatra. On a crû long-tems que c'étoit une partie du Continent meridional, qui s'appelle autrement *Terre australe inconnue*, ou *Terre de feu*. Marco Polo lui donne trois cens lieues de circuit. D'autres l'ont fait commencer par les sept degrés de hauteur du Sud, & lui ont donné cent cinquante lieues d'étendue en longueur, sans se croire certains de sa largeur. Nos derniers Géographes la placent entre cent vingt-trois & cent trente quatre degrés de longitude, & entre six & neuf degrés de latitude du Sud (*c*).

Origine de ses Habitans.

LES Habitans de Java n'ayant pas de lumières bien éclaircies sur leur origine, il y auroit beaucoup de témerité à s'en attribuer plus qu'eux. Ils se croyent sortis de la Chine. Leurs Ancêtres, disent-ils, ne pouvant supporter l'esclavage où ils étoient réduits par les Chinois, s'échappérent en grand nom-

(*a*) Mr. Prevost se bornant ici à l'ancien état de l'Isle de Java, sans parler de son état moderne, nous n'avons pas crû pouvoir mieux suppléer à ce défaut, que par une autre Description *depuis l'établissement des Hollandois*, qu'on trouvera dans le Volume suivant; & c'est la raison qui nous empêche de faire ici usage des Additions que l'Auteur Anglois nous a communiquées, pour ne point apporter de confusion dans un Article de Géographie, où la clarté est si essentiellement nécessaire. En attendant, on peut avoir recours à la nouvelle Carte dont nous avons enrichi nôtre Edition, & que nous ôsons garantir pour la plus exacte qui ait encore paru de cette Isle. Celle qui a été inférée dans l'Edition de Paris, sous le titre modeste mais convenable, d'*Idée de l'Isle de Java*, ne peut servir tout au plus, qu'à donner une très-légère & très-imparfaite idée des Côtes; car pour l'intérieur de l'Isle, il y ressemble assez à une Terre inconnuë. R. d. E.

(*b*) Voyez la Relation de *Scot* & plusieurs autres, où les Auteurs Anglois se sont bornés à leur propre Nation, & n'ont pas eû d'ailleurs beaucoup de respect pour l'ordre.

(*c*) Si celà est, la Carte de Mr. Bellin, inférée dans l'Edition de Paris, doit être fautive; car cette Isle y est placée entre cinq degrés quarante-cinq minutes de latitude, & entre cent vingt-deux & cent trente-un degrés trente minutes de longitude. Mais c'est sans doute Mr. Prevost qui se sera trompé & qui auroit dû suivre sa Carte. R. de l'A. A.



J. V. Schley direx.

T V

neeminge

nombre & vinrent peupler cette Isle. Si l'on s'arrêtoit à leur physionomie, l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes ne seroit pas sans vraisemblance. La plûpart ont, comme les Chinois, le front large, les joues grandes, & les yeux forts petits. Cette idée se trouve même confirmée par le témoignage de Marco Polo, qui ayant vécu parmi les Tartares, avoit appris d'eux, que la grande Java leur payoit anciennement un tribut, & qu'aussi-tôt que les Chinois se fûrent révoltés contr'eux, les Javanois sécouèrent aussi le joug. On voit encore à Bantam, un grand nombre de Chinois, qui viennent s'y établir pour se dérober aux rigoureuses loix de la Chine.

Description de la Grande Java. 1595.

On ne sçauroit douter, du moins, que les Habitans de Java n'ayent depuis long-tems leurs propres Rois. Il est arrivé dans cette Isle, comme dans d'autres Pays, que faute de loix ou d'ordre bien établi dans la succession, quantité de particuliers ont aspiré au titre de Souverain, & se sont formé de petits Etats par la force ou par l'adresse. Chaque Ville en composoit un, avec les terres de sa dépendance; mais le Royaume de Bantam a toûjours été le plus puissant. A l'égard de l'Empereur, nommé le *Mataram*, dont tous les Rois de l'Isle avoient long-tems reconnu l'autorité, on a vû dans le Journal des Hollandois, qu'il ne conservoit plus qu'un vain nom, & qu'à peine rendoit-on quelques honneurs à la Majesté de son rang (*d*).

Chaque Ville a son Roi.

Il est important d'observer ici l'ancien état des principales Villes de Java, pour les comparer dans la suite, avec les changemens que les Hollandois y ont introduits. L'ordre naturel de cette revûe est de commencer par la pointe orientale, & de descendre à celle de l'occident. On trouve d'abord Balambuam, Ville célèbre & revêtue de bonnes murailles, qui étoit assiégée par le Roi de Passaruan, pendant le premier Voyage des Hollandois. Elle a vis-à-vis d'elle l'Isle de Bali, dont elle n'est séparée que par un Détroit d'une demie lieue de large, qu'on nomme le Détroit de Balambuam.

Villes principales de l'Isle.

Balambuam.

A dix lieues au Nord de cette Ville, on trouve celle de Panarucan, où quantité de Portugais s'étoient établis, parce qu'ils y étoient amis du Roi & que le Port y est excellent. Il s'y fait un grand Commerce d'esclaves, de poivre long, & de ces habits de femmes qui portent le nom de *conjorins* dans le Pays. Au-dessus de Panarucan est une grande Montagne ardente, qui s'ouvrit pour la première fois en 1586, avec tant de violence, qu'elle couvrit la Ville de cendre & de pierres, & tous les environs d'une épaisse fumée qui obscurcit pendant trois jours la lumière du Soleil. Cet horrible embrasement fit périr dix mille Insulaires.

Panarucan & son volcan.

On trouve six lieues plus loin la Ville de Passaruan, qui est arrosée par une belle Rivière, & dont le Roi tenoit Balambuam assiégée au mois de Janvier 1597. Les Hollandois donnent une cause fort étrange à cette guerre. Le Roi de Passaruan, qui faisoit profession du Mahométisme, ayant demandé en mariage la fille du Roi de Balambuam, cette Princesse lui fût envoyée avec un beau cortège. Dès la première nuit de ses nôces, son mari après avoir joui des droits que donne ce titre, la fit massacrer avec toute sa suite, parce qu'elle n'étoit pas de la même Réligion que lui (*e*), & qu'apparem-

Passaruan.

(*d*) Recueil des Voyages, Tom. I. pag. 333.

(*e*) Première Relation, Tom. I. pag. 335. & Tom. VII. pag. 273. & suiv.

Description de la Grande Java. 1595.

remment elle faisoit difficulté de l'embrasser. Ensuite assemblant son Armée, il la mena d'abord devant Panarucan, qu'il se flattoit de surprendre. Mais son entreprise eût si peu de succès, qu'il y perdit la moitié de ses Troupes. Avec celles qui lui restoient, il alla mettre le Siége devant Balambuam, qui avoit resisté depuis quatre mois à ses attaques lorsque les Hollandois arrivèrent sur la Côte.

Les marchandises qui sont le Commerce de Passaruan sont les *garnitres* & les toiles de coton. On nomme *garnitres* un petit fruit de la forme des fraises, mais si dur que ses grains servent à faire des colliers & des bracelets.

Joartam.

Dix lieues plus à l'Ouest se présente la Ville de Joartam, située sur une belle Rivière, avec un bon Port, où relâchent les Vaisseaux qui viennent des Moluques à Bantam. On y trouve toutes sortes de rafraîchissemens.

Gerrici.

Gerrici est une autre Ville, qui est située sur le bord occidental de la même Rivière, & dont le Roi est si respecté que tous les autres Rois de l'Isle ne lui parlent que les mains jointes, à la manière des esclaves. On charge dans ces deux Villes quantité de sel pour Bantam (*f*).

Surbaia. Brandaon. Cidaio.

Surbaia suit Gerrici sur la même Côte, & sa situation est aussi sur une petite Rivière. Cette Ville, ou son Roi, compte dans sa dépendance Brandaon, autre Ville à six lieues vers l'Ouest; & Cidaio, Ville forte, mais dont le Port a si peu d'abri, qu'on n'y peut demeurer à l'ancre dans les gros tems (*g*).

Tubaon ou Tuban.

Cour du Roi.

A dix lieues, Nord-Nord-Ouest, on trouve Tubaon, ou Tuban, Ville marchande & bien murée, avec de fort belles portes. C'est la plus belle Ville de l'Isle. Son Roi, que les Hollandois virent dans leur second Voyage, se distinguoit par la magnificence de sa Cour. Un jour qu'ils étoient descendus au rivage, il s'y rendit pour leur faire honneur, assis les jambes croisées sur un éléphant, dans une sorte de petit château dont le toît pouvoit le garantir de la pluye & du Soleil. Son habillement étoit un pourpoint de velours noir, à larges manches. Il étoit accompagné d'une nombreuse Noblesse, armée de fusils, & de longues javelines, dont quelques-unes avoient deux grandes pointes de fer. Après s'être approché des Chaloupes, il engagea les Hollandois à le suivre jusqu'à son Palais, qui est fort vaste, & composé d'un grand nombre d'appartemens. On les fit monter d'abord par un escalier de sept marches, & passer par une porte étroite, quoique plus large que les portes communes; car toutes les portes du Pays sont fort étroites & fort basses. Ensuite on les introduisit dans le corps du Palais, dont les murailles étoient de brique, & le pavé de carreau commun, tel que celui de Hollande. A l'entrée, ils virent les éléphans du Roi, chacun sous un petit toît particulier, soûtenu par quatre colomnes. On leur fit remarquer le plus grand & le plus beau, dont on leur raconta des choses fort extraordinaires. Lorsqu'on lui commandoit de tuer quelqu'un, il exécutoit aussitôt cet ordre; & prenant le cadavre, qu'il se mettoit sur le dos avec sa trompe, il alloit le jetter aux pieds du Roi. La moitié de sa trompe étoit blanche. Il étoit si bien dressé aux combats, que le Roi n'en montoit pas d'autre

Les Hollandois visitent son Palais.

(*f*) Tom. I. pag. 336. & Tom. VII. pag. 274.

(*g*) Seconde Relation de Van Neck, Tom. I. pag. 462. & suiv.

tre pendant la guerre. On lui donnoit une arme, dont il se servoit aussi habilement avec sa trompe, que le soldat le plus exercé. Les Hollandois en comptèrent douze autres, tous d'une beauté extraordinaire, mais moins grands que le premier, auquel ils donnent la hauteur de deux hommes l'un sur l'autre (*b*).

Description de la Grande Java. 1595.

Le premier appartement qu'on leur fit voir, contenoit le bagage du Roi, dans des caisses entassées l'une sur l'autre, qui remplissoient presqu'entierement l'espace. On porte toutes ces caisses, avec le Roi, dans ses moindres voyages. De là ils entrèrent dans l'appartement des *Cocqs de Joûte*, dont chacun occupe une cage particulière, de la forme de celles où l'on renferme les allouettes en Hollande, mais dont les bâtons ont deux doigts d'épaisseur. Il y a des Officiers commis pour en prendre soin & pour régler leurs combats. Cet usage de les tenir renfermés à la vûe l'un de l'autre, les rend si vifs & si colères, qu'ils se battent avec une furie surprenante (*i*). Les Hollandois passèrent dans l'appartement des perroquets, qui leur parûrent beaucoup plus beaux que ceux qu'ils avoient vûs dans d'autres lieux; mais d'une grosseur médiocre. Les Portugais leur donnent le nom de *Noiras*. Ils ont un rouge vif & lustré sous la gorge & sous l'estomac, & comme une belle plaque d'or sur le dos. Le dessus des aîles est mêlé de verd & de bleu, & le dessous paroît d'un bel incarnat. Cette espèce est si recherchée dans les Indes, qu'on donne volontiers jusqu'à dix réales de huit pour un Noiras. On lit dans les Voyages de Jean Huygens, que les Portugais ont tenté inutilement de transporter quelques-uns de ces beaux oiseaux en Europe, parce qu'ils sont trop délicats pour résister à la navigation. Cependant les Hollandois du second Voyage en apportèrent un à Amsterdam. Les Noiras sont d'un agrément admirable pour leurs maîtres. Ils les caressent avec une douceur & une familiarité surprenantes. Mais ils picquent & mordent les etrangers avec toute la fureur d'un chien (*k*).

Description fort singulière de ses Appartemens.

Les Hollandois fûrent conduits de cet appartement dans celui des chiens, qui avoient leurs loges à part, & chacun son maître particulier qui l'instruisoit pour la chasse ou pour d'autres exercices. Le Roi demanda s'il y avoit de grands chiens en Hollande. On lui répondit qu'il y en avoit d'aussi grands que ses petits chevaux, & si furieux qu'ils étoient capables de tuer un homme. Il demanda si les chevaux y étoient grands. On lui dit qu'il s'en trouvoit d'aussi grands que ses petits éléphans. Ces deux réponses fûrent reçûes d'abord comme une plaisanterie. Mais lorsqu'on les eût renouvellées sérieusement, il offrit un prix considérable pour un des plus grands chevaux & un des plus grands chiens de Hollande. Sa surprise devint encore plus grande, en apprenant que la différence des climats ne permettoit pas d'amener facilement ces animaux jusqu'aux Indes (*l*).

Après avoir admiré l'appartement des chiens, on conduisit les Hollandois dans celui des canards. Ils les trouvèrent semblables à ceux de Hollande, excepté qu'ils étoient un peu plus gros & que la plûpart étoient blancs. Leurs œufs sont plus gros du double que ceux de nos plus belles poules. De

(*h*) *Ibid.* Tom. I. pag. 464. & Tom. VII. pag. 274.
(*i*) *Ibid.* pag. 464.
(*k*) *Ibid.* pag. 465.
(*l*) Pag. 466.

Description de la Grande Java. 1595.

De ce lieu, le Roi les fit passer, par une porte étroite, dans l'appartement de quatre de ses femmes légitimes, dont les deux plus âgées vinrent au-devant de lui & se tinrent proche de la porte. Il avoit six fils & deux filles de ces quatre femmes. Les deux plus jeunes de ces femmes regardoient curieusement, à demi cachées derrière une natte. Elles sont toutes servies par des vieilles esclaves. Au dehors de cet appartement étoient assises quelques-unes des concubines du Roi, vêtues d'une fine toile de coton.

Ensuite les Hollandois fûrent conduits, par une petite porte très-étroite, dans un corps de logis séparé du même appartement par une muraille, où quantité d'autres concubines se présentèrent par ordre, & vêtues comme les premières. Leurs chambres bordoient ce mur de séparation. De cet édifice, on les fit entrer dans un autre, qui renfermoit encore un grand nombre de concubines. La totalité de ces femmes ne montoit pas à moins de trois cens (*m*). Ce fût le dernier spectacle qui leur fût accordé. On leur montra une petite porte, par laquelle ils sortirent du Palais.

Autres observations sur ce Palais.

Dans une autre visite, où ils étoient en plus grand nombre, on se contenta de leur montrer, comme dans la première, les appartemens dont on vient de lire la description; mais le Roi fit l'honneur à trois d'entr'eux de les mener dans la chambre des tourterelles, où il couchoit. Aussi-tôt qu'ils y fûrent entrés, il alla se coucher sur un matelas d'étoffe de soye, rempli d'ouate & garni de coussins. Le lit, dont l'Auteur compare la forme à celle d'un Autel, étoit de pierres grises, qui s'élevoient un peu au-dessus du plancher, & qui étoient revêtues en dehors d'ornemens de sculpture. La partie d'en-haut, qui soûtenoit les matelas, avoit plus de largeur que le bas; mais elle étoit de la même pierre, pour l'entretien de la fraîcheur (*n*).

On étendit, devant les trois Hollandois, une natte sur laquelle ils s'assirent à la manière du Pays. Le Roi leur demanda quel étoit leur Prince ou leur Maître. Ils firent une longue réponse à cette question, par la bouche de l'Interprête. Mais il n'écouta rien avec tant de plaisir, que le récit des guerres sanglantes qu'ils avoient soûtenues long-tems contre les Espagnols. Pendant cette conversation, une vieille esclave apporta sur son dos, une des filles du Roi & la mit à terre devant son lit. Cette jeune Princesse avoit des brasselets d'or émaillé. Elle se tint debout près de son père, badinant familièrement avec lui. La plus grande partie de la chambre étoit ouverte, comme le sont presque toutes les maisons de l'Isle, pour recevoir de la fraîcheur. Elles ne se ferment qu'avec des rideaux, qui se tirent suivant le besoin. Les tourterelles étoient dans des cages suspendues, dont les perchoirs étoient de petites boules de verre de diverses couleurs, enfilées dans des bâtons. Elles formoient un spectacle agréable, & le lit du Roi en étoit entouré (*o*).

Ecuries du Roi.

Ce Prince fit conduire ensuite les Hollandois dans sept écuries, dont chacune ne contenoit qu'un cheval. Elles étoient fermées, par les côtés, d'un treillage de bois; & le dessous n'étoit aussi qu'une sorte de plancher à jour, par lequel la fiente des chevaux pouvoit passer, pour être emportée aussitôt. Les chevaux de Java ne sont pas grands; mais ils sont bien faits & légers

(*m*) Pag. 467. (*n*) *Ibidem.* (*o*) Pag. 466.

légers à la course. En général, les chevaux sont assez rares dans les Indes, & par conséquent d'un grand prix. Les harnois sont magnifiques, du moins dans le goût de magnificence qui est propre au Pays ; car l'Auteur convient qu'ils paroîtroient fort extraordinaires en Europe (p). On lit dans la Relation du second Voyage, que les brides sont garnies de pierreries & blanches comme l'albâtre, & les bossettes d'argent, quelquefois dorées ; que les selles sont de velours ou de maroquin, avec des figures dorées de dragons & de diables, & que par la forme elles sont assez semblables aux nôtres.

DESCRIPTION DE LA GRANDE JAVA. 1595.

La Noblesse est fort nombreuse à Tubaon. Elle y exerce le Commerce des soyes, des camelots, des toiles de coton, & d'une sorte de petits vêtemens qui ne se fabriquent que dans ce lieu. Elle y charge du poivre pour l'Isle de Bali, où elle prend en échange des habits d'une toile grossière de coton qui se font dans cette Isle, pour les transporter à Banda, à Ternate & aux Philippines, d'où elle revient avec des noix muscades, du macis & des cloux de girofle. Le peuple tire son entretien de la pêche & des bestiaux qu'il nourrit (q).

Autres Villes. Caïaon. Mandalicaon. Japara. Mataran. Pati. Dauma. Taggal. Charabaon. Dermaio. Moncao. Cravaon.

A cinq lieues de Tubaon, au Nord-Ouest, est la Ville de Caïaon, qui a son Roi particulier, mais où il ne se fait presqu'aucun Commerce maritime, non plus qu'à Mandalicaon, autre Ville voisine, qui n'est composée que de pêcheurs. Cinq lieues plus loin, vers l'Ouest, on arrive à Japara, Ville située sur une pointe qui s'étend trois lieues en mer. Elle est arrosée d'une belle Rivière, avec un bon Port où l'on trouve toûjours quantité de Vaisseaux. Son Roi est puissant sur terre & sur mer. A vingt-cinq lieues de Japara & quarante-cinq de Bantam est la grande Ville de Mataran, qui est la résidence & le domaine particulier de cet Empereur sans autorité, avec lequel les Hollandois eûrent divers démêlés dans leur premier Voyage (r). Cinq lieues après, vers l'Ouest, on rencontre la Ville de Pati, & trois lieues au-delà de Pati, celle de Dauma, qui est ceinte de bonnes murailles ; toutes deux du domaine de l'Empereur, & situées sur un golfe. Trois lieues plus loin, sur le même golfe, est la Ville de Taggal. Chacune de ces trois Villes est arrosée d'une belle Rivière. On trouve ensuite Charabaon, Ville fermée d'une forte muraille, & traversée par une Rivière fort agréable. Après Charabaon se présente la Ville de Dermaio, qui est arrosée aussi d'une Rivière ; & celle de Moncaon, entre laquelle & celle de Japara on rencontre un grand Bourg nommé Cravaon, d'où l'on commence à passer aux Isles du golfe de Jacatra. Ce golfe offre une autre Ville royale, que l'Auteur ne nomme pas, mais moins considérable que celle de Jacatra même, dont les Hollandois rapportent la situation & la grandeur dans leur première Relation (s).

Jacatra. Bantam & sa description.

Apres avoir passé les canaux qui séparent les Isles du golfe de Jacatra, on arrive enfin devant Bantam, dont le Port est sans comparaison le plus grand & le plus beau de l'Isle entière. Aussi est-il comme le centre du Com-

(p) *Ibid.*
(q) Première Relation, pag. 336. & suiv.
(r) Quelques Voyageurs le nomment luimême *le Mataran.*
(s) Voyez la Relation de Houtman. Tom. I. *ubi sup.* Schouten, *ubi sup.* & Hamilton *ubi supra.*

Description de la Grande Java. 1595.

Commerce. La Ville eſt ſituée dans un bas pays, au pied d'une haute montagne, à la diſtance d'environ vingt-cinq lieues de l'Iſle de Sumatra. Trois Rivières qui l'arroſent, c'eſt-à-dire, une de chaque côté & la troiſième au milieu, n'y laiſſeroient rien à deſirer pour la facilité du Commerce, ſi elles avoient plus de profondeur; mais la plus profonde n'ayant guères plus de trois pieds d'eau, elles ne peuvent recevoir les Bâtimens qui en tirent davantage. Au lieu d'arbres pour les fermer, on n'employe que de gros roſeaux.

Sa défenſe.

BANTAM eſt à-peu-près de l'ancienne grandeur d'Amſterdam, ſans être comparable néanmoins, ſoit pour la beauté, ſoit pour la force, à la moindre des Villes de Hollande. Ses murs ont au moins quatre pieds d'épaiſſeur, & ſont batis de brique rouge. Ils n'ont ni remparts ni parapets, mais ils ſe flanquent d'eſpace en eſpace, à la diſtance d'un jet de pierre. L'angle de chaque flanc eſt armé d'une piéce de canon; ſans aucun appareil, parce que loin de le ſçavoir manier, les Habitans en ont peur, & n'ont d'ailleurs de munitions que ce qu'ils en peuvent obtenir de Malaca, où il y a un moulin à poudre. Toute leur artillerie eſt de fonte verte. Ils ont quantité de pierriers, mais à terre ou ſur des traîneaux (*t*).

LES portes de la Ville ſont ſi foibles, qu'elles pourroient être enfoncées avec un levier. Leur défenſe conſiſte dans leur ſituation, qui en rend l'approche difficile, & dans une forte garde. Comme les murailles & les portes ſont ſans tours, on monte, pour tirer, ſur certains échaffauts à trois étages, élevés ſur de grands mâts & ſur des poutres, contre leſquels on poſe des échelles; & de là, les Habitans ſe défendent fort bien dans un Siége. Un jour qu'ils craignoient d'être attaqués par l'Empereur de Mataran, ils firent le long du mur une eſpèce de coridor ſur de grands arbres; & le haut du mur leur ſervant de parapet, ils pouvoient tirer facilement par-deſſus (*v*).

Ses rues.

LA Ville n'a que trois rues droites, qui commencent toutes trois devant le Palais du Roi qu'on nomme le *Pacebam*. L'une va du Palais à la Mer; la ſeconde, du Palais à la porte de la campagne; & la troiſième, du Palais à la porte de la montagne. Le fond eſt de gros ſable, ſans aucune

Ses Canaux.

forte de pavé. On peut aller par toute la Ville ſur l'eau, par de petits canaux ou des ruiſſeaux qui ſe joignent; mais comme ils ne ſont pas fort grands, & qu'ils ne coulent pas avec aſſez de force pour emporter les immondices qu'on y jette ſans ceſſe, ſans compter que le terrain de Bantam eſt très-marécageux, ils exhalent une fort mauvaiſe odeur, qui augmente encore par l'uſage que les Habitans des deux ſexes ont de s'y laver publiquement; ce qui rend l'eau continuellement bourbeuſe (*x*).

Diviſion de ſes quartiers.

BANTAM eſt diviſé en divers quartiers, dont chacun a ſon Commandant ou ſon Inſpecteur. Chaque quartier eſt ſéparé des autres par des portes qui ſe ferment le ſoir. On y entretient une ſorte de tambour, de la groſſeur de trois pipes de vin & de la même forme, avec un gros maillet qui y eſt ſuſpendu, pour donner l'allarme lorſqu'il y arrive quelque deſordre. D'ailleurs on le bat régulièrement à la pointe du jour, à midi & à l'entrée de

(*t*) Pag. 338. & Tom. VII. pag. 279. & ſuiv.

(*v*) Pag 349. & Tom. VII. *ibid.*

(*x*) *Ibid.* & Tom. VII. pag. 280.

de la nuit. La grande Mosquée en a un beaucoup plus gros, qui ne sert que dans les occasions importantes, & dont le bruit, qui s'entend de fort loin, fait assembler en fort peu de tems, dix-mille hommes sous les armes. Les Habitans ont aussi des tambours ou des bassins de cuivre, qui rendent à-peu-près le même son que celui de nos cloches; mais ils ne s'en servent que pour leur musique & pour les proclamations. Chaque rue a ses sentinelles, qui font une garde exacte. Vers le soir, tous les bateaux qui servent dans la Ville sont serrés soigneusement. On ne s'en sert jamais la nuit; & personne ne quitte alors sa maison sans un pressant besoin (y).

Edifices & maisons.

La plûpart des maisons sont environnées de ces grands arbres qui produisent les noix de cocos, & dont la Ville est remplie. Elles sont composées de paille & de roseaux, & soûtenues par huit ou dix piliers de bois, qui sont chargés d'ornemens de sculpture. Le toît est de feuilles de palmier. Elles sont ouvertes par le bas, pour recevoir de la fraîcheur; car le froid n'est pas connu dans l'Isle. Pour les fermer pendant la nuit, elles ont de grands rideaux qui se tirent & qui s'attachent. Comme elles n'ont ni grenier, ni chambre supérieure, elles sont ordinairement accompagnées d'une grange ou d'un magasin de pierre, qui n'a qu'un étage, sans fenêtres, & qui est couvert d'un toît de paille, pour y renfermer ce que chacun possède. Si le feu prend à la maison, accident qui n'est pas rare à Bantam, on couvre ces toîts de soliveaux épais & serrés, sur lesquels on séme du sable, qui empêche le feu de pénétrer. Les cloisons des chambres, ou des appartemens, sont composées de lattes de bambou, espèce de gros roseau, de la dureté du bois, qui est fort commun dans l'Isle & dans toutes les Indes. Ainsi les Habitans de Bantam se logent à peu de fraix (z).

Palais.

L'entrée du Palais offre une grande cour quarrée, où se tiennent les gardes de chaque Seigneur, avec une salle couverte de feuilles de palmier, pour les audiences. Dans un coin de la même cour est la Chapelle, où l'on va faire la prière du midi. Au fond se présente la porte de l'edifice, qui est fort étroite, & par laquelle on entre dans une allée qui ne l'est pas moins, où les esclaves se tiennent la nuit dans des angles & des recoins, pour la sûreté de leur Maître. Le caractère de la Nation est la défiance, parce que chacun juge de l'infidélité d'autrui par la sienne (a).

Quartier des Chinois.

Les environs de la Ville, jusqu'aux bords mêmes du rivage, sont habités par des étrangers, tels que des Malais, des Guzarates, des Bengalois & des Abyssins. Les Chinois ont un quartier qui leur est propre, du côté de l'Ouest. Il est défendu en dehors par une bonne palissade & par un marais, qui le rendent très-difficile à forcer. Un grand ruisseau, dont il est arrosé du côté de la Ville, n'y laisse manquer aucune commodité. Les Hollandois du premier Voyage, comprirent fort bien, que s'ils pouvoient s'y établir quelque jour, en y élevant une Forteresse, ils se rendroient maîtres du Commerce des épiceries, non-seulement de Java, mais encore de Banda, des Moluques & des autres lieux (b).

Places publiques.

Bantam a trois grandes Places publiques (c), où le Marché se tient chaque

(y) Pag. 340.
(z) Pag. 341.
(a) Pag. 342.
(b) *Ibid.* & pag. 343.
(c) Cette description mérite d'être représentée dans le détail de l'Original.

DESCRIPTION DE LA GRANDE JAVA. 1595.

Grand Marché.

chaque jour, autant pour le Commerce que pour les néceſſités de la vie. La plus grande, qui eſt du côté oriental de la Ville & qui s'ouvre dès la pointe du jour, eſt le rendez-vous d'une infinité de Marchands Portugais, Arabes, Turcs, Chinois, Quillins, Péguans, Malais, Bengalois, Guzarates, Malabares, Abyſſins & de toutes les Régions des Indes. Cette aſſemblée dure juſqu'à neuf heures du matin. C'eſt dans la même Place qu'on voit la grande Moſquée de Bantam, environnée d'une paliſſade. On trouve en chemin quantité de femmes, qui ſe tiennent aſſiſes avec des facs & une meſure nommée *Gantan*, qui contient environ trois livres de poivre, pour attendre les payſans qui apportent leur poivre au Marché. Elles ſont fort entendues dans ce Commerce. Mais les Chinois, encore plus fins, vont au-devant des payſans & s'efforcent d'acheter en gros toute leur charge. On trouve d'autres femmes, dans l'enceinte de la paliſſade, qui vendent du bétel, de l'arecca, des melons d'eau, des bananes; & plus loin, d'autres encore, qui vendent pluſieurs ſortes de pâtiſſeries toutes chaudes. D'un côté de la Place, on vend diverſes eſpèces d'armes, telles que des pierriers de fonte, des poignards, des pointes de javelot, des couteaux & d'autres inſtrumens de fer. Ce ſont les hommes qui ſe mêlent excluſivement de ce Commerce. Enſuite on trouve le lieu où ſe vend le ſandal blanc & jaune; & ſucceſſivement, dans des lieux ſéparés, du ſucre, du miel & des confitures; des féves noires, rouges, jaunes, vertes, griſes; de l'ail & des oignons. Devant ce dernier Marché ſe promènent ceux qui ont des toiles & d'autres marchandiſes à vendre en gros. Là ſont auſſi ceux qui aſſûrent les Vaiſſeaux & les autres entrepriſes de Commerce. A droite du même lieu eſt le Marché aux poules, où ſe vendent en même-tems les cabris, les canards, les pigeons, les perroquets & quantité d'autres volailles. Ici le chemin ſe diviſe en trois, dont l'un conduit aux boutiques des Chinois, l'autre au Marché aux herbes, & le troiſième à la boucherie. Dans le premier on trouve, à main droite, des jouailliers, la plûpart Coracons ou Arabes, qui préſentent aux paſſans des rubis, des hiacinthes & d'autres pierreries; & à main gauche des Bengalois, qui étallent toutes ſortes d'émaux & de merceries. Plus loin on arrive aux boutiques des Chinois, qui offrent des ſoyes de toutes ſortes de couleurs; des étoffes précieuſes, telles que des damas, des velours, des ſatins, des draps d'or, du fil d'or, des porcelaines & mille ſortes de bijoux, dont il y a deux rues entières garnies des deux côtés. Par le ſecond chemin, on trouve d'abord, à droite, des boutiques d'émaux; & à gauche, le Marché au linge pour les hommes. Enſuite eſt le Marché au linge pour les femmes, dans l'enceinte duquel il eſt défendu aux hommes d'entrer ſous peine d'une groſſe amende. Un peu plus loin, on arrive au Marché aux herbes & aux fruits, qui s'étend juſqu'au bout des Places; & en retournant, on trouve la poiſſonnerie. Un peu au-delà eſt la boucherie à main gauche, où l'on vend ſur-tout beaucoup de groſſe viande, telle que du bœuf ou du buffle. Plus loin encore eſt le Marché aux épiceries & aux drogues, où les boutiques ne ſont tenues que par des femmes. Enſuite on trouve à main droite le Marché au riz, à la poterie & au ſel; & à gauche, le Marché à l'huile & aux noix de cocos, d'où l'on revient par le premier chemin, à la grande Place où les Marchands s'aſſemblent, & qui leur ſert de bourſe.

La

La seconde Place, qui se nomme Place Royale, ou *Pacebam*, est vis-à-vis du Palais du Roi. On y vend en détail diverses sortes de denrées & de poivre. Ce Marché commence après l'autre, & dure ordinairement jusqu'à midi, ou même jusqu'à la fin du jour. Après midi, il se tient un autre Marché dans la troisième Place, qui appartient au quartier des Chinois. Elle est aussi pour les denrées, & les Chinois en tirent beaucoup de profit.

Description de la Grande Java. 1595. Deux autres Marchez.

§. II.

Mœurs & Usages de l'Isle de Java (a).

La Religion, dans l'Isle de Java, n'est point uniforme. Les Habitans du centre de l'Isle & de ce que les Hollandois nomment les hauts pays, sont véritablement Payens, & fort attachés à l'ancienne opinion de la Métempsicose, qui leur fait respecter les animaux jusqu'à les élever avec soin, dans la seule vûe de prolonger leur vie. C'est un crime, parmi eux, de les tuer, & sur-tout de les faire servir à leur nourriture. Il se trouve aussi quelques Payens le long de la Mer, particuliérement sur la Côte occidentale, qui est la plus connue (*b*); mais, en général, la plûpart des Javanois sont Mahométans. Les Hollandois apprirent avec étonnement, dans leur premier Voyage, qu'il n'y avoit pas plus de cinquante ou soixante ans (*c*), que l'Isle avoit embrassé la Religion de Mahomet, & qu'elle tire de la Mecque & de Médine, la plus grande partie de ses Docteurs. Aussi les superstitions & les pratiques de cette créance y sont-elles encore dans toute leur force (*d*).

Mœurs et Usages de Java. Religion de ses Habitans.

La pluralité des femmes n'en est pas l'article le plus négligé; & l'Auteur observe qu'outre la permission de Mahomet, les Javanois ont une autre raison de ne se pas borner à une seule femme; c'est que dans l'Isle, & à Bantam

Pluralité des femmes.

(*a*) Nous faisons ici ce Paragraphe qui n'est point dans l'Edition de Paris, uniquement pour séparer l'Article de Géographie, auquel nous ne changeons rien, d'avec celui-ci, où nous insérons plusieurs Additions importantes, tant de l'Auteur Anglois que de nous. Au reste, nous ne devons pas cacher ici, qu'une grande partie des premières, se trouvent dans le Tome XI. de l'Edition de Paris, où le Voyage de Gautier *Schouten* a été inséré, ce qu'on ne pouvoit pas prévoir dans le tems qu'on a commencé à travailler ce Volume. Cependant cette raison ne nous empêche pas de suivre un Plan qui entre si fort dans celui de l'Ouvrage, persuadés qu'on ne sauroit trop apporter d'attention à rapprocher ces sortes de matières; ainsi lors que nous en viendrons au Voyage de *Schouten*, il ne s'agira que d'en retrancher ce qui pourra avoir été déjà employé sous cet Article. R. d. E.

(*b*) On prétend pour certain, que les Javanois ont apporté l'ancien Culte Payen, de la Côte de Coromandel, dont les principaux Dieux *Brama* & *Eswara* sont même encore en vénération dans quelques endroits de l'Isle. On allègue bien d'autres preuves de l'ancienneté de leur Navigation. *Valentyn*, IV. Part. pag. 65. & suiv. R. d. E.

(*c*) En 1560., ce qui doit s'entendre du général de l'Isle: Car dès l'année 1280., au rapport de Marco Polo, le culte Mahométan se trouvoit déjà planté sur la Côte, par le moyen de la Navigation, & environ l'an 1406. un Arabe nommé *Sjeich Ibn Moeiana*, parvint à lui donner plus d'étendue, comme on le verra dans nôtre nouvelle Description de l'Isle de Java. R. d. E.

(*d*) Pag. 346. & Tom. VII. pag. 319.

MOEURS ET USAGES DE JAVA.

Droits des concubines.

tam en particulier, on trouve dix femmes pour un homme. Outre leurs femmes légitimes, ils prennent librement des concubines, qui servent comme de servantes aux premières, & qui font partie de leur cortège lorsqu'elles sortent de leurs maisons. Il faut même qu'une concubine aît la permission des femmes légitimes, pour coucher avec son Maître; mais il est établi en même-tems, qu'elles ne peuvent la refuser sans faire tort à leur honneur. Les enfans qui naissent des concubines ne peuvent être vendus, quoique leurs mères soyent esclaves achetées à prix d'argent. Ils sont nés pour les femmes légitimes, comme Ismaël l'étoit pour Sara; mais ces maratres s'en défont souvent par le poison (*e*).

Enfans & leur discipline.

Les enfans de l'Isle vont nuds, à la réserve des parties naturelles, qu'ils se couvrent d'un petit écusson d'or ou d'argent (*f*). Les filles y joignent des brasselets. Mais lorsqu'elles ont atteint l'âge de treize ou quatorze ans, qui est le tems où l'usage les oblige de se vêtir, leurs parens ne perdent pas un moment pour les marier, lorsqu'ils veulent les sauver du libertinage, parce que sous le voile de leurs habits, elles s'attribuent alors le droit de mener une vie débordée. Une autre raison, qui porte les pères à marier leurs enfans fort jeunes, est le desir de leur assûrer leur succession. C'est un droit établi à Bantam, qu'à la mort d'un homme, le Roi se saisit de sa femme, de ses enfans & de son bien. Ainsi, pour dérober leurs enfans à la rigueur de la loi, les pères s'empressent de les marier quelquefois dès l'âge de huit ou dix ans (*g*).

Dot des filles.

La dot des femmes, du moins entre les gens de qualité, consiste dans une somme d'argent & dans un certain nombre d'esclaves. Pendant le séjour des Hollandois à Bantam, le second fils du Sabandar épousa une jeune fille de ses parentes, à qui l'on donna pour dot cinquante hommes, cinquante jeunes filles & trois cens mille caxas, qui montent à-peu-près à la valeur de cinquante-six livres cinq sols, monnoye de Hollande (*h*).

Cérémonies du mariage.

Le jour de la nôce, il ne manque rien à la parure des deux époux, ni à celle de leurs parens & de leurs esclaves. Les deux maisons offrent quantité de javelines, appliquées contre le mur, & garnies de houpes de coton blanc & rouge. On fait plusieurs décharges de pierriers. L'après-midi on amène au marié un cheval richement équipé, sur lequel il se promène jusqu'au soir dans tous les quartiers de la Ville. Pendant sa cavalcade, les esclaves qu'on lui a donnés, se rendent auprès de leur nouvelle maîtresse & lui font chacun leur présent. Ensuite ils lui apportent la dot, environnée de divers ornemens. Le festin se trouve préparé pour le retour de l'époux. Tous les parens y assistent; & lorsqu'il est fini, l'heureux couple est conduit sous un toît entouré de rideaux (*i*).

Egards publics pour les femmes.

Les femmes de qualité sont gardées si étroitement, que leurs fils mêmes n'ont pas la liberté d'entrer dans leurs chambres. Elles sortent rarement; & tous les hommes que le hazard leur fait rencontrer, sans excepter le Roi, sont obligés de se retirer à l'écart. Le plus grand Seigneur ne peut leur

(*e*) Pag. 348. & Tom. VII. pag. 311.

(*f*) Ceci doit s'entendre apparemment des familles aisées.

(*g*) *Ibid.* & Tom. VII. pag. 311.

(*h*) Pag. 349.

(*i*) *Ibid.*


Fondo
Napoli



J. v. Schley direx.

HOMME ET FEMME DE L'ISLE DE JAVA.

MAN EN VROUW VAN 'T EILAND JAVA.

leur parler sans la permission du mari. Elles ont toute la nuit du bétel auprès d'elles, pour en mâcher continuellement, & une esclave qui leur gratte la peau. Les femmes riches qui sortent de leurs maisons ne peuvent être distinguées des pauvres par leur ajustement; car elles ont toûjours deux grandes pièces de toile ou d'étoffe qui leur couvrent entièrement le corps; l'une depuis la tête jusqu'au dessous du sein, & l'autre depuis la ceinture jusqu'aux pieds. Elles vont pieds nuds, & n'ont sur la tête que leur chevelure relevée en nœuds. Mais, dans les fêtes & les cérémonies, elles portent une couronne d'or & des bracelets d'or ou d'argent (*k*).

Moeurs et Usages de Java. Leur habillement.

[Les Javanois, de quelque condition qu'ils soyent, oignent d'huile de noix de cocos leurs cheveux, qui sont noirs, courts & épais. Dès que la barbe commence à leur croitre, ils se l'arrachent continuellement avec des pincettes, de-sorte que les vieillards ont plus l'air de vieilles femmes que d'hommes. Les femmes oignent tous les jours leurs vilains visages, qui sont d'un brun terrible, plats, & désagréables. Elles oignent tout de même leur sein, leur cou, leurs épaules, leurs bras & leurs jambes, d'une mixtion jaunâtre, faite de safran des Indes, de bois de sandal & de parfum. Ces onctions qui leur font souvent des taches de diverses couleurs, augmentent leur difformité, & les font paroître sales & dégoûtantes.

Leurs onctions.

Les Javanois de l'un & de l'autre sexe, se baignent ensemble & tout nuds, sans aucune honte, dans les Rivières & dans les ruisseaux qui passent au milieu des Villes. Les femmes prennent aussi souvent plaisir à nager, ce qu'elles font, non en lancant les bras en avant, comme on nage en Europe, mais en les remuant seulement tout près du corps, comme les chiens font leurs jambes, & peu souvent. On ne laisse pas de cette manière, d'avancer beaucoup (*l*).]

Leurs occupations.

Elles poussent la propreté jusqu'à se laver cinq ou six fois par jour. Leur paresse est extrême pour le travail. Elles demeurent assises du matin au soir, dans la plus ennuyeuse oisiveté. Les soins domestiques sont le partage des esclaves. Les hommes n'étant guères plus laborieux, se tiennent aussi sur des nattes, à mâcher du bétel, au milieu de dix ou vingt femmes. Le tems que le Gouverneur de Bantam passoit avec les siennes, retardoit souvent les affaires les plus importantes. Quelquefois les esclaves, viennent jouer de certains instrumens, qui ressemblent à ces anciens violons à trois cordes qu'on nommoit rebecs. Ils ont aussi de grands bassins de cuivre, sur lesquels ils frappent en cadence. Les femmes dansent à ce son; mais elles font peu de sauts. Leur danse est unie, & consiste seulement en divers tours, qu'elles accompagnent du mouvement des épaules & des bras. Cet exercice est réservé particulièrement pour une partie de la nuit, & l'on entend alors un grand bruit de bassins & d'autres instrumens dans toute la Ville. Le mari, qui assiste tranquillement à ce spectacle, jouït des efforts que ses femmes font pour lui plaire (*m*).

Les Magistrats de Bantam tiennent le soir leur assemblée au Palais, pour rendre justice à ceux qui la demandent. L'entrée est ouverte à tout le monde,

Manière simple de rendre la justice.

(*k*) Pag. 350. & Tom. VII. pag 306. Add. de l'A. *A.*
(*l*) Schout. Tom. VII. pag. 308. & suiv. (*m*) Pag. 351.

Moeurs et Usages de Java.

monde, parce que chacun est obligé de plaider sa propre cause. Ainsi l'on n'y connoît point d'Avocats ni de Procureurs, & les procès ne sont jamais fatiguans par leur longueur. On attache à un poteau les criminels condamnés à mort, & l'unique supplice est de les poignarder dans cette situation. Les étrangers qui ont commis quelque meurtre, peuvent se racheter par une somme d'argent, qu'ils payent au maître ou à la famille du mort; Loi de pure politique, dont le but est de favoriser le Commerce. Les Hollandois du premier Voyage eûrent obligation plus d'une fois à cet établissement. Mais les Habitans du Pays ne sont pas traités avec la même indulgence (*n*).

Conseil d'Etat.

C'est pendant la nuit, à la clarté de la Lune, qu'on traite les affaires d'Etat & qu'on prend les plus importantes résolutions. Le Conseil s'assemble sous un arbre fort épais. Il doit être au moins de cinq cens personnes, lorsqu'il est question d'imposer quelque nouveau droit, ou de faire quelque levée de deniers sur la Ville. Les Conseillers donnent audience chez eux pendant le jour & reçoivent les propositions qui regardent le bien public. S'il est question de guerre, on appelle au Conseil les principaux Officiers militaires, qui sont au nombre de trois cens; & pour exécuter les résolutions, on les établit chacun sur une partie du Peuple, qui rend une obéissance aveugle à leurs ordres. C'est un usage fort singulier, que si le feu prend à quelque maison, les femmes sont obligées de l'éteindre sans le secours des hommes, qui se tiennent seulement sous les armes, pour empêcher qu'on ne les vole (*o*).

Police extraordinaire pour les incendies.

Gouvernement de l'Empereur & son Grand Conseil.

(*p*) [Après avoir parlé du Gouvernement de Bantam en particulier, nous allons expliquer celui de toute l'Isle en général, en-tant qu'elle est sujette de l'Empereur ou Mataram. Ce Prince assiste trois fois par semaine, au Conseil d'Etat, pour régler les affaires qui regardent le Gouvernement, & pour administrer la Justice. Les Lundis & les Samedis sont destinés à prendre le divertissement du Tournoi; mais s'il y a quelque affaire extraordinaire sur le tapis, l'Empereur se rend souvent ces jours-là au Conseil, où personne n'ôse le contredire, & où il commande en maître absolu.

Les Conseillers sont obligés de s'assembler tous les jours de la semaine, excepté le Samedi (*q*). Ils se rendent dans la grande place quarrée du Palais, & y attendent l'Empereur depuis neuf heures jusqu'à midi. Personne n'ose s'en absenter, sous peine de mort, à moins de maladie ou de quelqu'autre raison légitime, & dans ce cas-là, on est obligé de le faire savoir à l'Assemblée.

Pendant que le Conseil est assemblé, on lui donne le divertissement de toutes sortes d'instrumens de Musique Javanoise, du son des tambours & des bassins de cuivre, ce qui fait un grand bruit. Mais il cesse dès que l'Em-

(*n*) Pag. 352.

(*o*) *Ibid.*

(*p*) Tout ce qui suit jusqu'à la page 173, a été ajoûté par l'Auteur Anglois. Nous y avons seulement fait quelques Additions, qui seront distinguées des siennes par nos Renvois ordinaires. R. d. E.

(*q*) Valentyn dit le Vendredi, qui est leur Sabbat, jour auquel l'Empereur ne vaque à aucunes affaires, quelque importantes qu'elles puissent être. R. d. E.

l'Empereur entre au Conseil, où il va s'asseoir dans un lieu élevé, & environné d'une forte garde (r).

MOEURS ET USAGES DE JAVA.

Bornes de son pouvoir.

PERSONNE n'a le droit de tuer ou de condamner à mort (s). Si un Seigneur a quelques malfaiteurs dans sa jurisdiction, son pouvoir se borne à les faire saisir & garotter, & à les envoyer dans les prisons du Mataram. De-là on les produit en justice, aux jours de l'Assemblée du grand Conseil, devant lequel le Fiscal porte l'accusation qui est faite contr'eux; & s'ils sont trouvés coupables, on les remet immédiatement entre les mains des Bourreaux (t), ou des autres suppôts de la Justice, qui exécutent sur le champ, la sentence qu'on vient de leur prononcer.

Traitement fait aux Criminels.

LORS que ceux qui sont accusés de crimes capitaux comparoissent, ils sont liés & garottés d'une terrible manière. Ils portent au cou un grand billot qui leur avance de chaque côté sur les bras, & qui les tient bien serrés. Il y en a qui ont aussi un billot aux jambes, qui les empêche d'avancer plus qu'un pied à chaque pas. Quelquefois celui du cou, & celui des jambes, sont attachés ensemble par une chaine qui descend de l'un à l'autre, & qui empêche que le criminel qui les porte, ne se puisse tenir debout sur aucun de ses deux pieds, de-sorte qu'il faut qu'il demeure toûjours courbé dans une posture violente; & dans ce misérable état on l'amène, ou plûtôt on le jette devant le Conseil, à quarante ou cinquante pas du Mataram.

SUR l'accusation portée par le Fiscal, le Prince donne un ordre, en vertu duquel on fait une enquête exacte du fait. On examine l'accusé & les témoins par devant deux des Conseillers Commissaires délégués pour cet effet. On menace le prévenu de l'exterminer & toute sa race avec lui, s'il ôse dire un mensonge devant le Conseil. L'enquête faite, on la rapporte au Conseil, l'Empereur étant présent, & si l'accusé est convaincu d'avoir commis des crimes dignes de mort, on le condamne, & aussi-tôt il est poignardé, ou puni de quelqu'autre genre de supplice, & souvent toute sa famille est enveloppée dans sa disgrace.

[LES Princes du sang qui ont merité la mort, obtiennent quelquefois la permission de combattre contre un tigre, le poignard à la main. S'ils sont victorieux, la grace leur est accordée (v).]

Crimes capitaux.

LES crimes capitaux dans ce Pays, sont les ruptures de maison, l'adultère, le vol, & les médisances qui concernent l'Empereur. La simple fornication n'y est point regardée comme un crime, mais on la tourne en raillerie.

Comment l'Empereur assiste au Conseil.

L'EMPEREUR affecte beaucoup de gravité, lors qu'il paroît au Conseil qui se tient dans le vestibule du Palais. Les Seigneurs de moindre qualité que ceux qui y ont entrée, demeurent dans la Cour, jusqu'à-ce que Sa Majesté les fasse appeller tous ensemble, ou l'un après l'autre, pour ren-

(r) Schout. *ibid.* pag. 288. & suiv.

(s) On le fait d'autant plus en secret, sans que l'Empereur en sache rien. R. d. E.

(t) Valentyn dit qu'ils n'ont point de Bourreaux. Ce sont les éléphans qui en font ordinairement l'office, comme en divers autres endroits des Indes. Ces animaux poussent les Criminels en l'air, les reçoivent sur leurs dents & les écrasent après bien des tourmens. On en jette aussi plusieurs aux tigres. R. d. E.

(v) Valentyn, IV. Part. pag. 60. Add. d. E.

MOEURS ET USAGES DE JAVA.

rendre compte de leur adminiſtration, ou pour recevoir de nouveaux ordres.

Sa volonté tient lieu de Loi.

LORSQUE le Mataram eſt préſent, les Seigneurs de quelque rang qu'ils ſoyent, ſont aſſis à terre, les jambes croiſées ſous eux, le corps panché en bas, dans une poſture humiliée, comme s'ils étoient de miſérables eſclaves, ſans ôſer dire une ſeule parole, que quand ils ſont interrogés, & ſans ôſer même lever les yeux ſur la perſonne du Prince. Toutes les affaires ſe réglent ſelon ſa volonté; il écoute les avis de ſon Conſeil, mais il ne les ſuit qu'autant qu'il lui plaît, ſans que perſonne ôſe jamais le contredire, quelque mauvais qu'on croye que ſoit le parti qu'il prend. Si quelqu'un s'aviſoit de le faire, il ſeroit poignardé ſur le champ. Les *Pangorans*, & les *Tommagons*, qui ſont les Gouverneurs & comme les Viceroïs des Provinces, ont le plus d'accès & de liberté auprès de lui; néanmoins ils ne lui donnent jamais la moindre marque qu'ils déſapprouvent ce qu'il fait & ils ont pour lui une complaiſance auſſi aveugle que les autres Seigneurs.

Gouverneurs des Provinces & des Villes.

CES Gouverneurs ſe font informer exactement de ce qui ſe paſſe dans leurs Provinces, pour en informer l'Empereur à leur tour. Le Tommagon de Mataram eſt chargé des plus difficiles affaires de l'Empire, outre celles de ſon Gouvernement, dans lequel il y a une grande multitude de peuple à régir; de-ſorte qu'on peut dire, qu'il n'a pas un moment de repos. Il faut qu'il rende compte tous les ſoirs au Prince, de ce qui s'eſt paſſé pendant le jour. Il a le pouvoir de choiſir les plus habiles gens de l'Etat, pour lui aider à ſoûtenir le poids des affaires, qu'il lui ſeroit impoſſible de porter ſeul (*x*).

L'EMPIRE conſiſte en douze Provinces, ſept maritimes, & cinq intérieures. Outre ces grands Gouvernemens, il y a des Commandans, ou Sous-Gouverneurs dans chaque Ville, Bourg & Village. On les appelle *Orancaies* ou Seigneurs. Avec le commandement des Villes, ou des Bourgs, ils ont preſque tous encore ſous eux une certaine étendûe de pays à régir.

TOUS ces Sous-Commandans ſont auſſi obligés de rendre compte au Pangoran qui eſt au-deſſus d'eux, de ce qui ſe paſſe dans l'étendûe de leur juriſdiction. Les Pangorans en informent le Tommagon de Mataram, ou l'Empereur meme, ſelon l'importance de l'affaire dont il eſt queſtion.

Sabandar ou Receveur.

OUTRE ces Officiers, il y a encore dans chaque Place, ou dans chaque Diſtrict, un *Sabandar*, qui eſt le Receveur des Doüanes, tributs, & droits du Prince. Ceux-ci rendent exactement leurs Comptes à deux des Seigneurs du Conſeil qui ſont commis pour les examiner.

Revenus de l'Empereur.

[LES revenus de l'Empereur ſe lévent principalement par voye de Capitation. Chaque homme eſt taxé à douze ſols par année. Outre cette Capitation, les Sujets ſont encore tenus à diverſes courvées pour le ſervice de la Cour, & quelquefois on leur fait même payer le dixme de leurs fruits. Les péages ſur les fleuves, & le long du rivage, où le Prince a par-tout des Doüanes, lui rapportent auſſi une ſomme conſiderable. Comme ce ſont ordinairement les Chinois qui les prennent à ferme, ſous l'agrément de la Compagnie Hollandoiſe dont ils dépendent, on ſçait aſſez au juſte, que ces Droits peuvent

(*x*) *Ibid.* pag. 290. & ſuiv.

peuvent se monter à environ cinquante mille piéces de huit par année, outre les présens que chaque Fermier est obligé de donner à son entrée. Ceux qui se perçoivent dans l'intérieur du Pays ne sont pas bien connus, parce que l'Empereur a coûtume de se faire pauvre. Quoi-qu'il en soit, il n'y a aucune proportion entre ces revenus & la dépense, qui est bien peu de chose, puis qu'il ne s'agit point ici de Fortifications, & que la Milice s'entretient à ses propres fraix, comme on le verra ci-dessous (y).] MOEURS ET USAGES DE JAVA.

IL y a d'ailleurs plusieurs autres Officiers, tant politiques que militaires, inférieurs à ceux dont on a parlé. Il y en a qui ont inspection sur les armes, sur le canon, sur les mousquets, sur les piques, sur les boulets, sur les balles, & sur la poudre. Ceux qui commandent les Soldats, sont des gens choisis, qui ne sont redévables qu'à leur mérite du poste qu'ils occupent, la faveur n'ayant point de part à leur avancement. De tems en tems les Tommagons & les Pangorans font passer en revuë ceux qui sont destinés pour la guerre. Par ce moyen, eux & les Gouverneurs qui leur sont subordonnés, sçavent au juste sur combien de troupes on peut compter, en cas de besoin. Le nombre en est considerable, puisque non-seulement en peu de jours, mais même en peu d'heures, on peut mettre en Campagne plus de cent mille hommes, & peut-être plusieurs centaines de mille. Officiers militaires.

LES *Mantris* ressemblent à nos Colonels. Ils ont mille hommes à leur commandement. Les *Loeras* ou *Louras* sont les Capitaines, leurs Compagnies étant de cent hommes, & quelques-unes de moins. Les Européens doivent se féliciter, que ces peuples n'entendent pas si bien la guerre qu'eux; car si avec leur naturel malin, leur intrépidité, & le mépris qu'ils font de la mort, ils avoient la même expérience que les premiers, il seroit difficile de leur résister, & l'on n'aimeroit pas à se les attirer sur les bras; mais on a éprouvé plusieurs fois, que plus leurs Armées sont grandes, moins elles font de progrès, parce que le désordre s'y met plus aisément, & les fait plutôt dissiper (z).

SOUS les *Nebeis*, & les autres hauts Officiers, il y a un grand nombre d'Officiers subalternes, comme nous l'avons déjà rapporté. Il y a entr'autres plusieurs Fiscaux, qui sont presque toûjours en mouvement pour épier ce qui se passe. S'ils surprennnent quelqu'un qui se soit rendu coupable de quelque crime, ils l'emmènent à Mataram, & le livrent aux quatre Fiscaux Généraux qui y résident, & qui lui font faire son procès en la forme que nous avons décrite ci-dessus. Espions répandus parmi le peuple.

OUTRE tous ces Officiers qui doivent faire leur rapport de ce qui arrive chaque jour dans les lieux où leur commission s'étend, l'Empereur a des émissaires particuliers, qui n'ont d'autre occupation que d'observer la conduite des grands & des petits. Ils rendent un compte fidèle de tout ce qu'ils ont remarqué, au Tommagon de Mataram, ou à l'Empereur même. Par-là chacun est obligé de bien penser à ce qu'il fait; car la moindre faute est relevée, & punie par la perte des emplois, des biens, & même de la vie.

[LORSQUE l'Empereur est en deuil, & qu'il fait couper ses cheveux, tout le monde est obligé de l'imiter dans l'espace de seize jours après la publica- Deuil de l'Empereur.

(y) Valentyn, *ibid.* Add. d. E.

(z) *Ibid.* pag. 291. & suiv.

Moeurs et Usages de Java.

blication des ordres qui en sont donnés. Si quelqu'un est trouvé en faute par ses émissaires, on se saisit d'abord de tous ses biens; ensuite on lui écorche toute la peau de la tête au-dessus des oreilles, & on le laisse dans cet affreux état qui coûte la vie à la plûpart, quoi-qu'il y en aît qui en reviennent. Quelquefois l'Empereur leur fait plonger la tête jusqu'aux oreilles dans de l'huile bouillante, tant qu'ils soyent entiérement dépouilles de leurs cheveux; ou bien il condamne ces coupables, à recevoir un bonnet de fer rouge, qui leur fait frire la cervelle, & leur cause une mort soudaine. La terreur qu'inspirent ces supplices, fait que chacun s'empresse à se conformer à la volonté du Prince. Il y a encore bien d'autres choses où cette volonté leur doit servir de régle. Si l'Empereur ne boit point d'une sorte de liqueur, l'usage en est de même interdit à ses Sujets. Plus ils sont près de la Cour, plus ils sont malheureux. Un Paysan dans les montagnes, est mieux à son aise que le premier Prince de l'Empire, parce qu'il est moins facile d'épier sa conduite.

Sa Couleur.

Dans tout l'Empire il n'est permis à qui que ce soit, de s'habiller de jaune ou de se servir de cette couleur, qui est celle de l'Empereur. Ses Lettres sont toûjours mises dans de petits facs de soye jaune, & on les porte sous un Parasol & dans un plat couvert de la même étoffe. Celui qui enfreindroit ce commandement seroit puni de mort sans remission (*a*).]

Les Tournois.

(*b*) [Les Tournois se font tous les Lundis, & quelquefois les Samedis, dans la place qui est devant le Palais. Il s'y trouve ordinairement cinq à six cens des plus grands Seigneurs de l'Etat tous à cheval, & magnifiquement équipés, selon la mode du Pays. Ces ornemens consistent dans une piéce d'étoffe de soye à fleurs, ou d'une fine toile de coton fort blanche, tournée autour de leurs corps, de la ceinture en bas, car le reste est nud. Ils ont un petit bonnet blanc, qui est un morceau de fine toile de coton, ou d'étoffe de soye, tourné plusieurs fois autour de la tête, & roulé en forme de turban.

Autour de la place, il y a pour chaque Seigneur du Tournoi, un poteau, où leur cheval est attaché, & gardé par un valet. Dans ce même endroit chaque Seigneur a encore d'autres valets qui frappent sur des bassins, qui battent la caisse, ou qui joüent de divers autres instrumens. Les Musiciens de l'Empereur qui sont rangés autour de cette place, se font aussi entendre sur-tout lorsque le Monarque sort du Palais. Il s'avance à cheval ajusté comme les autres, c'est-à-dire, nud de la ceinture en haut. Il est entouré d'une centaine de Gardes, tous à pied (*c*).

Dès

(*a*) Valentyn, *ibid.* Add. d. E.

(*b*) Toutes les Additions précédentes ne se trouvent pas dans le Tome XI. de l'Edition de Paris, dont nous avons fait mention ci-dessus, pag. 163. Rem. (*a*); & voici à quoi Mr. Prevost a crû pouvoir les réduire. „ Son Empire „ dit-il, parlant de l'Empereur „ étoit composé de douze Provinces, „ sept maritimes, & cinq intérieures. La „ forme de son Gouvernement n'avoit rien „ de plus remarquable, que son attention „ continuelle à l'entretien de l'ordre, & sa „ fermeté à punir les moindres fautes de „ ses Officiers; mais Schouten fait le récit „ de quelques usages singuliers de cette „ Cour qui ne doivent pas être négligés. „ Celui qu'il met au premier rang, est l'u„ sage des Tournois &c.". C'est donc d'ici, que Mr. Prevost a emprunté une partie des Additions qu'on va lire & dont il a composé deux pages. R. d. E.

(*c*) *Ibid.* pag. 293. & suiv.

Dès que le Mataram paroît, tout le monde jette les yeux sur lui, pour savoir si c'est un bonnet à la Javanoise, ou un turban qu'il a sur la tête. Si c'est un bonnet, chacun se hâte de mettre le sien; & si c'est un turban, on voit tout le monde aussi-tôt coëffé d'un turban. Les avenuës de la place, qui est entourée d'une espèce de palissade, se ferment lorsque l'Empereur y est entré, & personne n'a plus la liberté d'en sortir. Autour de la palissade, dix ou douze mille hommes sont debout sous les armes, & servent de Gardes. MOEURS ET USAGES DE JAVA.

Ce Prince va d'abord, avec beaucoup de gravité, faire une volte autour du pilier, & chaque Cavalier va faire la sienne après lui; ayant tous en main une lance, au bas de laquelle il y a un bouton. Course de l'Empereur.

Lorsque Sa Majesté veut faire une course, elle choisit quelqu'un des principaux Seigneurs, pour courir contre lui. L'Empereur court le premier, & ses Gardes courent de toutes leurs forces, les uns après lui, & les autres à ses côtés. Celui qu'il a choisi pour son antagoniste, tâche de le joindre, jusqu'à la portée de sa lance, qu'il avance à côté du Prince, pour marquer qu'il pourroit l'atteindre, & le Prince se sert de la sienne pour parer le coup. Lorsqu'ils ont ainsi couru en combattant jusqu'au bout de la place, ils font volte-face avec beaucoup d'adresse, & continuent leur course & leur combat, celui qui poursuivoit dans la première course, étant poursuivi dans celle-ci.

Les Cavaliers font leurs courses à leur tour, allant & revenant sans cesse d'un bout de la carrière à l'autre, jusqu'à-ce que l'un des deux combattans aît remporté quelque avantage considerable sur l'autre. Souvent même ils changent de chevaux, & en prennent de frais. S'il arrive que celui qui court contre l'Empereur, aît sur lui quelque supériorité dans la joûte, loin d'en paroître fier, il cherche quelque détour adroit pour faire un peu sentir son avantage, mais toûjours d'un air respectueux, & sans pousser trop loin sa victoire.

Le Tournoi dure ordinairement depuis quatre heures après-midi, jusqu'au Soleil couchant. Les Javanois font paroître autant d'agilité dans leurs courses, que d'adresse à se servir de leurs lances. Ils s'attachent sur tout à se désarçonner mutuellement. Ils n'y réüssissent que très-rarement, parce qu'ils sont tous fort adroits; Cependant s'il arrive que l'un des deux combattans aît le malheur d'etre enlevé de dessus sa selle, il se voit exposé à de grandes railleries, excepté de la part de ses inférieurs, qui n'ôsent se moquer de lui qu'en secret, & à la dérobée.

Les bonnets & les turbans sont fort exposés dans ces Tournois; Ceux qui courent en enlèvent de tous côtés, autant qu'ils peuvent, avec leurs lances, ce qui fait beaucoup de plaisir à l'Empereur. Schouten rapporte qu'on lui avoit dit qu'il se faisoit de semblables joûtes à Bantam, à Japara, à Tubaon, pour exercer la Noblesse, mais qu'il ne les avoit pas vûes.

Les Javanois sont très-bons Cavaliers. Les selles de leurs chevaux sont petites, & leurs étriers courts. Ils gouvernent le cheval par le moyen d'une bride, avec un petit crochet, où il y a une corde attachée, qu'ils nouent autour d'eux comme une ceinture. Ainsi c'est de leur corps seul qu'ils gouvernent leur monture, & ils le font avec beaucoup d'adresse, Les Javanois sont bons Cavaliers.

MOEURS ET USAGES DE JAVA.

même dans les courses des Tournois, ce qui fait qu'ils ont les mains entièrement libres pour manier leurs lances (*d*).

Garde composée de femmes,

LA garde se fait au dedans du Palais, la nuit aussi-bien que le jour, par un grand nombre de femmes armées, parce qu'il n'est permis à aucun homme d'y passer la nuit. On assûre que ces Gardes femelles sont au nombre de dix-mille. Elles ont leurs Commandantes, & diverses autres sortes d'Officières. Tous leurs soins se bornent à veiller à la conservation de Sa Majesté, & à la servir aussi-bien que ses Femmes, & ses Concubines.

ELLES sortent du Palais tour à tour, pour aller chercher tout ce qui est nécessaire, tant pour la cuisine que pour les autres usages. Il y en a toûjours un grand nombre en faction au passage, pour prendre garde qu'aucun homme ne se glisse dans le Palais, & qu'aucune femme n'en sorte sans ordre. Les portes, les promenades, les appartemens sont gardés par les vieilles femmes, les plus jeunes étant attachées au service des Femmes & des Concubines du Prince. Une partie est employée à la cuisine, & aux choses qui regardent l'entretien ou la propreté du Palais: les autres s'occupent à coudre, à broder, à filer, à faire de la toile, &c. & elles ont toutes leur tour pour sortir, mais toûjours sous les yeux de deux Inspectrices qui veillent sur leur conduite au dehors.

Femmes des Empereurs.

LES Empereurs ont ordinairement quatre Femmes, qui sont des plus grandes Maisons de l'Empire. Outre celà, ils ont un grand nombre de belles filles à leur service particulier; quelques-uns en font aller le nombre jusqu'à quatre cens. On les va chercher par tout, & on amène au Prince celles qu'on trouve les plus belles & les plus dignes de lui être présentées. On leur fait apprendre à manier les armes, à jouer des instrumens, à danser, & à faire plusieurs autres choses de cette nature, par le moyen desquelles elles tâchent de lui plaire.

EN quelque lieu de son Palais qu'il soit, il en est accompagné, entouré, servi, gardé. Elles ont toûjours leurs armes avec elles; Ce sont des lances pointues, & de légères armes-à-feu. Il y en a encore d'autres qui le suivent aussi avec celles-ci, & qui lui portent du *Pinang*, du *Siriboo*, du bétel, du tabac, une fort belle natte pour s'asseoir, des pantoufles, & d'autres pareilles choses. Une des plus belles filles de la première troupe, lui porte un parasol sur la tête. Une autre chasse avec un éventail, lorsqu'il s'assied ou qu'il se couche, les mouches qui volent sur son visage. Quand il est assis, toute la troupe fait un cercle autour de lui, & chacune s'étudie à lui plaire par son air & par ses manières, comme pour répondre à l'honneur qu'il leur fait de leur confier sa personne (*e*).

Ses Concubines.

QUOI-QU'OUTRE ses Femmes, l'Empereur aît un grand nombre de Concubines, il arrive pourtant quelquefois, que parmi ces jolies Gardes, il y en à quelqu'une qui lui plaît plus que les autres, & qui lui touche le coeur. Alors il l'élève à la dignité de sa Concubine, & c'est le plus haut degré de gloire où elle puisse aspirer. On regarde cependant comme plus heureuses, celles qu'il donne en mariage à quelques-uns des Seigneurs de sa Cour. C'est par cette raison que les filles nobles le servent encore avec plus d'empressement

(*d*) *Ibid.* pag. 294. & suiv.

(*e*) *Ibid.* pag. 299. & suiv.

ment que les autres, qui ne peuvent espérer une pareille fortune. Mais ces Concubines n'ôsent se marier après sa mort. [Les Filles de l'Empereur ne parviennent jamais à la Couronne. Ceux qui les épousent, ont le titre de *Radins* ou Princes du sang, & ils sont ordinairement pourvûs des premières charges de l'Empire (*f*).]

Moeurs et Usages de Java.

Festins.

Quelquefois l'Empereur régale toute sa Cour après le Tournoi, ou en d'autres occasions. On dresse pour cet effet, dans un grand espace à l'entrée du Palais, plusieurs petites chambres d'été, fort claires, couvertes par le haut, ouvertes par devant, & fermées d'un rideau par derrière. Elles sont toutes de la figure d'un croissant, & placées avec simmetrie, droit devant la chambre où l'Empereur mange, laquelle est plus grande, plus haute & mieux ornée que les autres. De cette petite salle ce Prince peut voir tous ceux qu'il régale, qui peuvent aussi le voir à leur tour, quoiqu'il entre dans chacune de ces tentes, vingt à vingt-cinq hommes, qui sont placés chacun selon leur rang. Mais les Pangorans & les Princes du sang mangent à la table de l'Empereur. Le régal consiste en viandes rôties, de mouton, de bœuf, de chevreau, & quelques volailles. Il y a aussi diverses sortes de potages, du riz au lieu de pain, des fruits, des confitures, en un mot, tout ce que les Javanois trouvent de plus délicieux. La profusion des mets est si grande, que ce qui reste peut suffire à des centaines ou plutôt à des milliers de gardes & de domestiques, tant du Monarque que des Seigneurs.

Danseuses.

Pendant & après le repas, chacun fait des efforts pour dire quelques bons mots, qui puissent divertir l'Empereur. Souvent ce Prince fait appeller les meilleures Danseuses d'entre ses belles Gardes, & elles paroissent avec leurs plus grands ajustemens, ayant leurs cheveux frisés & pendans, garnis de fleurs mises dans les boucles avec beaucoup d'art & ornées de rubans. Leur sein n'est couvert que d'un petit morceau d'étoffe de soye, large comme deux fois la main, dont le bout qui vient par-dessous le bras, est arrêté dans leur habillement, qui leur descend depuis la ceinture jusqu'à la cheville du pied (*g*).

Leur habillement.

L'Etoffe de cet habillement qui enveloppe trois ou quatre fois le bas de leurs corps, est à fond noir, bleu, ou de quelqu'autre couleur. On y voit des étoiles d'or ou d'argent, des branchages, ou des tiges & des fleurs, peintes avec beaucoup d'art. Le reste de leur corps, depuis la ceinture jusqu'au sein, est nud. Leurs bras au-dessous & au-dessus du coude, sont ornés d'anneaux & de cercles d'or, avec plusieurs autres parures de leur invention.

Elles sont fort belles.

Quelque brunes que soyent ces Danseuses, cependant comme ce sont les plus belles filles du Pays, & qu'elles ne sont occupées que du soin de plaire, & de rélever ce qu'elles peuvent avoir d'agrémens naturels & acquis, le Prince & les Seigneurs les trouvent charmantes & d'une beauté parfaite. L'heure où on les fait venir leur est aussi très-favorable, la quantité de flambeaux & de torches qui éclairent l'appartement, servant à rehausser leur beauté.

Leurs

(*f*) Valentyn, *ibid.* Add. d. E. (*g*) *Ibid.* pag. 298.

MOEURS ET USAGES DE JAVA.

Leurs danses.

Leurs danses gayes, au son des *Gomme-gommes*, des flutes & des autres instrumens, & les airs qu'elles se donnent en dansant, l'adresse qu'elles y font paroître, contribuent en effet à augmenter leurs agrémens naturels.

LORSQU'ELLES ont le bonheur de plaire à l'Empereur, dans leurs danses, Sa Majesté leur applaudit en frappant des mains, leur donne à chacune en particulier, les louanges qu'elles méritent, & leur promet des anneaux d'or & d'autres ajustemens. Quelquefois les Seigneurs qui ont aussi de jolies filles à leur service, dans leurs maisons, les font venir, avec la permission du Prince. Elles dansent aussi, & tâchent de disputer le prix à celles du Palais; de-sorte que souvent la nuit entière se passe à ces sortes de divertissemens. Il y a encore d'autres amusemens qui sont assez ordinaires à la Cour du Mataram & dans tout le Pays, tels que l'escrime, les tours de passe-passe, les farces, les spectacles, & les Comédies telles qu'elles sont. Ce Prince aime aussi la chasse, qui fait un de ses plus grands plaisirs (*b*).

Danseuses Balliar.

IL y a encore d'autres Danseuses que les Gens de qualité entretiennent, ou que les particuliers louent en de certaines occasions. On les appelle Danseuses *Balliar*; Elles sont de deux sortes. Les unes étrangères dont nôtre Auteur fait un portrait charmant. Quoiqu'elles soyent d'une petitesse extraordinaire, on n'en a jamais vû, à ce qu'il dit, de si belles ni de si bienfaites; Elles ont le teint aussi blanc que la nége. En un mot, à qui les considéreroit toutes ensemble, elles paroîtroient plutôt être des Anges habillés en femmes, que des femmes même. Quoique naturellement très-belles, elles savent encore se parer avec tant d'art & de goût, qu'elles en reçoivent de nouveaux charmes. Leurs habits sont de soye travaillée en or & en argent, & leurs cheveux tressés sont ornés des plus belles perles. Elles dansent en masque, tenant dans leurs mains en guise de castagnettes, quelques boules d'yvoire, passées à un cordon, avec lesquelles elles marquent exactement la cadence. Quelquefois pour augmenter l'agrément de leurs danses, elles y joignent celui de leur voix, qu'elles ont extrêmement douce.

Leur beauté & leurs ajustemens.

Leur Pays natal.

ON fait venir ces Danseuses de la Province de *Babylone*, environ à quarante miles de *Jericho* (*i*). Comme elles excellent dans ces exercices d'amusement, & qu'il n'y a point d'autres femmes qui y soyent propres, elles sont extrêmement recherchées. Les Princes & les grands Seigneurs des Indes, n'épargnent ni peine ni dépenses pour en avoir. Elles coûtent ordinairement deux ou trois mille florins chacune. Fryke dit en avoir vû quelques unes à Surate & en Perse (*k*).

L'AUTRE sorte de Danseuses *Balliar*, sont des Javanoises, mais elles n'approchent pas des premières, & il y a autant de différence entr'elles dans leur manière de danser, qu'il y en a, à cet égard, entre un paysan, & un maître en cet art.

LEURS Sauteurs, & leurs Joueurs de gobelets sont aussi paroître beaucoup d'adresse (*l*).]

Faste des Javanois.

LORSQU'UN des principaux Seigneurs se rend à la Cour avec son train, il

(*b*) *Ibid.* pag. 300. & suiv.
(*i*) Cet endroit ne nous est pas connu.
(*k*) *Fryke*, Voyages aux Indes Orientales pag. 105. & suiv.
(*l*) *Ibid.* pag. 189. Fin des Add. de l'A. *A*.

il fait porter devant lui une ou deux javelines, & une épée dont le fourreau est rouge ou noir. A cette marque, le peuple de l'un & de l'autre sexe s'arrête dans les rues, se retire à côté des maisons, & se met à genoux pour attendre que le Seigneur soit passé. Tous les Habitans de quelque distinction, marchent dans la Ville avec beaucoup de faste. Ils sont suivis de leurs domestiques, dont l'un porte une boëte de bétel, l'autre un pot de chambre, d'autres un parasol qu'ils tiennent sur la tête de leur maître. Ils vont pieds nuds, & ce seroit une infamie, dans ces occasions, de marcher chaussés, quoique dans l'intérieur des maisons, ils ayent des sandales de cuir rouge, qui viennent de la Chine, de Malaca & d'Achin. Le maître porte dans ses mains un mouchoir broché d'or; & sur la tête, un turban de Bengale, dont la toile est très-fine. Quelques-uns ont sur les épaules un petit manteau de velours ou de drap. Leur poignard pend à la ceinture, par derrière ou par devant; & cette arme, qu'ils regardent comme leur principale défense, ne les quitte jamais (*m*).

Moeurs et Usages de Java.

Les Insulaires de Java sont naturellement infidèles & malins. Le meurtre les effraye peu dans leurs querelles, & le sort commun de celui qui a le dessous est de périr par les mains de son adversaire. Mais la certitude du châtiment produit un effet fort étrange. Celui qui a tué son ennemi dans un combat, s'abandonne à sa fureur, & perce à droite & à gauche, tout ce qui se rencontre dans son chemin, sans épargner les enfans, jusqu'à-ce que le peuple attroupé se saisisse de lui & le livre à la justice. Il arrive rarement qu'on l'arrête en vie; parce que dans la crainte d'être poignardés, ceux qui le poursuivent, se hâtent de le percer de coups (*n*). L'Auteur ajoûte à cette peinture de leur caractère, que de toutes les Nations connues, c'est la plus adroite au larcin. Ils sont si vindicatifs, qu'étant blessés par leurs ennemis, ils ne craignent pas de s'enfiler dans leurs armes, pour le seul plaisir de les frapper à leur tour & de se venger en périssant. [Ils s'offensent d'ailleurs pour un rien, & leur colère est implacable. Comme ils sont grands empoisonneurs, on doit bien se donner de garde de les maltraiter, parce qu'ils ne manquent guères de s'en ressentir, lorsqu'on s'y attend le moins. Leur meilleure qualité est, qu'ils ne s'outragent jamais par des injures. La plus forte qui entre dans la bouche des enfans même, est de s'appeller l'un l'autre *malheureux* (*o*).]

Fureur sans exemple.

Ils portent ordinairement les cheveux & les ongles fort longs; mais leurs dents sont limées. Ils ont le teint aussi brun que les Brasiliens. La plûpart sont grands, robustes, & bien proportionnés. Ils ont le visage plat, les joues larges & élevées, de grandes paupières, de petits yeux (*p*), & peu de barbe (*q*).

Figure des Javanois.

Leur

(*m*) Pag. 344. Cet Article, dans l'Original, ne regarde proprement que la Cour de Bantam, mais il est commun à toute l'Isle. R. d. E.

(*n*) *Ibidem.*

(*o*) Valentyn *ibid.* pag. 61. Add. d. E.

(*p*) Valentyn dit au contraire, qu'ils ont de grands yeux ronds, au-lieu que les Chinois, dont quelques-uns veulent les faire descendre, se distinguent par de très-petits yeux, & même par le teint, qu'ils ont beaucoup moins brun que les Javanois. Pour ce qui est de la barbe, on a déjà remarqué, que ces derniers n'en ont point, & qu'ils se l'arrachent avec des pincettes. R. d. E.

(*q*) *Ibid.* Tom. I. pag. 344. & Nieuhoff *apud* Churchil. *Coll. Travels*, Vol. II. pag. 264.

Moeurs et Usages de Java.

Leur Esclavage.

Leur soûmission est admirable pour ceux qui les gouvernent, & pour tout ce qui porte le caractère d'une juste autorité. [Ils n'abordent qu'en rampant leurs supérieurs, dont ils écoutent les ordres avec beaucoup d'attention, & vont les exécuter en toute diligence, sans dire autre chose, si ce n'est, *Caboela Sampeja*, ce qui signifie, *l'Esclave est à vos pieds*. Ils n'ôsent point non plus, aller droit à leur Maître, lorsqu'ils ont à lui faire quelque rapport, mais vont s'asseoir dans un coin sous ses yeux, où ils attendent qu'il les appelle. Les plus grands Princes marquent à leur tour, la même soûmission pour l'Empereur; & si l'on veut tirer parti d'eux, il ne faut pas les traiter d'une autre manière. La complaisance les rend insolens. Tel qui les flatte ou qui use de politesse à leur égard, n'en est payé que d'un souverain mépris. Loin de lui obéïr, ils ne daigneront seulement pas lui répondre, comme plusieurs Européens en ont fait la fatale expérience. Au lieu qu'ils se jetteroient au feu pour qui sçait prendre sur eux le même ascendant qu'ils ont sur leurs esclaves (*r*).] La certitude de la mort n'est pas capable de refroidir leur obéïssance. Avec toutes ces qualités, ils sont nécessairement bons Soldats, & d'une intrépidité qui ne connoît aucun danger; mais ils ne sçavent ni manier le canon, ni se servir d'un fusil (*s*).

Leurs Armes.

Leurs armes sont de longues & de courtes javelines, des poignards, qu'ils nomment *Cris* ou *Crisses*, des sabres & des coutelas. Leurs boucliers sont de bois, ou de cuir étendu autour d'un cercle. Ils ont aussi des cottes d'armes, composées de plusieurs placques de fer qu'ils joignent avec des anneaux. Leurs poignards sont bien trempés, & le fer en est si uni qu'il paroît émaillé. Ils les portent ordinairement à leur ceinture. Le Roi en donne un à chaque enfant, dès l'âge de cinq ou six ans, avec le droit de le porter (*t*).

Leur Milice.

La Milice ne reçoit point de solde; mais pendant la guerre on lui donne des habits, des armes, & la nourriture, qui est du riz & du poisson. La plûpart des Soldats sont attachés aux Seigneurs & aux personnes riches, qui les logent & les nourrissent. C'est dans le nombre de ces esclaves, qu'on fait consister la puissance & la plus grande distinction des Seigneurs de Java (*v*). On doit comprendre que dans cette situation, avec le penchant qu'ils ont naturellement à l'obéïssance, il est toûjours aisé de les mettre en marche ou de les désarmer. Aussi sont-ils particulièrement propres aux expéditions subites. On les voit rarement oisifs. Ils ont toûjours quelque ouvrage à la main, & c'est ordinairement du bois, pour faire des poignées à leurs armes. Ce bois est du sandal, blanc & leger, qu'ils creusent fort adroitement. Ils apportent aussi beaucoup de soin à nettoyer leurs armes, qui sont presque toûjours teintes de quelque poison subtil; & aussi tranchantes que nos razoirs. La nuit comme le jour, ils ne prendroient pas un moment de repos sans les avoir auprès d'eux. Ils les tiennent sous leur tête

(*r*) Valentyn, *ibid.* Add. d. E.

(*s*) Ce Portrait ne ressemble guères à celui que Valentyn fait des Javanois, qui, suivant lui, sont *les plus timides & les plus lâches coquins que la terre porte.* Il dit qu'ils ont bien des armes à feu; mais qu'en général ils n'ôsent s'en servir par la même raison. R. d.E.

(*t*) Pag. 355.

(*v*) *Ibid.* & 356.

te en dormant. Capables de trahifon comme ils fe connoiffent mutuellement, ils ne prennent jamais de confiance aux liens du fang ni à ceux de l'amitié. Un frère ne recevroit pas fon frère dans fa maifon, fans avoir fon poignard prêt, & trois ou quatre javelines à portée de fes mains. On voit même quelques pierriers dans leurs avant-cours, quoiqu'ils ayent rarement de la poudre pour les charger. Ils ont auffi l'ufage de certains tuyaux, qui leur fervent à foufler de petites fléches d'os de poiffon, dont la pointe eft empoifonnée, & affoiblie par quelques entailles, afin que venant à fe rompre plus aifément, elle demeure dans le corps pour y répandre fon infection. En effet les playes s'enflamment, avec une fi grande corruption, qu'elles font prefque toûjours mortelles. Quelques Hollandois, qui avoient été bleffés de ces fléches, ne laiffèrent pas de fe rétablir affez facilement. Mais les Habitans, qui connoiffoient la force du poifon, en témoignèrent beaucoup de furprife (x).

MOEURS ET USAGES DE JAVA.

Sarbacanes pour lancer des fléches d'os de poiffon.

DERRIÈRE la Ville de Bantam & la Côte de la Sonde, au pied d'une montagne qui fe nomme *Gonon Befar* & qui produit beaucoup de poivre, on trouve une Colonie de gens fimples, qui habitoient autrefois le pied du Mont Paffaruan, fitué à l'extrêmité orientale de Java. Ce Peuple, ayant gémi long-tems fous une domination tyrannique, étoit venu, depuis quelques années, s'établir fous la protection du Roi de Bantam. Il avoit bâti une Ville, qui fe nomme *Sura* (y) où fon propre Roi faifoit fa réfidence avec une partie de la Nation. Les autres s'étoient répandus dans les terres voifines, & ne ceffoient pas d'y bâtir des Villages. Leur caractère eft paifible. Ils font attachés à l'agriculture, & livrés aux principes des Bramines, qui excluent toutes fortes d'animaux de leur nourriture. Rien n'eft plus admirable que leur fobriété. L'Auteur ajoûte qu'ils ne fe marient point, fans expliquer par quelle voye ils ont fçû pourvoir à la propagation. Leur habillement eft compofé d'une forte de papier blanc, qu'ils fabriquent euxmemes de l'écorce de leurs arbres. Ils mènent d'ailleurs une vie tout-à-fait philofophique, & leur unique Commerce confifte à porter du poivre & des fruits à Bantam.

Colonies voifines de Bantam.

ON donne le nom de *Captifs du Roi* (z), à d'autres Habitans de l'Ifle, qui n'ont pas d'autre profeffion que de cultiver la terre, & qui prennent à ferme les domaines du Roi & des Seigneurs, dont ils payent le revenu en riz ou en *caxas*. Dans quelque dépendance qu'ils foyent obligés de vivre pendant la durée de leur bail, ils deviennent libres après en avoir rempli toutes les conditions. Outre ces groffes fermes, les Seigneurs & les perfonnes riches ont des métairies & des maifons de campagne, où ils tiennent des efclaves qui leur apportent, dans la faifon, tous les fruits qu'elles produifent, tels que du poivre, du riz, des noix de cocos, avec quantité de volaille & un grand nombre de chévres. Les efclaves memes, prennent quelquefois des biens à ferme, & s'engagent par exemple à payer quinze cens ou deux mille caxas pour un cocotier. Mais ils doivent apporter beaucoup d'attention à faire leur marché, parce que fans égard pour le fuccès de leur travail, il faut que le maitre foit payé. De là vient que la

Manière d'affermer les terres.

Efclaves, & profits qu'en tirent les maitres.

(x) Pag. 356. (y) Pag. 357. (z) Pag. 358.

MOEURS ET USAGES DE JAVA.

la plûpart aiment mieux travailler à la journée. Ils gagnent alors huit cens caxas par jour & leur nourriture. Ceux qui fervent dans la maifon de leur maître, n'ont à prétendre que le fimple entretien. Il y en a d'autres qui travaillent fix jours pour leurs maîtres, & fix autres jours pour leur propre fubfiftance & celle de leur famille. Leur partage eft le plus heureux, lorfqu'ils fe contiennent dans les bornes qu'on leur impofe; mais fi leur fidélité devient fufpecte, ils font expofés à diverfes punitions, dont la plus légère eft de porter au cou une pièce de bois, avec une chaîne qu'ils traînent pendant toute leur vie. Les femmes ne font pas moins affujetties à travailler pour leur maître. Elles font affifes dans les places publiques, pour vendre diverfes fortes de denrées, & fe mettre en état de payer chaque jour un tribut. D'autres filent, ou fabriquent des étoffes. Un efclave qu'on veut vendre eft conduit de maifon en maifon, & demeure à celui qui en offre le plus. Le prix ordinaire eft de cinq *fardos*, qui reviennent à neuf livres. La propriété des enfans appartient au maître, qui en ordonne à fon gré, fans autre exception que leur vie, dont il ne peut difpofer qu'avec le confentement du Roi ou du Gouverneur (*a*).

Commerce de l'Ifle de Java.

La diffimulation, la rufe & l'infidélité font des vices communs à tous les Marchands de Bantam. Ils falfifient particuliérement le poivre, en y mêlant du fable & de petites pierres, qui en augmentent le poids. Cependant leur Commerce eft floriffant, non-feulement dans leur Pays & dans les Ifles voifines, mais jufqu'à la Chine & dans la plus grande partie des Indes. On leur apporte du riz de Macaffar & de Sombaia. Il leur vient des noix de cocos de Balambuan. Joartam, Gerrici, Pati, Juama, & d'autres lieux, leur envoyent du fel, qu'ils tranfportent eux-memes dans l'Ifle de Sumatra, où ils l'échangent pour du lacq, du poivre, du benjoin, du coton, des écailles de tortue & d'autres marchandifes. Le fucre, le miel & la cire, leur viennent de Jacatra, de Japara, de Cravaon, de Timor & de Palimban; le poiffon fec, de Cravaon & de Bandermachen; le fer, de Crimata dans l'Ifle de Borneo; la refine, de Banica, Ville Capitale d'une Ifle de même nom; l'étain & le plomb, de Pera & de Gufelan, Villes de la Côte de Malaca; le coton & diverfes fortes d'étoffes ou d'habits, de Bali & de Cambaia (*b*).

Les Marchands dont la fortune eft bien établie, renoncent aux Voyages, & fe bornent à mettre fur les Vaiffeaux d'autrui, une fomme qui leur rapporte ordinairement le double du fond. Si le Vaiffeau périt, ils perdent leurs avances; mais revient-il heureufement? l'emprunteur, au défaut de payement, eft obligé de leur donner en gage fa femme & fes enfans, jufqu'à-ce qu'il foit entiérement acquité. Ces contrats fe font, comme tous les autres écrits, fur des feuilles d'arbre, avec un poinçon de fer. Enfuite on roule les feuilles; ou s'il eft queftion d'en faire un livre, on les met entre deux planches, qui fe relient fort proprement avec de petites cordes. On écrit auffi fur du papier de la Chine, qui eft très-fin & de diverfes couleurs. L'art d'imprimer n'eft pas connu des Infulaires, mais ils écrivent fort bien de la main. Leurs lettres font au nombre de vingt, par lef-

Ecriture & Livres.

(*a*) Tom. I. pag. 359.

(*b*) *Ibid.* & pag. fuiv. & Tom. VII. pag. 317, 319.

lesquelles ils peuvent tout exprimer au moyen d'onze accens qui les changent en consonnes. Ils les ont empruntées des Malais, dont ils parlent aussi la langue. Elle est facile & d'un usage commun dans toutes les Indes. Mais ils ont des écoles pour l'Arabe, dont l'étude fait une partie de leur éducation (c).

Moeurs et Usages de Java.

Les Persans, qui ne sont connus dans l'Isle de Java que sous le nom de *Coracons*, y exercent le trafic des pierreries & des drogues. On vante leurs lumières dans cette profession, & la douceur de leur caractère. Ils ont même de l'affection pour les étrangers, & leur politesse l'emporte beaucoup sur celle de tous les Marchands de Bantam. Le Commerce des Arabes & des Portugais se fait presqu'uniquement par eau. Ils portent des marchandises d'une Ville à l'autre, & font beaucoup d'échanges avec les Chinois, pour celles qu'ils apportent des Isles. Les Malais & les Quillins prêtent à la grosse avanture. Les Guzarates qui sont presque tous pauvres, servent en qualité de mariniers; & c'est à eux que les Malais & les Quillins prêtent leur argent, qu'ils font valoir au triple & au quadruple. Tous ces étrangers sont vêtus d'une fine toile de coton & portent le turban. En arrivant à Bantam, ils achétent une femme, qu'ils revendent à leur départ; ils sont obligés d'emmener les enfans, s'ils en ont eû de ce commerce passager (d).

Divers caractères des Marchands étrangers.

On a déja fait observer que tous les Chinois font leur demeure dans un même quartier, qui est environné d'une forte palissade & d'un marais. Les maisons y sont plus belles & plus commodes que dans les autres quartiers de la Ville. En général, l'adresse & la diligence sont le caractère des Marchands de cette Nation. Ils tiennent une fort bonne table; mais ils passent à Java pour des grands usuriers, à-peu-près comme les Juifs en Portugal & dans les autres Pays de l'Europe (e). Leur principale attention est d'acheter le poivre de la première main. Ils vont de Village en Village, tirant parti de la simplicité des paysans, & ne donnent guères plus d'un cati ou cent mille caxas pour huit sacs de poivre, quoiqu'à l'arrivée des Vaisseaux de la Chine, ils en revendent deux sacs au même prix. Ces Vaisseaux arrivent tous les ans à Bantam dans le cours du mois de Janvier, en petites Flottes de huit ou dix, chacun de cinquante tonneaux. C'est la monnoye qu'ils apportent, qui a cours dans toute l'Isle de Java & dans les Isles voisines. On la nomme *Caxas* en Malais, & *Pitis* en langue de Java. Elle est de fort mauvais alloi. Son épaisseur est à-peu-près celle d'un liard, & sa matière, du plomb fondu, mêlé d'un peu d'écume de cuivre. Aussi estelle si fragile, que si l'on en laisse tomber un paquet, il se trouve toûjours un grand nombre de pièces rompues; & si par quelqu'autre accident elles passent une nuit dans de l'eau salée, elles se colent de manière qu'il s'en brise toûjours une partie (f).

Chinois de Bantam.

Monnoye nommé Caxas.

Cette étrange monnoye se fond à la Chine, dans une Ville qui se nomme *Chincheu*; mais elle ne s'étoit introduite à Bantam que depuis l'année 1590, & les Hollandois apprirent à quelle occasion. *Wontay*, Empereur de

Son origine à Bantam.

(c) Pag. 361. & Tom. VII. pag. 318.
(d) Rec. Tom. I. pag. 360.
(e) Pag. 362.
(f) Pag. 363.

MOEURS ET USAGES DE JAVA.

de la Chine, informé que le nombre des caxas qui avoient été monnoyés sous son Prédécesseur, avoit rempli toutes les Isles voisines & qu'ils n'avoient plus de cours parmi ses Sujets mêmes, imagina, pour les rendre moins communs, d'en faire de si mauvais alloi, que se cassant avec la facilité qu'on vient de représenter, chaque année en pût faire périr une grande partie dans le Commerce. Mais cet expédient même, n'en ayant pas assez diminué le nombre, *Hommion*, Successeur de Wontay, en fit fondre encore de plus mauvais, pendant que les Hollandois étoient à Bantam. Les caxas ont au milieu de chaque piéce, un trou quarré par lequel on les enfile dans des cordons de paille qui se nomment *Santas*, deux cens à chaque cordon. Cinq santas contiennent par conséquent mille caxas, & portent le nom de *Sapocou*. On ne voit presque plus des premiers caxas, ou du moins ils n'ont plus de cours à Java (*g*).

LES Vaisseaux Chinois apportent aussi de la porcelaine fine & grossière, de la soye à coudre, de petites piéces d'étoffe de quatorze ou quinze aunes, & beaucoup d'autres marchandises. Pour le retour, ils chargent, outre le poivre, tout le lacq qu'on apporte de Tolomban, où il est en abondance. Ils chargent de l'*Anil* ou de l'indigo, qui vient d'Anir; du bois de sandal, des noix muscades, des cloux de girofle, des écailles de tortue, dont on fait à la Chine divers ouvrages fort bien travaillés; des dents d'éléphant, dont on fait de beaux siéges, aussi estimés que s'ils étoient d'argent, & qui servent aux Mandarins & aux Viceroïs (*h*).

Figure des Chinois de Bantam.

LES Chinois brûlent à Bantam beaucoup de vin de cocos dont ils font d'assez bonne eau-de-vie. Comme c'étoit une occasion, pour les Hollandois, de les voir souvent, ils observèrent que la plûpart étoient des gens de fort mauvaise mine. Mais dans le portrait que l'Auteur fait de leur figure, il leur donne de grands yeux; ce qui paroît contraire à l'idée qu'on s'en forme ordinairement sur le témoignage de tous les autres Voyageurs. Il ajoûte qu'ils ont la peau tendue sur le visage, le front large, de longs cheveux noirs, & si semblables à ceux des femmes, que lorsqu'ils n'ont pas de barbe, on ne distingue pas aisément leur sexe; d'autant plus qu'ils les relèvent en tresses sur leur tête, & qu'ils mettent par-dessus, un rets fort fin, qui est composé de crin de cheval (*i*).

Portugais & leur Commerce.

LES Marchands Portugais n'ayant pas la liberté de demeurer dans la Ville, ont obtenu des Chinois celle de s'établir dans leur quartier. Ils exercent le Commerce du poivre, du girofle, de la muscade, du bois de sandal, du poivre long & des drogues qui sont propres aux Indes, pour lesquels ils donnent en échange des toiles & d'autres marchandises qui leur sont envoyées de leurs divers établissemens. Ceux de Bantam vivent sans Prêtres & sans Eglises; mais il ne leur manque rien pour l'exercice de leur Religion à Panarucan, où plusieurs Habitans ont embrassé le Christianisme. Leur habillement ordinaire est un long haut-de-chausse, tel qu'on en porte dans toute la Perse. Ils marchent pieds nuds, à la manière du Pays, toûjours suivis de plusieurs esclaves qui leur tiennent un parasol sur la tête (*k*).

QUOI-

(*g*) Pag. 364.
(*h*) Tom. I. *ibid.* & suiv.
(*i*) Pag. 365.
(*k*) Pag. 366.

Moeurs et Usages de Java. Bâtimens de mer.

Quoique les Bâtimens de mer Indiens soyent fort inférieurs à ceux de l'Europe, on voit à Bantam quelques fustes & quelques galères. Mais tout le soin qu'on apporte à les conserver sous de grands toîts, n'empêche pas que dans un Climat si chaud, il ne s'y fasse des ouvertures qui demandent une réparation continuelle. On ne les employe guères que pour les grandes expéditions, telles qu'un Siége, où l'on voit quelquefois des Flottes Indiennes de deux ou trois cens voiles. Les galiotes de Java ressemblent beaucoup à nos galères, excepté qu'elles ont une galerie à l'arrière, & que les esclaves ou les rameurs sont seuls dans le bas, bien enchaînés, & les soldats au-dessus d'eux sur un pont, pour combattre avec plus de liberté. Elles ont quatre pierriers à l'avant, & seulement deux mâts. Les *Pares*, ou les Pirogues, servent de garde-côtes contre les pirates & les autres accidens. Elles ont un pont, un grand mât & un mât d'artimon, six hommes à l'avant qui rament dans le besoin, & deux à l'arrière qui gouvernent; car tous les Bâtimens du Pays, sans en excepter les Jonques, ont deux gouvernails (*l*); c'est-à-dire, un de chaque côté. Les Jonques ont un mât de beaupré, & quelquefois un mât de misene, avec un grand mât & un mât d'artimon. Elles ont un pont courant, devant & arrière, en forme de toît de maison, sous lequel on se met à couvert de la chaleur du Soleil & de la pluye, sans autre chambre d'ailleurs que celle du Capitaine ou du Maître. Le fond de calle est séparé en divers petits espaces où l'on place les marchandises, & les cheminées sont entre ces espaces (*m*).

Vents communs dans la Mer de Java.

Les Mariniers de Bantam n'avoient pas de Cartes marines & n'en connoissoient pas l'usage. Il y avoit peu de tems qu'ils se servoient de la boussole, & c'étoit aux Portugais qu'ils en avoient l'obligation. Ils ne distinguoient que huit rhumbs de vent, parce qu'ils ont deux vents principaux qui régnent presque toute l'année dans leur Mer. L'un est le Nord-Est, qu'ils nomment *Ceilaon*, & qui commençant au mois d'Octobre dure jusqu'à la fin de Mars, lorsque les courans deviennent si rapides vers l'Est, que les Hollandois naviguèrent alors onze jours sans pouvoir avancer. L'autre, qui régne le reste du tems, est l'Est-Sud-Est, qu'ils nomment *Timor*, & pendant lequel les courans portent à l'Ouest avec autant de force qu'ils en avoient auparavant vers l'Est (*n*).

(*l*) Rec. Tom. I. pag. 367. & Tom. VII. pag. 320.

(*m*) *Ibid.* & pag. 358.

(*n*) *Ibidem.*

§. III.

Histoire Naturelle de l'Isle de Java.

Histoire Naturelle de Java.

Il n'est question, dans cet article, que des propriétés particulières de cette grande Isle, & de celles qui méritent un rang distingué par leur excellence, soit qu'elles la doivent à la nature du terroir ou à la qualité du Climat. Tout ce qui lui est commun avec les autres parties des Indes, doit être renvoyé à l'article général, suivant l'ordre établi dans ce Recueil. Ainsi

 l'on

HISTOIRE NATURELLE DE JAVA.
Animaux communs aux autres Pays de l'Inde.

l'on ne s'arrête, ni aux éléphans, qui font en fort grand nombre à Java; ni même aux rhinoceros, qui ne doivent pas y être fort rares, puisque les Insulaires en tuent assez pour vendre au Marché des morceaux de leur corne, à laquelle ils attribuent des vertus merveilleuses contre toutes sortes de venins (*a*); ni aux cerfs, qu'on y rencontre en troupes; ni à quantité d'autres animaux sauvages, tels que des busles & des sangliers, dont le nombre est aussi fort grand; des singes & des belettes, dont les arbres sont couverts; des perroquets & des paons sauvages; des crocodiles ou des alligators, que les Chinois de l'Isle ont trouvé le secret d'apprivoiser & d'engraisser, pour en manger la chair (*b*); des chats-civettes, qu'on y appelle *Castoris*, mais dont le muse n'est pas si blanc & si pur que celui de Guinée, &c. Les Hollandois ne vantent, comme véritablement propre à l'Isle de Java, que deux espéces de poules, dont ils nomment l'une des ***demi-poules d'Inde***, parce qu'elles en ont à-peu-près la forme, sans être tout-à-fait de la même grandeur. Les Anglois leur ont donné le nom de ***Bantams***. C'est l'animal le plus colère qu'il y aît au monde. Aussi ne les éléve-t-on que pour le plaisir de les faire battre; & ces combats sont si furieux, qu'ils ne finissent ordinairement que par la mort de la poule vaincue (*c*). La seconde espéce est une sorte de poules dont le plumage, la chair & les os sont absolument noirs, mais qui n'en sont pas moins un très-bon aliment.

Deux espèces de poules particulières à l'Isle de Java.

Les arbres & les fruits offrent un plus grand nombre de singularités. On ne parle point du bétel & de l'arecca, dont l'usage est aussi commun à Java que dans les autres Pays de l'Inde. Cependant on doit observer, avec l'Auteur de la première Relation Hollandoise, que hors du Détroit de la Sonde, on rencontre une Isle nommée *Pulo-Sevessi*, où le bétel croît naturellement & foisonne sans culture. Les Insulaires de Java l'y vont prendre à pleines Pirogues, sans autres fraix que ceux du voyage, & sans autre peine que celle de le démêler d'entre les orties dont il se trouve entortillé. Ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles du citronier, quoiqu'elles soyent plus longues & qu'elles ayent le bout plus pointu. La préparation du bétel, avec la chaux d'écailles d'huîtres brûlées & la noix d'arecca, est la même à Java que dans le reste de l'Inde, avec cette seule différence, que les Javanois y ajoûtent souvent un peu de *Cate*, qui est une sorte de petit gâteau ou de bignet, composé du bois moëlleux d'un certain arbre (*d*).

Isle de Pulo Sevessi, où le bétel croît naturellement.

Mangas.

L'Isle de Java produit un fruit excellent, qui se nomme *Mangas*. Il croît sur des arbres à-peu-près semblables à nos noyers, mais qui ont peu de feuilles, quoiqu'ils ayent beaucoup de branches. Sa grosseur est celle d'un gros œuf d'oye, sa forme oblongue, & sa couleur d'un verd jaune qui tire quelquefois sur le rouge. Il contient un gros noyau, dans lequel est une amande assez longue, qui est amère lorsqu'on la mange cruë; mais, rôtie sur les

(*a*) Tom. I. pag. 370. & Tom. VII. pag. 323. & suiv.
(*b*) *Ibidem*.
(*c*) On a vû dans le Paragraphe premier, ce qui regarde les poules de Tubaon.
(*d*) Pag. 270. Pour l'arecca, voyez la Relation de Knox, & l'Histoire naturelle des Indes.

lés charbons, elle devient plus douce, & sa vertu est extrêmement vantée contre les vers & le flux de sang. Les mangas meurissent aux mois d'Octobre, de Novembre & de Décembre. Leur goût surpasse celui des meilleures pêches. On les confit verds avec de l'ail & du gingembre, & l'on s'en sert au lieu d'olives, quoique leur goût soit plutôt aigre qu'amer (*e*). Il y en a une autre espèce, que les Portugais ont nommés ***Mangas-bravas***, & qui sont un poison très-subtil. Il cause la mort à l'instant, & l'on n'a pas encore trouvé de remède qui en puisse arrêter l'effet. Ce funeste fruit est d'un verd clair & plein d'un jus blanc. Il a peu de poulpe. Son noyau est couvert d'une écorce fort dure, & sa grosseur est à-peu-près celle d'un coing.

HISTOIRE NATURELLE DE JAVA.

Mangas bravas.

LES ananas de Java passent pour les meilleurs des Indes. Le *Samaca* est un autre fruit de cette Isle, de la grosseur d'un citron & d'un verd qui tire sur le rouge. Il rend beaucoup d'eau, & le goût en est un peu aigre. Mais on fait beaucoup moins de cas du fruit que de ses feuilles, qui ressembleroient à celles du citronier si elles n'étoient plus rondes. On les confit dans le sucre & l'on s'en sert, comme des tamarindes, contre les inflammations & les fiévres chaudes.

Samaca.

LA plante du poivre de Java s'attache & croît le long de certains gros roseaux, que les Habitans de l'Isle nomment *Mambus*, au dedans desquels on prétend que se trouve le ***Tabaxir***, nommé par les Portugais *Sacar* ou ***Sucre de Mambu***. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les mambus de Java n'ont pas de tabaxir, quoiqu'il s'en trouve dans ceux qui croissent sur toute la Côte de Malabar, & sur-tout à Coromandel, Bisnagar & Malaca. Ce sucre, qui n'est qu'une sorte de jus blanc, semblable à du lait caillé, est néanmoins si estimé des Arabes & des Perses, qu'ils l'achétent au poids de l'argent. Mais le détail de ses vertus appartient à l'Histoire Naturelle des Indes.

Mambus sans tabaxir.

LE fruit que les Malais appellent ***Duriaon***, & que les Portugais ont voulu faire passer pour une production particulière de Malaca & des lieux voisins, est plus parfait dans l'Isle de Java qu'en aucun autre lieu. L'arbre qui le porte se nomme *Batan*. Il est aussi grand que les plus grands pommiers. Le bois en est dur & compact, l'écorce grise. Ses fleurs, qu'on nomme ***Buaa***, sont d'un blanc-jaunâtre, longues d'une palme & demie, & de deux ou trois doigts d'épaisseur. Elles sont un peu fendues sur les bords, & d'un fort beau verd, quoique plus pâles en dedans. Son fruit, qui est à-peu-près de la grosseur du melon, est environné d'une écorce solide & garnie de petites pointes fort aigues. Il est verd en dehors, avec de longues rayes comme celles des melons. Dans l'intérieur il contient quatre creux, dans chacun desquels sont trois ou quatre coquilles, en forme de petites boëtes, qui renferment un fruit de la blancheur du lait, de la grosseur d'un œuf de poule, & d'un goût qui surpasse en bonté la gelée de riz, de blancs de chapons & d'eau-rose, qui se nomme en Espagne *Manjar-blanco* ou blanc-manger (*f*). Chaque fruit a son noyau particulier, de la grosseur du noyau de

Duriaon.

(*e*) C'est sans doute ce que nous nommons *Mango*. L'Isle de Ceylan en produit aussi près de Columbo.

(*f*) Tom. I. pag. 387. & Tom. VII. pag. 331. & suiv.

HISTOIRE NATURELLE DE JAVA.

Inimitié entre le duriaon & le bétel.

de pêche. Ceux qui n'ont jamais mangé de duriaon lui trouvent d'abord une odeur forte, qui tient un peu de celle des oignons cuits sous la braise. Mais il n'en est pas moins un des meilleurs, des plus sains & des plus agréables fruits des Indes. On parle avec admiration de l'inimitié, si l'on ôse hazarder ce mot dans un article physique, qui se trouve entre le duriaon & le bétel. Qu'on mette une seule feuille de bétel dans un magasin rempli de duriaons, ils se pourriront presqu'aussi-tôt. D'ailleurs, si l'on a mangé de ces fruits avec assez d'excès pour en avoir l'estomac trop chargé, une feuille de bétel qu'on se met sur le creux de l'estomac, dissipe immédiatement l'incommodité, & l'on ne craint jamais d'en manger trop, lorsqu'on a sur soi quelques feuilles de bétel (g).

Le lantor.

L'ARBRE qui se nomme *Lantor* est aussi d'une beauté extraordinaire dans l'Isle de Java. Ses feuilles sont de la longueur d'un homme. Elles sont si unies, qu'on peut écrire dessus avec un crayon ou un poinçon. Aussi les Habitans de l'Isle s'en servent-ils au lieu de papier, & leurs livres en sont composés. Ils ont néanmoins une autre sorte de papier qui est fait d'écorce d'arbre, mais qu'on n'employe que pour faire des envelopes (h).

Le cubebe.

LE *Cubebe* ne croît qu'à Java, sur la Côte de la Sonde, où il porte le nom de *Cuciombi* & de *Cumuc*. Dans le reste des Indes on le nomme *Cubachini*, parce qu'avant les premières navigations des Portugais, c'étoient les Chinois qui l'alloient prendre dans l'Isle de Java & qui le transportoient dans les autres Pays orientaux, dont tout le Commerce étoit entre leurs mains. Ce fruit ne croît que dans des lieux incultes. La plante s'attache à des arbres, comme celle du poivre. Il croît par grappes, comme le raisin, & chaque grain sur une queue particulière. Les Javanois l'estiment d'autant plus qu'il ne s'en trouve que dans leur Isle, & le vendent bouilli, pour empêcher qu'on ne le cultive ailleurs. On s'en sert contre le rhume, & pour chasser la pituite. Les Mores le prennent dans du vin, pour s'exciter à la volupté (i).

Mangostans.

Talasse.

LES *Mangostans* sont aussi d'excellens fruits de Java, quoique par la forme ils ressemblent beaucoup à nos prunelles de haye. L'herbe qui se nomme *Talasse* en langue de Java, & *Lalade* en Malais, ne produit ni fruit ni fleurs. Mais les Insulaires font divers usages de ses feuilles pour assaisonner leurs alimens. Ils les mangent aussi vertes, dans l'opinion qu'elles n'ont pas moins de vertu que le cubebe pour exciter la nature au plaisir (k).

Le jaca.

ON trouve dans la meme Isle (l), un fruit nommé *Jaca*, de la longueur de nos plus grosses citrouilles, qui croît sur de grands arbres, mais de leur tronc, à fleur de terre. L'odeur en est admirable dans sa maturité. Sa poulpe a quelquefois celle du melon, quelquefois celle de la pêche, celle du miel & celle des plus excellens citrons. Ses noyaux, ou ses pignons, sont plus gros que les dattes communes. Bouillis ou rôtis, ils sont d'un excellent goût, & d'une chaleur favorable à la volupté. Quoique ce fruit soit commun dans d'autres parties des Indes, il semble qu'il n'aît cette dernière propriété que dans l'Isle de Java. CELLE

(g) Tom. I. pag. 388. & Tom. VII. pag. 333.
(h) *Ibid.*
(i) Pag. 389.
(k) *Ibid.*
(l) Voyez la Relation de l'Isle de Ceylan par Knok.

Celle de Bali, qui en est si voisine, en produit un de la grosseur d'une poire, rond par le bas & pointu par le haut, couvert d'une peau fort rude, qui lui a fait donner, par les Hollandois, le nom de *Porc-épi*. Sa chair est blanche & fort astringente. Il croît sur de grands arbres, aussi pressé que les grains de raisin le sont sur la grappe, & en si grand nombre qu'on est surpris que les branches en puissent soûtenir le poids. On le confit dans la saumure ou dans le sucre.

Histoire Naturelle de Java.

Le porc-épi.

La *Casse* & les *Mirabolans* ne sont pas assez particuliers à l'Isle de Java, pour mériter ici une description; mais la casse des Isles du Détroit est célèbre, du moins par son abondance. Java produit aussi une sorte de *Canelle sauvage*, que les Portugais nomment *Canela di Mato*, moins bonne à la vérité que la canelle fine. Il est défendu d'en faire entrer en Portugal; ce qui n'empêche pas qu'on n'y en transporte beaucoup sous le faux nom de canelle de Ceylan (*m*). Elle a peu de goût & de vertu. L'écorce en est épaisse & grossière, & les arbres sont plus petits que ceux de Ceylan.

Canelle sauvage de Java.

Le *Carcapuli* est une sorte de cerise aigre de Java, qui a la grosseur d'une cerise commune, mais qui renferme plusieurs petits noyaux. On en voit de blancs, de rouges & d'incarnats, tous également estimés.

Carcapuli.

Le *Cost-Indique* (*n*), dont il se fait un grand Commerce en Turquie, en Arabie, à Malaca, &c., le *Roseau aromatique* (*o*), & le *Zerumbet*, sans appartenir particuliérement à l'Isle de Java, y sont communs & d'une beauté extraordinaire. Le zerumbet, racine qui a plus de vertu que le gingembre, y porte le nom de *Canjor*. Le *Galanga*, que les Arabes nomment *Calvegian*, croît dans la même Isle sous le nom de *Lanquas*; mais quoiqu'il soit plus grand que celui qui vient de la Chine, il s'en faut beaucoup que l'odeur en soit aussi bonne. Il croît sur une petite plante, qui vient sans culture. Ses feuilles ressemblent au fer d'une lance. Quelques Insulaires en transplantent dans leurs jardins pour la manger en salade. Mais son usage ordinaire est en qualité de remède pour diverses maladies. Ses racines sont longues & grosses, avec quantité de petits nœuds comme ceux du roseau. Elles sont rouges, en dehors comme dans l'intérieur, & leur goût tire sur celui du gingembre.

Zerumbet.

Lanquas.

Le *Fagara* est un fruit de Java, de la grosseur du cubebe. Son écorce est tendre, & couverte d'une coque noire fort mince. Il ne contient qu'un seul grain, qui est excellent pour le rhume, pour les foiblesses d'estomac & pour le cours de ventre.

Fagara.

Il croît dans l'Isle de Java de gros melons d'eau fort verds, & d'un agrément particulier dans le goût. Le *Benjoin* est encore une de ses productions les plus estimées (*p*). C'est une sorte de gomme qui ressemble à l'encens ou à la mirrhe, mais qui est beaucoup plus précieuse par ses usages dans la Médecine & dans les parfums. Elle découle, par incision, du tronc d'un grand arbre fort touffu, dont les feuilles diffèrent peu de celles des limoniers. Les plus jeunes produisent le meilleur benjoin, qui est noirâtre & d'une très-bonne odeur. Le blanc, qui vient des vieux arbres, n'approche pas de la bonté du premier; mais, pour tout vendre, on les mêle ensemble.

Benjoin.

(*m*) Pag. 392. (*n*) *Costus-Indicus*. (*o*) *Calamus-aromaticus*. (*p*) Pag. 395. & suiv.

Histoire Naturelle de Java.

ble. Cette gomme eſt nommée par les Mores, *Louan-jovy*, c'eſt-à-dire, *Encens de Java*. C'eſt une des plus précieuſes marchandiſes de l'Orient.

On trouve du bois de ſandal rouge à Java; mais il eſt moins eſtimé que le jaune & le blanc, qui viennent des Iſles de Timor & de Solor. Le ſandal de Java reſſemble au noyer. Il porte un fruit noir, dont la forme approche de celle des ceriſes, mais ſans odeur & ſans goût. On fait un grand uſage du ſandal dans toutes les Indes. On le broye avec de l'eau, juſqu'à-ce qu'il ſe tourne en bouillie, pour s'en oindre le corps.

L'anacardium.

Le fruit qui s'appelle *Anacardium*, ou fruit du cœur, à cauſe de ſa reſſemblance avec le cœur humain, croît auſſi dans les Iſles de la Sonde, & particuliérement à Java. Les Portugais le nomment *Fava de Malaca*, parce qu'il reſſemble auſſi à la féve, quoiqu'il ſoit un peu plus gros. Les Indiens en prennent avec du lait, pour l'aſthme & pour les vers. Mais, préparé comme les olives, il ſe mange fort bien en ſalade. Sa ſubſtance eſt épaiſſe comme le miel, & auſſi rouge que du ſang.

Serpentine, ou Pao de cobra.

C'est dans l'Iſle de Java & dans toutes celles de la Sonde, que croît la racine que les Portugais nomment *Pao de cobra*, les Hollandois, *Bois de ſerpent*, & les François, *Serpentaire* ou *Serpentine*. Elle eſt d'un blanc qui tire un peu ſur le jaune, amère & fort dure. Les Indiens la broyent avec de l'eau & du vin, pour s'en ſervir dans les fiévres chaudes & contre les morſures des ſerpens. Elle a été connue par le moyen d'un petit animal, nommé *Quil* ou *Quirpele*, de la grandeur & de la forme du furet, qu'on entretient dans les maiſons des Indes pour prendre les rats & les ſouris, comme nous nouſriſſons ici des chats pour le même office. Ces petits animaux portent une haine naturelle aux ſerpens; & comme il arrive ſouvent qu'ils en ſont mordus, ils ont recours à cette racine, dont l'effet eſt toûjours certain pour leur guériſon. Depuis cette découverte, il s'en fait un grand Commerce aux Indes (*q*).

Aguilla-brava.

Le bois que les Portugais ont nommé *Aguilla-brava*, vient auſſi de Java. Quoiqu'il n'aït pas tant de vertu que le *Calamba* (*r*), qui croît particuliérement à Sumatra & dans quelques autres lieux, il ne laiſſe pas d'etre eſtimé & de faire un article conſidérable du Commerce. Les Indiens l'employent pour brûler les corps de leurs Bramines & des grands Seigneurs. C'eſt un honneur auſſi diſtingué, parmi eux, d'être brûlé ſur un bucher de ce bois, que d'avoir en Europe, un magnifique tombeau de marbre (*s*).

Calamba.

Les Marchands de Bantam vendent beaucoup de calamba, quoiqu'il n'en croiſſe point dans leur Iſle. Cet arbre eſt de la grandeur de l'olivier. Son odeur n'acquiert la perfection qui la diſtingue, qu'à meſure que le bois ſéche. On juge de ſa qualité par ſon poids, par ſes veines noires, & par la liqueur graſſe qui en découle, lorſqu'on le fend en morceaux. Pilé ou broyé avec quelque liqueur, il rend l'haleine agréable, il fortifie l'eſtomac, il ſert de remède contre le flux de ſang, la pleuréſie, &c. (*t*).

Entre les Plantes & les Drogues de Java, l'Auteur de la première Relation

(*q*) Pag. 399.
(*r*) Les Portugais le nomment *Pao d'Aguilla*.
(*s*) Pag. 400.
(*t*) Pag. 396.

lation des Hollandois, met les noms fuivans; mais fans avertir auffi exactement qu'il le devoit, s'il les donne toûjours pour des productions particuliéres de l'Isle; Cependant on peut conclure du foin qu'il a pris de nommer les Pays dont l'on en apporte plufieurs à Bantam, que les autres ne croiffent qu'à Java (v).

HISTOIRE NATURELLE DE JAVA.

(v) Le *Podi*, efpèce de farine dont on fe fert contre le froid & contre le vent.

Le *Caxumba*, ou *Flors*, racine qu'on employe pour affaifonner les mets & pour teindre les habits de coton.

Le *Cajuapi*, efpèce de bois qui met la bouche en feu. On le brife fort menu pour l'utilité & l'agrément de fon odeur, & on le réduit en confiftence d'onguent, pour s'en frotter le corps.

Le *Cantiour*, fruit de la nature des taupinambours & des truffes. L'Auteur obferve ici, que le même fruit eft commun dans la Guinée, mais il n'ajoûte pas fous quel nom.

Le *Semparentaon*, racine amère, à laquelle on attribue des vertus extraordinaires, mais qui ne fe trouvent pas expliquées.

Le *Pontion*, qui vient de Malaca, & de Coromandel; le *Gato-gamber*, fruit femblable aux olives, qui vient de Cambaye; le *Ganti*, racine dont les Indiens fe frottent le corps, & qu'on apporte de la Chine à Bantam.

Le *Sabani*, graine dont on fait une efpèce de moûtarde.

Le *Doringi*, dont on fait prendre aux enfans naiffans. Mais l'Auteur n'explique pas fi c'eft une graine ou une racine.

Le *Galam*, racine qui croît dans l'eau & qui eft fort rafraîchiffante.

Le *Fianco*, fruit que les Infulaires pilent, & qu'ils prennent en liqueur dans diverfes maladies.

Le *Madiam*, le *Maju* & le *Coroffani*, qui viennent d'Achin à Bantam, & dont la vertu eft d'enyvrer. On n'explique point autrement leur nature; mais l'Auteur ajoûte, qu'on mêle le *Madiam* & le *Maju* avec le bon *Cumin* de Perfe, qui s'appelle *Jentanieron* en Malais, pour en faire un remède contre les maladies apopleçtiques & les rhumatifmes.

Le *Spodium*, cendre d'un arbre des Ifles de la Sonde, dont on fe fert pour fe nettoyer le corps.

Le *Sari*, efpèce de farine dont on fe frotte le corps, & qui fert, comme le podi, à garantir de l'effet des mauvais vents.

Le *Tagari*, le *Suraban* & le *Sedoucia*, racine qu'on broye ou qu'on pile pour s'en frotter le corps.

Le *Sambaia*, connu à la Chine fous le nom de *Geiduar*; fruit de la groffeur d'un gland, très-rare & très-cher, excellent pour diverfes fortes de maladies, fur-tout contre les morfures venimeufes & contre d'autres poifons.

Le *Javale*, fruit de la groffeur du précédent, dont on fe fert dans les potions médicinales.

Le *Paravas*, herbe rafraîchiffante, chère & rare. On vante fes qualités pour les ardeurs du fang & du foye.

Le *Tomonpute*, racine femblable au *Galligan* ou *Curcoema*, excepté qu'elle eft blanche. On s'en frotte le corps pour fe rafraîchir.

On trouve à Java & dans les Ifles de la Sonde, une Plante dont les feuilles reffemblent à celles de l'arbre qui produit les tamarins. Son fruit eft une efpèce de féve, femblable à nos haricots, qui a des qualités fort faines. Les petites féves, qui fe nomment *Conduri* en Malais, & *Saga* en langue Javanoife, fervent de poids pour péfer l'or, l'argent & les autres métaux. Elles font d'un beau rouge, avec une petite tache noire fur le côté. Leur amertume ne permet pas d'en manger.

§. IV.

Poids, Mefures & Monnoyes des Indes Orientales.

C'EST à l'exemple des Hollandois, qu'on fe détermine à recueillir fous un titre commun, tout ce qui appartient aux Mefures & aux Monnoyes des Orientaux, ou du moins ce qu'ils en ont pû découvrir dans leurs Voyages par la pratique du Commerce & par leurs obfervations. Gafpard

POIDS, MESURES ET MONNOYES DES INDES ORIENTALES.

 Balbi,

POIDS, MESURES ET MONNOYES DES INDES ORIENTALES.

Balbi, Jouaillier Vénitien, qui voyagea dans les mêmes Pays depuis 1579 jusqu'en 1588; c'est-à-dire, treize ans avant le premier Voyage des Hollandois, avoit déja publié un Tarif des monnoyes Indiennes, réduit d'une monnoye à l'autre, pour la facilité des comptes (*a*); mais il se borne à cette réduction, qui contient plus de quarante pages d'opérations arithmétiques, sans y rien joindre qui puisse faire connoître la nature même de ces monnoyes. D'autres Voyageurs, tels que *Pyrard* (*b*) & *Saris* (*c*), ont donné l'explication de quelques monnoyes particulières & de quelques mesures dont ils ont eû l'occasion de s'instruire; mais sans avoir poussé plus loin leur curiosité, ou sans avoir eû plus d'égard pour celle du Public. C'est apparemment pour suppléer à ces omissions, que les Hollandois ont publié les Remarques suivantes.

Poids.

A Malaca, Achin & dans les lieux voisins, on pése par *Bahars*. Il y en a deux sortes; le grand & le petit. Le grand Bahar contient deux cens *Catis*, dont chacun est de vingt-six *Taels*, ou trente-huit onces & demie, poids de Portugal; chaque Tael étant d'une once & demie, mais un peu foible. C'est à cette sorte de poids qu'on pése le poivre, le clou de girofle, la noix muscade, le gingembre, la canelle, les tamarins, le lacq, le macis, le sucre, les mirabolans, le bois de sandal, l'*Anil* ou l'indigo, l'alun & diverses autres marchandises.

LE petit Bahar contient aussi deux cens Catis; mais chacun de ces Catis n'est que de vingt-deux Taels, ou trente-deux onces & un huitième; car, dans ce petit Bahar, le Tael est d'une once & demie bien forte. C'est à ce poids qu'on pése le vif-argent, le vermillon, le cuivre, le fer-blanc, l'étain, le plomb, l'yvoire, la soye, le musc, l'*Agaglia* ou la civette, l'ambre & le camphre.

DANS le Continent des Indes, le camphre, la casse, le bois d'aloës, la rhubarbe & le nard, se pésent par *Farateles*, dont chacune vaut une *Arrobe*, ou deux livres poids de Lisbonne. Le saffran se vend à un autre poids, qui se nomme *Almene*, & qui est aussi de deux livres.

A la Chine, on pése par Bahars; mais chaque Bahar Chinois est de trois cens Catis, qui n'en font que deux cens de Malaca; & chaque Cati contient seize Taels. A Malaca, le Cati n'est que de quatorze Taels; c'est-à-dire, vingt & une onçes de Portugal. Un Tael pésant une réale & demie de huit, contient dix *Mases*, & une Mase dix *Condoris*. C'est à ce poids que les Chinois pésent l'argent lorsqu'ils en reçoivent pour des marchandises, parce qu'ils n'ont pas de monnoye. Ils coupent en petits morceaux les réales de huit & tout l'argent.

A Bantam & dans toute l'Isle de Java, comme dans les Isles voisines, le Tael ne contient que huit Mases; & deux réales de huit pésent sept Mases.

ON se sert encore d'un autre poids qui se nomme *Mao* ou *Main*, & qui contient seulement douze Catis, chacun de vingt-deux Taels. Mais à Cambaye & dans les Indes, il contient vingt-sept Taels, & l'on s'en sert pour péser toutes les denrées qui servent à la vie. ON

(*a*) *Viaggio dell' Indie Orientali di Gasparo Balbi in* Venetia 1590, *in* 12, *pag.* 149. & suiv.

(*b*) Voyez sa Rélation ci-dessous.

(*c*) Au second Tome de ce Recueil.

On se sert aussi, à la Chine, d'un poids qu'on nomme *Picol*. Il est de soixante-six Catis & trois quarts; de-sorte que trois Picols & un Bahar pésent deux cens Catis. C'est à ce poids qu'on pése la soye.

Poids, Mesures et Monnoyes des Indes Orientales.

Les diamans, les rubis & les autres pierres précieuses, se pésent dans les Indes par *Catis*, de trois grains chacun.

Les Apoticaires se servent d'un petit poids, nommé *Metricol*, qui est la sixiéme partie d'une once; & d'un autre nommé *Mitricoli*, qui en est la huitiéme partie.

Aux Indes, à Cambaye & à Bengale, la Mesure commune pour le riz & les autres grains, se nomme *Candijl* ou *Candile*. Elle contient environ quatorze boisseaux, du poids de cinq cens livres. C'est par cette mesure qu'on jauge les Vaisseaux, & l'on dit, un Vaisseau du port de tant de *Candiles*. Mesures.

A Java & dans les Isles voisines, on se sert d'une mesure plus petite, qui se nomme *Gantan*, & qui contient environ trois livres de poivre. Le sac, qu'on nomme *Baruth*, contient dix-sept Gantans, qui pésent cinquante-quatre livres & quelquefois cinquante-six livres, poids de Hollande. Il y a, pour tous les autres grains, une mesure nommée *Gedeng*, qui contient environ quatre livres de poivre, par lesquelles on peut juger des autres suivant leur proportion.

La mesure d'étendue pour les velours, les draps, les toiles & les autres marchandises d'Occident, est le *Covodo* de Portugal, qui est de deux aunes & un quart, mesure de Hollande. Les toiles & les étoffes du Pays même, se vendent par pièces & par demi-pièces, qui doivent avoir une mesure déterminée. Cette mesure est de quatorze à quinze aunes, tant à la Chine que dans les autres lieux (*d*).

A l'égard des Monnoyes, on compte à Goa & sur la Côte de Malabar, par *Pardaos-cherafins*, qui sont une monnoye d'argent, mais de mauvais aloi. Elle se bat à Goa, & sa valeur est de trois *Testons* ou trois cens *Reys* de monnoye Portugaise. Elle a d'un côté un Sebastien, & de l'autre un paquet de quatre fléches. Monnoyes.

On y compte aussi par *Tangas*, qui ne sont pas des espèces, mais une simple monnoye de compte, comme les livres & les florins en Europe. Un Pardao-cherafin, par exemple, fait quatre Tangas de bon aloi, & cinq de mauvais aloi; car le bon & le mauvais aloi sont deux autres manières de compter. On se sert aussi de *Vintins* dans les comptes, quoiqu'il n'y ait pas proprement d'espèces de ce nom. Quatre Vintins de bon aloi, ou cinq de mauvais aloi, font un Tanga. Les *Basarucos* sont du plus bas aloi. Leur matière est un mauvais étain, & l'on y distingue encore des degrés. Quinze bons Basarucos, ou dix-huit mauvais, font un Vintin, & les trois valent deux Reys de Portugal; de-sorte qu'il entre trois cens soixante-quinze Basarucos dans un Pardao-cherafin (*e*).

Quoique les Pardaos-cherafins soyent la monnoye qui a le plus de cours dans

(*d*) *Ibid.* pag. 441. & suiv.

(*e*) On trouvera quelques autres explications sur les Changes & sur les Basarucos, dans la Description de Goa par *Pyrard*.

POIDS, MESURES ET MONNOYES DES INDES ORIENTALES.

dans les Indes, elle eſt ſujette à de grandes altérations. Dans les grandes Villes, on trouve, aux coins de chaque rue, des Chrêtiens Indiens qui s'y tiennent exprès pour viſiter les pièces, & qui, pour un fort petit ſalaire, rendent ce ſervice à ceux qui le demandent. L'expérience leur donne tant d'habileté, que ſans le ſecours de la pierre de touche, ils diſtinguent une fauſſe pièce entre mille, & qu'en la faiſant paſſer d'une main à l'autre, ils en connoiſſent préciſément la valeur. Les Européens ont beau les régarder & les tourner de cent différentes façons, ils n'ont pas d'autre règle que le ſon pour découvrir les fauſſes pièces. Elles ſont fabriquées dans le Continent, par des Indiens qui s'enrichiſſent de cette impoſture, mais qui s'expoſent à de rigoureux châtimens lorſqu'ils ſont reconnus.

CE qu'on a dit des Caxas (*f*) ſuffit pour l'explication de cette miſérable monnoye. Les *Fanos* ſont une autre eſpèce des Indes, dont vingt ſont un Pardao. Les *Larrins* ſont une monnoye d'argent fort pur, qui tire ſon nom de la Ville de *Lar* en Perſe, où elle ſe fabrique. Sa forme eſt longue, à-peu-près comme un fil épais d'argent, plié en double, avec une marque de Perſe d'un côté. Un Larrin vaut cent cinq ou cent huit Baſarucos, ſuivant les variations du change.

UNE monnoye célèbre eſt celle qui eſt connue dans toutes les Indes ſous le nom de *Pagodes*. On en diſtingue deux ou trois ſortes, qui valent toûjours plus de huit Tangas. Les Pagodes ſe fabriquent à Narſingue, Biſnagar & dans d'autres lieux. On voit ſur un des côtés, la figure d'une Idole, aſſiſe ſur un ſiége; & ſur l'autre, un Roi dans un char de triomphe, tiré par un éléphant.

LES Sequins ou les Ducats de Veniſe, qui paſſent aux Indes par Ormuz, & les autres Ducats qui ſe fabriquent en Turquie, valent ordinairement deux Pardaos-cherafins. Les *S. Thomes*, monnoye qui tire ce nom de la figure de Saint Thomas Apôtre, qu'elle porte d'un côté, & d'une longue croix qui eſt ſur l'autre, valent toûjours plus de ſept Tangas, & quelquefois juſqu'à huit.

DE toutes les monnoyes d'Eſpagne, il n'y a que les Réales de huit, nommées autrement Piaſtres, qui ayent cours aux Indes, ſous le nom de *Pardaos-reales*. A l'arrivée des Vaiſſeaux, elles valent ordinairement quatre cens trente-ſix Reys de Portugal. Enſuite elles hauſſent au change, lorſqu'on en cherche pour les faire paſſer à la Chine; mais elles ne baiſſent jamais davantage. Soit qu'on achéte ou qu'on vende, il faut toûjours convenir en quelles eſpèces ſe feront les payemens. Cependant s'il eſt queſtion de perles, de pierreries, d'or, d'argent & de chevaux, il ſuffit de nommer le nombre des Pardaos, parce qu'on entend toûjours des Pardaos de ſix Tangas. Mais pour toutes les autres marchandiſes, ſi l'on ne ſpécifie rien, & qu'on ſe contente en général de nommer les Pardaos, on eſt réduit aux Pardaos de cinq Tangas. Quelques-uns comptent auſſi par Pardaos de Larrins, & dans ce compte, cinq Larrins ſont un Pardao.

LES petites coquilles qui tiennent lieu de Baſarucos dans le Royaume de Ben-

(*f*) Voyez ci-deſſus, §. II.

Bengale, & dans quelques autres Pays, ne méritent pas d'observation parmi les monnoyes générales des Indes, & sont renvoyées à l'article des Régions où elles sont précieuses à ce titre (*g*).

(*g*) *Ibid.* pag. 444 & suiv.

Voyage de Paul van Caerden aux Indes Orientales.

VAN CAERDEN. 1599. Introduction.

QUOIQUE ce Voyage aux Indes Orientales ne dût tenir que le quatriéme rang dans l'ordre des années (*a*), les Editeurs lui donnent le troisiéme, par la double raison, qu'il fût la première entreprise d'une nouvelle Compagnie dont on a rapporté l'origine dans l'Introduction, sous le nom de *Compagnie de Brabançons*, & que la Flotte de Van Caerden, n'ayant été arrêtée par aucun obstacle, n'arriva guères plus tard aux Indes que celle du troisiéme Voyage, qui étoit partie huit mois & demi plutôt. L'objet de la Compagnie des Brabançons n'étant que de s'enrichir par le Commerce, à l'exemple de la première, elle mit en mer quatre Vaisseaux, dont on ne nous apprend pas les forces, mais qui se nommoient les *Pays-Bas*, les *Provinces-Unies*, le *Nassau* & la *Cour de Hollande*, sous la conduite de *Pierre Both* d'Amersfoort, & qui partirent du Texel le 21 de Décembre 1599. [Le 27 de Mars 1600, ils doublèrent le Cap de Bonne-Espérance, par la hauteur des trente-cinq degrés & demi de latitude Sud. Le 26 d'Avril, ils se trouvèrent par la hauteur de vingt-deux degrés & un quart, à l'Est de Madagascar. Ce fût là que le *Nassau & la Cour de Hollande* se séparèrent des deux autres Vaisseaux, pour aller en droiture à Bantam (*b*). Le 2 de Mai, les *Provinces-Unies* & les *Pays-Bas*, relâchèrent à Antongil, & y firent de l'eau. Le 6, après s'être pourvûs de citrons & d'oranges, ils prirent leur cours vers Bantam. Le 16, ils depassèrent une Isle longue & basse, où il n'y avoit point de fond pour ancrer, & qui gît par la hauteur des dix degrés & un quart. Ils continuèrent leur route de cette manière sans s'arrêter jusqu'aux Isles Maldives, où ils séjournèrent quatre jours. Le 6 d'Août, ils arrivèrent à la rade de Bantam, & le 25 du même mois, ils remirent à la voile pour aller à Priaman, où ils avoient ouï dire que le poivre étoit à fort bon marché. Le Capitaine *Paul van Caerden*, qui montoit le Navire les *Provinces-Unies*, fût déclaré Général de ces deux Vaisseaux, par le Général Pierre Both, & par son Conseil de guerre (*c*).]

Départ de Van Caerden. 1600.

Son arrivée à Bantam.

IL prit à Bantam un Pilote & deux Interprétes, mais n'ayant pas trouvé à *Priaman*, l'abondance de poivre qu'on lui avoit fait espérer, & jugeant qu'il étoit dangereux de s'arrêter là plus long-tems, il se rendit à *Tikou* qui est par les dix minutes de latitude Sud. Le Commerce n'y fût guères plus avan-

(*a*) Le Voyage de Van der Hagen devoit précéder naturellement celui ci, puisque cet Amiral partit du Texel le 6 d'Avril 1599.

(*b*) Ce fût avec la participation des autres, qui leur donnèrent une partie de leur eau & de leurs vivres, & qui prirent trois hommes de leurs équipages qui étoient malades, afin qu'ils pûssent se rendre promptement à Bantam sans relâcher en aucun lieu. Ils vouloient précéder quatre Vaisseaux de l'ancienne Compagnie, qui étoient partis en même-tems.

(*c*) Cet article a été changé & presque tout ajoûté d'après l'Original, par l'A. A. R. d. E.

Van Caerden, 1600.

avantageux, parce qu'on y eût à se défendre de la mauvaise foi des Habitans. Ils méloient du fable & des pierres avec le poivre. Ils le faisoient tremper dans l'eau pour le rendre plus pésant. D'ailleurs on étoit obligé de tenir les Chaloupes dans des lieux dangereux, où elles demeuroient à sec pendant la basse marée. Van Caerden proposa aux Indiens de venir trafiquer dans une petite Isle qui est à demie-lieue du Port, en offrant de leur payer le poivre plus cher, à proportion de leur dépense. Non-seulement ils rejettérent cette proposition, mais ils mirent chaque jour de nouveaux impôts sur les marchandises. La tromperie fût poussée si loin, qu'un des principaux Négocians Indiens ayant trafiqué du poivre pour des toiles, les rapporta, sous prétexte qu'il aimoit mieux être payé en argent; mais aprés l'avoir satisfait, on s'apperçût, en examinant les toiles, qu'il avoit coupé une ou deux aunes de chaque piéce (*d*).

Les Hollandois sont trompés par les Indiens de Tikou.

Ces infidélités, qui méritent d'être publiées pour l'instruction du Commerce, obligérent les Hollandois de s'avancer à *Passaman*, autre Ville située à trois lieues de Tikou, sous la Ligne équinoxiale. Mais ils y eûrent d'autres dangers à courir, de la part des pluyes & des vents. Deux de leurs barques, coulérent à fond en sortant de la Riviére. Ils prirent la résolution de se rendre au Port d'Achin, quoiqu'ils fûssent déja informés de la barbarie avec laquelle plusieurs Vaisseaux de Zélande y avoient été traités (*e*). Comme ils avoient appris en même-tems, que le poivre y étoit en abondance, & qu'il n'y avoit pas d'endroit plus avantageux pour le Commerce, ils ne pûrent résister à des images si flatteuses (*f*).

Autres malheurs à Passaman.

Ils avoient à bord trois Habitans d'Achin, qu'ils comblérent de caresses, dans l'espérance de tirer quelqu'utilité de leur secours. En effet, ces trois Indiens, sensibles à l'amitié, leur promirent de rendre à leur Roi un témoignage favorable de leur caractére & de leurs intentions. Ils s'engagérent à lui dire qu'à Bantam, d'où ils venoient, les Hollandois exerçoient le Commerce avec autant de tranquillité que de bonne foi, & qu'ils y avoient détruit les fausses impressions que les Portugais avoient données d'eux dans toutes les Cours des Indes, où ils s'efforçoient de les faire passer pour de misérables Pyrates (*g*).

Ils se font des amis pour la Cour d'Achin.

En arrivant dans la rade d'Achin (*h*), le 21 de Novembre, Van Caerden y trouva neuf Vaisseaux de Guzarate, de Bengale & d'autres Pays, entre lesquels il n'eût pas de peine à reconnoître un petit Bâtiment Portugais de Malaca. A peine eût-il jetté l'ancre, que le Capitaine Portugais, nommé *Bodriga de Coste*, l'envoya féliciter sur son arrivée, par un Hambourguais qui étoit à son service & qui se nommoit Matthieu *Meuw*. Les Hollandois remerciérent cet homme de sa civilité, mais sans lui marquer autrement qu'ils y attachassent beaucoup de prix.

Ils se rendent à la rade de cette Ville.

La nuit suivante, un Interpréte du Roi d'Achin, qui feignit de ne pas en-

Adresse de Van Caerden dans ses réponses.

(*d*) Recueil de la Compagnie Hollandoise, Tome II, pag. 119 & suiv.
(*e*) Voyez l'Introduction.
(*f*) Voyage de Van Caerden, *ubi suprà*, pag. 121.
(*g*) *Ibid.*
(*h*) A cinq degrés & demi de latitude du Nord. D'autres écrivent *Achem*; mais on suit ici la Relation.

VAN CAERDEN. 1600.

entendre le Portugais, apporta des fruits au Général, de la part de son Maître, & lui demanda quel dessein l'amenoit dans sa rade. Van Caerden sentant l'importance d'une première explication, répondit dans des termes fort mesurés. Il remercia vivement le Roi de son présent. Il témoigna une extrême ardeur de mériter par son respect & ses services, une faveur qu'il ne devoit encore qu'à la bonté d'un si grand Monarque. Ensuite il pria l'Interpréte de demander pour lui, la liberté de parler aux prisonniers Zélandois, qui étoient ses Compatriotes & les Sujets des memes Maîtres. Il ajoûta qu'il n'ignoroit pas le malheur des Vaisseaux de Zélande, mais qu'il sçavoit aussi que cette disgrace n'étoit venue d'aucune mauvaise intention du Roi, & qu'ils ne devoient l'attribuer qu'aux mauvais offices des Portugais: que dans cette confiance il n'avoit pas fait difficulté de venir trafiquer au Port d'Achin, & qu'il se flattoit que le Roi avoit été désabusé (*i*). Le lendemain, sans attendre la réponse de ce Prince, il fit descendre au rivage les trois Habitans d'Achin, accompagnés d'un des deux Interprétes qu'il avoit amenés de Bantam, pour aller saluer le Roi de la part des Hollandois. Il leur avoit fait présent à chacun d'une bague d'or, avec promesse d'y joindre une robbe d'écarlate & d'autres bienfaits, s'il étoit content de leurs services.

Il marque de la défiance aux Portugais.

Le même jour, Meuw revint à bord avec deux Portugais, qui apportèrent au Général un présent de soye, de toile fine & de fruits. Van Caerden n'accepta que les fruits, à condition qu'ils en feroient sur le champ l'épreuve. C'étoit leur déclarer, avec peu de ménagement, qu'on croyoit leur Nation suspecte. Aussi-tôt qu'ils en eûrent goûté, le présent fût distribué à l'équipage; mais le Général n'y toucha pas, ce qui leur causa un dépit qu'ils s'efforcèrent néanmoins de dissimuler (*k*).

Van Caerden envoye ses Députés à la Cour.

L'Interprête des Hollandois & les trois Habitans d'Achin étant revenus le 24, présentérent au Général, quelques Eunuques du Roi, qui lui apportoient, de la part de ce Prince, un saufconduit (*l*), avec ordre d'envoyer quelques-uns de ses gens à terre. *Vogelaar* & *Meyer* fûrent chargés de descendre. Ils revinrent le soir du même jour. Le Roi les avoit reçûs avec bonté. Il leur avoit fait présent d'une robbe à chacun. *Hans Decker*, un des prisonniers Zélandois, avoit été nommé pour leur servir d'Interprête. Ils avoient déclaré qu'ils étoient venus pour leur Commerce, & le Roi s'étoit laissé engager sans peine, à faire examiner les montres de leurs marchandises. Pendant cet examen, ils avoient eû quelqu'entretien avec Hans Decker, & leur curiosité les avoit portés d'abord, à lui demander comment les prisonniers Zélandois étoient traités. Mais l'Ambassadeur Portugais, qui étoit un homme d'Eglise, & qui avoit beaucoup de crédit dans cette Cour, avoit voulu s'opposer à leur conversation. Il avoit averti Hans Decker de s'observer dans ses discours, & de ne pas donner lieu par son imprudence, au départ de la Flotte Hollandoise. L'Auteur rapporte ses termes: „ Prens garde à ce que tu fais. Conduis-toi prudemment; & „ si tu ne veux pas prolonger ta captivité, fais que ces Vaisseaux demeurent

Menace de l'Ambassadeur Portugais.

(*i*) Pag. 122.
(*k*) Pag. 123.

(*l*) C'est une certaine marque, que l'Auteur appelle un *Schap* ou *Schappa*.

VAN CAERDEN. 1600.

„ rent dans la rade ". Hans Decker n'en avoit pas avoué moins naturellement aux deux Envoyés, que quatre Vaiſſeaux de l'ancienne Compagnie étant venus mouiller dans la rade, il avoit crû leur devoir conſeiller de lever l'ancre, & qu'étant partis en effet, leur retraite lui avoit attiré de fort mauvais traitemens (*m*).

Délibération de Van Caerden.

CE récit chagrina Van Caerden & lui fit naître une juſte défiance. Il craignit que le Roi, de concert avec l'Ambaſſadeur Portugais, ne formât quelque deſſein contre la Flotte, & cette penſée lui fit délibérer ſi l'intérêt de ſa ſûreté ne l'obligeoit pas de partir. D'un autre côté, il ſe rappella les dangers & les peines qu'il avoit eſſuyés dans un ſi long Voyage; & ſe fiant à la fortune qui l'en avoit délivré, il comprit que dans les entrepriſes de cette nature, il falloit donner quelque choſe au hazard (*n*). Ainſi, banniſſant toutes les apparences de crainte, il prit le parti de deſcendre à terre le lendemain, avec un cortège honorable, pour aller lui-même offrir des préſens au Roi & lui demander la permiſſion du Commerce.

Il ſe rend lui-même au Palais.

AUSSI-TÔT qu'il parût au rivage, on lui envoya des éléphans pour le porter juſqu'au Palais. Hans Decker vint au-devant de lui & le conduiſit dans l'appartement du Roi. Ce Prince l'embraſſa, reçût ſes préſens avec de grands témoignages de ſatisfaction, & lui fit offrir des rafraîchiſſemens. Mais il ne voulût ni recevoir, ni ſe faire lire, la Lettre que Van Caerden lui préſenta de la part du Prince de Naſſau. Les Hollandois ſe figurèrent, & ne font pas difficulté d'aſſûrer, que l'Ambaſſadeur Portugais avoit averti le Roi de refuſer cette Lettre; *parce qu'elle étoit écrite ſur un parchemin fait de peau de pourceau.* Van Caerden ſe réduiſit à faire dire par ſon Interpréte, qu'il étoit venu pour acheter du poivre, & le payer en argent ou en marchandiſes. Enſuite ayant déclaré qu'il étoit inſtruit du malheur des Zélandois, mais qu'il n'en accuſoit que les Portugais, il pria ce Prince de ne plus prêter l'oreille aux artifices de ces ennemis de ſa Nation. Le Roi répondit qu'il étoit réſolu de ne les plus écouter; qu'il traiteroit les Hollandois comme ſes propres enfans (*o*), & que pour ne leur en laiſſer aucun doute, il les déchargeoit, à l'heure même, des droits d'entrée & de ſortie, avec défenſes à tous les Habitans du Pays, naturels ou étrangers, de recevoir & de charger du poivre avant que les Hollandois en fûſſent pourvûs au prix courant (*p*).

Plaiſante raiſon qui fait rejetter une Lettre du Prince d'Orange.

Mélange de careſſes & d'infidélités de la part des Indiens.

VAN CAERDEN guéri de ſes défiances, ne balança point à louer une maiſon dans la Ville, pour y faire tranſporter ſes marchandiſes & commencer le Commerce. Sa faveur fût confirmée par un habit more & un poignard doré dont le Roi lui fit préſent. L'Ambaſſadeur Portugais ſe contraignit juſqu'à faire beaucoup de civilités aux Hollandois; mais ils lui firent entendre par leur réponſe, que l'expérience leur avoit appris à n'attendre aucune ſincérité des Eſpagnols. Le principal Marchand de la Flotte, nommé Adam *Vlaming*, qui fût envoyé à terre avec des marchandiſes, reçût auſſi du Roi un habit, un poignard & quelque monnoye d'argent. Enfin il ne reſtoit plus qu'à convenir de prix pour le poivre, lorſque de nouvelles

(*m*) Pag. 123 & 124.
(*n*) *Ibid.*
(*o*) Pag. 125.
(*p*) *Ibid.*

les difficultés replongèrent les Hollandois dans tous leurs doutes. Elles roulèrent non-seulement sur le prix du poivre, [dont ils demandoient trente *theïels* pour la barre, au-lieu de dix ou onze qu'elle se vendoit pour le plus (*q*);] mais aussi sur la nature du payement & sur la qualité des marchandises qu'ils offroient. [Van Caerden irrité de ce procédé, en porta ses plaintes au Roi, qui s'excusa en rejettant toute la faute sur le Sabandar. On taxa cependant le poivre en sa présence, à raison de vingt theïels la barre, c'est-à-dire, six ou sept theïels au-dessus du prix courant; ce qui alloit directement contre la promesse que le Roi leur avoit faite, qu'on leur donneroit le poivre à un prix au dessous de celui du Marché, & que personne n'en pourroit acheter ni charger, que les Vaisseaux Hollandois n'eussent leur cargaison. Ces considérations les déterminèrent à remener leurs marchandises à bord, & à se retirer. Le lendemain 3 de Decembre, Van Caerden descendit à terre pour aller prendre congé du Roi, qui lui fit présent de quatre barres de poivre. Ce Général lui donna en retour quelques verres, deux mousquets, & un pistolet. Il demanda au Roi permission pour les Turcs & les Mores, de trafiquer avec les Hollandois, ce qui lui fût accordé. Cependant lorsque ceux-ci vinrent à terre pour profiter de cette permission, les premiers refusèrent de livrer leurs effets à bord, parce que le Roi le leur avoit secrétement fait defendre, sous peine d'avoir les pieds coupés. Cette défense n'empêcha pas qu'on ne leur vendît une grande quantité de draps, de même qu'aux Portugais.

VAN CAERDEN. 1600.

Sur ces entrefaites, on proposa aux Hollandois de la part du Roi, d'acheter le nouveau poivre qu'on devoit bien-tôt cueillir, & ils y consentirent avec plaisir. Le marché fût conclu aux conditions suivantes; que le prix de la barre de poivre seroit de sept theïels: que les Hollandois ne payeroient aucun impôt d'entrée ni de sortie: qu'on ne vendroit du poivre à personne avant que la Flotte Hollandoise eût sa charge: qu'ils ne payeroient aucun argent d'avance, & ne feroient leur payement qu'à proportion du poivre qu'ils auroient reçû (*r*).] Ces conditions fûrent mises par écrit en langue Malaie. Mais Vlaming n'ayant voulu les signer qu'après les avoir fait traduire en Portugais, fût surpris d'entendre, à la lecture, qu'on l'engageoit à différer jusqu'à la récolte & à payer d'avance tout le prix. Cette clause fût lûe avec tant de rapidité, qu'elle auroit pû échapper à des gens moins attentifs. Van Caerden & Vlaming refusèrent de signer. Les contestations devinrent si vives, que les Commissaires Indiens déchirèrent le contrat. Cependant Vlaming en ayant porté ses plaintes au Roi, ce Prince releva les espérances des Hollandois, [qui là-dessus louèrent une maison pour la seconde fois, & y firent porter plusieurs marchandises (*s*).] Ils avoient d'autant plus de confiance à ses promesses, qu'il avoit accordé la liberté, en leur faveur, à quelques prisonniers des Vaisseaux de Zélande, & qu'il promettoit même de leur laisser celle de s'embarquer pour demeurer désormais à bord. Ensuite toutes les apparences marquoient effectivement, que ses intentions étoient sincères. Mais il étoit obsédé par l'Ambassadeur, qui ne cessoit pas de lui

Le Roi d'Achin se laisse prévenir contre les Hollandois.

(*q*) Add. de l'A. *A*. (*r*) Add. de l'A. *A*. (*s*) Add. de l'A. *A*.

VAN CAERDEN. 1600.

lui repréſenter ces nouveaux Marchands comme des Pyrates, & ſollicité contr'eux par ſes propres Officiers, dont la plûpart étoient vendus aux Portugais (t).

Rapports qui leur donnent des défiances.

QUELQUES Pirogues, que les Hollandois virent mettre en mer, ayant commencé à leur inſpirer des ſoupçons, le Sabandar, ſans en paroître informé, leur fit donner avis d'entretenir nuit & jour, une bonne garde dans leur Loge, & d'y faire même apporter quelques armes à feu, parce que la Ville étoit remplie de voleurs & de gens mal-intentionnés. Ce conſeil fût ſuivi avec reconnoiſſance. Cependant le Sabandar même, de qui il étoit venu, alla dire au Roi que les Hollandois lui faiſoient injure; qu'ils s'étoient munis d'armes, & qu'ils devoient avoir formé quelque mauvais deſſein. Van Caerden eût beſoin de plus d'une explication pour ſe juſtifier à la Cour. [Il vint cependant à bout le 28 de Decembre, de faire un nouvel accord avec le Roi, qui promit de livrer aux Hollandois, en quatre mois de tems, dix-huit cens barres de poivre, à raiſon de huit theïels la barre. Les Hollandois s'obligèrent de plus, à payer cinq pour cent d'impôt. On s'en tint, ſur tous les autres articles, au contrat précédent (v).]

PEU de tems après, cinq des Zélandois, qui étoient encore priſonniers à *Pedir*, s'échappèrent de leur priſon & ſe rendirent heureuſement à bord de la Flotte. Ils rapportèrent que depuis ſon arrivée, ils avoient été reſſerrés plus étroitement que jamais; qu'il s'étoit rendu à Pedir onze Pirogues, ſous prétexte d'y chercher du poivre pour la cargaiſon de la Flotte; mais qu'au-lieu d'en charger, elles avoient été équipées en guerre, & que s'étant avancées à *Paſange*, où leur nombre s'étoit augmenté, elles avoient pris leur route vers la Côte de *Sumorlanga*, qui eſt à quinze lieues de Pedir, pour y faire de l'eau & ſe joindre à la Flotte royale d'Achin, qui devoit venir tomber ſur les Vaiſſeaux Hollandois. Le Commandant des Pirogues n'avoit pas craint de vanter ce futur exploit devant les priſonniers. Il avoit ajoûté, qu'on n'ignoroit plus que les Hollandois étoient venus pour exercer la Pyraterie & pour violer les priviléges des rades du Roi (x).

LES cinq fugitifs déclarèrent encore, que pendant le ſéjour que les quatre Vaiſſeaux de l'ancienne Compagnie avoient fait dans la rade, l'Armée navale d'Achin s'étoit tenue à l'ancre derrière un Cap voiſin, dans le deſſein de les ſurprendre, ou même de les attaquer à force ouverte, parce que les Indiens n'ignoroient pas, que les équipages étoient fort affoiblis par les maladies. Ce récit augmenta beaucoup les allarmes de Van Caerden. Il aſſembla le Conſeil. Quelques-uns repréſentèrent que le Roi du moins avoit marqué juſqu'alors de la bonne foi, & que cette conſidération obligeoit encore à prendre un parti moderé. On réſolut que le Général iroit lui-même avertir ce Prince de l'évaſion des priſonniers, mais ſans lui faire connoître ce qu'on avoit appris d'eux; & qu'on ſe tiendroit d'ailleurs ſur ſes gardes, c'eſt-à-dire, prêts à ſe retirer ſuivant les circonſtances, ou à ſe venger par de juſtes repréſailles (y).

Modération des Hollandois.

VAN

(t) Voyage de Van Caerden, pag. 126. & ſuiv.

(v) Add. de l'A.

(x) Pag. 132. & ſuiv.

(y) Pag. 134.

Van Caerden. 1600.

Van Caerden alla déclarer au Roi, que cinq des prisonniers Zélandois s'étoient réfugiés sur la Flotte. Il le pria de lui accorder leur liberté; & faisant valoir la bonne foi des Hollandois, il protesta qu'ils agiroient toûjours avec aussi peu de dissimulation. Le Roi parût fort satisfait de ce procédé. Il consentit à la liberté des prisonniers. Il ajoûta qu'il regardoit le Général, non-seulement comme son ami, mais comme son propre fils. Enfin, dans l'effusion de son cœur, il lui fit présent d'une petite coupe, dont la matière étoit plus estimée que l'or. Mais d'autres vûes lui firent bientôt changer de disposition. Malgré les stipulations du Traité, il fit demander de l'argent d'avance aux Hollandois, qui fûrent obligés, pour le satisfaire, [de lui donner mille réales de huit & cinq piéces de drap. Le même jour on vît venir à bord, le Capitaine *Houtman* (z), & trois Matelots qui s'étoient sauvés de Pedir. Il confirma le rapport des autres fugitifs, & ajoûta, qu'il n'étoit venu que pour avertir ses Compatriotes, d'être bien sur leurs gardes: que quoi-qu'il se considérât comme étant encore prisonnier du Roi, il tâcheroit non-seulement d'obtenir de ce Prince, sa liberté & celle de tous ses gens, mais encore de l'engager à faire avec les Hollandois, un Traité fixe, par lequel il leur seroit libre de venir tous les ans trafiquer dans ses Ports. Là-dessus Vlaming fût chargé d'aller annoncer au Roi, l'évasion de ces derniers prisonniers, comme on avoit fait celle des premiers, & de lui demander leur liberté, que le Prince lui accorda sur le champ. Mais le lendemain premier de Janvier 1601., Houtman & Vlaming étant rétournés auprès du Roi, ils rencontrèrent en sortant de sa Cour, le Sabandar de Pedir, qui saisit Houtman, & le ramena devant le Roi, où il l'accusa d'avoir soustrait des poignards, & des bagues fort précieuses. Sur cette accusation, Houtman fût renvoyé à Pedir.

Ils reçoivent de nouvelles caresses du Roi.

Les circonstances changent.

1601.

Le jour suivant, Van Caerden étant descendu à terre, envoya quinze ducats à Houtman, avec une Bible & quelques autres choses pour sa commodité: Il se rendit ensuite à la Cour, & offrant de rester caution, pour le payement des effets qu'on prétendoit avoir été enlevés, il demanda quel en pouvoit être le prix. Le Sabandar répondit que leur valeur étoit au-dessus de celle de toute une Province. Cette extravagante réponse fût tournée en ridicule par un des Seigneurs de la Cour, que les Hollandois avoient gagné. Mais le Roi prévenu par le Prêtre, qui étoit Ambassadeur des Portugais, & l'auteur de toutes ces fourberies, ne voulût pas relâcher les prisonniers. Le lendemain, le Général rétourna au Palais, accompagné de Decker, mais on leur refusa l'entrée, jusqu'à-ce que l'Ambassadeur Portugais fût arrivé, & eût conféré avec le Roi (a).] D'un autre côté, on apprit des équipages, que les Portugais les avoient fait exciter à la revolte par leur Hambourguais, & qu'on leur avoit proposé de massacrer leurs Officiers, & de conduire leurs Vaisseaux à Malaca, où cette perfidie devoit être récompensée. Le Conseil effrayé, jugea que sans le consentement du Roi d'Achin, les Portugais n'auroient ôsé former un projet

(z) C'étoit *Frederic Houtman*, frère du fameux *Corneille*, dont la catastrophe est rapportée dans la Relation de *Davis*, insérée à la fin du Tom. I. de ce Recueil. R. d. E.

(a) Add. de l'A. *A.*

VAN CAERDEN. 1601.

jet si déteſtable, ni propoſer une retraite à ceux qui auroient violé l'hoſpitalité dans ſon Port. Il conclut que tant de conférences tenues à la Cour avec l'Ambaſſadeur de cette Nation, tendoient à la deſtruction entière de la Flotte Hollandoiſe (*b*).

Autres raiſons qui les portent à la vengeance.

CETTE idée ne fit que ſe confirmer par d'autres évenemens. Le Roi demanda de nouvelles avances (*c*) aux Marchands Hollandois, & leur fit craindre, qu'il n'exigeât d'eux, le payement du poivre que les Vaiſſeaux Zélandois avoient emporté (*d*). Enſuite, ſous prétexte qu'on avoit vû paroître ſous *Pulo Wey*, quelques Pirogues de Johor, qui le menaçoient de la guerre, il les preſſa d'armer leurs Chaloupes pour les aller combattre. En vain Van Caerden repréſenta que ſa commiſſion ne l'autoriſoit pas à faire la guerre; que ſes Vaiſſeaux étoient marchands, & que s'ils étoient armés, c'étoit uniquement pour leur propre défenſe. Son refus & d'autres mécontentemens affectés, lui attirèrent des reproches injurieux (*e*). Il fût même averti, que le deſſein de la Cour avoit été de lui faire couper les pieds & les mains, & qu'il ne devoit ſa conſervation qu'à des intérêts plus preſſans, qui obligeoient le Roi de garder des meſures avec les étrangers. Un jour que l'Ambaſſadeur & tous les Capitaines qui étoient dans la rade, avoient été reçûs à l'audience, elle fût refuſée aux Hollandois. Ils apprirent en même-tems, que l'Ambaſſadeur avoit défendu aux Portugais toute communication avec eux, & leur avoit ordonné de ſe tenir prêts à partir dans quatre jours. Le Roi fit publier auſſi par toute la Ville, un ordre à ſes gens de mer, de ſe rendre à bord pour le meme tems. Enfin quelques amis ſécrets conſeillèrent à Van Caerden de ſe retirer avec ſes effets, parce que tant de mouvemens ne pouvoient ménacer que la Flotte Hollandoiſe (*f*).

Comment les Hollandois du Comptoir ſont ramenés ſur la Flotte.

IL ſe rendit ſur ſon Vaiſſeau, où l'on conclut dans un Conſeil général, qu'il étoit tems de penſer à la retraite. Mais comme on avoit fait des avances conſiderables pour quantité de poivre qui n'étoit pas livré, on prit la réſolution de s'aſſûrer des Batimens qui ſe trouvoient dans la rade, pour forcer le Roi & ſes Sujets de remplir ce qu'ils devoient à la Juſtice. La ſeule difficulté qui parût s'oppoſer à ce deſſein, regardoit les gens qui étoient à terre. Vlaming y étoit demeuré avec les malades. On n'ôſoit le rappeller ouvertement, dans la crainte qu'il ne fût arreté priſonnier; d'autant plus que d'un moment à l'autre, on recevoit de nouveaux avis de la conſpiration, & qu'il étoit dangereux de ſe laiſſer prévenir. Nicolas *Gerritſz*, Maître du Vaiſſeau les *Provinces Unies*, leva cet embarras, en s'offrant volontairement pour favoriſer la retraite de Vlaming & des malades. Il ſe rendit à terre avec de nouvelles marchandiſes, qui eloignèrent le ſoupçon de ſon entrepriſe. Pendant ſon abſence, on communiqua aux équipages, la réſolution qui avoit été priſe au Conſeil, & l'ordre fût donné de tenir les armes prêtes pour ſe ſaiſir des Bâtimens (*g*).

A

(*b*) Pag. 138.

(*c*) Le Roi demandoit aux Hollandois dix mille piéces de huit. R. de l'A. *A*.

(*d*) Il paroît ici que les Zélandois avoient donné des ſujets de plainte, à moins que ce ne fût une vengeance pour ceux qu'ils avoient reçûs.

(*e*) On l'appella *Buffle*. pag. 144.

(*f*) Pag. 140. & ſuiv.

(*g*) Pag. 145.

VAN CAERDEN. 1601.

A l'entrée de la nuit, la Chaloupe de Gerritsz qui étoit demeurée au rivage, s'avança, suivant ses ordres, près d'une petite Isle de la Rivière, où elle devoit le recevoir avec ceux qu'il avoit espéré d'y mener. Il falloit faire le trajet à la nage. Aussi Gerritsz, qui nageoit parfaitement, s'étoit-il fait accompagner de quatre autres nageurs. Il divisa les gens du Comptoir en deux troupes, & se réserva pour servir de guide à la dernière; ce qui ne l'empêcha pas d'arriver avant l'autre, qui étoit partie une demie heure avant lui. L'inquiétude qu'il ressentit, de ne pas la trouver déjà dans la Chaloupe, lui fit rappeller qu'à son départ il avoit entendu quelque bruit dans la Ville. Il commençoit à craindre qu'elle n'eût été découverte, lorsqu'il eût la joye de la voir paroître dans un canot. Elle avoit été retardée par l'infortune d'un des quatre nageurs, qui s'étoit noyé, quoiqu'on eût fait beaucoup de fond sur son habileté; & la fortune avoit favorisé les autres, en leur faisant rencontrer un canot dans lequel ils s'étoient mis. Deux malades que Gerritsz avoit entrepris de conduire, & qui sembloient n'avoir pas la force de marcher, en avoient retrouvé assez pour se rendre au bord de l'eau avec son secours & pour passer à la nage (*b*). Les marchandises qu'on laissoit dans la Loge, causoient peu d'embarras, parce qu'après avoir délivré les gens, on ne manquoit pas de moyens pour se faire restituer tout le reste.

Van Caerden se saisit de tous les bâtimens de la rade d'Achin.

Négociations infructueuses.

Au retour de la Chaloupe, Van Caerden ne perdit pas un moment pour se rendre maître de tout ce qu'il y avoit de Bâtimens dans la rade. Il s'y en trouvoit neuf; trois Romisses, trois Guzarates, un Portugais & deux de Bengale, sur lesquels il fit environ cent prisonniers, avec si peu de résistance qu'il n'y eût pas de sang répandu. Trois de ces Vaisseaux, qui étoient chargés de poivre, fûrent conduits au large & soigneusement gardés. Avant la fin de la même nuit, le Général Hollandois écrivit au Roi, pour lui expliquer les motifs de sa conduite & lui redemander les sommes qui avoient été exigées sous son nom. Cette Lettre fût portée le matin par un des prisonniers. Mais le jour s'étant écoulé sans réponse, on ne vît paroître que le lendemain, un Interprête qui apportoit une Lettre du Roi, où sans toucher aux articles dont on lui avoit demandé l'explication, ce Prince affectoit de se réduire à d'inutiles complimens. On prit droit de l'addresse, qui étoit à *Van Caerden* & à *Vlaming* Capitaines *Anglois* (*i*), pour n'y pas répondre. Cette Lettre, dit-on à l'Interprête, ne regardoit pas les Hollandois, qui étoient d'une Nation différente. Cependant on lui déclara qu'on ne demandoit que l'exécution du Traité; & pour lui faire connoître qu'il n'étoit pas question de Pyraterie, on le mena, lui & deux hommes qui l'accompagnoient, dans la chambre générale; on ouvrit les coffres, & les sacs d'argent qu'on destinoit au Commerce fûrent exposés à leurs yeux. Van Caerden offrit encore de recevoir le poivre dont on avoit réglé le prix, & de payer le reste de la somme en argent; mais il ne dissimula pas, que si les Hollan-

(*b*) *Ibid.* & pag. 146.

(*i*) Il paroît par-là, qu'à Achin & à Bantam, on prenoit les Hollandois pour des Anglois, d'où il semble qu'on pourroit conclure, qu'ils s'étoient donnés pour tels, comme *Scot* s'en plaint. Vol. II. D'un autre côté, ce récit fait voir, que les Hollandois réjettèrent le titre d'Anglois qu'on leur donnoit. R. de l'A. *A*.

VAN CAERDEN. 1601.

Hollandois n'obtenoient pas cette justice, ils étoient résolus de prendre leur charge dans les Vaisseaux dont ils s'étoient saisis (*k*).

APRÈS le départ de l'Interprête, on fit le denombrement de tout ce qui étoit contenu dans les Bâtimens enlevés, pour se mettre en état d'en rendre un compte exact, si cette querelle se terminoit par un accommodement. Pendant qu'on étoit occupé de ce soin, on vit paroître trois Fustes de guerre (*l*). Van Caerden fit promptement armer une Chaloupe, qui leur donna la chasse. Les hostilites commencèrent aussi du côté de la Ville, d'où les Habitans firent quelques décharges sur la Flotte. A cette hardiesse, on ne répondit encore que par une Lettre, qui contenoit la menace de brûler tous les Batimens qu'on avoit pris. En effet, les décharges ayant continué, on commença par brûler le Vaisseau Portugais. Le jour suivant, qui étoit le 17 de Janvier, on mit le feu à deux autres Vaisseaux, & l'on n'auroit pas cessé jusqu'au dernier, si cette méthode n'eût pas mieux réüssi. On reçût le lendemain, des Lettres du Roi & de Houtman, qui demandoient une composition. Van Caerden voyoit planter du canon sur les remparts de la Ville. Il ne pouvoit douter par conséquent, que le dessein du Roi ne fût de l'amuser. Cependant, en insistant sur ses premières demandes, il offrit un dédommagement pour les Vaisseaux qu'il avoit brûlés. Il n'attendit pas même que cette proposition fût acceptée, pour faire payer quelques barres de poivre à un Romisse, qui vint se plaindre de les avoir perdues sur un de ces Bâtimens. Mais la réponse du Roi, & d'autres Lettres qu'on reçût de ce Prince, n'entrant dans aucune explication sur les demandes & sur le fond du différend, on demeura persuade, qu'il ne pensoit qu'à gagner du tems pour rassembler ses forces. Un de ses messagers, qui souhaita de demeurer au service des Hollandois, & dont ils acceptèrent volontiers les offres, parce qu'il parloit fort bien diverses langues, leur déclara qu'on équipoit actuellement dans la Rivière, quatre Pirogues en brûlots, qui devoient être liées l'une à l'autre, pour les faire dériver sur les Vaisseaux Hollandois à la faveur du flot, & qu'elles devoient être suivies de toutes les forces maritimes de l'Etat (*m*).

Les Hollandois brûlent plusieurs Vaisseaux.

Péril dont ils sont menacés.

LE jour suivant, il n'en pût rester aucun doute, lorsque du haut des mats on vit la Rivière couverte de Galiotes, de Pirogues, de Fustes & de Jonques, avec une grande Galère qui étoit sous la Forteresse. On prit enfin le parti de sortir de la rade, & dès la nuit suivante, on profita d'un bon vent de terre pour mettre à la voile. Cependant la fin du jour avoit été employée à embarquer tous les prisonniers sur une des prises. Ils fûrent agréablement surpris de se voir accorder la liberté. Une lettre, dont ils furent chargés pour le Roi, contenoit un nouveau détail de ce qui s'étoit passé, avec un inventaire des effets qu'on avoit été contraint d'abandonner, & des sommes d'argent qu'on avoit avancées. Van Caerden y trouvoit une compensation fort juste pour le poivre dont il s'étoit saisi, & qui joint avec celui qu'il avoit acheté, faisoit à-peu-près la moitié de sa charge. D'ailleurs il

Ils l'évitent en quittant la rade d'Achin.

Comment ils payent leur charge de poivre.

(*k*) Pag. 147. & suiv.

(*l*) Ces petits bâtimens se nomment *Paras* dans toutes ces Mers, & le nom de *Fuste* n'y est guères connu.

(*m*) Pag. 149, 150, 151.

VAN CAERDEN. 1601.

il promettoit de demeurer deux jours à l'ancre sous une petite Isle voisine (*n*), dans l'espérance que le Roi prenant de meilleurs conseils, exécuteroit de bonne foi les articles du Traité.

TEL étoit apparemment son dessein; mais n'ayant pas trouvé de fond près de cette Isle, il continua sa route pour aller chercher une autre rade (*o*). Toute la Flotte s'engagea dans un Canal entre des Isles & des rochers, où le courant étoit fort rapide. Le soir s'étant mise heureusement au large, elle se rapprocha bientôt de la Côte, pour aborder successivement à Pasane, à Tikou & à Priaman. Mais n'y voyant pas plus d'apparence à charger du poivre, qu'à recevoir des avis favorables d'Achin, elle gouverna droit à Bantam, où elle mouilla le 19. de Mars (*p*).

Ils se rendent à Bantam.

VAN CAERDEN avoit deux objets en reprenant cette route; l'un, d'achever sa cargaison; l'autre, de raconter lui-même au Gouverneur de Bantam (*q*), toutes les disgraces qu'il venoit d'essuyer, dans la crainte qu'un rapport infidèle n'exposât les autres Agens de sa Nation, à quelque désagrément. Après avoir fait un récit exact au Gouverneur, il n'eût besoin que d'environ trois semaines pour se mettre en état de partir avec une charge complète. Pendant son séjour à Bantam, il y vît arriver trois Vaisseaux de l'ancienne Compagnie, sous le commandement de *Jaques Van Neck*, reste de six qui s'étoient dispersés dans un Voyage moins heureux que le sien (*r*). Enfin la nuit du 12 d'Avril, il mit à la voile pour retourner en Hollande.

SON retour lui coûta sept mois d'une pénible navigation. Dès le 18, la mort lui enleva Vlaming. Ensuite il fût battu par de furieuses tempêtes jusqu'à la hauteur d'environ trente-huit degrés, où dans un grain terrible qu'il essuya pendant la nuit, la grêle fût aussi grosse que des balles de mousquet. Le triste état d'un de ses Vaisseaux, qui faisoit eau par divers endroits & dont la plus grande partie du doublage avoit été emportée par les coups de mer, l'obligea le 8 de Juillet, d'entrer dans une Baye d'Afrique, par les trente-quatre degrés & demi. Pendant qu'on se radouboit, étant descendu à terre avec vingt hommes, pour chercher des rafraîchissemens, il rencontra sept Négres & une femme, qui lui promirent des bestiaux par leurs signes. Le Pays lui parût beau, quoiqu'il y eût peu d'arbres. Il vît des cerfs & des éléphans. Cependant il ne pût se procurer que de l'eau & des moules; ce qui fit donner par ses gens le nom de *Baye des moules* à cette Baye.

Retour de Van Caerdén.

Diverses Bayes d'Afrique auxquelles il donne des noms.

Baye des moules.

(*n*) Elle se nomme *Puloway*.

(*o*) On n'entreprend pas de démêler de quel côté étoit l'injustice; sur-tout lorsque l'Auteur du Journal accuse moins les Indiens que les Portugais.

(*p*) Le 15 de Février, ils relâchèrent à *Toutangan*, dans l'espérance d'y trouver du poivre. Ils n'en pûrent cependant point avoir, à cause que la guerre occasionnée par de certains impôts, avoit interrompu le Commerce. De-là ils allèrent à Tikou, où ils ne trouvèrent rien non plus, un bâtiment Romisse ayant tout enlevé depuis peu. Le 20, ils prirent terre à Priaman, où ils rencontrèrent deux Jonques de Bantam, qui étoient parties d'Achin après eux; & comme elles n'avoient point encore chargé, on connût bien que la préférence feroit pour elles, & qu'on leur vendroit tout le poivre; de-sorte qu'on prit le parti de s'en aller droit à Bantam. Add. & R. de l'A. *A.*

(*q*) L'Edition de Paris porte, le Gouverneur *Hollandois* de Bantam. Mais c'est sans doute une faute du Correcteur. R. d. E.

(*r*) Pag. 153. Cette mention qu'on fait ici de Van Neck, lie naturellement son Voyage avec celui de Van Caerden.

VAN CAERDEN. 1601.

Baye. Ils eûrent deux fois le ſpectacle de pluſieurs chevaux marins, qui ſortirent de l'eau, & dont la grandeur leur cauſa de l'étonnement (s).

Baye de la viande.

Baye des poiſſons.

Il double le Cap de Bonne Eſpérance ſans s'en appercevoir.

Il arrive en Hollande.

LE 14, on ſe remit à côtoyer la terre ſans avancer beaucoup, juſqu'au 17, qu'on fût obligé par la force du vent, d'entrer dans une autre Baye, où l'on fit quelque trafic de beſtiaux avec les Habitans. Ils donnoient un bœuf pour un morceau de fer d'un demi-pied de longueur, & le reſte à proportion. Cette Baye, qui eſt par les trente-quatre degrés trois quarts, à l'Eſt du Cap des Aiguilles, fût nommée *Baye de la viande* (t). On en ſortit le 22; mais dès le jour ſuivant, de nouvelles voyes d'eau forcèrent les deux Navires de mouiller dans une troiſième Baye, à trente-quatre degrés deux tiers, & de s'y arrêter juſqu'au 30. Le 2 d'Août, il fallût entrer encore dans une Rivière, où l'on vit de prodigieux chevaux marins, & quantité de beaux poiſſons, qui lui firent donner le nom de *Baye des Poiſſons*. Les Habitans amenèrent cinq brebis, & ſe crûrent bien payés par quelques petits morceaux de fer (v). On leva l'ancre le ſoir; & le 27, on reconnût avec une joye extrême, qu'on avoit doublé pendant la nuit, le Cap de Bonne-Eſpérance, à l'Eſt duquel on ſe croyoit menacé d'hiverner, parce que l'un des deux Vaiſſeaux continuoit de perdre ſon doublage. On vît un monſtre effroyable à la hauteur de trente-neuf degrés. L'Iſle de Ste. Hélene, où l'on fit de l'eau le 17. Septembre; celle de l'Aſcenſion, par les huit degrés un quart, dont on eût la vûe le 25, & celle de St. Michel, qu'on côtoya de ſi près, le 8. d'Octobre, qu'il fût aiſé aux Matelots de compter les Vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans la rade, n'offrirent rien qui ſoit capable de plaire ou d'inſtruire. Un bon vent d'Oueſt, qui n'abandonna plus les deux Vaiſſeaux, fit arriver Van Caerden en Hollande avec une riche cargaiſon. Il avoit perdu vingt-ſept hommes de ſes deux bords; mais il en ramenoit dix, qu'il avoit délivrés des priſons d'Achin (x).

(s) Pag. 154.
(t) Pag. 155.
(v) *Ibid.* & pag. 156.
(x) *Ibid.* On verra reparoître Van Caerden dans un autre Voyage, en qualité d'Amiral d'une Flotte de huit Vaiſſeaux. Il s'attache plus aux mœurs & aux uſages dans la ſeconde Relation que dans celle-ci.

Second Voyage de Jacques van Neck aux Indes Orientales.

VAN NECK. II. Voyage. 1600.

§. I.

Capacité de Van Neck.

LA confiance augmentant par le ſuccès, il étoit naturel que le choix de la Compagnie tombât ſur ceux dont elle avoit éprouvé le courage & la prudence. *Van Neck*, qui avoit déjà fait éclater ces deux qualités à ſon ſervice, fût nommé en 1600, pour commander, avec le titre d'Amiral & de Capitaine-Général, une Flotte de ſix Vaiſſeaux, deſtinés au Commerce des Indes Orientales (a). Celui qu'il monta ſe nommoit l'*Amſterdam*, & le nom du Vice-Amiral étoit le *Dordrecht*. Les autres étoient le *Haerlem*, le *Ley-*

(a) On apprend dans le cours de ce Journal, que l'Auteur, qui étoit du Voyage, ſe nommoit *Roelof Roelofz.*

Leyde, le *Delft* & le *Goude*; noms capables d'animer les Hollandois, par l'image continuelle des principales Villes de leur Patrie. VAN NECK, II. Voyage. 1600.

CETTE Flotte partit du Texel le 28 de Juin, [& fût obligée d'aller mouiller sous Portland, au Sud de l'Angleterre. Tandis qu'elle étoit là, un canon qui créva malheureusement, tua quatre hommes, & en blessa trois autres. Excepté cet accident (*b*),] pendant près de dix mois qu'elle mit à se rendre au Détroit de la Sonde, elle n'eût à se plaindre que des vents, qui la jettèrent comme au hazard dans l'Isle d'Annobon, le premier d'Octobre & qui lui firent voir successivement les Côtes de l'Afrique & de l'Amérique. Mais elle trouva, dans le Gouverneur Portugais d'Annobon, plus de civilité qu'il n'en avoit eû pour d'autres Hollandois; & les six Vaisseaux en obtinrent des rafraîchissemens qui commençoient à leur dévenir nécessaires (*c*). [Ils trouvèrent dans cette Isle, d'excellentes oranges, & plusieurs autres espèces de fruits, tels que des bananes, qui ont le goût de la poire bergamotte, & des ananas, de la figure d'une grosse pomme de pin & qui sont fort doux, mais presque aussi dangereux que du poison, quand ils ne sont pas bien meurs. Au-reste les Hollandois eûrent bien-tôt lieu de se convaincre, du peu de fond qu'ils devoient faire sur l'amitié que les Portugais leur avoient d'abord témoignée, puis qu'ils voulurent une nuit, massacrer tous les malades Hollandois qu'on avoit mis à terre pour les rétablir. L'Amiral en ayant été informé, en écrivit au Gouverneur d'une manière si vive, que celui-ci effrayé à son tour, répondit qu'il n'avoit aucun mauvais dessein & qu'il ne cherchoit que la paix (*d*).] On admira, comme un évenement fort singulier, qu'ayant pris une dorade longue de cinq pieds & demi, on trouva dans son corps un compas de fer, qu'un Matelot avoit laissé tomber dans la Mer quatre jours auparavant. Un autre poisson, qui fût pris le 17 de Septembre, ne causa pas moins d'admiration par sa figure. Il avoit une demie aune de long, le bec fort aigu, & la chair aussi molle que de la boue. On eût la curiosité de le conserver long-tems vif. Mais il tomba de lui-même en piéces (*e*).

Son départ.

Civilités qu'il reçoit des Portugais de l'Isle d'Annobon.

Leur perfidie est découverte.

Evénement singulier.

Le 10, après avoir quitté l'Isle d'Annobon, le Conseil crût devoir diviser la Flotte, & faire prendre le devant à l'*Amsterdam*, au *Delft* & au *Goude*, qu'on avoit reconnus pour les meilleurs voiliers, dans la vûe de pousser le Commerce & de faire les premiers marchés. On nettoya l'*Amsterdam*, qui étoit comme revêtu d'une croûte de coquillages & de filandres vertes. Comme ces trois Vaisseaux ne devoient pas s'arreter dans leur navigation, Van Neck instruit par l'expérience, y établit d'abord une sage œconomie. Le biscuit y fût distribué en rations, d'une demie livre pour chaque jour. Mais il n'avoit pas prevû que cette distribution ne se faisant qu'une fois chaque semaine, quantité de Matelots mangeroient leur portion de sept jours, en un jour ou deux, & seroient réduits à jeûner pendant le reste du tems. Sa loi n'en fût pas exécutée avec moins de rigueur, & quelques poissons qu'on prenoit par intervalles, tels qu'une lamproye de quatorze pieds de long, que vingt-

Navigation jusqu'à Bantam.

(*b*) *Add.* de l'A. *A.*
(*c*) *Ubi sup.* pag. 159 & suiv.
(*d*) Add. de l'A. *A.*
(*e*) *Ibid.* pag. 258.

VAN NECK. II. Voyage. 1601.

vingt-cinq hommes eûrent assez de peine à tirer (*f*), fûrent l'unique ressource des estomacs trop avides. Cette disette de vivres, jointe à celle de l'eau qu'on fût obligé de réduire le 17 de Janvier 1601, à une pinte par jour pour la portion de chaque homme, rendit le voyage extrêmement pénible. Les tempêtes s'en mêlèrent aussi, jusqu'à mettre le *Delft* dans la nécessité de couper son mât, à dix-sept degrés de latitude du Sud (*g*). Cependant les Matelots, qui n'appellent malheur que ce qui les empêche d'arriver au terme, s'applaudirent du succès de leur voyage, le 22. de Février, en découvrant la terre qu'ils n'avoient pas vûe depuis quatre mois & demi. Ils fûrent encore retardés par le calme jusqu'au 27 de Mars, qu'ils entrèrent dans le Détroit de la Sonde, & le 30, ils mouillèrent devant Bantam. Van Caerden, dont la Relation a précédé celle-ci, étoit alors dans cette rade avec ses deux Vaisseaux (*b*).

Ardeur des Indiens pour le Commerce.

A l'arrivée de Van Neck, quantité de Chinois & de Javanois lui apportèrent à bord des marchandises & des rafraîchissemens. Ils étaloient, sur leurs Pirogues, avec autant d'ordre qu'on en voit à la foire d'Amsterdam (*i*). Mais leur attention se partageoit aussi sur ce qui leur étoit présenté. Tout ce qu'ils voyoient entre les mains des Hollandois, sembloit leur convenir. Ils ne laissoient rien échapper, quoique leurs yeux parûssent fort éclairés, & qu'ils sçûssent donner à-peu-près leur valeur aux moindres marchandises (*k*).

L'Amiral se rend aux Moluques avec deux Vaisseaux.

Il se trouvoit alors peu de poivre à Bantam. Van Neck n'en pouvant espérer que la charge d'un seul Vaisseau, prit le parti de la mettre sur le *Delft*, & de renvoyer ce Navire en Europe; ensuite, dans l'espérance de se

(*f*) Pag. 263.

(*g*) Pag. 264.

(*b*) Voici quelques particularités de leur Voyage, que ne se trouvent point dans l'Edition de Paris.

Le 17 d'Octobre, ils découvrirent le Pays de *Manicongo*. Le 19, ils vireut quantité de poissons extraordinaires, de la grosseur d'un homme, & qui avoient le museau fait comme ceux de nos rats. Le 10 de Novembre, il commença de faire bien froid; & le 19, ils dépassèrent les Bancs du Brésil, que les Portugais nomment les *Abrolhos*. Le 8 de Decembre, ils virent flotter sur l'eau ces fortes de roseaux, que les mêmes Portugais apellent *Trombes*. Ils eûrent aussi la vûe de certains oiseaux du Cap, qui leur firent connoître qu'ils n'étoient pas éloignés du Cap de Bonne-Espérance. Le 20, ils crûrent l'avoir doublé, a la faveur d'un vent frais du Sud-Ouest, & être à trente lieues de terre. Le 31, ils trouvèrent des courans fort rapides, & des ras de marée, qui venoient de divers endroits, & qui faisoient élever les vagues jusqu'à une prodigieuse hauteur. En effet ces Côtes sont sujettes à de si furieuses tempêtes, que la plûpart des Vaisseaux que les Portugais perdent sur cette route, perissent ici, malgré leurs dévotions aux Saints, & aux Reliques. Ceux qui ont passé le Cap, & les Côtes qui le suivent, comptent pour rien le reste du Voyage, & se regardent comme déjà arrivés à bon port. Le 24, une grosse baleine s'élançant avec beaucoup de force, passa trois fois sous le Vaisseau l'*Amsterdam*, en se donnant de grandes secousses. Ils en avoient vû trois autres le 17, à l'Ouest du Cap; elles avoient la peau fort vuide, & la tête couverte de coquillages...... Enfin le 27 de Mars, ils entrèrent dans le Détroit de la Sonde, en faisant voile le long de la première Isle du Détroit, nommée *Bona-Ventura*. Sur le soir, ils virent une multitude innombrable d'Isles, près de l'une desquelles ils laissèrent tomber l'ancre. Elle se nommoit, *Los tres Hermannos*, ou *les trois Frères*, parce qu'il y a trois Isles si proches l'une de l'autre, qu'elles se joignent presque. Add. & R. de l'A. *A*.

(*i*) Pag. 266.

(*k*) *Ibid*.

Van Neck, II. Voyage. 1601.

se rendre aux Moluques avant la fin de la mousson, il remit à la voile le 2 d'Avril, avec sa provision de riz & d'arrack. Après avoir repassé la Ligne, le 4 de Mai, il se trouva dès le 10, à vingt-cinq minutes de latitude du Nord, d'où il découvrit le Cap de Célebes. Il rangea la Côte de cette Isle jusqu'au 20, qu'il vît celle de Gilolo (*l*), & le 31, il reconnût celle de Ternate.

Avec quelle joye il y est reçû.

Sa joye fût partagée par les Habitans de cette Isle, qui le reconnûrent à son arrivée. Le Roi même & ses Courtisans s'empressoient de venir le féliciter à bord, accompagnés de François *Van der Does* & de trois autres Hollandois, qu'il avoit laissés dans cette Isle pour fondateurs du Comptoir (*m*). Tout ce jour eût l'éclat d'une fête. Le Roi parût si satisfait, qu'étant revenu le lendemain, qui étoit un Dimanche, pendant qu'on étoit occupé au Service Divin, il voulût que la Religion de ses Hôtes fût respectée; & pour en donner l'exemple aux Seigneurs de sa suite, il demeura sur le pont. Le Prévôt du Vaisseau se plaça près de lui, son bâton de Justice à la main, dans la vûe d'empêcher qu'aucun Insulaire ne descendît dans le bas du Vaisseau. Comme il se tenoit debout, le Roi, qui voyoit tous les autres Hollandois à genoux, lui fit signe de s'y mettre aussi. Il répondit que son devoir l'obligeoit d'être debout, pour prendre garde que les gens du Roi ne fissent aucun desordre. Alors le Roi prenant le bâton de Justice, lui dit qu'il pouvoit donner toute son attention à son culte, & qu'il lui promettoit de contenir ses gens dans le respect. En effet, l'Officier Hollandois s'étant mis à genoux, ce Prince fit l'office de Prévôt pendant toute la durée du Service, qui fût bien d'une heure & demie (*n*).

Respect du Roi pour la Religion.

L'Amiral & tous les Officiers de la Flotte se crûrent obligés de récompenser sa piété par un grand festin. Il leur dit qu'il étoit fort édifié de l'ordre qu'ils observoient dans leurs exercices de Religion, & que tout ce qu'il avoit vû ne ressembloit guères à la peinture qu'il en avoit entendu faire aux Portugais (*o*).

Les Portugais pensent à attaquer l'Amiral, qui veut les prévenir.

Quelques jours après, l'Amiral ayant appris que les Portugais de l'Isle de Tidor, pensoient à le venir attaquer avec quatre Vaisseaux, dont l'un étoit un Hollandois qu'ils avoient pris (*p*), résolut de demander au Roi la permission de les prévenir. Il envoya au Palais de ce Prince quelques Officiers de la Flotte, qui le trouvèrent assis à la manière du Pays, vêtu d'un caleçon d'étoffe de soye, avec une chaîne d'or au col. Son fils, qui étoit assis près de lui, portoit un caleçon d'étoffe d'or, & une chaîne aussi riche que celle de son père. Les Députés présentèrent leurs Patentes, avec une Commission du Prince Maurice écrite en Portugais & en Arabe. Ensuite ils demandèrent la permission que l'Amiral brûloit d'obtenir. Le Roi leur répon-

(*l*) Gilolo se nomme aussi *Maurica* & *Batochina*. R. de l'A. *A*.

(*m*) Il est étonnant que Mr. Prevost, qui n'avoit qu'à suivre son Original, n'ait pas fait attention, que c'est Van Warwick qui avoit laissé ici six hommes dont il restoit encore quatre. Van Neck ne pouvoit non plus être reconnu que de ceux ci, puis qu'il n'avoit jamais été à Ternate. Voyez son premier Voyage. R. d. E.

(*n*) Pag. 168.

(*o*) Pag. 169.

(*p*) Il étoit de Rotterdam, destiné pour le Détroit de Magellan.

Van Neck. II. Voyage. 1601.

répondit qu'il délibéreroit sur cette demande avec ses Ministres, & qu'il expliqueroit ses intentions dans l'espace de trois jours (q).

Portrait qu'ils font des Hollandois.

Les Portugais, avertis de cette démarche, écrivirent une Lettre à ce Prince, dans laquelle ils lui peignoient la Nation Hollandoise sous les plus noires couleurs. Ces ennemis de l'autorité, disoient-ils, ne cherchoient qu'à depouiller les Rois de leur Empire & qu'à les chasser du Trône. Ils n'avoient ni loix ni religion. Le fils vivoit dans un commerce impur avec sa mère, le frère avec sa sœur, & les hommes se souilloient entr'eux par des actions abominables. En un mot, cette Lettre étoit un horrible tissu de calomnies. Le Roi la fit lire aux Hollandois. Elle étoit écrite en langue Portugaise. Dans l'horreur qu'il en eût lui-même, il permit à l'Amiral d'attaquer de si cruels ennemis; mais il déclara qu'il vouloit être spectateur du combat (r).

Combat, dont le Roi de Ternate est spectateur.

Le 8 de Juin, les deux Vaisseaux mirent à la voile; & le 11, jour de la Pentecôte, à sept heures du matin, ils joignirent les Portugais, sur lesquels ils gagnèrent en meme-tems l'avantage du vent. Les Portugais tirèrent le premier coup, & les Hollandois répondirent de leurs pieces de chasse de l'avant, qui n'étoient que de demi-calibre. Ce fût alors que le feu devint terrible. Les Portugais avoient élevé des batteries en trois endroits du rivage, & leurs Vaisseaux envoyoient sans cesse des bordées. L'*Amsterdam* alla prolonger l'Amiral Portugais & lui lâcha toute la sienne. Le *Goude* prêta aussi le côté au Vaisseau Portugais qui étoit le plus avancé. Cette furieuse attaque fût renouvellée plusieurs fois & duroit depuis plus d'une heure, lorsqu'un boulet de canon emporta la main droite de l'Amiral, dans le tems qu'il la tenoit étendue pour donner ses ordres. Trois hommes fûrent tués presqu'aussi-tôt sur son Vaisseau, & le Maître du *Goude* eût la jambe droite emportée (s).

Les Hollandois se retirent.

Le Roi de Ternate, qui observoit le combat dans sa Pirogue, envoya dire aux Hollandois qu'il étoit tems de se retirer, & que cet essai lui faisoit assez connoître de quoi leur courage étoit capable. Ses ordres ne fûrent point écoutés. On continua de tirer, jusqu'à-ce qu'envoyant une seconde fois, il fit presser l'Amiral de se retirer par considération pour lui, & de revenir à Ternate, parce qu'il avoit reçû avis qu'on voyoit paroître deux autres Vaisseaux sur ses Cotes. Cette nouvelle obligea les Hollandois d'abandonner le combat, où l'*Amsterdam* seul avoit tiré plus de trois cens volées de canon (t).

A leur retour, ils trouvèrent que les deux Bâtimens dont on leur avoit annoncé l'apparition, étoient deux Jonques Portugaises. Le Roi les sollicita de se rendre à Telingane, quoique leurs Vaisseaux eûssent beaucoup souffert de l'artillerie des Portugais. Là ils remirent sur le chantier, une Chaloupe qu'ils avoient entrepris de construire à Ternate, & que la grande chaleur ne leur permit pas d'achever en moins de six ou sept semaines.

L'Amiral veut se rendre à Patane.

La blessure de Van Neck ayant été guérie dans cet intervalle, il demanda au Roi la liberté de faire voile à Patane, parce qu'il y avoit alors peu de Commerce à faire dans son Isle. Ce Prince auroit souhaité que les Hollandois

(q) *Ibid.* (r) Pag. 170. (s) Pag. 170. & suiv. (t) *Ibidem.*

landois eûssent attendu l'arrivée du Vice-Amiral Van Warwick, pour se trouver en état de chasser les Portugais. Cependant il ne pût s'opposer au dessein qu'ils avoient de partir. [On resolut seulement de laisser cinq hommes sous les ordres de Jean *Pieterſz*, qui fût nommé en qualité de Commis (v).] Le Maître du *Goude* mourût de sa blessure le 15 de Juillet, & fût enterré avec décence près du Comptoir Hollandois (x).

VAN NECK, II. Voyage. 1601.

Fête dont il est témoin.

VAN NECK eût avant son départ, le spectacle d'une cérémonie extraordinaire, qui se fit pour le mariage d'une fille du Sabandar avec un des Prêtres de l'Isle; race fort estimée du Roi & de toute la Nation. Ce Prince, accompagné de toute sa Cour, se rendit d'abord à la maison du Sabandar, où l'Amiral, pour contribuer à cette fête publique, le fit suivre d'une Compagnie de Hollandois sous les armes, avec leurs tambours & leurs fifres. On avoit préparé dans la maison une grande salle, garnie de tapis, autour de laquelle les Hollandois se placèrent. Aussi-tôt que le Roi & les Seigneurs fûrent assis, on vît paroître un ouvrage rare, dont le mari faisoit présent à sa femme. C'étoit un composé de cinq tours, de diverses couleurs, travaillé avec beaucoup d'art & soûtenu par quatre roues, qui étoient tirées par plus de soixante personnes (y). Ensuite vinrent huit hommes, chacun avec son étendard & sa banderolle; & quatre autres, qui portoient une boëte d'or, ou du moins bien dorée, dans laquelle étoient les pierreries nuptiales. Cent cinquante femmes, qui entrèrent après eux, portoient chacune leur présent dans un vaisseau de cuivre, qu'elles tenoient élevé des deux mains. Elles fûrent suivies de soixante-dix hommes, avec de grands vases de porcelaine remplis de fleurs & de bétel, qu'ils mirent à terre devant les Hollandois, en les invitant à mâcher du bétel. La scène fût terminée par une sorte de gladiateurs, qui firent, avec beaucoup d'adresse, divers exercices du sabre & du bouclier (z).

Grand festin que le Roi donne aux Hollandois.

LE Roi pria l'Amiral de ne pas mettre à la voile sans avoir reçû de nouvelles marques de son estime, dans un festin qu'il vouloit donner à tous les Hollandois des deux Vaisseaux. En acceptant cette invitation, Van Neck consentit seulement à mener au festin la moitié des équipages des deux Vaisseaux. Le Dimanche, 29, fût choisi pour cette fête. Les Hollandois y trouvèrent tout ce qu'il étoit possible de présenter à la manière du Pays. Presque tout le peuple de l'Isle avoit été employé à faire la cuisine (a), & le Roi avoit fait faire des tables de roseaux pour les Matelots. Celle des Officiers étoit de bois & bien dressée. La Noblesse donna le divertissement d'un feint combat.

Les Hollandois lèvent l'ancre.

ENFIN les deux Vaisseaux ayant levé l'ancre, traversèrent jusqu'à la Côte de Celèbes, d'où ils firent route pour Patane jusqu'au 14 du mois suivant. Mais étant arrêtés par les vents du Sud-Sud-Ouest, ils résolurent de gouverner vers la Chine, pour tenter quelque Commerce dans la Rivière de Canton. Le 19, ils mouillèrent sur la Côte de l'Isle de *Coyo*, qui est une des Philippines. Une Chaloupe qui fût envoyée à terre, reconnût que les

(v) Add. d. E.
(x) Pag. 172.
(y) On ne comprend pas trop la composition & l'usage de cette machine.
(z) Pag. 172 & 173.
(a) *Ibid.*

VAN NECK. II. Voyage. 1601.

les Habitans étoient des Sauvages, qui payoient tribut aux Espagnols. Le 22, on mouilla sur la Côte d'une autre grande Isle, dont le nom ne se trouve pas dans les Cartes. On lui donna celui de *Lang-hairs Eyland*, l'Isle aux longs cheveux, parce que les Insulaires avoient les cheveux pendans jusqu'au-dessous des épaules (*b*).

Isle qu'ils nomment Lang hairs Eyland.

Ils s'approchent de la Chine.

Le 20 de Septembre, on se trouva près des Isles du grand Empire de la Chine. Van Neck ayant fait jetter l'ancre, envoya la Chaloupe aux observations. Elle rencontra quelques pêcheurs, à qui le Pilote demanda où étoit l'Isle *S. Juan*. Ils levèrent sept de leurs doigts, en montrant le côté de l'Est; d'où l'on conclut qu'ils vouloient dire sept lieues à l'Est. Le 27, en gouvernant autour des Isles, on découvrit une grande Ville, bâtie à-peu-près dans le goût des Villes d'Espagne. Les Hollandois, fort surpris, jettèrent l'ancre à une demie-lieue de cette Ville. Une heure après, ils virent venir à bord deux barques Chinoises, dont chacune portoit une famille entière; c'est-à-dire, un homme, une femme & quelques petits enfans. Van Neck apprit d'eux que la Ville se nommoit *Macao*; ce qui redoubla sa surprise, parce qu'il avoit peine à s'imaginer comment il avoit pû tant avancer dans la Rivière de Canton. Il envoya aussi-tôt dans un canot deux hommes, dont l'un parloit le Malay & l'autre l'Espagnol, avec ordre de prendre des informations dans la Ville même (*c*).

Perte qu'ils font de vingt hommes à la vûe de Macao.

Le canot n'étant pas revenu à bord de tout le jour, on découvrit le lendemain de dessus les ponts, une foule de peuple assemblé sur une montagne. Les Matelots des deux Vaisseaux en conçûrent de fâcheux soupçons. Ils craignirent que ce ne fût pour mener leurs Compagnons au supplice, parce qu'ils avoient appris de Jean-Hugues de *Linschooten*, que la Ville de Macao étoit habitée par des Portugais, sous le commandement d'un Gouverneur & d'un Evêque. On résolut d'aller mouiller plus près de la Ville; mais on fût repoussé par un vent furieux. Les Habitans, qui avoient vû paroître la Chaloupe & qui reconnûrent bien-tôt que les deux Vaisseaux ne pouvoient s'avancer pour la défendre, détachèrent sur elle cinq Jonques, qui l'enlevèrent à la vûe des deux équipages. Cette funeste avanture coûta aux Hollandois leur premier Pilote, nommé Jean *Dirksz*, d'Enchuyse; un Quartier-Maître de l'Amiral, & dix-huit Matelots du *Goude*. Ils s'efforcèrent en vain de prendre quelques Jonques, pour envoyer du moins des lettres à Macao & redemander les prisonniers. Les vents continuèrent de souffler avec tant d'impétuosité, qu'après avoir couru plusieurs fois le danger de périr & d'échouer au rivage, on prit le parti de retourner vers Patane, & de remettre à chercher dans ce lieu, quelque moyen de retirer les prisonniers (*d*).

Ils retournent vers Patane.

Les deux Vaisseaux reprirent leur route entre les Isles & le Continent de la Chine. Après avoir passé avec beaucoup de peine & presque toujours la sonde à la main, entre des bancs & des bas-fonds, sans pouvoir demander la moindre instruction aux Habitans du Pays, ils se retrouvèrent au même endroit où ils avoient jetté l'ancre en arrivant dans cette Mer. Leur joye fût extrême de se revoir dans un parage dont ils avoient du moins quelque

(*b*) Pag. 174. (*c*) Pag. 175. (*d*) *Ibid.* & pag. 176.

que connoissance. Van Neck fit assembler les équipages, & demanda tristement si quelqu'un pouvoit lui inspirer quelque moyen de délivrer les prisonniers. Cette entreprise paroissant impossible, on résolut de continuer le Voyage, & le Général prit tous ses gens à témoin de la nécessité où il étoit d'abandonner leurs Compagnons (e). [On a sçû depuis, par des lettres qui fûrent trouvées dans une Caraque que les Hollandois prirent, que les deux principaux de ces vingt prisonniers, avoient été transférés à Goa, & que les autres avoient été pendus à Macao (f).]

Route embarrassante.

Le 5 d'Octobre, on se trouva par les dix-huit degrés quinze minutes, où la vûe de quelques oiseaux blancs annonça, suivant la remarque de *Pedro Taydo*, Voyageur Portugais, qu'on n'étoit pas éloigné du grand Banc. Sa situation est à dix-sept degrés. Batochiné (g), qui est par les quinze degrés quarante-sept minutes, se présenta le lendemain à huit lieues vers l'Ouest, & le jour d'après on y jetta l'ancre entre deux petites Isles, sur neuf brasses, fond de sable, à l'abri de tous les vents. Quelques Matelots descendirent à terre pour chercher des rafraîchissemens; mais trois ou quatre hommes, qu'ils avoient vûs sur le rivage, prirent la fuite en les voyant approcher. On fût obligé de remettre à la voile; & dans le besoin d'eau, qui étoit devenu fort pressant, on suivit la Côte jusqu'à onze degrés quarante-cinq minutes, où l'on trouva une excellente rade, à couvert de tous les vents, & si spacieuse, que mille Vaisseaux y pourroient mouiller à l'aise. Les Hollandois la nommèrent *Baye de la Folie*, parce qu'ils y trouvèrent une sorte de prunes à gros noyau, qui faisoient perdre la mémoire à ceux qui en mangeoient avec un peu d'excès; sur-tout l'amande qui étoit dans le noyau. Cette maladie ne duroit pas plus de deux ou trois jours; mais elle causoit aux malades, une sorte de folie que l'Auteur traite d'incroyable (h).

Baye de la Folie, Origine de ce nom.

Isle & Ville de Tikos.

Le 17, ils levèrent l'ancre, & la vûe des terres de Patane, à laquelle on arriva le 24, consola les Hollandois de toutes leurs disgraces (i). Le 27, ils découvrirent entre deux montagnes un grand Golfe, dans lequel est située l'Isle de *Tikos*, ou *Pulo Tikon*. Une Jonque chargée de riz, qu'ils eûrent le bonheur de rencontrer, soulagea heureusement leur faim. Le Gouverneur de la Ville de Tikos leur ayant envoyé aussi quelques rafraîchissemens, ils firent éclater leur reconnoissance par des présens proportionnés au bienfait. Cette Isle est à sept degrés un tiers de latitude septentrionale. A huit lieues de là, vers le Nord, par les huit degrés & un tiers (k), est une grande Ville nommée *Ligor*, où les Chinois envoyent tous les ans, quatre grandes Jonques pour y charger du poivre (l). Le Commis de l'Amiral s'étant rendu à Tikos pour y prendre des informations, ramena trois buffles,

(e) Pag. 176, 177.
(f) Add. de l'A. *A.*
(g) Autrement *Gilolo.*
(h) Pag. 178.
(i) Le 25, à la hauteur de sept degrés quarante minutes, la terre leur demeuroit au Sud-Ouest quart d'Ouest; d'où ils conclurent que la situation n'en étoit pas bien marquée dans les Cartes. Ils reconnûrent qu'elle couroit du Sud à l'Est, & du Nord à l'Ouest, sans aucun golfe; au-lieu qu'on y trouve un grand golfe dans les Cartes.
(k) Il faut que la distance ou la latitude de Tikon soit fautive; car celle de Ligor paroit être assez exacte. R. de l'A *A.*
(l) Les Hollandois reconnûrent ici, que la hauteur de Patane n'est pas de sept degrés & demi, puisque la pointe où cette Ville est située, étoit d'un demi degré plus au Sud que l'Isle de Tikos.

VAN NECK. II. Voyage. 1601.

fles, qui étoient un nouveau présent du Gouverneur. Cet Officier Indien étoit un vieillard à cheveux gris, vêtu fort proprement, & dont l'air inspiroit du respect. Il offrit aux Hollandois de leur livrer, dans l'espace de huit jours, une assez grande quantité de poivre. Mais ils refusèrent civilement cette faveur, parce que la rade ne leur parût pas bonne.

Les Hollandois arrivent à Patane.

ILS se rendirent enfin, le 7 de Novembre, devant la Ville de Patane, où ils reçûrent d'abord toutes les civilités dont les Indiens ne sont point avares dans les Villes de Commerce. Ils y convinrent d'un prix raisonnable pour le poivre, & Van Neck se proposa d'y laisser quelques-uns de ses gens pour commencer l'établissement d'un Comptoir. Ce ne fût pas néanmoins sans avoir quelque chose à souffrir, & beaucoup plus à redouter, de la jalousie des Portugais & des Siamois. Mais la prudence & le courage de Van Neck, soûtenus par ses présens, lui firent surmonter toutes les difficultés (m) (n).

1602.

Fête à laquelle Van Neck est invité.

SES peines fûrent mêlées d'ailleurs de quelque plaisir. Le 14 de Juin 1602, fût un jour de triomphe à Patane, & la Reine fit inviter l'Amiral Hollandois à cette fête avec les gens de sa fuite. Il y alla suivi de ses Commis, que les Indiens nommoient ses Gentilshommes (o), de *Roelof Roelofsz* Auteur du Journal, & de cinquante Mousquetaires, autant pour sa sûreté que pour faire honneur à la Reine. Près de quatre mille Habitans vinrent au-devant de lui, armés à leur manière, avec cent cinquante-six grands éléphans dont quelques-uns étoient magnifiquement équipés. La Reine étoit elle-même à la tête de cette troupe, avec la Princesse sa fille, montées toutes deux sur le même éléphant. Lorsque les Hollandois se fûrent appro-

(m) Pag. 180 & suiv.

(n) Cet article n'est pas assez détaillé dans l'Edition de Paris: Nous allons y suppléer d'après l'Original, dans cette Note.

Le 9, comme c'étoit le jour du Sabbat, & qu'il y est observé avec une grande exactitude, on ne fit point d'affaires. Le 10, l'on traita du prix du poivre avec le Sabandar. Comme il en demandoit quarante réales de huit pour la barre, les Hollandois, qui n'en offroient que vingt-quatre, firent semblant de vouloir partir. Mais ayant remarqué, que les Habitans verroient leur départ avec plaisir, ils envoyèrent le 13, un de leurs Commis pour sonder le Sabandar. Cet Officier lui ayant dit qu'ils étoient les maîtres de s'en aller ou de rester, le Commis repliqua qu'ils préféreroient de demeurer, si on vouloit leur donner le poivre à un prix raisonnable. Le Sabandar lui dit là-dessus, que si l'Amiral vouloit venir à terre, & apporter des présens, ils pourroient acheter & vendre à leur gré.

Enfin après quelques difficultés touchant la qualité des présens, on convint du prix du poivre, à trente réales de huit pour la *barre*, *babare*, ou *babar*, pesant trois cens quatre-vingt livres de Hollande, en payant de plus, cinq pour cent à la Reine, qui régala l'Amiral d'un beau présent. On résolut aussi de bâtir une maison pour les Hollandois, afin qu'ils y pûssent faire leur négoce, & on leur rendit trois de leurs Matelots qui s'étoient sauvés chez les Portugais. En même tems un Renégat Portugais vint trouver l'Amiral, pour le prier de l'emmener avec lui en Hollande, & pour l'avertir, que ceux de sa Nation cherchoient par toutes sortes de voyes, de nuire aux Hollandois. Ceux-ci fûrent aussi informés, que les Siamois avoient dessein de les attaquer par surprise. Sur cet avis, l'Amiral se disposa à les bien recevoir, & prit deux-cens Japonois à sa solde. Tous ces préparatifs, ayant fait connoître aux Siamois, que leur complot étoit découvert, ils en abandonnèrent l'exécution. Délivré de ce danger, l'Amiral eût encore le 26 de Mai 1602, une nouvelle allarme, causée par la vûe de deux grands Vaisseaux qui étoient à la rade; mais ses inquiétudes se changèrent en joye, lors qu'il eût appris que ces Vaisseaux étoient Zélandois. Add. & R. de l'A. *A.*

(o) Pag. 182.

approchés, douze de leurs Trompettes, fort galamment vêtus, avec des banderolles couleur d'orange à leurs instrumens, commencèrent à sonner sur l'air de la chanson *Guillaume de Nassau*. Cette fanfare surprit agréablement la Reine. Elle fit passer les Hollandois proche de son éléphant, pour se donner le plaisir de les considérer. Mais l'Auteur ne donne pas plus d'étendue à cette description (*p*).

Description de Patane.

Il observe que le Fauxbourg de Patane est aussi long que l'étoit, dit-il, l'ancienne Amsterdam, mais qu'il est fort étroit; & que de même, la Ville est étroite & longue. Elle est située par les six degrés cinquante-six minutes de latitude septentrionale. Du côté de la terre, elle est environnée d'un marais, & défendue à la manière du Pays, par une palissade de grandes poutres quarrées, un peu dégrossies seulement par les cotés, fort enfoncées en terre, & si proches qu'elles se touchent. Elles ne s'élèvent pas moins, au-dessus du rez-de-chaussée, que le grand mât d'un Vaisseau depuis le haut pont jusqu'à la hune. Du côté de la Mer, la Ville est fermée par une petite Rivière, qui coule le long des maisons. Elle ne manque pas d'artillerie (*q*); l'Auteur la met au rang, non-seulement des plus belles, mais des plus fortes Places des Indes. Les Siamois y ont trois Temples, ou Pagodes, dans l'un desquels on voyoit une statue dorée, de la hauteur d'un cheval, quoiqu'en figure d'homme assis, qui tenoit une main baissée & l'autre levée. De chaque côté, il avoit un grand dragon doré, & près de chaque dragon, une statue de pierre, dont l'une représentoit un homme & l'autre une femme, toutes deux les mains jointes. Dans le second Temple, on voyoit une autre Idole de la même figure, mais moitié dorée & moitié peinte en rouge. Celle du troisième Temple n'avoit qu'une raye dorée sur la poitrine. Derrière l'Autel de la dernière, on découvroit une autre petite Idole de figure humaine, avec une grosse tresse de cheveux sur la tête, qui avoit assez l'air d'une corne. Un Prêtre, qui invita quelques Hollandois à manger chez lui & qui leur fit beaucoup de caresses, leur dit que ces statues étoient le grand Dieu. Il avoit aussi dans sa maison, sur un petit autel, trois petites Idoles de métal, avec un rideau qui les couvroit. Son nom étoit *Brabala*. Mais comme il ignoroit le Portugais & le Malais, on ne pût tirer de lui d'autres lumières. La Mosquée des Habitans du Pays, qui sont Mahométans, étoit dorée avec beaucoup d'art (*r*).

Temples & Idoles des Siamois dans cette Ville.

Observations sur le Royaume de Patane.

Le Royaume de Patane est d'une grande étendue, & si peuplé (*s*) qu'il peut mettre sous les armes cent quatre-vingt mille hommes; mais la Nation n'est

(*p*) Pag. 187.

(*q*) L'Auteur dit que cette Ville est bien pourvûe de canon; qu'il y en a entr'autres un qui est très-grand, mais dont la culasse n'est pas assez épaisse à proportion; de-sorte que ce canon ne peut pas supporter autant de poudre que son calibre auroit pû faire, s'il eût été mieux compassé. R. de l'A. *A*.

(*r*) Pag. 188.

(*s*) Victor *Sprinckel*, premier Commis Hollandois à Patane, fût appellé à l'Assemblée des Etats, où les listes des Villes, des Bourgs & des Villages formoient ce nombre (1).

(1) Mr. Prevost auroit dû informer ses Lecteurs, que la description qu'il vient de donner de Patane, est tirée du Mémoire de *Sprinckel*, qui se trouvoit dans cette Ville en 1616. Ce Mémoire a été inséré dans la Collection Hollandoise. R. de l'A. *A*.

Van Neck. II. Voyage. 1602.

n'eſt pas naturellement guerrière. Patane & ſa banlieue ne contiennent pas néanmoins plus de dix mille Habitans, dont un tiers eſt compoſé de Malais ou de Mores, un tiers de Chinois ou de Métifs, c'eſt-à-dire, d'un mélange de diverſes Nations, & l'autre de Siamois, dont la plûpart habitent les champs & les cultivent. Les Patanois ont plus de Vaiſſeaux ſur Mer que Bantam, Johor, Pahan, & leurs autres voiſins. Ils entendent fort bien la Navigation; & leurs Rivières, qui ſont belles & en grand nombre, leur fourniſſent continuellement l'occaſion de l'exercer. Cependant ils ont un fond de pareſſe, qui leur donne de l'éloignement pour le travail; ſurtout les Malais, qui ne vivent que de leurs fruits & de leur pêche. Ils épouſent deux ou trois femmes, auxquelles ils joignent autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir. Les biens des perſonnes riches conſiſtent en domaines, & en eſclaves. Tous les arts & les métiers ſont exercés par les Chinois, qui ont auſſi le Commerce entre leurs mains. Leurs Facteurs ſont toûjours en voyage, & portent, dans toutes les parties des Indes, des porcelaines, des poeles, des chaudrons, toutes ſortes de fertures, des viandes ſéches & fumées, du poiſſon ſec & ſalé, diverſes ſortes de toiles, &c. En retour, ils apportent pluſieurs eſpèces de bois, pour la conſtruction des édifices, des rattangs, des cordages, du riz, des petits pois verds, de l'huile de noix de cocos, des fruits, des peaux de buſles, de vaches, de boucs, de cerfs, de lapins, de lièvres, &c. Ils vendent auſſi le poivre qui croît à Patane & dans quelques autres lieux voiſins; mais il y eſt toûjours un peu plus cher qu'à Bantam (t). Ils vendent auſſi des *Saroy-boura*. C'eſt le nom qu'ils donnent à certains nids d'oiſeaux, que les payſans vont chercher dans le creux des rochers, le long des Côtes de la Mer; marchandiſe ſi recherchée des Seigneurs & des perſonnes riches, qu'elle ſe vend à la Chine juſqu'à trois ou quatre piaſtres la livre (v).

Nids d'oiſeaux qui ſe mangent.

Le terroir de Patane eſt d'ailleurs très-fertile. Il abonde en riz, en beſtiaux & en volailles. Les paons y ſont fort communs, & les plumes de leur queue s'employent, pour ornement, autour des viandes qu'on ſert aux tables des Grands. Les cerfs, les lièvres & les lapins n'y ſont pas plus rares, non plus que les fruits & les oiſeaux ſauvages & privés. On compte, entre les principaux fruits, les durions, les mongaſtons, les ananas, les lanciats, les ramboutans, les piſſans, les grenades, les limons, les oranges, les *limons-gibol*, qui ſont une autre eſpèce d'orange venue de la Chine, les mamplans, les batians, & les centuls (x).

Tribut que Patane paye au Roi de Siam.

Les Rois de Patane payent au Roi de Siam, le tribut annuel d'une fleur d'or, & de quelques habits de velours ou d'écarlate. La Reine, qui gouvernoit l'Etat depuis la mort de ſon mari, étoit âgée d'environ cinquante ans. Elle paſſoit preſque tout le jour dans ſon Palais avec ſes femmes d'honneur, à qui cette qualité ôtoit le pouvoir de ſe marier. Lorſqu'elle ſortoit du Palais, ſa ſuite étoit toûjours fort nombreuſe. Si elle s'arrêtoit dans quelqu'autre lieu, elle y traitoit avec profuſion tous ceux qui l'avoient accompagnée. Lorſque les Hollandois allèrent prendre congé d'elle, & qu'ils lui recommandèrent les Facteurs qu'ils laiſſoient dans ſes Etats, elle leur promit

Caractère de la Reine de Patane.

(t) Pag. 189. & ſuiv. (v) Pag. 191. (x) Pag. 192.

promit une protection constante, mais à condition que leur conduite répondît à ses espérances, & sur-tout qu'ils ne tombâssent jamais dans l'yvresse. Elle leur fit des excuses de ne les avoir pas traités assez souvent. C'étoit, dit-elle, un devoir de civilité qui convenoit à une femme. Elle les pria de revenir à Patane, chaque fois qu'ils feroient le Voyage des Indes. En disant le dernier adieu à l'Amiral, elle lui fit présent d'un poignard doré; elle lui recommanda de secourir les Vaisseaux de Patane, dans les occasions qui pourroient s'offrir. Enfin, il ne manqua rien aux témoignages de sa bonté & de sa politesse (y). (z).

VAN NECK. II. Voyage. 1602.

VAN NECK quitta la rade de Patane le 23 d'Août 1602, avec deux Vaisseaux de Zélande qui y étoient arrivés pendant son séjour, & qui devoient revenir de conserve avec lui (a). Mais s'étant séparé d'eux à Bantam, il continua sa route jusqu'au 23 Janvier 1603, que se trouvant à la hauteur de trente-trois degrés, il crût, suivant l'estime, être Sud & Nord avec la pointe occidentale de Madagascar. Le 13 du mois de Février, il découvrit deux voiles, qu'il prit pour les deux Vaisseaux Zélandois, dont il s'étoit séparé à Bantam. Mais ayant reconnu que c'étoit un François (b) & un Anglois, il apprit d'eux qu'ils venoient d'Achin. L'Anglois avoit sa charge de poivre, & le François n'avoit pû s'en procurer plus de quinze lastes. Mais ils étoient tous deux en fort bon état; au-lieu que le Vaisseau de Van Neck étoit en proye aux maladies, à la faim, à la soif & presqu'au désespoir. De cent vingt-deux hommes, on en comptoit vingt au plus qui fûssent capables de travail. L'Isle de Ste. Hélene, où l'on relâcha le 2 de Mars, apporta du soulagement aux malades. Mais après avoir passé la Ligne, les deux Vaisseaux retombèrent dans la même infortune. L'équipage du *Goude* se vît réduit à mettre la girouette pour signal de péril, parce que tout

1603.

Retour de Van Neck en Hollande.

(y) Pag. 194. & suiv.

(z) Cet article est presque tout tiré de *Gottard Artus*, qui est cité dans l'Original, & qui nous fournit encore les particularités suivantes, que nous avons crû devoir ajoûter à la narration de Mr. Prevost.

La Ville de Patane est située le long du rivage de la Mer. Elle a près d'une demi lieue de long, mais son port en est éloigné aussi d'une demi lieue. Les maisons sont faites de bois & de roseaux, & bien bâties. Le Palais royal, & les appartemens du Grand-Maître, sont environnés d'une forte palissade, qui les sépare du reste de la Ville. La Mosquée est bâtie de briques.

Les Habitans ont le teint cendré. Ils sont d'ailleurs bien faits, orgueilleux & fiers, comme on peut le remarquer à leur démarche, & à la quantité de domestiques dont ils se font suivre, lorsqu'ils sortent. Ils sont cependant familiers & civils dans leurs discours, & peu magnifiques dans leurs habits. Ils poussent la jalousie au point de ne permettre pas, même à leurs amis, de voir ni leurs femmes, ni leurs filles.

L'Adultére est puni de mort à Patane, & dans les autres Pays voisins. Le Père, ou le plus proche parent du criminel, est obligé de faire l'exécution, mais le coupable choisit le genre de suplice dont il veut mourir. Cette sévérité n'empêche cependant pas que ce vice n'y soit toûjours très-commun.

On parle quatre langues à Patane, le Patanois, le Siamois, le Malais, & le Chinois. L'air de ce Pays est sain, quoique très-chaud. L'Été commmence en Février & dure jusqu'à la fin d'Octobre. Pendant les mois de Novembre, de Décembre & de Janvier, qui sont les trois mois d'Hiver, il pleut continuellement & il règne un vent de Nord-Est très-violent. Add. & R. de l'A. *A.*

(a) Le 14 de Septembre, ils passèrent devant Pahan, qu'ils trouvèrent située par les trois degrés six minutes de latitude Nord, quoique dans les Cartes elle soit marquée par les quatre degrés. R. de l'A. *A.*

(b) C'étoit le second Vaisseau du Voyage de *Pyrard*. Voyez ci dessous.

Van Neck. II. Voyage. 1603.

tout le monde étoit si foible qu'il n'y avoit plus personne en état de gouverner. L'*Amsterdam* y envoya quatre hommes, quoiqu'il ne fût guères lui-même dans une situation plus heureuse. Ils n'y trouvèrent que des objets de douleur & de compassion. On y avoit perdu quantité d'hommes; & le nombre de ceux qui résistoient encore aux maladies, n'étoit que de douze, en y comprenant le Pilote & les Commis. Wernaert Van der Does, premier Facteur de Ternate dans l'origine du Comptoir (*c*), & fils du Seigneur de *Noortwick*, mourût sur l'*Amsterdam* (*d*). Après avoir été long-tems dans une misérable extrêmité, les deux Vaisseaux relâchèrent enfin à Portland en Angleterre, d'où ils allèrent mouiller le 15 de Juillet 1604, devant Rammekens en Zélande (*e*).

1604.

Voyage & retour des trois autres Vaisseaux de Van Neck.

Six semaines après, on vît arriver au Texel, avec une pleine cargaison, les trois autres Vaisseaux qui étoient partis depuis quatre ans, sous les ordres de Van Neck, & qu'il avoit laissés derrière lui vers l'Isle d'Annobon. Ils avoient fait le Voyage avec plus de bonheur que de conduite. Le 12 de Juin 1601, s'étant présentés sur la Côte de Sumatra, dans un tems où le souvenir de Van Caerden y rendoit encore les Hollandois fort odieux, ils avoient été repoussés avec une violence qui leur avoit coûté trois de leurs gens. De là diverses agitations les avoient conduits jusqu'au Royaume de Camboye, où loin d'être traités plus favorablement, ils avoient eû vingt-trois hommes massacrés par leur imprudence. Leur Amiral même ayant été retenu prisonnier par les Indiens, n'avoit obtenu la liberté qu'à des conditions humiliantes. Ils s'étoient rendus à Kayhan, où ils avoient couru les mêmes dangers. Enfin ils n'avoient trouvé de faveur que sur la Côte de Patane, après avoir appris que Van Neck s'y étoit arrêté long-tems, & qu'il y avoit laissé quelques Hollandois pour l'établissement du Commerce. Les trois Navires y avoient pris leur charge de poivre; mais le *Haerlem* ne s'étant pas trouvé en état de finir le Voyage, on avoit été contraint de le décharger & de le livrer aux flammes. Cependant ayant remis à la voile, avec deux autres Vaisseaux Hollandois qui revenoient de la Chine & qui avoient enlevé une Caraque Portugaise richement chargée, ils apportèrent à la Compagnie une heureuse augmentation de joye & de richesses (*f*) (*g*).

Voya-

(*c*) Mr. Prevost ajoûte celà de son chef. Le premier Facteur de Ternate est nommé plus haut *François* (1); & il n'y a pas un mot dans le Journal, qui autorise à dire que ce *Wernaert* fût la même personne. R. d. E.

(*d*) Pag. 211 & 212.

(*e*) Pag. 213.

(*f*) Pag 220 & précédentes.

(*g*) Cet Article nous ayant parû beaucoup trop abrégé dans l'Edition de Paris, nous avons crû devoir y suppléer, en ajoûtant ce qui suit, d'après l'Original.

Le 5 d'Août, ils reuirent à la voile pour gagner Bantam, où ils mouillèrent le 9. Ils partirent le 20, & le lendemain ils virent une multitude d'Isles sur leur route. Le 26, ils eûrent la vûe de *Lucifare*. Trois heures après, ils fûrent sur la Côte de Sumatra, & le soir sur celle de l'Isle de *Banca*. Ayant continué leur route, ils se trouvèrent le 6 de Septembre, sur la Côte de l'Isle de *Pulo Candor*. Le 10, ils mouillèrent près de la Côte de Camboye. Le 26, ayant remis à la voile, on doubla un Cap, où l'on descendit le lendemain. Ceux qui étoient allés à terre fûrent d'abord bien reçûs par les Habitans. Le pére du Roi vint à bord du Vaisseau de l'Amiral, qui s'en retourna le soir avec ce Prince. Mais le 12 de Janvier 1602, les Habitans firent une conspiration pour s'emparer des Vaisseaux. S'ils ne pûrent réüssir dans leur dessein, ils massacré-

(1) Valentyn dit même qu'il étoit prisonnier à Tocban en 1603.

facrérent vingt-trois Hollandois qu'ils avoient engagés par leurs promesses & par leurs flatteries, à venir à terre; & ils en empoisonnèrent douze autres à bord du *Haerlem*. En même tems, l'Amiral & le premier Commis qui étoient aussi allez à terre, fûrent arrêtés, & l'on ne pût obtenir leur élargissement, qu'en donnant deux piéces de canon, & en rendant les prisonniers qu'on avoit faits, par voye de représailles.

Le 23, ils s'éloignérent un peu de ce parage, & quelques jours après, ils fûrent visités par le Commandant d'une autre Place, qui avoit averti les Hollandois de ce qui se tramoit contr'eux, mais dont ils avoient méprisé les avis. Le 14 de Mars, un des Commis remonta la Riviére *Senfie*, pour aller à *Tatchim*, & y acheter du poivre. Ayant remis à la voile, ils relâchérent à *Kayban*, le 8 de Novembre. On les avertit d'être sur leurs gardes, parce que le Roi avoit formé le dessein de surprendre leurs Vaisseaux. Ce Prince leur ayant ensuite assez fait connoître, qu'il n'étoit pas dans l'intention de leur livrer le poivre qu'ils avoient acheté, ils s'en vengérent en pillant & en brûlant un de ses Villages.

Le 21, ils remirent à la voile, & le 28, ils se rendirent sur la Côte de Patane. Le Roi de *Bordelon* leur fit d'abord savoir, que l'Amiral Van Neck y avoit laissé du monde pour trafiquer. Le 10 de Juillet, deux autres Vaisseaux Hollandois qui alloient à la Chine, vinrent mouiller auprès d'eux. Enfin après sept mois de séjour sur cette Côte, l'Amiral ayant pris toute sa charge & celle des autres Vaisseaux qui étoient sous ses ordres, en partit le 6 de Septembre; mais le *Haerlem* n'étant pas en état de faire le Voyage, on fût obligé de le brûler après l'avoir déchargé. Le 24, ils remirent à la voile, après avoir salué la vieille Reine de *Jor* ou *Johor* avec toute sa Cour. Le 15 de Novembre, ils mouillérent à la rade de Bantam, d'où ils partirent le 27 de Janvier 1604, en compagnie de l'*Erasme de Rotterdam*. Ce Vaisseau étoit commandé par Corneille *Van der Veen*, qui revenoit de la Chine, & qui avoit pris en chemin, une Caraque Espagnole avec toute sa charge. Le reste de leur Voyage n'offre rien de remarquable. Ils arrivérent heureusement au Texel le 30 d'Août, au bout de quatre années. Add. & R. de l'A. *A*.

§. II.

Voyage de deux Vaisseaux Hollandois au Royaume d'Achin, dans l'Isle de Sumatra.

VOYAGE AU ROYAUME D'ACHIN. 1600. Introduction.

DANS le dessein qu'on s'est proposé, de mettre, autant qu'il est possible, entre des Relations qui n'ont guères d'autre rapport ensemble que par le fond du sujet, une espèce d'ordre historique qui puisse servir du moins à faire connoître les progrès de chaque Nation dans leurs Etablissemens & dans leur Commerce, c'est ici que doit se présenter le Voyage de deux Vaisseaux Hollandois (*a*), partis en 1600, de conserve avec la Flotte de l'Amiral Van Neck, & destinés pour Achin (*b*). Les disgraces qu'on a vû essuyer dans ce Port, à Van Caerden & à quelques autres Hollandois, doivent donner de la curiosité pour les suites de leurs differends, & l'intérêt en doit même augmenter pour le sort de deux Vaisseaux, qui, sans être informés de ces événemens, alloient s'exposer aux mêmes périls dans des lieux où la Nation Hollandoise étoit devenue fort odieuse.

Triste & longue navigation.

LEUR navigation n'a de remarquable qu'un excès de misère, causée par la faim & la soif, qui donna lieu à quelques séditions d'un dangereux exemple. Dès le 15 de Juillet, c'est-à-dire, environ trois semaines après leur départ, la crainte du mauvais tems, qui leur avoit déjà causé de l'embarras dans la route, ayant porté le Conseil [à réduire les rations à dix livres de

(*a*) Ils étoient pour le compte de la nouvelle Compagnie, composée de Marchands la plûpart Brabançons. Ces deux Vaisseaux, chacun du port de six-cens tonneaux, se nommoient l'*Aigle blanc* & l'*Aigle noir*.

(*b*) Cette Flotte étoit composée de six Vaisseaux de l'ancienne Compagnie. R. de l'A. *A*.

Voyage au Royaume d'Achin. 1600. Trois révoltes extraordinaires.

de poisson par jour pour soixante & dix-sept hommes, & à rétrancher entiérement le beurre & le fromage (c),] vingt-quatre ou vingt-cinq Matelots conspirèrent de déserter pendant la nuit. Ils se saisirent des piques, & quelques-uns montèrent dans la galerie, pour aller demarrer le canot, qui étoit à la toûe derrière le Vaisseau. Cependant leur dessein fût prévenu, & le Capitaine leur proposa des rations plus fortes. Plusieurs se laissèrent vaincre. Mais les autres se défiant de cette offre & craignant que dans la suite on n'arrêtât leurs gages pour leur faire payer ce qui étoit au-dessus du premier réglement, demeurèrent fermes dans leur résolution. Un d'entr'eux se jetta dans la Mer pour gagner la Côte d'Angleterre à la nage, & son exemple entraîna onze de ses Compagnons. Le Capitaine les suivit dans la Chaloupe. Quoiqu'ils fûssent déjà au rivage, ils se rendirent enfin à la promesse d'un pardon général & d'une plus forte ration. Le Chirurgien, qui étoit yvre, fût le seul qui s'obstina; mais il fût jetté malgré lui dans la Chaloupe & reconduit à bord (d). On apprend dans ce récit, combien l'obéïssance est contrainte sur Mer, & par conséquent ce qu'il en coûte aux Officiers pour contenir les Matelots dans la soûmission. Le mal est encore plus dangereux, lorsqu'il vient de ceux mêmes qui sont établis pour le reprimer, & l'Auteur veut nous apprendre par le second exemple, qu'on n'y peut apporter un remède trop sévère & trop prompt. Les deux Vaisseaux Brabançons s'étant séparés de la Flotte de Van Neck, *Jansz*, Prévôt d'un des deux bords, obligé par son office à faire régner l'ordre, fût le premier qui se plaignit outrageusement de la mauvaise qualité des nourritures. Cette violence le fit mettre aux fers, avec la résolution de lui faire son procès. Quelques jours après, les deux Vaisseaux ayant relâché dans l'Isle d'Annobon, il fût condamné par le Conseil à être déserté (e). On le conduisit au rivage vers le soir; mais le Gouverneur Portugais n'ayant pas voulu permettre qu'on le fit descendre, il fût mené vers une autre pointe de l'Isle, où les Habitans s'opposèrent encore à l'approche de la Chaloupe. On ne voulût point employer la violence, dans un lieu d'où les Hollandois espéroient de tirer des rafraîchissemens, & l'exécution de la sentence fût suspendue jusqu'au départ. Alors on donna quelques hardes au criminel, avec un sac rempli de pain; & sans autre secours, il fût abandonné sur une pointe où l'on n'avoit vû paroître personne (f).

[Le 31 de Septembre, les deux Vaisseaux quittèrent la rade d'Annobon, laissant la Flotte de Van Neck derrière eux. Cette Isle est située par le premier degré quarante minutes de latitude. Le 22 de Décembre, ils doublèrent le
1601. Cap de Bonne-Espérance, & le 14 de Janvier 1601, ils découvrirent l'Isle de Madagascar. Le 19, ils eûrent du gros tems qui dura jusqu'au 4 de Février, & qui incommoda fort les voiles des Vaisseaux. Comme ils commençoient à manquer d'eau, les équipages vouloient qu'on relâchât à Madagascar, pour en prendre une nouvelle provision. Mais comme il est défendu expressément par le Réglement de Marine, de relâcher en aucun endroit,

(c) Add. de l'A. *A*.
(d) Voyage de deux Vaisseaux à Achin, *ubi sup.* Tome II. pag. 280.
(e) *Ibid.* pag. 291, 292.
(f) *Ibid.*

droit, sans une extrême nécessité, on promit aux équipages, pour les tranquiliser, que si on étoit obligé de retrancher les rations d'eau, on augmenteroit celles de vin, & on leur tint parole.

VOYAGE AU ROYAUME D'ACHIN. 1601.

Le 2 de Mars, il s'éleva une tempête si violente, qu'on fût obligé de couper le grand mât d'un des Vaisseaux, & que deux canots s'étant démarrés, allèrent donner contre un sabord & l'ouvrirent. L'eau y entra en si grande quantité, que ce ne fût qu'avec beaucoup de peine, & à force de pomper & de puiser, qu'ils vinrent à bout d'empêcher leur Vaisseau de couler à fond (g).]

Courage brutal de trois Matelots Hollandois.

La troisième révolte fait prendre une étrange idée du caractère des Matelots Hollandois. Trois d'entr'eux, nommés *Hendrikfz*, *Jacobfz* & *Woutersz*, ayant été mis aux fers pour quelque mutinerie, les deux premiers trouvèrent le moyen de s'en délivrer, & se rendirent audacieusement à la chambre du Capitaine, pour demander qu'on leur fit justice & qu'on prononçât leur sentence. Le Conseil assemblé leur ordonna d'attendre & de retourner à leur prison. Ils refusèrent d'obéïr, en protestant que la nécessité d'attendre leur paroissoit plus insuportable que la mort, & qu'ils vouloient être jugés. Cette réponse n'ayant passé que pour une ridicule bravade, ils allèrent tirer des fers leur troisième Compagnon, & s'étant emparés tous trois, fort adroitement, de la chambre aux poudres, ils s'y mirent en défense, avec menace de mettre le feu aux poudres, si le Conseil ne leur faisoit pas une composition avantageuse (h). Ils chassèrent deux Canoniers, qui étoient de garde & tirèrent un baril de poudre. Mais dans la chaleur d'une si furieuse entreprise, ils n'avoient pas eû la précaution de prendre du feu. Un d'entr'eux, qui sortit pour en faire, fût saisi & lié pieds & mains à un canon. Les deux autres n'en parûrent pas moins disposés à se défendre; mais ils perdirent courage contre le nombre, & leur sentence fût prononcée le 20 d'Avril. On condamna les deux plus mutins à passer par les armes, & le troisième à souffrir trois fois la grande calle par dessous la quille; ce qui fût exécuté le 23 (i).

Arrivée des Vaisseaux dans l'Isle de Sumatra.

Après avoir tenu la Mer pendant plus d'un an, & perdu quarante-un hommes par les maladies, les Hollandois arrivèrent le 31 de Juillet dans un Port de l'Isle de Sumatra, que l'Auteur n'a pas nommé (k), mais qui leur parût un lieu de délices à la fin d'un si pénible Voyage. Quelques Pirogues Indiennes leur apportèrent d'abord, diverses sortes de rafraîchissemens, qui fûrent troqués pour de viles marchandises. Mais un Capitaine du Pays étant venu à bord, avec un Interprete qui parloit un peu le Portugais, leur fit demander qui ils étoient & quel étoit leur dessein. Comme ils ignoroient encore la fâcheuse avanture des Zélandois & de Van Caerden, ils répondirent qu'ils étoient des Marchands Hollandois, partis de leur Pays pour apporter des marchandises aux Indes & pour y acheter du poivre.

(g) Add. de l'A. *A*.
(h) Pag. 294.
(i) *Ibid.* & pag. 295.
(k) Pag. 299. On verra dans la suite que c'est *Tikou*.

Voyage au Royaume d'Achin. 1601.

poivre. On leur répondit qu'ils trouveroient facilement de quoi charger les deux Vaisseaux.

Trahison des Insulaires.

Ils commencèrent à traiter dans cette espérance. Le prix du poivre fût réglé. Plusieurs Marchands & quantité de Matelots des deux bords fûrent invités à descendre sous divers prétextes. On les fit même consentir à prendre une loge dans la Ville. Mais les Officiers Indiens ne pensoient qu'à les trahir. Un jour que les trois Marchands, nommés *Pieterfz*, *Loft* & *Senescal*, revenoient des Vaisseaux à la loge, ils y fûrent arrêtés tumultueusement, avec le chagrin d'apprendre que plusieurs de leurs Compagnons avoient été massacrés, & que le reste étoit dans les fers. Ils fûrent liés eux-mêmes; & les Habitans se disputoient entr'eux le droit de les emmener, dans l'espérance d'en tirer une grosse rançon. Cependant quelques-uns paroissoient les plaindre; tandis que d'autres employoient toutes sortes de ruses pour sçavoir d'eux combien il restoit de gens sur les deux Vaisseaux (*l*).

Plusieurs Hollandois tués ou prisonniers.

On leur ôta jusqu'à la liberté d'informer leurs Officiers du malheur qui leur étoit arrivé, & cette contrainte auroit duré plus long-tems, si leurs blessures n'eûssent fait craindre aux Indiens de perdre par leur mort, le prix qu'ils espéroient pour leur liberté. On leur permit enfin d'écrire à bord, que cinq de leurs Compagnons avoient été tués, & qu'on mettoit la rançon des autres à trois mille piéces de huit; sur quoi l'on offroit néanmoins de rabattre le prix des marchandises, qui montoient à seize cens. A cette condition, on offroit aux Hollandois des deux Vaisseaux, la liberté du Commerce. [Les Insulaires renvoyèrent en même tems à bord, par compassion, un homme qui étoit dangereusement blessé (*m*).]

Ressentiment du Roi d'Achin contre les Hollandois.

Cependant les prisonniers fûrent transférés dans la maison du Gouverneur, pour y demeurer jusqu'au payement de leur rançon, ou pour être conduits à la Cour d'Achin. Quelques Indiens crûrent les consoler beaucoup, en leur apprenant la cause de leur malheur. Ils leur racontèrent que deux Vaisseaux de leur Nation avoient emporté mille barres de poivre sans les avoir payées, & que pour se dédommager de cette perte, le Roi étoit résolu de faire arrêter tous les Hollandois.

Le Conseil des deux Vaisseaux chargea un Marchand, nommé *Ravink*, d'aller représenter au Gouverneur, qu'après avoir fait périr cinq hommes & s'être saisi d'un grand nombre de marchandises, il n'y avoit pas de justice à demander une si grosse somme pour la rançon des prisonniers; que c'étoit de bonne foi & sur la confiance qu'on avoit crû devoir aux Habitans, qu'on avoit entrepris de négocier avec eux; qu'on ne leur avoit donné aucun sujet de reproche, & qu'à l'égard du poivre, que d'autres Marchands leur avoient enlevé sans payer, on étoit persuadé que cette accusation regardoit les Anglois (*n*).

Loin

(*l*) Pag. 301. & suiv.
(*m*) Add. de l'A. *A*.
(*n*) Voyez ci-dessus la Relation de Van Caerden, où les mêmes Hollandois, dont le Roi d'Achin se croyoit offensé, avoient parû choqués d'être pris pour des Anglois. Ces deux Relations demandent d'être lûes successivement.

Voyage au Royaume d'Achin. 1601.

Loin de se rendre, le Gouverneur soûtint avec fermeté, que c'étoit la même Nation, la même langue, les mêmes vètemens, & que des Marchands du même Pays ne devoient pas ignorer ce qui appartenoit à leurs intérets communs. Ravink fût renvoyé avec cette réponse, accompagné d'un Interprête pour la confirmer. Le Conseil des Vaisseaux, envisageant les difficultés d'un œil tout différent, consentit au payement de la rançon, & fit offrir d'envoyer ce qui restoit à payer. Mais il s'éleva un autre obstacle de la part du Conseil de la Ville, qui se plaignit de n'avoir eû aucune connoissance de ces propositions, & qui prétendit que les marchandises des Hollandois ayant déja été confisquées & distribuées, ne devoient pas être comprises dans le Traité. Il demanda que sans égard aux marchandises, les Hollandois laissâssent le plus grand de leurs deux Vaisseaux pour la rançon des prisonniers, ou qu'ils payâssent quatre mille piéces de huit. Ravink étant tombe malade à bord, la négociation fût interrompue pendant quelques jours, d'autant plus qu'aucun des Habitans ne vouloit porter ces nouvelles demandes aux Hollandois, dans la crainte d'etre arrêté sur les Vaisseaux. Un des prisonniers obtint enfin la permission de s'y rendre. Il étoit chargé par les Habitans, d'expliquer leurs prétentions; & par ses Compagnons, de prier leurs Officiers d'enlever des Indiens & des Jonques, ou d'effrayer la Ville par le bruit du canon. Le Conseil des Vaisseaux ne fit qu'une réponse vague aux Habitans; mais exhortant les prisonniers à ne rien épargner pour leur délivrance, il les fit avertir, qu'on enverroit la nuit, une Chaloupe & un Canot à l'embouchure de la Rivière, soit pour recevoir ceux d'entr'eux qui pourroient s'échapper, soit pour enlever quelques Habitans. Cette résolution fût exécutée; mais les Indiens ayant remarqué que l'entrée de leur Rivière étoit gardée pendant la nuit, il arriva non-seulement qu'ils eûrent plus d'éloignement pour se rendre à bord, mais qu'ils refusèrent aussi à leurs Captifs, la permission d'y envoyer, & que toutes les communications fûrent absolument interrompues (o).

Loix tyranniques qu'on veut leur imposer.

On étoit au 21 du mois d'Août. Les deux Vaisseaux ne recevant plus de lettres des prisonniers, prirent le parti de lever l'ancre; triste nouvelle pour des malheureux qui languissoient dans un dur esclavage (p). Cependant ils se flattèrent que les Vaisseaux n'avoient fait voile que pour prendre des Jonques ou des Indiens, & qu'ils reviendroient après s'être mis en état de les délivrer. Mais ils fûrent trompés dans cette attente. Leur désespoir fût qu'en partant, le Conseil n'eût pas donné du moins quelque signal. Ils auroient entrepris de se sauver à la nage. Leur respect pour la négociation, avoit eû la force de les arrêter, dans la crainte qu'on ne leur reprochât de l'avoir troublée par des tentatives indiscrétes. Ils s'accusèrent amèrement d'avoir fait le sacrifice de leur liberté, à l'espérance d'obtenir celle du Commerce.

Les prisonniers Hollandois sont abandonnés de leurs Vaisseaux.

Ils étoient au nombre de douze, six de chaque Vaisseau, dépourvûs de toutes les commodités de la vie, & même de vetemens, dont quelques-uns n'avoient pas assez pour couvrir leur nudité. Le lieu dans lequel ils se voyoient abandonnés, étoit un Canton détourné & sans Commerce. Il n'y passoit

Leur situation.

(o) Pag. 304 & 305.

(p) Pag. 306.

VOYAGE AU ROYAUME D'ACHIN. 1601.

Complot qu'ils forment pour leur fuite.

paſſoit point d'étrangers, dont ils pûſſent eſpérer du ſecours ou de la conſolation. Dans une ſituation ſi triſte, où ils ne pouvoient plus rien attendre que d'eux-mêmes, ils délibérèrent enſemble ſur les moyens de ſe dérober à l'eſclavage. Depuis le départ des deux Vaiſſeaux, ils étoient moins obſervés, & leurs maîtres ne leur refuſoient pas la liberté de ſe voir entr'eux. Quelques-uns s'étant communiqué leurs idées, réſolurent de ſaiſir l'occaſion d'une Jonque Malabare, qui étoit arrivée dans la rade & dont le Patron les traitoit civilement. Ils s'imaginèrent qu'en ſe rendant quelque jour ſur la Jonque, ſous prétexte de la viſiter, ils pourroient s'emparer de quelque barque ou de quelque canot qui ſerviroit à leur ſuite (q).

Sages repréſentations d'un Malabare.

DEUX d'entr'eux ſe chargèrent d'aller d'abord à la Jonque. Ils s'ouvrirent au Patron Malabare & lui demandèrent conſeil. Loin de condamner leur deſſein, il admira le courage qui leur faiſoit tout entreprendre pour ſortir de leurs chaînes & pour éviter de tomber entre les mains des Portugais, qui vivoient dans une grande correſpondance avec le Roi d'Achin. Il leur repréſenta ſeulement, que dans une entrepriſe dont leur vie paroiſſoit dépendre, ils ne pouvoient obſerver trop de meſures, & qu'ils devoient régarder comme un grand obſtacle, de ne pas ſçavoir la route de Bantam, qui étoit d'environ cent lieues, ſur une Côte dangereuſe, où l'on rencontroit ſouvent des Pyrates, qui paſſoient pour Antropophages & dont on ne pouvoit attendre de plus grande faveur qu'une rigoureuſe ſervitude. Cette affreuſe peinture ne fût pas capable de les réfroidir. Ils promirent au Patron que ſi la fortune leur étoit favorable, ils le rembourſeroient avantageuſement de tous ſes fraix; & ſur cette aſſûrance, les Malabares leur promirent tout le ſecours qui dépendoit d'eux, tel que de faire force de voiles, de leur fournir de l'eau, des vivres, des rames, des fuſils, des javelines & des boucliers (r).

APRÈS de ſi heureuſes conventions, les deux Captifs aſſemblèrent leurs Compagnons pendant la nuit. Ce récit les combla de joye. Ils réſolurent enſemble de ſe ſaiſir de leur propre Chaloupe, qui étoit demeurée dans la Rivière, ou de quelques-unes des barques Indiennes, qui y étoient en aſſez grand nombre. Ils élûrent pour Capitaine, à la pluralité des voix, Guillaume *Seneſcal*, auquel ils prêtèrent ſerment d'obéïſſance & de fidélité. Ils convinrent auſſi que ſi quelqu'un d'entr'eux prenoit la fuite, il ſeroit permis aux autres de le tuer. Le Malabare, à qui toutes leurs réſolutions fûrent communiquées dès le lendemain, paroiſſant ferme dans le deſſein de les ſervir, l'exécution fût règlée pour le jour ſuivant. Cependant, comme leur Chaloupe étoit ſans agrets & qu'il falloit employer la force pour ſe rendre maîtres d'une autre barque, ils ſe munirent, au défaut d'armes, chacun d'un gros levier. Le Patron leur recommanda de prendre le tems de la nuit ſuivante, quoiqu'il parût étonné de leur hardieſſe, & qu'il ne ceſſât pas d'admirer ce qu'ils ôſoient entreprendre avec ſi peu de forces & ſans armes (s).

Pourquoi leur complot eſt ſans effet.

CE fût parmi ces témoignages d'étonnement, qu'il lui vint à l'eſprit de leur demander ſi *Pieterſz*, leur premier Commis, étoit dans le projet de leur

(q) Pag. 307. & ſuiv. (r) Pag. 307 & 308. (s) *Ibidem.*

leur fuite. Ils lui répondirent qu'il n'en avoit aucune connoiſſance. En effet, ils avoient compris qu'il ſeroit trop difficile de le ſauver, parce qu'il étoit plus étroitement gardé que les autres & qu'ils craignoient qu'on n'apportât plus de diligence à le reprendre. D'ailleurs ils n'étoient pas bien diſpoſés pour lui, depuis qu'ils croyoient avoir une partie de leur infortune à lui reprocher. Cependant le Patron leur ayant déclaré qu'il ne les aſſiſteroit pas ſi Pieterſz n'étoit avec eux, & qu'il vouloit ſe faire honneur à Bantam, d'avoir délivré un Officier de conſidération, ils fûrent obligés de s'ouvrir au Commis, qui apprît leur réſolution avec beaucoup de joye. Mais une autre difficulté fit changer abſolument les diſpoſitions des Malabares. Ils s'apperçûrent que les Habitans de la Ville avoient mis une garde ſur le rivage, pour obſerver leurs priſonniers. Cet obſtacle leur parût ſi invincible, qu'ils renoncèrent entièrement à ſe mêler d'une affaire ſi délicate (t).

Voyage au Royaume d'Achin. 1601.

Leur déſeſpoir.

Les Hollandois, retombés dans le déſeſpoir, eſſuyèrent pendant quelques mois, tout ce que le chagrin & la miſère ont de plus inſupportable. Nuit & jour ils formoient de nouveaux projets, avec la douleur de les voir toûjours manquer par quelque fâcheuſe circonſtance. S'il leur reſtoit quelque reſſource, elle n'étoit que dans l'eſpérance de voir repaſſer leurs Vaiſſeaux pour les racheter, lorſqu'ils auroient achevé leur cargaiſon. Quelquefois les Habitans leur diſoient, que le Roi d'Achin étoit réſolu de faire la paix avec les Hollandois & de leur accorder la liberté du Commerce. Mais c'étoit inſulter à leurs peines; car d'autres venoient les aſſûrer auſſitôt, qu'ils devoient être transferés à Achin, où ils ſeroient forcés de renier leur foi, s'ils n'aimoient mieux être expoſés aux éléphans ou vendus aux Portugais pour l'eſclavage. Ces diſcours, à la verité, n'étoient que des bruits populaires. Le Gouverneur, à qui ils en faiſoient des plaintes, menaçoit de punir ceux qui les entretenoient de ces fables. Il les aſſûroit même, que le Roi aimoit peu les Portugais, & que malgré la liberté qu'il leur accordoit d'exercer le Commerce dans ſes Etats, il n'avoit jamais ceſſé de ſe défier d'eux. L'opinion qu'il en avoit fût bien-tôt juſtifiée. Vers le même tems, une Flotte Portugaiſe de plus de ſoixante voiles parût ſur les Côtes d'Achin, pour exiger du Roi la ceſſion d'une Iſle où ils vouloient bâtir un Fort, ſous prétexte d'aſſûrer leur Commerce contre les prétentions des Hollandois (v). Le Roi leur refuſa ce qu'ils ôſoient demander avec tant de hauteur, & ne leur permit pas même de faire de l'eau dans ſes Rivières. Mais il conçût que s'il n'avoit toûjours les yeux ouverts pour ſa défenſe, il ne devoit s'attendre de leur part à rien moins qu'une invaſion. Cependant la Flotte Portugaiſe ſe retira ſans avoir rien entrepris (x).

Le Roi d'Achin ſe défie des Portugais avec raiſon.

Les priſonniers Hollandois ſe reſſentirent de cet événement, par l'ordre que le Roi donna de les mieux traiter. Mais il fût ſi mal exécuté, qu'un de leurs Compagnons mourût d'un flux de ſang. Au milieu de tant d'inquiétude & d'ennui, le 6 d'Octobre leur apporta de nouvelles eſpérances. Quelques-uns d'entr'eux ayant obſervé une petite barque qui étoit prête à mettre à la voile, ils prirent tous la réſolution de s'en ſaiſir. Le tems leur parût

Autre complot des priſonniers Hollandois.

(t) Pag. 309. & ſuiv.

(v) Pag. 311.

(x) *Ibidem.*

Voyage au Royaume d'Achin. 1601.

parût favorable, parce que la Lune étant nouvelle & les nuits fort pluvieuses, la garde étoit devenûe moins exacte (*y*).

Ils convinrent de se rassembler sur le rivage à minuit. Tous s'y trouvèrent, à l'exception de deux, Pierre *Cornelisz* & un Contre-Maître nommé Jean *Drod*, qui faisoient l'arrière-garde. On les attendit l'espace d'une heure. Mais un bruit qui se fit entendre alors dans le Village, jetta ces malheureux fugitifs dans un extrême embarras. Ils regrettoient mortellement d'abandonner leurs deux Compagnons. Cependant comme le bruit croissoit, ils s'encouragèrent à pousser leur entreprise. Les barques étoient à quelque distance du rivage. Ils se mirent dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour se rendre à celle où ils avoient attaché leurs espérances. Un d'entr'eux se mit dans un petit canot avec le bagage, pour aller attendre ses Compagnons à l'embouchure de la Rivière, & un autre se chargea de lever l'ancre. Les sept qui demeuroient, dont *Senescal* étoit un, armés chacun d'un gros levier, attaquèrent la barque, d'où ils chassèrent sept ou huit hommes, & les forcèrent de se jetter dans l'eau. Il ne leur restoit qu'à s'avancer promptement à l'embouchure de la Rivière (*z*).

Comment il manque encore.

Mais on s'étoit apperçû dans le Village, que les prisonniers avoient disparu, & chacun avoit cherché le sien. On étoit allé d'abord au Marché, où l'on tenoit ordinairement quelques Pirogues, dont on les soupçonnoit de s'être saisis. De-là on avoit couru vers le rivage, où l'on sçavoit qu'il y avoit quelques barques prêtes à faire voile. Les Matelots Indiens qui arrivèrent à terre, ayant bien-tôt levé tous les doutes, il s'éleva de grands cris, & le Patron Malabare fût sollicité de prêter du secours pour arrêter les fugitifs. Cependant ils étoient au moment de se voir libres, puisque leur barque avançoit. Mais quelques-uns manquèrent de courage & se jettèrent dans l'eau pour s'enfuïr à terre. Les autres demeurant trop foibles suivirent cet exemple, dans la crainte d'être massacrés par le peuple en furie. Ils se jettèrent dans un bois, où ils se rejoignirent presque tous. Ceux qui sçavoient nager prirent le parti de repasser la Rivière, & de profiter de l'obscurité pour retourner volontairement dans le Village. Un des autres, se trouvant dans le danger de se noyer, poussa de si grands cris qu'il attira les Habitans de son côté avec des feux. Ils se mirent à chercher de toutes parts, moins poussés par la haine que par leur compassion pour des malheureux, qui pouvoient etre déchirés par les bêtes sauvages ou massacrés par les voleurs. On leur crioit qu'ils pouvoient revenir sans crainte; mais se fiant peu à cette promesse, ils se tenoient cachés dans les buissons, d'où ils voyoient passer près d'eux, ceux qui les cherchoient sans les appercevoir, & qui ne cessoient pas de crier; *revenez, Anglois insensés* (*a*). [Ceux qui avoient passé la Rivière, se rendirent au Village dans leurs logemens, sans avoir rencontré personne. Mais ceux qui étoient demeurés dans les bois, étoient roides de froid, & exposés à une pluye qui les incommodoit d'autant plus, qu'ils avoient jetté presque tous leurs habits, pour pouvoir mieux fuïr. Quand le jour fût venu, comme il ne leur restoit aucune espérance de pouvoir se cacher, deux d'entr'eux parû-

Ils sont traités avec bonté par les Habitans.

(*y*) *Ibid.* (*z*) Pag. 312. & suiv. (*a*) Pag. 313.

parûrent (*b*).] Les Indiens coururent à eux les armes à la main ; & voyant que la crainte les faisoit fuïr encore, ils jettèrent leurs armes pour les rassûrer. En effet, loin de leur faire aucun mauvais traitement, ils leur dirent, qu'ils n'étoient pas surpris de leur voir chercher la liberté ; mais qu'ils trouvoient leur entreprise légère & téméraire, dans un Pays & sur une Mer qu'ils ne connoissoient pas (*c*).

Voyage au Royaume d'Achin. 1601.

Leur captivité ayant duré peut-être autant que leur vie, on n'a jamais eû d'éclaircissement sur leur sort, que par un Extrait du Journal de *Renier Cornelisz*, Pilote du *Lion Noir*, Vice-Amiral de la Flotte de l'Amiral *Heemskerk*, qui parle d'eux dans ces termes : „ Au côté occidental de l'Isle de „ Sumatra est une petite Ville nommée *Tikou*, par les quarante minutes de „ latitude méridionale, où le Vice-Amiral de la Flotte se rendit pour le „ Commerce. Ce fût immédiatement après un grand incendie de la Ville „ d'Achin, arrivé le 13 de Janvier 1602, qui consuma dans l'espace de „ deux heures, plus de deux cens maisons, au nombre desquelles fût la „ Loge des Hollandois, qui y perdirent plus de quatre cens mille livres. „ Le Vice-Amiral apprit à *Tikou*, qu'il y avoit des Hollandois prisonniers, & „ qu'ils étoient des équipages de *l'Aigle blanc* & de *l'Aigle noir*. Ces deux „ Vaisseaux ayant relâché dans ce Port, ceux qui descendirent à terre fûrent „ attaqués par trahison. Quelques-uns fûrent tués, & d'autres retenus „ prisonniers. Les Habitans n'en usèrent pas de meilleure foi avec le Vice- „ Amiral. Ils s'efforcèrent de le surprendre. L'exemple des Hollandois „ qui l'avoient précédé, le tint également en garde contre la ruse & la vio- „ lence. Il y chargea même trente-deux barres de poivre. Mais tous ses „ efforts ne pûrent lui faire obtenir la liberté des prisonniers (*d*).

Eclaircissement sur leur sort.

(*b*) Add. de l'A. *A.* (*c*) Pag. 314. (*d*) *Ibid.* & 315.

Trois Voyages aux Indes Orientales, depuis 1599 jusqu'en 1601.

§. I.

Van der Hagen. 1599.

Etienne Van der Hagen.

L'Amiral Van Neck n'étoit pas encore revenu de son premier Voyage, lorsque les Directeurs de la Compagnie, qui lui avoient confié huit Vaisseaux en 1598, en équipèrent trois autres en marchandises & en guerre, autant pour hâter le succès des précédens, que pour s'ouvrir de nouvelles voyes de Gloire & de Commerce. Ils leur donnèrent des noms éclatans ; le *Soleil*, la *Lune*, l'*Etoile du matin* ; & quoiqu'ils ne portâssent les armes que pour leur propre défense, les événemens firent connoître, dans ce Voyage & dans les deux suivans, qu'ils avoient déjà formé le dessein de réprimer l'orgueil & l'avidité des Portugais. *Etienne Van der Hagen*, homme de courage & d'expérience dans la Marine, fût choisi pour commander cette petite Flotte. Il partit du Texel le 6 d'Avril 1599 (*a*).

Introduction.

Départ.

Le

(*a*) Journal du Voyage de Van der Hagen, *ubi sup.* pag. 260.

Van der Hagen. 1599.

Bonté des Hollandois envers les Portugais, mal récompensée.

Le premier exercice qu'il fit de sa générosité, fût en faveur des ennemis mêmes de son entreprise; c'est-à-dire, d'un petit Bâtiment Portugais, qui ayant été pillé par un Corsaire François, étoit demeuré à l'ancre à l'Isle de Porto Santo, sans vivres & sans ressource. Il fit donner fort noblement aux gens de l'équipage, tous les secours nécessaires pour se conduire (*b*). Mais cette action fût mal récompensée dans l'Isle de May, où il arriva le 8 du mois suivant, & où il fût obligé de relâcher pour faire de l'eau. Ses gens faisant trop de fond sur l'innocence de leurs vûes, s'occupérent de ce travail avec aussi peu de précaution que s'ils eûssent été dans le sein de leur Patrie. Quoiqu'il y eût peu de Portugais dans l'Isle, & que la plûpart ne fûssent que des bannis, cette négligence leur inspira l'audace de massacrer pendant la nuit, un Hollandois sur le rivage. Les cris de cet infortuné ayant été entendus à bord, on arma promptement une Chaloupe qui se rendit au même lieu. Mais l'équipage fût aussi-tôt attaqué & dispersé, parce que la brume empéchoit de voir les ennemis, qui s'étoient postés, avec leurs fusils & leurs mousquets, entre des arbres & dans d'autres lieux avantageux. L'*Etoile du matin* reçût ordre de faire le tour de l'Isle, pour observer s'il n'étoit pas arrivé, dans quelques barques, d'autres Portugais de l'Isle de S. Jago; car on ne pouvoit s'imaginer que ceux de May, qui n'étoient qu'au nombre de huit ou dix, eûssent osé braver les forces de trois Vaisseaux. De trente hommes qui avoient été envoyés contr'eux, il en étoit revenu vingt-trois; mais sept étoient restés prisonniers. Outre le Vaisseau qui devoit visiter les Côtes de l'Isle, on détacha des deux autres, cent fusiliers, avec ordre de la traverser pour délivrer leurs Compagnons. Ils trouvérent le corps de celui qui avoit été assassiné, & sur lequel la barbarie de ses meurtriers s'étoit exercée meme après sa mort. On lui avoit coupé le nez & les oreilles; on lui avoit arraché les yeux, le nombril & les parties naturelles. Ce spectacle inspira de l'horreur aux cent Hollandois; mais quoiqu'animés à la vengeance, ils parcourûrent l'Isle presqu'entière, sans y rencontrer un seul Portugais. Dans cette recherche, ils découvrirent sur la Côte, deux voiles étrangères, qui fûrent reconnûes pour des Vaisseaux Anglois. Le jour suivant, la même troupe recommença la visite de l'Isle avec aussi peu de succès. On eût peine à s'imaginer quelle pouvoit être la retraite de ses Habitans. Mais dans la nécessité où l'on étoit de profiter du tems, après avoir fait de l'eau, on fût obligé le 16 du même mois, d'abandonner les sept prisonniers, dans une dure captivité, entre les mains des Portugais (*c*).

Les Portugais leur massacrent un homme, & en font sept prisonniers.

Recherche inutile des Habitans de l'Isle de May.

Route incertaine jusqu'à Sumatra.

L'Isle du Prince, diverses parties de la Côte d'Afrique jusqu'au Cap Lopez & l'Isle d'Annobon, fûrent d'autres lieux où les trois Vaisseaux tentèrent de se procurer des rafraîchissemens. Ils y trouvérent presque par-tout, le même obstacle de la part des Négres & des Portugais. Mais ils en fûrent dédommagés par le bonheur extraordinaire de doubler le Cap de Bonne-Espérance sans être maltraités des tempêtes, & de trouver dans l'Isle de Madagascar, où ils visitérent quelques Bayes dont ils ignoroient les noms,

(*b*) *Ibid.* pag. 261.

(*c*) Pag. 262.

noms, des Négres d'un caractère humain (*d*). Ces courses incertaines durèrent jusqu'au 22 de Décembre, qu'ils gouvernèrent vers Sumatra, où ils arrivèrent au mois de Février de l'année suivante (*e*). *Lampon*, Port de cette Isle, mais de la domination du Roi de Bantam, leur fournit des rafraîchissemens. Ils y prirent aussi un Pilote, pour se faire conduire à Bantam, quoique n'étant point encore informés de la réconciliation de Van Neck avec les Habitans de cette Ville, ils ignorâssent comment ils y seroient reçûs (*f*). Mais les derniers démelés d'Achin, dont ils avoient eû quelque connoissance à Lampon, leur firent espérer plus de faveur à Bantam où la querelle étoit moins récente.

Les Hollandois sont bien reçûs à Bantam.

Le 13 de Mars, en arrivant dans la rade, ils fûrent rassûrés par une multitude de Pirogues, qui leur apportèrent officieusement des vivres. Il paroît qu'indépendamment de la réconciliation de Van Neck, les Habitans de cette Ville étoient toûjours disposés à profiter des occasions qui se présentoient pour le Commerce; ce qui doit faire juger, ou que les premiers Hollandois avoient manqué de conduite, ou qu'ils avoient eû raison d'attribuer toutes leurs disgraces à la jalousie des Portugais. Cependant un Interprête, qui se rendit à bord de l'Amiral, le pria de la part du Sabandar, ou plutôt lui commanda dans des termes honnêtes (*g*), d'envoyer quelques-uns de ses gens à la Ville, pour déclarer quel étoit leur dessein; & joignant à cet ordre tous les témoignages d'une honnête franchise, il offrit de laisser des ôtages.

Description du Palais.

Quelques Commis, vêtus fort galamment, descendirent au rivage avec des trompettes & un cortège honorable. En approchant du Palais, ils en trouvèrent les bâtimens fort bas, mais d'une propreté qu'ils admirèrent. Chaque côté de la porte avoit son Corps-de-garde, rempli de Soldats bien armes, qui étoient des Esclaves du Gouverneur (*h*) & qui s'occupoient

(*d*) Pag. 264 & suiv. L'Original ne parle ici que d'une Baye dont ils ignorâssent le nom, & à laquelle ils donnèrent celui de leur Vaisseau Amiral. Voyez la Remarque suivante R. d. E.

(*e*) Ajoûtons à ce récit trop abrégé de Mr. Prevost, les particularités suivantes, tirées de l'Original.

Quand on fût par les sept degrés de latitude septentrionale, on tomba dans un calme qui fût bien tôt après suivi d'éclairs & de coups de tonnerre (1). Le vent devint tout à-fait contraire; les courans varièrent aussi & portèrent le Vaisseau à l'Est, le long des Côtes de Guinée. Le 23 de Juin, ils arrivèrent à l'Isle du Prince. Comme on leur refusa la permission d'y faire de l'eau, ils firent une descente dans le dessein d'en prendre par force; mais ils fûrent répoussés par les Habitans. Le 24 de Juillet, ils mouillèrent l'ancre sous le Cap de Lopez-Gonsalves; mais n'ôsant pas se fier aux Maures, ils remirent à la voile pour l'Isle d'Annobon, où ils obtinrent des rafraîchissemens, par l'entremise de deux Hollandois qu'un Vaisseau allant aux-Indes, avoit laissés dans cette Isle.

Le 18 de Septembre, ils découvrirent la Côte d'Afrique, & se trouvèrent sur un grand Banc de rochers, près du Cap de Bonne-Espérance, qu'ils eûrent le bonheur de doubler, sans avoir été fort incommodés par les tempêtes. Le 24 d'Octobre, ils entrèrent dans une Baye qui est au Sud de Madagascar, & à laquelle ils donnèrent le nom de *Baye du Soleil*. Ils vinrent ensuite à celle d'Antongil, & après y avoir pris quelques rafraîchissemens, ils continuèrent leur route le 21 de Décembre. Add. & R. de l'A. *A*.

(*f*) Pag. 276.

(*g*) Pag. 277.

(*h*) On a vû dans la Relation de Houtman, que le Roi étoit mineur.

(1) Cette partie de l'Océan est connûe, sous le nom d'*Océan des pluyes & des calmes*.

VAN DER HAGEN. 1600.

poient de divers ouvrages de main. Les Hollandois firent quelques fanfares à cette première entrée. Ensuite passant à la seconde, dont le portail leur parût fort beau, ils recommencèrent à faire entendre le son de leurs trompettes. La cour est bordée, entre ces deux portes, par des maisons fort basses, qui servent de logement aux gardes du Palais.

De là ils passèrent par une grande Place, qui contient la Mosquée à droite, & de l'autre côté un Corps-de-garde composé de Noblesse. C'étoit-là que le Sabandar, accompagné d'un grand nombre de Nobles, attendoit les Hollandois pour les introduire dans l'appartement du Gouverneur. De cette place il les fit passer par une autre porte, qui n'étoit pas moins belle que la précédente; après laquelle ayant traversé un petit ruisseau, ils entrèrent dans la salle d'audience. Ce lieu étoit ouvert de tous côtés, & formoit une sorte de grand dome, soûtenu sur des piliers, avec de très-belles nattes étendues pour servir de siéges. Le Gouverneur, sans paroître mécontent d'apprendre qu'il parloit à des Hollandois, leur dit que s'ils venoient pour acheter du poivre, ils étoient arrivés dans un tems facheux, parce que la récolte avoit été peu abondante, & que les Vaisseaux Chinois qui étoient actuellement en charge, avoient achevé d'en faire hausser le prix. Ensuite il leur demanda s'ils étoient de la même Compagnie que deux autres Flottes de leur Nation qu'on avoit vûes à Bantam, & si leur dessein étoit de payer le poivre en argent ou en marchandises. La réponse des Hollandois lui causa tant de satisfaction, qu'après leur avoir promis sa protection pour leur Flotte & pour leur Commerce, il leur offrit une maison batie de pierre, où leurs marchandises seroient en sûreté contre le feu & les voleurs. Ils le remercièrent de ses offres, mais en se réservant la liberté d'en user suivant leurs intérêts. A leur retour, l'Amiral charmé de l'accueil qu'ils avoient reçû, envoya des présens au Gouverneur, qui consistoient dans des miroirs dorés, du velours, & diverses curiosités de l'Europe. Le Sabandar se rendit le même jour à bord, sans aucune marque de défiance. Il y fût reçû au bruit des trompettes, & fort bien traité (i).

Favorable audience du Gouverneur.

Changemens qui obligent les Hollandois de quitter Bantam.

Cependant lorsqu'il fût question de régler le prix des marchandises & des impôts, on s'apperçût non-seulement que le Gouverneur vouloit se prévaloir de la rareté du poivre, mais que dans le dessein de charger extraordinairement les Hollandois, il demandoit des droits excessifs pour l'ancrage; sans compter le cinquième & le huitième denier de toutes les marchandises qu'ils apportoient. On se fit donner, dans le même tems, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, une lettre que les derniers Vaisseaux Hollandois avoient laissée dans la Ville. Elle marquoit que *Wybrand van Warwick*, Vice-Amiral de Van Neck, ayant passé par Madure & les Moluques, avoit laissé des Facteurs dans ces Isles. L'Amiral encouragé par cette espérance & rebuté des tributs de Bantam, se crût appellé plus loin par la fortune. Il prit la résolution de se rendre à Amboine ou à Ternate. Ce dessein fût communiqué au Gouverneur, qui, fort mécontent à son tour, regréta de voir échapper les profits qu'il avoit espérés, & n'épargna rien pour arrêter les Hollandois par d'autres offres. Mais ils s'excusèrent sur la nécess-

(i) Pag. 278 & 279.

nécessité où ils étoient de se conformer à la lettre qu'ils avoient reçûe; & leur départ se fit avec tant de civilité, que le Gouverneur ne leur refusa ni des vivres, ni la permission de prendre dans la Ville un Interprête & un Pilote. Observons que le 28 de Mars 1600, jour auquel ils mirent à la voile, la Compagnie des Indes Orientales n'avoit encore aucune espéce d'établissement dans l'Isle de Java (*k*).

VAN DER HAGEN. 1600.

Ils n'avoient point d'établissement en 1600.

LES calmes fréquens rendirent leur voyage ennuyeux, jusqu'au 2 de Mai, qu'ils arrivérent devant l'Isle d'Amboine (*l*). Le *Soleil* y jetta l'ancre; mais la *Lune* & l'*Etoile* entraînés par la force des courans, fûrent portés sur la Côte de Banda, où l'Amiral n'apprit que douze jours après, par une de leurs Chaloupes, qu'ils étoient tous deux en sûreté, & qu'ils espéroient y trouver leur cargaison. Les apparences étoient moins heureuses à Amboine. La plus grande partie du girofle étoit vendue & déjà transportée. Il falloit attendre la nouvelle récolte. Ce délai, qui devoit être de six mois, auroit causé de l'impatience à l'Amiral, s'il n'avoit eû vraisemblablement d'autres ordres & l'occasion de les exécuter. Les *Orancaies*, ou la Noblesse du Pays, étoient en guerre contre les Portugais. Ils implorérent son secours. Quel prétexte plus favorable pour venger tant d'outrages que les Hollandois avoient reçûs de ces cruels ennemis, & pour les chasser, s'il étoit possible, d'une Isle où la Compagnie avoit tant d'intérêt à s'établir? Cependant l'Auteur du Journal ajoûte modestement, que l'Amiral refusa d'abord, *avec beaucoup de civilité* (*m*), le secours qu'on lui demandoit, mais qu'*ayant été fort pressé*, il résolut enfin d'assister les Insulaires de six Chaloupes armées (*n*). Dans cette vûe les Chaloupes de la *Lune* & de l'*Etoile* fûrent appellées de Banda, avec les plus braves gens de ces deux Vaisseaux.

L'Amiral entreprend de faire la guerre aux Portugais d'Amboine.

LE 25 du meme mois, l'Amiral descendit dans l'Isle, à la tête d'un corps de Hollandois, pour se joindre aux Insulaires. Il devoit former par terre le Siége du Fort Portugais; tandis que les Chaloupes, suivies de plusieurs Galéres Indiennes, l'attaqueroient du côté de la Mer. Mais les Portugais avoient élevé, sur le bord de l'eau, des batteries qui rendirent l'approche des Chaloupes impossible. Elles tentérent, dans la Baye du Fort, une descente dont le succès ne fût pas plus heureux. On crût pouvoir laver cet affront, en faisant avancer le Vaisseau meme, & l'on se flatta de prendre du moins une Caraque chargée de girofle, qui étoit sous le Fort. Mais cette entreprise fût tentée inutilement. Après un Siége de deux mois, les Hollandois ne voyant pas la dixiéme partie des troupes que les Insulaires avoient promises, fûrent obligés de se retirer. Ce ne fût pas sans avoir fait tirer encore quelques boulets sur le Fort & sur la Caraque, & sans les avoir sommés de se rendre. Mais les Portugais se mocquérent tranquillement de ces bravades (*o*), & les virent meme punies par un événement dont ils fûrent redevables au hazard. Un de leurs boulets donna dans la Cha-

Elle tourne mal pour les Hollandois.

(*k*) C'est le but qu'on s'est proposé en donnant plus d'étendue à cet Extrait qu'il n'en mérite d'ailleurs. On veut aussi faire remarquer la guerre d'Amboine & l'érection du Fort Hollandois.

(*l*) Les Hollandois ayant quitté Bantam, dépassérent Madure, Bali, Cambaya, la petite Java, & plusieurs Isles inconnues. R. de l'A.

(*m*) Pag. 282.

(*n*) *Ibid.*

(*o*) Pag. 283.

VAN DER HAGEN. 1600.

Chaloupe de l'Amiral, mît le feu aux poudres & blessa seize hommes, dont l'un mourût & les autres ne guérirent qu'après avoir souffert de longues douleurs. L'attaque d'ailleurs n'avoit pas dû être fort animée, puisque les Hollandois n'y firent pas d'autre perte (*p*).

L'Amiral fait un Traité avantageux avec les Insulaires, & bâtit un Fort.

ILS se réduisirent d'abord à charger leur Vaisseau de tout ce qui restoit de vieux girofle. Mais lorsque la *Lune* & l'*Etoile* fûrent arrivés de Banda avec leur charge, leurs idées s'étendirent jusqu'à former la résolution de construire un Fort dans l'Isle d'Amboine, & d'y laisser une garnison. Ils commencèrent une alliance avec les Insulaires, sous le prétexte d'unir leurs forces pour résister conjointement aux Portugais. Les conditions portoient, que les Insulaires travailleroient à bâtir un Fort sur le modéle qui leur seroit tracé; que les Hollandois y mettroient des hommes, du canon, des munitions & des vivres; & que pour reconnoître un si important service, tout le girofle de l'Isle leur seroit livré à un prix constant, sans qu'aucune autre Nation pût y prétendre. Un Traité de cette nature méritoit bien qu'on n'apportât point de lenteur à l'exécution. Les Insulaires fûrent pressés de travailler à la construction du Fort. Il fût achevé en moins de six semaines. On y mît une assez bonne artillerie, dont cinq pièces étoient de fonte. On y laissa du plomb, de la poudre & tout ce qui étoit nécessaire aux besoins d'une garnison de vingt-sept Hollandois, dont Jean Dirkiz *Sonneberg* fût nommé Gouverneur (*q*).

Retour.

L'AMIRAL partit d'Amboine le 6 d'Octobre, plus satisfait sans doute, du service qu'il venoit de rendre à la Compagnie, que de tout autre fruit de son Voyage. Il acheva la charge de son Vaisseau à Bantam; d'où

1601.

ayant remis à la voile, le 14 de Janvier 1601, avec quatre autres Vaisseaux Hollandois qui retournoient aussi en Europe, ils arrivèrent tous heureusement au Texel dans le cours de la même année (*r*), [après avoir essuyé de violentes tempêtes, qui les repoussèrent deux fois vers le Cap de Bonne-Espérance (*s*).]

(*p*) *Ibid.*
(*q*) Pag. 284 & 285.
(*r*) Pag. 287.
(*s*) Add. de l'A. *A*.

§. II.

Wolphart Harmansen.

HARMANSEN. 1601. Introduction.

L'AUTEUR de ce Journal fait observer (*a*) qu'au commencement du dix-septième Siècle, la Navigation aux Indes Orientales devint une entreprise si commune en Hollande, qu'on ne cessa plus de voir partir tous les ans un grand nombre de Vaisseaux. Il ne faut pas s'attendre que tous ces Voyages ayent été signalés par des événemens d'importance. Leur plus grand mérite est d'avoir suivi par degrés à former la puissance de la Compagnie Hollandoise dans les Indes, les uns par les simples voyes du Commerce, d'autres par celles de la ruse & de la négociation, & d'autres par celles des armes. Le tems de la décadence étoit arrivé pour les Portugais, &

(*a*) Journal du Voyage de Wolphart Harmansen, *ubi sup.* pag. 316.

HARMANSEN. 1601.

& *Wolphart Harmansen* eût la gloire d'être appellé par la fortune, à leur porter les premiers coups. C'est ce qui distingue cette Relation de celles qui n'ont offert jusqu'à présent, que des avantures de Mer & des entreprises de Commerce, ou du moins, que de légers essais du courage & des grandes vûes de la Nation Hollandoise.

Départ & nombre des Vaisseaux.

La Flotte qui partit du Texel le 22 d'Avril 1601, sous le commandement de l'Amiral Harmansen, étoit composée de cinq Vaisseaux, dont le principal nommé le *Gueldres*, n'étoit que de cinq cens vingt tonneaux; mais ils étoient tous fort bien armés. Ils firent voile de conserve avec une autre Flotte de neuf Vaisseaux, qui partoit pour l'ancienne Compagnie, sous l'Amiral *Van Heemskerk:* l'Auteur du Journal ajoûte, & sous Jean *Grenier* ou *Garnier*, pour la nouvelle (*b*); ce qui laisse en doute pour laquelle des deux Harmansen entreprenoit le Voyage; à moins qu'on ne veuille conclure de la première observation, qu'il étoit employé par divers Marchands particuliers (*c*).

Signaux soigneusement réglés.

Les signaux, qui fûrent réglés avec un soin dont on n'avoit pas encore vû d'exemple sur les Flottes de la Compagnie, & les autres résolutions du Conseil, semblèrent annoncer des projets extraordinaires. Harmansen s'étant séparé de Heemskerk & de Grenier le 8 de Mai, continua heureusement sa route jusqu'à la hauteur de cinq degrés cinquante minutes. Il n'avoit fait aucune rencontre jusqu'au 6 de Juin, qu'un Bâtiment s'étant fait voir, on détacha deux Chaloupes qui l'amenèrent à la Flotte. C'étoit une Caravelle, qui venoit de Villa-nova. Elle étoit chargée de vins & d'amandes pour Fernambuc. Les gens de l'équipage déclarèrent qu'on avoit fait partir de Lisbonne sept Caraques, avec quantité de Soldats qui étoient menés par force aux Indes Orientales, & que deux autres étoient prêtes à les suivre. Ils ajoûtèrent que cinq jours auparavant, ils avoient découvert la Flotte Hollandoise. Ce Bâtiment ayant fait route avec l'Amiral jusqu'au lendemain, n'en fût séparé que par un grain de vent qui rompit son artimon & qui le força de demeurer en arrière. Mais loin de lui faire aucune insulte, on lui donna ce qui convenoit à ses besoins, & l'Amiral lui fit quelques présens de pure civilité; faveurs qu'une Barque Hollandoise n'auroit pas reçûes des Portugais. Le même jour 8, à la hauteur de cinq degrés, Grenier, Vice-Amiral de Heemskerk, rejoignit Harmansen avec son Vaisseau le *Lion Noir*. Il raconta que le 19 de Mai, à la hauteur de vingt-quatre degrés, sa Flotte avoit rencontré treize Vaisseaux Portugais, dont le Vice-Amiral, qui étoit de six cens tonneaux, avoit percé au milieu des Hollandois & leur avoit accroché un Yacht, avec de furieuses décharges de mousqueterie qui y avoient causé beaucoup de désordre; que les Portugais auroient enlevé ce Batiment, sans le secours qu'il avoit reçû; que lui-même, il s'étoit trouvé seul au milieu d'onze Vaisseaux de la Flotte Portugaise, & que dans ce danger il n'avoit pas eû d'autre ressource que la légéreté de ses voiles; que les ennemis avoient chassé sur lui tout le jour, & qu'enfin

Bonté Hollandoise.

Heemskerk rencontre des Portugais.

(*b*) Plus bas il le nomme Vice-Amiral de la Flotte de Heemskerk.

(*c*) C'est peut être une faute de l'Original, puisque nous trouvons ailleurs, que Heemskerk aussi-bien que son Vice-Amiral Grenier, étoit pour la nouvelle Compagnie. R. d. E.

HARMANSEN. 1601.

qu'enfin fur le foir, il les avoit perdu de vûe; qu'il ignoroit ce qui étoit arrivé aux autres Vaiffeaux Hollandois, mais qu'il ne doutoit pas que le Yacht le *Lion Rouge*, n'eut beaucoup fouffert, & que l'Amiral avoit perdu un Trompette, fans compter cinq hommes bleffés (*d*).

HARMANSEN comprit qu'il y avoit peu de ménagemens à garder avec les Portugais, & que fi la generofité étoit une vertu, elle devoit toûjours marcher à la fuite de la prudence. Ses reglemens fûrent renouvelles fur chaque bord avec de nouvelles précautions. Le 12 d'Août, il prit la réfolution de relâcher à l'Ifle Maurice, pour y prendre de l'eau & des vivres qui commençoient à lui manquer. Il s'y étoit fait preceder apparemment, du Yacht le *Pigeonneau* (*e*), puifque l'Auteur raconte qu'un mois après on vit revenir ce Batiment, avec un François qu'il amenoit de cette Ifle. Ce François s'étoit embarqué en Angleterre, quelques années auparavant, fur un Vaiffeau qui en étoit parti avec deux autres, pour faire le Voyage des Indes. Il raconta que les Anglois, après avoir perdu un de ces Bâtimens près du Cap de Bonne-Efpérance, avoient été contraints par la mort d'une grande partie de leurs gens, de brûler leur Vaiffeau Vice-Amiral & de n'en faire qu'un, des deux qui leur reftoient; que les maladies ayant continué de les affoiblir, & ne leur laiffant plus affez de bras pour la manœuvre, ils avoient échoué fur la Côte de *Pulo Bentan*, proche de Malaca, où tout le refte de l'équipage étoit mort, à la referve de fept hommes; lui, quatre Anglois & deux Négres. Ces malheureux, fuivant le meme récit, ne pouvant fuffire à la conduite de leur Vaiffeau, s'étoient emparés d'une Jonque Indienne, dans le deffein de retourner en Angleterre. Ils avoient navigué long-tems avec beaucoup de bonheur. Mais les Négres, dans le regret apparemment de s'éloigner de leur Pays, avoient formé le deffein d'une trahifon qui avoit été découverte, & la crainte du chatiment les avoit portés à fe jetter dans la Mer. Diverfes agitations avoient conduit les cinq Européens à l'Ifle Maurice; mais leur bonne intelligence n'y avoit pas duré plus de huit jours. Le François vouloit y demeurer, pour attendre ce qu'il plairoit au Ciel d'ordonner de leur fort, & pour rendre leur Jonque plus capable de réfifter aux flots. Les Anglois s'étoient obftinés à n'y pas faire un plus long féjour, & s'étoient remis tous quatre en mer, dans l'efperance de retourner en Angleterre. Ainfi le François étoit demeuré feul dans une Ifle abfolument déferte. Il y avoit paffé dix-huit ou vingt mois, vivant de dattes & de chair cruë de tortues. Cependant il paroiffoit auffi vigoureux qu'aucun Hollandois de la Flotte. Mais on reconnût qu'il avoit la tete légère & le cerveau altéré. La préfence d'efprit lui manquoit lorfqu'on le faifoit parler trop long-tems, ou qu'on lui faifoit un trop grand nombre de queftions. L'Auteur obferve que cette foibleffe n'avoit rien de furprenant, après la folitude & la mifère où il avoit vecu, & fur-tout après une grande maladie qu'il avoit effuyée, pendant laquelle fes habits étoient tombés en lambeaux & l'avoient laiffé prefque nud (*f*).

Avantures étranges d'un François.

[LE

(*d*) Pag. 321 & 322.

(*e*) Pourquoi s'être fait précéder ? Le Yacht le *Pigeonneau* appartenoit à la Flotte de Heemskerk qui s'étoit feparée, & dont le feul Vice-Amiral Grenier avoit rejoint celle de Harmanfen, fans fçavoir ce qu'étoient devenus les autres Vaiffeaux, R. d. E.

(*f*) Pag. 325. & fuiv.

HARMANSEN. 1601. Route des Hollandois jusqu'à Palimban.

[Le 20 de Septembre, on arriva à une Isle située par les dix-neuf degrés quarante-cinq minutes de latitude Sud. Elle n'avoit ni port, ni ancrage. On crût d'abord que c'étoit l'Isle Maurice. Mais on apprit ensuite que c'étoit celle de *Diego Rodriguez*, & qu'il y avoit beaucoup de rafraîchissemens, mais peu ou point d'eau douce. Elle est environnée d'une chaîne de rochers, & a deux Bancs de sable, l'un à l'Est, & l'autre à l'Ouest (g).] On gouverna jusqu'au 26, vers l'Isle Maurice, qu'on eût beaucoup de peine à découvrir, & qu'on manqua même après l'avoir apperçûe; mais y étant enfin revenus, on employa jusqu'au 20 d'Octobre, à s'y rafraîchir. Le premier de Novembre, à quinze degrés trente minutes de latitude, on se trouva le soir sur trente brasses d'un fond de coquillages blancs, de corail & quelquefois de pierres semblables à des pois. On étoit, suivant l'estime des Pilotes, proche du Banc de *Garrefaus*, qu'on s'efforça d'éviter en gouvernant au Nord pour se rendre au-dessous (h). Le 19, à la hauteur de sept degrés trente-trois minutes, on découvrit une Isle inconnue, dont on n'étoit éloigné que de deux lieues, Nord quart de Nord-Ouest. Le terrain en étoit bas, & sa longueur paroissoit de l'Est à l'Ouest. Quelques-uns la prirent pour l'Isle de *S. Roch*. Les jours précédens, depuis le 9, on n'avoit pas cessé de voir de si grandes houles, d'un vent qui étoit le plus souvent Ouest, qu'on s'étoit imaginé que la Mer brisoit contre quelque rocher (i).

[Le 11 de Décembre, sur le midi, on vît flotter un morceau de terre, & voler & nager des canards & des sarcelles; d'où l'on conclut qu'on étoit à treize lieues des Isles Maldives (k).] Le 17, à la hauteur de trois degrés cinquante-quatre minutes, on crût reconnoître que les courans portoient vers le Golfe de Bengale, dont on étoit fort proche, & l'on jugea qu'ils y faisoient entrer la Flotte. Quelques jours après, on vît flotter des morceaux de terre & des roseaux. On apperçût plusieurs serpens, & un arbre entier qui suivoit le mouvement des vagues; tous signes de terre, qui furent confirmés le 23, par la vûe de l'Isle d'*Engano*, & le 25, par celle de l'Isle de *Bonne fortune*. On s'engagea dans le Detroit de Bantam, où l'Auteur observe (l), que ceux qui arrivent sur la brune, doivent prendre leur cours à l'Est-Sud-Est jusqu'à l'Isle *Blanche*, qui est à droite, & qui est éloignée de cette partie d'environ douze lieues. La variation y est d'un demi-rhumb (m). Enfin l'on arriva devant la Ville de Palimbam.

Fâcheuse nouvelle pour les Hollandois.

Le dessein de l'Amiral étoit de prendre des informations sur l'état des Indes, pour régler sa course par ces lumières. Une Pirogue de Chinois, qui vint d'elle-même à bord, lui en apporta de fort étranges. On lui apprit qu'il y avoit actuellement devant Bantam, une Armée navale de Portugais, composée de trente voiles, qui consistoient en huit gros Galions de six

(g) Add. de l'A. *A.*
(h) Pag. 334.
(i) Pag. 335 & 336.
(k) Add. de l'A. *A.*
(l) Le Lecteur doit s'appercevoir, qu'on supprime les parties inutiles de ces détails, pour ne laisser que ce qui peut servir à la Navigation.
(m) Pag. 338.

HARMANSEN. 1601.

fix à huit cens tonneaux, douze Fustes & huit Frégates; que tous ces Vaiſſeaux étoient bien armés, & qu'ils avoient été raſſemblés de Goa, de Cochin & de Malaca, ſous l'Amiral Dom *André Furtado de Mendoza*, pour aſſiéger la Place par mer & par terre, dans l'unique deſſein d'empêcher qu'on n'y accordât la liberté du Commerce aux Hollandois (*n*) (*o*).

Conſeil qu'ils tiennent près d'une Flotte Portugaiſe.

CETTE nouvelle fût regardée d'abord comme un ſujet de terreur. On laiſſa tomber l'ancre devant Palimbam, & l'Amiral fit le ſignal du Conſeil. Les délibérations fûrent longues & convenables à l'importance des conjonctures. Ici l'Auteur du Journal reprend toute l'hiſtoire du Commerce moderne, comme un prélude néceſſaire pour juſtifier les réſolutions du Conſeil Hollandois. Il ſeroit inutile de le ſuivre dans une excurſion qui n'ajoûteroit rien à l'idée qu'on a dû prendre, au premier Tome de ce Recueil, des Conquêtes, des Etabliſſemens & du Commerce des Portugais (*p*). Sans remonter ſi loin ſur nos traces, il ſuffit de remarquer, que dans la poſſeſſion de tant d'avantages, les Portugais avoient fort bien compris, que pour s'y conſerver il falloit interdire la Navigation des Indes aux Etrangers, & y demeurer ſeuls maîtres du Commerce. Dans cette vûe ils s'étoient emparés d'un grand nombre de Places, de Villes & de Royaumes entiers, la plûpart ſubjugués par la force des armes, où ils avoient élevé des Forteresſes & mis des garniſons pour tenir les Peuples en bride. A l'égard des Princes & des Etats qu'ils n'avoient pû mettre ſous le joug, ils avoient fait avec eux, des ligues & des alliances dont ils ne tiroient pas moins d'utilité que de leurs garniſons & de leurs Forts, parce qu'ils avoient l'adreſſe de perſuader à toutes ces Puiſſances, qu'ils ne ſe propoſoient que leur intérêt commun.

CEPENDANT la connoiſſance de ces difficultés n'avoit pas empêché d'autres Nations de l'Europe, d'entreprendre le Voyage des Indes. Elles avoient conçû à leur tour, que les Mers étant ouvertes, on pouvoit prendre la même route que les Portugais; qu'il ne falloit pas les en croire lorſqu'ils s'attribuoient l'empire excluſif de toutes ces grandes Régions; qu'il y avoit ſans doute quantité de Pays dont ils n'avoient pû ſe rendre maîtres; que ces Pays devoient produire auſſi des épiceries & d'autres marchandiſes précieuſes; enfin, que ſans conteſter aux premiers Conquérans, les biens dont ils étoient en poſſeſſion, il étoit permis de tirer des autres parties des Indes, les richeſſes qu'elles accorderoient volontairement. C'étoit ſur ces principes que les Hollandois avoient commencé leurs Navigations. Ils avoient trouvé dans divers Ports Indiens, où le vent les avoit conduits, de la diſpoſition à les recevoir, & ſur-tout une haine mortelle pour les Portugais. Ils avoient profité de cette heureuſe ouverture; & ſans aucun deſſein de troubler les anciens maîtres, ils continuoient, en paiſibles Marchands, un Com-

(*n*) *Ibidem*.

(*o*) Il n'eſt fait aucune mention d'un événement ſi remarquable, dans l'Aſie Portugaiſe de *De Faria y Souſa*. Peut-être que cet Auteur n'en a pas voulu parler, par ménagement pour la réputation de ſon Héros André Furtado de Mendoza, à qui cette affaire faiſoit ſi peu d'honneur. R. de l'A. *A*.

(*p*) Voyez l'Introduction qui eſt à la tête du premier Tome, & toutes les Relations de ce Recueil.

Commerce dont les fruits justifioient toutes leurs espérances. De quel droit les Portugais vouloient-ils s'oppofer aux progrès de leur travail & de leur industrie? HARMANSEN. 1601.

TELS fûrent les raisonnemens du Conseil Hollandois. Il ne faut pas douter que le ressentiment de quantité d'outrages, essuyés par les Vaisseaux de la Compagnie dans toutes les occasions où les Portugais s'étoient crûs les plus forts, n'eût autant d'effet pour animer les résolutions. Mais on conclut, avec une ardeur unanime, que ne devant s'attendre qu'à de nouvelles insultes, de la part d'une Flotte qui n'étoit armée que pour la ruine du Commerce Hollandois, il falloit l'attaquer, malgré l'inégalité des forces, avec le triple motif d'acquérir de l'honneur à la Patrie, d'assûrer la liberté du Commerce, & de remplir le serment par lequel on s'étoit engagé au service des Intéressés (q).

Les Hollandois prennent le parti d'attaquer la Flotte Portugaise.

L'AUTEUR du Journal nomme cette entreprise *un évenement des plus considérables & digne de la valeur des anciens Romains* (r). Il fait admirer, comme une disposition de la Providence, que les Portugais ayant eû dessein de se présenter devant Bantam dès le mois d'Août, eûssent été retenus par les vents & qu'ils ne fûssent arrivés que le 24 de Décembre; c'est-à-dire, le jour même auquel cinq Vaisseaux Hollandois arrivoient dans le même Pays (s). Il observe encore que suivant l'usage établi, cette petite Flotte avoit démonté son canon, comme inutile, jusqu'au Détroit de la Sonde. Elle auroit été surprise dans cet état, qui l'auroit fait tomber infailliblement entre les mains des Portugais, *si Dieu, dont la protection n'abandonne jamais les siens*, ne l'eût fait avertir du péril par un messager, dont le zèle officieux *doit passer pour un vrai miracle* (t). Ce messager fût un Chinois, qui crût rendre un service signalé à des Marchands étrangers. En effet, il étoit tems encore d'éviter la rencontre de l'ennemi. Mais on prit un parti bien différent. *Dieu*, suivant le langage du même Ecrivain, *fortifia ses Serviteurs & leur inspira du courage* (v). Les Hollandois firent entrer aussi dans leurs motifs, l'espérance de faire lever le Siége de Bantam, & de sauver une Ville amie de leur Nation, dont la ruine ne pouvoit être que funeste au Commerce des Provinces-Unies.

Grandeur de cette entreprise.

HARMANSEN ayant fait déclarer aux cinq Vaisseaux, la résolution du Conseil, on travailla aussi-tôt à mettre bas les branles & à démolir les cabanes qui étoient sous les hauts-ponts. On jetta dans les flots tout ce qui ne pût être mis à l'écart, pour faciliter la manœuvre & tous les mouvemens du combat. L'artillerie, les armes, tout ce qui devoit servir à l'action, fût préparé dans l'espace d'une nuit; & le lendemain, avant le jour, la Flotte leva l'ancre au signal d'un feu dont on étoit convenu.

Préparatifs des Hollandois.

LE 27 Décembre, vers le coucher du Soleil, on découvrit l'Armée Portugaise, qui avoit posté deux Galions, pour garde avancée, sous la pointe occidentale de l'Isle *Pensano*. A la vûe des Hollandois, plusieurs Bâtimens ennemis ne soupçonnant pas que des Marchands qui arrivoient de l'Europe, fûssent

Combats réitérés.

(q) Pag 338.
(r) Pag. 343.
(s) Pag. 347.
(t) *Ibidem.*
(v) *Ibid.*

HERMANSEN. 1601.

fûssent disposés à les recevoir, s'avancèrent brusquement pour tomber sur eux & s'en saisir les premiers. Ils ne firent point attention qu'ils s'éloignoient trop les uns des autres, & qu'il leur seroit difficile de se dégager dans le besoin. Aussi fûrent-ils si maltraités du premier feu, qu'ils n'eûrent l'obligation de leur retraite, qu'au malheur de l'Amiral Hollandois. Un de ses canons, qui vint à crever, incommoda le gouvernail & rompit la barre. Le Vice-Amiral *Hans Brouwer*, qui ne pût être informé de cet accident, continua de combattre, & lâcha tant de bordées sur le *Malaca* des Portugais, qu'il lui enfonça les deux côtés. Cette intrépidité de cinq Vaisseaux, parût étonner les ennemis. Ils se retirèrent, pour aller mouiller sous l'Isle de Pensano. L'accident qui étoit arrivé à l'Amiral Hollandois, obligea aussi le reste de sa Flotte d'aller jetter l'ancre avec lui sous une autre Isle. Le 28, amena un si gros tems, qu'il fût impossible de manœuvrer les voiles & de manier le canon. Les Hollandois regardèrent cet obstacle comme une nouvelle faveur du Ciel, qui donnoit du tems à l'Amiral pour rétablir parfaitement son gouvernail (x).

Le même jour au soir, ils prirent la résolution d'envoyer pendant la brune un canot, avec une lettre au Roi de Bantam, pour lui donner avis de ce qu'ils avoient entrepris pour son service. Le canot revint à bord, sans avoir pû avancer contre la marée. On n'étoit qu'à une lieue & demie des Portugais; mais sous le vent. La terreur qu'on avoit remarquée parmi eux, ne permettoit pas de craindre qu'ils profitâssent de cet avantage pour recommencer l'action. Cependant les Hollandois auroient eû trop de regret de voir échapper leur proye. Ils apperçûrent quatre Galères ennemies, qui étoient aussi sous le vent du gros de l'Armade, & qu'ils se flattèrent de pouvoir joindre. Le 29, ayant remis à la voile, ils s'en approchèrent assez pour leur lâcher toutes leurs bordées. Le feu devint terrible de part & d'autre. Les Galères combattoient en se retirant; mais comme elles avoient aussi le vent en proue, deux Vaisseaux Hollandois, l'*Utrecht* & le *Gardien*, en abordèrent chacun une. Celle où l'*Utrecht* avoit jetté le grapin, étoit déja si percée de coups, que l'équipage, au lieu de penser à se défendre, s'efforça de monter dans le Navire Hollandois pour y trouver un azile contre les flots. La crainte qu'il n'y devînt le plus fort, obligea les Hollandois d'en précipiter la plus grande partie dans les flots. Ces malheureux y périrent, & l'on ne sauva que le Capitaine & quelques Portugais. L'équipage étoit de quatre-vingt-trois hommes; vingt-trois Portugais & soixante Indiens. Le Capitaine se nommoit *Dom Francisco de Souza*, fils de *Dom Juan de Teves*, Contador-Major de Lisbonne (y).

Perte de deux Galères Portugaises, & ses circonstances.

La seconde Galère, que le *Gardien* avoit accrochée, fit acheter la victoire plus cher. Le Capitaine étoit un homme âgé, qui se nommoit *Dom André Rodrigues Paliota*, & qui servoit depuis trente-deux ans dans les Indes. Son obstination lui coûta la vie, d'un coup de demi-pique qui lui traversa le corps, & fit faire main-basse sur tout l'équipage, dont il ne se sauva que trois Portugais. On enleva le canon & les pierriers des deux Galères; & quoiqu'elles fûssent chargées de riz & d'autres vivres, on prît le parti de les brûler toutes deux (z). L'Ami-

(x) Pag. 348 & 349. (y) Pag. 351 & 352. (z) *Ibidem*.

L'Amiral Hollandois apprit alors, des prisonniers, le détail des forces Portugaises. On comptoit dans ce grand armement, cinq Galions de Goa, dont l'un étoit monté par Dom André Furtado de Mendoza, leur Amiral; un autre, par le Vice-Amiral *Thomé de Zuza de Reucha*, & trois par des Capitaines d'une naissance distinguée; deux Caraques de Malaca & une de Cochin; deux Fustes & deux Galères de Minar & de Ceylan; deux Galions de Malaca; deux Jonques & sept *Bantines* ou Yachts à rames. Tous ces Bâtimens portoient huit cens Soldats Portugais, sans y comprendre les équipages, qui étoient tous composés de Négres ou d'Indiens. On ne parle point d'une autre Caraque de Malaca, qui avoit été détachée avec dix-huit Fustes pour se rendre à Ceylan; Voyage non moins funeste, dont il ne revint qu'une seule Fuste, qui fût prise aussi par les Hollandois. Les prisonniers ajoûtèrent, qu'il y avoit quatre autres Vaisseaux Portugais & un Yacht dans le Port d'Achin, & que leur Armée n'attendoit pas d'autre renfort que celui qui devoit partir de Goa au commencement d'Avril (*a*).

Hermansen. 1601. Eclaircissemens tirés des prisonniers.

La Flotte Portugaise avoit été témoin de l'infortune de ses deux Galères, sans faire aucun mouvement pour les secourir, quoiqu'elle n'eût pas cessé d'avoir l'avantage du vent, & que les Hollandois eûssent à combattre cet ennemi de plus. Cependant, pour ne pas demeurer tout-à-fait dans l'inaction, elle mit le feu à deux de ses propres Bâtimens, dont elle espéra que les flammes pourroient être funestes à ses ennemis. Mais le vent, qui les poussoit avec beaucoup de rapidité, ne servit qu'à les faire entiérement consumer avant qu'ils fûssent parvenus aux Vaisseaux Hollandois (*b*).

La Flotte Portugaise se conduit mal.

Harmansen, animé par sa victoire, mit à la voile le 31, dans la résolution d'aller braver ses ennemis sur leurs ancres. Ils se mirent aussi sous les voiles, & les Hollandois crûrent l'action prête à s'engager. Cependant un calme qui survint ayant rendu l'approche difficile, ce fût en vain que les Hollandois recommencèrent le lendemain premier jour de l'an, leur manœuvre & portèrent droit sur la Flotte Portugaise. Après avoir parû disposée à les recevoir, elle dériva, malgré le pavillon rouge que Furtado avoit arboré, & qui ne pût donner à ses gens une envie de combattre qu'ils n'avoient pas. Ainsi les Hollandois passèrent sans opposition, & portèrent eux-mêmes à Bantam la nouvelle de leur triomphe (*c*). Ils y fûrent reçûs comme les libérateurs de la Ville, & l'on verra dans la suite, combien cette heureuse témérité devint avantageuse à leur Commerce. Elle ne leur avoit coûté qu'un homme; mais leurs blessés étoient en grand nombre. Ils prirent quelque-tems pour réparer leurs Vaisseaux; & quoique dans la disposition où des services de cette importance avoient mis la Ville de Bantam, il dépendît d'eux d'y prendre leur charge, ils résolûrent de continuer leur voyage aux Moluques (*d*).

Elle est bravée par les Hollandois.

1602.

Harmansen arrive triomphant à Bantam.

[Le 14 de Mars, ils arrivèrent à Banda, où ils trouvèrent le Vice-Amiral & Jean *Martzen*, qui avoient déjà pris leur charge. Ils s'y arrêtèrent, dans le même dessein, jusqu'au 24 de Juin, qu'ils continuèrent leur route

Son Voyage aux Moluques.

(*a*) *Ibid.* & pag. 353. (*b*) *Ibidem.* (*c*) Pag. 354. (*d*) Pag. 355.

HARMANSEN. 1602. route (e).] [Le 6 de Juillet, ils mouillèrent à la rade de Tuban, & remirent au Roi, des présens du Prince d'Orange, qui fûrent extrêmement bien reçûs. Trois jours après, l'Amiral Heemskerk & un autre Vaisseau de sa Flotte (f), les y vinrent joindre, amenant une prise qu'ils avoient faite à *Joratan* (g).]

Il établit un Comptoir à Bantam.

A leur retour à Bantam le premier d'Août, ils obtinrent facilement du Gouverneur de cette Ville & des Habitans, la permission d'y établir un Comptoir, dont les premiers Commis fûrent Nicolas *Gaeff* & Jean *Lodwickſen* (h). Dans le reste de la route, ces Vainqueurs des Portugais reprirent la qualité de Marchands, pour ne s'occuper que d'observations utiles à leur Commerce (i), & pour se rendre paisiblement dans leur Patrie, où ils arrivèrent au mois d'Avril 1603 (k).

§. III.

(e) Add. de l'A. *A.*

(f) Le Journal ne nous apprend pas d'autres particularités de cette Flotte. Voyez le Voyage de *Spilberg*. R. d. E.

(g) Add. d. E.

(h) Pag. 361.

(i) Le 2 de Novembre 1602, on jetta la sonde, & l'on trouva cent quinze brasses d'eau, fond de coquillage. Sur le midi on la jetta encore, & l'on trouva cent quarante-cinq brasses. Sur le soir on ne trouva plus de fond, quoique la ligne fût de deux cens trente brasses. Cette manœuvre fit connoître avec certitude, qu'on étoit par la hauteur de trente-cinq degrés de latitude du Sud, puisqu'on ne trouvoit plus de fond. *Pag.* 361. Il faut tenir pour certain, que ceux qui veulent aller à l'Isle de Sainte Hélene & s'éloigner du Cap de Bonne-Esperance, lorsqu'ils sont à la hauteur de le pouvoir découvrir, prenant leur cours droit au Nord-Ouest sur la boussole tenue directement Sud & Nord, ne manqueront pas de décheoir environ cent lieues à l'Est de cette Isle; & en ce cas, il faut continuer de porter au Nord-Ouest, jusqu'à-ce que l'on soit par la hauteur de seize degrés de latitude du Sud. C'est aussi une estime certaine pour ceux qui trouvent fond par les trente-six degrés, de conclure qu'ils sont Sud & Nord avec le Cap des Aiguilles. Il faut alors prendre son cours à l'Ouest-Nord-Ouest, jusqu'à-ce qu'on ait le Cap de Bonne-Esperance devant soi au Nord-Ouest, suivant l'estime. Ensuite il faut courir au Nord-Ouest sur la boussole tenue directement Sud & Nord, & naviguer toûjours sur le même rhumb, jusqu'à-ce que l'on soit par la hauteur des seize degrés. Alors on n'est plus éloigné que d'environ onze lieues Est de l'Isle Sainte Hélene. C'est l'expérience qu'on a faite dans le Navire le *Gueldres*, au mois de Novembre 1602.

Dans le même mois, le Vice-Amiral de la Flotte approcha si près du Cap, qu'il n'en fût qu'à la portée du petit canon; & quand il l'eût doublé, il courut la bande du Nord-Ouest, sur la boussole tenue directement Sud & Nord, jusques par la hauteur des seize degrés, croyant que par cette route, il gagneroit l'Isle de Sainte Hélene. Mais il eût le chagrin de se trouver à plus de cent lieues à l'Est de cette Isle.

Une Flotte de quatre Vaisseaux, sous le commandement de l'Amiral *Schuermansz*, a fait la même expérience. Après avoir passé le Cap, ils ne virent point de terres. Mais ils avoient aussi trouvé fond sur quatre-vingt-dix brasses, par la hauteur de trente-six degrés, par le travers du Cap des Aiguilles. Ensuite ils naviguèrent jusqu'à la distance de quatorze lieues du Cap, suivant leur estime; d'où ils courûrent au Nord-Ouest jusques par la hauteur de seize degrés, où ils étoient bien encore éloignés de l'Isle, de quatre-vingt-dix lieues à l'Est, suivant l'indication de ce qu'ils avoient couru à l'Ouest. *Pages* 362 & 363.

Le 9 de Janvier 1603, on eût dès le matin, la vûe de l'Isle *Fernando Laurentio*, qui demeuroit environ quatre lieues Ouest de la Flotte. La rade où l'on jetta l'ancre est au côté occidental de l'Isle, sur dix-huit, dix-sept & seize brasses, fond de corail. En y venant on laisse les terres à babord, comme on doit faire aussi à celles de Sainte Hélene; sans quoi on n'y sçauroit entrer. Ainsi il est bon d'avertir, quand on y vient par l'Est, de faire le tour du bout septentrional de ces Isles, pour gagner la rade. *Pag.* 365.

(k) Pag. 365. Un yacht de la Flotte, qui avoit été détaché près du Cap de Bonne-Espérance, pour chercher quelques Vaisseaux écartés, étoit déjà arrivé à Middelbourg, & Harmansen l'apprit devant Plymouth, où il s'arrêta quinze ou seize jours.

VEEN. 1602.

§. III.

Corneille de Veen.

Ce que cette courte Relation a d'utile.

CETTE Relation ne mériteroit place ici qu'en faveur de son existence, & pour accorder à celui dont elle porte le nom, un rang entre les Voyageurs, si deux actions éclatantes dont elle est presqu'uniquement composée, n'appartenoient à l'Histoire des Voyages, par la facilité qu'elles apportèrent à d'autres entreprises. Harmansen avoit commencé à faire redouter le nom Hollandois dans les Indes. *Veen*, qui suivit immédiatement ses traces, parût persuadé, comme lui, qu'il étoit tems de renoncer à tous les ménagemens qu'on avoit gardés jusqu'alors avec les Portugais. Etant parti du Texel le 17 de Juin 1602, avec neuf Vaisseaux d'Amsterdam & d'Enchuyse, il s'arrêta le 22 d'Octobre, dans la rade d'Annobon, où il ne trouva pas, dans le Gouverneur, plus de civilité que la plûpart des autres Commandans Hollandois; mais résolu de venger une fois sa Nation, de tous les outrages qu'elle avoit reçûs dans cette Isle, il y fit une descente, qui fit prendre aux Portugais, après s'être inutilement défendus, le parti de se retirer dans les montagnes, & d'abandonner, à la discretion du Vainqueur, des rafraîchissemens qu'il ne leur avoit demandés qu'avec le dessein d'en payer le prix (*a*). [Il y eût six ou sept Hollandois de tués dans cette occasion (*b*).]

Actions vigoureuses des Hollandois.

1603.

ENSUITE ayant pénétré jusqu'à Macao, où il arriva le 30 de Juillet 1603, il s'y rendit maître d'une Caraque Portugaise richement chargée pour le Japon, qu'il fit brûler jusqu'à fleur-d'eau, après en avoir enlevé toutes les richesses (*c*) (*d*). Dans son retour vers Bantam, il découvrit le 18 de Septembre, une grande Jonque, dans laquelle il soupçonna, dit l'Auteur, qu'il y avoit ou des Portugais, ou des effets qui appartenoient à cette Nation. Sur le refus qu'elle fit de se rendre, les Hollandois [firent des décharges de mousqueterie sur elle, & les Indiens y répondirent avec une multitude de fléches, & se défendirent si bien, que les autres fûrent obligés de faire jouer leur canon. Malgré le tonnerre qui grondoit & qui menaçoit la Jonque, ceux qui la montoient continuèrent de se défendre avec tant de valeur, que les Hollandois doutèrent de les pouvoir vaincre. Enfin ils (*e*)] en vin-

(*a*) *Ubi sup.* pag. 366.

(*b*) Add. de l'A. *A.*

(*c*) *Ibid.* pag. 367.

(*d*) Voici quelques détails à cet égard, tirez de l'Original. Le 29 d'Avril 1603, on alla mouiller l'ancre à la rade de Bantam. Le 6 de Juin, on détacha de la Flotte, deux Vaisseaux & un Yacht, qui firent voile vers la Chine. Le 21, ils s'arrêtèrent à l'Isle Pulo Timaon, pour y faire de l'eau & des vivres. Ils relâchèrent ensuite à Patane, où ils louèrent un Pilote Chinois, pour les mener à la Chine. Le 11 de Juillet, ils remirent à la voile; & le 30, ils vinrent devant Macao, où ils trouvèrent une Caraque très-richement chargée, & prête à faire voile pour le Japon. Sa cargaison consistoit en soye de la Chine, en étoffes de soye, & autres précieuses marchandises des Indes. Les Portugais perdant courage à la vûe des Hollandois, se sauvèrent à terre, & abandonnèrent leur Vaisseau aux ennemis, qui le brûlèrent après en avoir enlevé toute la cargaison. Ce riche butin auquel ils ne s'attendoient guères, fit changer le dessein que ces trois Vaisseaux avoient d'aller à la Chine. Add. & R. de l'A. *A.*

(*e*) Add. de l'A. *A.*

VEEN. 1603. vinrent à l'abordage & tuèrent tout ce qui eût le malheur de tomber sous leurs armes; c'est-à-dire, près de quatre-vingt Indiens. Ils apprirent de ceux qui fûrent épargnés, que la Jonque étoit Siamoise. Leur regret fût extrême, d'avoir massacré leurs amis & leurs alliés, des gens avec lesquels ils trafiquoient tous les jours (*f*). Mais le mal étant sans remède, ils se contentèrent de relâcher le reste de ces malheureux avec leur Jonque. On peut se persuader néanmoins qu'ils gardèrent la cargaison, qui étoit de soyes & d'étoffes précieuses; car loin de leur faire honneur de cette restitution, le Journal ajoûte, qu'après avoir achevé leur charge à Bantam, ils retournèrent en Hollande avec leur riche butin (*g*). Il peut naître un embarras de ce récit: Veen n'a-t-il pas droit à la qualité de Pyrate autant qu'à celle de Voyageur (*b*) (*i*)?

Veen est Pyrate autant que Voyageur.

(*f*) Pag. 368.

(*g*) *Ibidem.*

(*b*) Mr. l'Abbé Prevost donne ici bien légèrement, au Commandant Hollandois, l'odieuse qualite de Pyrate. Il n'y a rien dans l'Original qui fonde cette accusation. Il y est simplement dit, que les Hollandois ayant vû qu'ils s'étoient trompés, laissèrent à la Jonque, la liberté de continuer son Voyage; que les Siamois se louèrent beaucoup du traitement qu'ils reçûrent des Hollandois dans cette occasion, & qu'ils rejettèrent toute la cause de ce malheureux combat, sur l'opiniâtreté de leur Commandant, qui y perdit la vie. Il est vrai qu'il n'est point dit expressément dans le Journal, que la cargaison de la Jonque fût restituée. C'est apparemment sur cette omission, jointe au *riche butin*, dont il est parlé plus bas, que se fonde Mr. Prevost, pour jetter sur les Hollandois, le flétrissant soupçon de Pyraterie. Mais outre que la douleur que ceux-ci firent paroître de leur fatale méprise, & la reconnoissance que les Siamois leur témoignèrent, sont assez connoître qu'on leur rendit tous leurs effets; ce *riche butin*, est sans doute celui que les Hollandois avoient trouvé sur cette Caraque Portugaise dont ils venoient de s'emparer, comme celà est rapporté quelques lignes plus haut. R. de l'A. *A.*

(*i*) Après avoir simplement mis la chose en question dans le texte, Mr. Prevost la décide tout de suite à la marge. Cette manière d'interroger & de se répondre soi-même, est assez plaisante. R. d. E.

On trouvera la suite de l'établissement des Hollandois, après la Relation suivante.



Voya-



PYRARD. 1601.

Voyage de François Pyrard (a), qui est le premier des François aux Indes Orientales (b).

§. I.

Route & Avantures de l'Auteur jusqu'aux Isles Maldives.

L'ÉMULATION, source de tant de vertus & de grandes entreprises, paroît avoir été le premier sentiment qui porta les Marchands de Bretagne, à marcher sur les traces des Portugais & des Espagnols. Depuis près d'un siècle, l'Europe avoit retenti des exploits de ces deux Nations. Les Indes Orientales étoient devenues comme leur proye, & l'on ne parloit qu'avec admiration, des richesses qu'elles tiroient continuellement de ce fonds inépuisable, sans que les François, leurs plus proches voisins, aspirâssent encore à les partager. Une Compagnie, formée à S. Malo, à Laval & à Vitré, entreprit, suivant les termes de l'Auteur, *de sonder le gué & de chercher le chemin des Indes pour aller puiser à la source*. Elle équipa, dans cette vûe, deux Navires, l'un de quatre cens tonneaux, nommé le *Croissant*, sous la conduite de *la Bardeliere;* l'autre, nommé le *Corbin*, de deux cens, sous celle de François *Grout du Clos-neuf*. *Pyrard*, qui s'embarqua sur le second, ne s'attribue pas d'autre motif que le désir de voir des choses nouvelles & d'acquérir du bien. Motifs de ce Voyage.

DANS le récit d'un Voyageur fidéle & judicieux, les circonstances d'une longue & malheureuse navigation, deviennent autant de leçons utiles, qui méritent d'être soigneusement recueillies (c). On partit de St. Malo le 18 de Mai 1601. La fortune n'avoit pas pris les deux Navires sous sa protection. A peine eût-on fait quelques lieues en mer, que le mât de misene s'étant rompu sur le *Corbin*, il fallût employer les Charpentiers de l'un & de l'autre Vaisseau pour le réparer. Un effet plus fâcheux de cette première disgrace, fût le découragement de la plûpart des Voyageurs & des Matelots, qui la prirent pour un mauvais augure, & qui menacèrent hautement d'abandonner le voyage, si l'on relâchoit dans quelque Port de France. Pyrard ne désavoue pas que depuis l'embarquement, il avoit mal augu-

Départ des deux Vaisseaux.

Mauvais augure pour la route.

(a) Le nom en entier de ce Voyageur est *François Pyrard de Laval* (1). Il faut que ses Voyages ayent été imprimez de bien bonne heure, puisqu'on en trouve un extrait dans les *Pilgrims de Purchass*. Vol. II. pag. 1646. Il y en a une Edition faite à Paris en 1679. (2), R. de l'A. *A*.

(b) C'est cette raison qui fait interrompre les progrès des Hollandois, pour mettre ce Voyage dans l'ordre du tems qui lui convient. Voyez à la fin du Journal de Pyrard, ce qui peut lui disputer le titre qu'on lui donne ici.

(c) C'est la distinction qu'on met toûjours entre les bonnes & les mauvaises Rélations.

(1) *Laval* est le nom de sa Patrie. C'est la plus considérable Ville du *Bas-Maine*. R. d. E.

(2) Celle que nous avons sous les yeux est encore beaucoup plus ancienne que celle-là. Elle est de 1615. Paris in 8vo. R. d. E.

PYRARD. 1601.

guré du succès de sa navigation; mais il en apporte une cause plus juste. L'ordre & l'obéïssance n'étoient pas connûes dans les deux équipages. On n'y entendoit que des juremens & des blasphêmes. Il s'y élevoit continuellement des querelles, que les deux Chefs n'avoient pas le pouvoir d'appaiser. Enfin l'on y voyoit régner tous les vices.

Apparence de querelle avec plusieurs Vaisseaux Hollandois.

On reconnût, le 21, neuf gros Navires Hollandois, de ceux qui se nomment *Hourques*, qui se disposèrent d'abord à faire honneur aux Navires de France. Ils passèrent meme sous le vent, marque de soûmission la plus grande qu'on puisse donner en mer, & tirèrent chacun leur coup. Mais leur Vice-Amiral ayant tiré à balle & percé les voiles du *Corbin*, la Bardeliere, qui commandoit en chef les deux François, crût la guerre annoncée par cette insulte. Il se hâta de tout disposer pour une vigoureuse défense; & sans autre explication, il fit tirer deux coups de canon à balle, au travers des voiles du Vice-Amiral Hollandois, pour le mettre lui-meme dans la nécessité de s'expliquer. Surpris de le voir tranquille, il prit un autre parti, qui fût de profiter du vent pour aller à toutes voiles vers l'Amiral, & de lui tirer un coup à balle, en lui commandant d'amener les voiles. Il ne fût pas moins étonné de voir exécuter promptement son ordre, & de trouver l'Amiral fort allarmé d'une si vive expédition. On s'expliqua. Le Canonier du Vice-Amiral étoit yvre; & toute la faute paroissant tomber sur lui, les Hollandois offrirent de le livrer sur le champ, ou de le faire pendre eux-mêmes à la vergue. Le Général François demanda grace au contraire pour lui, & partit content de cette satisfaction.

Témoignage de Pyrard sur la multitude de poissons-volans.

Après avoir passé les Isles Canaries le 3 de Juin, & celles du Cap-Verd le 12 & le 13, on se trouva le 29 du même mois, à cinq degrés de hauteur, où l'Etoile du Nord parût fort basse. On apperçût en meme-tems celle du Sud, que les Matelots nomment *la Croisade*, parce qu'elle est composée de quatre Etoiles en forme de croix. Quoiqu'elle ne soit pas à moins de vingt-sept degrés du Pole Antarctique, c'est sur elle, comme la plus proche, que les Pilotes se règlent & prennent la hauteur. Pyrard & ses Compagnons virent ici une étrange quantité de poissons-volans, dont les aîles ressemblent à celles des chauve-souris. Il en tomboit beaucoup sur les deux Navires, où il devenoit très-facile de les prendre, parce que leurs aîles s'étant séchées dans leur vol, ils ne pouvoient se relever. L'Auteur trouva leur chair délicate. Les albacores, les bonites & les marsouins, donnèrent aux deux équipages le plaisir d'une pêche continuelle, & leur servirent de rafraîchissemens. On voit, en approchant de la Ligne, du côté du Sud comme de celui du Nord, la même abondance de poissons-volans.

Courans dont l'effet est insensible.

Les courans, par lesquels on fût emporté jusqu'à la vûe de la Côte de Guinée, contre l'opinion des Pilotes, retardèrent beaucoup la navigation. On n'arriva sous la Ligne que le 24 d'Août. „ Ce jour, dit l'Auteur, ayant „ pris la hauteur du Soleil à l'heure accoûtumée, qui est le point de midi, „ il ne fût trouvé aucune hauteur; de-sorte qu'on reconnût par-là, que nous „ étions sous la Ligne ". Il ne fait pas une description moins naïve des incommodités du passage. Comme il n'y a pas de Voyageur où l'on en trouve tant de circonstances réünies, elle mérite d'être rapportée dans ses propres termes:

„ De-

PYRARD. 1601.

Description rémarquable du passage de la Ligne.

„ Depuis les sept ou huit degrés approchant de la Ligne, du côté du „ Nord & autant du côté du Sud, on est fort incommodé de l'inconstance „ du tems & des injures de l'air. La chaleur est si violente & si étouffan- „ te, que rien plus; ce qui corrompt la plûpart des vivres. L'eau devient „ puante & pleine de gros vers. Toutes sortes de chairs & de poissons se „ corrompent, même les mieux salés. Le beurre que nous avions apporté „ étoit tout liquefié en huile; la chandelle de suif fondue. Les Navires „ s'ouvroient aux endroits où ils ne trempoient point dans la Mer. La poix „ & le goudron se fondoient par-tout, & il étoit presqu'aussi impossible de „ demeurer dans le bas du Navire que dans un four. Il n'y a rien de si in- „ constant que l'air; mais là c'est l'inconstance même. En un instant il „ fait si calme que c'est merveille, & à demie-heure de-là, on ne voit & on „ n'entend de tous côtés qu'éclairs, que tonnerres & foudres les plus épou- „ vantables qu'on puisse s'imaginer, principalement quand le Soleil est près „ de l'Equinoxe; car alors on les remarque plus véhémens & plus impétu- „ eux. Incontinent le calme revient, puis l'orage recommence, & ainsi „ continuellement. Il se lève tout-d'un-coup un vent si impétueux, que „ c'est tout ce qu'on peut faire d'amener & mettre bas en diligence toutes „ les voiles, & on diroit que les mâts & vergues vont se briser & le Navi- „ re se perdre. Souvent on voit venir de loin de gros tourbillons, que les „ Mariniers appellent *Dragons*; s'ils passoient par-dessus les Navires, celà „ les briseroit & les couleroit à fond. Quand on les voit venir, les Mari- „ niers prennent des épées nues & les battent les unes contre les autres en „ croix sur la proue, ou vers le côté où ils voyent cet orage, & tiennent „ que celà l'empêche de passer par-dessus le Navire, le détournant à côté. „ Au-reste, sous cet air les pluyes sont fort dangereuses; car si une per- „ sonne en est mouillée & ne change promptement d'habits, elle est bien- „ tôt après toute couverte de bubes & de pustules sur son corps, & des „ vers s'engendrent dans les habits. Nous étions contraints de couvrir nos „ Navires de toile-cirée, & de nous servir de tentes & de pavillons, pour „ nous garantir tant de la pluye que du Soleil. Il me feroit impossible de „ raconter par le menu, toutes les extrêmités & les travaux que nous endu- „ râmes à cause de ces calmes & *Travades*, (car ainsi s'appellent ces bou- „ rasques) bien plus que si c'eût été en grand vent & même en tourmente, „ & même les Navires s'en usent aussi-tôt. Le Navire branle & va chan- „ cellant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, à cause de la violence du „ grand *Louesme* qui est en ces Mers-là; mais lors du vent en poupe, les „ voiles tiennent le Navire ferme; & s'il est à la bouline, il ne panche que „ d'un côté. Ces calmes ébranlent fort un Vaisseau & lui donnent bien des „ efforts, principalement à ceux qui sont grands & chargés, & le plus „ souvent le font tellement entr'ouvrir, que par après, s'il survient quelque „ tourmente, il ne peut pas résister long-tems (*d*).

Calmes & tempêtes auxquelles on y est successivement exposé.

Le 29 d'Août, on découvrit la terre à dix lieues, & la joye fût extrême

(*d*) Remarquez qu'on passe quelquefois la Ligne sans se ressentir de ces incommodités (1).

(1) On y est sur-tout exposé, dans cette partie de l'Océan, qui est le long des Côtes de Guinée, & qui s'appelle, les *Calmes* & les *Pluyes*. On en a parlé plus haut. R. de l'A. A.

PYRARD. 1601.

Les deux Vaisseaux tombent à l'Isle d'Annobon.

me dans les deux Navires, parce qu'ayant été rabbatus plusieurs fois par les courans vers la Côte de Guinée, ils commençoient à manquer d'eau. On reconnût bientôt l'Isle d'*Annobon*. Le lendemain ayant pris terre, sur la foi des Portugais, qui étoient maîtres de l'Isle, on se repentit trop tard d'avoir eû cet excès de confiance à leurs promesses. Il en coûta la vie au Lieutenant du *Corbin*, & la liberté à plusieurs Matelots, qui fûrent rachetés à prix d'argent. On ne laissa pas de séjourner six semaines dans la même rade, mais sans communication avec les Habitans, dont on avoit éprouvé la perfidie, & dans la nécessité de prendre le tems de la nuit pour s'approcher de quelques sources d'eau fraîche, au risque d'essuyer des coups de pierres & d'arquebuses.

Description de cette Isle.

L'Isle d'Annobon appartenoit alors à un Seigneur Portugais, & tout ce qu'il y avoit d'Habitans de sa Nation, n'étoient que ses Facteurs ou ses Commis. Des naturels, qu'il regardoit comme ses esclaves, il faisoit tous les ans un Commerce considérable, suivant leur multiplication. C'étoient des Négres, qui alloient nuds, hommes & femmes, à l'exception des parties naturelles qu'ils couvroient de coton. Les femmes portoient leurs enfans sur le dos, & leurs mammelles étoient assez longues pour les allaiter par dessus l'épaule. La hauteur de l'Isle est d'un degré & demi du Sud. Elle n'a que cinq ou six lieues de circuit; mais elle est haute, montagneuse, & toûjours couverte de verdure. Les oranges & les ananas y croissent en abondance. Les bananes y servent de pain aux Habitans. Les cocos leur fournissent du vin. Ils ne manquent pas de riz & de millet. Le coton fait leur principal revenu, & la Mer qui les environne est remplie d'excellent poisson. Une petite Isle, qui n'en est éloignée que d'une lieue & demie, mais sans aucune sorte de verdure, sert de retraite à une prodigieuse quantité de pengouins (e), oiseaux un peu plus gros que nos pigeons & qui leur ressemblent beaucoup par le plumage. Leur chair, quoique noire, est nourrissante & d'assez bon goût. C'étoit une ressource pour les deux équipages, qui en prenoient tous les jours un fort grand nombre.

Le scorbut oblige de gagner Sainte Hélene.

La nécessité de trouver d'autres rafraîchissemens pour le scorbut, dont on commençoit à sentir les atteintes, détermina le Général à lever l'ancre. Le 16 d'Octobre, on prit la route de Ste. Hélene, malgré les incertitudes du Pilote, qui ne se promettoit pas de la rencontrer avec les vents qui régnoient dans cette saison. On y arriva néanmoins le 17 de Novembre. Cette Isle est au seizième degré du Sud, à six cens lieues du Cap de Bonne-Espérance. On s'étoit flatté d'y trouver du bois propre à reparer le mât de misaine du *Corbin*; mais elle n'en produit pas de convenable à cet usage. Son air & ses eaux, qui sont d'une pureté admirable, ses fruits & la chair de ses animaux, rétablirent la santé de tous les malades. On partit le 26 de Novembre, pour s'avancer vers le Cap de Bonne-Espérance. Trois jours

Abrolhos, écueils dangereux.

après, on doubla les *Abrolhos* (f), qui sont des bancs & des écueils, vers la

(e) L'Auteur les nomme *Pingui*.

(f) Il doit y avoir ici quelque méprise dans l'Original même. L'Isle de Ste. Hélene est en effet trop éloignée des *Abrolhos*, pour qu'on puisse y arriver en trois jours. D'ailleurs ces écueils ne sont point sur la route de cette Isle au Cap de Bonne-Espérance. (1) R. de l'A. *A.*

(1) On peut supposer qu'il n'est question ici que de la hauteur & non de la distance, dont l'Auteur ne parle pas. La route qui est tracée sur la Carte de son Voyage passe beaucoup à l'Est de Ste. Hélene, d'où Mr. Prevost le fait partir le 16 de Novembre; mais c'est une faute d'impression que nous avons corrigée. R. d. E.

la Côte du Brésil, auxquels les Portugais ont donné ce nom pour tenir les Voyageurs en garde contre le danger. Ce nom signifie *ouvre les yeux*; conseil nécessaire à ceux qui seroient tentés de s'y engager, parce qu'il leur seroit fort difficile d'en sortir. Comme il n'est pas moins dangereux de s'approcher trop de la Côte de Guinée, où l'air est fort mal sain, & où les calmes & les courans ont causé tant d'infortunes, l'Auteur exhorte les Navigateurs à se garantir également de ces deux perils, & leur représente, pour les rassûrer, que l'espace ne manque à personne, puisqu'on ne compte pas moins de mille lieues de la Côte d'Afrique à celles du Brésil. Il observe qu'après avoir doublé les Abrolhos, l'usage de la Mer est de célébrer une fete qui dure un jour entier, & dans laquelle on élit un Roi pour y présider. Cette cérémonie vient des Portugais. Mais l'Auteur la condamne, parce que les réjouïssances de cette nature consistant en festins, ne servent qu'à diminuer les liqueurs & les vivres, qui ne peuvent être trop ménagés dans le cours d'une longue navigation.

Fête des Abrolhos.

On croyoit s'avancer vers le Cap de Bonne-Espérance, & l'on voyoit déjà sur les flots, cette espèce de roseaux qu'on appelle *Trombes*, qui sont joints dix ou douze ensemble par le pied; sans compter une multitude d'oiseaux blancs tachetés de noir, que les Portugais ont nommés *Manches de velours* & qui commencent à se montrer à cinquante ou soixante lieues du Cap; lorsque dans une nuit obscure, dont l'horreur étoit redoublée par la pluye & par un grand vent, le *Corbin* se trouva fort près de terre & n'auroit pas évité de se briser contre des rochers qui s'avançoient dans la Mer, si quelques Matelots ne s'étoient apperçûs du danger. On se hâta de reprendre le large, & d'avertir le Général par un coup de canon. Le jour suivant fit remarquer qu'on avoit passé le Cap de Bonne-Espérance, & qu'on avoit devant les yeux le Cap des *Aiguilles*. Pyrard observe qu'il porte ce nom parce que vis-à-vis le Cap, les aiguilles ou compas de Mer demeurent fixes & regardent directement le Nord, sans décliner vers l'Est ni l'Ouest, & qu'après l'avoir doublé, elles commencent à décliner au Nord-Ouest.

Cap des Aiguilles. Origine de son nom.

1602.

L'intention du Général étoit de prendre sa route par le dehors de l'Isle de *Madagascar*, & dans cette vûe, il avoit quitté deux Vaisseaux Hollandois, qui allant aux Indes comme lui, devoient réjoindre leur Flotte dans la Baye *Formose* sur la Côte de Melinde. Mais l'ignorance de son Pilote lui fit suivre d'abord la Terre de Natal, qu'il eût le bonheur, à la verité de passer sans tempêtes, quoiqu'elles y soyent très-fréquentes depuis les trente-trois degrés jusqu'à vingt-huit; mais le 7 de Février, s'étant apperçû qu'il s'étoit trompé, & s'obstinant à vouloir repasser la même Côte pour retourner sur ses traces, il exposa ses deux Vaisseaux à tout ce que les flots ont de plus redoutable dans cette Mer. Une tempête, qui dura quatre jours, présenta mille fois à Pyrard toutes les horreurs de la mort. Elle ne cessa que pour jetter les gens du *Corbin* dans une autre inquiétude. Non-seulement ils avoient perdu de vûe le Général; mais appercevant un grand mât qui flottoit autour d'eux, ils ne doutèrent pas que ce ne fût celui du *Croissant*, & que ce malheureux Vaisseau n'eût été submergé. Ils étoient épuisés de fatigues, & la plûpart accablés de maladies. *Grout du*

Tempête qui jette les deux Vaisseaux dans l'Isle de S. Laurent.

PYRARD. 1602.

Clos Neuf, leur Capitaine, proposa de prendre terre, parce que son Pilote, qui étoit Anglois, n'avoit jamais fait le Voyage des Indes. On le supplia d'aller au plus près. C'étoit apparemment l'Isle de Madagascar. Mais cette entreprise meme n'étoit pas sans danger, parce que dans tout l'équipage il n'y avoit qu'un Canonier Flamand qui eût quelque connoissance des Côtes, & qu'on avoit peu de confiance à ses lumières. A trente ou quarante lieues de l'Isle, la Mer parût changée. Elle étoit jaunâtre & fort écumeuse, couverte de châtaignes de Mer, de cannes, de roseaux, & d'autres herbes flottantes. Ce spectacle ne cessa point jusqu'au rivage. Enfin l'on découvrit la terre le 18 de Février; & le 19 au matin, on jetta l'ancre dans la Baye de S. Augustin. Pyrard met sa situation à vingt-trois degrés & demi au Sud, sous le Tropique du Capricorne.

On entre dans la Baye de S. Augustin.

VERS le milieu du meme jour, on vît paroître un grand Vaisseau, qui fût bientôt reconnu pour le *Croissant*. Il avoit été beaucoup plus maltraité que le *Corbin*, & la plus grande partie de son équipage étoit malade. Le soir, un des deux Navires Hollandois qu'on avoit rencontrés au Cap des Aiguilles, entra aussi dans la Baye, & ne vint mouiller près des François qu'après les avoir reconnus. Son Capitaine, qui se nommoit *Guion le Fort*, étoit né en Hollande, d'un François de Vitré. Il avoit déjà fait le Voyage des Indes, & s'étoit acquis une faveur extraordinaire à la Cour d'Achin, dans l'Isle de Sumatra. Les trois Vaisseaux ayant presqu'également besoin de réparation, le résultat du Conseil, qui se tint en commun, fût de choisir d'abord un lieu commode pour y placer les malades. Le nombre en étoit grand sur les deux Vaisseaux François. On prit, au pied d'une haute montagne, sur le bord de la Rivière qui tombe dans la Baye, un endroit qu'on ferma d'une palissade de gros pieux, plantés l'un fort près de l'autre & entrelassés de grosses branches. On le couvrît de voiles; & pour défendre cette petite Forteresse, on y mît quelques pièces de canon, avec une garde d'hommes sains, armés de mousquets & d'arquebuses.

Précautions pour la sûreté des malades.

PENDANT qu'on travailloit à réparer les Vaisseaux, il ne fût pas difficile de lier commerce avec les Habitans de l'Isle, & de se procurer des vivres. Après quelques incertitudes, qui venoient de leur défiance, ils convinrent, par divers signes, de fournir toutes sortes de provisions pour de petits cizeaux, des couteaux, & d'autres bagatelles dont ils paroissoient faire beaucoup de cas. Ainsi l'on se trouva bientôt dans une grande abondance de bestiaux, de volailles, de lait, de miel & de fruits. Pour deux jettons, ou pour une cuillière de cuivre ou d'étain, on obtenoit d'eux une vache ou un taureau. Mais leur industrie n'allant pas jusqu'à châtrer les animaux, il ne falloit espérer d'eux ni bœufs ni moutons. Un grand bois, qui bordoit la Rivière, servoit de promenade pendant le jour à ceux qui avoient la force de marcher. Ils y trouvoient quantité de petits singes, un nombre surprenant de toutes sortes d'oiseaux, sur-tout des perroquets de divers plumages, & diverses espèces de fruits, dont quelques-uns étoient fort bons à manger. Malgré tous ces secours, on avoit à combattre une chaleur si ardente, qu'avec des bas & des souliers on ne laissoit pas d'avoir les jambes & les pieds brûlés; ce qui non-seulement empêchoit de marcher, mais causoit souvent des ulcères difficiles à guérir. Les mouches, &

Secours qu'ils reçoivent dans la Baye.

Triste situation des François.

& d'autres infectes volans, étoient une incommodité dont il falloit se défendre nuit & jour. D'un autre côté, les Matelots, après avoir jeûné sur la Mer, se livroient à leur appetit sans discretion, & se remplissoient de viandes dont l'excès de la chaleur rendoit la digestion difficile. Aussi, loin de se rétablir, la plûpart fûrent attaqués d'une fiévre chaude, qui les emportoit dans l'espace de deux ou trois jours. Quarante-un François mourûrent de leur intempérance ou du scorbut. On avoit employé six semaines au travail, & les deux Vaisseaux se trouvoient en état de remettre à la voile. Mais le Général effrayé de la diminution de ses gens, & tremblant pour les suites d'un Voyage qui étoit encore si peu avancé, prit la résolution d'enlever quelques Habitans de l'Isle pour suppléer au nombre. Il y employa inutilement l'adresse & la force. Mais ce fût ensuite un bonheur pour le *Corbin*, de n'avoir pas réüssi dans cette injuste entreprise.

Observations de l'Auteur sur Madagascar.

Pyrard donne à l'Isle de Madagascar plus de sept cens lieues de circuit, & demande qu'on se fie à son témoignage, parce que dans ses deux navigations il eût l'occasion d'en faire le tour. Son extrêmité, vers le Sud, est à la hauteur de vingt-six degrés, & celle du Nord à quatorze. Cette grande Isle est fort abondante en bestiaux (g). Les brebis portent trois ou quatre agneaux à la fois; ce que l'Auteur vérifie par ses propres yeux. La queue des béliers & des brebis pése jusqu'à vingt-huit livres. Toutes les espèces de bestiaux appartiennent en commun aux Habitans, ou plûtôt à ceux qui les prennent, parce que mangeant fort peu de viande, ils ne prennent pas soin de les nourrir régulièrement. Aussi la plûpart de ces animaux sont-ils sauvages, & l'on en voit des troupes de trois ou quatre cens. Les taureaux & les vaches ont sur le coû une grosse masse de graisse, du même goût que la queue des moutons. Mais en général leur chair n'est pas d'aussi bon goût ni aussi saine qu'en Europe. La nourriture commune de l'Isle est le poisson, les fruits & le laitage. Les singes y sont en très-grand nombre. Celui des perroquets est incroyable, & la chair n'en est pas moins bonne que celle des gros pigeons. Nos François s'en trouvoient si bien, qu'ils en faisoient cuire cinquante ou soixante ensemble dans la même chaudière. Les poules, les perdrix, les faisans & d'autres espèces d'oiseaux, ne sont pas moins communs dans l'Isle. On y voit quantité de cameleons, des lézards d'une grosseur monstrueuse, & des chauve-souris aussi grosses que les corbeaux. Les Rivières sont remplies de poisson, mais infectées d'un grand nombre de crocodiles.

Habitans de cette Isle.

La couleur des Habitans est bazanée, tirant sur le roux. Ils sont hauts, droits, dispos, nuds, à la réserve des parties naturelles, qu'ils couvrent d'une petite toile de coton. Ils portent leurs cheveux longs & tressés. Les femmes ont une toile qui les couvre depuis le dessus des mammelles jusqu'à la ceinture; & une autre depuis la ceinture jusqu'aux genoux; mais leur tête est raze, par le soin qu'elles prennent continuellement de se couper les cheveux. Leurs ornemens sont des brasselets de cuivre, d'étain ou de fer. L'Auteur ne rejette pas l'opinion de ceux qui attribuent l'origine de ces Insulaires,

(g) On en verra ci-après la description. On n'a dessein ici que de faire un honneur particulier aux observations de Pyrard.

PYRARD, 1602.

fulaires, à des Chinois jettés dans cette Isle par un naufrage. Il trouva dans leur visage beaucoup de ressemblance avec celui des Chinois, à l'exception de leur couleur bazanée, qu'il regarde comme l'effet du Climat & de leur nudité continuelle. Il ajoûte que l'Isle étoit fort peuplée, quoiqu'elle fût desolée par les guerres de plusieurs Rois entre lesquels elle étoit divisée. La Religion des Habitans étoit un mélange de Mahométisme & d'Idolâtrie.

Les deux Vaisseaux vont chercher de meilleurs rafraîchissemens aux Isles de Comorre.

On leva l'ancre le 15 de Mai, avec si peu de confiance pour l'état des deux Vaisseaux, qu'au lieu de penser au terme du Voyage, on se proposa de gagner les Isles de Comorre, où les rafraîchissemens sont plus sains pour les malades. On les découvrit le 23, à douze degrés & demi d'élevation du Sud, entre l'Isle de Madagascar & la terre ferme d'Afrique. On prit le parti de mouiller dans celle de *Malailli* (*b*), qui est au milieu de quatre autres. Les Habitans apportèrent volontairement aux deux Navires, les richesses de leur Isle, qui consistoient en riz, dont la couleur est violette lorsqu'il est cuit; en miel, en plusieurs sortes d'oranges aigres & douces, en citrons de deux sortes & en d'autres espèces de fruits, tels que des bananes & des cocos qu'ils échangèrent pour diverses bagatelles de l'Europe. Leur Isle ne manquoit pas de bestiaux, ni de volailles; mais ils en demandoient le prix en argent. Quinze jours qu'on passa dans cette rade, suffirent heureusement pour rétablir tous les malades. Le Général fût sollicité par les Insulaires, de descendre au rivage & de visiter même leur Roi, de la part duquel ils lui promettoient beaucoup de faveur. Mais l'obstination qu'ils eûrent à lui refuser des ôtages, & le souvenir de ce qu'il avoit éprouvé dans l'Isle d'Annobon, étoient deux puissantes raisons qui le firent résister à toutes leurs offres. Ces Isles sont peuplées de différentes Nations de la Côte d'Ethiopie, de Caffres, de Mulâtres, d'Arabes & de Persans, qui font tous profession de la Religion Mahométane & qui font en commerce avec les Portugais du Mozambique, dont elles ne sont éloignées que d'environ soixante-dix lieues. Je sçais, observe l'Auteur, que dans tous ces lieux, les Portugais conseillent aux peuples avec lesquels ils ont quelque alliance, & les prient même instamment, d'employer toutes sortes de trahisons & de surprises contre les Navires François, Anglois & Hollandois, jusqu'à leur promettre des récompenses pour leur perfidie. Il ajoûte, comme une merveille de cette Côte, qu'étant dans la Chaloupe à une lieue de terre, il apperçût de près un poisson monstrueux, qui avoit la tête d'un homme, mais un peu en pointe & couverte d'écailles, avec une sorte de barbe au menton. Il ne pût découvrir qu'une partie de son dos, qui étoit écaillé; & le mouvement qu'il fit, pour l'observer de plus près, le fit disparoître.

Politique des Portugais.

Poisson à tête humaine.

Remarque sur le caractère de l'Auteur.

Jusqu'ici les avantures de Pyrard ne le distinguent pas du commun des Voyageurs, & l'utilité de ses observations se borne aux gens de Mer. Mais la scène va s'ouvrir à des événemens plus agréables, qui le mettent au rang des Historiens, des Géographes, des Naturalistes, & dans lesquels il conserve

(*b*) Cette Isle est aussi appellée par d'autres Voyageurs, *Mohilia*, *Moalli* & *Moellia*. Elle est à deux lieues au Sud de l'Isle de Comorre, qui a donné son nom à toutes les autres. R. de l'A. *A*.

ferve toûjours fon caractère d'Obfervateur exact & d'Ecrivain judicieux. En vain prétendroit-on faire honneur de toutes ces qualités à quelques perfonnes d'un mérite diftingué qui ont revû fes Mémoires, puifque l'attention même qu'ils ont apporté à ce travail, prouve l'eftime qu'ils ont eûe pour l'Auteur & pour fon ouvrage (*i*).

Naufrage du Corbin aux Ifles Maldives.

La fortune, qui le deftinoit à une vie fort agitée, commença fes difgraces par un naufrage. Grout du Clos Neuf, Capitaine du *Corbin*, ne s'étoit pas rétabli fi parfaitement aux Ifles de Comorre, qu'il ne fût retombé dans une langueur dangereufe pour la fûreté de fon Vaiffeau. Après avoir repaffé la Ligne, le 21 de Juin, on eût un tems affez favorable jufqu'au cinquième degré du Nord. Le 2 de Juillet, on reconnût de fort loin de grands bancs, qui entouroient quantité de petites Ifles. Le Général & fon Pilote prirent ces Ifles pour celles de *Diego de Reys*, quoiqu'on les eût laiffées quatre-vingt lieues à l'Oueft. En vain les gens du *Corbin* foûtinrent que c'étoient les Maldives, & qu'il falloit s'armer de précaution. Cette difpute dura tout le jour; & l'opiniâtreté que le Général eût dans fon opinion, lui fit négliger indifcrétement d'attendre de petites barques, qui venoient, comme on en fût informé depuis, pour lui fervir de guides. Son intention étoit de paffer par le Nord des Maldives, entre la Côte de l'Inde & la tête des Ifles; mais, en fuivant fes ordres, on alloit au contraire s'y engager avec une aveugle imprudence. Pour comble de témerité, chacun paffa la nuit dans un profond fommeil, fans en excepter ceux mêmes qui devoient veiller pour les autres. Le Maître & le Contre-Maître étoient enfevelis dans l'yvreffe d'une longue débauche. Le feu qui éclaire ordinairement la bouffole s'éteignit, parce que celui qui tenoit alors le gouvernail eût auffi le malheur de s'endormir. Enfin tout le monde étoit dans un fatal affoupiffement, lorfque le Navire heurta deux fois avec beaucoup de force; & tandis qu'on s'éveilloit au bruit, il toucha une troifième fois & fe renverfa fur le banc.

Affreufe fituation de l'équipage.

Quels fûrent les cris & les gémiffemens d'une troupe de malheureux, qui fe voyoient échoués au milieu de la Mer & dans les ténébres, fur un rocher où la mort devoit leur paroître inévitable! L'Auteur repréfente les uns pleurans & crians de toute leur force, les autres en prières, & d'autres fe confeffant à leurs Compagnons. Au lieu d'être fecourus par leur Chef, ils en avoient un qui ne faifoit qu'augmenter leur pitié. Depuis un mois, fa langueur le retenoit au lit. La crainte de la mort le força néanmoins d'en fortir, mais ce fût pour pleurer avec les autres. Les plus hardis fe hâtérent de couper les mâts, dans la vûe d'empêcher que le Vaiffeau ne fe renverfât davantage. On tira un coup de canon pour avertir le *Croiffant* du malheur où l'on étoit tombé. Tout le refte de la nuit fe paffa dans l'attente continuelle de couler à fond. La pointe du jour fit découvrir, au-delà des bancs, plufieurs Ifles voifines, à cinq ou fix lieues de diftance, & le *Croiffant* qui paffoit à la vûe des écueils, fans pouvoir donner le moindre fe-

(*i*) L'Editeur avertit, dans fa Préface, que le célèbre *Jérôme Bignon*, Avocat-Général au Parlement de Paris, y a mis la main.

PYRARD. 1602.

Tentatives inutiles.

secours à ceux qu'il voyoit périr (*k*). Cependant le Navire tenoit ferme sur le côté, & sembloit promettre de résister quelque tems aux flots dans cette situation, parce que le banc étoit de pierre. Pyrard & ses Compagnons en conçûrent l'espérance de sauver au moins leur vie. Ils entreprirent de faire une espèce de claye, ou de radeau, d'un grand nombre de pièces de bois, sur lesquelles ils clouèrent plusieurs planches tirées de l'intérieur du Vaisseau. Cette machine, qui se nomme *Pangaie*, étoit suffisante pour les contenir tous, & pour sauver avec eux une partie du bagage & des marchandises. Chacun prit aussi ce qu'il pût emporter de diverses sommes d'argent qui se trouvoient dans le Vaisseau. On avoit employé plus de la moitié du jour à tous ces soins. Mais lorsqu'on eût achevé la pangaie, il fût impossible de la passer au-delà des bancs pour la mettre à flot. Dans les mouvemens de ce nouveau désespoir, on apperçût une barque qui venoit des Isles, & qui sembloit s'avancer droit au Vaisseau pour le reconnoître. Elle s'arrêta malheureusement à la distance d'une demie lieue. Ce spectacle jetta tant d'amertume dans le cœur d'un Matelot François, que s'étant jetté à la nage, il alla au-devant d'elle, en suppliant, par des cris & des signes, ceux qui la conduisoient, d'accorder leur assistance à de malheureux étrangers, dont ils ne pouvoient attendre qu'une reconnoissance égale à ce bienfait. Mais leur voyant rejetter sa prière, il fût obligé de revenir avec beaucoup de peine & de danger. Pyrard apprit, dans la suite, qu'il étoit rigoureusement défendu à tous les Insulaires, d'approcher des Navires qui faisoient naufrage, s'ils n'en avoient reçû l'ordre exprès de leur Roi. Quoiqu'il traite cette loi de barbare, il y trouve beaucoup moins de brutalité, que dans ce qui se passoit autour de lui parmi plusieurs Matelots, qui malgre la présence de la mort, ne laissoient pas de boire & de manger avec excès, sous prétexte qu'étant à l'extrémité de leur vie, ils aimoient mieux mourir à force de boire, qu'en se noyant dans l'eau de la Mer. Après s'etre enyvrés, ils se querellèrent avec d'affreux juremens. Quelques-uns pillèrent les coffres de ceux qu'ils voyoient en prières pour se disposer à la mort; & ne reconnoissant plus l'autorité du Capitaine, ils lui disoient qu'après avoir perdu leur voyage, ils n'étoient plus obligés de lui obéïr.

On se sauve dans le Galion.

PERSONNE ne s'étoit flatté jusqu'alors, de pouvoir tirer parti du Galion, non-seulement parce que les mâts étant coupés, il n'y avoit aucun moyen d'attacher une poulie, pour l'enlever de dessous le second pont, où il étoit depuis les Isles de Comorre, mais plus encore, parce que les vagues passoient à tous momens de la hauteur d'une picque au-dessus du Navire, & que la Mer étoit si impétueuse dans l'espace de deux lieues autour des bancs, qu'il n'y avoit rien à se promettre d'un si foible secours. Cependant comme il ne restoit plus d'autre ressource, tous les efforts se tournèrent vers cet unique objet d'espérance. Le Galion fût tiré avec des peines incroyables. Il étoit ouvert en plusieurs endroits, & tout brisé des coups de Mer. On n'épargna rien pour le mettre en état de servir. Mais la nuit étant survenue avant que ce travail pût être achevé, on fût obligé de la passer sur le

(*k*) On verra son sort, à la fin de cette Relation.

le bord du Navire, avec d'autant plus d'incommodité & de danger, que le dedans étoit déja presque rempli d'eau, & qu'on étoit exposé sans cesse aux vagues qui passoient par-dessus. Ce ne fût que le matin du jour suivant, qu'on se mit à la nage pour passer le Galion au-delà des bancs; entreprise également dangereuse & pénible. Elle réussit néanmoins, & tout le monde eût la liberté de s'embarquer, après avoir pris des épées, des arquebuses & des demi-picques. Dans cet état, qui faisoit frémir les moins timides, parce que le Galion étoit excessivement chargé & qu'il faisoit eau de toutes parts, on mit à la mer vers les Isles, au risque d'être submergés plusieurs fois par les vents & les flots qui étoient d'une violence surprenante. Enfin, la crainte & la fatigue devant être comptées pour rien dans une si étrange situation, on se crût trop heureux, après avoir vû la mort sous mille formes, d'aborder dans une des Isles, qui se nomme *Pulodou* (*l*).

Comment les François abordent dans l'Isle de Pulodou.

LES Habitans étoient assemblés sur le rivage. Quoique leur contenance n'annonçât rien de funeste, ils firent connoître par des signes, qu'ils ne permettroient de descendre qu'à ceux qui se laisseroient désarmer. Il fallût s'abandonner à leur discrétion. Après avoir écarté les armes, leur premier soin, fût de tirer le Galion à sec, d'en ôter le gouvernail, le mât & les autres appareils, & de les envoyer dans d'autres Isles. Leurs propres bateaux fûrent éloignés. Pyrard s'apperçût bien-tôt qu'on s'étoit trop hâté de prendre le parti de la soûmission. L'Isle n'avoit pas une lieue de tour, & le nombre des Habitans n'étoit que de vingt-cinq. Il auroit été facile à des gens armés, qui étoient au nombre de quarante, de leur faire la loi & de se saisir de leurs bateaux.

A quelles conditions ils y sont reçûs.

LES prisonniers, car l'Auteur ne se donne plus d'autre nom, fûrent conduits dans une loge, au milieu de l'Isle, où ils reçûrent quelques rafraîchissemens de cocos & de limons. Un vieux Seigneur, nommé *Ibrahim*, ou *Pulodou Quilague* (*m*), qui étoit le maître de l'Isle & qui sçavoit quelques mots de Portugais, leur fit diverses questions dans cette langue; après quoi ils fûrent fouillés par ses gens, qui leur ôtèrent tout ce qu'ils portoient, comme appartenant au Roi des Maldives depuis que leur Navire s'étoit perdu sur ses Côtes. Le Capitaine avoit sauvé une pièce d'écarlate. On lui demanda ce que c'étoit. Il répondit que c'étoit un présent qu'il vouloit faire au Roi, & qu'il n'avoit tiré cette pièce du Vaisseau que pour l'offrir plus entière, dans la crainte qu'elle ne fût altérée par les flots. Cette déclaration inspira tant de respect aux Insulaires, qu'ils n'osèrent y porter la main ni même y tourner leurs regards. Le Capitaine & ses Compagnons résolurent néanmoins d'en couper deux ou trois aunes, & d'en faire présent au Seigneur de l'Isle, pour lui inspirer quelques sentimens de bonté en leur faveur. Mais apprenant bien-tôt qu'on voyoit venir des Officiers du Roi, il rendit l'écarlate au Capitaine, & le conjura de ne pas dire même qu'il y eût touché.

On leur prend tout ce qu'ils ont.

Respect singulier des Habitans pour le Roi.

QUEL-

(*l*) *Pulo* signifie *Isle* dans la langue Indienne.

(*m*) Il semble que *Pulodow Quilague*, signifie Seigneur, ou Gouverneur de l'Isle *Dow*, R. de l'A. *A*.

PYRARD. 1602.

Quelques Officiers, qui arrivèrent effectivement, prirent le Maître du *Corbin* avec deux Matelots, & les menèrent à quarante lieues de Pulodou dans l'Isle de *Malé*, qui est la Capitale de toutes les Maldives & le séjour ordinaire du Roi. Le Maître ayant porté avec lui la piéce d'écarlate, & l'ayant présentée à ce Prince, reçût un traitement fort civil & fût même logé dans le Palais. Un Prince, nommé *Ranabandery Tacourou*, beau-frère du Roi, reçût ordre d'aller recueillir tous les débris du Navire échoué. Il en tira non-seulement les marchandises, mais le canon même & ce qu'il y avoit de plus pésant. De-là passant par l'Isle de Pulodou, il prit avec lui le Capitaine François & cinq ou six de ses Compagnons, qui fûrent fort bien reçûs du Roi. Ce Monarque promit au Capitaine de faire équiper une barque, pour le conduire dans l'Isle de Sumatra, où le *Croissant* devoit être arrivé. L'Auteur doute s'il auroit tenu parole; mais le malheureux Grout du Clos Neuf mourût six semaines après, dans l'Isle de Malé.

Les Insulaires recueillent les débris du Vaisseau.

Les autres Captifs ayant été distribués dans plusieurs Isles, Pyrard fût conduit, avec deux de ses Compagnons, dans celle de *Pandoué*, qui n'a pas plus d'étendue que celle de Pulodou, & qui n'en est éloignée que d'une lieue. Il raconte ici que dans le partage qui s'etoit fait de l'argent qu'on avoit pû sauver du Vaisseau, ceux qui s'en étoient chargés, avoient mis leur fardeau dans des ceintures de toile, qu'ils s'étoient liées autour du corps. L'usage de cet argent devoit être pour les nécessités communes, & dès la première nuit, on avoit eû soin de l'enterrer de concert dans l'Isle de Pulodou, pour le dérober à l'avidité des Habitans. Pyrard & ses deux Compagnons n'avoient pas eû le tems de reprendre leurs ceintures, lorsqu'on leur avoit fait quitter cette Isle, & comme on ignoroit encore ce qu'ils avoient sauvé de leur naufrage, ils reçûrent d'abord assez d'assistance dans celle de Pandoué. Mais les autres, qui étoient demeurés à Pulodou, ne se trouvant pas dans l'abondance qu'ils auroient désirée, fûrent obligés de déterrer l'argent & de l'offrir pour obtenir des vivres. Aussi-tôt que les Habitans leur connûrent cette ressource, ils prirent le parti de ne leur plus accorder aucun secours sans se faire payer; & le bruit s'en étant répandu dans les autres Isles, ceux qui étoient partis, comme Pyrard, sans avoir pris leurs ceintures, se trouvèrent réduits à la dernière nécessité. Il arriva même aux autres, qu'ignorant l'usage des Indes, où l'argent de toute marque est reçû lorsqu'il est de bon aloi, & où il peut être coupé en petites parties qu'on donne au poids, à mesure qu'on a besoin de l'employer, ils offroient leurs piastres aux Insulaires qui ne leur donnoient jamais de retour; de-sorte qu'une marchandise du plus vil prix leur coûtant toûjours une piéce d'argent, ceux qui en avoient le plus, épuisèrent bien-tôt leurs ceintures, & ne se virent pas moins exposés que les plus pauvres, à toutes sortes de misères. Pyrard fait une triste peinture de la sienne. Il alloit chercher sur le sable, avec ses Compagnons, des limaçons de mer ou quelque poisson mort qui avoit été jetté par les flots. Pour assaisonnement, ils les faisoient bouillir avec des herbes inconnues & de l'eau de mer qui leur tenoit lieu de sel. Ce qui leur arrivoit de plus heureux étoit de trouver quelque citron, dont ils y méloient le jus. Ils vécûrent assez long-tems dans cette extrémité; mais les Insulaires reconnoissant enfin qu'ils étoient sans argent, recommencèrent à

Sommes d'argent que les François avoient sauvées.

Elles ne servent qu'à augmenter leur misére.

Triste situation de Pyrard.

à leur donner quelque marque de compassion. Ils les employérent à la pêche & à d'autres ouvrages, pour lesquels ils leur offroient des cocos, du miel & du millet. Pour logement Pyrard n'eût pendant l'Hyver du Pays, qui est le mois de Juillet & d'Août, qu'une loge de bois qu'on avoit dressée sur le bord du rivage pour y construire un bateau, couverte à la vérité par dessus, mais toute ouverte par les côtés ; de-sorte qu'y étant exposé pendant toute la nuit aux vents, à la pluye qui est continuelle dans cette saison, & souvent aux flots mêmes de la Mer, il ne dût la conservation de sa santé qu'à une faveur extraordinaire du Ciel. Ses deux Compagnons, que leur qualité de Matelots devoit rendre moins sensibles à la fatigue, tombèrent dangereusement malades. PYRARD. 1602.

Il tira néanmoins de sa disgrace, un fruit dont il ressentit bien-tôt les avantages, & que ses Compagnons regrétèrent beaucoup d'avoir méprisé. Pendant son travail, il s'efforçoit de retenir quelques mots de la langue du Pays. Ce soin, auquel il apportoit toute son attention, le mit en état de se faire entendre. Le Seigneur de l'Isle, qui se nommoit *Aly Pandio Atacourou*, & qui avoit épousé une parente du Roi, conçût de l'affection pour lui & prit plaisir à son entretien. C'étoit un homme d'esprit, & versé même dans les sciences, qui avoit eû en partage les Boussoles & les Cartes marines du Vaisseau. Comme elles ne ressembloient point à celles du Pays, sa curiosité lui faisoit souhaiter des explications. Il n'en avoit pas moins pour se faire instruire des mœurs & des usages de l'Europe. Cette conversation hâta les progrès de Pyrard dans la langue, & lui en fit faire encore de plus utiles dans l'estime d'Aly Pandio. Il obtint des vivres & d'autres secours, qui lui rendirent sa situation plus supportable. Elle devient plus douce par son industrie.

Aly Pandio étoit parent d'Ibrahim, Seigneur de Pulodou, & l'amitié jointe au lien du sang, le portoit à lui rendre de fréquentes visites. Un jour il se fit accompagner de Pyrard, pour lui donner le plaisir de revoir ses Compagnons. Mais cette faveur exposa sa vie au dernier péril. Dans la misère où les autres étoient réduits, loin de pouvoir lui offrir des rafraîchissemens, ils le menèrent avec eux au bord de la Mer pour y chercher de quoi soulager leur faim. Ils y trouvèrent une grosse tortue qui étoit renversée sur le dos & qui avoit cinq ou six cens œufs, de la grosseur des œufs de poule. Leur joye fût extrême. Ils la mirent en pièces & la firent bouillir dans de l'eau douce. Mais soit qu'elle demandât d'autres assaisonnemens, soit que dans l'avidité de leurs estomacs, ils eûssent mangé avec excès, ils fûrent tous mortellement malades. Pyrard eût beaucoup de peine à se rétablir, & conçût par cet exemple, quelles étoient les souffrances de ses Compagnons dans l'Isle de Pulodou. Aussi mouroient-ils les uns après les autres. Le Capitaine, le premier Commis, le Contre-maître & quantité de Matelots étoient déjà morts. Le Maître, qui après avoir été conduit dans l'Isle de Malé, étoit revenu à Pulodou, voyant que depuis la mort du Capitaine, le Roi ne parloit plus de la barque qu'il lui avoit promis d'équiper pour l'Isle de Sumatra, forma l'entreprise de se sauver. Il ne communiqua son dessein qu'à douze de ses Compagnons, qui se conduisirent avec tant d'adresse, qu'enfin ils surprirent la barque d'Aly Pandio dans une visite que ce Seigneur rendit à Ibrahim. Ils se fournirent d'eau douce & Danger qu'il court pour sa vie. Le Maître du Corbin prend la fuite avec douze de ses Compagnons.

PYRARD. 1602.

de cocos, qu'ils avoient secrétement cachés dans un bois voisin, & s'embarquèrent en plein midi, c'est-à-dire, dans le tems qu'on s'en défioit le moins. Cependant les Insulaires s'en apperçûrent bien-tôt ; mais n'ayant pas d'autres barques pour les poursuivre, ils tournèrent leur ressentiment contre les infortunés qui restoient entre leurs mains, au nombre de huit; quatre sains & quatre malades. Ils les maltraitèrent avec tant de cruauté, que les malades en moururent, & furent jettés à la Mer, sans qu'il fût permis à leurs Compagnons de les enterrer. Le Lieutenant du Vaisseau étoit de ce malheureux nombre.

Arrivée d'un grand Seigneur dans l'Isle de Pandoué.

Cérémonies de sa réception.

Il s'étoit passé trois mois & demi depuis leur naufrage, lorsqu'on vît arriver dans l'Isle de Pandoué, un des premiers Seigneurs de la Cour, chargé des ordres du Roi pour achever de faire tirer du Vaisseau tout ce qui pouvoit y être demeuré, & pour faire une recherche exacte de l'argent que les Insulaires de Pulodou avoient arraché à leurs Captifs. Il se nommoit *Assan Caounas Calogue* (*n*). A son arrivée, il fût reçû avec les cérémonies qui s'observent pour les personnes de ce rang. Pyrard en fût témoin. La barque qui portoit ce Seigneur fit de loin un signal avec une enseigne rouge, amena ses voiles, & jetta l'ancre à une portée de fusil de l'Isle. Aly Pandio l'envoya reconnoître aussi-tôt ; & lorsqu'il fût informé que c'étoit un Ministre du Roi, il donna des ordres pressans pour sa réception. Toutes les barques de l'Isle s'étant rassemblées, il partit accompagné de la plûpart des Habitans. Les Prêtres, qui se nomment *Catibes* (*o*), & quatre ou cinq Anciens de l'Isle, qui portent le titre de *Moscoulis*, furent les seuls qui restèrent sur le rivage. Quelques barques étoient chargées de cocos, d'autres de bananes, de bétel, & de tous les fruits de l'Isle, rangés fort proprement dans des paniers de feuilles de cocotier, qui ne servent jamais qu'une fois, non-seulement parce que l'abondance en est extrême, mais encore parce qu'ils sont faits de manière qu'on n'en sçauroit ôter les fruits sans les mettre en pièces. Le Seigneur de l'Isle entra le premier dans la barque de l'Envoyé du Roi, en lui disant *Sallam alecon*, qui est le terme commun pour saluer; & se baissant, il lui toucha les pieds de la main droite. Ensuite il leva la même main sur sa tête, pour signifier qu'il étoit disposé à mettre sa tête sous les pieds de l'Envoyé. Tous ceux qui le suivoient imitèrent ce dernier signe, & s'avancèrent deux à deux, avec les présens qu'ils portoient sur leurs épaules, suspendus à un bâton. Ces présens & la salutation se nomment *Vedon a rouespou*. Le Seigneur fit sa harangue, & pria l'Envoyé de descendre à terre où son logement étoit préparé. L'Envoyé s'approcha du rivage; mais avant qu'il fût descendu, les Catibes & les Moscoulis se mirent dans la Mer jusqu'à la ceinture pour aller au devant de lui, chacun portant sous le bras gauche une pièce de toile, moitié soye, moitié coton, longue d'une aune & demie sur trois quarts de large, teinte en rouge & d'un fort bel ouvrage. Ils le saluèrent par un compliment, & lui offrirent leurs toiles avec d'autres présens. Lorsque l'Envoyé voulût descendre, un des

(*n*) Il est appellé dans Purchass, *Assaul Okaounas Kalogue*. R. de l'A. *A*.

(*o*) *Katib*, ou *Kateb* est un mot Arabe qui signifie *Ecrivain*, *Clerc*, *Notaire*. R. de l'A. *A*.

des principaux Catibes ou Moscoulis lui présenta l'épaule. Il s'y mit comme à cheval, les jambes d'un côté & de l'autre, & fût porté dans cette situation jusqu'à terre, avec beaucoup de soin pour empêcher qu'il ne se mouillât les pieds. On le conduisit en foule jusqu'au logement qui lui avoit été préparé. Les salutations y recommencèrent & l'on passa une demie heure dans divers entretiens; après quoi le Seigneur de l'Isle se retira. Mais ses gens offrirent alors à l'Envoyé un bain à demi chaud, qu'il accepta. On lui apporta des huiles odoriferantes, dont il se frotta le corps à la manière des Indes. En sortant du bain, on lui présenta un breuvage du coco le plus délicat, avec quantité de plats de bétel. Ensuite il se rendit au Temple principal, qui se nomme *Oucourou Misquite* (p), où il fit sa prière l'espace d'une demie heure. Pendant tout le tems qu'il passa dans l'Isle, ses repas fûrent apprêtés avec toutes les délicatesses du Pays; & toutes les maisons de qualité lui envoyèrent des présens.

PYRARD. 1602.

Rigueurs exercées contre ceux qui avoient pris l'argent des François.

AUSSI-TÔT qu'il eût exécuté sa première commission, qui régardoit les débris du Navire, il passa dans l'Isle de Pulodou, pour y faire la recherche de ceux qui avoient eû part à l'argent des Captifs. Personne ne s'empressant de se déclarer coupable, il fit prendre & attacher tous les Habitans de l'Isle, sans en excepter les femmes, & les menaça des plus rudes supplices. On leur mit les pouces entre des bâtons fendus, qu'on pressoit & qu'on lioit après les avoir serrés. La douleur les força de parler. Ils rendirent du moins une partie de ce qu'on leur demandoit, car il étoit difficile de découvrir la véritable quantité de l'argent qu'ils avoient reçû. Ils accusèrent divers particuliers des autres Isles, qu'on fit promptement arreter. Les Soldats mêmes qui avoient été chargés de veiller sur les dépouilles des Captifs, fûrent convaincus de différens larcins. Cette rigoureuse exécution fût continuée plus d'un an, & produisit toûjours de nouvelles découvertes.

Bonheur qui fait changer de sort à Pyrard.

PYRARD ayant été présenté à l'Envoyé par Aly Pandio, eût le bonheur de lui plaire. Sa physionomie, qui étoit heureuse, le faisoit prendre pour quelque Seigneur de l'Europe. Cette opinion lui étoit si avantageuse, qu'il se gardoit bien de détromper ses Maîtres. Mais rien ne lui fût si utile que d'avoir appris la langue du Pays. L'Envoyé charmé de son entretien, ne lui permettoit pas un moment de le quitter. Il le mena dans une Isle éloignée de dix lieues, qui se nomme *Touladou*, où il avoit alors une de ses femmes; & lorsqu'il partit pour retourner à la Cour, non-seulement il le prit avec lui, mais il lui permit de se faire accompagner d'un des autres Captifs avec lequel il étoit lié d'une amitié particulière, & la considération qu'il eût pour lui, s'étendit jusqu'à ses autres Compagnons, qu'il daigna consoler par l'espérance d'un meilleur sort.

Il est conduit dans l'Isle de Malé.

LE jour du départ, on relâcha vers le soir, dans une petite Isle nommée *Maconnodou*, parce que l'usage des Maldives est de ne jamais tenir la Mer dans l'obscurité de la nuit. Le lendemain, étant arrivé à Malé, l'Envoyé donna ordre à ses gens de conduire Pyrard dans son Palais, & se rendit d'abord à la Cour pour rendre compte au Roi de sa commission. Ce Prince, à qui il

(p) *Misquite* est formé, par corruption, de *Masjed*, mot Arabe, ou plûtôt du Persan *Meskit*, c'est-à-dire, un *Temple*. R. de l'A. *A*.

PYRARD. 1602.

il ne manqua pas de parler de son Captif, eût aussi-tôt la curiosité de le voir. Pyrard fût appellé; mais on le fit attendre trois heures dans une salle du Palais, & le soir on le fit entrer dans une cour, où le Roi étoit à voir ce qu'on avoit apporté du Navire. C'étoient des canons, des boulets, des armes, & divers instrumens de guerre & de marine, qui fûrent renfermés dans le magasin de l'Isle. Pyrard s'étant approché fit son compliment au Roi, non-seulement dans la langue, mais encore suivant les usages du Pays. Un spectacle si nouveau, causa tant de satisfaction à ce Monarque, que prenant plaisir à s'entretenir avec lui, il lui demanda plusieurs explications sur quelques restes du Navire dont il ne pouvoit pas comprendre l'usage. Ensuite lui ayant recommandé de se présenter tous les jours au Palais avec les autres Courtisans, il donna ordre à l'Envoyé de lui procurer un logement commode & de le bien traiter. Les jours suivans, Pyrard eût peine à répondre aux empressemens du Roi, qui vouloit être informé des mœurs & des usages de la France. Son étonnement parût extrême, lorsqu'il eût appris la grande supériorité d'étendue & de force que la France a sur le Portugal. Il demanda pourquoi les François avoient abandonné la conquête des Indes à d'autres Nations de l'Europe, & comment les Portugais avoient la hardiesse de faire passer leur Roi pour le plus puissant de tous les Rois Chrétiens. Pyrard fût présenté aux Reines des Maldives, qui l'occupèrent pendant plusieurs jours à satisfaire aussi leur curiosité. Elles lui firent mille questions sur la figure, les habits, les mariages & le caractère des Dames de France. Souvent elles le faisoient appeller sans la participation du Roi, & ces entretiens n'avoient pas de bornes.

Traitement qu'il y reçoit du Roi.

Curiosité de ce Prince & de ses femmes pour les usages de l'Europe.

Sort funeste des autres Captifs François.

CEPENDANT, de quinze ou seize Captifs, qui avoient été conduits avant lui dans cette Isle, il n'en restoit que deux Flamans; ce qui faisoit le nombre de quatre avec Pyrard & le Compagnon qu'il avoit amené. Tous les autres étoient morts, ou de maladie, ou par de funestes accidens. En arrivant ils avoient trouvé dans la rade, un Navire Portugais de Cochin, chargé de riz. Le Capitaine & le Marchand, qui étoient Métifs, & tous les gens de l'équipage qui n'étoient que des Indiens Chrétiens, quoique vêtus à la Portugaise, avoient marqué peu d'affection pour eux. Ensuite ils les avoient demandé au Roi, qui avoit consenti qu'ils fûssent transportés à Cochin. Mais le Capitaine François & tous les autres, n'ignorant pas que leur plus grand malheur étoit de tomber en de si mauvaises mains, avoient protesté qu'ils aimoient mieux la mort, d'autant plus qu'ils conservoient l'espérance d'obtenir une barque du Roi pour se rendre à Sumatra. Le Capitaine n'avoit pas survécu long-tems, & sa mort avoit été suivie de celle du premier Commis. D'autres avoient succombé aussi à leurs fatigues & au mauvais air du Pays, qui est mortel pour les étrangers. D'ailleurs en apprenant l'évasion du Maître & des douze Captifs de Pulodou, le Roi avoit fait un serment solemnel de n'en plus laisser partir un seul. Le Pilote, qui s'étoit conservé jusqu'alors en bonne santé, desespérant de voir la fin de sa misère, avoit formé avec trois Matelots, la résolution de se saisir d'une barque & de risquer tout pour s'évader. Ce dessein avoit été découvert par quelques Insulaires, qui avoient observé leurs démarches. Quoiqu'ils eûssent pris le tems de la nuit pour leur embarquement, ils avoient été

PYRARD, 1602.

été surpris par des Soldats, qui leur avoient mis les fers aux pieds sous prétexte de les resserrer plus étroitement dans d'autres Isles, & qui leur avoient coupé la tête en mer. Pyrard reçût ces tristes informations en arrivant à Malé. Sa seule consolation fût d'apprendre d'un Pilote du Roi, que le Maître & les douze Captifs de Pulodou étoient arrivés heureusement à la terre ferme; encore fût-elle empoisonnée lorsque le même Pilote ajoûta qu'on leur avoit mis les fers aux pieds dans une Galère Portugaise, & qu'il les avoit vûs transporter à Goa.

Il ne reste que neuf Captifs de quarante.

ENFIN des quarante qui étoient échappés à la fureur des flots, il n'en restoit que cinq dans les autres Isles & les quatre de Malé. Pyrard employa toute sa faveur, pour obtenir du moins qu'ils fûssent tous rassemblés dans la même Isle. Cette grace lui fût accordée. Ils se trouvèrent ainsi au nombre de neuf, quatre François & cinq Flamans, tous assez humainement traités du Roi & des Seigneurs. Mais la bonne intelligence dura peu entre les Flamans & les François. La faveur de Pyrard se répandant sur ceux de sa Nation, par des soins plus marqués de la part du Roi & des Reines, les autres en conçûrent de la jalousie. Ils se persuadèrent que l'Auteur leur rendoit de mauvais offices à la Cour, & le souvenir de ses services ne fût pas capable de leur faire perdre cette idée. Il ne cessoit pas néanmoins de partager avec eux, les vivres & les autres biens qu'il recevoit d'Assan (q). Ce Seigneur lui avoit accordé un logement dans son propre Palais, & ne le traitoit pas avec moins de bonté que ses propres enfans, qui l'aimoient aussi comme leur frère. Assan étoit de l'âge du Roi, c'est-à-dire, d'environ cinquante ans. Il avoit été élevé dès l'enfance avec ce Prince. Pyrard ne pouvoit désirer un protecteur plus puissant. Cependant l'abondance & la liberté dont il jouïssoit, ne l'empêchèrent pas de tomber dans une fiévre ardente, qui est la plus dangereuse maladie du Pays. Elle est connûe dans toute l'Inde, sous le nom de *Maléons* ou *fiévre des Maldives*. Un étranger qui échappe à sa malignité, passe pour naturalisé dans ces Isles, & reçoit le nom de *Dives* qui est celui des Habitans. Ce Royaume s'appelle *Malé Ragué* dans leur langue; mais les autres peuples de l'Isle (r) le nomment *Malé divas*, & donnent le nom de *Dives* (s) à ceux qui l'habitent. Pyrard fût à l'extrémité pendant deux mois. Il ne se passoit pas de jour où le Roi & les Reines ne voulûssent être informés de sa situation. Ils lui envoyoient sans cesse leurs plus délicieux alimens; & dans la crainte qu'il ne manquât de quelque secours, ils placèrent près de lui un de ses Compagnons pour le servir. Pendant huit jours entiers, il ne voulût avaler que de l'eau fraîche; régime pernicieux, qui devoit lui causer la mort. Les Habitans du Pays boivent au contraire de l'eau bien tiède, dans laquelle ils mêlent du poivre concassé, pour empêcher l'enflure qui survient autrement à la fin de la maladie. Aussi la fiévre ne l'eût pas plutôt quitté, que ses jambes & ses cuisses s'enflèrent, comme dans l'hydropisie. Ses yeux

Affection d'un Seigneur pour Pyrard.

Il est attaqué de la fiévre des Maldives.

Description de sa maladie.

(q) Ou plutôt *Hassan*. R. de l'A. *A*.

(r) Pour donner du sens à ceci, il faut supposer qu'il s'agit ici d'un autre peuple des Indes, comme il est dit plus bas (1). R. de l'A. *A*.

(s) Ou *Divs*, mot qui doit signifier *Insulaires*, puis qu'à Malabar une Isle s'appelle *Div* ou *Diva*. R. de l'A. *A*.

(1) On n'a besoin d'aucune supposition. C'est une faute de Mr. Prevost qui a écrit l'*Isle* pour l'*Inde*, comme porte l'Original, R. d. E.

PYRARD. 1602.

yeux s'affoiblirent jusqu'à lui faire craindre de perdre entièrement la vûe. Il lui resta une opilation de ratte, qui lui rendoit la respiration difficile, & dont il ne fût jamais délivré parfaitement pendant tout son séjour aux Maldives. Ce mal est commun parmi les Habitans, qui le nomment *Ont cory*. Les Médecins & les remèdes ne manquoient pas à Pyrard ; mais il n'en reçût aucun soulagement, jusqu'à-ce que ses jambes s'étant crévées, les eaux qui en causoient l'enflure, s'évacuérent d'elles mêmes, & ses yeux reprirent leur ancienne force. Il se forma néanmoins dans ses jambes, des ulcères si profonds & si douloureux, qu'il en perdit le sommeil. Il passa quatre mois dans cette situation, dont il a crû devoir le recit à ceux qui pourront tirer quelque utilité de son exemple.

Quatre des cinq Flamans périssent en voulant s'échapper.

LE Roi ne cessoit pas de s'intéresser à sa santé & de le faire traiter avec beaucoup de soin. Il fit venir d'une petite Isle, nommée *Bandos*, qui est à la vûe de celle de Malé, un homme célèbre pour la guérison de cette maladie, par le conseil duquel Pyrard fût transporté dans cette Isle où l'air est plus favorable aux malades. Son absence devint funeste à quatre des cinq Flamans qu'il laissoit derrière lui. L'embarras de se trouver sans Interprête & le retranchement des secours qu'ils recevoient de l'Auteur, leur rendirent le séjour de Malé si insupportable, qu'ayant fait secrétement quelques provisions pour leur fuite & s'étant saisis d'une petite barque destinée à la pêche, ils s'embarquérent à l'entrée de la nuit. Malheureusement pour leur entreprise, il s'éleva une furieuse tempête, qui brisa leur barque au milieu des bancs & des rochers. On en reconnût le lendemain quelques piéces, qui firent juger que les quatre fugitifs avoient péri dans les flots. Deux jours après, le Compagnon particulier de Pyrard, qui étoit de Bretagne comme lui, & qui lui avoit toûjours rendu les devoirs d'une fidèle amitié, mourût d'une maladie dont il étoit afligé depuis long-tems. Sa douleur en fût si vive, qu'elle retarda encore sa guérison de deux mois, surtout lorsqu'il eût appris que le Roi faisoit un crime aux autres, de l'évasion des quatre Flamans, & le soupçonnoit lui-même d'y avoir contribué par ses conseils. Les deux François & le seul Flamand qui restoient à Malé, fûrent examinés avec beaucoup de rigueur ; & quoiqu'ils ne fûssent pas reconnûs coupables, on leur retrancha les provisions qu'ils recevoient de la Cour, en leur permettant seulement de recevoir des vivres de la charité de ceux qui voudroient leur en donner. L'Auteur, après son rétablissement, prit la résolution de demeurer dans l'Isle de Bandos, pour y cacher sa tristesse & se mettre à couvert de la colère du Roi. Mais on lui conseilla de retourner à la Cour, comme le seul moyen de se justifier. A son arrivée, il se présenta au Palais, & le hazard lui ayant fait rencontrer le Roi qui sortoit dans une de ses cours, il eût la hardiesse de le saluer sans aucune marque d'embarras. Ce Prince en tira une conclusion favorable pour son innocence. Il lui demanda s'il étoit bien guéri. Il voulût même s'en assûrer en regardant les traces de ses playes. Cependant, loin de lui rendre son ancienne faveur, il donna ordre qu'il fût traité comme ses Compagnons ; ce qui étoit d'autant plus humiliant, que les plus grands Seigneurs du Royaume se croyant honorés de recevoir de la Cour du riz & d'autres provisions, c'étoit une espèce d'infamie d'en être privé. Dans le cours de sa disgrace, & lorsque

Pyrard est soupçonné d'avoir contribué à leur fuite.

Sa disgrace à la Cour.

que ses amis lui représentèrent, pour le consoler, non-seulement qu'elle ne seroit pas de longue durée, mais qu'il ne devoit pas cesser de paroître au Palais, suivant l'usage du Pays, où les Seigneurs disgraciés se présentent sans cesse au Roi, pour attendre qu'il recommence à leur parler, le bruit se répandit qu'il avoit formé le dessein de prendre la fuite avec ses Compagnons. Il fût appellé au Palais par les six principaux Moscoulis, qui lui défendirent de fréquenter les trois autres Captifs & même de leur parler françois. L'exécution de cet ordre étant fort difficile, parce qu'ils étoient logés les uns près des autres, on ne laissa pas de leur faire un crime de l'avoir violé, & deux des trois Compagnons de Pyrard en portèrent la peine. Ils fûrent conduits dans une Isle nommée *Souadou*, à quatre-vingt lieues de Malé vers le Sud. Le troisième auroit eû le même sort, si les services qu'il rendoit à quelques Moscoulis, en qualité de Tailleur & de Trompette, ne les eûssent portés à solliciter pour lui. Le Roi fit à Pyrard des reproches fortifs de sa désobéïssance; mais ayant ajoûté avec plus de douceur, qu'il auroit été fâché d'apprendre qu'il se fût noyé comme les quatre Flamans, il lui donna occasion de se justifier avec tant de force, que cette avanture servit à le remettre en grace. Il fût logé au Palais, & servi avec abondance. On lui donna un esclave, pour les offices domestiques, une somme d'argent & diverses commodités. Il obtint bien-tôt le rappel des deux exilés, à l'occasion d'un ouvrage que l'un des deux, qui étoit Flamand, fit avec la seule pointe d'un couteau. C'étoit un petit Navire à la manière de Flandres, qui n'avoit qu'une coudée de longueur, mais auquel il ne manquoit, ni voiles, ni cordages, ni le moindre ustencile, comme dans un Navire de cinq cens tonneaux. Le Roi charmé de son industrie, consentit à son retour, & fit grace en sa faveur à son Compagnon.

PYRARD. 1602.

Occasion qui le remet en faveur.

PYRARD passa quelques années dans une situation si douce, qu'il n'avoit, dit-il, à regretter que l'exercice de sa Religion. Il voyoit tous les jours le Roi, qui le combloit de bien-faits. Il étoit caressé des Grands, & plusieurs d'entr'eux lui portoient une sincère affection. Il acquit même quantité d'arbres de cocos, qui sont une des richesses du Pays; & trafiquant avec les Navires étrangers, que le Commerce amenoit souvent à Malé, il se trouva dans une véritable opulence. Les Marchands avoient pris tant de confiance à sa bonne foi, qu'ils lui laissoient dans leur absence, des marchandises à vendre pour leur retour. Il se conformoit d'ailleurs aux usages & aux manières des Habitans. Jamais personne n'avoit dû les mieux connoître, & son dessein dans cette étude, n'étoit pas moins de plaire à la Nation, que de se mettre en état de donner quelque jour une fidèle rélation des Maldives, lorsqu'il plairoit au Ciel de lui accorder la liberté. En 1605, il arriva une grande éclipse du Soleil, qui dura trois heures en plein midi. Le peuple fit éclater son effroi par d'étranges hurlemens. Ceux qui la regardèrent comme un mauvais présage pour l'Etat, ne fûrent pas trompés dans leurs conjectures, puisque la même année, une des femmes du Roi mourût en mettant au monde un Prince, & que bien-tôt après, le Roi même perdit la vie avec sa Couronne. Mais l'augure des Maldives fût plus heureux pour l'Auteur, dont l'infortune d'autrui rompit les chaînes, & qui retrouva sa liberté dans la ruine des Maldives.

L'Auteur s'enrichit dans le repos.

1605.

Grande Eclipse de Soleil.

PYRARD. 1607.

Révolution surprenante, qui procure la liberté à Pyrard & à ses Compagnons.

Il y avoit environ cinq ans qu'il demandoit ce miracle au Ciel, lorsqu'une nuit, en dormant, il crût se voir hors de l'Isle & libre dans un Pays Chrétien. C'étoit au mois de Février 1607. Deux jours après, le Roi reçût avis qu'on voyoit approcher une Armée navale composée de seize Galères ou Galiotes, qui étoient déjà prêtes à s'engager dans les Isles. Cette nouvelle, dont on n'avoit pas eû le moindre pressentiment, causa une étrange allarme à Malé. Le Roi fit mettre en mer aussi-tôt sept Galères, qu'il tenoit prêtes pour les évenemens imprévus; sans compter les Navires, les barques & les bateaux, qui étoient en fort grand nombre. Les voiles ennemies s'étant fait appercevoir pendant ces préparatifs, il donna ordre d'embarquer promptement ce qu'il avoit de plus précieux, pour se sauver avec ses femmes dans les Isles du Sud, où la difficulté des passages auroit empêché les ennemis d'aborder. Comme leur Flotte ne cessoit pas d'avancer, il sortit de son Palais avec les trois Reines ses femmes, portées sur les bras de quelques Officiers de la Cour, & couvertes de grands voiles de taffetas. Pyrard, qui s'occupoit à faire armer les Galères, rencontra ce malheureux Prince dans sa marche, & craignit d'abord qu'il ne l'obligeât de s'embarquer avec lui. Mais le Roi, l'ayant remercié de son zèle, se contenta de lui dire, la larme à l'œil, qu'il étoit honnete homme, & qu'il louoit sa fidélité. Il entra dans la Galère royale, qui se nomme *Ogate Gourabe*, accompagné de ses femmes & de son neveu, avec le regret d'abandonner la plus grande partie de ses richesses & toute son artillerie. On mit aussi-tôt à la voile, pour prendre la route du Sud vers les Atollons de Souadou. Toutes les Galères étoient parties ensemble, à la réserve de la plus petite, qui demeuroit pour charger des richesses. Pyrard craignant encore qu'on ne le forçât de s'y embarquer, déclara nettement à ses Compagnons, qu'il étoit tems de se cacher dans un bois voisin. Il prit un chemin détourné, & deux des trois autres firent de meme pour gagner le bois. Le troisième ayant eû moins d'adresse à se dérober, fut ramené à la Galère & forcé de s'embarquer; mais elle fût prise aussi-tôt par l'ennemi. Il n'étoit demeuré dans l'Isle qu'un petit nombre d'Habitans. Pyrard retourna au Palais, où l'or, l'argent, les joyaux & les meubles du Roi étoient à l'abandon. Loin d'y toucher, il ne garda pas même l'argent qu'il avoit. Il le donna, avec tout son bien, qui consistoit dans ses arbres, un bateau & une maison qu'il avoit achetés, au fils du meme Seigneur qui l'avoit tiré de Pandoué, & auquel il avoit tant d'obligation. Ses Compagnons, moins desintéressés, sauvèrent quelques hardes qu'ils avoient cachées.

Fuite du Roi & de ses femmes.

Il est tué dans un combat.

Le Chef de l'Armée ennemie ayant découvert la fuite du Roi, détacha huit Galères sur ses traces, & vint descendre dans l'Isle avec le reste de sa Flotte. Pyrard s'offrit volontairement aux premiers qui touchèrent la terre. Ils le prirent pour un Portugais; & sa mort étant aussi-tôt resoluë, ils le depouillèrent de ses habits & lui ôtèrent tout ce qu'il avoit. Mais lorsqu'il eût fait connoître qu'on le prenoit pour ce qu'il n'étoit pas, il fût traité plus humainement & conduit au Général, qui lui accorda sa protection & lui fit donner d'autres habits. Pour sa sûreté, on l'obligea de passer le reste du jour & la nuit sur les Galères. Ensuite il eût la permission de marcher librement dans l'Isle. On vît arriver dès le lendemain, les Galères

res qui avoient pourfuivi le Roi. Elles avoient joint promptement la fienne, parce que le tems étoit fort calme & qu'elles étoient meilleures de rames. Il s'étoit mis en défenfe avec beaucoup de courage, mais ayant été d'abord abbatu d'un coup de picque, on avoit achevé de le tuer à coups d'épée. Le Prince fon neveu s'étoit noyé, en s'efforçant de fuir à la nage. Les Reines étoient tombées entre les mains de l'ennemi, & tous leurs joyaux avoient été pillés; mais leurs perfonnes furent refpectées. Des fept Galères du Roi, il n'en échappa que deux, qui s'étoient échouées fur les baffes.

PYRARD, 1607.

Pyrard eft traité humainement par les Vainqueurs.

PYRARD vit arriver les Reines, dans toute la trifteffe qui convenoit à leur infortune. Elles furent enfermées, avec quelques domeftiques pour les fervir, dans un petit Palais voifin du grand, tandis que les ennemis pilloient toutes les richeffes & les chargeoient immédiatement fur leurs Vaiffeaux. L'Auteur obtint la liberté de les voir, quoiqu'elle fût refufée à tous les Habitans de l'Ifle. Elles s'abandonnoient aux larmes; & fenfibles néanmoins à fes attentions, elles lui demandoient fouvent s'il ne regrettoit pas le Roi, dont il avoit été fi tendrement aimé. Il explique la raifon qui le mit tout-d'un-coup dans une haute faveur auprès du Général. La meilleure artillerie de l'Ifle étoit celle qu'on avoit fauvée du naufrage des François. Les ennemis charmés de fe voir maîtres de ces belles pièces, mais fort embarraffés à les monter, apprirent de lui des méthodes qu'ils ignoroient. D'ailleurs étant informés de la confidération que le Roi & toute la Cour avoient eûe pour lui, ils fe flattoient d'en tirer diverfes lumières pour la connoiffance de ces Ifles. Il ajoûte que la perte du Roi & la ruine des Maldives vint de la trahifon d'un Pilote du Pays, qui connoiffant parfaitement les paffages, offrit aux Pyrates de Bengale de les y conduire pour une groffe fomme d'argent.

Caufe de la ruine des Maldives.

Pillage exercé par les Pyrates de Bengale.

LE pillage dura dix jours & fit paffer des richeffes ineftimables fur la Flotte ennemie, fans compter cent vingt pièces de canon, que les Pyrates regardoient comme la plus précieufe partie de leur butin. En fe retirant, ils laifferent les Reines en liberté, & la Couronne à difputer entre quelques parens du Roi & les principaux Seigneurs. Ils n'emmenèrent pas d'autre prifonnier que le frère de la grande Reine, non pour en tirer rançon, comme Pyrard fe l'étoit d'abord imaginé, mais fur fes propres inftances & pour lui faciliter les moyens de fe rendre à la Cour de Cananor, d'où il fe flattoit de revenir avec une puiffante Armée, & de faire valoir fes droits fur l'héritage du Roi fon beaufrère. L'Auteur apprit dans la fuite, que la fortune ayant fecondé fon entreprife, il s'étoit mis en poffeffion du Thrône fous la protection du Roi de Conor (t).

Ils emmènent Pyrard & fes Compagnons.

LES Pyrates fe relâchèrent fi peu dans leurs civilités pour Pyrard & fes Compagnons, qu'en s'embarquant ils fe difputèrent l'honneur de les avoir fur leur Galère. Cet excès d'affection les chagrina d'autant plus, qu'en leur faifant craindre de retomber dans une nouvelle captivité, elle leur caufa le déplaifir de fe voir féparés dans leur navigation, & de ne fe rejoindre que long-tems après. Pyrard fut conduit vers le Golfe de Bengale. En paffant

(t) *Conor* eft fans doute mis ici pour *Cananor* (1). R. de l'A. *A*

(1) Sans aucun doute. C'eft encore une faute de l'Edition de Paris, qui ne fe trouve point dans l'Original. R. d. E.

PYRARD. 1607.

fant par la dernière Isle des Maldives, qui se nomme *Oustime*, les Pyrates y mouillèrent, parce que le Roi qu'ils venoient de massacrer y étoit né; & faisant main basse sur tous les Habitans, ils y laissèrent d'horribles traces de leur barbarie. Ensuite ils employérent trois jours, pour gagner une petite Isle nommée *Malicut*, où ils jettérent l'ancre, pour s'y rafraîchir pendant deux jours. Cette Isle, qui n'a que quatre lieues de tour, est d'une fertilité admirable en millet, en cocos, en bananes, & quantité d'autres fruits. La pêche y est excellente, & l'air beaucoup plus temperé qu'aux Maldives. Le langage & les mœurs y sont les mêmes. Elle avoit été soûmise au même Gouvernement; mais le Roi l'ayant donnée en partage à un de ses frères, elle étoit passée entre les mains d'une Dame qui rélevoit du Roi de Cananor. Cette Reine reçût Pyrard avec beaucoup de caresse. Elle l'avoit vû plusieurs fois à la Cour du Roi des Maldives, dont elle étoit proche parente. Elle se fit raconter la fin tragique de cet infortuné Monarque, & elle donna beaucoup de larmes à ce triste récit. Les Pyrates ayant remis à la voile, s'avancèrent vers les Isles de *Divandurou*, à trente lieues de Malicut vers le Nord. Elles sont au nombre de cinq, chacune d'environ six à sept lieues de tour, à quatre-vingt lieues de la Côte de Malabar, & sous l'obéïssance du Roi de Cananor. Leurs Habitans sont des Mahométans Malabares, la plûpart fort riches par le trafic qu'ils font dans toutes les parties de l'Inde, sur-tout aux Maldives d'où ils tirent quantité de marchandises, & où ils ont habituellement des Facteurs. Les coûtumes & le langage n'y sont pas différens de ceux de Cananor, de Cochin, de Calecut, & de toute la Côte du Malabar. Le terroir y est fertile & l'air extrêmement sain. Ces Isles sont comme un entrepôt pour toutes les Marchandises de la terre ferme, des Maldives & de Malicut. De-là, tirant vers le Sud, on alla doubler le Cap *de Galle*, qui fait la pointe de l'Isle de Ceylan. Le nombre des baleines est si grand dans cette route, qu'elles mirent les Galères en danger, & que les Pyrates fûrent obligés d'employer leurs tambours, leurs poëlles & leurs chaudrons pour les éloigner par le bruit.

Isle de Malicut.

Isles de Divandurou.

Nombre extraordinaire de baleines.

Port de Chartican.

APRÈS un mois de navigation, on arriva au Port de *Chartican* (v), dans le Royaume de Bengale, où Pyrard fût présenté au Gouverneur de la Province qui prend le titre de Roi, suivant l'usage de toutes ces Contrées. Le séjour du grand Roi de Bengale est plus loin dans les terres, à trente ou quarante lieues de la Côte. Il se trouvoit à Chartican un Navire de Calecut, dont le Maître assûra Pyrard qu'on voyoit souvent des Navires Hollandois à Calecut, & lui offrit cette voye pour retourner en France. Toutes les caresses du Gouverneur ne l'empêchérent pas de l'accepter. Il partit, après avoir fait sur les singularités du Pays quelques observations, qui trouveront place dans l'article qui leur convient. Sa navigation fût de trois semaines, à la fin desquelles il prît terre au Port de *Moutingué*, retraite des Pyrates Malabares, dans le Royaume du même nom, entre Cananor & Calecut. Sa surprise fût extrême de trouver la plûpart des Habitans

Royaume & Port de Moutingué.

(v) *Chartican* est sans doute mis ici pour *Chaltigan*, Port célèbre qu'on place quelquefois dans le Royaume de Bengale, & d'autre-fois dans celui d'Arracan. Il est au Sud-Est du Gange. R. de l'A. *A.*

bitans en armes; ce qu'il restraint ensuite aux Officiers Malabares, qui y sont en fort grand nombre; car le peuple n'a pas la liberté d'en porter. Il fût conduit chez un Seigneur Mahométan, chez lequel il passa trois jours & qui le traita fort bien. Le Roi prît ce tems pour rendre une visite à ce Seigneur. Pyrard admira sa figure. C'étoit un des plus beaux hommes qu'il eût jamais vûs, à la réserve de sa couleur, qui étoit un peu olivâtre. Lorsque ce Prince fût entré, un de ses gens qui portoit une selle quarrée, d'un pied & demi de largeur & haute d'un demi-pied, la posa au milieu de la salle. Il s'y assit, & tous les Seigneurs se tinrent debout autour de lui, sans toucher aux meubles ni aux murailles du logis. C'est un soin qu'ils ont toûjours les uns chez les autres. Le Roi fit diverses questions à Pyrard sur l'état de la France, & lui demanda particulièrement quelle différence il y avoit entre les Anglois, les Hollandois & les François. Ensuite il le pria de l'aller voir dans sa demeure, qui étoit éloignée d'un quart de lieue de la Mer. L'Auteur fit le lendemain ce petit voyage. Il trouva un Château à ponts-levis, fortifié de terrasses & de bonnes murailles. Le Roi de Moutingué n'entretient qu'un seul éléphant. Outre son Port, la même Côte en a deux autres, au milieu desquels le sien est situé; l'un, qui s'appelle *Chambaye*, vers Cananor; l'autre, nommé *Badara*, vers Calecut. Ces trois Ports, qui ne sont éloignés entr'eux que de deux lieues, ont chacun leur Roi particulier, & relévent tous trois du Samorin.

Traitement que Pyrard reçoit du Roi.

Chambaye & Badara, autres Ports de Pyrates.

Pyrard eût à combattre les instances du Roi de Moutingué, qui s'efforça de l'arrêter dans ses Etats par l'offre de ses bienfaits. Mais pressé du désir de revoir sa Patrie, il partit après quelques observations, & se rendit d'abord à Badara, où le bon accueil qu'il reçût du Roi augmenta son admiration pour l'humanité de ces peuples, quoiqu'ils n'ayent pas d'autre profession que la Pyraterie. Ils sont ennemis mortels des Portugais. Les trois Ports de Chambaye, de Moutingué & de Badara, sont comme au fond d'une Baye & peuvent se donner des secours mutuels, après s'être avertis par le moyen de plusieurs loges plantées sur de fort hauts pilotis, où ils placent des sentinelles dont les observations s'étendent fort loin. *Cangelotte*, autre Port de Corsaires, plus considérable par l'étendue du Pays & le nombre des Peuples, est éloigné d'environ dix-huit lieues vers le Nord, assez près de *Barcelor*. Tous ces Pyrates doivent rapporter un grand butin de leurs courses, puisqu'outre les fraix de leurs armemens & les droits qu'ils payent à leurs Princes, ils sont obligés de faire des présens continuels au Samorin leur premier Maître.

Cangelotte.

Pendant quinze jours que Pyrard fût retenu à Badara, il se promena souvent dans l'intérieur du Pays, qu'il trouva très-fertile & très-agréable. La terre y est rouge & sabloneuse. Le Palais du Roi est situé à trois portées de fusil de la Côte, sur une montagne qui le rend inaccessible du côté de la Mer. Il tient ses femmes dans un autre Château, qui est à une lieue & demie du premier. Pyrard étoit logé chez un Seigneur Mahométan, qui le mena plusieurs fois à *Marquaire-costé*, Forteresse de la dépendance immédiate du Roi de Calecut. Il lui demandoit pourquoi les Peuples de l'Europe se faisoient la guerre, puisqu'ils étoient tous Chrétiens. Pyrard lui répondit que les Habitans de la Côte, quoique Mahométans, ne

Description de Badara.

Caresses intéressées qu'on fait à l'Auteur.

PYRARD. 1607.

la faisoient pas moins entr'eux. Celà n'est pas surprenant, répliqua le Malabare, parce que la Pyraterie est nôtre unique metier & que nous l'exerçons de pére en fils. Ce Seigneur ne lui faisoit tant de caresses, que dans la vûe d'en tirer des éclaircissemens sur les Maldives, parce qu'il se proposoit de les aller piller l'année suivante avec une Armée. Il s'informoit soigneusement où le Roi & les Reines avoient leurs trésors, & Pyrard auroit eû peine à se défendre des instances qu'il lui faisoit de l'accompagner, s'il n'eût employé pour excuse, le dessein qu'il avoit d'aller faire sa cour au Samorin, dont le seul nom étoit un frein pour les Pyrates.

Il se rend par terre à Calecut.

Il prit son chemin par terre, avec des lettres de protection du Roi jusqu'à Calecut, qui n'est éloigné de Badara que d'environ douze lieues. S'étant arreté dix ou douze jours à Marquaire-costé, où il retrouva un de ses Compagnons, il y fût traité avec distinction, non-seulement par son hôte de Badara, qui venoit le voir souvent, mais encore par les Officiers & les Receveurs du Samorin, qui, dans le dessein où il étoit de se rendre à la Cour de Calecut, auroient regardé comme une honte pour leur Maître, qu'il n'eût pas accepté d'eux sa nourriture & des commodités pour sa route. Le Pays lui parût fort bon; & les Portugais en avoient la meme opinion, s'il en faut juger par divers efforts qu'ils avoient faits inutilement pour s'y établir. Ils le nommoient *Terre de Cognaly* (x), du nom d'un Gouverneur du Samorin qui les avoit battus plusieurs fois & qui avoit ruiné toutes leurs entreprises. La Forteresse, & deux autres petits Forts qui gardent l'embouchure de la Rivière, ne sont que pour la défense d'une assez grande Ville, où les maisons, les rues & les boutiques n'ont pas moins d'éclat qu'à Calecut. Elle est située sur le penchant d'une montagne, & la Forteresse est au-dessus. Pyrard la met au rang des plus riches & des plus belles Villes de la Côte.

Marquaire-costé, ou Terre de Cognaly.

Beauté de la route.

Sa route jusqu'à Calecut eût tant d'agrément pour lui & pour son Compagnon, qu'il a peine à représenter les honneurs & les marques d'affection qu'ils reçûrent continuellement des Mahométans Malabares. Ils employèrent huit jours dans un voyage qu'ils pouvoient faire en moins de deux. Quoique le Pays soit sablonneux, le sable en est ferme, les maisons en grand nombre, & les terres sont couvertes d'une grande quantité d'arbres qui portent d'excellens fruits. Les chemins y offrent sans cesse une foule de passans, qui n'ont pas besoin d'autre précaution, pour leur sûreté, que d'être accompagnés d'un *Naire*; C'est une sorte de Noblesse, qui est fort nombreuse dans le Pays. Il y a quelques marais & deux Rivières à passer. A une lieue de Calecut on rencontre une fort belle Ville, où les Portugais avoient autrefois une Forteresse & un Etat, qu'ils ont perdus.

Arrivée de Pyrard à Calecut.

Les deux François arrivant enfin à Calecut, rencontrèrent d'abord quelques Officiers du Roi qui ont un logement au bord de la Mer, élevé sur des pilotis, où ils ne demeurent que le jour. Comme la Ville & le Port ont plus d'une lieue de long, il y a trois de ces édifices, où l'on veille à l'arrivée

(x) Ou *Kun-Ali*, surnommé *Mar-Kar.* D'une basse condition, il s'étoit élevé à un degré de puissance qui l'avoit mis en état de s'opposer avec succès aux entreprises des Portugais, auxquels il fit beaucoup de mal. Il fût enfin vaincu par André Furtado de *Mendoza*, l'an 1600. Voyez l'*Asie Portugaise* de *De Faria. Part. III. Ch.* 3. R. de l'A. *A.*

vée des marchandises, pour les faire transporter à l'*Alfandigue*, qui est un grand bâtiment quarré à doubles galeries, voûtées de pierre en arcades, avec un grand nombre de loges & de magasins pour toutes sortes de marchandises. L'Alfandigue est à deux ou trois cens pas de la Mer, entre la Ville & le Port. On y fait une garde continuelle, & les Officiers en sont fort respectés.

PYRARD. 1607.

CEUX que les deux Etrangers avoient rencontrés, n'eûrent pas plutôt appris d'eux qu'ils étoient Européens, que paroîssant fort joyeux de pouvoir les présenter au Roi, ils les conduisirent dans une maison de la Ville pour y passer la chaleur du jour. Calecut a sur les autres Villes Malabares, l'avantage de ne pas manquer d'hôtelleries, où l'on est nourri & logé pour son argent. Le soir, un détachement de la garde, qui avoit été averti, vint prendre Pyrard & son Compagnon, pour les conduire au Palais du Roi, qui est à une demi-lieue de la Ville. Ils fûrent traités respectueusement par cette escorte. Le Roi, déjà instruit de leur arrivée, descendit dans une salle basse du Palais. Il étoit accompagné de dix ou douze Pages Naires, qui portoient de grandes lampes d'or ou d'argent doré, & un grand vase rempli d'huile pour l'entretien des lampes. Elles étoient suspendues au bout d'une longue barre d'argent doré, courbée par le haut pour les tenir plus droites, & pointue par l'autre bout, pour la ficher en terre. Les sièges de la salle étoient d'un fort beau bois, entremelés de pierres noires & polies, qui servent aussi à s'asseoir. Le Roi ne paroît guères assis en public. Il se tient ordinairement debout.

Commodités de cette Ville pour les étrangers.

CE Prince avoit entre ses bras un de ses petits-neveux, de l'âge d'environ trois ans & d'une figure charmante. Il prit d'abord plaisir à faire approcher cet enfant des deux Etrangers, en lui demandant qui ils étoient & paroîssant charmé de ne lui voir donner aucune marque de frayeur. Ensuite, après diverses questions qui lui firent connoître quel étoit leur Pays, il leur demanda, par son Interprete, quelle différence il y avoit entr'eux & les Hollandois, & laquelle des deux Nations étoit la plus puissante. Pyrard ayant répondu naturellement qu'elles ne pouvoient etre comparées, & que les forces du Roi de France étoient infiniment supérieures: „ les Hollandois, repliqua-t-il, en disent autant de leur Comte Maurice, & les Portugais de leur Roi. A qui dois-je donc m'en rapporter "? Les explications de Pyrard fûrent simples & conformes à la verité. L'Interprete continua de lui demander quels étoient les motifs de son voyage; & lorsque le Roi eût appris, par ses réponses, qu'il n'étoit venu que dans l'espérance de trouver quelque Vaisseau Hollandois pour retourner en Europe, il lui fit dire que depuis un mois il en étoit passé treize, qui s'étoient rafraîchis dans son Port, & qu'il leur avoit même accordé la permission de bâtir une Forteresse dans ses Etats, mais qu'ils étoient partis avec promesse de revenir l'année suivante; ce qui n'empêchoit pas que deux François ne pûssent demeurer librement à Calecut & s'assûrer de ne manquer de rien auprès de lui. Il donna ordre à l'Interprête, qui étoit un Baniane, fort versé dans la langue Portugaise, de prendre soin d'eux & de leur donner un logement commode.

Comment Pyrard est reçû du Roi.

Son entretien avec ce Prince.

ILS fûrent logés chez un Seigneur Mahométan des plus distingués, & dont

Pyrard. 1607.

dont la maison étoit une des plus belles du Pays. Mais, outre l'incommodité d'être fort éloignés de la Ville & du Palais, elle les exposoit aux artifices des Portugais, qui ne les voyoient pas de bon œil à Calecut. L'interprête, qui se nommoit *Manjaſſa*, & qui répondoit fidèlement aux intentions du Roi par ses soins, trouva plus de sûreté à les loger dans l'Alfandigue. On leur donna un esclave pour les servir; & chaque jour ils recevoient chacun deux *Panants*, qui sont des pièces de monnoye d'or de la valeur de quatre sols, avec tout ce qui étoit nécessaire pour leur nourriture & leur habillement. Ils étoient dans cette situation depuis trois semaines, lorsqu'ils eûrent la satisfaction de voir arriver leurs deux autres Compagnons, qui avoient suivi leurs traces depuis Moutingué. On ne les reçût pas avec moins de civilité, & le Roi voulût qu'ils fussent logés & traités en commun.

Ses deux autres Compagnons le rejoignent à Calecut.

Caractère du Roi.

Leur séjour à Calecut fût d'environ huit mois, que Pyrard employa soigneusement à faire ses observations. Le Roi étoit homme d'esprit & d'un caractère fort affable, sur-tout pour les étrangers; mais inconstant dans son amitié comme dans sa haine, & fort emporté dans sa colère; ce qui le faisoit redouter de tous les Naires. Un jour qu'il s'amusoit en public à voir danser une Comédienne, qui faisoit des sauts & des tours de souplesse extraordinaires, il se plaignit plusieurs fois de n'avoir pas la vûe assez libre, parce que la foule étoit fort grande entre le lieu du spectacle & la galerie où il étoit avec les Reines. Le bruit & la confusion n'ayant guères permis de l'entendre, il en fût si irrité, que saisissant un parasol entre les mains d'un Page, il descendit avec cette arme à la main, & se mit à frapper tous ceux qui se rencontrèrent sous ses coups. Il s'engagea si loin dans la foule, que les assistans pressés de fuir par la crainte & le respect, se renversèrent misérablement les uns sur les autres, en mettant les deux mains sur la tête pour marquer leur soûmission, & formèrent pendant quelque-tems un fort étrange spectacle. Toute l'assemblée n'auroit pas manqué de se retirer, s'il n'eût ordonné lui-même que chacun reprît sa place & que la fête fût continuée.

Exemple de ses emportemens.

Autre exemple.

L'Auteur rapporte un autre exemple des emportemens de ce Prince & de la facilité avec laquelle il revenoit néanmoins à son caractère naturel. Les Seigneurs prenant plaisir à faire des civilités continuelles aux étrangers, Pyrard & ses Compagnons étoient souvent invités à boire ou à manger chez eux, & n'en revenoient pas sans quelques présens de pièces d'or, de toile, de soye, de coton & de fruit. Ils furent un jour conduits à la maison de campagne d'un des premiers Officiers de la Cour, qui commandoit à Calecut dans l'absence du Roi. Cette maison étoit bâtie sur un étang, où deux Seigneurs vinrent se baigner pendant la fête. L'un, qui étoit neveu du Roi, portant une envie secrette à l'autre, lui fit demander comment il avoit la hardiesse de se baigner dans un lieu où il voyoit le neveu de son Maître, & le fit menacer d'une punition humiliante. Ce Seigneur, homme de courage & revêtu d'un office considérable, ne répondit que par un soufflet à celui qui lui apportoit des ordres si méprisans. Un affront de cette nature, porta aussi-tôt le Prince à rassembler imprudemment un grand nombre de gens armés; & le Seigneur n'ayant pû se dispenser d'appeller aussi ses amis & ses gens à sa défense, il se trouva de part & d'autre, une si grande quantité de Naires, que l'Auteur les fait monter à plusieurs mille. Le Roi ne pût ignorer

PYRARD. 1607.

ter long-tems ce tumulte. Il s'en fit expliquer l'origine, & dans la colère qu'il conçût contre son neveu, en apprenant qu'il étoit coupable, il ordonna qu'il fût tué sur le champ. Mais quelques amis de ce Prince l'avertirent assez-tôt pour lui donner le tems de se dérober par la fuite. Il se hâta de traverser une Rivière qui fait la séparation des Etats de Chaly & de Calecut. La fureur du Roi ne fit qu'augmenter, lorsqu'il apprit que ses ordres n'avoient pas été exécutés. Cependant le Prince fût reçû en grace peu de tems après, avec plus de cent Naires qui s'étoient attiré la menace du même châtiment pour l'avoir suivi. De tous les Souverains qui régnent dans le Malabar; c'est-à-dire, depuis Barcelor jusqu'au Cap de Commorin, tels que les Rois de Cananor, de Moutingué, de Badara, de Cochin, de Tanor (y), de Coilan & plusieurs autres, le Samorin est le plus puissant & le plus absolu. La situation de ses Etats est entre Cochin & Cananor.

Eglise Portugaise de Calecut, gouvernée par deux Jésuites.

QUOIQUE les Portugais eûssent été chassés du Pays, il y avoit dans la Ville deux Jésuites, l'un Italien, l'autre Portugais, tous deux fort bien avec le Roi, qui leur faisoit une pension annuelle, outre celle qu'ils recevoient du Portugal. Ils avoient eû la permission de faire bâtir une fort belle Eglise, environnée de son cimetière; & le Roi leur laissant la liberté d'y prêcher publiquement l'Evangile, ils avoient converti un grand nombre d'Habitans. Ces nouveaux Chrétiens venoient se loger dans le quartier des Missionnaires, qui employoient une partie de leur revenu à leur faire bâtir des maisons. L'un de ces deux Pères, quoique Portugais, traitoit Pyrard avec affection, le consoloit dans ses ennuis, & lui conseilloit de se rendre à Cochin avec des lettres de recommandation qu'il lui offroit pour le Gouverneur. Le Jésuite Italien étoit fort éloigné de lui marquer tant de bonté. Cependant, après avoir déliberé sur cette offre avec ses Compagnons, ils résolurent de l'accepter, à la réserve du Flamand, qui étant Calviniste, ne voulût pas se fier aux Portugais, dont il avoit déjà reçû quelques mauvais traitemens. Le Roi & les Seigneurs du Pays s'efforcèrent d'inspirer la même défiance à Pyrard. Mais il demeura ferme dans sa résolution; & rien ne s'opposant à son départ, il prit un passeport du Samorin pour tous les lieux de sa dépendance où il devoit passer.

1608.

Pyrard & deux de ses Compagnons partent pour Cochin.

ON étoit à la fin de Févrièr. Les trois François firent marché avec quelques Matelots pour se faire transporter dans une *Almadie* jusqu'au Port de Cochin, qui n'est qu'à vingt lieues de Calecut. Mais ils reconnûrent bientôt que leurs guides étoient des traîtres. Pyrard étoit convenu avec eux de partir à la haute marée. Ils vinrent l'appeller vers minuit; & lui laissant le tems de faire ses derniers préparatifs avec ses Compagnons, ils feignirent de l'aller attendre dans le lieu où il devoit s'embarquer. La Lune étoit fort claire. Il se mit en chemin avec les deux autres François, chargés tous trois de leur bagage; & suivant le bord de la Mer, ils marchèrent quelque-tems sans obstacle. Mais lorsqu'ils fûrent proche de l'Almadie, ils se virent environnés tout-d'un-coup, d'une troupe de Chrétiens du Pays, amis des Portugais, qui s'étoient mis en embuscade pour les attendre, & qui fon-

Ils sont trahis par les Portugais.

(y) Il n'y a point d'endroit qui s'appelle *Tananor*. C'est sans doute une faute pour *Tanor*, *Tanour*, ou *Tanaor*, suivant que ce nom est écrit par différens Auteurs. R. de l'A. *A.*

PYRARD. 1608.

Comment ils sont traités.

fondirent sur eux en criant *matar*, *matar*, c'est-à-dire, *tue*, *tue*, & leur donnant même quelques coups pour augmenter leur frayeur. Pyrard s'écria qu'il étoit Catholique, & les supplia de ne pas le tuer du moins sans confession. Ils parûrent peu sensibles à sa prière, & le traitèrent de *Luthérien*. Ensuite l'ayant saisi au collet, lui & ses Compagnons, ils leur lièrent étroitement les mains par derrière, & les menacèrent de la mort, s'ils ouvroient la bouche pour parler. Ils leur tinrent l'épée sur la gorge pendant plus d'une heure, pour se donner le tems de rendre compte aux Facteurs Portugais du succès de leur entreprise. Le Chef de ces Brigands étoit un Métif de Cochin, nommé Jean *Furtado*, qui étoit depuis quelque-tems à Calecut pour se faire restituer un Navire que les Corsaires voisins lui avoient enlevé. Aussi-tôt que son messager fût revenu, il fit dépouiller les trois François de tout ce qu'ils avoient apporté, & les fit jetter nuds & liés, dans une Almadie presque remplie d'eau, où ils s'imaginèrent d'abord qu'on vouloit les noyer. Cependant il leur promit avec serment de ne leur faire aucun mal. L'Almadie fût mise en mer. On s'avança jusqu'à la Côte de Chaly, où l'on prit terre. Furtado vouloit être informé, par ses Correspondans de Calecut, si le Samorin étoit instruit de l'enlèvement des François & comment il auroit reçû cette nouvelle. Les éclaircissemens qu'il reçût, peu de jours après, lui causèrent peu de satisfaction. Ce Monarque n'eût pas plutôt appris avec quelle violence on avoit traité trois Etrangers qu'il protégeoit, que faisant appeller les deux Jésuites, le Facteur & tous les Portugais qui étoient à Calecut, il les menaça de toute sa colère. Les Jésuites s'excusèrent & rejettèrent cette trahison sur Furtado. Il les fit jurer sur leur livre d'Evangiles, qu'ils n'y avoient pas eû de part; & tournant alors tout son ressentiment contre Furtado, il ordonna que le Navire qu'il redemandoit fût brûlé sur le champ & que l'entrée de Calecut lui fût fermée pour jamais.

On s'adoucit en leur faveur.

Malgré le chagrin qu'il reçût de ces informations, il donna des habits Portugais à ses prisonniers, & prenant sa route par terre, il leur fit traverser le Pays & la Ville de Chaly pour se rendre à Tananor. Les Portugais y avoient, comme à Calecut, une Eglise, un Jésuite & un Facteur. Furtado, avant que d'entrer dans la Ville, les fit avertir de son arrivée. Mais il apprit avec étonnement, qu'un des deux Jésuites de Calecut y étoit depuis deux jours, & que loin d'approuver son entreprise, on lui reprochoit d'avoir irrité mal-à-propos le Samorin. Dans cet embarras, il prit le parti de se tenir éloigné de Tananor & de faire embarquer les trois François dans une Almadie, pour les envoyer à Cochin sous la conduite de quelques Soldats. Il les assûra même qu'ils n'avoient rien à redouter, & qu'il écrivoit au Gouverneur de Cochin, des lettres qui leur feroient favorables. C'étoit une nouvelle perfidie; car dans l'espérance de couvrir son action & d'en tirer même quelque recompense, il marquoit au contraire qu'il les avoit pris sur Mer, où ils avoient tué quantité de Malabares, & qu'ils alloient à Marquaire-costé pour y faire rebâtir la Forteresse de Cognaly, que le Samorin, disoit-il, avoit promise aux Hollandois. En effet, le bruit s'en étoit répandu. Pyrard & ses Compagnons naviguèrent le reste du jour & pendant toute la nuit. Le lendemain à dix heures, ils arrivèrent à Cochin.

Ils sont conduits à Cochin & menacés de la mort.

PENDANT qu'ils fûrent gardés sur le rivage, pour attendre le retour d'un de

de leurs guides, qui étoit allé porter au Gouverneur, la lettre de Furtado, ils admirèrent la foule du peuple, que la curiosité amenoit pour les voir. Chacun leur disoit qu'ils seroient pendus le lendemain, & leur montroit une grande place, à droite de la Rivière en entrant dans la Ville, où l'on voyoit encore au gibet deux ou trois Hollandois, qui avoient eû depuis peu le même sort. Leurs habits n'étoient qu'une simple pièce de coton; car, en les congédiant, Furtado leur avoit ôté ceux qu'il leur avoit fait prendre à Chaly. Bien-tôt ils virent paroître un Sergent Portugais, accompagné de sept ou huit esclaves armés de pertuisanes, qui les conduisit chez le Gouverneur. Ils y fûrent interrogés, & leurs réponses fûrent regardées comme autant d'impostures. Cependant la femme & les filles du Gouverneur, qui obtinrent la liberté de les voir & dont Pyrard admira la beauté, parûrent touchées de quelque sentiment de compassion, qui les auroit portées, dit-il, à leur faire du bien, si la crainte ne les eût arretées. Ils fûrent menés de-là chez l'*Oy lor de Cidade*, ou le Juge criminel, pour être traités comme des voleurs; mais heureusement cet Officier refusa d'etre leur Juge, parce qu'ils étoient prisonniers de guerre. Enfin le Gouverneur les fit conduire dans la prison publique, pour attendre l'occasion de les envoyer à Goa, devant le Tribunal du Viceroi des Indes.

Le Gouverneur les fait renfermer.

La prison de Cochin se nomme le *Tronco*. C'est une grande & haute Tour quarrée, sous le toît de laquelle est un plancher, avec une espèce de trappe qui ferme à clef, & par où l'on descend les prisonniers sur une planche soûtenue par quatre cordes. On les retire de même. La profondeur de cette espèce de puits est de six à sept toises. Il n'a pas de porte par le bas, & ne reçoit le jour que par une grande fenêtre pratiquée dans le mur, qui est d'une brasse & demie d'épaisseur & fermée par de gros barreaux de fer, au travers desquels on peut passer un pain de la grosseur de deux livres. C'est par cette ouverture que le Geolier fournit aux Captifs, avec une sorte de pelle à long manche, ce qu'on juge à propos de leur accorder. La grille de fer est triple; c'est-à-dire, qu'il y en a une en dedans, une en dehors & une autre au milieu. Pyrard ne peut s'imaginer qu'il y aît de plus effroyable prison dans le reste du Monde. Lorsqu'on l'eût fait monter au sommet de la Tour avec ses Compagnons, on écrivit leurs noms sur le registre commun. Ils observèrent que ce sommet étoit une autre prison; & leur espérance, pendant quelques momens, fût de n'être pas menes plus loin. Ils y trouvèrent un Hollandois qu'ils avoient vû aux Maldives, où il avoit perdu son Vaisseau, & qui avoit été tiré depuis peu de la prison d'en-bas en faveur d'une violente maladie, à la recommandation des Jésuites. Mais ils fûrent beaucoup plus surpris d'y voir un Gentilhomme qui avoit été à Marseille, & qui parlant bien la langue Françoise, leur demanda des nouvelles de Mr. le Duc de Guise, au service duquel il avoit été. Il leur fit présent d'une pièce d'or de la valeur d'une Cruzade. Enfin le Geolier les fit descendre dans la prison inférieure, qui contenoit alors cent vingt ou trente prisonniers, tant Portugais que Metifs & Indiens, Chrétiens, Mahométans & Gentils. L'usage, entre ces malheureux, est de choisir parmi eux un ancien auquel ils obéïssent. Chacun lui paye un droit d'entrée, dont il donne la moitié au Geolier, & sur lequel il est obligé d'en-

Prison de Cochin.

Usages & misères de cette prison.

PYRARD. 1608.

tretenir une lampe devant une Image de Nôtre-Dame. La Messe se dit tous les jours de Fête, du côté extérieur de la grille. Comme ce lieu est le plus sale & le plus infect qu'on puisse se représenter, on a besoin d'une force extraordinaire pour résister long-tems aux vapeurs empoisonnées qu'on y respire. La lampe qu'on y entretient allumée pendant toute la nuit, s'éteint souvent faute d'air. On est forcé, par l'excès de la chaleur, d'être nud jour & nuit. A la verité quelques esclaves, payés par l'ancien, rafraîchissent tout le monde avec un éventail. Mais le principal soulagement, sans lequel on périroit dès les premiers jours, vient d'une Confrérie Portugaise de la Miséricorde, qui donne tous les jours à chaque prisonnier Chrétien un demi-*tengue*, c'est-à-dire, la valeur de cinq sols; & aux autres, une fois le jour, du riz cuit & du poisson. On fournit aussi de l'eau pour se laver. Pyrard & ses deux Compagnons n'eûrent pas demeuré neuf ou dix jours dans cet horrible cachot, qu'ils se trouvèrent le corps enflé & couvert de bubes fort douloureuses.

Pyrard s'addresse aux Jésuites, dont il éprouve la charité.

QUELQUES prisonniers Portugais leur conseillèrent d'écrire aux Pères Jésuites du Collège de Cochin. Le Supérieur ne tarda point à les venir visiter; & les ayant reconnus François & Catholiques, il entreprit d'obtenir leur liberté. Le Gouverneur lui répondit qu'ayant déjà écrit au Viceroi, il n'en étoit plus le maître; mais que son dessein étoit de les envoyer à Goa, & que dans l'intervalle il consentoit qu'ils fûssent élargis, à condition que les Jésuites s'obligeroient à les représenter. Ainsi, quittant leurs chaînes, ils fûrent assez bien traités jusqu'à leur départ; & l'usage que Pyrard fit de sa liberté, fût pour observer ce qu'il y a de remarquable à Cochin.

IL s'étoit passé environ deux mois, lorsqu'on vît arriver une Flotte de cinquante Navires Portugais, qui venoient du Cap de Commorin & de Point de Galle dans l'Isle de Ceylan. Elle s'arreta au Port de Cochin pour y prendre des rafraîchissemens. Le Viceroi des Indes armoit tous les ans, vers le commencement de l'Eté, qui arrive au mois de Septembre, une Flotte de cent Galiotes, avec trois ou quatre Galères, dont il envoyoit la moitié vers le Nord, jusqu'à Diu & Cambaye, pour garder la Côte & se saisir des Vaisseaux qui tenoient la Mer sans passeport. L'autre moitié étoit envoyée dans la meme vûe vers le Sud, jusqu'au Cap de Commorin & l'Isle de Ceylan. Ainsi la Navigation n'étant ouverte que pour les Portugais & leurs amis, les Arabes & les Insulaires de Sumatra, qui étoient en guerre continuelle avec eux, n'ôsoient sortir de leurs Ports sans être en état de leur résister.

Il est envoyé à Goa. Ce qu'il souffre dans cette route.

LA Flotte Portugaise devoit retourner à Goa, qui n'est qu'à cent lieues de Cochin, au Nord. Pyrard ayant employé les Jésuites pour obtenir d'y être embarqué avec ses Compagnons, cette grace leur fût accordée; mais le Gouverneur de Cochin commença par leur faire remettre, aux pieds, des fers qui pésoient trente ou quarante livres, & les livra dans cet état au Général. Pyrard eût le malheur d'être mis dans la Galiote d'un Capitaine barbare, qui se nommoit *Pedro Poderoso*, & qui le prenant pour Hollandois, le traita pendant toute sa Navigation, avec la dernière cruauté. D'autres incidens le jettèrent dans une mortelle maladie, à laquelle il eût mille fois succombé sans le secours d'un Religieux Dominiquain, dont il reçût tous les

les bons offices de la charité. Les Portugais mouillèrent à Cananor, qui est éloigné de Cochin d'environ quarante lieues; & ne s'y étant arrêtés que trois jours, ils arrivèrent à Goa au commencement de Juin.

PYRARD. 1608. Il arrive à Goa.

§. II.

Arrivée de l'Auteur à Goa.

Etat de sa santé, qui le réduit à l'Hôpital.

TANT d'infortunes & de maladies avoient réduit Pyrard & l'un de ses Compagnons dans un si triste état, que lorsqu'on voulût leur ôter leurs fers pour les conduire devant le Général, il leur fût impossible de marcher. Un reste d'humanité fit prendre le parti de les porter à l'Hôpital du Roi. On les y plaça d'abord à la porte, sur des sièges, pour attendre les Officiers qui devoient leur en permettre l'entrée. Ils fûrent si frappés de la beauté de l'édifice, qu'ils le prirent moins pour un Hôpital que pour un vaste Palais. Cependant ils remarquèrent au-dessus de la porte, l'inscription d'*Hôpital du Roi*, avec les armes de Castille & de Portugal, & une sphère. On les fit bien-tôt entrer dans un grand portique, où les Médecins vinrent les visiter. De-là ils fûrent transportés par un grand escalier de pierre, dans la chambre où ils devoient etre traités; & le Directeur général, qui étoit un Jésuite, ordonna qu'on leur fournît promptement toutes les commodités qui étoient convenables à leur situation.

Beauté de ce lieu.

CE n'est pas sans raison que l'Auteur s'attache à de si légères circonstances. Comme il ne croit pas qu'il y aît au Monde un Hôpital comparable à celui de Goa, il en donne une description dont il espère que l'utilité se fera sentir, pour le bien public, à toutes les Nations où son Ouvrage sera connu. Cet édifice est de fort grande étendue & situé sur le bord de la Rivière. C'est une fondation des Rois de Portugal, avec un revenu de vingt-cinq mille *Pardos*, qui valent, dit-il, chacun vingt-cinq sols de nôtre monnoye, & trente-deux du Pays, mais fort augmenté par les libéralités de divers Seigneurs. D'ailleurs, le seul fond royal est un revenu considérable, dans un Pays où les vivres sont à très-bon marché; & l'excellente administration des Jésuites qui le gouvernent, sert encore à le multiplier de jour en jour. Ils envoyent jusqu'à Cambaye, pour en faire apporter le froment & d'autres provisions. Les autres Officiers sont des Portugais & des Esclaves Chrétiens. Il y a quantité de Médecins, de Chirurgiens & d'Apoticaires, qui sont obligés, deux fois le jour, de visiter les malades; mais aussi le nombre en est fort grand, quoiqu'on n'y reçoive pas les Indiens, qui ont un Hôpital à part, ni les femmes, qui sont aussi dans un Batiment séparé. Lorsque Pyrard y fût admis, on en comptoit quinze cens, tous Portugais & la plûpart Soldats. Ils ont chacun leur lit, à deux pieds l'un de l'autre, composé de plusieurs matelats de coton & de taffetas. Les bois ont peu d'élévation, mais ils sont peints fort proprement de diverses couleurs. Chaque espèce de maladie a des chambres qui lui sont propres, & l'on n'y dresse des lits qu'à mesure qu'il y entre des malades. Tout le linge est de coton, fort fin & fort blanc. On commence par raser le poil à ceux qui arrivent, dans toutes les parties du corps. On les lave soigneuse-

Description de l'Hôpital de Goa.

Grand nombre de commodités qu'on y fournit aux malades.

PYRARD. 1608.

ment; après quoi rien n'est épargné pour les entretenir dans cette propreté. Le nombre des commodités qu'on leur fournit, forme un détail surprenant, & tout est changé de trois en trois jours. Les étrangers n'ont la liberté d'entrer dans l'Hôpital que le matin, depuis huit heures jusqu'à onze, & l'après-midi depuis trois jusqu'à six. Il est permis aux malades de manger avec leurs amis; & quand les serviteurs s'apperçoivent qu'un ami vient les visiter, ils apportent quelque chose de plus que l'ordinaire. Ils donnent du pain autant qu'on en demande. Les pains y sont petits, & l'on en porte trois ou quatre à un malade, quoique le plus souvent il n'en puisse manger qu'un. Ce qui est desservi ne se présente jamais deux fois. On ne donne jamais moins d'un poulet entier, rôti ou bouilli; & chacun obtient ce qu'il demande, riz, excellens potages, œufs, poisson, confitures, & toutes sortes de chairs & de fruits, à moins que le Médecin ne lui en aît interdit l'usage. Les plats & les assiettes sont de porcelaine de la Chine. Après les repas, un Officier Portugais demande tout haut dans chaque chambre, si chacun a reçû sa nourriture ordinaire, & s'il y a quelque sujet de plainte.

Ses Bâtimens.

LES Bâtimens sont d'une grande étendue. On y voit quantité de galeries, de portiques & d'agréables jardins, où les malades qui commencent à se rétablir ont la liberté d'aller respirer l'air. On leur fait changer de chambre à mesure qu'ils commencent à se porter mieux, & chacun est placé avec ceux qui sont au meme degré de convalescence. Au milieu de l'Hôpital est une grande cour, bien pavée, dont le centre est un bassin d'eau, où les malades vont quelquefois se baigner. Toutes les parties de l'édifice sont éclairées la nuit par un mélange de lampes, de lanternes & de chandelles. Au lieu de verre, les lanternes sont d'écailles d'huîtres, comme toutes les vitres des Eglises & des maisons de Goa. Les galeries sont revêtues de fort belles peintures, dont les sujets sont tirés de l'Histoire-Sainte. L'Hôpital a deux Eglises, éclatantes de richesses & d'ornemens. En un mot, l'air de grandeur, de propreté & d'abondance qui régne dans cette belle fondation, forme un spectacle si magnifique, que le Viceroi, l'Archeveque & les principaux Seigneurs de Goa vont souvent s'y promener.

Fausses espérances des deux François.

DANS l'espace de vingt jours, Pyrard & son Compagnon se trouvèrent si parfaitement rétablis, qu'ôsant se promettre tout de l'humanité de leurs hôtes, ils ne doutèrent pas que de si heureux commencemens ne fûssent comme le prélude de leur liberté. On leur avoit meme envoyé le troisième François, qui ne se loüoit pas moins des soins qu'on avoit eûs de sa santé, quoiqu'il ne fût malade que de fatigue. Ils se joignirent tous trois pour demander au Directeur la permission de se retirer. Loin de paroître empressé à les satisfaire, le Directeur employa, pendant trois mois, divers prétextes pour retarder leur départ. Il n'ignoroit pas, remarque Pyrard, de quelle manière ils devoient être traités. Enfin, cédant à leurs instances, il leur dit de le suivre, puisqu'ils désiroient si ardemment de sortir. Il les mena dans un magasin, où il leur fit donner des habits neufs, & à chacun un *Pardo*, ou trente-deux sols du Pays. Il les pressa de déjeuner, malgré l'impatience qu'ils avoient de le quitter; & paroissant s'attendrir sur leur

leur sort, il leur donna sa bénédiction. A peine se fût-il éloigné de leurs yeux, qu'ils se virent rudement saisis par deux Sergens accompagnés de leurs records. On leur lia les mains, & sans écouter leurs plaintes, on les conduisit dans une des prisons de la Ville. Le Geolier & sa femme étoient Metifs. Ayant appris que ces trois étrangers étoient François & Catholiques, ils les traitèrent avec assez de douceur; & les prisons de Goa sont d'ailleurs moins rigoureuses & moins infectes que celle de Cochin. L'ordonnance du Roi de Portugal oblige de nourrir tous les prisonniers de guerre & les étrangers; mais une partie de l'argent qu'on leur destine est dérobée par les Officiers. Cependant les Confrères de la Miséricorde y suppléent généreusement. Pyrard se trouva moins misérable qu'il ne s'y étoit attendu. Après avoir passé un mois dans cette situation, il fût reconnu pour François par un Jésuite, qui venoit visiter les prisonniers, & dans l'entretien qu'il eût avec lui, il apprit qu'il y avoit au Collége de *S. Paul* de Goa, un Jésuite François, qui se nommoit le Père Etienne *de la Croix*. Il ne balança point à lui écrire; & dès le lendemain cet honnête Missionnaire étant venu à la prison, le consola non-seulement par ses exhortations, mais par la communication même de sa bourse, & plus encore par la promesse de demander au Viceroi sa liberté & celle de ses Compagnons. Il étoit de Rouen. Son zèle se refroidit si peu, qu'il ne cessa pas d'importuner, pendant l'espace d'un mois, le Viceroi & l'Archevêque. On lui répondit long-tems que les trois François méritoient la mort; qu'ils étoient venus aux Indes contre l'intention de leur propre Roi, & depuis la conclusion de la paix entre l'Espagne & la France. Le Viceroi paroissoit résolu de les envoyer en Espagne, pour y être jugés par le Roi même. Mais le Jésuite mit tant d'ardeur dans ses instances, qu'il obtint enfin la liberté des trois prisonniers.

PYRARD. 1608.

Ils sont remis en prison.

Par quel hazard ils sont délivrés.

Ils se crûrent sortis du tombeau. Cependant leur sort, en revoyant la lumière, fût d'être réduits à la qualité de Soldats dans les Troupes Portugaises, & de vivre deux ans à Goa de la paye commune. Ils trouvoient à la vérité, beaucoup de secours dans les maisons des Seigneurs, où l'usage du Pays n'est pas d'épargner les vivres. Mais ils fûrent obligés de suivre leur Corps dans diverses expéditions jusqu'à Diu & Cambaye, & du côté opposé jusqu'au Cap de Commorin & l'Isle de Ceylan. Ce fût dans les intervalles de ces courses, que Pyrard s'attacha souvent à recueillir ce qu'il observoit de plus remarquable dans la Capitale des Indes Portugaises. Il confesse néanmoins, que s'il lui étoit resté quelqu'espérance de revoir jamais sa Patrie, il auroit apporté beaucoup plus de soin à ce travail. Mais depuis le jour de son naufrage, il avoit vû si peu d'apparence à son retour, qu'il ne s'étoit jamais flatté sérieusement d'une si douce idée. D'ailleurs les Portugais sont si jaloux de tout ce qui appartient à leurs établissemens, que s'ils eûssent pû le soupçonner d'y porter un œil trop curieux, il devoit s'attendre à périr misérablement dans les horreurs d'une éternelle prison. Divers exemples lui servoient de leçons. Il sçavoit qu'ayant pris vers la Côte de Melinde, la Chaloupe d'un Navire Anglois, dans laquelle ils avoient trouvé un Matelot de cette Nation la sonde à la main, ils avoient ôté la vie à ce malheureux par un cruel supplice. Ainsi, loin de chercher à leur faire pren-

Ils sont engagés dans les Troupes Portugaises.

Remarques de l'Auteur sur sa situation.

PYRARD. 1609.

prendre une haute idée de son esprit, il affectoit d'en marquer peu jusqu'à feindre de ne sçavoir lire ni écrire, & de ne pas entendre la langue Portugaise. Il exécutoit leurs ordres avec une soûmission aveugle; & s'il découvroit quelque marque de haine ou de mauvaise disposition pour lui, il ne dormoit tranquillement qu'après avoir obtenu par ses services, l'amitié de ceux qu'il redoutoit. Malgré toutes ces humiliations, il lui est impossible, dit-il, d'exprimer les affronts, les injures & les opprobres qu'il essuya dans une si longue captivité.

Sort du Croissant & des douze François qui s'étoient sauvés des Maldives.

PENDANT son séjour à Goa, il apprit de quelques Anglois, qui avoient été faits prisonniers dans la Rivière de Suratte, que le *Croissant*, l'un des deux Vaisseaux avec lesquels il étoit parti de St. Malo, avoit mouillé dans l'Isle de Sainte Hélene à son retour, & que se trouvant en fort mauvais état, il avoit tenté de surprendre un Navire Anglois qui avoit relâché dans la même rade. Les Anglois, plus foibles d'hommes, se dérobérent pendant la nuit. Le *Croissant*, qui faisoit eau de toutes parts, ne pût arriver en France, & ne sauva ses marchandises que par un évenement dont l'Auteur fût informé dans un autre lieu. Il apprit aussi, à Goa, que le Maître de son propre Vaisseau & les onze Matelots qui s'étoient échappés des Maldives, étoient arrivés à Ceylan, Pays de la dépendance des Portugais; mais que le Maître y étoit mort de maladie avec quelques autres, & que de ceux qui restoient, les uns s'étoient embarqués pour le Portugal, & les autres avoient pris parti dans les Troupes de la meme Nation.

Voyage de Pyrard en qualité de Soldat dans l'Isle de Ceylan.

LA qualité de Soldat faisant aussi toute la fortune de Pyrard, il fût obligé de suivre les Armées Portugaises dans plusieurs courses, qui lui donnèrent occasion de visiter non-seulement la Côte où Goa est située, mais encore l'Isle de Ceylan, Malaca, Sumatra, Java, plusieurs autres Isles de la Sonde, & les Moluques. Ceylan lui parût une fort grande Isle. Il lui donne son étendue du Midi au Septentrion. Sa pointe australe regarde le Cap de Commorin, entre lequel & la Côte de l'Isle, la Mer est si basse que les Navires n'y peuvent passer. C'est, au jugement de Pyrard, la plus belle & la plus fertile partie du Monde. Les Portugais y avoient deux Forteresses, Colombo & Point de Galle, gardées toutes deux par quelques Troupes, dont la plûpart des Soldats sont des criminels, auxquels ce bannissement tient lieu du supplice qu'ils ont mérité. Leur Commandant général se nommoit *Dom Jerôme Arzebedo.* Entre plusieurs Rois qui gouvernent l'Isle, les Portugais en avoient enlevé un & l'avoient mené à Goa, où l'ayant converti au Christianisme, ils lui avoient donné une pension considérable pour son entretien. Ensuite, dans la confiance qu'une longue habitude leur fit prendre à son caractère, il fût renvoyé à Ceylan, de l'avis du Conseil des Indes, pour y commander sous la protection du Roi d'Espagne. Mais à peine y eût-il passé deux ans, qu'ayant abandonné la Foi Chrétienne, il fit la guerre aux Portugais. Il avoit pris au Baptême le nom de *Dom Juan*, & ses Etats étoient aux environs de Point de Galle, qui est un Cap fort avancé au Midi. Vers le même tems, trois Vaisseaux Hollandois mouillérent l'ancre à Point de Galle; & n'ignorant pas la trahison de Dom Juan, ils se flattèrent de la faire tourner à l'avantage de leur Nation, en succédant aux droits des Portugais. L'amitié fût aisément contractée. Les Hollandois,

Trahison d'un Roi qui s'étoit fait Chrétien.

dois, séduits par de belles promesses, descendirent librement, & leur Général ne fit pas difficulté d'assister avec plus de soixante de ses gens, à un festin solemnel que le Roi lui offrit dans son Palais. De part & d'autre, il ne manqua rien aux apparences de bonne-foi, ni à la magnificence de la fête. Mais, pendant le dessert, tous les Hollandois furent massacrés. Leurs Navires auroient été saisis, si quelques Matelots heureusement échappés, n'y fussent retournés assez tot pour faire couper les cables & mettre à la voile, en abandonnant les autres. Dom Juan se proposoit, par cette perfidie, de faire sa paix avec les Portugais; & Pyrard apprit d'eux-memes, non-seulement qu'ils avoient mis leur réconciliation à ce prix, mais qu'ils lui avoient promis une partie des richesses Hollandoises, à condition qu'il leur livrât les trois Navires (z). Ces Rois de Ceylan etoient si peu fideles dans leurs Traités & leurs alliances, que les Portugais avoient pris le parti de leur faire continuellement la guerre. Elle étoit cruelle; car outre les rencontres, qui étoient sanglantes dans un Pays couvert, où il falloit toujours marcher la hache & la serpe à la main, il n'y avoit aucune convention d'humanité pour les prisonniers. Les Portugais tuoient sans pitié tous ceux qu'ils ne jugeoient pas propres pour l'esclavage, & les Insulaires coupoient le nez aux Portugais dont ils ne pouvoient tirer de service, par un principe de la Religion du Pays, qui ne leur permet pas de tuer un prisonnier sans défense. Pyrard admire que les deux garnisons Portugaises n'eussent jamais été forcées par leurs ennemis, quoique les Forteresses fussent exposées à des Siéges continuels.

Il fait massacrer les Hollandois.

De Ceylan, la Flotte se rendit à Malaca, Ville que les Portugais avoient fortifiée soigneusement, comme la principale clef de la Navigation & du Commerce à la Chine, au Japon, aux Moluques & dans toutes les Isles voisines de la Sonde. Aussi passoit-elle alors pour la plus riche des Indes, après celles de Goa & d'Ormuz. Elle apportoit tant d'incommodité aux Anglois & aux Hollandois, que peu d'années auparavant, ces derniers l'avoient attaquée avec toutes les forces qu'ils avoient dans ces Mers; mais ils avoient été forcés de lever le Siége par Alphonse de Castro, quoiqu'ils eûssent détruit une partie de sa Flotte, dans un combat si opiniatre, que tous les Capitaines Portugais avoient ordre de se brûler ou de se perdre, pour détruire un Navire ennemi. Malgré la richesse de Malaca, qui y attire un prodigieux nombre d'étrangers, le sejour en est si dangereux, qu'après y avoir passé quelques années, on n'en sort qu'avec une couleur plombée & des infirmités qui durent toute la vie. Les uns y perdent les cheveux, d'autres la peau. Pyrard observa que les Naturels memes y sont sujets à quantité de maladies, & regarde ce lieu comme le plus mal-sain des Indes.

L'Auteur visite Malaca.

Il ne fit que passer à la vûe des deux grandes Isles de Sumatra & de Java, pour aller mouiller dans celle de Madure, qui est au Nord de la seconde. Elle est petite, mais si fertile en riz, qu'elle en fournit plusieurs Isles voisines. Sa Ville, qui se nomme *Arosbay*, est agréablement bâtie & revetue de bonnes murailles. Les Habitans sont armés & vetus, à la

Isles de Madure & de Baly.

(z) On verra le détail de ces évenemens dans d'autres Relations.

PYRARD. 1609.

la manière des Javanois. L'Isle de Baly, où la Flotte alla prendre des rafraîchissemens, & qui est à l'Orient de Java, est abondante en volaille & en excellens porcs. Enfin l'on toucha aux Moluques, d'où l'on revint au Port de Goa.

Voyage d'Ormuz & de Cambaye. Commerce d'Ormuz.

DANS un autre Voyage, Pyrard suivit les Portugais à Ormuz & à Cambaye. La petite Isle qui porte le nom d'*Ormuz*, étoit alors, après Goa, le plus riche établissement des Portugais dans les Indes, parce que c'étoit le passage de toutes les marchandises des Indes, de la Perse, de la Syrie & de tout le Levant, dans le Commerce mutuel de toutes ces Régions. Il venoit d'Ormuz à Goa des perles fines, qui se pechent dans ce Détroit, & qui sont les plus grosses, les plus nettes & les plus précieuses de l'Univers. Il en venoit quantité d'une monnoye d'argent qui s'appelle *Larins d'Ormuz*, & qui passe pour le meilleur argent du Monde; des soyes de Perse, en fil & en étoffe; des tapis d'un travail admirable; des chevaux d'Arabie & de Perse, tout couverts de riches harnois d'or, d'argent, de soye & de perles, & plus estimés encore à Goa par leur propre beauté; toutes sortes de sucre, de conserves, de marmellades, de *passés* ou de raisins secs de Perse & d'Ormuz; quantité d'excellentes dattes; des camelots ondés de Perse & d'Ormuz, faits de la laine de ces grands moutons qui ne l'ont pas frisée comme les nôtres; d'autres étoffes & toutes sortes de capes & de manteaux de la meme laine. Mais rien ne causa plus d'admiration à l'Auteur, que la multitude & la variété infinie de drogues, tant médicinales qu'aromatiques, qui se rassembloient de toutes parts dans la Ville d'Ormuz. Il ne lui parût pas surprenant, que les Gouverneurs, à la fin de leur administration qui dure trois ans, revinssent avec plus de six cens mille écus dans leurs coffres. Celui qui l'étoit alors se nommoit *Dom Pedro de Coutinho*. Comme il touchoit à la fin de son terme, il prit l'occasion de la Flotte pour retourner à Goa. Dom André Furtado de Mendoza, Viceroi des Indes, voulût emprunter de lui cinquante mille écus, qu'il promettoit de lui faire rendre en Portugal. Il le refusa; & le Viceroi lui ayant représenté que c'étoit pour le payement d'une Armée navale, qu'il étoit obligé d'envoyer contre les Malabares, Coutinho répondit qu'il étoit capable d'équiper luimême une Armée & de la conduire pour le service du Roi, mais qu'il ne se reposoit pas de l'emploi de son argent sur le zèle d'autrui. L'Auteur raconte que le frère du Roi d'Ormuz avoit pris le parti de se rendre à Goa dans un Navire chargé de richesses, sous prétexte d'embrasser le Christianisme, mais au fond parce qu'il avoit eû quelque démelé avec le Roi son frère. Il avoit demandé du secours aux Portugais pour obtenir le partage de sa naissance, & la Flotte où Pyrard étoit embarqué lui fit rendre la justice qu'il desiroit. Mais pendant qu'il étoit à Goa, où il différoit de jour en jour à recevoir le Baptême, il se rendit coupable d'un crime qui blesse la nature, avec un jeune Ecolier Portugais qu'il avoit séduit par ses présens. L'Inquisition le fit arrêter. En vain se hâta-t-il de se faire baptiser par les Jésuites & promit-il cinq cens mille écus à l'Eglise. C'étoit offrir ce qu'on étoit sûr d'obtenir par son supplice. Il fût condamné au feu, & le jeune Portugais fût abandonné aux flots de la Mer dans un tonneau.

Richesse des Gouverneurs Portugais d'Ormuz.

L'Inquisition condamne au feu le frère du Roi d'Ormuz.

LA

Pyrard. 1609.

Cambaye & Diu.

La Flotte ayant relâché à Cambaye, Pyrard n'y trouva pas moins de sujets d'admiration qu'à Ormuz, dans la beauté de la Ville & dans la grandeur du Commerce. C'est le lieu du Monde où l'on se connoît le mieux en perles & en toutes sortes de pierreries, & c'est aussi, de toutes les Indes, le Pays dont les Habitans ont le plus de politesse. Ils envoyent deux fois l'année, à Goa, jusqu'à trois ou quatre cens Vaisseaux, qui portent le nom de *Cassiles* (a) de Cambaye, & qui sont attendus des Portugais comme la Flotte des Indes l'est en Espagne. Cambaye est d'ailleurs un grand Royaume, dont la Ville Capitale porte le nom. Elle est située au fond d'un Golfe, qui a vingt lieues de largeur à son embouchure. On rencontre, au Nord, à vingt lieues de l'entrée du Golfe & fort près de la terre, l'Isle de Diu, célèbre établissement des Portugais. Depuis Cambaye jusqu'à Goa, ils n'avoient sur la meme Côte que trois autres Forteresses; *Daman*, *Bassaim* & *Chaul*; car *Dabul*, qui suit Chaul, n'étoit pas de leur dépendance, quoiqu'ils y eûssent un Facteur. La Flotte mouilla successivement dans tous ces Ports. Daman fournit beaucoup de riz à Goa. Bassaim envoye du bois de construction pour les Maisons & les Navires, avec une sorte de pierre de taille, belle & dure, dont les Eglises & les Palais de cette superbe Ville sont bâtis. Chaul, beaucoup plus riche par la variété & l'abondance de ses marchandises, donne particuliérement une espèce de soye, qui est plus estimée à Goa que celle de la Chine.

Daman, Bassaim & Chaul.

A l'approche de l'Hyver, les Portugais ne pensérent qu'à prévenir les vents, qui deviennent réguliérement contraires dans ces Mers. Le Général, satisfait des services de Pyrard, lui avoit promis sa recommandation auprès du Viceroi, pour lui faire obtenir la liberté de retourner en Europe au départ des Caraques. Ses Compagnons étant compris dans cette promesse, ils formoient tous trois les mêmes vœux pour l'heureuse navigation de la Flotte, & le moindre vent qui pouvoit les éloigner de Goa leur causoit de mortelles allarmes. Ils y arrivèrent enfin. Mais tandis qu'ils se repaissoient de leurs espérances, le Viceroi, sur quelque défiance qu'il conçût des étrangers qui se trouvoient dans la Ville, fit arrêter tous ceux qui n'étoient pas venus aux Indes dans les Navires de Portugal. Quelques Anglois arrivés nouvellement, fûrent conduits les premiers dans une étroite prison, & les trois François ne fûrent pas exempts du même sort. Il fallût recourir aux Jésuites, qui recommencérent leurs sollicitations à la Cour du Viceroi. Pyrard nomme le Père Gaspard *Alen an*, qu'on honoroit du titre de Père des Chrétiens; le Père Thomas *Stevens* (b), Anglois de Nation; le Père Jean *de Cenes*, de Verdun; le Père Nicolas *Trigaut* (c), de Douai; & le Père Etienne *de la Croix*, de Rouen. Leur zèle fût si actif & si

Pyrard est remis en prison lorsqu'il croit toucher à sa liberté.

(a) C'est une faute, Il faut *Caffila* (1); C'est le nom qu'on donne à une troupe de Marchands, ou de passagers, qui voyagent ensemble, par terre ou par mer. Il signifie la même chose que *Caravanne*. R. de l'A. *A.*

(b) C'est un témoignage en faveur de ce Missionnaire, dont on a vû la Relation dans le premier Tome de ce Recueil.

(c) Ou *Trigault*, plus connu par son nom Latin *Trigautius*. C'est lui qui après son retour de la Chine en Europe, écrivit en Latin, l'*Histoire de l'Expedition Chrétienne faite à la Chine*, R. de l'A. *A.*

(1) Il y a dans l'Original, *Cafila*. R. d. E.

PYRARD. 1609.

si pressant, que dans l'espace de six semaines, il fit ouvrir aux trois François les portes de leur prison.

Arrivée des Caraques du Portugal.

AVANT la fin de l'Hyver, on vît arriver au Port de Goa, quatre grandes Caraques, chacune du port d'environ deux mille tonneaux. Elles étoient parties de Lisbonne au nombre de cinq; mais ayant été séparées par les tempetes à la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, *Dom Manuel de Meneça*, leur Amiral ou *Capitaine-major*, ignoroit ce que la cinquième étoit devenue. Chacun de ces Batimens portoit jusqu'à mille personnes, tant Soldats & Matelots, que Gentilshommes & Marchands; mais à-peine en restoit-il trois cens sur chaque Caraque, & la plûpart accablés de maladies. Ils apportoient un Edit du Roi d'Espagne, qui portoit defense au Viceroi de souffrir qu'aucun François, Anglois ou Hollandois s'arretât dans les Indes; avec ordre de faire embarquer, sous peine de mort, ceux qui pouvoient s'y trouver, comme autant d'espions qui n'y demeuroient que pour reconnoître le Pays.

Difficultés qui arrêtent encore l'Auteur.

PYRARD conjura les Jésuites de saisir cette ouverture. Ils y étoient portés, dit-il, par leur propre intéret; car assistant les trois François comme leurs frères, c'étoit un fardeau continuel dont ils souhaitoient de se voir délivrés. Mais ce n'étoit pas assez de faire consentir le Viceroi à leur départ; il falloit un ordre de sa main pour leur procurer les moyens de vivre. Les Capitaines de Goa, qui en connoissoient la difficulté, s'efforçoient d'engager Pyrard à faire avec eux le Voyage de Mozambique & de Sofala. Cependant les Jésuites le soûtenant toûjours dans la resolution de partir, & lui faisant tout craindre d'un plus long séjour parmi les Portugais, il les pria de le présenter au Viceroi avec ses deux Compagnons. Ce Seigneur, qui venoit de succéder à Dom Furtado de Mendoza, fût étonné de voir paroître devant lui trois François. Il croyoit qu'aucun Vaisseau de cette Nation n'avoit encore pénetré dans les Indes Orientales. Mais, apprenant de quelle manière ils y étoient venus & le long sejour qu'ils y avoient fait, il leur promit leur congé & des vivres pour le Voyage.

Il obtient enfin la liberté de partir.

L'ancien Viceroi prend le commandement des Caraques.

QUATRE mois furent employés à reparer les Caraques. Elles furent équipées pour le retour & chargées de poivre. Dom Antoine Furtado de Mendoza, qui sortoit de l'administration, en devoit prendre le commandement jusqu'à Lisbonne. On étoit persuadé que ce Seigneur, qui étoit malade depuis long-tems, avoit été empoisonné par la main d'une femme. L'usage des poisons lents est commun dans les Indes. C'étoit néanmoins un des plus grands Hommes que le Portugal eût employé dans la dignité de Viceroi. Il étoit venu fort jeune à Goa, & la fortune l'avoit accompagné dans toutes ses guerres. Le Roi d'Espagne ne l'avoit rappellé que sur sa réputation, & par le desir de voir un Sujet dont il avoit reçû d'importans services. Aussi promettoit-il au peuple, dont il étoit adoré, de revenir aux Indes lorsqu'il auroit satisfait aux ordres du Roi. Mais il n'acheva pas son Voyage. La mort le surprit sur Mer, à la vûe des Isles Açores.

Mort de ce Viceroi.

MALGRÉ les promesses du Viceroi, Pyrard & ses Compagnons ne pûrent obtenir des vivres. Leur passeport contenoit seulement un ordre aux Officiers de la quatrième Caraque, de les faire embarquer avec leur bagage, &

& de leur donner une certaine mesure d'eau & de biscuit, telle qu'elle est réglée pour les Mariniers. Le Roi fournissoit toutes les commodités à ceux qui alloient aux Indes; mais il n'accordoit que du biscuit & de l'eau à ceux qui en revenoient, dans la crainte que trop de facilité pour le retour ne fît perdre à quantité de Portugais l'envie d'y demeurer.

§. III.

Retour de l'Auteur en Europe.

Observations de l'Auteur sur les usages des Portugais dans leur navigation.

L'Embarquement se fit la nuit du trentième de Janvier 1610; & des quatre Caraques, la quatrième étant la seule qui fût parfaitement équipée, partit aussi la première, sous le commandement du Capitaine *Antonio Baroso*. On y reçût, avec les trois François, un Flamand, qui pour s'assûrer des vivres, accepta des gages en qualité de valet, que les Portugais nomment *Grometto*. Pyrard, qui croit ici le détail nécessaire pour l'instruction de ses Lecteurs, raconte qu'il observa d'abord avec étonnement, la grandeur du Navire. Il le compare à un Château, non-seulement par son étendue, mais encore par le nombre d'hommes qu'il portoit & par la quantité incroyable de ses marchandises. Il en étoit si chargé, qu'elles s'élevoient presqu'à la moitié du mât & qu'il restoit à peine des passages pour marcher. Quatre jours se passèrent avant qu'on mît à la voile. Dans cet intervalle, on n'entendit que le bruit des instrumens de musique, de la mousqueterie & du canon, d'une infinité de barques où les Portugais de la Ville venoient dire adieu à leurs amis; d'autant plus qu'une Flotte, qui alloit faire la conquête de Coesme entre Sofala & Mozambique, étoit prete alors à lever l'ancre. Le lendemain de l'embarquement, un Officier voyant Pyrard oisif, tandis qu'on travailloit au Navire, lui donna un soufflet & le traita de *Luthérien*, avec menace de le jetter dans la Mer, s'il ne se rendoit pas plus utile au bien public. Cette leçon lui donna de l'ardeur pour le travail. En effet, d'environ huit cens personnes qui étoient sur la Caraque, en y comprenant les esclaves & soixante femmes Indiennes ou Portugaises, il y en avoit peu qui ne parûssent empressés pour la sûreté commune. On avoit reçû aussi deux Cordeliers, qui avoient demandé secrétement à s'embarquer, sans la permission de l'Archevéque ni de leur Supérieur, & qui avoient néanmoins assez d'argent pour payer leur pension. Elle est, pour chaque personne, de trois cens *Pardos*, qu'il faut compter d'avance.

En sortant de la barre de Goa, on apperçoit, à douze lieues vers le Nord, des Isles fort séches & comme brulées, que les Portugais nomment *Islas-quimados*, écueils dangereux pour la Navigation. C'est la première terre qu'on découvre en venant de Lisbonne à Goa. Lorsqu'on fût à la voile, Pyrard & ses Compagnons, qui s'étoient attendus d'être traités comme sur les Vaisseaux François, fûrent extrêmement surpris de ne voir donner aux gens de l'équipage qu'une petite portion de pain & d'eau. Ayant compté jusqu'alors qu'on leur fourniroit des vivres, ils n'avoient pris qu'une petite quantité de rafraîchissemens, qui ne leur devoient pas durer plus de quatre jours. Ils se présentèrent au Capitaine & à l'Ecrivain, & leur mon-

Pyrard & ses Compagnons sont réduits à vivre de biscuit & d'eau.

PYRARD. 1610.

Friponerie des Officiers Portugais.

montrèrent leur passeport, qu'ils n'avoient fait voir encore qu'aux gardes du Navire en y entrant. Le Capitaine parût étonné d'avoir trois François sur son bord. Mais il le fût beaucoup plus, de trouver que le passeport n'étoit pas dans la forme qui ordonne des vivres, quoique l'usage soit de nourrir aux dépens du Roi, ceux qui sont embarqués par ses ordres. Il plaignit les François de n'avoir pas mieux pourvû à leurs besoins, & s'emportant contre le Viceroi & les Officiers, ils les traita de voleurs, qui ne manqueroient pas de mettre, dans leurs comptes, la nourriture des trois Etrangers comme s'ils l'avoient reçûe. Il ajoûta que le pain & l'eau qu'on leur donneroit pendant la route, seroit une diminution de la portion des Mariniers. Cependant leur situation inspira tant de pitié à tous ceux qui en fûrent informés, qu'elle leur attira du moins un traitement fort doux. Leur misère fût respectée; mais ils eûrent beaucoup à souffrir du côté de la nourriture. On leur donnoit par mois, trente livres de biscuit & vingt-quatre pintes d'eau; & comme ils n'avoient pas de lieu fermé pour y garder cette provision, il arrivoit souvent qu'on leur en déroboit quelque partie, sur-tout pendant la nuit, où ils n'avoient pas même de-quoi se mettre à couvert de la pluye. Une autre incommodité, qui n'étoit pas moins nuisible à leur repos qu'à leurs alimens, étoit la multitude d'une sorte d'insectes aîlés, fort semblables aux hannetons, qui sont un tourment continuel pour ceux qui reviennent des Indes, parce qu'on les en apporte. Ils jettent une puanteur insupportable lorsqu'on les ecrase. Ils mangent le biscuit; ils percent les coffres & les tonneaux; ce qui cause souvent la perte du vin & des autres liqueurs. La Caraque étoit remplie de ces facheux animaux. Pyrard trouvoit d'ailleurs le biscuit Portugais de très-bon goût. Il est aussi blanc, dit-il, que nôtre pain de Chapître. Aussi n'y employe-t-on que le pain le plus blanc, qu'on coupe en quatre morceaux plats, & qu'on remet deux fois au feu pour le cuire. Tout le monde avoit la même portion d'eau que les Officiers du Navire. L'épargne est recommandée sur cet article, parce que la provision générale ne durant que trois mois, on se trouve réduit à de terribles extrémités lorsque le Voyage est beaucoup plus long. Quelques honnêtes gens invitoient quelquefois les trois François à manger avec eux, ou leur envoyoient ce qui sortoit de leur table. Mais les vivres étant salés, Pyrard ne mangeoit qu'avec précaution, parce qu'avec si peu d'eau par jour, il craignoit la soif dans les calmes & les grandes chaleurs qu'on souffroit continuellement. Dès les premiers jours, le Capitaine avoit pris les noms de tous ceux qui étoient dans le Navire. Il avoit donné des ordres de police & nommé des Capitaines de garde pour les faire observer. Son autorité se bornoit à faire emprisonner les coupables, ou à leur faire donner l'estrapade. Dans les différends civils, il pouvoit juger définitivement les causes qui ne passoient pas cent écus.

Insectes aîlés qui tourmentent les Vaisseaux au retour des Indes.

Secours accordés à l'Auteur.

Bon ordre de la Caraque.

Allarme des Portugais.

Après neuf ou dix jours de Navigation, l'allarme se répandit sur la Caraque, à la vûe de trois Vaisseaux qui venoient du côté de l'Arabie vers les Maldives. On les prit pour des Hollandois; & la plûpart des gens de l'équipage se souvenant d'avoir été maltraités par cette Nation, le ressentiment & la crainte les faisoient déja penser à tourner leur vengeance sur les trois François, qu'ils regardoient comme leurs amis, ou que dans leur prévention-

vention ordinaire ils comprenoient avec eux sous le nom de *Lutheranos*. Quelques-uns proposoient de les jetter dans la Mer. Mais cette petite Escadre ayant suivi tranquillement sa route, on jugea que c'étoient des Arabes, qui alloient aux Maldives ou à Sumatra.

Tempête. Précautions pour d'autres dangers.

Le 15 de Mars, à la hauteur de vingt degrés du Sud, on découvrit, vers la pointe du jour, l'Isle *Diego Rodrigue*, qui n'est éloignée que d'environ quarante lieues de Madagascar du côté de l'Est. Cette Isle étant inhabitée, rien n'obligeoit d'y relâcher, lorsqu'on y fût jetté par une furieuse tempête, qui dura cinq jours avec la même violence & qui mît la Caraque dans le dernier danger. Le Maître ne se vît pas plutôt délivré de cette crainte, qu'appréhendant d'y retomber vers la Terre de Natal & le Cap de Bonne-Espérance, il fit descendre en bas toute l'artillerie & la Chaloupe. Ensuite il fit lier la Caraque avec des cables, par la poupe, le milieu & la proue. Ces cables, qui prennent ainsi tout le corps du Vaisseau, par deux ou trois tours qu'on leur fait faire en dehors sous la quille, serrent merveilleusement toutes les parties. Après la tempête, une Dame Portugaise, belle & de l'âge de trente ans, accoucha si malheureusement, qu'étant morte avec son fruit, elle n'eût pas d'autre sépulture que la Mer. Pyrard se trouva le cœur assez sensible, dans sa malheureuse situation, pour etre vivement touché de ce spectacle.

Terribles dangers auxquels la Caraque est exposée pendant deux mois.

On passa la Terre de Natal sans essuyer aucun outrage de la Mer & des vents. Mais les grandes afflictions étoient réservées au Cap. Pyrard observe qu'on étoit parti trop tard de Goa. L'usage est de se mettre en mer à la fin de Décembre ou au commencement de Janvier, & ceux qui s'en écartent ne manquent pas d'être exposés à tout ce que la Mer a de plus redoutable. Il seroit inutile de s'étendre, avec l'Auteur, sur tous les obstacles qui retinrent deux mois la Caraque à la vûe du Cap de Bonne-Espérance, & qui la rendirent le jouet pitoyable des vents & des flots. Elle étoit si ouverte, que dans un si long espace de tems, les deux pompes ne fûrent abandonnées ni nuit ni jour. Quoique tout le monde y travaillât, jusqu'au Capitaine, on ne pouvoit suffire à vuider l'eau qui entroit de toutes parts. La grande vergue se rompit deux fois par le milieu, & les voiles fûrent mises plusieurs fois en piéces. Trois Matelots & deux Esclaves, fûrent emportés au loin dans la Mer. Le péril devint si pressant, qu'on résolut de soulager le Vaisseau en jettant toutes les marchandises; mais cette fatale nécessité fût l'occasion d'un autre désordre. Comme il falloit commencer par les coffres & les ballots qui s'offroient les premiers, il s'éleva une si furieuse querelle, qu'on en vint aux coups d'épée. Le Capitaine, quoiqu'appellé par d'autres soins, fût contraint d'employer tous ses efforts pour arrêter les plus furieux, & de leur faire mettre les fers aux pieds. Ce qui augmentoit la douleur & les regrets, c'est qu'en arrivant à la vûe du Cap, on n'auroit eû besoin du même vent que six heures de plus pour le doubler.

On pense à retourner aux Indes.

Dans cette extrêmité, qui paroissoit sans remède, le Capitaine ayant tenu conseil avec les Gentilshommes & les Marchands, tout le monde panchoit à retourner aux Indes; d'autant plus qu'il étoit défendu, par le Roi d'Espagne, de s'efforcer dans cette saison, de doubler le Cap de Bonne-Espérance, & qu'en supposant même qu'on y pût arriver, il étoit impossible à un

PYRARD. 1610.

un Bâtiment tel que la Caraque, d'y aborder & d'y prendre Port. Mais les Pilotes combattirent cet avis, parce que la Caraque n'étoit pas en état de recommencer une si longue route, sur-tout ayant à repasser la Terre de Natal, où il falloit s'attendre à de nouvelles tempêtes. On se trouvoit assez près de la terre pendant le conseil. A peine fût-il fini, qu'on y fût pris d'un calme qui rendit les voiles inutiles pour se retirer au large. La Caraque fût portée, par l'agitation des flots ou la violence des courans, dans une grande Baye, dont il étoit impossible de sortir sans le secours du vent. Cependant on voyoit sur les Côtes, un prodigieux nombre de Sauvages, qui paroissoient s'attendre à profiter des débris du Vaisseau. Le Capitaine exhortoit déjà tout le monde à prendre les armes, & l'on étoit également occupé de la crainte de se briser contre la Côte & de celle de tomber entre les mains de ces Barbares. Mais le Ciel permit, dans ce danger, qu'il s'élevât un petit vent de terre qui sauva la Caraque en la jettant hors de la Baye.

Autre danger causé par un calme.

On double enfin le Cap de Bonne-Espérance. Comédie Portugaise.

Ce ne fût que le dernier jour de Mai, après quantité d'autres infortunes, que le vent devint propre à doubler le Cap. Les Pilotes reconnûrent le lendemain qu'on l'avoit passé, & la joye commença aussi-tôt à renaître dans l'équipage, avec l'espérance d'arriver heureusement à Lisbonne. Les Portugais ne s'y livrent jamais qu'après avoir passé le Cap, & se croyent toûjours menacés avant celà, de retourner sur leurs traces. On rendit à Dieu des graces solemnelles, auxquelles on joignit la représentation d'une très-belle Comédie, suivant les termes de l'Auteur, qu'on avoit apprise & répetée depuis Goa jusqu'à ce jour, pour la jouer après avoir doublé le Cap. Cependant, sur un nouveau conseil, on prit la résolution d'aller relâcher dans l'Isle de Sainte Helene. L'eau douce commençoit à manquer; la Caraque étoit ouverte de toutes parts; & quoiqu'on fût à six cens lieues de cette Isle, c'étoit la terre la plus proche où l'on pût aborder. Le Capitaine craignant d'y trouver des Hollandois, fit remonter tous les canons, qui étoient au nombre de quarante pièces de fonte verte, & tout le reste fut mis en état de défense.

On aborde à l'Isle de Sainte Hélene.

On aborda le 25 de Juin, à l'Isle de Sainte Helene. Il n'y avoit aucun Navire; mais on trouva dans la Chapelle (*d*) une lettre des trois autres Caraques, qui avoient abordé à ce Port dans le cours d'une navigation beaucoup plus heureuse. Elle étoit accompagnée d'une autre lettre, qui avoit été laissée par une Caravelle envoyée d'Espagne, pour s'informer du sort de la quatrième Caraque, & qui étoit retournée en Espagne après avoir perdu l'espérance de la voir arriver. Pyrard étant descendu au rivage, fût étonné du changement qu'il remarqua dans la Chapelle. En passant pour aller aux Indes, il y avoit vû un fort bel Autel, des tableaux & d'autres ornemens. Devant la porte, il y avoit une grande Croix de pierre de taille, que les Portugais y avoient apportée de Lisbonne. Tout avoit été brisé par les Hollandois, moins en haine de la Religion que pour se vanger des Portugais, qui ôtoient toutes les lettres & les inscriptions que les autres y laissoient. Ils y avoient mis un billet, qui contenoit ces deux lignes: *Portugais, laissez nos Inscriptions & nos Lettres; nous laisserons vos Croix & vos Tableaux.*

Changemens que Pyrard y trouve.

Effet singulier de la jalousie des Nations.

(*d*) Au premier Tome de ce Recueil.

bleaux. Mais les gens de la Caraque ne marquèrent que du dédain pour cette propofition. Ainfi tout étoit détruit par des averfions & des jaloufies mutuelles. Les arbres mêmes n'étoient pas épargnés.

Remarques de l'Auteur fur Ste. Hélene.

CEPENDANT l'équipage de la Caraque rebâtit l'Autel & l'orna de nouveaux paremens. L'origine de cette Chapelle étoit auffi ancienne que la découverte de l'Ifle; mais perfonne ne penfant encore à s'établir dans un lieu fi defert, elle fervoit moins aux exercices de Religion qu'à conferver les avis que les Voyageurs fe donnoient mutuellement. Cependant on affûra Pyrard, que quatre Efclaves de différent fexe s'étant dérobés de leur bord, avoient été long-tems dans l'Ifle fans qu'on les y pût trouver, parce qu'en voyant arriver les Vaiffeaux, ils fe retiroient dans des lieux inacceffibles. Ils y multiplièrent jufqu'au nombre de vingt, & par degrés ils y auroient formé une Nation, fi les Portugais, irrités du ravage qu'ils faifoient dans les fruits, n'euffent employé la force & l'adreffe pour les prendre. On rapporta auffi à Pyrard, l'hiftoire du célèbre Hermite, qui y avoit mené pendant quelques années, une vie pieufe & folitaire. Mais au lieu du récit qu'on a déjà fait des circonftances de fa fin, on lui dit qu'un ordre du Roi d'Efpagne avoit fait ramener cet Hermite en Portugal, parce que faifant un grand trafic de peaux de chévres, il en tuoit un fi grand nombre, qu'avec le tems il en auroit éteint l'efpèce.

Etat où elle étoit alors.

CETTE Ifle, qui n'a que cinq ou fix lieues de circuit (*e*), eft entourée de grands rochers, contre lefquels la Mer bat fans ceffe avec beaucoup de furie, & qui retiennent, dans leurs concavités, de l'eau que la chaleur du Soleil épaiffit & change en un fort beau fel. L'air y eft pur & les eaux fort faines. Elles defcendent des montagnes en plufieurs gros ruiffeaux, qui n'ont pas beaucoup de chemin à faire pour fe jetter dans la Mer. On trouve, dans un fi petit efpace, des chévres, des fangliers, des perdrix blanches & rouges, des ramiers, des poules d'Inde, des faifans & d'autres animaux. Mais ce qu'il produit de plus utile à la Navigation, eft une quantité extraordinaire de citrons, d'oranges & de figues, qui avec la pureté de l'air & la fraîcheur des eaux, fervent de remède certain à ceux qui viennent y chercher du foulagement pour le fcorbut. Pyrard eft perfuadé que l'Ifle doit tous ces fruits, & même fes animaux, aux premiers Portugais qui la découvrirent. Ils y laiffoient autrefois leurs malades, & les autres Nations imitèrent leur exemple. Mais, depuis neuf ans, les Hollandois y avoient commis tant de ravages, qu'il ne falloit plus faire de fond fur les fruits. La Nature y prenoit foin de la rade, qui eft bonne dans toutes les faifons, & fi profonde que les Caraques mêmes peuvent s'approcher jufqu'au rivage. On s'arrêta neuf jours à Sainte Hélene, pendant lefquels deux Portugais & deux Efclaves, avec une Indienne du Navire, ayant formé fécrétement le deffein de demeurer dans cette Ifle, mirent à terre leur bagage & s'allèrent cacher dans les montagnes. Ils avoient emporté quelques arquebufes, & des lignes pour la peche. Mais ils furent découverts & ramenés à bord.

AVEC

(*e*) Elle a plus de deux fois autant de circuit, fa longueur étant de douze miles, & fa largeur de huit. R. de l'A. *A.*

PYRARD. 1610.

Danger que la Caraque court dans la rade.

AVEC quelque soin que la Caraque eût été réparée, un nouvel accident fit douter si elle étoit capable d'achever le voyage. On avoit levé l'une des deux ancres vers la terre; mais lorsqu'on voulût lever la seconde, elle se trouva prise dans un gros cable qui étoit demeuré depuis long-tems au fond de la Mer, & qui la faisant couler à mesure qu'on s'efforçoit de la tirer, fit approcher le Navire fort près du rivage. Le Capitaine, qui s'en apperçût, fit couper aussi-tôt le cable de l'ancre & donna ordre qu'on mît à la voile. Malheureusement, le vent changea tout-d'un-coup; & venant de la Mer, il poussa la Caraque avec tant de violence, qu'elle demeura couchée l'espace de cinq heures avec fort peu d'eau. On vît même sortir quelques planches du fond. Chacun se crût perdu. On ne balança point à décharger les eaux douces qu'on venoit de prendre dans l'Isle & les marchandises de moindre prix. On fit porter des ancres bien loin en mer, pour tirer le Navire à force de bras. Enfin il recommença heureusement à flotter. Mais il faisoit beaucoup d'eau; & le Capitaine jugeant après un long travail, qu'on avoit besoin de quelqu'un qui sçût plonger, promit cent Cruzades à celui qui rendroit un si important service. Un des Compagnons de Pyrard, ancien Charpentier du *Corbin*, fût le seul qui s'offrit, quoiqu'il doutât lui-même du succès, parce qu'il falloit demeurer trop long-tems sous l'eau & visiter entièrement le dessous du Navire. D'ailleurs il faisoit assez froid; car le Soleil étoit alors au Tropique du Cancer, qui est l'Hyver de l'Isle. Cependant, excité par les promesses de tout le monde & par ses propres offres, il alla plusieurs fois sous le Vaisseau & rapporta même quelques planches brisées; mais il jugea que la quille n'étoit point endommagée, & son témoignage rassûra le Capitaine. On regretta de n'avoir pas connu plutôt l'utilité qu'on pouvoit tirer des François, & leur situation en devint plus douce. On fit une quête dans la Caraque en faveur du Charpentier, & le Capitaine l'assûra d'une grosse récompense, s'il vouloit aller jusqu'en Portugal. Quoiqu'on eût employé dix jours à remédier au mal, on n'en prit pas moins la résolution d'aller se radouber au Bresil. Pyrard admire ici la bonté du Ciel. Sans ce favorable accident, on auroit continué la navigation vers le Portugal, & la Caraque ne pouvoit manquer de périr. On s'apperçût, en la visitant, que le Gouvernail ne tenoit presque plus, & la moindre tempête l'auroit précipité dans les flots.

Un François se fait considérer par un important service.

On est obligé d'aller au Bresil.

ON commença, le 8 d'Août, à découvrir la terre du Bresil, qui paroît blanche de loin comme des toiles tendues pour sécher, ou comme un grand amas de nége. Aussi les Portugais lui donnent-ils le nom de *Terre des linceuls*. Le 9, on jetta l'ancre à quatre lieues de la Baye de Tous les Saints, où le Pilote n'osa s'engager sans guide. Trois Caravelles qui arrivèrent bien-tôt chargées de rafraîchissemens, jettèrent la joye dans tout l'équipage. Il y étoit mort deux cens cinquante personnes depuis Goa, & tous les autres se ressentoient de la fatigue d'un voyage de six mois. On entra, le 10 au matin, dans la Baye du côté du Nord, où l'on voit une fort belle Eglise & un Couvent de l'Ordre de S. Antoine. L'entrée de cette Baye est large d'environ dix lieues, & divisée par une Isle de quatre lieues de tour, dont les deux côtés offrent un passage également sûr aux Navires. Cependant, en approchant de la Ville, il arriva, par un malheur d'autant plus étran-

Naufrage de la Caraque au Port.

étrange qu'on avoit deux bons Pilotes du Pays, que la Caraque toucha sur un banc de sable & qu'elle s'y renversa. Les Caravelles & les barques se présentérent en grand nombre pour recevoir les hommes & les marchandises. Lorsque le Bâtiment fût soulagé, il se remit à flot, & l'on alla mouiller sous le canon de la Ville, qui se nomme *S. Salvador*. Le Viceroi dépécha aussi-tôt une Caravelle à Lisbonne, pour donner avis de l'arrivée & du triste état de la Caraque. Elle fût jugée incapable de servir plus longtems à la Navigation, & tout le reste des marchandises fût déchargé.

Singularités qui frappent l'Auteur à S. Salvador.

Le premier spectacle qui s'attira les yeux de Pyrard, fût la situation même de S. Salvador, qui est sur le sommet d'une haute montagne, si escarpée du côté de la Mer, que tout ce qu'on porte dans cette Ville ou qu'on en fait sortir, monte ou descend par une machine. L'usage des voitures y seroit difficile & demanderoit de grands fraix; au-lieu que pour monter un tonneau de vin ou le descendre par cette machine, il n'en coûte que vingt sols. On en descend en même-tems un autre de même poids, à-peu-près comme deux seaux montent & descendent dans un puits. Entre plusieurs petites Isles qui sont dispersées dans la Baye, Pyrard eût la curiosité de visiter celle que les Portugais nomment l'*Isle des François*, parce que les François ayant été les premiers qui découvrirent le Bresil, ils se retiroient dans ce lieu pour se garantir des insultes des Sauvages. Mais renvoyant les observations de l'Auteur à d'autres lieux, nous nous bornons ici, suivant nôtre méthode, à ce qui le concerne personnellement.

Les Portugais craignent d'être attaqués par Henri le Grand.

A son arrivée, il trouva les Portugais fort allarmés du bruit qui s'étoit répandu que Henri le Grand se disposoit à leur faire la guerre avec une puissante Armée navale, dont la plûpart des Vaisseaux s'équipoient en Hollande. La même crainte s'étoit communiquée dans tous les Pays des Indes où le Roi d'Espagne avoit des Sujets. Elle n'empêchoit pas qu'ils ne parlâssent de ce grand Roi avec une haute estime, & des témoignages extraordinaires d'admiration pour sa valeur & ses autres vertus. Mais au commencement de Septembre, on apprit la nouvelle de sa mort, par un petit Vaisseau envoyé exprès de Seville.

Services de Julien Michel, François, pendant la Ligue.

Pyrard trouva au Bresil un François natif de Nantes, nommé *Julien Michel*, riche Marchand, qui s'étant associé avec un Portugais, avoit obtenu la pêche des baleines pour sept ans dans cette Baye. Il devoit cette faveur à d'anciens services qu'il avoit rendus à l'Espagne, où il avoit été envoyé pendant la Ligue, par M. de Mercœur; & depuis ce tems-là il s'étoit établi à Bilbao. * Il falloit, suivant la remarque de l'Auteur, qu'il eût acquis des droits extraordinaires sur la reconnoissance des Espagnols, puisque la pêche de la baleine étoit défendue sous peine de mort aux étrangers. Il arriva même qu'un Navire chargé d'huiles, qui lui appartenoit, s'étant échappé secrétement pour se dispenser de payer les droits, fût arreté par quelques Caravelles & ramené dans la Baye, où le Capitaine & les Matelots fûrent punis rigoureusement, sans que le Marchand François en reçût la moindre inquiétude. Il en fût quitte pour désavouër ses gens, quoiqu'il n'y eût aucune apparence qu'ils eûssent ôsé violer les loix sans sa participation. Michel fit connoître à l'Auteur, par ses civilités & ses services, que l'amour de la Patrie ne s'éteint jamais entiérement dans le cœur d'un François. Il lui donnoit quelquefois l'a-

PYRARD. 1610. Exemple du bon naturel de la baleine.

l'amusement de la pêche. Un jour entr'autres, une grande baleine, dont on avoit pris le petit, se jetta si furieusement sur la barque, qu'ayant tout renversé elle le sauva malgré les cris & les efforts des pêcheurs. Pyrard a crû cet exemple de tendresse naturelle & d'adresse dans une baleine, digne de l'attention des Naturalistes.

Pyrard néglige l'occasion de faire fortune.

Il trouva aussi à S. Salvador un François de Marseille, attaché au service d'un ancien Viceroi Portugais, en qualité de Musicien, pour enseigner la musique & l'usage de divers instrumens à vingt ou trente esclaves, qui s'exerçoient continuellement à faire des concerts d'instrumens & de voix. Ce Seigneur, qui étoit extrêmement respecté, pressa beaucoup l'Auteur de s'attacher à lui dans l'emploi de Chef des esclaves, & lui offrit des appointemens d'autant plus considérables, qu'il lui promettoit de les continuer en Portugal, où il devoit retourner l'année d'après. Mais l'empressement de revoir la France & l'amour de la liberté, l'emportérent sur ces offres. Pyrard n'étoit pas traité avec moins d'estime par le Viceroi. Après lui avoir montré son passeport de Goa, il fût surpris de se voir invité non-seulement à manger chez lui, mais à prendre même son logement au Palais. Le Viceroi se nommoit *Dom Francisco de Menaissa.* Il avoit deux fils, dont l'un, âgé de vingt-cinq ans, fût surpris au lit avec une Dame Portugaise & blessé par le mari; mais il se sauva plus heureusement que cette Dame, qui reçût cinq ou six coups d'epée. Le goût de la galanterie

Ses galanteries à S. Salvador.

étoit commun à S. Salvador, & Pyrard en fit l'expérience. Un jour qu'il se promenoit seul par la Ville, vetu de soye à la Portugaise, mais à la manière de Goa, qui est différente de celle des Portugais de Lisbonne & du Bresil, il rencontra une jeune esclave Négre, qui lui dit, sans aucune autre formalité, qu'il pouvoit la suivre avec confiance, & qu'elle vouloit lui procurer la connoissance d'un honnête-homme qui désiroit ardemment de lui parler. Quoiqu'il ne crût pas cette avanture sans danger, il résolut de l'approfondir. L'esclave lui fit faire quantité de tours par un grand nombre de petites rues; & lui voyant quelques marques d'embarras, elle l'exhortoit vivement à prendre courage. Enfin elle l'introduisit dans une grande maison, fort richement meublée, où il ne vît qu'une jeune Dame Portugaise, qui lui fit un agréable accueil. On lui prépara aussi-tôt une excellente collation. Son chapeau étant fort mauvais, la jeune Dame le lui ôta de sa propre main, & lui en donna un neuf de laine d'Espagne avec un beau cordon. Elle lui fit promettre de la venir voir souvent; & n'ayant pas manqué de répondre à tant de bontés, il reçût d'elle, pendant son séjour à S. Salvador, d'autres marques de libéralité & toutes sortes de bons offices. L'Auteur fait ce récit avec tant de modestie & d'ingénuité, qu'on jugeroit favorablement de la nature de cette liaison, s'il n'ajoûtoit qu'il en

Contraste dans son caractère.

fit une autre avec une jeune femme Portugaise, nommée *Marie Mena*, qui tenant une auberge réglée pour les étrangers, le nourrit long-tems & lui fournissoit meme de l'argent sans la participation de son mari. A la fin d'une longue Relation, où l'on n'a remarqué, dans la conduite & dans les observations de Pyrard, que des principes austères & des inclinations sérieuses, on ne s'attend point à la voir finir par deux avantures d'amour.

Il avoit passé deux mois au Bresil, dans l'attente d'une occasion pour retour-

tourner en Europe, lorsque trois Gentilshommes Portugais, qui avoient conçû pour lui beaucoup d'affection, lui proposèrent de s'embarquer avec eux. C'étoient Dom *Fernando de Sylva*, qui avoit été Général de la Flotte du Nord à Goa, & deux de ses beaux-frères. Il accepta leurs offres, & le Vaisseau étoit prêt à partir; mais le Capitaine refusa de recevoir Pyrard, sous prétexte qu'ayant une fois porté un François, qui lui avoit causé plus d'embarras que tout le reste de l'équipage, il avoit fait serment de n'en porter jamais d'autre. Ce refus devint une faveur du Ciel pour l'Auteur. Il apprit, en arrivant à Lisbonne, que le Navire de ce farouche Capitaine Portugais avoit été pris par les Corsaires. Ses regrets ne tombèrent que sur les trois Gentilshommes, auxquels il devoit de la reconnoissance, & qui fûrent menés en Barbarie.

PYRARD. 1610.

Etrange raison qui lui fait manquer l'occasion de partir.

Deux Flamans, naturalisés Portugais & liés par une société de Commerce, dont l'un devoit retourner à Lisbonne dans une Hourque de deux cens cinquante tonneaux qui leur appartenoit, s'estimèrent fort heureux de trouver Pyrard & ses deux Camarades pour les servir dans ce voyage. On convint de part & d'autre, que les trois François ne payeroient rien pour leur passage, mais qu'ils travailleroient dans le Vaisseau sans être payés. Ils regardèrent aussi comme un bonheur, de pouvoir gagner leur passage & leurs dépens par leur travail; car il en coûtoit ordinairement plus de cent vingt livres. La Hourque étoit chargée de sucres, bien fournie d'artillerie & d'autres armes, & le nombre des passagers d'environ soixante. Pyrard ne pouvant éviter de descendre en Portugal, n'oublia pas de prendre un passeport du Viceroi du Bresil.

Accord qu'il fait avec le Maître d'un Vaisseau Flamand.

On mît à la voile le 7 d'Octobre, avec un vent si contraire qu'on fût vingt-cinq jours à doubler le Cap de S. Augustin, quoiqu'il ne soit qu'à cent lieues de S. Salvador. Mais le reste de la navigation ayant été fort heureux, on découvrit, dès le 15 de Janvier, le Canton de Portugal qui se nomme *la Brelingue* (*f*), à huit lieues de Lisbonne au Nord. Le Capitaine s'étoit proposé d'entrer dans le Tage; mais le vent devint si contraire, qu'il s'éleva une dispute fort vive entre lui & un de ces Marchands Juifs que les Portugais nomment *Chrétiens nouveaux*, qui avoit plus de cent mille écus en Marchandises sur le Vaisseau. Depuis long-tems il n'étoit arrivé un Navire si riche. On s'efforçoit d'entrer dans la Rivière, malgré l'impétuosité du vent, en louvoyant tantôt vers la terre, tantôt vers la Mer. Le Marchand Juif déclara au Capitaine, qu'ayant à combattre tout à la fois la tempête & le vent, il étoit impossible d'aller à Lisbonne. Le Capitaine lui répondit qu'il consentoit à prendre une autre route, s'il vouloit se rendre caution, par un acte signé de sa main, de tous les dommages qui pouvoient arriver de ce retardement; sans quoi il étoit résolu de tenir la Mer, parce que le tems y étoit propre, & que le vent ne pouvoit être long-tems contraire. L'autre s'obstinant dans ses idées, vouloit qu'on tournât la proue vers les Isles de Bayonne, qui étoient éloignées de quatre-vingt lieues; & dans la chaleur de ce démêlé, il prit lui-meme le gouvernail, pour exécuter son dessein. On auroit eû peine à moderer le ressentiment du Capitaine, si le

Il arrive à l'embouchure du Tage.

1611.

Tempête, & querelle du Capitaine avec un Marchand.

(*f*) Les François l'appellent les *Barlingues*, & les Anglois *Borlings*. R. de l'A. *A.*

PYRARD. 1611. Ils vont aborder aux Isles de Bayonne. Vœux Portugais.

le Marchand Juif n'eût enfin signé l'acte, après quoi l'on prit tranquillement la route de Galice. Cependant la tempête étoit si violente, qu'on employa cinq jours à gagner les Isles. Le Navire faisoit eau de toutes parts, & le vent, qui étoit de Mer, le jettoit sans cesse vers la Côte. Pyrard assûre qu'il se fit pour plus de quinze cens écus de vœux. Le principal Marchand en fit un de huit cens cruzades; la moitié pour marier une orpheline, & le reste pour donner une lampe à Notre-Dame. Il s'acquita de ces deux engagemens aussi-tôt qu'il eût pris terre. C'est le caractère des Portugais, de penser plutôt à faire des vœux qu'à resister au danger par l'industrie & le travail. Depuis l'embouchure du Tage jusqu'aux Isles, Pyrard se crût dix fois enseveli dans les flots. Il regarde ce danger comme le plus terrible qu'il eût essuyé depuis dix ans, dans toutes ses courses.

Vœu de l'Auteur.

APRÈS avoir heureusement pris terre, il se souvint que pendant sa prison de Goa, il avoit promis au Ciel, que si le cours de ses avantures le conduisoit jamais en Espagne, il feroit le Voyage de S. Jâques en Galice. Ses deux Compagnons l'ayant quitté, il se rendit à Compostelle, dont il n'étoit éloigné que d'environ dix lieues. De-là il prit le chemin de la Corogne, dans l'espérance d'y trouver l'occasion de passer en France. Elle ne se présenta qu'à deux lieues de ce Port, dans une petite rade, où il s'embarqua sur une barque de la Rochelle, dont le Maître, charmé du récit de ses avantures, lui accorda liberalement son passage. Il fût regardé avec admiration des principaux Habitans de la Rochelle, & retenu quelques jours par leurs caresses. Mais n'aspirant qu'à revoir Laval, sa chère Patrie, il y arriva le 16 de Février 1611 (*g*).

Il arrive dans sa Patrie.

(*g*) Le Vaisseau le *Croissant*, qui étoit parti de France avec celui de Pyrard, revint des Indes en 1603; mais coula à fond vers les Isles Terceres, où l'équipage fût sauvé par trois Navires Hollandois. Le Général la *Bardeliere* étoit mort avant qu'on eût doublé le Cap de Bonne Espérance. François-Martin *Vitré*, qui étoit sur ce bord, donna une petite Relation de son Voyage en 1609, mais si mauvaise & si peu exacte qu'elle mérite peu d'attention.

DESCRIPTION DES MALDIVES.

§. IV.

Description des Isles Maldives.

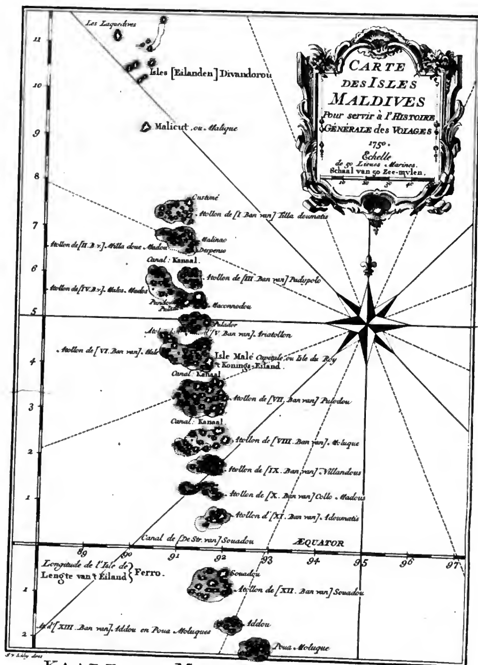
Leur situation, leur nombre, leur forme & leur climat.

1602. Situation des Maldives.

CEs Isles, qui portent entre leurs Habitans le nom de *Male-ragué* (*a*), & qui sont nommées *Maledives*, & leurs Peuples *Dives* (*b*) par les autres Peuples de l'Inde, commencent à huit degrés de latitude du Nord & finissent

(*a*) *Malé Rague*, ou *Ragba*, signifie vraisemblablement les Isles de *Malé*, qui ont reçû ce nom, comme Pyrard nous l'apprend, de la principale de ces Isles qui s'appelle *Malé*. Suivant le même Auteur, le mot *Dives*, signifie un tas de petites Isles; mais c'est une erreur, il signifie simplement des Isles en général. R. de l'A. *A*.

(*b*) *Ou Divs*, c'est-à-dire *Insulaires*; car *Div* ou *Diva*, en langue Malabare, signifie une Isle, comme on vient de le dire dans la Remarque précédente. Ainsi le vrai nom de cette fameuse Forteresse que les Portugais appellent *Diu*, par corruption, est *Div*, ou *Diva*. R. de l'A. *A*.



KAART DER MALDIVISE EILANDEN,
om te dienen voor de HIST. BESCHR. der REIZEN, 1750.

Description des Maldives. 1602.

finissent à quatre degrés du Sud; ce qui fait en longueur une étendue d'environ deux cens lieues, quoiqu'elles n'en ayent que trente ou trente-cinq de largeur. Leur distance de la Terre-ferme, c'est-à-dire, du Cap de *Comorin*, de *Coilan* & de *Cochin*, est de cent cinquante lieues (*c*). Les Portugais comptent quatre mille cinq cens lieues depuis l'embouchure du Tage jusqu'aux Bancs des Maldives (*d*) (*e*).

Leur division en Atollons.

Elles sont divisées en treize Provinces, qui se nomment *Atollons*; division qui est l'ouvrage de la Nature, car chaque Atollon est séparé des autres & contient en soi quantité de petites Isles. C'est un spectacle singulier, que de voir chacun de ces Atollons environné d'un grand Banc de pierre, auquel il n'y a point de murailles qui puissent être comparées. Ils sont presque ronds ou de figure ovale, dans une circonférence d'environ trente lieues; & s'entresuivant du Nord au Sud, sans se toucher, ils sont séparés par des Canaux de plus ou moins de largeur. Du centre d'un Atollon, on voit autour de soi le Banc de pierre qui l'environne, & qui défend les Isles contre l'impétuosité de la Mer. Les vagues s'y brisent avec tant de fureur, que le Pilote le plus hardi n'en approche pas sans effroi. On assûre, entre les Habitans, que le nombre des Isles, dans les treize Atollons, monte jusqu'à douze mille, & le Roi des Maldives prend le titre de *Sultan des treize Provinces & des douze mille Isles* (*f*) (*g*). Mais Pyrard s'imagine qu'il faut entendre par ce nombre, une multitude qui ne peut être comptée, d'autant plus qu'une grande partie de ce qui porte le nom d'Isles, n'offre que de petites mottes de sable inhabitées, que les courans & les grandes marées rongent ou emportent tous les jours. Il y a beaucoup d'apparence que toutes ces petites Isles, & la Mer qui les sépare, ne sont qu'un Banc continuel; si l'on n'aime mieux penser que c'étoit anciennement une seule Isle, que la violence des flots a coupée comme en pièces. Les Canaux intérieurs sont tranquilles, & l'eau n'y a pas plus de vingt brasses dans sa plus grande profondeur. On voit presque par-tout le fond, qui est de pierre de roche & de sable blanc. Dans la basse marée on passeroit d'une Isle

Nombre de ces Isles.

(*c*) Cette distance, dans la Carte de Mr. *Dapre*, n'est que de soixante-huit lieues. *Hamilton* ne la fait que d'environ soixante, en la prenant, à ce que je suppose, depuis la Côte la plus proche de Malabar. R. de l'A. *A*.

(*d*) Voyage de Pyrard, I. Partie, pag. 71.

(*e*) On ne connoît qu'imparfaitement la situation & l'étendue des Isles Maldives. Pyrard n'en a point observé la latitude, & il y en a plusieurs qu'il n'a pas même vûes. Mr. Dapre dans son *Neptune Oriental* dit, que suivant *Houssaye*, & plusieurs autres Voyageurs, la plus septentrionale de ces Isles, ne s'étend pas au-delà de sept degrés quinze minutes de latitude, & que la plus méridionale ne passe pas la Ligne. Dans la Carte Indienne des Isles de *Lakka Diva*, publiée par le Capitaine *Cornwal*, dans ses *Observations sur différens Voyages aux Indes*, pag. 40, les Maldives n'ont que six degrés de latitude Nord. Cependant un Voyageur moderne (1), dit que ces Isles s'étendent depuis un degré au dessous de la Ligne jusqu'à sept degrés vingt minutes au Nord, & qu'il avoit été à une de ces Isles qui s'apelloit *Hammandow*, & qui avoit sept degrés de latitude. *Texeira* Géographe Portugais, place ces Isles environ vingt minutes plus au Nord. R. de l'A. *A*.

(*f*) *Ibid.* pag. 72.

(*g*) Les mots dont ceux-ci sont la traduction, se trouvent dans les *Pilgrims de Purchass*, Vol. II. pag. 1648. Les voici, *Sultan Ibrabim dolos assa ral tera Atholon* (2). R. de l'A. *A*.

(1) Hamilton, *Nouv. Rel. des Ind. Or.* Vol. I. pag. 351.

(2) Purchass les a tirés de l'Original. R. d. E.

DESCRIPTION DES MALDIVES. 1602.

Isle, & même d'un Atollon à l'autre, sans être mouillé plus haut que la ceinture; & les Habitans n'auroient pas besoin de bateaux pour se visiter, si deux raisons ne les obligeoient de s'en servir; l'une est la crainte des *Paimones* (*b*), espèce de grands poissons qui brisent les jambes aux hommes & qui les dévorent; l'autre est le danger de se blesser entre des rochers aigus & fort tranchans. Il s'y rencontre aussi quantité de branches d'une sorte de corail, mais rude & poreux, que les Insulaires nomment *Aquiry* dans leur langue, & qu'ils font bouillir concassé avec de l'eau de cocos pour en faire leur miel & leur sucre. Pyrard nous apprend les noms des treize Atollons, qui ont été peu connus des autres Voyageurs (*i*).

Leur forme.

LA plûpart de ces Isles sont entiérement désertes & ne produisent que des arbres & de l'herbe. D'autres n'ont aucune verdure & sont de pur sable mouvant, dont une partie est sous l'eau dans les grandes marées. On y trouve, dans tous les tems, quantité de grosses crabes & d'écrevisses de Mer, avec un si prodigieux nombre de pengouins, qu'on n'y peut mettre le pied sans écraser leurs œufs & leurs petits. Mais quoique la chair de ces oiseaux soit fort bonne, les Habitans n'en font aucun usage. Il n'y a d'eau douce que dans les Isles couvertes & habitées; non qu'elles ayent aucune Riviére, mais on y creuse facilement des puits, & l'eau se présente en abondance à trois ou quatre pieds de profondeur. La Nature n'en refuse pas, jusqu'au bord de la Mer, & dans les lieux mêmes qu'elle inonde. Ces eaux sont froides le jour, particuliérement à midi, & la nuit fort chaudes (*k*).

Canaux qui séparent les Atollons.

QUOIQUE les Atollons soyent séparés entr'eux par des Canaux, on n'en compte que quatre où les grands Navires puissent passer, & le péril ne laisse pas d'y être extrême pour ceux qui n'en connoissent pas les écueils. Les Habitans ont des Cartes marines, où les rochers & les basses sont exactement marqués (*l*). Ils se servent aussi de boussoles dans ces grands Canaux. Le premier est au côté du Nord, & ce fût à l'entrée que le Vaisseau de Pyrard fit naufrage, sur le Banc de l'Atollon de *Malos-madou*. Le second est entre Pulodou & Malé, d'environ sept lieues, & l'eau de la Mer y paroît aussi noire que de l'encre, quoique puisée dans un vase elle ne différe pas de l'autre. On la voit continuellement bouillonner, comme de l'eau qui seroit sur le feu; & le mouvement des flots y étant ordinairement fort léger, ce spectacle cause une sorte d'horreur aux Insulaires memes. Le troisiéme Canal est au-delà de Malé, vers le Sud. Le quatrième, qui est celui de Souadou & qui n'a pas moins de vingt lieues de largeur, est directe-

(*b*) Ce sont sans doute, des Goulus de Mer. R. de l'A. *A*.

(*i*) 1. *Tilla-dou matis* (1). 2. *Milla-douemadoue*. 3. *Padypolo*. 4. *Malos-madou*. 5. *Ariatollon*. 6. *Malé Atollon*, où est l'Isle de Malé, Capitale des Maldives. 7. *Poulisdous*. 8. *Molucque*. 9. *Nillandous*. 10. *Collo madous*. 11. *Adou matis*. 12. *Souadou*. 13. *Addou* & *Pouamolucque*, qui en font deux différens, mais comptés pour un à cause de leur petitesse.

(*k*) *Ibid.* pag. 73.

(*l*) Il est bien étonnant que Pyrard n'ait pas pensé à apporter quelques-unes de ces Cartes en Europe. Elles auroient suppléé à bien des égards, aux défauts de ses remarques Géographiques. R. de l'A. *A*.

(1) Ce premier Atollon a reçu son nom de sa pointe la plus septentrionale; Il signifie *Pointe haute*. Les Portugais l'appellent *Cabeza de las Ilhas*, c'est-à dire la tête de l'Isle. Elle est située par huit degrés de latitude, & est dans la même paralelle que Cochin. R, de l'A. *A*.

Description des Maldives. 1602.

rectement sous la Ligne. En général, le plus sûr de ces quatre passages a ses dangers (*m*). Aussi s'efforce-t-on de fuir les Maldives, lorsqu'on n'y est pas appellé nécessairement; mais elles sont si longues, & leur situation est telle, qu'il est difficile de les éviter, sur-tout dans les calmes & les vents contraires, où les Navires ne pouvant bien s'aider de leurs voiles, y sont entraînés par les courans. Gardons-nous d'oublier que ces courans, qui se nomment *Oyvarou*, changent tantôt à l'Est, tantôt à l'Ouest, entre les Canaux des Isles & en divers endroits de la Mer, ordinairement six mois d'un côté & six mois de l'autre, mais quelquefois plus ou moins; ce qui jette quantité de Vaisseaux dans une funeste erreur. Les vents sont assez souvent fixes, comme les courans, à l'Est & à l'Ouest. Cependant ils varient davantage, quelquefois vers le Nord & quelquefois vers le Sud; au-lieu que les courans ne changent qu'avec la saison (*n*).

Courans qui changent de l'Est à l'Ouest.

A l'égard des Canaux de chaque Atollon, quoique la Mer y soit toûjours tranquille, les basses & les roches y rendent la Navigation si dangereuse, que les Habitans mêmes ne s'y exposent jamais pendant la nuit. Le nombre des barques y est infini pendant le jour; mais l'usage est de prendre terre le soir; ce qui n'empêche pas que les naufrages n'y soyent fréquens, malgré l'habileté des Insulaires, qui sont peut-être la Nation du Monde la plus exercée aux fatigues de la Mer. Les ouvertures des Atollons ont peu de largeur, & chacune est bordée de deux Isles, qui pourroient être aisément fortifiées. La plus large de ces entrées n'a pas plus de deux cens pas. Le plus grand nombre en a trente ou quarante; & par une disposition admirable de la Nature, chaque Atollon a quatre ouvertures, qui répondent presque directement à celles des Atollons voisins; d'où il arrive, qu'on peut entrer & sortir par les unes ou les autres, de toutes sortes de vents, & malgré l'impétuosité ordinaire des courans (*o*).

Canaux qui séparent les Isles de chaque Atollon.

La situation des Maldives étant si proche de la Ligne, on doit juger que la chaleur y est excessive & l'air fort mal sain. Cependant, comme le jour & la nuit y sont toûjours égaux, la longueur des nuits y amène d'abondantes rosées, qui les rendent très-fraîches. Aussi les grandes Isles ne manquent-elles ni d'herbe ni d'arbres, malgré l'ardeur du Soleil. L'Hyver commence au mois d'Avril & dure six mois. Il est sans gelée, mais continuellement pluvieux. Les vents sont alors d'une extrême impétuosité du côté de l'Ouest. Au contraire, il ne pleut jamais pendant les six mois d'Eté, & les vents sont de l'Est.

Climat & qualités de l'air.

(*m*) *Motta* Pilote Portugais dit qu'il y a un grand Canal, par six degrés de latitude de Nord. *Davis* rapporte que dans l'an 1600. il passa par le véritable Canal appellé *Maldiva*, par quatre degrés quinze minutes. R. de l'A. *A*.

(*n*) *Ibid.* pag. 76.

(*o*) *Ibid.* pag. 76, 77 & 78.

Usages des Maldives.

Figure, Caractère, Langue, Mœurs, Usages & Religion des Habitans.

Figure des Maldivois.

Ceux qui cherchent l'origine des Maldivois dans l'Isle de Ceylan, ne se fondent pas sur d'assez fortes raisons pour nous persuader que deux Nations qui n'ont aucune ressemblance entr'elles, quoique situées à-peu-près sous le même Climat; puissent venir d'une source commune. Les Insulaires de

Usages des Maldives. 1602.

de Ceylan sont noirs & mal formés. Les Maldivois sont olivâtres, & d'une si belle taille, qu'à l'exception de la couleur, ils différent peu des Européens. Il y a plus d'apparence qu'ils viennent des Côtes de l'Inde, quoiqu'ils en soyent plus éloignés que de Ceylan, & l'on trouveroit le fond d'une comparaison plus juste, non-seulement entre leur figure & celle des Indiens, mais même entre leur caractère & leurs usages, sur-tout dans ceux qui habitent depuis Malé jusqu'à la pointe du Nord. Les Maldivois du Sud ont plus de grossiéreté dans leurs manières & dans leur langage. On y voit encore des femmes qui n'ont pas honte d'être nûes, avec une seule petite toile dont elles se couvrent le milieu du corps; au-lieu que du côté du Nord les usages différent peu de ceux des Indes, & la civilité n'y est pas moins établie. C'est-là que toute la Noblesse fait sa demeure & que le Roi léve ordinairement sa milice. Il est vrai qu'indépendamment de l'origine, on peut en apporter pour raison le Commerce avec les étrangers, qui a toûjours été plus fréquent dans cette partie, & le passage de tous les Navires, qui enrichit & civilise tout à la fois le Pays. Mais en général le peuple des Maldives est spirituel, industrieux, porté à l'exercice des Arts (*a*), capable même des Sciences dont il fait beaucoup de cas, sur-tout de l'Astronomie, qu'il cultive soigneusement. Il est courageux, entendu aux armes, ami de l'ordre & de la police. Les femmes sont belles; & quoique le plus grand nombre soit de couleur olivâtre, il s'en trouve d'aussi blanches qu'en Europe (*b*).

Leur Caractère.

Goût qu'ils ont pour les cheveux noirs.

Tous les Habitans de l'un & de l'autre sexe ont les cheveux noirs, & regardent cette couleur comme une beauté. Elle leur vient moins de la Nature que du soin qu'ils ont de raser la tête aux enfans de huit en huit jours, avec cette différence, qu'ils laissent aux filles, jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans, une bordure de cheveux le long du front, pour les distinguer des garçons, auxquels ils n'en laissent aucune trace. Ensuite il n'est permis, entre les hommes, qu'à la Noblesse & aux gens de guerre de porter les cheveux longs. Mais c'est l'ornement des femmes lorsqu'elles sont sorties de l'enfance. Elles se les parfument avec beaucoup de soin & de dépense, & les lient par derrière en y joignant même de faux cheveux, pour leur donner plus de force & de grace. Le lien qui les rassemble est une sorte d'anneau, d'or ou d'argent, souvent orné de perles & de pierreries. Elles y mêlent des fleurs odoriférantes, & tout y est compassé avec autant d'agrément que de justesse. La plûpart de ces fausses chevelures leur viennent de Cochin, de Calecut & de toute la Côte de Malabar, où les hommes, portant leurs cheveux longs, ont la liberté de les couper & de les vendre. Les filles ne portent, jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans, qu'un petit pagne, qui met l'honnêteté à couvert; & les garçons ne commencent aussi à se vêtir qu'à l'âge de sept ans, c'est-à-dire, après qu'ils ont été circoncis (*c*).

Chevelure des femmes.

L'HA-

(*a*) Suivant *Mandelslo*, il n'y a point de Peuple plus habile à faire des étoffes de soye ou de fil, qu'on leur apporte du Continent. Hamilton dit qu'étant à l'Isle de *Hammandow*, il remarqua sur quelques tombes, des sculptures qui lui parûrent être aussi belles que tout ce qu'il avoit vû de mieux fait en ce genre, soit en Europe, soit en Asie. R. de l'A. *A*.

(*b*) *Ibid.* pag. 77. & 81.

(*c*) *Ibid.*

USAGES DES MALDIVES. 1602.

L'HABILLEMENT commun des Maldivois est une sorte de haute-chausses, ou de caleçon, de toile, qui leur prend depuis la ceinture jusqu'au-dessous des genoux, & par-dessus lequel ils portent un pagne de soye ou d'autre étoffe, orné diversement, suivant les degrés du rang ou la richesse. Le reste du corps est nud (*d*). Comme la chaleur du Pays les rend fort velus, & qu'ils se croyent meme disgraciés de la Nature lorsqu'ils n'ont pas tout le corps couvert de poil, ils se le rasent sur la poitrine & l'estomac, mais de manière néanmoins, qu'ils y en laissent dans divers endroits; ce qui offre l'apparence de quelque étoffe découpée. Ils donnent, à leur barbe, deux formes différentes: l'une, qui n'est permise qu'aux Pandiares, aux Moscoulis, aux Ministres de la Religion, & à ceux qui ont fait le Voyage de la Mecque & de Médine, consiste à la porter dans toute sa longueur, rasée seulement sous la gorge & autour des deux lévres, parce qu'ils craignent, comme une impureté, qu'elle ne touche à ce qu'ils boivent ou ce qu'ils mangent: l'autre forme, qui est celle des gens du commun, est de la porter fort petite, rasée autour de la bouche & sous la gorge, sans aucune sorte de moustaches, quoique n'étant coupée qu'avec des cizeaux il en paroisse toûjours quelque reste, mais plus apparente au menton, où elle se termine en pointe. L'habit des femmes est fort différent de celui des hommes. Elles portent de véritables robbes, d'une étoffe légère de soye ou de coton, & la bienséance établie les oblige de se couvrir soigneusement le sein. Il n'y a point de Barbiers publics aux Maldives. Chacun se fait le poil avec des rasoirs d'acier, ou des cizeaux de cuivre & de fonte. Quelques-uns se rendent mutuellement ce service. Le Roi & les principaux Seigneurs se font raser par des gens de qualité, qui se font un honneur de cette fonction sans en tirer aucun salaire. Mais leur superstition est extrême pour les rognures de leur poil & de leurs ongles. Ils les enterrent dans leurs cimetières, avec beaucoup de soin pour n'en rien perdre. C'est une partie d'eux-mêmes, qui demande, disent-ils, la sépulture comme le corps. La plûpart vont se raser à la porte des Mosquées (*e*).

Habillement des hommes.

Leur poil & leur barbe.

Superstition populaire.

LA Langue commune des Maldives est fort particulière à ces Isles (*f*), mais plus grossière & plus rude dans les Atollons du Sud, quoiqu'elle y soit la même. L'Arabe s'apprend dès l'enfance, comme le Latin en Europe. Ceux qui ont des liaisons de Commerce avec les étrangers, parlent les langues de Cambaye, de Guzarate, de Malaca, & meme le Portugais.

Langue des Maldives.

L'ISLE principale, qui se nomme *Malé*, & d'où toutes les autres tirent leur nom, auquel on joint *Dives*, qui signifie, *Amas de petites Isles*, est à-peu-près au centre de toutes les autres (*g*). Son circuit est d'environ une lieue

Forme des Villes & des maisons.

(*d*) Hamilton raporte, Vol. I. pag. 351. qu'il n'y a personne qui ôse porter aucun habillement de quelque nature qu'il soit, au dessus de la ceinture, à l'exception d'un turban, sans une permission expresse du Roi. R. de l'A. *A*.

(*e*) *Ibid*. pag. 81.

(*f*) Hamilton dit que la langue des Maldives est le *Chinguley* (ou *Singala*). Si celà eit, c'est une preuve en faveur de ceux qui croyent que les Habitans des Maldives descendent des *Singales*. R. de l'A. *A*.

(*g*) Le même Auteur assûre que le Roi fait sa résidence dans une Isle qui s'appelle l'*Isle du Roi*. C'est la même sans doute, que celle de *Malé*, à en juger au moins par la latitude qu'il lui donne, qui est de quatre degrés au Nord; ce qui est justement la latitude assignée à cette Isle par *Dapre*, & par d'autres Voyageurs. R. de l'A. *A*.

Usages des Maldives. 1602.

lieue & demie. Le séjour du Roi, qui y tient continuellement sa Cour, y attire tant de monde, que c'est la plus peuplée, comme la plus fertile; mais elle est aussi la plus mal-saine. La raison que les Insulaires en apportent, est qu'il s'élève des vapeurs fâcheuses de la multitude des corps qu'on y enterre. Les eaux y sont aussi fort mauvaises. Le Roi & les Seigneurs s'en font apporter de quelques autres Isles, où l'on n'accorde la sépulture à personne. Dans toutes les Maldives, sans en excepter l'Isle de Malé, il n'y a pas de Villes qui soyent environnées de murs (*b*). Chaque Isle habitée est remplie de maisons, dont les unes sont séparées par des rues, & d'autres dispersées. Celles du peuple sont composées de bois de cocotier & couvertes de feuilles du même arbre, cousues en double les unes dans les autres. Les Seigneurs & les riches Marchands en font bâtir d'une sorte de pierre blanche & polie, mais un peu dure à scier, qui se trouve en abondance au fond des Canaux, & qui devient tout-à-fait noire après avoir été long-tems mouillée de la pluye ou de toute autre eau douce (*i*). La méthode qu'on employe pour la tirer mérite d'être observée. Il croît dans les Isles une sorte d'arbre qui se nomme *Candou*, de la grosseur du noyer, semblable au tremble par les feuilles & aussi blanc, mais extrêmement mol. Il ne porte aucun fruit & n'est pas même propre à brûler. Lorsqu'il est sec, on le scie en planches, qui sont aussi légères que le liége. Si l'on a quelque grosse pierre à tirer du fond de l'eau, on y attache un cable; ce que les Insulaires font d'autant plus aisément, qu'ils sçavent tous nâger & plonger. Ensuite ils prennent une planche de candou, qu'ils lient ou enfilent au cable, fort près de la pierre. Ils en mettent par-dessus une ou plusieurs autres, en un mot autant qu'il en est besoin, jusqu'à-ce que ce bois flottant au-dessus de l'eau soûlève la pierre, qu'ils conduisent alors très-facilement jusqu'au bord de leur Isle (*k*). Pyrard assûre qu'ils tirèrent ainsi jusqu'à l'artillerie de son Navire submergé. Les planches du même bois leur servent à faire des radeaux bordés pour la pêche, qu'ils nomment *Candou-patis*. Une autre propriété de ce bois, est qu'il produit du feu en frottant une pièce contre une autre, & les Habitans n'employent pas d'autres fusils pour en allumer. A l'égard de la chaux qui sert à lier les pierres des édifices, ils la font, comme dans la plus grande partie des Indes, d'écailles & de coquilles qui se trouvent au bord de la Mer (*l*).

Manière de tirer les plus grosses pierres du fond de l'eau.

Propriété du bois de Candou.

Religion des Maldives.

La Religion des Maldives est le pur Mahométisme, avec toutes ses fêtes & ses cérémonies. Chaque Isle a ses Temples ou ses Mosquées. Ceux qui ont fait le Voyage de la Mecque & de Medine, reçoivent des marques particulières d'honneur & de respect, quelque vile que soit leur naissance, & jouïssent de divers privilèges. On les nomme *Agis* (*m*) c'est-à-dire, Saints; & pour être reconnus, ils portent des pagnes de coton blanc & de petits bonnets ronds de la même couleur, avec une sorte de chapelet qui leur pend à la ceinture (*n*). L'Edu-

(*b*) Hamilton nous assûre pourtant, que l'*Isle du Roi* est environnée d'un mur fait de pierres, sans mortier ni ciment, & qu'elle est défendue par un grand nombre de petits canons. R. de l'A. *A*.

(*i*) *Ibidem*, pag. 88.

(*k*) *Ibid.* pag. 60.

(*l*) Pag. 91.

(*m*) Ou plûtot *Hajj's*, c'est-à-dire Pélerins. R. de l'A. *A*.

(*n*) Pag. 92.

Usages des Maldives. 1602.

L'Education des enfans est un des principaux objets de la legislature dans toutes ces Isles. Aussi-tôt qu'un enfant est né, on le lave dans l'eau froide six fois le jour, après quoi on le frotte d'huile; & cette pratique s'observe long-tems. Les mères doivent nourrir leurs enfans de leur propre lait, sans en excepter les Reines. On ne les enveloppe d'aucuns langes. Ils sont couchés nuds & libres, dans des petits lits de corde suspendus en l'air, où ils sont bercés par des esclaves. Cependant on n'en voit pas de contrefaits, & dès l'âge de neuf mois ils commencent à marcher (o). Ils reçoivent la circoncision à sept ans. A neuf, on doit les appliquer aux études, & aux exercices du Pays. Ces études sont d'apprendre à lire & à écrire, & d'acquerir l'intelligence de l'Alcoran. On leur enseigne trois sortes de lettres; l'Arabique, avec quelques lettres & quelques points qu'ils y ont ajoûtés pour exprimer les mots de leur propre langue; une autre, dont le caractère est particulier à la langue des Maldives; & une troisiéme qui est en usage dans l'Isle de Ceylan & dans la plus grande partie des Indes. Ils écrivent leur leçon sur de petits tableaux de bois qui sont blanchis; & lorsqu'ils la sçavent par cœur, ils effacent ce qu'ils ont écrit & reblanchissent leur tableau. Ce qui doit durer est écrit sur une sorte de parchemin, composé des feuilles d'un arbre qui se nomme *Marcare-queau* (p). Ces feuilles ont une brasse & demie de long, sur un pied de large. Ils en font des livres, qui résistent mieux au tems que les nôtres. Pour épargner le parchemin en montrant à écrire aux enfans, ils ont des planches de bois fort polies, sur lesquelles ils étendent du sable pour y former les lettres, qu'ils font imiter à leurs élèves, & qu'ils effacent à mesure qu'elles ont été copiées. Quoique le tems des études soit borné, il se trouve parmi eux quantité de particuliers qui les continuent, sur-tout celle de l'Alcoran & des cérémonies de leur Religion. Les Mathématiques ne sont pas moins cultivées. Ils s'attachent principalement à l'Astrologie, & leur superstition va si loin pour les astres, qu'ils n'entreprennent rien sans avoir consulté leurs Astrologues. Le Roi entretient à sa Cour un grand nombre de ces Mathématiciens, & se conduit souvent par leurs lumières (q).

Education des enfans.

Caractères d'écriture.

Espèce de parchemin, fait de feuilles d'arbres.

Le Gouvernement de l'Etat des Maldives est royal & fort ancien; mais quoique l'autorité du Roi soit absolue, elle est exercée généralement par les Prêtres. La division naturelle des treize Atollons forme celle du gouvernement. On en a fait treize Provinces, dont chacune a son Chef, qui porte le titre de *Naybe*. Ces Naybes sont des Docteurs de la loi, qui ont l'intendance de tout ce qui appartient, non-seulement à la Religion, mais encore à l'exercice de la Justice. Chaque Isle d'un Atollon qui contient plus de quarante-un Habitans, est gouvernée par un autre Docteur qui se nomme *Catibe*, & qui a sous lui les Prêtres particuliers des Mosquées. Leur revenu consiste dans une sorte de dixme qu'ils lévent sur les fruits, & dans certaines rentes qu'ils reçoivent du Roi suivant leur degré. Mais l'administration principale est entre les mains des Naybes. Ils sont les seuls Juges, civils & criminels. Leur emploi les oblige de faire quatre fois l'année, la visite des Isles de leur Atollon. Ils ont néanmoins un Supérieur qui fait sa rési-

Gouvernement des Maldives.

Il est exercé par des Prêtres.

(o) Pag. 134. (p) Pag. 135. (q) Ibid.

Usages des Maldives. 1602.

Administration de la Justice.

résidence continuelle dans l'Isle de Malé, & qui ne s'éloigne jamais de la personne du Roi. Il est distingué par le titre de *Pandiare*. C'est tout à la fois le Chef de la Religion & le Juge souverain du Royaume. On appelle à son Tribunal de la sentence des Naybes. Cependant il ne peut porter de jugement dans les affaires importantes, sans être assisté de trois ou quatre graves personnages, qui se nomment *Mocouris* & qui sçavent l'Alcoran par cœur. Ces Mocouris sont au nombre de quinze & forment comme son Conseil. Le Roi seul a le pouvoir de reformer les jugemens de ce Tribunal: lorsqu'on lui en fait quelque plainte, il examine le cas avec six de ses principaux Officiers, qui se nomment *Moscoulis*, c'est-à-dire, anciens, & la décision est exécutée sur le champ. Les Parties plaident elles-mêmes leur cause. S'il est question d'un fait, on produit trois témoins, sans quoi l'accusé est crû sur le serment qu'il prête en touchant de la main le livre de la loi. Si le différend regarde quelque point de droit, on juge par les termes de la loi. Il est rigoureusement défendu aux Juges d'accepter le moindre salaire, même à titre de présent. Mais les sergens, qui se nomment *Devanits*, ont droit de prendre la douzième partie des biens contestés. Un esclave ne peut servir de témoin devant les Tribunaux de justice, & le témoignage de trois femmes n'est compté que pour celui d'un homme (r).

Etat des Esclaves.

Les Esclaves sont ceux qui se vendent volontairement ou ceux que la loi réduit à cette condition pour n'avoir pû payer leurs dettes, ou des étrangers amenés & vendus en cette qualité. Le naufrage ne donne aucun droit aux Insulaires sur la liberté des étrangers. Malgré l'humanité de cette loi, le sort des esclaves est fort dur aux Maldives (s). Ils ne peuvent prendre qu'une femme, quoique toutes les personnes libres puissent en avoir trois. Ceux qui les maltraitent ne reçoivent que la moitié du châtiment que les loix imposent pour avoir maltraité une personne libre. L'unique salaire de leurs services est leur nourriture & leur entretien. Ceux qui deviennent esclaves de leurs créanciers ne peuvent etre vendus pour servir d'autres maîtres; mais après leur mort, le créancier se saisit de tout ce qu'ils peuvent avoir acquis; & s'il reste à payer quelque chose de la dette, les enfans continuent d'être esclaves jusqu'à-ce qu'elle soit entièrement acquitée.

Punitions pour les crimes.

A l'égard des crimes, il faut que l'offensé se plaigne, pour s'attirer l'attention de la Justice, & qu'ils soyent dénoncés formellement pour être punis. Si les enfans sont en bas âge lorsque leur pére est tué par quelque meurtrier, on attend qu'ils ayént atteint l'âge de seize ans pour sçavoir d'eux-mêmes s'ils veulent être vengés par la Justice. Dans l'intervalle, celui qui est connu pour l'auteur du meurtre est condamné seulement à les nourrir & à leur faire apprendre quelque métier. Lorsqu'ils arrivent à l'âge réglé, il dépend d'eux ou de demander justice ou de pardonner au coupable, sans que dans la suite il puisse être recherché. Les peines ordinaires sont le bannissement dans quelque Isle déserte du Sud, la mutilation de quelque membre, ou le fouet, qui est le châtiment le plus commun, mais extrêmement cruel. On employe des courroyes de gros cuir, de la longueur du bras, larges de quatre doigts & épaisses de deux, dont on attache cinq ou six ensemble

(r) *Ibid. pag.* 147.

(s) *Ibidem.*

femble dans un manche de bois. Les coups en font fi rudes, que fouvent ils deviennent mortels. C'eft le fupplice ordinaire des grand crimes, tels que la fodomie, l'incefte & l'adultère. On coupe le poing aux voleurs lorfque le vol eft confidérable (t).

Usages des Maldives. 1602.

Division de la Nation en quatre Ordres.

La Nation eft diftinguée (v) en quatre Ordres, dont le premier comprend le Roi & tout ce qui lui touche par le fang, les Princes des anciennes races royales & les grands Seigneurs. Le fecond ordre eft celui des dignités & des offices, que le Roi feul a le pouvoir de diftribuer, & dans lefquels les rangs font fort foigneufement obfervés. Le troifième eft celui de la Nobleffe, & le quatrième celui du Peuple. Comme la Nobleffe ne doit fes diftinctions qu'à la naiffance, c'eft par elle qu'il eft naturel de commencer. Outre les Nobles d'ancienne race, dont quelques-uns font remonter leur origine jufqu'aux tems fabuleux, le Roi eft toûjours libre d'annoblir ceux qu'il veut honorer de cette faveur. Il accorde des lettres, dont la publication fe fait dans l'Ifle de Malé, au fon d'une forte de cloche, qui eft une plaque de cuivre fur laquelle on frappe avec un marteau. Le nombre des Nobles eft fort grand. Ils font répandus par toutes les Ifles. Les perfonnes du peuple, fans en excepter les plus riches Marchands qui n'ont pas obtenu la Nobleffe, ne peuvent s'affeoir avec un Noble, ni même en fa préfence lorfqu'il fe tient debout. Ils doivent s'arrêter, lorfqu'ils le voyent paroître, le laiffer paffer devant eux; & s'ils étoient chargés de quelque fardeau, ils font obligés de le mettre bas. Les femmes Nobles, quoique mariées avec un homme du peuple, ne perdent pas leur rang, & communiquent la Nobleffe à leurs enfans. Celles de l'ordre populaire, qui époufent un homme Noble, ne font pas annoblies par leur mariage, quoique les enfans qui viennent d'elles participent à la Nobleffe de leur père. Ainfi chacun demeure dans l'ordre où il eft né, & n'en peut fortir que par la volonté du Souverain.

Nobleffe des Maldives.

Grands Officiers du Royaume.

Le Roi des Maldives porte le titre de *Rafquan*, & la Reine celui de *Renequillague*. Après le Roi font les Princes du fang, & d'autres Princes, defcendus d'autres Rois fes Prédéceffeurs, qui ne font pas moins refpectés, quoique de race différente. Enfuite viennent les grands Officiers du Royaume, dont le plus diftingué fe nomme le *Quilague*, qui eft comme le Lieutenant-Général du Roi. Il y a un Chancelier, un Secrétaire d'Etat, un Intendant des finances, un Tréforier général, &c. fix Mofcoulis, dont on a déja parlé, & d'autres dignités que le Roi donne ordinairement aux Nobles qu'il honore de fon amitié, avec certaines Ifles qui font affignées pour leurs appointemens ou leur penfion. Il leur fait diftribuer auffi leur provifion de riz. L'honneur du Pays confifte à manger du riz accordé par le Roi. Les Nobles memes obtiennent peu de confidération lorfqu'ils ne joignent pas cet avantage à celui de la naiffance. Tous les Soldats en jouïffent, fur-tout ceux de la garde du Roi, qui font au nombre de fix cens, divifés en fix Compagnies fous le commandement des fix Mofcoulis. Le Roi entretient habituellement dix autres Compagnies, commandées par les plus grands Seigneurs du Royaume, mais qui ne le fuivent qu'à la guerre, & qui font employées

(t) *Ibid.* pag. 148 & 149.

(v) *Ibid.* pag. 151 & fuiv.

Usages des Maldives. 1602.

ployées à l'exécution de ses ordres. Leurs privilèges sont fort distingués. Ils portent leurs cheveux longs. Ils ont au doigt un gros anneau, pour les aider à tirer de l'arc; ce qui n'est permis qu'à eux. Outre le riz du Roi, on assigne pour leur subsistance diverses petites Isles & certains droits sur les passages. La plûpart des riches Insulaires s'efforcent d'entrer dans ces deux corps, mais cette faveur ne s'accorde qu'avec la permission du Roi, & se paye assez cher, comme la plûpart des emplois civils & militaires (x).

Usages communs aux quatre Ordres.

L'USAGE des Maldives est de ne porter qu'un nom propre, tel que *Haly*, *Hussum*, *Assan*, *Ibrahim* &c. sans aucun nom de famille. Mais comme la variété n'en est pas infinie, ils y joignent, pour se reconnoître, le titre de leur qualité. Ce titre est *Tacourou* pour les Nobles de race, & *Bybis* pour leurs femmes (y). Quelques-uns y joignent le nom d'une Isle qui leur appartient. Les Officiers qui ne sont Nobles que par leurs emplois, prennent le titre de *Callogues*, & leurs femmes celui de *Camullogues*. Les gens du commun joignent à leur nom celui de *Callo*, & leurs femmes celui de *Camulo* (z). On y ajoûte, pour les distinguer mieux, le nom de leur métier ou de leur profession. Dans les quatre ordres, il y a divers usages communs, auxquels les grands & les petits sont également attachés.

Bizarrerie dans la manière de manger.

Ils ne mangent jamais qu'avec leurs égaux, en richesse comme en naissance ou en dignité: & comme il n'y a point de règle sûre pour établir cette égalité dans chaque ordre, il arrive de-là qu'ils mangent rarement ensemble (a). Ceux qui veulent traiter leurs amis font préparer chez eux, un service de plusieurs mets, qu'on arrange proprement sur une table ronde, couverte de taffetas, & l'envoyent chez celui qu'ils veulent traiter. Cette galanterie est reçûe comme une grande marque d'honneur. Lorsqu'ils mangent en particulier, ils seroient fâchés d'être vûs, & se retirant dans leurs appartemens les plus intérieurs, ils abbaissent toutes les toiles & les tapisseries qui sont autour d'eux. Leur table est le plancher d'une chambre, couvert à la vérité d'une natte fort propre, sur laquelle ils sont assis les pieds croisés.

Propreté du service.

Ils ne se servent pas de linge; mais pour conserver leurs nattes, ils employent de grandes feuilles de bananier, qui tiennent lieu de nappes & de serviettes. Cependant leur propreté va si loin qu'il ne leur arrive jamais de rien répandre. La vaisselle est une sorte de fayance, qui leur vient de Cambaye, ou de la Porcelaine qu'ils tirent de la Chine, & qui est fort commune dans toutes les conditions. Mais on ne leur sert jamais un plat de terre ou de porcelaine qui ne soit dans une boëte ronde, d'un assez beau vernis de leurs Isles, avec son couvercle de la même matière; & cette boëte, toute fermée qu'elle est, ne se présente point sans être couverte encore d'une pièce de soye de même grandeur. Les plus pauvres ont l'usage de ces boëtes, non-seulement parce qu'elles coûtent fort peu, mais beau-

(x) *Ibid.* pag. 150 & 151.
(y) *Ibid.* pag. 154.
(z) *Ibid.* pag. 156 & 157.
(a) Cette coûtume de ne fréquenter que les gens de son ordre, s'étend à toutes les autres affaires de la vie. Ainsi les Marchands & les Artisans qui exercent des métiers différens, non-seulement ne se voyent point, mais ils ne demeurent pas dans une même Isle. Les Orfévres par exemple, sont dans une petite Isle, les Tisserands dans une autre, & ainsi des autres Professions. R. de l'A. *A.*

beaucoup plus à cause des fourmis, dont le nombre est si étrange qu'il s'en trouve par tout & qu'il est difficile d'en préserver les alimens. La vaisselle d'or ou d'argent est défendue par la loi, quoique la plûpart des Seigneurs soyent assez riches pour en user. Ils se servent de cuillières pour les choses liquides, mais ils prennent tout le reste avec les doigts. Leurs repas sont fort courts, & se passent sans qu'on leur entende prononcer un seul mot. Ils ne boivent qu'une fois, après s'etre rassasiés. La boisson la plus commune est de l'eau, ou du vin de cocos tiré le même jour. On en fait deux autres sortes, plus délicates, & réservées pour le Roi & les Seigneurs, ou pour les fetes solemnelles; l'une est chaude, composée d'eau & de miel, avec quantité de poivre & d'une autre graine qui se nomme *Caboa* (*b*); l'autre est froide, & se fait avec du sucre & des cocos détrempés dans l'eau. Après le repas, on leur présente un plat de bétel pour dessert; car les fruits se servent avec les viandes. Ce sont des femmes ou des filles qui exercent l'office de la cuisine, & les hommes regarderoient le nom de Cuisinier comme un outrage. Ils employent beaucoup de formalités pour couper la gorge aux animaux, & personne n'en mangeroit la chair, si l'on sçavoit qu'elles n'eûssent pas été observées. L'usage du bétel & de l'aréca est aussi commun aux Maldives que dans le reste des Indes. Chacun en porte sa provision dans les replis de sa ceinture. On s'en présente mutuellement lorsqu'on se rencontre. Les grands & les petits ont les dents rouges à force d'en mâcher, & cette rougeur passe dans toute la Nation pour une beauté. Dans leurs bains, qui sont fort fréquens, ils se nettoyent les dents avec des soins particuliers, afin que la couleur du bétel y prenne mieux (*c*).

Usages des Maldives. 1602.

Boisson des Maldivois.

Usage du bétel.

Leur Médecine consiste plus dans des pratiques superstitieuses que dans aucune méthode. Cependant ils ont divers remèdes naturels, dont les Européens usent quelquefois avec succès. Pour le mal des yeux, auquel ils sont fort sujets, après avoir été long-tems au Soleil; ils font cuire le foye d'un coq & l'avallent. Pyrard & ses Compagnons, attaqués du même mal, imitèrent leur exemple, sans vouloir souffrir l'application des caractères & des charmes que les Insulaires joignent à ce remède. Ils en reconnûrent sensiblement la vertu. Pour l'opilation de rate, maladie commune, qu'on attribue à la mauvaise qualité de l'air, & qui est accompagnée d'une enflure très-douloureuse, ils appliquent un bouton de feu sur la partie enflée & mettent sur la playe, du coton trempé dans de l'huile. Pyrard ne pût se résoudre à faire usage de ce remède, quoiqu'il en reconnût la bonté par l'expérience d'autrui; mais il se guérit des ulcères qui lui étoient venus aux jambes, en y appliquant des lames de cuivre à l'exemple des Insulaires. Ils ont aussi des simples & des drogues d'une vertu éprouvée, sur-tout pour les blessures. L'application s'en fait en onguent, dont ils frottent les parties affligées, sans aucun bandage. Ils guérissent la maladie vénérienne avec la décoction d'un bois qu'ils tirent de la Chine; & ce qui doit nous paroître aussi surprenant qu'à Pyrard, ils prétendent que cette maladie leur est venue

Médecine des Maldives.

Expériences de l'Auteur.

Les Maldivois croyent que le mal vénérien leur vient de l'Europe.

(*b*) *Kahwa*, ou *Kahava*, c'est-à-dire Caffé en Arabe. R. de l'A. *A*.

(*c*) *Ibid.* pag. 127, 128.

Usages des Maldives. 1602.

nue de l'Europe, & l'appellent *Farangui baescour*; c'est-à-dire, *Mal François* ou *des Francs*. Outre une espèce de fiévre, si commune & si dangereuse dans toutes leurs Isles, qu'elle est connûe par toute l'Inde sous le nom de *fiévre des Maldives*, de dix en dix ans il s'y répand une sorte de petite vérole, dont la contagion les force de s'abandonner les uns les autres, & qui emporte toûjours un grand nombre d'Habitans (*d*).

Dérèglement de leurs mœurs.

Le dérèglement de leurs mœurs ne contribue pas moins que les qualités du Climat à ruïner leur santé & leur constitution. Les hommes & les femmes y sont d'une lasciveté surprenante. Malgré la sévérité des loix, on n'entend parler que d'adultères, d'incestes & de sodomie. La simple fornication n'est condamnée par aucune loi, & les femmes qui ne sont pas mariées s'y abandonnent aussi librement que les hommes. Elles sortent rarement le jour. Toutes leurs visites se font la nuit, avec un homme qu'elles doivent toûjours avoir à leur suite, ou pour les accompagner. Jamais on ne frappe à la porte d'une maison. On n'appelle pas meme pour la faire ouvrir. La grande porte de la cour est toûjours ouverte pendant la nuit. On entre jusqu'à celle du logis, qui n'est fermée que d'une tapisserie de toile de coton; & toussant, pour unique signe, on est entendu des Habitans, qui se présentent aussi-tôt & reçoivent ceux qui demandent à les voir (*e*).

Description du Palais du Roi.

Le Palais du Roi est dans un enclos d'assez grande étendue, qui renferme des jardins & des vergers, ornés de fontaines & de réservoirs d'eau. Il est bâti de pierres & d'un seul étage; mais composé d'un grand nombre d'appartemens qui environnent plusieurs cours, au milieu desquelles on voit dans chacune un beau puits de pierre blanche.

L'entrée du Palais est un corps-de-garde, muni de quelques pièces de canon & d'autres armes. Le portail a l'apparence d'une grande tour quarrée. Après la salle des gardes, on entre dans une autre salle, qui est pour les Seigneurs & les Courtisans. Il n'est permis qu'aux Officiers domestiques du Roi & des Reines, de pénétrer plus loin. Le pavé de ces deux premières salles est élevé de trois pieds au-dessus du rez-de-chaussée, & revêtu d'un plancher fort bien assemblé, sur lequel on étend, chaque jour au matin, une natte de diverses couleurs mêlées de chiffres & d'autres ornemens. Les murs sont tendus de tapisseries de soye. Du platfond, qui est couvert aussi d'une tapisserie, pendent à l'entour quantité de belles franges. Le lieu où le Roi se place, dans la seconde salle, est un grand tapis, sur lequel il est assis les pieds croisés. La forme du platfond représente au-dessus de sa tête une espèce de dais. Tous les Seigneurs qui s'assemblent pour composer sa Cour, s'asseyent autour sur la natte, en observant l'ordre de leur naissance & de leurs dignités. Ceux qui sont d'un rang inférieur se tiennent debout derrière les premiers, à moins que le Roi, ou quelques Seigneurs dans son absence, ne leur donnent ordre de s'asseoir. Les Nobles de l'Isle de Malé sont obligés de se présenter au Palais tous les jours à midi. Si le Roi ne se montre pas, ils lui font dire qu'ils sont venus pour le

Manière dont on lui fait la cour.

(*d*) *Ibid.* pag. 132, 133.

(*e*) *Ibid.* pag. 141, 142.

le saluer & qu'ils attendent respectueusement ses ordres. Quelquefois ce Monarque leur envoye du bétel & des fruits. Il ne reçoit les étrangers que dans la première salle (*f*).

USAGES DES MALDIVES. 1602.

Richesse de ses appartemens.

LES chambres des appartemens intérieurs sont ornées des plus belles tapisseries de la Chine, de Bengale & de Masulipatan. L'or & la soye y éclatent de toutes parts, avec une diversité admirable dans l'ouvrage & dans les couleurs. Les Maldives ont aussi leurs manufactures de tapisseries & d'étoffes, mais la plûpart de coton, pour l'usage du peuple. Les lits du Roi, comme ceux de ses principaux Sujets, sont suspendus en l'air, par quatre cordes, à une barre de bois qui est soûtenue par deux piliers. Les coussins & les draps sont de soye & de coton, suivant l'usage général de l'Inde. On donne cette forme aux lits, parce que l'usage des Seigneurs & des personnes riches est de se faire bercer, comme un remède ou un préservatif pour le mal de ratte dont la plûpart sont attaqués. Les gens du commun couchent sur des matelats de coton, posés sur des ais montés à quatre piliers.

Son habillement.

PENDANT le séjour que Pyrard fit aux Maldives, l'habillement ordinaire du Roi étoit une robbe de coton, fort blanc & fort fin, ou plutôt, dit-il, une casaque qui lui descendoit un peu au-dessous de la ceinture, bordée de blanc & de bleu, & fermée par-devant avec des boutons d'or massif (*g*). Le reste du corps étoit couvert, jusqu'aux talons, d'une sorte de pagne de taffetas rouge, ceint par le haut d'une longue & large ceinture de soye rouge à franges d'or, & d'une grosse chaîne d'or, dont l'agraffe, qui étoit plus large que la main, brilloit d'un grand nombre de pierreries. Il portoit sur le devant de la cuisse un couteau richement travaillé, & sur la tête un petit bonnet rouge brodé d'or, avec un bouton d'or massif & quelques pierres précieuses au sommet. Quoique l'usage du Pays, pour les Grands, soit de porter les cheveux longs, il se faisoit raser chaque semaine, sans exiger que son exemple servît de règle aux Seigneurs de sa Cour. Il avoit les jambes nûes, comme le moindre de ses Sujets; mais il portoit aux pieds des sandales de cuir doré, qui viennent d'Arabie. Lorsqu'il sortoit, accompagné de sa garde, on soûtenoit sur sa tête un parasol blanc, qui est aux Maldives la principale marque de la Majesté royale. Il avoit toûjours, auprès de sa personne, trois Pages, dont l'un portoit un éventail, un autre son épée nûe & une rondache, & le troisième une boëte pleine de bétel & d'aréca. Il se faisoit suivre aussi par un Docteur de sa loi, qui tenoit un livre à la main. Son goût ne le portoit pas à la pêche, comme la plûpart des Rois ses prédécesseurs. Il s'amusoit le plus souvent, dans son Palais, à voir travailler des artistes & d'habiles ouvriers qu'il attiroit par ses récompenses, tels que des Peintres, des Orfèvres, des Brodeurs, des Armuriers & des Tourneurs. Il leur fournissoit la matière de leur travail; & les payant libéralement, il gardoit leurs ouvrages pour en orner sa demeure ou pour en faire quelquefois des présens. Sa curiosité le portoit continuellement à s'instruire. Un étranger qui possédoit quelque talent, ou

Marque de la Majesté royale.

(*f*) *Ibid.* pag. 155, 156 & 157.

(*g*) *Ibid.* pag. 158.

USAGES DES MALDIVES. 1602.

ou qui sçavoit quelque chose d'ignoré aux Maldives, trouvoit une faveur certaine à la Cour (*b*).

Revenus du Roi des Maldives.

Les revenus du Roi des Maldives consistent dans son domaine, qui est composé de plusieurs Isles dont il est Seigneur immédiat; dans la cinquième partie des fruits du Pays ; dans une taille proportionnelle qu'il impose sur les cordes de cocotier; sur une sorte de coquilles, que les Maldivois nomment *Bolys*, dont ils font un grand Commerce, & sur le poisson sec; dans les droits qu'il lève sur les Marchands étrangers, & dans le Commerce qu'il fait lui-même au dehors, par quantité de Navires chargés des marchandises de son Royaume. Il a d'ailleurs un droit exclusif sur tout ce que la Mer jette au rivage, soit par le naufrage des étrangers, soit par le cours naturel des flots, qui améne au bord des Isles quantité d'ambre gris & de corail; sur-tout une sorte de grosses noix, que les Maldivois nomment *Tavarcarré* & les Portugais *Cocos des Maldives* (*i*). On ne nous en apprend pas l'origine; mais ses vertus sont vantées par les Médecins, & Pyrard la représente aussi grosse que la tête d'un homme. Elle s'achéte à grand prix. Lorsqu'un Maldivois fait fortune, on dit en proverbe qu'il a trouvé de l'ambre gris ou du *Tavarcarré*, pour faire entendre qu'il a découvert quelque trésor (*k*).

Monnoye du Pays.

La monnoye des Maldives est d'argent, & ne consiste qu'en une seule espèce (*l*), qui se bat dans l'Isle de Malé & qui porte le nom du Roi en caractères Arabesques. Ce sont des pièces qu'on nomme *Larins*, de la valeur d'environ huit sols de France. Les monnoyes étrangères y ont cours, mais on ne les prend qu'au poids & pour leur juste valeur. Dans l'Inde & les Pays voisins, où les Royaumes & les Seigneuries sont en si grand nombre, il y a aussi beaucoup de diversité dans les monnoyes, non-seulement d'or & d'argent, mais encore d'un autre métal qui se nomme *Calin*, & qui est fort estimé par sa dureté & sa blancheur. Il se fait même de la monnoye de fer, dont le cours se borne à la verité, aux Etats du Prince qui la fait battre. Mais l'or & l'argent ont toûjours une valeur réelle, indépendamment de leur marque. D'un autre côté, cette valeur est fort différente de celle qu'ils ont en Europe; car le prix de l'argent y est plus haut, & celui de l'or plus bas que parmi nous. Les piastres d'Espagne sont reçûes avidement dans tous les Etats de l'Inde. A l'égard des larins qui se battent aux Maldives, l'usage est de les couper dans le Commerce, pour donner au poids la valeur des marchandises qu'on achéte; ce qui ne se fait pas sans quelque dommage, parce que cette division entraîne la perte d'un douzième. Au lieu de petite monnoye, on se sert de *Bolys*, petites coquilles qui font une des richesses de ces Isles. Elles ne sont guères plus grosses que le bout du petit doigt. Leur couleur est blanche & luisante. La pêche s'en fait deux fois chaque mois, trois jours avant la nouvelle Lune & trois jours après.

Commerce des bolys, petites coquilles de Mer.

(*b*) *Ibid.* pag. 159.

(*i*) Hamilton dit que les arbres n'y sont pas si grands que ceux de Malabar & de Ceylon, mais que les fruits en sont plus agréables. R. de l'A. *A.*

(*k*) *Ibid.* pag. 165.

(*l*) *Ibid.* pag. 163.

après. On laisse ce soin aux femmes, qui se mettent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour les ramasser dans le sable de la Mer. Il en sort tous les ans des Maldives, la charge de trente ou quarante Navires, dont la plus grande partie se transporte dans le Bengale, où l'abondance de l'or, de l'argent & des autres métaux, n'empêche pas qu'elles ne servent de monnoye commune. Les Rois mêmes & les Seigneurs font bâtir exprès des lieux où ils conservent des amas de ces fragiles richesses, qu'ils regardent comme une partie de leur trésor. On les vend en paquets de douze mille, qui valent un larin, dans de petites corbeilles de feuilles de cocotiers, revêtues en dedans de toile du même arbre. Ces paquets se livrent comme les sacs d'argent dans le Commerce de l'Europe, c'est-à-dire, sans compter ce qu'ils contiennent (*m*).

Usages des Maldives. 1602.

Les autres marchandises des Maldives sont les cordages & les voiles de cocotier, l'huile & le miel du même arbre, & les cocos mêmes, dont on transporte chaque année la charge de plus de cent Navires; le poisson cuit & séché; les écailles d'une sorte de tortues qui se nomment *Cambes*, & qui ne se trouvent qu'aux environs de ces Isles & des Philippines; les nattes de jonc, qui ne se font nulle part avec tant de finesse & d'agrémens; les toiles de coton colorées; diverses étoffes de soye qu'on y apporte crûe & qu'on y met en œuvre de toute sorte de grandeur, pour en faire des pagnes, des turbans, des mouchoirs & des robbes. Enfin l'industrie des Habitans est renommée pour toutes les marchandises qui sortent de leurs Isles, & cette réputation leur procure en échange, ce que la Nature leur a refusé, comme du riz, des toiles de coton blanches, de la soye & du coton crus, de l'huile d'une graine odoriférante, qui leur sert à se frotter le corps; de l'aréca pour le bétel, du fer & de l'acier, des épiceries, de la porcelaine, de l'or même & de l'argent, qui ne sortent jamais des Maldives lorsqu'une fois ils y sont entrés, parce que les Habitans n'en donnent jamais aux étrangers, & qu'ils l'employent en ornemens pour leurs maisons, ou en bijoux pour leur parure & pour celle de leurs femmes (*n*).

Autres marchandises des Maldives, & leur réputation.

Les Portugais ayant profité des divisions de quelques Princes Maldivois, s'étoient rendus maîtres de la plûpart des Isles (*o*), & jouïrent paisiblement de leur conquête l'espace d'environ dix ans. On lit, dans leurs Historiens, par quels degrés ils étoient parvenus à l'exécution de cette grande entreprise. Un Roi des Maldives, touché de la vérité du Christianisme & désespérant de faire approuver à ses Sujets la résolution qu'il avoit formée de l'embrasser, prit le parti de s'embarquer secretement, avec la Reine sa femme & quelques amis fidèles, pour se rendre à Cochin, où il reçût le Baptême. Son Trône fût aussi-tôt rempli par un Prince Maldivois, son ancien Concurrent. Mais comptant sur le secours des Portugais, avec lesquels il venoit de s'unir par une si sainte alliance, il n'en écrivit pas moins à ses peuples, qu'il leur commandoit de recevoir la Foi Chrétienne & de lui payer le tribut ordinaire, sans quoi ils devoient s'attendre à le voir bien-

Comment les Portugais s'étoient emparés de ces Isles.

Un Roi des Maldives se fait Chrétien.

Il est privé du Trône & les Portugais prennent sa défense.

(*m*) *Ibid.* pag. 165. Une partie de ce Commerce se fait aujourd'hui par les Hollandois, qui portent des bolys, ou koris, dans plusieurs Pays de l'Afrique.

(*n*) *Ibid.* pag, 166.

(*o*) *Ibid.* pag. 169.

Usages des Maldives. 1602.

bien-tôt paroître avec une puissante Armée, pour les punir de leur infidélité. Ils lui répondirent qu'ils ne le connoissoient plus, & que s'il lui étoit dû quelque chose il devoit le venir demander; que s'il se trouvoit bien d'avoir embrassé le Christianisme, il continuât de vivre dans cette créance; mais que pour eux, ils périroient plutôt que de changer de Religion. Ce fût alors qu'il demanda du secours aux Portugais. Le Viceroi des Indes lui en accorda volontiers, mais à condition qu'il ne marchât point en personne, dans la crainte que s'accordant avec son peuple, il ne jouât quelque mauvais tour à ses protecteurs. Les Portugais mirent à la voile & répandirent la terreur dans les Isles. Cependant ils y trouvèrent tant de résistance, qu'ils fûrent contraints de se retirer avec perte. L'année suivante, y étant retournés avec de nouvelles forces, ils se rendirent maîtres de l'Isle de Malé, où le nouveau Roi fût tué les armes à la main. Ils y élevèrent une Forteresse, & de-là, s'étant fait reconnoître dans les autres Isles, ils convinrent avec les Habitans, de les laisser en paix & de ne rien changer à leur Religion, pourvû que les droits du Roi Chrétien fûssent payés fidèlement. Ce Traité rendit la tranquillité à la plus grande partie des Maldives; mais deux des principaux Seigneurs réünissant leurs forces dans l'Atollon de Souadou, qui est à la pointe du Sud, & s'obstinant à refuser leur soûmission, il fût impossible aux Portugais d'y pénétrer. Ainsi cet Atollon & toutes les Isles du Sud n'ont jamais reconnu l'autorité du Portugal (p).

Ils se rendent maîtres du Pays.

Les Maldivois confessent encore que le Commerce ne fût jamais si florissant dans leurs Isles, que pendant le règne de ces nouveaux Maîtres. Il dura l'espace d'environ dix ans. Tout se faisoit au nom du Roi Chrétien, qui continua de demeurer à Cochin; & les Portugais avoient mis, dans l'Isle de Malé, un Viceroi de la Nation auquel ils accordoient certains honneurs; mais les ordres venoient de leur Conseil & s'exécutoient par une nombreuse garnison qu'ils entretenoient dans la Forteresse. Cependant les deux Princes rebelles augmentèrent tellement leurs forces dans l'Atollon de Souadou, que malgré l'éloignement, qui est d'environ quatre-vingt lieues, ils incommodoient beaucoup la garnison de Malé. Après divers succès, qui firent traîner long-tems cette petite guerre, il leur arriva un jour quatre Galères de Corsaires Malabares, qui cherchoient l'occasion de piller. Ils leur proposèrent la moitié du butin pour faire la guerre aux Portugais; & recevant avis que le Gouverneur de la Forteresse étoit allé à Cochin avec une partie de sa garnison, ils abordèrent si brusquement à l'Isle de Malé, qu'ayant surpris la Forteresse par escalade, ils firent main basse sur trois cens Portugais qui étoient restés pour la garde. Toutes les richesses de l'Isle fûrent partagées fidèlement entre les vainqueurs. Mais le regret de voir emporter hors de l'Isle la moitié de tant de biens, fit commettre une noire perfidie aux deux Princes. Ils attaquèrent les Malabares; & la victoire les ayant rendus maîtres du butin & des Galères après un long combat, ils firent transporter assez humainement les Corsaires sur leur Côte (q).

Comment ils en sont chassés.

Envain les Portugais recommencèrent la guerre. Toutes leurs Flottes fûrent

(p) *Ibid.* pag. 169.

(q) *Ibid.* pag. 170.

Usages des Maldives. 1602.

fûrent battues pendant trois ans, & la Forteresse qu'ils avoient élevée avec tant de soins, devint un obstacle invincible à leur rétablissement. Ils comprirent enfin que pour l'avantage de leur Commerce, il valoit mieux s'accorder par un Traité, que de continuer une guerre incertaine (r). On convint de part & d'autre, que les deux Princes demeureroient paisiblement en possession des Maldives, sous trois conditions; la première, qu'ils ne prendroient pas le titre de *Rasquans*, qui signifie Rois, mais seulement celui de *Quilagues*, c'est-à-dire, de Princes ou de Ducs; la seconde, que sans reconnoître le Roi Chrétien pour leur Souverain, ils ne laisseroient pas de lui faire une pension, qui lui seroit payée à Cochin, & qui passeroit à ses successeurs ou ses héritiers; la troisième, que tous les Maldivois qui sortiroient de leurs Isles pour le Commerce, seroient obligés de prendre un Passeport des Portugais, comme tous les autres peuples de l'Inde qui sont en paix avec eux. Cette paix duroit encore lorsque Pyrard fût jetté aux Maldives par son naufrage; mais les Insulaires n'en portoient pas moins une haine mortelle aux Portugais (s).

Traité entr'eux & les Maldivois.

Le Roi Chrétien donna dans la suite au Roi de Portugal, le tiers de son revenu, pour obtenir la permission de s'établir à Goa, où Pyrard le vît dans le cours de ses avantures. Ce revenu consiste en bolys, & en cordages d'écorce, qui se nomment *Cayro*. Les Maldivois en chargeoient tous les ans à leurs fraix quatre Navires, chacun de cent cinquante tonneaux, dont ils devoient répondre jusqu'à-ce qu'ils fûssent sortis de leurs Isles & de leurs Bancs (t).

Le Roi Chrétien s'établit à Goa.

Pendant le Gouvernement des deux frères, qui regnèrent ensemble l'espace de vingt-cinq ans, la paix intérieure des Maldives fût troublée par diverses révoltes. L'aîné se nommoit *Bode ta-courou*, & l'autre *Assan Quilague*. Ils avoient épousé l'un la femme, & l'autre la fille du Roi qui avoit été tué dans la conquête des Portugais. L'aîné eût un fils, qui devint son successeur, & qui étoit celui que Pyrard trouva sur le Trône. Il l'avoit fait reconnoître avant sa mort & lui avoit fait prêter le serment de fidélité par tous ses Peuples. Cette précaution lui avoit parû d'autant plus nécessaire, qu'il connoissoit à ce jeune Prince, des inclinations douces & peu de penchant pour la guerre. Aussi l'avoit-il délivré d'un obstacle redoutable, en faisant mourir plusieurs Seigneurs dont il craignoit pour lui la concurrence. Mais une si cruelle politique l'avoit exposé lui-meme à diverses entreprises, qu'il eût le bonheur d'arreter par sa prudence & sa fermeté (v). Pyrard en rapporte une, qui paroîtra interessante, à la fin de cet article. Un grand Navire ayant échoué sur les Bancs des Maldives, il s'y trouva un jeune Portugais, agé de sept ans, d'une figure si charmante que les deux Rois le prirent dans une singulière affection. Ils le firent nourrir avec leur héritier présomptif, qui étoit à-peu-près du meme âge. La Nature n'avoit pas donné moins d'esprit que de beauté à ce jeune étranger. Il se perfectionna dans les sciences & les exercices du Pays; & se voyant traité avec les memes honneurs que le Prince des Maldives, il se persuada qu'il étoit son frère. A la vérité lorsqu'il fût dans un âge plus avancé, on lui apprit son

Etat des Maldives après ces guerres.

Fortune & fin tragique d'un jeune Portugais.

(r) *Ibid.* pag. 171. (s) *Ibid.* pag. 172. (t) *Ibidem.* (v) *Ibid.* pag. 173.

Usages des Maldives. 1602.

son origine, en l'avertissant qu'il devoit autant de soûmission que de fidélité, au Prince qui devoit etre son Maître. Cependant après la mort du second des deux Rois, l'autre, par un sentiment d'amitié qui ne s'étoit pas refroidi, lui fit épouser la fille de son frère, qui étoit le plus noble & le plus riche parti du Royaume. Les dignités lui furent prodiguées après ce mariage. Il se vit honoré de l'emploi d'Amiral, de la qualité de Moscouli, & du commandement de la première Compagnie des gardes. Tant de grandeur excita son ambition & le fit penser à s'élever sur le Trône, d'autant plus qu'il ne voyoit dans le Prince des Maldives, qu'un Concurrent foible & moins estimé que lui. Ses projets se fortifiérent encore, lorsqu'il eût observé que le Roi se défaisoit insensiblement de tous les Seigneurs qu'il jugeoit redoutables pour son fils. Il craignit que cette défiance ne lui devînt funeste à son tour, & dans ces idées il traita secrétement avec les Portugais. Le Roi, toûjours pret à s'allarmer, pénétra le complot, & découvrit par la trahison de quelque complice, que sa Couronne & sa vie étoient également menacées. Il fit appeller ce jeune ambitieux, qui eût la hardiesse de se rendre au Palais comme s'il n'eût eû rien à se reprocher. Il le fit asseoir en sa présence, au milieu de toute sa Cour qu'il avoit fait assembler; & pour mettre sa fermeté à l'épreuve, il parût prendre plaisir à l'interroger, en le regardant d'un œil fixe. Enfin s'indignant de son audace, il fit paroître quelques gardes, qui le saisirent, le liérent, & le traînèrent dans cet état jusqu'au bord de la Mer, où ils le tuérent dans une barque à quelques pas du rivage (x).

(x) *Ibid.* pag. 174 & 175.

Description de Gao. 1608.

Description de l'Isle de Goa.

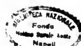
Remarque en forme d'introduction.

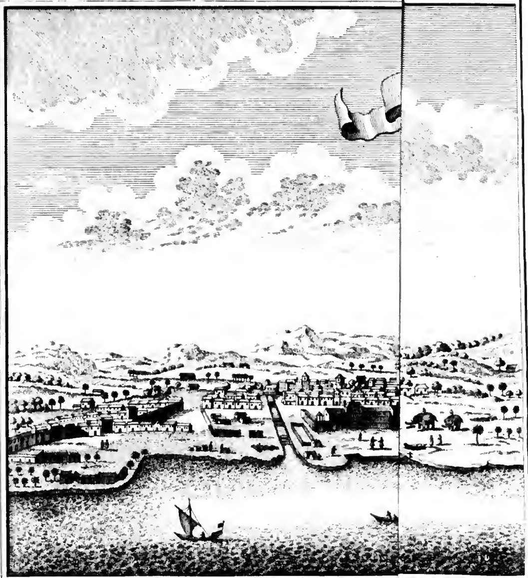
QUOIQUE les Historiens Portugais ayent traité avec beaucoup d'étendue tout ce qui appartient à ce fameux établissement de leur Nation dans les Indes Orientales, il semble que les observations d'un Etranger n'en doivent être que plus précieuses aux yeux d'un Lecteur éclairé, qui cherche à pouvoir distinguer ce que la vanité & l'intérêt font mêler de faux ou d'exageré dans la plûpart de ces histoires nationales. On doit se souvenir que Pyrard passa deux ans entiers à Goa, & qu'il s'attachoit à remarquer tout ce qu'il croyoit capable d'enrichir son Journal (a).

Isle de Goa, formée par une Rivière.

GOA est une Isle qui dépendoit autrefois du Royaume de *Decan* ou *Dealkan*, & dont le circuit est d'environ huit lieues. Cette Isle est formée par une belle & grande Rivière qui l'environne, & qui fait plusieurs autres Isles, peuplées d'Indiens & de Portugais. Cette Rivière est assez profonde, quoique les grands Vaisseaux, tels que les Caraques & les Galions, soyent obligés de s'arreter à l'embouchure, qui porte le nom de *Barre*. Les bords de l'Isle sont défendus par sept Forteresses, dont les deux principales sont à l'embouchure de la Rivière; l'une au Nord du côté de la terre-ferme, qui est le Pays de *Bardes*, dépendant aussi des Portugais, & pour la garde d'une belle fontaine d'eau fraîche autant que pour celle de la Rivière; l'autre à

(a) Voyage de Pyrard, Part. II, pag. 16.





à l'oppofite, fur un cap de l'Isle. Ces deux Forteresses défendent fort bien l'entrée de la Rivière; mais elles ne peuvent empêcher les Navires étrangers de mouiller à la barre, & par conséquent de fermer le passage aux Vaisseaux Portugais. Une lieue plus loin, entre la barre & la Ville, est le Port de *Pangin*, où tous les Vaisseaux sont obligés de prendre le passeport du Gouverneur, soit pour l'entrée ou la sortie. C'est une des plus agréables demeures de l'Isle entière, & le lieu où les nouveaux Viceroïs descendent pour y attendre le jour & les cérémonies de leur entrée.

DESCRIPTION DE GOA. 1608.

Ses propriétés.

TOUTE l'Isle est montagneuse. La plus grande partie est d'une terre rouge, dont les Habitans font d'assez belle poterie. Mais on y trouve une autre terre d'un gris noirâtre, beaucoup plus fine & plus délicate, qui sert aussi à faire des vases de la finesse du verre. Le Pays n'est pas des plus fertiles; ce qu'il faut moins attribuer aux mauvaises qualités du terroir qu'à ses montagnes; car on séme, dans les vallées, du riz & du millet qui se moissonnent deux fois l'année. L'herbe & les arbres y conservent toûjours leur verdure, comme dans la plûpart des Isles & des Pays qui sont entre les deux Tropiques. On y voit un grand nombre de vergers, bien plantés & fermés de murailles, qui servent de promenades & de maisons de campagne aux Portugais. Ils y conduisent de l'eau par un grand nombre de canaux, pour l'entretien des cocotiers, dont ils tirent leur vin & d'autres utilités. Assez près de la Ville est un fort bel étang, de plus d'une lieue de tour, sur les bords duquel les Seigneurs ont de fort belles maisons, & des jardins remplis de toutes sortes de fruits (*b*).

Variété de ses Habitans.

LES Villages de l'Isle sont peuplés de différentes sortes d'Habitans, naturels ou étrangers. La plûpart des naturels sont encore Idolatres. On distingue 1°. les *Bramines*, qui sont répandus dans toutes les Indes, & que les autres regardent comme leurs supérieurs & leurs maîtres; 2°. Les *Canarins*, qui se divisent en deux espèces; l'une de ceux qui exercent le Commerce & d'autres métiers honnêtes; l'autre, composée de pêcheurs, de rameurs, & de toutes sortes d'artisans: 3°. Les *Colombins*, qui s'employent aux choses les plus viles, & qui vivent dans la pauvreté & la misère. Le privilège de ces anciens Habitans de l'Isle est de joüir tranquillement de leur liberté, en vertu d'une Ordonnance des Rois de Portugal, & de ne pouvoir être forcés dans leur culte de Religion, ni réduits à l'esclavage. Entre les Etrangers, quoique le premier rang appartienne aux Portugais, ils mettent eux-mêmes beaucoup de différence entre tous ceux qui prennent ce nom. Les véritables maîtres sont ceux qui viennent de l'Europe, & qui se nomment avec affectation *Portugais de Portugal.* On considère après eux, ceux qui sont nés, dans l'Inde, de père & de mère Portugais. Ils portent le nom de *Castices.* Les derniers sont ceux qui ont pour père un Portugais, ou une Portugaise pour mère, mais qui doivent la moitié de leur naissance à une Indienne ou un Indien. On les appelle *Métifs*; comme on appelle *Mulâtres*, ceux qui viennent d'un Portugais & d'une Négresse d'Afrique. Les Mulâtres sont au même rang que les Métifs. Mais, entre les Métifs, ceux qui sont de race Bramine, du côté de leur père ou de leur mère, jouïs-

Différence entre les Portugais.

(*b*) *Ibid.* pag. 17 & 18.

Description de Goa. 1608.

jouïssent d'une considération particulière. Les autres Habitans sont ou des étrangers Indiens, qui achétent la liberté de demeurer dans l'Isle en payant un tribut personnel; ou des Européens, tels qu'un petit nombre d'Espagnols, quantité d'Italiens, quelques Allemans & Flamans, un fort bon nombre d'Armeniens & quelques Anglois. On n'y voit pas un seul François, à l'exception de quelques Jésuites employés dans les Missions. Le nombre des esclaves y est infini. Les Portugais en achétent de toutes les Nations Indiennes, & le Commerce qu'ils en font est très-étendu. Ils s'arrètent peu aux défenses qui doivent leur faire excepter plusieurs peuples avec lesquels ils vivent en paix. Amis, ennemis, ils enlèvent ou achètent, tous ceux qui tombent entre leurs mains, & les vendent pour le Portugal ou pour leurs autres Colonies (c).

Ville de Goa.

La Ville de Goa, qui tire son nom de l'Isle où elle est située, règne l'espace d'une demie lieue sur le bord de la Rivière, du côté du Nord. Depuis environ cent dix ans que les Portugais s'étoient rendus maîtres de l'Isle, l'Auteur ne se lassoit pas d'admirer qu'ils y eûssent élevé tant de superbes Bâtimens, qui comprennent des Eglises, des Monastères, des Palais, des Places publiques, des Forteresses, & d'autres Edifices à la manière de l'Europe. Il lui donne une lieue & demie de tour, sans y comprendre les Fauxbourgs. Elle n'est forte que du côté de la Rivière. Une simple muraille, qui l'environne de l'autre côté, ne la défendroit pas longtems contre ceux qui seroient maîtres de l'Isle. Elle avoit, dans son origine, de bonnes portes & des murs plus hauts & plus épais; mais s'étant fort accrûe pendant les années florissantes du régne de ses Habitans dans les Indes, ces anciennes défenses sont devenues presqu'inutiles. Aussi toute la confiance des Portugais est-elle dans la difficulté des passages (d).

Simplicité de ses fortifications.

Elle est mieux défendue du côté de la Rivière.

Entre la Ville & le bord de la Rivière, on a ménagé trois grandes Places, séparées par des murs qui tiennent à ceux de la Ville & qui entrant assez loin dans l'eau, ferment l'accès des deux côtés, & ne permettent d'entrer que par les portes. La première de ces Places, d'ou l'on a la vûe de la Mer à l'Ouest, se nomme la *Riviera grande*. Elle a deux portes pour entrer dans la Ville, & quelques terrasses bordées de canon pour la défendre, mais une de ces portes appartient au logement du Commandant de la Place, qui est aussi l'Intendant des finances, & qui tient le premier rang après le Viceroi, sous le tître de *Viador de fasienda*. C'est dans la *Riviera grande* qu'est la Monnoye, la Fonderie des canons, & le grand Magasin des ferremens qui servent à la Guerre & au Commerce. Le travail y est continuel, sans aucun égard pour le Dimanche & les Fêtes, avec cette unique restriction, que le Dimanche on ne travaille que l'après-midi, quoique les Ouvriers ne soyent pas moins payés pour le matin. Le *Viador* peut voir de sa Galerie tout ce qui se fait sur la Place & sur la Rivière. Près de sa maison est une magnifique Eglise, dont le parvis renferme un espace fermé, pour le Conseil qu'il y tient tous les jours avec les autres Officiers du Roi. La *Riviera grande* est un quarré long d'environ huit cens pas, sur deux cens de largeur (e).

La

(c) *Ibid.* Liv. II. pag. 20 & 21. (d) *Ibid.* pag. 16. & 22. (e) *Ibid.* pag. 24 & 25.


Fondo
Napoli


l'Arche.
Aarde-
Antoine.
Guadalupa.
Ribando.
15
aléres.
Galleijen.
4
5
6
7
8
24
Les Rois. Mages
De Drie Koningen.

La seconde Place, qui suit le bord de la Rivière, à l'Est, est bordée du côté de la Ville par le bel Hôpital dont on a lû la description dans le Journal de Pyrard. Cette Place se nomme le *Quai de Ste. Catherine*, ou le Marché au poisson, parce que c'est-là que le poisson s'apporte en effet & qu'il se vend au Public. Ce Quai est fort commode pour la descente des malades qui arrivent sur les Flottes du Portugal. On y peut décharger aussi les marchandises. Il a plusieurs portes, avec des terrasses garnies de canon. La populace y est toûjours fort nombreuse, parce qu'elle y trouve continuellement l'occasion de s'employer au travail. On passe de-là dans la troisième Place, qui est d'autant mieux fermée, que le dernier mur extérieur s'avance assez loin dans la Rivière. Elle se nomme la *Place des Galères*, & l'on y en voit effectivement quelques-unes, qui ont la forme de celles d'Espagne & d'Italie. Les Bâtimens dont elle est environnée, renferment tout ce qui est nécessaire pour le service de la Guerre & de la Marine. Les entrées sont gardées soigneusement du côté de la Rivière, parce que c'est dans cette Place que donne la grande porte de la Ville, qui est sous le Palais du Viceroi. C'est-là aussi qu'on embarque toutes les marchandises qui doivent être transportées en Portugal. Elles payent trois pour cent à la sortie de Goa, au-lieu que celles qui viennent du Portugal ne payent aucun droit d'entrée. Tous les Quais de cette Place sont fort bien murés, & la plus grande partie a des degrés de pierre. La grande porte de la Ville est ornée avec beaucoup de magnificence. Ce sont des peintures qui représentent les guerres des Portugais dans les Indes; des trophées d'armes; sur-tout une belle statue dorée, qui est celle de Ste. Catherine, Patrone de Goa, parce que ce fût le jour de sa Fête, que les Portugais se rendirent maîtres de l'Isle (*f*).

Seconde Place.

Troisième Place.

Outre ces trois Places, il y en a d'autres sur la Rivière, qui ne sont ni gardées ni défendues par des remparts. Celle qui se nomme *Terrero* est entre la Rivière & le Palais du Viceroi. Sa longueur est d'environ sept cens pas, sur deux cens de large. Elle est fermée d'un côté, par les murailles du Palais du Viceroi, & de l'autre côté, par celles de la Place des Galères. C'est un vaste Quai, où abordent tous les Vaisseaux Indiens que le Commerce amène à Goa, & dont le nombre est toûjours fort grand. On y voit un fort beau Bâtiment, dont la cour intérieure a quelque ressemblance, par son peristile, avec la Place royale de Paris. C'est la Douane pour toutes les marchandises qui servent d'alimens. Elle porte le nom d'*Alfandigue*, comme un autre Edifice où les autres marchandises payent les droits, s'appelle *Banquesalle*. Il y a aussi divers Bâtimens pour les poids, pour les Commis de la Douane & pour tous les Officiers qui sont employés dans les Fermes du Roi. Aussi-tôt que les Vaisseaux sont déchargés, ils s'avancent plus loin dans la Rivière, pour faire place à ceux qui leur succèdent. Au bout de ce Quai est une autre Place, fort vaste & de forme ronde, qui est le plus grand Marché de Goa pour les provisions de bouche. Elle est continuellement peuplée; car le Marché s'y tient tous les jours, fans en excepter les Dimanches & les Fêtes; & l'usage de Goa est de ne faire aucune

Autres Places sur la Rivière.

(*f*) *Ibid.* pag. 27 & 28.

DESCRIPTION DE GOA. 1608. Un des fauxbourgs.

aucune provision d'un jour à l'autre. Au pied de cette Place s'offre un fort beau Fauxbourg, où les Dominiquains ont leur Couvent, avec une magnifique Eglise. Il contient plusieurs Paroisses, & d'autres Eglises en fort grand nombre (*g*).

Palais du Viceroi, ou la Forteresse.

Le Palais du Viceroi, qui se nomme aussi la Forteresse (*h*), est un somptueux Edifice, avec une grande Place, du côté de la Ville, qui se nomme *Campo del passo*, où la Noblesse s'assemble, lorsque le Viceroi doit sortir en cérémonie. Elle est avertie la veille par le son du tambour; & le lendemain elle se rend à cheval sur cette Place, dans l'équipage le plus riche & le plus galant, pour attendre son passage & ses ordres. Vis-à-vis la porte du Palais est un grand Bâtiment où se tient la principale Cour de Justice, dont le premier Président se nomme *Desembarguador-mayor*. Quoiqu'on donne au Palais le nom de *Fortalezza* ou de Forteresse, il est mal défendu du côté de la Ville; mais le logement en est fort commode. En entrant, à main droite, on trouve la prison, qu'on appelle *Tronco*, & qui fait partie du corps de l'édifice. Deux grandes cours, qui communiquent de l'une à l'autre, sont environnées d'appartemens, d'Eglises, d'horloges, de réservoirs d'eau, & de chambres pour une partie du trésor royal, dont l'autre partie est au Couvent des Cordeliers. Dans la première cour, à main gauche, on monte par un grand escalier de pierre dans une salle très-spacieuse, où sont peintes toutes les Flottes qui ont fait le Voyage de Portugal aux Indes, avec les noms des Amiraux & des Capitaines. On y voit jusqu'aux Vaisseaux qui ont péri par le naufrage, & le nombre en est incroyable. Plus loin, on trouve une autre salle, qui est celle du Conseil. Là sont les portraits au naturel de tous les Viceroís qui ont gouverné les Indes. Il y a toûjours une garde à l'entrée de cette salle. Pyrard ne parle pas des appartemens intérieurs, où il n'eût jamais la liberté de pénétrer. Mais il relève beaucoup ce Palais, par sa situation & par la beauté de ses Bâtimens. Les écuries ne sont pas dans son enceinte. Elles se présentent à main droite en entrant (*i*).

Deux grandes salles & leurs peintures.

Grande & belle rue de la Ville.

Du Palais pour aller à la Ville, on entre dans la plus belle rue de Goa, qui se nomme la *Rua drecha*, ou la rue droite. Elle a plus de mille cinq cens pas de long, & les maisons qui la bordent, offrent les riches enseignes d'une infinité de Lapidaires, d'Orfévres, de Banquiers & des plus gros Marchands Portugais, Italiens, Allemans, qui soyent établis aux Indes.

Edifices remarquables.

Cette rue est terminée par l'Eglise de Nôtre-Dame d'*Afera* ou de la Miséricorde, qui est une des plus belles de la Ville, & dont l'intérieur est entiérement doré. Sur le portail est la statue, en pierre dorée, du célèbre *Dom Alphonse d'Albuquerque*, qui soumit aux Portugais l'Isle de Goa. Près de cette Eglise est un fameux Monastère pour les filles orphelines de bonne maison, qui sont obligées d'y faire leur demeure jusqu'au tems de leur mariage. C'est dans le même lieu que les Portugais de quelque considération renferment leurs femmes lorsqu'ils s'éloignent de la Ville. Au milieu de la rue *Drecha*, on rencontre une grande Place, qui offre d'un côté le Tribunal redoutable de l'Inquisition, & de l'autre la Maison de Ville. Ces Batimens sont

(*g*) *Ibid.* pag. 28 & 29. (*h*) *Ibid.* pag. 29. (*i*) *Ibid.* pag. 29 & 30.

sont vastes & de très-belle pierre, avec de grands escaliers; & dans les termes de Pyrard, „ il n'y a maisons de Roi qui ayent de si belles salles ". Le Palais de l'Archevêque fait un autre ornement de cette Place. Il est accompagné d'une superbe Eglise, qui se nomme *Assée*; & l'on découvre à peu de distance, le Couvent des Cordeliers, qui est le plus beau & le plus riche du Monde (*k*). Toute la Vie de S. François est représentée dans le Cloître en or & en azur.

Quatre maisons de Jésuites.

Pyrard continue de parcourir une grande partie des rues & des édifices, en faisant observer particuliérement que le nombre des Eglises y est merveilleux. Les seuls Jésuites en ont quatre (*l*), dont la principale est fondée à l'honneur de la Conversion de S. Paul. C'est l'Eglise de leur Collège, qui est le plus célèbre de toutes les Indes Orientales, & où l'Auteur vit plus de deux mille écoliers. La seconde, qui porte le nom de Jesus, est entiérement dorée dans l'intérieur. L'Auteur y vît une croix d'or massif, longue de trois pieds & large de quatre doigts, sur deux pouces d'épaisseur, enrichie de toutes sortes de pierres précieuses. C'étoit un présent de plus de cent mille écus, que les Jésuites destinoient au Pape, & qui fût envoyé à Sa Sainteté dans le Navire où Pyrard s'embarqua pour retourner en Europe. Cette seconde maison est dédiée au service du public, pour confesser & administrer les Sacremens, & pour recevoir les Infidèles qui veulent embrasser le Christianisme. On y en nourrit un grand nombre, jusqu'à-ce qu'ils ayent reçû les instructions ordinaires. Un jour de la Conversion de S. Paul, l'Auteur en vît sortir quinze cens, qui se rendirent à l'Eglise du Collège pour y recevoir le Baptême. La troisième maison des Jésuites est ce qu'ils nomment le *Noviciat*, où ils ne reçoivent, pour multiplier leur Ordre, que des Portugais de père & de mère. Les autres Religieux reçoivent des Métifs; mais les simples Indiens sont exclus de tous les Ordres Monastiques, quoiqu'on ne fasse pas difficulté de leur accorder la Prêtrise. La quatrième maison, qui est hors de la Ville, ne peut passer que pour une maison de plaisance, ou du moins pour une espèce d'Hôpital, qui sert, par l'agrément de ses jardins & de ses fontaines, à rétablir la santé des Missionnaires, lorsqu'ils reviennent quelquefois accablés de fatigues & de maladies.

Maisons & rues de Goa.

On a vû, dans le Journal de Pyrard, de quoi sont composées les maisons de Goa. L'étendue en est assez grande, mais avec peu d'étages. Elles sont colorées de rouge & de blanc, en dehors & dans l'intérieur. On en voit peu qui n'ayent leur jardin. Les grandes rues sont pavées de belles pierres, larges & nettes, avec des ruisseaux qui servent à les laver parfaitement dans les tems de pluye, & dont les eaux s'écoulent par des canaux voûtés. Pyrard se plaint de la grandeur de ces ruisseaux, qui rendent souvent le passage difficile d'un côté de la rue à l'autre. On trouve, en plusieurs endroits, de petits ponts en arcades; mais le nombre n'en est pas proportionné au besoin. Il pleut fort souvent à Goa. Aussi les rues qui sont mal pavées & qui n'ont pas de pente, demeurent-elles toujours fort boüeuses. On compte sept ou huit Fauxbourgs, dont les bâtimens sont de la

Nombre des Fauxbourgs.

(*k*) *Ibid.* pag. 31. (*l*) *Ibidem.*

Description de Goa. 1608.

Marchés & leurs singularités.

la même forme que ceux de la Ville, & qui en augmentent beaucoup l'étendue (*m*). L'Auteur fait une peinture fort agreable des Marchés de Goa. Ceux qui sont pour les vivres, se tiennent tous les jours depuis six heures du matin jusqu'à midi. Mais la rue Drecha est un Marché perpétuel, où l'on trouve toutes sortes de marchandises de l'Europe & de l'Inde. C'est-là que tous les ordres de la Ville se rassemblent & se mêlent indifféremment, pour vendre ou achéter. On y fait les changes & les encans, on y vend les Esclaves; & dans une Ville où le Commerce est si florissant, il n'y a personne qui n'aît journellement quelqu'intérêt à ce qui s'y passe. La foule y est si serrée, que tout le monde y portant de grands chapeaux, nommés *Sombreros*, dont le diamètre est au moins de six ou sept pieds, & qui servent à défendre également de la chaleur & de la pluye, il semble, dans la manière dont ils s'entre-touchent, qu'ils ne fassent qu'une seule couverture. Les Esclaves ne s'y vendent pas avec plus de decence qu'en Turquie; c'est-à-dire, qu'on les y méne en troupes de l'un ou de l'autre sexe, comme les animaux les plus vils, & que chacun a la liberté de les visiter curieusement. Les plus chers, du tems de Pyrard, ne coûtoient que vingt ou trente *Pardos*, quoiqu'il s'y trouvât des hommes très-bien faits, & de fort belles femmes de tous les Pays des Indes, dont la plûpart sçavent jouer des Instrumens, broder, coudre, faire toutes sortes d'ouvrages, de confitures & de conserves. L'Auteur observa que malgré la chaleur du Pays, tous ces Esclaves Indiens des deux sexes ne rendent pas de mauvaise odeur; au-lieu que les Négres d'Afrique sentent, dit-il, le porcau verd, odeur qui devient insupportable lorsqu'ils sont échauffés (*n*).

Esclaves qui s'y vendent.

Les Portugais de Goa ne se font pas un scrupule d'user des jeunes Esclaves qu'ils achétent, lorsqu'elles sont sans maris. S'ils les marient eux-mêmes, ils renoncent à ce droit, & leur parole devient une loi qu'ils ne croyent pas pouvoir violer sans crime. S'ils ont un enfant mâle d'une Esclave, l'enfant est légitimé & la mère est déclarée libre. C'est une richesse à Goa qu'un grand nombre d'Esclaves, parce qu'outre ceux dont on tire des services domestiques, d'autres, qui s'occupent au-dehors, sont obligés d'apporter chaque jour ou chaque semaine à leur maître, ce qu'ils ont gagné par leur travail. On voit, dans le même Marché, un grand nombre de ces Esclaves qui ne sont point à vendre, mais qui mettent eux-mêmes leurs ouvrages en vente, ou qui cherchent des occupations convenables à leurs talens. Les filles se parent soigneusement pour plaire aux spectateurs, & cet usage donne lieu à quantité de dissolutions (*o*).

Chevaux.

Il se trouve, dans le Marché de la rue Drecha, quantité de beaux chevaux, Arabes & Persans, qui se vendent nuds jusqu'à cinq cens *Pardos*; mais la plûpart y sont amenés avec de superbes harnois, dont la valeur surpasse quelquefois celle du cheval.

Changeurs.

Monnoyes de Goa.

Les Changeurs, qui se nomment *Xeraffes* ou *Cheraffes*, se présentent dans leurs boutiques, comme au Marché, & s'enrichissent d'un trafic que la nature des monnoyes rend absolument nécessaire. Outre les monnoyes d'or & d'argent, Goa est rempli de petites monnoyes de cuivre, qui se nom-

(*m*) *Ibid.* pag. 38. (*n*) *Ibid.* pag. 37 & 38. (*o*) *Ibid.* pag. 38.

nommment *Bosuruques*, *Arcos*, &c. Une *Tangue*, qui n'est qu'une petite pièce d'argent de la valeur de sept sols & demi, vaut cinq cens vieilles Bosuruques, & soixante-quinze neuves. Elle vaut deux cens quarante Arcos. Il en est de même, à proportion, des monnoyes de fer & de celle de *Calin*, qui est un métal de la Chine. L'office des Changeurs, est de donner cette petite monnoye pour de l'or & de l'argent, parce que toutes les denrées étant à très-vil prix, on a besoin continuellement des moindres espèces, dont le poids néanmoins est fort incommode. On seroit chargé de cuivre & de fer, s'il en falloit porter de chez soi pour toutes les commodités qu'on achéte. Les Cheraffes, qui se trouvent répandus dans toutes les parties de la Ville, y suppléent par les Bosuruques & les Arcos qu'ils sont toûjours prêts à compter. Lorsqu'ils ont amassé beaucoup d'or & d'argent, ils le donnent aux Receveurs & aux Fermiers du Roi, de qui ils reçoivent, par un autre change, de nouvelles espèces de cuivre & de fer (*p*). La monnoye d'argent de Goa consiste dans les *Pardos*, qui valent trente-deux sols du Pays; les *Demi-pardos;* les *Larins*, qui viennent d'Ormuz & de Perse, & qui sont recherchés dans toute l'Inde; les *Tangues*, & les Piastres ou d'autres espèces qui viennent d'Espagne. La monnoye d'or consiste en *Cheraffins*, dont chacun vaut vingt-cinq sols; en *Venisiens* & *Saint-Thomés*, qui sont de cinquante sols, & quelques autres pièces frappées à Goa ou dans d'autres parties de l'Inde; car on n'y voit pas de monnoye d'or d'Espagne & de Portugal, parce que l'or y vaut beaucoup moins qu'en Europe. D'ailleurs on a déja remarqué que l'or & l'argent se vendent ou se changent au poids (*q*).

Description de Goa. 1608.

Fontaine de Banguenin, qui fournit de l'eau à Goa.

La marée montant jusqu'à la Ville, les Habitans sont réduits à tirer l'eau qu'ils boivent de quelques sources qui descendent des montagnes, dont il se forme des ruisseaux qui arrosent plusieurs parties de l'Isle. Il y a peu de maisons dans Goa qui n'ayent des puits; mais cette eau ne peut servir qu'aux besoins domestiques. Celle qui se boit est apportée d'une belle fontaine, nommée *Banguenin*, que les Portugais ont environnée de murs, à un quart de lieue de la Ville. Ils ont pratiqué, au-dessous, quantité de réservoirs où l'on blanchit le linge, & d'autres qui servent comme de bains publics. Quoique le chemin en soit fort pénible, & qu'on aît à monter & descendre trois ou quatre grandes montagnes, on y rencontre nuit & jour, une prodigieuse quantité de gens qui vont & qui viennent. L'eau se vend par la Ville. Un grand nombre d'esclaves, employés continuellement à cet office, la portent dans des eruches de terre qui tiennent environ deux seaux, & vendent la eruche cinq bosuruques, qui reviennent à six deniers. Il auroit été facile aux Portugais de faire venir la source entière dans Goa, par des tuyaux & des aqueducs; mais ils prétendent que le principal avantage seroit pour les étrangers, auxquels il n'en coûteroit rien pour avoir de l'eau, quoiqu'ils soyent en plus grand nombre qu'eux dans la Ville; sans compter que le soin d'en apporter occupe les esclaves & fait un revenu continuel pour les Maîtres, qui tirent le fruit de leur travail (*r*).

Il

(*p*) *Ibid.* pag. 39. (*q*) *Ibid.* pag. 40. (*r*) *Ibid.* pag. 41.

Description de Goa. 1608.

Il seroit difficile de faire le dénombrement exact des Habitans de Goa; parce que ce compte change en quelque sorte à tous momens, par la multitude d'étrangers qui se succèdent sans cesse, & qui s'y arrêtent plus ou moins, suivant la nature de leurs affaires & les vûes de leur Commerce. Mais la Ville & les Fauxbourgs sont merveilleusement peuplés (s), & l'opulence y est un avantage si commun, que dans les professions les plus méchaniques, il se trouve des particuliers riches de cent mille écus. Ce sont des Indiens, Idolâtres ou Mahométans, qui tiennent les Fermes du Roi & qui lèvent les droits sur toutes sortes de marchandises. Les Portugais, prétendant tous à la qualité de Gentilshommes, affectent de fuïr ce qu'ils croyent capable de les avilir, & se bornent au Commerce qui peut s'accorder avec la Noblesse & les armes. La plûpart ne marchent qu'à cheval ou en palanquin. Leurs chevaux sont de Perse ou d'Arabie; les harnois, de Bengale, de la Chine & de Perse, brodés de soye enrichis d'or, d'argent, & de perles fines; les étriers, d'argent doré; la bride couverte de pierres fines, avec des sonnettes d'argent. Ils se font suivre d'un grand nombre de pages, d'estafiers & de laquais, à pied, qui portent leurs armes & leurs livrées. Les femmes ne sortent que dans un palanquin, qui est une sorte de litière portée par quatre esclaves, couverte ordinairement d'une belle étoffe de soye, suivie d'une multitude d'esclaves à pied (t).

Les Fermes du Roi sont entre les mains des Indiens.

Faste des Portugais.

Rois de Decan, voisins de Goa.

Dans la situation de Goa, les seuls ennemis qui puissent causer de l'inquiétude aux Portugais sont les Indiens du Decan, lorsque la paix cesse de subsister entre les deux Nations. Mais elle est établie depuis long-tems d'une manière qui paroît inaltérable. Les Rois du Decan, qui comptoient l'Isle de Goa & le Pays de Bardes dans leurs Etats, employèrent d'abord toutes leurs forces pour empêcher ces étrangers de s'y établir. Ils les attaquèrent deux fois avec des Armées de deux cens mille hommes, & la durée de chaque siége fût de neuf mois entiers. Cependant ayant compris qu'ils recevroient plus de richesses & de commodités du Commerce qu'ils pouvoient avoir avec eux, que de la possession de Goa, & les Portugais voyant de leur côté, qu'ils ne pouvoient former d'établissement solide sans l'amitié de ces Rois, parce qu'ils avoient à tirer des vivres de leur Pays, on convint d'une paix sincère, à des conditions fort simples, qui s'observent avec beaucoup de fidélité: que les Portugais demeureroient en possession de ce qu'ils avoient conquis, sans pousser plus loin leurs entreprises sur les Rois du Decan, qui promettoient aussi de les laisser joüir tranquillement de leur Isle; & que les Indiens de l'Isle, qui étoient au nombre d'environ vingt mille, conservoient la liberté de vivre dans leurs usages & leur Religion, en payant un pardo par tete au Roi de Portugal & se conformant aux Loix Portugaises de Police & de Justice; sans qu'ils eûssent néanmoins des Temples & des Pagodes. On promit encore que les prisonniers ou les criminels à qui l'on auroit accordé un azile de part & d'autre, ne pourroient être poursuivis par la Justice. Mais il est fort difficile de se sauver de Goa, parce qu'on ne peut passer en terre-ferme sans une permission par écrit, & qu'il n'y a point de passages qui ne soyent gardés soigneusement. On ne laiss-

Conditions de la paix qui les unit.

(s) *Ibid.* pag. 43 & 44.

(t) *Ibidem.*

laisse pas de trouver, dans le Decan, un grand nombre de Portugais qui s'y sont établis & qui y jouïssent d'une parfaite liberté, à l'exception de leur Religion, dont on ne leur permet pas l'exercice (v). Les Rois sont anciennement livrés au Mahométisme, quoiqu'une partie de leurs Sujets soyent Idolâtres, comme les Canarins de Goa & la plûpart des Indiens. L'Etat du Decan est d'une fort grande étendue. Il contient plusieurs Royaumes, que le tems & la force des armes ont réünis sous un même titre. D'un côté, il touche au Royaume de Bengale, & de l'autre aux terres du grand Mogol. Le Viceroi Portugais entretient toûjours un Ambassadeur à cette Cour, avec quelques Jésuites, qui ménagent la faveur du Roi pour obtenir la liberté de prêcher l'Evangile. Le Roi du Decan a aussi son Ambassadeur à Goa. Pyrard parle avec admiration de la multitude d'hommes & de femmes, d'animaux, & de toutes sortes de vivres qui passent tous les jours du Decan dans l'Isle Portugaise. Il raconte qu'un parent fort proche du Roi du Decan, étant venu dans le dessein de se faire baptiser, on l'instruisoit chaque jour avec soin; & trois ans s'étoient déjà passés à le catéchiser, lorsqu'il lui vint quelques imposteurs Indiens, qui lui persuadèrent que le Roi étoit mort, & que la Couronne lui appartenoit comme au plus proche héritier. Ils feignirent même de lui être envoyés par les principaux Seigneurs du Royaume. Enfin l'ayant engagé à sortir de Goa, ils lui prêtèrent leur secours pour traverser secrétement la Rivière. Mais il fût mis aux fers de l'autre côté, & condamné par le Conseil à perdre les yeux; supplice établi par les Loix, pour ceux qui sont convainçus d'avoir aspiré à la Couronne. L'Auteur vît à Goa un autre Prince du Decan, qui s'y étoit marié, après avoir embrassé le Christianisme, & qui tiroit pension du Roi, comme tous les Rois, les Princes & les grands Seigneurs Indiens, qui se faisant Chrétiens, viennent demander une retraite aux Portugais. Ce Prince s'étant lassé de sa femme, après cinq ou six ans de mariage, voulut la quitter, suivant l'usage des Mahométans, & demanda qu'il lui fût permis de se rémarier. Cette permission lui fût refusée par l'Eglise. Le ressentiment qu'il en eût, l'ayant porté à se retirer dans les terres Mahométanes, il fit déclarer aux Portugais, qu'il ne retourneroit jamais parmi eux s'il n'étoit démarié. Après de longues délibérations, le Conseil Ecclésiastique jugea qu'il valoit mieux lui voir abandonner sa femme que la Religion. Il fût déclaré libre, & marié à la fille d'un Bramine avec laquelle l'Auteur lui a vû mener une vie fort tranquille (x).

Description de Goa. 1608.

Puissance du Decan.

Fin tragique d'un Prince Indien.

Loix de l'Eglise violées en faveur d'un de ces Princes.

Le pouvoir du Viceroi Portugais s'étend sur tous les établissemens de sa Nation dans les Indes. Il y exerce tous les droits de l'autorité royale, excepté à l'égard des Gentilshommes, que les Portugais nomment *Fidalgos*. Dans les causes civiles comme dans les criminelles, ils peuvent appeller de sa Sentence en Portugal; mais il les y envoye prisonniers, les fers aux pieds. Ses appointemens sont peu considérables, en comparaison des profits qui lui reviennent pendant les trois ans d'administration. Le Roi lui donne environ soixante mille pardos; ce qui suffit à-peine pour son entretien; au-lieu que de l'autre côté, il gagne quelquefois un million d'or. Il se fait servir

Pouvoir du Viceroi.

(v) *Ibid* pag. 82.

(x) *Ibid*. pag. 85.

Description de Goa. 1608.

vir avec tout le faste de la Royauté. Jamais on ne le voit manger hors de son Palais, excepté le jour de la Conversion de St. Paul & celui du Nom de Jesus, qu'il va dîner dans les deux maisons de Jésuites qui portent ces deux noms. L'Archeveque est le seul qui mange quelquefois à sa table (y). Ce Prélat est lui-meme un Seigneur assez fier, par son rang & par l'immensité de son revenu. Son autorité dans les Indes represente celle du Pape, excepté à l'égard des Jesuites, qui ne voulant reconnoître que le Pape même & leur Genéral, étoient en procès avec lui depuis long-tems (z). Son revenu n'a pas de bornes, parce qu'outre les rentes annuelles qui sont attachées à la dignité d'Archeveque & de Primat des Indes, il tire des présens de tous les autres Ecclésiastiques des Indes, & la principale part des biens confisqués par l'Inquisition de Goa. On lui rend à-peu-près les mêmes honneurs qu'au Viceroi. Il mange en public avec la même pompe, & ne se familiarise pas plus avec la Noblesse. Un Evéque qu'il a sous ses ordres, & qui porte aussi le titre d'Evéque de Goa, rend pour lui ses visites, comme il exerce en son nom la plûpart des fonctions Episcopales (a).

Autorité de l'Archevêque.

Inquisition de Goa.

On n'a pû jusqu'à présent reprocher à Pyrard de manquer de respect pour la Religion, dans les peintures qu'il fait de ce qui appartient à l'Eglise. Ainsi son caractère devant paroître fort bien établi, voici l'occasion d'éclaircir, par son témoignage, quelle idée l'on doit prendre de cette fameuse Inquisition de Goa, que les Portugais croyent si nécessaire au soûtien du Christianisme dans les Indes, tandis que les Voyageurs Anglois & Hollandois la représentent comme un établissement honteux pour le Portugal. Un article de cette importance mérite d'etre rapporté dans les termes de l'Auteur, & j'aurai la fidélité de n'y pas changer le moindre mot.

Témoignage de l'Auteur sur cet établissement.

„ Quant à l'Inquisition, dit Pyrard (b), elle est composée de deux „ Pères qui sont en grande dignité & respect, mais l'un est plus grand que „ l'autre. On l'appelle *Inquisidor-Mayor*. Leur Justice y est beaucoup plus „ févère qu'en Portugal, & brûlent fort souvent des Juifs que les Portugais appellent *Christianos novos*, qui veut dire nouveaux Chrétiens. „ Quand ils sont une fois pris par la Justice de la sainte Inquisition, tous „ leurs biens sont saisis aussi, & n'en prennent guères qui ne soyent riches. „ Le Roi fournit à tous les fraix de cette Justice, si les Parties n'ont dequoi; mais ils ne les attaquent ordinairement que quand ils sçavent qu'ils „ ont amassé beaucoup de biens. C'est la plus cruelle & impitoyable chose du monde que cette Justice; car le moindre soupçon & la moindre „ parole, soit d'un enfant, soit d'un Esclave qui veut faire déplaisir à son Maître, font aussi-tôt prendre un homme, & ajoûteront foi à un enfant, pour petit qu'il soit, pourvû qu'il sçache parler. Tantôt on les accuse de mettre des „ Crucifix dans les coussins sur quoi ils s'assient & s'agenouillent; tantôt qu'ils „ fouettent des images & ne mangent point de lard; enfin qu'ils observent encore secrétement leur ancienne loi, bien qu'ils fassent publiquement les œuvres de bons Chrétiens. Je crois véritablement que le plus souvent ils leur font ac-

(y) *Ibid.* pag. 44 & 48.
(z) *Ibid.* pag. 52 & 53.
(a) *Ibid.* pag. 53 & 54.

(b) Voyage de Pyrard, Liv. II., Chap. VI, pag. 55 & 56.

„ accroire ce qu'ils veulent ; car ils ne font mourir que les riches, & aux „ pauvres ils donnent seulement quelque pénitence. Et ce qui est plus cruel „ & méchant, c'est qu'un homme qui voudra mal à un autre, pour se venger, l'accusera de ce crime ; & étant pris il n'y a ami qui ôse parler pour „ lui, ni le visiter ou s'entre-mettre pour lui non plus que pour les criminels „ de lèze-Majesté. Le peuple n'ôse non plus parler en général de cette „ Inquisition, si ce n'est avec un très-grand honneur & respect; & si de „ cas fortuit il échappoit quelque mot qui la touchât tant soit peu, il faudroit aussi-tôt s'accuser & déferer soi-meme, si vous pensiez que quelqu'un „ l'eût ouï ; car autrement si un autre vous déferoit, on feroit aussi-tôt „ pris. C'est une horrible & épouvantable chose d'y être une fois, car on „ n'a ni Procureur ni Avocat qui parle pour soi, mais eux sont Juges & „ Parties tout ensemble. Pour la forme de procéder, elle est toute semblable à celle d'Espagne, Italie & Portugal. Il y en a quelquefois qui sont „ deux ou trois ans prisonniers sans sçavoir pourquoi, & ne sont visités „ que des Officiers de l'Inquisition & sont en lieu d'où ils ne voyent jamais „ personne. S'il n'ont de-quoi vivre, le Roi leur en donne. Les Gentils „ & Mores Indiens de Goa, de quelque Religion que ce soit, ne sont pas „ sujets à cette Inquisition, si ce n'étoit qu'ils se fûssent faits Chrétiens. Cependant si d'avanture un Indien, More ou Gentil, avoit diverti ou empêché un autre qui auroit eû volonté de se faire Chrétien & que celà fût „ prouvé contre lui, il seroit repris de l'Inquisition, comme aussi celui qui „ auroit fait quitter le Christianisme à un autre, comme il arrive assez souvent. Il me seroit impossible de dire le nombre de tous ceux que cette „ Inquisition fait mourir ordinairement à Goa. Je me contente de l'exemple seul d'un Jouaillier ou Lapidaire Hollandois, qui y avoit demeuré „ vingt-cinq ans & plus, & étoit marié à une Portugaise Métice, dont il „ avoit une fort belle fille prête à marier, ayant amassé environ trente à „ quarante mille croisades de bien. Or étant en mauvais ménage avec sa „ femme, il fût accusé d'avoir des livres de la Religion prétendue. Sur „ quoi étant pris, son bien fût saisi, la moitié laissée à sa femme, & l'autre „ à l'Inquisition. Je ne sçais ce qui en arriva. Car je m'en vins là-dessus. „ Mais je crois plutôt qu'autre chose, qu'on l'a fait mourir, ou pour le „ moins tout son bien perdu pour lui. Il étoit Hollandois de Nation. Au„ reste toutes les autres Inquisitions des Indes répondent à celle-ci de Goa. „ C'est toutes les bonnes fetes qu'ils font justice. Ils font marcher tous „ ces pauvres criminels ensemble, avec des chemises ensouffrées & peintes de flammes de feu; & la différence de ceux qui doivent mourir d'avec les autres, est que les flammes vont en haut & celles des autres en „ bas. On les mène droit à la grande Eglise, qui est assez près de la prison, & sont là durant la Messe & le Sermon, auquel on leur fait de „ grandes remontrances ; après on les mène au *Campo sancto Lazaro*, & là „ on brûle les uns en présence des autres qui y assistent (*c*).

Description de Goa. 1608. Injustice & cruauté de ce Tribunal.

C'est un spectacle qu'on traiteroit de comique, s'il ne touchoit la Religion par une pratique respectable, que de voir tous les nouveaux Chrétiens de

Bizarres pratiques de piété.

(*c*) *Ibid.* pag. 55, 56 & 57.

DESCRIPTION DE GOA. 1608.

de la domination Portugaise, avec un grand chapelet de bois qu'ils portent au col, & les Portugais mêmes, hommes & femmes, qui en portent sans cesse un entre les mains, sans le quitter dans les exercices les plus profanes & les plus opposés aux bonnes mœurs. Ils ont quelques autres usages d'une piété mal-entendue. A la Messe, par exemple, lorsque le Prêtre lève l'Hostie consacrée, ils lèvent tous le bras comme s'ils vouloient la montrer, & crient deux ou trois fois de toute leur force, *Misericordia*. Les connoissances & les vûes pour le mariage ne se forment qu'à l'Eglise. Toutes les filles y sont fort parées. Un homme, qui cherche à se marier, choisit des yeux celle qui lui convient, s'informe de son nom & de son état, la demande aussi-tôt à ceux de qui elle dépend, & va la fiancer dès le lendemain, accompagné d'un Prêtre. Il est libre ensuite de l'aller voir, mais on ne les laisse pas seuls. Le mariage se célèbre ordinairement après-midi, avec des réjouïssances qui ont l'air d'une fete profane plutôt que d'une cérémonie Chrétienne.

Herbe favorable à la dissolution.

QUELQUE opinion qu'on aît du caractère de l'Auteur, on ne sçait quel jugement l'on doit porter des qualités qu'il attribue à un fruit de la grosseur d'une nesle, qui croît, dit-il, „ non sur un arbre, mais sur une herbe, & „ qui est verd, rond, picoté par-dessus, & rempli d'une petite graine ". En parlant des dissolutions qui régnent à Goa dans les deux sexes, il assûre qu'une femme mariée, qui veut jouïr librement de ses amours „ fait boire à „ son mari de ces fruits détrempés dans sa boisson ou son potage, & qu'u- „ ne demie heure après, il devient comme insensé, chantant, riant, faisant „ mille singeries, sans sçavoir ni ce qu'il fait ni ce qu'on fait en sa présen- „ ce. Il demeure cinq ou six heures dans cet état; après quoi il s'endort, „ & lorsqu'il vient à se reveiller, il croit avoir toûjours dormi, sans se „ souvenir de ce qui s'est passé même à ses yeux. Les hommes qui veulent „ réduire une femme difficile, corrompent quelqu'une de ses esclaves, pour „ lui faire avaller ce dangereux poison „. Pyrard ajoûte que pendant son séjour à Goa, plusieurs filles se trouvérent grosses, sans sçavoir d'où venoit leur disgrace. Cette herbe se nomme *Dutroa*, dans l'Inde, & *Moetol* (*d*) aux Maldives (*e*).

(*d*) Ce nom, suivant l'Auteur, signifie l'*herbe aux fols*; & comme il ajoûte que ce fruit croit dans toute l'Inde, mais en plus grande quantité aux Maldives qu'ailleurs, il se pourroit que ce fût le même que cette espèce de prunes, dont il a été parlé ci-dessus dans la Relation du second Voyage de *Van Neck*, pag. 209., & qui avoient fait donner le nom de *Baye de la Folie*, à une excellente rade que les Hollandois trouvèrent sur la Côte de l'Isle *Celebes*. En ce cas Mr. Prevost auroit tort de finir comme il fait, par jetter un soupçon sur le caractère véridique de l'Auteur, à qui nous avons crû devoir cette réparation. R. d. E.

(*e*) *Ibid.* Chap. VII, pag. 68 & 69.



Voyage

SPILBERGEN. 1601.

Voyage de Georges Spilbergen aux Indes Orientales.

Introduction.

L'Ordre des années me rappelle aux Voyages des Hollandois. Après s'être ouvert l'entrée des Indes Orientales, & s'y être acquis assez de reputation pour faire craindre aux Portugais de les voir penser quelque jour à la ruine de leur puissance, comme ils travailloient déja fort heureusement à celle de leur Commerce, ils vont nous apprendre, par leurs propres Relations, comment ils formèrent effectivement ce grand dessein, & par quels degrés ils sont arrivés à l'exécution. L'ancienne & la nouvelle Compagnie n'avoient pas encore uni leurs intérêts & leurs forces. Ces deux Sociétés n'ayant rien de commun que le nom de Hollandois, leur Patrie, & le devoir d'une assistance mutuelle fondé sur cet unique lien, jettoient sans le sçavoir, les fondemens du grand édifice qui devoit résulter bien-tôt de leur union. Le Voyage de *Spilbergen* est le dernier qui nous présente trois Vaisseaux, partis de Zélande avec une simple commission du Prince Maurice, c'est-à-dire, indépendante de l'ancienne Compagnie.

Départ.

Il partit de Veer (*a*) le 5 de Mai 1601. [Le 28, il reconnût l'Isle de Puorto Santo, & continuant sa route le long des Isles de Madère, de Palme & de Teneriffe, il découvrit le Cap-Blanc en Afrique, le 4 du mois suivant (*b*).] Etant arrivé le 10 au Cap-Vert, il se mit dans un Yacht pour aller exécuter quelques commissions à *Porto Dali.* Trois Bâtimens qu'il rencontra près de *Rufisco* (*c*), sans les connoître, lui envoyérent brusquement leurs bordées. Il conçût que cette insulte ne lui pouvoit venir que des Portugais. C'étoient en effet trois Caravelles de cette Nation. [Cependant il entra dans la rade sans tirer un seul coup; mais cette modération n'empécha pas les Caravelles de revenir une seconde fois à la charge (*d*).] Malgré l'inégalité des forces, il résolut, sans perdre le tems à canoner ni à faire d'autre manœuvre, d'en aborder une & de lui payer cette hostilité bien cher. Le grapin fût jetté aussi-tôt. Dans le premier effort il étoit sur le point de s'en rendre maître, lorsque les deux autres la vinrent dégager par un feu terrible de leur canon & de leur mousqueterie. Les Hollandois se trouvèrent forcés de se retirer, mais sans aucune perte. Ils n'eûrent que trois blessés, entre lesquels il faut compter leur Général, qui reçût un coup de balle au bras. Mais les Portugais eûrent trois hommes tués & quantité de blessés. Ce combat fit d'autant plus d'honneur aux Hollandois, qu'il s'étoit fait à la vûe de l'Alcade & de tous les Habitans de Porto Dale (*e*). Spilbergen, qui voulût profiter du vent de terre pour retourner à sa Flotte, se mit dans sa Chaloupe, & donna ordre au Yacht d'entrer dans la

Hardiesse de Spilbergen contre les Portugais.

(*a*) Journal du Voyage de Spilbergen, au Tome II, du Recueil de la Compagnie Hollandoise, pag. 371.
(*b*) Add. de l'A. *A.*
(*c*) Il y a dans l'Original *Puorto Dale.* Il semble qu'on devroit dire *Puerto de Ali*, ou Port d'Ali. Il y a aussi dans l'Original *Refrisco*, au lieu de *Rufisco.* Au reste ce mot s'écrit différemment; *Refrisco*, *Resisco*, *Rufisco*, &c. R. de l'A. *A.*
(*d*) Add. d. E.
(*e*) *Ibid.* pag. 373.

SPILBERGEN. 1601.

Avanture à laquelle il s'expose.

la rade de Porto-Dale. Son dessein étoit d'y revenir lui-même avec les deux autres Vaisseaux. Mais la hardiesse qu'il eût de partir presque seul, étoit une téméraire imprudence dans un Amiral. Il fût attaqué par un grand nombre de Négres, qui s'étant saisis de lui, le dépouillèrent de tous ses habits, le blessèrent aux deux mains, & le menèrent à Rufisco. Quelques Vaisseaux François, qui s'y trouvoient heureusement, le prirent à bord & le firent panser. L'Auteur du Journal ajoûte, pour justifier son Amiral, qu'il devoit peu s'attendre à cet accident, parce que tous les Négres de cette Côte sont amis des François & des Flamans (*f*).

SES deux Vaisseaux, informés de sa disgrace, se hâtèrent de le venir prendre à Rufisco, où les François leur rendirent leur Chaloupe, qu'ils avoient enlevée aux Négres. Ils rejoignirent le Yacht à Porto-Dale, & n'y trouvant plus qu'une des trois Caravelles, ils n'eûrent pas de peine à s'en saisir. Les Portugais reconnûrent eux-mêmes, qu'ils étoient punis justement, & l'honnêteté de cet aveu disposa Spilbergen à leur restituer leur Caravelle, & à payer les droits de l'Alcayre, afin d'avoir la liberté de prendre des rafraichissemens (*g*).

Route jusqu'au Cap.

LES blessures de l'Amiral lui ayant fait suspendre assez long-tems l'exercice de ses fonctions, *Guion le Fort*, Vice-Amiral, y suppléa jusqu'à son rétablissement. Dans cet intervalle, qui lui donna le tems de s'avancer jusqu'au Cap de *Ba'zos*, qui est trois lieues au-dessus de *Rio de Sesto*, la nécessité de se procurer des rafraîchissemens, exposa les Hollandois à diverses humiliations. Après avoir été repoussés par les Négres de la Côte, ils ne fûrent pas mieux traités des Portugais dans les Isles d'Annobon & de Saint Thomas. Le Cap *Lopez Gonzalves*, leur offrit un azile plus favorable, dont ils profitèrent l'espace d'environ quinze jours. Ils y trouvèrent un Vaisseau d'Amsterdam (*h*) qui venoit de la Côte de Guinee, chargé de six cens marcs d'or, & qui voulût les accompagner jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. On ne s'est arrêté à les suivre dans cette route, que pour avoir l'occasion d'observer, qu'étant arrivés le 28 de Novembre, à la vûe du Cap de Bonne-Espérance, ils eûrent en même-tems celle d'une Isle que l'Amiral nomma *Sainte Elisabeth* (*i*); & qu'ayant mouillé le soir dans la rade de cette Isle, le vent de terre leur fit entendre, pendant la nuit, des cris confus d'animaux, qui avoient quelque chose de terrible (*k*). Ils ne manquèrent pas d'y descendre le lendemain. Elle est à la distance d'environ deux lieues du Continent, à dix-neuf ou vingt lieues au Nord du Cap & par la hauteur des trente-trois degrés & un quart. Son circuit est d'une lieue. Elle est

Description de l'Isle de Sainte Elisabeth.

(*f*) On donnoit encore ce nom aux Hollandois.

(*g*) Pag. 374.

(*h*) Pag. 380. & précédentes.

(*i*) L'Auteur du Journal dit que Spilbergen la *nommoit* l'Isle *Elisabeth*, tout court, sans *Sainte*; & comme cet Amiral avoit fait autrefois le Voyage des Indes, il semble qu'on en pourroit conclure, que ce nom n'étoit pas nouveau, d'autant plus que le même Auteur ajoûte, *qu'on trouva l'Isle précisément telle qu'elle est représentée dans la description qu'on en avoit déjà*, & qui est celle qu'il donne ici. Cependant nous ne le contesterons pas. Au-reste, Mr. Prevost remarque dans une Note, que c'est apparemment l'Isle qui a été nommée *Isle des Lapins* dans d'autres Relations; mais cette dernière est plutôt celle de *Robin* ou *Robben*. Quoi-qu'il en soit, l'Isle Elisabeth est aujourd'hui l'*Isle Dassen* ou *des Daims*. R. d. E.

(*k*) Pag. 384.

SPILBERGEN. 1601.

est bordée de rochers, du côté occidental; mais, à l'Est, on trouve seize brasses d'eau, sur un fond de sable blanc. Le terrain, quoique bas & sabloneux, est couvert d'excellens herbages, & de fleurs d'une odeur très-agréable. Le bois & l'eau douce y manquent; mais on y voit toutes sortes d'animaux. Les Hollandois ressentirent quelqu'effroi à la vûe d'une multitude de loups-marins, ou plutôt d'ours de mer; car ils leur trouvèrent plus de ressemblance avec les ours qu'avec les loups. Ces monstres étoient couchés sur les rochers, le long du rivage. Leur tête & leur couleur seroient absolument celles de l'ours, s'ils n'avoient le museau plus aigu. Ils lui ressemblent encore par leurs mouvemens & par leur manière de les faire, excepté qu'ils ne remuent pas facilement les jambes de derrière, ou leurs pattes, qu'on prendroit pour celles d'un chien. Cependant ils sont si légers à la course, qu'un homme ne court pas mieux. Ils mordent avec tant de force, qu'ils peuvent trancher d'un coup de dent, la hampe (*l*) d'une demi-pique; ce qui fût vérifié par l'expérience. Deux ou trois hommes ne font pas fuïr cet affreux amphibie. Il ôse même les attaquer, lorsqu'il peut les joindre à la course. Les Hollandois en tuèrent un grand nombre (*m*). Mais ils employèrent plus volontiers leurs armes contre une espèce de daims, qui n'ont pas le goût moins délicat que l'agneau, & qu'on ne compare aux daims que par la forme & la couleur; car ils sont si lents, que plusieurs se laissèrent prendre à la course. Il y avoit une multitude d'oiseaux, sur-tout des penguins, & de ceux qu'on nomme *scholvers* (*n*), qui sont noirs & de la grosseur des canards, & dont la prodigieuse quantité ne permettoit presque pas aux Hollandois de se remuer. Cette Isle, où peu de Vaisseaux relachent s'ils n'y sont jettés par quelque fortune de Mer, ne laisse à désirer que de l'eau douce pour s'y rafraîchir. On pourroit encore s'y pourvoir d'huile d'ours-marins, dont on chargeroit en peu de tems, un Batiment de six cens tonneaux. Peut-être ne feroit-il pas impossible d'y faire des puits, & dans cette supposition il n'y manqueroit rien (*o*).

Ours marins qui effrayent les Hollandois.

Utilité de cette Isle.

L'AMIRAL se proposoit de faire route par le Nord de Madagascar vers les Isles de Comorre, où Matthieu *Smith*, Maître de la Pinasse, qui avoit déjà fait ce Voyage, se flattoit d'être connu. On visita une Baye, à trente-quatre degrés quatre minutes, environ quinze lieues au Nord du Cap de Bonne-Espérance, à laquelle Spilbergen donna le nom de *Baye de la Table* (*p*), à cause d'une haute montagne de cette forme qui s'étend neuf ou dix lieues en Mer, & qui sert à faire connoître cette Baye. Il nomma *Rio de Jacquelina*, une Anse qui en est à demie lieue, à l'Est du Cap, & qui s'enfonce dans les terres avec toute l'apparence d'une Rivière. De-là on alla mouiller, le 23, près d'une autre Isle, à cinq lieues au Sud de l'Isle Elisabeth, & un peu plus grande, qui fût nommée *Cornelia* (*q*). Les Hollandois y élevè-

Baye de la Table, nommée par Spilbergen.

(*l*) L'Edition de Paris porte *la lame*, morceau un peu trop dur pour le croquer d'un coup de dent; outre qu'on dit *le fer d'une pique*. R. d. E.

(*m*) Pag. 385.

(*n*) C'est un mot Hollandois qui signifie *Milans de Mer*. R. d. E.

(*o*) *Ibid.* & 386.

(*p*) Pag. 389. On doit remarquer l'origine du nom de cette célèbre Baye.

(*q*) Pag. 391. C'est apparemment l'Isle *Roben* (1).

(1) Il n'y en a aucun doute. R. d. E.

SPILBERGEN. 1601.

Rencontre des deux premiers Vaisseaux François aux Indes.

élevèrent un poteau, sur lequel ils marquèrent le nom qu'ils lui avoient donné. Le 27, ayant remis à la voile, ils rencontrèrent, près du Cap, deux Vaisseaux François de S. Malo, dont M. de la *Bordeliere* étoit Amiral, & M. le *Connétable de Vitré* Vice-Amiral (*r*). Ils avoient un Pilote Flamand, nommé *Wouter Willekens*. Spilbergen, qui avoit perdu de vûe son Vice-Amiral, fit route avec eux. Il se rendit même à leur bord, & le lendemain les François passèrent sur le sien. Ils lui dirent qu'ils avoient aussi relâché à l'Isle d'Annobon, où on leur avoit montré les tombeaux de quelques gens de leur Nation, qui avoient été tués dans un combat contre trois Vaisseaux Flamans. Ils s'étoient imaginés que leur qualité de Catholiques devoit les mettre en sûreté dans cette Isle, sur-tout n'y étant descendus que pour entendre la Messe. Mais cette Messe leur avoit coûté cher (*s*). Les Portugais en avoient massacré quelques-uns. Ils en avoient retenu d'autres prisonniers, & les deux Vaisseaux avoient été obligés de payer pour leur rançon, jusqu'à mille écus en argent avec diverses marchandises.

Leur avanture dans l'Isle d'Annobon.

Route de Spilbergen jusqu'aux Isles de Comorre.

Les François ayant déclaré qu'ils vouloient prendre par l'Est de Madagascar, Spilbergen se sépara d'eux avec regret (*t*), quoique ses intérêts d'ailleurs ne lui permissent guères de faire long-tems voile avec eux. Ses gens n'avoient par semaine, que chacun trois livres de biscuit, & tous les dix jours deux pintes de vin ; au-lieu que tout étoit en abondance sur les deux Navires François. Cet exemple étoit dangereux pour la Flotte Hollandoise, & n'auroit servi qu'à causer des murmures & peut-être des séditions dans les équipages (*v*). Ils rangèrent donc les Côtes de la Terre de Natal, où ils trouvèrent les courans si rapides, qu'avec le vent même en arrière & à toutes voiles, ils ne pouvoient y résister ; ce qui doit paroître incroyable, ajoûte l'Auteur du Journal, à ceux qui ne l'ont pas éprouvé (*x*). La Mer ne pouvant manquer d'être fort haute dans de tels parages, ils n'eûrent, depuis le premier Janvier 1602, jusqu'au commencement de Février qu'ils se trouvèrent sur la Côte de Soffala (*y*), qu'une triste & pénible navigation. Quelques Négres à qui l'on proposa le Commerce, en leur montrant des pièces de fer & d'autres marchandises, firent entendre à leur

1602.

(*r*) 1°. C'est *la Bardeliere*. 2°. M. le Connétable de Vitré n'étoit qu'un Bourgeois de Vitré, nommé *François-Martin*, qui a publié la Relation de son Voyage. Voyez ci-dessus l'Introduction du Voyage de Pyrard.

(*s*) L'Auteur du Journal s'exprime ici trop ingénûment, pour ne point rapporter ses propres termes. Il dit que *cette Messe leur coûta bien plus cher que s'ils en eûssent payé la façon au Prêtre*. Pyrard ne parle point de cette Messe. R. d. E.

(*t*) L'Original dit simplement qu'on se sépara *bons amis* ; & c'en est bien assez pour des Marins. R. d. E.

(*v*) Pag. 392.

(*x*) Pag. 393.

(*y*) Le Royaume de Soffala est situé entre les deux Rivières de *Manice* & de *Quama*, le long de la Mer. La Ville Capitale se nomme aussi *Soffala*, & est située dans une Isle que forme cette dernière Rivière. Les Portugais n'ont que des Facteurs à Soffala ; mais ils ont un Fort sur le bord de la *Quama*, où se fait tout le Commerce de la Côte de Soffala. Le terroir est plat, & on y trouve quantité de bois fort bas, qui répandent une odeur si forte, qu'elle se fait sentir à sept lieues en Mer. Cette Côte est mal-saine, & toute bordée de bancs, jusqu'à la Rivière de Quama. Les courans sont extrêmement rapides. Les Habitans sont noirs, forts & robustes. Leurs armes sont des arcs, & des zagayes. Ils sont soûmis aux Portugais dont ils parlent la Langue. R. de l'A. *A*.

SPILBERGEN. 1602.

leur tour, par des signes, qu'il falloit s'avancer cinq ou six lieues plus loin. Ils nommèrent la Rivière de *Quama*, où l'on alla mouiller, avant le 4 de Février, devant son embouchure. La Chaloupe entra dans la Rivière, pour observer la situation & l'état du Pays. Mais les brisans devinrent si terribles, qu'elle ne pût revenir à bord. Malheureusement pour elle, un vent forcé fit chasser la Flotte sur ses ancres, & la contraignit de remettre à la voile. Le 8, après avoir passé devant *Rio buon senary* & doublé les Isles *Primeras*, elle essuya une tempête si violente, que plusieurs Matelots qui avoient vieilli dans leur profession, ne se rappelloient rien d'approchant. Le vent & la pluye avoient tant de force, que ceux qui travailloient à la manœuvre croyoient recevoir des coups de verges sur le visage & sur les jambes, & qu'ils en ressentoient la même douleur. Le bruit des vagues ne permettoit pas d'entendre la voix de ceux qu'on touchoit de la main. Elles s'élevoient avec des élancemens d'une hauteur incroyable, & les Vaisseaux en étoient si souvent couverts, qu'il falloit pomper nuit & jour. L'arcasse de l'Amiral fût presqu'ensoncée. Ses bordages se séparoient du voutis. Les côtes, courbes & autres, qui sont liées avec la lisse de hourdi, étoient déjà ébranlées, & quelques-unes séparées & brisées. Tous les efforts qu'on fit pendant trois jours pour remédier à des maux si pressans, n'auroient pas sauvé le Vaisseau, si le Ciel ne l'eût soûtenu par un secours invisible, dont l'Auteur se croit obligé de le remercier toute sa vie (z).

Il perd une Chaloupe.

Tempête affreuse.

CETTE horrible situation ayant duré jusqu'au 11, on vît reparoître enfin le Soleil, & les Hollandois recommencèrent à se servir de leurs voiles. Le 17, ils découvrirent une des Isles de Comorre. Le vent les obligea de se tenir au large, à deux ou trois lieues de cette Isle. Une petite voile, qu'ils virent le long de la Côte, leur fit présumer que ce pouvoit être leur Chaloupe, qu'ils croyoient avoir perdue dans la Rivière de Quama. C'étoit elle en effet, mais avec deux hommes de moins, dont l'un étoit Julien *Steil* son Pilote. Elle étoit entrée dans la Rivière, où ces deux hommes étoient tombés entre les mains des Portugais, qui avoient un Fort sur la rive. L'Auteur n'explique pas mieux leur disgrace (a). Mais les autres, après avoir passé cinq jours dans la Quama sans les voir revenir, avoient pris le parti d'employer les instrumens du Pilote, quoiqu'ils n'en connûssent pas l'usage, & s'en étoient servis si heureusement, qu'ils étoient arrivés au rendez-vous commun de la Flotte, sous la première des Isles de Comorre.

La Chaloupe rejoint la Flotte.

SPILBERGEN, en arrivant aussi, avoit envoyé au rivage une autre Chaloupe, pour s'assûrer de la disposition des Insulaires. Elle revint à bord le 21, avec divers rafraîchissemens qui rendoient témoignage de la liberté qu'on

Comment les Hollandois sont reçûs aux Isles de Comorre.

(z) Pag. 399 & 400.

(a) Il laisse entrevoir, que le Pilote étant descendu & tardant à revenir, les autres le crûrent arrêté par les Portugais & craignirent le même sort (1).

(1) Ce Pilote devoit être en effet arrêté, puisque l'Auteur dit, que les canots qui venoient souvent à bord, faisoient espérer qu'on le renverroit, mais que les autres, n'ajoûtant aucune foi à ces promesses, étoient partis. On n'entrevoit rien de plus dans son récit. R. d. E.

SPILBERGEN. 1602.

qu'on avoit de s'approcher. Le lendemain, un Interprête & quelques Officiers du Roi ou Capitaine de l'Isle, amenèrent dans un canot quelques vivres, qui leur fûrent payés. On alla mouiller le 24, dans la rade. Spilbergen l'ayant trouvée fort bonne, sur trente brasses, fit porter à terre, dans la maison même du Prince, une caisse remplie de marchandises, & quelques barres de fer, pour caution du payement de ce qui devoit être livré aux Hollandois. L'Auteur nomme cette Isle *Mulaly* (b) (c). On y trouva des bœufs en abondance, mais peu de riz. Le Prince étoit un homme d'expérience, qui avoit voyagé en Arabie & dans d'autres lieux. Il parloit assez bien la langue Portugaise. Son goût paroissoit fort vif pour la musique. Il prit beaucoup de plaisir aux fanfares des trompettes & au son de quelques autres instrumens. On jugea même qu'il avoit entendu des clavecins & des harpes; car il demanda s'il y en avoit sur la Flotte. Son fils se rendit à bord avec quantité d'Officiers & deux Turcs, tous richement vêtus à la manière de Turquie. Spilbergen le reçût avec beaucoup de déference & lui présenta une collation galante, qu'il refusa, parce que ce jour-là sa Loi l'obligeoit au jeûne. L'Amiral lui fit des présens pour la Reine sa mère & pour lui-même, qui consistèrent dans quelques miroirs; des colliers de femme, de l'ambre & des cristaux. La Reine envoya sur le champ aux Vaisseaux, un bœuf & plusieurs cabris (d).

On sollicite Spilbergen de descendre dans l'Isle Mulaly.

Ces civilités mutuelles inspirèrent tant de confiance aux Hollandois, qu'ils allèrent visiter librement la Ville, où ils continuèrent de recevoir toutes sortes de caresses. Ils sollicitèrent leur Amiral de se rendre aux désirs du Roi & de la Reine, qui l'avoient fait prier plusieurs fois de descendre. On l'assûra que l'espérance de le voir avoit amené cette Princesse, de l'extrémité de l'Isle. Mais l'avanture de Rufisco, qu'il n'avoit pas oubliée, le rendit sourd à toutes ces instances, quoique le Roi lui fit offrir son fils même en ôtage, & que pour lui donner un exemple de franchise, il promît de se rendre à bord le premier. Ce fût le 5 de Mars qu'il choisit pour cette visite. Il se fit accompagner d'un grand nombre de ses gens, tous vêtus à la Turque. Son entretien avec l'Amiral ne fût pas sans agrément. Il entendoit l'art de la Navigation. S'étant fait apporter un cercle & un globe, il y marqua les principaux lieux des Indes Orientales. On reconnût particuliérement qu'il avoit fréquenté la Mer-rouge, & qu'il en avoit une parfaite connoissance (e). Comme le tems du jeûne duroit encore, on ne pût lui offrir d'autre divertissement que de la musique & le bruit de l'artillerie. Il parût charmé de tout ce qu'on fit pour lui plaire, & l'Auteur n'ôse décider s'il y avoit alors de la mauvaise foi dans ses sentimens.

Raisons qui lui attirent une fâcheuse avanture.

Mais deux jours après, Spilbergen descendit au rivage sans lui en avoir fait donner avis. Il monta même dans la Ville; & le hazard lui ayant fait rencontrer le Pontife de l'Isle, qui le pressa de rendre visite au Roi, il demanda encore d'être excusé pour cette fois. [Douze autres jours se passèrent,

(b) Pag. 402.
(c) Elle est appellée par d'autres Voyageurs, *Mobilla*, *Moelia*, &c. R. de l'A.
(d) Pag. 403 & 404.
(e) Pag. 405.

rent, fans qu'il voulût déferer aux nouvelles instances qui lui fûrent faites (*f*),] sous prétexte que le jeûne n'étoit pas fini, & que le principal agrément de ces visites, étoit de boire & de manger avec ceux qu'on aime. La fin du jeûne arriva. Il fût sollicité plus que jamais, de descendre & d'aller prendre part aux réjouïssances de la Ville. Ses refus se fondérent sur d'autres prétextes; & le Roi n'ayant pas fait difficulté de revenir à bord pour féliciter le Capitaine *Specx*, qui avoit rejoint la Flotte avec son Vaisseau (*g*), cette politesse & les nouvelles invitations de ce Prince, n'êûrent pas plus de force pour vaincre son obstination. Pendant ce tems-là, les gens de l'équipage avoient continué le Commerce, avec des facilités qui ne s'étoient pas démenties. Mais le 31 de Mars, la Chaloupe & un Canot ayant été commandés avec vingt-huit hommes pour aller faire de l'eau, on fût surpris, à la fin du jour, de ne voir revenir personne à bord. En vain tira-t-on deux fois pour donner le signal. La nuit se passa sans aucune nouvelle. On arbora le lendemain un pavillon blanc, après avoir pris toutes les précautions nécessaires contre une attaque imprévûe. Il ne parût personne sur le rivage; on n'en vît partir aucun canot, & l'on ne fit même aucun signal pour répondre à ceux de la Flotte. Un événement si étrange causa d'autant plus d'embarras à l'Amiral, qu'après une telle diminution de ses forces, ce qui lui restoit de gens, dont la moitié même étoit malade, ne suffisoit pas pour lui faire rien espérer de la violence. Quoiqu'il eût perdu sa Chaloupe & son Canot, il auroit pû mettre du monde à terre, près d'un Bourg d'environ deux cens maisons, qui se nomme le *Bourg des Pêcheurs*, & faire demander du moins la raison d'un événement qui confondoit toutes ses idées. La confiance & l'amitié avoient régné sans interruption dans le Commerce. Il ne s'étoit pas élevé le moindre différend entre les Hollandois & les Insulaires. Cependant il étoit à craindre que ceux qui descendroient au rivage ne fûssent retenus comme les autres, & cette démarche d'ailleurs pouvoit devenir l'occasion de quelque hostilité. On appareilla, on louvoya dans la Baye, on fit de nouveaux signaux, pour faire entendre qu'on se préparoit au départ. Enfin Spilbergen, rebuté de tant d'efforts inutiles, résolut de se rendre à l'Isle d'*Anjouan* (*h*), où la Reine, alors Souveraine des quatre Isles de Comorre, tenoit ordinairement sa Cour. Il leva l'ancre dans cette vûe. Mais sa surprise & sa douleur augmentèrent beaucoup, lorsque s'étant approché successivement d'Anjouan & de *Mayotte*, il y trouva de la part des Habitans, la même obstination à ne se pas montrer & à ne pas répondre à ses signaux, quoiqu'auparavant ils fûssent venus librement jusqu'à bord de la Flotte pour y apporter des rafraîchissemens. La prudence lui permettoit encore moins de descendre dans ces deux Isles. Enfin la mutinerie de ses malades (*i*) & l'impuissance de déli-

On lui enléve vingt huit de ses gens.

Circonstances extraordinaires de cette perte.

(*f*) Add. d. E.

(*g*) Pag. 407 & précédentes.

(*h*) Il y a dans l'Original *Angovan*; d'autres écrivent *Ansovani*, mais *Anjouan* est aujourd'hui le plus en usage. R. d. E.

(*i*) Voilà des malades bien vigoureux! Mais le Journal ne fait pas la moindre mention de leur *mutinerie*, & il ne s'agit que des murmures de quelques gens de l'équipage. Peut-être Mr. Prevost aura-t il voulu dire *le nombre des malades*, qui étoit de dix dans les cabanes, faisant partie de vingt-cinq hommes qui leur restoient en tout, & dont il mourût deux, peu de jours après. R. d. E.

SPILBERGEN. 1602.

Il est obligé d'abandonner les prisonniers.

délivrer les prisonniers, lui firent prendre à témoin tous ceux qui étoient en état de l'entendre, qu'il n'avoit point de reproche à se faire, & que pour l'intérêt de ses Maîtres il ne pouvoit se dispenser de continuer le Voyage. Cette résolution fût approuvée, comme la seule qu'il y eût à suivre, & sur le champ on mit à la voile. Les vingt-huit hommes qu'on abandonnoit, entre lesquels on comptoit le Sécretaire, étoient les plus sains & les plus vigoureux de la Flotte (k).

Route jusqu'à l'Isle de Ceylan.

On étoit parti des Isles de Comorre le 12 d'Avril, & dès le 23 Mai, on se trouva près de Cochin, sur la Côte de Malabar, d'où ayant doublé le Cap de Comorin deux jours après, on eût le 28, la vûe de *Point de Galle* dans l'Isle de Ceylan (l).

L'Amiral, qui étoit chargé des ordres secrets de la Compagnie, prit vers la Rivière de *Matecalo* (m). Mais trouvant en chemin un Golfe, où il crût voir entrer une Rivière, il s'imagina avoir rencontré ce qu'il cherchoit. Cependant il ne trouva point de Rivière dans le Golfe; & n'y découvrant qu'un Village, près d'un bois de cocotiers, il envoya un canot au rivage, pour faire demander aux Indiens de quel côté il falloit chercher *Matecalo*. Ils répondirent qu'il étoit plus au Nord. On leur donna quelques couteaux & ils promirent d'amener le lendemain d'autres Insulaires, qui y conduiroient la Flotte (n).

Les Hollandois se rendent à Matecalo.

Spilbergen profita de quelques autres éclaircissemens qu'il reçût des mêmes Négres, pour envoyer par terre, un homme (o) au Roi du Pays, dont la Cour n'étoit pas à plus d'une demie lieue du rivage. Il ne trouva de Rivière qu'environ six lieues plus loin. L'eau en étoit fort basse; mais le premier de Juin, quelques Insulaires vinrent à bord avec un Interprête Portugais. Ils déclarèrent qu'ils avoient du poivre & de la canelle à vendre, & qu'un Officier du Roi, qu'ils nommèrent le *Modeliar*, étoit dans un lieu voisin, où il désiroit que l'Amiral allât lui parler. Dans le même tems, l'homme qu'on avoit envoyé à la Cour revint avec les mêmes nouvelles. Il avoit été bien reçû du Roi, qui l'avoit chargé d'apprendre aux Hollandois qu'ils trouveroient dans son Pays du poivre & de la canelle. Spilbergen ne balança point à descendre, avec cinq ou six hommes. Il trouva sur le rivage cinq éléphans, dont les guides avoient ordre de le conduire au Modeliar. Après avoir reçû de sa bouche les mêmes explications & s'être engagé à se rendre le lendemain auprès du Roi, il revint à bord, pour y prendre les Musiciens & des présens. Le 3, il retourna au rivage, d'où s'étant rendu à la Ville de Matecalo, quelques-uns des principaux Seigneurs le conduisirent à l'audience. La garde royale étoit de plus de six cens hommes, l'épée nue; & le Roi, qui avoit aussi la sienne au poing, lui dit, en le voyant paroître, qu'il étoit le bien venu. Spilbergen offrit à ce Prince les présens qu'il avoit apportés. Il fit jouer ses Musiciens, qui parûrent causer beaucoup de plaisir à toute la Cour. Ensuite il fût conduit chez le Modeliar, où il fût civilement traité avec tous ses gens. Le jour suivant, ayant reçû

Spilbergen se rend à la Cour.

(k) Pag. 415 & précédentes.
(l) Pag. 416.
(m) D'autres écrivent *Maticalo*, ou *Baticalo*. R. d. E.
(n) On trouvera la description de l'Isle de Ceylan dans le Volume suivant.
(o) C'est le premier Hollandois qui ait paru à Ceylan. R. d. E.

reçû ordre de ne pas sortir de son logement sans la permission du Roi, il ne fût appellé que le soir au Palais, où quelques Seigneurs lui soûtinrent fortement qu'il étoit Portugais. Ce ne fût pas sans peine qu'il leur fit prendre d'autres idées. Mais lorsqu'il eût réüssi à les détromper, il obtint la liberté de retourner sur sa Flotte (p).

SPILBERGEN. 1602.

On lui soûtient qu'il est Portugais.

Le lendemain on vît arriver au rivage, le Roi, suivi de toute sa garde. Spilbergen, qui avoit employé toute la nuit à préparer de nouveaux présens, pour échauffer en sa faveur, l'inclination de ce Prince & celle de ses Courtisans, y retourna le matin, & se fit honneur de ses libéralités. Mais il fût surpris de voir de nouvelles Compagnies de gens armés, qui arrivoient à chaque moment près du Roi ; & son étonnement augmenta beaucoup, lorsque le Modeliar lui proposa de mettre son Navire à sec, comme les Insulaires y mettent leurs canots. Cette proposition lui parût d'autant plus suspecte, qu'il sçavoit déjà de quelques Mores, qu'il y avoit peu de poivre dans l'Isle, & qu'il ne s'y en faisoit même aucun Commerce. Cependant, pour déguiser ses craintes, il consentit à la demande du Modeliar, dans la seule vûe d'obtenir la liberté de retourner à sa Flotte. Mais lorsqu'il voulût partir, on lui déclara qu'il falloit laisser quatre de ses gens au rivage. Il consentit encore à y en laisser trois (q); & d'un air libre il pria plusieurs Chingulais de l'accompagner jusqu'à bord. Onze le suivirent sans défiance. Aussi-tôt qu'ils y fûrent arrivés, il en fit descendre huit à fond de cale, sous prétexte d'y examiner les marchandises; mais ayant fait fermer les écoutilles, il leur en fit une prison. Ensuite il affecta de montrer à l'Interprête & aux deux autres, quantité de richesses qu'il avoit apportées pour le Commerce; & les renvoyant au Roi, il les chargea de lui rapporter combien ils avoient vû de choses précieuses qui lui avoient été destinées, s'il eût envoyé le poivre & la canelle qu'il avoit promis. Après il écrivit une lettre à ce Prince, par laquelle il l'exhortoit à se garder des mauvais conseils, & à livrer les marchandises qu'il avoit offertes. Il lui déclaroit qu'il ne reverroit jamais ses huit Chingulais, s'il ne lui renvoyoit les trois Hollandois qu'il avoit retenus. Il se plaignoit qu'on eût ôsé lui proposer de faire porter ses marchandises à terre & d'y touer son Vaisseau (r), sans lui avoir fait connoître qu'on eût de la canelle & du poivre à lui donner. Puisqu'on n'avoit pas eû honte de lui soûtenir qu'il étoit Portugais, il devoit craindre, ajoûtoit-il, que sous ces faux prétextes on ne confisquât ce qu'il porteroit au rivage. Cependant s'il plaisoit au Roi de renouer sincèrement le Commerce, il promettoit d'en user aussi de bonne-foi, & de contenter ceux qui seroient chargés de traiter avec lui. Cette lettre fût accompagnée de quelques nouveaux présens. On déploya les pavillons & les flammes, & l'on fit plusieurs décharges de l'artillerie à l'honneur du

Défiance des Hollandois.

L'Amiral arrête onze Chingulais.

Sa lettre au Roi.

(p) Pag. 416 & précédentes.

(q) Mr. Prevost met par tout ici *quatre* au lieu de trois. Ce qui suit immédiatement après, n'est pas non plus tout-à-fait exact. L'Original dit simplement, que Spilbergen demanda des gens & un Pilote pour mettre son Navire à sec, & c'est sous prétexte de lui aider à remuer des tonneaux & des ballots, qu'il les fit descendre à fond de cale. R. d. E.

(r) Dans l'Edition de Paris il y a, *& d'y louer un Vaisseau*, ce qui est une faute d'impression. R. d. E.

SPILBERGEN. 1602.

A quelles conditions on se reconcilie.

du Roi, qui fût à la verité plus effrayé de ce bruit, qu'il ne s'en crût honoré (s).

Dès le même jour, néanmoins, il renvoya l'Interprète à bord, dans un canot chargé de rafraîchissemens, de cerfs (t), de poules, de beurre, de fruits &c, avec ordre d'offrir à l'Amiral tout ce qui pouvoit lui plaire dans le Pays. Les trois Hollandois fûrent aussi renvoyés. L'Interprete pria l'Amiral de ne pas chercher ailleurs sa cargaison. Il offrit même de laisser pour ôtages trois ou quatre Chingulais, qui y demeureroient jusqu'à la conclusion du Commerce. Il traita la proposition du Modeliar de mal-entendu. Enfin il ne demanda que du tems pour rassembler le poivre qu'on désiroit. Ces excuses furent reçûes avec des témoignages naturels de satisfaction. Le lendemain on vît apporter à bord, une montre de poivre & de cire, dont le prix parût excessif. Mais Spilbergen répondit qu'on ne pouvoit entrer en marché, sur une si petite quantité. Le Roi voyant son entreprise échouée, se retira du rivage (v).

L'Amiral apprend qu'il y a un plus grand Roi dans l'Isle.

A l'occasion de quelques autres démarches, les Hollandois, qui étoient fort mal-informés du Gouvernement de Ceylan, apprirent du Roi même, que pour leur accorder tout ce qu'ils paroissoient désirer, il avoit besoin de la permission d'un Supérieur, qu'il nommoit le grand Roi. Il leur demanda le tems d'envoyer à sa Cour, & leur offrit même de faire accompagner ses gens par un Commis Hollandois. Spilbergen ouvrant les yeux à cette proposition, résolut d'aller lui-même à la Cour du grand Roi. Mais il demanda au Roi de Matecalo cinq ôtages, que ce Prince ne fit pas difficulté de lui envoyer (x). Cependant ayant appris de lui que la Ville de *Candy*, où le grand Roi faisoit sa résidence, étoit fort éloignée & qu'il ne lui conseilloit pas d'entreprendre ce voyage, il choisit pour cet effet, un Commis, qui partit avec des présens. Pendant dix-huit jours qu'il y employa, le Commerce fût continuel sur le rivage, en pierreries, telles que des rubis, des topazes, des grenats, des hyacinthes, &c. Comme celles du Pays ne font pas des plus estimées, elles coûtoient peu, & la plus grande dépense des Hollandois consistoit dans les présens qu'ils étoient obligés de faire au Roi de Matecalo (y).

Il lui députe un Commis.

Il est invité à se rendre lui-même à la Cour de Candy.

Le retour du Commis, qui arriva le 3 de Juillet, avec deux Agens du grand Roi, nommés *Gonzala Roderigos* & *Melchior Rebecca*, mit beaucoup de changement dans les résolutions de l'Amiral. Il lui apportoit des lettres obligeantes, qui l'invitoient à faire le voyage de Candy pour voir la Cour, & qui lui promettoient des marchandises pour la cargaison de ses Vaisseaux. Elles étoient accompagnées d'un présent d'anneaux d'or, & d'une sorte de grandes flèches nommées *Segonsios*. Le Vice-Amiral Guïon le Fort, qu'on n'avoit pas revû depuis le 24 de Décembre, étant arrivé le même jour dans la Baye (z), Spilbergen, dans la joye de ces deux évènemens, prit la résolution

(s) Pag. 421 & précédentes.

(t) Autre faute d'impression dans l'Edition de Paris, où on lit *de oeufs*. R. d. E.

(v) *Ibidem*.

(x) Pag. 422 & suiv.

(y) *Ibidem*.

(z) Le Journal ne dit rien des avantures de ce Vaisseau, si ce n'est qu'avant d'entrer dans la Baye de St. Augustin, où se trouvoient les deux Vaisseaux François de St. Malo, il avoit été battu de la même tempête que les autres essuyèrent sur la Côte de Soffala, & s'étoit vû en péril de faire naufrage. R. d. E.

lution de se rendre à Candy, & ne fit plus un mystère du principal motif de son Voyage. Il avoit ordre de ses Maîtres de voir le Roi de Ceylan, & de lui présenter les patentes du Prince Maurice, qui contenoient des offres d'alliance & de secours contre ses ennemis. C'étoit prendre les Portugais par l'endroit le plus sensible, & jetter les fondemens du Traité qui devoit bien-tôt les exclure entièrement de l'Isle. L'Amiral avoit tenu ce dessein caché aussi long-tems qu'il y avoit trouvé des obstacles, ou qu'il avoit eû besoin d'éclaircissemens sur l'objet de sa commission. Mais la lumière commençant à se répandre autour de lui, la longueur & les difficultés du chemin ne fûrent plus capables de l'arreter. Il partit le 6 de Juillet, avec un cortège de dix hommes, entre lesquels il y avoit quelques Musiciens (*a*).

SPILBERGEN. 1602. Motifs importans du Voyage de Spilbergen.

Il se rendit d'abord à Matecalo, où le Roi lui fit donner des éléphans & des palanquins, pour le conduire jusqu'aux terres du grand Roi, avec ordre à ses propres Sujets, de le défrayer sur les siennes. En arrivant aux limites des deux Etats, il trouva un Modeliar qui étoit venu au-devant de lui, & qui le conduisit au son des flutes & des tambours, dans un *Aldea* (*b*), ou il fût bien traité. La chambre qu'on avoit préparée pour le recevoir, étoit tendue d'une sorte de tapisserie blanche; honneur le plus distingué qu'on puisse rendre dans l'Isle de Ceylan. De-là il se rendit, par une marche de deux lieues, à l'Aldea d'une Reine fille du feu Roi de Candy, & l'une des femmes du Roi régnant. Elle étoit alors à *Vintana*, où l'Amiral passa le lendemain. En approchant de cette Ville, il fût reçû par six Modeliars, suivis d'une troupe nombreuse d'Officiers & d'instrumens, qui le conduisirent dans la Ville, au bruit des flutes & des tambours. Il y fût logé dans une chambre aussi tendue de blanc, où il demeura deux jours. La Reine lui fit dire à son arrivée, qu'elle avoit beaucoup d'impatience de le voir, & qu'il pouvoit demander librement tout ce qui étoit nécessaire à ses besoins.

Il part pour Candy. Honneurs qu'il reçoit sur la route.

Vintana, Ville située sur la Rivière de *Trinquemale* (*c*), est à vingt-une lieues de Matecalo & à neuf de Candy. On y construit les galères & les champans du Roi. Le plus bel édifice de la Ville est un grand Temple de figure ovale, dont le bas a cent trente pas de circuit. Il s'élève en piramide quarrée vers la pointe, & dorée au sommet. Entre quelques autres Temples, on en distingue un qui est accompagné d'un Monastère, dont les Religieux sont vêtus de jaune & se font raser la tête. Ils marchent avec une sorte de chapelet à la main, en prononçant quelques prières (*d*). Les Hollandois fûrent témoins d'une de leurs fetes, qui fût célébrée par une procession solemnelle. Le Supérieur étoit assis sur un éléphant, vetu d'étoffes d'argent & d'or, avec un sceptre ou un bâton de commandement qu'il

Ce qu'il voit à Vintana.

(*a*) Pag. 423.

(*b*) Nom des Palais ou des Maisons de Seigneurs (1).

(*c*) Cette Rivière s'appelle autrement *Mawieleganga*, & Vintana porte aussi le nom de *Bintene*. R. d. E.

(*d*) On renvoye le Lecteur, pour les Usages, à la Description de Ceylan par *Knox*, qui avoit passé près de vingt ans dans cette Isle.

(1) *Aldea* est un mot Portugais, qui signifie *Village*: Il peut être pris ici pour une Maison de Campagne. R. de l'A. A.

SPILBERGEN. 1602.

qu'il tenoit des deux mains sur sa tête. Devant lui marchoient en ordre les autres Religieux au son de divers instrumens. On portoit autour d'eux quantité de lampes & des torches allumées. La procession finissoit par une grosse troupe d'hommes & de femmes, qui suivoient sans ordre, pour satisfaire leur dévotion. Avant qu'elle se mît en marche, & lorsqu'elle rentra dans le Cloître, les filles les mieux faites, vêtues par le bas de riches habits & nûes par le haut du corps, dansèrent long-tems à la vûe de tous les Spectateurs (e).

En partant de Vintana, le Général Hollandois fût conduit dans l'Aldea du fils du Roi, qui n'étoit qu'à une journée de la Ville royale. Le palanquin du Roi y fût apporté par des éléphans; & les voitures & les éléphans qui avoient amené Spilbergen de Vintana, y fûrent renvoyés. Ce palanquin du Roi étoit couvert d'étoffe d'or, & le reste du convoi répondoit à cette magnificence. On voyoit arriver, par intervalles, des gens chargés de vivres, de fruits, & d'une sorte de vin du Pays, qui ne cède rien à celui de Portugal. A quelque distance de Candy, on pria le Général de s'arrêter sur le bord d'une Rivière, où le Roi envoya au-devant de lui son premier Modeliar, qui étoit un Portugais nommé *Emanuel Dios*, & plusieurs autres Officiers de la même Nation. Ils avoient tous les oreilles coupées, pour marquer qu'ils étoient au service de la Cour. Spilbergen se remit en marche avec eux, suivi de plus de mille Soldats de diverses Nations, Turcs, Mores, Chingulais, Caffres, Portugais renégats, tous sous les armes, avec huit enseignes déployées, entre lesquelles on en voyoit quelques-unes qui avoient été enlevées depuis peu aux Portugais. Ce nombreux cortège marchoit au son de divers instrumens à la mode du Pays (f).

Le Roi envoye au-devant de Spilbergen.

Ce fût au milieu de cette pompe, que Spilbergen fût conduit au logement qu'on lui destinoit. Il étoit accompagné du Capitaine *Jongerbelt*, de Flessingue, précédé de trois Trompettes, & d'un quatrième qui portoit l'étendart du Prince Maurice. Quatre autres domestiques marchoient derrière lui. La maison qu'on lui avoit préparée, étoit meublée à la Portugaise. Emanuel Dios & d'autres Seigneurs de la Cour lui tinrent compagnie, jusqu'à l'heure où le Roi lui envoya trois chevaux de selle pour se rendre au Palais. Il partit, accompagné de ses dix Hollandois, qui portoient ses présens.

Audience du Roi de Candy.

Dans cette première audience, le Roi étoit vêtu de blanc. Il reçût le Général & ses présens avec de grands témoignages de satisfaction. Ensuite s'étant levé, il se promena dans la salle avec lui, & leur entretien dura long-tems. Cependant s'étant souvenu que Spilbergen devoit être fatigué du voyage, il le pressa d'aller prendre un peu de repos. Les Musiciens Hollandois firent entendre leurs Instrumens, & ceux du Pays leur rendirent cette galanterie avec usure. Le lendemain, Spilbergen étant retourné à la Cour, on lui fit des propositions de Commerce; mais le prix de la canelle & du poivre lui parût excessif. Après d'autres entretiens, lorsqu'il se disposoit à prendre congé du Roi, ce Prince lui demanda combien il offroit donc pour les marchandises? Alors, s'ouvrant sur sa Commission, il répondit

(e) Pag. 427. (f) Pag. 428.

dit qu'il étoit venu beaucoup moins pour acheter de la canelle & du poivre, que pour offrir au Roi l'alliance & l'amitié de son Prince, & lui déclarer que s'il avoit besoin de secours contre les Portugais, son Prince étoit disposé à lui envoyer des Vaisseaux & des Troupes. Le Roi, charmé de cette proposition, la répeta aussi-tôt à toute sa Cour, qui en marqua beaucoup de joye; & dans celle qu'il ressentit lui-même, il embrassa le Général avec tant d'affection qu'il l'enleva de terre, en lui protestant que tout ce qu'il avoit de canelle & de poivre étoit à son service (*g*). Cependant il ajoûta qu'il en avoit peu, parce qu'il n'avoit pû prévoir une si heureuse conjoncture, & que loin de trafiquer en canelle, il faisoit détruire les arbres qui la portoient, pour faire perdre aux Portugais ses ennemis, l'avantage qu'ils en avoient tiré. Spilbergen le remercia de ses sentimens, & prit occasion de la mousson, qui le pressoit de partir, pour remettre le Commerce à son premier Voyage (*h*).

SPILBERGEN. 1602. Spilbergen lui fait l'ouverture de sa Commission.

Les jours suivans, il ne cessa point d'avoir avec le Roi, des entretiens pleins de confiance & de familiarité. Ce Prince lui fit voir toutes les armes qu'il avoit enlevées aux Portugais. Il lui montra toutes ses Pagodes, qui contenoient quatre ou cinq cens Idoles, dont quelques-unes étoient de la hauteur d'un mât de Vaisseau. Aussi avoit-on bâti exprès, pour leur servir de Temples, des Tours de belle pierre, travaillées avec beaucoup d'art & de magnificence. [Le Roi demanda au Général, ce qu'il pensoit de ses Pagodes, & si celles des Hollandois étoient aussi ornées d'images & de statues que celles des Portugais, qui avoient des Maries, des Pierres, des Pauls & autres Saints qu'il nomma; Spilbergen lui répondit, qu'il aimoit mieux voir des personnes vivantes, que des figures inanimées, & il lui fit comprendre que les Hollandois n'étoient pas dans ce goût de dévotion particulier aux Chrêtiens de la Communion de Rome (*i*).] Le Général fût traité à dîner dans une grande salle du Palais, tendue de tapisseries, avec des siéges & sur une table, où l'on servit à la manière de l'Europe. Il fit présent au Roi d'un portrait du Prince Maurice, représenté au naturel, à cheval & tout armé, tel qu'il étoit au combat du 2 Juin 1600. Ce tableau paroissant plaire beaucoup au Roi, Spilbergen lui fit le récit de cette bataille & de l'état des Provinces-Unies. Ensuite il fût conduit dans l'appartement de la Reine, faveur extraordinaire dans cette Cour. Il trouva cette Princesse assise au milieu de ses enfans, & vêtue à la manière de l'Europe. Le Roi lui dit alors: „ Vous devez compter que s'il plaît aux E-„ tats & au Prince vos Maîtres, de faire bâtir une Forteresse sur mes ter-„ res, la Reine, le Prince & la Princesse que vous voyez ici, seront les „ premiers à porter sur leurs épaules, des pierres, de la chaux & tous les „ matériaux nécessaires. Ceux qui seront envoyés de la part de vos Maî-„ tres, auront la liberté de choisir la Baye & le lieu qui leur convien-„ dront (*k*).

Faveurs qu'il reçoit.

Promesse du Roi en faveur des Hollandois.

Il donna au Général des lettres & des instructions pour la conduite de ce projet. Il le revêtit même de la qualité de son Ambassadeur, pour traiter

(*g*) Pag. 429 & 430.
(*h*) *Ibidem.*
(*i*) Add. d. E.
(*k*) Pag. 433.

SPILBERGEN. 1602.

ter d'une affaire si importante avec les Etats Généraux & le Prince. Enfin il le combla d'honneurs & de présens; de-sorte qu'il y avoit lieu d'espérer, suivant l'observation de l'Auteur du Journal, qu'il demeureroit ferme dans les intérêts des Hollandois, & que son aversion pour les Portugais ne feroit qu'augmenter (*l*).

Comment ce Prince étoit monté sur le Trône.

CE Monarque se nommoit, en langage Chingulais, *Fimala-darma-suria-ada*. Il avoit délivré, par sa valeur, le Royaume de Candy de la domination des Portugais. Spilbergen se fit instruire des circonstances de cette révolution (*m*). L'Isle de Ceylan étoit divisée en plusieurs Royaumes. *Maragagu*, Roi d'une partie de l'Isle, dont la Capitale se nommoit *Setavacca*, fût trahi par un de ses bâtards, qui eût l'audace de l'assassiner & de s'élever sur son Trône. Cet Usurpateur, nommé *Darma* ou *Derma*, se déclara contre les Portugais, qui avoient leurs établissemens sur les Côtes de l'Isle, & ne leur laissa que les deux Places de *Colombo* & de *Manar*. Mais s'étant rendu odieux aux Habitans de Candy, Royaume fort puissant qui occupe le centre de l'Isle, il eût à soûtenir contr'eux de longues guerres, dans lesquelles ils appellèrent les Portugais à leur secours. Elles se terminèrent par la mort de Derma, qui fût empoisonné.

LES Portugais avoient profité de cette division des Insulaires, pour s'ouvrir un chemin libre dans l'Isle de Ceylan; & par leur alliance avec le Royaume de Candy, ils étoient parvenus à s'en rendre les maîtres. Ils y avoient fait bâtir des Forteresses, dans lesquelles ils étoient bien établis. La plûpart s'étoient mariés avec des femmes du Pays, & l'on en voyoit encore subsister plusieurs races. Le Roi de Candy n'ayant pas d'autre enfant qu'une fille, ils avoient conduit cette jeune Princesse à Manar, où ils l'avoient fait baptiser sous le nom de *Dona Catharina*. D'un autre côté, ils avoient mené à Colombo, un jeune Prince nommé *Fimala-darma-furia-ada*, fils du grand Modeliar, & l'ayant disposé aussi à recevoir le Baptéme, ils lui avoient donné le nom de *Dom Juan d'Autriche*. Ce jeune-homme étoit passé ensuite à Goa, où il avoit achevé de recevoir une noble éducation. Son esprit & son courage s'étoient formés si avantageusement, que les Portugais le croyant affectionné à leurs intérêts, l'avoient rappellé à Ceylan pour le faire succéder à la dignité de son père, qui étoit la première du Royaume.

Il avoit été baptisé sous le nom de Dom Juan d'Autriche.

Il fait massacrer tous les Portugais.

IL y gouverna long-tems sous le Roi, avec une habileté qui le rendit maître de toutes les affaires; & sans inspirer la moindre défiance à ses protecteurs, il gagna le cœur des Troupes & se rendit cher à la Nation. Mais aussi-tôt que le Roi fût mort, il profita du pouvoir qui étoit entre ses mains, pour monter sur le Trône. Les Portugais parûrent condamner son entreprise. Cette incertitude l'offensa. Il fit massacrer tous ceux qui se trouvoient dans le Royaume de Candy; & ne se proposant plus de composition avec eux, il déclara la guerre à toute leur Nation (*n*).

Il défait une Armée Portugaise.

ILS armèrent puissamment à Goa & dans les autres Pays de leur obéïssance. Leur Flotte mit à la voile sous le commandement de *Pedro Lopez de Souza*, qui ayant pris la Princesse Catherine à Manar, marcha vers Candy pour l'élever sur le Trône de son père. Il devoit l'épouser après cette expé-

(*l*) Pag. 434. (*m*) Pag. 438. & suiv. (*n*) Pag. 448 & suiv.

Spilbergen. 1602.

pédition, & jouïr avec elle des droits de la Couronne. Dom Juan parût reculer devant lui, & ne lui disputa pas même l'entrée de la Ville Capitale. Mais s'étant posté dans les bois, il lui coupa les vivres, il défit tous les Portugais qui ôférent sortir de Candy, il fit massacrer ceux qu'on trouva dans les chemins écartés; enfin il mit Souza dans la nécessité de quitter la Ville pour lui livrer bataille. Elle se donna un Dimanche de l'année 1590. La valeur fût égale dans les deux Partis. Le Général Portugais avoit de bonnes Troupes, & les Chingulais qui combattoient pour Dom Juan, lui étoient affectionnés. L'Amant de la Princesse Catherine avoit quarante grands éléphans, dressés à la guerre. Mais tous ces avantages ne le sauvérent pas de la furie de Dom Juan, qui remporta la victoire. Souza fût tué, tous les éléphans fûrent pris, & quantité de Portugais tombérent dans l'esclavage. Cette grande journée ayant affermi Dom Juan sur le Trône, il épousa la Princesse Catherine, & c'étoit d'elle qu'il avoit eû les deux enfans que Spilbergen eût l'honneur de saluer.

Fruits qu'il tire de sa victoire.

Le reste des Portugais se déroba par la fuite, & trouva un azile dans les murs de Colombo. Toutes leurs Forteresses fûrent ruinées. Dom Juan, demeuré paisible possesseur du Trône, fit bâtir à Candy un magnifique Palais, & quantité de Tours, de Pagodes & d'autres Edifices, auxquels il employa les Portugais qu'il avoit faits prisonniers. De ce nombre étoient ceux à qui Spilbergen avoit vû les oreilles coupées, & qui conservoient cette marque humiliante de leur défaite & de leur servitude.

Autre défaite des Portugais.

Pendant les trois ou quatre années qui suivirent cet événement, Dom Jérôme *Oviedo* tenta plusieurs fois de rétablir sa Nation dans le Royaume de Candy. Ses efforts ayant été repoussés, il les renouvella plus ardemment que jamais, avec un grand nombre de *Cavalleros Fidalgos* de Goa, qui ne se promettoient pas moins de la conquête entière de l'Isle. Cette nouvelle Armée pénétra jusqu'à *Ballene*, lieu même où la première avoit été défaite, Dom Juan y vint aussi camper. On y livra une seconde bataille, qui ne fût pas moins opiniâtre & moins sanglante. Mais Oviedo eût l'adresse de tenir ses Troupes fort serrées & de faire sa retraite en bon ordre. Il fût poursuivi l'espace de cinq jours; & s'il eût le chagrin d'avoir été vaincu, il emporta l'honneur d'avoir conservé une partie de son Armée, & de n'y pas compter plus de morts que Dom Juan n'en eût dans la sienne.

Etat où ils étoient réduits.

Depuis ce combat, les Portugais n'avoient plus mis de Troupes en campagne. Ils se contentoient de quelques courses, qu'il faisoient faire à leurs garnisons. Mais ils employoient toutes sortes de ruses pour surprendre ou pour corrompre les Commandans des Forteresses du Roi, dont la plûpart étoient peu éloignées des leurs. Dom Juan, de son côté, n'épargnoit rien pour se saisir des Places qu'ils avoient conservées. Emanuel Dios, qui étoit alors son grand Modeliar, ne devoit cette importante dignité qu'aux services qu'il lui avoit rendus contre sa propre Nation (*o*). Au mois de

(*o*) Ce Renégat qui avoit été fait prisonnier par les Chingulais, ayant trouvé le moyen de s'évader, alla offrir ses services à Oviedo pour assassiner le Roi de Candy. Il fit voir tant de facilités à l'exécution de ce dessein, que le Gouverneur Portugais ne balança pas un moment de lui donner tout ce qu'il demandoit. Outre une grosse som-

Spilbergen. 1602.

de Juin 1602, c'eſt-à-dire, pendant le ſéjour même que Spilbergen fit dans l'Iſle, il ſurprit un Fort commandé par Dom Simon *Correro*, dont il paſſa la garniſon au fil de l'épée. C'étoit dans ces conjonctures que Spilbergen venoit offrir au Roi de Candy le ſecours des Hollandois, pour achever la ruine de ſes ennemis; avec cette circonſtance extrêmement ſingulière, qu'il ignoroit l'état de l'Iſle juſqu'à n'avoir dû la connoiſſance du Royaume de Candy qu'au hazard (*p*).

Heureuſe idée des Hollandois.

Ils laiſſent deux Muſiciens au Roi.

Avant ſon départ, le Roi lui demanda quelques-uns de ſes Muſiciens. Il ſaiſit ardemment cette occaſion de laiſſer quelqu'un à Candy, pour entretenir la Cour dans la bonne diſpoſition qu'il y avoit fait naître pour la Nation Hollandoiſe. Il donna au Roi deux hommes, qui ſe nommoient Hans *Rempel* & Eraſme *Martsberg*. Ce Prince ſe fit donner ſur le champ, une leçon de leurs Inſtrumens, & fit l'honneur à Martsberg de l'élever à la qualité de ſon Sécretaire (*q*).

Le Général ayant pris congé de la Cour, on lui fournit des éléphans pour retourner juſqu'à la Mer, & le Roi lui envoya pluſieurs *Segonſios*, comme un gage de la fidélité de ſes promeſſes. Pendant vingt-deux jours, qui fûrent la durée de ſon Voyage, il fût défrayé avec tant de libéralité & d'attention, qu'il ne lui en coûta que ſes préſens.

Les Hollandois ſe diſpoſèrent à lever l'ancre pour profiter de la mouſſon de l'Eſt, qu'on attendoit le dernier d'Août. Ils reçûrent à bord la viſite d'Emanuel Dios, grand Modeliar, qui venoit confirmer toutes les promeſſes du Roi, & les aider à trouver quelque bon mouillage pour leurs Flottes. Ce Miniſtre étoit encore au rivage, lorſqu'on découvrit une voile au large. Spilbergen fit armer auſſi-tôt ſa Chaloupe, avec ordre de joindre ce Batiment. C'étoit une Galiote neuve & d'une belle fabrique, du port d'environ quatre-vingt tonneaux, montée de quarante-ſix hommes d'équipage, tant Portugais qu'Indiens, & de quelques petits canons, avec deux pierriers & d'autres armes. Quoique dans cet état elle fût capable d'une belle défenſe, elle ſe laiſſa prendre par la Chaloupe, qui n'étoit montée que de quatorze hommes. Elle n'étoit chargée que d'aréca, marchandiſe peu précieuſe pour les Hollandois. Le Capitaine ſe nommoit *Antonio de Coſta Montero*. Emanuel Dios fût témoin de cette action. On lui fit préſent d'une partie des armes Portugaiſes. Le corps de la Galère & ſa cargai-

Spilbergen prend une Galiote Portugaiſe.

Uſage qu'il fait de ſa priſe.

me d'argent qui lui fût comptée d'avance, on lui promit encore de le faire Roi de Candy, s'il réüſſiſſoit dans ſon entrepriſe. En même tems, trois Capitaines Portugais accompagnés de deux hommes, qui devoient lui prêter la main, paſſèrent comme transfuges du côté des Chingulais. Pour mieux s'aſſûrer des Conſpirateurs, Oviedo les avoit tous fait jurer ſur la Croix. Après cet acte ſolemnel, Dios partit pour Candy où au lieu de ſolliciter de l'emploi en faveur de ſes Compagnons, il découvrit au Roi ce qui ſe tramoit contre ſa vie. Les cinq Portugais fûrent arrêtés, & ſans un de leurs Domeſtiques Chingulais, qui courût avertir d'autres Portugais qu'on avoit poſtés dans un bois pour s'emparer du Fort de *Ballene* dès que le Roi feroit mort, on les auroit tous ſaiſis. Les Conjurés, qui ont fini leurs jours dans les fers, étoient armés de *Tranſchados* ou coutelas du Japon, dont le Roi fit préſent d'un au Général Hollandois, en lui racontant lui-même cette avanture. Add. & R. d. E.

(*p*) Voyez ci-deſſus. On arrivera par degrés, dans les Relations ſuivantes, à l'établiſſement des Hollandois dans cette Iſle.

(*q*) Pag. 454.

gaiſon fûrent donnés au Roi, qui reçût ce préſent avec d'autant plus de ſatisfaction, qu'il ne pouvoit plus lui reſter aucun doute que les Hollandois ne fûſſent ennemis du Portugal. L'unique avantage que Spilbergen tira de cette priſe & de quelques autres, fût de prendre ſur la Flotte, une partie des hommes, qui s'engagèrent volontairement à ſon ſervice. Des autres, il en donna quelques-uns au Roi de Candy, & le reſte ayant été jetté à la Mer, ceux qui ſçavoient nâger arrivèrent facilement au rivage (r).

SPILBERGEN. 1602.

Les Hollandois quittent Ceylan & ſe rendent à Achin.

LA Flotte Hollandoiſe remit à la voile le 3 de Septembre, pour faire route vers Achin. Elle y arriva le 16 du même mois. [L'Amiral fût agréablement ſurpris d'y trouver la Pinaſſe l'*Agneau*, qui s'étoit ſéparée de lui pendant la nuit à la hauteur des Iſles de Comorre. Le Capitaine Specx qui commandoit ce Bâtiment, ne voyant plus aucune eſpérance de rejoindre les deux autres Vaiſſeaux, étoit paſſé avec tout ſon équipage, au ſervice de quelques Navires Anglois ſous les ordres du Général *Lincester* (s) qui leur avoit fait des conditions fort avantageuſes; mais l'effet de cette convention fût arrêté par l'arrivée de Spilbergen (t).] Les Anglois invitèrent cet Amiral à ſe joindre à eux pour aller croiſer ſur une Caraque Portugaiſe nommée le *S. Thomas*, qui devoit ſe rendre à Malaca. Il promit de les accompagner avec ſon ſeul Vaiſſeau. Mais étant chargé d'une Lettre du Prince Maurice pour le Roi d'Achin, avec lequel il étoit important de réconcilier la Nation Hollandoiſe, il deſcendit à terre dans cette vûe. Les Zélandois qui étoient encore à Achin, le reçûrent avec beaucoup de careſſes (v). Il obtint la permiſſion d'aller au Palais, où il préſenta ſa Lettre. Elle contenoit une prière que le Prince Maurice faiſoit au Roi, d'accorder ſa faveur & la liberté du Commerce aux Hollandois. Spilbergen, après avoir fait ſes préſens au Roi, le ſupplia de conſiderer les pertes que divers Navires Hollandois (x) avoient eſſuyées dans ſes Etats, & de leur accorder quelque dédommagement. Cette demande étoit appuyée de la préſence de *Guion le Fort*, qui avoit été témoin oculaire de leurs diſgraces, & qui avoit été expoſé à perdre la vie, comme le Général *Houtman* & Thomas *Coymans* l'avoient perdue. Le Roi répondit qu'il avoit fait punir les coupables; que ces déſordes étoient arrivés ſans ſa participation, & que les Hollandois ne devoient les attribuer qu'à l'ancien Sabandar, qui avoit péri lui-même dans l'action; qu'il n'avoit pas épargné ſon propre fils, actuellement Roi de Pedir, & qu'il l'avoit condamné à l'exil pour ne s'être pas oppoſé à la naiſſance des troubles. Il ajoûta que ſi l'on en connoiſſoit d'autres qui eûſſent participé à cette malheureuſe affaire, il étoit encore prêt à les punir. Après ces vaines excuſes, il ſe crût diſpenſé de la réparation qu'on lui demandoit.

Repréſentations de Spilbergen au Roi d'Achin.

Mais

(r) Pag. 437 & précédentes. On renvoye le Lecteur à la Relation de Knox, pour ce qui regarde l'Iſle de Ceylan, & à la fin de celle-ci pour la tragique avanture des Hollandois.

(s) Le nom de cet Anglois étoit *James Lancaster*. Voyez ſa Relation au ſecond Tome de ce Recueil.

(t) Add. d. E.

(v) Ce n'étoient pas les priſonniers dont il a été fait mention dans quelques Relations précédentes; mais d'autres Zélandois, qui étoient revenus à Achin, où ils étoient reſtés par ordre des Intéreſſés leurs Maîtres, & où ils avoient une Maiſon pour faire leur Commerce. R. d. E.

(x) Les Vaiſſeaux le *Lion* & la *Lionne* ſeulement; comme porte l'Original; car les autres ne regardoient pas les Aſſociés de Zélande. R. d. E.

SPILBERGEN. 1602.

Mais Spilbergen & ses gens furent bien traités, & la plus grande partie des Seigneurs alla manger avec eux pour leur faire honneur. Comme ils aiment beaucoup à boire, ils y excitérent aussi les Hollandois. Ce festin fût accompagné de plusieurs sortes de divertissemens. Les femmes du Roi, magnifiquement vetues & couvertes de pierreries, y vinrent chanter, danser & jouer de divers Instrumens (y).

Il part avec des Anglois pour attaquer une Caraque Portugaise.

SPILBERGEN étant parti le 21, avec les Anglois, laissa au Port d'Achin Guion le Fort (z) & Specx, pour l'emplette du poivre. La Flotte Angloise, composée de trois Vaisseaux & du sien, se rendit d'abord aux Isles de *Queda*, nommées autrement *Pulo-punaon*. Le premier d'Octobre, elle se trouva prés d'une petite Isle, qui se nomme *Gerre*, où elle se mit à croiser pour découvrir la Caraque le *S. Thomas*. Elle s'avança jusqu'à la Côte de Malaca, où elle rencontra le 11, un petit Bâtiment, qui fût pris pour une barque Portugaise & enlevé à ce titre; mais c'étoit une Pirogue de Jor, dont les Habitans étoient en guerre avec ceux d'Achin & les désoloient par leurs pyrateries. Cet exemple ne fit qu'animer Lincester & Spilbergen contre les Portugais. Ils découvrirent le 13, une autre voile, qu'ils s'efforcérent de joindre; & dans la crainte qu'elle ne leur échappât, les quatre Vaisseaux s'étendirent dans le Détroit, pour s'entr'avertir par des signaux (a).

Combat nocturne.

LA nuit étant devenue fort obscure, Spilbergen envoya sa Chaloupe bien armée à la suite du Vaisseau qu'on chassoit, avec ordre de ne pas l'abandonner jusqu'au jour; & si l'équipage étranger demandoit quels étoient les Navires qu'il avoit vûs, de répondre que c'étoit l'*Armade* de Malaca, commandée par Dom André de Furtado, qui croisoit ordinairement dans les parages de Malaca, de la Sonde & des Moluques, pour ruiner le Commerce des autres Nations (b). Pendant que la Chaloupe faisoit voile, la Caraque, car c'étoit elle, se trouva fort proche du Vaisseau Hollandois. Elle tira la premiére, tandis que ses ennemis faisoient des signaux pour se rejoindre. Enfin Spilbergen & *Middleton* (c), Capitaine d'un Vaisseau Anglois, lui envoyérent leurs bordées. Elle répondit de son gros canon & de sa mousqueterie. Mais l'obscurité empêchoit que de part & d'autre on ne se fit beaucoup de mal. La Caraque essuya ainsi pendant deux heures le feu des deux Vaisseaux, sans que le sien parût se rallentir. Tous ses ennemis s'étant rassemblés, l'action devint beaucoup plus vive, quoiqu'ils ne fûssent pas sans inquiétude pour eux-mêmes, parce que dans les ténébres ils craignoient de tirer les uns sur les autres. Cependant la fortune les servit si bien, qu'après avoir continué heureusement leur manœuvre pendant toute la nuit, ils s'appercûrent le matin, que la Caraque étoit fort désemparée. Elle fût poussée dans le Détroit, proche des Isles *Darri*. Les Portugais ayant eû quanti-

La Caraque est prise.

(y) Pag. 459 & 460.

(z) Comme on ne parle plus ici de ce Vice-Amiral, dont il a été si souvent fait mention, nous ajoûterons qu'il mourût le 7 Mars de l'année suivante; mais dégradé à cause d'une conspiration à laquelle il avoit eû part contre le Général, dont la prudence lui en fit prévenir l'effet. R. d. E.

(a) Pag. 461 & suiv.

(b) Le même qui avoit été battu prés de Bantam par Wolphart *Harmansen*. Voyez ci-dessus.

(c) Jean *Middleton* Capitaine du *Hector* dans la Flotte de l'Amiral *Lincester*. R. de l'A. *A*.

tité de gens tués & commençant à faire eau de toutes parts, amenèrent leur pavillon. Leur Capitaine passa tristement à bord de l'Amiral Lineester. On lui promit la vie & de lui rendre son Vaisseau *lege*, après en avoir pris la cargaison.

Spilbergen. 1602.

Les principaux Portugais fûrent distribués sur les Vaisseaux de leurs ennemis. La plûpart étoient des personnes riches & de considération, vêtus de velours & des plus belles étoffes de soye. Ils fûrent traités civilement. Spilbergen & Middleton avoient été chargés du soin des prisonniers & de l'inspection sur les effets. Ils eûrent besoin de huit jours entiers pour enlever la cargaison. Elle consistoit en neuf cens soixante balles, quatre-vingt caisses & quarante canastres de toutes sortes de belles toiles, quantité d'habits & d'armes, diverses sortes de raretés précieuses & beaucoup de vivres. On ne prit point ce qui parût de peu d'importance, ni même le riz, le beurre & l'huile, qui auroient occupé trop d'espace sur les quatre Vaisseaux. Le port de la Caraque étoit de quatorze cens tonneaux. Plus de six cens Portugais, Métifs, Esclaves & autres dont elle étoit montée, avec quelques femmes & quelques enfans, fûrent renvoyés libres (*d*).

Sa cargaison.

Spilbergen eût divers entretiens avec le Capitaine & leurs principaux prisonniers. Ils lui demandèrent pourquoi les Hollandois venoient chercher de si loin à trafiquer? „ C'est, leur répondit Spilbergen, parce que le Roi de „ Castille & de Portugal ne cesse pas de nous faire des injustices, & qu'il „ nous empêche de négocier dans ses Royaumes. Il nous met dans la né- „ cessité de tourner nôtre Commerce vers l'Amérique & les Indes Orientales. „ Nous espérons d'obtenir bien-tôt la liberté d'aller à la Chine. Nos Vais- „ seaux ont déjà visité le Détroit de Magellan, la Mer du Sud & les Phi- „ lippines. Ils ont été à Patane, & se louent de l'accueil qu'ils y ont re- „ çû. Nous avons envoyé, sur un Bâtiment Turc, des Commis à Guza- „ rate & à Cambaye". Ces images de prospérité causèrent un chagrin mortel aux Portugais. Mais lorsqu'ils eûrent appris que Spilbergen venoit de Ceylan & qu'il avoit fait alliance avec le Roi de Candy, ils regardèrent cet incident, comme un présage funeste, qui annonçoit quantité d'autres malheurs à leurs établissemens (*e*).

Entretiens de Spilbergen avec les Portugais.

La Flotte victorieuse retourna au Port d'Achin, où les Commis Anglois & Hollandois avoient été moins heureux dans leur Commerce. Ils s'y étoient procuré peu de poivre. La Bardelière (*f*), qui se trouvoit dans le même Port, n'avoit pas mieux réüssi. Les Anglois, rebutés d'un si mauvais succès, prirent la résolution d'abandonner une maison qu'ils avoient bâtie dans la Ville d'Achin & de se préparer au départ. Spilbergen se hâta de lever l'ancre, & reprit en apparence la route de l'Europe. Mais après s'être avancé jusqu'aux Isles de Nicobar, où il sejourna pendant quelques jours, il prit le parti de retourner à Achin, dans l'espérance que les Anglois & les François en étant partis, il y trouveroit le poivre à meilleur marché. Il y arriva le 25 de Décembre (*g*).

Départ simulé des Hollandois.

Ils retournent à Achin.

Le

(*d*) Pag. 464 & suiv.
(*e*) Pag. 465 & 466.
(*f*) Commandant des deux Vaisseaux de S. Malo que les Hollandois avoient déja rencontrés & sur l'un desquels étoit Pyrard, dont on a vû la Relation.
(*g*) Pag. 468.

SPILBERGEN. 1603.

Adresse de Spilbergen pour obtenir les faveurs du Roi d'Achin.

Le Roi, informé de son retour, lui envoya des rafraîchissemens à bord & le fit inviter à descendre. Ces témoignages d'affection achevèrent de déterminer les Hollandois à recommencer le Commerce. Spilbergen s'étant rendu à la Cour le premier de Janvier 1603, fit présent au Roi d'une pièce de canon de fonte, & de quantité d'armes qui lui étoient restées de la dépouille des Portugais. Comme il n'avoit pas eû une partie moins considérable des toiles, son adresse le fit profiter de la bonne volonté de ce Prince pour s'en défaire avantageusement. Il lui représenta que l'objet de son Voyage n'avoit pas été le Commerce; qu'il étoit venu aux Indes en qualité d'Ambassadeur du Prince Maurice, & que cette raison l'avoit empêché de se pourvoir d'argent pour acheter du poivre; que cependant le hazard ayant fait tomber entre ses mains diverses toiles des Indes, il souhaitoit que le Roi les voulût prendre en payement pour deux cens barres de poivre qu'il seroit bien aise de charger. Le Roi lui accorda sa demande, à condition qu'il fit deux mois de séjour dans son Port. Quelques jours après, il eût le malheur de perdre une Chaloupe chargée de poivre, qui fût coulée à fond par la force des brisans. Neuf Hollandois y périrent, & les autres ne dûrent leur salut qu'au secours du Ciel. Quelques-uns ne reparûrent qu'après avoir passé plusieurs jours dans les Isles désertes de *Gomerspoul*, où ils avoient été jettés par les flots, & où ils n'avoient vécu que d'herbes & de feuilles d'arbres (*b*).

Perte d'une Chaloupe.

Le 17 du même mois, on vît entrer dans la rade d'Achin, deux Vaisseaux Zélandois, nommés le *Flessingue* & le *Der Goes*, qui venoient de Matecalo dans l'Isle de Ceylan, où ils avoient laissé le *Zirczée*, autre Navire de Zélande, dont le Commis, *Sebald de Weert*, étoit allé à la Cour de Candy: Ces deux Vaisseaux apprirent à Spilbergen, l'heureuse nouvelle de l'union des deux Compagnies Hollandoises, qui fût célébrée par tous les Hollandois avec de grands témoignages de joye. Le Roi logea Spilbergen dans la maison que les Anglois avoient abandonnée. Elle étoit bâtie de belles pierres blanches, avec beaucoup de précaution contre le feu, & composée de plusieurs appartemens qui environnoient une belle cour quarrée. Les Hollandois firent mettre aussi-tôt sur la porte les armes du Prince Maurice (*i*).

Union des deux Compagnies de Hollande.

Mais leur satisfaction augmenta beaucoup par l'arrivée de Sebald de Weert, qui revenoit de Ceylan comblé des faveurs du Roi de Candy. Trois autres Vaisseaux de la Compagnie, qui mouillèrent un mois après dans la rade, lui apportèrent une Commission qui l'établissoit Vice-Amiral de la Flotte que Wybrand van Warwick avoit amenée dans les Indes Orientales. Cette disposition parût d'autant plus avantageuse, qu'il s'étoit déjà élevé quelque dispute entre les Capitaines des Vaisseaux qui étoient dans le Port d'Achin. Le changement qui étoit arrivé dans la Compagnie, semblant annuller les anciens droits, ils se prétendoient égaux & chacun affectoit de ne plus reconnoître son Supérieur; au-lieu que par la Commission de Sebald de Weert, ils se trouvèrent tous réünis sous son autorité. Ce Vice-Amiral, après avoir établi une forme solide à Achin dans les affaires de la Compagnie, ne

(*b*) Pag. 470. (*i*) Pag. 471.

Spilbergen 1603.

ne pensa plus qu'à retourner dans l'Isle de Ceylan, avec une Flotte de sept Vaisseaux, dont il se promettoit des effets extraordinaires pour les vûes qu'il y avoit formées dans son premier Voyage (*k*).

Spilbergen se rend à Bantam.

Portugais humiliés.

Spilbergen, que d'autres ordres rappelloient en Europe & qui étoit d'ailleurs assez satisfait de sa cargaison, partit de son côté pour Bantam après avoir vendu son second Vaisseau aux Compagnies réünies. Il eût avant son départ, le plaisir de voir plusieurs Portugais humiliés jusqu'à lui demander des passeports, qu'il affecta de leur faire payer assez cher. „ Ainsi, „ remarque l'Auteur du Journal, la fierté Portugaise qui nous avoit fait „ tant de bravades dans les Indes Orientales, se vît abbaissée jusqu'à recon- „ noître le besoin qu'elle avoit de nôtre protection. La prise de la Caraque „ & d'autres avantages que nous avions remportés sur eux, leur avoient cau- „ sé tant d'épouvante, qu'ils aimèrent mieux se réduire à cette démarche, „ que de se voir exposés au même traitement". Spilbergen trouva dans la rade de Java, Wybrand van Warwick, avec neuf Vaisseaux des Compagnies réünies. La nouvelle de cette union, qui fût bien-tôt répandue dans toutes les Indes, fit prendre une autre face au Commerce, en augmentant de toutes parts la réputation & le crédit des Hollandois. *Heemskerk*, Amiral d'une autre Flotte, qui croisoit depuis quelque-tems dans les parages de Johor, entra comme en triomphe à Bantam avec une grande Caraque qu'il avoit enlevée aux Portugais. Elle s'étoit bien défendue; mais le nom Hollandois avoit commencé à prendre l'ascendant. Sa cargaison étoit du cuivre, du métal, de l'alun, quantité de *Lignum-olium* & de racines de *Sina*, quantité d'étoffes de soye, une partie d'or en barre, & tant de raretés d'un grand prix, que sans compter le pillage, ce butin fût estimé à sept millions de livres. Cet avantage, qui poussa la joye des Hollandois jusqu'au transport, fût accompagné de deux autres, auxquels ils ne fûrent pas moins sensibles. Les Anglois enlevèrent aussi une Caraque Portugaise aux environs de Sainte Hélene, & les Zélandois en prirent une autre vers la Rivière de *Lixis* (*l*).

Prospérité des Hollandois.

Elle est troublée par un tragique accident.

Cependant ces prospérités fûrent troublées le 13 d'Août, par les tristes nouvelles que le Vaisseau *Der Goes* apporta de Ceylan. *Jansz Sout*, qui le commandoit, étant venu mouiller à Bantam, raconta que le Vice-Amiral Sebald de Weert, avoit été tué avec cinquante-trois de ses gens près de Matecalo. Spilbergen plus frappé qu'un autre de ce fatal événement, parce qu'il n'avoit reçû du Roi de Candy que des présens & des caresses, interrogea successivement diverses personnes de l'équipage, pour en éclaircir toutes les circonstances. La plûpart étoient incertains de la cause; mais ils s'imaginoient que l'infortune du Vice-Amiral étoit venue d'avoir relâché quatre Bâtimens Portugais qu'il avoit pris, & d'avoir refusé à Emanuel Dios, quelques prisonniers qu'il lui avoit demandés de la part du Roi (*m*). Ce Prince jaloux & défiant avoit crû trouver, dans la conduite de de Weert, une

(*k*) Pag. 472 & suiv. De Weert couroit à sa perte.

(*l*) Pag. 482 & précédentes.

(*m*) On a vû dans la Relation de Pyrard, un autre récit de cet événement, qui est un peu différent dans les circonstances. Mais Pyrard étoit alors aux Portugais, & cette raison explique seule pourquoi les deux récits ne se ressemblent pas. On peut les comparer.

SPILBERGEN. 1603.

Le Vice Amiral de Weert est assassiné avec cinquante-trois hommes dans l'Isle de Ceylan.

une preuve que les Hollandois n'étoient pas aussi mal avec les Portugais qu'ils affectoient de le paroître, & s'étoit persuadé sur ce fondement, qu'ils cherchoient à le trahir. Il n'en étoit pas moins venu de Candy à Matecalo, mais sous un faux semblant d'amitié qui ne servoit que de voile à des projets de vengeance. Le Vice-Amiral étant descendu au rivage avec trois cens hommes, pour lui faire honneur, il lui avoit témoigné que ce grand nombre lui déplaisoit, & qu'il vouloit moins de tumulte pour le dessein qu'il avoit de s'entretenir librement avec lui. De Weert avoit renvoyé ses gens à bord, & n'avoit retenu que ses Commis, ses Trompettes & d'autres domestiques. Erasme *Martsberg*, ce meme Musicien que Spilbergen avoit laissé à Candy & qui sçavoit déja la langue Chingulaise, étant venu avec le Roi pour lui servir d'Interprete, avoit conseille au Vice-Amiral, de la part de ce Prince, de conduire sa Flotte à Point de Galle, où les Troupes de Candy devoient se rendre par terre, pour attaquer cette Place, & le Vice-Amiral y avoit consenti. Mais il avoit prié le Roi de lui faire auparavant l'honneur de venir à son bord. Ce Prince s'en étoit excusé avec quelques apparences de soupçon; sur quoi le Vice-Amiral lui avoit fait dire, que s'il ne vouloit pas venir à bord, la Flotte n'iroit pas à Point de Galle. Le Roi irrité n'avoit répondu que par cet ordre terrible, *Matta ejlo can* (*n*); & ses gardes avoient fait aussi-tôt main basse sur le Vice-Amiral & ses gens (*o*).

Regrets de Spilbergen sur ce massacre.

SPILBERGEN trouva un double sujet de douleur dans la perte de tant de braves Hollandois, & dans la ruine de son ouvrage & de ses espérances. Il étoit chargé des lettres du Roi de Candy aux Etats Généraux & au Prince d'Orange, pour leur demander du secours contre les Portugais; & n'ayant rien observé qui n'eût été propre à lui persuader que ce Prince les haïssoit mortellement, il ne pouvoit attribuer le changement de ses dispositions qu'à l'imprudence du Vice-Amiral. Mais n'ayant reçû la nouvelle de cet événement

(*n*) Pag. 485 & 486.

(*o*) De tous les différens sentimens qui sont rapportés dans les deux Relations de Spilbergen, & de van Warwick, celui qui est le plus généralement reçû, rejette la véritable cause de la mort de de Weert, sur le refus qu'il fit d'attaquer les Portugais. Cependant *Baldeus* en donne une autre raison, dans sa *Description de Ceylan*. Chap. 7. Il prétend que le Vice-Amiral ne périt que pour s'être servi de quelques expressions indécentes. Cet Auteur rapporte que *Dom Juan* ayant dit qu'il vouloit aller faire une visite à l'Impératrice, qui étoit seule à Candy, & qu'il reviendroit ensuite avec toutes ses forces, pour pousser le Siége, de Weert, qui étoit échauffé par les liqueurs fortes qu'il avoit bûes, lui répondit, qu'il ne croyoit pas que l'Impératrice s'inquiétât beaucoup pour l'amour d'un seul homme: & que pour lui il ne se mettroit en mouvement qu'après que l'Empereur lui auroit fait l'honneur de visiter son Vaisseau. Dom Juan irrité par des paroles si insultantes, sortit de la chambre en disant, *qu'on mette ce Chien aux fers*. Là-dessus quatre Officiers s'avancérent pour saisir le Vice Amiral, qui les voyant venir à lui, tira son épée, en criant au secours. Mais en même tems un de ceux qui étoient présens, le saisit par derriére & lui fendit la tête.

Le Roi fût fort fâché en apprenant que de Weert avoit été tué; mais sur ce qu'on lui dit, qu'il avoit fait résistance, *il a reçû*, répondit-il, *ce qu'il méritoit; qu'on en fasse autant à tous ceux de sa suite*. Cet ordre fût exécuté sur le champ, & tous les Hollandois fûrent mis à mort, à l'exception d'un jeune garçon qu'on épargna, & d'un petit nombre d'autres qui se sauvérent à la nâge, dans leurs Vaisseaux. Au reste ce Vice-Amiral est le même Sebald de Weert qui dans un Voyage précédent, avoit donné son nom à trois petites Isles situées vers le Détroit de Magellan. R. de l'A.

nement que par un Vaiſſeau détaché de la Flotte de de Weert, il ne fût pas informé que la paix étoit déjà concluë entre les Hollandois & le Roi de Candy, ou du moins que *Pieterſz d'Enchuyſe*, qui avoit pris le commandement de la Flotte après la mort de de Weert, avoit prêté l'oreille aux juſtifications du Roi, & n'étoit parti de Ceylan qu'après avoir jetté les fondemens d'une parfaite reconciliation. Le lendemain même du maſſacre, qui étoit le 16 de Juin, un Envoyé du Roi s'étoit rendu à bord avec une lettre de ce Prince (*p*), par laquelle il redemandoit l'amitié des Hollandois, atteſtant Dieu, & jurant par lui-même, qu'il ne s'étoit laiſſé emporter à ſon reſſentiment contre de Weert, qu'après avoir eû lieu de ſe perſuader qu'il étoit trompé, ou, ſi l'on vouloit, par un funeſte mal-entendu dont il avoit beaucoup de regret; qu'il promettoit à l'avenir de ſe fier ſans réſerve aux Hollandois; qu'il les prioit de lui envoyer quelqu'un avec lequel il pût traiter; enfin qu'il étoit prêt à leur livrer tout le poivre & toute la canelle qui étoient dans ſes Etats, & toûjours diſpoſé à recevoir les ſecours qu'ils lui avoient promis contre les Portugais. Après de longues réflexions ſur cette lettre, le nouveau Vice-Amiral avoit jugé que l'intérêt de la Compagnie l'obligeoit d'entrer en négociation. Il avoit envoyé un de ſes gens à la Cour de Candy; & s'il ne s'étoit pas livré avec une entière confiance aux promeſſes du Roi, il n'avoit du moins quitté l'Iſle qu'avec des ménagemens qui en laiſſoient l'entrée libre aux Flottes Hollandoiſes (*q*). On verra dans la ſuite, quels fûrent les fruits de cette ſage politique.

Le Roi de Candy cherche à ſe réconcilier avec les Hollandois.

Spilbergen, n'étant plus arrêté que par quelques arrangemens de Commerce avec l'Amiral Warwick, partit de Bantam le 30 d'Août, après les avoir heureuſement terminés; & vint mouiller devant Fleſſingue avec une riche cargaiſon, le 24 de Mai 1604 (*r*).

Retour de Spilbergen en Hollande.

(*p*) Cette Lettre qui ſe trouve dans *Valentyn*, étoit conçûe en ces termes: *Que bebem Vinbo, naon be bon. Deos ba faze Juſticia. Se quiſieres Pas, Pas, ſe quires Guerra Guerra.* Et ſuivant la Traduction litérale. „ Celui qui boit le vin, n'eſt pas bon. Dieu „ a fait Juſtice; Si vous voulez la Paix, la „ Paix, & ſi vous voulez la Guerre, la Guer- „ re". Au-reſte cet Auteur rapporte les mêmes circonſtances qu'on vient de lire, tant dans le Texte que dans la Remarque précédente; mais il fait enviſager comme une des cauſes primitives de ce tragique événement, le ſoupçon que l'Ambaſſadeur du Roi de Candy, qui revenoit d'Achin, avoit fait naître à ce Prince contre les Hollandois, dont il ſe plaignoit beaucoup, & ſur-tout du Vice Amiral qui, diſoit il, l'avoit traité avec de grandes marques de mépris, l'ayant placé au bas-bout de ſa table, tandis que les Portugais en occupoient le haut & paroiſſoient être ſes intimes Amis. Enfin il ne ceſſoit d'avertir le Roi d'être bien ſur ſes gardes; ajoûtant, que les Hollandois l'inviteroient à bord, mais qu'il ne devoit point s'y rendre, parce qu'ils ne cherchoient qu'à s'emparer par trahiſon de ſa perſonne & de ſes Etats. Ce qui arriva enſuite ne ſervit qu'à confirmer ces premières défiances. Dom Juan ne vécût pas longtems après cet événement. Dans les vives douleurs d'une maladie extraordinaire qui l'obligeoit à ſe tenir continuellement dans l'eau froide ſans pouvoir éteindre le feu dont ſes entrailles étoient dévorées, on l'entendoit ſouvent plaindre le ſort des Hollandois qu'il avoit fait mourir ſans ſujet; mais pour Sebald de Weert, il a reçû, diſoit-il, la récompenſe qu'il avoit bien méritée. R. d. E.

(*q*) Ces circonſtances ſe trouvent dans la Relation du premier Voyage de la Compagnie d'Octroi, fait par Warwick, avec un détail qui ne change rien au fond de l'événement.

(*r*) Pag. 490.

WARWICK. 1602.

Voyage de Wybrand van Warwick aux Indes Orientales.

Introduction.

DANS l'état où les Hollandois voyoient déjà leur Commerce, ils comprirent que les plus grands obstacles ne pouvoient venir désormais que d'eux-mêmes, par la division de leurs forces entre deux Compagnies dont les interets étoient différens & nuisoient par conséquent à leurs progrès mutuels. Les Etats Généraux, qui firent cette réflexion, n'ayant point eu de peine à la faire goûter aux Directeurs de l'ancienne & de la nouvelle Compagnie, elle produisit le célèbre Traité d'union dont on a pris soin de rapporter les principaux articles (*a*); & le succès en justifia si-tôt l'idée, que c'est de ce point, comme de leur véritable époque, qu'il faut compter les prospérités de la Hollande, c'est-à-dire, les accroissemens continuels de ses richesses & de ses forces.

Union des deux Compagnies de Hollande.

Flotte digne de cette nouvelle forme.

LES préparatifs de la première Flotte répondirent à de si grandes vûes. Elle fût composée de quatorze Navires & d'un Yacht (*b*), la plûpart de six & de huit cens tonneaux, tous montés d'une bonne artillerie & de plus de mille hommes d'équipages. *Wybrand van Warwick*, qui fût nommé pour la commander avec la qualité d'Amiral, s'étoit déjà distingué par son courage & sa conduite. Quoique dans le nombre de ses Vaisseaux quelques-uns dûssent le quitter, pour différentes destinations dont ils emportoient les ordres, ils devoient reconnoître son autorité lorsqu'ils se trouveroient sous son Pavillon. Il partit du Texel le 17 Juin 1602 (*c*).

Les Hollandois pillent & brûlent l'Isle d'Annobon.

SA route ne pouvoit lui rien offrir de surprenant après avoir traversé plusieurs fois les mêmes Mers. Cependant lorsque la necessité de chercher des rafraichissemens, qu'il n'avoit pas trouvés en assez grande abondance au Cap Lopez (*d*), l'eût conduit à la rade d'Annobon, il ne pût se défendre d'un

(*a*) Voyez l'Introduction au Voyage de Houtman, qui est le premier des Hollandois.

(*b*) Cette Flotte étoit composée des Vaisseaux suivans.

Pour la Chambre d'Amsterdam, *le Maurice*, du port de 800 tonneaux, & qui portoit le Pavillon en qualité d'Amiral: *la Hollande*, du port de 700 tonneaux: *le Nassau*, du port de 680: *le Soleil*, du port de 560: *la Lune*, de 500: *l'Etoile*, de 360, & le Yacht nommé *le Perroquet*, du port de 50.

Pour la Chambre de Delft, il y avoit *la Concorde*, du port de 240 tonneaux.

Pour la Chambre de Zélande, *la Zélande*, du port de 800 tonneaux: *le Flessingue*, de 500, & *l'Oye*, de 280.

Pour la Chambre de Rotterdam, *l'Erasme*, du port de 500 tonneaux, & le *Rotterdam*, du port de 160.

Pour la Chambre d'Enchuise, *le Jardin de Hollande*, du port de 400 tonneaux, & *la Vierge d'Enchuise*, de 350. R. de l'A. *A.*

(*c*) Journal du Voyage pour la Compagnie d'Octrol, *ubi sup.* pag. 499.

(*d*) Le Cap de *Lopo de Gonsalves* gît par les quarante minutes de latitude Sud. Les Hollandois s'étant avancés dans une Chaloupe, jusqu'à six ou sept lieues au Sud, trouvèrent un Village nommé *Montong*, d'où ils se flattoient de tirer des rafraichissemens. Dans cette vûe ils avoient apporté du fer pour troquer. Mais cette marchandise n'y étoit plus estimée, sans doute parce que les autres Vaisseaux Hollandois qui y avoient relâché auparavant, y en avoient beaucoup laissé. Le Roi de ce Village étoit en guerre avec les Habitans de *Rio Gabion*, sur lesquels il avoit remporté une victoire depuis quelques jours. Les Hollandois virent encore dans le Palais du Roi, les têtes de ceux qui avoient été tués. Add. & R. de l'A. *A.*

d'un étonnement égal à son indignation, en apprenant qu'un Vaisseau de sa Flotte, qui avoit abordé le premier avec des propositions de paix & d'amitié, eût été repoussé par les Habitans, & qu'il eût même essuyé un fort grand feu de mousqueterie qui lui avoit blessé un Matelot. Ces Insulaires, toûjours fiers & perfides, quoiqu'humiliés depuis deux ans par l'Amiral Van Neck, prétendoient-ils faire la loi à quatorze Vaisseaux qui ne leur demandoient qu'à prix d'argent, les droits communs de l'hospitalité? Warwick, aussi pressé de sa colère que des besoins de sa Flotte, résolût de leur donner une leçon qu'il leur fût moins aisé d'oublier. Vingt Chaloupes fûrent commandées avec quatre cens hommes pour descendre au rivage. Onze s'avancèrent vers l'Ouest de l'habitation, & les neuf autres prirent à l'Est. Les Habitans ne laissèrent pas d'arborer fièrement le pavillon rouge, & de se couvrir de leurs retranchemens, d'où ils firent feu sur les Hollandois. Mais s'étant bien-tôt apperçûs qu'ils ne pouvoient empêcher le débarquement, ils ne pensèrent qu'à fuir vers les montagnes, où ils avoient transporté tous leurs effets dès le jour précédent. Leur Isle, qui n'a que deux lieues de circuit, leur offre toûjours une retraite inaccessible, dans deux hautes montagnes, qui sont continuellement environnées de nuages. On y voit néanmoins plusieurs belles vallées, fertiles en divers fruits, tels que des bananes, des patates, des oranges, des ananas, des tamarins, des cocos, &c. L'eau y est bonne, quoique difficile à découvrir lorsque la Mer achève de monter ou de descendre. Les Insulaires nourrissent quantité de porcs & de poules, dont ils pourroient faire un trafic avantageux avec les Navires étrangers que le besoin amène sur leur Côte. Mais leur caractère naturel, entretenu par les Portugais qui les gouvernent, ne cesse pas de les porter à la défiance ou à la perfidie, & les expose toûjours à recevoir autant de mal qu'ils s'efforcent d'en causer. Leur nombre n'est que d'environ six cens, tous fort attachés à la Religion des Portugais, qui leur inspirent une haine particulière pour les Protestans. Warwick fit ravager leurs vallées & brûler sans pitié toutes leurs habitations (*e*).

Caractère des Insulaires.

Le 14 de Décembre, après avoir doublé le Cap de Bonne-Espérance, trois Vaisseaux de la Flotte (*f*), qui étoient destinés pour Achin, prirent congé de l'Amiral à la hauteur de l'Aguade de *San-Bras* (*g*). C'étoient les mêmes qui s'étant joints dans la rade d'Achin avec trois autres, sous le Vice-Amiral Sebald de Weert, firent le malheureux Voyage de Ceylan dont on a lû le récit dans la Relation précédente.

Warwick prit sa route à l'Est (*h*) jusqu'à la longitude de *Romeros* qu'il passa au Sud vers trente & un degrés, avec un vent Ouest très-frais qui lui fit faire beaucoup de chemin. Mais à vingt-neuf degrés il eût des vents varia-

Observations sur la route de Warwick.

(*e*) *Ibid.* pag. 508 & précédentes. L'Isle d'Annobon gît par le premier degré cinquante minutes de latitude du Sud, à cinquante lieues du Continent d'Afrique.

(*f*) Ces Vaisseaux étoient *la Hollande*, *le Jardin de Hollande*, & *l'Etoile*. R. de l'A. *A.*

(*g*) Ou *San-Blas* selon d'autres. R. de l'A. *A.*

(*h*) L'Auteur du Journal observe que pour aller en droiture jusqu'à Bantam, sans relâcher nulle part, il faut porter au Sud jusqu'à ce que, selon l'estime, on soit à deux cens cinquante ou trois cens lieues à l'Est de Romeros, pour ne pas tomber dans l'inconvénient où tomba Warwick; car lorsqu'il fût par les onze & douze degrés, ils eûrent de longs & ennuyeux calmes, & presque toûjours des vents contraires; de-sorte qu'ils perdirent plus de trois mois.

WARWICK. 1603.

variables, qui le poussèrent avec vitesse au Nord, jusqu'à onze degrés de latitude méridionale.

Etat des Hollandois à Bantam.

En arrivant à Bantam, le 29 d'Avril 1603, il trouva les marchandises du Pays assez chères, mais la Cour & la Nation si bien disposées pour les Hollandois, qu'il n'eût à s'occuper que de la cargaison de ses Vaisseaux, & de quantité d'autres entreprises honorables ou utiles à la Compagnie. Il détacha deux Batimens de sa Flotte, l'*Erasme* & le *Nassau*, pour aller faire l'ouverture d'un nouveau Commerce à la Chine. *Heemskerk* avoit trouvé, dans une Caraque Portugaise dont il s'étoit rendu maître (*i*), des instructions secrétes concernant le Commerce de ce grand Royaume, dont ces deux Vaisseaux reçûrent une copie qui leur donna des lumières importantes. Le 13 d'Août, Warwick apprit par le *Der Goes*, Vaisseau arrivé de Ceylan, le massacre du Vice-Amiral de Weert (*k*). Ce contretems retarda l'exécution des ordres dont il étoit chargé pour la Cour de Candy; mais il devint avantageux au Commerce de Bantam, parce qu'il fit tourner tous les soins de l'Amiral à l'établir solidement. L'abondance du poivre, du girofle, de la muscade & du macis, devint extraordinaire dans cette Ville, sur la nouvelle que la Flotte d'André Furtado s'étoit dissipée, & les Hollandois profitèrent de cette occasion pour obtenir du Roi un emplacement qui lui appartenoit, où ils firent bâtir une maison de pierre à l'épreuve du feu. C'étoit, non-seulement un des meilleurs quartiers de la Ville, mais un lieu même où dans l'occasion, on auroit pû construire un Fort. A la vérité les Habitans de Bantam, qui firent aussi cette observation, en conçûrent quelque défiance, & ne voulûrent pas souffrir qu'on rendît l'édifice aussi considérable que Warwick en avoit formé le projet (*l*).

Il y mit dix Facteurs de différens degrés, avec cette stipulation singulière, qu'ils ne pourroient demander aucune augmentation de gages, & qu'il seroit arbitraire aux Directeurs de la Compagnie, d'accorder des récompenses à ceux qu'ils en jugeroient dignes. Il leur confia des sommes considérables, pour remplir leurs magasins par degrés, en profitant des occasions favorables au Commerce (*m*). Mais le plus célèbre de ses Réglemens fût une Instruction qu'il laissa au Directeur François *Wittert*, & qui devoit servir comme de loi fondamentale pour le gouvernement (*n*). Elle mérite d'autant plus d'attention, qu'elle passe pour le modéle sur lequel tous les autres établissemens de cette nature ont été formés.

A

(*i*) Voyez la Relation précédente.

(*k*) Relation précédente.

(*l*) Journal de Warwick, pag. 620 & précédentes.

(*m*) Ces sommes se montoient ensemble à vingt-sept mille quatre cens soixante & douze réales de huit. R. d. E.

(*n*) 1. Tous les Commis subalternes, les Assistans & les Matelots, seront tenus d'obéir avec fidélité & soumission, au Directeur du Comptoir, dans tout ce qu'il leur ordonnera. Ils s'y obligeront par le même serment qu'ils ont prêté pour l'observation du Réglement de l'*Artykel-brief* (1).

2. Lorsqu'au matin avant le déjeûner, & le soir avant le souper, celui à qui le Directeur en donnera l'ordre, lira la Parole de Dieu & fera la Prière, chacun des assistans de quelque qualité qu'il soit, se tiendra dans un état respectueux pour l'écouter, & priéra Dieu de lui accorder sa grace, d'être son guide & son conducteur, de bénir & faire prof-

(1) Fameux Réglement Hollandois pour la police des Vaisseaux.

A ce Réglement, qui contient les devoirs des Subalternes, Warwick en joignit un autre, qui renferme ceux du Directeur & des autres Officiers, avec

WARWICK. 1603.

prospérer les affaires qu'il fera, accompagnant ses prières de tous les mouvemens de dévotion qui peuvent servir à son salut (1). Quiconque ne se trouvera pas à la prière lorsqu'il y sera appellé par le signal marqué, payera six sols d'amende.

3. Quiconque prendra le Nom de Dieu en vain, qui jurera, blasphemera, calomniera ou tombera dans d'autres excès pareils, payera dix sols d'amende (2).

4 Personne n'entreprendra de parler de Controverse, ni de disputer de Religion, sous peine de confiscation d'un mois de gages; & si de telles disputes donnoient naissance à des haines & des querelles, ceux qui les auront commencées seront punis arbitrairement.

5. Afin que ces Ordonnances soyent bien observées, & qu'il ne manque rien à l'administration de la Justice, il y aura un Collège de quatre Juges, qui auront un plein-pouvoir d'administrer la Justice dans toutes les affaires civiles. A l'égard des affaires criminelles, l'Amiral dressera une Instruction particulière, & toutes les Sentences seront exécutées sans faveur & sans délai. Si quelqu'un fait résistance, ou s'oppose à l'exécution, il sera puni par la confiscation de quatre mois de ses gages & par quelque peine afflictive. Celui qui sera mis aux fers payera un escalin au Contre-maître pour droit de fers, & dix sols à l'Officier.

6. Afin que les Juges puissent exercer leur Charge avec l'autorité & le pouvoir convenables, tous les Officiers & les Matelots seront tenus de les assister & de leur prêter main-forte, soit pour arrêter quelqu'un ou pour faire exécuter quelqu'autre Sentence. Si quelqu'un donne à boire ou à manger au Criminel, il sera mis lui-même aux fers, au pain & à l'eau, outre la confiscation d'un mois de gages.

7. Personne ne pourra demander qu'on rende sa condition meilleure pour avoir demeuré dans le Pays. On sera tenu de s'en remettre au jugement & à la discrétion des Directeurs généraux; & si quelqu'un est mis aux fers, il y aura contre lui confiscation d'autant de mois de gages que le tems de sa prison pourra durer.

8. Le Directeur aura soin de faire insérer, dans un régitre relié, tous les testamens des gens d'équipages & des autres, écrits au net, & signés au moins de deux témoins avec l'Écrivain. Tous les habits, joyaux, argent, obligations & autres effets du Mort seront bien & dûement inventoriés, & l'inventaire sera employé sur le même régitre. Ce qui aura été legué à père ou mère, femme, enfans ou autres parens & amis, sera déposé entre les mains d'un gardien, pour être délivré aux Directeurs généraux après le retour, à moins que ce ne fût des choses sujettes au dépérissement; en ce cas, la vente s'en fera publiquement, avec celle des autres effets du Défunt; dans laquelle vente, le Mort pourra être établi pour *crédit* & l'acheteur pour *debet*, ainsi qu'on sera obligé de le pratiquer en tout négoce & vente de marchandises qui se fera dans la Loge, où les consentemens du vendeur & de l'acheteur sont requis, & vérifiés par la signature qu'ils seront obligés de faire. La même chose sera observée à l'égard de ce qui sera legué par testament; car si le testateur meurt, la chose sera portée en debet sur son compte, & en crédit sur celui à qui le leg aura été fait. Il en sera de même à l'égard des legs faits aux pauvres.

9. Pour l'entretien de la paix & de la bonne intelligence, aucun n'entreprendra de quereller ou d'attaquer qui que ce soit, sous peine de correction arbitraire. Quiconque prendra un autre aux cheveux ou lui donnera des coups de poing, sera tenu pendant trois jours aux fers, au pain & à l'eau. Quiconque tirera le couteau en colère, pour en donner des coups, quoiqu'il n'en arrive aucune blessure, on lui transpercera la main d'un couteau contre un pilier de bois ou un mât, auquel elle demeurera attachée jusqu'à-ce qu'elle puisse s'en arracher d'elle-même. Quiconque blessera d'un couteau recevra la grande cale par-dessous la quille d'un Vaisseau, ou sera puni de tel autre supplice qu'on jugera convenable, avec confiscation de six mois de gages. Si l'on tue, ou que la mort du blessé s'ensuive, le coupable sera puni de mort, & tous ses gages seront confisqués.

10. Comme le jeu de dez & les autres jeux sont la cause de quantité de maux, personne ne pourra tenir de dez ni de cartes, ni d'autres choses semblables qui s'employent pour le jeu, sous peine de vingt sols d'amende chaque fois qu'on en sera trouvé saisi; à-moins que

(1) On ne change point un mot à cet Article.

(2) Cet Article n'est pas digne du précédent. Dix sols, c'est trop peu pour des Gens de Mer.

WARWICK. 1603. avec l'Instruction qu'il promet, au cinquième Article du premier, pour les affaires criminelles. Mais il n'y a rien d'assez remarquable pour mériter ici une

que dans quelqu'occasion particulière on n'en eût obtenu la permission du Directeur. S'il arrive qu'on ait gagné quelque chose à gager ou au jeu, avec ou sans permission, celui qui aura perdu ne sera point obligé de payer: & s'il a payé, le vainqueur sera tenu de restituer; faute de quoi, la somme sera déduite sur ses gages. Il est pareillement défendu de faire aucun trafic ou commerce, de troquer, échanger ou négocier en quelque manière que ce soit, si ce n'est du consentement du Directeur, qui en fera mention dans le régître.

11. Personne ne pourra vendre ni troquer ses habits sans permission, sous peine de punition corporelle, parce que ces changemens sont sujets à de fâcheux inconvéniens; & qu'ils attirent des maladies & d'autres désordres.

12. Personne ne pourra de jour, encore moins de nuit, sortir de la Loge sans la permission du Directeur; & lorsqu'on en aura reçû l'ordre, on retournera dans la Loge le plus promptement qu'il sera possible, pour prévenir toutes sortes de fâcheux accidens. Ceux qui contreviendront à cet Article seront punis à discrétion.

13. La nuit, après que la sentinelle aura été posée, il ne se fera plus aucun bruit & chacun se tiendra dans le poste qui lui aura été assigné par le Directeur. La sentinelle, ni aucun autre, ne pourra, sans sa permission, faire entrer personne dans la Loge, sous peine de punition corporelle.

14. Tous ceux qui demeureront à terre prendront soin de tenir propres & nettes les armes qui leur auront été commises par le Capitaine, afin qu'elles puissent toûjours servir à l'instant.

15. Chacun sera tenu de se contenter de la ration qui lui sera ordonnée par le Directeur, sous peine de confiscation de deux mois de gages. Chacun sera obligé de se servir, à l'heure même, de l'arrack qui sera présenté devant lui, ou de la liqueur qui lui sera présentée à la place d'arrack, sans en pouvoir rien réserver ou revendre. Personne ne pourra prendre des vivres ou aucun breuvage en cachette, ni exiger ou prendre une plus grosse ration, sous peine de confiscation de deux mois de gages.

16. Chacun se gardera de s'enyvrer; & quiconque sera trouvé yvre payera chaque fois l'amende d'un mois de gages, sans être exempt d'autres punitions, suivant l'exigence du cas.

17. Personne ne pourra, sans la participation du Directeur, vendre, jetter, ni donner aucune sorte de vivres, sous prétexte qu'ils ne seroient pas bons, sous peine de confiscation d'un mois de gages.

18. Personne n'entrera dans les magasins du Comptoir, ni n'en pourra rien tirer, ni allumer du feu ou de la chandelle, qu'avec la permission du Directeur, sous peine de punition arbitraire & de confiscation d'un mois de gages.

19. Ceux qui seront convaincus d'avoir forcé les ferrures, ouvert des caissons, des paquets, des tonneaux & des coffres sans le consentement du Directeur, seront punis corporellement, & leurs biens confisqués avec leurs gages, comme pour vol.

20. Si le Directeur & son Conseil jugent à propos d'ajoûter au présent Réglement quelques Articles qui leur paroîtront nécessaires après avoir pris une plus grande connoissance du Pays, leurs Ordonnances auront lieu & seront observées comme celles-ci, sous les peines qui y seront portées.

21. Si quelqu'un étant à terre dans le Pays, se trouve avoir contrevenu aux Réglemens, ou commis quelqu'autre mauvaise action pour laquelle il n'ait point été cité en Justice ni puni, il sera livré, en arrivant dans les Provinces-Unies, pour y être puni sans miséricorde & servir d'exemple aux autres. Bien-entendu que le Directeur & tous les Juges du Collège sont autorisés & ont pouvoir d'administrer la Justice en toutes sortes d'affaires, sans que personne puisse demander d'être renvoyé devant d'autres Juges.

22. Tous les délits qui ne sont pas exprimés dans ces Articles, & qui pourroient être commis, seront punis par ordre de la Justice, suivant l'exigence du cas.

23. Les amendes pécuniaires ou confiscations de gages ne pourront être remises ni modérées par le Directeur du Comptoir, quand même le coupable seroit condamné à quelque peine afflictive plus considérable qu'aucune de celles qui sont contenues dans ces Articles. Il n'appartiendra qu'aux Directeurs généraux de les remettre ou de les modérer, suivant la connoissance qu'ils auront de la conduite que le coupable aura tenue depuis sa condamnation, & suivant les bons services qu'il aura rendus sur la Flotte.

24. Les

une place qui sera mieux remplie par un Mémoire secret laissé au Directeur, dans lequel on voit comme la quintessence du Commerce & de la Politique des Hollandois. On y apprend aussi certains Usages Indiens, dont on a lû plusieurs fois les noms sans les entendre (o). WARWICK. 1603.

24. Les amendes & les confiscations de gages seront appliquées & distribuées à la discrétion des Directeurs.

25. Ceux à qui il sera ordonné de garder les malades, obéïront volontairement, sans délai & sans résistance, sous peine de correction arbitraire.

26. Nul de ceux qui retourneront dans les Provinces-Unies ne pourra emporter plus de porcelaines que la valeur d'un mois de ses gages & dix livres au-dessus. Ceux dont les gages montent à quarante livres, ou plus, par mois jusqu'à l'Amiral inclusivement, n'en pourront emporter pour une plus grande somme que cinquante livres; c'est-à-dire, au prix que cette marchandise a dans les Indes; & les Directeurs seront obligés de retenir pour la Compagnie, toutes les parties de porcelaines qu'ils croiront valoir plus que ce qui est ici règlé, en rendant néanmoins le prix de l'achat & rien de plus; ce que chacun sera tenu de souffrir sans s'y opposer, afin que la Compagnie puisse conserver ses droits.

27. Nul ne pourra emporter de marchandises, grosses ou menues, pour une plus grande somme que celle qui est contenue dans le précédent Article, sous peine de confiscation des marchandises & de la moitié de ses mois de gages; & chacun souffrira, au retour du Voyage, qu'il en soit fait une exacte recherche avant qu'il descende à terre. On sera même tenu de se purger par serment, si l'on en est requis.

28. Chacun sera tenu de remettre fidellement, entre les mains du Capitaine ou des Directeurs, les Journaux, Cartes, Ecrits, Figures & représentations des Côtes, Villes, Rivières, Rades, Ports, Caps, Remarques faites à l'égard des Etoiles, Routes, Courses, & généralement tout ce qui regarde la Navigation aussi-bien que le Commerce des Indes, & qu'on aura remarqué, noté, écrit & acquis ou gagné soit qu'on soit requis ou non de livrer toutes ces choses; & celà, sans en pouvoir retenir ni copie ni exemplaire, ou en faire part à personne.

29. Si quelqu'un s'expose à quelque péril ou fait quelqu'entreprise pénible par l'ordre du Directeur, il sera récompensé à la discrétion de la Compagnie.

30. Si dans un tems de péril on fait quelque signal d'allarme, chacun se mettra aussi-tôt en état de défense & viendra se présenter, sous peine de punition corporelle, afin qu'on soit toûjours prêt à résister aux ennemis; sous promesse aussi qu'on fera tout ce qu'il sera possible pour bien panser & traiter les blessés. Si quelqu'un est estropié ou tombe dans quelque maladie incurable, il sera pourvû à son entretien suivant les usages de la mer, à la discrétion d'arbitres & de gens de probité; auquel payement & à celui des mois de gages, le Vaisseau où l'on sert sera affecté; ce qui se doit entendre, à l'égard des mois de gages, jusqu'à ce que l'Amiral ou quelqu'un du Conseil ait congédié les gens dans les Indes Orientales; car alors les mois de gages seront assignés sur tous les biens & sur tous les effets qui seront appartenans à la Compagnie dans les Indes, où l'on suppose les gens employés; & lorsqu'on en partira, il demeureront assignés sur tout ce qui sera porté en Hollande & en Zélande. Bien-entendu que les mois de gages qui seront dûs jusqu'au jour du congé qui aura été donné par l'Amiral ou par le Conseil, seront payés dans Amsterdam à ceux qui auront été indiqués pour les recevoir, aussi-tôt que le Navire d'où ils auront été congédiés sera de retour.

31. Afin que le contenu de ce Réglement puisse être exécuté en tous ses points, chacun sera obligé de promettre, par le même serment qu'il a prêté pour l'observation de l'*Artykel-brief*, de l'observer fidellement.

32. Si quelqu'un, au tems qui sera marqué pour faire cette promesse, se tait ou s'absente, il sera néanmoins réputé obligé, comme s'il avoit parlé & qu'il eût été présent.

(o) Le Directeur avertira diligemment, sans rien dissimuler, les Officiers des Vaisseaux de la Compagnie, des conjonctures favorables qui se présenteront pour l'avantage du Commerce, & leur donnera ses soins & son secours. Il cherchera toutes les occasions d'obtenir diminution du droit du Roi, nommé *Robe robe*, pour lequel nous avons payé au Roi cinq cens réales de huit par chaque Vaisseau grand & petit, & deux cens cinquante réales au Sabandar. Mais comme ce dernier droit du Sabandar n'est pas ancien, mais une usurpation nouvelle, on fera toutes sortes d'efforts pour le faire retrancher

WARWICK. 1603. Ces sages dispositions furent secondées si heureusement par les circonstances, que dans le seul cours de cette année, les Hollandois & les Anglois chargè-

cher & ne le payer plus à l'avenir. Nous avons payé au Roi le droit de *Billebilan*, pour trois Vaisseaux sans en spécifier la capacité, deux mille réales, faisant pour chaque Vaisseau six cens soixante-six réales & un tiers. Pour deux mille facs de poivre qui ont été achetés du Roi, nous avons payé une réale de huit par chaque sac, plus que de celui que nous avons acheté des Particuliers. Mais comme le poivre ne nous fût pas livré sur le champ, nous lui payâmes par avance seulement six cens soixante-six réales & un tiers, & outre celà cinq cens réales pour le *Robe*, faisant en tout mille cent soixante-six réales & un tiers pour un Navire; & quand le Navire fût chargé, nous lui en payâmes autant pour un autre, & de même pour un troisiéme. Mais quand les trois Navires eûrent leurs charges, qui fûrent de vingt-deux à vingt trois mille sacs, on commença de nous chicaner, & l'on voulut avoir, pour six mille facs de poivre, les droits que nous avions payés pour la charge entière du Vaisseau. On apportoit pour prétexte de cette chicane, qu'en marchandant pour les deux premiers Vaisseaux, nous avions dit qu'ils n'étoient que du port de six mille sacs ou à-peu-près. Enfin nous convinmes avec les Officiers & nous payâmes pour ce que nous avions pû charger sur les trois Navires, de plus que dix-huit mille sacs, cent trente réales & dix nobles à la rose, au Roi, au Gouverneur, à la Nourrice & à d'autres; sous condition que nous pourrions acheter ce qui manquoit encore pour la cargaison, en payant par proportion sur le pied de six mille sacs pour la charge entière d'un Vaisseau. Je vous répete ici ce détail, afin qu'il puisse servir à vous faire prendre de justes mesures, & que vous ne consentiez pas, comme une chose réglée, qu'il faille payer tant par chaque six mille sacs, mais seulement par chaque Vaisseau, grand ou petit, comme on l'a toûjours pratiqué. Mais en cas que les Officiers du Roi veuillent sçavoir la capacité des Vaisseaux, & faire leur compte par le nombre des sacs, il faut tâcher de faire passer les Vaisseaux communs, au moins pour dix mille sacs dans leur cargaison.

Le droit de l'Ecrivain, pour le poivre qu'on charge, est d'une réale de huit par chaque cent de sacs, & l'impôt pour le Roi de huit par cent; & l'on compte le tout sur le pied du moindre prix qu'on a donné, ainsi que nous avons fait, en comptant sur le pied de quatre réales & demie, quoiqu'il y en eût une partie qui nous eût coûté quatre réales & trois quarts, & cinq réales. Le *Pangroro* est aussi un droit ancien, mais de moindre conséquence, n'étant que de douze *caßies* & demie par sac. Ce sont-là les fraix ordinaires que le poivre porte; car pour le poids il n'est rien dû, quoiqu'on prétende le contraire: mais si celui qui pése vous rend service en augmentant l'*Arcbien*, il faut l'en récompenser à vôtre discrétion. Prenez bien garde à cette augmentation du poids de l'*Arcbien*, & tâchez de vous la procurer; & vous pourrez plus facilement réüssir lorsqu'il n'y aura point de Vaisseaux dans cette rade & que le poivre sera au Marché sans acheteurs; car alors vous pourrez bien plus aisément faire que le poids du Marché soit chargé & rendu peu-à-peu plus pesant; & si une fois un tel poids pouvoit être en train & qu'on y fût accoûtumé, on continueroit sans doute de s'en servir, & la chose passeroit tout de même lorsqu'il feroit venu des Vaisseaux. En tout cas, les Commis des Vaisseaux pourroient marchander au premier achat de poivre qu'ils feroient, qu'il leur fût livré à l'*Arcbien* de telle ou telle grandeur. Je vous donne cet avis & vous recommande d'y apporter vos soins, parce que je sçais avec certitude qu'on a diminué l'*Arcbien* & qu'on l'a fait moindre qu'il ne doit être: Car un *Picol* ou deux *Basouts*, qui font cent *Catis*, n'est que de cent vingt livres de poivre, & il devroit être de cent trente-deux, poids d'Amsterdam; par conséquent une barre, qui est de neuf basouts ou de quatre picols & demi, qui devroit-être d'environ six cens livres, n'est à-présent que de cinq cens quarante livres.

Le macis, les noix-muscades, les clous de girofle, les cubebes, le poivre-long, la racine *Sina* & les autres semblables marchandises, payent au Roi cinq par cent pour tous droits, sans payer ni *Robe robe*, ni *Billebilan*, ni *Pangroro*, ni droits d'Ecrivain, ni aucuns autres droits ou fraix, quoiqu'on en prétende environ mille caffies par chaque barre. Mais nous ne les avons pas payés. Un Yacht ou plusieurs, qui sont pour demeurer dans ce Pays, ne sont pas tenus de payer en arrivant dans le Port ni quand ils en sortent. Les marchandises qu'on vous apportera ici des autres endroits & que vous ferez mettre dans vos magasins, ne doivent rien, soit qu'el-

gérent plus de quarante-huit mille facs de poivre, qu'ils transportèrent en Europe.

Wa r-

qu'elles soyent chargées pour la Hollande on pour quelqu'autre lieu. Par cette raison, le poivre qui pourra venir sur le Yacht doit être mis à part & dans un lieu séparé de celui que vous pourrez acheter, & vous en donnerez connoissance à l'Ecrivain; car le poivre qu'on achete ici n'étant pas enrégîtré sur l'heure, mais seulement lorsqu'on l'embarque, on ne manqueroit pas de faire aussi payer les droits de celui qui auroit été amené d'ailleurs, si vous manquiez à cette précaution.

Vous rechercherez diligemment les occasions d'écrire aux gens que nous aurons laissés à *Greffick*, à *Banda* & dans les autres lieux, leur donnant avis du prix des marchandises, de l'état du Commerce & des autres circonstances. Vous demanderez au Commis du Yacht un compte de ce qu'il a fait, & prendrez garde que tout ait été bien noté & enrégîtré. Vous lui ferez aussi des questions, & vous tâcherez de tirer de lui ce qu'il aura pû apprendre ou connoitre par expérience touchant le Commerce dans les divers Pays & Places qu'il aura visités. Vous ferez de pareilles questions au Maitre, sur le sujet de la Navigation & de ce qui en dépend, & vous tiendrez note de tout ce qui vous paroitra digne de remarque.

Aussi-tôt que le Yacht sera revenu, il ne faut pas différer de l'envoyer à Greffick, pour en partir le plutôt qu'il pourra & se rendre à *Macassar*, à *Baly*, *Bima*, *Corée* & autres lieux, afin d'y acheter des toiles, du riz, du sagu, & d'autres marchandises propres pour Banda & pour les Moluques. A Baly, suivant ce qu'on nous a fait entendre, on pourroit troquer de nos marchandises avec profit pour des toiles de coton.

Le Roi de Tuban nous a depuis peu marqué de la bienveillance (1), & la reconnoissance nous a fait donner des passeports à ses Jonques. Il sera bon d'entretenir alliance & amitié avec lui, car c'est un puissant Prince. Nos Vaisseaux qui feront route à l'Est & qui pourront relâcher dans ses Ports, lui marqueront beaucoup de respect. On ira lui faire la révérence, & l'on en usera comme avec un bon & puissant ami. Cependant il faudra toûjours se tenir sur ses gardes & ne pas s'abandonner trop à la confiance, car on n'a pas encore lieu de faire fond sur lui.

Panaruca, qui est au bout oriental de Java, fournit beaucoup de riz, & trois gantans de Java y valent un larin. La petite Java, nommée par les Portugais *Cumbava* y *Bima*, produit aussi du riz en abondance. La Ville de *Bima*, dans cette Isle, est admirablement située. Elle est au bord de l'eau, sur un golfe dont l'entrée est étroite & qui est large en dedans. Le fer, le plomb, l'acier, l'étain, les porcelaines, les brasselets & autres marchandises de cette nature, y sont demandées. Les gens y sont sociables. Lorsqu'ils seront bien persuadés que nous sommes ennemis des Portugais, je crois qu'ils nous feront encore un meilleur accueil, parce qu'ils ont reçû beaucoup d'insultes de cette Nation.

Macassar, suivant ce qui nous a été dit par des Malais & par d'autres, est une Isle située entre Borneo & Celebes. Mais, suivant l'opinion de l'Amiral Jâques *Heemskerk* & de quelques autres, Macassar est dans l'Isle de Celebes; de-sorte que ce point demeure encore indécis (2). On y trouve une grande abondance de riz & d'autres denrées. On nous a fait entendre que le Roi a de l'affection pour nous.

On trouve, à Madure & à Baly, des toiles fort propres pour Banda & pour les Moluques. On prend à *Bengermassin* & à *Lauw* dans l'Isle de Borneo, des diamans & des pierres de bezoard. Il y a aussi de ces pierres à Macassar, pour un prix fort médiocre. Toutes fortes de marchandises de la Chine sont bonnes à porter à Macassar & à Borneo. *Timor* fournit beaucoup de bois de sandal, de cire & de miel. On y débite bien les marchandises de la Chine, de même que les toiles blanches avec des bordures jaunes, qu'on nomme *Feriades*. On y débite encore fort bien un métal fait d'un alliage moitié d'or & moitié d'argent; mis en barres ou lames d'un empan de long & d'un pouce d'épaisseur. On y vend bien les toiles de *Cain drogom*, semées de bouquets; les toiles rouges de Guzarate pliées en quarté; les taffetas du plus bas prix; les perles de verre: les petites pelles de fer quarrées; le plomb, l'acier, l'étain, & particulièrement le fer. Toutes fortes de vivres y sont à bon marché & en abondance. Pour Banda & les Moluques, il est bon d'y porter des toiles de *Cain-turias*, *Cain-pattas*, *Mouri*, *Ba-*

(1) Il avoit relâché à l'Amiral quelques prisonniers du nombre desquels étoit *F. Verdoes*, que *Valentyn* prend pour *François van der Does*; Voyez ci-dessus pag. 214., à quelle occasion nous faisons ici cette observation. R. d. E.

(2) Pour les Hollandois; [de ce tems-là.] Car les Portugais, mieux instruits, n'ignoroient pas que Macassar est le nom d'un Royaume, d'une Ville & d'une Riviere de l'Isle Celebes.

WARWICK. 1603. WARWICK étant parti de Bantam, le 11 de Novembre, mouilla le 25 à Greffick, où il apprit que deux de ses Vaisseaux qu'il avoit détachés pour la

Balaetsios, de Madure & Baly; & des *goun-ges* & autres ouvrages de cuivre: des velours, des armoisins, des damas, du fil d'or, des toiles peintes de Coromandel, noires & blanches, & d'autres couleurs; du *Serre-maleyo*, de l'*Amfion*, des racines de *Sina*, du musc & d'autres marchandises.

Dans le Royaume de Siam, dont la principale Ville & la plus marchande se nomme *Judea*, toutes les marchandises des Pays-Bas sont recherchées, telles que les draps fins rouges, cramoisi & de toutes les autres couleurs; les miroirs de glaces fines, les velours, les satins, les draps d'or & d'argent. Plus les marchandises sont fines, rares & chères, mieux elles se vendent. On ne sçauroit y porter rien de trop précieux.

Toutes les marchandises de la Chine sont propres aussi pour Achin, comme les armoisins, les porcelaines, le mercure, les gounges de cuivre, la soye de *Beckensios*, le fil d'or, le velours rouge, l'amfion, &c. On en apporte pour retour du *Dragoum* & de la *Serassa*, des toiles blanches de Bengale, une sorte de ceinture de soye nommée *Sabock-te-sjebinde*, & d'autres marchandises.

On trouve abondance de mouchoirs & de toiles de coton de diverses sortes à Conimor sur la Côte de Coromandel, entre S. Thomé & Negapatan. L'or & l'argent, les masses d'Achin, les velours, les satins, les armoisins, le carisé, les draps, le plomb, les verres, les miroirs, le papier, & la racine *Sina*, y sont fort demandés.

Suivant mon avis, il y a trois endroits propres pour croiser & faire des prises sur les Portugais, à quoi il faut bien prendre garde; sçavoir, le Détroit de Sincapura, près de Johor, où passent ordinairement les Vaisseaux qui viennent de Macao, de Siam, de Cochin, de la Chine, du Japon &c. Ce fût-là que l'Amiral Heemskerk se rendit maître de la riche Caraque de Macao, au mois de Février 1603, qui fût le second Vaisseau qu'il prit en venant de la Chine. La seconde croisière est vers le Cap ou le Détroit de Lusapara, proche de Sinapate, où passent les Vaisseaux qui viennent des Moluques, d'Amboine, de Banda, de Timor, &c. La troisième est environ quarante lieues à l'Ouest de Malaca, où le Général Lancaster, Anglois, prit la Caraque qui venoit de S. Thomé, chargée de toiles & de mouchoirs de coton, le 13 d'Octobre 1602. On peut espérer de faire des rencontres dans ces trois parages, d'autant plus qu'il n'y a pas d'autres passages pour aller à Malaca ou en venir. Les Vaisseaux de Goa & de la Côte de Malabar partent ordinairement pour Malaca aux mois d'Avril & de Septembre. Ceux qui viennent de Malaca à Macao employent vingt à vingt-cinq jours dans leur route. Le premier part au commencement de Décembre, & le second un mois après. Ceux qui vont de Malaca à Goa, font voile au mois de Janvier, quoique le vent commence à changer aux mois de Novembre & de Décembre.

Les Vaisseaux de Portugal viennent ordinairement terrir à Goa au mois de Septembre. La mousson du Nord Ouest y commence en Avril, aussi-bien que sur la Côte de Malabar, & dure cinq ou six mois. Pendant cette mousson, & sur-tout depuis le 10 de Mai jusqu'au dernier d'Août, les Vaisseaux ne peuvent approcher de cette Côte. Toutes les Rivières sont barrées de sable; il n'y a qu'au Cap de Comorin qu'il en demeure quelqu'une navigable, & qu'il se trouve encore quelque havre d'entrée. Le premier des Vaisseaux qui partent de Macao, territ ordinairement à Malaca depuis le 20 jusqu'au dernier de Décembre; & le second, ou le dernier, depuis le 20 jusqu'au dernier de Janvier.

Pour enfiler le Détroit de Sincapura, en venant de l'Ouest, il faut ranger la Côte de Malaca, quand même on auroit avec soi quelqu'un des meilleurs Pilotes Malais. Ordinairement les Portugais mouillent l'ancre devant la Bouque; ils mettent, aux deux côtés de la passe, deux matereaux, ou y font potter deux canots, entre lesquels ils passent à la faveur du flot. Ils avoient accoûtumé d'entrer par la vieille passe; mais maintenant c'est par la nouvelle en venant de l'Ouest, & ils laissent l'Isle à babord; au lieu que quand ils entrent par la vieille passe, ils laissent l'Isle à stribord.

Quand ils viennent de l'Est, ils font le tour de *Pedro Blanco*, de l'un ou de l'autre côté. Pedro Blanco paroît comme une Jonque renversée, qui a sa quille par-dessus, & gît Sud & Nord avec l'Isle Bintam. Le meilleur est de naviguer dans le canal, soit de l'un ou de l'autre côté de cette roche; car à une demie-lieue de la pointe orientale de Johor, il y a des rochers à quatre ou cinq brasses sous l'eau. *Pag. 624 & suiv.*

la Chine, avoient livré le combat aux Portugais vers Patane. Il envoya quelques-uns de ses Officiers avec des présens, au Roi du Pays, qui tenoit sa Cour à *Sedeccari*, Ville éloignée d'une journée de la Mer. Il faisoit supplier ce Prince de lui accorder une place de Greffick, pour y bâtir une maison, & cette faveur lui fût accordée. Le Commerce étant assez florissant dans cette Ville, il s'étoit proposé d'y former un Comptoir. Le Roi promit aux Hollandois de ne les jamais charger d'impôts, & de leur laisser la liberté du Commerce dans ses terres, avec toutes les franchises qu'il y avoit accordées aux Portugais; mais il exigea qu'on ne fit aucune insulte aux Marchands de cette Nation, dans les Ports & les Mers qui relevoient de ses Etats. Warwick établit six Facteurs dans ce nouveau Comptoir, auxquels il donna les mêmes réglemens qu'il avoit composés pour Bantam, avec cette seule restriction, qu'ils ne pourroient prononcer sur aucune affaire criminelle, & que les coupables devoient être envoyés les fers aux pieds à Bantam, avec les témoins nécessaires pour l'instruction & le jugement du procès. Le Directeur de Greffick ne devoit être soûmis à aucune autre Jurisdiction que celle de Bantam (*p*).

WARWICK. 1603. L'Amiral se rend à Greffick.

Conditions auxquelles il y établit un Comptoir.

DES quatorze Vaisseaux que l'Amiral avoit amenés aux Indes, il ne lui en restoit que quatre & deux Yachts, avec lesquels il remit à la voile le 6 de Décembre. Bien-tôt même il en détacha un pour Banda, & prenant sa route à l'Ouest vers Johor, il dériva le 15, vers une Isle que les Malais nomment *Graffica*, située par les quatre degrés un tiers, entre Borneo & Madure. La navigation devint si difficile jusqu'au 25 de Février 1604, qu'après avoir employé tout ce tems à faire quarante on cinquante lieues, on apprit que l'Isle dont on rangeoit encore la Côte, étoit celle de Borneo, dont cette partie ne se nomme Graffica que du nom d'un Bourg qui y est situé, & devant lequel la Flotte avoit mouillé sans le sçavoir (*q*). On trouva que les terres couroient ici à l'Ouest quart de Nord-Ouest, & à l'Est quart de Sud-Est. Trois ou quatre lieues plus loin, la Côte suit au Nord-Ouest & au Nord. L'Isle de *Crimata*, comme on l'apprit des Chaloupes qu'on prit soin d'envoyer à la découverte, est située à quatorze lieues Nord-Ouest, ou un peu plus à l'Ouest de Borneo, vis-à-vis la Rivière de *Succadana* & la Ville de *Lauw*, qui fournit quantité de diamans & quelques pierres de bezoard. Mais on fût informé en même-tems, qu'il y avoit dans la Rivière des barres de sable, qui ne permettent pas aux grands Vaisseaux d'en approcher, quoiqu'elle soit navigable pour les Chaloupes & les Yachts (*r*).

Il se rend à Johor.

1604.

Difficultés de sa route.

CES obstacles ne firent pas perdre à Warwick le dessein de se rendre à Johor, parce qu'il croyoit ce Voyage nécessaire pour l'intérêt de la Compagnie & de toute la Nation. L'alliance que le Roi de Johor avoit faite avec les Hollandois, l'exposoit aux insultes des Flottes Portugaises. Un peu d'empressement à le secourir ne pouvoit manquer d'échauffer sa reconnoissance; & les fruits en étoient d'autant plus certains, que non-seulement Johor est le droit chemin pour la Chine, & plus commode même que par les Manilles, mais que si l'on en pouvoit chasser une fois l'Armée Portugaise & la dissiper entièrement, le Roi de Ternate seroit assez fort pour se soûtenir con-

Sa politique.

(*p*) Journal de Warwick, pag. 653 & 654. (*q*) *Ibid.* pag. 656. (*r*) *Ibidem.*

WARWICK. 1604.

contre les Portugais de Tidor. Cependant la mousson étant directement contraire, il fallut mouiller le 13 de Mars, sur la Côte de Crimata pour y prendre des rafraîchissemens. Warwick envoya de-là une Chaloupe à Succadana, où elle employa cent réales de huit en diamans. Les difficultés ne cessèrent pas (*s*) & coûtèrent beaucoup à vaincre, jusqu'au 3 de Mai, qu'on jetta l'ancre dans la Rivière de Johor, à deux degrés deux tiers de latitude du Nord. Le Roi parût fort satisfait de l'arrivée d'une Flotte Hollandoise. *Buys*, Directeur du Comptoir qui s'étoit déjà formé dans ce lieu, rendit témoignage des dispositions favorables qu'il y avoit trouvées pour sa Nation.

Deux Vaisseaux Hollandois enlèvent un riche Galion.

Elles augmentèrent encore à la nouvelle qu'on reçût d'un avantage considérable que deux Navires Hollandois, l'*Erasme* & le *Nassau*, avoient remporté sur les Portugais. Ils avoient attaqué, dans la rade de Macao, un grand Galion qui partoit de cette Ville pour le Japon. Ils s'en étoient rendus maîtres. Ils avoient enlevé la cargaison, & brûlé le Vaisseau à la vûe des Habitans; vengeance assez juste pour la mort de dix-huit Hollandois qui avoient été barbarement massacrés dans la même rade. Warwick ne trouva point de Portugais à combattre aux environs de Johor. Mais après avoir confirmé l'alliance & solidement établi les intérêts du Commerce, il s'occupa du grand dessein d'ouvrir l'entrée de la Chine aux Hollandois.

Adresse de Warwick.

Un Orfévre Chinois de Queda lui rendit d'importans services. La dépense fût si peu ménagée, qu'on donna jusqu'à mille réales de huit à quatre autres Chinois, qui fûrent employés dans la même entreprise. D'un autre côté *Specx* fût envoyé à Siam avec des présens. Il devoit supplier le Roi, qui faisoit partir un Ambassadeur pour la Chine, de le mettre dans le cortège & de lui accorder sa protection. La lettre que Warwick écrivit à ce Monarque, est un monument de son zèle & de ses glorieuses vûes, qui mérite d'être conservé (*t*).

Sa Lettre au Roi de Siam.

„ NOUS Wybrand van Warwick, Amiral & Capitaine-Général d'une „ Flotte de quinze Vaisseaux, venus de Hollande & de Zélande destinés „ pour la Ville de Bantam dans l'Isle de Java, où nous avons nous-même en „ personne fait un séjour de sept mois, souhaitons à Vôtre Majesté, très-„ illustre & très-puissant Roi de *Crongh Prenecboon* & *Sry y Judea* (*v*) (*x*), toute „ sorte de bonheur, de prospérité & d'agrandissement. Nous, serviteur „ de

(*s*) Observons, avec l'Auteur du Journal, qu'en levant l'ancre pour Johor on laissa, au Sud-Sud-Ouest de *Crimata* ou *Crimita*, trois ou quatre petites Isles entourées de roseaux, & un petit banc étroit qui court en mer environ une lieue & un tiers au Sud-Est. Ainsi ceux qui viennent de l'Est doivent s'éloigner un peu de Crimata & ranger la Côte de *Suraton* où il y a dix brasses de profondeur, fond de bonne tenue. On eût encore vents & marées contraires jusqu'au 22, que les courans abandonnèrent les Vaisseaux; ensuite un vent de Sud-Sud-Est & de Sud-Est les fit dériver le 26, vers l'Isle de *Linga*, d'où ils passèrent entre des Isles à l'Ouest de *Bintam*, qui leur demeuroit à stribord. Ainsi l'on trouva que ces Isles, aussi bien que celles de *Bornes*, gissoient fort différemment de la position qu'elles avoient dans les Cartes, & l'on en dessina de nouvelles pour servir dans l'occasion. *Pag.* 659.

(*t*) Pag. 665.

(*v*) Principale Ville du Royaume de Siam.

(*x*) Au lieu de *Crongh Prenecboon*, il doit sans doute y avoir *Krong Prenekon*, ou plutôt, suivant la *Loubere*, Ch. II. pag. 7. *Krung te papra Maha Nakon*. *Sry y*, est aussi pour *si-yo-thi-ya*; car c'est-là le nom de la principale Ville du Royaume de Siam, laquelle s'appelle par corruption, *Odia Jutbea Judea* &c. R. de l'A. *A*.

WYBRAND. 1604.

„ de V. M. ayant divisé nôtre Flotte & envoyé des Vaisseaux en divers endroits des Indes pour y trafiquer, sommes présentement venus en personne ici à Patane, avec deux Navires, suivant les ordres de nôtre Roi de Hollande & de Zélande (y), pour faire nôtre Commerce & nous rendre à la Chine. Mais nous avons appris que cette entreprise est impossible, si ce n'est sous la protection & la faveur de quelque Puissance. Nous avons en même-tems eu le bonheur de rencontrer ici *Opra Rad'zia Phacdy Stry Suasdy* (z), Ambassadeur de V. M., qui vient de Borneo, & nous avons sçû que V. M. a coûtume d'envoyer tous les ans des Ambassadeurs au grand Roi de la Chine. Cette circonstance m'auroit engagé à partir pour avoir l'honneur de me rendre moi-même auprès de V. M. avec mes Vaisseaux, si la mousson n'y apportoit pas un obstacle. Mais j'envoye, avec vôtre Ambassadeur, Corneille Specx, mon frère cadet, serviteur de V. M., pour la supplier très-humblement, que lorsqu'Elle enverra ses Ambassadeurs au grand Roi de la Chine, il puisse aller à leur suite & être rangé dans leur train, afin qu'il puisse y faire connoître le nom des Hollandois, & sçavoir si les Vaisseaux de nôtre Nation qui pourroient aller sur les Côtes de la Chine, auront la liberté d'y trafiquer. Si cet avantage nous arrive par la faveur de V. M., nous la supplions de trouver bon que les Pays de Hollande & de Zélande demeurent étroitement unis & alliés avec les Pays de sa domination. Cependant comme les Portugais sont ennemis mortels des Hollandois, & qu'ils mettront en œuvre toutes sortes de ruses & d'impostures pour les traverser & les détruire, nous supplions encore V. M. de vouloir recommander la Nation Hollandoise, tant dans les terres de son obéïssance qu'à la Chine, & de la prendre sous sa protection (a).

Comment il prépare les Chinois à souffrir les Hollandois.

CETTE adresse à saisir les moindres ouvertures fait autant d'honneur aux Généraux Hollandois, que tous les avantages qu'ils continuoient de remporter par les armes. On voit, dans toute leur conduite, que l'habileté n'y étoit pas moins employée que la valeur, tandis que l'une & l'autre sembloient manquer également aux Portugais. Si Warwick n'eût pas la satisfaction, dans ce Voyage, d'ouvrir les Ports Chinois à sa Nation, il jetta du moins *les fondemens sur lesquels ses Successeurs ont édifié* depuis. Il s'approcha des Côtes, il s'y procura d'heureuses explications avec quelques Officiers de ce grand Empire, il y détruisit une partie des impressions que les Portugais s'efforçoient d'y répandre contre la Nation Hollandoise; il y en laissa de si favorables, qu'en revenant à Patane, il se flatta d'en apprendre l'effet par les premières Jonques. Les Chinois disoient déja que sous le règne de *Hombon* (b), il y avoit environ deux cens ans, une Nation nommée *Hollam* s'étoit déclarée vassale de ce Monarque; que *Hollam* & *Hollande* étoient sans doute le même nom; qu'avec le tems cette Nation avoit tellement

Chimère Chinoise qui lui devient avantageuse.

(y) Pag. 673.

(z) Ou plutôt *Opra Rajab*, *Fakdi Stri Suasdi*. R. de l'A. *A*.

(a) Le reste de cette Lettre, regarde les présens dont elle étoit accompagnée, & qui consistoient en deux pièces de canon de fonte, avec quelques boulets & autres munitions de guerre. R. d. E.

(b) Par *Hombon* l'on doit entendre *Hong-vu* qui chassa les Tartares, Successeurs de *Jengbiz-khan*, environ l'an 1368. R. de l'A. *A*.

WARWICK. 1604.

ment disparu de la Chine, qu'ils n'avoient conservé que la connoissance de son nom; mais qu'il se trouvoit encore dans leurs Régîtres, & qu'ils ne voyoient que les Hollandois sur qui leurs conjectures pûssent tomber (c). L'Auteur du Journal ajoûte, que ceux qui se faisoient des armes de tout pour combattre la rigoureuse loi de la Chine, qui interdit le Commerce avec les étrangers, ne doutoient pas que cette imagination ne produisît quelque jour, des effets extraordinaires en leur faveur (c) (d).

L'AMI-

(c) Tout le reste de la Relation ne contient que des détails de cette nature.

(d) Mr. Prevost ayant en quelque façon supprimé le Voyage de l'Amiral à la Chine, il paroit nécessaire de l'étendre plus au long. *Pag.* 668. Warwick après avoir pris ses Chinois sur son bord, & s'être muni d'une Lettre du Trésorier *Dato Sirivara*, pour le Mandarin de *Sineau*, quitta Patane le 27 de Juin, & fit voile vers Canton. Avant son départ, il étoit arrivé à Patane, une Jonque de Borneo, avec un Ambassadeur du Roi de cette Isle, lequel amenoit huit Hollandois de l'équipage de *Heemskerk*, qu'il relâcha. Le Roi offroit aux Hollandois la liberté du Commerce, & suivant le rapport des prisonniers, les Habitans de Borneo étoient dans de très-favorables dispositions à leur égard.

Le 15 de Juillet, les Vaisseaux se trouvèrent sur la Côte de la Chine, proche de l'*Anseado des Ladrones*, & le 25, ils passèrent entre les Isles de Canton, au Sud de Macao, où ils vouloient se rendre: Mais ne pouvant découvrir de passage, ils reprirent le large, & repoussèrent cinq ou six Yachts Portugais qui étoient venus pour surprendre une Chaloupe. Une violente tempête qui s'éleva ensuite, poussa les Vaisseaux à l'Est sur la Côte de *Pebo*, isle qui dépend de la Province de *Sinjeau* (1) dans la latitude de vingt-trois degrés & demi, & environ vingt-deux lieues à l'Est de l'isle *Laman*. Le 7 d'Août, l'Amiral trouva un Havre, au côté occidental de l'isle, d'où il écrivit au Mandarin pour le prier de lui accorder la liberté du Commerce. Les Hollandois restèrent partagés entre la crainte & l'espérance du succès, jusqu'au 20 d'Octobre, qu'ils crûrent toutes les difficultés surmontées par l'arrivée d'un *Tsiappe* ou Commissaire du *Capado* de la Province, qui avoit ordre d'en amener quelques uns pour conferer avec lui; mais leur joye fût bien-tôt diminuée par la demande qu'on leur fit de quelques présens de la valeur au moins de quarante à cinquante mille réales de huit pour le Capado & pour le Roi, sans ceux qu'il falloit encore faire au *Coubon* ou Gouverneur, & à d'autres grands Seigneurs.

Cependant les Hollandois ne perdirent point courage, & nommèrent quelques-uns de leurs gens pour aller parler au Capado; Mais le 18 de Novembre, cinquante Jonques, que le Coubon envoyoit sous la conduite d'un *Touzy*, vinrent prier l'Amiral de s'éloigner de la Côte, jusqu'à-ce qu'on fût instruit de la volonté du Roi; ajoûtant, que s'il n'avoit point de réponse dans dix-huit jours, il ne devoit plus en attendre aucune. L'Amiral ayant differé son départ jusqu'au 15 de Décembre, sans recevoir de nouvelles du Capado, mit à la voile pour Patane, ne remportant que l'espérance de recueillir un jour les fruits de la faveur des Seigneurs Chinois qu'il s'étoit conciliés.

En revenant, il passa près de *Pulo Cambi* sur la Côte de *Champa*, & le 31 de Décembre, alla mouiller à *Pulo Condor*, d'où il se rendit à *Pulo Timaon*, résolu de croiser sur les Vaisseaux Portugais de Macao, pour se venger des insultes qu'on avoit essuyées de leur part sur la Côte de la Chine; mais ne se trouvant pas en état d'exécuter ce dessein, il prit le parti de continuer sa route & d'envoyer le *Flessingue* à la découverte sur la Côte de Malaca. *Pag.* 678. Ce Vaisseau s'empara proche de *Pedro Blanco* d'une riche Caraque qu'il retint à Johor à la vuë de toute l'Armade Portugaise, laquelle ne fit pas le moindre mouvement pour la reprendre: L'Amiral qui étoit demeuré à Pulo Timaon, en partit enfin le 18 de Mars 1605. *Pag.* 684. & mouilla le 25 sur la Côte de *Brawaats*, à cinq lieues au Sud de Patane, où étant arrivé le lendemain, il se saisit d'une autre Caraque, par le consentement de la Reine, ce qui brouilla sa Cour avec les Portugais. Cette Princesse eût sa part du butin. L'Amiral en ayant acheté beaucoup de soyes tant cruës que mises en œuvre, alla mouiller l'ancre à la Rade de Johor où se trouvoit le *Flessingue*

(1) C'est probablement *Chin-chew*, ou *Chang-cheu-Fû*, District de la Province de *Fo-kyen* dans la Chine. Voyez le Tome IX. de ce Recueil, pag. 109.

L'Amiral employa tout le reste de l'année à fortifier de si belles espérances ; & ses soins s'étendant à tous les autres lieux où les Hollandois pouvoient trouver quelque avantage pour leur Commerce, il acheva de jetter l'épouvante & la consternation parmi les Portugais. Aussi passa-t'il pour un des plus grands Hommes qui ayent servi dans les Indes, à l'établissement & à la gloire de la Compagnie. Après avoir exécuté tous ses projets & richement chargé ses Vaisseaux, il partit de Bantam le 6 de Février 1606 (e), pour retourner en Hollande, où il rentra heureusement dans le Port du Texel, après un Voyage de cinq ans (f).

Warwick. 1605.

Retour de Warwick en Hollande.

Flessingue avec la Caraque & quelques autres Prises dont ce Vaisseau s'étoit encore rendu maître. Le Roi de Johor qui méditoit d'attaquer Malaca, demanda l'assistance de Warwick & de *Sebastiaansz*, Amiral d'une autre petite Flotte ; mais voyant que le premier refusoit de se joindre à cette entreprise, il les pria de lui donner au moins du canon, qu'ils lui fournirent, pour défendre sa Ville de *Batusauwer* qu'André Furtado avoit affiégée l'année précédente.

Le 12 de Décembre, Warwick partit de Johor, & arriva le 27 à Bantam, *Page 690*, où il reçût avis, que le Roi de Siam avoit différé l'envol d'un Ambassadeur à la Chine, à cause de la guerre dans laquelle il se trouvoit engagé; mais qu'il avoit promis à Specx de lui donner des Lettres de recommandation pour cette Cour. Cependant la mort de ce Prince arrivée peu de tems après (1), & l'impuissance où étoit Warwick de fournir aux frais du Voyage, ne lui permit pas de laisser partir Specx avec les Ambassadeurs que le frère du Roi deffunt envoyoit pour faire le *Sombay* au grand Roi de la Chine.

Le 6 de Février 1606, l'Amiral partit de Bantam, avec cinq Vaisseaux, pour retourner en Hollande. Mais le mauvais état de ses Navires la *Hollande* & le *Dordrecht*, obligea la Flotte à relâcher le 6. d'Avril, à l'Isle *Maurice* où l'on donna le radoub aux deux Vaisseaux qui faisoient eau de toutes parts. Le Port où ils entrèrent, est du côté du Sud-Est, par la hauteur des vingt degrés, pour le moins. La rade qui est close & à l'abri de tous les vents, est pratiquable de toutes marées. Le 4 de Novembre, la *Hollande* & le *Dordrecht* se remirent en mer, les trois autres Vaisseaux ayant fait voile au mois d'Avril précédent. Le 28 de Janvier 1607, ils mouillèrent à la Rade de Ste. Hélene, où ils restèrent un mois, & en employérent trois à achever leur Voyage jusqu'en Hollande. Add. & R. de l'A. *A.*

(e) Pag. 691.

(f) Pag. 697.

(1) Il n'y a aucun doute que ce ne fût le *Roi Noir* ou terrible, qui selon *Floris* mourut environ ce tems-là, & eût pour Successeur son frère, qu'on appella le *Roi Blanc*. Voyez le Tome II. de ce Recueil, pag. 313.

Second Voyage d'Etienne Van der Hagen aux Indes Orientales.

Van der Hagen. II. Voyage. 1604. Introduction.

Malgré les hostilités & les cruels emportemens des Portugais, la Compagnie Hollandoise avoit toûjours recommandé à ses Généraux de se contenir dans les bornes d'une généreuse modération. Elle espéroit de les gagner enfin par la douceur, & de voir arriver le tems où son Commerce ne seroit plus troublé par les horreurs de la guerre. Il s'est trouvé des témoins de cette vérité jusqu'au milieu de ses ennemis. L'Auteur du Journal de *Van der Hagen* cite une Lettre de l'Evêque de Malaca au Roi d'Espagne, où ce Prelat s'exprime dans les termes suivans (a).

Témoignage en faveur des Hollandois.

„ Les Portugais ont regardé la douceur des Hollandois comme un effet
„ de leur crainte & de l'impuissance où ils étoient de se défendre. C'est
„ ce qui les a rendus de jour en jour plus fiers & plus insupportables. Ain-
„ si

(a) Il est fâcheux qu'on ne fasse pas connoître où se trouve cette Lettre.

Van der Hagen. II. Voyage. 1604.

„ si les Hollandois n'ont fait que céder à la force de la nécessité, qui les a „ contraints d'employer les armes pour repousser la violence. Pourquoi „ se seroient-ils désistés de la Navigation aux Indes, qu'ils avoient tant „ d'intérêt à continuer? Pourquoi n'auroient-ils pas assisté les Indiens, „ qu'ils ne voyoient opprimés qu'en haine des alliances qu'ils faisoient avec „ eux? Lorsqu'ils ont vû que la persécution n'avoit pas de fin, & qu'elle „ ne faisoit qu'augmenter de toutes parts au lieu de diminuer, ils ont jugé „ qu'il étoit tems de faire une vigoureuse résistance, d'attaquer les Flottes „ de leurs ennemis, de détruire & de confisquer leurs Vaisseaux, de se ren- „ dre maîtres de leurs Forts, & d'employer toutes sortes de voyes pour les „ chasser de leurs anciennes possessions".

Armement considérable de la Compagnie Hollandoise.

On ne commence ici par ces réflexions que pour annoncer des expéditions sanglantes, & une guerre sans ménagement. Les grands Armemens, que la Compagnie se proposa de faire chaque année, déclarèrent ouvertement qu'elle ne vouloit, ni renoncer à la Navigation, ni souffrir plus longtems les insultes & les inhumanités des Portugais. Dès le mois de Décembre 1603, c'est-à-dire, un an après le départ de l'Amiral Warwick, elle fit équiper douze Vaisseaux (*b*), & l'année suivante une autre Flotte. Van der Hagen, déjà célèbre par le succès de son premier Voyage, fût nommé pour commander ce redoutable Armement (*c*).

Départ.

Insulte reçûe aux Isles du Cap-Verd.

Il mit à la voile avec ces forces le 18 de Décembre 1603; mais le mauvais tems l'ayant arrêté près de deux mois sur la Côte d'Angleterre, il n'arriva que le 10 de Mars, à la vûe des Isles du Cap-Verd. Les Portugais de S. Jago, auxquels il fit demander des rafraîchissemens, lui répondirent qu'il n'y avoit dans leur Isle que de la poudre & du plomb au service des Hollandois; nouvel aiguillon de vengeance, pour un Général dont la principale entreprise étoit d'humilier cette arrogante Nation. L'Isle de S. Jago ne lui parût pas digne de son ressentiment; mais ayant mouillé le 17 d'Avril,

(*b*) Les noms des douze Vaisseaux étoient;

1°. Pour la Chambre d'Amsterdam, *les Provinces-Unies*, Vaisseau du port de sept cens tonneaux, monté par l'Amiral, sous la conduite du Capitaine Simon *Hoen*; l'*Amsterdam*, du même port, monté par le Capitaine *Arent Claasz Calckbuis*; le *Gueldres*, du port de cinq cens tonneaux, monté par le Capitaine Jean *Jansz Mol*; la *Cour de Hollande*, du port de trois cens quarante tonneaux, monté par le Capitaine Guillaume *Cornelisz Schout*; le *Delft*, du port de trois cens tonneaux, monté par le Capitaine Guillaume *Lock*; le *Pigeonneau*, du port de soixante tonneaux, monté par le Capitaine Guillaume *Jansz*.

2°. Pour la Chambre de Zélande, le *Dordrecht*, comme Vice-Amiral, du port de sept cens tonneaux, monté par le Capitaine *Hans Rymelandt*; le *Zélande*, du port de cinq cens tonneaux, monté par le Capitaine *Crijn Pietersz*.

3°. Pour la Chambre de Hoorn & d'Enchuyse, le *Hoorn*, du port de sept cens tonneaux, monté par le Capitaine Jean *Cornelisz Avenborn*; le *Medenblick*, du port de deux cens cinquante tonneaux, monté par *Dierick Claasz Moylieves*; l'*Ouest-Frise*, du port de cinq cens tonneaux, monté par Jâques *Jacobsz Clunt*; l'*Encbuise*, du port de trois cens tonneaux, monté par Nicolas *Thijsz Cul*,

Depuis ce tems-là; c'est-à-dire, au mois de Juillet 1604, pour la Chambre d'Amsterdam, le treizième Vaisseau réputé de la même Flotte, se nommoit le *Gouda*, du port de deux cens soixante tonneaux, monté par le Capitaine Corneille *Hersz Pronck*. On comptoit sur toute cette Flotte, douze cens hommes d'équipage, & les fraix de l'équipement montoient à deux millions deux cens quatre-vingt-dix mille trois cens soixante-huit livres.

(*c*) Recueil des Voy. de la Comp. des Ind. Orient. Tome III. pag. 1 & suiv.

vril, proche de Mosambique, il résolut d'armer toutes ses Chaloupes pour visiter l'Isle & la Forteresse. Le lendemain de leur départ, elles lui amenérent la Chaloupe d'une Caraque qui étoit à l'ancre sous le Fort. Tout l'équipage avoit pris la fuite, à l'exception d'un garçon de bord & d'un Métif qui étoient fort blessés, & qui avoient été faits prisonniers. On apprit d'eux que la Caraque attendoit dans ce lieu, depuis sept mois, l'arrivée d'autres Caraques de Portugal, pour se rendre ensemble à Goa. Le Conseil s'étant assemblé aussi-tôt, on prit le parti d'attaquer les Portugais. La Caraque résista peu, quoiqu'on fit grand feu de la Forteresse. On n'y trouva qu'une assez bonne partie de dents d'éléphans. [Le 30, on prit un autre Bâtiment plus petit, chargé aussi de dents d'éléphans & de riz. On l'emmena pour le faire servir de Yacht, & on le nomma *Mosambique*. On fit encore les jours suivans, quelques nouvelles prises peu considerables. Le 8 d'Août (*d*),] cent cinquante hommes allérent visiter l'Isle, où ils ne firent pas d'autre expédition que de brûler une maison des Portugais. Les Cafres n'étoient pas peu épouvantés de la mousqueterie des Hollandois. Ils paroissoient prêts à les favoriser contre leurs premiers Maîtres, qui s'étoient attiré leur haine par de continuelles tyrannies. Le 12, on mit le feu à la Caraque, qui brûla proche de la Ville, à la vûe des Habitans.

VAN DER HAGEN. II. Voyage. 1604. Vengeance que les Hollandois en tirent à Mosambique.

MAIS ce léger exploit n'étoit qu'un essai. L'Amiral se trouva dès le 21 de Septembre, sur la Côte de Goa, où il découvrit un Bâtiment Arabe, qui venoit de la Mecque. On le prit, mais comme il n'étoit monté que par des Mores qui alloient à Corripatan, & qu'il ne s'y trouva point d'effets qui appartinssent aux Portugais, on ne fit pas difficulté de le relâcher.

LE 26, on mouilla devant la Riviére de Goa, à une lieue du Fort, dans le dessein d'attendre qu'il y vint des Batimens Portugais. On voyoit tous les jours quelques-unes de leurs Galéres; mais elles se tenoient sur leurs gardes. L'Amiral s'étant plus avancé dans la Riviére, donna la chasse à quatre de ces Bâtimens, sans en pouvoir arrêter un. Le 13 d'Octobre, les Hollandois remontérent jusqu'au Fort de *Bardes*, où ils trouvérent quelques Vaisseaux de guerre qu'ils n'osérent attaquer, parce que le rivage étoit bordé d'une si grande quantité de gens armés, qu'il sembloit qu'on eût donné avis aux Portugais, de l'arrivée d'une Flotte ennemie, & que toutes leurs forces se fussent réünies pour la combattre. Vers le soir, on vît quatre Galéres, auxquelles les Hollandois envoyérent quelques volées de canon, qui leur ôtérent le dessein de s'approcher (*e*).

Ils croisent proche de Goa.

CEPENDANT onze Vaisseaux de guerre Portugais, qui vinrent mouiller le lendemain à Goa, firent prendre à Van der Hagen la résolution de se rendre à Calecut (*f*). Le 26, il mouilla devant Cananor. Une Chaloupe de la Flotte, qui s'étoit avancée au rivage pour prendre langue, tomba dans une embuscade de Portugais. L'équipage les repoussa vivement, avec la

La Flotte se rend à Cananor.

(*d*) Add. d. E.

(*e*) Journal du second Voyage de Van der Hagen, pag. 5 & suiv.

(*f*) Il n'est pas hors de propos de remarquer ici, que l'Amiral avoit laissé à Mosambique, trois de ses Vaisseaux qui ne le rejoignirent qu'à Calecut; de-sorte que la partie n'auroit pas été égale avec les Portugais. R. d. E.

VAN DER HAGEN. II Voyage. 1604.

Le Roi presse les Hollandois de se retirer.

la satisfaction de remarquer que les Mores ne firent aucun mouvement pour les soûtenir. Les Portugais du Fort ne firent pas feu non plus de leurs remparts, & l'on apprit qu'ils avoient été retenus par la défense du Roi de Cananor. Bien-tot quelques Mores, envoyés de la part de ce Prince avec une banière de paix, se rendirent à bord de l'Amiral, & lui présentèrent une lettre qui contenoit en substance; que le Roi avoit appris depuis long-tems, que les Hollandois étoient ennemis jurés des Portugais; qu'il craignoit qu'étant venus si prés du Fort, leur dessein ne fût de le surprendre; qu'il ne leur conseilloit pas de former cette entreprise, parce qu'il étoit en bon état & bien pourvû de munitions; que d'ailleurs ses ancetres avoient pris depuis cent deux ans, les Portugais sous leur protection, & que son intention étoit de les proteger aussi; qu'il avoit crû en devoir donner avis aux Hollandois, & que s'ils vouloient être de ses amis, comme il souhaitoit d'être des leurs, il les prioit de se retirer; qu'ils se gardassent aussi de rien attenter contre ses Isles Maldives, & d'insulter les Vaisseaux de ses Sujets. L'Amiral lui promit ce qu'il demandoit, & faisant lever l'ancre aussi-tôt, il continua sa route vers Calecut (*g*).

Ils se rendent à Calecut.

LE 27, il mouilla dans la rade de cette Ville, d'où il députa *Sebastiaansz*, son Vice-Amiral, pour aller saluer de sa part le Samorin, qui est Roi de Calecut, & comme Empereur du Malabar. Il se trouvoit neuf Frégates Portugaises dans la rade. Les Chaloupes fûrent armees pour les attaquer. Mais les Portugais s'étant bien défendus, Van der Hagen fût obligé d'envoyer du secours à ses gens, qui en prirent une. Quatre-vingt hommes qui la montoient, se jettèrent tous dans les flots & se noyèrent, à l'exception de six qui fûrent faits prisonniers, & de trois autres qui se sauvèrent à la nâge. On ne trouva dans la Frégate que vingt-cinq barils de poudre, que les Portugais envoyoient à Ceylan. Six jours aprés, quatre hommes passèrent à bord de l'Amiral, & le prièrent, de la part du Samorin, d'aller jetter l'ancre proche du lieu où ce Prince étoit à la tête d'une Armée, qu'il avoit mise en campagne contre les Portugais. On leva l'ancre pour le satisfaire. Le lendemain, 4 de Novembre, les Hollandois ayant découvert dix-neuf Frégates Portugaises, qui rasoient la Côte, firent grand feu sur elles & les incommodèrent beaucoup. Mais le calme empêcha qu'on ne pût les joindre, & l'on sçût que des Habitans du Pays, qu'elles avoient eû beaucoup de monde tué à bord. On prit, quelques jours après, deux Jonques Portugaises, mais comme on n'y trouva que des noix de cocos, on les relacha (*h*).

Traité d'alliance qu'ils font avec le Samorin.

LA Flotte s'étant approchée du lieu que le Samorin avoit marqué (*i*), & ce Monarque ayant fait connoître l'envie qu'il avoit de s'allier avec les Hollandois par un Traité, l'Amiral prit la résolution de descendre au rivage, avec un cortège convenable à son rang. Il fût reçû avec beaucoup d'honneurs & de caresses. Le Traité fût conclu, & l'observation en fût jurée solemnellement. Le Samorin promettoit aux Hollandois une liberté perpétuelle de trafiquer dans tous les Pays de son obéïssance (*k*). Il les pria

(*g*) *Ibid.* pag. 7 & 15.
(*h*) Pag. 16.
(*i*) Pag. 17.
(*k*) *Ibid.* & pag. 18.

pria de porter en Hollande l'original de cette alliance, & tous ses Sujets y applaudirent par de grands témoignages de joye.

VAN DER HAGEN. II. Voyage. 1604.

[Le 14, la Flotte ayant rangé la Côte jusqu'à Cochin, sans ôser entrer dans le Port, parce qu'on n'avoit point de Lamaneurs, prit la route de Ceylan, & mouilla le 22, devant Colombo, d'où les Portugais tirèrent quelques coups de canon sur les Hollandois, qui ne manquèrent pas de leur répondre. Le 13 de Décembre, on se trouva sur la Côte de Sumatra. Le *Delft* entra dans le Port d'*Achin*, pour y laisser l'Ambassadeur du Roi qui revenoit de Hollande. On apprit là, que ce Roi étoit mort, & que son fils lui avoit succédé. L'Amiral avoit grande envie d'aller attaquer Malaca, mais la mousson ne le lui permettant pas, il se contenta de prendre quelques Bâtimens Portugais qu'il rencontra sur sa route.

La Flotte se rend à Ceylan & à Sumatra.

Le 31, la Flotte mouilla dans la rade de Bantam, où deux jours après, on vît arriver quatre Vaisseaux Anglôis, commandés par l'Amiral *Middleton* (*l*). Le 17 de Janvier 1605, les principaux Navires de la Flotte Hollandoise firent voile vers les Moluques. Pendant qu'ils relâchèrent à Jacatra pour y faire des vivres, le Yacht *Mosambique* & les Chaloupes qui étoient allés croiser, prirent le 15 de Février, proche de *Byma*, un Vaisseau Portugais, à bord duquel se trouvoit le Gouverneur des Moluques qui venoit de Malaca pour se rendre à Amboine (*m*).]

Son arrivée à Bantam.

1605.

Les Hollandois font prisonnier le Gouverneur des Moluques.

Le 21 du même mois, l'Amiral alla mouiller dans la Baye d'Amboine, du côté du Nord, pour l'exécution d'un projet plus glorieux & beaucoup plus utile à la Compagnie, que les autres courses qui l'avoient occupé jusques-là. Dès le lendemain, il débarqua une partie de ses Troupes, qui sans laisser aux Portugais le tems de se reconnoître, marchèrent droit devant leur Fort. Le Gouverneur étonné de se voir investi, envoya, dans un canot, deux Portugais à bord de la Flotte, avec une lettre pour l'Amiral. Il demandoit avec fierté, ce que les Hollandois vouloient de lui, & ce qu'ils prétendoient entreprendre contre un Fort qui lui avoit été confié par le Roi d'Espagne. L'Amiral répondit qu'il étoit venu, par l'ordre du Prince Maurice, pour se rendre maître du Fort. Cette déclaration, qui fût suivie de quelques décharges de l'artillerie contre les murs, causa tant de frayeur aux Portugais, que n'ôsant s'exposer à l'assaut, ils offrirent de capituler. Après plusieurs conférences, on conclût que tous les Portugais qui n'étoient pas mariés, sortiroient du Fort; qu'il seroit libre aux Habitans mariés de demeurer, en prêtant le serment de fidélité aux Etats Généraux & au Prince Maurice; que chacun pourroit emporter un fusil, & que le canon, avec les autres ar-

Ils chassent les Portugais d'Amboine.

Capitulation du Fort.

(*l*) La Relation du Voyage de Middleton, inserée dans le Tome II, de ce Recueil, pag. 29, dit au contraire, que cet Amiral arriva le 20 de Décembre, dans la rade de Bantam, où il fût traité le lendemain, par les Hollandois à qui il donna aussi un somptueux festin le dernier jour de l'année. Scot, *ubi sup.* pag. 61, met son arrivée au 23, & le festin au 25 du même mois. C'est ainsi qu'on trouve souvent des différences dans les dattes qu'il n'est pas toûjours facile de concilier. Le Journal de Van der Hagen n'est point exempt de ces erreurs, & Mr. Prevost y en avoit encore ajoûté quelques-unes que nous avons corrigées. R. d. E.

(*m*) Add. de l'A. *A.*

Van der Hagen. II. Voyage. 1605.

armes & les munitions demeureroient aux Hollandois (*n*). L'Amiral étant entré dans le Fort, avec cinquante hommes, y fit arborer son étendart. Les Vaisseaux célébrèrent cette conquête par des témoignages éclatans de leur joye. On trouva, dans la Place, trente pièces de fonte. Le nombre des Portugais qui fûrent chassés du Fort & de l'Isle, étoit d'environ six cens hommes, à qui les Hollandois abandonnèrent deux Batimens qu'ils avoient pris à leur Nation. Il resta dans l'Isle quarante-six Familles Portugaises, qui prêtèrent le serment de fidélité. Cette victoire fût importante, non-seulement parce qu'elle coûta peu; mais parce qu'elle assûroit à la Compagnie, la possession d'une Isle, où elle désiroit depuis long-tems de se voir bien établie. Le Fort fût pourvû de tout ce qui étoit nécessaire à sa conservation, & muni d'une garnison considérable, sous le commandement de *Frederic Houtman* (*o*).

Les

(*n*) Le Gouverneur du Fort se nommoit *Gaspar de Melo*. Selon *De Faria*, la nécessité l'avoit forcé à se rendre. Cependant il fût injustement accusé & recherché à cette occasion; mais sa femme l'empoisonna par amitié, pour prévenir sa disgrace. Voyez *Asie Portug*. Vol. III. Part. 2. Ch. 6. R. de l'A. *A*.

(*o*) Pag. 73 & 74. Mr. Prevost remarque ici avec une espèce d'étonnement, *que l'Auteur du Journal ne parle point du Fort Hollandois qui avoit été bâti par Wolphart Harmansen*. Pour satisfaire sa curiosité, qui peut exciter aussi celle du Lecteur, nous lui dirons d'abord, qu'il se trompe, & que ce n'est pas *Wolphart Harmansen*, mais bien ce même *Van der Hagen* qui avoit fait bâtir le Fort en question lors de son précédent Voyage, dont on a vû la Relation ci-dessus. Quant au sort qu'eût ce premier établissement, voici quelques éclaircissemens qui ne se trouvent point dans le Recueil des Voyages de la Comp. des Ind. Orientales.

La Garnison que *Van der Hagen* avoit laissée dans le Fort de *Verre*, au mois d'Octobre 1600., en fût retirée au mois de Juin de l'année suivante, à bord des deux Vaisseaux de l'Amiral *Heemskerk* qui étoit venu pour faire sa charge à Amboine. Jean Dirckſz *Sonnenberg*, Commandant du Fort, voyant qu'il n'étoit pas en état d'y résister long-tems, & que d'ailleurs, tout commençoit à lui manquer, profita de cette occasion avec d'autant plus de joye, qu'il avoit trois cens barres de girofle dont on chargea en même tems les deux Vaisseaux. Ce fût un grand bonheur pour lui; car s'il fût resté seulement jusqu'au 9 de Février suivant, tout seroit tombé entre les mains d'*André Furtado de Mendosa*, qui après avoir été battu devant Bantam par l'Amiral *Wolphart Harmansen*, vint décharger toute la rage de son ressentiment sur les pauvres Insulaires d'Amboine, amis des Hollandois. Les violences & les cruautés qui fûrent exercées contr'eux, sont presque sans exemple. Ils gémirent sous ce joug insupportable pendant quelques années, toûjours dans l'espérance de revoir l'Amiral Van der Hagen, qui leur avoit promis de revenir incessamment avec de nouvelles forces. Ils n'attendirent pas l'expiration du terme qu'il leur avoit fixé, pour lui faire sçavoir de leurs nouvelles. Trois de leurs Deputés se trouvoient à Bantam, lors qu'il y arriva, & leurs vives instances ne pûrent qu'augmenter l'ardeur qu'il avoit de se rendre à sa destination. Enfin il parût, comme on l'a dit, le 21 de Février 1605, & fût à la fois le Vainqueur d'Amboine & le Libérateur de ses Peuples.

Pour ce qui est de Furtado, la fortune lui avoit de nouveau tourné le dos depuis quelque tems. Il trouva moins de résistance à Amboine, que dans quelques Isles de sa dépendance, où les principaux Chefs de ces Peuples s'étoient retirés. Ceux qui s'étoient soûmis en apparence, le trahissoient de tous côtés. Le *Pati* de *Loebo* entr'autres, lui envoya des présens accompagnés d'une aimable Créature, qu'il fit passer pour sa Fille, ce qui lui gagna la faveur de l'Amiral Portugais. Il s'en servit ensuite utilement pour dérober les fugitifs de *Hito* à ses poursuites. *Ibamaboe*, place forte dans l'Isle de *Honimoa*, ou *Liase*, la neuvième du ressort d'Amboine, arrêta tout-à-coup ses Conquêtes. Il y fût repoussé avec une perte très-considérable. Après son retour à Amboine, il convoqua les Chefs de toutes les Négreries de Mores qui avoient été réduites, sous prétexte

Van der Hagen. II. Voyage. 1605.

Les desseins de l'Amiral l'appelloient ensuite à Tidor, où il envoya son Vice-Amiral, Corneille *Sebastiaansz*, avec cinq Vaisseaux, pendant qu'il se rendit lui même à Banda. Dans sa route, le Vice-Amiral apprit d'un Amiral Anglois, que le Roi de Tidor s'étoit engagé par serment à secourir les Portugais, qui avoient seize barils de poudre, & qui désiroient fort de se battre contre des Hollandois (*p*); mais d'autres récits l'ayant informé qu'ils manquoient de poudre (*q*), il alla mouiller le 2 de Mai, devant le Palais même du Roi, avec lequel il se proposoit d'avoir quelque explication. A peine eût-il laissé tomber ses ancres, qu'il découvrit fort près de la terre deux Caraques, entre deux retranchemens qui pouvoient servir à leur défense. Il commença par faire sommer le Fort; mais ceux qui le gardoient ayant répondu qu'ils étoient résolus de se battre jusqu'à la dernière extrêmité, il prit le parti de tourner ses premiers efforts sur les deux Caraques. Le Vice-Amiral & Jean *Jansz Mol*, Capitaine du *Gueldres*, qui s'avancèrent de ce côté-là, firent d'abord un feu terrible, auquel les Portugais des deux retranchemens & des Caraques répondirent assez bien. Mais deux Chaloupes Hollandoises, qui pénétrèrent au travers d'une grêle de boulets & de balles, abordèrent les Caraques, & s'en saisirent après une heure de combat. La plus grande partie des équipages s'étant jettée à la Mer, avoit mis auparavant des mèches aux poudres. La fortune, qui veilloit pour les Hollandois, fit appercevoir le danger à quelques-uns de leurs gens, lorsqu'un moment plus tard il auroit été impossible d'y remédier.

Le Vice Amiral se rend à Tidor.

Il prend deux caraques Portugaises.

texte qu'il vouloit en former un Conseil National, mais il les retint tous en ôtage, jusqu'à-ce qu'il se fût préparé pour l'expédition qu'il méditoit contre Ternate.

A son départ pour les Moluques, Furtado donna ordre que toutes les Coracores de la Forteresse & une partie de celles de la Côte *Hito* & de l'Isle *Oma*, le suivissent en signe de triomphe à Ternate; mais y étant arrivé, il se vit bien-tôt hors d'état de rien entreprendre, par les disgraces que sa Flotte eût à essuyer, & qui lui firent perdre une grande partie de son monde. Furtado, dans l'abbatement où le plongeoient ces désastres, ne paroissoit plus le même homme qui s'étoit rendu autrefois si redoutable. Les Coracores d'Amboine, profitant de cette situation, s'éloignèrent peu-à-peu, pour regagner les Côtes de leur Isle, mais étant arrivées à la hauteur de *Lessidi* & de *Cambello*, elles fûrent attaquées par ceux de Ternate & de Loehoe, qui ne leur permirent de continuer leur route, qu'après avoir massacré tous les Portugais qu'ils trouvèrent à bord de ces Bâtimens.

Ajoûtons en faveur de ceux qui s'intéressent au sort des personnages qu'on leur présente dans les Relations, que ce *Frederic Houtman*, premier Gouverneur Hollandois d'Amboine, doit être le même qui étoit resté prisonnier à *Pedir* après le départ de *Van Caerden*. On ne sçait pas par quelle avanture il recouvra la liberté. Mais on a de lui un petit Traité d'Observations Astronomiques qu'il fit pendant son séjour dans l'Isle de Sumatra, & qu'il publia depuis. *Valentyn*. Tome II. Part. 2. pag. 21. & suiv. R. d. E.

(*p*) En retranchant la circonstance de la séparation de la Flotte, que nous rappellons ici avec quelques autres, Mr. Prevost est tombé nécessairement dans quantité d'erreurs, où il confond toûjours l'Amiral avec le Vice-Amiral. Nous avons eû soin de les corriger sur le Texte même. R. d. E.

(*q*) C'est le Gouverneur des Moluques fait prisonnier proche de Byma, qui soûtenoit, „ que le rapport de l'Amiral Anglois ne pouvoit être véritable; qu'il ne pouvoit y avoir que très-peu de poudre à Tidor, & „ que c'étoit exprès pour y en amener & à „ Amboine, qu'il avoit fait le Voyage dans „ lequel il avoit été pris". On est porté à croire, que ce Gouverneur trahissoit plutôt son devoir, qu'il ne cherchoit à faire prendre le change aux Hollandois; car quoi-que les Portugais de Tidor fissent voir qu'ils avoient assez de poudre, le Journal observe, *que les Anglois leur en avoient vendu*. R. d. E.

Van der Hagen. II. Voyage. 1605.

dier. Ils n'avoient perdu que trois hommes dans une action si vive; mais ils y eûrent dix-sept blessés. Leur butin se réduisit à sept pièces de canon de fonte. Dans le chagrin qu'ils en ressentirent, ils mirent le feu aux deux Caraques & les abandonnèrent aux vagues (*r*).

Siège du Fort.

CETTE perte ne détermina point les Portugais à livrer le Fort (*s*). Ils parûrent si fermes dans la résolution de se défendre, que le Vice-Amiral prit le parti d'aller consulter le Roi de Ternate sur la manière de les attaquer. Il ne fit pas même difficulté de lui demander du secours; mais ce Prince, qui avoit besoin de quelques jours pour rassembler ses Troupes, conseilla aux Hollandois de ne rien précipiter, parce qu'on avoit eû connoissance que les Anglois avoient vendu aux Portugais de la poudre, du plomb, du vin & des vivres (*t*). Pendant que le Roi de Ternate faisoit ses préparatifs, on fit solliciter le Roi de Tidor de ne prendre aucune part à cette affaire & de laisser les Hollandois & les Portugais vuider leur querelle, en lui promettant qu'à cette condition, le Roi de Ternate garderoit la même neutralité. Il y consentit. Le 14 de Mai, cent cinquante Hollandois descendirent à terre sous le commandement du Capitaine *Mol* & d'un Officier Zélandois nommé *de la Perre*. Ils marchèrent vers deux Villages, l'un situé au Nord & l'autre au Sud, qui appartenoient aux Portugais, & les brûlèrent. Le Roi de Ternate, qui étoit venu avec quatorze Caracores, montées chacune de cent quarante hommes, descendit au rivage, accompagné de cinq cens, autant pour être spectateur du combat que pour contenir le Roi de Tidor (*v*).

Les Rois de Ternate & de Tidor promettent de demeurer neutres.

Conduite & courage du Capitaine Mol.

CEPENDANT la Flotte s'étant avancée au Nord du Fort avoit déjà commencé à faire jouer l'artillerie; & Mol, avec ses cent cinquante hommes, faisoit ses approches à la faveur du feu (*x*). Il fit construire un retranchement de tonneaux remplis de terre, qui fût promptement achevé. Ses gens tirèrent de-là sur la Place. Mais les assiégés ne lui causant pas moins d'incommodité qu'ils n'en recevoient, il jugea que son entreprise devoit être poussée avec d'autant plus de vigueur, que des Matelots ne sont pas propres à soûtenir long-tems un combat de terre. La nuit s'approchoit, il prit avec lui deux hommes résolus, pour aller visiter dans les ténèbres, tous les côtés de la Place. Une brèche qu'il y découvrit, lui parût suffisante. Il donna aussi-tôt ses ordres pour l'assaut.

Assaut des Hollandois.

DÈS la pointe du jour, les deux Capitaines s'avancèrent avec leurs gens jusqu'au pied du Fort, & leur marche se fit avec tant de précaution que l'ennemi n'en eût aucune défiance. Les Vaisseaux avertis de leur résolution,

(*r*) Pag. 76. & suiv.

(*s*) Il étoit commandé par *Pedro Alvarez de Abreu*, bon Officier, suivant De Faria. R. de l'A. *A*.

(*t*) Ce fût le sujet d'une grande querelle entre les Anglois & les Hollandois. Elle se termina par une somme considérable que l'Angleterre consentit de payer à la Compagnie de Hollande à titre de dédommagement. Voyez l'Introduction au premier Voyage de la Compagnie.

(*v*) Pag. 76.

(*x*) Suivant De Faria, les Portugais assistés par le Roi de Tidor, se défendirent avec tant de valeur, qu'ils résistèrent au feu des Batteries de cent-vingt pièces de canon que les Hollandois firent jouer sans interruption, tandis que le Roi de Ternate formoit l'attaque de l'autre côté du Fort où il ne se trouvoit que dix ou douze pièces d'artillerie & un petit nombre d'hommes pour le défendre. R. de l'A. *A*.

tion, ne cessèrent pas de tirer jusqu'au moment de l'assaut, qu'on leur fit connoître en élevant un étendart. A ce signal, le feu ayant cessé, Mol s'approcha de la bréche, sa demi-picque dans une main, & dans l'autre une enseigne. Il y trouva beaucoup de résistance; mais après un combat long & opiniâtre, il entra dans la Place avec sept hommes. Les Portugais qu'il avoit forcés de se retirer dans la Tour, firent de-là un feu terrible. Ils jettèrent tant de grenades & d'autres feux d'artifice sur ceux qui entroient dans le Fort, que l'enseigne de Mol en fût brûlée. Les sept braves, qui l'avoient si bien secondé jusqu'alors, en conçûrent tant d'effroi, qu'ayant pris le parti de se retirer, ils le mirent dans la nécessité de suivre leur exemple. Mais, en sortant par la bréche, il eût le malheur de tomber & de se casser une jambe. Quelques-uns de ses gens vouloient l'emporter. Il rejetta leur secours; & sans aucune attention pour sa vie, il rappella toutes ses forces pour exciter leur courage & les presser de retourner à l'assaut. Cependant un homme robuste le chargea sur ses épaules & l'emporta malgré lui (y). Dans la première chaleur de l'attaque, un des deux Capitaines dont les Caraques avoient été brûlées, s'étoit présenté devant lui, armé de toutes pièces, & l'avoit voulu percer d'un coup d'épée. Mais Mol ayant détourné le coup avec sa demi-picque, un de ses Mousquetaires, qui s'avança heureusement, cassa la tête au Portugais d'un coup de fusil (z) (a).

VAN DER HAGEN. II. Voyage. 1605.

Mol entre par la bréche.

Comment on lui sauve la vie.

Les Hollandois ranimés par les exhortations de leur Chef, retournèrent à l'assaut, & renouvellèrent tous leurs efforts, mais avec si peu de succès, qu'ils fûrent poussés jusqu'à la moitié du chemin de leur retranchement. Cette confusion n'auroit fait qu'augmenter, si le hazard ne les eût mieux servi que leur courage. Les Officiers des Vaisseaux voyant leurs gens maltraités, firent recommencer le feu de l'artillerie. Un boulet, tiré du *Gueldres* contre la Tour, tomba sur la poudre & fit sauter la Tour en l'air avec environ soixante-dix hommes qui la gardoient (b). Ce terrible accident, qui jetta les assiégés dans la consternation, réleva les espérances des Hollandois. Ils retournèrent à l'assaut pour la troisième fois. Les Portugais perdirent courage & demandèrent quartier. Aussi-tôt les gens du Roi de Ternate, qui n'avoient été que spectateurs, accourûrent pour piller, & détruisirent tout ce qu'ils craignirent de ne pouvoir emporter, jusqu'à mettre le feu dans une Tour de pierre qui étoit remplie de girofle. En vain les Hollandois s'efforcèrent d'arrêter cette brutalité (c).

Accident qui force les Portugais de se rendre.

Une conquête de cette importance ne coûta que deux hommes aux vainqueurs; mais ils eûrent sept blessés, sans y comprendre le Capitaine Mol. Les Portugais perdirent soixante-treize hommes. La plûpart des femmes & des enfans s'étoient retirés dans une maison forte, sur une haute montagne

Ils sont entièrement chassés des Moluques.

(y) Pag. 78.
(z) *Ibidem.*
(a) Ce Capitaine se nommoit *Thomas de Torris*, & l'autre *Fernando Pereira de Sandi.* R. d. E.
(b) De Faria dit que les Portugais ne sçavoient pas comment le feu avoit pris aux poudres, ce qui arriva le quatrième jour de l'assaut. *Asie Portug.* Vol. III. Part. 2, Ch. 6. R. de l'A. *A.* (1)
(c) Pag. 79.

(1) Le Journal met aussi le fait en doute, quelques lignes plus bas. R. d. E.

VAN DER HAGEN. II. Voyage. 1605.

tagne qui n'étoit pas loin du Fort. Comme on n'y pouvoit monter que par un sentier fort étroit & presqu'inaccessible, il ne falloit espérer de le prendre que par la famine & par la disette d'eau. Mais lorsqu'on eût offert, à ces fugitifs, des Batimens pour se retirer, ils s'embarquèrent avec ceux du Fort, au nombre de cinq cens personnes (*d*), dans le dessein de se rendre aux Philippines. L'Auteur du Journal reconnoît que sans l'heureux accident qui mit le feu aux poudres, il y a peu d'apparence que la victoire eût été pour les Hollandois. Ils détruisirent le Fort, après l'avoir vuidé par le pillage, & les Portugais se virent ainsi chassés de toutes les Moluques. Le *Gueldres* & le *Gouda*, richement chargés de leurs dépouilles, reprirent la route de Hollande, pour y porter cette agréable nouvelle (*e*) (*f*).

L'AMI-

(*d*) De Faria dit que leur nombre étoit d'environ quatre cens, de tout sexe & de tout âge. R. de l'A. *A*.

(*e*) *Ibid.*

(*f*) Ces quatre dernières lignes en disent beaucoup plus que l'Original. On vient de voir que ce n'étoient pas les Hollandois, qui avoient *pillé* le Fort; aussi n'avoient-ils chargé le *Gueldres* (car le *Gouda* n'étoit point de cette expédition) que de girofle, & non des *dépouilles* des Portugais. D'ailleurs ceux-ci n'étoient pas si bien chassés de *toutes* les Moluques, qu'ils n'y possédâssent encore un petit Fort dans l'Isle de *Solor* proche de *Timor*. Au reste Mr. Prevost remarque ici simplement, *qu'ils revinrent à Tidor après le départ des Hollandois*; mais il nous paroît nécessaire d'y ajoûter quelques circonstances, comme nous avons fait ci-dessus au sujet d'Amboine, afin de lier d'autant mieux la suite des événemens, en remplissant le vuide qui reste ordinairement entre un Voyage & l'autre.

En partant, le Vice-Amiral laissa quatorze de ses gens sous les ordres du Premier Commis Adrien *Harmansz̄oon*, chargés de veiller aux intérêts des Hollandois auprès des Rois de Ternate & de Tidor, & de travailler à rétablir la paix entr'eux. Mais le dernier de ces Princes ayant appellé les Espagnols à son secours, *Don Louis d'Acunha*, Gouverneur des Philippines, parût tout-à-coup le 14 de Mars de l'année suivante, avec une Flotte de trente-deux voiles & de trois mille hommes d'équipage, dont seize cens étoient Espagnols (1). Il vint mouiller entre Ternate & Tidor, où il trouva encore l'*Ouest Frise*, un des Vaisseaux de l'Amiral *van der Hagen*. Après plusieurs tentatives inutiles, pour s'emparer de ce Vaisseau, les Castillans se rendirent à Tidor, où ils firent quatre Hollandois prisonniers. De-là passant à Ternate, ils assiégèrent la Forteresse de *Gamma Lamma*, qu'ils emportèrent au bout de trois jours. Les Hollandois n'y avoient plus qu'un Sous Commis & deux hommes (2). Harmansz̄oon avec les six autres s'étoient sauvés à bord de l'*Ouest-Frise* qui périt dans sa route. Les prisonniers eûrent un sort plus heureux. Les Castillans les ayant transportés dans quelques Isles voisines, ils ne tardèrent pas de rejoindre leurs Compatriotes à Amboine.

Revenons aux affaires du Roi de Ternate. Ce Prince qui se nommoit *Sahid*, & qu'on a vû figurer dans les Voyages de *Warwick* & de *Van Neck*, avoit évité l'orage à tems. Il s'étoit retiré d'abord avec une partie de ses gens à Tacoma; mais ne s'y croyant pas assez en sûreté, il y laissa un de ses neveux, nommé *Hhamza* & s'enfuit à Gilolo. Les Castillans mirent tout en œuvre pour l'attirer par leurs belles promesses. La Reine, qu'ils trouvèrent apparemment moyen de gagner, surmonta ses défiances. D'ailleurs, on lui avoit fait entendre, qu'ils avoient dessein de donner sa Couronne à son neveu, & celui-ci ne cessant de l'exhorter à être sur ses gardes, lui dévenoit de jour en jour plus suspect. Sahid eût cependant la précaution de faire éloigner ses fils, & s'embarqua seul sur la Caracore que ceux de Tidor lui avoient amenée. Les Castillans ne se virent pas plutôt maîtres du Roi, de Hhamza & de cinq ou six des principaux Seigneurs de la Cour de Ternate, qu'ils les conduisirent com-

(1) *De Faria* dit seulement mille Espagnols & quatre cens Insulaires. *Asia Port.* Vol. III. Part. 2. Ch. 6. R. de l'A. *A*.

(2) Suivant *De Faria*, le Roi se trouvoit dans la Forteresse, qui étoit défendue par cent pièces de canon; mais il se trompe au prémier égard & sans doute à bien d'autres. Il ajoûte que les Hollandois & les Insulaires, croyant surprendre les assiégeans, firent une sortie, mais furent repoussés par *Jean Rodriguez Camelo* qui entra dans le Fort avec eux & s'en rendit maître, après quoi les Hollandois furent chassés tout de suite de Ternate. *Ibid.* Ne diroit-on pas que les trois hommes qui y étoient demeurés, sont ici montés pour trois-cens? R. de l'A. *A*. & d. E.

L'AMIRAL s'étant rendu à Bantam avec le reste de sa Flotte, entreprit l'année suivante un Voyage de pur Commerce à la Côte de Coromandel & dans quelques autres parties des Indes. Quoique toutes les circonstances en ayent été soigneusement recueillies par un Commis de la Flotte, nommé Paul *van Solt*, elles n'offrent rien qui convienne à ce Recueil. Mais on y trouve quelques éclaircissemens sur une expédition Angloise de cette même année 1605, qui nous apprennent à donner son véritable nom à *Michelburne*, que les Auteurs de nos premiers Tomes ont rangé hardiment au nombre des Voyageurs (*g*). C'étoit un Pyrate, qui ne causa pas moins de chagrin aux Hollandois qu'aux Indiens.

VAN DER HAGEN. II. Voyage. 1605. Voyage de Commerce.

„ LE 7 de Novembre, dit l'Auteur du Journal, nous vîmes passer près „ de nôtre bord, deux Vaisseaux Anglois qui venoient de Priaman, où ils „ avoient enlevé un bâtiment Guzarate, chargé de marchandises de la „ Chine, de bois d'Aigle, d'environ cinquante pièces de draps cramoisis, „ &c. Cependant les Guzarates avoient un passeport du Général Anglois „ *Middleton*, qu'ils présentèrent au Commandant des deux Corsaires; mais „ l'ayant jetté à ses pieds d'un air méprisant, il leur répondit qu'il étoit „ aussi grand maître que le Général Middleton, & la cargaison n'en fût „ pas moins enlevée. Ce rapport nous fût fait par *Aert Cornellsz Ruyl*, qui „ étoit alors à Priaman avec un Yacht Hollandois. Il ajoûta que les Anglois lui avoient déclaré à lui-même, qu'ils étoient venus pour ruïner le „ Commerce. Leur Commandant se nommoit *Michelburne*; & son Vaisseau qui étoit d'environ deux cens tonneaux, portoit soixante-dix hommes & vingt canons de fonte. Le second, qui étoit aussi sous ses ordres, n'avoit que quatorze hommes d'équipage & deux pièces de petit „ canon. Il croisoit particulièrement sur les Vaisseaux de la Chine; ce „ qui affligeoit beaucoup les Hollandois, parce que les Chinois & les Indiens ne mettoient encore aucune distinction entr'eux & les Anglois, & „ soûtenoient constamment que c'étoit une même Nation. D'ailleurs le „ Général Middleton, avant son départ de Bantam, avoit publié que c'étoient les Hollandois qui avoient pris le Vaisseau Guzarate; & n'ayant „ pas eû honte de les charger de cette affaire, il avoit pris occasion, pour „ don-

Eclaircissement sur Michelburne.

comme prisonniers à bord d'un Vaisseau pour être transportés à Manille.

Cette nouvelle étant parvenuë à Gilolo, obligea les Ternatois à se cacher avec plus de soin dans les montagnes. Le fils du Roi, désigné son Successeur, n'étoit qu'un enfant d'onze ans; mais il avoit encore auprès de lui des hommes d'un mérite distingué, qui se chargèrent du Gouvernement de ses Etats. La première chose que fit son Conseil, fût d'envoyer des Députés à Bantam, pour voir s'il n'y étoit point arrivé de Hollandois & pour implorer leur assistance contre leurs Ennemis. *Kaytsjili Aali*, autre Neveu du Roi, étoit à la tête de cette Ambassade. Il revint sans avoir trouvé ce qu'il cherchoit: mais l'année suivante 1607, étant retourné à Amboine pour le même objet, il y rencontra l'Amiral *Matelief*, dont le Journal va nous apprendre ce qui se passa à cette occasion. *Valentyn*, Tome I. Part. 2. pag. 215 & suiv. R. d. E.

(*g*) Il est nommé Edouard *Michelborne* dans le Journal, & toûjours avec le titre de Pyrate & de Corsaire. Voyez sa Relation au second Tome de ce Recueil (1).

(1) Que Mr. Prevost ouvre vite les yeux sur ce qu'il n'avoit pû voir auparavant; & qu'il est prompt à donner ce coup de dent aux Anglois! Quoi-que *van Solt* traite *Michelburne* de Pyrate & de Corsaire, l'Amiral Hollandois, *van Warwyk*, l'invita à dîner comme Ami sur son bord. Voyez la même Relation. R. de l'A. *A*.

VAN DER HAGEN. II. Voyage. 1605.

„ donner du credit à son imposture, de ce que le *Gueldres* & le *Gouda* „ avoient relâché à Priaman (*h*)".

CES plaintes semblent justes ; mais l'Auteur avoit oublié que dans le cours de sa relation, il expose les Hollandois aux mêmes reproches, par le récit d'une infinité de violences qu'ils exercèrent contre les Indiens (*i*), sous le double prétexte de quelques hostilités qu'ils avoient essuyées à Palimbam, & de chercher, dans tous les Bâtimens qui tomboient entre leurs mains, des marchandises qui appartînssent aux Portugais. Ces courses & ces rapines, qui durèrent environ deux ans, contribuèrent beaucoup à leur faire une riche cargaison, avec laquelle ils retournèrent en Hollande vers la fin d'Avril 1608.

(*h*) Pag. 81 & suiv. (*i*) Tout le reste du Journal en est rempli.

MATELIEF. 1605. Introduction.

Voyage de Corneille Matelief aux Indes Orientales.

ON a vû jusqu'ici les Hollandois établis à Bantam, par la reconnoissance que cette Ville devoit à leurs services ; maîtres des Commerces de Banda, d'Amboine, de Ternate, de Tidor, par l'expulsion des Portugais ; liés par des Traités avec les Rois de Calecut, de Johor, de Bisnagar & quantité d'autres Princes ; occupés à s'ouvrir l'entrée de la Chine par leurs négociations secrètes & par leur adresse à profiter des événemens ; presque toûjours supérieurs aux Portugais par les armes, & beaucoup plus habiles ou plus heureux dans toutes les entreprises de Guerre & de Commerce. Tant de succès ne peuvent passer néanmoins que pour les premiers essais d'une Compagnie, qui comptoit à peine trois ans depuis sa véritable origine. Pendant que ses Amiraux & ses Facteurs jettoient les fondemens de sa puissance dans les Indes, ses Directeurs s'occupoient en Hollande à former de nouveaux plans sur ces heureuses opérations. Ils regardoient la haine des Portugais comme leur plus grand obstacle. Ce n'étoit pas assez de les avoir humiliés. Leur ruine étoit jurée à la Bourse d'Amsterdam, & toutes les Flottes qu'on verra partir désormais du Texel, contribuëront par quelque entreprise éclatante, à l'exécution de ce projet. Si la fortune paroît quelquefois leur manquer, le courage & la prudence ne les abandonnèrent jamais.

Nouvelle Flotte & ses forces.

CORNEILLE *Matelief* (*a*) fût choisi, en 1605, pour commander en qualité d'Amiral, une Flotte d'onze Vaisseaux, montée d'environ quatorze cens hommes (*b*). Quoique l'Auteur du Journal n'explique pas quelles étoient particulièrement ses instructions (*c*), on recueille de son récit que les deux principales portoient l'ordre d'attaquer les Portugais sur terre & sur mer, & de faciliter l'ouverture du Commerce à la Chine. Les Isles du Cap-Verd & d'Annobon avoient insulté plus d'une fois le pavillon Hollandois.

Matelief met les Portugais à l'épreuve aux Isles du Cap-Verd.

(*a*) Il est fâcheux que les Auteurs des Journaux ne fassent pas mieux connoître tous ces braves Hollandois, auxquels on ne peut refuser la qualité de grands hommes.

(*b*) Le Vaisseau Amiral se nommoit l'*Orange*. Les frais de l'équipement montoient à près de deux millions.

(*c*) Il dit que l'Amiral, avant que de les lire au Conseil, fit jurer à tout le monde de les tenir secrètes & de les exécuter.

dois. Matelief ayant mouillé le 4 de Juillet, dans la rade de l'Isle de May, résolût d'y mettre à l'épreuve la disposition des Habitans. Il fit descendre cent cinquante hommes, qui lui amenèrent le lendemain, un vieillard Portugais, banni pour un meurtre, mais à qui l'âge & son châtiment sembloient avoir inspiré de meilleures inclinations. Il étoit chargé d'offrir, aux Hollandois, la paix & des rafraîchissemens de la part du Gouverneur. L'Amiral lui répondit qu'il dépendoit des Habitans de n'être pas insultés ; qu'il ne leur demandoit de l'eau & des vivres qu'à des conditions raisonnables ; mais que si ses gens récevoient la moindre insulte, il ruïneroit l'Isle & feroit passer au fil de l'épée tous ceux qui auroient le malheur de s'y trouver (*d*).

MATELIEF. 1605.

Les Insulaires deviennent traitables.

La Flotte devoit séjourner quinze jours dans cette rade, pour y attendre deux Vaisseaux, qui étoient partis les derniers. Matelief fit faire pendant la nuit huit feux dans l'Isle, & le lendemain quinze ou seize, pour ôter aux Portugais de S. Jago, la connoissance de son dessein & de ses forces. Observons, pour expliquer cette conduite, que c'est un ancien usage, dans l'Isle de May, d'y faire autant de feux qu'on y voit relâcher de Vaisseaux, afin que sur cet avis, les Insulaires de S. Jago prennent des mesures, soit pour l'attaque ou la défense. Comme l'intention de l'Amiral n'étoit pas de chercher querelle, & qu'il auroit même regreté d'être interrompu dans de plus grands desseins, il ne permit à ses gens d'aller à la chasse aux boucs, qu'avec une escorte bien armée (*e*). On tua bien mille de ces animaux; mais ce n'étoit pas un excellent mets. La sécheresse, qui règnoit alors dans l'Isle, les rendoit moins bons qu'ils ne sont ordinairement. Vers la fin du mois d'Août, lorsque les vents du Sud commencent à soufler, & qu'ils amènent de grandes pluyes, l'herbe croît dans ces Isles, les boucs s'engraissent, & l'on en tue beaucoup au mois de Décembre, pour les saler & les envoyer à Madere. Les peaux se transportent en Portugal. Dans les bonnes années, on en tue quelquefois près de douze mille (*f*).

Ceux qui allèrent à la chasse trouvèrent un petit Village d'environ vingt maisons, mais sans aucun habitant. Un peu plus loin, ils rencontrèrent deux femmes Négres, qui leur dirent que tous les autres Insulaires s'étoient retirés dans les montagnes. L'Amiral, assez content de leur tranquillité ou de leur frayeur, partit le 18 de Juillet, sans aucun dessein de chercher des ennemis si faciles à dissiper. Cependant ayant trouvé les vents du Sud par les onze degrés, quoique ceux qui partent de bonne heure de Hollande ne les trouvent ordinairement que par les deux, trois ou quatre degrés, il se vît jetté dans le Golfe d'Afrique, d'où se remettant tantôt au large, tantôt à louvoyer, toûjours dans la crainte de donner sur les bancs, il passa la Ligne le 25 d'Août, & le 27, il se trouva devant l'Isle d'Annobon. Il résolût d'y relâcher, quoiqu'il n'en eût pas eû le dessein. Le scorbut com-

Effet de leur crainte.

(*d*) Journal de Matelief, pag. 192 & suiv.

(*e*) La Relation dit, que l'Amiral étant informé que huit jours auparavant on avoit amené vingt hommes de S. Jago, à bord d'une Barque qui avoit été prise sur les François, il eût soin de ne laisser aller personne à terre qu'avec des armes, & en nombre suffisant pour se défendre. R. de l'A. *A*.

(*f*) Pag. 193.

MATELIEF. 1605.

L'Amiral relache malgré lui à l'Isle d'Annobon.

commençoit à se répandre dans tous les Vaisseaux. Quelques-uns avoient besoin de lest. D'ailleurs la vûe de cette Isle, où les Hollandois avoient essuyé tant d'outrages & n'avoient jamais rien obtenu que par la force, renouvella dans le cœur de Matelief tous les ressentimens qu'il avoit étouffés au Cap-Verd (*g*).

IL entra dans la rade le 7 de Septembre. Une chaloupe qui se rendit au rivage lui rapporta que les Insulaires avoient pris l'épouvante & s'étoient retirés dans les montagnes. Ils y avoient emporté jusqu'aux ornemens de leurs Eglises. Cependant on avoit vû un corps d'environ cinquante Négres, commandés par deux Blancs qui avoient offert avec beaucoup de moderation tous les rafraîchissemens qui se trouvoient dans leur Isle. Mais ils demandoient aussi que les Habitans ne fûssent point insultés, & qu'on ne fit aucun tort à leurs bananes ni aux arbrisseaux qui portent le coton (*h*).

L'AMIRAL donna ordre, à tous les équipages, de prendre de l'eau & de la pierre; avec la précaution néanmoins de faire garder l'aiguade par un détachement de trois cens hommes. Il fit dire au Commandant que s'il ne vouloit pas que les Hollandois se répandissent en troupes dans son Isle, il falloit qu'il envoyât lui-même sur le rivage, les provisions dont la Flotte avoit besoin. On vît venir aussi-tôt des femmes, qui apportérent toutes sortes de fruits. Un jour de Dimanche, il se fit à terre deux Sermons, auxquels quantité de Négres & de Mulâtres eûrent la curiosité d'assister. Ils fûrent étonnés de l'attention qu'ils remarquèrent dans l'auditoire, „ sur-tout d'entendre parler de la foi en J. C. & de sa mort sous Ponce Pilate; car ils „ étoient persuadés, comme ils le dirent ensuite à l'Amiral, *que lui & tous* „ ses gens étoient Luthériens, qu'ils croyoient au Diable & l'adoroient, & „ qu'ils ne connoissoient pas même le nom de Dieu & de J. C. " (*i*). Matelief ayant retenu deux des principaux Négres à dîner avec lui, le Gouverneur Portugais en parût mécontent, & s'en plaignit comme d'une démarche qui pouvoit lui devenir fort nuisible. Ce reproche fit connoître avec quelle hauteur il traitoit ces Insulaires, & qu'il n'auroit pas été difficile de les porter à la révolte. On tira d'eux, dans l'espace de huit jours, plus de deux cens mille oranges, & soixante-seize porcs, qui ne coûtèrent chacun qu'une chemise ou un chapeau, c'est-à-dire, la valeur de trente sous.

Opinion que les Portugais inspirent aux Négres.

Le Gouverneur d'Annobon se laisse gagner.

L'Amiral fit présent au Gouverneur d'une pièce de velours des Indes, qui lui inspira tant de reconnoissance, qu'après avoir promis de ne plus insulter les Vaisseaux de la Nation Hollandoise, il ajoûta qu'à l'avenir il auroit moins d'égard pour les ordres de son Roi, & plus d'attention pour ses propres intérets (*k*). Ainsi les Hollandois commencèrent à se flatter que l'Isle d'Annobon deviendroit une retraite paisible pour leurs Vaisseaux.

ILS remirent à la voile le 15 de Septembre. Le 7 d'Octobre, on eût la

(*g*) Mr. Prevost lit de bien loin dans le cœur de Matelief. Le Journal ne dit rien de ses *ressentimens*, & s'il en eût, il les *étouffa* encore ici, puis qu'il en partit sans commettre la moindre hostilité, & qu'au contraire, il s'acquit l'amitié du Gouverneur Portugais par ses présens. R. d. E.

(*h*) Pag. 195 & 196.

(*i*) Pag. 196 & 197. Cette opinion ne diffère pas beaucoup de celle qu'ont les Catholiques Romains des Protestans, en Espagne, en Portugal & en Italie. R. de l'A. *A.*

(*k*) Pag. 197.

Mateliep. 1606.

la vuë de l'Isle de l'Ascension & le 21 de Novembre, on doubla le Cap des Aiguilles. Les vents de Sud-Est, qu'ils trouvérent trop tôt, les ayant empéchés de relâcher à l'Isle de Romeros, ils mouillèrent le premier de Janvier 1606, à la rade occidentale de l'Isle Maurice, où il rencontrèrent l'Amiral Van der Hagen, qui étoit parti de Bantam depuis un mois. Matelief apprit de lui l'état des affaires des Indes, c'est-à-dire, la prise des Forts d'Amboine & de Tidor, l'alliance des Hollandois avec divers Princes, surtout avec le Samorin de Calecut, auquel Van der Hagen s'étoit engagé à donner du secours par mer pour s'emparer de Cochin, à condition que cette Place seroit remise entre les mains des Hollandois. A l'égard de Malaca, qui faisoit le principal objet du Voyage de Matelief, quoiqu'il tînt encore ses vûes secrétes, Van der Hagen ne lui donna point de nouvelles agréables. Il lui avoua qu'avec tous ses efforts il n'avoit pû trouver le moyen d'y faire une descente; qu'André Furtado de Mendoza, qui y commandoit depuis six ans, avoit commencé à fortifier la Ville & l'avoit munie de remparts; que dans la dernière revûe ses Troupes montoient à huit mille hommes; enfin que les Portugais paroissant tourner tous leurs soins à la défense de cette Place, il falloit en attendre une vigoureuse résistance. Il ajoûta que Furtado s'étoit crû assez fort pour déclarer la guerre au Roi de Johor, allié des Hollandois, & qu'il le tenoit actuellement assiégé (l).

Rencontre de Matelief & de Van der Hagen.

Instruction sur l'état des Indes.

Matelief, sans s'ouvrir encore sur ses vûes, se contenta d'annoncer un grand dessein, par des prières générales qu'il ordonna sur toute sa Flotte. Il leva l'ancre le 27. Deux mois d'une heureuse navigation le rendirent à la vûe du Cap d'Achin, dans l'Isle de Sumatra. Là, se trouvant si proche de l'objet de sa commission qu'il ne pouvoit differer plus long-tems à s'expliquer, il crût que la prudence l'obligeoit à quelques précautions, parce que les équipages ne s'étant engagés qu'à servir sur mer, il ne pouvoit rien tenter sur terre sans leur consentement. Quelques expressions équivoques, qu'il avoit lâchées comme au hazard, avoient déja excité des murmures (m). La crainte de trouver une résistance ouverte, le fit recourir à des voyes indirectes, qui lui réüssirent. Au-lieu d'employer l'autorité pour déclarer ses ordres, il fit publier les deux articles suivans:

Politique de Matelief pour disposer ses gens à l'obéissance.

„ Que l'article du Réglement (n) qui n'attribuoit aux équipages que „ quatre pour cent du butin, ne seroit entendu que du butin fait sur mer, „ & ne seroit pas tiré à conséquence pour ce qui se feroit par des ordres „ particuliers qui pouvoient être contenus dans des instructions secrétes „ & regarder la terre; que par cette raison, on ne s'arrêteroit pas à ce qui „ pouvoit avoir été réglé pour le pillage, sous quoi l'on comprendroit tout „ ce qui pourroit être pris, & qui seroit de qualité à pouvoir y être raisonnablement compris.

„ Que si l'on pouvoit prendre d'assaut la Ville de Malaca, elle seroit „ abandonnée au pillage, suivant les loix de la guerre; mais que si elle se „ rendoit par un Traité, la Capitulation se faisant suivant l'état des affai- „ res, on ne laisseroit pas de faire un si bon parti aux équipages qu'ils au- „ roient lieu d'être contens; mais que de leur côté ils seroient obligés à „ l'a-

(l) Pag. 198 & 201. (m) Pag. 201. (n) Il se nomme l'*Artykel-brief*.

MATELIEF. 1606.

„ l'avenir d'observer la discipline militaire, telle que l'Amiral la jugeroit „ nécessaire pour l'exécution de ses projets (*o*).

CES promesses, qui établissoient la récompense avant que de proposer le travail, fûrent entendues & acceptées avec beaucoup de satisfaction. Ensuite, à la priére de tous les Capitaines, l'Amiral accorda un pardon général de toutes les fautes qui pouvoient avoir été commises, & ceux qui étoient aux fers obtinrent la liberté. Cette douceur acheva de gagner tout le monde (*p*). On remit à la voile; & le dernier jour d'Avril, toute la Flotte (*q*) se trouvant rassemblée à une demie lieue de Malaca, l'Amiral ne balança plus à montrer cette Ville, comme le lieu où il devoit faire le premier essai de son nouveau Réglement. Il fit armer aussi-tôt les Chaloupes, pour attaquer quatre Vaisseaux, qui s'étoient échoués sous la Ville, aussi près qu'ils l'avoient pû. Ils fûrent pris sans résistance. On n'y trouva rien à piller, mais on les brûla. Une espèce de pétard, qu'on eût l'imprudence d'y laisser dans cet incendie, tua trois Hollandois & en blessa dix-neuf. Quelques tonneaux d'arrack qui se trouvoient sur le même bord, leur avoient fait mépriser le peril. Ceux qui échappèrent sans blessure en apportèrent quelques flacons à l'Amiral; mais il les fit jetter sur le champ dans la Mer, avec un reproche adroit, qu'il crût capable d'arrêter une autre fois leur intempérance: *Quelle témérité*, leur dit-il, *de boire d'un breuvage que nos ennemis peuvent avoir empoisonné* (*r*)! Les Vaisseaux qui fûrent détruits étoient, l'un, du port de quatre cens tonneaux; le second, de deux cens, & les deux autres chacun de cent-soixante. On tira inutilement quelques coups de canon de la Ville, sur ceux qui avoient été chargés de cette expédition. Le soir du même jour, l'Amiral fit partir deux hommes dans une Chaloupe, pour aller porter au Roi de Johor, la nouvelle de son arrivée, & lui communiquer la résolution que les Hollandois avoient formée d'entreprendre le Siége de Malaca.

La Flotte arrive devant Malaca.

Premières hostilités.

CETTE importante entreprise, la première qui aît menacé l'Empire Portugais dans un de ses principaux établissemens, & qui fût accompagnée d'ailleurs, de plusieurs combats terribles entre les Flottes des deux Nations, mérite un détail que je n'accorde guères aux expéditions de cette nature (*s*).

Le Siége est déclaré.

L'AMIRAL ayant assemblé le Conseil géneral, ne dissimula plus qu'il avoit ordre d'employer toutes ses forces pour enlever aux Portugais, un de leurs plus importans boulevards, & pour y établir la Compagnie Hollandoise. On résolût de s'approcher de la Ville jusqu'à la portée du mousquet, & de commencer aussi-tôt à canoner. Quelques observations avoient fait juger qu'à cette distance on seroit encore sur cinq brasses d'eau. Mais après s'être avancé jusques sur deux brasses & demie, il se trouva que les pièces de demi-calibre ne pouvoient encore porter jusqu'aux murs. Cependant les plus gros-

(*o*) Pag. 202.

(*p*) *Ibidem.*

(*q*) Suivant *De Faria*, les Hollandois avoient onze Vaisseaux & sept Galiotes, outre trois cens petits Bâtimens des gens du Pays. A terre, ils étoient assistés par onze Rois voisins en personne, avec quatorze mille hommes. Un peu auparavant, cet Auteur ne parle que de sept Rois & de cent cinquante Bâtimens; mais en échange il leur donne seize mille hommes. *Asie Portug.* Vol. III. Part. 2. Ch. 6. R. de l'A. *A.*

(*r*) Pag. 203.

(*s*) Pag. 204. & suiv.

grosses pièces portèrent dans la Ville, endommagèrent plusieurs maisons, & ruinèrent quelques parties du parapet. On tira aussi du côté de la Ville; mais le seul coup qui porta jusqu'à la Flotte, fût un boulet de vingt-sept livres, qui entra dans un Vaisseau sans y causer aucun mal. Un coup des Hollandois donna dans l'Eglise de S. Paul, qui étoit celle des Jésuites (*t*).

MATELIEF. 1605.

PENDANT que le canon jouoit, l'Amiral détacha quatre Chaloupes, avec ordre de visiter le côté septentrional de la Ville, & de chercher un lieu favorable pour la descente des Troupes. Son dessein étoit de s'emparer du Fauxbourg. Mais le terrein fût trouvé si mou, que cette difficulté parût difficile à surmonter. D'ailleurs deux cens hommes armés se présentèrent sur le rivage, & l'on découvrit autour des maisons quantité de palissades, qui en rendoient l'accès dangereux. Matelief prit le parti de faire dresser une batterie de deux pièces de vingt-quatre dans l'Isle *Pulo Malaca*, que les Portugais nomment *Ilha das Naos*, qui étoit plus proche de la Ville que les Vaisseaux, dans la vûe d'envoyer deux Chaloupes, à la faveur de cette batterie, pour reconnoître le bout occidental de la Ville, & pour donner tout à la fois le change aux ennemis, en les rendant incertains du côté par lequel on se proposoit de les attaquer. Cette Isle n'est pas plus grande que la place d'Amsterdam, où la Maison de Ville est située, & n'est pas tout-à-fait à la portée du canon de demi-calibre des murs de Malaca. On y mit trente hommes pour le service & la garde des deux pièces. Ceux qui étoient allés visiter le côté méridional de la Ville, ayant rapporté que le terrein étoit encore plus bourbeux que de l'autre, on revînt à l'idée de faire la descente du côté du Nord (*v*). Cependant lorsque tout y fût préparé, on remit en déliberation au Conseil, si c'étoit le meilleur parti qu'on pût embrasser. Ceux qui ne l'approuvoient pas représentoient „ que l'Armade „ de Goa étoit attendue; qu'elle seroit assez nombreuse pour obliger les „ Hollandois de lui opposer toutes leurs forces; que s'ils pouvoient la battre, Malaca, qui demeureroit sans secours, ne feroit plus qu'une foible „ résistance; qu'au contraire, si l'Armade paroissoit tandis qu'on seroit à „ terre, il faudroit nécessairement se retirer, & laisser la Ville pour retourner à bord; qu'il n'y avoit pas d'apparence que la Place se rendît, aussi „ long-tems qu'elle attendroit du secours; qu'en supposant même qu'on en „ devînt maître avant l'arrivée de l'Armade, ce ne pouvoit être sans s'affoiblir; & qu'on s'exposeroit par conséquent, au risque de perdre & la Ville & les Vaisseaux, puisqu'il ne resteroit pas assez de monde pour garder „ la Place, & pour se mettre en état de résister en même-tems, aux forces „ supérieures qui viendroient attaquer la Flotte". Ils concluoient qu'on devoit attendre la réponse du Roi de Johor, & s'assûrer du secours qu'on pouvoit espérer de ce Prince, parce qu'on en recevroit peut-être assez pour surmonter les obstacles qui se présentoient, & pour faire tête à l'Armade; après quoi l'on iroit à l'assaut, avec plus de confiance au succès (*x*).

Préparatifs des assiégeans.

Ilha das Naos.

Débats dans le Conseil des Hollandois.

CEUX qui se déclaroient pour la descente, convenoient qu'il falloit s'attendre à l'arrivée de l'Armade; mais ils prétendoient que le tems en étoit in-

(*t*) Pag. 203. (*v*) *Ibidem.* (*x*) Pag. 206 & 207.

MATELIEF. 1606.

incertain, & que peut-être n'arriveroit-elle que dans quatre ou cinq mois; que la Ville étant encore peu fortifiée par l'un de ses côtés, il ne falloit pas donner le tems au Gouverneur de la rendre plus capable de défense; que la plus grande partie de la garnison n'étoit pas composée de Portugais, mais de Négres, c'est-à-dire, d'ennemis foibles & timides, qui ne feroient pas beaucoup de résistance s'ils étoient poussés sans avoir le tems de se reconnoître; au-lieu que le délai pouvoit dissiper leur frayeur & ranimer leur courage; qu'au contraire les équipages Hollandois pouvoient se rebuter & changer de résolution; que loin de considérer la garde de la Ville comme un obstacle à la défense des Vaisseaux, ils soûtenoient que la Ville serviroit elle-même à les défendre lorsqu'on en feroit en possession; que les Vaisseaux Portugais tirant plus d'eau que ceux de Hollande, ne pourroient s'approcher si près des murs, & que si l'Armade étoit assez forte pour obliger les Hollandois de se tenir sur la défensive, ils feroient toûjours à couvert sous le canon de la Place; que suivant les avis qu'on avoit déjà reçûs, le Roi de Johor n'étoit pas en état de donner de puissans secours; que si la descente ne se faisoit pas promptement, il ne falloit pas espérer qu'elle se pût jamais faire; enfin qu'il n'étoit pas certain non-plus, qu'après la défaite de l'Armade, la Ville se crût perdue & cessât de résister, parce qu'il n'y avoit nulle apparence, que si proche d'une Côte favorable aux Portugais, la victoire pût être assez complète pour leur ôter les moyens de donner du secours à la Ville par leurs Fustes & leurs Galéres.

Résolution du Conseil.

La pluralité des voix fût pour le premier de ces deux avis, & la descente fût différée jusqu'à l'arrivée des nouvelles qu'on attendoit du Roi de Johor (y).

Le jour suivant, qui étoit le 2 de Mai, on tira quelques volées de canon qui ne portérent point jusqu'à la Flotte; & pour chaque coup l'Amiral en renvoya deux, qui causérent beaucoup de désordre dans la Ville. Les Habitans brûlérent leur Fauxbourg méridional, parce que la batterie qu'on avoit dressée dans l'Isle, leur fit juger que l'attaque se feroit de ce côté-là. Matelief avoit fait poster au Nord quatre Chaloupes à voiles, sur lesquelles ils tirérent avec peu de succès. Cette garde lui avoit parû nécessaire pour couper le passage à quelques Pirogues, qui rasant la Côte, avoient trouvé le moyen d'entrer dans la Ville & d'en sortir. Il y joignit ensuite une grande Chaloupe à rames, qui prit une Pirogue chargée d'Indiens, dans laquelle on ne trouva que deux pierriers de fonte & deux hallebardes. Mais les hommes qu'elle portoit s'étant jettés à la Mer, on en retira un Négre blessé, qui se disoit pêcheur & qui fût mené à bord de l'Amiral. Il raconta que le canon avoit tué dix hommes dans la Ville, & qu'il en avoit blessé d'autres; qu'on attendoit chaque jour l'Armade de Goa, avec le Viceroi & l'Archevêque, pour se remettre en possession des Moluques & combattre le Roi de Johor; que la Place étoit mal pourvûe de vivres, mais assez bien munie de canon & de poudre; qu'on n'y comptoit pas plus de quatre-vingt Portugais, & que le reste de la garnison, au nombre d'environ trois mille hommes

Informations qu'on reçoit d'un Négre.

(y) Pag. 208.

mes (z), étoit composé d'Esclaves & de Malais; qu'il ne restoit personne dans le Fauxbourg de *Campoclin*, dont les Habitans s'étoient retirés dans la Ville, & que de tous les lieux voisins on y avoit porté quantité de marchandises (a).

Le Roi de Johor députe à la Flotte.

Le 5, deux Pirogues de Johor, qui en étoient parties depuis cinq jours, se présentèrent à l'Amiral. Elles étoient commandées par le Sabandar de Sincapura, qui se nommoit *Seri Raja Nugara*. Dans l'entretien qu'il eût avec Matelief, il lui dit que le Roi son maître ayant appris qu'on avoit vû arriver devant Malaca, une Flotte qu'on croyoit Hollandoise, l'envoyoit pour s'informer de la vérité; qu'il avoit rencontré, dans sa route, la Chaloupe que l'Amiral avoit dépêchée à Johor; qu'aussi-tôt que le Roi la verroit paroître, on pouvoit compter qu'il partiroit avec vingt Fustes & trente Galères pour venir joindre la Flotte (b); & que pour hâter cette heureuse jonction par son rapport, il alloit retourner vers ce Prince avec ses deux Pirogues. Il confirma aussi ce qu'on avoit appris de l'Armade de Goa & des desseins du Viceroi, qui la commandoit en personne (c).

Renfort qui arrive aux assiégés.

Le lendemain, deux barques, chargées d'Indiens, ayant passé au Sud des batteries, entrèrent dans la Place à la vûe des Hollandois. Elles fûrent suivies le soir de deux autres, qui ne passèrent pas moins heureusement. Les assiégés en firent éclater leur joye. Ces petits Bâtimens revenoient de Pahan, où ils avoient été envoyés avec des Ambassadeurs, pour faire relâcher l'équipage d'un Vaisseau Portugais qui avoit péri sur cette Côte. Les prisonniers revenoient libres, au nombre de quatre-vingt Blancs & de cent Négres. Ainsi ce renfort, que les Habitans regardèrent comme envoyé du Ciel, augmentoit du double les Portugais de la garnison (d).

Le Roi de Johor joint la Flotte Hollandoise.

La Chaloupe que les Hollandois avoient envoyée à Johor, revînt le 13, avec l'agréable nouvelle du départ du Roi, qui devoit amener dans quatre jours, toutes les forces qu'il avoit pû rassembler. On remit à l'Amiral une lettre de ce Prince, qui avoit été traduite par les Hollandois établis dans sa Capitale (e). Elle confirmoit de si belles promesses. En effet, on vît paroî-

(z) Suivant *De Faria*, il n'y avoit guères plus de cent Portugais dans Malaca, pour opposer aux grandes forces que les Hollandois avoient amenées devant la Ville; mais ils étoient commandés, ajoûte l'Historien Portugais, par le grand *Furtado*, qui tient à juste titre, un des principaux rangs parmi les Héros Portugais. R. de l'A. *d*.

(a) Pag. 209.

(b) Pag. 210.

(c) *Ibid.*

(d) Pag. 211.

(e) L'Auteur du Journal la rapporte, comme un titre d'honneur pour les Hollandois: „ Le Roi de Johor *Raja-Zabrang* salue l'Amiral & lui souhaite un bon succès „ dans ses entreprises. Vous, Sieur Amiral, qui avez été envoyé par le Roi de „ Hollande pour combattre nos ennemis & „ les vôtres; puissiez-vous, ainsi qu'il arrivera infailliblement, faire voler vôtre réputation dans tout l'Univers, selon que „ vous le méritez, pour n'avoir pas craint „ de venir de si loin avec vos Compatriotes, „ vous opposer à la tyrannie que les Portugais exercent dans ces Pays, de même „ que vous vous y êtes opposés dans le vôtre. Je me tiens heureux d'avoir vû „ Louis Isaacsz & Hans van Hagen, que vous „ m'avez envoyé pour me donner avis de „ vôtre arrivée devant Malaca; d'avoir vû „ ceux qui sont venus pour nous délivrer „ de l'esclavage où les Portugais veulent „ nous réduire. Je tâcherai de reconnoître „ le service que vôtre Roi veut bien me „ rendre, sans que je l'aye mérité, dans les „ personnes de ceux qu'il m'envoye, & je le „ ferai de tout mon pouvoir. Il n'y a point „ de

Mateliet. 1606.

roître, le 17, les Galères & les Fustes de Johor, montées d'environ trois cens hommes, la plûpart Esclaves. [Le Roi se trouvoit à bord de sa Flotte. C'étoit le même *Raja Bonsu*, ou *Zabrang* qui avoit envoyé des Ambassadeurs en Hollande, avec des présens pour le Prince Maurice. Son nom étoit déja cher aux Hollandois, par d'anciens services qu'il leur avoit rendus à leur Nation (*f*).] Mais l'Auteur du Journal s'arrete ici à quelques éclaircissemens, qu'il croit nécessaires pour faire entendre la suite de son récit.

Caractère de ce Monarque & de ses frères.

Le feu Roi de Johor étoit un Prince belliqueux, qui avoit fait souvent la guerre aux Portugais. Il avoit laissé quatre fils, dont l'aîné, qui se nommoit *Jan de Patuan* (*g*), occupoit le Trône des Malais; homme de peu d'esprit, dont les uniques occupations étoient de dormir jusqu'à midi, de manger en sortant du lit, de se baigner, & de boire le reste du jour jusqu'à s'enyvrer. Il se reposoit de tous ses devoirs sur le Raja Zabrang (*h*), sans vouloir prêter l'oreille à ce qu'il croyoit capable de lui causer de l'inquiétude. Lui proposoit-on quelqu'affaire? il feignoit de ne pas entendre. On lui demandoit trois & quatre fois quelle étoit sa volonté, sans pouvoir vaincre l'obstination qu'il avoit à ne rien répondre. Le Prince, second fils du même père, mais d'une autre femme, se nommoit *Raja-Siacai*, c'est-à-dire, Prince de *Siacai*, qui est un fief relévant de la Couronne. Il avoit épousé une fille de la Reine de Patane; mais ses qualités naturelles répondant mal à sa naissance, il résidoit continuellement à Siacai, & ne venoit presque jamais à Johor.

Second Prince.

Troisième Prince.

Le troisième Prince de la Maison Royale de Johor étoit le *Raja Bonsu*, qu'on nommoit alors *Raja Zabrang* ou *Sabrang*, qui signifie, *Roi de l'autre côté*, parce qu'il faisoit sa résidence & qu'il exerçoit l'administration du côté de la Rivière qui est vis-à-vis de *Batusabar* ou *Batusauwer*, Ville considérable où il

„ de Roi sur la terre qui pût me rendre les „ services que le vôtre m'a déja rendus. Je „ vous envoye *Tatse-Amar* & *Tatse-Camar* „ pour vous avertir que j'irai vous joindre, „ s'il plait à Dieu. Je fais rassembler mes „ rameurs; dès qu'ils seront venus, je ne „ differerai point à partir. Si j'avois deux „ Galères prêtes, je m'y embarquerois dès „ ce moment. J'attens aussi plusieurs bantins, & je vous les enverrai incessamment. „ Je retiens ici vos deux Envoyés, pour „ vous les remener dans ma Galère. Nous „ nous rendrons ensemble auprès de vous „ & nous travaillerons tous à mettre vos „ desseins en exécution. Son Excellence „ m'a fait tant d'honneur, que je n'en puis „ jamais assez marquer ma reconnoissance. „ Enfin je vous suis tellement obligé & à „ tous ceux qui sont venus pour nous affranchir, que je crains de ne pouvoir vous „ récompenser d'un si grand service, n'étant „ Roi que d'un peuple qui est bien pauvre(1)".

(*f*) Mr. Prevost, par un défaut d'attention, fait ici *Raja-Zabrang*, Général de la Flotte & il dit, *que le Roi se trouvoit aussi à bord*, comme si le Roi & Raja-Zabrang étoient deux personnes différentes. Nous avons corrigé ce passage & quelques autres pareils sur le texte même. R. de l'A. *A*.

(*g*) Il paroît que c'est un titre plutôt qu'un nom propre (2).

(*h*) C'est apparemment par cette raison, que le Raja se donne lui-même, le titre de Roi de *Johor*, dans la lettre qui est rapportée ci-dessus: Mais Mr. Prevost ne fachant comment concilier ce point avec le droit de *Jan de Patuan*, avoit supprimé de cette lettre, le nom de *Raja-Zabrang*, que nous avons rétabli. D'ailleurs ce Prince pouvoit être considéré comme Roi de Johor par sa résidence, mais dépendant de Jan de Patuan. R. de l'A. *A*.

(1) Puisque Mr. Prevost fait tant que de copier cette lettre, nous avons crû devoir y rétablir quelques circonstances qu'il avoit omises. R. d. E.

(2) Valentyn le nomme *Alawaddin Sjah* III., & dit qu'il avoit pris le titre de *Jang di Pertoehan*, R. d. E.

il avoit une Forteresse & des Sujets, quoiqu'il relevât de *Jan de Patuan.* Il étoit âgé d'environ trente-cinq ans, d'une taille moyenne, le teint presque blanc. Ses qualités dominantes étoient la discrétion, la douceur, la patience, l'activité, & sur-tout cette prévoyance qui fait pénétrer dans l'avenir & pourvoir à tous les événemens. Il auroit été capable des plus grandes affaires si son pouvoir eût répondu à ses lumières. En un mot, il méritoit de porter la Couronne. On lui auroit vû de l'attention pour récompenser les services, & de la reconnoissance pour les secours qu'il recevoit des Hollandois. Son respect ne s'étoit jamais relâché pour son frère, qui de son côté marquoit pour lui beaucoup d'égards, quoiqu'il ne pût voir sans jalousie l'estime dont il étoit en possession. Le quatrième Prince, fils d'une troisième femme du feu Roi, se nommoit *Raja-Laud*, c'est-à-dire, *Roi de la Mer.* Tout son mérite consistoit à prendre du tabac, à boire de l'arraek & à mâcher du bétel. Il auroit mérité, suivant l'expression du Journal, d'etre précipité dans la Mer dont on le nommoit Roi. L'yvrognerie, les plaisirs des sens & le meurtre, faisoient toutes ses délices & son unique occupation. On auroit crû, dit encore l'Auteur, que c'étoient trois sciences qu'il avoit apprises pour les professer (*i*). Les Courtisans se formant presque toûjours sur leurs Princes, la Cour de Raja-Zabrang étoit fort différente de celle des trois autres.

MATELIEF. 1606.

Quatrième Prince de Johor.

L'Amiral se rend sur la Flotte du Roi de Johor.

Matelief se mit dans la Chaloupe pour aller au-devant de Raja-Zabrang & le fit saluer de plusieurs décharges de son artillerie. Ce Prince, qui faisoit les honneurs au nom de son frère, reçût fort civilement les Hollandois & fit présent à l'Amiral d'un poignard orné de quelques pierreries. On parla du Siège. L'Amiral voulût sçavoir quel fond il pouvoit faire sur le secours du Roi. Mais au-lieu d'une réponse positive, ce Prince répeta plusieurs fois qu'il étoit un Roi pauvre; qu'il feroit tout ce qui seroit en son pouvoir, & qu'il ne sçavoit pas précisément ce que son frère pourroit faire. Il ajoûta qu'il n'avoit pas eû d'autre raison que sa pauvreté, pour demander du secours au Roi de Hollande; & que s'il eût été assez puissant pour combattre les Portugais, il n'auroit pas eû besoin d'implorer l'assistance d'autrui. L'Amiral cessa de le presser, & se réduisit à parler des conditions. Chacun se défendit d'abord de faire les premières ouvertures. Enfin Matelief, comme forcé de s'expliquer, demanda que la Ville demeurât aux Hollandois, pour y établir leur Commerce & la fortifier, sous l'autorité d'un Gouverneur & sous la garde d'une bonne garnison. Il offrit d'ailleurs de laisser au Roi tout le reste du Pays, à condition qu'on se prêteroit des secours mutuels (*k*).

Le Roi répondit que s'il ne devoit pas demeurer maître de la Ville, il lui importoit peu qu'elle fût enlevée aux Portugais; qu'à l'égard du Pays voisin il en faisoit peu de cas, parce qu'il avoit vingt fois plus de terres que ses Sujets n'en pouvoient occuper; que la proposition qu'on lui faisoit n'étoit pas digne d'une Nation qui étoit venue pour le secourir; que l'unique avantage qu'il en pouvoit espérer, seroit peut-être d'avoir de bons voisins, au-

(*i*) Pag. 215 & précédentes.

(*k*) Pag. 216. Ces secours devoient être défensifs contre tous ennemis, & offensifs contre les Portugais & les Espagnols.

MATELIEF. 1606.

au-lieu qu'il en avoit de mauvais; expérience qui dépendoit de l'avenir, puisque les Hollandois pouvoient n'être pas tels qu'ils paroissoient, & ressembler même aux Portugais, à la parole desquels on ne pouvoit prendre aucune confiance; qu'il s'étoit flatté mal-à-propos qu'on venoit à son secours, puisqu'on exigeoit qu'il assistat lui-meme des étrangers pour leur livrer son Pays; c'est-à-dire, pour lui donner des maîtres moins connus que ceux qu'il avoit déjà; sans autre espérance pour lui que le hazard de se procurer de meilleurs voisins; qu'il laissoit à juger aux Hollandois mêmes, si cette proposition étoit juste, lorsqu'ils faisoient profession de ne vouloir pas usurper le bien d'autrui, & que se plaignant sans cesse de l'injustice des Portugais, ils n'avoient pas d'autre raison pour leur faire la guerre.

Subtilité de Raja-Zabiang.

L'AMIRAL, surpris de trouver tant de subtilité dans ce Prince (*l*), lui demanda quel seroit donc le fruit que les Hollandois pourroient tirer de cette guerre, après avoir fait tant de dépenses pour le secourir. „ Je vous donnerai, repliqua le Roi, une place pour y bâtir une maison. „ Le Commerce vous sera libre, & vous serez affranchis des droits & des „ impôts ". Matelief s'efforça de lui prouver que cet affranchissement de droits étoit une faveur médiocre, parce qu'on apportoit très-peu de marchandises dans son Pays; qu'à l'égard d'une place pour bâtir une maison, c'étoit un présent qu'il pouvoit faire à ses ennemis mêmes, s'il en avoit de Marchands, parce qu'il en partageoit toûjours les avantages; que les Rois de Bantam, d'Achin & de Ternate, dans les Etats desquels il y avoit beaucoup plus de profit à tirer du Commerce, avoient accordé aux Hollandois des places & des maisons sans avoir reçû d'eux aucun service; & qu'au-reste il ne demandoit rien qui appartint aux Rois de Johor, puisqu'ils n'avoient pas bâti la Ville de Malaca & qu'elle étoit l'ouvrage des Portugais; qu'on ne leur demandoit que le terrein, le reste n'étant pas leur bien & ne leur ayant rien coûté (*m*).

Sa demande puérile.

CETTE conférence dura long-tems, avec la même chaleur. Enfin le Roi désespérant de se faire céder la Ville, consentit à la laisser aux Hollandois; mais il ajoûta qu'il y vouloit mettre une condition. L'Amiral promit sur le champ de l'accorder, pour peu qu'elle fût raisonnable & qu'elle dépendît de lui. Sur cette promesse, le Roi tira Matelief à part avec l'Interprête, & demanda que la Flotte Hollandoise accompagnat la sienne à Achin, pour en chasser le Roi. L'Amiral lui répondit que les Hollandois étant en paix avec le Roi d'Achin, cette demande blessoit la raison & l'équité; mais que si le Roi d'Achin lui déclaroit la guerre, les Hollandois s'engageroient volontiers à l'assister de tout leur pouvoir, après avoir fait néanmoins tous leurs efforts pour rétablir la paix entre les deux Etats. On s'en tînt à

(*l*) *Dans un Prince ennemi de toute sorte d'application*, dit Mr. Prevost, qui croyant toûjours que c'est *Jan de Patuan*, cet Automate dont on a vû le Portrait ci-dessus, communique sa propre *surprise* à l'Amiral, lequel, suivant l'Auteur du Journal, étoit parfaitement instruit du manège de cette Cour, par les Ambassadeurs de Johor qu'il y avoit ramenés de Hollande. Mr. Prevost ne se souvient plus ici de l'actif & délié *Raja-Zabrang*, le seul avec qui les Hollandois eûssent à faire. R. d. E.

(*m*) Pag. 215. & suiv.

à ces termes, [& le 17 de Mai, l'on dressa à bord de l'Amiral, un Traité (*n*) qui ne fût signé qu'au bout de quelque tems par les deux Rois. Cependant on ne s'occupa plus que des préparatifs de la descente, & l'Amiral délivra à Raja-Zabrang, la Lettre & les présens du Prince Maurice, qui consistoient en un fusil long, un double pistolet, garni de perles, deux autres pistolets, un sabre & une pertuisane. En même tems il lui remit de la part des Directeurs de la Compagnie, un harnois d'armes, six pertuisanes & MATELIEF. 1606. Conclusion du Traité.

(*n*) Quoiqu'il soit devenu inutile par l'événement, on ne peut se dispenser de lui donner place ici, pour faire connoître quel étoit alors l'esprit des Hollandois. On y verra que leur établissement de Batavia n'a été que leur pis-aller, après avoir manqué un autre plan.

1. Promet le sieur Amiral, au nom de Leurs Nobles Puissances les Seigneurs Etats Généraux des Provinces-Unies, *sur la requête du Roi*, de lui aider à prendre la Ville de Malaca sur les Portugais leurs ennemis communs, chacun employant toutes ses forces pour les en chasser; & lorsque la Ville sera prise, elle sera & demeurera en propriété aux Seigneurs Etats Généraux, à perpétuité, dans l'état où elle se trouve, avec murs & remparts; libre & franche de toutes charges, sans reconnoître aucun autre Souverain, ledit Roi la cédant par ces présentes, pour récompense de services & de frais de guerre. Tout le Pays qui l'environne & sera conquis, sera & demeurera sous la domination dudit Roi, à condition que lesdits Seigneurs Etats, ou le Capitaine établi de leur part dans la Ville, voulant la faire fortifier plus qu'elle n'est, pourront prendre autant de terrein qu'il en faudra pour l'exécution de leur projet.

2. Lesdits Seigneurs Etats pourront prendre dans tout le Pays de l'obéissance du Roi, autant de bois qu'il en fera besoin pour l'entretien de la Ville & pour la construction des Vaisseaux.

3. Tous les vassaux desdits Seigneurs pourront décharger leurs effets dans la Ville, & y faire venir leurs Vaisseaux, de quelque part que ce soit, sans que le Roi ait rien à dire ou à prétendre, soit de droits d'entrée & de sortie ou autrement.

4. Le Roi ne pourra permettre qu'aucuns Hollandois ou Européens, maintenant vivans ou leur postérité, trafiquent dans ses Etats, s'ils n'en ont permission du Gouverneur de Malaca; & ceux qui oseroient s'y ingérer sans cette permission, seront poursuivis & traités en ennemis.

5. Il sera permis au Roi de rebâtir & repeupler le Fauxbourg de *Campociin*, qui vient d'être brûlé, en y demeurant le maître & gouvernant les Habitans à son gré. Il y pourra faire sa résidence. Il le pourra fortifier, & lesdits Seigneurs seront tenus de l'aider pour celà de leur conseil.

6. La Ville étant prise, tout le canon qui se trouvera dans les murs demeurera au Roi, qui à l'instant en pourra faire enlever la moitié; & l'autre moitié restera dans la Place pour sa défense, jusqu'à-ce qu'il y ait été pourvû par lesdits Seigneurs Etats.

7. Tout ce qui sera trouvé dans la Ville, soit marchandises, argent, denrées &c., demeurera pour une moitié aux Sujets desdits Seigneurs Etats, servant sur la Flotte, & l'autre moitié demeurera au Roi.

8. Les marchandises qui n'appartiendront pas aux Sujets desdits Seigneurs Etats, seront déchargées dans le Fauxbourg, ou ailleurs dans les Pays du Roi, & les vassaux desdits Seigneurs Etats auront la liberté d'aller les y acheter comme les autres & de les porter dans la Ville.

9. On s'assistera mutuellement dans toutes les entreprises que les uns ou les autres feront contre les Portugais & les Espagnols. Si l'une des deux Parties veut faire la guerre à d'autres ennemis, l'autre Partie ne sera tenue de l'assister que défensivement.

10. Aucune des deux Parties ne fera la paix avec le Roi d'Espagne que du consentement de l'autre.

11. Si quelqu'un cause du scandale pour fait de Religion, il en sera fait plainte à son Souverain, qui l'en fera punir, tant d'un côté que de l'autre.

12. Si quelqu'un d'un côté a quelques prétentions contre ceux de l'autre, soit dettes exigibles ou autrement, le demandeur sera tenu de faire appeller le défendeur devant son Juge naturel.

13. Si quelque Hollandois qui auroit commis un crime, ou autrement malversé, va se réfugier auprès du Roi de Johor ou de ses Sujets; & si quelqu'un des Sujets du Roi se réfugie chez les Hollandois, on sera tenu de part & d'autre de livrer les fugitifs.

MATELIEF. 1606.

& autant de harnois blancs. Ces présens étoient destinés pour le Roi de Johor, qu'on croyoit être ce Raja-Zabrang, parce que c'étoit lui, qui avoit envoyé des Ambassadeurs en Hollande: Néanmoins comme *Jan de Patuan* étoit le Roi régnant, l'Amiral ne sçavoit d'abord auquel des deux donner ces présens; mais le Raja le pria de ne point se mettre en peine à cet égard, en l'assûrant que tout ce qu'il feroit seroit approuvé par le Roi son frère (*o*).]

Descente des Hollandois devant Malaca.

LE lendemain 18 Mai au soir, l'Amiral fit mettre à terre sept cens hommes, qui trouvèrent sur le rivage un corps de quatre cens Soldats, Négres & Portugais, assez bien armés, mais en si mauvais ordre qu'ils n'osèrent tenir ferme un moment. Les Hollandois les poussèrent jusqu'au Fauxbourg, où l'Amiral s'étoit persuadé faussement qu'il n'y avoit qu'une palissade, quoiqu'il fût environné d'une muraille de *Taipa*; c'est-à-dire, d'un mélange de terre & de petites pierres broyées ensemble, enduit de chaux par dehors, & d'une épaisseur que les boulets de demi-calibre ne pouvoient percer. L'Ennemi se retira derrière ce mur, & les Hollandois firent un rétranchement à cent cinquante pas, où ils dressèrent une batterie de deux pièces de campagne qui enfiloient la porte. Ils l'avancèrent ensuite de quatre-vingt pas. Mais, la nuit suivante, ils perdirent six hommes & n'eûrent pas moins de trente-trois blessés. S'ils eûssent mieux connu les chemins, ils auroient pû enlever tout ce qu'il y avoit de gens armés dans le Fauxbourg; car ils s'apperçûrent le lendemain, que dans quelques endroits les bréches du mur n'étoient bouchées que de planches. Aussi les Portugais profitèrent-ils des ténèbres pour se retirer dans la Ville, après avoir brûlé le Fauxbourg (*p*).

Difficultés qui diminuent les espérances de l'Amiral.

L'AMIRAL étant descendu le jour suivant, pour reconnoître la Place & visiter les travaux, fût surpris de trouver une grosse Rivière, qu'il étoit impossible de passer. D'un autre côté la Ville lui parût si forte, les murailles en si bon état & si bien flanquées de tours, qu'il sembloit que sans faire d'autre résistance, les assiégés n'avoient qu'à tenir leurs portes fermées & tirer quelques coups de mousquet du rempart. Cette visite lui fit beaucoup rabattre du récit des Malais & de ses propres espérances. De sept cens hommes qu'il avoit débarqués, il en falloit renvoyer à bord cent cinquante, que leurs blessures ou d'autres incommodités avoient déjà mis hors de service. La chaleur étoit extraordinaire. On ne pouvoit faire aucun fond sur le travail des Malais, qui se croyoient morts au bruit d'un coup de mousquet,

(*o*) Au-lieu de ce qui est renfermé entre ces deux crochets, l'Edition de Paris porte, que le Traité *fût signé* le 17 de Mai, quoique l'Original dise le contraire; & Mr. Prevoît ajoûte immédiatement après, d'autres conditions que le Roi avoit démandées, sur ce que *tout étoit déjà brûlé & desolé autour de la Ville* &c. Il est vrai que, suivant le Traité ci-dessus, le Fauxbourg de *Campoclin* avoit été brûlé; mais tout ce ravage autour de la Ville, ne peut guères s'entendre qu'après le Siège, qui pour lors n'étoit pas encore commencé. Aussi n'est-ce pas dans ce tems-là, que ces nouvelles conditions fûrent demandées. Cet Article, que nous renvoyons à sa place naturelle ci-dessous pag. 389., vient assez à propos dans l'Original, où l'on trouve une seconde Convention jointe à la première & arrêtée seulement le 23 Septembre, après la levée du Siège. Mais en omettant cette dernière circonstance, Mr. Prevoît a fait un Anachronisme. L'Auteur Anglois à qui il n'a pas échappé, a crû au-reste, qu'on pouvoit ajoûter ici l'article des présens, que Mr. Prevoît avoit supprimé, quoi-qu'il auroit pû en retirer de bons services, s'il eût fait plus d'attention à la différence que l'Auteur du Journal y met entre les deux frères Rois. R. d. E.

(*p*) Pag. 225.

quet, & qu'il étoit ensuite impossible de faire marcher. L'attente de l'Armade, qui se joignoit à toutes ces difficultés, & le danger qu'il y auroit eû pour la Flotte à l'affoiblir davantage, firent regretter à Matelief d'avoir trop précipité son entreprise. Mais l'honneur du nom Hollandois y étant engagé, il fit dresser une batterie à la portée du mousquet de la Ville, moins pour battre en bréche, que pour démonter les batteries ennemies & ruiner des maisons. Le mur paroissoit à l'épreuve de ses pièces; & quand elles auroient pû l'entamer, on auroit rencontré la Rivière, qui est fort rapide, & qui n'ayant pas moins de deux cens pieds de large, formoit une barrière impénétrable depuis que les ennemis avoient rompu le pont (*q*). On ne laissa pas de pousser les travaux & d'avancer beaucoup pendant la nuit. Les Malais commencèrent alors à rendre quelque service. Cependant ils prenoient la fuite à la vûe des armes à feu; & l'on ne pouvoit pas même obtenir d'eux de les garder, tandis que les Hollandois s'employoient au travail (*r*).

Il démonte les batteries de la Ville.

Lâcheté des Malais.

On planta sur la batterie deux pièces de canon de demi-calibre & deux autres pièces de dix-sept livres de balle, qui démontèrent ceux de la Ville. Matelief, encouragé par ce succès, proposa au Raja Zabrang, qui avoit pris poste près de lui hors de la porte du Fauxbourg, de diviser ses Malais en trois troupes, pour les joindre à trois corps de Hollandois qui étoient commandés par trois différens Capitaines. Son espérance étoit de les animer, par l'exemple, à la garde & au travail, & de tenir les retranchemens & les redoutes continuellement garnis. Mais, à la moindre allarme, ces foibles Indiens s'enfuyoient dans le dernier désordre, en criant de toutes leurs forces, *les Portugais sont sortis*. On n'en auroit pas engagé vingt à se tenir dans un corps-de-garde, s'il n'eûssent eû avec eux quelques Hollandois pour les rassûrer. Lorsqu'il étoit question de piller les Fauxbourgs, de porter le butin dans leurs Pirogues, de détruire & de brûler des maisons pour en prendre les cloux & le fer, il ne manquoit rien à leur ardeur. Elle alloit toûjours au-delà des bornes, & l'Amiral, qui vouloit quelquefois l'arrêter, crioit en vain pour se faire obéïr. Il en fit des plaintes à leur Roi, qui ne faisant pas mieux respecter ses ordres, permit enfin qu'on les battît. Mais cette méthode acheva de les rebuter. Tantôt on avoit frappé un *Orankaie*, tantôt un *Orambaie*, tantôt ceux qui n'avoient commis aucune faute. Les plus coupables avoient toûjours été maltraités sans raison. D'ailleurs le Roi étoit logé à un quart de lieue de la Ville; & si l'on avoit besoin de lui parler, on le trouvoit toûjours livré au sommeil ou à la débauche. [Il se rapportoit de tout au Raja son frère, & celui-ci lui renvoyoit à son tour, les affaires qui ne lui plaisoient pas (*s*).] Un jour que l'A-

Les Hollandois en tirent peu de service.

(*q*) *Ibid.* & pag. 226, 227.

(*r*) Pour confirmer quelques-unes de nos Remarques précédentes, sans interrompre le récit des opérations du Siège, nous observerons dans cette Note que l'Auteur du Journal fait paroître ici pour la première fois, *Jan de Patuan*, que Mr. Prevost cherchoit inutilement sur la Flotte du Raja Zabrang. Il arriva le 20, de Johor. Son frère & l'Amiral étant allés à sa rencontre, ce dernier après l'avoir salué, lui dit qu'il avoit remis au Raja, une Lettre & des Présens du Prince Maurice, & qu'il avoit fait un Traité avec lui. Le Roi lui répondit qu'il approuvoit tout ce que son frère avoit fait, & la conversation en resta-là, parce que ce Prince parloit peu lorsqu'il se trouvoit à jeun. R. d. E.

(*s*) Add. de l'A. *A*.

MATELIEF. 1606.

Reproche extravagant qu'ils en reçoivent, & vive repartie de l'Amiral.

l'Amiral lui renouvelloit ses plaintes, le *Bendahara*, un des principaux Officiers de la Cour (*t*), eût la hardiesse de répondre que les Hollandois avoient bien pris Ternate & Amboine sans le secours des Habitans; qu'ils pouvoient prendre Malaca de même, & que pour lui il n'étoit pas venu pour se battre, mais pour être spectateur du combat (*v*). [L'Amiral lui repliqua qu'il étoit venu pour servir le Roi; que si lui, Bendahara, refusoit de suivre son exemple, il n'avoit qu'à le déclarer en présence de ce Prince, & que si Sa Majesté vouloit le lui ordonner, il sauroit bien chasser de-là ceux qui parleroient de la sorte. Cette vive repartie plût infiniment à tous les autres Seigneurs qui haïssoient le Bendahara à cause de son arrogance (*x*).]

Il entreprend d'affamer la Place.

LES travaux ne laissoient pas de continuer. Mais l'Amiral perdant l'espérance de réüssir par la force, entreprit d'affamer la Ville. Il fit jetter, avec beaucoup de peine, un pont sur la Rivière, par le moyen duquel il s'empara d'un bon poste, que l'Auteur nomme *le Cloître*, où il fit transporter quelques pièces d'artillerie. Il posa des corps-de-garde à toutes les avenues, pour empêcher que les Habitans ne pûssent tirer leur subsistance des déhors. Il entreprit même de faire jetter un autre pont, depuis le Cloître jusqu'au rivage, qui en étoit à la portée du mousquet. Cet espace étoit un marais bourbeux & rempli de pins, entre lesquels il y avoit peu de distance. L'ouvrage fût achevé heureusement. Il fit élever un Fort derrière les arbres, où il fit conduire aussi du canon, dans la vûe d'y tenir des munitions rassemblées, parce qu'il étoit trop pénible d'en faire venir chaque jour de l'autre côté de la Rivière. Ce Fort n'étoit que de terre & de bois, mais il étoit bien flanqué. Le Roi de Johor y fit travailler ses Esclaves, & ne balança point à s'y loger avec Raja-Zabrang son frère, parce qu'il y étoit à couvert de toutes sortes de coups (*y*).

Les vivres deviennent chers à Malaca.

LORSQUE les assiégés se trouvèrent si resserrés, on apprit bien-tôt que le riz étoit devenu beaucoup plus cher dans la Place. Cette nouvelle fit prendre la résolution, non-seulement de ne plus faire de prisonniers, mais de répousser dans la Ville ceux qu'on en verroit sortir, ou de tuer ceux qui s'obstineroient à la vouloir quitter. Le Roi donna ordre aux Orankaies d'exécuter cette résolution. Raja-Zabrang, plus pénétrant que lui, conçût que les Malais, à qui l'on ne donnoit aucune solde & dont le butin ne consistoit qu'en Esclaves, exécuteroient mal des ordres si contraires à leurs intérêts.

A quoi la faim réduit les Habitans.

EN effet, ils continuèrent de prendre ou de recevoir tous les Habitans qui ôsèrent se montrer. L'Amiral en fit inutilement des plaintes. Le Roi ne lui répondoit que par un profond silence. Cependant le Gouverneur Furtado faisoit ouvrir chaque jour une de ses portes, pour faire enterrer ses morts hors de la Place; & pendant la basse marée, ses gens pêchoient le long des murailles, sans que l'Amiral pût les empêcher. On ne manquoit pas de tirer sur les pêcheurs & d'en tuer quelques-uns; mais la crainte de la mort n'étoit pas capable d'arrêter les autres. Ils se mettoient dans

(*t*) Sa charge étoit à-peu-près comme celle d'un Gouverneur de Ville ou de Province. R. de l'A. *A*.

(*v*) Pag. 331 & précédentes.

(*x*) Add. de l'A. *A*.

(*y*) Pag. 334.

dans l'eau jusqu'à la ceinture, & la faim leur faisoit oublier le danger (z). Les Pirogues de Johor, qui auroient pû réprimer cette hardiesse, s'écartoient lorsqu'elles étoient appellées, ou feignoient de ne pas appercevoir ceux qu'elles vouloient épargner. Matelief, pour remedier à ce désordre, & pour satisfaire l'ardeur de ses gens, que l'eau empêchoit de conduire les tranchées dans la terre, s'avisa de faire la nuit ses approches avec des tranchées de bois. Le Gouverneur, qui s'en apperçût, craignit qu'on ne prît enfin le parti de battre en brèche & d'en venir à l'assaut. Il auroit eû besoin de monde, & cette raison lui fit fermer ses portes. Les approches ne se firent pas sans peine (a). On travailloit toute la nuit; mais dès la pointe du jour les ennemis, qui avoient des batteries sur les bastions de *S. Domingo*, de *Madre de Dios*, de *S. Jago* & dans le Cimetière du Cloître de *S. Paul*, tiroient sur les travailleurs. Ainsi quand l'espace d'une nuit n'avoit pas suffi pour mettre les travaux à couvert du canon, il falloit les abandonner au jour. Le premier retranchement fût nommé le *Pot à feu*, parce que la nuit qu'on y travailloit, deux cens Habitans firent une sortie & jettèrent des pots à feu sur les ouvriers. Mais ils fûrent repoussés avec perte; & les Hollandois, qui avoient été surpris, eûrent l'obligation de ce succès, à leurs palissades garnies de pointes de cloux, qui empêchèrent l'ennemi de se couler le long de l'eau. Un avantage qu'on avoit dans la Ville, c'est que du Cloître de S. Paul on pouvoit voir jusqu'au fond des tranchées. Les Hollandois étoient obligés de se couvrir par des blindes. Ils dressèrent, sur le bord de la Mer, une batterie qui abbattit bien-tôt le bastion des *Onze mille Vierges*, & qui leur donna moyen de pousser la tranchée jusqu'au corps de la Place. Cependant ils demeurèrent encore exposés au canon du Cloître de S. Paul, qui leur tuoit toûjours quelques hommes & qui favorisoit les sorties. L'Amiral fit faire d'autres batteries, & divers retranchemens pour la garde des munitions. Mais il étoit quelquefois arrêté par la crainte que l'Armade ne vînt le surprendre dans la basse marée, & que les Chaloupes ne pûssent s'approcher du rivage pour recevoir le canon (b). Les maladies devinrent un autre obstacle, qui augmenta son inquiétude. Ses Troupes essuyoient une fatigue excessive. Elles passoient de deux nuits l'une à la tranchée, où l'eau les incommodoit beaucoup, parce qu'il pleuvoit continuellement. La plûpart couchoient à l'air, si tourmentés des moucherons, qu'à-peine conservoient-ils la figure humaine. Ils mangeoient beaucoup de fruits. Ils bûvoient beaucoup d'arrack. L'yvrognerie fût poussée si loin, que l'Amiral ne visitoit jamais un poste, sans être obligé de relever quantité de gens yvres; & ceux qu'il mettoit à leur place tomboient bien-tôt dans le même état. En vain faisoit-il visiter les Pirogues. Elles trouvoient le moyen d'apporter de l'arrack, qu'on se hâtoit de cacher dans les bois. Souvent il n'y avoit pas dix hommes qui eussent la raison libre; Si les ennemis eûssent été informés de ce désordre, ils auroient pû choisir des occasions certaines pour faire main-basse sur tous les assiégeans. Mais le plus fâcheux effet de la fatigue & de l'intempérance fût la dyssenterie, qui devînt un mal commun & difficile à guérir (c).

Sorties des assiégés.

Fatigues & maladies des Hollandois.

Excès de leur yvrognerie.

Cepen-

(z) Pag. 335. (a) *Ibid.* & pag. 236. (b) *Ibid.* & pag. 237. (c) Pag. 238 & 240.

MATELIEF. 1606.

CEPENDANT l'arrivée de l'*Erasme* & des *Provinces-Unies*, deux Vaisseaux qu'on attendoit depuis long-tems & qui joignirent la Flotte le 14 de Juin (*d*), ranima les espérances de Matelief. Cent quarante-cinq hommes de ces deux bords prirent la place de ceux qui étoient trop affoiblis. On ne douta plus de l'heureux succès du Siège, si l'Armade ne paroissoit avec assez de forces pour le faire lever. Le 18, les ennemis firent une sortie dans laquelle ils furent repoussés. Mais ils tuèrent un Hollandois yvre. Dans leur fureur, ils le percèrent de neuf coups mortels, & lui coupèrent la tête & les mains, qu'ils emportèrent dans la Place.

Barbare action des assiégés.

CETTE barbarie irrita d'autant plus les assiégeans, qu'un autre Hollandois ayant été tué proche des murs, les Portugais lui avoient coupé la tête & l'avoient portée au bout d'une lance dans toutes les rues; après quoi ils l'avoient plantée au lieu le plus éminent de la Ville. Le Conseil de guerre, pour appaiser les Troupes, qui demandoient hautement vengeance, ordonna qu'on pendît sur le champ, trois prisonniers Portugais qu'on avoit entre les mains. Mais cette exécution parût excessive à l'Amiral. Il prit le parti d'écrire à Furtado, qu'en faisant des sorties & se défendant avec courage, il avoit agi jusqu'alors en brave guerrier; mais que de souffrir qu'on traitât brutalement des corps morts, c'étoit une licence odieuse, qui blessoit l'humanité & la raison; que les assiégeans le sommoient de leur livrer celui qui s'étoit rendu coupable de cet excès, sans quoi ils étoient résolus de faire pendre le lendemain, un de leurs prisonniers Portugais; & qu'après celà, s'il persistoit encore dans son refus, on en feroit pendre deux autres; qu'au reste il pouvoit s'assûrer qu'il ne lui en prendroit pas bien d'avoir mis les têtes des Hollandois à prix, & d'avoir promis quarante livres pour chacune (*e*).

Représailles des Hollandois.

Brutalité de Furtado.

Furtado répondit à un prisonnier Chinois, qui fût envoyé dans la Ville avec cette lettre, qu'il n'avoit pas mis les têtes des Hollandois à prix; qu'il s'embarrassoit peu de leurs représailles, & que si l'Amiral vouloit faire pendre tous les prisonniers Portugais, il en étoit le maître. Sur cette réponse, on fit tirer tous les prisonniers au fort. Le malheur tomba sur un nommé Dominique *Jonsalvo*, qui fût pendu le même jour, à peu de distance de la Ville, après avoir obtenu quelques momens pour addresser ses plaintes aux Habitans & pour les exciter à la compassion. Mais il ne reçût d'eux que des injures pour réponse (*f*).

LE reste du mois & le commencement d'Août, se passèrent à faire jouer les batteries & à repousser les sorties des assiégés. Quelquefois les Hollandois plongés dans l'yvresse auroient été fort maltraités, si l'Amiral s'avançant lui-même avec quelques gens d'élite, n'eût suppléé à la foiblesse de leur défense. Il se persuadoit de jour en jour, que si l'Armade ne venoit point interrompre ses progrès, la Ville ne pouvoit plus résister long-tems. On apprit qu'un *ganton* de riz y valoit deux ducats, & qu'il y mouroit chaque jour trente-cinq ou quarante hommes. En effet, ceux qui en sortoient librement & qui préféroient l'esclavage à leur misère, étoient pâles & défigurés. L'ordure & l'infection qui régnoient dans les murs, ne contribuoient pas

La Ville souffre beaucoup de la faim.

(*d*) *Ibid.* C'étoient les mêmes que Matelief avoit attendus au Cap-Verd.

(*e*) Pag. 241 & 242.

(*f*) *Ibidem.*

pas moins à leur langueur que la faim. Furtado laissoit aux femmes la liberté de se retirer, pour menager ses vivres, & l'Amiral auroit souhaité de les faire rentrer dans la Place; mais, priver les Malais du profit qu'ils espéroient de leur vente, c'étoit les rebuter entiérement & renoncer à leur secours (*g*).

Matelief. 1606.

Délibération du Conseil Hollandois.

Cependant, sur le récit même des prisonniers, il falloit compter que la Place étoit encore en état de se soûtenir près d'un mois, & le nombre des malades ou des blessés augmentoit tous les jours parmi les assiégeans. On assembla un Conseil général, où Matelief proposa de choisir entre trois expédiens; l'un, de battre en bréche pour donner l'assaut; le second, d'abattre les retranchemens pour en faire de plus éloignés, & pour donner du repos aux Troupes en attendant l'arrivée de l'Armade; le troisième, de se rembarquer & d'aller au-devant de cette redoutable Flotte dont on étoit menacé depuis si long-tems, & dont l'attente causoit en effet plus d'embarras que toutes les résistances des assiégés (*h*).

La plus grande partie du Conseil marqua de l'éloignement pour l'assaut, parce qu'on avoit à peine quatre cens hommes en état d'y être employés, & qu'on étoit encore incertain de pouvoir faire bréche. On considéroit aussi que la prudence ne permettoit pas de consumer la poudre & les boulets, dont le besoin pouvoit devenir plus important pour combattre l'Armade; sans compter qu'on n'avoit que trop éprouvé qu'il y avoit peu de fond à faire sur les Malais. On ne fût pas d'avis non-plus de s'éloigner de la Ville, ni de se rembarquer sans aucune certitude du départ de l'Armade. Enfin, l'on se réduisit à la résolution de faire expliquer nettement le Roi sur la quantité de Troupes qu'il pouvoit fournir pour l'assaut (*i*).

Rapport d'un transfuge.

Le même jour, on vît arriver de la Ville un transfuge, sorti, disoit-il, pour éviter les horreurs de la faim. Il racontoit que sa femme avoit été tuée en chemin, d'un coup de mousquet des assiégeans; qu'un parti de Portugais s'étant rendu dans deux Pirogues sur la Côte de *Pulo Sambilan*, s'y étoit saisi d'une petite barque & de trois hommes que le Roi d'Achin envoyoit au Roi de Johor, pour lui donner avis que l'Armade avoit fait descente dans l'Isle de Sumatra & qu'elle y avoit pris un Fort; mais qu'elle en étoit partie depuis un mois, sur la nouvelle qu'elle avoit reçûe du Siège de Malaca, & que sans cet incident, il y avoit beaucoup d'apparence que les Portugais se seroient rendus maîtres d'Achin; que l'Armade étoit composée de vingt voiles & que les trois Messagers d'Achin étoient à Malaca dans la maison même de son Maître, où il leur avoit parlé. Ce récit parût suspect à l'Amiral. Le transfuge fût mis à la torture, avec promesse de lui accorder la vie s'il avouoit la vérité. Il résista long-tems aux supplices; mais la douleur lui fit enfin confesser qu'il étoit venu pour observer l'état de la principale batterie des Hollandois; que les assiégés devoient se glisser à la faveur des brossailles, dans l'espérance de forcer ce retranchement, & de s'ouvrir un passage pour l'entrée des vivres; que tout ce qu'il avoit dit d'Achin & de l'Armade étoit un artifice, pour causer de l'épouvante aux Malais & les forcer à la retraite; qu'il restoit peu de riz dans la Place; & qu'on n'y espéroit-

On employe les supplices pour le faire parler.

(*g*) Pag. 245. (*h*) Pag. 246. (*i*) Ibidem.

MATELIEF. 1606.

roit pas de voir arriver l'Armade avant la petite mousson, c'est-à-dire, avant le mois d'Octobre (*k*).

Embarras de l'Amiral de la part du Roi & des Malais.

DANS le doute de la vérité, qui pouvoit encore être cachée par quelque ruse, l'Amiral alla demander au Roi, suivant la résolution du Conseil, quel nombre de gens il pourroit fournir pour l'assaut. Ce Prince leur répondit qu'il donneroit jusqu'au dernier homme & qu'il marcheroit lui-même à leur tete. Cette vigueur auroit satisfait Matelief, s'il n'eût appris par une triste expérience, à compter peu sur les promesses des Indiens. En effet, s'étant expliqué avec les Orankaies, il sçût bien-tôt que leur secours ne pouvoit être que de cent Malais & de six cens esclaves, & que pour former ce corps il faudroit laisser vuides la plûpart des postes. Ils ne firent pas même difficulté de lui déclarer, qu'il s'abusoit s'il attendoit d'eux beaucoup de service. Un Orankaie l'assûra nettement, que s'il les faisoit marcher à la tête des Hollandois, ils n'étoient propres qu'à les mettre en désordre; & que s'il les plaçoit à la queue, ils prendroient infailliblement la fuite. L'Amiral étoit persuadé que s'il pouvoit ouvrir la bréche, mener quatre cens Hollandois à l'assaut, & faire seulement montre de sept ou huit cens Malais qui parûssent bien disposés à les soûtenir, on ne manqueroit pas d'emporter la Ville. Mais dans l'incertitude d'être soûtenu, il n'auroit pas voulu employer inutilement trois ou quatre cens coups de canon à battre en bréche. Il prit le parti de s'addresser encore au Roi, pour l'exciter par les plus puissans motifs de l'honneur & de l'interêt. Il lui demanda s'il croyoit que ses gens voulûssent aller à l'assaut. Je crois qu'ils iront, lui répondit ce Prince, pourvû que ce soit avec les Hollandois. Allons, lui dit Matelief, les Hollandois feront la première attaque. Mais s'ils étoient repoussés, peut-on compter que pendant qu'ils se remettront, les Malais veuillent se présenter un moment? Le Roi ne fit aucune réponse & laissa juger par son silence qu'il n'étoit sûr de rien (*l*).

Arrivée de l'Armade.

L'AUTEUR du Journal épargne ici au Conseil Hollandois la honte d'une cruelle irrésolution, en faisant passer tout d'un coup l'attention du lecteur sur l'Armade, qui étoit beaucoup plus proche que les deux Partis ne se l'imaginoient (*m*). On étoit au 13 d'Août. Le soir du même jour, une Pirogue dépêchée par le Capitaine du Yacht Hollandois le *Petit Soleil*, qui croisoit sous le Cap *Rachado*, vint donner avis à l'Amiral, que les forces Portugaises n'avoient plus besoin que d'environ deux jours pour arriver devant Malaca. Cette nouvelle finit les incertitudes. Elle demandoit d'autres vûes & d'autres soins. Mais dans le premier mouvement de la surprise, les dangers de la précipitation n'étoient pas moins redoutables que ceux de la lenteur.

Mesures des Hollandois pour se disposer à la recevoir.

MATELIEF fit transporter aussi-tôt, sur la Flotte, le canon qui étoit à *Campoclin*; mais ne perdant pas de vûe les assiégés, qui pouvoient l'incommoder pendant le travail, il distribua les Troupes de cette batterie dans d'autres postes, d'où elles pouvoient empêcher les sorties. Dès le 15, tout le bagage fût embarqué, & le canon qui ne pût l'être le même jour, demeura sur le rivage, à la portée de celui de la Ville, où il fût couvert de bran-

(*k*) *Ibid.* & pag 247. (*l*) Pag. 248 & 246. (*m*) Pag. 250.

branches d'arbres & de feuillages, pour en dérober la vûe. Le 16, on découvrit de la Flotte, les premiers Vaiſſeaux de l'Armade. Le Conſeil Général déſira que tout ce qui reſtoit à terre fût abandonné, & que l'Amiral retournât promptement à ſon bord. Cinq ou ſix jours auparavant, il avoit fait la revûe de ſes gens, qui ſe trouvoient encore au nombre de douze cens hommes, mais entre leſquels on comptoit trente-deux bleſſés & cent ſoixante-deux malades. Il avoit fait conſtruire en même-tems, ſur le bord de la Mer, un pont qu'il avoit fait avancer auſſi loin dans l'eau qu'on l'avoit pû. Cette précaution contribua beaucoup à la promptitude de l'embarquement (*n*).

MATELIEF. 1606.

Tous les momens étoient d'une extrême importance; car à-peine les équipages fûrent-ils à bord, que les ennemis comptant de les trouver encore en déſordre, s'avancérent pour commencer l'attaque. Ils fûrent reçûs avec une vigueur à laquelle ils ne s'étoient pas attendus (*o*). Leur Amiral eût ſix ou ſept hommes tués autour de lui, & l'on aſſûra qu'il en avoit perdu cinquante-deux ſur ſon bord. Cette diſgrace lui fit remettre la partie au lendemain. L'Armade étoit compoſée de ſeize grands Galions, quatre Galères, une Caravelle, & treize ou quatorze Fuſtes. Après avoir de grand matin mis à la voile, elle s'approcha, ſur le midi, de la Flotte Hollandoiſe, & l'on commença ſur la brune à ſe canoner (*p*).

Attaque du premier jour.

Le jour ſuivant, un des Vaiſſeaux Portugais aborda le *Naſſau* avant qu'il eût achevé de lever l'ancre. L'*Orange* & le *Middelbourg*, s'étant avancés pour le dégager, s'abordérent eux-mêmes. Le Vice-Amiral des Portugais, qui s'en apperçût, ſe hâta d'accrocher le *Middelbourg*. Le Galion de *Dom Enrique de Noronha* ayant abordé l'*Orange* en flanc, celui de *Dom Duarte de Guerra*, qui étoit le plus fort en équipage, l'aborda auſſi par l'avant, & le *Maurice* aborda ce dernier. On doit juger que dans cette ſituation, le combat fût long & opiniâtre. La principale manœuvre des Portugais étoit de jetter des pots à feu, & celle des Hollandois de faire de continuelles décharges de leurs armes. Enfin le *Maurice* ayant mis le feu dans le Galion de Guerra, trouva le moyen de ſe déborder. Le *Middelbourg* demeura malheureuſement accroché avec ce Galion & celui du Vice-Amiral, qui ſe nommoit *Alvaro de Carvalho*, & tous trois fûrent brûlés (*q*). Mais la plus grande partie de l'équipage du *Middelbourg* ſe ſauva. Le Vice-Amiral Carvalho

L'action s'engage le lendemain.

(*n*) Pag. 251.

(*o*) Suivant *De Faria*, les onze Vaiſſeaux des Hollandois mirent à la voile le 17 d'Août, pour aller à la rencontre de la Flotte Portugaiſe. Ils firent un feu terrible de leur artillerie juſqu'à la nuit, & la perte fût égale de part & d'autre. Le lendemain matin, on recommença le combat; mais les Portugais en ſouffrirent le plus, parce que les Vaiſſeaux ennemis ſurpaſſoient les leurs en force. Le même Auteur dit que la Flotte Portugaiſe étoit compoſée de douze Galions, quatre Galères & ſoixante & dix autres moindres Bâtimens. *Aſie Portug.* Vol. III. Part. 2. Ch. 6. R. de l'A. *A*.

(*p*) *Ibid.* On trouve dans une autre Relation de ce combat, qui ſert de Supplément au Journal de Matelief, que les Portugais avoient dix huit Galions depuis neuf cens juſqu'à ſix cens tonneaux, l'un portant l'autre; quatre Galères, une Caravelle & vingt-trois Fuſtes; que leur Amiral ſe nommoit Dom *Martin Aifonſe de Caſtro*, le plus jeune des fils de Dom *Antonio de Caxcais*; & qu'ils avoient ordre de brûler deux de leurs Vaiſſeaux pour en faire perdre un aux Hollandois. *Recueil*, Tom. III. pag. 280.

(*q*) La perte de ces trois Navires eſt confirmée par De Faria. R. de l'A. *A*.

MATELIEF, 1606.

valho s'étant jetté avec quarante ou cinquante hommes dans la Chaloupe de ce Vaisseau Hollandois, y fût tué avec tous ses gens par les décharges de l'*Orange*, sans que Matelief pût l'empêcher (*r*).

DOM Enrique de Noronha qui étoit demeuré au flanc de l'*Orange*, perdit deux pavillons qu'on lui enleva. L'Amiral Hollandois lui commanda d'amener & de se rendre. Il fit une réponse que le bruit ne permit pas d'entendre. Mais lorsque l'Amiral eût jetté l'ancre, & tandis que se croyant sûr de sa prise, il ne pensoit qu'à la faire amarrer derrière son mât d'artimon pour la remorquer, elle se laissa dériver si heureusement, que malgré les bordées du *Maurice*, elle se dégagea des Hollandois (*s*). La marée étoit si rapide qu'il fût impossible à l'Amiral de lever l'ancre pour la suivre. Ainsi Noronha, tout désemparé qu'il étoit, eût le bonheur de rejoindre le gros de l'Armade (*t*).

Perte des deux Partis.

IL ne paroît pas qu'elle eût engagé d'autre action, puisque l'Auteur du Journal pésant la perte des Hollandois, ne compte que deux Vaisseaux brûlés & vingt-quatre hommes de morts, avec un fort grand nombre de blessés; & que du côté de l'ennemi, il compte aussi deux Vaisseaux consumés par les flammes, & quatre ou cinq cens hommes tués ou noyés, entre lesquels il nomme quantité d'Officiers & de Gentilshommes d'une haute distinction (*v*) (*x*). Il ajoûte que les Portugais avoient un grand avantage dans leurs Galères & leurs Fustes, qui pouvoient être employées à toutes sortes d'usages pendant le calme, & servir à dégager leurs autres Vaisseaux. Dans la dernière revûe, dit-il, que leur Amiral avoit faite de ses Troupes, il avoit trouvé trois mille sept cens cinquante-quatre Blancs, & le double de Matelots Indiens. Son dessein étoit de se rendre maître d'Achin, du Pays de Malaca, de Johor, de Pahan, de Patane, de Bantam & d'Amboine (*y*).

Il

(*r*) Pag. 252.

(*s*) De Faria rapporte un fait fort singulier à cette occasion. Il dit que D. *Enrique de Noronha* avoit abordé l'Amiral Hollandois; mais que se voyant tous deux en danger d'être brûlés, ils convinrent de se séparer & se promirent reciproquement, que s'ils venoient encore à se rencontrer, ils ne s'attaqueroient plus. Le chagrin qu'en conçût bien-tôt Noronha, le porta à résigner le commandement de son Galion à D. *Pedro Mascarenas*, disant au Viceroi, qu'il aimoit mieux servir comme simple particulier, que d'être obligé de tenir la parole qu'il avoit donnée à l'ennemi (1). Matelief qui ignoroit ce changement, s'étant approché ensuite dans le dessein de saluer le Galion, Mascarenas le chargea avec beaucoup de furie, & le combat devint si opiniâtre, qu'après qu'il eût cessé, on ne trouva pas moins de quatre cens boulets de canon dans le Galion, où ils n'avoient cependant pas causé d'autre dommage que la perte d'un Caffre. *Asie Portug.* Vol. III. Part. 2. Ch. 8. R. de l'A. *A.*

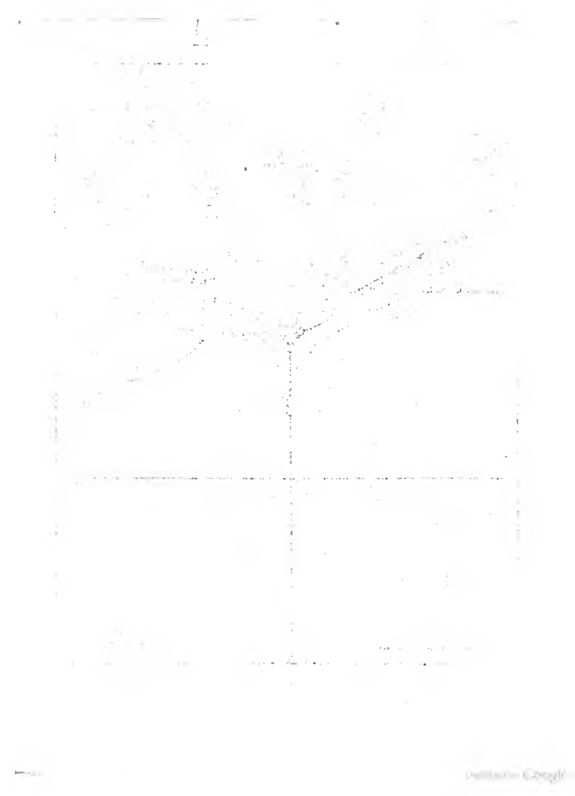
(*t*) Pag. 253.

(*v*) Pag. 253 & 254.

(*x*) Suivant De Faria, les deux Flottes avoient été engagées pendant huit jours, & les Vaisseaux Portugais s'étoient trouvés fort endommagés. R. de l'A. *A.*

(*y*) Le Supplément au Journal de Matelief porte, que le dessein de l'Amiral étoit de chasser le Roi d'Achin ou de le rendre tributaire; & De Faria ajoûte, que c'étoit pour punir ce Prince d'avoir reçû les Hollandois dans ses Ports. Le Journal dit la même chose. R. de l'A. *A.*

(1) Cette dernière circonstance paroit un peu romanesque. En effet, il est difficile à croire que le chagrin eût été capable d'inspirer une pareille résolution au Capitaine Portugais, si son Amiral n'eût pas désapprouvé sa conduite. Il est donc beaucoup plus vraisemblable de supposer qu'il en fût pûni, & *Pyrard* dit même qu'il eût la tête tranchée, parce que tous les Capitaines Portugais avoient ordre, sous peine de mort, de se brûler & de se perdre pour faire périr un Navire Hollandois. R. d. E.



PLAN DE LA VILLE ET FORTERESSE DE MALACA

Pour servir à l'HISTOIRE GÉNÉRALE des VOYAGES. 1750.

LA VILLE
DE STAD

Jardin du Gouverneur:
Tuin des Gouverneurs.

LA FORTERESSE
DE VESTING

Fauxbourg: De Voorstad.

Porte de la Campagne: De Landpoort.

Entrée du Port.
Ingang der Haven.

Mouillage des Barques.
Ankerplaats der Barken.

Balises.
Bocien.

Cabanes des Malayes.
Hutten van Maleijeren.

Isle où les Hollandois firent une Batterie.
Eiland waar op de Hollanders een Battery maakten.

I. das Naos,
Suivant les Portugais
ou. I. de Java.

A	Eglise S. Paul qui sert de Temple aux Hollandois De Kerk
B	Magasin autrefois Eglise de la Misericorde t' Magazyn
C	Maison du Gouverneur Huis des Gouverneurs.
D	Bazar, ou Marché of Markt
E	Maison du General des Chinois Huis van 't Opperhoofd der Chineesen
F	Bazar des Chinois. Markt der Chineesen
G	Mosquée des Mores. Moske der Mooren.
H	Pagode des Chinois Pagode der Chineesen
I	Porte de la Ville du côté de l'Hopital. Stadspoort aan de Zyde van 't Hospitaal.

Echelle
de 200 Toises
Schaal van 200 Halve-roeden

50 100 200

J. v. Schley direx.

GRONDTÉKENING VAN DE STAD EN VESTING MALAKKA,
om te dienen voor de HIST. BESCHR. der REIZEN, 1750.

Il y auroit trouvé peu d'obstacles, si la nécessité de se tenir en garde contre la Flotte Hollandoise, n'eût d'abord arrêté ses progrès, & si toutes les pertes que Matelief lui fit essuyer dans la suite, ne l'eûssent affoibli jusqu'à le contraindre de rentrer dans ses Ports. Les Hollandois se proposoient de retourner au combat le lendemain de cette première action, & de tout mettre au hazard pour terminer promptement leur querelle. Mais ils eûrent pendant plusieurs jours le vent si contraire, que leurs Vaisseaux s'étant écartés les uns des autres, & ne pouvant se rallier au vent des ennemis, ils firent route vers Johor (z). L'Armade prit la sienne vers Malaca qui profita seule du combat (a), par le bonheur qu'elle eût de se voir délivrée d'un long Siège.

MATELIEF. 1606.

Suites du combat.

Cette Ville est située sur la Côte qui porte le même nom, dans le Détroit que forme l'Isle de Sumatra avec cette Côte, à deux degrés & demi de latitude du Nord, dans une campagne raze où il n'y a qu'une seule hauteur, qui forme le milieu de la Ville, & dont la pente fait la Ville même, car il n'y a d'uni qu'un petit espace au Nord-Est (b). Une Rivière, qui coule au Nord-Ouest, baigne le pied de ses murs. Sa largeur est d'environ cent pieds. L'eau y est douce en basse marée; mais le flux & le reflux y sont rapides. Elle est traversée par un pont de bois. Les terres sont assez hautes au-delà. Du côté du Sud, elles sont si marécageuses, qu'un coup de bêche y fait rencontrer l'eau. Quelques endroits en sont même couverts, sur-tout dans les tems pluvieux, où presque toute cette partie est inondée, à l'exception du rivage, qui démeure au-dessus de l'eau, de la hauteur du genou. On voit, hors de la Ville, une espèce d'étang, où l'on fait écouler les eaux de la campagne, & qu'on passe sur un pont de pierre. Le circuit de Malaca est d'environ dix-huit cens pas. Vers la Mer, elle est enfermée d'une forte muraille, d'environ cent toises de long. Du côté de la Rivière, sa longueur est à-peu-près la même; mais elle s'étend un peu plus du côté oriental, le long des terres. La muraille qui borde la Rivière est aussi très-forte. Le Nord-Est est flanqué d'un bastion de pierre, qui se nomme *San Domingo*. De-là jusqu'à la Mer, la muraille, qui est de Taypa, va jusqu'à une espèce de bastion rond qui est au Sud-Est, au bord même de la Mer, & qu'on nomme *San Jago*. Du bastion de San Domingo jusqu'à celui-ci, on rencontre deux boulevards; l'un de Taypa, nommé *San Antonio*, ou *Madre de Dios*, qui est à moitié chemin; l'autre, qui est quarré, & qui avoit été construit depuis deux ou trois ans à chaux & à sable, nommé *As onze mil virgines*. Il est entre Madre de Dios & San Jago. Dans le même intervalle est une estacade de pieux, haute de dix-huit pieds, à deux toises du rempart en dehors; & depuis Madre de Dios il y a un fossé de peu de largeur.

Description de Malaca.

Au haut de la Ville, c'est-à-dire, presqu'au milieu, on découvre le Collège des Jésuites, nommé *St. Paul*, d'où la vûe s'étend sur toute la Ville,

Collège des Jésuites.

(z) De Faria dit que le 24 d'Août, le Viceroi présenta de nouveau la bataille aux ennemis, mais qu'ils firent force de voiles pour gagner au large. R. de l'A. *A.*

(a) Pag. 256.

(b) Pag. 285.

MATELIEF. 1606. Couvent des Cordeliers.

le, qui l'environne, & d'où le canon peut battre toute la campagne autour de la Place. La montagne la plus voisine offre un Couvent de Cordeliers qui se nomme *Madre de Dios*, où les petits canons ont peine à porter. Les autres montagnes sont fort éloignées de la Ville. Du côté de la Mer, le terrein est uni; & la basse marée laisse le rivage à sec, dans l'espace d'environ deux portées de fusil. Le fond y est de vase molle, qui ne permet pas d'y prendre terre, même en morte marée (*c*).

Deux Isles voisines de la Ville.

ASSEZ près de la Ville, se présentent deux Isles, l'une au Sud-Est, qui se nomme *Ilha das Naos*, à la portée du canon de la Ville, & l'autre au Sud-Ouest, nommée *Ilha de Pedra*, où le canon ne sçauroit porter. De la seconde, on tire de la pierre pour les bâtimens de la Ville. C'est entre ces deux Isles que mouillent les Caraques, les Galions & tous les grands Navires, sur quatre ou cinq brasses d'eau, hors de la portée du canon de la Place, mais à celle de l'Isle de Naos. Les plus petits bâtimens mouillent dans la Rivière; & ceux qui sont un peu plus grands, entre l'Isle de Naos & la Côte de Malaca, ou proche du rivage, parce que le fond y est si mou qu'il ne peut les incommoder.

Nombre de ses Habitans.

PENDANT que l'Amiral Matelief étoit devant la Ville, on y comptoit environ douze mille ames, dont trois mille étoient capables de porter les armes; outre les Etrangers qui y abordoient incessamment. Les Hollandois en furent assurés par un Moine qu'ils firent prisonnier & qui avoit vû les Regîtres des Eglises. Il ajoûta que dans la Ville & les Fauxbourgs on comptoit cinq Paroisses; que la première, nommée *Saint Thomas*, à Campoclin, au Nord-Ouest de la Ville, contenoit deux mille ames; que celle qui borde la Rivière étoit composée de mille huit cens; celle de *S. Lorenzo*, au Sud, de deux mille; celle de *Nossa senhora de Peidade*, au Sud-Est, sur le rivage, aussi de deux mille; celle de *Nossa senhora de Guadalupe*, à cinq lieues en remontant la Rivière, de six-cens; & celle qui est dans l'enceinte des murs, d'environ trois mille. Mais, dans tout ce nombre, il y avoit à peine trois mille Blancs; & le reste étoit composé de Métifs, d'Habitans du Pays, & de Négres, libres ou esclaves (*d*).

Jugement de Matelief sur l'air de Malaca.

ON avoit assûré l'Amiral que l'air étoit fort mal-sain à Malaca. Mais son expérience & d'exactes informations, lui en firent prendre une autre idée. D'ailleurs on ne conçoit pas aisément d'où viendroit la mauvaise qualité de l'air. La Ville est située sur la Côte & sur une pointe qui s'avance dans la Mer. Elle est presqu'entièrement bâtie sur une petite montagne (*e*). Les eaux de la Rivière qui l'arrose, sont d'une clarté extraordinaire. Celles qu'on boit ne sont pas moins pures; & dans un puits, qui est au pied du Couvent de Madre de Dios, on en trouve la meilleure du monde (*f*). La campagne est rafraîchie de toutes parts, & capable de toutes sortes de productions si elle étoit bien cultivée. On n'y avoit commencé que depuis trois ou quatre ans à semer du riz, qui y croissoit en abondance.

(*c*) Pag. 187.
(*d*) *Ibidem*.
(*e*) Ceci doit s'entendre plutôt de la Forteresse que de la Ville, du moins à présent. R. de l'A. *A*.
(*f*) Pag. 289.

ce. Avec un peu plus de goût pour le travail, les Portugais en auroient pû faire un Pays délicieux; d'autant plus qu'il étoit aisé de faire passer la Rivière autour de la Ville (g) (h).

MATELIEF. 1606.

Pays voisins.

L'ENDROIT le plus éloigné où les Portugais se soyent établis, se nomme *Nossa senhora de Guadalupe*, à cinq lieues de la Ville. On trouve ensuite des Peuples nommés *Mavancambos* (i), qui relèvent du Roi de Johor, & qui ne laissoient pas de vivre en paix avec Malaca, où ils alloient vendre du bétel, de l'arrack & des fruits. Mais le Siège interrompit ce Commerce. A six lieues de la Ville, au Sud-Est, on trouve une autre Rivière, nommée *Muar* (k), dont les Habitans dépendent aussi du Roi de Johor. Matelief n'apprit pas que les Portugais eûssent le moindre établissement au Nord-Ouest de Malaca.

Pourquoi Malaca ne s'agrandissoit pas.

EN général, cette Place est admirablement située pour le Commerce de la Chine, des Moluques, & de tous les autres Pays voisins. S'il y avoit été libre, il auroit augmenté sa grandeur & sa puissance. Mais la tyrannie des Gouverneurs, qui changeoient de trois en trois ans, & qui ne pensoient, dans cet intervalle, qu'à mettre deux cens mille écus à couvert, étoit un obstacle continuel à son accroissement.

UNE autre raison qui s'opposoit aux progrès de Malaca, étoit la prodigalité des Habitans dans leur dépense ordinaire & dans l'entretien de leurs maisons. Elle n'étoit fondée que sur les profits qu'ils faisoient journellement, & qui sortoient par conséquent de leurs mains aussi facilement qu'ils y entroient. A la vérité, on pouvoit les regarder comme un revenu certain, avant que les Hollandois eûssent parû dans les parties méridionales des Indes. Mais depuis l'arrivée de ces Etrangers, la prospérité des Portugais avoit souffert tant de diminution, que si Malaca n'étoit pas ruinée par un Siège, elle n'étoit pas moins menacée de sa chûte par le cours naturel des événemens. Ses Habitans mêmes ne comptoient pas de la pouvoir conserver, si le déclin du Commerce continuoit long-tems; parce que la cherté des vivres augmentant de jour en jour, ils prévoyoient qu'il leur deviendroit impossible d'y subsister (l).

SUIVANT les Regîtres des Eglises, le Siège de Matelief avoit coûté à cette Ville environ six mille hommes; & les arbres, qui ne servoient pas moins à la subsistance qu'à l'ornement du Pays, tels que les palmiers & les cocotiers, avoient été si maltraités par les ravages de la guerre, qu'il falloit seize ans pour les rétablir (m).

Matelief se retire à Johor.

CEPENDANT la Flotte Hollandoise étoit entrée le 13 de Septembre, dans la

(g) Cette Rivière environne aujourd'hui la Ville & la Forteresse, qu'elle sépare ainsi l'une de l'autre, au moyen des Coupures ou Canaux qu'on y a pratiqués pour cet effet. R. de l'A. *A.*

(h) Voyez la Relation de Pyrard. Il étoit dans le préjugé commun sur le mauvais air de la Ville, qu'il croyoit capable de dégoûter les Etrangers.

(i) Le Capitaine Hamilton dans sa *Nouv. Relat.* des Ind. Or. Vol. II. pag. 81., les nomme *Monacabos*, & dit que ce sont des Peuples barbares, qui se plaisent à ravager le Pays aux environs de Malaca, dont ils s'étoient autrefois voulu emparer par sortilège, quoiqu'ils fassent d'ailleurs profession du Mahométisme. R. de l'A. *A.*

(k) Nieuhoff donne ce nom à la Rivière qui environne Malaca, comme il a été remarqué ci-dessus. R. de l'A. *A.*

(l) Pag. 290.

(m) *Ibidem.*

MATELIEF. 1606. Il manque de poudre.

la Rivière de Johor, & le Roi, plein de réconnoissance pour les services de l'Amiral, étoit venu au-devant de lui jusqu'à la Mer. L'obstacle du vent n'avoit pas plus contribué à la retraite des Hollandois que le besoin de poudre. Tout le pouvoir du Roi ne pût leur en faire trouver que pour dix *Taels*; encore n'étoit-ce que de la poudre de farine, d'une bonté médiocre. Il auroit été facile néanmoins de faire un moulin à poudre, puisque le Pays a du bois en abondance, qu'il s'y trouve des courans d'eau avec des chûtes, & qu'on n'y manque pas de soufre & de salpêtre. L'Amiral ayant visité la Ville de *Batusawer*, jugea qu'elle pouvoit être aisément fortifiée. Mais quelle espérance de réduire les Malais au travail? Il ne laissa pas de leur faire un plan de fortifications, qu'ils promirent de suivre, & dont ils commencèrent même l'exécution en sa présence. Ensuite étant retourné à bord, il ne pût réfléchir sur sa situation sans beaucoup d'inquiétude. S'il prenoit le parti de se rendre à Bantam ou à Amboine, il avoit lieu de craindre que les Portugais ne vinssent assiéger Batusawer & ne s'en missent en possession. Il y auroit eû de l'imprudence à retourner contre l'Armade, avec aussi peu de poudre qu'il lui en restoit. Mais aussi, pouvoit-il la laisser dans toute sa force? N'étoit-ce pas abandonner les Rois voisins, & les livrer à des vainqueurs furieux, qui les menaçoient de toutes sortes de violences? N'étoit-ce pas exposer les Hollandois au péril inévitable d'être chassés de cette Côte, où les vûes qu'ils avoient pour le Commerce de la Chine, leur faisoient une nécessité de s'établir? Après de longues déliberations, il résolut de ne pas quitter la Rivière de Johor, sans avoir fait travailler aux fortifications dont il avoit donné le plan (*n*).

Embarras de sa situation.

Fortifications qu'il fait commencer.

Batusawer.

LA Ville de *Batusawer*, ou *Batusabar*, est située sur cette Rivière, à cinq ou six lieues de la Mer. Le Pays est bas, & n'est guères peuplé que sur ses bords. Il étoit défendu par deux Forteresses; l'une du nom de la Ville; l'autre nommée *Cotta Zabrang*, & située au-delà de la Rivière. La première avoit environ treize-cens pas de circuit. Elle étoit entourée de palissades, d'environ quarante pieds de haut, dont les pieux se touchoient. Il n'auroit pas été difficile de lui faire un fossé de la Rivière, qui est belle & profonde, & qui auroit suffi pour sa défense, parce que les montagnes les plus voisines en sont éloignées d'un quart de lieue. On ne comptoit pas à Batusawer moins de trois ou quatre mille Habitans capables de porter les armes; nombre assez considérable, dans un Pays où la plus grande partie du Peuple demeure hors des Villes avec ses esclaves & ses bestiaux (*o*).

Cotta Zabrang.

LA Forteresse de Cotta Zabrang n'avoit qu'environ cinq cens pas de circonférence. Elle étoit moins peuplée que l'autre, mais elle étoit entourée aussi de palissades. Le terrein y étant si bas qu'il démeure inondé pendant les grandes eaux, l'Amiral conseilla d'y élever trois bastions, & les Habitans goûtèrent cette idée. Raja-Zabrang, Prince de ce lieu, sa femme légitime, qui étoit fille du Roi son frère, quelques-unes de ses concubines & son fils, rendirent visite à l'Amiral dans son Navire; honneur qu'ils n'avoient jamais fait aux Portugais, & que le Roi fit valoir comme le plus grand

Visite honorable pour Matelief.

(*n*) Pag. 257 & 258.

(*o*) Pag. 258 & 259.

grand témoignage de réconnoiſſance & d'amitié qu'il pût donner aux Hollandois (*p*).

Matelief. 1606.

Demandes des Hollandois.

Le Traité, qui s'étoit conclu devant Malaca, ne pouvant être exécuté dans quelques-uns des principaux points, puiſqu'on n'avoit pas pris la Place, Matelief demanda que les autres articles demeuráſſent dans toute leur force juſqu'à la réduction de cette Ville, & qu'en attendant on lui donnât du terrein pour bâtir des maiſons, des magaſins, des Forts, des atteliers de conſtruction, &c., ſoit ſur les bords de la Riviére, ſoit dans l'Iſle de *Linga*, ou dans celles de *Bintam* ou de *Caryman*. Il promettoit qu'on feroit venir de Hollande, des Ouvriers & des Familles entiéres, qui établiroient le Commerce & des Manufactures dans le Pays, avec un égal avantage pour le Roi & pour ſes Sujets, qui ſe trouveroient dans l'abondance de mille biens dont ils avoient manqué juſqu'alors (*q*).

Second Traité.

[On arrêta là-deſſus un nouveau Traité le 23 de Septembre, par lequel on confirmoit tous les articles du premier qui ne regardoient pas la poſſeſſion de Malaca, ceux-ci reſtant ſuſpendus juſqu'à-ce qu'on ſe ſeroit rendu maître de cette Ville; & en attendant le Roi s'engageoit de donner aux Hollandois, tel emplacement qu'ils voudroient ſe choiſir, ſoit dans le Royaume ou dans quelques Iſles de ſa dépendance, pour y bâtir des maiſons & s'y établir comme ils auroient fait à Malaca (*r*).]

Autres conditions arrêtées.

[Lorsqu'on convînt de ces derniers articles, le Roi demanda, que tout étant déjà brûlé & déſolé autour de la Ville, on lui promît, auſſi-tôt qu'elle ſeroit priſe, un lieu dans l'enceinte des murailles pour s'y loger avec ſes principaux Officiers. Il prétendoit auſſi demeurer maître du Port. L'Amiral lui dit, que jamais il ne lui refuſeroit rien qui pût être accordé; mais qu'il le prioit de conſidérer que ce qu'il déſiroit, à l'égard du Fort, ne pouvoit manquer de devenir un ſujet de trouble & de déſordre, où il prévoyoit trop de déſavantage pour les Hollandois. A l'égard du logement, il s'engagea ſans difficulté, à faire préparer une maiſon capable de loger ſeize ou dix-ſept perſonnes, où le Roi ſeroit reçû lors qu'il lui plairoit d'y venir, juſqu'à-ce que le Fauxbourg de Campoclin fût rebâti. Au-reſte, les Hollandois conſentirent que le Roi levât des droits & des impôts ſur les perſonnes des autres Nations qui ſeroient habituées hors des murs. Ils jugérent que la franchiſe ne regardant que les Habitans de la Ville, ce motif y attireroit quantité d'Etrangers, qui trouveroient un ſi grand avantage à s'y établir; & comptant d'ailleurs qu'on ameneroit des Colonies de Hollande, ils ſe flattoient non-ſeulement d'y être bien-tôt en état de ſe défendre ſans le ſecours du Roi de Johor; mais d'y avoir aſſez de Matelots pour les employer de toutes parts au Commerce (*s*).]

[Quoi-qu'on fût demeuré d'accord de toutes ces conditions, il ſe paſſa encore du tems avant qu'elles fuſſent rédigées & ſignées par les deux Rois, le

(*p*) Pag. 260.
(*q*) Pag. 261.
(*r*) Add. d. E.
(*s*) C'eſt ici l'Article que nous avons tranſpoſé, & lequel au moyen des deux Additions dont il eſt précédé & ſuivi, ſe trouve mieux à ſa place que dans l'Original même, où l'on a bien de la peine à démêler l'ordre. Voyez ci-deſſus nôtre Note (*o*), pag. 376. R. d. E.

MATELIEF. 1606.

Nouvelles demandes du Roi de Johor.

le Raja s'y étant refusé dans la vûe d'en obtenir de plus favorables (t).] Les Officiers du Roi firent donc leurs nouvelles demandes. On ne les rapporte que pour donner quelque idée de la politique Indienne, & pour faire connoître dans quels principes les Hollandois faisoient leurs alliances. Le Roi de Johor demandoit premièrement qu'ils s'engageassent à lui prêter, lorsqu'il en auroit besoin, jusqu'à mille réales de huit, qui seroient restituées en marchandises, telles que le Facteur les désireroit, à condition que ce Prince ne pourroit faire d'autre emprunt avant que le premier fût remboursé ; 2°. que les Etats-Généraux l'assistassent de toutes leurs forces & contre tous ses ennemis sans exception, dans ses guerres offensives & défensives ; 3°. qu'ils fûssent obligés, sur sa demande, de l'assister des équipages de leurs Vaisseaux, de leur canon, de leurs munitions & de tout ce qui seroit nécessaire à ses besoins; que les Vaisseaux qui se trouveroient dans les parages de Johor, fûssent toûjours prêts à réconnoître ses ordres, & que l'Amiral demeurât dans la Rivière avec sa Flotte, jusqu'à l'arrivée d'une autre Flotte Hollandoise qui vînt le rélever. A ces trois conditions, le Roi leur promettoit trente toises de terrein, pour bâtir une maison & des magasins. Raja-Zabrang ajoûta, comme en secret, que si la Flotte ne demeuroit pas pour la garde du Pays, ses Habitans paroissoient résolus d'abandonner la Ville & de se retirer vers le haut de la Rivière (v).

Réponse de Matelief.

MATELIEF répondit qu'on ne faisoit pas des propositions de cette nature aux Seigneurs Etats-Généraux, & qu'ils ne trouveroient pas bon qu'on les engageât dans un Traité pour mille réales; que si le Commerce des Hollandois s'établissoit dans le Pays de Johor, comme ils en avoient l'espérance, un seul jour produiroit souvent au Roi, plus de mille réales de profit; & par conséquent, que de pareilles clauses étoient indignes d'entrer dans un Traité; que lui-même, qui n'étoit qu'un simple Sujet des Etats-Généraux, il offroit au Roi de lui faire présent de mille réales de sa propre caisse, & de les employer, dans les Provinces-Unies, en fusils, en sabres ou en autres marchandises; en un mot, que si le Roi ne se proposoit pas d'autre avantage dans son alliance avec les Hollandois, ce n'étoit pas la peine de s'unir avec eux contre la Nation Portugaise. Cette réponse déconcerta les Indiens & les fit renoncer à leur premier article. Sur le second, l'Amiral déclara que l'intention de ses Maîtres n'étoit pas de faire des guerres injustes, ni de hazarder mal-à-propos, la vie de leurs Sujets; qu'ils entreroient volontiers dans une ligue défensive, mais qu'ils ne la vouloient offensive que contre les Portugais, qui s'étoient déja déclarés leurs ennemis. Sur le troisième, il témoigna qu'il n'étoit pas besoin d'une longue explication, parce que les Hollandois ne pouvoient s'établir dans le Pays, sans être obligés pour leur propre intérêt, de se tenir en état de défense; ce qui ne regarderoit pas moins les Malais qu'eux-mêmes. Mais à l'égard des trente toises qu'on leur offroit pour leur établissement, il en marqua tout l'étonnement que cette proposition lui parût mériter. Pour le simple étallage de leurs marchandises, les Hollandois avoient besoin de six fois plus d'espace. Qu'étoit-ce de bâtir un Fort & des magasins? Il demanda donc, non trente

(t) Pag. 222 & 223. Add. d. E. (v) Pag. 262 & suiv.

trente toises de terrein, mais autant qu'on en auroit besoin sans aucune restriction, parce que plus on en occuperoit, plus il s'ensuivroit que le Commerce seroit étendu, & par conséquent avantageux au Pays. D'ailleurs, ajoûta-t-il, l'espace devoit-il être considéré, dans un Etat où les terres étoient si désertes & de si peu de prix? Comme il y avoit beaucoup d'apparence que cette réserve venoit de l'opinion que les Indiens s'étoient formé des Portugais (x), l'Amiral, offensé de ce soupçon, dit à Raja-Zabrang que le Roi, lorsqu'il avoit envoyé des Ambassadeurs en Hollande, avoit dû leur donner ordre de s'informer du Gouvernement des Provinces-Unies; qu'ils auroient appris que l'esprit des Etats-Généraux n'étoit pas de s'emparer du Pays d'autrui, mais d'y établir le Commerce. Il protesta même que si le Roi souhaitoit de dévenir maître de l'Isle d'Amboine, que les Hollandois avoient enlevée aux Portugais, les Etats étoient prêts à lui en céder l'empire, lorsqu'il leur auroit fait voir seulement qu'il pouvoit la conserver & qu'il se feroit engagé à n'y permettre le Commerce qu'à leur Nation; parce qu'ils ne se proposoient que les avantages du Commerce, & qu'ils n'attachoient aucun prix à la propriété du fonds (y).

Signature du nouveau Traité.

Enfin sur la demande qui regardoit le séjour de la Flotte Hollandoise, dans la Rivière ou sur les Côtes de Johor, jusqu'à l'arrivée d'une autre Flotte, il fit connoître que l'exécution en étoit impossible, parce qu'il seroit obligé de renvoyer au mois de Décembre, quelques-uns de ses Vaisseaux en Hollande; mais il promit de s'éloigner le moins qu'il pourroit de Malaca jusqu'à ce tems-là, & il représenta au Roi que tandis qu'il y auroit des Vaisseaux Hollandois dans cette Mer, il n'y avoit pas d'apparence que les Portugais ôsassent rien entreprendre. On signa enfin le nouveau Traité sur toutes ces explications (z).

Matelief quitte Johor pour aller combattre les Portugais.

L'Amiral y avoit employé près d'un mois, lorsqu'il reçût avis que deux Navires Portugais, trois Galères & quelques Fustes croisoient proche de *Pulo-Cariman*, pour escorter un grand nombre de Jonques qui étoient attendues de Macassar & de Java, chargées de marchandises & de vivres pour Malaca. Il apprit en même-tems, que sept autres Vaisseaux de cette Nation avoient pris leur route vers le Nord, soit pour retourner à Achin, ou pour escorter un Bâtiment qu'ils attendoient de S. Thomé. De si belles offres de la fortune lui firent prendre aussi-tôt la résolution de mettre à la voile. Il se trouva le 18 d'Octobre, à la hauteur de Malaca. Le 20, s'étant approché de la rade, il fût surpris d'y trouver encore sept Vaisseaux de l'Armade (a), entre lesquels étoit celui du Viceroi, qui se nommoit *la Con-*

(x) Les Portugais, disoit-on dans les Indes, demandent une place pour bâtir une maison. Ensuite ils s'emparent du Pays & réduisent les Habitans à l'esclavage. *Ibid.* pag. 264.

(y) Pag. 265.

(z) Pag. 267.

(a) Suivant De Faria, le Viceroi, après que les Hollandois fûrent partis, divisa sa Flotte, contre l'avis d'André Furtado. *D. Alvare de Menesez* avoit une Escadre de sept Gallons, pour aller au-devant des Vaisseaux qu'on attendoit de Portugal aux Isles de Nicobar. Nuno *Alvarez Pereyra* commandoit une autre Escadre de cinq Galions, destinée à escorter les Vaisseaux qui apportoient des provisions de Java à Malaca. Ce dernier ayant rencontré les ennemis dans sa route, revira promptement pour rentrer dans la rade, ce qui engagea les Hollandois

MATELIEF. 1606. Il retrouve une partie de l'Armade à Malaca.

Conception. Le second Galion étoit le *Nicolas*, qui portoit dix-neuf pièces de fonte, monté par *Dom Fernand de Mascarenhas*; le troisième, le *S. Simon*, commandé par *Dom Francisco de Sotomajor*; le quatrième, nommé *Todos los Santos*, étoit celui de *Dom Francisco de Noronha*. Sebastien *Soarez*, Vice-Amiral, montoit le cinquième, qui se nommoit le *Santa-Cruz*. *Dom Paulo de Portugal* commandoit le sixième; & le dernier, qui portoit le nom de *S. Antoine*, étoit monté par le Capitaine *Antonio de Souza Falcaon* (*b*).

Les Hollandois l'attaquent.

L'ARDEUR de la gloire & du butin ne permit pas aux Hollandois de considerer les difficultés de l'attaque. On résolut que trois Vaisseaux de la Flotte, l'*Orange*, le *Grand Soleil* & les *Provinces-Unies*, commenceroient par jetter le grapin sur un des Galions ennemis, tandis que les six autres feroient tête au reste de l'Armade. Cependant on fût retardé, par le vent, jusqu'au soir du 21, que l'Amiral ayant fait appeller sur son bord, les Capitaines de ses deux Vaisseaux, leur donna ordre de tomber, à la fin du flot, sur le Vice-Amiral, qui étoit le plus au Sud; & cette résolution fût encore changée, parce qu'il n'y eût point alors assez de mer & qu'on couroit risque de dériver trop sous le vent. Ce ne fût donc que le 22 au matin, après des prières solemnelles (*c*), que l'Amiral fit lever l'ancre & mit le cap sur l'Isle *das Naos*, dans le dessein d'aborder le *Santa-Cruz*, qui étoit alors sous le vent de tous les autres. Mais ayant vû le banc qui s'étend de cette Isle vers la Mer, il se crût obligé de revirer, & sa seule espérance fût de pouvoir aborder le *S. Nicolas*, qui étoit au Nord. Dès qu'il lui eût présenté le flanc, la barre fût poussée sous le vent & les grapins fûrent jettés aux écubiers; mais ce ne fût qu'après avoir fait une décharge de ses pièces de chasse de l'avant, qui étoient de vingt-quatre livres de balle; de ses pièces de l'embelle, qui étoient de dix-huit livres, & de celles du château-d'avant, dont tous les coups portèrent. Aussi-tôt qu'il eût accroché l'ennemi, il fit faire des décharges de mousqueterie par quarante hommes qui tiroient sans cesse, & jetter, de la grande hune, des grenades & d'autres feux d'artifice. Le *Grand-Soleil* & les *Provinces-Unies* ayant abordé aussi chacun de son côté, Matelief fit couper alors les ancres du Galion; & les trois Hollandois dérivant au large, à la faveur du vent de terre, entraînèrent avec eux le Vaisseau ennemi. C'etoit la disette de poudre qui leur avoit fait prendre le parti d'aller tout-d'un-coup à l'abordage. L'Amiral ne pouvant espérer de grands avantages par le canon, aimoit mieux hazarder sa vie & celle de ses gens, que de manquer cette occasion de ruiner ou de dissiper les forces Portugaises. Cependant ses autres Vaisseaux n'épargnoient rien de leur côté, pour incommoder l'ennemi par leur artillerie. Il avoit ordon-

Bravoure & conduite de Matelief.

landois à le suivre. Le 22 d'Octobre, ils se retrouvèrent devant Malaca, où ils attaquèrent les cinq Galions qu'ils détruisirent, & tuèrent aux Portugais un grand nombre de personnes de distinction; mais ils perdirent de leur côté cinq cens hommes. De Faria croit que cet échec fût cause de la mort du Viceroi qui arriva bien-tôt après à Malaca. Voyez *Asie Portug.* Tom. III. Part. 2. Ch. 6. La Relation Hollandoise qui est plus spécifique, sur-tout à l'égard du nombre des Vaisseaux à Malaca, doit être preferée à ce récit, & il paroît que De Faria n'a posté ici la dernière Escadre, que pour sauver l'honneur du Viceroi & celui de sa Nation. R. de l'A. *A.*

(*b*) Pag. 271.

(*c*) *Ibid.*

ordonné aux canonniers de tirer horizontalement, & plutôt un peu plus haut que plus bas, parce que dans la difficulté de couler bas d'aussi gros Bâtimens que les Galions, il falloit leur tuer des hommes. Cet expédient lui réüssit. Son expérience lui en avoit fait naître l'idée dans le combat précédent, par l'exemple du Galion de *Noronha*, qui avoit reçû tant de coups dans les flancs sans en avoir été moins heureux à se dégager (*d*). MATELIEF, 1606.

LORSQUE les trois Vaisseaux Hollandois fûrent au large avec le *S. Nicolas*, les gens de l'Amiral voyant que les grenades & les mousquets ne permettoient plus aux Portugais de se montrer sur le pont, voulûrent sauter dans son bord. L'Amiral s'efforça de les arrêter, mais il fût mal obéï. On y passa avec une espéce de fureur. Les gens des *Provinces-Unies* s'y jettérent par le beaupré; ceux de l'*Orange* & du *Grand-Soleil* s'y précipitérent de toutes parts. Il se fit alors un combat furieux. Quantité de Hollandois fûrent blessés, mais ils n'eûrent pas un seul homme de tué, & le carnage des ennemis fût épouvantable. Il n'en échappa qu'un petit nombre, que l'Amiral fit sauver sur son bord. Enfin, de deux cens soixante-cinq hommes dont le Galion étoit monté, il n'en resta que sept en vie, qui s'étoient cachés au fond de cale dans le lest (*e*). Combat terrible.

D'UN autre côté le Vice-Amiral Hollandois fût abordé par le *S. Simon*, & presqu'aussi-tôt par un autre; de-sorte qu'il en avoit un de chaque côté. Mais le *Lion-noir* s'étant avancé vers lui, tomba sur le second Portugais, & le *Maurice* l'ayant abordé dans le même tems, ils y mirent le feu & le brûlérent avec tout son équipage. L'*Erasme* aborda le *Santa-Cruz*. Ils se canonnèrent; mais s'étant séparés aussi-tôt, l'Amiral cria vîte à l'*Erasme* de recommencer l'abordage à stribord, tandis qu'il aborderoit aussi à babord. Mais le Portugais se déborda pour la seconde fois, après avoir perdu cent hommes. Alors le *Maurice* l'aborda encore, & l'Amiral se disposant à recommencer aussi, le Capitaine, qui avoit été dangereusement blessé, prit le parti de se rendre. Le Viceroi dériva par le calme. Ensuite, à la faveur d'un vent de Mer, il s'éloigna beaucoup des Hollandois. La nuit étant survenue, ils ne le revirent que le lendemain, sans pouvoir le joindre. Mais ils apperçûrent sous le vent, un autre grand Galion, sur lequel Matelief alloit tomber, lorsque les Portugais offrirent de se rendre. C'étoit le *S. Simon*, qui avoit déjà perdu quarante-cinq hommes, & sur lequel on trouva trois milliers de poudre. Ainsi les Hollandois enlevérent ou firent périr dans ce combat quatre Galions, sans avoir fait presqu'aucune perte. Cependant leur joye fût troublée par le malheur de soixante-quinze de leurs gens, que le Vice-Amiral avoit envoyés dans quatre Chaloupes pour piller les Portugais qui sortoient du *Santa-Cruz*. Ce Galion étant en feu, ils sautérent avec lui & périrent tous misérablement (*f*). Grand Galion pris. Malheur qui arrive aux Hollandois.

IL restoit, dans la rade de Malaca, trois Vaisseaux, qui avoient été halés sur le sec & que l'Amiral vouloit aussi détruire. La crainte des feux d'artifice qui pouvoient y être cachés, lui fit donner ordre de ne pas s'en approcher sans précaution, & l'on remit cette entreprise au lendemain. Mais, vers la fin du jour, les feux, qui y étoient effectivement, s'étant enflam- Ils brûlent trois autres Vaisseaux Portugais.

(*d*) *Ibid.* (*e*) *Ibid.* (*f*) Pag. 278.

MATELIEF. 1606.

Perte de l'Armade.

enflammés lorsqu'on s'y attendoit le moins, épargnèrent aux Hollandois la peine de l'exécution. Un incident si extraordinaire fit connoître l'excès de terreur qui s'étoit répandu parmi les Portugais. Quelques lettres, qui fûrent interceptées devant *Queda*, apprirent à Matelief qu'ils avoient perdu dans l'action, six des principaux Officiers de l'Armade & cinq cens vingt & un soldats (*g*). Après avoir enlevé, des Galions qui étoient échappés au feu, tout le canon & toutes les munitions de guerre & de bouche, les Hollandois brûlèrent ces masses inutiles & ne cherchèrent qu'à se débarrasser de leurs prisonniers.

Difficultés singulières pour la rançon des prisonniers.

L'AMIRAL fit offrir au Viceroi de lui rendre tous les Soldats Portugais, tant sains que blessés, à condition qu'on lui renvoyât les Hollandois qui se trouvoient sur l'Armade, à Malaca ou dans d'autres endroits des Indes. Mais il exigeoit une rançon pour les Officiers & les personnes riches. Le Viceroi répondit qu'il étoit disposé à renvoyer les Hollandois, mais qu'il s'étonnoit d'entendre parler de rançon, parce que cet usage ne se pratiquoit pas dans les Indes, & qu'il demandoit par conséquent qu'on lui rendît aussi les Capitaines & les Marchands.

MATELIEF lui écrivit alors, qu'il y avoit trop d'inégalité dans une telle proposition; que c'étoit l'insulter que de lui demander environ deux cens hommes pour quatre ou cinq Hollandois que les Portugais avoient entre leurs mains; & que pour leur faire connoître qu'on ne le jouoit pas impunément, il leur déclaroit que si tous ses gens ne lui étoient pas renvoyés la nuit suivante, qui étoit celle du 28 d'Octobre, il feroit jetter le lendemain tous ses prisonniers à la Mer (*h*).

EN attendant la réponse du Viceroi, on résolut au Conseil, qu'André *Pessoa*, Sébastien *Soarez* & Jean *Brazvo*, Capitaines de deux Galions, deux jeunes neveux de Soarez, un riche Marchand nommé *Fernando del Mercado*, & un Prêtre, payeroient chacun six mille ducats Malais, qui seroient distribues aux Matelots. Quoique cette résolution parût nécessaire, l'Amiral ne pouvoit penser sans chagrin, qu'il seroit regardé comme le premier qui auroit introduit dans les Indes la rançon des prisonniers (*i*).

Deux cens Portugais sont menacés d'être jettés à la Mer.

LA somme fût payée, & chaque homme des équipages eût pour sa part cinq réales de huit. La nuit du 28, s'étant passée sans aucune réponse du Viceroi, l'Amiral se détermina, malgré son inclination, à faire jetter dans les flots tous les autres prisonniers Portugais. Déjà le Conseil s'étoit assemblé pour signer cette résolution, lorsqu'on vît paroître deux Pirogues qui amenoient trois Hollandois, & qui déclarèrent qu'il n'en restoit pas d'autres à Malaca; mais qu'il y en avoit encore quatre ou cinq avec l'Armade, proche des Isles de Nicobar. Matelief, en rendant quelques Portugais pour ces trois hommes, les chargea d'un Mémoire par lequel il demandoit le reste de ses gens avec beaucoup de hauteur. Ensuite il fit embarquer, sur un Vaisseau que les Hollandois avoient pris à son retour de Negapatan, de la poudre & quatre-vingt hommes pour le Fort d'Amboine, où il étoit résolu de se rendre lui-même à la fin de Décembre.

L'UNIQUE soin qu'il se proposoit dans l'intervalle, étoit de chercher les restes

(*g*) Pag. 277. (*h*) Pag. 292. (*i*) Pag. 293.

restes de l'Armade. Cependant il fût retenu sur la Côte de Queda par une négociation avec le Roi du Pays, qui lui proposoit une alliance constante, à condition qu'on le mît à couvert de tout ce qu'il avoit à craindre du ressentiment des Portugais, & qui offroit même de faire massacrer (*k*) tout ce qu'il y avoit de Marchands de cette Nation dans ses Etats. Il ne paroît pas que Matelief approuvât cette barbare idée ; mais il saisit l'occasion qui lui fût offerte par le Roi, de brûler plusieurs Bâtimens Portugais qui étoient dans le Port de Queda ; après quoi, l'impatience qu'il avoit de combattre le reste de l'Armade, lui fit précipiter son départ. Le premier jour de Décembre, il se trouva sur les Côtes de *Pulo-Boton*, où il la découvrit au Nord, entre deux Isles, sans pouvoir compter de combien de Vaisseaux elle étoit composée. Il n'en résolut pas moins de l'attaquer (*l*). Le 7, ayant passé les Isles de *Boton*, il compta sept Navires Portugais & trois Galiotes, mouillés sur une ligne, avec vent & marée pour eux, sous un Cap dont il étoit difficile d'approcher. Ils étoient rangés en croupière, sur deux ancres, l'une par proue & l'autre par poupe, avec tous leurs canons passés de bas-bord. Un front si redoutable arreta les Hollandois sans les effrayer. Ils résolûrent de faire un brûlot, d'une Galiote qu'ils avoient prise à Queda, & d'y mettre six Volontaires, à chacun desquels on promit vingt-cinq réales de huit, s'ils addressoient le brûlot à l'avant des Vaisseaux Portugais. Ce projet fût exécuté la nuit suivante, mais avec peu d'effet, parce que les ennemis employèrent heureusement des gaffes & des pointilles pour détourner le brûlot. On fût obligé d'envoyer deux Chaloupes, pour le remorquer au large. Le feu même y prît trop promptement, & ceux qui le conduisoient se virent forcés de l'abandonner trop-tôt. Ils eûrent néanmoins toute la récompense qui leur avoit été promise (*m*) ; car dans la passion dont Matelief étoit animé pour ruiner jusqu'au dernier Vaisseau de l'Armade, il rapportoit toutes ses vûes à soûtenir le courage & les espérances de ses Soldats.

Proposition de massacrer tous les Portugais de Queda.

Matelief attaque les restes de l'Armade.

Brulot sans effet.

LE 9, il envoya aux ennemis, dans une Pirogue, Abraham *Van der Beets*, chargé d'une lettre de créance, pour demander les prisonniers Hollandois qui lui avoient été promis devant Malaca. Le principal but de cette députation étoit de reconnoître & de pénétrer la disposition des Portugais par leurs discours. En approchant, Van der Beets fit arborer une banière blanche. Les ennemis envoyèrent au-devant de lui une de leurs Pirogues, qui ne voulût pas recevoir la lettre de créance sans le consentement de son Général. Elle retourna vers l'Armade, d'où elle revînt bien-tôt avec cette fière réponse ; „ que le Capitaine-Major ne vouloit recevoir aucune lettre „ des Hollandois ; & que si leur Amiral désiroit de lui quelque chose, c'é„ toit les armes à la main qu'il falloit l'obtenir (*n*).

Fierté Portugaise.

MATELIEF ne crût pas devoir précipiter l'attaque, dans un poste dont il

(*k*) Pag. 298.

(*l*) Les Hollandois, dit De Faria, n'en eûrent pas à si bon marché dans la Baye de *Pulo Boton*, où étoit D. *Alvaro* avec ses sept Galions ; car après un Combat des plus sanglans, ils fûrent forcés de se retirer, avec perte de trois Vaisseaux. R. de l'A. *A.*

(*m*) Pag. 301 & suiv.

(*n*) Pag. 304.

MATELIEF. 1606.

il voyoit que l'ennemi pouvoit tirer beaucoup d'avantage (*o*). Il y avoit long-tems que les Portugais avoient jetté les yeux sur un lieu si favorable; & s'y étant retirés à l'approche des Hollandois, ils s'étoient mis en état de ne pas redouter leurs insultes. Outre la disposition qu'on a représentée, ils avoient eû la précaution de faire dans leurs Vaisseaux, des retranchemens d'arbres, & d'y mettre des pipes remplies de sable, qui étoient à l'épreuve du canon. Matelief apprit d'un déserteur Flamand, qui se rendit sur la Flotte Hollandoise, qu'ils avoient préparé aussi des feux d'artifice, par lesquels ils espéroient de faire sauter leurs ennemis dans l'abordage, au risque de sauter avec eux; & qu'à l'extrêmité, tous leurs Capitaines avoient ordre de mettre le feu à leurs Navires, & d'en faire hardiment périr deux pour détruire un seul Hollandois. Ils regardoient les Vaisseaux de la Compagnie Hollandoise comme des Vaisseaux marchands, dont la ruine entraînoit celle de leur Commerce; au-lieu que l'Armade étant composée de ceux de leur Roi, ils comptoient pour rien de les perdre, si ce sacrifice pouvoit les conduire à leur but (*p*).

Comment les Portugais s'étoient fortifiés dans leurs Vaisseaux.

Ruse des Hollandois.

TOUTES ces difficultés paroissant invincibles, on se réduisit à tenter la ruse, pour attirer l'ennemi hors de son avantage. La Flotte se mit au large vers le soir, & feignit de prendre la route d'Achin. Ensuite, revirant au clair de la Lune, elle s'approcha de l'Isle de *Lanchevy*. Les Portugais ne changèrent point de situation; mais on étoit si proche d'eux, qu'on chercha du moins l'occasion de les insulter. Le Yacht du Vice-Amiral fût mis en brûlot. On donna des ordres pour le canonnement, & l'attaque fût plusieurs fois prête à commencer. Cependant la disposition des lieux, les vents & les courans, retardèrent ce dessein jusqu'au 13, qu'ayant levé l'ancre d'un vent assez favorable, on porta droit sur les ennemis. Le *Lion Blanc* & le *Petit Soleil* allèrent mouiller fort près d'eux. Ils fûrent suivis de tous les autres Vaisseaux, & la Flotte entière forma une demie lune. Mais les Portugais avoient l'avantage de prêter le flanc dans toute sa longueur, & de pouvoir envoyer toutes leurs bordées. D'ailleurs l'ombre des terres, qui étoient derrière eux, empêchoit de voir aussi-bien leurs Vaisseaux qu'ils voyoient ceux des Hollandois. Le brûlot ne pût être addressé, faute de vent. On tira, dans l'espace de quatre ou cinq heures, plus de sept cens cinquante coups de canon, dont cinq Navires Hollandois tirèrent seuls plus de

Les deux Flottes se canonnent.

Retraite des Hollandois.

(*o*) *Pulo-Boton* contient plusieurs Isles, particuliérement deux grandes, dont le canal s'étend Sud & Nord. L'Isle qui est à l'Est de ce canal, a une baye de sable qui forme un grand enfoncement, plus grand néanmoins du côté septentrional de la baye que du côté méridional. Un haut cap, formé par des rochers, la met à l'abri des vents de Nord & de Nord-Est, qui soufflent continuellement dans ces parages, & des courans, qui sont extraordinaires & fort variables entre ces Isles. De plus, il n'y a dans cette baye, qu'une espèce de raz de marée; & lorsque par un vent frais ou forcé du Nord, on y vient du lieu où les Hollandois étoient à l'ancre, on se trouve pris de calme en approchant du cap des rochers, ce qui est causé par une hauteur, & l'on dérive malgré soi, du côté où l'on est porté par le raz de marée, sans pouvoir gouverner. Mais lorsqu'on passe plus avant dans l'enfoncement de la baye, on y trouve un vent de terre qui vient d'une vallée; de-sorte que ceux qui sont avantageusement postés vers les terres, y sont toûjours au lof, & que le danger seroit grand pour ceux qui voudroient les aborder. *Pag.* 302 *& suiv.*

(*p*) Pag. 307.

de quatre cens. Mais ils souffrirent beaucoup de ceux de l'ennemi; & désespérant de recueillir d'autre fruit de tous leurs efforts, ils se retirèrent avec perte de quelques hommes. (q). MATELIEF. 1606.

La saison s'ouvroit pour d'autres desseins. Matelief se proposoit de faire trouver à trois de ses plus grands Vaisseaux leur cargaison de poivre, pour retourner en Hollande, & de se rendre aux Moluques avec le reste de sa Flotte. Dans cette séparation, qui pouvoit engager les Portugais à le suivre, il entreprit de leur donner le change, par des mesures qui les rendissent incertains de ce qu'il étoit devenu. Il aborda, le premier Janvier 1607., sur la Côte de *Pulo Pinaon*, où tout fût disposé pour le Voyage qu'il méditoit. Il y fit la revûe de ses neuf Vaisseaux, dont les équipages montoient encore à huit cens cinquante-sept hommes. De ce nombre il en mit cinq cens quatre-vingt-neuf sur les six Vaisseaux qu'il devoit conserver, & le reste demeura sur ceux qu'il renvoyoit en Europe. Il publia que toute la Flotte retournoit devant Malaca; mais étant parti la nuit, sans avoir expliqué ses véritables vûes, il se rendit lui-même, pendant les ténèbres, à bord des trois Vaisseaux qu'il destinoit à le quitter, & leur ordonna de faire route vers Achin. Ils fûrent dès le matin, hors de la vûe des autres. Pour lui s'étant avancé vers Malaca, jusqu'au Cap *Rachado*, il prit de-là vers Bantam, où il vouloit se procurer quelques rafraîchissemens avant que de faire voile aux Moluques (r).

Nouvelles vûes de Matelief.

1607.

Il y apprit que le *Delft*, Navire Hollandois, arrivé de Masulipatan, étoit parti depuis trois jours pour Amboine, avec des Envoyés du Roi de Ternate, venus à Bantam pour demander du secours contre les Espagnols, qui se promettoient de reprendre facilement les Moluques. Cette nouvelle le fit travailler ardemment à se pourvoir de vivres & de munitions. Mais elle le rendit plus sensible, qu'il ne l'auroit été dans d'autres circonstances, au désordre de ses Matelots, qui joignant l'insolence à l'yvrognerie, respectoient aussi peu ses ordres que les loix de l'Isle, & le mettoient dans la nécessité d'aller lui-même de cabaret en cabaret, pour les ramener par la confusion plutôt que par la crainte; car dans le besoin qu'il avoit d'eux, il n'ôsoit employer les châtimens, de peur qu'ils ne fissent valoir leur ancien prétexte pour se dispenser de combattre. Ils n'étoient pas engagés pour le service de terre. C'étoit une faute que les Directeurs de la Compagnie reconnûrent trop tard. D'un autre côté, l'Amiral ayant permis aux prisonniers Portugais de descendre à terre, pour donner ordre au payement de leur rançon, il falloit qu'il obtînt le consentement de l'équipage, à qui elle appartenoit par ses promesses. Personne ne s'opposoit directement à ses volontés; mais, en s'y soûmettant, on demandoit qu'il avançât l'argent de la rançon. Cette difficulté ne lui causant pas moins d'embarras que l'autre, non-seulement il n'ôsoit entreprendre de se faire obéir par la force, mais il se voyoit obligé de fermer les yeux sur une licence insupportable. A l'égard de la rançon, il répondit qu'il n'étoit pas encore tems d'en parler; que dans

Il passe à Bantam.

Désordres de ses équipages.

(q) La Flotte demeura néanmoins sur la Côte de Lanchevy jusqu'au 30 de Décembre, pour continuer d'observer & de défier l'Armade Portugaise.

(r) Pag. 311.

MATELIEF. 1607.

dans le peu de séjour qu'on devoit faire à Bantam, personne ne pouvoit avoir besoin d'argent, & que lorsqu'on seroit aux Moluques, il seroit le premier à parler d'une obligation si juste. Cette réponse les satisfit, comme s'ils n'eûssent formé leur demande que pour le rendre plus indulgent par l'embarras qu'elle devoit lui causer. Cependant il crût avoir gagné beaucoup, en renvoyant cette affaire aux Moluques. Il espéroit de la faire servir alors à les tenir en bride; soit par de nouvelles promesses, s'ils demeuroient dans le devoir; soit par le refus du payement, s'ils marquoient trop de résistance à ses ordres pour le service de terre (s).

Dissimulation de la Cour de Bantam.

Dès les premiers jours de son arrivée à Bantam, il étoit allé saluer le Roi, qui n'avoit alors que douze ans. Ce jeune Prince reçût ses présens & l'offre de ses services avec de grands témoignages d'estime & de reconnoissance. Le Gouverneur, le Tomongon & le Sabandar (t), plus accoûtumés à la dissimulation, y joignirent l'éloge de ses victoires, & des félicitations sur le succès de toutes ses entreprises. Ils ajoûtérent que l'intention de leur Cour étoit d'entretenir une amitié constante avec le Roi de Hollande, & de ne jamais renouër avec les Portugais. Cependant Matelief n'ignoroit pas qu'avant l'arrivée de la Flotte Hollandoise, & sur le seul bruit des préparatifs de l'Armade, ils avoient enlevé une Flute de la Compagnie. A la vérité ils s'étoient hâtés de la relâcher, à la première nouvelle du combat de *Rachado*. Mais le Directeur du Comptoir de Bantam assûra l'Amiral, que si l'Armade n'eût pas été battue, ils se seroient déclarés presque tous contre les Hollandois, & que ne les croyant pas capables de résister à la puissance Portugaise, ils avoient déjà commencé à les traiter avec beaucoup de froideur. Le succès sembloit avoir changé leur disposition ; mais l'Auteur du Journal ne leur en donne pas moins le nom de traîtres (v), qui avoient besoin d'être retenus par des chaînes plus fortes que les engagemens ordinaires des Traités.

Matelief passe à Jacatra.

L'AMIRAL partit le 7 de Février; & n'ayant pû trouver à Bantam la provision d'arrack qui lui étoit nécessaire, il mouilla le 11 à Jacatra, pour en acheter dans ce Port. Le Roi, qu'il eût l'honneur de saluer, parût surpris de ne pas recevoir de réponse du Prince Maurice, à qui il avoit écrit & envoyé des présens par l'Amiral Wolphart *Harmansen*. Matelief persuadé qu'il regrettoit moins la réponse, que les présens auxquels il s'étoit attendu, lui donna deux pierriers de fonte, de la dépouille des Portugais, six balles de dattes & quelques pièces de toile de coton. Ainsi les fautes de négligence ou d'oubli n'avoient jamais de suites fâcheuses, parce qu'avec des Princes moins sensibles à l'honneur qu'à l'intérêt, elles étoient toûjours faciles à reparer. Ce Monarque paroissoit d'ailleurs homme de courage & d'intelligence. Il s'informa soigneusement de tout ce qui appartenoit à la Hollande & aux desseins des Hollandois, comme s'il eût prévu qu'un jour le Pays de sa domination devoit passer entre leurs mains. La Ville de Jacatra, qui a reçû depuis le nom de Batavia, étoit alors bâtie comme les autres Villes de

(s) Pag. 313.

(t) Voyez l'explication de ces noms & l'état de Bantam dans la Relation de Houtman.

(v) Pag. 312 & 313.

de l'Isle, c'est-à-dire, que les maisons étant de paille, environnées d'une clôture de bois, on ne l'auroit prise que pour un Village. Le Roi se proposoit de la faire entourer de murailles (x), dépense qui fût épargnée à ses Peuples par de nouveaux Maîtres (y).

Matelief. 1607.

La Flotte ayant remis à la voile le 13, mouilla le 2 de Mars, devant le Village de *Rakeka* dans l'Isle *Celebes*, où l'Amiral fût charmé de la perspective du Pays de Macassar, le plus agréable & le plus peuplé qu'il eût encore vû dans son Voyage (z). Mais n'y ayant reçû aucun éclaircissement sur l'Armade, il reprit la route d'Amboine, où il arriva le 28. Fréderic *Houtman*, Gouverneur du Fort, vînt le saluer aussi-tôt, & lui rendre témoignage que depuis l'établissement des Hollandois, tout avoit été paisible dans l'Isle. Il s'y trouvoit alors un Vaisseau de la Flotte de *Van der Hagen*, nommé l'*Enchuise*; qui après avoir chargé environ deux cens barres de cloux de girofle, étoit prêt à partir pour Bantam. Le *Delft* avoit fait voile pour Banda, le jour précédent, parce que la saison étant avancée, on avoit perdu l'espérance de voir arriver la Flotte. Mais l'objet le plus intéressant pour lui, fût de trouver au Port d'Amboine les Envoyés de Ternate, qui avoient été demander du secours à Bantam contre les Espagnols. Ils lui apprirent que leur Isle étoit déjà dans l'oppression. Les Espagnols, au nombre de trois cens, s'étoient rétablis dans leur ancien Fort & travailloient ardemment à le fortifier. Le Roi (a) supplioit l'Amiral de ne pas l'abandonner, & promettoit de répondre à l'amitie des Hollandois par un immortel attachement. Matelief assembla le Conseil. On y résolut de donner au Roi de Ternate, tout le secours dont on étoit capable dans les circonstances, mais à condition qu'il fourniroit deux mille hommes effectifs, & que s'il en manquoit un seul, on l'abandonneroit à sa mauvaise fortune. Cette menace étoit nécessaire, après avoir éprouvé tant de fois qu'avec la meilleure intention, les effets, de la part de ce Prince, répondoient mal aux promesses. Les Envoyés s'étant soûmis, en son nom, à tout ce qu'on exigeoit d'eux, on remit à règler le reste avec leur Maître. Houtman insistoit beaucoup sur la nécessité de secourir Ternate. Aussi-tôt que l'entreprise fût décidée, l'Amiral mit quelques changemens dans la disposition de ses Vaisseaux & rapporta tous ses soins à cette nouvelle expédition (b).

Il arrive à Amboine.

Engagement qu'il prend de secourir Ternate.

Cependant il ne pût se dispenser d'en donner quelques-uns aux désordres qui règnoient dans la garnison Hollandoise d'Amboine. Les Soldats étoient plongés dans l'yvrognerie & dans l'incontinence. Chacun avoit sa concubine, & les Insulaires offensés de cette conduite, se refroidissoient beaucoup pour la Nation. „ Ils avoient vû, disoient-ils (c), les Portu-„ gais mener une vie réglée, se marier & prendre des femmes parmi eux; „ ce

Déréglement des Hollandois d'Amboine.

(x) Pag. 314.

(y) Bien loin de-là; on verra par la suite, que les Hollandois mêmes contribuèrent volontairement dans les taxes que le Roi imposa sur ses Peuples pour l'exécution de ce projet. R. d. E.

(z) Pag. 314. Les Hollandois y avoient déja un Comptoir à *Tello*, qui est dans l'intérieur de l'Isle.

(a) Le Roi étoit prisonnier, comme on l'a vû dans la Relation précédente. Ainsi il faut toûjours entendre ici le Viceroi & son Conseil. R. d. E.

(b) Pag. 317 & précédentes.

(c) Pag. 318.

MATELIEF. 1607.

„ ce qui servoit à lier les deux Nations. Les Hollandois ne faisant point „ de mariage, quel moyen de s'affectionner à leur société? On n'avoit pas „ le tems de concevoir de l'amitié pour des gens qui partoient de l'Isle avec „ les premiers Vaisseaux qui paroissoient, ni avec de nouveaux venus, qui „ ne succédoient aux premiers que pour se retirer à leur tour, lorsqu'on com- „ mençoit à les connoître. " Ces plaintes, & l'intention où étoit la Compagnie d'envoyer des Familles Hollandoises dans ces Isles, engagèrent l'Amiral & le Conseil à permettre aux Soldats de s'y marier. „ On voyoit „ bien, observe l'Auteur du Journal, qu'avant que d'en venir là, il eût été „ à propos qu'on se fût tout-à-fait assûré la possession d'Amboine; mais il „ falloit céder à la nécessité, & d'ailleurs il étoit à propos de ne pas re- „ garder les droits comme douteux; sans quoi il auroit mieux valu y re- „ noncer (*d*). Un an ou deux, ajoûte l'Auteur, suffisoient désormais pour „ mettre le Fort en état de soûtenir un Siége. La prudence obligeoit d'y „ envoyer des Blancs, afin que la familiarité s'établissant avec les Noirs, „ ils pûssent porter le Commerce de la Compagnie dans les Isles voisines. „ Quoiqu'il ne soit pas d'une extrême étendue, il y est néanmoins avanta- „ geux, & l'on y gagne cent pour cent (*e*).

Observation de l'Auteur sur leur établissement dans cette Isle.

L'AMIRAL, avant son départ, fit assembler les principaux Insulaires. Il leur souhaita toutes sortes de prospérités sous la régence des Etats-Généraux; & les remerciant de leur zéle, qui alloit jusqu'à travailler volontairement aux fortifications du Château, il leur en fit espérer les plus heureux fruits pour le bonheur & la tranquillité de l'Isle. La permission de se marier, qu'il accordoit à la garnison, leur causa beaucoup de joye, & devînt un lien très-puissant pour les attacher aux Hollandois. Ils reconnûrent que le Gouvernement de la Compagnie étoit plus supportable que celui des Portugais. Mais ils se plaignirent d'être abandonnés, comme les bêtes de leurs bois, sans discipline & sans instruction. Matelief, touché de leur voir des inclinations si raisonnables, leur promit de faire donner les ordres nécessaires pour les faire instruire, & chargea le Ministre du Fort de tenir école deux fois le jour, en attendant que la Compagnie y pourvût autrement. Dans la même vûe, il prit sur son bord trois jeunes garçons des principales familles; l'un, fils du Capitaine *Hitto*, qui avoit toûjours marqué de l'affection pour les Hollandois; & les deux autres, fils au contraire de leurs plus mortels ennemis, dont l'un se nommoit *Marcos*, Chef de la race des *Alteyves*; & l'autre *Antonio*, Chef de celle des *Tavires*. Ces deux races, qui étoient Chrétiennes, étoient toûjours demeurées dans les intérêts des Portugais, & n'avoient jamais entretenu de Commerce avec les Mores (*f*). Cependant cette ancienne aversion commençoit à s'affoiblir par l'entremise des Hollandois. Le dessein de l'Amiral, en prenant le premier de ces trois jeunes Insulaires, étoit de lui faire voir la Hollande, & de lui faire prendre les manières du Pays, dans l'espérance que parvenant un jour aux premiers emplois de l'Isle, son exemple pourroit servir à la propagation du Christia-

Matelief tâche de se concilier les Habitans.

Pourquoi il prend quelques jeunes Insulaires sur son bord.

(*d*) *Ibid.*

(*e*) Pag. 319.

(*f*) On renvoye le Lecteur pour ces sortes de détails, à la description de l'Isle d'Amboine, qui se trouvera dans le Volume suivant. R. d. E.

Christianisme. Il prenoit les deux autres, pour ôtages de la fidélité de leurs parens, & pour leur faire connoître que la Hollande n'étoit pas un Pays aussi barbare que les Portugais l'avoient représenté. Dom *Marcos*, pére de l'un, avoit fait le Voyage de Goa, où le Viceroi l'avoit comblé d'honneurs, jusqu'à le faire marcher à son côté. L'Auteur observe que cette méthode est familière aux Portugais pour gagner les Chefs d'une Nation, & conseille aux Hollandois de ne pas la négliger (*g*).

MATELIEF 1607.

MATELIEF partit d'Amboine le 3 de Mai, pour se rendre à Ternate. Sa Flotte étoit composée de huit Vaisseaux; l'*Orange*, qu'il montoit, le *Maurice*, l'*Erasme*, l'*Enchuise*, qu'il avoit trouvé dans la rade d'Amboine, le *Delft*, qui y étoit venu de Banda, le *Petit Soleil*, le *Pigeonneau* & le Yacht. Les équipages étoient au nombre de cinq cens trente-un hommes, entre lesquels on ne comptoit que cinquante Indiens (*h*). Il se proposoit de secourir l'Isle de Ternate, & de s'emparer du Fort où les Portugais étoient rentrés dans celle de Tidor.

Il part pour Ternate.

MAIS la fortune ne réservoit pas plus de succès à cette expédition qu'au Siège de Malaca. Les mesures que les Espagnols avoient eû le tems de prendre pour leur défense, la lenteur du Roi de Ternate à rassembler ses forces, les mutineries des Soldats Hollandois & leur petit nombre, qui ne suffisoit pas pour le service de terre & pour la garde de la Flotte, réduisirent l'Amiral à quelques foibles tentatives dont il recueillit peu de fruit. Il eût même le chagrin de ne pouvoir faire sa descente à Tidor; & lorsqu'étant descendu à Ternate, il eût observé la Forteresse Espagnole, il désespéra de l'emporter par la force. Ses ennemis étoient au nombre de trois cens dans les deux Isles; deux cens Espagnols à Ternate, & cent à Tidor, avec vingt Portugais, cinquante Chinois & quelques Esclaves (*i*).

IL résolut du moins de bâtir un Fort à Ternate, où les Facteurs Hollandois fûssent à couvert de toutes sortes d'insultes, sous la protection du Roi & sous celle de leurs remparts. Après avoir visité un endroit nommé *Maukonora*, qui pouvoit etre fortifié avec peu de travail & rendu méme imprenable, quoiqu'il ne fût qu'à une demie lieue de la Forteresse Espagnole, il prit du dégoût pour ce lieu, parce qu'il auroit été difficile d'y conduire des vivres. La Ville de *Malaye* (*k*), qui est au Nord-Est de l'Isle, dans une plaine qui n'est commandée par aucune hauteur, lui parût plus convenable à son dessein. Elle étoit entourée d'une muraille séche d'environ deux toises de hauteur & de huit ou dix pieds de large, qui pouvoit être reparée en peu de tems, & dévenir capable d'une bonne défense avec le secours de quelques autres ouvrages. Un banc long & étroit, qui la couvre du côté de la Mer, sert en meme-tems à tenir les Pirogues en sûreté, sans empêcher qu'au dehors le mouillage ne soit sûr, à la portée du canon de la Côte. L'ouvrage fût commencé aussi-tôt, & fini dans l'espace de cinq semaines, malgré tous les obstacles que Matelief trouva dans la mauvaise humeur de ses Troupes & dans la paresse des Insulaires. Il y mit

Fort qu'il y bâtit.

Sa situation.

(*g*) Pag. 325.
(*h*) Matelief avoit laissé quelques Hollandois au Fort d'Amboine.
(*i*) Pag. 345.
(*k*) Voyez la Description des Moluques, dans le Volume suivant.

MATELIEF. 1607.

Dépêches de l'Amiral à la Compagnie.

mit une forte garnison, dont il donna le commandement à *Gerritz van der Buis*, avec ordre de se conformer aux instructions qu'il lui laissa. Tout le tems qu'il eût de reste fût employé à faire ses dépêches pour la Compagnie. Il la pressoit d'envoyer de puissans secours à Ternate, & ses sollicitations fûrent accompagnées d'un Mémoire important (*l*) sur l'état & le Commerce des Indes.

Ce

(*l*) Ce Mémoire est en effet d'autant plus important, qu'on y trouve toutes les vûes que les Hollandois ont exécutées depuis. Celui de l'Amiral *Warwick* ne regardoit que le fond & l'ordre du Commerce; au-lieu que celui-ci en traite la partie politique, & paroit avoir servi de règle à la Compagnie Hollandoise dans toutes les entreprises qui l'ont suivi. Cette raison en rendra la lecture intéressante.

,, Quand je considère l'état de nôtre Patrie & les guerres dont elle est affligée par ,, un aussi puissant ennemi qu'*Albert d'Autriche*, soûtenu des forces de la Maison ,, d'Espagne & de sa propre Maison, il me ,, semble qu'on ne peut pas se promettre que ,, les affaires des Indes puissent prospérer si ,, elles demeurent entre les seules mains des ,, Directeurs: car je ne vois pas que leur ,, seule autorité puisse être assez grande & ,, assez respectée dans les Indes pour en attendre un grand effet. On y a pour adversaires les Espagnols & les Portugais, ,, qui ont commencé à s'y établir depuis plus ,, d'un siècle & qui ont pénétré dans plusieurs Pays, où ils ont des Forteresses, ,, beaucoup de monde & un gouvernement ,, réglé. Ils peuvent faire leurs affaires par ,, des voyes plus commodes que nous, qui ,, sommes obligés d'amener de Hollande, des ,, gens atténués par la fatigue du Voyage. ,, Si les Portugais n'y ont pas toûjours assez ,, de monde, il leur est beaucoup plus aisé ,, d'y en envoyer qu'à nous. Les Vaisseaux ,, qui viennent de Portugal ne sont pas obligés d'aller plus loin que Goa. Ils y ,, font débarquer & rafraichir leurs gens, ,, dont ils forment ensuite leurs Armades, ,, ainsi que des Espagnols qui leur viennent ,, des Manilles.

,, Si nous voulons nous établir aussi avantageusement & aussi solidement qu'eux dans ,, les Indes, il faut nous assûrer quelqu'endroit où nous puissions être librement reçûs en venant de Hollande. Non-seulement nous y trouverions des rafraichissemens prêts pour les équipages & les Vaisseaux, mais nôtre réputation augmenteroit chez les Princes Indiens, qui jusqu'à ,, présent, n'ont ôsé prendre une entière confiance en nous. Ils demeurent assez d'accord que les Hollandois sont de bonnes ,, gens, & qu'ils sont plus doux & plus traitables que les Espagnols. *Mais*, disent-ils, *que nous sert leur bonté? Ils ne viennent ici qu'en passant. Ils s'en retournent aussi-tôt que leurs Vaisseaux sont chargés. Nous demeurons alors abandonnés aux Espagnols & aux Portugais, qui viennent fondre sur nous parce que nous avons trafiqué avec leurs ennemis. Au contraire, en nous tenant attachés aux Espagnols, du moins ils nous protègent au besoin. D'un autre côté, quand les Hollandois auroient des forces suffisantes pour nous protéger, nous n'avons rien à craindre de leur part. Ils ne nous traitent point en ennemis quoique nous trafiquions avec les Portugais. Nous n'avons à ménager véritablement que ceux qui troublent nôtre repos. Ainsi le meilleur parti que nous ayons à prendre, est de favoriser les Portugais, dans la crainte qu'ils ne nous exterminent.*

,, Telles sont les réflexions de tous les ,, Indiens. Avec cela les Portugais tâchent ,, de leur persuader que nous sommes sans ,, forces, & nous répresentent comme une ,, poignée de gens ramassés, qui bien loin ,, de pouvoir faire des établissemens solides ,, aux Indes, avons à peine des demeures ,, fixes dans nôtre propre Pays. Il faut ,, donc que nous cherchions des voyes pour ,, gagner les Indiens & pour leur faire connoître que nous sommes capables de nous établir parmi eux & de résister à nos ennemis, sans quoi l'on doit s'attendre que ,, nos affaires iront mal.

,, Le Commerce des Indes consiste principalement, 1°. en poivre, qui se charge à ,, *Bantam*, à *Johor*, à *Patane*, à *Queda* & à ,, *Achin*. 2°. En cloux de girofle, qui se ,, chargent à *Amboine* & aux *Moluques*. 3°. ,, En noix-muscades & en macis, ou fleur ,, de muscade, qui se chargent à *Banda*. ,, 4°. Dans le Commerce de *Cambaye*. 5°. ,, Dans celui de la Côte de *Coromandel*. ,, 6°. Dans celui de la *Chine* & du *Japon*.

,, Si chacun de ces Commerces ne demeure pas dans une seule main, soit celle ,, des Portugais ou la nôtre, il arrivera infailli-

Ce sage & vaillant Amiral étoit arrivé à la dernière partie de sa commission, qui n'étoit pas la moins importante dans les idées de la Compagnie Hollan- Matelief. 1607.

„ failliblement qu'on se détruira les uns les „ autres, qu'on fera hausser le prix des marchandises dans les Indes & qu'elles se donneront à vil prix en Europe. Cependant „ à l'égard du poivre, il n'est pas possible „ que nous puissions en attirer le Commerce „ à nous seuls; car, outre les Portugais, „ les Anglois ont entrepris aussi la navigation de Bantam. Ils y ont leurs Comptoirs & des maisons. Ils y trafiquent paisiblement, tandis que nous avons la guerre contre les Portugais. Nous défendons „ tout à la fois & Bantam & eux, pendant „ qu'ils y font des profits qui ne leur coûtent ni dépenses, ni sang, ni inquiétudes. Il ne faut pas se promettre d'agir „ auprès du Roi de Bantam, qui n'est encore qu'un enfant, pour l'engager à ne „ trafiquer qu'avec nous. Ajoûtez qu'il faudroit lui donner de très-grosses sommes d'argent, qu'on feroit en danger de „ perdre sans aucun fruit; car je tiens pour „ certain, que quand ce Prince & tous les „ autres Princes Indiens, auroient fait avec „ nous ou avec toute autre Nation, les alliances les plus étroites & les plus saintement jurées, la première apparence de „ quelque péril ou l'espoir d'un plus grand „ profit ne manquera pas de les rendre infidèles. D'ailleurs nous sommes en paix „ & en bonne intelligence avec les Anglois. „ Il ne feroit pas honnête de chercher à les „ exclure d'un Commerce qu'ils ont déja „ commencé. Mais on peut bien prendre „ des mesures pour empêcher qu'ils n'entrent dans le Commerce des autres épiceries. A l'égard du poivre, il faudroit le „ faire servir de lest. On se trouveroit en état, „ par ce moyen, de le donner à si bon „ marché, que les autres Nations n'y trouvant presque plus de profit, feroient obligées d'abandonner volontairement ce négoce, & de nôtre part, nous ne compterions que sur le profit qu'il y auroit à tirer „ des autres marchandises.

„ Nous pouvons nous attirer facilement „ tout le Commerce des noix-muscades & „ du macis. Au-lieu de nous emparer de „ Banda & d'y bâtir un Fort, ce qui coûteroit beaucoup & nuiroit à nôtre réputation parmi les Princes Indiens, voici ce „ que je propose: Comme le Roi de Macassar est un Prince puissant, dont le Pays „ est fort peuplé, abondant en riz & en „ toutes sortes de denrées, & que c'est lui „ qui en fournit à Malaca & à Banda, il „ faudroit faire un Traité avec lui & lui „ envoyer trois Vaisseaux, avec deux cens „ hommes de débarquement. Ce nombre „ suffiroit, avec les Insulaires de Macassar, „ pour attaquer Banda, qu'on promettroit „ au Roi de lui mettre entre les mains, en „ stipulant pour unique condition, que nulle „ autre Nation que la nôtre, n'y pourroit „ charger des marchandises, & que tous les „ ans nous prendrions les noix & le macis „ à un prix qui feroit fixé. Je ne doute „ pas que le Roi de Macassar ne prêtât l'oreille à cette proposition, à laquelle on „ pourroit ajoûter, qu'il nous feroit bâtir à „ Banda, une maison aussi grande & aussi forte que nous le souhaiterions, dans un lieu „ commode & sûr pour la garde de nos „ marchandises. Comme le Roi ne feroit „ pas son séjour dans cette Isle & qu'il la „ feroit gouverner par un Orankaie, il ne „ faut pas douter qu'en faisant des présens „ au Gouverneur, nous n'en fussions les maîtres. Ce feroit susciter un ennemi dangereux aux Portugais, & nous acquerir un „ puissant ami.

„ [On pourroit même lui proposer encore „ d'autres conditions pour la sûreté du Pays; „ comme de transporter la Noblesse de Banda dans son Royaume, où il lui assigneroit un lieu pour y habiter; d'envoyer „ une partie de celle de Macassar à Banda „ & de l'obliger à demeurer dans un seul „ endroit; de réduire les cinq ou six Villes „ de cette Isle à une seule, où feroit nôtre „ maison; d'obliger les Insulaires à y venir „ au marché tous les quinze jours pour nous „ apporter leurs denrées, & livrer les fruits „ à nôtre Comptoir qui les leur payeroit sur „ le champ. Enfin de défendre aux Habitans, sous certaines penalités, de se cautionner les uns les autres, pour prévenir les „ désordres qui résultent des grandes dettes „ qu'ils ont coûtume de faire. Si les choses pouvoient être mises sur un tel pied, il „ est probable que nous ferions maîtres de „ Banda, & liés d'une manière presque indissoluble avec le Roi de Macassar (1).]

„ Pour le négoce des cloux de girofle, il „ est bien difficile de nous en rendre les „ seuls maîtres. Nous avons le produit „ d'Am-

(1) Add. d. E.

MATELIEF. 1607.

Hollandoise & dans ses propres vûes. Il étoit question de chercher des ouvertures favorables pour le Commerce de la Chine. Un si grand projet, qui

„ d'*Amboine*, de *Lubo* & de *Cambelo*; mais „ il nous manque celui des Moluques. Le „ seul moyen d'y parvenir, est de chasser les „ Espagnols de Ternate; entreprise difficile, sur laquelle je ne laisserai pas d'expliquer ici mes vûes. Elle n'est pas impossible, si l'on veut bâtir sur un bon fondement, qui est de reprendre l'affaire de „ Malaca. Si les Portugais avoient perdu „ cette Ville, il ne leur seroit pas aisé d'aller de Goa secourir les Moluques, & je „ crois qu'on empêcheroit sans beaucoup de „ peine, qu'il ne passât des vivres des Manilles à Ternate. Il faudroit premièrement „ mener trois ou quatre Navires au Roi de „ Mindanao, dont le Pays est bien peuplé, „ & qui peut mettre, dit-on, cinquante „ Caracores en mer. Toute cette Armée „ iroit à *Panama* ou *Panati*, qui est proche „ des Manilles, & où il y a un lieu nommé „ *Otting*, qui n'est gardé que par dix huit „ Soldats Espagnols, avec à-peu-près le „ même nombre d'Habitans. On détruiroit „ cette Place; ou si le Roi de Mindanao „ vouloit la garder, on la lui livreroit; car „ c'est un Pays abondant en riz & en plusieurs autres denrées qui se transportent à „ Ternate, [De-là je voudrois qu'on allât „ promptement aux Manilles pour détruire „ tous les Vaisseaux qui seroient dans les „ ports, afin qu'ils ne ;pûssent secourir Ternate (1).] Ensuite on renverroit à Mindanao, un Vaisseau de cent soixante ou de „ deux cens tonneaux, qui croiseroit avec „ les Caracores du Roi dans le Détroit de „ *Tagima*, pour prendre les Bâtimens qui „ voudroient encore aller à Ternate, parce „ qu'il n'y a point d'autre route; & si l'on „ en avoit pris un ou deux, il n'y en auroit plus qui ôsassent s'y hazarder, d'où „ il arriveroit qu'on périroit de faim dans „ cette Isle. Il ne faut pas penser à s'en „ rendre maître à présent par la force, car „ les Espagnols s'y fortifieront tellement & „ y tiendront tant de monde, qu'il faudroit „ de grosses Armées pour les en chasser. „ Si l'on pouvoit mener aussi une Galère „ sous nôtre Fort de Ternate, elle les incommoderoit beaucoup. [Il leur seroit difficile de pourvoir cette Isle de toiles, le peu „ qu'ils y en envoyent à présent, leur étant apporté par les Chinois aux Manilles. Ce „ défaut de toiles ne manqueroit pas de chagriner les Habitans; car il faudroit qu'ils „ se les procurâssent de Malaca, ce qui ne „ se feroit pas sans peine (2).]

„ Le Commerce de la Chine dépend encore de Malaca. Si l'on avoit chassé les „ Portugais de cette Place, il faudroit qu'ils „ renonçassent à ce trafic.

„ Le Commerce des toiles de coton qu'on „ fait à Coromandel est d'une grande importance, parce que tous les Peuples des Indes s'habillent de ces toiles. Il y en a „ différentes sortes pour chaque Nation, „ suivant les goûts qui dominent, & elles „ se fabriquent en différens lieux. Celles „ de Negapatan n'ont aucune ressemblance „ avec celles de Masulipatan. Si Malaca „ étoit enlevée aux Portugais, ils n'auroient „ plus d'occasion favorable pour le trafic „ des toiles, quand on supposeroit qu'ils „ pûssent conserver Negapatan. Au contraire, s'ils conservent Malaca, ils pourront „ se servir de leurs Fustes pour s'opposer à „ nôtre Commerce de Coromandel. Cette „ Côte étant basse & sans profondeur, ils „ peuvent se poster entre le rivage & nos „ Vaisseaux. Avec un peu de diligence, ils „ envoyent de leurs nouvelles à Goa, d'où „ il est toûjours facile de faire partir des „ Armades, de-sorte qu'il y a beaucoup de „ péril pour les Vaisseaux qui naviguent sur „ cette Côte.

„ Il est constant que si l'on pouvoit „ chasser les Portugais de Malaca, ils seroient obligés de renoncer au Commerce „ de la Côte de Coromandel, parce qu'il „ n'y auroit aucun chemin sûr pour eux, „ & que leurs profits ne seroient jamais „ égaux aux fraix. Ainsi tout leur Commerce aux Indes Orientales roule sur Malaca, „ & c'est-là qu'il faut porter le coup si l'on „ pense à le ruiner. Il ne faut pas douter „ que les Habitans de Bantam ne se missent „ à la raison, lorsqu'ils nous verroient des „ établissemens fixes, & qu'ils comprendroient que les Anglois n'ayant aucun autre Commerce dans les Indes que celui „ du poivre, n'y voudroient pas faire de „ fréquens Voyages ni de grosses dépenses. „ Le poivre de *Jambeo*, d'*Andragyri*, & „ d'autres endroits, qui se porte à Bantam, seroit porté à Malaca, où l'on trouveroit

(1) Add. d. E.

(2) Add. d. E.

qui avoit été tenté plusieurs fois sans succès, demandoit moins de la valeur & des forces, que de l'adresse & de la prudence. Aussi Matelief ne prit-il que quatre Vaisseaux, l'*Orange*, le *Maurice*, l'*Erasme* & le Yacht, avec environ trois cens hommes d'équipage, & vingt-cinq Chinois qu'il avoit enlevés dans une Jonque, & dont il espéroit de se faire des guides & des médiateurs pour obtenir la liberté de négocier dans leur Pays (*m*). Ayant levé l'ancre le 12 de Juin, il s'engagea le 29, dans le Détroit de *Tagima*, & vers midi du même jour, il se trouva devant le Cap de *Mindanao*. Trois ou quatre jours se passèrent à chercher un des golfes de cette Isle ; & lorsqu'on l'eût trouvé, il fallut aller encore dix ou douze lieues plus loin, parce qu'il n'étoit pas marqué dans les Cartes. C'est le troisième à compter de la Ville de Mindanao ; & les Cartes n'en marquent que deux (*n*). Quelques Pêcheurs, qui vinrent à bord, présentèrent du poisson, de la canelle sauvage

MATELIEF. 1607. Matelief part pour la Chine.

Il relâche à Mindanao.

„ veroit des toiles pour le retour comme „ à Bantam.

„ Je n'ai pas appris que les Portugais „ soyent puissans à Bengale. Ceux qui parlent de ce Pays assûrent qu'on y pourroit faire un bon Commerce. Il y a deux Ports ; l'un nommé *Porto-Pequeno* ; l'autre, *Porto-Grande*. Le second, qui est le plus à l'Ouest (1), dépend du Roi de Cambaye. On n'y trouve que du riz, mais il y est en abondance, & le principal transport s'en fait à Cochin. Le Commerce des toiles est florissant à Porto-Pequeno. Il seroit bon d'envoyer deux Vaisseaux à Arracan pour l'entretien du Commerce, d'autant plus que le Roi nous en sollicite instamment. Un Portugais, nommé *Philippe de Britto*, y possède un Fort à cinquante lieues dans les terres (2), avec une garnison de quatre-vingt hommes, qui tient tout le Pays en bride. Le Roi, quoique puissant, n'a pû jusqu'à-présent chasser ce Portugais, dont la réputation jette aussi l'allarme dans le Royaume de Pegu. On lui attribue d'immenses richesses (3), sur-tout en pierreries.

„ Il ne faut rien espérer à Cambaye, pendant que les Portugais auront quelques forces sur la Côte de Malabar, & que le Roi ne sera pas dans de meilleurs sentimens pour nous. Attendons qu'il nous connoisse mieux, & qu'il soit désabusé sur les Espagnols. D'ailleurs les grands Vaisseaux ne peuvent entrer dans ses Ports ; & son Pays est si proche de Goa, que les Portugais, avertis de nôtre arrivée, viendroient fondre sur nous.

„ Toutes ces observations font connoître de quelle importance est Malaca pour l'établissement que la Compagnie veut former aux Indes. On ne sçauroit y faire trop de réflexion ; car enfin il est tems de nous assûrer un lieu fixe & une retraite sûre. Ce lieu, quel qu'il soit, coûtera des sommes immenses avant qu'il soit dans l'état où Malaca est à présent, sans compter qu'il sera fort difficile de trouver une situation si avantageuse". *Pag.* 361 *& suiv.*

(*m*) Pag. 360 & 370.

(*n*) Pag. 371. Le Cap de Mindanao est à six degrés trois quarts de latitude du Nord, & cent quarante-quatre degrés de longitude. Le Détroit s'étend à l'Ouest quart de Nord-Ouest. Les Hollandois s'étoient approchés de cette Isle pour y débarquer deux Ambassadeurs que le Roi de Ternate envoyoit à celui de Mindanao, dans les vûes apparemment qui sont expliquées par les Mémoires.

(1) Il doit y avoir ici quelque méprise dans l'Original ; car *Puerto-Piqueno*, ou *le petit Port*, qui se nommoit *Sattagam* & lequel est situé sur le Gange proche de *Hougli*, est à l'Ouest, au-lieu que *Puerto-Grande* qui est le même que *Chattagam*, aujourd'hui de la dépendance d'*Arracan*, est situé sur une Riviere à l'Est de l'Embouchure orientale du Gange. Aussi Matelief ne leur donne-t-il cette position, que *pour autant qu'il lui en peut souvenir*. R. de l'A. A.

(2) C'étoit le Port de *Sirian*, près de l'Embouchure de la Rivière de *Pegu*. *De Britto*, de Charbonnier devint Roi. Sa Tirannie dura jusqu'à l'an 1614. Le Roi d'*Ava* & de *Pegu* l'ayant vaincu dans sa Forteresse le fit empaler. Voyez son histoire dans De Faria *Asia Portug.* Tom. III. Part. 2. Ch. 5, *& alibi*. R. de l'A. A.

(3) On compte que ses richesses se montoient à plus de trois millions de livres sterlings. *Asia Portug.* Tom. III, Part. 3. Ch. 2, R, de l'A. A.

MATELIEF. 1607.

Recommandation plaisante.

vage & de la eire. On apprit d'eux que leur Roi, qui est Mahométan, comme tous ses Sujets, ne cessoit pas de faire la guerre aux Espagnols & qu'il exerçoit ses pyrateries jusqu'aux Manilles. Un de ces Insulaires fit voir à Matelief un billet, de la main de Dom *Pedro d'Acunha*, datté le 6 de Février 1606, par lequel ce Général Portugais recommandoit à tous ceux qui connoîtroient son nom, de ne faire aucun tort au porteur & à tout ce qui lui appartenoit, parce qu'il avoit reçû & bien traité les Sujets du Roi d'Espagne. Cette recommandation fit rire les Hollandois, & n'auroit pas attiré beaucoup de faveur à l'Indien, s'il n'en avoit eû une plus puissante dans leurs sentimens d'humanité.

La Flotte arrive sur la Côte de la Chine.

Ils rentrèrent, le premier de Juillet, dans le Détroit de Tagima; & passant entre les Isles, dont ils comptèrent quarante-cinq dans un seul jour, ils se trouvèrent le 22, assez proche de terre. Une Jonque, de seize ou dix-sept qu'ils découvrirent, vînt à bord de l'Amiral, & le Patron lui dit qu'il falloit encore deux jours à la Flotte pour arriver à Macao: On lui proposa une grosse récompense, s'il vouloit servir de Pilote aux Hollandois jusqu'à cette Ville. Il y consentit, & s'étant fait apporter ses hardes de la Jonque, il lui laissa continuer sa route. Le 23 au soir, on se trouva près de *Lamao* (o), Isle de trois ou quatre lieues de long, qui n'est qu'à une demie lieue de la Côte. On découvre à l'Est & à l'Ouest plusieurs autres Isles, dont elle est la plus grande. Vis-à-vis sa Côte occidentale, le Continent s'ouvre par un grand golfe; au-delà on trouve d'abord deux collines, puis une troisième. Une lieue plus loin, en remontant la Rivière, on arrive à la Ville de *Fien-cheu* (p), où se fabriquent la plûpart des armoisins de la Chine, à deux journées de celle de Chincheu.

Visite des Officiers Chinois.

Aussi-tôt que les Vaisseaux Hollandois eûrent jetté l'ancre, six Officiers de l'Isle, dans l'absence du Mandarin, qui étoit allé au Continent avec une Flotte d'environ vingt Jonques, vinrent demander à bord, de quel Pays ils étoient, quelles étoient leurs intentions, & s'ils apportoient la paix ou la guerre. Ils étoient vêtus d'un long habit de toile noire, qui augmentoit la gravité naturelle de leur physionomie. L'Amiral répondit qu'ignorant où étoit le Mandarin, il lui avoit dépêché un homme à Chincheu, pour lui déclarer de quelle Nation étoient les Vaisseaux; mais qu'il vouloit bien donner les memes éclaircissemens à ceux qui se présentoient de sa part; que lui & ses gens étoient Hollandois; que leur Roi les avoit envoyés pour trafiquer à la Chine; qu'ils étoient pourvûs de marchandises & d'argent, & qu'ils ne vouloient faire la guerre à personne (q).

Leur avidité pour les présens.

Ils retournèrent au rivage; mais avant que de partir, ils demandèrent qu'on leur fît quelque présent. Matelief consulta l'Interprête, qui lui conseilla de donner à chacun une demie réale de huit. Il jugea que c'étoit trop peu & leur fit donner une réale entière. Mais il fallût y joindre diverses cérémonies. Les réales fûrent enveloppées dans un papier & présentées

(o) C'est sans doute l'Isle d'*Emoy* ou *Amoy*; car on ne connoît pas l'Isle de *Lamoy*.

(p) Il y a dans l'Original *Thieu-chieu*, mais dans la Carte des Jésuites, on ne trouve aucune Ville de ce nom, proche de *Chincheu* ou *Chang-Chew Fu*, dans la Province de *Fo-kyen*. R. de l'A. *A*.

(q) Pag. 374 & précédentes.

tées dans un plat. En les recevant, un des Officiers Chinois fit connoître qu'il y avoit encore trois de leurs Compagnons dans leur barque, pour chacun desquels on mit autant de réales. Enfin l'on en mit une aussi pour les Soldats de leur escorte.

MATELIEF. 1607.

Réponses vagues du Mandarin.

Un Chinois de la Flotte Hollandoise, que l'Amiral avoit envoyé à terre, revint le 26. Il avoit reçû ordre de demander qu'un Hollandois pût descendre, pour s'expliquer avec le Mandarin. On lui avoit répondu que le Mandarin y penseroit, & qu'à l'égard des rafraîchissemens, il falloit que les Vaisseaux doublâssent le Cap, où l'on prendroit soin de leur en porter. Mais ce Mandarin, qui étoit de l'ordre inférieur, dépendoit de celui de Chincheu. Comme il étoit nommé pour commander à Canton, où il devoit aller prendre possession de son emploi, il avoit promis d'y être favorable aux Hollandois. Il leur fit même sçavoir, avant la fin du jour, que le vent étoit favorable pour aller à cette Ville. Dans cet intervalle, on vît passer plus de soixante-dix Jonques entre l'Isle & les terres. On en avoit rencontré soixante le jour précédent; ce qui fit connoître que ces parages étoient très-fréquentés (r).

Cependant l'Amiral ne recevant point d'autre réponse à sa demande, prit le parti de se rendre à Canton. Mais il avoit besoin d'eau, & le Mandarin ne lui avoit pas fait dire s'il lui permettoit d'en prendre. D'un autre côté, il apprit qu'on se défioit de ses intentions dans l'Isle, & que les Habitans d'une petite Ville voisine avoient déja transporté tous leurs effets dans le Fort. Quelques ménagemens qu'il fût résolu d'observer, ayant sçû de son Pilote Chinois, qu'il y avoit de l'eau vers l'extrémité occidentale de l'Isle, il y fit avancer sa Flotte, avec la seule précaution de lever l'ancre sur la brune. Un canot bien armé, qu'il envoya au rivage, lui rapporta qu'il étoit aisé d'y faire de l'eau, près d'un Temple, qui étoit accompagné de quelques cabanes. Il y descendit lui-même. Vingt Insulaires fort pauvres, qui faisoient leur demeure proche du Temple, prirent la fuite à la vûe des Hollandois. Mais ils furent rassûrés par les Chinois qu'on avoit amenés de Ternate. L'Amiral entra dans le Temple (s), où il vît trois Idoles, avec une table devant la principale, sur laquelle étoient quelques petites coupes de porcelaine, remplies d'eau & de riz. Il y avoit aussi une lampe, & un petit Autel pour les parfums. La table offroit encore deux petits morceaux de bois, qu'on auroit pris pour les deux parties d'une boule coupée par le milieu, creux par dedans & chacun de la grosseur du poing. On demanda aux Insulaires quel usage ils en faisoient? Ils répondirent qu'à l'arrivée des Etrangers, ils s'en servoient pour connoître si c'étoient des gens doux & traitables. L'Amiral voulût sçavoir quelle idée ces sorts leur avoient fait prendre de lui. Ils lui dirent qu'ils le croyoient honnête-homme. Sa curiosité alla plus loin. Il leur demanda s'ils pouvoient connoître quelle seroit la destinée de sa Flotte, & si elle seroit bien reçûe à Canton (t). Alors un d'entr'eux ayant pris les deux morceaux de bois dans sa main & les ayant jettés à terre, la partie creuse des deux morceaux se trouva dessus. Elle

Matelief descend dans l'Isle de Lamao. Ce qu'il y voit.

Curiosité badine des Hollandois dans un Temple.

Ils consultent une Idole.

(r) Pag. 375. (s) Pag. 377. (t) Ibid.

MATELIEF. 1607.

Elle se trouva, la seconde fois, dans la même situation; mais la troisième fois, le creux des deux demi-boules se trouva dessous. Chaque fois que l'Insulaire les jettoit, il addressoit quelques mots à son Idole. Ensuite ayant consulté un écrit, qui étoit attaché au mur du Temple, il assûra l'Amiral que sa Flotte seroit bien reçûe à Canton. On lui fit d'autres demandes, auxquelles il répondit avec les mêmes cérémonies. Matelief leur fit dire que toutes leurs pratiques n'étoient que de misérables superstitions; que les Hollandois croyoient au seul Dieu qui gouverne le Ciel & la Terre, & qui réserve des punitions au crime & des récompenses à la vertu; que des Idoles sans mouvement & sans connoissance n'étoient propres à rien. Ils répondirent que ce qu'il disoit leur paroissoit fort raisonnable, mais qu'ils étoient obligés de suivre les coûtumes de leur Pays (v).

On leur offre la liberté du Commerce.

[Le 28 du même mois, l'Amiral reçût un présent du Mandarin, qui consistoit en deux pièces de soye de la valeur de deux réales. Peu après un Mandarin inférieur vînt pour lui offrir la liberté du Commerce, s'il vouloit s'arrêter encore une dixaine de jours, jusqu'à-ce que la réponse qu'on attendoit de Canton seroit arrivée. L'Amiral le remercia de cette offre, sans s'engager à rester à moins que le vent ne changeât & ne l'empechât de remettre à la voile (x).] Pendant quelques jours que les Hollandois passèrent devant Lamao, ils reçûrent peu de secours de cette Isle, où les Habitans memes se plaignoient de manquer de vivres, & rejettoient leur embarras sur la diminution du Commerce. Mais quelques Pêcheurs du Continent apportèrent du poisson & d'autres rafraîchissemens sur la Flotte. Matelief fit observer une rigoureuse discipline à ses équipages. Un Chinois de son Vaisseau ayant perdu pendant la nuit, cent cinquante réales qu'il avoit cachées dans l'oreiller de son lit, toutes les hardes fûrent fouillées, & l'on trouva que le voleur étoit un autre Chinois. L'Amiral le fit mettre aux fers; & dès le même jour il écrivit au Mandarin, que si le coupable eût été Hollandois, il l'auroit fait pendre sur le champ; mais que respectant la Justice Chinoise dans un Détroit de sa Jurisdiction, il étoit disposé à lui abandonner la connoissanee & le jugement de cette affaire. Le Mandarin répondit que les Hollandois pouvoient juger le coupable, puisqu'il étoit à leur serviee. Cependant Matelief persista dans la résolution de le rendre à ses Juges naturels. L'ayant fait conduire à la Ville, il marqua au Mandarin, par une seconde lettre, que puisqu'il le laissoit maître du prisonnier, il se déterminoit à le lui envoyer, & qu'il le prioit seulement de réconnoître par écrit qu'il l'avoit reçû (y). Cette attention continuelle à se concilier l'estime des Chinois, leur fit dire que les Hollandois paroissoient de fort honnêtes gens; mais elle ne procura point à l'Amiral plus d'accès sur la Côte, ni plus de faveur pour les rafraîchissemens & pour le Commerce. Le 12 d'Août, on entendit des décharges d'armes à feu dans la Ville & sur les Jonques. Un Chinois de la Flotte jugea que c'étoit une salve à l'honneur du Mandarin qui devoit se rendre à Canton, & qui étoit peut-être au moment de son départ.

Ils ne peuvent se procurer des vivres.

(v) Pag. 378.

(x) Add. de l'A. A. L'Edition de Paris porte au contraire que les Hollandois s'efforcèrent inutilement de se concilier les Chinois. R. d. E.

(y) Pag. 382 & 383.

part. Matelief rebuté de fatigue & d'ennui, crût s'imaginer, avec plus de vraisemblance, que ce bruit d'armes se faisoit pour lui déclarer que la Côte étoit pourvûe de munitions & de Troupes; & dans l'une ou l'autre de ces deux suppositions, il ne vît pas d'autre parti que de lever l'ancre pour s'avancer à Canton. Un *Champan* (z), qu'il rencontra, s'offrit pour dix réales à le conduire. Il en prit le Patron sur son bord; & se croyant assûré, par cette précaution, de la fidélité des autres, il fit descendre dans le Champan, un Caporal Hollandois, nommé *Roelofzs*, pour aller reconnoître l'Isle de Macao (a).

MATELIEF. 1607.

La Flotte se rend à Canton.

La Flotte entra, le 28, dans la Rivière de Canton, & mouilla fort près de la terre, dans un lieu d'où elle pouvoit voir l'Isle de Macao, qui est au côté occidental de la Rivière. Le premier de Septembre, s'étant avancée vers une pointe de terre, où elle devoit être à l'abri des vents de Sud-Est, d'Est & de Nord-Est, elle rencontra quelques Pirogues, dont l'une vînt à bord avec une hardiesse qui n'est pas ordinaire aux Chinois. Le Patron étoit un vieillard, de qui l'on apprit qu'il y avoit à Macao six Vaisseaux Portugais, arrivés de Malaca depuis dix jours; que la vûe de la Flotte Hollandoise avoit jetté l'allarme dans cette Isle; qu'on embarquoit, sur les six Vaisseaux, tout ce qu'il y avoit de gens propres à la guerre, & qu'on retenoit même toutes les Pirogues Chinoises, afin que la nouvelle de cet Armement ne parvînt pas jusqu'à la Flotte (b). Il conseilla au Général Hollandois, d'aller relâcher à l'Isle de *Len-teng-wan*, qu'on voyoit du bord, & d'envoyer de-là, un ou deux hommes au Mandarin de Canton, pour l'avertir de son arrivée & lui faire demander en quel endroit il vouloit que ses Vaisseaux jettassent l'ancre. Ce Patron étoit de *Lam-thau*, & voisin du Pêcheur Chinois que l'Amiral avoit à bord; mais il n'avoit pas entendu parler, à Macao, du Champan qu'on y avoit envoyé.

Allarme des Portugais à Macao.

Ce récit causa tant de surprise à l'Amiral, qu'il douta si celui qui l'avoit fait n'étoit pas un homme aposté. Cependant il gouverna, suivant son conseil, vers l'Isle de Len-teng-wan. A peine y eût-il laissé tomber l'ancre, qu'il vît revenir le Champan avec Roelofzs & les Pêcheurs. Ils avoient séjourné vingt-quatre heures dans le Port de Macao, retenus par une tempête sur le grapin, & fort proche d'une Pirogue de Portugais, qui s'étoient tenus cachés dans leur chambre de poupe. Roelofzs assûra qu'il avoit vû quatre grandes Caraques & deux autres Vaisseaux de moindre grandeur; mais c'étoit tout ce qu'il avoit pû découvrir. Matelief prenant plus de confiance aux conseils du Patron Chinois, écrivit la lettre suivante au Mandarin de Canton.

Embarras de Matelief.

,, Nous sommes envoyés de Hollande par nôtre Prince, pour trafiquer ,, ici. Nous avons apporté de l'argent & des marchandises, dans la vûe ,, de payer fidèlement ce que nous acheterons & les droits du Roi. Ainsi ,, nous vous supplions de nous envoyer quelqu'un de vos gens, à qui nous ,, donnerons de plus amples informations, & de nous permettre de vous ,, en-

Lettre qu'il écrit au Mandarin de Canton.

(z) Barque de Pêcheurs.

(a) Il s'étoit déjà informé si les Portugais y avoient quelques Vaisseaux, sans en avoir pû rien apprendre.

(b) Pag. 387.

MATELIEF. 1607.

„ envoyer un des nôtres. Nôtre désir auroit été d'aller jusqu'à Canton. „ Mais comme on nous a conseillé de ne pas aller plus loin sans vôtre con- „ sentement, nous n'avons pas voulu passer l'Isle de Len-teng-wan, où „ nous sommes actuellement. Nous vous prions de nous marquer un lieu „ où nous puissions être à couvert. Le porteur de cette lettre se nomme „ *Lipku*. Il est de Chincheu. Nous l'avons pris aux Moluques " (*c*).

Civilités Chinoises qui se démentent.

LA simplicité de ce stile déplût si peu aux Chinois, que dès le lendemain on vît arriver à bord quatre Jonques de guerre, qui invitèrent l'Amiral à s'avancer jusqu'à Lam-thau. On ne lui permit pas d'entrer dans le Port, mais il eût la liberté de mouiller dans la baye, jusqu'à-ce qu'on eût reçû les ordres du grand Mandarin de Canton. Dans cet intervalle, les rafraîchissemens ne manquèrent par sur la Flotte. Cependant la joye des Hollandois reçût quelque altération le 6, par une lettre du Mandarin de Lam-thau, qui leur fût apportée par deux Officiers, collée sur une planche. Les caractères en étoient presqu'aussi longs que la main; & la planche avoit un manche, ou une queue, qui servoit aux Officiers à la porter comme une banière (*d*). Le Mandarin marquoit une vive colère de la hardiesse qu'on avoit eû de venir si loin sans son consentement. On avoit dû s'arrêter à Macao, qui étoit le lieu, disoit-il, où les Vaisseaux étrangers avoient la liberté de se mettre à couvert. Matelief, après s'etre fait expliquer ces reproches, répondit aux Officiers, que Macao étoit entre les mains des Portugais ennemis de sa Nation, qui y avoient fait pendre depuis quelques années plusieurs Hollandois. Il ne crût pas devoir s'excuser sur l'invitation qu'il avoit reçûe des quatres Jonques de guerre; mais il fit observer que la saison étoit mauvaise, & que par les droits de l'humanité, il avoit pû se promettre qu'on accorderoit une retraite à sa Flotte. Le ton des Officiers Chinois parût changer si sensiblement, que Matelief comprit bien-tôt qu'on n'en vouloit qu'à sa bourse. A la fin s'étant expliqués nettement, ils firent offre de la faveur de leur Maître, & de tous ses efforts pour faire obtenir la liberté du Commerce aux Hollandois, s'ils vouloient lui donner deux cens réales de huit pour chaque Vaisseau, & lui faire porter cette somme à Lam-thau. L'Amiral prit le parti de sacrifier quelque chose à de si importantes espérances. Non-seulement il promit d'envoyer le lendemain son Sécretaire à Lam-thau, mais il fit donner sur le champ trois réales à chacun des Envoyés du Mandarin, & trois autres à leur escorte (*e*).

Reproches faits à l'Amiral.

Il gagne les Chinois avec de l'argent.

Van der Broeck est envoyé à Lam-thau.

CEPENDANT la nuit lui donna le tems de faire réflexion qu'il suffisoit de hazarder la moitié de la somme, & que le payement du reste pouvoit être remis après le service qu'on lui faisoit espérer. Il envoya, le jour suivant à Lam-thau, *Van der Broeck*, son Sécretaire, avec ordre d'expliquer ses vûes & de promettre au Mandarin, des présens beaucoup plus considérables, c'est-à-dire, proportionnés à ses bienfaits. Van der Broeck fût présenté d'abord à un Mandarin inférieur, qui lui demanda rudement, pourquoi il avoit ôsé pénétrer si loin dans le Pays, & qui ayant écouté néanmoins ses excuses, le conduisit à l'audience du premier Mandarin. Les choses y fûrent traitées,

(*c*) Pag. 389.
(*d*) Voyez les usages Chinois au huitième Tome de ce Recueil.
(*e*) Pag 392.

tées, suivant l'expression du Journal, avec beaucoup de magnificence & de hauteur (*f*). On obligea le Sécretaire Hollandois de se mettre à genoux pour parler à cet Officier. Les questions qu'on lui fit furent les mêmes auxquelles il avoit déjà répondu. Le Mandarin lui dit que tout le Pays étoit en allarme; & que le bruit couroit qu'il y avoit sur chaque Vaisseau quatre cens Européens, & deux cens Japonois, Nation ennemie de la Chine. Van der Broeck ayant détruit cette fausse idée, il reprit avec plus de douceur, que pour lui, il étoit porté à croire que les Hollandois étoient de *bonnes gens*, mais que devant quelques égards au bruit public, il enverroit le lendemain sur la Flotte, un homme qu'il chargeroit de la visiter, afin de pouvoir rendre un témoignage certain au grand Mandarin de Canton; qu'ensuite il permettroit volontiers aux Habitans de porter des rafraîchissemens aux Vaisseaux; qu'il donneroit la liberté de prendre de l'eau, & qu'il marqueroit plus haut dans la Rivière, à une journée de Canton, quelque place où les Vaisseaux pourroient mouiller à l'abri. Dans une audience, où les Spectateurs étoient en grand nombre, Van der Broeck ne trouva point le moyen de lui remettre la somme dont il étoit chargé; mais ne l'ayant pas quitté sans lui avoir fait connoître les intentions de l'Amiral, il retourna le lendemain à terre pour achever sa commission, tandis qu'un Officier Chinois fit la visite des Vaisseaux, où il parût ne rien trouver qui lui déplût (*g*).

MATELIEF. 1607.

Promesses du Mandarin.

Il sembloit qu'après des conventions si solemnelles, & ratifiées sécretement par une somme acceptée (*h*), Matelief dût voir croître l'abondance sur sa Flotte, & ne recevoir des Habitans que des témoignages de confiance & d'amitié. Cependant, sous prétexte que la réponse de Canton n'étoit pas encore arrivée, on refusa de laisser prendre terre à ses Chaloupes; & les Chinois mêmes n'eûrent plus la liberté de lui porter des rafraîchissemens à bord. Le Mandarin, pressé de s'expliquer sur cette conduite, répondit que ses engagemens supposoient la participation de ses Maîtres (*i*), & qu'il n'avoit pas moins d'impatience que les Hollandois, de recevoir des nouvelles de Canton (*k*). Il n'approuvoit pas même qu'ils appellassent, par des signaux, les Jonques qui passoient sous leurs yeux, & qu'ils s'entretinssent avec les Pêcheurs ou les Matelots.

Elles sont sans effet.

Tandis que cette contrainte tenoit Matelief dans l'inquiètude, on découvrit six Vaisseaux Portugais, qui, à la faveur d'un vent frais qu'ils avoient

Apparition de six Vaisseaux Portugais.

(*f*) Pag. 394.
(*g*) Pag. 395.
(*h*) Cette somme ne fût cependant point payée, & le Journal ajoûte au contraire, que lorsque Van der Broeck voulût se mettre dans une petite barque pour se rendre à la Ville, l'Officier Chinois qui avoit fait la visite des Vaisseaux, vint à lui tout effrayé, lui criant de retourner promptement à son bord & d'emporter son argent, parce que le Mandarin étoit en colère, sur ce qu'on lui avoit fait entendre que les Hollandois étoient de méchantes gens & qu'ils lui envoyoient de l'argent. Les Chinois qui étoient présens, refusèrent de remener Van der Broeck à bord. Ils vouloient seulement le conduire à l'aiguade, d'où il auroit fallu qu'il fût allé par terre, chargé de son argent, jusqu'à un endroit où il eût pû être apperçû des Vaisseaux. Mais sur son refus ils firent venir une petite Pirogue & le mirent dedans, toûjours en lui criant de se hâter comme s'il se fût agi de sauver sa vie. R. d. E.

(*i*) Les promesses des Mandarins inférieurs ou Officiers Chinois, quelque absolues qu'elles soyent, ne sont au fond que conditionelles, parce qu'ils n'ôsent rien faire sans l'ordre de leurs Supérieurs. R. de l'A. *A*

(*k*) Pag. 396 & 397.

MATELIEF. 1607.

avoient en poupe, portoient droit fur la Flotte Hollandoife. Le vent fouffloit directement dans la baye; & la marée, qui achevoit de fe retirer, laiffoit la Flotte avec fi peu d'eau, que ne pouvant mettre à la voile, elle eût été dans un grand embarras fi fes ennemis l'euffent attaquée (*l*). L'Amiral fit donner avis au Mandarin de leur approche. Il lui fit dire que cette bravade des plus cruels ennemis de fa Nation, étoit contraire aux promeffes des Chinois; que fi elle fe faifoit de leur confentement, ils ne devoient pas trouver mauvais qu'il n'épargnât rien pour fa défenfe; que fi c'étoit fans leur participation, ils devoient défendre aux Portugais d'approcher, & que dans cette fuppofition, les Hollandois demeureroient à l'ancre. Le Mandarin répondit que l'Amiral n'avoit rien à redouter, & que les Portugais n'auroient pas la hardieffe d'entrer dans la Rivière fans la permiffion du Gouvernement.

Matelief fe difpofe à les combattre.

Le lendemain, Matelief voyant qu'ils ne ceffoient pas de fe tenir fous les voiles, ne balança plus à s'y mettre auffi, & fe rapprocha de l'Ifle de Lenteng-wan, où il laiffa tomber l'ancre. Dans la réfolution où il étoit de tout mettre au hazard pour foûtenir l'honneur de fa Nation, il prit le parti de faire féparer le Yacht, que fa faleté obligeoit de demeurer en arrière, & dont il ne pouvoit attendre que du trouble & de l'incommodité (*m*). Enfuite, tournant tous fes foins à relever le courage de fes gens, il propofa au Confeil de déclarer, que ceux qui manqueroient à leur devoir feroient regardés comme *traîtres & meurtriers*, punis à ce titre par les Etats-Généraux, & leurs biens confifqués au profit de ceux qui auroient été fidèles. Tous les Officiers fe foûmirent à cette loi & s'y engagèrent par un ferment (*n*). Alors, fortant de fa chambre à leur tête, il fit affembler fes équipages, & leur tint un difcours qu'on ne doit pas foupçonner de fiction, puifqu'il avoit été préparé, & qui mérite autant d'être confervé par cette raifon, que pour faire connoître l'implacable animofité qui étoit mutuelle entre les deux Nations (*o*).

Son difcours à fes équipages.

„ CHERS & généreux Compagnons, fi je n'avois pas eû jufqu'à préfent „ des preuves de vôtre générofité & de vôtre courage, je pourrois concevoir de la frayeur dans le péril qui nous environne. Mais deux chofes „ excitent mes efpérances; premièrement, la connoiffance que j'ai de „ vous, & en fecond lieu, celle que j'ai de nos ennemis, dont nous avons „ déja deux fois foûtenu les efforts. Une troifième raifon me raffûre encore: c'eft que nôtre falut ne peut fe trouver que dans nos propres „ mains, & que nous fommes dans la néceffité abfolue d'y travailler ou de „ périr; car malgré l'humanité avec laquelle nous avons traité cette indigne „ Nation, lorfqu'il en eft tombé quelques-uns dans nôtre pouvoir, elle eft „ fi brutale, fi cruelle, & fi acharnée contre nous, que fi nous avons le „ malheur d'être vaincus, perfonne ne doit efpérer que la vie lui foit con- „ fervée. Ces lâches ennemis n'étant pas accoûtumés à combattre & à „ vain-

(*l*) Pag. 397.
(*m*) Pag. 400.
(*n*) *Ibidem.*
(*o*) Ajoûtons un autre mérite, qui eft d'avoir été facilement entendu de toute l'affemblée; ce qu'il n'eft pas fi aifé de s'imaginer des difcours que les Hiftoriens prêtent aux Généraux qui font à la tête d'une Armée.

„ vaincre des Blancs, il ne faut pas compter qu'ils ſçachent uſer de la victoire avec moderation. Vous devez donc fonder vôtre ſalut ſur le ſecours & la grace de Dieu, qui vous a ſi ſenſiblement protégés dans tout le çours d'un long Voyage, & ſur vos propres efforts, ſeule reſſource qui vous reſte pour vous ouvrir le chemin de vôtre Patrie. Au-reſte ce ne ſont pas des gens fort aguerris que vous avez à combattre. Ils ont été obligés de laiſſer malades à terre, une partie de ceux qu'ils avoient amenés, & de prendre à leur place quelques Bourgeois de Macao & quelques Chinois, en leur mettant trois taels à la main. Voilà quels ſont la plûpart de vos ennemis. Ils ne comptent que ſur la force de leurs ſix grands Navires, & ſur le nombre, moins utile qu'embarraſſant, de leurs équipages. Je puis le dire, par la certitude que m'en donne l'expérience; Je ſuis ſûr que la confuſion & le déſordre règnent parmi eux.

„ Si les forces étoient égales, ou ſi nos Vaiſſeaux n'étoient pas embarraſſés de leurs cargaiſons, vous êtes bien perſuadés ſans doute, que je n'attendrois pas un moment pour commencer l'attaque. Nous ne ſommes que trois contre ſix, & nos Bâtimens ne ſont pas libres. Je me diſpenſerai de combattre, autant que je le pourrai, pour ne pas expoſer, ſans une néceſſité abſolue, vos vies & les biens de nos Maîtres. Mais s'il en faut venir à l'action, faiſons, mes chers Compagnons, faiſons connoître à ces lâches qu'ils ont à faire à des Hollandois" (p).

Après avoir écouté ce diſcours avec un profond ſilence, tous les Matelots Hollandois s'écrièrent d'une ſeule voix; „ Ouï, brave Amiral, nous voulons combattre, vivre & mourir avec vous".

On croit le combat inévitable.

Pendant qu'il parloit, on vît les ennemis s'approcher par l'Eſt de l'Iſle avec la marée, & l'engagement paroiſſoit inévitable. Mais craignant peut-être, que la rapidité du courant ne les fît dériver au-deſſous des Hollandois, ils ferrèrent leurs voiles & jettèrent l'ancre. Le Yacht, qu'on n'avoit pas encore eû le tems de mettre en pièces, étoit demeuré beaucoup à l'arrière. Trois Fuſtes ſe détachèrent de la Flotte Portugaiſe & portèrent ſur lui. Mais l'*Eraſme*, qui étoit heureuſement ſous voiles, s'avança promptement pour le dégager. Les Fuſtes n'ayant ôſé l'attendre, Matelief donna ordre qu'on tirât du Yacht le canon & l'argent, qu'on y fît des ouvertures & qu'il fût coulé à fond. On y fit un trou; & dans cet état il fût abandonné aux flots & au vent, qui le pouſſèrent vers Canton avec ſes voiles & tous ſes agrets (q).

Cependant le combat ne pouvoit plus être différé, lorſque l'ennemi, qui vouloit ſe tenir proche des terres, ſe trouva ſur des bas-fonds, où il parût embarraſſé dans ſa manœuvre. Matelief, auſſi éloigné de la témerité que de la crainte, prit ce tems pour s'avancer à l'Oueſt de la Rivière; & la nuit favoriſant bien-tôt ſa retraite, il alla mouiller vers les dernières Iſles qui ſont à l'embouchure. Le lendemain, ayant aſſemblé le Conſeil, il propoſa ſi avec l'avantage du vent, qu'on avoit gagné ſur les Portugais, il n'étoit pas à propos de les attaquer. Mais il ne trouva que de l'oppoſition à cet avis. L'inégalité du nombre, la difficulté de reparer les moindres pertes,

(p) Pag. 401.

(q) Pag. 403.

MATELIEF. 1607.

pertes, dans un Pays où non-feulement on n'avoit aucun azile certain, mais où la conduite des Mandarins devoit paroître fuspecte; enfin la crainte de commettre l'honneur de la Nation, à la vûe d'un grand Empire où l'on étoit intéreffé à le conferver, firent prendre la réfolution de remettre la vengeance & le Commerce à des tems plus favorables. En s'éloignant des Ifles, on vit paroître les ennemis, avec le vent arriére, & quelques-uns les crûrent prêts à fondre fur la Flotte. Mais l'Amiral ne douta point qu'ils ne retournaffent à Macao, affez fatisfaits de pouvoir fe vanter que leurs ménaces avoient chaffé les Hollandois. L'Auteur obferve qu'ils ne devoient pas avoir eû beaucoup d'empreffement pour le combat, puifqu'il avoit dépendu d'eux de l'engager avec beaucoup d'avantages (r). Il ajoûte que s'il falloit s'en rapporter au récit d'un Mandarin, l'Empereur de la Chine ignoroit qu'ils fûffent encore établis à Macao; qu'ils en avoient été chaffés depuis plufieurs années, & qu'ils y étoient revenus fous le nom de Caftillans; qu'il y avoit deux ans qu'on n'avoit vû dans ce Port aucun Vaiffeau de leur Nation; que ce retardement avoit réduit les Habitans au dernier excès de la mifère, & que fe trouvant fans argent & fans fecours, ils étoient ménacés de mourir de faim fans l'arrivée de leurs derniers Navires (s) (t).

Les Hollandois s'éloignent.

Trifte état des Portugais à Macao.

Regrets de Matelief.

Réflexions qui le confolent.

MATELIEF alla relâcher à l'Ifle de *Sanchoam* (v), pour y prendre de l'eau & du bois. Il emportoit un chagrin fi vif d'avoir manqué l'occafion d'ouvrir l'entrée de la Chine à la Compagnie Hollandoife, qu'en reconnoiffant la néceffité de fe retirer, il voulût néanmoins que le fentiment où il avoit été de combattre, fût couché fur le Regître de la Flotte. Mais à mefure que la trifteffe fit place à fes réflexions, il conçût que pour obtenir ce qu'il défiroit, il auroit fallû attendre fort long-tems la permiffion de la Cour; que les Portugais n'auroient épargné ni follicitations ni préfens pour l'empêcher; que fi la réponfe de Canton eût été favorable, elle pouvoit être frauduleufe, & concertée même avec les ennemis des Hollandois, pour trouver le moyen de fe faifir des Vaiffeaux & partager avec eux le butin; qu'en fuppofant le Mandarin fincère, il n'auroit pas garanti les Vaiffeaux des infultes des Portugais, qui avoient alors des forces confidérables, & qui étoient d'autant plus intéreffés à s'en fervir, qu'outre le motif de la haine, ils devoient fentir que c'étoit fait de leur Commerce à la Chine, fi l'accès du Pays étoit une fois libre aux Hollandois; qu'il ne falloit pas douter par conféquent qu'ils ne s'y oppofâffent de toute leur force, & contre le gré même des Chinois, qu'ils trouveroient le moyen d'appaifer par des préfens, & s'il le falloit, aux dépens de tous leurs biens, parce que les plus grands facri-

(r) Pag. 405.

(s) *Ibid.* & pag. fuiv.

(t) Le Journal ajoûte qu'ils s'étoient adreffés aux Jefuites qui étoient fort riches, pour les prier de leur accorder quelque fecours; mais que ces Pères n'avoient point eû d'orellles. R. d. E.

(v) Aparemment celle que nous nommons *Sanciam*, où mourût l'illuftre S. François-Xavier (1).

(1) Les Chinois appellent cette Ifle *Shang-chwen-Shan*; nom qui approche plus de celui du Journal que de celui de *Sangiam*, ou *Sanfian*, que les Portugais lui donnent. L'Amiral y fût falué par un Pyrate Japonois. On trouve enfuite une longue Defcription de la Chine, depuis la page 408, jufqu'à 466. R. de l'A. *A.*

facrifices leur feroient moins défavantageux que la perte de leur Commerce. Toutes ces raifons lui firent conclure, que fans avoir rien à fe reprocher, il avoit à fe plaindre de la fortune, qui l'avoit amené à Canton lorfque les Portugais étoient en état de l'en chaffer, & que ce qui lui reftoit à faire pour la Chine, étoit de donner avis de ce qui s'étoit paffé, aux Directeurs de la Compagnie, afin qu'à l'avenir ils y envoyâffent de plus grandes forces (*x*). Après s'être confirmé dans cette réfolution, il fit des préfens à divers Chinois qui étoient encore fur la Flotte, & les renvoyant libres, il leur donna une lettre dans ces termes (*y*), pour le Mandarin de Canton.

MATELIEF. 1607.

Lettre au grand Mandarin de Canton.

„ Je fuis venu devant Lam-thau, dans la Rivière de Canton, par l'ordre „ du Roi de Hollande, pour exercer le Commerce; & dans cette vûe j'ai „ apporté beaucoup d'argent & de marchandifes. Les Portugais fe font „ oppofés à mon deffein & m'ont interdit l'accès du Pays. J'ignore fi c'eft „ par vôtre ordre. Quoiqu'il en foit, je n'ai pas jugé à propos de me bat„ tre contre ces ennemis, qui avoient fix Vaiffeaux libres, tandis que je „ n'en ai que trois, chargés de marchandifes & d'argent. J'ai pris le „ parti de me retirer. Si vous défirez que les Hollandois viennent trafi„ quer à Canton, qu'il vous plaife d'envoyer une lettre à Patane, à Johor, „ ou à Bantam, & nous reviendrons avec des forces qui ôteront aux Portu„ gais l'envie de nous attaquer. Je vous renvoye dix Chinois, que j'ai „ délivrés des fers des Japonois. C'eft le feul fervice que je puiffe vous „ rendre. Cependant foyez perfuadé que les Hollandois feront toûjours a„ mis des Chinois ".

Il part & donne fes foins au Commerce.

La Flotte, ayant mis à la voile le 15 de Septembre, mouilla fucceffivement fur la Côte de Champa, à Paham (*z*), & dans quelques autres rades, où Matelief laiffa des Facteurs. Deux mois fe pafsèrent ainfi à regler les affaires du Commerce, jufqu'au 27 de Décembre, qu'il aborda au Port de Bantam. De-là, fes foins s'étendirent dans tous les lieux où les Hollandois avoient des Comptoirs, & fa principale attention tomba fur Amboine & Ternate (*a*). Il fit partir des Vaiffeaux pour l'Europe. Il reçût de la Compagnie des inftructions fécretes, qui lui recommandoient les affaires de la Guerre, & qui lui ordonnoient même de les préferer à celles du Commerce. Il termina plufieurs difficultés importantes, qui s'étoient élevées, pour les droits, entre le Sabandar de Bantam & le Comptoir Hollandois (*b*). Le détail de ces grandes occupations ne feroit ici qu'un médiocre ornement; mais on ne doit pas fupprimer une déclaration fort finguliére que l'Auteur du Journal lui fait faire à Bantam, fans nous apprendre quel en étoit le fondement, ou fi c'étoit un artifice dont on doive faire honneur à fa politique (*c*).

Le

(*x*) Pag. 467, 458 & fuiv.
(*y*) Pag. 468.
(*z*) Les Hollandois firent quelque féjour dans chacun de ces lieux, dont on trouve la Defcription dans le Journal. R. de l'A. *A*.
(*a*) L'Amiral fit avertir en même tems les Anglois, de ne plus porter de poudre & de balles aux Portugais de cette Ifle, comme quelques uns de leurs Vaiffeaux avoient fait auparavant, & de ne point entreprendre ce Voyage, parce qu'autrement il fe trouveroit dans la néceffité de s'y oppofer. R. de l'A. *A*.
(*b*) Pag. 472—492.
(*c*) Pag. 493.

Matelief. 1607.

Etrange déclaration qu'il fait à Bantam.

Le 30 de Décembre, dit-il, Matelief ayant mandé le Tomongon & le Sabandar, leur déclara que le Roi de Hollande avoit envoyé un Vaisseau exprès pour avertir tous les Rois des Indes, que les Portugais viendroient dans leurs Ports, avec des pavillons Hollandois & des Vaisseaux de fabrique Hollandoise, pour tromper également les Hollandois & les Indiens; qu'on ne pouvoit étre trop sur ses gardes; que ces ennemis communs devoient assembler encore une puissante Armade, dans la résolution de ne pas méme épargner les Rois; que leur principale vûe étoit d'exterminer ceux de Johor & de Bantam; qu'il falloit se hâter d'en avertir le Roi de Johor & de le soûtenir par l'espoir d'un prompt secours, s'il ne l'avoit déja reçû, parce que la Compagnie avoit fait partir sous le commandement de l'Amiral *Van Caerden*, huit Vaisseaux qui étoient peut-être déja dans la Mer des Indes, ou qui y seroient bien-tôt; que l'année suivante on verroit encore arriver une grosse Flotte de Hollande, & qu'on laisseroit des Troupes à Johor, pour y résider constamment.

Elle produit d'excellens effets.

Cette confidence, feinte ou réelle, produisit un effet qui surpassa les espérances de Matelief. Les Officiers de Bantam ayant demandé le tems de faire leur rapport au Roi, ou plûtôt, celui de déliberer entr'eux dans leur Conseil, revinrent chargés des plus vifs remercîmens. Ils assûrèrent, de la part du Roi, qu'ils espéroient pourvoir à tout; qu'ils étoient résolus de ne souffrir dans leur Port aucun Vaisseau, de quelque nature qu'il pût être, sans en avoir donné avis au Directeur du Comptoir Hollandois; que ceux qui paroîtroient suspects n'obtiendroient pas la liberté du Commerce, & que s'ils n'étoient reconnûs & protégés par le Directeur, ils seroient traités en ennemis, fûssent-ils partis des Ports de Hollande (*d*).

1608.

Arrivée de la Flotte de Van Caerden.

L'arrivée de Paul Van Caerden, qui entra dans la rade de Bantam avec sept Vaisseaux, le 5 de Janvier 1608, vînt confirmer ces dispositions. Cet Amiral avoit perdu, près de Mosambique, un de ses Bâtimens par le naufrage; mais on avoit sauvé la cargaison. Matelief lui raconta une partie de ses expéditions, & lui conseilla de se hâter s'il vouloit rencontrer les Vaisseaux Portugais qui venoient de la Chine. A l'égard des affaires des Indes, il lui offrit les informations qu'il jugeoit nécessaires pour la facilité de ses entreprises; mais il le pria de faire descendre son Conseil, avec lequel il étoit important d'entrer en délibération. Caerden répondit qu'on délibéreroit à bord, & que ses Vaisseaux ne pouvoient demeurer dépourvûs de leurs principaux Officiers. Matelief, qui pénétra ses dispositions, lui dit qu'il feroit ce qu'il jugeroit à propos (*e*). S'il étoit question de bagatelles ou de choses indifférentes, Caerden ne s'ennuyoit point. Mais s'agissoit-il des affaires? il affectoit de ne pas prêter l'oreille à la conversation, il ne s'informoit de rien; & si l'on commençoit à l'en entretenir, il détournoit le discours. Matelief fût surpris de cette conduite. Il lui auroit donné volontiers son Pilote, qui auroit été reconnu dans tous les lieux qu'il avoit déja visités; mais Caerden ne parût pas le désirer. L'Auteur du Jour-

Cet Amiral s'accorde peu avec Matelief.

(*d*) Pag. 494.

(*e*) *Ibid.* & pag. 495. Le jour qu'une Relation jette sur l'autre, est un fruit très-utile de l'ordre où l'on prend soin de placer chaque Voyage.

Journal reconnoît qu'il ne manquoit pas de courage; mais sa négligence, dit-il, pouvoit être dangereuse, & Matelief n'en avoit pas bonne opinion (*f*).

MATELIEF. 1608.

Il revient à ses conseils.

CEPENDANT il sentit à la fin le besoin qu'il avoit de ses conseils; & les lui ayant demandés, sur quelques incidens qu'il voyoit tourner autrement qu'il ne s'y étoit attendu, Matelief, sans se faire trop valoir, offrit de les donner par écrit, sous prétexte que les paroles peuvent quelquefois recevoir un sens équivoque. Non-seulement il satisfit à ses demandes, mais il lui fit un plan d'opérations pour sa Flotte, auquel Van Caerden n'eût pas toûjours la docilité de se conformer. Ce plan rouloit sur les principes qu'on a lûs dans son Mémoire; & la suite des événemens fera juger, surtout dans la Relation suivante, de quel côté étoient les lumières & le véritable zèle.

Retour de Matelief en Hollande.

MATELIEF, ne pensant plus qu'à retourner en Europe, mit à la voile le 28 de Janvier (*g*). Il avoit pris, à bord, des Ambassadeurs que le Roi de Siam envoyoit au Prince Maurice, sous la conduite de ce même *Corneille Specx*, qu'on a vû destiné par l'Amiral Warwick, à faire le Voyage de la Chine avec d'autres Ambassadeurs du même Monarque. Sa navigation fût tranquille jusqu'au 12 d'Avril, qu'il mouilla dans la Baye de la Table (*h*), où il eût la curiosité de visiter l'Isle qui est à son entrée, & dont le circuit est d'environ une lieue & demie. On ne s'arrête à ce léger incident que pour faire remarquer l'influence du climat sur les brebis qu'on transporte d'Europe en Afrique. Les Anglois en avoient laissé huit dans cette Isle, dont sept avoient tenu lieu, à l'Amiral Spilbergen, des rafraîchissemens qu'il n'avoit pû obtenir des Sauvages. Il y en restoit une, que Matelief rencontra & qu'il fit tuer. Elle étoit si prodigieusement engraissée, que sa queue avoit vingt-cinq pouces d'épaisseur, & pesoit dix-neuf livres. La graisse des boyaux & du rognon pesoit trente-quatre livres, & l'on fût obligé d'en ôter dix ou douze livres de dessus la chair pour en pouvoir manger. Matelief jugea qu'il seroit utile pour sa Nation, de pouvoir trouver quelquefois une si bonne ressource, dans un lieu où les autres provisions n'étoient pas toûjours en abondance. Il y fit mettre dix-sept brebis, trois béliers, & quatre chèvres; avec une inscription gravée sur une placque d'étain, pour rendre témoignage du nombre de ces animaux, du tems, & de ses intentions (*i*).

Infidélité d'un Ambassadeur Siamois.

IL continua sa route avec le même bonheur, jusqu'au 7 de Juillet, que le scorbut commença ses ravages vers les vingt-sept degrés & demi de latitude du Nord. Corneille Specx en fût une des premières victimes. Comme il avoit eû l'occasion d'amasser beaucoup de pierreries, on fût surpris de n'en trouver aucune dans son bagage. Un autre passager avertit Matelief

(*f*) Pag. 495. On verra dans la Relation du second Voyage de Van Caerden, quelle opinion il avoit de Matelief à son tour (1).

(*g*) Pag. 503 & suiv.

(*h*) Pag. 512.

(*i*) Pag. 513.

(1) On n'y trouve cependant pas un seul mot qui ait le moindre rapport à ce que dit Mr. Prevost dans cette Note. R. de l'A. A.

MATELIEF. 1608.

lief que Specx l'avoit chargé, en mourant, de retirer certaines pierreries qu'il avoit données en garde aux Ambassadeurs Siamois & de les rendre à sa famille; mais, après sa mort, ces perfides Indiens n'ayant contr'eux qu'un seul témoin, nioient de les avoir reçûes (*k*). Matelief fit appeller le premier Ambassadeur, qui se nommoit *Conchi*, & lui demanda pourquoi il faisoit difficulté de rendre ce qui lui avoit été confié. Sa réponse fût un désaveu formel. L'Amiral irrité lui dit qu'il ne lui demandoit pas s'il étoit chargé des pierreries, parce qu'il en sçavoit la vérité; mais qu'il lui ordonnoit de les rendre. Il ajoûta que c'étoit une action infâme, pour l'Ambassadeur d'un grand Roi, de nier un dépôt & d'ôser soûtenir un si odieux mensonge. Ce reproche n'ayant pas eû plus de force pour émouvoir Conchi, Matelief le traita de *méchant coquin*, de *perfide noir*, & jura qu'il alloit lui *faire couper les oreilles*. A cette menace, l'Ambassadeur se retira, & son Collègue revenant sur le champ, apporta un petit sac de damas gris cendré, qui contenoit les pierreries enveloppées dans de petits papiers.

Triste état du Vaisseau de Matelief.

ENTRE ceux qui moururent du scorbut, on compta *Sapoti*, frère de *Fernando*, Chef des Rossanives d'Amboine (*l*), qui alloit en Hollande pour y apprendre la langue. L'Amiral même fût attaqué du mal commun & ne dût la vie qu'à la force de son temperament. Dans tout l'équipage, à peine restoit-il un seul homme qui jouït d'une parfaite santé; & de plus de deux cens, il n'y en avoit que quarante qui ne fûssent pas retenus au lit. On arriva le 26 d'Août à Portland, & l'on fût obligé d'y louer quarante Matelots pour conduire le Vaisseau jusqu'en Zélande, où Matelief mouilla devant Rammekens, le 2 de Septembre, après un Voyage de trois ans, trois mois & vingt-un jours (*m*).

Il arrive en Zélande.

Présens des Ambassadeurs de Siam.

IL se rendit à la Haye, le 11, avec les Ambassadeurs de Siam, qu'il présenta au Prince Maurice. Leurs présens consistoient dans une boëte d'or cizelé, qui contenoit leurs lettres de créance; deux autres petites boëtes d'or, dans l'une desquelles il y avoit un diamant, & dans l'autre un rubis; deux fusils d'ouvrage en relief; deux demi-picques garnies d'or, & deux autres, dont l'une étoit aussi garnie d'or, mais d'un ouvrage moins rare. Le motif de cette Ambassade n'étoit en apparence que de visiter les Provinces-Unies, & de rendre au Prince les civilités que le Roi de Siam en avoit reçûes. Mais Specx avoit mieux informé l'Amiral. Ce Monarque étoit frappé des horribles imputations dont les Portugais ne cessoient pas de charger la Nation Hollandoise. Ils en parloient avec le dernier mépris, & comme du rebut de tous les hommes (*n*). Cependant n'ayant pû ignorer ce qui s'étoit passé entre l'Armade & la Flotte de Matelief, il avoit peine à comprendre qu'une Nation qui envoyoit tant de Navires aux Indes & qui s'y distinguoit par de telles actions, fût en effet si méprisable (*o*). C'étoit pour l'éclaircissement de cet important mystère, qu'il avoit fait entreprendre un si long Voyage à ses Ambassadeurs.

Motifs secrets de cette Ambassade.

DANS

(*k*) Pag. 516. L'Auteur du Journal croit ce détail nécessaire, pour faire connoître combien de précaution il faut apporter aux moindres affaires avec les Indiens.

(*l*) Pag. 517.

(*m*) Pag. 518.

(*n*) Pag. 519.

(*o*) *Ibidem.*

Matelief. 1608. Eloges que reçoit Matelief.

Dans l'audience que Matelief eût des Etats de Hollande, il fût remercié, par la bouche du Grand-Pensionnaire *Barneveldt*, avec des éloges extraordinaires de son courage & de sa conduite. Les Etats-Généraux lui firent les mêmes remercîmens, & le Prince Maurice y ajoûta des témoignages particuliers de la plus haute estime (*p*).

(*p*) Cette Relation est confirmée par deux Lettres qui se trouvent à la fin du Journal, & qui contiennent plusieurs autres circonstances de Guerre & de Commerce. Elles sont de Jâques l'*Hermite* le jeune (1), à son père. Il étoit persuadé, comme Matelief, que la ruine de Malaca étoit nécessaire au Commerce des Hollandois, parce que cette Place traverseroit toûjours leur Navigation à la Chine & aux Moluques, qui étoient leurs principaux objets. Il ne croyoit pas que la liberté du Commerce à la Chine pût être obtenue par la douceur, & il conseilloit d'employer d'autres moyens. Il donnoit un avis pour la construction des Vaisseaux, qui mérite de terminer cet article.

„ Les Directeurs, dit-il, ont fait construire cette fois leurs Vaisseaux sans châteaux d'avant, & sans demi-pont derrière le mât; mais nous avons éprouvé que cette sorte de construction est fort désavantageuse pour le combat. Si le *Middelbourg* avoit eû un château-d'avant, il y a bien de l'apparence qu'il n'auroit pas été brûlé; parce qu'on auroit eû plus de facilité à se déborder, au-lieu que personne n'ôsoit paroître sur le bord, pour faire cesser cette manœuvre, qu'il n'eût aussi-tôt la tête cassée. La force de pareils Bâtimens doit particulièrement consister à être capables de se défendre de l'abordage; & pour celà ils doivent avoir de bons châteaux d'avant & d'arrière, ou un haut-pont courant devant arrière, qui soit fort & sur lequel il y ait du canon; car ce sont ces pièces-là qui font le plus d'effet lorsqu'on est à l'abordage. Celles qui sont sur le bas-pont tirent trop haut pour faire des ouverturess à l'eau & couler à fond, & trop bas pour porter sur les gens du pont ennemi. Les Vaisseaux qu'on envoye aux Indes peuvent bien supporter cette charge, parce qu'il n'est pas nécessaire que les pièces qui sont sur le haut-pont soyent du plus gros calibre. Quand on a eû l'occasion de faire des expériences, on sçait quelle est l'utilité de chaque chose & l'on en connoît les défauts".

Enfin l'Hermite conseille de faire incessamment des moulins à poudre, soit à Johor ou à Achin; non-seulement, dit-il, parce qu'il sera très-avantageux aux Vaisseaux de la Compagnie d'y en trouver toûjours, mais encore parce qu'on en pourra vendre aux Indiens, & que le profit en feroit considérable (2).

(1) Il étoit employé sur la Flotte de Matelief, & dans la suite on lui verra faire un Voyage aux Indes Orientales par le Détroit de Magellan, en qualité d'Amiral d'une Flotte d'onze Vaisseaux.

(2) Copies de deux Lettres, à la fin du Journal de Matelief, pag. 371. -- 510.

Second Voyage de Paul Van Caerden aux Indes Orientales (a).

Van Caerden. II. Voyage. 1606.

Introduction.

N'Abandonnons pas les Héros Hollandois dans le cours de leurs principaux exploits, jusqu'au terme du moins que la Compagnie s'étoit proposé, par le conseil de Warwick & de Matelief, pour l'établissement de ses forces & pour le succès perpétuel de son Commerce. C'est une justice qu'on leur doit, dans cet Ouvrage, après l'avoir rendue à leurs ennemis. *Paul Van Caerden*, qui avoit déjà fait le Voyage des Indes en 1599, fût choisi, en 1606, pour y exécuter de nouvelles entreprises, avec son ancienne

(*a*) Cette Relation est précédée dans l'Edition de Paris, d'une *Description des Isles Moluques*, que nous nous proposons de faire reparoître beaucoup plus complette dans le Volume suivant, avec de nouvelles Cartes & de nouvelles Figures. Voyez nôtre Avertissement à la tête de ce Volume, R. d. E.

VAN CAERDEN. II. Voyage. 1606.

ancienne qualité d'Amiral; préjugé favorable pour son mérite, mais que d'autres raisons néanmoins paroîtront capables d'affoiblir.

Départ du Texel.

Nouvelles sanglantes.

IL partit du Texel, le 20 d'Avril 1606, avec huit Navires, dont la plûpart étoient d'environ sept cens tonneaux, & dont l'armement revenoit à plus de dix-huit cens vingt-cinq mille livres. Les équipages étoient composés de mille soixante hommes. Toutes les informations qu'il se procura jusqu'au 29 de Juin, par la rencontre de plusieurs Navires Anglois ou Hollandois, lui présentèrent les images d'une guerre sanglante. Il étoit sorti de la Rivière de Lisbonne environ vingt-huit Vaisseaux, pour croiser sur les Bâtimens de ces deux Nations, vers les Isles Açores. Quatorze (b). Galions & sept Vaisseaux Hollandois s'étoient déjà livré un furieux combat, après lequel, deux des Vaisseaux Hollandois s'étant écartés des autres, joignirent la Flotte de Caerden. Les Espagnols avoient pris deux Navires Anglois qui venoient des Indes Orientales, & un Capre Hollandois, dont on racontoit qu'ils avoient fait pendre tout l'équipage. Quelques-uns disoient néanmoins qu'ils s'étoient bornés à leur faire couper le nez & les oreilles (c).

Route jusqu'à Mosambique.

CAERDEN, fortifié par la jonction de deux Vaisseaux, redouta si peu la rencontre de l'ennemi, qu'il employa au contraire quelque tems à chercher les Galions. Mais ayant abandonné cette entreprise pour continuer sa route, il passa le reste de l'année & les deux premiers mois de l'année suivante, à surmonter les obstacles que les vents & les calmes opposèrent successivement à sa navigation. Il étoit le 13 de Septembre, au Cap *Lopez*, sur la Côte de Guinée (d); le 6 de Novembre, à la rade d'*Annobon*, où il fût bien reçû des Habitans; le premier de Janvier, à la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, & le 12 de Mars, à la vûe des *Ilhas Primeras* (e), dont la rapidité des courans rend l'approche dangereuse.

1607.

CE n'étoit pas sans raison qu'il avoit renoncé si-tôt à chercher les Portugais sur leurs propres Côtes. Ses instructions portoient l'ordre de leur causer

(b) Mr. Prevost avoit mis ici *quatre* pour *quatorze*. Est-ce là la Justice qu'il promet de rendre à la Gloire des Hollandois? R. de l'A. *A.*

(c) Journal du second Voyage de Paul Van Caerden; *ubi sup.* Tom. III. pag. 574 & 575.

(d) N'omettons pas des observations utiles. Ce Cap, qui est à un grand degré de latitude, a ses dangers. On trouve bon fond au dedans; mais il n'en a pas par son travers. Ceux qui sont déchus sous le Cap, à son côté oriental, doivent ranger la Côte pour le doubler, parce que les courans portent ordinairement au Nord & qu'on a beaucoup de peine à les surmonter. Le long du Cap, au Sud de *Rio de Gabion*, gît, à deux lieues de terre, un Banc qui est fort uni & qu'il faut bien prendre garde à parer. Lorsqu'on traverse à l'*Isle des chevaux*, on va contre le Banc *François*, auquel il faut aussi faire honneur; car de haute eau, il n'y a que trois brasses de profondeur en certains endroits. Il y a encore un troisième Banc qui commence proche des terres & qui court en Mer, qu'il ne faut pas moins soigneusement éviter; ce qui peut se faire assez facilement, à cause de la blancheur du sable qu'on découvre. Pour ancrer dans la véritable rade, il faut que ce soit proche de l'arbre sec, où il y a dix à douze brasses d'eau & où le mouillage est bon. Mais quand on veut jetter l'ancre à la pointe du Cap, il faut que ce soit sur trente brasses, & l'on est tout à terre. Proche de la Rivière tortueuse & au-delà de l'arbre sec, on trouve de bonne eau douce. *Pag.* 577.

(e) La principale de ces Isles est située par les dix-sept degrés; & les autres petites Isles plus orientales, par les quinze degrés de latitude du Sud. Elles sont toutes basses & couvertes de broussailles. R. de l'A. *A.*

fer de l'inquiètude à Mosambique, & de tenter encore l'attaque du Fort. Cette Place, une des meilleures que les Portugais eûssent dans les Indes, étoit revêtue de bonnes murailles avec des parapets & des ravelins. Elle étoit défendue par une grosse garnison, & parfaitement munie de vivres, mais manquant d'eau qu'on conserve dans des cîternes dont celle de la Forteresse se trouvoit vuide. L'Isle qui la contient est petite, & située à une grande demie-lieue du Continent, dans un Golfe où les terres du Continent s'avancent plus en Mer que l'Isle même. Mais au devant de cette Isle, il y en a deux autres, nommées *Saint Jacques* & *Saint Georges*, qui faisant une ligne droite avec la ligne avancée du Continent, rendent le passage suspect à ceux qui l'ignorent (*f*).

VAN CAERDEN, II. Voyage. 1607.

Etat de cette Place.

La Flotte Hollandoise avoit des Pilotes exercés dans ces Mers. Mais avant que de les employer à ses vûes, Caerden lût aux équipages l'Article de ses instructions, qui regardoit la conduite qu'ils devoient tenir à terre & les armes qu'ils y devoient porter. Un autre article leur défendoit, sous peine de punition corporelle, de faire aucun tort aux Indiens de l'Isle de Mosambique, d'insulter les femmes, de mettre le feu aux édifices & aux grains, de manger à terre d'aucune chose cuite, dans la crainte du poison, parce que les Portugais avoient la réputation d'employer souvent cette voye pour se défaire de leurs ennemis (*g*). Après cette explication, la Flotte s'avança vers le Fort, à la vûe duquel le Vaisseau de Caerden arriva le 29 de Mars. La garnison ne l'eût pas plutôt découvert, qu'elle tira sur lui. Mais aucun coup ne porta. Il y avoit, dans la rade, deux Caraques & un autre Vaisseau de moindre grandeur. Le reste de la Flotte, ayant suivi son Chef, jetta l'ancre avec lui vers le soir, hors de la portée du canon.

Caerden entre dans le Port.

Le lendemain, à la pointe du jour, on porta au beaupré les grapins d'abordage, on se pavoisa, & tout fût disposé pour tomber sur les Caraques. Mais lorsqu'on s'en fût approché, malgré le feu continuel du Fort, on reconnût qu'il n'y avoit personne dans les trois Bâtimens. Ils fûrent emmenés par les Canots & les Chaloupes, tandis que la garnison faisoit des décharges de mousqueterie, parce qu'on étoit si proche que le canon ne pouvoit nuire. Le Capitaine d'un Vaisseau Hollandois, nommé le *Ceylan*, fût percé d'un coup de balle. Mais tout le canon de la Flotte joua long-tems avec beaucoup de vigueur.

Il s'empare de trois Bâtimens Portugais.

La nuit ayant donné le tems d'assembler le Conseil, on résolut que la descente se feroit le lendemain, & qu'en même-tems deux Vaisseaux s'approcheroient du Fort, autant pour le canonner sans relâche, que pour empêcher les Habitans d'entrer dans les belles maisons qui l'environnoient, & qui

(*f*) C'est entre ces deux dernières, qui sont désertes, & le Continent, qu'il faut passer, en les laissant à main droite du côté du Sud, & le Continent à main gauche du côté du Nord. On va jusqu'au Fort sans avoir besoin de Pilote-côtier, parce qu'il y a une profondeur suffisante, & qu'on voit distinctement les bancs & les bas-fonds qui sont du côté du Continent. Le mouillage est entre le Fort & le Continent, à un jet de pierre de l'Isle, & les Vaisseaux y sont comme dans un Port à l'abri de toutes sortes de vents. *Pag.* 589.

(*g*) Pag. 578.

Van Caerden, II. Voyage. 1607.

qui occupant un grand espace, faisoient juger que l'Isle étoit fort peuplée. Mais le jour fût employé aux préparatifs. La garnison voyant qu'on n'avoit pas débarqué, sortit du Fort sur le soir, enseignes déployées, dans la crainte que la descente n'eût été remise à la nuit suivante, & demeura jusqu'au jour dans le Village, pour s'y opposer vigoureusement (*b*).

Les Hollandois font leur descente.

Caerden avoit ordonné qu'elle se feroit le matin du premier d'Avril. La plus grande partie de ses gens fût transportée à terre, au travers de mille coups de mousquet, dont il n'y eût personne de tué. Loin de trouver de la résistance sur le rivage, ils y fûrent reçûs par quelques Noirs, qui jettèrent leurs armes aux pieds de l'Amiral, en demandant grace & se qualifiant de misérables Esclaves. Caerden, leur ayant donné ordre de retourner dans leurs demeures, fit passer ses gens en ordre de bataille par le Village, qu'il trouva bien bâti & partagé en rues qui lui donnoient l'apparence d'une Ville, pour aller camper au Couvent de Saint Dominique, qui est à la portée du canon de la Forteresse. On cessa de tirer sur eux; mais, sans chercher d'où venoit ce changement, ils serrèrent de si prés la Place, qu'on n'y pouvoit entrer ni en sortir. Le même jour on commanda un détachement pour aller désarmer les Négres du Village, & rompre leurs armes, qui n'étoient que des zagaies, des fléches & des arcs. Tous les Habitans qu'on y trouva fûrent enfermés dans l'Eglise, qui avoit autrefois servi de Forteresse, & l'on y mit une bonne garde (*i*) (*k*).

Ils sont obligés de se retirer.

Le Siège prit alors une forme régulière & fût continué l'espace d'un mois, avec une ardeur égale dans l'attaque & dans la défense. [Les Hollandois avoient élevé trois batteries, & s'étoient avancés jusqu'au pied de la muraille où ils avoient attaché le Mineur & poussoient les travaux à couvert de blindes (*l*).] Mais les maladies, qui commencèrent à devenir si fréquentes, dans le Camp Hollandois, que chaque jour on renvoyoit à bord trente ou quarante malades, forcèrent l'Amiral de penser à sa propre conservation. Il fit rembarquer son artillerie au commencement de Mai; & se disposant à la retraite, il écrivit au Commandant du Fort, pour lui demander s'il vouloit sauver, par une rançon, les maisons Portugaises du plat Pays. La réponse fût si peu civile, que dès le même jour les Hollandois brûlèrent les trois Vaisseaux qu'ils avoient pris & toutes les barques qu'ils pûrent trouver. Ils abbatirent tous les cocotiers, & pendant les jours suivans, ils s'employèrent à brûler les édifices, sans en excepter les Eglises de Saint Gabriel & de Saint Dominique (*m*). Mais s'ils causèrent à leurs ennemis tout le mal qu'ils pûrent s'imaginer, ils en reçûrent aussi du canon de la Forteresse, sous lequel il falloit passer pour sortir de la rade (*n*). Le *Ziriczée*, un de leurs Vaisseaux, ayant touché & de-

Ravages qu'ils commettent.

Ils perdent un Vaisseau.

(*b*) Pag. 580 & suiv.

(*i*) On supprime un détail dont il n'y a rien d'utile à recueillir.

(*k*) L'Auteur du Journal raconte ici, qu'un garçon de bord qui se baignoit, fût saisi par le milieu du corps, par un serpent qui l'entraina au fond de la Mer. Un autre jour un de ces animaux arracha la cuisse d'un Matelot qui mourut deux heures après. Par serpent, il faut sans doute entendre un requin. R. de l'A. *A*.

(*l*) Add. de l'A. *A*.

(*m*) Pag. 588 & précédentes.

(*n*) Pour tirer de la rade à la Mer par le travers du Fort, sous lequel il faut passer, on porte le cap au Sud-Est, un peu plus vers

demeurant immobile pendant la baſſe marée, on tira ſur lui plus de ſoixante-dix coups, qui le déſemparèrent juſqu'à mettre l'Amiral dans la néceſſité de le décharger & de le brûler. La plûpart des autres Vaiſſeaux étoient percés auſſi de tant de coups, qu'ils fûrent obligés de mouiller hors de la portée du canon, pour ſe mettre en état d'aller prendre des rafraîchiſſemens aux Iſles de Comore (*o*).

Leurs differentes courſes.

Mais l'animoſité des Hollandois s'étant ranimée avec leurs forces, pendant un ſéjour de ſix ſemaines qu'ils firent dans l'Iſle Mayotte, ils retournèrent ſur la Côte de Moſambique vers la fin de Juillet. Leur eſpérance étoit d'y rencontrer les Caraques, qui y étoient attendues dans cette ſaiſon. Ils ſe rapprochèrent du Fort, ſous lequel ils en virent effectivement trois à l'ancre. Mais, après quantité d'efforts, il leur fût impoſſible de prendre aſſez d'avantage pour les attaquer. Quantité de priſonniers, qu'ils firent dans des canots, leur apprirent que les Portugais en attendoient trois autres, qui s'étoient écartées de leur Flotte vers le Cap de Bonne-Eſpérance. Caerden ſe promettant qu'il en tomberoit du moins une entre ſes mains, croiſa plus de trois ſemaines entre le Continent & les Iſles. Enfin les vents & les courans devinrent ſi contraires, qu'on prit au Conſeil, la réſolution de continuer le Voyage. [Le premier de Septembre, avant la pointe du jour, on vît une Comète à queue qui s'étoit levée à l'Eſt. La queue pendoit en bas, & étoit fort écartée en ſe levant, mais elle ſe referma dès qu'elle fût montée ſur l'horizon. Elle paroiſſoit avoir ſept ou huit braſſes de long, & fût viſible juſqu'au 6 du mois, qu'il y eût une Eclipſe de Lune (*p*)]. On découvrit la Côte des Indes à la fin de Septembre. Le 2 d'Octobre, ayant gouverné ſur les terres, on entra dans la Rivière de *Siſarnon*, à quatre lieues au Sud de *Danda* & à ſept ou huit lieues au Nord de *Dabul* (*q*). Après y avoir pris des rafraîchiſſemens, on remit à la voile le 6, ſans autre vûe que de s'avancer vers les lieux du Commerce, lorſque le 10, on découvrit une voile qui raſoit la Côte pour ſe retirer à Goa, dont elle n'étoit plus qu'à deux lieues. On la reconnût bien-tôt pour une Caraque. Elle fût ſerrée de ſi près, qu'avant le coucher du Soleil, elle s'échoua contre les terres où elle fût forcée de ſe rendre. C'étoit l'Amiral des trois qui s'étoient écartées proche du Cap de Bonne-Eſpérance. Elle avoit eû trois cens hommes d'équipage, qui ſe trouvoient réduits à cent, la plûpart malades, parce qu'elle étoit en mer depuis huit mois, ſans avoir pû ſe procurer les moindres rafraîchiſſemens. Elle étoit du port de ſept cens tonneaux, chargée d'huile, de vin & d'argent. L'équipage fût enlevé & mis à terre, à la reſerve de l'Amiral qu'on retint priſonnier. On donna deux pièces de huit à chaque homme, pour ſe conduire juſqu'à Goa; & les effets ayant été tranſportés ſur la Flotte, tout le reſte fût livré aux flammes (*r*).

Ils prennent une Caraque.

Ainsi

vers l'Eſt; car proche de-là il y a une roche à laquelle il faut faire honneur. Il ne faut pas non plus s'approcher des bancs qui ſont du côté du Continent, à moins de quatre ou cinq braſſes d'eau; mais il faut courir autant qu'on peut, ſur huit ou neuf braſſes, juſqu'à-ce qu'on ait dépaſſé le Fort. Alors on peut fort bien aller mouiller ſous les petites Iſles, à l'abri de tous les vents, ſur huit ou neuf braſſes.

(*o*) Pag. 596.
(*p*) Add. de l'A. *A*.
(*q*) Pag. 601.
(*r*) Pag. 602.

Van Caerden. II. Voyage. 1607.

Ainsi les Hollandois dûrent au hazard un riche butin, qu'ils avoient cherché inutilement au travers de mille dangers. Le 17, ils mouillérent à l'embouchure de la Rivière de Goa, où ils trouvèrent les trois Caraques dont ils venoient de brûler l'Amiral. Mais leur avidité pour cette nouvelle proye, fût refroidie par la difficulté d'en approcher. Elles étoient sous le Fort, avec d'autres Bâtimens; sans compter que Caerden sçavoit déjà qu'elles étoient déchargées (*s*). La Flotte alla mouiller le 20 d'Octobre, sous les petites Isles de *Zuemadas*, qui sont formées par huit ou neuf rochers à deux lieues du Continent (*t*). Les Hollandois ne pouvoient choisir un poste plus favorable, pour fondre sur tous les Bâtimens Portugais qui s'approcheroient de Goa. Cependant, après y avoir employé inutilement dix jours, le Conseil ayant consideré que le tems où le reste des Caraques auroit dû paroître, étoit passé, fit lever l'ancre, pour croiser dans ces parages, jusqu'à *Pinanni*, où l'on mouilla le 15 de Novembre, à six ou sept lieues de Calecut. C'est une Forteresse du Samorin, bâtie de caillou. Quoique ce Prince fût alors à la tête de ses Troupes, & qu'on eût fait entendre à Caerden, qu'il étoit en guerre avec les Portugais, la difficulté qu'il fit d'accorder de l'eau & des vivres à la Flotte, la vûe de quelques Fustes Portugaises qui couroient librement vers la Côte, & d'autres raisons, firent juger aux Hollandois qu'ils avoient peu de fond à faire sur son amitié. Cependant ils déguisérent leurs soupçons; & rangeant la Côte de Malabar, ils allèrent passer devant Cochin, d'où ils s'avancèrent jusqu'au Cap de Comorin. Là, ils fûrent exposés le soir, au péril de se briser contre un rocher à fleur d'eau, qui ressemble au dos d'une baleine (*v*). L'Isle de Ceylan, qu'ils visitèrent ensuite, ne leur ayant offert aucune occasion de nuire aux Portugais, & le peu qui restoit de cette mousson, ne leur permettant point d'aller répandre la terreur à Malaca, ils se déterminèrent à gouverner vers Bantam.

Arrivent aux Isles de Zuemadas.

Ils se défient du Samorin.

Irrésolution de Caerden.

Ces courses incertaines, qui les auroient fait prendre moins pour des Marchands que pour des Pyrates ou des Avanturiers, semblent répondre à certaines instructions de la Compagnie, qui ordonnoient à l'un de ses Amiraux d'apporter plus de soins à la Guerre qu'au Commerce (*x*). Mais ne justi-

(*s*) Pag. 603.

(*t*) Pour reconnoître *Bardes*, quand on est au Sud des *Zuemadas*, il faut se rallier à la terre & courir le long de la Côte au Sud quart de Sud-Est, ou au Sud-Sud-Est, selon qu'on est plus ou moins proche des terres. Quand on les a perdu de vûe, on découvre à l'Est, une pointe de terre en *écore*, sur laquelle il y a une Tour blanche; & au Sud un haut Cap, sur lequel on a bâti un Couvent qui est blanc aussi, la Rivière étant entre ces deux Caps. Lorsqu'on en est proche, on a la vûe de deux ou trois petites Isles proches de la Côte, à trois lieues du Cap où est la Tour blanche, qui se nomme le *Cap de Bardes*, & qui est la pointe septentrionale en entrant dans le Port. *Pag.* 634.

(*v*) Le véritable Cap de Comorin est une petite pointe de terre, un peu élevée d'abord & fort montueuse plus avant. Il y a au bout trois ou quatre éminences, qui paroissent séparées les unes des autres lorsqu'on vient par le Nord & qu'on prend pour autant d'Isles, parce qu'on ne peut voir les basses terres qui sont au pied. Le rocher, où les Hollandois faillirent de périr, est à une petite lieue de terre. Il y en a un autre à la portée d'un petit canon de terre, qui est toûjours au-dessus de l'eau; de-sorte que de jour on n'y peut passer sans péril, & que de nuit il faut s'éloigner à deux ou trois lieues de la Côte. *Pag.* 651.

(*x*) Voyez ci-dessus le Journal de Matelief.

justifient-elles pas aussi le jugement que Matelief porte de Caerden, dans la Rélation précédente, & l'opinion peu avantageuse qu'il avoit de sa prudence? Il ne paroît pas qu'il eût pris jusqu'alors, la moindre information sur les nouveaux établissemens des Hollandois, ni qu'il eût compté parmi ses devoirs, le soin de leur porter du secours. Ce fût le reproche qu'il reçût de Matelief à Bantam. On a vû dans le Journal de ce grand homme, qu'il n'épargna rien pour engager Caerden à tourner du côté des Moluques, en s'efforçant de lui faire comprendre que le principal intérêt de la Compagnie étoit alors de conserver Amboine & les Moluques.

VAN CAERDEN. II. Voyage. 1608.

La froideur avec laquelle il avoit reçû de si sages conseils, ne l'empêcha pas de s'y conformer. De Bantam, qu'il quitta le 10 de Janvier 1608, il alla jetter l'ancre sur la Côte de *Pulo Panian*, d'où il arriva le 29 de Février, à la pointe méridionale de Celebes, formée par une haute montagne, qui fait une basse pointe de terre du côté occidental. Le 3 de Mars, après avoir passé l'Isle *Cabone*, qui est un Pays montueux, à huit ou neuf lieues au Nord-Nord-Est de Botton, il rencontra deux Vaisseaux Hollandois, l'un de sa propre Flotte, nommé le *Patane*, qu'il avoit envoyé à Celebes pour y prendre du riz; l'autre qui se nommoit l'*Erasme*, de la Flotte de Matelief, & qui conduisoit une Frégate Espagnole chargée de vivres pour Ternate, qu'il avoit prise sur la Côte de Celebes. Les Espagnols, pressés à Ternate par les Hollandois, avoient envoyé cette Frégate à Malaca pour y demander du secours (*y*).

Il rencontre deux Vaisseaux Hollandois.

Après avoir côtoyé l'Isle de Botton, & sur le soir une des petites Isles de *Cabincos*, entre lesquelles la Flotte passa pendant la nuit (*z*), on découvrit, le 8, l'extrêmité orientale de l'Isle *Burro*; & le 10, on jetta l'ancre devant le Fort d'Amboine. Quoique la tranquillité des Hollandois n'eût pas été troublée dans cette Isle, Caerden y employa deux mois à règler les affaires du Commerce & celles du nouvel établissement. Il y reçût un Envoyé de Ternate, de la part du jeune Roi, dont le père avoit été enlevé par les Espagnols & conduit aux Manilles. Cette députation le fit partir d'Amboine le 10 de Mai, pour se rendre droit à Ternate. Trois Galères & quelques Jonques Espagnoles qu'il y apperçût à l'ancre, en y arrivant le 18, ne l'empêchèrent pas de mouiller devant le Fort Hollandois de *Maleye*, où il trouva le *Gueldres*, le *Petit Soleil* & le *Pigeonneau*, trois Vaisseaux de la Flotte de Matelief, avec la Frégate Espagnole qui avoit été prise par l'*Erasme* (*a*).

La Flotte arrive à Amboine.

Elle se rend à Ternate.

Dans les projets que Caerden avoit formés sur les Forts ennemis de Ternate & de Tidor, il avoit espéré de pouvoir déguiser ses forces en affectant

Tentatives impuissantes.

(*y*) Les gens du *Patane* avoient vû à Celebes, un homme des Pays-Bas, qui étoit dans cette Isle depuis dix ans, & qui avoit tellement oublié sa langue maternelle, qu'il avoit de la peine à se faire entendre & à répondre aux questions qu'on lui faisoit. Il étoit fort bien auprès du Roi, qui ne vouloit pas lui permettre de se retirer.

(*z*) Elles sont entr'elles à six lieues de distance. Lorsqu'on en approche, on peut voir les hautes & grandes Isles qui sont au Nord de Botton; car celle qui est le plus au Nord, gît au Nord quart de Nord-Ouest, à dix-sept ou dix-huit lieues du bout septentrional de Botton, & à l'Ouest quart de Nord-Ouest des plus septentrionales Isles de *Cabincos*, à seize lieues de distance.

(*a*) Pag. 656.

VAN CAERDEN. II. Voyage. 1608.

tant de l'incertitude & de la lenteur, pour surprendre les Espagnols par terre & les attaquer en même-tems par mer. Mais il fût trahi par quelques déserteurs Indiens, qui éventèrent ses préparatifs. L'ennemi fit un retranchement si profond, que les Hollandois trouvèrent leur marche coupée le long du rivage; & du côté de la terre, ils ne fûrent pas moins arrêtés par l'épaisseur d'un bois impénetrable. Les Galères Espagnoles se mirent à couvert sous le canon de leur Forteresse de Tidor. Enfin la disposition des lieux fit avorter toutes les entreprises; & les Espagnols, malgré toutes leurs rodomontades (*b*), ne s'empressant point d'aller au-devant de leurs ennemis, tous les mouvemens de vengeance & de haine se bornèrent à quelques legers combats entre des Chaloupes & des Caracores. L'Amiral, rebuté des obstacles, prit la résolution d'aller chercher une meilleure fortune à *Machian*. Cette Isle est à huit ou neuf lieues de Ternate, & n'est guères plus éloignée de Tidor. C'est la plus abondante de toutes les Moluques en cloux de girofle. Les Espagnols y avoient aussi un Fort, & Caerden avoit appris de Matelief que les Habitans y étoient fort affectionnés aux Hollandois. Cinq Bâtimens fûrent détachés pour cette expédition, avec une grande partie de tous les équipages; & le reste de la Flotte, consistant en cinq grands Vaisseaux, demeura devant Tidor (*c*).

Les Hollandois vont à Machian.

Défenses du Fort.

CE détachement ayant mouillé le 20, sur la Côte de Machian, la descente se fit le lendemain avec beaucoup de péril, parce que le rivage est fort inégal. Le Fort, qui se nommoit *Taffaso*, étoit situé sur un rocher, qui n'étoit accessible que par trois chemins escarpés, dont les avenues étoient bien munies de canons & de pierriers. On avoit garni tous les autres endroits, de chausses-trappes, qui rendoient le passage impossible (*d*).

Il est attaqué,

LES Hollandois n'ignoroient pas avec quelles précautions ils étoient attendus. Ils se divisèrent en trois troupes, pour s'avancer à la fois vers les trois chemins. Le Gouverneur de Maleye commença l'attaque au premier, qui étoit le plus uni. Un Capitaine de la Flotte entreprit la seconde, & l'Amiral, qui étoit aussi descendu, se joignit à lui. Un autre Capitaine se chargea de la troisième. Il parût que les assiégés avoient rassemblé leurs principales forces au premier chemin. Neuf Hollandois y fûrent blessés. Un autre y fût tué d'un coup de canon, & le reste fût repoussé par une vigoureuse sortie. Mais tandis que les Espagnols étoient occupés de ce côté-là, Caerden, avec sa troupe, marcha vers un autre passage, où malgré les coups redoublés d'une pièce de canon, qui le firent reculer trois fois, il s'avança jusqu'à la porte & s'en rendit maître par la mort de vingt ou trente hommes qui étoient chargés de la défendre. Le Gouverneur de Maleye, qui s'étoit retiré en bon ordre après avoir été repoussé, suivit de près l'Amiral par le passage qu'il s'étoit ouvert, & le seconda si vivement, qu'ils emportèrent la Place d'assaut. Ceux qui avoient fait une sortie par le premier chemin, trouvant les Hollandois dans la Place lorsqu'ils y voulûrent rentrer, ne pensèrent qu'à s'enfuir dans les bois; mais ils se précipitèrent eux-mêmes sur les chausses-trapes qu'ils avoient tendues, & les Négres alliés des Hollandois, firent main-basse sur tout ce qui eût le malheur de

Et pris d'assaut.

Sort de la garnison.

(*b*) Pag. 658. (*c*) Pag. 659 & précédentes. (*d*) Pag. 660.

de tomber sous leurs coups, à l'exception des jeunes femmes qu'ils reservèrent pour l'esclavage. Le Fort fût pillé. Cependant l'Amiral racheta le clou de girofle & le canon, pour mille pièces de huit qu'il promit aux équipages. On comptoit dans la Place, huit cens Insulaires de Tidor, deux Espagnols & deux Métifs. Les Hollandois ne perdirent que deux hommes; mais ils en eûrent plusieurs de blessés, & cinq ou six qui tombèrent malheureusement sur les chausses-trapes (e).

Caerden trouva le Fort en assez bon état. L'artillerie consistoit en quarante pierriers, un gros canon, & trois fauconneaux. Un grand nombre d'Habitans obtint grace en prêtant serment de fidélité au Roi de Ternate, & la tranquillité fût rétablie, pour durer aussi long-tems du moins que la Flotte Hollandoise ne s'éloigneroit pas de ces Isles. Les Vaisseaux qui étoient demeurés devant Tidor, vinrent mouiller avec les autres à la vûe du Fort. Ils ne se proposoient plus que de charger tout le girofle qui se trouvoit dans l'Isle. Mais, peu de jours après cette expédition, pendant qu'on jouïssoit d'un calme extraordinaire, la Mer commença tout-d'un-coup à s'agiter, & brisa bien-tôt avec tant d'impétuosité, que tous les Bâtimens de la Flotte fûrent poussés sur le rivage, sans qu'il fût possible de mettre à la voile. L'orage continua si furieusement, qu'il en fit périr deux, dont on ne pût sauver qu'une partie de la cargaison. Ensuite le Volcan de Ternate (f) s'étant ouvert avec un bruit épouvantable, on en vît sortir des flammes, qui fûrent suivies d'une épaisse fumée (g). Cet étrange accident reçût diverses interprétations des Espagnols & des Indiens. Les Hollandois, qui n'ont pas l'esprit tourné au merveilleux, n'y virent qu'un simple jeu de la Nature, qui ne les empêcha pas de mettre l'ordre convenable à leurs affaires (h), & de partir un mois après, c'est-à-dire le 3 d'Août, pour Bantam, où ils arrivèrent le 3 d'Octobre. Ils y employèrent six semaines à finir leur cargaison, sans autre trouble qu'une allarme imprévûe, qui leur fût causée par le malheur d'autrui. Un des principaux Seigneurs de la Cour s'étant marié le 22, les Habitans, dans un tumulte dont l'Auteur nous laisse ignorer la cause, massacrèrent leur Sabandar, & donnèrent le lendemain son emploi à celui dont le mariage avoit été l'occasion de ce désordre. Les Hollandois, qui avoient assisté à cette fête, se retirèrent dans leur Comptoir, où ils demeurèrent tout le jour sous les armes.

Orage qui fait périr deux Vaisseaux Hollandois.

Le Sabandar est massacré à Bantam.

Trois semaines après, c'est-à-dire, le 15 de Novembre, les Hollandois mirent à la voile avec cinq Vaisseaux richement chargés. Ils relâchèrent au mois de Janvier 1069, dans l'Isle Maurice; le 15 de Mars, au Cap de

Retour de cinq Vaisseaux. 1609.

(e) *Ibid.* & pag. suiv.

(f) Dans l'Edition de Paris, il y a *Tidor*, ce qui est une faute. R. d. E.

(g) Quoique ce Volcan brûle toûjours, il est rare qu'il jette des flammes & même de la fumée (1).

(h) Ces *interprétations* sont de la façon de Mr. Prevost, & le Journal n'en dit rien. D'ailleurs on ne voit pas pourquoi les Espagnols & les Indiens auroient été plus frappés que les Hollandois, d'un Phénomène qui n'avoit rien de nouveau pour eux; puisque dès l'an 1538, Antoine *Galvam* en avoit déjà fait la description. R. d. E.

(1) On en trouvera la description dans celle de l'Isle de Ternate, que nous renvoyons au Volume suivant. R. d. E.

Van Caerden. II. Voyage. 1609.

de Bonne-Espérance, & le 3 d'Avril, dans la rade de Sainte-Hélene; d'où ne trouvant plus que des vents favorables, ils arrivèrent le 7 d'Août, au Port de Flessingue (*i*).

(*i*) Pag. 663 & précédentes. Remarquez que Caerden ne revint point avec cette partie de sa Flotte. Le Journal n'en dit rien, mais on trouvera des explications là-dessus dans la Relation suivante.

Voyage de Pierre Willemsz Verboeven aux Indes Orientales.

Verhoeven. 1607.

CHAQUE année faisoit naître de nouvelles vûes à la Compagnie Hollandoise; & ses forces augmentant avec ses lumières par le retour annuel de quelque Flotte, il sembloit qu'il n'y eût plus d'entreprises qu'elle n'osât tenter, ni d'ennemis qu'elle crût capables d'arrêter ses progrès (*a*).

Armement considérable.

CET Armement, qui lui coûtoit deux millions sept cens quatre-vingt seize mille deux cens trente-trois livres, étoit composé de treize Navires, dont plusieurs étoient du port de mille tonneaux (*b*). Les équipages montoient à près de dix-neuf cens hommes, & l'artillerie à trois cens soixante & dix-sept pièces de canon, avec des vivres pour trois ans. Le commandement d'une Flotte si redoutable fût donné à Pierre *Willemsz Verboeven* (*c*), nâtif d'Amsterdam. Il monta le premier Vaisseau de la Chambre de Hollande avec la qualité d'Amiral, & François *Wittert*, nommé Vice-Amiral, prit le commandement du premier Vaisseau de Zélande. Le jour du départ fût le 22 de Décembre 1607. Ils arrivèrent le 2 de Février 1608, à la vûe des Isles du Cap-Verd, où ils obtinrent par la douceur, des rafraîchissemens dans l'Isle de May. Cependant ils résolûrent d'avertir la Compagnie, que pour la sûreté de ses Vaisseaux, il valoit mieux leur donner ordre de se rafraîchir dans les Ports du Continent, aux environs du Cap-Verd, où le mouillage est fort bon, & où l'on trouve une grande abondance de limons & d'oranges. Si l'on continuoit de leur marquer l'Isle de May pour rendez-vous, le Roi d'Espagne y pouvoit envoyer ses Galions, auxquels il feroit d'autant plus aisé de détruire les Flottes Hollandoises, qu'elles ne pouvoient entrer dans le Port que Vaisseau à Vaisseau; au-lieu qu'en leur marquant tour-à-tour différens Ports du Continent, pour les mettre à couvert de toute surprise, elles ne s'éloigneroient presque pas de la route qui conduit sous la Ligne, puisque les vents alisés d'Est-Nord y soufflent aussi (*d*).

1608.

Avis sur le rafraîchissement des Flottes.

Instructions de Verhoeven.

LES instructions portoient de passer promptement la Ligne, & marquoient pour lieu d'assemblée, aux Vaisseaux qui pourroient s'écarter, la Baye de *Verbagen* ou celle de *S. Augustin*. Mais cet article, que l'Auteur nomme secret (*e*), devoit l'être moins que l'ordre de combattre la Flotte Por-

(*a*) Cette Relation fût écrite par Jean de *Molre*, premier Commis du Vaisseau Amiral, & par Jâques *le Fevre*, Fiscal de la Flotte. *Journal de Verboeven*, *pag*. 5, apud *Rec. des Voy. de la Comp. des Ind. Orient. Tom. IV.*

(*b*) Il y en avoit quatre du port de 1000 tonneaux; un de 800; un de 700; deux de 600; & un de 460; outre trois Yachts de 220 & 200 tonneaux. R. d. E.

(*c*) On prononce *Verbouven*.

(*d*) *Ubi sup.*

(*e*) Il a voulu dire apparemment, que c'étoit un article peu secret de l'Instruction secréte.

Portugaise, & de faire une nouvelle entreprise contre le Fort de Mosambique. C'est une observation propre à ce Journal, qu'entre les poissons qui se trouvent ordinairement aux environs de la Ligne, les Hollandois prirent quantité d'*Hydres* ou de serpens d'eau, longs de quatre à cinq pieds. Verhoeven défendit aux équipages de se baigner, parce qu'on est souvent surpris par ces animaux, qui ont tant de force dans les dents, que s'ils saisissent un homme par le bras ou la jambe, ils l'entraînent au fond de l'eau. Ils ont la gueule grande & les dents aigues. On les prend avec un gros hameçon de l'épaisseur d'un doigt, où l'on attache un morceau de chair. Mais c'est moins leur goût qu'il faut consulter, que celui de certains petits poissons nommés *Pilotes*, qui les précédent toûjours, & qui vont succer l'amorce avant que l'hydre y touche. S'il ne leur en arrive aucun mal, l'hydre s'en approche hardiment & s'accroche en voulant avaller le morceau qu'on lui présente. Quantité de Matelots refusèrent d'en manger, d'autres en trouvèrent la chair fort bonne. On leur ouvroit le ventre pour en ôter les entrailles, qu'on jettoit à la Mer, où elles étoient aussi-tôt dévorées par d'autres hydres (*f*).

Délibérations de Verhoeven sur ses instructions.

Le grand nombre des malades ayant forcé l'Amiral de relâcher à l'Isle de Sainte-Hélene, il ne doubla le Cap de Bonne-Espérance que le 27 de Juin. Quelques jours après, il fût battu d'une furieuse tempête. Le 23 de Juillet, il assembla le Conseil, pour délibérer sur l'instruction secréte, qui ordonnoit de chercher la Flotte Portugaise. La question se réduisoit à sçavoir s'il falloit l'attendre vers les dix-sept degrés quatorze minutes, où l'on étoit alors, ou s'il n'étoit pas plus à propos d'aller se poster aux Isles de Comore. Un article de l'instruction portoit défense de paroître à la vûe de Mosambique, dans la crainte que la Flotte ne fût découverte; mais on fit une réflexion qui étoit échappée à la prudence des Directeurs. Il falloit être assûré que les Caraques n'étoient pas déjà dans le Port de Mosambique; car supposé qu'elles y fûssent, il n'étoit pas possible, avec des Vaisseaux aussi grands que ceux de la Flotte, & pendant une mousson où l'on avoit les vents & les courans contraires, d'approcher du Port & d'y entrer malgré elles. Au contraire, si elles n'y étoient pas, on ne pouvoit prendre de meilleur parti que de les y aller attendre, & d'attaquer le Fort pour ne pas demeurer dans l'inaction. Ce raisonnement ayant entraîné toutes les voix, on donna d'avance les ordres nécessaires pour la descente. Le 28, on eût la vûe du Fort. Il n'y avoit, dans la rade, qu'une Caraque & deux autres petits Bâtimens, qui fûrent enlevés dès le même jour. La Caraque y avoit hyverné, & n'étoit armée que depuis peu pour se rendre à Goa. Son artillerie consistoit en trente-quatre ou trente-cinq canons de fonte & de fer. Elle étoit chargée de draps d'Espagne, de ras, de serges, de dents d'éléphans & de chevaux marins, d'ébène, de vins, d'huiles, & de quelques autres marchandises. Les prisonniers fûrent distribués sur la Flotte. On ne trouva rien dans les deux autres Bâtimens; & l'on en vît quelques-uns de la

Il prend une Caraque à Mosambique.

(*f*) Pag. 10 & 11. Peut-être étoit-ce des requins (1).

(1) Il n'y en a aucun doute, comme nous l'avons déjà remarqué dans une de nos Notes précédentes. R. de l'A. A.

VERHOEVEN. 1608.

la même grandeur, qui avoient été halés presqu'à sec, dans un lieu d'où il étoit impossible de s'approcher (g).

Il assiége le Fort.

Après cette expédition, l'Amiral fit arborer le pavillon rouge, & le débarquement fût achevé sans résistance avant la fin du jour. Les Troupes Hollandoises ayant passé au travers du bois & du Bourg (h), pour aller droit au Fort, s'arrêtèrent dans le jardin de Saint Dominique, où elles campèrent autour de l'Eglise. La tranchée fût ouverte le lendemain & conduite jusqu'au pied du Fort. Ce travail s'étoit fait avec une tranquillité dont l'Amiral avoit été surpris. Mais les assiégés commencèrent bien-tôt un grand feu de mousqueterie, qui fût suivi d'une sortie vigoureuse, dans laquelle ils repoussèrent les Hollandois & leur tuèrent quelques Soldats. Il paroît que se fiant sur la bonté de leurs murs (i), une attaque dont ils prévoyoient que la durée ne seroit pas longue, leur causoit peu d'effroi. Cependant Verhoeven fit dresser deux batteries régulières, & plaça quatre Chaloupes armées devant le Fort, pour en fermer l'entrée du côté de l'eau.

Il somme le Gouverneur de se rendre.

Le 4 d'Août, il y envoya un Trompette, avec une lettre pour le Gouverneur, qui se nommoit Dom Estevan d'*Ataïda*, par laquelle il le sommoit de se rendre. On répondit que le Gouverneur, à qui le Roi de Portugal son maître avoit confié cette Place, n'étoit pas disposé à la remettre si facilement; que ceux qui cherchoient à s'en saisir, devoient employer d'autres moyens que ceux dont ils s'étoient déja servis, & que ce n'étoit pas *un chat à prendre sans mitaines*. Cette réponse n'étoit signée que d'un Capitaine, la fierté du Gouverneur ne lui ayant pas permis d'y mettre son nom (k); & quoique la Place fût mal pourvûe de vivres, on avoit affecté, pour en ôter le soupçon aux Hollandois, de servir au Trompette quantité de biscuits & d'oranges. On avoit chassé aussi devant ses yeux, des chèvres & des pores sur le rempart, comme si les Habitans eûssent souffert quelque embarras du nombre. Ensuite ils firent une sortie, dans laquelle ayant chassé les assiégeans de leurs tranchées, ils leur enlevèrent deux Tambours & plusieurs mousquets; après quoi ils rentrèrent en bon ordre dans leurs murs. Verhoeven fût si picqué de cette disgrace, qu'il fit élever une nouvelle batterie & qu'il attacha le Mineur au pied du Fort. Mais les pots à feu des Portugais interrompirent le travail (l).

Les Hollandois se rebutent du Siége.

Si le récit de l'Auteur manque souvent d'ordre & de clarté, on est dédommagé par sa bonne foi. Il confesse que les Hollandois n'espérant rien du tems, se rebutèrent après douze ou quinze jours de Siége, & prirent le parti de rembarquer leur canon. Il raconte, avec la même franchise, une action qui ne fait pas honneur à leur humanité. Un de leurs Soldats ayant déserté le 15, & s'étant jetté dans la Place, l'Amiral envoya un Trompette avec une lettre pour le demander. Le Gouverneur fit répondre que cet homme étoit venu volontairement, qu'on lui avoit donné parole de le garder, & qu'on vouloit tenir ce qu'on lui avoit promis. Alors les Hollandois

(g) Pag. 21 & précédentes.

(h) Il est nommé *Village* dans le second Voyage de Van Caerden, & *Ville* ci-dessous.

(i) Le Fort avoit quatre bastions & trois remparts.

(k) Pag. 24.

(l) *Ibidem.*

VERHOEVEN, 1608.

dois chargèrent de chaînes tous leurs prisonniers, les conduisirent à la tranchée, & crièrent aux ennemis que si le déserteur n'étoit pas rendu à l'instant, ils alloient les massacrer à leur vûe. On leur répondit qu'ils en useroient à leur gré; que s'ils maltraitoient des prisonniers de guerre, le Gouverneur traiteroit de même les Hollandois qui tomberoient entre ses mains; qu'eûssent-ils cent Portugais, au lieu de trente-quatre qui étoient dans leurs fers, il les laisseroit périr plutôt que d'abandonner un homme qui étoit venu se livrer à lui, & à qui il avoit promis sa protection. Sur cette réponse, les prisonniers fûrent tués à coups d'arquebuse (*m*). Dans l'emportement de la même fureur, l'Armée Hollandoise brûla la Ville & marchant vers le bout occidental de l'Isle, elle y commit les plus cruels ravages. Ensuite elle rentra dans ses Chaloupes, sans qu'il sortît un Portugais pour l'incommoder dans sa retraite. Verhoeven avoit eû trente hommes tués, pendant ce Siège, & quatre-vingt blessés. Des trois batteries & des Vaisseaux, on avoit tiré douze cens cinquante coups de canon sur la Place (*n*).

Actions barbares.

Les Hollandois fûrent un peu consolés de cette humiliation, par la prise d'un Galion de guerre de quatre cens cinquante tonneaux, nommé le *Bon Jesus*, qui étoit tombé entre trois de leurs Vaisseaux, à l'entrée de la rade. Il portoit dix canons de fonte, vingt barils de poudre, cent mousquets, quantité de demi-picques & d'autres armes, & cent quatre-vingt hommes, la plûpart *Gallegos*, qui sont de pauvres Soldats. Le Capitaine nommé Francisco *Sodropereira*, avoit fait peu de résistance. Un de ses gens ayant eû le bras emporté à la troisième décharge, les autres avoient perdu courage & s'étoient rendus (*o*). L'équipage fût distribué sur la Flotte, & l'on mit soixante Hollandois sur la prise. Verhoeven apprit des prisonniers, que la Flotte Portugaise, en partant de Lisbonne, étoit composée de huit grandes Caraques & de six Galions, qui devoient conduire un nouveau Viceroi des Indes à Goa. Ces quatorze Vaisseaux avoient été séparés par la tempête, aux Isles Canaries.

Prise d'un Galion de guerre.

Avant que de lever l'ancre, les Hollandois mirent la plus grande partie de leurs prisonniers dans la petite Isle de S. Jago, & leur donnèrent des vivres pour deux jours. Mais ayant retenu dans leurs chaînes le Capitaine, le Maître, le Pilote, le Contre-Maître, & l'Ecrivain, avec un Flamand de Bruges, nommé *Paul le Comte*, & deux Prêtres, ils les forcèrent d'écrire au Gouverneur de Mosambique, qu'ils étoient menacés de la mort, s'il ne rendoit les déserteurs Hollandois (*p*). Le Gouverneur répondit froidement qu'il avoit envoyé les déserteurs à Goa, & que les Hollandois étoient maîtres de la vie de leurs prisonniers (*q*). L'Auteur du Journal ne nous apprend pas si cette cruelle menace fût exécutée, comme la première l'avoit été (*r*).

Fermeté du Gouverneur Portugais.

Il ne restoit à Verhoeven que l'espérance de rencontrer successivement les

Prise d'une Caraque près de Goa.

(*m*) Pag. 25.
(*n*) Pag. 26.
(*o*) Pag. 41.
(*p*) Il en étoit passé deux ou trois au Fort depuis le premier.
(*q*) Pag. 42.

(*r*) On verra ci-dessous, pag. 436, que l'Amiral repugnoit à ces sortes d'extrémités, qui avoient pû lui paroître nécessaires pour un premier exemple; ainsi la charité veut qu'on juge ici plus favorablement de ses sentimens. R. d. E.

VERHOEVEN. 1608.

les Caraques dans la route de Goa. Il remit à la voile le 23; & le 18 du mois suivant, étant arrivé à la vûe de cette Ville, il fût informé qu'une Caraque avoit relâché à cinq ou six lieues au Nord, dans un lieu qui se nomme *Carli*. Il y envoya aussi-tôt trois Bâtimens legers; mais à leur approche, les ennemis se firent échouer & brûlérent la Caraque jusqu'à fleur d'eau (*s*).

Verhoeven se rend à Calecut.

TOUTE la Flotte s'étant rassemblée sous le pavillon de l'Amiral, quatre Vaisseaux fûrent détachés pour ranger la Côte & croiser sur les Portugais, tandis que les autres demeureroient devant Goa. Mais après avoir donné plus de quinze jours à de vaines espérances, Verhoeven prit la résolution de faire route avec huit Vaisseaux vers *Monte Delli*, pour se rendre ensuite à Calecut. Il se fit précéder par deux autres Bâtimens, qui devoient annoncer au Samorin l'arrivée de sa Flotte. Elle relâcha le 5 d'Octobre, à Monte Delli, où elle n'obtint qu'à prix d'argent, la liberté de faire de l'eau. Les Marchands du Pays apportèrent à bord, de l'*Amfion* (*t*), quelques pierreries médiocres, pour lesquelles ils demandoient de l'or, de l'argent, du corail & de l'écarlate; marchandises dont les Vaisseaux Hollandois n'étoient pas trop bien pourvûs. Ce Pays est fertile. Il produit d'excellent poivre, mais en petite quantité. Ses Habitans sont raisonnables, bien instruits dans l'exercice des armes & curieux d'en porter de belles. Leur vivacité, qui est extraordinaire, n'empêche pas qu'ils n'ayent beaucoup de soûmission pour leurs Souverains (*v*).

Comment les Hollandois y sont reçûs.

LA Flotte ayant mouillé le 8 à Calecut, *Van Driel*, Commandant des deux Vaisseaux qui l'avoient précédée, rendit témoignage à l'Amiral, qu'ils avoient été bien reçûs, & que le Samorin paroissoit bien disposé pour les Hollandois (*x*). Bien-tôt un des Officiers de ce Prince, & deux Arabes, se rendirent à bord, de la part de ce Prince. Cet Officier avoit pour unique habillement, une pièce de toile de coton, blanche & très-fine, tournée plusieurs fois autour du corps, & pendante au-dessus des genoux. Il avoit les cheveux longs, relevés & noués sur le haut de la tête, des pendans d'oreilles d'or & de pierreries, qui lui tomboient sur les épaules, & un cercle d'or d'un pouce d'épaisseur, au-dessus du coude. On lui voyoit, en plusieurs endroits du corps, des cicatrices de balles & d'autres armes, qui faisoient honneur à son courage.

Présens pour le Samorin.

IL salua l'Amiral, & le pria, au nom du Samorin, de descendre avec la suite qu'il lui plairoit d'amener. Ses Interprêtes lui expliquèrent les cérémonies de l'audience, & les usages auxquels il falloit s'assujettir pour se rendre agréable à cette Cour. On leur fit voir les présens, qui consistoient dans une pièce de drap écarlate, quelques petits paquets de corail fin, une demie douzaine de grands miroirs, deux petites pièces de canon de fonte, deux beaux mousquets, un sabre à poignée d'argent, & deux cens nattes d'une

(*s*) Pag. 43.

(*t*) Plutôt *Afium*, qui est l'Opium. R. de l'A. *A*.

(*v*) Pag. 45.

(*x*) On a vû dans la Relation précédente, qu'il n'étoit pas bien disposé pour eux; mais une Flotte nombreuse se faisoit respecter. Voyez le Mémoire de *Matelief* dans son Journal.

VERHOEVEN. 1608.

d'une fabrique particulière. Ils demandèrent qu'au moment que l'Amiral s'embarqueroit dans sa Chaloupe, on fît une décharge de toute l'artillerie de la Flotte à l'honneur du Samorin ; & l'Officier promit que ce Prince envérroit des Gentilshommes de sa maison, pour recevoir les Hollandois au rivage.

Le lendemain, quelques Conseillers de Calecut s'avancèrent jusqu'au bord de l'eau, tandis que Verhoeven, accompagné de huit Commis, de cent cinquante Mousquétaires & de cinquante Piequiers, descendit au bruit du canon & au son des trompettes. Mille hommes l'attendoient sous les armes ; & d'autres Envoyés, qui étoient demeurés à quelque distance du rivage, étant venus au-devant de lui avec leurs parasols, le firent mettre dessous avec eux & le conduisirent au Palais. Ils y trouvèrent le Samorin, paré de ses plus riches ornemens. Il n'avoit autour du corps qu'une toile blanche très-fine, mais ses colliers étoient garnis de diamans d'une beauté admirable. Un Seigneur lui soûtenoit le bras droit, qui étoit chargé, comme ses doigts & ses oreilles, d'anneaux d'or, enrichis de pierreries. Son front, ses épaules & sa poitrine étoient teints en jaune, de bois de sandal, & ses cheveux étoient noués ensemble sur le haut de sa tête. Il mâchoit du bétel. Le Prince héréditaire étoit à son côté, avec son bouclier, son sabre, & ses autres armes à la main. Autour d'eux étoient quelques Seigneurs, qui tenoient des vaisseaux dorés, remplis de bétel (y).

Habillement de ce Prince.

Audience qu'il accorde à Verhoeven.

L'Amiral s'étant approché, salua l'Empereur à la manière de Hollande. Ce Prince le reçût d'un air composé à la joye, & lui présenta sa main pour la baiser. Ensuite prenant la sienne, & passant ses doigts entre les siens, il lui dit ; „ de même que nos doigts sont joints, ainsi seront unies „ les Nations de Calecut & de Hollande" (z). Après quelques momens d'entretien, il conduisit l'Amiral dans les appartemens de son Palais, où il lui fit servir une collation de confitures & de fruits. Il prit lui-même quelques fruits, pour les lui présenter. On bût dans des coupes d'argent & de cocos. Les présens Hollandois fûrent alors offerts, avec les deux pièces de canon qu'on avoit chargées sur un éléphant. Verhoeven étoit paré d'une chaîne d'or, à laquelle pendoit une grande médaille de même métal, où étoit la tête du Prince Maurice. Le Samorin l'ayant maniée & considerée plusieurs fois avec beaucoup d'attention, l'Amiral en prit occasion de la lui offrir. Elle fût acceptée, & payée aussi-tôt par une bague d'or, garnie de fort beaux diamans. Ce Prince fit voir ensuite à l'Amiral, sa femme & ses concubines. C'étoit leur faire entendre qu'il falloit leur offrir aussi des présens. Cependant il ne paroît pas que l'Amiral l'eût compris, puisque le lendemain, un Interprête, qui se rendit à bord, lui parla de ce qu'il devoit à l'Impératrice, au jeune Prince & aux autres enfans de l'Empereur (a). Les Hollandois ne se firent pas presser deux fois. Ils préparèrent des draps écarlates, des nattes & diverses galanteries, pour se mettre en état de satisfaire à tous les devoirs, sans avoir droit de reprocher trop d'avidité aux Indiens ; car le Samorin avoit donné des exemples de libéra-

(y) Pag. 46 & 47.

(z) L'Auteur du Journal fait observer que ce fûrent ses propres termes.

(a) Pag. 48.

VERHOEVEN. 1608.

béralité à l'Amiral, en faisant des présens de pierreries & de bijoux d'or aux moindres Commis.

Propositions du Samorin dans son Conseil.

LES affaires succédèrent aux complimens. Verhoeven fût conduit le 12, à la Chambre du Conseil, où il trouva six Conseillers assis en rond, dans la posture de nos Tailleurs d'habits. Il s'assit de même, avec quelques-uns de ses Commis, dont on lui avoit prescrit le nombre. L'Interprete s'approcha d'eux & leur parla fort bas, comme s'il eût craint d'être entendu. Il leur dit (*b*) que le Roi de Cochin, allié des Portugais, avoit sollicité plusieurs fois le Samorin, d'entrer aussi dans leur alliance; mais que ce Monarque ne leur ayant trouvé que de la dissimulation & de l'infidélité, avoit refusé leurs offres & s'étoit déterminé en faveur des Hollandois, par le Traité qu'il avoit fait depuis quatre ans, avec l'Amiral *Van der Hagen*; que cependant, malgré les promesses qu'il avoit reçûes de cet Amiral, on ne lui avoit envoyé aucun secours d'hommes ni de Vaisseaux pour agir contre les ennemis communs; qu'il en étoit fort étonné, mais qu'il espéroit qu'au moins la Flotte qu'il voyoit dans son Port, seroit prete à lui rendre les services dont il avoit besoin; qu'il demandoit qu'on employât deux Vaisseaux à croiser devant la barre de Goa, deux devant Calecut & deux devant la barre de Cochin, auxquels il promettoit de joindre ses Frégates, pour ôter aux Portugais l'envie de le braver, & les éloigner enfin de ses Côtes; que si l'Amiral consentoit à lui donner deux Vaisseaux pour Cochin, il assiégeroit cette Place par terre avec une si grosse Armée, qu'il ne tarderoit pas à s'en rendre le maître; & qu'avec le secours du Hidalcan son allié, il tenteroit ensuite la conquête de Goa (*c*).

Réponse de l'Amiral.

L'AMIRAL répondit que ses Maîtres lui avoient recommandé les intérêts du Samorin, & l'avoient chargé de l'aider puissamment contre les Portugais, comme tous les Hollandois y devoient être portés par le respect qu'ils avoient pour ses vertus & par la reconnoissance qu'ils devoient à son amitié; mais que l'Empereur n'ignoroit pas l'état des affaires aux Moluques, & de quelle nécessité il étoit d'y donner les premiers soins; que si l'on différoit à les rétablir, tout ce qu'on pourroit entreprendre pour lui deviendroit inutile, parce qu'il n'y avoit aucune apparence de réduire les Portugais aussi long-tems qu'ils seroient les maîtres du Sud; qu'il supplioit donc le Samorin de recevoir encore une fois les excuses de ses Maîtres & de consentir qu'il menât sa Flotte aux Moluques, d'autant plus que le premier fruit de cette expédition seroit d'humilier les ennemis communs & de faciliter d'autres entreprises; que dans l'intervalle on enverroit volontiers, de Bantam à Calecut, deux Vaisseaux, pour y prendre le reste de leur cargaison en poivre & en indigo, & que pendant qu'on la rassembleroit, les Hollandois de ces deux bords lui rendroient tous les services qu'il exigeroit d'eux: mais qu'il demandoit aussi la permission d'envoyer à Calecut, un ou plusieurs Commis, pour rassembler des marchandises, avec un logement sûr pour la conservation de ce dépôt. On fait observer ici que l'Amiral auroit pû traiter, dans cette occasion, l'article des droits & des impôts, & de-

Il promet du secours.

(*b*) Ce détail paroîtra nécessaire dans la suite, pour faire connoître de quelle nature étoient les engagemens entre le Samorin & les Hollandois.

(*c*) Pag. 49 & 50.

demander que la Nation Hollandoise en fût affranchie. Mais il jugea cette demande hors de saison, parce qu'on n'étoit pas en état de rendre service au Samorin, & qu'il falloit attendre des conjonctures où cette faveur pût être exigée comme une récompense. D'ailleurs les Hollandois étoient obligés de reconnoître que ses plaintes n'étoient pas sans fondement. Il est vrai qu'on s'étoit engagé formellement à lui donner du secours, & que cette promesse avoit été négligée (*d*). Son Conseil repliqua que les Hollandois ne trouveroient pas de grands avantages dans le Royaume de Calecut, avant que les Côtes fussent nettoyées des Vaisseaux Portugais, parce que les Mores de la Mer-rouge, de Perse & de Cambaye n'y pouvant aborder, étoient obligés d'aller vendre leurs marchandises à Cochin & à Goa; & que pour rétablir le Commerce, il falloit nécessairement tenir au moins le Port de Cochin fermé. Cependant ils demandèrent la ratification du Traité qui avoit été conclu avec l'Amiral Van der Hagen, & le renouvellement d'un acte d'alliance par lequel les Portugais & le Roi de Cochin fussent déclarés ennemis communs des deux Nations, avec promesse de la part des Hollandois, de secourir le Samorin. L'Amiral ayant témoigné qu'il y consentoit, le Chef du Conseil étendit la main droite & lui fit signe de mettre la sienne dessus. Les autres Conseillers firent la même cérémonie avec les Commis Hollandois. C'est parmi eux la forme solemnelle du serment. Ensuite les conventions furent rédigées dans les langues des deux Nations, & les Conseillers Indiens sortirent pour aller faire leur rapport au Samorin. Pendant leur absence, les Hollandois dînèrent de quelques viandes qu'ils avoient apportées de la Flotte (*e*), & de quelques fruits cuits que la Cour leur envoya.

VERHOEVEN. 1608.

Traité juré entre le Samorin & les Hollandois.

Le Traité fût signé peu de jours après, avec toutes les conditions que l'Amiral avoit proposées. Il étoit écrit sur une feuille de cocotier, & le Samorin y fit joindre une instruction pour reconnoître son seing. Il prit l'Amiral à part; & se faisant un mérite de sa sincérité, il lui donna quelques avis sur sa conduite dans les Indes, qui se réduisoient „ à se tenir sur „ ses gardes contre la tromperie, à ne hazarder que rarement de descendre „ à terre, à se défier de ceux qui lui feroient bon visage (*f*) ".

Avis cordial du Samorin.

L'Amiral, fort satisfait des apparences, mais faisant peut-être, au Samorin même, l'application du dernier de ses trois conseils, leva l'ancre le 16 d'Octobre, & se rendit devant Cochin, où il trouva le Vice-Amiral avec ses quatre Vaisseaux. Là, dans un Conseil général, on prit des résolutions qui marquoient l'ascendant que les Hollandois commençoient à prendre dans les Indes. Verhoeven envoya des Députés à Achin, à Bantam, à Johor, & dans tous les lieux où l'alliance des Hollandois étoit respectée. Il communiqua, par un grand nombre de dépêches, à la Compagnie, aux Directeurs des Comptoirs & à tous les amis de la Nation, le Traité qu'il venoit de conclure avec le Samorin. Il fit offrir au Roi de Johor d'accomplir le Traité que Matelief avoit fait avec ce Prince, pour assiéger par mer la

Ascendant que les Hollandois commençoient à prendre aux Indes.

(*d*) Pag. 51.

(*e*) Ce trait confirme ce qu'on lira dans le Journal de *la Haie*, sur la grandeur que les Hollandois attribuent faussement à ces Cours des Indes.

(*f*) Pag. 53.

VERHOEVEN. 1608.

la Ville de Malaca, pendant qu'il l'assiégeroit par terre. D'un autre côté, quelques-uns de ses Vaisseaux ayant trouvé l'occasion d'enlever successivement divers Bâtimens Portugais, il se trouva si chargé de prisonniers, que ne voulant, ni les garder toûjours, parce que c'étoit un embarras considérable, ni les faire tuer de sang froid, il prit le parti de les rendre, pour trois ou quatre Hollandois qui étoient retenus à Malaca. Il les fit mettre à terre au côté occidental de la Ville, où les prisonniers Hollandois fûrent amenés aussi; & cet échange se fit de bonne foi (*g*).

Informations sur l'état de Malaca.

Il en tira l'avantage d'être parfaitement informé de l'état & des forces de Malaca, & de trouver dans les lumières qu'il reçût, de justes raisons pour abandonner le dessein du Siège. Il y avoit dans la Place cinq cens hommes de Troupes réglées, outre les Habitans, les domestiques, les Malais, & d'autres gens de diverses Nations, capables de porter les armes. Elle étoit bien pourvûe d'artillerie, & de munitions de bouche & de guerre. D'ailleurs la Flotte n'avoit que neuf cens hommes de débarquement, & l'Amiral s'assûra par ses yeux, qu'il en auroit fallu le double pour enfermer la Ville. Il apprit aussi que le Roi de Johor n'avoit pas des Troupes assez nombreuses ni assez aguerries, pour favoriser beaucoup l'entreprise par terre. Enfin n'ôsant se promettre un succès que la fortune avoit refusé au brave Matelief, il remit à la voile pour s'avancer vers le Détroit de Sincapura (*h*).

Verhoeven renonce à en faire le Siège.

1609.

Il arriva le 5 de Janvier 1609, à l'entrée du Détroit, qui a si peu de largeur, que les Vaisseaux sont obligés d'y passer l'un après l'autre. Deux lieues par-delà s'offre la Rivière de Johor, à l'entrée de laquelle on trouve deux petites Isles en forme de pains de sucre, dont l'une est une fois plus grande que l'autre. L'Amiral s'embarqua dans les Chaloupes, avec une partie de son Conseil, pour aller saluer le Roi de Johor à *Batusabar* ou *Batusauwer* (*i*). Les éléphans de ce Prince fûrent envoyés au-devant de lui jusqu'au rivage. Il prit d'abord quelques jours pour se reposer; mais ayant été invité le 9, à une fête annuelle, où le Roi devoit assister en cérémonie, il s'y rendit volontiers avec son cortège. Le Roi étoit assis sur son éléphant, au milieu des deux Princes ses frères (*k*). Ils étoient vêtus tous trois superbement. La procession se fit du Palais jusqu'au Temple, où le Roi fût reçû avec de grandes acclamations & s'arrêta quelque tems. On avoit dressé devant la porte un échaffaut, qui lui servit à descendre de son éléphant & à remonter. L'Amiral marcha devant lui à son retour, environné de ses Officiers, & précédé de ses Trompettes. L'après-midi, il porta ses présens au Palais. Raja-Zabrang le prit par la main & le fit asseoir avec lui, à une table qui fût servie à la manière Hollandoise. Pendant le festin, on vît paroître deux jeunes filles, qui dansèrent au son d'une espèce de tambour de basque, & des voix de quelques musiciens. Cette danse ne fût pas sans agrément pour l'Amiral (*l*). Deux jours après, le Roi &

Il se rend à Johor.

Procession à laquelle il assiste.

(*g*) Pag. 66.
(*h*) Pag. 67.
(*i*) *Ibid.*
(*k*) On a vû leurs noms & leur caractère dans le Journal de Matelief. Celui qui se nommoit *Raja-Zabrang* étoit homme de mérite & fort affectionné aux Hollandois. Le nom du Roi étoit *Jan de Patuan.* Voyez le Journal de Matelief.
(*l*) Pag. 68.

VERHOEVEN. 1609.

& Raja-Zabrang le prirent au Comptoir & le firent embarquer avec eux dans une Frégate, pour remonter la Rivière jusqu'à une nouvelle Ville que le Roi faisoit bâtir. Le soir, au retour, ayant eû l'honneur de souper avec ces deux Princes, ils ne fûrent servis que par des femmes.

Nouvelle Ville que le Roi bâtit.

Les Hollandois avoient eû d'autres vûes que celles de saluer le Roi, dans la visite qu'ils lui avoient rendue. L'Amiral ayant obtenu la liberté d'assister au Conseil de Johor avec ses propres Conseillers, y demanda, au nom des Etats-Généraux, du Prince Maurice & de la Compagnie, qu'il lui fût permis de bâtir une Forteresse dans le Pays, autant pour la défense des Habitans que pour celle des Hollandois, contre les Portugais, ennemis communs des deux Nations. Mais cette proposition n'eût pas le succès auquel il s'étoit attendu. Le Roi répondit que la disposition des affaires ne lui permettoit pas encore d'y consentir; qu'il offroit de continuer la guerre & qu'il demandoit pour celà, les secours de munitions de guerre & d'argent qu'on lui avoit promis; que l'amitié deviendroit aussi plus étroite & plus ferme entre la Nation Hollandoise & ses Sujets; & qu'on auroit le tems de se connoître assez pour se livrer mutuellement à une confiance sans réserve (*m*).

Proposition de Verhoeven pour l'érection d'un Fort.

Cette politique déconcerta l'Amiral. Il se retira sur la Flotte, où sur les instances de son Conseil, il résolut de représenter plus fortement au Roi, les avantages que la construction d'un Fort apporteroit à son Pays. Il y employa toutes les ressources de son adresse & de son habileté. Mais le Roi n'en eût pas moins pour se défendre. Il répondit que tout informé qu'il étoit des efforts qui se faisoient à Goa pour équiper une nouvelle Armade, il craignoit moins les Portugais qu'on ne pouvoit se l'imaginer, parce qu'il avoit une ressource toûjours présente, qui étoit de se retirer avec ses gens vers le haut de la Rivière; que si les Hollandois étoient une fois établis dans ses Etats, il perdroit cette facilité, parce que l'honneur lui feroit une loi de demeurer près d'eux pour les aider à soûtenir les efforts des Portugais, & d'exposer par conséquent ses Peuples à leur perte entière. Ensuite, tournant ses réflexions avec la même adresse vers d'autres sujets de crainte, il représenta doucement à l'Amiral, que les Hollandois étoient hommes aussi-bien que les Portugais; qu'il y avoit beaucoup d'apparence qu'après l'établissement qu'ils désiroient, ils deviendroient familiers avec les femmes du Pays; que les Portugais en avoient usé de même, & que cette liberté n'avoit pas moins servi que leur orgueil & leur mauvaise foi, à leur attirer l'aversion de ses Peuples; qu'en croyant accorder une faveur aux Hollandois, il s'exposeroit ainsi à la nécessité d'entrer en guerre avec eux; & que deux Nations, qui étoient faites pour s'aimer, finiroient par une haine irréconciliable. Mais en refusant la permission de bâtir un Fort, il fit à l'Amiral une autre proposition, qu'il crût capable de lui plaire. Après lui avoir raconté que le Roi de Patane, un de ses frères, avoit été privé de sa Couronne & de la vie, par la Reine sa femme, pour avoir été surpris en adultère, & que le Royaume de Patane appartenoit de droit à la Maison royale de Johor, il lui dit que puisque les forces des Hollandois n'étoient pas suffisantes pour le rétablir dans son Royaume de

Elle est rejetée avec beaucoup d'adresse.

Proposition du Roi.

(*m*) Pag. 69.

VERHOEVEN. 1609.

de Malaca, il le prioit de les employer à chasser du Trône la Reine de Patane, & qu'il partageroit volontiers ce Royaume avec les Hollandois (*n*).

Verhoeven entre dans ses idées.

TOUS ces détours ayant fait juger à Verhoeven qu'il n'avoit rien à se promettre de ses instances, il prit le parti d'entrer au contraire dans les idées du Roi, sur le principe que ce Prince faisant la guerre aux Portugais en faveur de la Nation Hollandoise, il étoit à craindre qu'après le départ de la Flotte, son mécontentement ne le portat à s'accommoder avec l'ennemi. On résolut donc, dans un Conseil géneral de la Flotte, premièrement, de l'assister d'une somme de trois mille réales de huit, qui seroit levée sur les effets des deux Batimens qu'on avoit pris au Cap de Rachado; en second lieu, de lui donner vingt barils de poudre, & une certaine quantité de *tintinago* (*o*), pour en fondre des boulets; 3°. de lui laisser deux Vaisseaux, pour croiser devant la Rivière de Johor, & veiller à la sureté des Habitans, à condition que l'accès leur seroit ouvert dans tous les Ports de l'Etat, & qu'ils auroient la liberté de se conformer aux instructions de l'Amiral (*p*).

Il se rend à Bantam. Nouvelle de la Trève avec l'Espagne.

APRÈS avoir affermi les dispositions du Roi par l'exécution de ces trois articles, & laissé des Facteurs à Johor, on leva l'ancre, le 8 de Février, pour se rendre à Bantam. Mais on reçût, dans cette route, une nouvelle qu'on étoit fort éloigné de prévoir, & qui devoit faire prendre une autre face aux affaires des Indes. Un Yacht, qui venoit de Hollande & qui tomba dans la Flotte, apprit à Verhoeven que les Provinces-Unies avoient conclu avec l'Espagne une Trève de douze ans, & lui remit de nouvelles instructions pour le Commerce & pour la Guerre (*q*). On n'en mouilla pas moins le 15 à Bantam; mais le changement général des circonstances, joint aux troubles particuliers qui régnoient dans cette Cour, fit tourner tous ses soins à l'Amiral vers des lieux plus éloignés.

Ses nouvelles instructions.

Les ordres qu'il recevoit de Hollande l'appelloient aux Moluques, pour en assûrer la conservation; à Macassar, pour y faire alliance avec le Roi; à Banda, pour demander la liberté d'y bâtir un Fort; à Patane, pour y conclure, s'il étoit possible, un Traité avec la Reine; à *Lequeo Pequeno*, pour y croiser sur la Caraque qui devoit aller de Macao au Japon, & pour se rendre de-là dans cet Empire, où la Compagnie vouloit se lier par un Traité avec l'Empereur (*r*).

Divisions à Bantam.

CEPENDANT il ne pût refuser son attention à ce qui se passoit sous ses yeux. Les *Ponganas* de Bantam, c'est-à-dire, les principaux Officiers de la Couronne, s'étoient soûlevés contre le Gouverneur du Roi, sous le prétexte ordinaire des mécontens, qui est l'intérét de l'Etat pendant une minorité,

(*n*) Pag. 71. Si l'on se souvient du caractère de ce Prince, tel qu'on l'a lû dans le Journal de Matelief, on sera surpris de lui trouver ici l'esprit si délié. Mais il faut se souvenir aussi, que *Raja Zabrang* lui tenoit lieu de Ministre, & que tout ce qu'on raconte ici du Roi, doit être entendu apparemment de son Conseil. (1).

(*o*) Ou *Tuttinague*. R. de l'A. *A*.

(*p*) Pag. 71.

(*q*) Pag. 73.

(*r*) Pag. 74.

(1) Mr. Prevost se souvient mieux de loin que de près. En écrivant le Journal de Matelief, il avoit entierement oublie l'avis qu'il donne ici aux autres. Voyez les Notes sur le meme Journal, R. d. E.

té, mais au fond pour s'emparer de l'administration des affaires, & se rendre maîtres des revenus de la Couronne. La division avoit été poussée si loin, que chaque parti s'étant retranché & fortifié dans la Ville, il s'y commettoit des hostilités comme en pleine guerre. L'Amiral se déclara neutre, fit des présens au Roi, & lui proposa de renouveller le Traité d'alliance avec la Compagnie. Mais ce Prince, mécontent peut-être de ne pas lui trouver plus de chaleur pour ses intérêts, différa sa résolution jusqu'au rétablissement de la tranquillité publique. Le Roi de Jacatra, qui paroissoit avoir embrassé ceux des Ponganas, étoit alors à Bantam. Verhoeven crût devoir lui offrir ce que l'autre sembloit refuser, d'autant plus qu'après avoir pesé les avantages de la Compagnie, il jugea que la Ville de Jacatra eût été bien plus commode que Bantam, au Commerce des Hollandois. C'est la première trace qu'on trouve de cette idée dans les Relations Hollandoises; & les effets qu'elle produisit bien-tôt pour l'établissement de Batavia, méritent bien qu'on la fasse ici remarquer. Cependant le Roi de Jacatra, qui gardoit encore quelques mesures avec le Gouvernement de Bantam, remit sa réponse à son retour dans ses Etats; mais il promit d'écouter alors les propositions des Hollandois (s).

Premières idées des Hollandois pour leur établissement de Batavia.

Cette espérance confirma l'Amiral dans la résolution de laisser vuider leurs différends aux Javanois. Il détacha plusieurs Vaisseaux vers les lieux où ses ordres étoient nécessaires pour l'exécution de ceux qu'il avoit reçûs de la Compagnie, & son plus grand empressement fût de se rendre à Banda. On croit démêler, entre plusieurs obscurités du Journal, qu'après s'être accommodés par la Trève avec les Espagnols & les Portugais, la crainte des Hollandois commençoit à venir du coté de l'Angleterre. Outre d'anciens sujets de défiance (t), l'Amiral d'une Flotte Angloise, après avoir taché inutilement de s'ouvrir l'entrée de Cambaye par un Traité, pensoit à tourner son Commerce vers les Moluques. Verhoeven appréhendoit du moins que s'il y arrivoit avant la Flotte Hollandoise, il n'enlevât le girofle, les noix muscades & le macis. C'étoit un motif si pressant pour hâter sa navigation, qu'abandonnant tout autre soin, il se reposa, sur ses Commis, du ménagement des alliances avec Patane, Macassar & les Princes de l'Isle de Borneo. Le 22 de Mars, il traversa les vingt-une Isles, qu'on a nommées *Paternosters*, & qui sont situées au-delà de Madure (v). Dans sa route, ayant

Ils se défient de l'Angleterre.

Isles nommées Paternosters.

(s) *Ibidem.*

(t) On a vû ci dessus, que la Compagnie de Hollande accusoit les Anglois d'avoir fourni des munitions de guerre aux Portugais des Moluques. Il est à propos de consulter ici les Relations Angloises du même tems. Elles sont au second Tome de ce Recueil.

(v) Observez avec le Journal qu'entre Java & Madure, à l'Ouest, il n'y a que quinze ou seize pieds d'eau. Tout proche gissent les *Paternosters*, Isles fort dangereuses à traverser. Le passage entre Java & Baly est aussi très-etroit; & le moindre grain, comme l'éprouva Verhoeven, peut mettre un Vaisseau en danger; de-sorte qu'avec de gros Navires, il vaut mieux aller chercher le passage *des Boucherons.* Ceux qui naviguent sur la fin de Mars, ou au commencement d'Avril, feront bien de ranger la Côte de Java jusqu'à ce que les Isles de Banda ou d'Amboine, s'ils y veulent faire route, leur demeurent au Nord quart de Nord-Est; parce que les courans leur seront favorables le long de cette Côte. La mousson d'Ouest commence ici ordinairement dès les premiers jours de Novembre & finit à la fin de Mars. Mais on a des calmes tout le mois d'Avril, &

VERHOEVEN. 1609.

ayant appris qu'on avoit vû à Banda un Vaiſſeau Anglois de cinq cens tonneaux, il le regarda comme l'avant-coureur de la Flotte qu'il redoutoit, & ce ſoupçon lui fit porter le cap droit vers cette Iſle.

Verhoeven ſe rend à Banda.

Il arriva le 8 d'Avril, dans le Port de *Nera*, où il trouva trois Vaiſſeaux de la Flotte de Caerden, (*x*) le *Banda*, le *Patane* & *la Concorde*. Il ne manqua pas d'y trouver auſſi le Navire Anglois, qui ſe vantoit d'avoir un gros fonds d'argent, de toiles, d'armes, &c., & qui marquant beaucoup d'empreſſement pour trouver ſa cargaiſon, avoit fait hauſſer conſidérablement le prix des noix muſcades. Verhoeven, affligé du tort que cette méthode cauſoit aux Vaiſſeaux de ſa Nation, réſolut à ſon tour d'offrir au-deſſus de lui, dans la vûe de le fatiguer. Mais on crût s'appercevoir que les idées de cet Anglois ne ſe bornoient pas au Commerce. S'il avoit apporté des toiles, pour les vendre aux Moluques, il ne pouvoit s'être chargé de tant d'armes que pour en accommoder les Eſpagnols de Ternate, qui en avoient beſoin (*y*). Cependant le Capitaine de ce Vaiſſeau revint trouver l'Amiral, & le pria de lui déclarer s'il avoit quelque deſſein formé ſur l'Iſle de Nera. Il ajoûta que s'il lui faiſoit cette queſtion, c'étoit pour rappeller ſes gens à bord, & ſe défiant, diſoit-il, des Bandanois, il le pria de lui accorder ſon ſecours, s'ils entreprenoient quelque choſe contre les Anglois.

Défiance des Inſulaires.

En effet ces Inſulaires, après avoir envoyé dans la montagne, leurs familles & leurs effets, s'étoient raſſemblés au nombre d'environ deux mille hommes, & faiſoient la garde chaque nuit autour de la Loge Hollandoiſe. Ils déclarèrent à l'Amiral que leur intention n'étoit pas de le chagriner, & qu'ils ne penſoient qu'à tenir leurs Conſeils, ſuivant les uſages de leur Pays. Mais ils avoient envoyé demander du ſecours aux Habitans des autres Iſles, & aux Javanois, qui y étoient avec quelques Jonques au nombre d'environ quinze cens. Ceux de Lontor & leurs confédérés répondirent qu'une Flotte ſi conſidérable ne pouvoit être venue que dans l'une de ces deux vûes; ou de bâtir un Fort à Nera, ou de venger le meurtre des Hollandois qui avoient été tués par les Habitans de cette Ville (*z*), & que ces deux affaires ne les touchoient pas; qu'à l'égard du Fort, ils ne doutoient pas que l'Iſle de Banda n'en fût menacée, ſoit de la part des Hollandois ou de celle des Eſpagnols; que c'étoit à ſes Habitans de prendre leur parti & de voir avec laquelle de ces deux Nations ils aimoient mieux s'allier (*a*).

Ils ſe fortifient & trompent les Hollandois.

Cette réponſe n'ayant fait qu'augmenter les défiances des Inſulaires de Banda, ils ſe fortifiérent ſecrétement à la pointe Sud-Oueſt de l'Iſle, vis-à-vis l'Iſle de *Goumeape*, où les Portugais avoient eû anciennement un Fort. Ils députèrent en même-tems vers l'Amiral, pour s'excuſer de la longueur de l'aſſemblée & pour l'aſſûrer qu'elle finiroit dans peu de jours. C'étoit un artifice, pour gagner du tems & l'employer aux préparatifs de leur défenſe. Un

& enſuite des vents variables juſqu'à la mouſſon d'Eſt qu'on a les vents de Sud-Eſt, ou de Sud-Eſt tirant un peu plus à l'Eſt. Quand on navigue dans la ſaiſon des calmes, il eſt bon de râſer auſſi la Côte, parce qu'on y trouve encore les courans de la précédente mouſſon. *Pag.* 77 & 78.

(*x*) Le Journal de Caerden n'a pas expliqué ce que cet Amiral étoit devenu. Voyez la Note qui eſt à la fin.

(*y*) Pag. 78.

(*z*) Voyez ci-deſſus la Relation de Van der Hagen (1).

(*a*) Pag. 79.

(1) On n'y trouve cependant pas le moindre éclairciſſement à ce ſujet. R. d. E.

Verhoeven
fait bâtir un
Fort.

Trahison
Insulaires.

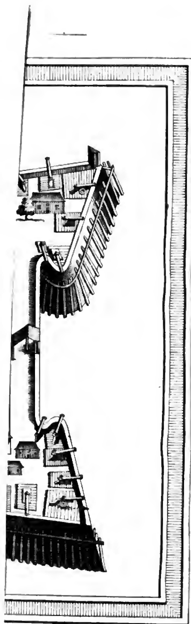
Verhoeven
assassiné
son
conseil.

VERHOEVEN
1609.

Verhoever se rend à Banda.

Défiance Insulaires.

Ils se for fient & tr pent les H landois.



NDA.



Un de leurs Saints, nommé *Dato*, avoit prédit qu'on verroit arriver des hommes blancs, avec plusieurs Vaisseaux, qui se rendroient maîtres de leur Pays; & le bruit s'étoit répandu, parmi eux, que cette prédiction alloit s'accomplir (*b*).

VERHOEVEN. 1609.

LES Hollandois se défioient si peu de cette fermentation, que Verhoeven ayant fait avertir les *Orankaies* du desir qu'il avoit de leur parler, se rendit avec son Conseil, au lieu qui fût assigné pour leur Conférence. Il s'y fit escorter à la verité par deux cens cinquante Soldats. Les Orankaies n'avoient pas fait difficulté de s'y trouver. Il leur déclara l'ordre dont il étoit chargé de bâtir un Fort à Nera. Il leur présenta les Lettres du Prince Maurice & des Directeurs de la Compagnie, qui étoient écrites en langue Portugaise & dont il leur fit lire la traduction en Malay. Cette proposition parût les allarmer. Ils demandèrent quelques jours pour délibérer entr'eux. Cependant, après avoir compris à quoi leur refus pouvoit les exposer, ils feignirent de donner leur consentement. Aussi-tôt l'Amiral alla reconnoître la pointe de Nera, qui lui avoit parû convenable pour la construction d'un Fort. Le lendemain, ayant fait descendre sept cens hommes pour commencer l'ouvrage, il fût surpris de trouver la Ville abandonnée. Mais il compta pour rien ce premier effroi des Habitans, qui s'étoient retirés à l'autre bout de l'Isle. Les travailleurs en fûrent logés plus à l'aise. Il leur assigna leurs quartiers, avec une rigoureuse défense de nuire aux Insulaires ou à leurs biens. On abbattit les arbres nécessaires, & l'on commençoit le travail, lorsqu'on s'apperçût que le terrain n'étant pas aussi bon qu'on s'étoit imaginé, cette entreprise traîneroit trop en longueur. Le Conseil fût d'avis de relever l'ancien Fort Portugais, dont la muraille subsistoit encore. On lui donna une forme quarrée, avec quatre angles bien flanqués; deux du côté de la Mer & deux du côté de l'Isle (*c*). L'ouvrage fût poussé avec tant d'ardeur, qu'il étoit en état de défense avant le 15 de Mai.

Verhoeven fait bâtir un Fort.

ON n'avoit observé, dans cet intervalle, aucun mouvement extraordinaire parmi les Habitans. Le 22, quelques Députés vinrent prier l'Amiral de marquer un lieu où l'on pût conferer sur les interêts communs, & régler le prix du girofle & de la muscade. Ils ajoûtèrent que les Insulaires avoient pris la résolution de n'en vendre désormais qu'à la Nation Hollandoise; mais qu'étant à peine revenus de leur frayeur, ils demandoient des ôtages. On leur envoya *Molre* & *Vischer*, deux des principaux Commis, qui ayant fait quelque séjour à Nera, sçavoient un peu la langue du Pays. Le rendez-vous fût donné sous un grand arbre, à une portée de mousquet du quartier.

Trahison des Insulaires.

APRÈS midi, l'Amiral & son Conseil s'y rendirent à l'heure assignée, suivis d'une Compagnie de Mousquetaires; & n'y trouvant personne, ils s'assirent tranquillement sous l'arbre, résolus d'attendre sans impatience. Cependant ils envoyèrent à la fin, dans une habitation voisine, Adrien *Ilsevier*, qui sçavoit le Malay, pour les avertir qu'on les attendoit depuis long-tems. Ils sortirent en grand nombre au-devant de ce Député, & les principaux lui dirent, qu'étant effrayés de la vûe des Mousquetaires, ils supplioient l'Amiral & son Conseil de s'éloigner de cette milice & de s'avancer vers le bois.

Verhoeven est assassiné avec son Conseil.

(*b*) *Ibidem*.

(*c*) Pag. 81. Voyez la Figure.

VERHOEVEN. 1609.

bois. Verhoeven ayant eû la crédulité d'y consentir, fût aussi-tôt environné de toutes parts. Un Hollandois du Conseil s'écria: *Nous sommes trahis.* L'Amiral, trop certain du danger, demanda ses armes. A peine eût-il parlé, qu'il reçût deux ou trois blessures mortelles, & la plûpart de ses Conseillers fûrent massacrés avec lui (*d*). Les Soldats, qui étoient à quelque distance, ne fûrent avertis de cet horrible événement, que par le bruit. Ils coururent au bois, firent feu & tuèrent quelques Insulaires; mais le reste de ces assassins passa au travers du bois & se retira dans l'habitation. On trouva l'Amiral sans tête & percé de vingt coups. *Bruin*, *Ilsevier*, *Groenewegen* & jusqu'à trente des principaux Officiers de la Flotte, étoient à-peu-près dans le même état. Le lendemain, *Molre*, *Vischer* & plusieurs autres, fûrent trouvés morts & tout sanglans de leurs blessures, assez proche de la Ville. On ne pût même enlever leurs corps, au travers d'une multitude de zagaies que les ennemis lançoient de leurs murs, & qui tuèrent encore un Soldat Hollandois (*e*).

Autres Officiers massacrés.

Promotion d'Officiers sur la Flotte.

UN revers si funeste donna lieu, sur la Flotte, à quantité de promotions pour remplacer les Officiers. *Jansz Hoen* exerça les fonctions d'Amiral, en attendant l'arrivée du Vice-Amiral *Wittert*, qui devoit remplir cette dignité. L'infortuné Verhoeven, & les Compagnons de son malheur, fûrent enterrés dans le Fort, avec autant de tristesse que de solemnité (*f*).

Politique des Hollandois.

TOUTE autre Nation, avec une Flotte aussi puissante & trois cens trente-sept pièces d'artillerie, n'auroit peut-être écouté que les premiers mouvemens d'une juste vengeance, & n'auroit pas mis le girofle & la muscade en balance avec les idées communes de l'honneur. Mais il faut reconnoître, à l'avantage des Hollandois, que dans leurs Etablissemens des Indes, ils ont sacrifié rarement à cette chimère (*g*). Leur Amiral s'étoit exposé volontairement à son infortune. Il ne devoit pas ignorer qu'il y a peu de confiance à prendre aux Indiens. Les conseils du Samorin étoient si récens, qu'il ne devoit pas les avoir oubliés. En un mot il étoit mort, & le désir de régner dans une Isle qui jouït des plus riches présens de la Nature, étoit une passion toûjours subsistante, que tout bon Hollandois devoit nourrir avec complaisance & transmettre à ses descendans. Les successeurs de Verhoeven entrèrent si bien dans ces principes, qu'aprés avoir menacé les Habitans avec un peu de bruit (*h*), qui ne les empêcha pas même de leur massacrer encore quelques Commis & quelques Soldats, ils ne fûrent pas plus de six semaines sans conclure la paix. Elle se fit avec tant d'avantages pour leur Nation, que les Bandanois s'engagèrent à ne vendre leur muscade & leur macis qu'aux seuls Hollandois. Ils consentirent que toutes les Jonques étrangères allâssent mouiller sous le Fort, & qu'il ne fût permis à personne de s'établir à Nera sans la permission du Gouverneur (*i*).

Ils font la paix avec les Bandanois.

AINSI,

(*d*) Pag. 82 & 83.
(*e*) *Ibid.*
(*f*) *Ibidem.*
(*g*) Témoin leurs avantures de Bantam, d'Achin, de la Chine, &c; mais sur-tout celle de Ceylan, où après le plus odieux massacre de leur Amiral, avec un grand nombre de ses gens, ils recherchèrent aussi-tôt l'amitié du Roi de Candy.
(*h*) Ils leur brûlèrent pourtant divers petits Bâtimens & leur causèrent encore d'autres dommages. R. d. E.
(*i*) Pag. 87 & précédentes.

Verhoeven. 1609.

Ainsi, dans la joye d'avoir obtenu ce qu'on avoit désiré, les outrages & les pertes fûrent aisément oubliés. On célébra le Traité par des réjouissances communes, & la Flotte partit, comme triomphante, après avoir mis dans le Fort tout ce qui étoit nécessaire pour le conserver. Elle mouilla le 16 de Septembre, dans la rade de Machian (*k*), sous *Noffackia*, où les Hollandois trouvèrent un nouveau sujet de satisfaction, en apprenant que l'Amiral Wittert avoit bâti un Fort dans l'Isle de Motir; qu'il y avoit laissé soixante Soldats bien pourvûs de munitions de guerre, & qu'il s'étoit rendu aux Manilles pour y insulter les Portugais. A la vérité, ils entreprirent inutilement de chasser les Espagnols de leurs établissemens de Ternate & de Tidor. Les succès fûrent partagés dans plusieurs actions fort vives, & chacun s'affermit dans ses possessions. Mais les Hollandois eûrent l'avantage de s'attacher les Insulaires, jusqu'à les disposer, par un Traité, à refuser toute sorte de communication avec les ennemis de la Hollande. Ils profitèrent de cette conjonéture pour bâtir de nouveaux Forts; un à Ternate, sous le nom de *Willemstadt*; un à Machian; un à Labova, qui est dans la dépendance de Bachian; & pour s'y faire des établissemens inébranlables. Au commencement de l'année suivante, on vît arriver Paul *Van Caerden*, qui ayant été fait prisonnier par les Espagnols (*l*) & conduit aux Manilles (*m*), venoit d'obtenir la liberté par un échange. Il choisit pour sa résidence le Fort de *Barneveldt*, dans l'Isle de Labova, que les Hollandois commençoient à regarder comme un de leurs postes les plus importans. L'Auteur du Journal avoit vû *Bachian* & *Labova*.

Divers Forts Hollandois bâtis aux Moluques.

1610.

„ Le 2 de Mai, dit-il, nous étant avancés sur la Rivière d'*Ombachian*, „ nous remontâmes dans un canot, jusqu'à un vieux Château ruiné, où quelques années auparavant, le Roi de Bachian faisoit son séjour, pour tuer „ des busles & des sangliers, dont le nombre y est incroyable. Mais ils „ sont si sauvages qu'on ne les tue pas sans peine. Les Insulaires de Bachian, qui connoissent leurs retraites, s'y glissent adroitement & les surprennent pendant la nuit. *Ombachian* est un lieu très-agréable: c'est une „ plaine

Etat de Bachian & de Labova.

(*k*) Voici plusieurs erreurs en fort peu de mots; L'Original porte au contraire, que trois Vaisseaux de la Flotte, destinés pour les Moluques, ayant jetté l'ancre sous le Fort d'Amboine, le Vice-Amiral y convoqua tous les Orankaies, pour renouveller l'Alliance qui subsistoit entr'eux & les Hollandois. Le Traité fût conclu le 7 de Septembre, & *célébré par des réjouissances communes*. Le 16, ces trois Vaisseaux partirent d'Amboine & ne mouillèrent que le 22, dans la rade de Machian. R. d. E.

(*l*) On a vû le Journal de son Voyage, sans y avoir appris comment ce malheur lui étoit arrivé; On ne le trouve pas ici mieux expliqué.

(*m*) Pour suppléer au défaut dont Mr. Prevost se plaint dans la Note précédente, & corriger une erreur où il est tombé ici, nous remarquerons, que Van Caerden étant resté aux Moluques après le départ de la Flotte qu'il y avoit amenée, en 1608, fût pris la même année, par quelques Galions Castillans en se rendant à Machian avec soixante-dix de ses gens. On le conduisit au Fort de *Gamma-lamma*, & non aux *Manilles*, comme le veut Mr. Prevost, qui a saisi à rebours le sens de l'Original, où il est simplement dit, „ que cet Amiral détenu depuis longtems, „ avoit été échangé le 18 de Mars 1610, contre quelques Espagnols pris dans la dernière Flotte des Manilles qui étoit venue à „ Ternate". Le premier de Juillet, Van Caerden fût déclaré Gouverneur de toutes les Moluques. C'est le premier des Hollandois qui ait porté ce titre; mais seulement pendant peu de jours, s'étant de nouveau laissé prendre par les Espagnols, comme on le verra ci-dessous. R. d. E.

VERHOEVEN. 1610.

„ plaine fertile, qui produit une singulière abondance de sagu, de girofle, „ de limons & d'autres fruits. L'Isle est élevée, fort poissonneuse, & passe „ avec raison, pour la plus fertile des Moluques. Le Roi ayant été contraint de l'abandonner, parce que les Tidoriens l'infestoient continuellement par leurs ravages, s'étoit retiré à *Labova*, grande Isle à la portée „ du canon de Bachian. Le Roi de Labova s'étoit fait baptiser, avec tout „ son peuple, & reconnoissoit l'autorité des Portugais. Celui de Bachian „ imita son exemple; & ces deux Princes, également foibles, s'unirent „ d'intérets pour résister aux Tidoriens leurs ennemis communs. L'Isle „ de Labova, où les Hollandois s'applaudissoient d'avoir un Fort, produit „ beaucoup de girofle, qui ne peut etre recueilli, parce que l'Isle est grande & qu'elle a peu d'Habitans. On y trouve quantité de limons, de „ *Cokesi*, de poissons, de poules, de sangliers, de sagu, & diverses sortes „ de denrées. Elle ressemble beaucoup a celle d'Amboine. Le bois qu'elle „ produit est propre au doublage des Vaisseaux (*n*)".

Le Roi de Ternate poignarde sa femme.

Ce fût dans cette Isle que l'Auteur apprit (*o*) une cruelle action du Roi de Ternate. Ce Prince ayant épousé la niéce du *Sugage* de *Sabaos*, espèce de Souverain qui s'étoit acquis une grande réputation de courage, l'avoit poignardée pendant la nuit, sans expliquer ses motifs, & l'avoit fait jetter dans la Mer (*p*). Le Sugage se ressentit si vivement de cette barbarie, qu'après avoir renoncé à toute alliance avec Ternate, il demanda hautement que le Roi fût puni de mort ou chassé du Trône, en déclarant que s'il n'obtenoit pas cette justice, il joindroit ses forces à celles de la Compagnie Hollandoise pour exterminer les Ternatois (*q*). Tous les Sugages & les autres Seigneurs des Isles, employèrent leur médiation, dans une affaire dont ils redoutèrent les suites. Enfin l'on règla, dans une Assemblée générale, que le Roi seroit privé de sa Couronne & de tous ses biens, à condition que le *Gougou*, son oncle, prendroit la qualité de Gouverneur, jusqu'à-ce que ce Prince eût reconnu sa faute, & qu'il eût donné des marques de répentir par une conduite plus digne de son rang. Ce n'étoit pas le seul crime qu'on eût à lui reprocher. Cette sentence ayant été suivie de l'exécution, il tomba dans le dernier mépris (*r*) (*s*).

Il est dépouillé de sa Couronne.

IL

(*n*) Pag. 98 & 99.

(*o*) L'Auteur avant que de rapporter ce fait, avoit dejà annoncé son arrivée à Ternate, où il est plus naturel de supposer qu'il l'avoit appris. R. d. E.

(*p*) Pag 100 & 101.

(*q*) Comment une pareille faute a-t-elle pû échapper à Mr. Prevost, qui n'ignoroit pas que la Compagnie Hollandoise étoit en amitié avec les Ternatois? D'ailleurs le Journal porte précisément le contraire. Il dit, „ que ce Prince avoit declaré que si „ on ne lui faisoit justice, il étoit résolu „ d'attendre jusqu'à l'arrivée de la première „ Flotte qu'on enverroit de Hollande, & „ que si elle ne pouvoit chasser les Espagnols des Moluques, il se joindroit avec „ eux (*c'est-à-dire avec les Espagnols*) & „ avec les Insulaires de Tidor (*qui étoient „ leurs alliés*) pour se venger des Ternatois". R. d E.

(*r*) Pag. 101.

(*s*) Ce Prince se nommoit *Modafar*, & étoit fils du Roi *Sabid* fait prisonnier par les Portugais, & dont nous avons rapporté l'histoire ci dessus pag. 362. Il avoit succédé à son père en 1610, à l'âge de quinze ans, & ce fût bien-tôt après son Couronnement qu'il se rendit coupable de ce meurtre, sur un simple soupçon d'infidélité. Le *Sugage* de *Sabaos* étant mort peu de tems après, *Modafar* fût rappellé l'année suivante, par la médiation des Hollandois, avec lesquels il vécût toujours depuis en bonne intelligence. R. d. E.

Il ne paroît pas que les Hollandois eûssent pris la moindre part à cet événement (t), ni qu'ils fûssent entrés jusqu'alors dans l'administration intérieure des Moluques. Ils se renfermoient dans leurs Forts, uniquement occupés des affaires du Commerce & de l'espérance de chasser les Espagnols. L'Auteur du Journal observe qu'en 1610, ils avoient sept établissemens, dont il fait l'énumeration. A Ternate le Fort de *Maleye*, dont la garnison étoit de quatre-vingt Soldats, avec environ trois mille Habitans dans leur dépendance; & celui de *Tacomma* ou *Willemstadt*, qui avoit quatre-vingt-seize Soldats de garnison & plus de mille Habitans (v). A Machian, le Fort de *Taffaso*, celui de *Noffeckia* ou *Maurice*, & celui de *Tabillola*. On comptoit cent vingt-huit Soldats dans ces trois Forts, & plus de huit mille Habitans. A Motir, le Fort de *Nassau*, avec quatre-vingt Soldats de garnison & plus de deux mille Habitans. A Bachian, ou plutôt à Labova qu'on comprend sous Bachian, le Fort de *Barneveldt* avec une garnison de quarante-huit Soldats. Ainsi la Compagnie n'avoit pas alors aux Moluques plus de quatre cens trente Soldats. C'étoit trop peu, suivant l'opinion de l'Auteur, pour la garde de tant de Places; sur-tout avec le dessein, dont on faisoit profession, de vouloir se délivrer de la concurrence des Espagnols, qui avoient dans leurs Forts de Ternate & de Tidor, huit cens Soldats de leur Nation, & presqu'autant d'Indiens des Manilles qui travailloient sans cesse à de nouvelles fortifications (x).

VERHOEVEN. 1610.

Forces Hollandoises aux Moluques.

Forces Espagnoles.

La Flotte Hollandoise avoit été obligée de laisser une partie de ses forces à Banda. L'Auteur apprit, le 20 de Juillet, que la guerre s'y étoit renouvellée avec les Insulaires, & il ne fait pas difficulté de l'attribuer aux instigations des Anglois (y). Il fût impossible d'y envoyer du secours, parce que plusieurs Vaisseaux, qui avoient leur cargaison, devoient retourner en Europe. L'Amiral Wittert étoit encore aux Manilles avec son Escadre. Il ne restoit de libre que les *Provinces-Unies*, à bord duquel étoit l'Auteur du Journal, & qui ne voyant pas arriver la nouvelle Flotte qu'on attendoit de Hollande, prit aussi le parti de lever l'ancre pour aller achever sa charge à *Gressick*, dans l'Isle de Java (z).

La guerre se renouvelle à Banda.

L'Auteur rencontra dans sa route quelques Vaisseaux de la nouvelle Flotte, qui étoit partie de Hollande au mois de Janvier 1610, sous le commandement de l'Amiral *Both*. Elle apportoit aux Indes un spectacle qui n'y avoit point encore paru. La Compagnie y avoit fait embarquer trente-six femmes Hollandoises, pour commencer à former de véritables Colonies de sa Nation; & s'il en étoit mort quelques-unes sur la route, d'autres avoient reparé cette perte en donnant le jour à plusieurs enfans (a).

Premières femmes Hollandoises qu'on voit aux Indes.

Des lettres que l'Auteur reçût des Moluques, le 18 de Novembre, jettèrent beaucoup d'amertume sur son retour, par les fâcheuses nouvelles dont elles étoient remplies. Elles portoient que peu de jours après son départ de

Caerden est pris pour la seconde fois par les Espagnols.

(t) Le Journal dit que voulant demeurer neutres, ils avoient envoyé des Députés au Sugage, pour tâcher de le reconcilier avec le Roi; mais que leurs bons offices avoient été sans succès. R. d. E.

(v) Pag. 102.

(x) Pag. 103 & suiv.

(y) Pag. 105.

(z) Mr. Prevost avoit mis ici *Gressick* dans l'Isle de *Madure*. R. d. E.

(a) Pag. 106.

VERHOEVEN. 1610.

Défaite des Hollandois aux Manilles.

de Ternate, le Gouverneur Van Caerden avoit été enlevé par une Galère Espagnole, en se rendant de Maleye à Machian (*b*), & qu'il étoit prisonnier dans le Fort de *Gamma-lamma*. Un article encore plus triste lui apprenoit que l'Amiral Wittert avoit été surpris aux Manilles par les Espagnols & tué dans le combat; qu'ayant été attaqué par douze Vaisseaux à la fois, il s'étoit long-tems défendu; mais que sa mort & celle d'un grand nombre de ses gens, avoit livré son Vaisseau à l'ennemi; que deux autres Batimens de son Escadre avoient eû le même sort; qu'à l'égard du reste, le Yacht l'*Aigle* avoit sauté en l'air, & que le *Paon* & la Chaloupe du *Delft* s'étoient sauvés, sans qu'on sçût néanmoins ce qu'ils étoient devenus (*c*). Ainsi la Compagnie avoit perdu, dans ce Voyage, presque la moitié d'une des plus puissantes Flottes qu'elle eût encore fait partir pour les Indes, avec deux de ses plus braves Officiers, *Verhoeven* & *Wittert* (*d*). Mais les succès qui étoient reservés à la Flotte de Both firent bien-tôt oublier cette disgrace.

Retour de l'Auteur.

L'AUTEUR du Journal retourna heureusement dans sa Patrie, avec trois autres Vaisseaux, que le sien rencontra dans le cours de sa navigation, & qui arrivèrent, dit-il, très-richement chargés (*e*).

(*b*) Dans l'Edition de Paris on lit *Bachian* au lieu de *Machian*; c'est le même trajet dans lequel Caerden avoit été pris la première fois. R. d. E.

(*c*) Pag. 107.

(*d*) Pourquoi oublier ici le Vice-Amiral *Hoen*, qui avoit fait la paix avec les Bandanois, renouvellé les Traités d'Amboine, bâti le Fort de *Willemstadt* à Ternate, &c? Il mourut devant Tidor au commencement de cette année, soupçonné d'avoir été empoisonné. R. d. E.

(*e*) Pag. 108.

VOYAGE AU JAPON. 1609.

Voyage de deux Vaisseaux au Japon, détachés de la Flotte de Verhoeven.

Introduction.

ENTRE les Vaisseaux que l'infortuné Verhoeven avoit détachés de sa Flotte, devant la Rivière de Johor, il en avoit destiné deux, suivant ses instructions, à tenter une entreprise que la Compagnie méditoit depuis long-tems, & qui avoit toûjours été retardée par d'autres espérances. Le hazard, plutôt qu'aucune résolution concertée, avoit conduit divers Hollandois aux Isles du Japon. Ils y avoient pris une haute idée des richesses du Pays; & le seul exemple des Portugais, qui y envoyoient régulièrement des Vaisseaux de Macao, suffisoit pour exciter leur émulation. Mais tant de calomnies, par lesquelles on s'étoit efforcé de les noircir dans toutes les Indes, leur faisoient craindre les effets d'une injuste prévention. Ils se persuadèrent du moins, que pour se présenter dans les lieux où ils étoient mal connus, avec la confiance qui est nécessaire pour le succès du Commerce, ils devoient avoir pressenti la disposition qu'on auroit à les recevoir, & s'ouvrir, s'il étoit possible, une voye honorable par quelque Traité. Telles fûrent les vûes de Verhoeven (*a*).

LES

(*a*) Leurs efforts jusqu'alors inutiles vers la Chine, leur avoient fait négliger le Japon, quoiqu'ils eûssent déjà cherché l'occasion de faire prendre une bonne idée d'eux aux Japonois.

VOYAGE AU JAPON. 1609.

Les Hollandois vont au Japon.

Les Vaisseaux qu'il avoit choisis, pour les exécuter, se nommoient le *Lion au Faisceau de Flèches* [& le *Griffon*. Le premier, dont on donne ici la Relation (*b*),] partit de Johor, le 17 de Mars 1609; & n'ayant point d'autre vûe que celle d'abréger sa navigation par la diligence, il arriva, le premier de Juillet, à la vûe d'une terre que les Hollandois prirent pour l'Isle de *Firando*. Ils jettèrent l'ancre dans un lieu où la sonde leur fit trouver cinquante brasses. Plusieurs champans, qui vinrent à bord, leur apprirent qu'ils étoient dérivés à *Nangazaqui*, & leur montrèrent Firando à l'Ouest. On y mit le cap, sous la conduite de deux Lamaneurs Japonois, qui pilotèrent le Vaisseau par le Détroit de Firando jusqu'à la rade. Une multitude d'Habitans de tous les ordres, fût attirée à bord par la nouveauté de ce spectacle. Le nombre, qui se montoit à plus de deux cens, obligea les Hollandois de se tenir sur leurs gardes. Cependant, n'ayant reçû que des témoignages de civilité, ils députèrent à la Cour deux Commis, avec un Interprête, pour faire la proposition d'un Traité de Commerce. Elle fût reçûe favorablement. Le Gouverneur de Firando eût la curiosité de visiter le Yacht. Celui de Nangazaqui lui fit le même honneur. Enfin les Commis ayant obtenu ce qu'ils demandoient au nom du Prince Maurice & de la Compagnie, s'établirent à Firando, tandis que le Vaisseau se hâta de remettre à la voile, & de porter cette heureuse nouvelle en Hollande. Il étoit parti de Firando le 3 d'Octobre. Cinq semaines qu'il prit, pour se reposer à Bantam, ne l'empéchèrent pas d'arriver au Texel le 20 de Juillet de l'année suivante.

Succès de leur voyage à Firando.

1610.

La Compagnie y envoye plusieurs Vaisseaux.

Les Directeurs sentirent de quelle importance il étoit de ne pas perdre un moment. Ils firent partir aussi-tôt plusieurs Vaisseaux, avec des instructions, qui contenoient les plus sages mesures pour établir un Commerce solide au Japon. Un Yacht, nommé le *Braque*, fût le plus prompt ou le plus heureux dans sa course. Il mouilla l'ancre à Firando le premier de Juillet 1611, proche de la Loge qu'on y avoit accordée aux Hollandois (*c*). C'est son Journal qu'on présente ici, & qui ne doit pas être sans agrément

Un Yacht y arrive le premier.

1611.

(*b*) Add. d. E. Il avoit plû à Mr. Prevost de faire ici *deux* Vaisseaux d'un seul, & de les nommer *le Lion, & le Faisceau de Fleches*. Cette erreur provient d'un Germanisme de l'Original, qui employe la préposition *avec*, dans le sens de la particule *au*, ou pour signifier un Lion *tenant* un Faisceau de Fléches. Cependant la Relation suivante fait une mention bien distincte du Yacht le *Griffon*, dont Mr. Prevost n'a eû garde de parler, après la faute qu'il venoit de faire. Au-reste, comme le Journal du Vaisseau le *Lion*, ne dit pas un mot au sujet de ce Yacht, nous avons remis par tout ici le singulier, d'autant plus que ces deux Bâtimens ne revinrent pas ensemble, puis que nous trouvons dans le Journal de Verhoeven, que le *Griffon*, après avoir échoué sur la Côte de Machian, le 28 de Mars 1610., étoit arrivé de Banda à Bantam l' 11 de Septembre suivant. Il est d'ailleurs incertain, s'ils allèrent de conserve au Japon, quoi-que d'autres Relations les y fassent paroître en même-tems. R. d. E.

(*c*) Mr. Prevost a encore pris le change ici, en ce qu'il fait partir ce Yacht de Hollande, d'abord après le retour du premier; tandis qu'il avoit fait voile seulement de Patane. Pour preuve de ce que nous avançons, il suffit de faire remarquer, que le Yacht le *Braque* étoit de la Flotte de l'Amiral Pierre *Both*, partie de Hollande au mois de Janvier 1610.; c'est-à-dire environ six mois avant le retour du *Lion au Faisceau de Flèches*. Toute la suite du Journal le fait d'ailleurs assez entendre, & il est étonnant que Mr. Prevost n'ait pas senti une erreur si palpable. Aussi l'Original ne parle-t-il point des Directeurs de Hollande, que Mr. Prevost fait intervenir ici mal à propos, par une suite de ses fausses suppositions. R. d. E.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

grément pour ceux qui en ont trouvé aux avantures d'*Adams*, Hollandois naturalisé au Japon, dont on a lû la Relation dans le second Tome de ce Recueil (*d*).

L'ANCIEN & le nouveau Gouverneur de l'Isle s'étant rendus sur le bord des Hollandois, y témoignèrent une satisfaction extrême de leur arrivée. On leur fit présent de deux petits vases de pierre, pour lesquels ils marquèrent beaucoup de goût, & d'un demi fromage dont ils ne firent pas moins de cas. Ce desintéressement & cette simplicité n'étoient pas d'un mauvais augure. Mais les Commis s'étonnèrent de trouver la cargaison du Yacht fort petite, après les avis qu'ils avoient donnés à Patane, d'envoyer des marchandises plus considérables, sur-tout en soyes crues, qui étoient devenues fort chères au Japon. Ils ne pouvoient comprendre qu'on eût fait la dépense du Voyage, & qu'on eût gardé à Patane ce qu'il falloit apporter. Un si facheux mal-entendu leur fit rabbattre quelque chose de leurs espérances, & les obligea même de préparer des excuses pour se justifier à la Cour (*e*). Elles fûrent prises de la grandeur des impôts, qui n'avoit pas permis à la Compagnie d'envoyer une plus grosse cargaison avant que les conditions du Commerce fûssent réglées.

Les espérances des Hollandois sont mêlées de crainte.

LE 2 de Juillet, un Capitaine Japonois, nommé *Loisanes*, vînt apprendre aux Hollandois, qu'ayant rencontré aux Manilles, le *Paon*, un des Vaisseaux de l'Escadre de *Wittert* (*f*), il lui avoit donné avis des faveurs qu'on avoit accordées à sa Nation dans le Port de Firando. Il n'ignoroit pas le combat des Manilles, dont il attribuoit le mauvais succès au mépris que Wittert avoit fait de ses ennemis, & à la négligence où cette disposition l'avoit fait tomber. Cet Amiral s'étoit signalé néanmoins par sa valeur; & la victoire avoit coûté si cher aux Portugais, qu'ayant admiré la defense de leurs ennemis, ils se croyoient obligés de traiter assez bien les prisonniers (*g*). Un témoignage si avantageux étoit une bonne récommandation parmi les Japonois, qui sont naturellement braves & qui estiment cette qualité dans autrui.

Témoignage rendu à leur valeur.

LE même jour, un Agent du Gouverneur vint demander, aux Commis Hollandois, la liste des marchandises dont le Yacht étoit charge, pour l'envoyer à la Cour. Ils se défendirent de la donner, sous prétexte que n'ayant encore aucun Traité avec l'Empereur, ils ne devoient pas être assujettis à des usages qu'ils ignoroient; mais au fond pour cacher la petitesse de leur cargaison & pour ne se pas laisser traiter autrement que les Portugais, qui avoient été dispensés de cette servitude. Ils sçavoient d'ailleurs qu'on ne leur faisoit cette demande que pour se mettre en droit de règler le prix des marchandises; innovation tyrannique, qui n'étoit fondée sur aucune loi, & dont il étoit d'autant plus important de se garantir, qu'après s'y être une fois soûmis, il auroit été trop tard ensuite pour s'y opposer. Cependant la crainte de déplaire leur fit répondre en général, qu'ils avoient apporté des draps, du poivre, des dents d'éléphans, quelques étoffes de soye & du plomb.

Difficultés qu'ils ont à vaincre.

(*d*) Voyez pag. 442; mais *Adams* étoit Anglois. R. de l'A. *A*.

(*e*) Suite du Journal de Verhoeven, *ubi sup.* pag. 110.

(*f*) Voyez la Relation du Voyage de Verhoeven.

(*g*) Il y en avoit cent ving-huit.

Voyage au Japon. 1611.

plomb. Elle leur fit ajoûter aussi, que dans un premier Voyage, ils étoient moins venus pour exercer le Commerce, que pour remercier l'Empereur de la permission qu'il leur avoit accordée, & pour annoncer l'arrivée des Vaisseaux que la Compagnie devoit envoyer régulièrement. On ne laissa pas de renouveller plusieurs fois la même demande. Ils se retranchèrent constamment dans leur première réponse; & ne parlant que du Voyage qu'ils se proposoient de faire à la Cour, ils s'occupèrent du soin de préparer leurs présens. C'étoit un autre sujet d'embarras. Quel moyen de faire des présens considerables avec une petite cargaison? Cependant ils en comprenoient la nécessité, s'ils vouloient obtenir une pleine liberté pour le Commerce, sans aucune dépendance des Inspecteurs & des Gardes. Les Japonois mésurent leur estime pour les Etrangers, sur la qualité des présens qu'ils leur voyent faire à l'Empereur & aux Princes; d'où l'Auteur conclut qu'il ne faut envoyer au Japon que des Vaisseaux richement chargés, afin qu'ils puissent soûtenir de grands fraix. Cette dépense, ajoûte-t-il, n'iroit pas trop loin, si l'on avoit toûjours quelque rareté à présenter, parce que l'Empereur fait moins d'attention à la valeur qu'à l'agrément de ce qui lui est offert; mais les Commis du Yacht n'avoient acquis toutes ces lumières que depuis leur arrivée.

Présens nécessaires au Japon.

Ils prirent le parti d'écrire à Guillaume *Adams*, pour lui demander son conseil & son crédit. Cet Adams, qui avoit été Pilote d'un Vaisseau Hollandois jetté par divers hazards sur les Côtes du Japon, s'étoit introduit à la Cour, où son esprit, son expérience & sa droiture l'avoient mis dans le plus haut degré de faveur. En attendant sa réponse, les Hollandois s'attachèrent à gagner l'affection du Gouverneur de Firando & de son frère, auxquels ils avoient déjà reconnu de la disposition à les obliger. Ce fût par leur conseil qu'ils résolûrent de visiter aussi, dans leur Voyage à la Cour, le Prince héréditaire, qui faisoit sa résidence à *Jedo*, & qu'on croyoit d'autant plus proche du Trône, que l'Empereur, qui étoit âgé de soixante-dix ans, pensoit à l'y placer par une résignation volontaire. Il lui avoit déja donné le Royaume de *Quando*, avec le titre de Roi. On leur conseilla de visiter encore *Federi-Samma*, fils du dernier Empereur, que divers incidens avoient éloigné de la succession & qui résidoit au Château d'*Osako*. On jugeoit qu'après la mort de l'Empereur, ce Prince pourroit s'aider des intrigues de sa faction pour remonter sur le Trône. Les Espagnols ne l'avoient jamais oublié dans leurs visites (*b*).

Les Hollandois écrivent à Guillaume Adams.

Les Commis partirent de Firando le 17 de Juillet (*i*), avec un Interprête & un Gentilhomme Japonois que le Gouverneur leur donna pour guide. Ils se mirent dans la barque du Comptoir, qui étoit conduite par seize hommes, & accompagnée d'une autre barque que le Gouverneur envoyoit au Port de *Nangoia*. Le lendemain au soir, ils jettèrent le grapin sur la Côte de l'Isle d'*Ainoshima*, à vingt & une lieues de Nangoia. Le vent avoit été contraire, & ne cessa pas de l'ètre le 19. Cependant ils s'avancèrent le matin,

Leur départ pour la Cour, & leur route.

(*b*) Pag. 112 & suiv.
(*i*) Pag. 124 & suiv. Le détail de cette route mérite sans doute d'être conservé, par les raisons qu'on a souvent expliquées.

Voyage au Japon. 1611.

Differentes Villes qu'ils voyent.

matin, jusqu'à la Ville d'*Assia*, qui est à douze lieues d'Ainossima, sur un rivage de sable blanc, dans un Pays montueux. Sur le midi, ils se trouvérent devant la Ville de *Coockoro*, qui est défendue par deux Châteaux. Le soir, ils s'arrêtérent devant *Ximontchequi*, Ville de grandeur médiocre, qui a pour défense une petite Forteresse, & un Château situé sur une montagne. Le 20, ils entrérent dans le Port d'*Isaki*, qui offre deux Villages de trente ou quarante maisons. Le soir du 26, ils jettérent le grapin devant *Mianos*. Le 27, ils passérent devant *Cadmenexequi*, où ils découvrirent un Village de chaque côté; & la nuit ils se mirent sur le grapin à *Tsuwa*. Ils passérent celle du 30, à *Vesimado*, qui est à soixante lieues de Tsuwa. Le tems, qui fût fort gros le 31, ne leur permit qu'avec beaucoup de peine, de gagner le Port de *Mouro*.

Le 3 d'Août, ils passérent devant *Firmensi*, qui est à cinq lieues de Mouro. C'est une belle Ville, défendue par un bon Château. Ils s'arretérent la nuit à *Tackessima*, qui est à quatre lieues de Firmensi, & le soir du 5, ils jettérent le grapin à *Fiongo*. Le 6, ils entrérent dans la Riviére d'*Osako*, & s'étant mis sur le grapin dans le Fauxbourg qui se nomme *Anssima*, ils y louérent une petite barque pour les mener à *Fussigni*, où les grandes ne peuvent pénétrer. Ils traversérent Osako, pour remonter la Riviére, où il y avoit si peu d'eau, que les rameurs étoient souvent obligés d'y descendre & d'aider de la main au mouvement de la barque. *Osako* est une des principales Villes du Japon. Elle est défendue par un beau Château, où Federi-Samma faisoit son séjour. Ce Prince, alors âgé de dix-huit ans, n'étoit encore sorti qu'une fois de cette retraite. Les raisons qui l'avoient fait exclure de l'Empire, n'empêchoient pas qu'ils ne joüit d'un revenu considérable & qu'il ne possedât de grands trésors. Il avoit dans ses intérêts une faction puissante, qui nourrissoit dans son cœur l'espérance de remonter sur le Trône, où il étoit d'ailleurs appellé par l'affection du peuple (*k*).

Osako, grande Ville & séjour du Federi-Samma.

Fussigni, & Miaco.

Le 7, les Hollandois passérent devant le Village de *Sergatte*, & l'après-midi ils abordérent à Fussigni. De-là, comme on va par eau à *Soringau*, il fallut prendre des chevaux pour se rendre à *Miaco* ou *Méaco*, qui en est à quatre lieues. Cette Ville est fort grande. Le Commerce y est florissant & soûtenu par diverses manufactures. Elle s'étend fort loin vers Fussigni, & Fussigni s'étendant aussi vers elle, il s'en faut peu que ces deux Villes ne se touchent. Dans les guerres les plus animées, Miaco est respectée des deux Partis. Elle demeure comme neutre, en faveur de son Commerce, qui se fait à-peu-prés comme dans les Villes de l'Europe (*l*).

Privilège singulier de Miaco.

Arrivée & faste d'une Ambassade Portugaise.

Les Commis Hollandois ayant appris dans cette Ville que les Lettres de Firando n'avoient pas été rendues à Guillaume Adams, lui dépechérent un autre exprès, dans la crainte de le trouver absent lorsqu'ils arriveroient à la Cour. Ils fûrent informés aussi qu'on avoit vû passer depuis quatre jours, à Miaco, des Ambassadeurs Portugais, qui avoient abordé à *Satsuma* dans un petit Vaisseau; qu'ils avoient apporté de précieuses marchandises & des présens considérables, dans la vûe d'obtenir le payement d'une Caraque qu'on leur avoit brûlée à Nangazaqui; qu'ils étoient accompagnés d'un grand nombre

(*k*) Pag. 125.

(*l*) *Ibid.* & pag. 129.

nombre de trompettes, de tambours & d'instrumens de musique, & qu'ils marchoient avec une pompe extraordinaire au son de leurs Instrumens, & tant de magnificence dans leurs équipages, que leurs domestiques, jusqu'aux Négres, étoient vêtus de velours d'une même couleur. *Itakara-Froimendonne*, Gouverneur de Miaco, à qui ils avoient fait de riches présens, leur avoit fait donner quarante-huit chevaux, qu'ils avoient équipés à leurs propres fraix (*m*).

Officiers Japonois fort désintéressés.

Le Gouverneur ne traita pas les Hollandois avec moins de bonté (*n*). Non-seulement il leur accorda des chevaux, un passeport muni du sceau impérial & des lettres de recommandation au Président du Conseil, mais il refusa leurs présens, parce qu'il n'étoit pas accoûtumé, leur dit-il, à rien prendre des Etrangers; & lorsqu'ils le pressèrent avec beaucoup d'instances, il leur déclara qu'il étoit résolu de ne rien accepter pour cette fois, mais que s'il leur restoit quelque chose au retour, il leur permettroit de penser à lui. Ils partirent, charmés de ce désintéressement, pour se rendre à *Causate*, qui est à sept lieues de Miaco. Le lendemain ils dînèrent à *Sutsifanme*, d'où ils allèrent passer la nuit à *Sequinoso*. Le 12, ayant dîné à *Jacats*, ils s'y mirent dans une barque pour traverser un petit golfe. Le soir, ils arrivèrent à *Narmi*, qui est à dix-neuf lieues de Sequinoso.

Le 13, ils remontèrent à cheval, pour aller dîner à *Okasaki* & coucher à *Jussindai*, qui est à quatorze lieues de Narmi; par une si grande chaleur, qu'un homme de leur cortège en mourut subitement. Ils dînèrent à *Acrai*, d'où traversant un petit golfe, ils allèrent passer la nuit à *Fouquéres*, qui est à treize lieues & demie de Jussindai. Le 16, ils dînèrent à *Futsigeda*, & delà s'étant rendus à *Mérico*, ils y trouvèrent Guillaume Adams, qui venoit au-devant d'eux. Le soir, ils se rendirent ensemble à *Soringau* (*o*), où Adams alla trouver le *Cosequidonne*, c'est-à-dire, le Président du Conseil, & l'*Ikoto-Sionsabrondonne*, pour leur donner avis de l'arrivée de ses Compatriotes & les prier de leur faire obtenir une prompte audience. Ils promirent de s'y employer avec zèle; & leur promesse fût confirmée par un Gentilhomme, qu'ils envoyèrent aux Commis pour leur faire un compliment fort civil.

Les Hollandois rencontrent Adams & arrivent à Soringau.

Cependant ils se présentèrent plusieurs fois au Palais, sans obtenir la faveur d'y être introduits. L'Empereur étoit occupé à faire examiner les comptes de son Trésorier général, & ce soin demandoit nécessairement sa présence. Ils apprirent, dans l'intervalle, que l'Ambassadeur Portugais étoit peu satisfait de sa négociation. Les présens qu'il avoit offerts à l'Empereur consistoient en dix pièces de drap d'or, cent catis de la plus belle soye, une coupe d'or travaillée avec beaucoup d'art, une montre d'or & d'autres bijoux précieux. Ils avoient été acceptés, mais d'une manière peu obligeante, quoique l'Ambassadeur n'eût rien épargné pour donner une haute idée de la puissance de ses Maîtres. Il avoit paru à la Cour, avec une grosse suite de Portugais, qui portoient au col des chaînes d'or, & tous ses Négres

Les Ambassadeurs Portugais & Castillans sont mal reçus.

(*m*) Pag. 127.

(*n*) Les deux Commis se nommoient Jâques *Specx* (1) & Pierre *Segertsz*.

(*o*) Résidence de la Cour Impériale.

(1) *Specx* qui a été depuis Gouverneur Général, est le premier Fondateur du Commerce des Hollandois au Japon. Il y étoit venu en 1609, à bord du Yacht le *Griffon*, & étoit resté à Firando en qualité de Premier Commis, R. d. E.

Voyage au Japon. 1611.

gres étoient richement vétus. Mais l'Empereur avoit mal reçû ses justifications (*p*). Il étoit arrivé vers le même tems, un Ambassadeur du Viceroi Espagnol du Mexique, qui ne remporta pas plus de satisfaction de son audience. Il venoit remercier l'Empereur du secours qu'il avoit donné à Dom *Rodrigo de Bera*, qui avoit été Gouverneur des Manilles, & qui avoit échoué sur la Côte du Japon en allant à la Nouvelle-Espagne. Les présens de cet Ambassadeur étoient somptueux; mais ses démarches fûrent si hautaines & si peu mesurées qu'elles déplûrent à la Cour (*q*). Il étoit allé saluer le Prince de Jedo, avant que d'avoir vû l'Empereur. Ensuite, étant entré à Soringau avec quarante Mousquetaires, enseignes déployées, il avoit fait sonner ses Trompettes dans toutes les rues de son passage, & cette vaine affectation avoit été accompagnée de plusieurs décharges de mousqueterie. Lorsqu'il fût introduit à l'audience, il fit quatre demandes à l'Empereur; 1°. qu'il fût permis aux Castillans de construire, dans les Isles du Japon, autant de Vaisseaux qu'ils en souhaiteroient; 2°. qu'ils eûssent la liberté de faire reconnoître, par leurs Pilotes, toutes les Côtes & tous les Ports du Japon; 3°. que l'Empereur défendît le Commerce aux Hollandois dans tous les Pays de son obéïssance, & qu'il trouvât bon que le Roi d'Espagne y envoyât des Vaisseaux de guerre, pour détruire & brûler ceux de la Compagnie Hollandoise; 4°. que les Vaisseaux Espagnols ne fûssent pas sujets aux visites des Inspecteurs, ni gênés dans la vente de leurs marchandises. Ces propositions avoient d'abord été données par écrit, & l'on avoit commencé par avertir l'Ambassadeur, que l'usage du Pays ne permettoit pas de paroître devant l'Empereur avec des armes. Cet avis ne l'avoit pas empêché de se présenter devant le Palais, avec l'enseigne de son Maître & avec ses Soldats; mais il fût introduit seul au Palais. Les présens du Viceroi du Mexique étoient une selle de cheval brodée d'or, un beau harnois de guerre, quelques précieux médicamens & d'autres raretés. On lui répondit, qu'il lui étoit permis de bâtir des Vaisseaux & de choisir le lieu qui lui paroîtroit le plus convenable à ce travail; qu'il lui étoit permis de reconnoître les Côtes du Japon, & qu'on lui fourniroit même des barques s'il en avoit besoin; que les Pays de Sa Majesté étoient ouverts à tous les Etrangers; & que n'ayant aucune raison d'en exclure les Hollandois, l'Empereur vouloit les laisser jouïr d'un privilège qu'il accordoit à toutes les Nations; que si les Princes de l'Europe avoient la guerre ensemble, Sa Majesté ne prenoit aucune part à leurs démêlés; enfin que tous les Marchands qui viendroient trafiquer au Japon, n'y avoient pas d'autre tribunal à redouter que celui de la raison & de l'équité (*r*). Adams étoit près de l'Empereur à cette audience. L'Ambassadeur raconta la mort tragique du Roi de France. Il parla aussi de la Trève qui avoit été conclue entre le Roi d'Espagne & les Etats-Généraux; mais il assûra qu'elle n'avoit pas encore été publiée en Espagne, & qu'il ignoroit si elle regardoit les Indes & l'Est du Cap de Bonne-Espérance. Adams trouva dans ce discours, une affectation maligne, qui lui fit craindre quelque dessein caché contre les Hollandois.

Fierté des Castillans.

Leurs demandes.

Réponses de l'Empereur.

Soupçons des Hollandois.

(*p*) Pag. 129 & suiv. Elles regardoient le meurtre de quelques Japonois à Macao. R. d. E.

(*q*) Pag. 132 & suiv.

(*r*) Pag. 132 & 133.

dois. Il lui parût impossible que l'Ambassadeur ignorât ce qui étoit connu depuis long-tems dans toute l'Europe; & dans les soupçons, dont il ne pût se défendre, il soûtint non-seulement que la Trève avoit été publiée en Espagne, mais que l'Ambassadeur en étoit informé. En effet la preuve en étoit claire, puisque les Portugais, dans leurs dernières hostilités, avoient allegué, pour excuse (s), que la Trève n'ayant été publiée qu'en Europe, elle ne devoit rien changer aux affaires des Indes.

Voyage au Japon. 1611.

Accusations à leur charge.

Le *Sionsabrondonne*, ou le Trésorier général de l'Empire, ne déguisa point aux Hollandois, les fâcheuses impressions que leurs ennemis avoient données de leur caractère & de leurs desseins. Il leur dit qu'on ne les croyoit attirés au Japon, que par l'espérance de faire des prises sur les Espagnols & sur les Portugais; que cette opinion se trouvoit confirmée par le peu de marchandises qu'ils avoient apportées, & que le fond de leur Commerce consistoit apparemment dans les dépouilles de leurs ennemis. Adams prit ardemment leur défense. Il assûra le Trésorier général qu'on reconnoîtroit bien-tôt au Japon, la droiture & la probité des Hollandois; que c'étoit par ces deux qualités que leur réputation étoit établie dans tous les lieux où ils avoient étendu leur Commerce, & que loin de chercher l'occasion d'enlever les Vaisseaux Castillans ou Portugais, ils étoient désarmés par une Trève de douze ans, qui leur interdisoit toutes sortes d'hostilités & d'insultes. Il expliqua les raisons qui les avoient fait arriver avec une cargaison si médiocre. C'étoit l'empressement de venir recueillir le précieux fruit des bontés de l'Empereur, & de lui voir confirmer ses promesses par un Traité. Le Vaisseau qui étoit au Port de Firando ne devoit passer que pour un simple avant-coureur, qui annonçoit l'arrivée de quantité d'autres Bâtimens & de toutes sortes de marchandises. Cette explication, dans la bouche d'un homme aussi considéré qu'Adams, produisit d'excellens effets (t).

Adams les justifie.

Le Cosequidonne, à qui les Hollandois rendirent une visite, les traita fort civilement. Ils lui présentèrent huit aunes de drap rouge-cramoisi, une pièce de satin, semé de petites roses, une pièce de damas, une pièce de drap d'or, trois tapis de Nuremberg, une carabine & cent billes d'acier. Lorsqu'il eût jetté les yeux sur ce présent, il le fit éloigner aussi-tôt. Vous avez eû, leur dit-il, beaucoup de peine à transporter ces effets, & je vous assûre qu'ils me sont inutiles (v). Ensuite, leur ayant appris que la nouvelle de leur arrivée avoit été fort agréable à l'Empereur, il leur demanda quelles propositions ils avoient à faire à la Cour. Un des Commis lui déclara naturellement qu'ils vouloient supplier Sa Majesté Impériale, d'accorder aux Vaisseaux de leur Nation, des Patentes, à la faveur desquelles ils pûssent négocier librement au Japon, décharger leurs marchandises, les mettre en dépôt dans des magasins, les faire voir & les vendre, sans être troublés par des Inspecteurs & des Gardes; en réservant néanmoins pour Sa Majesté toutes les curiosités qui pourroient lui plaire, jusqu'à-ce qu'elle eût daigné faire son choix (x). Le Cosequidonne approuva toutes ces demandes. Il promit de s'intéresser au succès, & de faire préparer les dépêches des

Leurs demandes à la Cour.

(s) Pag. 134.
(t) Pag. 136 & précédentes.
(v) Pag. 137.
(x) *Ibid.* & pag. 138.

Voyage au Japon. 1611.

des Hollandois pour leur retour de Jedo, où Sa Majesté trouvoit bon qu'ils allâssent visiter le Prince son fils, comme Adams lui en avoit fait l'ouverture. Il leur dit qu'on leur fourniroit pour ce Voyage des chevaux, des barques & des guides. Ensuite, après les avoir entretenus quelque tems sur les affaires des Provinces-Unies, il leur promit de les présenter le même jour à l'Empereur.

Grand Officier désintéressé.

Lorsqu'ils eûrent pris congé de lui, il les reconduisit jusqu'au delà de sa porte. Mais ayant retenu Adams, il lui ordonna d'envoyer reprendre leurs présens. Vous auriez dû les avertir, lui dit-il, de ne me les pas offrir. Vous sçavez que mon usage n'est pas d'en recevoir. Je n'en serai pas moins disposé à leur accorder ma protection, quoique ce ne soit point par cette voye qu'on doive y prétendre. Adams lui représenta que ce qu'on lui avoit offert étoit de peu d'importance & ne méritoit pas le nom de présent. Il le supplia de le garder, pour l'honneur de la Nation Hollandoise, & pour marquer du moins qu'il ne se tenoit pas offensé de la hardiesse qu'on avoit eûe de l'offrir. Le Cosequidonne parût délibérer un moment. Ensuite, il déclara que pour donner aux Hollandois une véritable marque de son amitié, il vouloit bien renoncer une fois à ses principes; & les ayant fait rappeller, il leur repéta cette déclaration dans les mêmes termes (y). On ne s'est étendu sur ces circonstances que pour entrer dans l'idée de l'Auteur du Journal, qui les fait regarder comme une distinction extraordinaire en faveur de sa Nation. Elle surprit autant les Japonois, dit-il, qu'elle chagrina les Castillans & les Portugais, de qui le Cosequidonne n'avoit jamais voulu rien accepter, quoique tous les ans ils lui apportâssent des présens considérables; & les Commis en tirèrent un augure favorable pour leur établissement au Japon (z).

Ce qu'il fait en faveur des Hollandois.

Présens à l'Empereur.

Vers midi, ils furent appellés à l'Audience Impériale, où ils portèrent aussi leurs présens. Chaque espèce fût placée, suivant l'usage de cette Cour, sur une table particulière. C'étoit une demie pièce de drap rouge cramoisi, une demie pièce de drap écarlate, une pièce de karsaie cramoisi, trois de velours noir uni, trois de camelot lustré, deux de satin broché d'or, trois de damas, cinq tapis de Nuremberg, dix flacons de verre, deux cens catis de plomb, deux fusils de huit pieds de long, deux carabines, cinq dents d'éléphant & deux cens billes d'acier (a).

Ce Prince leur fait diverses questions.

Lorsque les Hollandois eûrent salué l'Empereur, ce Monarque leur demanda combien ils avoient de Soldats aux Moluques; s'ils trafiquoient à Borneo; s'il étoit vrai que le meilleur camphre vînt de cette Isle & comment il venoit; où croissoient le meilleur *Aquila* & le meilleur *Calamba*; quels bois odoriferans les Hollandois avoient dans leur Pays & quels étoient ceux qu'ils estimoient le plus? Ils répondirent à toutes ces questions, par la bouche de leur Interprete. Aussi-tôt qu'ils eûrent pris congé, le Cosequidonne & le Sionsabrondonne les reconduisirent hors de la salle, en les félicitant du bonheur qu'ils avoient eû de recevoir une audience si favorable. Ils leur dirent qu'eux-mêmes ils en étoient surpris; que l'usage de Sa Majesté n'étoit

Honneurs qu'ils reçoivent.

(y) Pag. 139. (z) *Ibidem.* (a) *Ibid.*

n'étoit pas de se rendre si familière, qu'elle ne faisoit pas même cette grace aux plus grands Seigneurs de l'Empire, qui lui apportoient des présens de la valeur de dix, de vingt & de trente mille ducats, & qu'elle n'avoit pas dit un seul mot aux Ambassadeurs d'Espagne & de Portugal (*b*). Adams, qui fût rappellé dans l'appartement Impérial, leur raconta que l'Empereur ayant consideré curieusement les draps, les camelots, les velours & les fusils l'un après l'autre, lui avoit dit : „ Lorsqu'il nous viendra des „ Vaisseaux Hollandois, apporteront-ils de belles marchandises & beau- „ coup de curiosités "? Adams avoit répondu, qu'il pouvoit assûrer Sa Majesté, qu'on lui apporteroit quantité de belles choses. „ Oui, oui, avoit „ repliqué ce Monarque, je vois bien que les Hollandois sont passés maîtres „ dans les manufactures comme dans le métier des armes " (*c*).

Les Commis, ayant fait écrire leurs propositions en Japonois, les remirent entre les mains du Cosequidonne, qui leur promit d'en tenir l'expédition prete pour leur retour. Le 18, on leur apporta un passeport pour dix chevaux, avec des lettres de recommandation pour le Prince héréditaire (*d*), auquel ils alloient faire leur cour à Jedo. Ils partirent le lendemain de Soringau, d'où ils se rendirent le soir à *Tesseri*. Le 20, ils arrivèrent à *Missima*, qui est à douze lieues de Tesseri. Le 21, ils dînèrent à *Wondebro*; & traversant une montagne, nommée *Facu-tamme*, où l'on monte & l'on descend pendant quatre lieues, par des passages fort difficiles, ils allèrent passer la nuit à *Futsisawa*, qui est à seize lieues de Messima. Le 22, ils déjeûnèrent à *Toska*, qui est à deux lieues de Futsisawa; & vers le soir ils arrivèrent à Jedo, qui est à dix lieues de Toska (*e*).

Ils partent pour Jedo.

Adams, aussi favorisé dans cette Cour que dans celle de Soringau, leur donna pour logement une maison qui lui appartenoit, & se chargea de donner avis de leur arrivée au *Sadadonne*, Président du Conseil du Prince & père du Cosequidonne. Ce Seigneur lui répondit d'un accueil favorable pour ses Compatriotes, parce que le Prince ayant été informé, deux ans auparavant, qu'on avoit vû au Japon quelques Vaisseaux Hollandois, n'avoit pas cessé de témoigner depuis, qu'il souhaitoit beaucoup de voir quelques gens de cette Nation. Un Officier Japonois du Président reçût ordre d'accompagner Adams à son retour, pour aller faire des complimens aux Commis, de la part de son Maître (*f*).

Comment ils y sont reçûs du Sadadonne.

Le lendemain, ils allèrent le remercier de cette faveur & lui présenter cinq aunes de drap rouge-cramoisi, deux pièces de camelot noir à gros grains, & une de camelot croisé de la même couleur; une pièce de damas noir; cinq pièces d'armoisin blanc; trois flacons de verre & une carabine. Leur présent fût accepté; mais le Sadadonne leur déclara, qu'en leur donnant ce témoignage d'amitié il s'écartoit de son usage, pour leur inspirer toute la confiance qu'il désiroit d'eux. Il ajoûta que tout incommodé qu'il étoit,

Présens qu'ils lui font.

(*b*) Pag. 140.
(*c*) Ibid, & pag. 141.
(*d*) Mr. Prevost fait trop d'honneur aux Hollandois, de les recommander directement au Prince héréditaire. Ces lettres étoient du Cosequidonne à son fils, qui se trouvoit à Jedo de même que son père. R. d. E.
(*e*) Pag. 141 & 142.
(*f*) Pag. 142.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

étoit, il alloit monter au Château pour les faire expédier; & qu'ayant averti le Prince, dès le soir précédent, il les assûroit de l'impatience qu'on avoit de les voir. Cependant il leur fit passer plus d'une demie-heure à s'entretenir avec lui de l'état de l'Europe & des affaires de leur Pays. Il s'informa de la cause de la guerre qui avoit duré si long-tems entre l'Espagne & la Hollande, & des négociations par lesquelles on étoit parvenu à la conclusion d'une Tréve. Les Hollandois ne lui déguisant pas la petitesse de leur Pays, il témoigna beaucoup d'étonnement, qu'un Etat si foible eût résisté avec tant de constance aux forces d'un si puissant Roi (*g*). Ensuite il leur fit servir une collation de fruits. Le grand âge de ce Seigneur & ses incommodités ne l'empêchérent pas de les reconduire jusques dans sa cour, en leur promettant de les faire avertir l'après-midi, pour se rendre avec eux au Palais.

Présens offerts au Prince.

ILS fûrent appellés vers deux heures & conduits à l'audience du Prince. Les présens qu'ils lui offrirent étoient une demie-piéce de drap rouge-cramoisi, une piéce de karsaie de même couleur, quinze aunes de velours cizelé à fond verd & à fleurs noires, une piéce de damas, une de drap d'or, cinq tapis de Nuremberg, une piéce de satin semé de petites roses, une de camelot croisé, trois dents d'éléphant, cent billes d'acier, un fusil à méche, deux carabines, deux cornets à amorce & cinq cens catis de plomb (*h*). Ils reçûrent du Prince un accueil gracieux, & des remercîmens du Voyage qu'ils avoient entrepris pour le voir; mais beaucoup moins d'explication que le Sadadonne ne leur en avoit fait espérer. Lorsqu'ils lui demandérent sa protection, suivant les ordres qu'ils feignirent d'avoir reçûs de leurs Maîtres, il se contenta de répondre par un signe de tête, après lequel il les congédia. Mais l'Officier du Sadadonne les promena dans toutes les parties du Palais, & le Prince leur fit donner des chevaux & des barques pour retourner à Soringau (*i*). Adams en fit leurs remercîmens. Cette faveur étoit assez commune. Cependant l'Auteur du Journal, toûjours sensible aux moindres apparences de distinction, ne manque pas de faire observer, que l'Ambassadeur Espagnol avoit passé trois jours à Jedo avant que d'obtenir audience, quoiqu'il fût arrivé dans un équipage magnifique & qu'il apportât de riches présens. Les Hollandois en firent à divers Seigneurs de cette Cour;

Ils en reçoivent de fort modiques.

mais toûjours en drap & en bouteilles de verre. Le Prince leur envoya aussi les siens, qui n'étoient pas plus magnifiques. L'Auteur ajoûte, pour s'en consoler, qu'ils fûrent apportés par un des principaux Seigneurs de la Cour, & qu'on pria les Commis de s'arrêter moins à la valeur du présent, qu'à l'affection avec laquelle il étoit fait & au plaisir qu'on avoit reçû de leur visite. Ils eûrent néanmoins l'honneur de dîner chez un frére du jeune Gouverneur de Firando, un des premiers Gentilshommes de la chambre du Prince, à qui ils prodiguérent encore leur drap & leurs bouteilles (*k*).

Ils retournent à la Cour.

LEUR dessein étoit de retourner à la Cour Impériale par le Port de *Wormgau*, qui est à dix-huit lieues de Jedo. On ne leur refusa point une Galére pour ce Voyage. Ils partirent le 25 d'Août, & dès le soir ils arrivérent à Wormgau,

(*g*) Pag. 143.
(*h*) *Ibidem.*
(*i*) Pag. 144.
(*k*) Pag. 145.

Wormgau, où Adams possédoit une maison, comme à Jedo. Ils trouvèrent, dans ce Port, le Vaisseau de la Nouvelle-Espagne & l'Ambassadeur Espagnol, qui leur fit faire des complimens fort civils, auxquels ils s'efforcèrent de répondre avec la même politesse. Deux Flamans, qui étoient à la suite de cette Ambassade, leur en apprirent le motif & le succès. Le véritable but des Espagnols étoit, premièrement, de ramener quelques Japonois qui s'étoient rendus l'année d'auparavant dans la Nouvelle-Espagne, avec Dom *Rodrigo de Buera*, & qui y avoient été reçûs avec tant de magnificence, qu'outre les fraix de l'Ambassade, il en avoit coûté plus de cinquante mille réales de huit au Roi d'Espagne. L'Ambassadeur n'étoit pas chargé, par ses instructions, de s'expliquer sur les Hollandois, comme il avoit fait à la Cour (*l*). Ses Officiers lui avoient même reproché de s'être emporté au-delà des bornes, & l'avoient menacé de le contredire formellement par une protestation; mais il les avoit arrêtés, en leur déclarant qu'il prenoit sur lui tout le mal qui en pouvoit arriver. Sa commission se bornoit à remettre les Japonois dans leur Patrie, & à obtenir deux permissions de la Cour: l'une, de visiter tous les Ports du Japon, parce que les Espagnols, qui les connoissoient fort mal, y avoient perdu plusieurs Vaisseaux richement chargés; l'autre, de construire des Vaisseaux, parce qu'avec beaucoup plus de peine & de dépense, on les faisoit moins bons aux Manilles & dans la Nouvelle-Espagne que dans les chantiers du Japon, où le bois étoit meilleur, les autres matériaux plus communs & les ouvriers en plus grand nombre (*m*). On a vû quelle avoit été la réponse de la Cour à ces deux demandes.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Ce qu'ils y apprennent touchant les Espagnols.

LES Hollandois apprirent encore, des deux Flamans, qu'on avoit découvert la Nouvelle-Guinée & la Côte de la Nouvelle-Espagne. Mais ils assûrèrent, comme l'Ambassadeur, qu'à leur départ des Ports Espagnols, on n'y avoit point encore reçû la nouvelle de la Trève; ou que si elle y étoit arrivée, on la tenoit secrète. Ils s'étonnoient eux-mêmes que les Hollandois en fûssent informés, parce que le même Vaisseau Espagnol qui étoit au Japon, avoit amené plusieurs personnes qui avoient appris la mort du Roi Henri, par des lettres de France écrites à San-Lucar & à Seville. Cependant la mort de ce Monarque étoit postérieure à la publication de la Trève en Europe, d'où les Hollandois conclûrent hardiment, qu'il y avoit quelque dessein caché sous la dissimulation des Espagnols, & qu'apparemment ils avoient embarqué des Troupes sur les Vaisseaux qui alloient de la Nouvelle-Espagne aux Manilles, pour les faire passer de-là aux Moluques, & tenter de s'y rétablir avant que la Trève fût publiée aux Indes (*n*). Cette conjecture paroissant tirer une nouvelle force de son importance, les Hollandois y trouvèrent une raison de presser la conclusion de leurs affaires, pour hâter leur départ. L'Ambassadeur Espagnol les envoya prier plusieurs fois d'aller se réjouir chez lui, & de leur côté ils lui firent proposer de leur accorder chez eux le même honneur. Mais personne

Fondement de la défiance qu'ils conçoivent d'eux.

(*l*) Cet article fait honneur à la bonne foi de l'Auteur du Journal.

(*m*) Pag. 147.

(*n*) Pag. 149.

personne ne voulant hazarder la première visite, ces civilités demeurèrent sans effet.

Le 27, jour auquel les Commis avoient règlé leur départ de Wormgau, ils allèrent passer la nuit à *Oxso*, après avoir dîné à *Capacure*. Le 28, ils firent dix-sept lieues, pour arriver le soir à *Insuwarra*. Le 29, étant montés à cheval avant le jour, ils rentrèrent à midi dans Soringau.

Les Hollandois reçoivent les lettres patentes de l'Empereur.

Ce qui manque à leurs désirs.

Deux jours après leur arrivée, Adams leur apporta les Patentes de l'Empereur, sur lesquelles la liberté du Commerce devoit être établie. Ils s'empressèrent de les faire traduire; mais ils n'y trouvèrent pas la clause qu'ils avoient particulièrement désiré, c'est-à-dire, celle qui devoit les exempter de la visite des Inspecteurs & des Gardes. C'étoit néanmoins le principal objet de leur Voyage, & le but même auquel ils tendoient uniquement. Une omission de cette nature leur causa d'autant plus de chagrin, qu'ils ne pûrent en pénétrer le motif; & qu'appréhendant d'ailleurs tout ce qui auroit été capable de les retarder, ils ne voyoient aucune apparence de pouvoir renouveller leurs demandes. Cependant, après quantité de réflexions, ils ne pûrent se déterminer à partir, sans avoir tout tenté pour le succès d'une affaire qui leur avoit fait entreprendre un Voyage si pénible, & dont la Compagnie s'étoit reposée sur leur prudence & sur leur capacité (*o*). La Patente Impériale étoit conçûe dans ces termes (*p*): „ Nous ordonnons & commandons, par ces Présentes, très-expressément „ à tous & chacun de ceux qui sont sous nôtre domination, de n'inquiéter „ en aucune manière, ni donner aucun empêchement aux Vaisseaux Hollandois qui viendront dans nos Pays du Japon, en quelque lieu ou quelque Port que ce puisse être; mais au contraire, de les traiter favorablement & de les assister en tout ce qu'ils pourront demander; défendant „ à tous nos Sujets d'en user avec eux autrement que comme avec des „ amis; de quoi Nous leur avons donné nôtre parole & nôtre promesse „ qui ne pourra être violée par qui que ce soit. Datté (suivant le style du „ Japon) l'an 1611, le vingt-cinquième jour du septième mois, qui étoit, „ suivant nôtre style, le 30 d'Août".

Leurs représentations au Cosequidonne.

Dans la première visite que les Commis rendirent au Cosequidonne, pour le remercier de sa diligence à leur procurer l'expédition, ils lui représentèrent tristement ce qui manquoit à la faveur qu'on leur avoit accordée. Ce Seigneur leur répondit qu'ils devoient être tranquilles sur cet article & que personne n'entreprendroit de les chagriner. Mais sa bonté même semblant les autoriser à s'expliquer avec confiance, ils le supplièrent, s'il jugeoit qu'il y eût trop de difficulté à renouveller leur demande devant l'Empereur, de leur donner un acte de sa main, avec lequel ils partiroient contens. Il les assûra que cette précaution n'étoit pas nécessaire, & que s'il naissoit quelqu'obstacle, il suffiroit d'en informer Adams, qui étoit estimé de Sa Majesté Impériale & qui leur feroit obtenir une prompte satisfaction. On auroit peine à représenter l'embarras des Commis, qui se trouvoient partagés entre la crainte d'offenser le Président par leur opiniâtreté, & celle de trahir également leur honneur & les intérêts de la Compagnie.

(*o*) Pag. 152. (*p*) Pag. 153.

pagnie. Ils s'épuisèrent en remercîmens. Ils assûrèrent le Cosequidonne qu'ils se reposoient parfaitement sur sa parole; mais ils ajoûtèrent néanmoins, qu'un point de cette nature leur causeroit un tort extrême, parce qu'il empêcheroit leurs Vaisseaux de partir dans la saison convenable, & que s'ils manquoient de partir entre le huit & le neuvième mois, ils seroient obligés d'en passer cinq ou six à Patane. La douceur extraordinaire du Président lui fit écouter favorablement toutes ces instances. Il leur dit enfin, que puisqu'ils attachoient tant d'importance à leur demande, & que d'un autre côté, cette affaire ne pouvoit être terminée sur le champ, ils pouvoient satisfaire l'empressement qu'ils avoient de retourner à Firando, & laisser leurs intérêts entre les mains d'Adams. Il leur promit tout son zèle; & les congédiant du même air de bonté, il leur dit qu'avec un peu de patience il ne doutoit pas du succès (q).

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Réponses de ce Seigneur.

Mais dans l'ardeur dont les Hollandois étoient animés, la patience leur parût la plus difficile de toutes les vertus. Ils dressèrent le même jour, un Mémoire qui contenoit leur demande, & les raisons sur lesquelles ils croyoient pouvoir l'appuyer. Ils le firent traduire en Japonois. Ils le signèrent, & dès le soir, ils conjurèrent Adams de le porter au Cosequidonne. Ce Seigneur ne refusa pas de le lire; mais s'excusant sur les affaires qui occupoient la Cour & sur la crainte que ce Mémoire ne fût présenté à contretems, il le remit entre les mains d'Adams. Cependant l'excellence de son caractère prévalut. Après quelqu'incertitude, il dit à Adams de se rendre le lendemain au Palais & d'observer lui-même quelqu'occasion favorable. „ Je me trouverai ajoûta-t-il, fort près de Sa Majesté, & j'engagerai le Sionsabrondonne à s'y trouver aussi. Si vous prenez ce moment „ pour présenter la requête, nous vous seconderons de tout nôtre crédit, „ & je ne désespère pas d'une réponse favorable". Adams ne manqua point de suivre ce conseil. L'Empereur se trouva si bien disposé, qu'après s'être fait lire le Mémoire, non-seulement il accorda tout ce qui lui étoit démandé, mais il ordonna qu'à l'heure même on en dressât l'acte, qu'il signa, & qu'il fit sceller sur le champ avec toutes les formalités établies. Il fût remis aux Hollandois par Adams, à qui l'Empereur avoit donné ordre de leur dire, qu'ils ne trouveroient de difficulté pour leurs affaires en aucun lieu; qu'ils étoient libres de partir; que leurs Vaisseaux seroient vûs avec beaucoup de satisfaction, & qu'Adams pouvoit les accompagner jusqu'à Firando. Les Japonois fûrent surpris eux-mêmes de leur voir obtenir ce qui venoit d'être refusé aux Espagnols & aux Portugais (r). L'Auteur du Journal reconnoît que le Cosequidonne & le Sionsabrondonne les avoient ardemment servis (s).

Ils s'opiniâtrent à le presser.

L'Empereur leur accorde tout ce qu'ils demandent.

Ils partirent de Soringau le 3 de Septembre, avec la joye de remporter tous les avantages qu'ils avoient pû désirer pour leurs Maîtres. Adams leur fit prendre leur route par *Utsimado*, qui est à sept lieues de Soringau. Le lendemain ils dînèrent à *Haquingauwa*, d'où ils allèrent coucher à *Arrai* par

Leur retour à Firando.

(q) *Ibid.* & pag. 154. Le Journal ne nomme que Specx dans cette épineuse négociation.

(r) Pag. 155.

(s) *Ibidem.*

Voyage au Japon. 1611.

par la Rivière de *Senegouwo*, sur laquelle ils firent quatorze lieues. Le 5, étant partis à minuit, ils allèrent dîner à *Futsisawa*, grande Ville, au milieu de laquelle se présente un gros Château, & passer la nuit à *Naring*. Cette journée fût de dix-huit lieues & demie, dans un Pays bien cultivé & couvert de beaux arbres. Le 6, ils déjeûnèrent à deux lieues de Naring, dans une Ville nommée *Ajtanamia*, de grandeur médiocre, mais célèbre par un grand Commerce de bois. Les Marchands y ont, près de leurs maisons, des cours, des magasins & des appentis comme en Hollande. Ensuite ils traversèrent un petit golfe d'environ sept lieues, pour se rendre à *Kuwano*, qui est une grande Ville défendue par un beau Château, d'où passant par *Domuda*, ils allèrent coucher à *Camitamme*, après une journée de dix-sept lieues. Le 7, ils dînèrent à *Stutsisamme* & couchèrent à *Thibe*, qui est à douze lieues de Camitamme. Le jour suivant, ils réglèrent entr'eux que Specx, Adams & le Gentilhomme que le Gouverneur de Firando leur avoit donné pour guide, passeroient à Miaco, pour rendre les lettres du Cosequidonne à Itakura Froimendonne, & remercier ce Gouverneur des recommandations qu'il leur avoit données pour la Cour. D'ailleurs ils vouloient lui offrir encore une fois, le présent qu'il avoit refusé. Ainsi s'étant séparés à *Woots*, où ils avoient dîné, *Segertsz* & Jean *Cousins* prirent la route de *Futsuni* avec le bagage, tandis que les autres se rendirent le soir à Miaco (t). Specx & Adams firent aussi-tôt donner avis de leur arrivée aux gens du Froimendonne; mais ce Seigneur étant occupé ce jour-là d'un festin, ils ne se rendirent au Château que le lendemain. Leurs présens furent acceptés, à la pressante sollicitation d'Adams. Le Froimendonne apprit avec étonnement les faveurs extraordinaires qu'ils avoient obtenu à la Cour, & leur offrit toutes sortes de commodités pour achever leur Voyage. Ils prirent à Miaco quelques ouvrages de vernis, qu'ils avoient commandés en passant par cette Ville (v).

Une partie d'entr'eux passe par Miaco.

Le 10, ils se remirent en chemin pour aller dîner à *Fussomi*, où s'étant embarqués sur la Rivière, ils descendirent le reste du jour & toute la nuit vers *Osako*. Ils arrivèrent le matin au Fauxbourg de *Kussima*. De-là leur curiosité les conduisit à *Sackar*, Ville fort marchande à trois lieues d'Osako, pour y apprendre le cours & le prix des marchandises. Ils y trouvèrent un Hollandois, nommé *Melchior van Santvoort*, qui étoit arrivé au Japon avec Adams. Ensuite, étant retournés au Fauxbourg de Kussima, ils descendirent à *Dembo* sur la Rivière. Le soir du 14, ils arrivèrent à *Simmoiesecki*. Le 17, ils passèrent devant la Ville de *Frougi*, d'où ils allèrent mouiller au Port de *Fessama*. Le 18, ils se rendirent à *Nangoïa*, & le 19 à Firando (x).

Ils établissent un Comptoir à Firando.

L'unique soin qui pût les faire différer quelques jours à lever l'ancre, regardoit le choix des Facteurs qu'ils vouloient laisser dans ce Port, & quelques ordres qu'il falloit donner pour y faire bâtir des magasins. Mais, au milieu de leur satisfaction, ils regrétoient de ne pouvoir témoigner au vieux Gouver-

(t) Il paroît ici que l'Auteur du Journal est Jâques Specx; car après cette séparation il continue de parler en son nom.

(v) Pag. 158.

(x) *Ibid.* & pag. suiv.

Gouverneur de Firando, une reconnoissance proportionnée à ses bienfaits. Ce Seigneur avoit fait des dépenses considérables en faveur de leur Nation. Il y avoit plus de huit ans, qu'il avoit fait équiper une Jonque à ses frais, pour transporter à Patane *Quaeckernaeck* (y) & *Van Santvoort*, deux des Compagnons d'Adams, qui avoient obtenu de l'Empereur, la permission d'aller chercher les Hollandois dans cette Contrée, pour les informer du Commerce qu'ils pouvoient faire au Japon. Cet équipement lui avoit coûté quinze-cens catis d'argent, c'est-à-dire, dix-huit cens soixante & quinze réales de huit, dont il n'avoit pas tiré le moindre profit. En 1609, lorsque les deux Vaisseaux Hollandois, le *Lion au Faisceau de Flèches*, & le Yacht le *Griffon* (z), étoient venus à Firando, & qu'ils avoient envoyé des Députés à la Cour, pour demander la liberté du Commerce, il leur avoit fourni à ses propres frais une Galère, avec cinquante-six Rameurs, dont ils s'étoient servis pendant deux mois; & ce Bâtiment s'étoit trouvé en si mauvais état après leur départ, qu'il avoit fallu le mettre en pièces. Il avoit fait aux Hollandois des deux Vaisseaux, la faveur de leur acheter leurs soyes & leur poivre, dans la seule vûe d'empêcher que d'autres Officiers ne s'en saisissent, & l'on sçavoit qu'il avoit perdu considérablement sur les soyes. Il venoit de faire encore la dépense des barques qui avoient conduit les Commis à Soringau. Enfin n'ayant reçû des Hollandois aucune récompense pour tant de services, le sentiment qui les lui faisoit continuer ne pouvoit être qu'une affection singulière pour leur Nation; d'autant plus que s'il eût marqué au Conseil de l'Empereur le moindre mécontentement de leur conduite, il étoit certain qu'ils n'y eûssent trouvé ni accès ni faveur (a).

Voyage au Japon. 1611.

Grandes générosités du Gouverneur.

Cependant la petitesse de leur cargaison, & la multitude des présens qu'ils avoient répandus dans leur Voyage à la Cour, ne leur permettoit pas d'écouter la reconnoissance & la générosité. Ils fûrent obligés d'employer ces deux excuses, en promettant au Gouverneur que leurs premiers Vaisseaux les acquitteroient avantageusement de toutes leurs obligations. Il se nommoit *Foie Samma*. On le pria néanmoins de recevoir tout ce qui restoit à lui offrir. C'étoit une demie pièce de drap rouge-cramoisi, une pièce de karsaie rouge, deux pièces de satin semé de petites roses, une pièce de damas, cinq pièces d'armoisin blanc de soye crue, cinq cens catis de plomb, cinquante billes d'acier, une dent d'éléphant, trois bouteilles de verre & un mousquet. Il avoit fallu ménager, sur le reste de la cargaison, d'autres présens pour le jeune Gouverneur, qui consistoient en quatorze aunes de drap cramoisi, une pièce de karsaie rouge, une pièce de satin semé de petites roses, trois pièces de damas blanc, trois pièces d'armoisin blanc de soye crue, cinq cens catis de plomb, cinquante billes d'acier, une dent d'éléphant, trois bouteilles de verre & un mousquet. Il en avoit fallu ménager pour *Novo-Sau-Samma*, frère du vieux Gouverneur, à qui l'on donna une

Les Hollandois sont réduits à le payer d'excuses.

(y) C'étoit le Capitaine du Vaisseau dans lequel Adams avoit abordé au Japon.

(z) Mr. Prevost avoit encore mis ici *le Lion & le Faisceau de Flèches*, sans parler du *Griffon*, par la raison que nous en avons dit ci-dessus. R. d. E.

(a) Pag. 160.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

une pièce de karsaie rouge, deux pièces d'armoisin noir, une pièce de satin semé de petites roses, une pièce de damas, un morceau de drap d'or & cent catis de plomb. Enfin, il avoit fallu penser aux Agens & aux Gardes, qui ne pûrent être recompensés fort liberalement, parce qu'ils étoient en trop graud nombre (*b*).

[LES Hollandois ayant fait choix de ceux qu'ils laissoient à Firando, & donné les ordres nécessaires pour les bâtimens qu'on devoit y construire, se rendirent le 28 de Septembre, à bord du Yacht le *Braque*, & firent voile pour Patane (*c*).]

(*b*) Pag. 161. On n'a pas dû trouver ce détail superflu, si l'on considére que c'est comme le prix de ce que les Hollandois avoient obtenu.

(*c*) Cet Article a été changé par l'A. *A.* d'après l'Original. R. d. E.

BONTEKOE. 1618.

Voyage de Guillaume Isbrantsz Bontekoe aux Indes Orientales.

Introduction.

DANS la variété des Relations qui forment ce Recueil, il y a peu de Lecteurs dont l'attention ne se reveille avec un nouveau goût, lorsqu'elle tombe sur quelque récit qui ne l'intéresse pas moins par le sentiment que par la curiosité. Le Voyage de Bontekoe doit plaire à ces deux titres, sur-tout avec le caractère de vérité qui en relève le prix, & qui ne peut être suspect dans un Ouvrage dont Thevenot a crû devoir enrichir sa Collection. *Guillaume Isbrantsz Bontekoe* commandoit le Vaisseau la *Nouvelle Hoorn*, envoyé aux Indes Orientales en 1618, pour de simples intérets de Commerce (*a*) (*b*).

1619.

Départ & première disgrace de l'Auteur.

IL partit du Texel le 28 de Décembre; & dès le 5 de Janvier 1619, après avoir doublé la pointe d'Angleterre, son Vaisseau essuya trois furieux coups de vent, qui couvrirent d'eau la moitié du haut-pont. L'équipage en eût tant d'effroi, qu'on entendit crier de toutes parts: Nous coulons bas. La tempête fût si violente, les éclairs si fréquens, & la pluye si prodigieuse, qu'il sembloit que la Mer s'étoit élevée au-dessus de l'air, & que les élemens de l'air, de l'eau & du feu se fûssent confondus. Bontekoe donna ordre que l'eau fût puisée avec des seaux de cuir; mais les passages se trouvoient si embarrassés par les coffres, que dans le roulis continuel du Vaisseau, qui les faisoit heurter l'un contre l'autre, on ne trouvoit pas de place pour le travail. Il fallût mettre en pièces ceux qui apportoient le plus d'obstacle aux Ouvriers. On se vît enfin délivré du danger, mais le gros tems dura jusqu'au 19, & ce ne fût que le lendemain, qu'on profita du calme pour se remettre en état de continuer le Voyage. Deux Vaisseaux

(*a*) Relation du Voyage de *Bontekoe* ou *Bontekou*, pag. première. L'Ouvrage est en Hollandois. Il a été publié en François par Thevenot, & dans le Recueil de la Compagnie Hollandoise. Tom. IV. pag. 619.

(*b*) Ce Vaisseau étoit du port d'onze cens tonneaux, & monté de deux cens six hommes d'équipage. R. de l'A. *A.*

BONTEKOE. 1619.

feaux Hollandois qu'on rencontra fucceffivement, l'un nommé la *Nouvelle Zélande*, qui avoit pour Maître Pierre *Thyfz* d'Amfterdam, l'autre qui fe nommoit l'*Enchuifen*, fous le commandement de Jean *Janfz*, apportèrent de la confolation & du fecours à la *Nouvelle Hoorn*. Cependant elle en fût bientôt féparée, & les ayant rejoint aux Ifles du Cap-Verd, Bontekoe apprit d'eux qu'au lieu d'obtenir des rafraîchiffemens dans l'Ifle de May, comme ils s'en étoient flattés en y abordant, les Efpagnols leur avoient tué trois hommes. Ils firent voile de conferve pour paffer la Ligne. Mais ils tombèrent dans des calmes qui les retinrent trois femaines entières, & qui les forcèrent de preffer leur route pour aller paffer les *Abrolhos* avec un vent Sud-Eft. Le calme les prit encore près de ces rochers, & leur fit craindre de fe voir obligés de retourner fur leur route, avec le danger d'avoir beaucoup de malades dans l'équipage. Ils les pafferent néanmoins, & cherchèrent les Ifles de *Triftan* (*c*) & de *Condé*, à la hauteur defquelles ils fe trouvérent fans les appercevoir. Enfuite le vent ayant paffé au Nord, ils gouvernèrent à l'Eft pour relâcher au Cap de Bonne-Efpérance; mais le vent étoit fi fort de l'Oueft, qu'ils prirent le parti de faire petites voiles, fans ôfer s'approcher de la Côte. Le Confeil s'étant affemblé, on réfolut de doubler le Cap, parce que les trois équipages étoient en bonne fanté & qu'on ne manquoit pas d'eau. Cette réfolution fût exécutée heureufement, & l'on rangea la *Terre de Natal*, avec un fort beau tems. On étoit à la fin du mois de Mai, & cinq mois s'étoient déjà paffés depuis le départ de la *Nouvelle Hoorn* (*d*).

Rencontre de deux autres Vaiffeaux Hollandois.

Premières difficultés du Voyage.

L'ENCHUISEN, qui étoit deftiné pour la Côte de Coromandel, fe fépara ici des deux autres, pour prendre fa route entre la Côte d'Afrique & l'Ifle de Madagafcar. Bientôt, à l'occafion de quelque différend (*e*), Bontekoe quitta auffi la *Nouvelle Zélande*. On fe perdit de vûe à vingt-trois degrés de latitude du Sud, & depuis ce fatal moment, la *Nouvelle Hoorn* ne fit plus que s'avancer vers fa perte.

Séparation des trois Vaiffeaux.

LES maladies avoient commencé à fe répandre à bord. Elles augmentèrent fi rapidement, qu'il y avoit quarante hommes hors de fervice. La plûpart des autres étant auffi fort mal, on tourna vers Madagafcar, pour fe rendre à la Baye de *Saint Louis*. Mais on ne pût trouver de mouillage où le Vaiffeau fût en fûreté. La Chaloupe fût mife en mer, & Bontekoe y entra lui-même, pendant que le Vaiffeau faifoit de petites bordées pour fe maintenir. La Mer brifoit fi fort contre le rivage, qu'il étoit impoffible d'en approcher. Cependant on vît paroître des hommes, & un Matelot de la Chaloupe fe mit à la nâge pour leur parler. Ils faifoient des fignes de la main & fembloient marquer un lieu propre au débarquement. Mais comme on n'étoit pas fûr de les entendre, & qu'ils n'offroient aucun rafraîchiffement, il fallut retourner à bord après une fatigue inutile. Les malades, qui virent revenir Bontekoe les mains vuides, en fûrent confternés. On remit

Maladies de l'équipage.

(*c*) Dans l'Edition de Paris elles font nommées les Ifles de *Fiftan*, ce qui eft une faute d'impreffion. R. d. E.

(*d*) *Ibid.* pag. 3.

(*e*) A quoi bon fuppofer ici des *differends*, tandis que l'Original n'en parle pas? R. d. E.

BONTEKOE. 1619.

remit à la voile vers le Sud, jusqu'à la hauteur de vingt-neuf degrés, où changeant de bord on résolut d'aller relâcher à l'Isle *Maurice* ou à l'Isle *Mascarenhas*. En effet ayant gouverné pour passer entre ces deux Isles, qui ne sont pas éloignées l'une de l'autre, on aborda au Cap de Mascarenhas, où l'on trouva quarante brasses de profondeur proche de la terre (*f*). Quoique ce lieu ne fût pas bien sûr, parce qu'on étoit trop près du rivage, on ne laissa pas d'y mouiller. Tous les malades brûloient d'aller à terre; mais les brisans ne leur permettoient pas d'en courir le danger. La Chaloupe y fût envoyée, pour visiter l'Isle. On y trouva une multitude de tortues. Cette vûe augmenta l'ardeur des malades, qui se promettoient d'être à demi gueris aussi-tôt qu'ils seroient descendus.

On relâche à l'Isle de Mascarenhas, qui étoit encore déserte.

Le Marchand du Vaisseau (*g*), qui se nommoit *Hein Rol*, s'opposoit à leur descente, sous prétexte que le Vaisseau pouvoit dériver, & qu'on couroit risque de perdre tous les gens qui seroient à terre. Ils insistoient néanmoins avec les plus vives instances & les mains jointes. Bontekoe en fût touché. Après avoir prié vainement Rol d'y consentir, il se chargea de l'événement, & passant sur le pont il cria joyeusement qu'il alloit mettre tout le monde à terre. Cette promesse fût reçûe avec de grands transports de joye. Les Matelots qui étoient en santé, aidèrent aux malades à descendre dans la Chaloupe. Bontekoe leur donna une voile pour se dresser une tente, avec des provisions, des ustenciles & des cuisiniers. Il descendit lui-même pour leur servir de guide. Ce fût un spectacle fort touchant de les voir arriver sur l'herbe, & s'y rouler comme dans un lieu de délices. Ils assûroient que cette seule situation leur donnoit déjà du soulagement.

Etat de cette Isle.

Ils trouvèrent quantité de ramiers, qui se laissoient prendre avec la main, ou tuer à coups de bâton, sans faire aucun mouvement pour s'envoler (*h*). On en prit, dès le premier jour, plus de deux cens. Les tortues n'étoient pas moins faciles à prendre. Bontekoe, fort satisfait de voir ses malades dans cette abondance, les laissa au nombre de quarante, pour retourner à bord.

Le mouillage lui parût si mauvais, que la nuit suivante il prit sa Chaloupe, dans le dessein de chercher une meilleure rade. Le matin, à cinq miles de l'endroit où le Vaisseau étoit à l'ancre, il trouva une bonne Baye, dont le fond est de sable. A peu de distance dans les terres, on rencontre un Lac dont l'eau n'est pas tout-à-fait douce. Bontekoe vît beaucoup d'oyes, de pigeons, de perroquets gris & d'autres oiseaux. Il trouva jusqu'à vingt-cinq tortues, à l'ombre, sous un seul arbre (*i*). Les oyes ne s'envo-

Abondance des rafraîchissemens.

(*f*) Pag. 4.

(*g*) C'est ce que les Espagnols & les Anglois nomment le *Supercargo*, celui qui est chargé des marchandises.

(*h*) *Ibid.* pag. 4.

(*i*) Des tortues à l'ombre sous un arbre! C'étoient ces mêmes oiseaux dont on vient de parler. A l'égard des tortues, l'Auteur remarque plus bas, qu'elles leur fournirent un spectacle qui leur parût des plus surprenans. Elles sortoient au matin de la Mer, & venoient sur le rivage, où elles grattoient un trou pour y pondre leurs œufs, qu'elles couvroient ensuite de sable. Ces œufs étant échauffés

s'envoloient point & se laissoient tuer sans quitter leur place. Elles étoient si grasses qu'à peine pouvoient-elles marcher. Si l'on prenoit un perroquet ou quelqu'autre oiseau, & qu'on le tourmentât jusqu'à le faire crier, ceux de son espèce venoient voler autour de lui comme pour le défendre, & se laissoient prendre aisément. Après avoir visité toute la Baye, Bontekoe fit porter la nouvelle de sa découverte aux malades, qui se rembarquèrent volontiers, dans l'espérance de trouver une retraite encore plus commode. On y alla jetter l'ancre sur trente-cinq brasses d'eau. Il fût permis aux gens de l'équipage de débarquer tour-à-tour, & de chercher du rafraîchissement dans les bois. On commanda huit hommes avec une seine, pour pêcher dans le Lac, où ils prirent de fort beaux poissons, tels que des carpes, des meuniers, & une sorte de saumons gras & de très-bon goût. On trouvoit aussi des *Drontes*, que les Hollandois nomment *Dodaerses*, espèce d'oiseaux qui ont les aîles petites & que la graisse rend fort pesans (*k*). Enfin l'on découvrit de l'eau douce, dans une petite Rivière bordée d'arbres, qui descendoit des montagnes. En se promenant sur le rivage, on apperçût une planche, sur laquelle on lût, en caractères gravés, qu'Adrien *Martensz Blok*, Commandant d'une Flotte de treize Vaisseaux, avoit perdu dans ce lieu quelques Matelots, & des Chaloupes qui s'étoient brisées en approchant de la terre. Cependant Bontekoe ne remarqua point que les brisans y fûssent dangereux. L'Isle n'étant pas peuplée, les Matelots eûrent le tems d'en parcourir toutes les parties, & d'y prendre librement le plaisir de la pêche & de la chasse. Ils faisoient des broches de bois, qui servoient fort bien à faire rôtir les oiseaux; & les arrosant d'huile de tortue, ils les rendoient aussi délicats que s'ils eûssent été bien lardés. Ils découvrirent une autre Rivière de fort belle eau, qui étoit remplie de grosses anguilles. En quittant leurs chemises & les étendant par leurs deux bouts, ils en prirent un grand nombre, qu'ils trouvèrent de fort bon goût. Ils virent des boucs, mais si sauvages & si prompts à la course, qu'on n'en pût prendre qu'un vieux, dont les cornes étoient à demi rongées par les vers & dont personne ne voulut manger (*l*).

Autres avantages de cette Isle.

Cette abondance de rafraîchissemens fût si salutaire aux malades, qu'étant parfaitement rétablis, on les fit retourner au Vaisseau, à l'exception de sept, que leur foiblesse obligea de demeurer dans l'Isle jusqu'à-ce qu'on remît à la voile. On n'avoit pas manqué de faire une grosse provision d'oiseaux & de poisson, qu'on avoit fait sécher. L'Auteur observe que dans l'espace d'environ vingt jours, tous les oiseaux, effarouchés d'une chasse continuelle, s'envoloient lorsqu'on s'approchoit d'eux (*m*). Le premier Pilote ayant pris un fusil pour tuer quelques oyes, eût le malheur de le voir crêver en tirant & de perdre un œil.

On

échauffés de jour par le Soleil, on voyoit sortir de dessous le sable, de petites tortues, dont les écailles étoient à-peu-près de la grosseur d'une coque de noix. Quelques-unes de ces tortues avoient plus de cent œufs, & l'on en trouva même qui en avoient jusqu'à deux cens. R. d. E.

(*k*) Les Hollandois du second Voyage les avoient nommés *Walg-Vogels*, c'est-à-dire, Oiseaux de dégoût; Voyez ci-dessus, pag. 141. R. d. E.

(*l*) Pag. 5.

(*m*) Pag. 6 & suiv.

BONTEKOE. 1619.

On va mouiller à l'Isle de Sainte-Marie.

On leva l'ancre, dans le dessein de relâcher à l'Isle Maurice; mais le Vaisseau étant descendu trop bas, on ne la vît que de loin, au-dessus du vent. Il se trouvoit dans l'équipage quelques personnes qui n'avoient pû se rétablir, ou qui s'étoient trompées en se croyant guéries. On regrettoit d'avoir quitté trop-tôt l'Isle de Mascarenhas. D'ailleurs on prévoyoit qu'il faudroit parcourir long-tems les latitudes du Sud, avant que de trouver les vents alisés pour se rendre à Bantam ou à Batavia, & qu'on pouvoit être emporté par la force des courans, ce qui n'auroit pas manqué de faire renaître les maladies. Cette crainte fit prendre la résolution de porter droit sur l'Isle de *Sainte-Marie*, qui est voisine de Madagascar, vis-à-vis de la Baye d'*Antongil*. On arriva au côté occidental (*n*) de l'Isle, sur huit brasses d'eau où l'on voit clairément le fond, & l'on mouilla dans l'enfoncement de la Côte, sur un fond de treize brasses. Les Insulaires, quoique moins accoûtumés à la vûe des Européens que ceux de Madagascar, apportérent à bord des poules, des limons, avec un peu de riz, & firent comprendre, par leurs signes, qu'ils avoient des vaches, des brebis & d'autres provisions. On leur présenta du vin dans une grande tasse d'argent. Ils le bûrent avec une extreme avidité, en mettant le visage entier dans la tasse, comme les bêtes boivent dans un seau; & lorsqu'ils eûrent avallé ce qu'on leur avoit offert, ils se mirent à crier comme des furieux. Ils étoient nuds, à l'exception du milieu du corps, autour duquel ils portoient un petit pagne d'étoffe. Leur couleur étoit d'un jaune noirâtre (*o*).

Grossiéreté des Habitans.

Commerce qu'on fait avec eux.

On descendoit chaque jour à terre, pour faire des échanges avec eux. Des sonnettes, des cuillières, des couteaux à manche jaune, & des grains de verre ou de corail, leur paroissoient un riche équivalent pour des veaux, des brebis, des porcs, du riz & du lait. Ils portoient le lait dans de grandes feuilles entrelassées les unes dans les autres. Mais comme ils avoient peu de limons & d'oranges, Bontekoe résolut d'aller à Madagascar avec la Chaloupe armée, & d'y porter des marchandises qu'il espéroit troquer pour cette espèce de fruits. Il entra dans une Rivière, qu'il remonta l'espace d'une lieue sans pouvoir pénétrer plus loin. Les arbres des deux rives se joignoient par leurs branches, qui pendoient jusques dans l'eau. D'ailleurs n'ayant découvert aucune apparence de fruits ni d'habitations, il fût obligé de retourner à bord. Un autre jour, il réüssit plus heureusement dans l'Isle même où son Vaisseau étoit à l'ancre. Il trouva plus loin, sur la même Côte, des oranges, des limons, du lait, du riz & des bananes. Pendant neuf jours que ses gens passérent dans cette rade, ils reprirent toute la vigueur qu'ils avoient en quittant la Hollande. Souvent, lorsqu'ils alloient à terre, ils se faisoient accompagner d'un Musicien qui jouoit de la viole, ce qui paroissoit jetter les Insulaires dans une espèce de transport. Les uns s'asseyoient autour du Musicien & faisoient claquer leurs doigts. D'autres dansoient & sautoient, comme dans un transport de joye. Bontekoe ne remarqua point qu'ils eûssent d'autre religion qu'une grossière idolatrie. On voyoit

(*n*) L'Edition de Paris dit au côté *oriental*, ce qui est une faute assez considérable. R. d. E.

(*o*) *Ibid.* pag. 7.

voyoit en quelques endroits, au-dehors de leurs maisons, des têtes de bœufs élevées sur des pieux, devant lesquelles ils se mettoient à genoux, & qu'ils paroissoient adorer (*p*).

Etrange avanture des Hollandois.

La *Nouvelle-Hoorn* avoit été nétoyée jusqu'à la quille, & réparée si soigneusement, que s'il restoit quelque défiance aux Hollandois, ce ne pouvoit être du coté de leur Vaisseau. Ils remirent à la voile vers le Sud, jusqu'à la hauteur de trente-trois degrés, qu'ils changèrent de bord pour porter à l'Est, vers le Détroit de la Sonde. Le 19 de Novembre, ils se voyoient à la hauteur de cinq degrés & demi, qui est celle de ce Détroit, lorsque Bontekoe, qui étoit sur le haut-pont, entendit crier *au feu*, *au feu*. Il se hâta de descendre au fond de cale, où il ne vît aucune apparence de feu. Il demanda où l'on croyoit qu'il eût pris. Capitaine, lui dit-on, c'est dans ce tonneau. Il y porta la main, sans y rien sentir de brûlant (*q*).

Le feu prend à l'eau-de-vie.

Sa terreur ne l'empêcha pas de se faire expliquer la cause d'une si vive allarme. On lui raconta que le *Maître valet d'eau* (*r*) étant descendu l'après-midi, suivant l'usage, pour tirer l'eau-de-vie qui devoit être distribuée le lendemain à l'équipage, avoit attaché son chandelier de fer à la futaille d'un baril qui étoit d'un rang plus haut que celui qu'il devoit percer. Une étincelle, ou plutôt une petite partie de la méche ardente, étoit tombée justement dans le bondon. Le feu avoit pris à l'eau-de-vie du tonneau, & les deux fonds ayant aussi-tôt sauté, l'eau-de-vie enflammée avoit coulé jusqu'au charbon de forge. Cependant on avoit jetté quelques cruches d'eau sur le feu, ce qui le faisoit paroître éteint. Bontekoe, un peu rassûré par ce récit, fit verser de l'eau à pleins seaux sur le charbon; & n'appercevant aucune trace de feu, il remonta tranquillement sur les ponts. Mais les suites de cet événement devinrent bien-tôt si terribles, que pour satisfaire pleinement la curiosité du Lecteur, par une description intéressante, dont les moindres circonstances méritent d'être conservées, il faut que cette peinture paroisse sous les couleurs simples de la Nature, c'est-à-dire, dans les propres termes de l'Auteur.

Incendie du Vaisseau.

Une demie-heure après, quelques-uns de nos gens recommencèrent à crier au feu. J'en fus fort épouvanté, & descendant aussi-tôt, je vis la flamme qui montoit de l'endroit le plus creux du fond de cale. L'embrasement étoit dans le charbon, où l'eau-de-vie avoit pénétré; & le danger paroissoit d'autant plus pressant, qu'il y avoit trois ou quatre rangs de tonneaux les uns sur les autres. Nous recommençâmes à jetter de l'eau à pleins seaux, & nous en jettames une prodigieuse quantité. Mais il survint un nouvel incident qui augmenta le trouble. L'eau tombée sur le charbon causa une fumée si épaisse, si sulphureuse & si puante, qu'on étouffoit dans le fond de cale & qu'il étoit presque impossible d'y demeurer. J'y étois néanmoins pour donner les ordres, & je faisois sortir les gens tour-à-tour pour leur laisser le tems de se rafraîchir. Je soupçonnois déjà que plusieurs avoient été étouffés, sans avoir pû arriver jusqu'aux écoutilles. Moi-même

(*p*) Pag. 8.
(*q*) Pag. 9.

(*r*) Il se nommoit *Keellemyn* ou *Guillemin*, natif de *Hoorn*.

BONTEKOE. 1619.

me j'étois si étourdi & si suffoqué, que ne sçachant plus ce que je faisois, j'allois par intervalles reposer ma tête sur un tonneau, tournant le visage vers l'écoutille pour respirer un moment.

ENFIN me trouvant forcé de sortir, je dis à Rol qu'il me paroissoit nécessaire de jetter la poudre à la Mer. Il ne pût s'y résoudre : „ Si nous „ jettons la poudre, me dit-il, il y a de l'apparence que nous ne devons „ plus craindre de périr par le feu; mais que deviendrons-nous lors, nous „ trouverons des ennemis à combattre, & quel moyen de nous disculper (s)? "

Une partie de l'équipage se sauve dans les Chaloupes.

CEPENDANT le feu ne diminuoit pas; & la puanteur de la fumée, autant que son épaisseur, ne permettoit plus à personne de demeurer au fond de cale. On prit la hache, & dans le bas pont, vers l'arrière, on fit de grands trous par lesquels on jetta une grande quantité d'eau, sans cesser d'en jetter en même-tems par les écoutilles. Il y avoit trois semaines qu'on avoit mis la grande Chaloupe à la Mer. On y mit aussi le Canot, qui étoit sur le haut-pont, parce qu'il causoit de l'embarras à ceux qui puisoient l'eau. La frayeur étoit telle qu'on peut se la représenter. On ne voyoit que le feu & l'eau, dont on étoit également menacé, & de l'un desquels il falloit être dévoré sans aucune espérance de secours; car on n'avoit la vûe d'aucune terre, ni la compagnie d'aucun autre Vaisseau. Les gens de l'équipage commençoient à s'écouler; & se glissant de tous côtés hors du bord, ils descendoient sous les porte-haubans. De-là ils se laissoient tomber dans l'eau, & nageant vers la Chaloupe ou vers le Canot, ils y montoient, & se cachoient sous les bancs ou sous les couvertes, en attendant qu'ils se trouvâssent en assez grand nombre pour s'éloigner ensemble.

ROL étant allé par hazard dans la galerie, fût étonné de voir tant de gens dans le Canot & dans la Chaloupe. Ils lui crièrent qu'ils alloient prendre le large, & l'exhortèrent à descendre avec eux. Leurs instances & la vûe du péril lui firent prendre ce parti. En arrivant à la Chaloupe, il leur dit; mes amis, il faut attendre le Capitaine. Mais ses ordres & ses représentations n'étoient plus écoutées. Aussi-tôt qu'il fût embarqué, ils coupèrent le cordage & s'éloignèrent du Vaisseau. Comme j'étois toûjours occupé à donner mes ordres & à presser le travail, quelques-uns de ceux qui restoient, vinrent me dire avec beaucoup d'épouvante; hà! Capitaine, qu'allons-nous devenir? la Chaloupe & le Canot sont à la Mer. Si l'on nous quitte, leur dis-je, c'est avec le dessein de ne plus revenir; & courant aussitôt sur le haut-pont, je vis effectivement la manœuvre des fugitifs. Les voiles du Vaisseau étoient sur le mât, & la grande voile étoit sur les cargues. Je criai aux gens, „ *hisse vite & deferle*. Efforçons-nous de les „ joindre; & s'ils refusent de nous recevoir dans leurs Chaloupes, nous „ ferons passer le Navire par dessus eux, pour leur apprendre leur devoir."

Ressentiment de Bontekoe.

Efforts inutiles pour éteindre le feu.

EN effet nous approchâmes d'eux jusqu'à la distance de trois longueurs du Vaisseau. Mais ils gagnèrent au vent & s'éloignèrent. Je dis alors à ceux qui étoient avec moi; „ Amis, vous voyez qu'il ne nous reste plus „ d'espérance que dans la miséricorde de Dieu, & dans nos propres ef„ forts. Il faut les redoubler, & tâcher d'éteindre le feu. Courez à la „ soute

(s) *Ibid.* pag. 10 & suiv. On ne change dans ce récit, que les expressions les plus grossières.

„ soute aux poudres, & jettez-les à la Mer avant que le feu puisse y ga- „ gner ". De mon côté je pris les Charpentiers, & je leur ordonnai de faire promptement des trous avec les grandes gouges & les tarrières, pour faire entrer l'eau dans le Navire jusqu'à la hauteur d'une brasse & demie. Mais ces outils ne pûrent pénétrer les bordages, parce qu'ils étoient garnis de fer.

Accident terrible.

Cet obstacle répandit une consternation qui ne peut jamais être exprimée. L'air retentissoit de gémissemens & de cris. On se remit à jetter de l'eau, & l'embrasement parût diminuer. Mais, peu de tems après, le feu prit aux huiles. Ce fût alors que nous crûmes nôtre perte inévitable. Plus on jettoit d'eau, plus l'incendie paroissoit augmenter. L'huile, & la flamme qui en sortoit, se répandoient de toutes parts. Dans cet affreux état, on poussoit des cris & des hurlemens si terribles, que mes cheveux se hérissoient, & je me sentois tout couvert d'une sueur froide.

Le feu prend aux poudres & le Vaisseau saute en l'air.

Cependant le travail continuoit avec la même ardeur. On jettoit de l'eau dans le Navire & les poudres à la Mer. On avoit déja jetté soixante demi barils de poudre. Mais il en restoit encore trois cens. Le feu y prit, & fit sauter le Vaisseau, qui dans un instant fût brisé en mille & mille pièces. Nous y étions encore au nombre de cent dix-neuf. Je me trouvois alors sur le pont, près de l'armure de la grande voile, & j'avois devant les yeux, soixante-trois hommes qui puisoient de l'eau. Ils fûrent emportés avec la vitesse d'un éclair, & ils disparûrent tellement qu'on n'auroit pû dire ce qu'ils étoient devenus. Tous les autres eûrent le même sort.

Situation de Bontekoe.

Pour moi, *Guillaume Isbrantsz Bontekoe*, qui m'attendois à périr comme tous mes Compagnons, j'étendis les bras & les mains vers le Ciel & je m'écriai; ô Seigneur! fais-moi miséricorde. Quoiqu'en me sentant sauter, je crûsse que c'étoit fait de moi, je conservai néanmoins toute la liberté de mon jugement, & je sentis dans mon cœur une étincelle d'espérance. Du milieu des airs, je tombai dans l'eau, entre les débris du Navire, qui étoit en pièces. Dans cette situation, mon courage se ranima si vivement, que je crûs devenir un autre homme. En regardant autour de moi, je vis le grand mât à l'un de mes côtés & le mât de misène à l'autre. Je me mis sur le grand mât, d'où je considérai tous les tristes objets dont j'étois environné. Alors je dis, en poussant un profond soupir; ô Dieu! ce beau Navire est donc péri comme Sodome & Gomorrhe.

Il se sauve avec un seul homme.

Je fûs quelque tems sans appercevoir aucun homme. Cependant, tandis que je m'abîmois dans mes réflexions, je vis paroître, sur l'eau, un jeune homme qui sortoit du fond, & qui nageoit des pieds & des mains. Il saisit la cagouille de l'éperon, qui flottoit sur l'eau, & dit en s'y mettant: me voici au moins encore. J'entendis sa voix, & je m'écriai; ô Dieu! y a-t'il ici quelqu'autre que moi qui soit en vie? Ce jeune homme se nommoit *Harman van Knipbuijsen*, natif de *Eyder*. Je vis flotter près de lui un petit mât. Comme le grand, sur lequel j'étois, ne cessoit pas de rouler & de tourner, ce qui me causoit beaucoup de peine, je dis à Harman; pousse moi cette éparre; je me mettrai dessus; & la ferai flotter vers toi pour nous y mettre ensemble. Il fit ce que je lui ordonnois; sans

BONTEKOE. 1619.

quoi, brisé comme j'étois de mon saut & de ma chûte, le dos fracassé, & blessé à deux endroits de la tete, il m'auroit été impossible de le joindre. Ces maux, dont je ne m'étois pas encore apperçu, commencèrent à se faire sentir avec tant de force, qu'il me sembla tout-d'un-coup que je cessois de voir & d'entendre. Nous étions tous deux l'un près de l'autre, chacun tenant au bras une pièce du revers de l'éperon. Nous jettions la vûe de tous côtés, dans l'espérance de découvrir la Chaloupe ou le Canot. A la fin nous les apperçûmes, mais fort loin de nous. Le Soleil étoit au bas de l'horison. Je dis au Compagnon de mon infortune; „ Ami, toute espé- „ rance est perdue pour nous. Il est tard. Le Canot & la Chaloupe étant „ si loin, il n'est pas possible que nous nous soûtenions toute la nuit dans „ cette situation. Elevons nos cœurs à Dieu, & demandons-lui nô- „ tre salut, avec une résignation entière à sa volonté". Nous nous mîmes en prière & nous obtînmes grace; car à peine achevions-nous de pousser nos vœux au Ciel, que levant les yeux, nous vîmes la Chaloupe & le Canot près de nous. Quelle joye pour des malheureux qui se croyoient prêts à perir! Je criai aussi-tôt, *sauve*, *sauve le Capitaine*. Quelques Matelots qui m'entendirent, se mirent aussi à crier; *le Capitaine vit encore*. Ils s'approchèrent des débris; mais ils n'osoient avancer davantage, dans la crainte d'être heurtés par les grosses pièces. Harman, qui avoit été peu blessé en sautant, se sentit assez de vigueur pour se mettre à la nâge, & se rendit dans la Chaloupe. Pour moi, je criai; „ si vous voulez me sauver „ la vie, il faut que vous veniez jusqu'à moi, car j'ai été si maltraité que „ je n'ai pas la force de nager". Le Trompette s'étant jetté dans la Mer, avec une ligne de sonde qui se trouva dans la Chaloupe, en apporta un bout jusqu'entre mes mains. Je la fis tourner autour de ma ceinture, & ce secours me fit arriver heureusement à bord; J'y trouvai *Rol*, Guillaume *Van Galen*, & le second Pilote, nommé *Meyndert Kryns*, qui étoit de *Hoorn*. Ils me regardèrent long-tems avec admiration.

La Chaloupe retourne à son secours.

Embarras de ceux qui avoient évité de périr.

J'AVOIS fait faire, à l'arrière de la Chaloupe, une espèce de petite *teugue*, qui pouvoit contenir deux hommes. J'y entrai, pour y prendre un peu de repos; car je me sentois si mal que je ne croyois pas avoir beaucoup de tems à vivre. J'avois le dos brisé, & je souffrois mortellement des deux trous que j'avois à la tete. Cependant je dis à Rol; „ je crois que „ nous ferions bien de demeurer cette nuit proche du débris. Demain, „ lorsqu'il fera jour, nous pourrons sauver quelques vivres, & peut-etre „ trouverons-nous une boussole pour nous aider à découvrir les terres". On s'étoit sauvé avec tant de précipitation, qu'on étoit presque sans vivres. A l'égard des boussoles, le premier Pilote, qui soupçonnoit la plûpart des gens de l'équipage de vouloir abandonner le Navire, les avoit oté de l'habitacle; ce qui n'avoit pû arrêter l'exécution de leur projet, ni l'empêcher lui-meme de périr.

On a recours aux conseils de l'Auteur.

ROL, négligeant mon conseil, fit prendre les rames comme s'il eût été jour. Mais après avoir vogué toute la nuit dans l'espérance de découvrir les terres au lever du Soleil, il se vît bien loin de son attente en reconnoissant qu'il étoit également éloigné des terres & du débris. On vint me demander, dans ma retraite, si j'étois mort ou vivant. Capitaine, me dit-on,

on, qu'allons-nous devenir? Il ne se présente point de terre, & nous sommes sans vivres, sans carte & sans boussole. Amis, leur répondis-je, il falloit m'en croire hier au soir, lorsque je vous conseillai fortement de ne pas vous éloigner du débris. Je me souviens que pendant que je flottois sur le mât, j'étois environné de lard, de fromage, & d'autres provisions. Cher Capitaine, me dirent-ils affectueusement, sortez de-là & venez nous conduire. Je ne puis, leur repliquai-je, & je suis si perclus qu'il m'est impossible de me remuer. Cependant, avec leur secours, j'allai m'asseoir sur le pont, où je vis l'équipage qui continuoit de ramer. Je demandai quels étoient les vivres; On me montra sept ou huit livres de biscuit. Je dis; cessez de ramer. Vous vous fatiguerez vainément, & vous n'aurez point à manger pour reparer vos forces. Ils me demandérent ce qu'il falloit donc qu'ils fissent. Je les exhortai à se dépouiller de leurs chemises pour en faire des voiles. La difficulté étoit de trouver du fil. Je leur fis prendre les pacquets de corde qui étoient de rechange dans la Chaloupe. Ils en firent une espèce de fil de caret; & du reste, on fit des écoutes & des couets. Cet exemple fût suivi dans le Canot. On parvint ainsi à coudre toutes les chemises ensemble & l'on en composa de petites voiles.

Invention pour faire des voiles.

Nous pensâmes ensuite à faire la revûe de tous nos gens. On se trouvoit au nombre de quarante-six dans la Chaloupe, & de vingt-six dans le Canot. Il y avoit, dans la Chaloupe, une capote bleue de Matelot & un coussin, qui me fûrent cédés en faveur de ma situation. Le Chirurgien étoit avec nous, mais sans aucun médicament. Il eût recours à du biscuit mâché, qu'il mettoit sur mes playes; & par la protection du Ciel, ce remède me guérit. J'avois voulu donner aussi ma chemise pour contribuer à faire les voiles; mais tout le monde s'y étoit opposé, & je dois me louer des attentions qu'on eût pour moi.

Route de la Chaloupe en pleine Mer.

Le premier jour, nous nous abandonnâmes aux flots, tandis qu'on travailloit aux voiles. Elles fûrent prètes le soir. On envergua & l'on mit au vent. On étoit au 20 de Novembre. Nous prîmes pour guide le cours des étoiles, dont nous connoissions fort bien le lever & le coucher. Pendant la nuit, on étoit transi de froid; & la chaleur du jour étoit insupportable, parce que nous avions le Soleil perpendiculairement sur nos têtes. Le 21 & les deux jours suivans, nous nous occupâmes à construire une arbalête, pour prendre hauteur. On traça un cadran sur le couvert, & l'on prépara un bâton avec les croix. *Theunis Sybrantsz*, Menuisier du Vaisseau, avoit un compas, & quelque connoissance de la manière dont il falloit marquer la flèche. En nous aidant mutuellement, nous parvînmes à faire une arbalète dont on pouvoit se servir. Je gravai une carte marine dans la planche, & j'y traçai l'Isle de Sumatra, celle de Java, & le Détroit de la Sonde, qui est entre ces deux Isles. Le jour de nôtre infortune, ayant pris hauteur sur le midi, j'avois trouvé que nous étions sur les cinq degrés & demi de latitude du Sud, & que le pointage de la carte étoit à quatrevingt-dix lieues de terre. J'y traçai encore un compas, & tous les jours je fis l'estime. Nous gouvernions à sept lieues au Sud, ou au-dessus de l'entrée du Détroit, dans la vûe de choisir plus facilement nôtre route lorsque nous viendrions à découvrir les terres.

Secours qu'on tire de l'art.

BONTEKOE. 1619.

Soulagement qu'on tire de la pluye.

Des sept ou huit livres de biscuit, qui faisoient nôtre unique provision, je réglai des rations pour chaque jour; & pendant qu'il dura, je distribuai à chacun la sienne. Mais on en vît bien-tôt la fin, quoique la mesure pour chacun ne fût qu'un petit morceau de la grosseur du doigt. On n'avoit aucun breuvage. Lorsqu'il tomboit de la pluye, on amenoit les voiles, qu'on étendoit dans l'espace de la Chaloupe, pour rassembler l'eau & la faire couler dans deux petits tonneaux, les seuls qu'on eût emportés. On la tenoit en reserve pour les jours qui se passoient sans pluye. Je coupai un bout de soulier, qui servoit de tasse pour puiser. Cette extrémité n'empêchoit point qu'on ne me pressât de prendre abondamment ce qui convenoit à mes besoins, parce que tout le monde, me disoit-on, avoit besoin de mon secours, & que sur un si grand nombre de gens, la diminution seroit peu sensible. J'étois bien-aise de leur voir pour moi ces sentimens; mais je ne voulois rien prendre de plus que les autres. Le Canot s'efforçoit de nous suivre. Cependant, comme nous faisions meilleure route, & qu'il n'avoit personne qui entendît la Navigation, lorsqu'il s'approchoit de nous ou que quelqu'un trouvoit le moyen de passer à nôtre bord, tous les autres nous prioient instamment de les recevoir, parce qu'ils appréhendoient de s'écarter ou d'être séparés de la Chaloupe par quelque fortune de Mer. Nos gens s'y opposoient fortement, & me représentoient que ce seroit nous exposer à périr tous.

Murmures contre Bontekoe.

Enfin nous arrivâmes bien-tôt au comble de nôtre misère. Le biscuit nous manqua tout-à-fait, & nous ne découvrions point les terres. J'employois tous mes efforts pour persuader aux plus impatiens, que nous n'en pouvions être bien loin; mais je ne pûs les soûtenir long-tems dans cette espérance. Ils commencèrent à murmurer contre moi-même, qui me trompois, disoient-ils, dans l'estime de la route, & qui portois le cap à la Mer, au-lieu de courir sur les terres. La faim devenoit fort pressante, lorsque le Ciel permit qu'une troupe de mouettes vînt voltiger sur la Chaloupe, avec tant de lenteur qu'elles paroissoient chercher à se faire prendre. Elles se baissoient à la portée de nos mains, & chacun en prit facilement quelques-unes. On les pluma aussi-tôt, pour les manger crûes. Cette chair nous parût délicieuse, & j'avoue que je n'ai jamais trouvé tant de douceur au miel même. Mais c'étoit un seul repas, qui suffisoit à peine pour nous conserver la vie. Nous passâmes encore le reste du jour sans avoir la vûe d'aucune terre. Nos gens étoient si consternés, que le Canot s'étant approché de nous, & ceux qui s'y trouvoient nous conjurant encore de les prendre, on conclut que puisque la mort étoit inévitable, il falloit mourir tous ensemble. On les reçût donc, & l'on tira du Canot toutes les rames & les voiles.

Tout le monde se réünit dans la Chaloupe.

Il y eût alors, dans la Chaloupe, trente rames que nous rangeâmes sur les bancs, en forme de couverte ou de pont. On avoit aussi une grande voile, une miséne, un artimon, & une civadière. La Chaloupe avoit tant de creux qu'un homme pouvoit se tenir assis sous le couvert des rames. Je partageai nôtre troupe en deux parties, dont l'une se tenoit sous le couvert, tandis que l'autre étoit dessus, & l'on se relevoit tour-à-tour. Nous étions soixante-douze, qui jettions les uns sur les autres, des regards tristes &

Consternation publique.

& désolés, tels qu'on peut se les figurer entre des gens qui mouroient de faim & de soif, & qui ne voyoient plus venir de mouettes ni de pluye.

Lorsque le désespoir commençoit à prendre la place de la tristesse, on vît comme sourdre de la Mer, un assez grand nombre de poissons volans, de la grosseur des plus gros merlans, qui volèrent même dans la Chaloupe. Chacun s'étant jetté dessus, ils fûrent distribués & mangés crus. Ce secours étoit leger. Cependant il n'y avoit personne de malade; ce qui paroissoit d'autant plus étonnant, que malgré mes conseils, quelques-uns avoient commencé à boire de l'eau de la Mer. „ Amis, leur disois-je, gardez- „ vous de boire de l'eau salée. Elle n'appaisera point vôtre soif & elle „ vous causera un flux de ventre auquel vous ne résisterez pas ". Les uns mordoient des boulets de pierriers & des balles de mousquet; d'autres bûvoient leur propre urine. Je bûs aussi la mienne; mais la rendant bien-tôt corrompue, il fallût renoncer à cette misérable ressource.

Extrêmité du mal. On propose de manger les jeunes gens.

Ainsi le mal croissant d'heure en heure, je vis arriver le tems du désespoir. On commençoit à se regarder les uns les autres d'un air farouche, comme prêts à s'entre-dévorer & à se repaître chacun de la chair de son voisin. Quelques-uns parlèrent même d'en venir à cette funeste extrêmité, & de commencer par les jeunes-gens. Une proposition si terrible me remplit d'horreur. Mon courage en fût abbatu. Je me tournai du côté du Ciel, pour le conjurer de ne pas permettre qu'on exerçât cette barbarie, & que nous fûssions tentés au-dessus de nos forces, dont il connoissoit les bornes. Enfin j'entreprendrois vainement d'exprimer dans quel état je me trouvai, lorsque je vis quelques Matelots disposés à commencer l'exécution, & résolus de se saisir des jeunes-gens. J'intercédai pour eux dans les termes les plus touchans. „ Amis, qu'allez-vous faire? Quoi! vous ne sentez pas „ l'horreur d'une action si barbare? Ayez recours au Ciel, il regardera vô- „ tre misère avec compassion. Je vous assûre que nous ne pouvons pas être „ loin des terres ". Ensuite je leur fis voir le pointage de chaque jour & quelle avoit été la hauteur.

Cette résolution est differée de trois jours.

Ils me répondirent que je leur tenois depuis long-tems le même langage; qu'ils ne voyoient point l'effet des espérances dont je les avois flattés, & qu'ils n'étoient que trop certains que je les trompois ou que je me trompois moi-même. Cependant ils m'accordèrent l'espace de trois jours, au bout desquels ils protestèrent que s'ils ne voyoient pas les terres, rien ne seroit capable d'arrêter leur dessein. Cette affreuse résolution me pénetra jusqu'au fond du cœur. Je redoublai mes prières, pour obtenir que nos mains ne fûssent pas souillées par le plus abominable de tous les crimes. Cependant le tems couloit, & l'extrêmité me paroissoit si pressante, que j'avois peine à me défendre moi-même du désespoir que je reprochois aux autres. J'entendois dire autour de moi: „ Hélas! si nous étions à terre, nous „ paîtrions du moins l'herbe comme les bêtes ". Je ne laissois pas de renouveller continuellement mes exhortations. Mais la force commença le lendemain à nous manquer autant que le courage. La plûpart n'étoient presque plus capables de se lever du lieu où ils étoient assis, ni de se tenir debout. Rol étoit si abbatu, qu'il ne pouvoit se remuer. Malgré l'affoi-

La force manque pour se remuer.

BONTEKOE. 1619.

bliſſement que m'avoient dû cauſer mes bleſſures, j'étois encore un des plus robuſtes, & je me trouvois aſſez de vigueur pour aller d'un couvert de la Chaloupe à l'autre.

Pluye favorable.

NOUS étions au ſecond jour de Décembre, qui étoit le treizième depuis nôtre naufrage. L'air ſe chargea. Il tomba de la pluye, qui nous apporta un peu de ſoulagement. Elle fût même accompagnée d'un calme, qui permit de détacher les voiles des vergues & de les étendre ſur le Bâtiment. On ſe traîna par-deſſous. Chacun bût de l'eau de pluye à ſon aiſe, & les deux petits tonneaux demeurérent remplis. J'étois alors au timon, & ſuivant l'eſtime, je jugeois que nous ne devions pas être loin de la terre. J'eſpérai que l'air pourroit s'éclaircir tandis que je demeurerois dans ce poſte, & je m'obſtinois à ne le pas quitter. Cependant l'épaiſſeur de la brume, & la pluye, qui ne diminuoit pas, me firent éprouver un froid ſi vif, que n'ayant plus le pouvoir d'y réſiſter, j'appellai un des Quartier-maîtres pour lui faire prendre ma place. Il vint, & j'allai me mêler entre les autres, où je repris un peu de chaleur. A peine le Quartier-maître eût-il paſſé une heure à la barre du gouvernail, que le tems ayant changé, il découvrit une Côte. Le premier mouvement de ſa joye lui fit crier, *terre*, *terre*. Tout le monde retrouva des forces pour ſe lever, & chacun voulût être aſſûré par ſes yeux, d'un ſi favorable événement. C'étoit effectivement la terre. On fit ſervir auſſi-tôt toutes les voiles & l'on courût droit ſur la Côte. Mais en approchant du rivage, on trouva les briſans ſi forts, qu'on n'ôſa ſe hazarder à traverſer les lames. L'Iſle, car c'en étoit une, s'enfonçoit par un petit golfe, où nous eûmes le bonheur d'entrer. Là nous jettâmes le grapin à la Mer. Il nous en reſtoit un petit, qui ſervit à nous amarrer à terre, & chacun ſe hâta de ſauter ſur le rivage.

On découvre la terre.

Joye des Hollandois en abordant dans une Iſle déſerte.

L'ARDEUR fût extrême pour ſe répandre dans les bois & dans les lieux où l'on eſpéroit trouver quelque choſe qui pût ſervir d'aliment. Pour moi, je n'eûs pas plutôt touché la terre, que m'étant jetté à genoux, je la baiſai de joye & je rendis graces au Ciel de la faveur qu'il nous accordoit. Ce jour étoit le dernier des trois, à la fin deſquels on devoit manger les mouſſes du Vaiſſeau.

Ce qu'ils y trouvent.

L'ISLE offroit des noix de cocos; mais on n'y pût découvrir d'eau douce. Nous nous crûmes trop heureux de pouvoir avaller la liqueur que les noix rendent dans leur fraîcheur. On mangeoit les plus vieilles, dont le noyau étoit plus dur. Cette liqueur nous parût un agréable breuvage, & n'auroit produit que des effets ſalutaires, ſi nous en eûſſions uſé avec modération. Mais tout le monde en ayant pris à l'excès, nous ſentîmes dès le même jour, des tranchées & des douleurs inſupportables, qui nous forcérent de nous enſevelir dans le ſable les uns près des autres. Elles ne finirent que par de grandes évacuations, qui rétablirent le lendemain nôtre ſanté. On fit le tour de l'Iſle ſans trouver la moindre apparence d'habitation, quoique diverſes traces fiſſent aſſez connoître qu'il y étoit venu des hommes. Elle ne produit que des noix de cocos. Quelques Matelots virent un ſerpent, qui leur parût épais d'une braſſe.

APRÈS avoir rempli nôtre Chaloupe de noix vieilles & fraîches, nous levâ-

levâmes l'ancre vers le soir, & nous gouvernâmes sur l'Isle de Sumatra, dont nous eûmes la vûe dès le lendemain. Celle que nous quittions en est à quatorze ou quinze lieues. Nous côtoyâmes les terres de Sumatra, vers l'Est, aussi long-tems qu'il nous resta des provisions. La nécessité nous forçant alors de descendre, nous rasâmes la Côte sans pouvoir traverser les brisans. Dans l'embarras où nous étions menacés de retomber, il fût résolu que quatre ou cinq des meilleurs nâgeurs tâcheroient de se rendre à terre, pour chercher le long du rivage, quelqu'endroit où nous pûssions aborder. Ils passèrent heureusement à la nâge & se mirent à suivre la Côte, tandis que nous les conduisions des yeux. Enfin trouvant une Rivière, ils se servirent de leurs caleçons pour nous faire des signaux, qui nous attirèrent à leur suite. En nous approchant nous apperçûmes, devant l'embouchure, un banc contre lequel la Mer brisoit encore avec plus de violence. Je n'étois pas d'avis qu'on hazardât le passage, ou du-moins, je ne voulus m'y déterminer qu'avec le consentement général. Tout le monde se mit en rang par mon ordre, & je demandai à chacun son opinion. Ils s'accordèrent tous à braver le péril. J'ordonnai qu'à chaque côté de l'arrière on tînt une rame percée, avec deux rameurs à chacune, & je pris la barre du gouvernail pour aller droit à couper la lame. Le premier coup de mer remplit d'eau la moitié de la Chaloupe. Il fallût promptement puiser avec les chapeaux, les souliers & tout ce qui pouvoit servir à cet office. Mais un second coup de mer nous mit tellement hors d'état de gouverner & de nous maintenir, que je crûs nôtre perte certaine. „ Amis! m'écriai-je, tenez „ la Chaloupe en équilibre & redoublez vos efforts à puiser, ou nous pé- „ rissons sans ressource ". On puisoit avec toute l'ardeur possible, lorsqu'un troisième coup de mer survint. Mais la lame fût si courte qu'elle ne pût nous jetter beaucoup d'eau, sans quoi nous périssions infailliblement; & la marée commençant aussi-tôt à refouler, nous traversâmes enfin ces furieux brisans.

Bontekoe. 1619. Ils se reconnoissent proche de Sumatra.

Nouveaux dangers pour arriver dans cette isle.

On goûta l'eau, qui fût trouvée douce. Ce bonheur nous fit oublier toutes nos peines. Nous abordâmes au côté droit de la Rivière, où le rivage étoit couvert de belles herbes, entre lesquelles nous découvrîmes de petites fèves, telles qu'on en voit dans quelques endroits de Hollande. Nôtre première occupation fût d'en manger avidement. Quelques-uns de nos gens étant allés au-delà d'une pointe de terre qui se présentoit devant nous, y trouvèrent du tabac & du feu. Nouveau sujet d'une extrême joye. Quelque explication qu'il fallût donner à ces deux signes, ils nous marquoient que nous n'étions pas loin de ceux qui les avoient laissés. Nous avions, dans la Chaloupe, deux haches, qui nous servirent pour abbattre quelques arbres & pour en couper les branches, dont nous fimes de grands feux en plusieurs endroits; & nos gens, divisés en petites troupes, s'assirent autour & se mirent à fumer le tabac qu'ils avoient trouvé.

Ils y trouvent des rafraîchissemens.

Vers le soir, nous redoublâmes nos feux; &, dans la crainte de quelque surprise, je posai trois sentinelles aux avenues de nôtre petit camp. La Lune étoit au déclin. Nous passâmes la première partie de la nuit sans autre mal que de violentes tranchées, qui nous venoient d'avoir mangé trop de fèves. Mais, au milieu de nos douleurs, les sentinelles nous apprirent

Nouveau péril qu'ils y courent de la part des Habitans.

BONTEKOE. 1619.

prirent que les Habitans du Pays s'approchoient en grand nombre. Leur dessein, dans les ténèbres, ne pouvoit être que de nous attaquer. Toutes nos armes consistoient dans les deux haches; avec une épée fort rouillée; & nous étions tous si mal, qu'à peine avions-nous la force de nous remuer. Cependant cet avis nous ranima, & les plus abbatus ne pûrent se résoudre à périr sans quelque défense. Nous prîmes dans nos mains des tisons ardens, avec lesquels nous courûmes au-devant de nos ennemis. Les étincelles voloient de toutes parts, & rendoient le spectacle terrible. D'ailleurs, les Insulaires ne pouvoient être informés que nous étions sans armes. Aussi prirent-ils la fuite, pour se retirer derrière un bois. Nos gens retournèrent auprès de leurs feux, où ils passèrent le reste de la nuit dans des allarmes continuelles. Rol & moi, nous nous crûmes obligés, par la prudence, de rentrer dans la Chaloupe, pour nous assûrer du moins cette ressource contre toutes sortes d'événemens.

Leur industrie les en delivre.

Le lendemain, au lever du Soleil, trois Insulaires sortirent du bois & s'avancèrent vers le rivage. Nous leur envoyâmes trois de nos gens, qui ayant déjà fait le Voyage des Indes, connoissoient un peu les usages & la langue du Pays. La première question à laquelle ils eûrent à répondre, fût de quelle Nation ils étoient. Après avoir satisfait à cette demande & nous avoir représentés comme d'infortunés Marchands dont le Vaisseau avoit péri par le feu, ils demandèrent à leur tour, si nous pouvions obtenir quelques rafraîchissemens par des échanges. Pendant cet entretien, les Insulaires continuèrent de s'avancer vers la Chaloupe, & s'en étant approchés avec beaucoup d'audace, ils voulûrent sçavoir si nous avions des armes. J'avois fait étendre les voiles sur la Chaloupe, parce que je me défiois de leur curiosité. On leur répondit que nous étions bien pourvûs de mousquets, de poudre & de balles. Ils nous quittèrent alors, avec promesse de nous apporter du riz & des poules. Nous fimes environ quatre-vingt réales de l'argent que chacun avoit dans ses poches, & nous les offrîmes aux trois Insulaires, pour quelques poules & du riz tout cuit qu'ils nous apportèrent. Ils parûrent fort satisfaits du prix. J'exhortai tous nos gens à prendre un air ferme. Nous nous assîmes librement sur l'herbe, & nous nous remîmes à tenir conseil, après nous être rassasiés par un bon repas. Les trois Insulaires assistèrent à ce festin, & dûrent admirer nôtre appétit. Nous leur demandâmes le nom du Pays, sans pouvoir distinguer dans leur réponse, si c'étoit Sumatra. Cependant nous en demeurâmes persuadés, lorsqu'ils nous eûrent montré de la main, que Java étoit au-dessous, & nous comprîmes facilement qu'ils vouloient nommer Jean *Coen*, Général des Hollandois, qui commandoit alors dans cette Isle. Il nous parût certain que nous étions au vent de Java, & cet éclaircissement nous causa d'autant plus de satisfaction, que n'ayant point de boussole, nous avions hésité jusqu'alors dans toutes nos manœuvres. Il ne nous manquoit plus que des vivres, pour achever de nous rendre tranquilles.

Ils en obtiennent des vivres.

Informations qui les rassûrent.

Je pris la résolution de m'embarquer avec quatre de nos gens, dans une petite pirogue, qui étoit sur la rive, & de remonter la Rivière jusqu'à un Village que nous apperçûmes dans l'éloignement, pour aller faire autant de provisions qu'il me seroit possible, avec le reste de l'argent que nous

Ils se procurent des provisions.

nous avions raſſemblé. M'étant hâté de partir, j'eûs bien-tôt acheté du riz & des poules, que j'envoyai à Rol avec la même diligence, en lui recommandant l'égalité dans la diſtribution, pour ne donner à perſonne aucun ſujet de plainte. De mon côté je fis, dans le Village, un fort bon repas avec mes Compagnons, & je ne trouvai pas la liqueur du Pays ſans agrément. C'eſt une ſorte de vin qui ſe tire des arbres & qui eſt capable d'enyvrer. Pendant que nous mangions, les Habitans étoient aſſis autour de nous & conduiſoient nos morceaux de leurs regards, en les dévorant des yeux. Après le repas, j'achetai d'eux un bufle, qui me coûta cinq réales & demie. Mais étant ſi ſauvage que nous ne pouvions le prendre ni l'emmener, nous y employâmes beaucoup de tems. Le jour commençoit à baiſſer. Je voulois que nous retournaſſions à la Chaloupe, dans la vûe de revenir le lendemain. Mes gens me prièrent de les laiſſer cette nuit dans le Village, ſous prétexte qu'il leur ſeroit plus aiſé de prendre le bufle pendant les ténèbres. Je n'étois pas de leur avis, & je m'efforçai de les détourner de ce deſſein. Cependant leurs inſtances m'y firent conſentir, & je les quittai en les abandonnant à leur propre conduite.

Bontekoe. 1619.

Je retournai ſur le bord de la Rivière, où je trouvai près de la pirogue, quantité d'Inſulaires qui paroiſſoient en conteſtation. Ayant crû démêler que les uns vouloient qu'on me laiſſât partir & que d'autres s'y oppoſoient, j'en pris deux par le bras & je les pouſſai vers la pirogue d'un air de maître. Leurs regards étoient farouches. Cependant ils ſe laiſſèrent conduire juſqu'à la barque, & ne firent pas difficulté d'y entrer avec moi. L'un s'aſſit à l'arrière, & l'autre à l'avant. Enfin ils ſe mirent à ramer. J'obſervai qu'ils avoient au côté chacun leur *cris* ou leur poignard, & par conſéquent qu'ils étoient maîtres de ma vie. Après avoir un peu vogué, celui qui étoit à l'arrière vînt à moi, au milieu de la pirogue où je me tenois debout, & me déclara par des ſignes, qu'il vouloit de l'argent. Je tirai de ma poche une petite pièce de monnoye, que je lui offris. Il la reçût, & l'ayant regardée quelques momens d'un air incertain, il l'enveloppa dans le morceau de toile qu'il avoit autour de ſa ceinture. Celui qui étoit à la proue vînt à ſon tour, & me fit les mêmes ſignes. Je lui donnai une autre pièce, qu'il conſidera auſſi des deux côtés; mais il parût encore plus incertain s'il la devoit prendre ou m'attaquer; ce qui lui auroit été facile, puiſque j'étois ſans armes. Je ſentis la grandeur du péril & le cœur me battoit violemment. Cependant nous deſcendions toûjours, & d'autant plus vîte que nous étions portés par le reflux. Vers la moitié du chemin, mes deux guides commencèrent à parler entr'eux avec beaucoup de chaleur. Tous leurs mouvemens ſembloient marquer qu'ils avoient deſſein de fondre ſur moi. J'en fûs allarmé juſqu'à trembler. Ma conſternation me fit tourner les yeux vers le Ciel, à qui je demandai le ſecours qui m'étoit néceſſaire dans un danger ſi preſſant. Une inſpiration ſecrète me fit prendre le parti de chanter (*t*); reſſource étrange contre la peur. Je chantai de

Péril où ſe trouve Bontekoe.

La peur le fait chanter.

(*t*) Son but, en chantant, étoit apparemment de cacher ſa frayeur aux deux Inſulaires. Les Chinois chantent au fort de l'angoiſſe, ou lors qu'ils ſont ſur le point de ſe défaire eux-mêmes. R. de l A. *A*.

BONTEKOE. 1619.

de toute ma force, jusqu'à faire retentir les bois dont les deux rives étoient couvertes. Les deux Insulaires se mirent à rire, ouvrant la bouche si large que je vis jusqu'au milieu de leur gosier. Leurs regards me firent connoître qu'ils ne me croyoient ni crainte ni défiance. Ainsi je vérifiai ce que j'avois entendu dire sans le comprendre, qu'une frayeur extrême est capable de faire chanter. Pendant que je continuois cet exercice, la barque alloit si rapidement, que je commençai à découvrir nôtre Chaloupe. Je fis des signes à nos gens. Ils les apperçûrent, & je les vis accourir vers le bord de la Rivière. Alors me tournant vers mes deux rameurs, je leur fis entendre que pour aborder il falloit qu'ils se mîssent tous deux à la proue, dans l'idée que l'un d'eux ne pourroit du moins m'attaquer par derrière. Ils m'obéïrent sans résistance, & je descendis tranquillement sur la rive.

Ruse des Insulaires.

LORSQU'ILS me virent en sûreté au milieu de mes Compagnons, ils demandèrent où tant de gens passoient la nuit. On leur dit que c'étoit sous les tentes qu'ils voyoient. Nous avions dressé effectivement de petites tentes, avec des branches & des feuilles d'arbres. Ils demandèrent encore ou couchoient Rol & moi, qui leur avions paru les plus respectés. On leur répondit que nous couchions dans la Chaloupe, sous les voiles; après quoi ils rentrèrent dans leur pirogue, pour retourner au Village.

JE fis à Rol & aux autres, le récit de ce qui m'étoit arrivé dans mon Voyage, & je leur donnai l'espérance de revoir le lendemain, nos quatre hommes avec le busle. La nuit se passa dans une profonde tranquillité. Mais après le lever du Soleil, nous fûmes surpris de ne pas voir paroître nos gens, & nous commençâmes à soupçonner qu'il leur étoit arrivé quelqu'accident. Quelques momens après nous vîmes venir deux Insulaires, qui chassoient une bête devant eux. C'étoit un busle; mais je n'eûs pas besoin de considerer long-tems, pour reconnoître que ce n'étoit pas celui que j'avois acheté. Un de nos gens, qui entendoit à demi la langue du Pays & qui se faisoit entendre de même, demanda aux deux Noirs, pourquoi ils n'avoient pas amené le busle qu'ils m'avoient vendu, & où étoient nos quatre hommes. Ils répondirent qu'il avoit été impossible d'amener l'autre, & que nos gens, qui venoient après eux, en conduisoient un second. Cette réponse ayant un peu dissipé nôtre inquiétude, je remarquai que le busle sautoit beaucoup & qu'il n'étoit pas moins sauvage que le premier. Je ne balançai point à lui faire couper les pieds avec la hache. Les deux Noirs, le voyant tomber, poussèrent des cris & des hurlemens épouvantables.

Occasion qu'ils font naître pour quereller.

Ils viennent pour massacrer Bontekoe & ses gens.

A ce bruit, deux ou trois cens Insulaires, qui étoient cachés dans le bois, en sortirent brusquement & courûrent d'abord vers la Chaloupe, dans le dessein apparemment de nous couper le passage, pour s'assûrer la liberté de nous massacrer tous. Trois de nos gens, qui avoient fait un petit feu à quelque distance des tentes, pénétrèrent leur projet & se hâtèrent de nous en donner avis. Je sortis du bois, & m'étant un peu avancé, je vis quarante ou cinquante de nos ennemis qui se précipitoient vers nous, d'un autre côté du meme bois. „ Tenez ferme, dis-je à nos gens; le nombre de ces mi„ sérables n'est pas assez grand pour nous causer de l'épouvante ". Mais nous en vîmes paroître une si grosse troupe, la plûpart armés de boucliers

&

& d'une sorte d'épées, que regardant nôtre situation d'un autre œil, je m'écriai, „ Amis, courons à la Chaloupe; car si le passage nous est coupé, il „ faut renoncer à toute espérance ". Nous prîmes nôtre course vers la Chaloupe; & ceux qui ne pûrent y arriver assez-tôt, se jettèrent dans l'eau, pour s'y rendre à la nâge.

BONTEKOE. 1619.

Nos ennemis nous poursuivirent jusqu'à bord. Malheureusement pour nous, rien n'étoit disposé pour s'éloigner de la rive avec une diligence égale au danger. Les voiles étoient étendues en forme de tente, d'un côté de la Chaloupe à l'autre; & tandis que nous nous empressions d'y entrer, les Insulaires nous suivant de près, percèrent de leurs zagaies plusieurs de nos gens, dont nous vîmes les intestins qui leur tomboient du corps. Nous nous défendions néanmoins avec nos deux haches & nôtre vieille épée. Le Boulanger de l'équipage, qui étoit un grand homme plein de vigueur, s'aidoit de l'épée avec succès. Nous étions amarrés par deux grapins, l'un à l'arrière & l'autre à l'avant. Je m'approchai du mât & criai au Boulanger, *Coupe le cableau.* Mais il fût impossible de le couper. Je courus à l'arrière; & mettant le cableau sur l'étambord, je criai, *hache.* Alors il fût coupe facilement. Nos gens de l'avant le prirent & tirèrent la Chaloupe vers la Mer. En vain les Insulaires tentèrent de nous suivre dans l'eau; ils perdirent fond & fûrent contraints d'abandonner leur proye.

Les Hollandois ne s'échappent qu'avec peine.

Nous pensâmes à recueillir le reste de nos gens, qui nâgeoient dans la Rivière. Ceux qui n'avoient pas reçû de coups mortels, rentrèrent à bord, & le Ciel fit souffler aussi-tôt un vent forcé de terre, quoique jusqu'alors il eût été de mer. Il nous fût impossible de ne pas reconnoître que c'étoit un témoignage sensible de la protection divine. Nous mîmes toutes nos voiles, & nous allâmes jusqu'au large d'une seule bordée, avec une facilité surprenante à repasser le banc & les brisans qui nous avoient causé tant d'embarras à l'entrée de la Rivière. Nos ennemis, s'imaginant que nous y ferions naufrage, s'étoient avancés jusqu'à la dernière pointe du Cap, pour nous y attendre & nous massacrer. Mais le vent continua de nous être favorable, & l'avant de la Chaloupe, qui étoit fort haut, coupa les lames avec ce secours.

En quel état ils se retirent.

A peine étions-nous hors de danger, qu'on s'apperçût que le brave Boulanger, qui nous avoit si bien défendu, avoit été blessé d'une arme empoisonnée. Sa blessure étoit au-dessus du nombril. Les parties d'alentour étoient déjà d'un noir livide. Je lui coupai ces chairs jusqu'au vif, pour arrêter le progrès du venin. Mais la douleur que je lui causai fût inutile. Il tomba mort à nos yeux, & nous le jettâmes dans les flots. En faisant la revûe de nos gens, nous trouvâmes qu'il en manquoit seize, dont onze avoient été tués au rivage. Le sort des quatre malheureux, qui étoient restés dans le Village, fût amèrement déploré. Rien n'étoit si cruel que la nécessité où nous étions de les abandonner. Cependant il y a beaucoup d'apparence qu'ils n'y pûrent être sensibles, & que c'étoit déjà fait de leur vie.

Perte de seize de leurs gens.

Nous gouvernâmes vent arrière, en rangeant la Côte. Le reste de nos provisions consistoit en huit poules & un peu de riz. Elles fûrent distribuées entre

Ils sont obligés de retourner à terre.

BONTEKOE. 1619.

entre cinquante hommes que nous étions encore. Mais la faim commençant bien-tôt à se faire sentir, nous fûmes obligés de retourner à terre, par une baye que nous découvrîmes. Quantité de gens, qui étoient sur le rivage, prirent la fuite en nous voyant débarquer. Nous avions fait une trop funeste expérience de la barbarie de ces Insulaires, pour en espérer des vivres. Mais nous trouvâmes du moins de l'eau douce. Les rochers voisins nous offrirent des huîtres & de petits limaçons de mer, dont nous mangeâmes avec d'autant plus de goût, qu'ayant sauvé un plein chapeau de poivre, que j'avois acheté dans le Village où j'avois laissé nos quatre hommes, il nous servit à les assaisonner. Après nous en être rassasiés, chacun en remplit ses poches, & nous rentrâmes dans la Chaloupe, avec nos deux petits tonneaux pleins d'eau fraîche. Je proposai en quittant la baye, de prendre un peu plus de large, pour faire plus de chemin. Ce conseil fût suivi. Mais le vent, qui commençoit à forcer, nous fit essuyer pendant la nuit une grosse tempête. Cependant les peines qu'il nous causa devinrent une faveur du Ciel. Si nous eûssions continué de ranger la Côte, nous n'aurions pû nous défendre de relâcher près d'une autre aiguade qui se présente dans la même Isle, où nous aurions trouvé des ennemis cruels, qui s'étoient déclarés depuis peu, contre les Hollandois & qui en avoient déja massacré plusieurs. A la pointe du jour, nous eûmes la vûe de trois Isles qui étoient devant nous. Nous prîmes la résolution d'y relâcher, quoique nous ne les crûssions point habitées. On se flattoit d'y trouver quelque nourriture. Celle où nous abordâmes étoit remplie de cette espèce de roseaux qu'on nomme *bambous*, & qui sont de la grosseur de la jambe. Nous en prîmes plusieurs, dont nous perçâmes les nœuds avec un bâton, à l'exception de celui de dessous; & les remplissant d'eau douce, comme autant de tonneaux que nous fermâmes avec des bouchons, nous portâmes une bonne provision d'eau dans la Chaloupe. Il y avoit aussi des palmiers, dont la cime étoit assez molle pour nous servir d'aliment. On parcourût l'Isle, sans y faire d'autre découverte. Un jour, me trouvant au pied d'une assez haute montagne, je ne pûs résister à l'envie de monter au sommet, dans l'espérance vague de faire quelque observation qui pût être utile à nous conduire. Nous cherchions les lieux où les Hollandois étoient établis. Il me sembloit que ce soin me regardoit particuliérement, & que tous nos gens avoient les yeux tournés sur moi. Cependant, outre les maux qui m'étoient communs avec eux, je n'étois jamais venu aux Indes Orientales; & n'ayant ni boussole ni d'autres instrumens de Mer, je ne me trouvois capable de rien pour nôtre conservation.

Secours qu'ils y trouvent.

Ils abordent dans une Isle déserte.

Bontekoe découvre sa route du haut d'une montagne.

LORSQUE je fûs au sommet de la montagne, mes regards se perdirent dans l'immense étendue du Ciel & de la Mer. Je me jettai à genoux, le cœur plein d'amertume, & j'addressai ma prière au Ciel, avec des soupirs & des gemissemens que je ne puis exprimer. Etant prêt à descendre, je jettai encore les yeux de tous côtés autour de moi. Je crûs voir, sur ma droite, que les nuées chassoient de terre, & que c'étoit cette raison qui rendoit l'horizon si fin. Aussi-tôt je découvris deux hautes montagnes, dont la couleur me parût bleue. Il me vînt à l'esprit qu'étant à Hoorn, j'avois

vois entendu dire à Guillaume *Schouten*, qui avoit fait deux fois le Voyage des Indes Orientales, qu'au Cap de Java il y avoit deux hautes montagnes qui paroissoient bleues. Nous étions venus dans l'Isle en rangeant à main gauche la Côte de Sumatra, & ces montagnes étoient à la droite. Je voyois entr'elles une ouverture, ou un vuide, au travers duquel je ne decouvrois pas de terres; & je n'ignorois pas que le Détroit de la Sonde étoit entre Sumatra & Java. Ces réflexions me firent conclure qu'il n'y avoit point d'erreur dans nôtre route. Je descendis plein de joye, & je me hâtai d'annoncer à Rol que j'avois vû les deux montagnes. Elles ne paroissoient plus lorsque je lui fis ce récit, parce que les nuées avoient achevé de chasser. Mais j'ajoûtai ce que j'avois appris à Hoorn, de la bouche de Schouten, & j'établis mes conjectures par d'autres raisonnemens. Rol y trouva de la vraisemblance. Assemblons nos gens, me dit-il, & gouvernons de ce côté-là. Cette déclaration, que je fis à l'équipage, excita beaucoup d'empressement pour apporter à bord de l'eau, des roseaux & des cimes de palmier. On mit à la voile avec la même ardeur. Le vent étoit favorable à nos nouvelles vûes. Nous portâmes le cap droit à l'ouverture des deux montagnes, & pendant la nuit nous gouvernâmes par le cours des étoiles. Vers minuit, nous apperçûmes du feu. On s'imagina d'abord que c'étoit le feu de quelque Vaisseau, & que ce devoit être une Caraque. Mais, en approchant, nous reconnûmes que c'étoit une petite Isle du Détroit de la Sonde (v). Après en avoir doublé la pointe, nous vîmes un autre feu de l'autre côté, & diverses marques nous firent juger que c'étoient des Pêcheurs. Le lendemain, à la pointe du jour, nous fûmes arrêtés par un calme. Nous étions, sans le sçavoir, sur la Côte interne de Java. Un Matelot, étant monté au haut du mât, cria aussi-tôt qu'il découvroit un gros de Vaisseaux. Il en compta jusqu'à vingt-trois. Nôtre joye nous fit faire des cris & des sauts. On se hâta de border les avirons, à cause du calme, & l'on nâgea droit vers cette Flotte. C'étoit un nouvel effet de la protection du Ciel; car nous serions allés nous jetter à Bantam, où nous n'avions rien de favorable à nous promettre, parce que le Roi de cette Contrée étoit en guerre avec nôtre Nation, au-lieu que par une faveur admirable de la Providence, nous allâmes tomber entre les bras de nos Compatriotes & de nos amis.

Détroit de la Sonde.

Ils joignent une Flotte Hollandoise.

Ces vingt-trois Vaisseaux étoient Hollandois, sous le commandement de *Frederic Houtman* d'Alcmaar. Il se trouvoit alors dans sa galerie, d'où il nous observoit avec sa lunette d'approche, surpris de la singularité de nos voiles & cherchant l'explication d'un spectacle si nouveau. Il envoya sa Chaloupe au-devant de nous, pour s'informer qui nous étions. Ceux qui la conduisoient nous reconnûrent. Nous avions fait voiles ensemble du Texel, & nous ne nous étions séparés que dans la Mer d'Espagne. Ils nous firent passer, Rol & moi, dans leur Chaloupe, & nous conduisirent à bord de l'Amiral, dont le Vaisseau se nommoit *La Pucelle de Dordrecht*. Nous lui fûmes aussi-tôt présentés. Après nous avoir marqué la joye qu'il avoit de nous re-

Surprise de l'Amiral.

(v) C'est l'*Isle-du-milieu*, nommée *Dwars-in-de-weg* par les Hollandois. R. d. E.

BONTEKOE. 1619. revoir, jugeant fans explication, quel étoit le plus preffant de nos befoins, il fit couvrir fa table & s'y mit avec nous. Lorfque je vîs paroître du pain & les autres viandes, je me fentis le cœur fi ferré, que mes larmes inondèrent mon vifage, & que je ne me trouvai point la force de manger. Nos gens, qui arrivèrent auffi-tôt, fûrent diftribués fur tous les autres Vaiffeaux de la Flotte (x).

Il eft tems de revenir aux loix que je me fuis impofées; fans craindre néanmoins qu'on me reproche d'avoir introduit un perfonnage ennuyeux, & prefque fur, au contraire, que l'intérêt qu'on a pris à fes infortunes, fe répandra fur la fuite de fon Voyage, quoique les événemens qui reftent à lire, fe rapprochent plus de l'ordre commun du Commerce & de la Navigation.

Il les fait tranfporter à Batavia.

L'Amiral, après s'être fait raconter toutes les avantures des cinquante Hollandois, les fit embarquer dans un Yacht, pour fe rendre à Batavia (y). Ils y arrivèrent le lendemain matin. Les amis qu'ils avoient fur la Flotte, leur ayant fourni des habits, ils entrèrent dans la Ville en fort bon ordre. Ils fe préfentèrent au Général *Jean Pieterfz Coen*, qui n'avoit point encore été informé de leur arrivée, mais qui les reçût favorablement lorfqu'ils fe fûrent fait connoître. Il fallut fatisfaire fa curiofité par un long récit. Bontekoe lui dit; „ Seigneur Général, nous partîmes tel jour du „ Texel, dans le Navire nommé la *Nouvelle Hoorn*. En tel tems nous ap„ prochâmes du Détroit de la Sonde, jufqu'à telle hauteur. Là, le feu „ prit à nôtre Vaiffeau. Là, nous fautames. Enfuite s'arrêtant au détail „ de toutes les circonftances, il expliqua la manière dont cet accident étoit „ arrivé, combien il avoit perdu de gens, comment il avoit fauté avec le „ Navire, & comment le Ciel l'avoit confervé avec un feul jeune homme". Le Général fort attentif à fa narration, lui dit froidement après avoir entendu le refte de fes avantures; Que faire à celà? C'eft un grand malheur (z). Mais s'échauffant un peu à la vûe du vin d'Efpagne qu'il fit apporter, il prit une coupe d'or & bût fucceffivement la fanté de Bontekoe & de Rol. Pendant huit jours il les fit manger à fa table. Enfin trouvant l'occafion de les employer tous deux, il fit Bontekoe Capitaine du Vaiffeau le *Bergerboot*; & deux jours après, il nomma Rol pour exercer la fonction de Commis fur le même Vaiffeau. Leur joye fût très-vive de fe trouver rejoints dans un même Navire, avec les mêmes commandemens qu'ils avoient eû fur la *Nouvelle Hoorn*.

Bontekoe eft employé par le Général Coen.

Son Voyage à Amboine & aux Moluques. 1620.

Ce Vaiffeau étoit court. Il ne portoit que trente-deux pièces de canon; mais on lui en auroit crû davantage, parce que cette artillerie faifoit prefque deux bordées l'une fur l'autre. Il étoit chargé de viande, de lard, de riz & de munitions de guerre, pour ravitailler les Forts Hollandois. Deux autres Navires, le *Neptune* & l'*Etoile du Matin*, avoient reçû le même ordre. Ils partirent de conferve au commencement de l'année 1620. En paffant, ils relâchèrent à *Greffe* ou *Greffic*, où le premier Commis du Comptoir

(x) Relation du Voyage de Bontekoe, pag. 20.

(y) *Ibid.* pag. 20.

(z) *Ibidem.*

toir Hollandois, qui se nommoit *Wolter Hudden*, originaire de Riga en Livonie, augmenta leurs provisions d'un grand nombre de vaches, de poules, d'oyes, & de quantité d'arrack & de sucre brun. La nourriture qu'il leur donna pour ces bestiaux, fût du riz en cosse, qui s'appelle *Padie*.

Il est envoyé pour ravitailler les Forts Hollandois.

Ils remirent à la voile & rangèrent la Côte jusqu'au-delà du Détroit de *Balei* ou *Baly*, pour s'avancer à la hauteur de *Solor*, parce que la mousson étant passée, ils espéroient encore d'arriver à *Amboine* par cette route. Lorsqu'ils fûrent devant le havre de Solor, *Ramburg d'Enchuise*, Commis du Fort Hollandois, vînt leur dire à bord, que les Habitans d'un Village voisin, nommé *Laritoque*, faisoient beaucoup de tort au Commerce de leur Nation, & qu'avec trois Vaisseaux il ne falloit pas manquer l'occasion de les réduire. Bontekoe & les deux autres Capitaines consentirent à cette proposition. Ils s'approchèrent de ce Village, accompagnés de plusieurs petits Bâtimens du Pays, qui se joignirent moins à eux pour les servir, que pour assister au spectacle. Le Village fût canonné; mais il avoit aussi son artillerie, qui ne demeura pas oisive. Cependant elle n'empêcha pas les Hollandois de faire leur descente. Ils avoient crû cette expédition trop aisée. Les Habitans firent deux sorties, dans lesquelles ils leur tuèrent vingt-quatre ou vingt-cinq hommes, & leur en blessèrent un grand nombre. Une si vigoureuse résistance força les trois Vaisseaux de lever l'ancre, & d'abandonner Ramburg à sa consternation (*a*). Ils gouvernèrent au Nord-Est, pour passer au vent de l'Isle de *Batambour*, dont ils eûrent bien-tôt la vûe. L'ayant laissée à gauche, ils portèrent le cap au Nord-Est quart de Nord, vers les Isles de *Burro* & *Blau*, qui leur demeurèrent aussi à gauche; de-là sur Amboine, où la force des courans les obligea de passer entre deux petites Isles, pour entrer dans un golfe qui se nomme *Hiero de Cambello* (*b*). De Hiero, qui est sur ce golfe, & dont le territoire est couvert de girofle, on passe en peu de tems à cheval au Fort d'Amboine. Rol y obtint le gouvernement du Fort de *Batsian*, tandis que Bontekoe continua de visiter toutes les Moluques, pour les fournir de provisions. Ensuite, le désir de faire ses derniers adieux à Rol, le conduisit à Batsian. Il en reçût environ cent lastes de cloux de girofle. Ce fût alors que leur separation se fit, avec peu d'espérance de se revoir jamais. Ils s'embrassèrent, en répandant des larmes au souvenir de leurs misères communes. Bontekoe apprit dans la suite, que Rol étoit mort à Maleye. Il retourna par le *Bogganeres* ou le Détroit de *Botton* & par *Gressik* à Batavia, pour rendre compte de son Voyage au Général Coen, qui le chargea successivement de deux autres commissions; l'une, d'aller charger du poivre à *Jambay*; l'autre, de se rendre aux Isles qui sont entre Batavia & Bantam, pour y prendre de la pierre qui se trouve au fond de la Mer. On lui donna pour la seconde, quarante *Lascarins*, excellens plongeurs, qui vont lier la pierre au fond de l'eau & la tirent dans les Chaloupes. Elle se tailloit alors à Batavia, pour en faire les puits du Fort, qui en étoit presqu'entièrement construit. Cette pierre est grande & d'une blan-

Il se sépare de Rol pour la dernière fois.

(*a*) Pag. 21. (*b*) *Ibidem*.

BONTEKOE. 1620. Meilleur Vaisseau dont il est nommé Capitaine. 1622. Il est envoyé à la Chine.

blancheur extraordinaire. Bontekoe, à son retour, fût nommé pour commander le *Groningue*, Vaisseau nouvellement arrivé de Hollande, qui étoit beaucoup mieux pourvû que le sien. Il reçût alors de nouveaux ordres, qui l'occupèrent l'espace de deux ans; mais dans les simples bornes du Commerce (*c*).

Ce ne fût qu'en 1622, qu'il fût commandé, avec sept autres Navires, pour faire le Voyage de la Chine, sous le commandement général de *Corneille Reyertsz de Dergton*, dans la vûe de s'emparer de *Macao*, ou du moins d'aller aux *Piscadores* (*d*), & d'y établir un Commerce solide pour les Hollandois (*e*). Outre les instructions qui fûrent remises à l'Amiral, Coen avoit envoyé des ordres en divers lieux, pour rassembler plusieurs autres Vaisseaux qu'il destinoit à cette expédition. Il avoit écrit particulièrement à *Guillaume Jansz*, qui étoit allé aux Manilles, avec quelques Anglois, pour une autre entreprise; & quelques Navires de cette Flotte devoient joindre ceux de Reyertsz, à des hauteurs règlées dans sa lettre.

Nous mîmes en mer, dit l'Auteur, le 10 d'Avril. Nôtre route n'eût rien de remarquable que l'habileté de nos Pilotes (*f*), jusqu'au 22 de Juin, que

(*c*) *Ibid.* pag. 22.

(*d*) Les *Piscadores* sont entre la Côte de la Chine & l'Isle Formose. Elles sont nommées par les Chinois, les Isles de *Pong-hû*. R. de l'A. *A.*

(*e*) *Ibidem.*

(*f*) Pag. 23. C'est un détail qu'il ne faut pas dérober aux Navigateurs. Nous prîmes nôtre cours vers le Détroit de *Belimbuam* ou *Balimbuan*, pour le traverser. Le 11, nous eûmes la vûe des terres de Sumatra; mais nous dérivâmes plus au Sud que nous ne l'aurions voulu, ce qui nous fit croire que les courans venoient du Détroit de la Sonde. Les 13, 14 & 15, nous eûmes des vents variables & nous dépassâmes l'Isle de *Lusipara*. Les 16 & 17, nous courûmes le long de l'Isle de *Banca*. Le 18, le 19 & le 20, nous n'avançâmes guères à la route, parce que le plus souvent nous avions vent & marée contraires; de-sorte qu'il falloit sans cesse étaller le flot. Le 29, sur le midi, nous nous trouvâmes à la bouque septentrionale du Détroit de Balimbuam, l'Isle de Banca nous demeurant à une lieue au Sud-Est. Nous courûmes au Nord sur l'Isle de *Pulo-fon*, & le 30, nous mouillâmes à son bout, qui est au Sud-Est, sur vingt-deux brasses, fond de sable. C'est un haut Pays. Le premier de Mai, nous allâmes jetter l'ancre au côté occidental de cette même Isle, sur dix-neuf brasses, fond de bonne tenue, par le travers de la baye de sable, qui est au Nord, parce qu'il y a là une bonne alguade dans un bois qui est dans un fond ou une vallée. Du bout septentrional de l'Isle de Banca jusqu'à l'Isle Pulopon, il y a dix-huit miles (1); le cours au Nord. Le même jour nous remîmes à la voile, & nous portâmes le cap au Nord Est & au Nord-Est quart de Nord, pour passer à l'Est de l'Isle de *Linga*. Le 2, nous courûmes deux lieues d'une même bordée au Nord-Est quart à l'Est. Sur le midi, le Cap oriental de l'Isle de Linga nous demeura à quatre lieues au Sud-Ouest, quart à l'Ouest. Le terrain en est fort élevé du côté septentrional. De la Côte occidentale de Pulopon jusqu'à la Côte orientale ou au Cap de Linga, la route est au Nord-Nord-Est, ou un peu plus au Nord, & il y a neuf lieues. Le fond de dix-huit, dix-neuf & vingt brasses. Le 3, l'Isle de *Pulotoniang* nous parût à l'Ouest & au Sud-Ouest. Le 4, ayant pris hauteur, nous nous trouvâmes par un degré quarante-huit minutes de latitude du Nord. Après midi nous eûmes la vûe de l'Isle de *Landt*, à huit lieues de distance au Nord-Ouest. La terre de cette Isle est haute & se présente comme une montagne. Le fond est de trente-cinq brasses. Le 6, l'Isle *Pulo-Timon* nous demeura six lieues à l'Ouest. Nous prîmes nôtre route vers *Pulo-Candor*. Le 9, trois Vaisseaux, le *Groningue*, l'*Ours Anglois* & le *S. Nicolas*, eûrent ordre d'aller jusqu'à cette Isle. Le 18 au matin, nous en eûmes la vûe, au Nord-Nord-

(1) On lit 91 lieues dans le Recueil de la Compagnie; mais c'est une erreur.

que nous arrivâmes devant Macao. La Flotte s'étoit grossie, dans cette navigation, jusqu'au nombre de quinze voiles, tant Navires que Yachts, entre lesquels il y avoit deux Anglois. Après une revûe générale des forces, on fit faire l'exercice militaire autour des mâts. BONTEKOE. 1622.

Siège de Macao par les Hollandois.

Dès le lendemain, trois Vaisseaux, le *Galias*, l'*Ours Anglois*, & le *Groningue*, commandé par Bontekoe, s'avancèrent fort près de la Ville & mouillèrent sur trois brasses d'eau. Le soir même, ils envoyèrent trois volées de leur canon vers les murs. L'obscurité devenant favorable, le *Galias* & le *Groningue* s'en approchèrent jusqu'à la portée du mousquet, sur trois brasses à demi flot. Il fût résolu que Bontekoe & *Boschert*, son Commis, descendroient avec une partie de leur équipage pour tenter de surprendre la Ville; mais cette résolution fût changée, parce qu'il parût dangereux de destituer un Navire de ses deux principaux Officiers. Bontekoe reçût ordre de garder son bord, & l'Amiral se chargea lui-même de la descente. Le 24, à la pointe du jour, on tira toutes les bordées, tandis que Reyertsz fit son débarquement à la tête de six cens hommes. On fit avan-

Nord-Est, à la distance d'environ neuf lieues. C'est une terre fort haute, avec de petites Isles, la plûpart au côté Sud-Est de la grande. L'aiguade est à la Côte Sud-Ouest. Depuis l'Isle de Pulo-Timon jusqu'à celle de Pulo-Candor, le cours est Nord-Nord-Est, & le fond vasard, de trente-cinq, quarante, cinquante & soixante brasses, suivant les Cartes; mais lorsqu'on approche de Pulo-Candor, on ne trouve plus que trente, vingt-cinq & vingt brasses fond de sable ferme. Sur le soir nous courûmes à l'Est, faisant le tour de l'Isle fort proche de la Côte, à la distance d'environ une demie lieue de la plus orientale des petites Isles. Le fond est de dix-huit à vingt brasses. Ensuite nous fimes route par le Nord Est, vers la Côte de *Chambay* (1). Le lendemain, vers le soir, on voyoit encore Pulo-Candor du haut des grands mâts. Le 22, nous découvrîmes *Pulo-Chambay*, qui paroît de loin comme un amas de petites Isles à sept ou huit lieues en mer. Le 24, nous nous trouvâmes, par la hauteur de dix degrés trente-cinq minutes (2), à une lieue & demi de la terre. La partie de cette terre qui est proche de la Mer, est basse & de sable blanc; mais plus loin, le Pays est haut & montueux. Le fond, à une, deux & trois lieues de l'Isle de Landt, est de sable, à dix-sept, seize, quinze & quatorze brasses. Le soir, on jetta l'ancre à quinze brasses, vis-à-vis d'une pointe qui est par la hauteur de dix degrés trois quarts, & qui se nomme le Cap de *Cecir* (3). Au Nord de ce Cap est un grand golfe, le long duquel & en-deçà, en rasant la Côte, on voit régner des dunes. Le milieu du Pays est haut. La Côte court au Nord-Est quart d'Est depuis le Cap. Le 25, nous nous trouvâmes sur la Côte de la petite Isle de *Pulo-Cecir*, qui est presque toute de rochers, & au Nord de laquelle on voit un golfe qui se présente comme une Rivière entre les hautes terres. C'est-là que les dunes finissent. La Côte y est très-haute, & le fond de trente, quarante & cinquante brasses. Le 26, nous mouillâmes à la *Male-baye*, que les habitans nomment la Baye de *Panderan*. Là paroissent, sur le rivage, quantité de cocotiers entre plusieurs petites maisons. Quatre Vaisseaux, du nombre desquels étoit le mien, furent envoyés le lendemain dans une autre Baye, nommée *Camperyn*, qui est plus loin de six lieues. Nous y trouvâmes de l'eau douce, du bois & d'autres rafraîchissemens. On y acheta dix-sept vaches & quantité de poules. Tout le reste du mois & la plus grande partie du suivant, se passèrent dans la Male-baye, où plusieurs Vaisseaux devoient joindre la Flotte. Le 20 de Juin, ayant eû la vûe de diverses Isles sur nôtre route, nous joignîmes quelques-uns des Vaisseaux qui nous venoient des Manilles, & le 22, nous parûmes devant Macao, où nous mouillâmes à quatre brasses d'eau, sur un fond de vase.

(1) Par *Chambay*, il faut entendre *Champa*. R. de l'A. A.
(2) On lit 15 minutes dans le Recueil de la Compagnie.
(3) Ou plutôt *Sesir*, R. de l'A. A.

BONTEKOE. 1622.

avancer deux Yachts près du rivage, pour favoriser l'entreprise. Les Portugais avoient fait un retranchement dans l'endroit où l'on pouvoit débarquer; mais après une légère résistance, ils prirent la fuite & se retirèrent vers une hauteur sur laquelle il y avoit un Couvent. L'attaque des Hollandois fût commencée avec beaucoup de résolution. Les Portugais tentèrent quelques sorties & fûrent toûjours répoussés. Mais un accident imprévû renversa toutes les espérances des assiégeans. Le feu prit à leurs barils de poudre; & dans l'éloignement des Vaisseaux, cette perte ne pût être assez promptement réparée. Ils pensoient à faire leur retraite en bon ordre, lorsque les Portugais avertis de leur disgrace par quelques déserteurs Japonois, qui passèrent dans la Ville, vinrent fondre sur eux & leur tuèrent quantité de gens. Le reste se retira, avec beaucoup de confusion, dans les barques qui les avoient apportés. La perte des Hollandois fût de cent trente hommes, avec autant de blessés, entre lesquels on compta Reyertsz, qui avoit déjà reçû un coup de mousquet dans le ventre en débarquant. Il eût néanmoins le bonheur de se rétablir.

Ils sont forcés de l'abandonner avec perte.

La Flotte se rend aux Piscadores.

On s'éloigna d'environ un quart de lieue de la Côte, sans aucun dessein de recommencer le Siège. On fit de l'eau dans une Isle qui est au Sud de Macao. Les deux Vaisseaux Anglois & le Navire Hollandois *la Fidelité*, partirent pour le Japon. Deux jours après, l'*Ours* & la *Sainte Croix* prirent leur route vers l'Isle de *Lemoen* ou *Lemoun* (g), rasant la terre dans le dessein de visiter la Côte de la Chine; & le 29, toute la Flotte mit à la voile vers les Isles *Piscadores*, à l'exception d'un gros Vaisseau & de deux Yachts, qui eûrent ordre de demeurer à la vûe de Macao jusqu'à la fin d'Août, pour attaquer les Bâtimens qui pourroient y venir de Malaca.

On veut s'y établir.

On eût la vûe des Isles Piscadores le 4 de Juillet, & le 6 on vît paroître l'*Ours*, qui venoit rejoindre la Flotte. Après avoir fait le tour des Isles en dehors, on mouilla derrière une des plus hautes, dont la forme ressemble à celle d'une table. Quelques Pêcheurs Chinois, qui se présentèrent entre les Isles, prenoient la fuite à la vûe d'une Flotte étrangère. On entra le lendemain, dans une belle Baye close, d'un fort bon fond, sur huit ou neuf brasses d'eau. Le Pays est plat, pierreux, & sans arbres, mais couvert d'herbe longue, qui est une espèce de foin. L'eau douce n'y manque pas, quoique dans le tems sec elle soit un peu somache. On se rend aux sources par deux golfes, où les Vaisseaux demeurent à l'ancre; mais on n'y trouve pas d'autres rafraîchissemens. Bontekoe, suivant l'ordre qui avoit été donné pour le rendez-vous, entra dans un Port nommé *Tayovan*, qui est à l'extrémité de l'Isle *Formose*, & où les Chinois faisoient quelque Commerce. Sa situation est à douze lieues des Piscadores. Dans l'intervalle, qui est si tortueux que les gros Vaisseaux n'y peuvent entrer, il n'y a pas plus d'onze pieds d'eau. La Flotte en tira diverses sortes de rafraîchissemens, qu'on faisoit prendre par les Yachts.

Le *Groningue* & l'*Ours* employèrent quelques jours à visiter la Côte de la Chine, & s'avancèrent jusqu'à l'embouchure de la Rivière de *Chin-cheu*, où Bon-

(g) Apparemment l'Isle d'*Emoy*.

Bontekoe vérifia par ses yeux ce que Jean Hugues *Linschoten* en a rapporté. Après avoir mouillé dans différentes Bayes, & rencontré plusieurs Corsaires Chinois, qui exerçoient leurs pillages sur leur propre Nation, ils rejoignirent la Flotte aux Piscadores. Leurs gens s'y occupoient à construire un Fort; & depuis le départ de Bontekoe, il y étoit arrivé quelques autres Navires Hollandois. Deux Yachts, qui avoient été envoyés sur les Cotes de la Chine, avec ordre de demander aux Chinois la liberté du Commerce, rapportèrent qu'ils avoient reçû des réponses assez favorables, & qu'on leur avoit promis d'envoyer aux Piscadores, un Ambassadeur qui apporteroit d'autres explications à l'Amiral. En effet, le 24 d'Août, on vit paroître deux Jonques, qui avoient à bord le Ministre Chinois. Mais les conférences eûrent peu de succès, parce que le but de cette Ambassade étoit d'engager les Hollandois à s'éloigner, ce qui étoit directement opposé à leurs intentions. Aussi prirent-ils la résolution de s'avancer avec toutes leurs forces, jusqu'à l'entrée de la Rivière de Chin-cheu, pour éprouver si la crainte de leurs hostilités ne rendroit pas les Chinois plus traitables. La séparation de trois de leurs plus gros Vaisseaux, qui furent entraînés par les courans, ne les empêcha pas d'exécuter leur dessein. Ils allèrent jetter l'ancre devant la Rivière, proche d'un gros Bourg, dont les Habitans prirent la fuite & leur abandonnèrent quarante-trois gros bestiaux, avec quantité de volaille & d'autres rafraîchissemens. Là ne se proposant plus de ménagemens, ils brûlèrent dès le premier jour soixante ou soixante-dix Jonques. Les jours suivans fûrent signalés par d'autres prises, par des descentes, & des incendies (*b*). Cette petite guerre fût continuée avec divers succès, l'espace d'une année entière, pendant laquelle on fit un grand nombre de prisonniers, & l'on brûla ou l'on prit quantité de Jonques.

BONTEKOE. 1622. Tentatives inutiles pour obtenir la liberté du Commerce à la Chine.

Longues hostilités des Hollandois.

1623.

ENFIN les Chinois, fatigués de leurs pertes, envoyèrent, le premier de Novembre 1623, un Ministre nommé *Cipzuan* (*i*) à bord de l'Amiral, pour lui déclarer que si les Hollandois étoient venus dans un esprit de paix, & seulement pour obtenir la liberté du Commerce, il étoit facile de traiter & que les Chinois y étoient disposés. Il ajoûta, pour diminuer l'étonnement de l'Amiral, que plus de trois cens Marchands de sa Nation s'étoient assemblés, & demandoient instamment cette permission, qui valoit bien mieux pour eux que de perdre leur bien en continuant la guerre. Il dit encore, que dans le Canton où il faisoit sa demeure, il y avoit un Hermite qui menoit une vie solitaire dans les montagnes, quoique de grande maison, & fort riche avant sa retraite; qu'il passoit même pour avoir été Gouverneur de quelque Province, & qu'après la mort de sa femme, qu'il aimoit uniquement, il s'étoit retiré dans la solitude, où il ne se meloit plus que d'assister les pauvres & d'aller intercéder pour eux auprès des Grands; que cet homme, qui étoit en odeur de sainteté, avoit entrepris de parler des propositions de la Flotte étrangère, & de les faire réüssir; & que passant pour Prophéte, il avoit annoncé aux principaux du Pays, que la continuation de la

Négociation avec les Chinois.

Un Hermite du Pays y est employé.

(*b*) Pag. 29.

(*i*) Pag. 37 & suiv.

BONTEKOE. 1623.

la guerre leur deviendroit pernicieuse. L'Amiral, persuadé par ces apparences de bonne foi, demanda s'il ne pouvoit pas conférer avec cet Hermite, pour l'instruire plus particulièrement de la sincérité des Hollandois, & des circonstances qui regardoient leurs vûes du Commerce. Cipzuan s'engagea volontiers à lui en faire la proposition. Etant parti dans ce dessein, il revint le 3, avec l'Hermite & un autre Chinois. L'Amiral expliqua au saint homme, les raisons qui avoient amené les Hollandois. Après une longue conférence, dont les deux parties sortirent également satisfaites, on lui remit une lettre pour les Officiers de sa Province, qui contenoit tout ce qu'on lui avoit déclaré, & qu'il promit de rendre de sa propre main.

Les Hollandois sont cruellement trahis.

DEUX ou trois jours après, Cipzuan apporta la réponse. Elle étoit favorable. On convint bien-tôt que les Hollandois envoyeroient dans l'Isle d'*Emoy*, deux ou trois de leurs Vaisseaux, pour y règler les articles de la paix. La prudence ne permettant pas à l'Amiral de s'y rendre lui-même, Christian *Fransz* partit le 14, avec les Yachts le *Muiden* & l'*Erasme*; & le lendemain, il jetta l'ancre proche d'Emoy. Trois jours s'étoient passés jusqu'au 18, lorsque Bontekoe ennuyé de cette longueur, s'embarqua dans sa Chaloupe, pour aller prendre quelques informations par ses propres yeux. En approchant des Yachts, quelle fût sa surprise d'en voir un tout en feu, & l'autre qui avoit trois brûlots à son bord, naviguant au milieu d'une multitude de Bâtimens Chinois? Plus de cinquante brûlots, qui s'étoient détachés contre l'*Erasme*, avoient été évités par l'adresse & le courage des Hollandois, & les trois qui l'avoient atteint furent heureusement détournés. Pour le *Muiden*, sa misene & ses hunes d'avant étoient si enflammées, qu'il n'y avoit aucune espérance de le pouvoir sauver. Aussi le vît-on bien-tôt sauter, avec tout ce qu'il y avoit de gens à bord (*k*).

Convention arrêtée.

L'ERASME ayant rejoint la Flotte, on apprit le détail de ce funeste événement. Aussi-tôt que les deux Yachts eûrent jetté l'ancre, les Chinois avoient envoyé des Députés à bord, pour demander que les principaux Hollandois vinssent conferer avec leur *Totoc* ou leur Chef. Le Commandant avoit désiré, au contraire, que le Totoc envoyat quelques-uns des siens, munis d'un plein-pouvoir. Les mêmes Chinois qui retournèrent à terre avec cette reponse, revinrent bien-tôt, autorisés par le Totoc, & l'on commença la négociation. Il fût conclu que les Chinois viendroient trafiquer à Tayovan avec les Hollandois, & qu'ils y apporteroient autant de soyes qu'on auroit de capital pour les payer; qu'ils ne navigueroient plus aux Manilles, à Cambaye, à Siam, à Patane, à Jamby, ni en d'autres lieux, sans prendre des passeports Hollandois; & qu'ils enverroient cinq ou six Jonques à Batavia, pour conférer avec le Général, sur l'établissement des Piscadores, dont ils avoient trop témoigné que leur principal dessein étoit de chasser les forces Hollandoises (*l*).

Perfidie des Chinois.

APRÈS cet accommodement, les Plenipotentiaires Chinois étoient retournés dans l'Isle, d'où ils étoient encore revenus, pour demander qu'on dé-

(*k*) Pag. 38. (*l*) Pag. 39.

députât quelques Capitaines au Totoc, dans la seule vûe, disoient-ils, d'écrire l'accord en Chinois & en Hollandois, & de le confirmer par un serment. Ils avoient amené huit Mandarins en qualité d'ôtages, & donné, suivant leur usage, trois fléches pour dernière preuve de leur bonne foi. Le Commandant Hollandois ne fit pas difficulté de descendre lui-même, avec deux de ses principaux Officiers, & une suite de trente hommes, commandés par *Reus*, Capitaine de l'*Erasme*. On les reçût fort bien. On dressa sur le rivage des tables pour les Matelots. Elles fûrent aussi-tôt couvertes de vivres, tandis que les trois Officiers se rendirent chez le Totoc. Les Hollandois crûrent s'appercevoir que dans le repas, où quelques Mandarins mêmes étoient à table, on s'efforçoit de les enyvrer. Reus, sans pousser trop loin la défiance, se contenta d'arrêter les progrès de l'yvresse, en faisant rentrer tous ses gens dans la Chaloupe, & promit avant son départ, de la renvoyer le soir, pour les trois Officiers qui étoient chez le Totoc. Elle retourna au rivage à l'heure marquée. Mais on ne vît revenir ni la Chaloupe ni les Officiers. On demanda aux ôtages d'où pouvoit venir un si long retardement. Ils répondirent que le festin du Totoc auroit sans doute été magnifique, & que le plaisir retenoit les convives. C'étoit un étrange festin, puisque dans le cours de la même nuit, les brûlots parûrent quatre heures avant le jour, & firent l'exécution qu'on a rapportée. L'Auteur, qui partit bien-tôt pour Batavia, paroît avoir ignoré quel fût le sort des trois Officiers Hollandois, & celui des huit ôtages qui étoient à bord. Mais il ajoûte, qu'après une si cruelle expérience de la perfidie des Chinois, l'Amiral s'attacha sérieusement à fortifier Piscadore, & recommença les hostilités (*m*).

1624.

Bontekoe retourne à Batavia.

Le tems de Bontekoe étant expiré (*n*), en vain Reyertsz le sollicita de prendre un nouvel engagement. Il obtint la permission de s'embarquer sur le Vaisseau nommé *Bonne-Espérance*, qui étoit prêt à faire voiles pour Batavia. Sa navigation fût heureuse; & son arrivée ne le fût pas moins, par l'occasion qu'elle lui fournit de quitter les Indes. On équipoit à Batavia la *Hollande*, le *Goude* & le *Middelbourg* pour aller en Perse. Il demanda au Général *Carpentier*, qui avoit succédé à *Coen*, la permission de partir sur un de ces trois bords. Elle lui fût accordée, avec la commission de Capitaine de la *Hollande*, qui étoit un fort beau Navire. L'Amiral Reyertsz, qui revint de Piscadore vers le même tems, dans la résolution de retourner aussi en Europe, obtint le commandement de ces trois Vaisseaux, & monta celui de Bontekoe. Ils mirent à la voile le 6 de Février 1625 (*o*), destinés tous deux à des infortunes qui causèrent la mort de l'un, & qui rendirent le retour de l'autre presqu'aussi funeste que son arrivée dans les Indes. Reyertsz étoit

1625.

Son départ pour l'Europe avec Reyertsz.

(*m*) *Ibidem.*

(*n*) Pag. 40.

(*o*) Il y a ici une erreur de datte dans l'Original & Mr. Prevost l'avoit adoptée. Bontekoe étoit parti de Piscadore le 21 de Fevrier 1624. Après son retour à Batavia, le 2 d'Avril, il fût de nouveau employé pendant quelque tems, à chercher de la pierre aux Isles du Golfe de Bantam; ainsi il ne pouvoit avoir mis à la voile *le 6 de Fevrier* 1624. Cette erreur, que nous avons corrigée, subsiste jusqu'à l'arrivée de l'Auteur à l'Isle de Ste. Hélene, qui est dattée pour la première fois de 1625. R. d. E.

BONTEKOE. 1625.

étoit un habile homme, qui avoit rendu des services considérables à la Compagnie (*p*).

APRÈS avoir relâché à Bantam, & louvoyé de-là jusqu'à l'Isle de *Sebbezée*, dans le Détroit de la Sonde, où la rapidité des courans les força de séjourner trois ou quatre jours, ils partirent avec un vent très-favorable, qui ne les abandonna point jusqu'à la sortie du Détroit. Ensuite il devint plus frais, mais après l'avoir eû long-tems à combattre, le 27, à dix-sept degrés de latitude méridionale, ils le virent tourner au Sud, suivant leur espérance. Alors ils coururent à l'Ouest, portant vers le Cap de Bonne-Espérance. Le 15 de Mars, ayant pris hauteur, ils se trouvèrent par les vingt-deux degrés. Reyertsz tomba malade le même jour.

J'ENTRE encore dans un de ces récits, qui ne peuvent être intéressans que par le détail des circonstances, & qui demandent par conséquent, d'être abandonnés à l'Auteur même, sans égard pour ceux qui s'offensent de la barbarie du langage de Mer, & qui préfèrent l'ornement à la vérité des peintures. C'est Bontekoe qui va représenter ses propres craintes & tracer l'image d'une affreuse situation.

Infortunes de leur voyage.

PENDANT les trois jours suivans, le vent devint si impétueux qu'il n'y avoit pas huit rhumbs sur lesquels on pût se maintenir. Nous craignîmes beaucoup d'être séparés pendant la nuit. C'étoit à nous à faire fanal. J'entrai dans la chambre du Commandant, où j'assemblai le Conseil, quoiqu'il fût fort mal; & lui ayant exposé le danger, je proposai d'amener les voiles avant la fin du jour, pour nous tenir à mâts & à cordes dans l'obscurité. J'espérois que nos conserves feroient la même manœuvre en nous voyant, & que dans le cours d'une nuit nous ne ferions pas une si grande dérive, que nous ne pûssions le lendemain nous voir les uns les autres.

Description d'une furieuse tempête.

LE Commandant s'en étant remis à mon opinion, on ferla de jour la misene & la sivadiere. Les garcettes & les rabans fûrent bien amarrés, ensuite nous nous laissâmes aller à la dérive. Le *Goude* & le *Middelbourg* suivirent nôtre exemple, & portèrent le cap au Sud. La nuit, après six horloges, le vent devint si impétueux, que ceux qui ne se sont jamais trouvés dans les mêmes occasions, ne peuvent s'en imaginer la force & la violence. Il parcouroit si rapidement tous les points du compas, qu'il étoit impossible de connoître sur quel air on naviguoit. Le Navire s'enfonçoit autant dans l'eau que si les tourbillons étoient tombés directement dessus pour le faire enfoncer. Les ancres, qui étoient sur leurs bossoirs, aux deux côtés de l'avant, étoient à tous momens submergés; & pour peu qu'on fût demeuré dans le même point, sans autre agitation, il auroit puisé par-là bien vîte & n'auroit pû manquer de périr. Enfin nôtre grand mât s'étant rompu, à trois brasses au-dessus du haut-pont, il tomba dans la Mer; mais le Navire, qui apparemment enfonçoit, se releva un peu. Nous étions les uns près des autres; ce qui n'empêchoit pas qu'il ne fallût s'approcher tête contre tête pour pouvoir s'entendre. Ceux qui étoient sur le pont n'entendoient pas nos plus grands cris (*q*).

CE

(*p*) Pag. 41. & suiv.

(*q*) *Ibidem*.

Bontekoe. 1625.

Singulière apparence de la Mer.

Ce prodigieux vent dura pendant six ou sept horloges, & ne fit alors que commencer un peu à diminuer. Tandis qu'il étoit dans sa plus grande violence, la Mer étoit aussi unie qu'une table. Il sembloit même qu'elle ne pût s'élever. Mais, à mesure que le vent diminuoit, la Mer s'élevoit avec tant d'impétuosité, que le Vaisseau sembloit prêt à tourner. Le roulis étoit si terrible, que le plat bord passoit quelquefois sous l'eau à l'embelle. Elle couloit dans le fond de cale, où il s'en trouvoit déjà sept pieds avant que nous nous en fussions apperçûs. Toutes les pompes jouoient sans relâche, & l'eau ne laissoit pas de croître toûjours. Nos allarmes devinrent fort vives. Le mal étoit sans remède, & tous nos efforts paroissoient inutiles. Il arriva même que les pompes s'engorgérent de poivre, dont les bitonnieres étoient toutes remplies. Il y avoit, à fond de cale, soixante pièces de canon de fonte & de fer, qui étoient sur le gingembre & sous le poivre. L'agitation prodigieuse du Vaisseau les fit démarrer & rouler. Les tourillons heurtèrent contre les fronteaux des greniers & les brisèrent. Alors le poivre se répandit sur les vaigres de fond; & l'eau ayant fait lever les parcloses, il passa & couvrit les varangues.

Efforts de l'industrie & du courage.

Cependant comme nous étions persuadés que le Vaisseau étoit capable de soûtenir de grands efforts, cette pensée ranima nôtre courage & nous fit redoubler le travail. Nous tirâmes les pompes & nous les enveloppâmes par le bas, de plusieurs lambeaux de nos pavillons. Nous passâmes le bout de chacune dans un pannier, que nous mîmes sur les vaigres, & nous recommençâmes tous à pomper. Cet expédient nous réüssit. Après avoir continué quelque tems la même manœuvre, nous vîmes que l'eau commençoit à baisser. Mais nôtre grand mât, qui étoit tombé dans la Mer, ayant flotté toute la nuit, tantôt le long du Navire, tantôt dessous, nous appréhendâmes qu'il n'y fit quelque voye d'eau. Les gens du fond de cale, qui sentoient encore mieux ce danger, nous excitoient par leurs cris, à couper tous les cordages qui l'arrêtoient. Il nous fût impossible de suivre leur avis. Nous coupames à la vérité les grands haubans de stribord, mais la force du roulis nous empêcha de couper ceux de babord. Ce fût tout ce qu'on pût exécuter avant le jour. Avec le secours de la lumière, nous achevâmes de couper ce qui retenoit encore le mat, & le premier flot l'eloigna du Navire.

Naufrage du Goude.

Le matin, ayant jetté les yeux autour de nous, la seule de nos conserves qui s'offrit à notre vûe, fût le *Middelbourg*, qui etoit entièrement démâté, à l'exception de son mat d'artimon. Il avoit même perdu son beaupré & tout son éperon. Le *Goude* ne paroissant point, nous commençâmes à craindre qu'il n'eût fait naufrage; soupçon qui ne fût que trop vérifié, puisqu'on ne l'a jamais revû. Quelques-uns de nos gens ayant puisé de l'eau, y trouvérent du poivre; ce qui augmenta nôtre chagrin, en confirmant la certitude de son naufrage. Cependant le tems devint fort beau. Nous appercevions toûjours le *Middelbourg* au lof, sans pouvoir nous rejoindre, parce que nous étions également désemparés. Il mit sa Chaloupe à la Mer. Le Patron, qui se nommoit Jean *Dyx*, de Flessingue, étant arrivé à nôtre bord, nous représenta qu'ils avoient perdu presque tous leurs mats & leurs agrêts, & que si nous leur refusions nôtre secours, ils n'avoient aucune es-

Triste état des deux autres Vaisseaux.

BONTEKOE. 1625.

pérance de pouvoir aller jusqu'aux terres. Nôtre mât de misene, nôtre beaupré & nôtre artimon avoient été préservés, aussi-bien que nôtre grande vergue, qu'on avoit amenée sur le pont avant que l'orage fût dans toute sa force. Dans le *Middelbourg* au contraire, on avoit laissé les vergues aux hunes, ce qui avoit contribué à la perte de toute sa mâture. Il falloit que le moins maltraité des deux Vaisseaux se rendît utile à l'autre. Nous résolûmes, dans le Conseil, de donner nôtre grande vergue & nôtre mât de hune d'avant, avec une grosse éparre que nous avions encore. Mais nous conclûmes aussi qu'après leur avoir livré ces pièces, chacun de son côté feroit ses efforts pour gagner la terre où il pourroit, sans prétendre mutuellement à d'autres secours. Cependant on convint de se rendre, s'il étoit possible, à la Baye de *Saint Louis* dans l'Isle de Madagascar.

La Hollande secourt le Middelbourg.

Opposition de l'équipage.

CES résolutions ayant été prises au Conseil, ma qualité de Capitaine m'obligeoit d'en porter l'ordre à l'équipage. On l'attendoit avec impatience; mais lorsque je l'eûs expliqué, la plûpart s'y opposèrent, sous prétexte que nous n'étions pas moins en danger que le *Middelbourg*, & que nous n'avions pas trop de nos apparaux pour nous-mêmes. Je demeurai surpris, & je leur dis avec douceur; „ Amis, prenez y garde. Si nous laissons nôtre „ conserve sans secours, il faut qu'elle périsse. Nous faisons tous profes- „ sion d'être Chrétiens. Nous sommes obligés de ne pas démentir nôtre „ foi. Pensons à ce que nous pourrions désirer d'eux, si nous étions dans le „ même état, & faisons ce que nous voudrions qu'ils nous fissent ". Cette courte harangue réveilla leur humanité. Ils s'écartèrent d'abord pour conférer ensemble. J'entendois dire à quelques-uns; „ il est vrai que nous som- „ mes Chrétiens, comme dit le Capitaine. Quels remords n'aurons- „ nous pas si le *Middelbourg* périt par nôtre faute "? Ils revinrent au pied du grand mât: Capitaine, me dirent-ils, après qu'on aura fait cette faveur au *Middelbourg*, pourrons-nous le laisser & nous séparer de lui? Je leur répondis que c'étoit la résolution du Conseil. Ils s'écrièrent alors qu'ils se soûmettoient à tout ce qu'on avoit résolu. Chacun contribua volontairement à faire descendre les pièces dans la Chaloupe. Le Patron prit congé de nous, en se flattant de nous revoir tous ensemble dans la Baye de Saint-Louis. Nôtre équipage revint aussi-tôt à la charge, & me demanda s'il n'étoit donc pas permis à présent de se séparer du *Middelbourg?* Je répondis qu'il n'y avoit plus à balancer. Aussi-tôt toutes les manœuvres fûrent exécutées avec une ardeur merveilleuse; & la drisse de la misene fut hissée jusqu'au ton, quoique tout le monde prétendît auparavant, qu'il seroit impossible de la hisser lorsqu'on auroit donné le mât de hune.

Bontekoe le ramène à la soûmission.

QUEL est le Peintre, qui ne trouve pas dans cette courte description, le sujet d'un beau tableau? Et quel est aussi le Philosophe, qui ne reconnoisse pas les traits de la Nature dans cette variété d'actions & de sentimens?

Séparation des deux Vaisseaux.

BONTEKOE se sépara du *Middelbourg* le 22, & dès le 30, il eût la vûe de l'Isle de Madagascar. Quelques bancs qui lui étoient inconnus à l'Est de la Baye qu'il cherchoit, le firent descendre dans sa Chaloupe pour sonder toutes les profondeurs des petites Isles, des Caps & des moindres pointes. Enfin il mouilla dans la Baye de Saint-Louis, où son premier soin fût de faire dresser des tentes, autant pour le soulagement de l'équipage, que pour le

Bontekoe mouille à Madagascar.

le radoub du Vaisseau; mais la Mer brisoit si fort, qu'il ne crût pas devoir y transporter les marchandises. Il fait ici une peinture de ses soins & de ses travaux, qui mérite d'être représentée pour servir d'exemple dans les mêmes circonstances. Une longue expérience lui faisant craindre pour les marchandises, il résolut, sans les faire sortir du Vaisseau, d'y mettre un ordre qui facilitât le travail; ce qui fût exécuté (r).

Ensuite il fallût obtenir des Habitans, la permission de pénétrer dans les terres pour y couper un grand mât. Ils l'accordèrent avec beaucoup d'humanité, en faisant entendre par leurs signes, qu'ils y joindroient toutes sortes de secours. On prit des cordages, des palmes, des haches, des scies, & Bontekoe alla choisir lui-même un arbre. La plus grande difficulté fût de l'amener jusqu'au Navire (s).

Il députe au Roi du Pays.

Les provisions ne manquèrent point à l'équipage, par la fidélité qu'on eût toûjours à satisfaire les Habitans pour le prix. Ils firent des tentes vers le rivage, où ils tenoient comme un marché de vaches, de limons, d'oranges, de poisson, de lait, de miel & de cire. Mais ils avoient l'art de faire tourner le lait à demi, afin qu'il ne durât pas long-tems. Ils firent comprendre à Bontekoe, que leur Roi faisoit sa résidence à cinq ou six journées de la Mer, & qu'il parloit Espagnol. Aussi-tôt deux Hollandois qui sçavoient cette langue, fûrent députés pour l'aller saluer & lui demander du riz à vendre. Ils fûrent bien reçûs de ce Prince. Mais à l'égard du riz, il se plaignit d'en manquer lui-même, parce que les sauterelles l'avoient détruit cette année-là. Bontekoe n'eût pas de peine à se le persuader, lorsque s'étant avancé au milieu d'une pièce de terre, une armée de ces insectes,

Sauterelles & leurs ravages.

(r) „ On transporta promptement, avec „ des sacs, celles qui étoient à l'avant, & „ la sainte-barbe en fût remplie. On en „ mit aussi sur le haut-pont, de-sorte que „ l'avant fût bien-tôt vuide. On fit un „ fronteau en travers, contre le grand mât, „ afin que les marchandises & les encombremens de l'arrière ne vinssent pas rouler sur les ouvriers. On commença par „ lever les parcloses. On nettoya les anguillers & les varangues. On fit passer „ des cordes dans les anguillers, depuis „ l'avant jusqu'au grand mât, pour achever de les mettre en état, & pour les y „ maintenir si l'on se trouvoit exposé aux „ mêmes accidens. Ensuite, les marchandises ayant été remises dans leur place, „ on transporta de même, dans la sainte-barbe & sur le haut-pont, celles qui „ étoient à l'arrière. Puis on fit comme à „ l'avant à l'égard des parcloses & des bitonnières, où l'nn passa aussi des cordes „ depuis l'avant jusqu'à l'arrière, tellement „ qu'en cas de besoin, on pouvoit tirer de „ chaque côté & retirer ces cordes, & les „ faire jouer dans les anguillers ".

(s) „ Après le travail, il se trouva que „ le mât avoit dix-huit palmes de circonférence par son plus gros bout, & vingt-huit pieds de haut. On en reclampa le „ gros bout sur le mâtereau du grand mât „ brisé, qui montoit encore jusqu'à trois „ brasses & demi au-dessus du haut-pont, „ & l'on en fit l'assemblage à queue d'aronde. On le fortifia de quatre jumelles. „ Le tout ayant été très-bien surlié, l'ouvrage se trouva parfaitement ferme, & le „ mât aussi fort que s'il eût été tout d'une „ pièce. Après celà, on scia le mât d'artimon par le milieu, & l'on en mit les „ côtés à une distance l'un de l'autre telle „ que la hune le demandoit, garnissant les „ trous avec des planches. Ainsi la hune „ se trouva aussi en état. On avoit quelques-uns de ces fers crochus dont on se sert „ dans les corderies. On en fit une sur le „ bord de la Mer. On prit un des plus „ gros cordages, qu'on coupa en diverses „ pièces. On en défit la méche & les torons, & l'on en fit des cordes pour les „ manœuvres courantes. On prit aussi un „ des cables, qu'on coupa pour en faire des „ haubans ".

BONTEKOE. 1625.

tes, qui se leva tout-d'un-coup, lui sauta au visage & à la poitrine avec tant de force, qu'à peine avoit-il la liberté de respirer. Elles avoient de petites aîles qui leur servoient pour voler; mais étant à terre, elles sautoient comme les autres sauterelles. Le Roi dit aux Députés qu'il étoit quelquefois obligé d'employer trois ou quatre cens hommes à garder les campagnes, & que cette précaution ne suffisoit pas pour défendre les champs de riz. Les Habitans se dédommageoient de cette perte, en mangeant ces petits animaux mêmes, qu'ils faisoient rotir sur les charbons après leur avoir arraché les aîles (*t*).

Mort de l'Amiral Reyertsz.

LA maladie de Reyertsz n'ayant fait qu'augmenter depuis la disgrace de ses trois Vaisseaux, il mourût dans l'amertume de son chagrin, onze jours après qu'on eût jetté l'ancre. Bontekoe le fit enterrer dans une Isle couverte de grands arbres qui fait face à la Baye. On le mit au pied d'un des plus beaux & des plus verds, avec une épitaphe de six vers sur sa tombe (*v*); & ses obséques fûrent honorées de trois décharges de mousqueterie & de cinq coups de canon. Les Habitans du Pays grossirent le convoi dans leurs barques. La plûpart étoient d'un fort beau noir. Quelques-uns avoient les cheveux longs & pendans. D'autres les avoient frisés & crépus, comme la laine de brebis: ceux des femmes étoient tressés autour de leur tête. Elles les oignent d'huile de poisson, qui leur donne une forte d'éclat au Soleil. L'unique habillement des deux sexes est un petit pagne, qui ne leur couvre que la ceinture. Quelques-uns mêmes alloient entièrement nuds, sans aucune honte.

Matelots séduits par les femmes de l'Isle.

Deux Matelots de l'équipage, séduits apparemment par les caresses & les offres des femmes, quittèrent le Vaisseau pour se jetter parmi les Négres. Cette désertion retarda le départ de quelques jours, qui fûrent employés à les chercher, ou à leur laisser le tems de reconnoître leur faute. On les apperçût même (*x*); mais ils prirent la fuite, & se cachérent si soigneusement, qu'on fût contraint de les abandonner à leur mauvais sort. On avoit vû plusieurs enfans presque blancs, dont les cheveux tiroient sur le blond, & qui paroissoient avoir eû des Européens pour péres. Bontekoe s'imagina que d'autres Hollandois, qui étoient venus dans cette Baye, pouvoient avoir eû la meme foiblesse que ses deux Matelots, & s'étoient peut-être établis dans l'Isle (*y*).

Bontekoe arrive à S. Hélene.

LE 25 d'Avril, après avoir fait une grosse provision de limons & d'oranges, on mit à la voile d'un assez beau tems, qui dura jusqu'au 10 de Mai. Les vents devinrent alors si furieux, qu'on fût le jouet des flots jusqu'au 6 de Juin. Bontekoe commençoit à perdre l'espérance de pouvoir doubler le Cap,

(*t*) Pag. 44.
(*v*) Pag. 45. Les Vers sont Hollandois. Voici la traduction: „ La mort suit les hommes en tous lieux. Personne ne sçait „ quand elle le doit prendre, ni si c'est au „ Sud ou à l'Ouest qu'il doit la rencontrer. „ Dieu le sçait seul. Mais celui qui est „ soumis à sa volonté, meurt content, dans „ quelque lieu que la mort le surpren- „ ne ".

(*x*) Mr. Prevost ajoûte de son chef, *avec les femmes qui les avoient corrompus*; ce qui feroit tomber la supposition précédente que l'Original justifie d'une autre manière & par une allusion des plus plaisantes; *Ces sortes d'enchantemens que les femmes font*, dit-il, *ne sont que trop fréquens parmi les Saints*, *témoin* Samson, David, Salomon. R. d. E.
(*y*) *Ibidem*.

Bontekoe. 1625.

Cap, lorsqu'emporté contre le vent même, par la force des courans, il fût surpris de l'avoir doublé sans s'en être apperçû. Il prit son cours vers l'Isle de Sainte-Hélene qu'il découvrit le 14. Lorsqu'il eût rangé la Côte, en s'approchant de la vallée de l'Eglise, il apperçût par le travers de cette vallée, une Caraque Espagnole à la rade. Malgré le désordre de son Vaisseau, il fit tous ses efforts pour s'avancer vers elle, & pour aller brusquement à l'abordage, dans l'opinion que les bordées de cette énorme masse portant trop haut, il auroit pû la joindre & la prendre facilement (z). Les raffales qui s'échappoient d'entre les montagnes, s'opposèrent à son dessein, & donnèrent le tems aux Espagnols, non-seulement de touer la Caraque par l'arrière, mais encore de débarquer du canon & de dresser des batteries sur le rivage. Cependant une raffale ayant porté les Hollandois à la portée du mousquet de ce gros Bâtiment, ils armèrent leur Chaloupe & l'envoyèrent aux Espagnols avec un pavillon de paix. A la vûe de cette manœuvre, les Espagnols firent avancer aussi leur Chaloupe entre les deux Navires. Ils demandèrent d'où venoit le Vaisseau Hollandois. On leur répondit qu'il venoit de Java, & que s'étant écarté de ses conserves, il les attendoit incessamment. Leur réponse ne fût pas moins civile, lorsqu'on leur demanda aussi d'où ils venoient. La Caraque avoit fait voile de Goa. Mais le Patron Hollandois leur ayant demandé la permission de faire de l'eau, parce qu'étant arrivés les premiers, il les en regardoit comme les maîtres, & n'ayant pas même fait difficulté d'ajoûter, qu'on se retireroit après avoir rempli les tonneaux, ils le traitèrent avec les dernières marques de mépris (a).

Rencontre d'une Caraque Espagnole.

A cette nouvelle, qui fût rapportée aussi-tôt par la Chaloupe, Bontekoe assembla le Conseil. On résolût d'envoyer demander encore une fois la liberté de faire de l'eau, & de laisser le tems d'une horloge aux Espagnols pour prendre leur parti; après quoi, s'ils s'obstinoient dans leur refus, il fût arrêté qu'on iroit les insulter. La Chaloupe retourna vers eux avec le pavillon de paix. Ils revinrent à la moitié du chemin, accompagnés d'un Moine, qu'on connût à ses habits. Le Patron Hollandois ayant renouvellé ses propositions, ne reçût encore que des outrages pour réponse. A son retour, Bontekoe fit sonner la cloche & commencer la prière (b). On mit des horloges de demie heure sur les cabestans; & lorsqu'elles fûrent écoulées, le canon Hollandois fit un feu épouvantable sur la Caraque. Elle étoit à la juste portée des coups. Son château d'avant paroissoit aussi haut que les hunes de la misene Hollandoise. On entendoit le craquement des planches, qui étoient brisées par les boulets. Mais la batterie que les Espagnols avoient élevée sur le rivage tiroit continuellement, & tous ses coups portoient aussi. Ils blessèrent même quelques gens de l'équipage Hollandois. Bontekoe, craignant d'être coulé à fond, prit le parti de se faire touer le soir derrière quelques rochers, où il se vît à couvert de la batterie qu'il redoutoit (c). Il s'informa de la quantité d'eau qui restoit à bord, & l'on fit le calcul de la consommation pour le passage de la Ligne & pour le reste de

Canonade entre les deux Vaisseaux.

Les Hollandois se retirent maltraités.

(z) Pag. 46.

(a) *Ibid.* Ces injures consistoient à les traiter de *canaille.* L'Auteur rapporte les termes: *Auia petro anda canaglia.*

(b) Pag. 46.

(c) *Ibidem.*

BONTEKOE. 1625.

de la route. On trouva qu'il ne falloit compter que sur quatre demi septiers d'eau par jour, pour chaque homme. Les Officiers demandèrent aux Matelots s'ils vouloient se contenter de cette provision jusqu'en Hollande, ou se battre en désesperés pour chasser les ennemis de l'aiguade. Les voix fûrent recueillies. On conclut que le Voyage seroit continué, dans la situation où étoit le Vaisseau. Bontekoe fit aussi-tôt lever l'ancre. Lorsque le jour parût, les Espagnols eûrent le tems de faire des décharges de mousquet, qui incommodèrent extrêmement la manœuvre. Cependant on vint à bout de s'éloigner, avec beaucoup de peine & de danger. L'Auteur ne désavoue pas qu'une heure de retardement l'auroit exposé à perdre beaucoup de monde. Mais il se crût vengé en apprenant dans la suite, par six Vaisseaux Hollandois qui avoient relâché au même lieu, que la Caraque avoit péri des suites de ce combat. Les six Vaisseaux avoient vû du moins une Caraque coulée bas d'eau, quoiqu'ils n'eûssent pû tirer le moindre avantage de sa situation, parce que les Espagnols, qui en avoient sauvé tous leurs effets, s'étoient cantonnés sur le rivage, à couvert de leurs batteries (*d*).

Sort de la Caraque.

Bontekoe aborde en Irlande.

LE reste de la Navigation ne fût qu'un mélange d'événemens communs, jusqu'au 12 d'Octobre, qu'ayant trouvé le fond à cinquante brasses, vers les quarante degrés cinquante-cinq minutes du Nord, on découvrit, deux ou trois jours après, une terre qui fût bien-tôt reconnue pour l'Irlande. On entra dans le Port de Kingsale, mais avec quelque défiance, parce qu'on y apperçût un grand Vaisseau de guerre, & que Bontekoe n'ignoroit pas que la Compagnie Hollandoise étoit en mauvaise intelligence avec les Anglois. Cependant il fût rassûré par le Capitaine, qui déclara lui-même qu'il n'avoit pas ordre de l'attaquer; & plus encore par l'arrivée de deux Navires de sa Nation, qui avoient été envoyés au-devant de la *Hollande* pour lui servir d'escorte. Il n'eût à combattre que l'incontinence & l'yvrognerie de ses gens (*e*). La plûpart étoient descendus à Kingsale, & ses ordres réïterés n'étoient pas capables de les rappeller à bord. Il fût obligé d'employer des présens, pour engager le Maire de cette Ville à faire publier, que tout ce qui seroit avancé aux Matelots Hollandois étoit perdu pour les Habitans. Cette ruse lui réüssit. Tous les Matelots, à qui l'on ne voulut plus rien livrer qu'à prix comptant, se rendirent à bord pour obtenir de-quoi fournir à leur dépense. Au-lieu de leur répondre, Bontekoe fit lever l'ancre & mettre le cap à la Mer. Ceux qui étoient encore à terre n'eûrent d'empressement que pour rejoindre le Vaisseau dans des barques, accompagnés de leurs créanciers, à qui les anciennes avances fûrent payées sur le compte des débiteurs. Cependant l'Auteur ajoûte, avec admiration, qu'il en resta trois ou quatre, qui s'étoient engagés dans un espace si court, par des promesses de mariage, & qui eûrent la fidélité de les remplir (*f*). Telle est l'impétueuse ardeur des gens de Mer pour les plaisirs des sens, lorsqu'ils retrouvent la terre après un long Voyage.

Débauches de ses Matelots.

Il arrive en Zelande.

BONTEKOE entra heureusement dans un Port de Zélande, le 15 de Septembre.

(*d*) Pag. 47. (*e*) Pag. 48. (*f*) Pag. 49.

Septembre. Il finit sa Relation en bénissant le Ciel de l'avoir délivré de tant de périls, pendant un Voyage de sept ans. Mais jugeant qu'on doit s'intéresser au *Middelbourg*, qu'il avoit abandonné au milieu des flots dans le triste état qu'on a représenté, il donne quelques explications sur le sort de ce malheureux Vaisseau. BONTEKOE. 1625.

PENDANT que la *Hollande* se radouboit dans la Baye de Saint-Louis (*g*), quelques gens de l'équipage apprirent des Habitans, qu'il y avoit un Vaisseau à la Baye d'Antongil; mais ils n'eûrent aucune certitude que ce fût le *Middelbourg*. En partant de Madagascar, ils se flattèrent vainement de le trouver à l'Isle Sainte-Hélene. Dans la suite, le Capitaine *Bierenbroots*, ayant relâché au Cap de Bonne-Espérance, à son retour des Indes, y trouva des lettres, que les Officiers du *Middelbourg* y avoient laissées suivant l'usage, par lesquelles on fût informé qu'ils avoient fait des efforts inutiles, pour rejoindre la *Hollande* à la Baye de Saint-Louis; qu'ayant dérivé jusqu'à celle d'Antongil, ils y avoient relâché, & qu'ils s'y étoient radoubés pour continuer leur navigation; que la mort leur ayant enlevé, dans cette Baye, le fameux Voyageur *Guillaume Cornelisz Schouten*, qu'ils avoient à bord, ils l'avoient enterré honorablement, & consacré sa mémoire par une belle épitaphe. On lisoit, dans les mêmes lettres, quelques circonstances de leur séjour au Cap & de leur départ. Depuis ce tems-là, on n'a rien appris d'eux par les voyes du Commerce Hollandois. Mais d'autres nouvelles, venues de Portugal, semblent jetter quelque jour sur la suite de leurs avantures. On a sçû, par des lettres de Lisbonne, que le *Middelbourg*, s'étant rendu à la Baye de Sainte-Hélene, avoit été attaqué par deux Caraques, contre lesquelles il s'étoit si vigoureusement défendu, qu'il avoit mis le feu à l'une des deux par un boulet de canon. Les Portugais, craignant pour eux-mêmes, finirent l'attaque & prirent le parti d'abandonner leur proye.

Eclaircissement sur le Middelbourg.

Mort du célèbre Schouten.

BONTEKOE conclut que n'ayant pas eû d'autres lumières sur la fortune du *Middelbourg*, on ne sçauroit douter qu'il n'aît été enseveli dans le sein des flots, soit par la violence des tempêtes, soit pour avoir été désemparé dans le combat. On auroit pû croire, ajoûte-t'il, que l'équipage manquant de vivres, auroit voulu relacher en quelque endroit, & qu'il auroit été contraint d'abandonner le Navire; mais, puisqu'il avoit pris des rafraîchissemens au Cap de Bonne-Espérance, il ne paroît pas vraisemblable qu'il aît péri par cette voye (*h*).

(*g*) *Ibid.*

(*h*) *Ibidem.*



Van den Broeck partit du Texel le 2 de Juin 1613, en qualité de premier Commis, sur le *Nassau*, Vaisseau d'une Flotte commandée par l'Amiral *Reynst*. Le premier d'Octobre, la Flotte mouilla dans les Bayes de *Saint Antoine* & de *Saint Vincent*, qui sont vis-à-vis l'une de l'autre, à la distance d'environ trois lieues (*d*). L'Isle de Saint Antoine est peuplée de quelques Portugais, de Mulâtres qui tirent leur origine de cette Nation, & d'un grand nombre d'Esclaves des deux sexes. Ils subsistent du Commerce des huiles de tortues, qu'ils vont pêcher vers l'Isle de Saint Vincent, & des peaux de boucs qu'ils apprêtent comme le cuir d'Espagne. Leur Baye est un lieu commode pour les Vaisseaux fatigués d'une longue Navigation; mais les Hollandois y furent moins contens de l'eau. Ils la trouvèrent beaucoup meilleure dans l'Isle d'*Annobon*, située par un degré quarante minutes de latitude du Sud, à quarante-cinq lieues du Continent, où ils relâchèrent aussi; sans compter qu'ils n'y vîrent pas sans admiration la multitude & la beauté des fruits. Entre les oranges qu'ils y prîrent, il s'en trouva une qui pesoit trois livres, poids de Hollande. Le Gouverneur, redoutant leurs forces, affecta de les traiter civilement, & leur demanda des lettres de recommandation pour les autres Vaisseaux Hollandois qui se présenteroient dans sa rade. Mais ils n'ignoroient pas qu'il ne faisoit valoir ces témoignages, qu'avec ceux qu'il voyoit les plus forts; & l'Auteur recommande à tous les passagers de se tenir toûjours en garde contre l'infidélité des Portugais (*e*).

Van den Broeck. 1613. Départ de l'Auteur.

Son jugement sur l'Isle S. Antoine & sur Annobon.

La Navigation de Reynst ne fût point interrompue, depuis le 21 de Mars 1614, qu'il partit d'Annobon, jusqu'à la rade de l'Isle d'*Ansuanni* (*f*), où il mouilla le 3 de Juin. Il envoya le lendemain Van den Broeck au Roi de l'Isle, pour lui demander la permission d'acheter des rafraîchissemens. Ce Prince qui étoit Arabe de naissance, vînt au-devant du premier Commis Hollandois, avec ses instrumens de musique, & le conduisit dans son Palais, où ils convinrent de prix pour deux cens trois bœufs, trente moutons, dix boucs & six cens poules. Mais indépendamment de ce marché, Van den Broeck obtint trois bœufs pour une barre de fer, un autre pour une sonnette, & un autre encore pour une main de papier. Ces animaux, dans l'Isle d'Ansuanni, ont de grosses bosses sur le dos. Le premier Commis ayant été renvoyé à terre de l'autre côté de l'Isle, y fût magnifiquement reçû dans la Ville de *Demonio* (*g*), par une Reine nommée *Mollana Alachorra*, dont le mari avoit régné sur toutes les Isles de Comorre. On comptoit,

1614. Il aborde à l'Isle d'Ansuanni.

Comment il y est reçû, & remarques qu'il y fait.

(*d*) Si Van den Broeck a négligé de marquer la situation des Isles de *St. Antoine* & de *St. Vincent*, je pense qu'il étoit du devoir de Mr. Prevost, de suppléer à ce défaut, s'il le sçavoit, en informant ses Lecteurs, que ce sont les plus au Nord-Ouest des Isles du Cap Verd. R. de l'A. *A*.

(*e*) Journal de Van den Broeck, *ap.* Rec. des Voy. de la Comp. Tome IV. pag. 326 & précédentes.

(*f*) D'autres écrivent *Anjuan* ou *Anjowan*, & quelques-uns même *Johanna*. C'est une des Isles de Comorre sur la Côte orientale d'Afrique. R. de l'A. *A*.

(*g*) Cette Ville est nommée *Demani* dans la Carte de *Johanna* ou d'Anjuan, du Capitaine *Cornwal*. Elle est sur la Côte orientale de l'Isle, vers sa pointe la plus méridionale. R. de l'A. *A*.

VAN DEN BROECK. 1614.

toit, dans celle d'Anfuanni (*b*), quatre grandes Villes murées & trente-quatre Villages (*i*). La Religion des Infulaires eft le Mahométifme. Ils ont quantité de Mofquées, & des Prêtres Arabes pour Docteurs. Leur caractère eft fort humain. On ne voit pas paroître leurs femmes, avec la liberté qu'elles ont aux Indes. Leurs Efclaves font en grand nombre. Ils les tirent, à bon marché, du Pays des Abyffins, d'Ethiopie & de Madagafcar, pour les faire fervir à cultiver leurs terres & aux ufages domeftiques. L'Ifle eft arrofée de quantité de ruiffeaux, d'une eau fort claire, qui defcendent des montagnes & qui répandent la fertilité fur leurs bords. On y trouve diverfes fortes de bons fruits, quantité de beftiaux & de volaille, un nombre extraordinaire de cocos, & du poiffon en abondance. Pendant la bonne mouffon, les Habitans vont prendre, à Madagafcar, du riz, du millet, de l'ambre gris & des efclaves, qu'ils tranfportent en Arabie par la Mer-rouge, pour en rapporter des toiles, du coton & de l'*Amfion* (*k*). Van den Broeck reçût ordre de vifiter auffi l'Ifle de *Gafifa* (*l*), qui eft à douze lieues d'Anfuanni. Il mouilla, du côté du Nord, devant une Baye de fable blanc, la feule qui foit autour de l'Ifle (*m*). Le Roi, dont il fût bien reçû, lui fit préfent de quelques bœufs, mais fort maigres. L'Ifle a fi peu d'eau douce, que la plûpart des Habitans n'en boivent que de fomache. Les Hollandois obfervèrent avec étonnement, que le bétail defcend des montagnes, le matin & le foir, pour boire de l'eau de Mer. Ils eûrent l'occafion de remarquer auffi, que les Habitans y étoient de mauvais naturel & fort déréglés dans leurs mœurs. Leurs Rois, qui ne doivent pas être bien puiffans, puifqu'ils font au nombre de dix, fe font fans ceffe la guerre, & ces divifions continuelles rendent le Pays fort dangereux pour les étrangers (*n*).

Il vifite auffi l'Ifle de Gafifa.

Il eft envoyé dans la Mer-rouge.

APRÈS un mois de féjour aux Ifles de Comorre, la Flotte Hollandoife s'avança vers l'entrée de la Mer-rouge. La Compagnie n'y ayant point encore envoyé de Vaiffeaux, on réfolut au Confeil de détacher Van den Broeck fur le *Naffau*, avec la qualité de Capitaine-Major, pour s'informer de la nature du Commerce, & des facilités qu'on pouvoit efpérer dans les Ports. Il rangea le Pays de *Melinde*; & mettant le cap fur la Côte, il fit jufqu'à foixan-

(*b*) Elle eft par les onze degrés cinquante minutes de latitude du Sud. La rade eft affez bonne. Au bout feptentrional de la Baye, les Vaiffeaux font à l'abri de la mouffon du Sud. Pour y entrer, il faut râfer la Côte le plus qu'on peut, jufqu'à-ce que la Ville de *Samodo* vous demeure au Sud-Sud-Eft. Les grands Vaiffeaux y mouillent fur vingt trois à vingt-cinq braffes, fond de fable, mêlé de roches. Au côté oriental, les Vaiffeaux font à couvert de la mouffon du Nord, dans une belle Baye, où ils mouillent fur vingt & vingt-trois, à trente braffes, proche de la Ville de *Demonio*. *Pag.* 327.

(*i*) Dans la Carte du Capitaine Cornwal, nous trouvons feulement deux grandes Villes, fçavoir *Demani* & *Zamade*, que Van den Broeck nomme *Samodo*, & trente trois Villages. R. de l'A. *A*.

(*k*) Ou plutôt *Afium*, qui eft l'Opium, comme il a dejà été remarqué ailleurs. R. de l'A. *A*

(*l*) Nommé par d'autres *Angafia* & *Komoro*. C'eft la plus feptentrionale de ces Ifles, au Nord-Nord-Oueft d'Anjuan. R. de l'A. *A*,

(*m*) Pag. 329.

(*n*) *Ibidem*.

VAN DEN BROECK. 1614.

ſoixante lieues dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Le neuf d'Août, il entra dans une belle Baye, près du Cap de *Dorfou*, à laquelle il donna le nom de *Naſſau*, parce qu'il ne la trouva point dans les Cartes. Le lendemain, ayant levé l'ancre & doublé le Cap de *Guardafu* (*o*), il continua ſa navigation vers le Mont *Felix*, où les Habitans refuſérent de lui parler; & ceux d'un petit Village, nommé *Dordori*, prirent la fuite avec tous leurs effets. Quelques Navires Arabes, qui étoient à l'ancre de l'autre côté du Cap, apprirent au Capitaine-Major qu'il étoit à *Illie de Matte*, d'où il devoit traverſer vers l'Arabie-heureuſe. Il la découvrit le 26, & ſon Pilote fût d'avis de mouiller une demie-lieue au-deſſous d'*Aden* (*p*).

Il arrive près d'Aden.

LE Sous-Commis fût envoyé au rivage, avec la baniére blanche, pour déclarer au Gouverneur de la Ville, ce qui amenoit les Hollandois dans cette Mer. Il fût reçû civilement, & renvoyé avec du poiſſon frais & des moutons gras, pour aſſûrer les Hollandois qu'on ſe réjouïſſoit de leur arrivée. Ils allérent mouiller le lendemain devant le Fort, ſur ſept braſſes d'eau, près de quelques Batimens Arabes, Perſans & Indiens, qui s'étoient poſtés à l'abri du Fort pour décharger leurs marchandiſes pendant la nuit. Un Officier, qui vint à bord avec ordre de viſiter le Vaiſſeau Hollandois, invita Van den Broeck à dîner de la part du Gouverneur. Vers midi, on vît venir de terre une obſcurité ſurprenante, qui amena une très-groſſe pluye; & dans le fond de cette horrible nuée, on découvroit une rougeur fort vive, qu'on auroit priſe pour un four ardent. Le Gouverneur eût l'attention d'envoyer dire à bord, qu'on devoit prendre ſoin de jetter encore deux ou trois ancres. La nuée continua de rouler vers l'Ethiopie; & lorſque la pluye ceſſa, les Hollandois fûrent ſurpris de trouver leur Vaiſſeau couvert de ſable rouge, auſſi épais que le doigt. Quelques Habitans ſenſés (*q*) leur dirent que ces tourbillons ſe forment du ſable de la Mer, qui enſevelit quelquefois dans ſa chûte, des Caravanes entiéres, & que c'étoient-là les véritables Momies qui ſe trouvent ſouvent dans cette Contrée (*r*).

Orage ſingulier.

VAN DEN BROECK, qui ſe propoſoit d'obtenir la liberté du Commerce, s'étoit bien gardé de refuſer l'invitation du Gouverneur d'Aden. Il fût conduit au Palais avec beaucoup de cérémonie, entre deux hayes de Soldats. Le Gouverneur ſe nommoit *Heſſa-Aga*. Après avoir reçû quelques préſens, que le Capitaine-Major lui apportoit, il lui demanda quelle étoit ſa Nation? „ Je ſuis Hollandois, repondit Van den Broeck, Sujet „ des Seigneurs Etats-Généraux & du Prince d'Orange, Alliés de Sa Hauteſſe; & je viens pour trafiquer ici, avec la liberté que le Grand-Seigneur „ accorde à mes Compatriotes dans tous les Pays de ſa domination (*s*)". Le

L'Auteur viſite le Gouverneur.

(*o*) A douze dégrés quarante-cinq minutes de latitude du Sud (1).

(*p*) Pag. 330 & précédentes.

(*q*) C'eſt le Gouverneur même, qui donna cette explication à Van den Broeck. R. d. E.

(*r*) Pag. 331.

(*s*) *Ibidem*.

(1) Dans l'Original, onze degrés quarante-cinq minutes, ce qui s'accorde avec la Carte de Mr. Dapper. R. de l'A. d.

VAN DEN BROECK. 1614.

Le Gouverneur répliqua que si les Hollandois venoient en qualité d'amis, ils ne devoient pas douter qu'on ne les reçût avec les mêmes sentimens; mais qu'auparavant il ne pouvoit se dispenser d'en donner avis au Bacha de *Yamen*, ou de l'Arabie-heureuse. Cependant il prit soin de leur faire préparer un logement commode.

Il part d'Aden pour Chibiri.

Après le repas, Van den Broeck ne pensa qu'à retourner à bord, pour faire décharger quelques marchandises. Mais il apprit bien-tôt, de quelques Officiers Turcs, que le Bacha ne lui permettoit pas de laisser des gens & des marchandises à Aden jusqu'à son retour, parce que les Marchands étrangers paroissoient craindre que les Hollandois ne fûssent venus pour enlever leurs Vaisseaux. On prit donc le parti de lever l'ancre, & l'on alla mouiller devant une Ville d'Arabie nommée *Chibiri* (t), dont le Roi envoya aussi-tôt à bord diverses sortes de rafraîchissemens. L'arrivée des Hollandois fût accompagnée d'un événement fort extraordinaire. Dans la même rade où ils étoient à l'ancre, on vît paroître tout-d'un-coup, une multitude de poissons inconnus dans ces Mers, mais fort semblables aux grandes *scholes* ou plies de Hollande, & plus encore aux sardines de Portugal. Comme ils sembloient venus avec le Vaisseau, on leur donna le nom de *Hollandois* (v). On continua, pendant trois ans, de les voir dans une si grande abondance, que les hommes en étant rassasiés & dégoûtés, les faisoient sécher & les donnoient à manger aux chameaux. Ensuite ils disparûrent, & l'on n'en a pas revû depuis (x).

Il y laisse des Facteurs.

Le Capitaine-Major étant descendu au rivage, le 20 d'Août, fût conduit au Palais du Roi par quantité de Soldats & de Marchands Arabes. Il n'explique pas comment il fût reçû; mais il ajoûte qu'ayant été mené de-là dans une belle & spacieuse maison, il y trouva un festin tout servi. Il paroît que la crainte eût d'abord plus de part que l'inclination à ces politesses. On appréhendoit qu'il ne violât le privilège de la rade. Mais lorsqu'il eût demandé la permission d'y laisser deux ou trois de ses gens pour apprendre la langue jusqu'à son retour, parce que la mousson étant passée il étoit obligé de se rendre à Bantam, toutes les défiances s'évanouïrent. On lui accorda sa demande, & sur le champ on le pourvût d'une bonne maison. Il laissa dans la Ville un Facteur, nommé Antoine *Claasz Visscher*, avec deux hommes de service. Le Roi lui promit une sûreté inviolable pour ce petit Comptoir. Cependant la prudence ne lui permettant pas d'y laisser beaucoup d'argent, il envoya le Sous-Commis à bord pour en apporter seulement un sac. La barque fût renversée au retour, par les brisans, & tous les gens se sauvèrent; mais le sac d'argent demeura au fond de la Mer. Plusieurs Habitans, qui entreprirent de le retrouver pendant la basse-marée, y employèrent inutilement leur peine. Un Quartier-maître Hollandois, bon nageur, plongea si heureusement, que son pied ayant donné tout-d'un-coup sur le sac, il l'apporta dans ses mains aux yeux des spectateurs,

(t) Ou *Chabiri*, le même que *Chabr* (*Cheer*, *Sequire*,) Port notable sur la Côte d'Arabie, au Nord-Est d'Aden. Mr. Prevost écrit mal-à-propos *Chichiri*. R. de l'A. *A*.

(v) Pag. 332.

(x) *Ibidem*.

teurs, qui regardèrent cet effet du hazard comme un véritable enchantement (*y*).

Van den Broeck. 1614.

Description de cette Ville.

Chihiri, Ville de l'Arabie-heureuse, est située par les quatorze degrés cinquante minutes de latitude du Nord (*z*), sur un sable aride, au bord d'une grande Baye, où l'on mouille à une petite portée de canon de la Ville, sur huit brasses d'eau & sur un bon fond. Elle est fort grande, parce que les maisons sont fort éloignées les unes des autres. La plûpart sont bâties d'argile, & blanchies de chaux. Le Château qui leur sert de défense est flanqué de quatre tours rondes, qui le garantiroient d'une course, mais qui ne paroissent point à l'épreuve du canon. On découvre trois ou quatre Mosquées dans l'enceinte des murs. C'est le principal Port du Pays. Le Roi, qui se nommoit alors Sultan *Abdulla*, descendu des vrais Arabes comme tous ses Sujets, tient ordinairement sa Cour à *Hadermuid* (*a*), Ville dans les terres, à une journée de Chihiri. Il paye au Bacha un tribut annuel de quatre mille réales de huit & de vingt livres d'ambre gris. Le caractère de son Peuple est la bonne-foi, la douceur, la modestie, & sur-tout la piété, dans les principes du Mahométisme. Il est surprenant qu'avec ces qualités, que l'Auteur paroît attribuer aux deux sexes, les femmes soyent livrées à l'incontinence. „ Les parens, dit-il, regardent comme un honneur que les Etrangers veuillent bien avoir commerce avec leurs filles, & „ vont même les leur offrir dans leur jeunesse, pour une récompense fort légère (*b*)". Les femmes de condition ne paroissent que masquées, & sont d'une fort belle taille. On voit arriver tous les ans à Chihiri, des Navires de l'Inde, de Perse, d'Ethiopie, des Isles de Comorre, de Madagascar & de Melinde. Les Hollandois en laissèrent treize ou quatorze dans la rade (*c*).

Caractère des Habitans.

Cutsini, autre Port.

Ils levèrent l'ancre pour se rendre à *Cutsini* (*d*), autre Port de l'Arabie-heureuse, à l'entrée de la Mer-rouge (*e*). Van den Broeck étant descendu au rivage, le Roi, nommé *Sayd Ben Sabidi*, suivi de mille Soldats qui portoient des sabres nuds sur les épaules, vint le prendre familièrement par la main, & le conduisit dans son Palais, où il lui fit toutes sortes de caresses. Mais apprenant que ce Prince étoit ami des Portugais & mal avec le Grand-Seigneur, il ne jugea point à propos d'accepter la permission qui lui fût

(*y*) Pag. 333.

(*z*) La latitude de *Chabr* ou *Shabr*, est la même dans le *Pilote Anglois*, d'où l'on peut présumer, que cette Carte est plus exacte à cet égard, que le *Neptune Oriental* de Mr. *Dapre*, qui a entrepris de corriger les Desseins Anglois, & qui place Chahr quarante minutes plus au Sud. R. de l'A. *A*.

(*a*) C'est plutôt *Hadramaut*, qui signifie la *Cour de la Mort*, parce qu'apparemment son Château avoit servi autrefois de Prison. R. de l'A. *A*.

(*b*) Pag. 334.

(*c*) *Ibidem*.

(*d*) Ce Port est nommé *Kissen* dans les Cartes. Il est environ cinquante-cinq lieues au Nord Est de Chihiri, proche du Cap *Fartak*, & presque vis-à-vis, au Nord, du Cap de *Guardafuy* en Afrique. Quelques-uns font commencer ici la Mer-rouge. R. de l'A. *A*.

(*e*) Par les quinze degrés trente deux minutes (1). On mouille sur seize brasses d'eau, fond de roches, à une petite portée de canon de la Ville.

(1) Mr. Dapre le place seulement par les quinze degrés huit minutes. R. de l'A. *A*.

VAN DEN BROECK. 1614. L'Auteur se rend à Java.

fût offerte, de laisser quelques-uns de ses gens dans la Ville jusqu'à son retour.

CETTE excursion, qui n'étoit qu'un essai, ne fit pas oublier à Van den Broeck qu'il devoit se rendre à Bantam avant la fin de l'année. Ayant remis à la voile, il passa par l'Isle d'*Inganno* (*f*), où les hommes, les femmes & les enfans vont nuds, dit-il, sans aucune honte. De-là gouvernant vers Java, il rencontra le Général *Both*, qui alloit faire de l'eau à Sumatra, pour retourner en Hollande avec quatre Vaisseaux richement chargés (*g*). Il lui communiqua les observations qu'il venoit de faire dans la Mer-rouge, comme une ouverture importante, que les Directeurs ne devoient pas négliger.

Il arrive à Bantam. 1615.

Le 30 de Décembre, il mouilla devant Bantam, où Jean *Pietersz Coen* commandoit pour la Compagnie. Ce Général (*h*) lui donna aussi-tôt la commission d'aller charger des vivres à Jacatra, pour les transporter aux Moluques. Alors, six cens livres de poivre se donnoient à Bantam pour quinze réales de huit; & la livre ne se vendoit que vingt-un sols en Hollande (*i*). Dans sa route, Van den Broeck rencontra le Général Reynst, auquel il rendit compte de ses découvertes dans la Mer-rouge, & qui lui donna ordre de passer par l'Isle de Botton, pour y établir un nouveau Facteur.

Son Voyage à Botton & à Banda.

Il fût bien reçû du Roi de cette Isle, quoique l'épouvante y regnât par les ravages d'un grand crocodile, qui sortoit chaque nuit de la Rivière, & qui devoroit sans distinction, les Insulaires & les bestiaux. De Botton, il alla mouiller le 6 d'Avril 1615, dans la rade d'Amboine, d'où il partit deux jours après, pour aller rejoindre aux Isles de Banda, le Général

Eruption du Volcan.

Reynst, qui étoit à l'ancre avec onze Navires sous le Fort de *Nassau*. Le jour même que cette Flotte avoit fait voile d'Amboine, le Mont *Gunnapi*, qui n'avoit pas cessé de brûler depuis dix-sept ans, s'étoit ouvert avec un bruit prodigieux. Il avoit jetté tant de flammes, de grosses pierres & de cendre, que le canon du Fort en ayant été couvert, s'étoit trouvé hors d'état de servir. Dans une guerre fort animée, & qui ne paroissoit pas prête à se rallentir du côté des Bandanois, la garnison Hollandoise auroit été fort en danger, si l'arrivée de la Flotte ne l'en eût délivrée. En approchant du rivage, Van den Broeck rencontra plusieurs grands morceaux de pierres brûlées, qui avoient été jettées du Volcan dans la Mer. Quelques-unes avoient plus d'une brasse de long & se soûtenoient sur les flots; mais les petites étoient en si grand nombre, que les Chaloupes avoient peine à les traverser. L'eau meme bouilloit au bord de la Mer, & l'on voyoit flotter des poissons que la chaleur avoit étouffé (*k*).

PEN-

(*f*) L'Auteur l'appelle mal-à propos *Juganao* (1).

(*g*) Trois de ces Vaisseaux, avec ce prémier Gouverneur général des Indes, périrent sur la Côte de l'Isle *Maurice*, où Van den Broeck alla en 1617, charger leurs effets naufragiés. R. d. E.

(*h*) Il exerçoit pour lors la charge de Président à Bantam & de Directeur général du Commerce, sous les ordres de *Reynst*, qui avoit succédé à l'infortuné *Both* dans le Gouvernement général des Indes. R. d. E.

(*i*) Pag. 335.

(*k*) Pag. 336 & 337.

(1) C'est peut-être une faute du Copiste ou de l'Imprimeur; mais les erreurs fréquentes de Mr. Prevost, semblent être d'une autre nature, temoin *Chiburi* qu'il écrit toujours mal-à-propos *Cheburi*. R. de l'A. A.

Van den Broeck est renvoyé dans la Mer rouge avec la qualité de Président.

PENDANT le séjour que Van den Broeck fit à Banda, il eût le chagrin de voir les Hollandois maltraités par les Insulaires, & le Général manquer de succès dans ses entreprises. Diverses commissions dont il fût chargé pour les Moluques, lui épargnèrent une partie de ce fâcheux spectacle (*l*). Ensuite ayant pris la route de Java sur le *Middelbourg*, il reçût ordre à Bantam de se rembarquer sur le *Nassau*, pour se rendre en qualité de Président, aux Ports de la Mer-rouge dont les Hollandois lui devoient la connoissance. Sur la route, il crût devoir relâcher à *Tikou* & à *Priaman*, dans l'Isle de Sumatra, où il acheta une certaine quantité de poivre. Il paroît persuadé que celui de cette Isle est le meilleur des Indes; & l'on pourroit, dit-il, y en charger tous les ans plus de trois mille barres (*m*). Sa commission l'obligeoit de passer aussi dans l'Isle de Ceylan, où il devoit parler au Roi. Il alla mouiller dans la rade de *Palagama*. Mais la saison ne lui permettant pas de s'y arrêter long-tems, il s'excusa d'aller à la Cour de Candy, où le Roi l'avoit fait inviter; & les ordres dont il étoit chargé n'en fûrent pas moins exécutés par une lettre. „ Ceylan, dit-il, est à son gré la „ plus agréable & la plus fertile de toutes les Isles. Il ne connoît même „ aucun Pays qui lui soit comparable. On y voit de belles plaines & des „ montagnes couvertes de verdure. Le quintal de canelle, qui est de cent „ vingt-huit livres, n'y revient pas à plus de quarante sols. La monnoye „ dont on se sert, vers les Côtes de la Mer, pour acheter & pour vendre, „ est du poisson sec qui se prend proche des Isles Maldives, & qu'on nomme *Albacorises* (*n*). Les éléphans de cette Isle, ont des qualités si extraordinaires, qu'on leur attribue de l'intelligence. On assûre même que „ ceux des autres Pays les reconnoissent & leur témoignent du respect". L'Auteur vît dans l'Isle de Ceylan „ un homme & une femme, qui avoient la jambe grosse, & telle que Jean *Huygens* en a donné la représentation dans son Journal. On lui dit qu'ils étoient de la race de Saint „ Thomas" (*o*).

Son jugement sur l'Isle de Ceylan.

1616.

Il arrive à Chibiri.

MAIS suivons l'Auteur dans des lieux où il y aît plus de fond à faire sur ses lumières. Il reprit sa route vers la Mer-rouge, où il mouilla, le 11 de Janvier 1616, au Port de *Chibiri*. Il y retrouva les Hollandois qu'il y avoit

(*l*) Il en eût un autre aux Moluques. Ce fût celui d'un Soldat Allemand, qui remuoit les oreilles comme un chien, & qui les dressoit ou les laissoit pendre à son gré (1). Laurent *Rini* étoit alors Gouverneur Hollandois de toutes les Moluques (2).

(*m*) Pag. 339.

(*n*) Pag. 334. Ce sont de petites coquilles nommées *Koris*. Voyez la Description des Maldives & celle de Ceylan; car on ne rapporte ces remarques que pour relever le prix de celles qui sont faites par d'autres Voyageurs, pendant leur plus long séjour dans quelque Pays.

(*o*) Ces gens devoient être de la race de ceux que S. Thomas avoit maudit, pour s'être moqués de lui, suivant cette fausse Tradition. Comment se peut-il, que Mr. l'Abbé Prevost ne se soit pas apperçû d'une pareille bévûe? R. de l'A. *A*.

(1) Diverses Nations peuvent faire le même usage de leurs oreilles, & ce n'est que le bandage sous lequel on les serre aux jeunes enfans, qui empêche l'activité des muscles dans les personnes faites. R. de l'A. *A*.

(2) Son nom est *Reaal* & non *Rini*. Il fût fait ensuite, Gouverneur général des Indes à la place de *Reynst*, qui mourut la même année. Ayant obtenu son rappel en 1618, cette importante charge fût conferée à *Coen*, dont le nom s'immortalisa bien-tôt après, R. d. E.

Van den Broeck. 1616.

avoit laiffés. Les Habitans ayant marqué une joye extrême de le revoir, cet accueil & le témoignage de fes Facteurs, le déterminèrent à laiffer fubfifter ce Comptoir ; mais il y établit *Wouter Heute* pour Directeur, à la place de Vifcher, fur lequel il avoit d'autres vûes. Le 15, il fit voile à Mocka, & fon arrivée caufa beaucoup d'étonnement aux Habitans de cette Ville, qui n'avoient jamais vû de Vaiffeaux d'Europe (*p*). Il jetta l'ancre au milieu de trente Batimens de diverfes grandeurs, Indiens, Perfans & Arabes. Deux ou trois Turcs lui vinrent demander auffi-tôt, de la part du Gouverneur, qui il étoit & quel étoit le deffein qui l'avoit amené. Sa réponfe dût raffûrer les Habitans, puifqu'étant defcendu au rivage, le 27, il y fût reçû au fon des flutes & des tambours, & conduit de même au Palais, où le Gouverneur lui renouvella fes premières queftions. Enfuite, lui ayant fait donner une vefte de drap d'or, felon la coûtume du Pays, il eût avec lui quelques momens d'entretien, il lui fit fervir des rafraîchiffemens, & il le fit conduire dans une belle maifon qu'il avoit déja fait preparer, mais qui devoit coûter aux Hollandois, cent quarante reales de huit pendant la durée de la mouffon, qui eft de fix mois. On s'accorda fur les droits qu'il falloit payer dans le Gouvernement de l'Arabie-heureufe. Ils fûrent règlés à trois & demi pour cent. Dès le lendemain, Van den Broeck fit porter, dans la Ville, des marchandifes qui s'y vendirent fort bien. Elles fûrent payées en réales & en ducats d'or (*q*).

Il s'établit à Mocka.

Arrivée d'une Caravane d'Alep.

Les efpérances des Hollandois augmentèrent beaucoup pour le Commerce, à l'arrivée d'un *Caffel* (*r*), ou d'une Caravane d'Alep & de Suez, qui entra dans Mocka le 6 de Mars. Elle étoit compofée d'environ mille chameaux, qui apportoient deux cens mille réales de huit & cent mille ducats, tant de Hongrie & de Venife, que de divers Pays des Maures. Les marchandifes étoient des velours, des fatins, des damas, des armoifins, des étoffes d'or de Turquie, des camelots, des draps, du faffran, du mercure, du vermillon, & des merceries de Nuremberg. Les Caravanes employent ordinairement deux mois à faire le Voyage. Leurs marchandifes, qui viennent des manufactures Arabes, Indiennes & Perfanes, fe troquent à Mocka pour des toiles de coton, groffes & fines, pour de l'indigo, du poivre, du girofle, des noix mufcades, du macis & des marchandifes de la Chine (*s*).

Voyage que fait l'Auteur dans le Pays de Mocka.

Van den Broeck, dont les vûes n'étoient pas bornées dans les murs de Mocka, obtint du Gouverneur un paffeport, que les Turcs nomment *Firman*, pour vifiter le Pays fous fa protection. Cette lettre de faveur portoit

(*p*) Pag. 341. Quelle fauffeté! Voyez les Relations Angloifes du Tome fecond de ce Recueil (1).

(*q*) Pag. 342.

(*r*) *Kaffila* eft le véritable nom Arabe de ces Caravanes. R. de l'A. *A*.

(*s*) *Ibidem*.

(1) Il fe peut que les Turcs cachâffent à Van den Broeck, la dernière vifite qu'ils avoient reçûe des Anglois, parce qu'ils ne fe foucioient pas de publier leurs propres difgraces. Au pis aller ce n'eft point une plus grande fauffeté que celle qu'a commis l'Auteur du Voyage François fait à Mocka, en 1711, lequel prétend que ceux de fa Nation avoient été les premiers Européens qui fuffent venus à la Cour du Roi de *Yemman*, tandis que les Anglois & les Hollandois y étoient connus depuis plus d'un fiècle. R. de l'A. *A*.

toit ordre à tous les Seigneurs & les Gouverneurs, de le défrayer libéralement & de le traiter avec distinction. Il partit à cheval, le 22 d'Avril, avec un de ses Commis nommé Jean *Arentz*, & un Trompette (*t*).

VAN DEN BROECK. 1616.

Le premier jour de sa marche, il ne rencontra qu'un seul Village; & le soir, il arriva dans une petite Ville nommée *Moussa*, à huit lieues de Mocka. Le lendemain, il passa par le petit Fort d'*Acuma*, qui est à sept lieues de Moussa; & trois lieues plus loin, il trouva celui d'*Asavinde*, où il passa la nuit. Le 24, il traversa la petite Ville d'*Offluse*, à trois lieues d'Asavinde. Cette Place est dans une situation inaccessible, sur la pente d'une montagne escarpée, où deux personnes ne monteroient pas facilement de front. Le Gouverneur, qui étoit Arabe, invita Van den Broeck à dîner, & lui fit présent d'une veste de drap, parce que le froid commençoit à se faire sentir. De-là les trois Hollandois allèrent passer la nuit à *Sarwi-mota*, qui est à deux lieues d'Offluse.

Moussa. Fort d'Acuma. Fort d'Asavinde. Offluse. Sarwi-mota.

Le lendemain, ils se rendirent à *Taiesse*, grande Ville murée, à quatre lieues de Sarwi-mota, où ils fûrent logés chez le Gouverneur, qui leur fit beaucoup de caresses & qui leur procura des chevaux frais, des chameaux & des ânes. Ils visitèrent la Ville, dans laquelle ils admirèrent six hautes Tours, quantité de Mosquées, & le magnifique tombeau d'un Bacha, qui avoit coûté plus de mille réales de huit. Cette Ville est considérable par son Commerce. Le 26, ils passèrent par le Bourg d'*Akar*, à cinq lieues & demie de Taiesse, & par un autre Bourg nommé *Maiios*, qui est situé sur la pente d'une montagne, d'où Van den Broeck vît avec étonnement, qu'on labouroit, qu'on semoit & qu'on moissonnoit en même-tems dans la plaine; ce qui dure, ajoûte-t-il, toute l'année (*v*). Il arriva le soir à *Ype*, Ville à deux lieues & demie de Maiios, où il alla au bain, suivant l'usage de Turquie. Le jour suivant, il passa par *Machadder*, Ville à cinq lieues & demie d'Ype; ensuite par *Nacasmare*, autre Ville, & par *Jerrime*, qui est encore une Ville, à six lieues & demie de Machadder. [Il y tomba une grêle d'une grosseur si prodigieuse, que l'Auteur témoigne n'en avoir jamais vû de semblable (*x*).] Le 28, il alla dîner à trois lieues & demie de Jerrime, dans une Ville nommée *Dammer*, dont le Gouverneur, qui étoit Hongrois, l'envoya recevoir par un Corps de cent Soldats, & l'engagea civilement à dîner chez lui. Le centre de Dammer est occupé par un Chateau de pierre de taille bleuâtre, mais mal pourvû de canon. De-là Van den Broeck eût cinq lieues à faire jusqu'à *Serasia*, où le Secrétaire du Bacha l'obligea de passer la nuit. Le souper fût magnifique. On y servit du cerf, des lièvres, des cocqs de bruyère, des cailles, des pigeonneaux rôtis & en pâte, avec d'excellent vin rouge du Pays; & pour dessert, toutes sortes de fruits, de tartes & d'autres pâtisseries.

Taiesse. Akar. Maiios. Ype. Machadder. Nacasmare. Jerrime. Dammer. Serasia.

Le 30, les trois Hollandois étant remontés à cheval avant le jour, s'avan-

(*t*) Ce Voyage est un morceau curieux de Géographie (1).

(*v*) Pag. 344.

(*x*) Add. de l'A. *A*.

(1) Celà est vrai; mais Sir Henri *Middleton* avoit déjà fait auparavant le même Voyage, Voyez le Tome II. de ce Recueil, pag. 217. R. de l'A. *A*.

VAN DEN BROECK. 1616.

Chenna ou Sanaa, Capitale du Yamman.

vancèrent vers *Chenna* (y), séjour ordinaire du Bacha, à trois lieues de Serafia. Van den Broeck fût agréablement surpris de se voir amener, près de la montagne, un beau cheval, avec un harnois d'or & d'argent (z), pour faire son entrée dans la Ville. En approchant, il rencontra le Maréchal des Armées, à cheval, avec un Corps de trois cens Soldats Turcs & Arabes, rangés sous cinq drapeaux, qui, après l'avoir salué par trois décharges de leurs armes, se mirent en marche devant lui. Près de la Ville, le Bacha parût lui-même, avec plus de deux cens Seigneurs de sa Cour, tous à cheval, vêtus d'étoffes d'or & d'argent, dont l'éclat étoit encore augmenté par la lumière du Soleil-levant. Le Bacha fit l'honneur à Van den Broeck, de lui envoyer deux garçons bien faits, vêtus en femmes (a), pour le prier de le suivre doucement jusqu'à son Palais, où il alloit l'attendre; & tournant vers la Ville, il reprit sa marche. La foule des spectateurs étoit si grande dans les rues, que le Secrétaire & deux Pages à cheval, fûrent obligés d'employer tous leurs efforts pour ouvrir un passage à Van den Broeck. En arrivant au Palais, deux Palefreniers vinrent prendre son cheval par la bride, & le conduisirent jusqu'à la porte de la salle, où il descendit sur de grands tapis qu'on y avoit étendus (b).

Audience du Bacha.

Il marcha vers le Bacha, entre deux hayes de Gentilshommes ou d'Officiers qui composoient sa Cour. Ce Seigneur étoit assis dans un lieu élevé (c), & les respects qu'il se faisoit rendre, l'auroient fait prendre pour un Roi ou pour un Dieu. Lorsque Van den Broeck lui eût rendu les siens, il le fit asseoir, dans une posture apparemment qui sentoit l'humiliation; car l'Interprète lui ayant représenté qu'un Capitaine Hollandois devoit être mieux assis, il lui fit apporter un beau siège (d).

Alors il lui demanda, d'un air sevère, quel étoit le sujet qui l'avoit amené; & Van den Broeck lui ayant fait une réponse dont il parût satisfait, il lui mit la main sur la tête, & lui déclara qu'*il étoit le bien venu*. Mais jugeant qu'il devoit être fatigué du Voyage, il abrégea l'audience pour lui dire de s'aller reposer. Nous aurons, ajoûta-t-il, le tems de nous entretenir. En le congédiant, il lui fit donner, par son Secrétaire, une veste d'étoffe d'or, comme une marque de la satisfaction qu'il avoit de le voir. Van den Broeck étant remonté à cheval, fût conduit dans la maison du *Majordome*, où il devoit dîner. Ensuite on le mena dans celle qu'on avoit préparée pour son logement, où il trouva des vivres en abondance & toutes sortes de commodités (e). Il avoit fait cinquante-cinq lieues depuis son départ de Mocka (f).

Fête donnée à Van den Broeck.

Le jour suivant, après avoir fait ses présens au Bacha & aux principaux Seigneurs de sa Cour, il fût invité à une fête fort galante dans le jardin du

(y) Sir Henri Middleton trouva que la latitude de *Zenan*, comme il l'appelle, étoit de seize degrés quinze minutes. R. de l'A. *A.*

(z) *Ibidem.*

(a) Pag. 345.

(b) *Ibid.* L'Auteur ne dit point à quel titre on lui faisoit tous ces honneurs.

(c) C'étoit apparemment une de ces estrades que les Turcs nomment *Sofas*.

(d) Pag. 345.

(e) Pag. 346. Les Turcs lui fournissoient toûjours du vin.

(f) Middleton comptoit la distance de cent quatre-vingt miles; ce qui fait quinze miles de plus. R. de l'A. *A.*

du Secrétaire. La compagnie fût nombreuse & le repas très-somptueux. On voyoit dans le jardin, diverses sortes de beaux arbres, tels que des amandiers, des vignes, des pêchers, des orangers, des citroniers & plusieurs espèces de rosiers; des cabinets fort bien ornés, des jets-d'eau, & tout ce qui fait l'agrément des plus belles maisons de campagne. Pendant qu'on étoit à table, il parût un léopard d'énorme grandeur, mais aussi privé qu'un chien, qui vînt manger ce qu'on lui jettoit, sans nuire à personne (g).

Van den Broeck. 1616.

Il visite le Château. Antiquités qu'il y voit.

Dans le cours de l'après-midi, on permit à Van den Broeck de visiter le Château, qui sert de Palais au Bacha. Il y vît plus de mille personnes en ôtage, hommes, femmes & enfans, tous fils ou sœurs des plus considérables Habitans de certaines Provinces, que cette contrainte retient dans la soûmission. Entre plusieurs antiquités, on lui montra un grand édifice, qui passe pour avoir été bâti par Noé. C'est-là que les femmes du Bacha sont gardées par des Eunuques. Le devant de la Mosquée, qui est fort belle, offre un gros morceau de bois, enfermé d'un treillis de fer, qu'on donne pour une pièce de l'Arche de Noé, & que les Habitans révèrent comme une relique. Van den Broeck étant monté sur les murailles du Château, y fit sonner à son Trompette, l'air *Guillaume de Nassau*. Aussitôt un Officier Turc vînt lui frapper sur l'épaule, & lui dit: „ Tout beau, „ Capitaine; crois-tu déjà que le Château soit à toi"? Il lui fit ses excuses, qui fûrent assez bien reçûes. L'Officier, changeant de ton & de manières, lui fit beaucoup de caresses, & lui dit qu'il avoit été fort bien traité des Hollandois, qui l'avoient fait prisonnier à Dunkerque sur les Galères de Spinola. Il lui fit voir d'autres curiosités du Château, telles qu'un grand lion, renfermé au sommet d'une Tour dans une cage de fer, & un puits qu'on regarde comme l'ouvrage du Patriarche Jacob. Sa profondeur est d'environ cent brasses. On y puise avec des seaux de fer, & l'eau en est si froide qu'on ne peut la tenir dans la bouche. Van den Broeck vît aussi une Mosquée de forme quarrée, différente de la première, couverte en plate-forme & soûtenue par plus de cent colomnes d'une seule pierre, avec diverses antiquités qui ont précedé la naissance de Jesus-Christ (h).

Le Bacha refuse aux Hollandois la permission de s'établir à Mocka.

Dans la seconde audience qu'il reçût du Bacha, ce Seigneur lui déclara qu'il ne pouvoit lui accorder la permission de laisser des Facteurs à Mocka, & que cette grace dépendoit uniquement du Grand-Seigneur. Les Mahométans craignoient que par degrés on ne voulût s'étendre jusqu'à la Mecque, qu'ils regardent comme le centre de leur religion. Ils alleguoient la conduite que les Hollandois avoient déjà tenue. „ Vous êtes allés d'a„ bord à Aden, leur dirent-ils, & d'Aden à Chihiri, d'où vous êtes ve„ nus à Mocka. Vôtre Vaisseau est actuellement à *Hideda* (i), & se pré„ pare

(g) *Ibidem.*
(h) Pag. 347.
(i) Plutôt *Jedida*, qui est le Port de Mekka, beaucoup plus avant dans le Golfe Arabique & où il paroît que le Yacht le *Nassau* s'étoit rendu sans ordre. R. de l'A. *A.*

VAN DEN BROECK. 1616.

„ pare à pénétrer plus loin dans la Mer-rouge, quoique cette liberté ne s'accorde à aucune Nation Chrétienne (*k*)".

Il les console par un grand festin.

AINSI, par l'imprudence de ceux qui étoient demeurés à bord du *Nassau* & qui avoient agi sans ordre, les Hollandois ne pûrent obtenir que la confirmation du Traité qui fixoit à trois & demi pour cent, les droits d'entrée & de sortie. Mais cette faveur même excita la jalousie des Marchands Persans & Indiens, qui payent quinze à seize pour cent (*l*). Le lendemain, cinquante ou soixante Seigneurs accompagnèrent Van den Broeck à une petite lieue de la Ville, dans un jardin nommé *Rosse*, où le Bacha lui avoit fait préparer un grand festin avec plusieurs divertissemens. Le lieu même en fournissoit de très-agréables, par ses beaux cabinets, ses jets-d'eau, ses excellens fruits & par ses viviers remplis de poisson.

Description de Chenna.

CHENNA est située sur la Rivière de *Tamen*, ou de l'Arabie-heureuse, à cinquante ou cinquante-cinq lieues de Mocka. Son circuit est d'environ deux lieues. Elle est murée de pierres grises, fort dures. On n'y compte que trois portes, mais fort belles & bâties de pierre de taille bleuatre. De distance en distance, on voit, autour des murs, de petites Tours rondes, avec des jalousies. La Ville a quatre Mosquées & quantité de beaux édifices, un grand nombre de maisons de plaisance, & des bains publics, où les hommes vont le matin & les femmes l'après-midi. Il se trouve, parmi les Habitans, plusieurs enfans de Chrétiens, que les Turcs enlèvent au Levant dans leur jeunesse, & qu'ils transportent dans ces Contrées pour les peupler. Le Bacha, qui se nommoit *Jaffer*, étoit lui-même originaire de Hongrie. Il portoit la qualité de Viceroi du Grand-Seigneur, dignité qui n'est que triennale. Cependant il y avoit déjà neuf ans, que Jaffer (*m*) en étoit revêtu, & l'on publioit qu'il avoit fait empoisonner sur la route, deux autres Bachas, qui venoient aux tems règlés pour le remplacer. Il entretenoit une guerre continuelle avec les Arabes; ce qui n'empêchoit pas que le Commerce n'amenât sur cette Côte, un grand nombre d'Indiens, de Persans & de Juifs (*n*).

Et de Mocka.

VAN DEN BROECK étant parti de Chenna le 16 de Mai, arriva le 24 à Mocka, dont il fait aussi une courte description. Cette Ville, dit-il, est située au bord de la Mer-rouge, sur la Côte de l'Arabie-heureuse, à treize degrés dix-huit minutes de latitude du Nord. On y mouille dans une assez bonne rade, sur quatre & cinq à sept brasses, fond de sable. Elle est grande, mais sans murs d'enceinte. Les maisons y sont fort belles, du moins celles qui sont de pierre de taille bleuâtre, ou de brique; car d'autres ne sont composées que d'argile & de roseaux. L'extrémité septentrionale de la Ville est défendue par un petit Fort revêtu de pierre, qui fût l'ouvrage des Anglois, tandis que Henri *Middleton* dominoit dans le Pays avec sa Flotte (*o*).

Cinquan-

(*k*) Pag. 347.

(*l*) Pag. 348.

(*m*) Ceci prouve que c'étoit le même Bacha qui gouvernoit du tems de Sir Henri Middleton, cinq ou six années auparavant. R. de l'A. *A*.

(*n*) Pag. 346.

(*o*) Pag. 350. L'Auteur paroît oublier ici, que quelques pages plus haut, il a cru que son Vaisseau étoit le premier de l'Europe qui eût paru à Mocka.

Cinquante ou soixante ans auparavant, Mocka n'étoit qu'un Bourg de Pêcheurs; mais les Turcs en étant devenus maîtres, l'ont rendue propre à recevoir le grand Vaisseau qui descend chaque année de Suez, chargé de riches marchandises, parce qu'il couroit trop de risques au passage de Babelmandel pour se rendre à Aden, où se faisoit auparavant le principal Commerce du Pays, & Mocka doit son opulence à ce changement (p). Elle est peuplée d'un mélange de diverses Nations. Les seuls Banianes montent à plus de trois mille, la plûpart Marchands, Orfévres, Banquiers ou Artisans. On y voit aussi quantité d'Indiens, de Persans, d'Armeniens & de Juifs. Cependant la plus grande partie des Habitans est composée d'Arabes. Les Vaisseaux, qui y arrivent de divers Pays, amènent un grand nombre de Pélerins, que leur dévotion conduit à la Mecque. Ils viennent ordinairement depuis le milieu du mois de Mars jusqu'à la fin d'Avril, & partent dans la seconde mousson, qui commence au mois d'Août. Les Hollandois virent ici, pour la première fois, du caffé (q), espèce de féves noires, dit l'Auteur, que les Turcs mettent dans l'eau bouillante, qui en devient noire aussi, & qu'ils boivent délicieusement.

VAN DEN BROECK. 1616.

Les Hollandois abandonnent la Mer-rouge, & s'établissent à Surate.

APRÈS avoir perdu l'espérance d'établir un Comptoir à Mocka, Van den Broeck prit la résolution de casser celui qu'il avoit fondé à Chihiri, & d'en retirer ses marchandises & ses Facteurs, quoique le Roi & les Habitans de la Ville en marquâssent beaucoup de regret. Il reprit la route des Indes par Surate, où il tenta aussi de faire agréer son établissement. Mais il y trouva deux obstacles; l'un, qui venoit de la nécessité de faire un long Voyage par terre, pour obtenir la permission du Grand-Mogol; l'autre, de l'opposition des Anglois, qui n'épargnèrent ni presens ni promesses pour le faire congédier (r). Cependant, le chagrin qu'il en ressentit l'ayant porté à se retirer brusquement, les Marchands Indiens, qui craignirent pour quelques-uns de leurs Vaisseaux qui se trouvoient dans le Port, sollicitèrent le Gouverneur de le rappeller. On lui accorda, comme aux Anglois, la liberté de louer une maison dans la Ville, & d'y laisser quelques-uns de ses gens jusqu'à son retour, à condition que dans l'intervalle, il s'efforceroit d'obtenir l'agrément de l'Empereur (s). Ce changement, dit-il, surprit également les Anglois & les Habitans.

Retour de Van den Broeck à Bantam.

[AYANT remis à la voile, Van den Broeck s'empara près de Bassaim, d'une Frégate neuve qu'il emmena à Bantam. Le 10 d'Octobre, il alla mouiller dans la rade de Calecut, avec le dessein de parler au Samorin qui étoit à la campagne; mais il fût conduit à l'audience du Prince son fils, de qui il apprit que la Cour avoit été abusée par les Anglois, qui étoient venus dans ce Port pour y trafiquer sous le nom des Hollandois. Le 18 de Novembre, Van den Broeck arriva à Bantam, d'où il partit le 8 de Mars 1617, avec le Navire le *Middelbourg* & le Yacht le *Pigeon*, pour exécuter quelques commissions, tant aux Isles *Maurice* & de *Madagascar*, que sur la Côte de la Mer-rouge & à *Suratte*. Ses ordres portoient d'attaquer les Portugais, par-tout où

1617.

Nouveau Voyage vers la Mer-rouge.

(p) Pag. 350.
(q) L'Auteur le nomme *Kahawa* d'après les gens du Pays.
(r) Pag. 352.
(s) *Ibid.*

VAN DEN BROECK. 1617.

où il pourroit les rencontrer. Après s'être acquitté de sa commission à l'Isle Maurice, il passa à celle de Madagascar, où ne pouvant prendre terre, il se rendit à l'Isle de *Pemba* sur la Côte d'Afrique, mais les courans l'empêchèrent d'en approcher. Ensuite une tempête qui s'éleva, fit perdre aux Hollandois leur grande Chaloupe qui étoit à la touë, & les sépara du Yacht. Pour surcroît de malheur, le gouvernail fût brisé & le Navire faisoit eau par tant d'endroits, qu'à-peine les pompes, qui jouoient continuellement, pûrent les garantir du naufrage. Dans cet état, dénués de toutes provisions, ils se rendirent à la rade du Mont *Felix* dans la Mer-rouge. Ils s'y refirent du mieux qu'il leur fût possible; mais lors qu'ils eûrent remis à la voile, la tourmente s'accrût si fort, qu'ils fûrent forcés de se laisser dériver vers Surate (*t*).] Enfin arrivant sur la Côte de *Daman*, Ville des Portugais à l'extrêmité des Etats du Grand-Mogol, Van den Broeck eût le malheur d'y faire naufrage. Il se rendit en diligence à Surate, pour donner avis de sa disgrace aux Facteurs qu'il y avoit établis, & pourvoir du moins à la sûreté des marchandises qu'il avoit sauvées. Sept Navires Anglois, qui étoient à l'ancre dans cette rade, lui refusèrent leur secours avec beaucoup de dureté (*v*). Heureusement qu'après avoir échoué sur la Côte de Daman, il avoit eû la précaution de retrancher ses gens & ses effets dans une barricade, qui les mit à couvert de toutes sortes d'insultes, & qui lui donna le tems de transporter au Comptoir de Surate, son girofle & ses autres épiceries. Les fraix excessifs dans lesquels il auroit fallu s'engager, pour équiper ou pour acheter un autre Vaisseau, le déterminèrent à faire par terre, un Voyage long & pénible jusqu'à Masulipatan.

Il essuye une furieuse tempête.

Son naufrage.

Route pénible qu'il fait par terre.

Il partit au mois de Septembre, avec cent trois Hollandois & vingt-neuf Indiens, qui avoient composé l'équipage de son Vaisseau. Ses remarques, dans un Pays peu connu des Européens, méritent autant d'attention, qu'il paroît y avoir apporté de soin.

Il passa d'abord par le Bourg de *Laspour*; ensuite par *Nosbarri*, Ville habitée par un grand nombre de Persans, où il se fabrique beaucoup de *Braftas*, gros & fins. De-là continuant sa route par *Gandivi*, qui est à dix-huit *cos* de Surate, il alla passer la nuit au Village de *Dagau*, qui est à quatre cos de Gandivi. Le lendemain, il partit avant le jour, pour se rendre au Bourg d'*Armau*, à sept lieues de Dagau, & dernière Place de la frontière de Guzarate. Le jour suivant, il entra sur les terres du Roi de *Partabassa*, où il passa par les Villages de *Cavendi* & de *Carondi*. Dans celui d'*Onni*, qui est à cinq cos d'Armau, on voulut lui faire payer, malgré son passeport, un impôt de cinq *mamoudis*, pour chaque homme & pour chaque bœuf chargé, & sept mamoudis pour chaque cheval. Il eût la fermeté de rejetter cette demande, & de continuer sa marche par le Bourg de *Serion* jusqu'à *Camela*, qui est à cinq lieues d'Onni. Son refus l'exposa au dernier danger. Le jour suivant, il fût environné d'une grosse troupe de gens armés,

Dangers de la part des Indiens.

(*t*) Add. de l'A. *A*.

(*v*) Pag. 358. On voit ici une partie des raisons qui ont fait supprimer aux Auteurs Anglois, les Relations Hollandoises (*x*).

(*x*) Mr. Prevost voit ce que personne ne voit; & ce que d'autres voyent, il ne le voit pas. R. de l'A. *A*.

més, qui avoient abbatu des arbres pour fermer les passages, & qui fondirent sur la sienne avec d'horribles cris. Les Hollandois se rangèrent en bon ordre, & tirèrent vingt-cinq coups de mousquet, qui rallentirent un peu l'ardeur de leurs ennemis. Van den Broeck détacha deux de ses gens pour leur parler. Les Indiens n'eûrent pas la hardiesse de les attendre; mais un Japonois de la troupe Hollandoise en ayant arrêté un dans la fuite, le fendit en deux par le milieu du dos (x). Ils continuèrent néanmoins de tirer des fléches, qui obligèrent les Hollandois de faire une seconde décharge.

VAN DEN BROECK. 1617.

LE soir, ils arrivèrent au Bourg de *Gannotra*, à sept cos de Camela; & la crainte ayant fait fuir les Habitans, ils y manquèrent de vivres. Une juste défiance les obligea le lendemain de marcher, enseignes déployées, au travers d'une montagne où les chemins étoient fort rudes. Ils passèrent par le Bourg de *Tawer*, pour se rendre à celui de *Gandebarri*, dont les Habitans avoient aussi pris la fuite. Gandebarri est à huit cos de Gannotra. Vers minuit, s'étant remis en marche sur la montagne, ils passèrent par le Bourg de *Malganban*, d'où ils arrivèrent avec beaucoup de peine, au Bourg de *Gandeberi*, qui n'est qu'à trois cos de Gandebarri. Ils se flattoient d'y prendre quelque repos, parce qu'ils n'étoient plus éloignés des terres du Decan. Mais leurs valets Indiens leur firent remarquer qu'ils étoient assez près d'une Forteresse du Roi de Partabassa, d'où ils avoient à redouter quelque perfidie. En effet, à-peine fûrent-ils descendus dans la plaine, qu'ils virent accourir de toutes parts, un grand nombre d'Habitans, avec des cris affreux, qui signifioient dans leur langue, *tue*, *tue ces chiens d'infidèles* (y). Van den Broeck mit sa troupe en ordre & ne laissa pas d'avancer vers un petit bois, d'où il fit faire une décharge sur ceux qui commençoient à le presser. La frayeur les dissipa. Mais lorsqu'il eût passé le bois, il rencontra le Gouverneur du Fort à la tête d'un Corps de Cavalerie d'environ trois cens hommes, qui recommencèrent les mêmes cris, & qui s'avancèrent furieusement vers les Hollandois, pour leur faire passer leurs chevaux sur le corps. Van den Broeck donna ordre à ses gens de les attendre à la distance de trois picques, & de faire alors leur décharge. Elle abbattit le Gouverneur & quelques-uns de ses Cavaliers. Le reste épouvanté prit la fuite avec beaucoup de confusion. Deux autres Corps, qui s'approchèrent successivement, fûrent aussi forcés de se retirer. Cependant s'étant ralliés hors de la portée du mousquet, tandis que la troupe Hollandoise continua de marcher, ils ne cessèrent pas de la suivre; & leurs gens de pied, cachés dans les brossailles, l'incommodèrent beaucoup de leurs fléches & de leurs dards. Cette attaque dura pendant le reste du jour, jusqu'aux terres du Decan, où les Habitans de la frontière, qui étoient en guerre avec Partabassa, vinrent au secours des Hollandois. Le Gouverneur du Pays les reçût humainement & les fit conduire par une escorte, à plus d'une demie lieue, sous les montagnes de *Gatos* (z). Ils avoient eû trois

Il est attaqué.

Il tue le Gouverneur d'un Fort.

(x) Pag. 359 & précédentes.
(y) *Mabar cotta*, *mabar cotta*. Pag. 360.
(z) *Gat* ou *Gate*, comme d'autres écrivent. R. de l'A. *A*.

Van den Broeck. 1617.

trois hommes de tués, & vingt-huit bleſſés. Le lendemain, ils fûrent eſcortés par huit ou dix Cavaliers juſqu'au Bourg de *Callara*, qui eſt ſur une des plus hautes cimes des memes montagnes, où malgré les paſſeports dont ils s'étoient munis, on leur fit payer un droit de trente réales de huit. Mais ce n'étoit pas acheter leur ſalut trop cher. Ils apprirent, dans ce lieu, quelle avoit été la perte de leurs ennemis. Outre le Gouverneur de la Forterelle, dont la mort cauſa celle de ſes femmes, de ſes domeſtiques & de tous ſes eſclaves, qui ſe jettèrent dans le bucher où ſon corps fût brûlé, les Hollandois leur avoient tué neuf Cavaliers, ſoixante-ſeize hommes de pied, & ſept chevaux. Cette Nation de Partabaſſa, qui porte auſſi le nom de *Rajpouts*, & celle des *Patannes*, forment les meilleures Troupes du Grand-Mogol (*a*).

Perte des ennemis des Hollandois.

Le jour ſuivant, Van den Broeck ne ſe croyant point en ſûreté ſi près de la frontière avec ſes malades, ſe fit conduire près d'une Forterelle nommée *Wandanderin*, où le Gouverneur l'avertit qu'il devoit ſe defier d'un Corps de deux cens Cavaliers, commandés par *Malder Gaen*, Oficier de Melic Ambaar, Général des Troupes du Decan, qui l'attendoient au paſſage, ſur le bruit qui s'etoit repandu que les Hollandois étoient chargés de richeſſes. Comme il y avoit moins de fond à faire ſur la reſiſtance que ſur la ſoûmiſſion, il envoya un preſent à cet Oficier; & lui ayant fait montrer ſon paſſeport, il obtint la liberté de continuer ſa marche après quelques jours de repos. Il traverſa d'abord *Tieſgau*, Bourg muré & defendu par un bon Chateau. De-là, il paſſa par un autre Bourg, nommé *Sinduat*, & par la petite Ville de *Bertenere*, à dix cos & demi de Wandanderin. Le lendemain, étant parti avant le jour, il paſſa par les Villages de *Sabergau*, *Malagam*, *Saukley*, *Sontanne*, & *Milgera*, juſqu'à la petite Ville de *Patoda*, qui eſt à quatorze cos de Berrenere. Ce Pays, qui eſt très-fertile, règne entre les deux montagnes de Gatos, ſur chacune deſquelles on voit une Forterelle; l'une nommée *Aneque*, & l'autre *Teneque*. Elles n'offrent qu'un ſeul paſſage, qui eſt ſoigneuſement defendu par les Rois de Decan, de Viſiapour & de Golconde. Les Gatos s'étendent depuis Partabaſſa juſqu'à *Coutſie* (*b*), & forment dans cet eſpace, une eſpèce de mur (*c*).

Van den Broeck employe la ſoûmiſſion.

Forteresses d'Aneque & de Teneque.

Après un repos de quelques jours à Patoda, Van den Broeck, conſidérant que la dépenſe de ſa marche étoit prodigieuſe, réſolut de laiſſer les malades dans cette Ville, ſous la conduite d'un Commis. Il les recommanda inſtamment à l'humanité du Gouverneur, & s'étant remis en chemin, il traverſa ſix Villages pour ſe rendre au Bourg de *Dutanna*, qui eſt à douze cos de Patoda. Le jour ſuivant, il eût ſept Villages à traverſer, juſqu'à *Laſour*, petite Ville murée, à dix cos de Dutanna. Le jour d'après, il fit dix cos pour aller dîner à *Naſiampor*, qui n'eſt guères à plus d'un cos de *Doltabat*, Capitale du Royaume de Decan (*d*). La curioſité de voir cette Ville l'en fit approcher avec une partie de ſes gens; mais on lui déclara que l'entrée n'en étoit pas permiſe aux Etrangers. Elle eſt ſituée dans une plaine fort unie, vers le pied d'une montagne preſque ronde, qui dans la moitié de

Doltabat Capitale du Decan.

(*a*) Pag. 561 & précédentes.
(*b*) Ou *Kochin*. R. de l'A. *A*.
(*c*) Pag. 362.
(*d*) Pag. 363.

Van den Broeck. 1617.

de sa hauteur est non-seulement escarpée, mais taillée naturellement aussi droit qu'une muraille. Au sommet de cette montagne est une Forteresse, qui peut passer pour imprenable lorsqu'on n'y manque pas de vivres. On n'y peut monter que par un sentier étroit, qui est dans la Ville; elle est ceinte d'un double rempart, flanquée de tours rondes, environnée de fosses revêtus de pierres de taille, & munie d'un grand nombre de petites pièces de canon, dont quelques-unes sont à quatre ou cinq bouches. C'est-là que le Roi & les grands Seigneurs tiennent leurs femmes; ce qui en rend l'accès encore moins libre pour les hommes. Mais cette difficulté ne regardant que la Ville & la Forteresse, les Hollandois eûrent la liberté de visiter les Fauxbourgs, qui sont fort grands & sans murs. Ils admirèrent l'abondance qu'ils y virent règner (e).

Fortune de Melic Ambaar.

Le soir, ils se rendirent au Camp de *Melic Ambaar*, Général des Troupes du Royaume, où ils eûrent la liberté de dresser leurs tentes, proche du quartier du Roi de Golconde. Van den Broeck se présenta le lendemain à ce Seigneur, dont il sçavoit déjà les avantures. Le Pays de sa naissance étoit l'Abyssinie (f). Dans sa jeunesse il avoit été esclave d'un Seigneur du Decan, qui l'avoit acheté vingt pagodes, c'est-à-dire, environ quatre-vingt francs. Après la mort de son Maître, il avoit eû le bonheur de plaire à sa veuve, qui n'avoit pas fait difficulté de l'épouser. Mais n'en ayant pas reçû beaucoup de richesses, il avoit pris le parti de s'établir dans les montagnes, où il avoit d'abord vécu de rapines. Une troupe de voleurs, qu'il avoit engagé à le suivre, s'étoit grossie jusqu'au nombre de cinq mille chevaux, malgré tous les efforts que *Nizam-Chab*, Roi de Decan, avoit faits pour les détruire. Enfin ce Prince, craignant d'être attaqué par le Mogol, offrit la paix à Melic, avec tous les avantages qu'il crût capables de le faire entrer dans ses intérêts. L'habileté de Melic n'étoit pas inférieure à son courage. Il refusa les offres du Roi; & le nombre de ses troupes n'ayant fait qu'augmenter, il se vît le Chef d'une faction si puissante, qu'elle paroissoit le mettre en état de tout entreprendre. La Cour lui fit alors des offres beaucoup plus considérables. Il répondit que si le Roi vouloit épouser sa fille & lui accorder le titre de Reine, il promettoit d'embrasser son parti & de ne l'abandonner jamais. Le Roi y consentit. Il fit couronner la fille de Melic, avec toutes les solemnités qui pouvoient garantir sa bonne foi; il le créa Général de ses Armées; & ne mettant point de bornes à sa confiance, il le combla de richesses & de faveurs. Dans ce haut degré de fortune & d'autorité, il demeura fidèle à ses engagemens, & n'oublia jamais ce qu'il devoit à son Maître. Mais il abusoit quelquefois de sa puissance pour satisfaire ses ressentimens. La première femme du Roi, fille du Roi de Perse, ayant reproché à celle qui l'avoit supplantée, de n'être qu'une misérable concubine & la fille d'un rebelle, Melic la fit empoisonner. Après la mort de Nizam-Chah, le Prince héré-

(e) Pag. 364 & précédentes.

(f) L'Original dit qu'il étoit un *Habeßi* du Pays du Prête-Jan. Le mot de *Habaj-bi* signifie une personne ou une chose qui vient de *Habasb*, Pays que nous appellons mal *Abyßinie*, & qu'on supposoit autrefois être celui du chimérique Prête-Jan, parce que son Souverain est Chrétien. Au-lieu de *Melic Ambaar*, il faudroit lire *Malek Ambâr*. R. de l'A. A.

VAN DEN BROECK. 1617.

héréditaire, qui n'avoit que cinq ans, ayant été reconnu pour son successeur, Melic, pour s'assûrer de la Régence, fit empoisonner aussi la Reine mère du Roi (*g*). Il gouverna depuis avec une autorité absolue. Le jeune Roi n'avoit que douze ans à l'arrivée des Hollandois. Melic faisoit tête alors aux forces du Grand-Mogol, avec le secours du Roi de Golconde, qui lui entretenoit six mille chevaux, du Roi de Visapour, qui lui en fournissoit dix mille, & de celui de Ballegate, de qui il en recevoit douze mille. Ainsi Melic se voyoit à la tête de quatre-vingt mille chevaux, avec un nombre d'infanterie proportionné. Van den Broeck visita ce redoutable Camp, qui étoit presqu'au pied des montagnes de Gatos, dans l'endroit où le passage est le moins difficile (*h*).

Sa figure & son caractère.

Melic étoit noir & de haute taille. Il avoit le regard sévère; mais il sçavoit se faire aimer, autant qu'il étoit respecté. Sa discipline étoit rigoureuse; son gouvernement équitable. Il apportoit un soin extrême à faire punir les voleurs. Pour supplice, il faisoit verser du plomb fondu dans le corps des coupables. Les liqueurs fortes étoient défendues dans son Camp, sous peine de mort. L'abondance y régnoit d'ailleurs, quoiqu'il eût environ quatre lieues de circuit (*i*).

Audience qu'il donne à Van den Broeck.

Lorsque Van den Broeck parût devant lui, il le fit asseoir avec beaucoup de civilité. Il lui fit présent d'un sabre du Japon, d'un poignard de Java, & d'une veste d'or & de poil de chameau. Ensuite, s'étant informé de l'état des malades qui étoient demeurés à Patoda, il accorda pour eux un nouveau passeport. Le combat que les Hollandois avoient soûtenu, dans leur route, lui avoit fait prendre une haute idée de leur valeur. Il proposa sérieusement à Van den Broeck de demeurer à son service, en lui offrant une paye de cent pagodes par mois & le revenu d'un Village. Pendant l'audience, on lui amena quelques Députés du lieu où les Hollandois avoient été attaqués, qui venoient redemander quelques chevaux que Van den Broeck leur avoit fait enlever. „ Le voilà devant vous, leur répon-„ dit-il en riant; prenez-le lui-même. Pourquoi vous laissez-vous pren-„ dre vos chevaux? " Après l'avoir quitté, Van den Broeck fût conduit, par son ordre, à son logement & dans son écurie, où il vît un très-beau cheval Arabe, qui avoit couté trois mille pagodes ou douze mille livres (*k*).

Continuation de la route.

Les Hollandois, étant partis le 23 de Novembre, traversèrent plusieurs Villages & une petite Ville, d'où ils allèrent passer la nuit à *Jekedonne*, Bourg de la domination du Grand-Mogol, à trois *gans* ou douze cos du Camp (*l*). Le lendemain, ils ne traversèrent que trois Villages, dans l'espace de huit cos qu'ils firent jusqu'à la Ville d'*Ambar* (*m*), où ils fûrent obligés de prendre des vivres pour trois jours. La route du jour suivant fût

(*g*) Du feu Roi, dit Mr. Prevost; mais il se trompe, puisque le Journal ajoûte immédiatement après, *qui avoit douze ans*. R. d. E.

(*h*) *Ibid.* & pag. suiv.

(*i*) Pag. 366.

(*k*) Pag 367.

(*l*) Au-lieu de *Camp*, comme porte l'Original, l'Edition de Paris met ici *Grand-Mogol*, ce qu'un Lecteur ne pourroit que difficilement comprendre. R. d. E.

(*m*) C'est une Ville de *Balagatte*, à trente miles environ, au Sud d'*Aureng Abâd* qui est à présent la Capitale de ce Royaume. R. de l'A. *A.*

fût de quinze cos, jusqu'au Bourg de *Degau*, où ils arrivèrent le soir, après avoir traversé sept Villages. Le lendemain ils firent douze cos & demi, jusqu'au Bourg de *Hartegum*; & le jour d'après, douze cos jusqu'au Bourg de *Mangalar*. Melic avoit exigé des sommes considérables de ce Bourg & de cinq cens autres de la domination du Grand-Mogol, qui sont situés dans un Pays très-fertile, le long d'un bras du Gange (*n*).

Le lendemain, Van den Broeck traversa ce bras à cheval, & fit douze cos, pour aller loger le soir à *Cafrio*, où il rentra sur les terres de Melic. Le jour suivant, il fit dix cos jusqu'à *Lavorra*; & de-là, traversant une montagne, il passa par la Ville de *Gandaar*, frontière du Royaume de Golconde, qui étoit gardée par un Renégat Portugais, nommé *Manssor Gaan*, avec un Corps de six mille chevaux. Il vît, dans cette route, quantité de lièvres, de cerfs, de cocqs de bruyère, de perdrix & de paons. On est surpris de trouver au sommet de la montagne, assez proche de la Ville, un grand étang fort poissonneux (*o*). La nuit suivante, les Hollandois firent huit cos & traversèrent six Bourgs pour arriver à *Carna*, sur le bord d'une Rivière. Ils continuèrent de marcher, sans cesser de voir quantité de Villages, jusqu'au lendemain, qu'ils se trouvèrent sur les terres de Golconde. On leur accorda la liberté de dresser leurs tentes au Village de *Chamentapour*, près de la Ville royale de *Caulas*, où l'Armée du Roi étoit campée. Ils s'approchèrent le lendemain de cette Ville, mais sans pouvoir obtenir la liberté d'y entrer. Elle est située sur la pente d'une montagne, & ceinte d'une muraille de pierre blanche & grise (*p*). L'Armée étoit composée de six mille chevaux, & de dix mille hommes d'infanterie.

Ville de Gandaar.

Caulas, Ville royale.

De Caulas, les Hollandois rencontrèrent pendant trois jours, plusieurs Places ruinées, jusqu'à Golconde, où ils arrivèrent le quatrième, après avoir fait trente-six cos depuis *Chamentapour*. On leur refusa l'entrée de Golconde, parce que les Seigneurs du Pays y font résider leurs femmes. Ils allèrent loger à un demi cos d'une autre Ville, nommée *Bagganaga* (*q*), où le Sultan Mahomet *Cottabassia* (*r*), Roi de Golconde, tenoit alors sa Cour. Van den Broeck informé que *Mier Cassiem*, Gouverneur de *Masulipatan*, se trouvoit alors dans cette Ville, lui fit donner avis de son arrivée. Le lendemain il se rendit lui-même chez ce Seigneur, qui lui parût fort bien disposé pour la Nation Hollandoise, & qui lui fit espérer toute sorte de faveur. Cependant lorsqu'il fût retourné au Bourg de *Melliktoussiar*, où il étoit logé, & qu'il se disposoit à partir, son étonnement fût égal à son chagrin, de se voir arrêter, lui & tous ses gens, pour être conduits dans la Ville avec quelque sorte de violence. On leur donna pour prison une vieille grange, où ils passèrent tristement deux jours, & d'où ils ne sortirent qu'après

Ville de Golconde.

Les Hollandois sont maltraités.

(*n*) C'étoit la Rivière *Ganga*, qui n'est point un bras du Gange, mais qui se jette dans le Golfe de Bengale près du Cap de *Palmas*. R. de l'A. *A*.

(*o*) Pag. 368.

(*p*) *Ibidem*.

(*q*) Plutôt *Bagbnaga* ou *Bagbnagar*, nommée depuis *Baganagar*. C'est aujourd'hui *Haydr-abâd*, Capitale du Royaume de *Golconde*. R. de l'A. *A*.

(*r*) Son véritable nom étoit *Soltân Mohammed Kotbb assbâb*, ou *alsbâb*. Quelques-uns retranchent l'Article *al*, & écrivent *Kotbb sbâb*, ce qui signifie, *le Pole du Roi*, titre que portoit le premier de cette race, qui étoit un Usurpateur. R. de l'A. *A*.

VAN DEN BROECK. 1617.

près avoir fait divers présens aux Officiers qui devoient leur délivrer un passeport (s). Ils n'étoient pas même à la fin de leurs inquiétudes. Le Gouverneur de Masulipatan ayant appris qu'ils étoient libres, fit appeller Van den Broeck & le pria de lui faire voir son passeport, sous le prétexte d'examiner s'il étoit en bonne forme. Mais lorsqu'il l'eût entre les mains, il refusa de le rendre, parce qu'il ne jugeoit pas à propos qu'une troupe si nombreuse passât dans son gouvernement. Le conseil qu'il donna aux Hollandois, fût d'aller à *Petapoli*, d'où ils pouvoient se rendre à *Paliacate*. Van den Broeck se retira, après avoir appris mieux que jamais, dit-il, à connoître le caractère des Indiens (t).

Ville de Bagganaga.

BAGGANAGA, suivant ses observations, est une fort grande Ville, qui offre un grand nombre de beaux édifices. Le Roi, qui n'étoit âgé que d'environ vingt-trois ans, étoit descendu des Cherifs & né d'une femme Turque. Il avoit le teint blanc & le visage agréable; mais dans un âge si supérieur à l'enfance, il ne jouïssoit point encore du gouvernement, & l'administration étoit entre les mains d'un Seigneur fort agé, qui se nommoit *Mier Mahomet Mommin*. Les revenus annuels de cet Etat montent à plus de dix-huit cens mille pagodes, dont la plus grande partie vient du sel, qui se transporte sur des bœufs dans toutes les Indes (v). Mais ils étoient fort augmentés depuis onze ans, par la découverte d'une mine de diamans, d'où il sortoit chaque jour de nouvelles richesses. La Cour avoit défendu de vendre ceux d'une certaine grosseur (x), sans en avoir fait la déclaration. Aussi Van den Broeck assûre-t'il, d'après des personnes bien informées & dignes de foi, que le trésor royal en contenoit un plein vase, tous au-dessus de cinq carats (y).

Mine de diamans.

CINQ jours de marche, pendant lesquels les Hollandois firent cinquante-six cos & demi, & traversérent dix-sept Villages, les conduisirent au Bourg d'*Abrahim Patam*, situé sur une Rivière qu'il faut traverser pour se rendre à Petapoli. Avant que d'arriver à ce Bourg, ils avoient passé devant les deux principales Forteresses du Royaume, qui se nomment *Condiviri* & *Condepoulli* (z). *Hans de Haas*, Officier Hollandois, qui résidoit dans le Pays avec la qualité de Gouverneur pour la Compagnie, leur écrivit qu'il leur conseilloit de prendre le chemin de Petapoli. Mais la plûpart avoient d'autant plus de peine à s'y résoudre, qu'ils recevoient un conseil tout opposé des Indiens, & des Hollandois mêmes de Masulipatan, qui avoient été informés de leur marche. Ils se déterminérent enfin pour le dernier de ces deux partis. Van den Broeck prit les devants, dans un palanquin; & traversant huit Villages, il entra dans Masulipatan quelques jours avant sa troupe, qui n'y arriva que le 24 de Décembre, après avoir été sept semaines & trois jours en chemin depuis Surate (a).

Embarras des Hollandois sur leur route.

Autres infortunes.

CES infortunés Hollandois n'étoient pas au terme de leurs disgraces. L'Officier de Police de la Ville prétendit se rendre maître de leurs armes, sous

(s) Pag. 366.
(t) *Ibidem*.
(v) Pag. 370.
(x) Au-dessus de cinq carats.
(y) Pag. 370.
(z) Pag. 371. L'Auteur ne marque pas assez soigneusement les distances.
(a) Pag. 371.

ſous prétexte de les garder; & tandis qu'ils lui conteſtoient ce droit, Van den Broeck apprit que les malades qu'il avoit laiſſés en chemin avoient été arrêtés, par l'ordre du Roi, dans le Bourg de *Normol.* Il partit auſſi-tôt pour s'y rendre; mais ayant trouvé le Pays en armes, & toutes ſes ſollicitations ne pouvant lui faire obtenir la liberté de continuer ſa marche, il jugea que ſa ſeule reſſource étoit de ſe rendre à Petapoli par *Badora.* En retournant ainſi ſur leurs pas, les Hollandois ne trouvèrent perſonne qui voulût leur vendre des vivres. Ils ſeroient tombés dans le dernier excès de la miſère, ſans le ſecours d'un honnête Perſan, nommé *Mier Camaldin*, qui ſe chargea de les conduire juſqu'à Petapoli. Mais l'entrée de cette Ville leur ayant été refuſée, ils ſe virent dans la néceſſité de retourner à *Montepouli*, au travers de mille nouveaux dangers, qu'ils n'auroient jamais ſurmontés, ſi le même Perſan n'eût continué de leur ſervir comme de caution. Le Gouverneur de Haas leur avoit donné l'eſpérance de trouver une Chaloupe à Montepouli. Il n'en trouvèrent point; & ne recevant aucun ſecours des Habitans, ils furent contraints de paſſer la nuit à l'air. De Haas leur envoya le lendemain ſon Yacht, mais ſans canot. Les Indiens du Pays refuſèrent de leur en louer & de les mener à bord. Ce fut un nouveau ſujet de déſeſpoir, qui les força de traverſer les briſans à la nage, avec leurs armes ſur leurs épaules, au péril d'être engloutis mille fois par les flots. Cependant ils arrivèrent tous à bord; & levant auſſi-tôt l'ancre, ils firent voile vers *Paliacate*, où ils mouillèrent le lendemain. Van den Broeck ſe rendit avec ſoixante-trois de ſes gens au Fort Hollandois de *Gueldres*; mais, en finiſſant le récit de ce Voyage, il n'explique pas quel fût le ſort du reſte de ſa troupe (*b*).

VAN DEN BROECK. 1617.

Obligations qu'ils ont à un Perſan.

Van den Broeck ſe rend à Paliacate.

Après avoir pris quelques jours de repos, il conſentit à s'embarquer avec de Haas, pour croiſer ſur les Portugais. Leur Eſcadre étoit compoſée du Vaiſſeau le *Der Goes*, de trois Fregates & d'une Sangueſelle. Ils ſe rendirent d'abord à *Tirepopeliere*, où la Compagnie avoit une Loge, & d'où leur curioſité les conduiſit par terre à *Poloſere* & au Fort de *Bardauwa* (*c*). Ils y furent bien reçus des Indiens, mais fort dégoûtés de leurs uſages par un ſpectacle barbare, dont ils ne pûrent ſe diſpenſer d'etre témoins. Une fort jolie femme, de l'âge de vingt ans, devoit ſe brûler le lendemain avec le corps mort de ſon mari, & paroiſſoit s'y préparer avec beaucoup de fermeté. Van den Broeck & de Haas s'efforcèrent de lui faire perdre ce deſſein. Elle ferma l'oreille à tous leurs diſcours. Son devoir leur dit-elle, l'obligeoit de ſuivre ſon mari dans l'autre monde. Elle ne vouloit pas demeurer expoſée au mépris de ſa famille & au rebut de tous les hommes, dont aucun ne voudroit l'epouſer. Mais elle pria les deux Hollandois d'interceder après ſa mort, pour ſes malheureux enfans, & d'obtenir du *Naïk* qu'ils fuſſent nourris. Van den Broeck la voyant attendrie par cette idée, renouvella ſes efforts & lui promit, ſi elle vouloit abandonner ſa réſolution, de la tranſporter dans un autre Pays, où ſon avanture ſeroit ignorée. Elle rejetta cette offre avec la meme obſtination. Le jour de la cérémonie,

Et à Tirepopeliere. 1618.

(*b*) Pag. 372.

(*c*) Pag. 373. L'Auteur ne nous apprend pas ce que c'étoit que ces Places; & tel eſt le défaut des Relations Hollandoiſes, outre celui d'altérer les noms propres.

VAN DEN BROECK. 1618.

Une Veuve se brûle elle-même.

nie, elle se para de ses meilleurs habits & de ses joyaux. Elle se frotta les yeux de jus de limon, & prononçant plusieurs fois le seul nom de *Ram*, elle se jetta intrépidement dans le feu. Quantité de Prêtres Banianes, qui étoient autour d'elle, faisoient un si grand bruit de leurs tambours, qu'il falloit être fort près du bucher pour entendre ses dernières paroles. Mais les Hollandois avoient eû la précaution de s'approcher. Ils observèrent que le bucher étoit composé de bois & de quelques bassins remplis d'huile, au milieu desquels on avoit ménagé un espace creux, dans lequel ils virent sauter la victime; & qu'aussi-tôt tous les assistans prirent des tisons brûlans, dont ils couvrirent cet espace, avec des cris si confus, que si elle poussoit des gémissemens & des plaintes, il étoit impossible de les entendre (*d*). Le lendemain, on vît paroître une Comete surprenante, en forme de longue flamme, qui sembloit se détacher du Ciel, & qui traversant l'air comme un trait, alla tomber dans le Pays du Naïk de *Sangier*. Les Habitans la regardèrent comme le présage d'une guerre sanglante; & le hazard soûtenant cette opinion, il arriva effectivement qu'un mois après, *Istopo Naïk*, Général du Naïk de *Madre* (*e*), commit les plus cruels ravages dans cette Contrée. Les Hollandois, obligés eux-mêmes, de sauver les effets de la Compagnie, abandonnèrent, le 30 de Mars, une belle & riche Loge que le Naïk leur avoit accordée (*f*).

Comete & ses suites.

L'Auteur arrive à Achin.

APRÈS différentes courses, qui donnèrent occasion à l'Auteur, d'acquerir une parfaite connoissance des mœurs & des usages de la Côte de Coromandel (*g*), sur-tout dans le Royaume de *Cotebipa* (*b*), où il résida longtems à *Nysampatnam*, il se rendit à Achin, pour y faire confirmer le Traité de cette Cour avec les Hollandois. Il y vît le Roi de Pahan, dont le Pays avoit été conquis par celui d'Achin, & qui étoit réduit à suivre son vainqueur dans la foule, comme un homme de la lie du peuple. Van den Broeck observa que le Commerce du poivre étoit fort diminué dans le Royaume d'Achin, depuis que le Roi avoit fait couper la plus grande partie des arbrisseaux pour semer du riz à leur place. De Sumatra il alla relâcher le 7 de Novembre à Jacatra, où il apprit avec beaucoup d'étonnement, que le Général Coen étoit en guerre avec le Roi de Bantam, & qu'il se fortifioit soigneusement pour résister à ses ennemis. Cette division eût des suites si importantes, par l'intérêt que les Anglois y prirent, & par l'occasion qu'elle donna aux Hollandois de s'établir solidement dans l'Isle de Java, que le récit de l'Auteur doit être respecté, du moins dans ses principales circonstances (*i*).

Il se rend à Jacatra, où il est retenu par la guerre.

„ *Fon-*

(*d*) Pag. 374.

(*e*) C'est peut-être *Madura*. R. de l'A. *A*.

(*f*) *Ibidem*.

(*g*) Il dit qu'il y avoit passé six années en différens tems. Ses Remarques trouveront place dans la Description générale (1).

(*b*) Sans doute le même qui est nommé plus haut *Cottabassia*, Roi de Golconde, & à qui appartenoit cette partie de la Côte. R. de l'A. *A*.

(*i*) C'est par la même raison qu'il nous paroît nécessaire d'étendre ce récit, & de reprendre les choses de plus haut que le Journal ne nous les représente. D'ailleurs on

(1) Cependant aucunes de ces Remarques n'ont été insérées dans la Description que Mr. Prevost donne de Golconde, Tom. IX. de l'Edition de Paris. R. de l'A. *A*.

„ *Fondation de Batavia.*

„ Les Hollandois, pour se soustraire aux violences sans nombre, qu'ils „ éprouvoient depuis quelques années à *Bantam*, ayant résolu de se „ chercher un autre azyle dans l'Isle de Java, firent en 1610 & 1611, une „ Convention avec le Roi de *Jacatra*, nommé *Widiak Rama*, qui leur per- „ mit d'y bâtir une Loge au côté oriental de la Rivière, près du Golfe. Leur „ Commerce restoit ainsi partagé entre ces deux Villes. Mais le *Pangoran* „ ou Gouverneur du jeune Roi de Bantam, jaloux d'une entreprise qui ne „ lui présageoit rien de favorable pour l'avenir, ne s'occupa plus que des „ moyens de la traverser dans ses premiers commencemens. Promesses, „ menaces, tout fût employé sans le moindre succès. *Coen*, qui de Direc- „ teur général du Commerce à Bantam & à Jacatra, étoit passé cette an- „ née 1618, au Gouvernement général des Indes, reçût ordre en même „ tems, de pousser vivement le projet de la Compagnie, par rapport au „ nouvel établissement qu'elle avoit en vûe de former sur la Pointe d'*On- „ tong-Java*, à l'embouchure de la Rivière de *Tangeran*. Pour cet effet „ Coen entra en négociation avec le Roi de Jacatra, que son intérêt por- „ toit assez à y donner les mains. Mais il avoit à redouter le ressentiment „ des Princes voisins; & quoique la protection de la Compagnie eût pû lui „ paroître suffisante, pour le défendre contr'eux, l'idée d'une Forteresse „ qu'on vouloit construire dans ses Etats, ne lui causoit pas moins d'al- „ larmes pour son indépendance. Dans cet embarras, qu'il tâchoit de dis- „ simuler, ce Prince prit enfin le parti de s'en ouvrir secrétement à ceux de „ Bantam, tandis qu'il leurroit les Hollandois par de belles espérances.

Origine de l'établissement des Hollandois à Jacatra.

Jalousie des Bantamois.

Négociations de Coen avec le Roi de Jacatra.

Appréhensions de ce Prince, qui s'ouvre là-dessus avec ceux de Bantam.

„ Ceux de Bantam, qui ne craignoient d'abord que la perte d'un Com- „ merce avantageux, avoient conçû depuis, trop de défiance du grand „ nombre de Vaisseaux Hollandois, Anglois & François qu'ils voyoient „ journellement arriver aux Indes, pour qu'ils ne trouvâssent pas dans leur „ propre sûreté, un nouveau motif de s'opposer de toutes leurs forces, aux „ progrès de ces dangereux Etrangers. Leur dessein étoit, de tenir en „ échec

Complots formés pour détruire les Hollandois.

on y trouve quantité d'erreurs considerables; soit qu'on doive les mettre sur le compte du Copiste ou de l'Imprimeur; soit que Van den Broeck, ayant été longtems absent & prisonnier, n'ait pas toûjours eû occasion de s'informer exactement des véritables circonstances. Ces fautes regardent non-seulement les dattes, mais aussi le fond du sujet, & Mr. Prevost y a encore ajoûté les siennes. Cependant, pour qu'on ne nous accuse pas d'avoir supprimé ou tronqué mal-à-propos son Ouvrage, nous aurons l'attention de renvoyer dans les Notes, ce qui ne pourra subsister dans le Texte, où nos Additions seront distinguées par des guillemets, & nos moindres changemens par des remarques. Au-reste, tout ce que nous insérerons ici, sera tiré d'un Ecrit intitulé *Batavia's Grondvesting*, ou *Fondation de Batavia*, dont le Public est redevable aux soins du Gouverneur général *Camphuis*, qui n'étant encore que Premier-Clerc de la Sécretairie générale des Indes, s'étoit appliqué particuliérement à recueillir tout ce qui concernoit ce grand & mémorable événement. *Valentyn* qui nous a conservé cet intéressant morceau d'Histoire, avertit, que l'Auteur l'a composé sur les anciens Manuscrits originaux qui se trouvoient encore de son tems, dans les Archives de la Compagnie, mais qui n'existent plus. C'est-ce qui le rend d'autant plus précieux. R. d. E.

VAN DEN BROECK. 1618.

Fausse confidence du Pangoran au Général Coen.

„ échec les Hollandois & les Anglois, de les inciter les uns contre les autres, & de commencer par détruire provisionellement les premiers à Jacatra, parce que c'étoient ceux qui leur donnoient le plus d'ombrage; après quoi, rien ne leur paroissoit si facile que d'extirper le reste. Le Pangoran *Aria Rana* ou *Raxa di Menggala*, que sa qualité de Prêtre Mahométan rendoit doublement ennemi des Chrétiens, étoit, comme on l'a dit, à la tête du Gouvernement de Bantam, pendant la minorité du Roi. Ce Ministre, aussi rusé que perfide, pour se mettre à couvert de tout soupçon, au cas que son coup vint à manquer, après avoir juré la mort du Général Coen & de tous les siens, le fit avertir en confidence, qu'il se doutoit de quelque mauvais dessein de la part des Anglois, & que pour en prévenir l'exécution, il lui conseilloit de se retirer à Jacatra, d'où il seroit également à portée de donner ordre à tout. Coen jugea à propos de suivre cet avis, & partit là-dessus, laissant à Bantam quelques Commis pour continuer le Commerce.

On veut surprendre les Hollandois à Jacatra.

„ LA haine que les Bantamois portoient aux Hollandois, leur étoit commune avec les autres Princes de l'Isle. Ils s'étoient réünis pour forcer le Roi de Jacatra, qui respectoit encore son intérêt, à permettre que ce complot fût exécuté dans ses Etats & même à y prêter la main. Pangoran *Gabang*, frère du Pangoran règnant de Bantam, & qui ne lui cédoit ni en adresse ni en méchanceté, fût choisi pour conduire cette trame infernale. Il partit de Bantam avec ses femmes & ses enfans, sous prétexte qu'il ne vouloit point se mêler des prétendues brouilleries survenuës entre son frère & les Anglois. Après s'être arrêté pendant deux mois dans un District à l'Est de Jacatra, où il ne paroissoit occupé que des plaisirs de la chasse, il fit enfin sçavoir le 19 d'Août, au Général Coen, qu'il étoit arrivé à *Poelo Poetri*, petite Isle à une lieue de Jacatra, nommée aujourd'hui *Vader Smit*, où il souhaitoit fort de lui parler. Coen s'y étant rendu le lendemain, ils partirent ensemble chacun à bord de son propre Bâtiment, pour venir à Jacatra, où Pangoran Gabang arriva de bonne heure avec sa suite, composée d'environ trois cens hommes. Tout le reste du jour se passa en conferences avec le Roi & ses principaux Officiers. Avant que de quitter le Général, Pangoran Gabang, qui affectoit une gayeté extraordinaire, lui avoit dit, qu'étant invité par le Roi de Jacatra, il profiteroit de cette occasion, pour visiter la Loge Hollandoise. En effet, vers le soir qu'il faisoit déjà obscur, il se présenta devant la porte, au moment que le Général alloit entendre la prière.

Trahison manquée.

„ COEN, autant en peine que surpris de cette visite à une heure si induë, ordonna d'abord que la prière se fit comme à l'ordinaire. En même tems il chargea le Premier-Commis nommé *Carpentier*, de faire prendre les armes à tous les Soldats, qui étoient au nombre d'environ cinquante, & de les poster avec leurs mèches allumées, sur la galerie du nouveau Logement, tandis que Pangoran Gabang & ceux de sa suite, seroient amusés en dehors par quelques complimens. Tout étant bien preparé, il entra accompagné du frère du Roi de Jacatra & de plus de cinq cens hommes, examina avec attention le Logement, & partit encore la même nuit pour retourner à Bantam, témoignant être extrême-

„ ment

Van den Broeck. 1618.

„ ment satisfait des politesses du Général, quoique navré au fond de son „ cœur, d'avoir dû renoncer, par la force des obstacles, à une entreprise „ si bien concertée.

Le Roi de Jacatra cherche à s'en disculper.

„ Le lendemain, le Roi de Jacatra vint trouver le Général Coen, pour „ s'informer s'il n'avoit point été effrayé de cette visite. Entr'autres dis- „ cours qu'il lui tint, il l'assûra qu'il avoit envoyé la veille son frère, avec „ quelques Orancaies & une bonne troupe de gens, pour sécourir les Hol- „ landois, au cas que le Pangoran eût voulu exécuter quelque mauvais des- „ sein contr'eux, quoiqu'il ne le pensoit pas. Coen qui sçavoit à quoi ap- „ précier ces assûrances, feignit de les croire sincères, & fit même à ce „ Prince, les plus grands remercîmens de cette nouvelle preuve de son af- „ fection envers la Nation Hollandoise.

Embarras des Hollandois.

„ Le danger auquel les Hollandois venoient d'échapper, ne leur per- „ mettant plus de rester tranquilles à Jacatra, Coen se hâta de faire trans- „ porter l'argent comptant & la plûpart des marchandises à bord des huit „ Vaisseaux qui étoient à la rade; mais il ne pouvoit encore se résoudre à „ abandonner entièrement, un séjour qui coûtoit déjà de si grandes dépen- „ ses à la Compagnie. D'un autre côté, le Roi qui remarquoit ces prépa- „ ratifs, protestoit de son innocence, de son amitié & de sa fidélité à ses „ engagemens. Il offroit de les confirmer sous le serment le plus sacré aux „ Mahométans; & lors qu'il crût qu'on pourroit se laisser aller à ses belles „ promesses, il n'y a sorte de ruses, qu'il ne mît en usage pour tâcher „ d'attirer le Général dans quelque partie de promenade, sous prétexte de „ lui faire voir ses Etats, & de choisir un endroit qui pût convenir à ses vûes. „ C'étoient pour les Hollandois autant d'indices d'une nouvelle trahison. „ Ils sçavoient d'ailleurs, que le *Soesoeboenan Mataram* ou l'Empereur de Ja- „ va, le Roi de *Tsjeribon* & les autres Princes de l'Isle, s'étoient opposés „ à leurs demandes. Enfin tout leur annonçoit que les Anglois de Jacatra „ & de Bantam étoient d'intelligence avec les Insulaires. Au milieu de „ tant d'embarras, les Hollandois hors d'état de rien entreprendre avec es- „ pérance de succès, & réduits à veiller autour d'eux, se contentoient d'ab- „ battre quantité de petites barraques de *bambou* trop contigues, afin de „ prévenir qu'on ne les incommodât par des incendies.

Hostilités exercées contr'eux.

„ Dans ces entrefaites on reçût de *Japara*, la triste nouvelle, que la „ Loge de la Compagnie avoit été pillée par ordre du Mataram, & qu'outre „ la perte des marchandises, qui pouvoient se monter à vingt mille réales de „ huit, il y avoit eû à la même occasion, trois hommes tués, autant de „ blessés & dix-sept faits prisonniers. Cette catastrophe, jointe à la certi- „ tude des desseins sinistres du Roi de Jacatra & des Bantamois, qui „ se développoient de jour en jour, obligea le Général Coen à forti- „ fier secrétement sa Loge; d'autant plus que les Anglois, qui venoient „ d'en bâtir une de pierre à l'opposite, tenoient une conduite fort extraor- „ dinaire avec le Roi de Jacatra, tantôt faisant mine d'être brouillés, & „ tantôt reparoissant bons amis; le tout dans la vûe de faire prendre le „ change aux Hollandois, qui n'en étoient que plus sur leurs gardes. On „ mit donc la main à l'œuvre, & l'audace augmentant à mesure que les „ travaux s'avançoient, on résolut enfin, dans un Conseil tenu le 22 d'Oc-

 tobre,

VAN DEN BROECK. 1618. Ils fortifient leur Loge.

„ tobre, de continuer l'ouvrage commencé & d'en former une Forteresse à „ l'abri de toute attaque.

„ C'est ainsi qu'une nécessité involontaire fit tomber le projet favori de „ l'établissement des Hollandois sur la Pointe d'Ontong-Java. Depuis deux „ mois, ils avoient commencé à se fortifier par d'autres vûes, dans l'Isle „ *Onrust*. Ce poste leur devenoit nécessaire, & favorisoit beaucoup leur „ entreprise, parce que la Loge de Jacatra & les Vaisseaux n'étoient pas à „ portée de se preter mutuellement du secours. Vers le milieu du mois „ de Novembre, le premier angle de la nouvelle Forteresse se trouvoit déjà „ pourvû de douze pièces de canon, au grand étonnement du Roi de Ja- „ catra, qui voyant que le Général Coen, s'obstinoit à ne plus paroî- „ tre à la Cour, malgré toutes ses invitations, se transporta lui-meme „ à la Loge, avec plusieurs de ses Orancaïes, pour s'informer fort poli- „ ment, d'où provenoient ces changemens, & pourquoi on lui témoignoit „ tant de défiance. Coen lui en donna diverses raisons, dont ce Prince feignit „ d'etre si satisfait, que loin de s'oppofer à la continuation des travaux, il „ déclara que le Général étoit le maître de faire à cet égard ce qu'il juge- „ roit à propos. Mais il fit défendre sous main aux Chinois & Javanois, „ de travailler pour les Hollandois, ce qui ralentit beaucoup l'ouvrage ; „ tandis qu'il se mit à fortifier sa Ville & à l'enfermer de murailles, sous „ prétexte qu'il étoit menacé d'une prochaine invasion de la part du Soe- „ soehoenan Mataram. Coen fit semblant d'applaudir à cette perfidie du „ Roi, & pour lui combler la mesure, il lui avança non-seulement une som- „ me de mille réales, mais lui fit encore présent de deux cens autres pièces, „ en l'assûrant qu'il contribuoit de grand cœur, à la taxe qui avoit été im- „ posée sur les Chinois, afin de subvenir aux dépenses que demandoient ces „ nouvelles fortifications.

Le Roi de Jacatra en fait autant de son côté.

Vengeance que prennent les Hollandois.

„ Vers le même tems, on fût informé que les Hollandois de *Jambi* „ avoient couru grand risque d'être aussi massacrés & pillés ; mais que la crainte „ qu'inspiroient les Portugais aux Habitans, les avoit empeché d'executer „ leur dessein contre les premiers, dont l'assistance leur paroissoit encore né- „ cessaire. A *Macassar*, leurs Compatriotes avoient éprouvé le meme sort „ que ceux de la Loge de Japara. Le Général Coen résolu d'en tirer ven- „ geance, fit partir le 28 d'Octobre, trois Vaisseaux, sous les ordres du „ Commandeur *Arent Maartenze*, qui onze jours après, ayant fait une des- „ cente à la tête de cent cinquante hommes, mit le feu à la Ville de Japa- „ ra qui fût réduite en cendres, ainsi que la Loge Hollandoise & un petit „ Fort de bois que les meurtriers Javanois avoient construit tout auprès. Il „ brûla ou prit encore dix Jonques, outre plusieurs Pirogues & autres Bâ- „ timens, sans avoir perdu un seul homme, quoiqu'on en eût tué une tren- „ taine aux ennemis. Après cette heureuse expédition, Maartenze avoit „ remis à la voile pour aller châtier ceux de Macassar, sans s'arrêter aux „ propositions d'accommodement qui lui avoient été faites de la part du „ Gouverneur de *Damak*, avec promesse de s'employer auprès du Mataram, „ pour lui faire obtenir satisfaction au sujet de ce qui s'étoit passé à Japara.

Allarmes des Javanois.

„ Ces nouvelles répandirent la terreur parmi ceux de Bantam & de Ja- „ catra, qui prévoyoient que leur trahison seroit quelque jour punie de la

„ meme

VAN DEN BROECK. 1618.

„ même manière. Une Comete à grande queue, qui avoit parû dans le même tems, augmentoit encore la consternation. Mais les Anglois de Bantam ayant reçû un nouveau renfort de cinq Vaisseaux, n'oubliérent rien pour ranimer le courage de ces Peuples abbattus. Ils leur vantoient la supériorité de leurs forces, & les assûroient, qu'ils ne se donneroient pas de repos, qu'ils n'eûssent la tête du Général Coen, qui leur avoit tant fait de mal; & pour prouver en quelque façon, la sincérité de leurs intentions, ils s'emparèrent le 15 de Decembre, d'un Navire Hollandois nommé le *Lion Noir*, qui venoit de Patane, chargé de poivre & d'autres marchandises pour la valeur de cent cinquante-deux mille florins, sans compter cent lastes de riz. L'équipage de ce Navire se doutoit si peu d'une surprise de la part des Anglois, que le Directeur *Henri Janszoon* n'avoit fait aucune difficulté de se rendre à terre la veille, à leur invitation. On le conduisit d'abord à l'Amiral Anglois, qui envoya encore la même nuit, quatre de ses meilleurs Vaisseaux, lesquels étant arrivés le matin auprès du *Lion Noir*, menacèrent les Hollandois de les tous faire pendre s'ils ne se rendoient sur le champ. Comme ils manquoient de poudre & que leur Navire n'étoit pas capable de deffense, ils n'eûrent point d'autre parti à prendre; cependant ils stipulèrent qu'on leur laisseroit la liberté de se retirer où ils voudroient sans être pillés, & après qu'ils auroient été entièrement payés de leurs gages; Mais les Anglois, qui avoient eû assez peu de bonne-foi pour se rendre maîtres du Navire par surprise, ne fûrent pas plus scrupuleux à rompre la Capitulation. Tout l'équipage fût envoyé en prison, à la réserve du Directeur & d'onze hommes.

Les Anglois ranîment leur courage.

Ils s'emparent d'un Navire Hollandois.

VAN DEN BROECK s'étoit disposé le 11 de Decembre, à partir pour Surate, lorsqu'on apprit à Jacatra, que les Anglois s'étoient emparés par trahison, du Navire Hollandois le *Lion Noir*, qui venoit de Patane. Cette nouvelle lui fit abandonner le dessein de son Voyage (*k*). „ Les Anglois, „ infor-

(*k*) Après ce court début, qui n'éclaircit aucune des circonstances intéressantes que nous avons rapportées, Mr. Prevost continue son récit de cette manière:

„ Il résolut (parlant toûjours de Van den „ Broeck) de fortifier la Loge de sa Nation „ à Jacatra, pour la mettre en état de se dé„ fendre contre les Anglois, de la part des„ quels il jugea qu'il falloit s'attendre à d'au„ tres Insultes. Elle fût entourée aussi-tôt „ de palissades & d'un rempart de terre. Les „ Javanois voyant croitre ces travaux, com„ mencèrent aussi à se fortifier. C'étoit se „ déclarer pour les ennemis de la Com„ pagnie Hollandoise. Alors Van den Broeck „ jugea qu'il falloit périr, s'il n'avoit pas „ des murs capables de le défendre; & dans „ une si juste crainte, il entreprit de faire de „ sa Loge, un Fort à l'épreuve de toutes sor„ tes d'assauts. Il y fit travailler de toute „ sa force. *Ainsi*, dit-il, *dans un tems où „ les Hollandois ne pensoient à rien moins qu'à „ s'emparer d'une Place dans les Indes, ou à „ s'en approprier par aucune autre voye, la né„ cessite les contraignit d'en occuper une, & d'y „ batir une Forteresse qui est devenue leur bou„ levard. Ils doivent cet Etablissement à la „ jalousie des Anglois, qui ne s'imaginoient „ pas que la guerre qu'ils entreprenoient, dût „ procurer cet avantage à leurs ennemis. Les „ hommes forment des projets, & Dieu dispose „ des événemens.* Pag. 400.

N'oublions pas de faire honneur à Mr. Prevost, de l'erreur qu'il relève dans une Note, où il renvoye ses Lecteurs aux *Relations précédentes* & au *Memoire de Matelief*, pour juger, dit-il, de la *sincérité* de la réflexion de Van den Broeck, au sujet de l'établissement purement casuël des Hollandois. Cependant il est très probable que Van den Broeck, en qualité de nouveau-venu, & peu initié jusqu'alors, dans les secrets du Gouverneur général

VAN DEN BROECK. 1618.

„ informés de son départ, avoient déjà envoyé quelques-uns de leurs Vaisseaux pour l'intercepter dans sa route. Il étoit aisé de s'appercevoir, „ qu'ils n'avoient d'autre but, que de diminuër peu-à-peu, le nombre des „ Vaisseaux Hollandois, & de s'en renforcer, pour aller ensuite fondre „ sur leur Flotte, avec autant de supériorité que d'apparence de succès. „ Ils ne s'en cachoient même pas; & lorsque le Général Coen leur eût fait „ demander les raisons de la prise du *Lion Noir*, Thomas *Dael* leur Amiral, „ ne fit pas difficulté de déclarer aux Députés, qu'il étoit dans l'intention, „ non-seulement de courre sus à tous les Vaisseaux Hollandois qu'il rencontreroit, & de se rendre ensuite à Jacatra, pour battre le reste; mais „ qu'il tâcheroit encore de s'assûrer, mort ou vif, de la personne du Général Coen.

Leur Amiral se déclare ouvertement contr'eux.

Son intelligence avec les Javanois.

„ La guerre étant ainsi ouverte entre les Anglois & les Hollandois, „ ceux-ci requirent le Roi de Jacatra & les Bantamois de rester neutres, „ sans favoriser une Nation plus que l'autre. On le leur promit, „ mais les choses n'en alloient pas moins leur train ordinaire. *Van Uffelen* Chef du Comptoir de Bantam, marquoit, que le Pangoran régnant „ avoit très-expressément deffendu de laisser sortir du Port aucuns de „ ses gens, soit vers le Detroit de la Sonde, ou du côté de Jacatra, „ pour avertir les Vaisseaux Hollandois, que les Anglois guettoient sur „ eux ".

On continue à se fortifier de part & d'autre.

Le Roi de Jacatra comprit assez quelles pouvoient être les suites de l'entreprise des Hollandois. Il avoit autrefois reçû d'eux de l'artillerie, dont il fit des batteries régulières. De part & d'autre, on s'arma de défiance & les ouvrages fûrent poussés avec le dernier empressement; Mais les Javanois qui l'emportoient par le grand nombre, & qui avoient des matériaux en abondance, avançoient beaucoup plus leur travail. Dans une seule nuit, ils dressèrent, sous la Loge des Anglois vis-à-vis d'un cavalier du Fort, une batterie de cables, de bois & de terre, qui auroit pû fermer la Rivière aux Hollandois. Coen (*l*) assembla le Conseil & fit considerer, que si l'on n'arrêtoit promptement cet ouvrage, la perte du Comptoir & la ruine de la Compagnie étoit certaine aux Indes. On prit la résolution de tenir ferme, de continuer les fortifications & de ne pas se borner même à la défensive (*m*). Un Commis, nommé *Le Fèvre*, fût envoyé le 23 de Décembre, à la Loge des Anglois, pour leur déclarer que s'ils ne supprimoient pas volontairement la nouvelle batterie, on étoit déterminé à la détruire. Ils répondirent que c'étoit l'ouvrage du Roi & de ses Sujets, & qu'ils n'avoient ni le droit ni l'intention d'y toucher; „ Mais ils avouèrent „ ensuite, qu'ils travailloient de concert pour leur défense, & qu'ils n'étoient pas dans l'idée d'y renoncer". Dès que le Févre fût sorti de leur Loge,

Déclaration des Hollandois.

général des Indes, n'a péché que par ignorance; ainsi sa *sincérité* ne doit pas dépendre de ses *préjugés*; mais que dira-t-on de celle de Mr. Prevost, qui malgré son Original, fait prendre ici à l'Auteur, quantité de résolutions vigoureuses dont il ne se vante pas lui-même? R. d. E.

(*l*) C'est encore Van den Broeck qui figure ici dans l'Edition de Paris, contre ce que porte l'Original même. R. d. E.

(*m*) *Ibid.*

VAN DEN BROECK. 1618.

Loge, les Javanois y entrèrent & l'occupèrent (*n*). Le Général Hollandois (*o*) fit prendre aussi-tôt les armes, & chargea trois Officiers, chacun avec sa troupe, de mettre le feu tout à la fois au quartier de la tranchée Javanoise, au quartier des Chinois, & à la Loge Angloise, qui embrassoit la nouvelle batterie. On tira sur eux quelques coups de canon, qui ne leur causèrent aucun mal. Van den Broeck eût ordre de faire tirer sur la Ville, de la batterie du cavalier, qui n'étoit encore qu'à demi élevé, dans l'espérance de faire breche au mur ennemi. Cinquante coups de canon, qui fûrent tirés pendant la nuit, ayant produit peu d'effet, on cessa, pour épargner la poudre. Les Habitans de la Ville firent jouer aussi leur artillerie, qui tua quinze hommes aux Hollandois & qui leur en blessa huit ou dix (*p*).

Ouvrages de l'ennemi.

La Ville de Jacatra étoit située à douze lieues de Bantam (*q*), sur le bord d'une Rivière. Le Roi l'avoit fait entourer, depuis peu, d'une bonne muraille de pierre rouge, & flanquer d'un gros cavalier, fort élevé, d'où le canon pouvoit incommoder beaucoup les Hollandois. L'entrée de la Rivière étoit défendue aussi par un bastion; & le Roi fit boucher le passage avec des estacades, pour empêcher les Hollandois de sortir. Pour eux, le fond de leur Loge qu'ils venoient d'ériger en Fort, consistoit dans un nouveau Bâtiment, nommé *Maurice*, qui régnoit sur la Rivière, & dans le vieux, nommé *Nassau*, qui faisoit face au Sud (*r*). Il y avoit au côté septentrional, une courtine de terre, le long du rivage, & une palissade de neuf pieds de hauteur, & de sept d'épaisseur, mais qui étant sans parapet, laissoit voir les Hollandois à découvert. Le côté oriental avoit trois angles ouverts, & le cavalier à demi élevé, sur lequel on n'avoit pas laissé de placer déjà deux pièces de canon de fonte. L'angle qui étoit sur la Rivière, du côté du Bâtiment de Maurice, étoit élevé de deux pieds au-dessus du rez-de-chaussée, & capable de défense contre une irruption, sans être à l'épreuve du mousquet. Il étoit muni de deux pièces de fonte & de cinq autres pièces, grosses & petites. L'angle de Nord-Est, qui regardoit la Mer, étoit de même hauteur que la courtine, avec des palissades jusqu'au parapet, & un toît de bois pour se garantir de la pluye. Il étoit muni de sept pièces de canon. Au côté du Nord-Ouest, on n'avoit pas encore commencé d'angle, quoiqu'on en sentît la nécessité. Il n'y avoit qu'une simple défense de bambou, devant le Batiment de Nassau, & une galerie d'où l'on pouvoit tirer le mousquet (*s*).

Nouveau Fort des Hollandois.

Le Général Coen, dont l'attention étoit partagée par d'autres soins, nomma

(*n*) Ces mots ont reçû une tournure moins simple dans l'Edition de Paris, où on lit; „ A peine le Févre les eût-il quittés, qu'ils „ y reçûrent les Javanois, comme s'ils n'eûs„ sent pû leur en refuser l'entrée". R. d. E.

(*o*) Mr. Prevost, s'est crû obligé d'ajoûter ici, *qui étoit arrivé au Fort*, parce qu'il falloit nécessairement le supposer absent, pour ne point ôter à Van den Broeck, le commandement qu'il avoit jugé à propos de lui donner d'abord. Disons cependant, pour excuser Mr. Prevost, que le Journal n'avoit pas encore nommé expressément le Général Hollandois.. R. d. E.

(*p*) Pag. 401.

(*q*) Par les six degrés dix minutes.

(*r*) Pag. 402.

(*s*) On ne change rien à cette description de l'Auteur.

Van den Broeck. 1618.

Seconde attaque infructueuse des Hollandois.

nomma le lendemain Van den Broeck, Capitaine-Major de la Place. On continua de tirer tout le jour, tandis qu'on ne perdoit pas un moment pour achever le cavalier. Mais comme les Hollandois étoient à découvert en tirant, ils fûrent obligés d'employer leurs belles toiles & leurs précieuses marchandises pour se couvrir. „ Le Roi de Jacatra ayant été renforcé de toute l'artillerie des Anglois, les Hollandois brûlèrent ce jour-là, le quart de leur poudre. En échange ils demontèrent à l'ennemi, quelques pièces de canon qui les incommodoient le plus". Un de leurs Officiers, qui entreprit le jour suivant, de se rendre maître de la batterie ennemie, y fût tué avec sept hommes, & cet incident releva beaucoup l'audace des Javanois. Ils mirent la tête du Lieutenant au bout d'un mât, devant leur batterie du cavalier; & malgré les oppositions de ceux du Fort (t), ils dressèrent une seconde batterie dans le quartier des Chinois, c'est-à-dire, près du Bâtiment de Nassau.

Double rôle que joue le Pangoran de Bantam.

CEPENDANT la nouvelle de cette guerre étant passée à Bantam, le *Pangoran* (v), ou le Ministre du jeune Roi, reprocha au Roi de Jacatra, d'avoir souffert que les Hollandois eûssent poussé leurs travaux, & de ne s'y être pas opposé dans l'origine. Quoi-qu'il vécut depuis longtems en mauvaise intelligence avec lui, la crainte d'être attaqué à son tour, si les Hollandois demeuroient vainqueurs, le porta aussi-tôt à lui envoyer un secours de quatre cens hommes. D'ailleurs les Anglois ne cessoient de l'animer; & lorsqu'ils eûrent appris que leur Loge avoit été brûlée à Jacatra, ils le sollicitèrent vivement de faire brûler aussi celle de la Compagnie Hollandoise à Bantam. Mais il ferma l'oreille à leurs instances, „ & les empêcha jusqu'à trois fois, de prendre d'eux-mêmes la permission qu'il leur avoit refusée. Ce Ministre poussant la dissimulation encore plus loin, avoit fait avertir Van Uffelen, Chef du Comptoir de Bantam, du dessein où étoient les Anglois & le Roi de Jacatra, d'emporter le Fort d'assaut, en chargeant ce Commis d'en donner part incessamment au Général Coen, pour qu'il fût bien sur ses gardes. Le Pangoran se flattoit sans doute, que l'avis viendroit après coup, ou que Van Uffelen n'auroit point occasion d'écrire à Jacatra, puis qu'on ne laissoit partir aucuns Vaisseaux.

Déliberations des Hollandois sur l'approche de la Flotte Angloise.

„ CES mesures n'empêchèrent pas que le Général Coen ne fût informé de l'approche de la Flotte Angloise. Aussi-tôt il assembla son Conseil pour déliberer sur le parti qu'il convenoit de prendre dans une situation si critique. La plûpart fûrent d'avis de sauver tout ce qu'on pourroit à bord des Vaisseaux & d'abandonner la Place, attendu que la poudre leur manqueroit bien-tôt, & qu'il y avoit lieu de craindre, que les Javanois ne détournâssent la Rivière, par où l'eau fraîche leur auroit été coupée. Sans ces deux inconveniens, ils jugeoient que le Fort se trouvoit en assez bon état de défense. Mais comme le Général & quelques autres, repugnoient à suivre cet avis, & que d'un côté les estacades qui bouchoient la Rivière, rendoient l'embarquement difficile, tandis que „ de

(t) C'est encore de Van den Broeck dans l'Edition de Paris. R. d. E.

(v) C'étoit le Gouverneur du jeune Roi & le Chef de son Conseil dans sa minorité. Voyez les premières Relations Hollandoises.

Van den Broeck. 1618.

„ de l'autre, la plûpart de leurs Vaisseaux étoient à l'Isle Onrust, la résolution fût encore differée. En attendant on envoya ordre à ces Vaisseaux, de venir promptement dans la rade de Jacatra, où ils feroient moins exposés aux Anglois, & en même tems l'on commença à s'ouvrir un passage en arrachant quelques estacades".

Sa venue les empêche de profiter de leurs renforts.

Les Hollandois avoient dans leur Fort, deux cens quarante hommes capables de porter les armes; mais ce nombre, qui suffisoit pour faire téte aux Indiens, n'auroit pas résisté long-tems à une Flotte Angloise d'onze Vaisseaux qui étoit attendue de jour en jour, s'il ne leur en étoit arrivé sept (x), „ qui partirent de l'Isle Onrust avec tant de précipitation, qu'ils y laissèrent „ entr'autres huit pièces de canon & une vingtaine d'ancres. On étoit au „ 29 de Decembre, lors que ces Vaisseaux parûrent devant la rade de Jacatra. D'abord la résolution fût prise de donner le lendemain un assaut général au bastion de l'ennemi, pour débarasser entièrement la Rivière; mais „ tandis que le Conseil étoit occupé de ces mésures, on apperçût la Flotte „ Angloise, ce qui obligea de changer le plan des opérations".

Coen va à sa rencontre.

Coen s'embarqua promptement pour aller au-devant des ennemis. Il les rencontra le 31, dans le Detroit, & l'infériorité du nombre ne l'empécha point de porter sur eux; mais le vent ne lui ayant pas permis de les joindre, les deux Flottes s'observèrent quelque tems (y). „ Vers le soir, un „ Trompette fût envoyé de la part de l'Amiral Anglois, pour sommer toute la Flotte Hollandoise de se rendre, avec menace de l'y forcer en cas „ de refus. Coen fit répondre que si l'Amiral ne lui restituoit point le Vaisseau le *Lion Noir*, avec toute sa cargaison, il feroit obligé d'en prendre „ sa revanche. Le Trompette s'en retourna avec cette réponse, vomissant mille injures grossières contre les Hollandois. Telle fût la fin de „ l'année 1618.

Il lui livre le combat. 1619.

„ Le lendemain, premier de Janvier 1619., le Général Coen reçût avis „ par une Chaloupe de Jambi, qu'il y avoit eû une petite rencontre entre „ les Hollandois & les Anglois, & que le Vaisseau le *Berger-boot* qui en „ étoit parti le 26 de Decembre pour Jacatra, avoit heureusement échappé „ à ces derniers. On ne douta plus que ce ne fût le Vaisseau qu'on avoit „ vû la veille au Nord-Ouest. Coen fit lever l'ancre le lendemain matin, „ pour lui donner du secours. Tous les Vaisseaux Anglois qui avoient „ gagné le vent, firent aussi la même manœuvre & s'approchèrent d'eux. „ Le combat s'engagea & dura près de quatre heures. Les Hollandois eûrent sept hommes tués & quinze blessés; mais ce qu'ils regrettoient le „ plus, c'étoit d'avoir brûlé un tiers de leur poudre en si peu de tems. Ce-

„ pen-

(x) Mr. Prevost ne fachant d'où ces Vaisseaux venoient si à propos, ajoûte ici, *que la fortune sembloit avoir réünis en leur faveur, dans une occasion si pressante*. R. d. E.

(y) Voici comme Mr. Prevost continue ce récit; „ L'Auteur du Journal, fans parler d'aucun combat, raconte que les Anglois brûlèrent un Vaisseau Hollandois, „ nommé le *Lion Noir*, qu'ils avoient pris „ avec sa cargaison". *Pag.* 405. Et dans une Note il observe, qu'*on lit dans le Voyage de Rechteren, qu'il y eût un combat.* Ensuite il ajoûte; „ Cette perte n'eût point apparem- „ ment, de suites plus fâcheuses, puis qu'il „ ne paroît pas que la Flotte Angloise en „ devînt plus utile au Roi de Jacatra. Au „ contraire les Hollandois ayant achevé „ leurs ouvrages, &c." R, d. E.

VAN DEN BROECK. 1619.

„ pendant les Anglois avoient beaucoup souffert. D'un autre côté le *Berger-boot* joignit la Flotte, mais sa Chaloupe où il y avoit quatorze hommes, eût le malheur de tomber entre les mains des ennemis.

La supériorité des ennemis l'oblige de se rendre aux Moluques.

„ LE soir, les deux Flottes vinrent mouiller à quelque distance l'une de „ l'autre, sous une petite Isle hors de la vûe & des limites de Jacatra. Coen „ fit assembler le Conseil pendant la nuit, pour déliberer sur ce qu'il y „ avoit à faire; mais les avis se trouvèrent si partagés, qu'on ne pût pren„ dre aucune résolution. Le 3, les Anglois reçûrent encore de Bantam, „ trois de leurs Vaisseaux, qui les mettoient en force de quatorze voiles. „ Il ne fût plus possible de songer à les attaquer; ainsi le Conseil se décida „ pour retourner à la rade de Jacatra. Cependant la crainte d'exposer le „ salut de la Compagnie au sort d'un combat qui auroit été si inégal à tous „ égards, ne permit pas d'exécuter cette résolution. On prit donc celle „ de revirer de bord & de faire voile aux Moluques, afin d'y rassembler de „ plus grandes forces.

Ses exhortations à ceux du Fort.

„ EN partant, Coen donna avis de cette résolution à ceux du Fort, „ qu'on laissoit à regret, dans de terribles angoisses. Il leur recommandoit „ d'être bien en garde contre toutes surprises; de se défendre aussi long„ tems qu'il leur seroit possible, & lors qu'ils se verroient obligés de capi„ tuler, de rendre la Place plutôt aux Anglois qu'au Roi de Jacatra. Van „ den Broeck, à qui la lettre étoit addressée, crut qu'il étoit de la prudence „ de la tenir encore secréte, parce qu'elle n'auroit pû que répandre une „ grande consternation parmi ses gens. Pendant la nuit ils eûrent le triste „ spectacle de l'incendie du Vaisseau le *Lion Noir*, dont les Anglois s'étoient „ emparés onze jours auparavant, & le matin la Flotte ennemie se trouvoit „ à la rade.

Leur bravoure force les Javanois à rechercher la paix.

„ LES Hollandois assiègés par mer & par terre, redoublèrent leurs tra„ vaux avec toute l'ardeur que peut inspirer une situation où il faut vaincre „ ou mourir ". Ayant achevé leurs ouvrages, ils firent planter de nouveaux drapeaux sur les quatre angles de leur Fort, & commencèrent à battre si furieusement la Ville, que les Javanois effrayés, témoignèrent quelque disposition à la paix. On entra sérieusement en négociation. Le Roi demandoit, pour premier article, que toutes les nouvelles fortifications fûssent démolies, & qu'on lui payât une somme de huit mille réales pour le dédommager des fraix de la guerre. Les Hollandois rejettèrent la première partie de cette proposition, & répondirent d'abord à la seconde, qu'ils n'avoient pas fait la guerre sans raison, & qu'ils n'avoient pas moins souffert que le Roi. Cependant leur Conseil fit réflexion qu'ils étoient mal pourvûs de poudre; qu'ils avoient à craindre qu'on ne leur coupât l'eau, ce qui leur auroit ôté l'espérance de se défendre plus de deux mois; qu'ils faisoient une perte considérable par l'usage auquel ils étoient obligés d'employer leurs belles toiles, pour se couvrir dans leurs ouvrages; qu'il étoit à souhaiter pour eux de mettre en sûreté la Loge de Bantam, comme l'unique lieu d'où ils pouvoient faire donner des avis aux Vaisseaux de leur Nation qui arriveroient de l'Europe; enfin que de quatre mois ils ne pouvoient recevoir aucun secours de Coen, qui avoit fait voile aux Moluques. De si fortes considérations disposèrent le Conseil à faire offrir au Roi six mille réales, à

Demandes du Roi de Jacatra.

con-

Van der Broeck. 1619.

condition que les anciens Traités recommenceroient à s'observer comme auparavant; que le Fort demeureroit dans l'état où il étoit jusqu'au retour du Général Coen, ou des premiers Vaisseaux qui reviendroient des Moluques; & que pour prévenir de nouveaux differends, les Anglois ne feroient plus leurs logemens si près du Fort. On ajoûta, par une autre déliberation, que les Javanois mêmes & les Chinois ne pourroient batir qu'a vingt toises des fortifications Hollandoises (z).

La paix se conclut en apparence.

Quelques Députés, qui fûrent envoyés au Roi avec ces articles, les rapportèrent signés de sa main. Alors Van den Broeck fit arborer de tous côtés des pavillons blancs, & la joye parût commune dans les deux partis. Les Hollandois livrèrent, dès le meme jour, la somme dont on étoit convenu, & reçûrent du Roi divers présens. On étoit au 21 de Janvier 1619. Le Roi fit prier le lendemain Van den Broeck de lui rendre une visite, autant pour suivre l'exemple des anciens Commandans Hollandois, que pour lui donner une marque de confiance & d'amitié. Cette proposition fût examinée au Conseil, qui n'y découvrit aucun danger. Van den Broeck se rendit à la Cour, le jour suivant, avec cinq Soldats & un simple domestique; escorte qu'il croyoit moins nécessaire à sa fureté qu'à l'honneur de son rang. Il y porta même des présens. Mais à-peine y fût-il entré, qu'il se vît environné d'une troupe de Javanois, qui l'arrêtèrent prisonnier (a). Si cette trahison, dit-il, fût un malheur pour lui, elle tourna heureusement à l'avantage de la Compagnie; car, suivant les mesures concertées entre les Anglois & les Javanois, il auroit été impossible aux Hollandois, de conserver le Fort jusqu'à l'arrivée de leur Général. Les Anglois avoient déjà planté secrétement, seize pièces de canon sur leur nouveau logement, & le Fort n'auroit pû se défendre d'une surprise (b).

Van den Broeck est arrêté par trahison.

On le force d'écrire à sa garnison de se rendre.

„ Les prisonniers se virent exposés aux plus indignes traitemens. Après leur avoir dechiré leurs vêtemens, ils fûrent jettés nuds dans la fange, & si quelqu'un d'eux levoit la tête, il étoit aussi-tôt repoussé d'un coup de pied. Dans cet état on les conduisit devant le Roi & le Général Anglois, qui leur firent lier les pieds & les mains (c) ". Van den Broeck reçût ordre d'écrire à ses gens qu'il étoit tems de se rendre, parce qu'ils ne pouvoient éviter d'y être contraints, & qu'ils étoient menacés de n'obtenir aucun quartier. Ce billet fût porté au Fort. Malgré la consternation qu'il y répandit, les Hollandois répondirent qu'ils ne pouvoient se déterminer si promptement à se soûmettre aux ordres d'un Commandant captif. Le lendemain, Van den Broeck fût forcé d'écrire un nouveau billet, par lequel il confirmoit le premier, en offrant à sa garnison, de la part du Roi, un Vaisseau Anglois pour se retirer. Les Hollandois, qui avoient repris courage pendant la nuit, protestèrent qu'ils étoient résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrêmité. Cependant, deux jours après, ils firent offrir au Roi, deux milles réales pour la rançon de leur Gouverneur. Mais loin d'accepter

(z) Pag. 409 & 410.
(a) Pag. 411.
(b) Il paroît que les Anglois de Jacatra étoient simplement ceux du Comptoir.
(c) Dans l'Edition de Paris, *Van den Broeck fût conduit devant le Roi & le Chef des Anglois, qui lui firent lier les pieds & les mains. Il reçût &c.* R. d. E.

VAN DEN BROECK. 1619.

ter cette offre, le Roi fit charger son prisonnier de chaînes, & l'envoya, le 29 Janvier, sous la conduite de deux Anglois, à l'endroit du rempart de la Ville qui répondoit au cavalier du Fort, avec ordre de sommer le Fort de se rendre & de menacer la garnison des dernieres extrémités. Le trouble & l'indignation dont Van den Broeck étoit rempli, ne l'empêchérent pas de recueillir son attention pour observer le rempart. Il reconnût que si les Hollandois n'eûssent pas cessé de battre en brêche, la muraille n'auroit pas résisté long-tems à leurs boulets (*d*).

Il est présenté à ses gens la corde au col.

Il fût présenté à la vûe de ses gens, la corde au col. Mais au-lieu de leur proposer de se rendre, ils les exhorta de toute sa force, à se défendre courageusement. Dans la colère où cette généreuse tromperie jetta ses guides, ils le ramenèrent au Palais en le traînant sur le pavé (*e*); & pour suppléer aux espérances qui leur avoient manqué, ils jettèrent le même jour dans le Fort, des flèches, auxquelles ils avoient attaché des billets, par lesquels ils offroient des conditions favorables si l'on vouloit se rendre, en protestant qu'après cet avis, on ne pourroit pas leur imputer le sang qui seroit répandu. Le lendemain, les Hollandois reçûrent une lettre de *Dael*, Général des Anglois, par laquelle il leur proposoit, pour éviter de part & d'autre toute effusion de sang, de remettre entre ses mains le Fort & le canon. Il promettoit de donner la vie à la garnison & à tous les Habitans, de quelque Nation qu'ils fûssent, & de les garantir de la violence des Javanois. A ceux qui voudroient s'engager au service des Anglois, ils offroient les mêmes gages qu'ils avoient reçûs jusqu'alors de la Compagnie, & deux mois de plus pour le prix de l'engagement. Il assûroit que toutes ces conditions étoient approuvées du Roi, & que si l'on étoit disposé à les accepter, on pouvoit lui envoyer des Députés, pour la sûreté desquels il donneroit des ôtages (*f*).

Une Lettre des Anglois fait impression sur eux.

Raisons qui les obligent de capituler.

Cette lettre fit plus d'impression que les menaces. Le Conseil du Fort ne pouvoit douter que le Roi & les Anglois ne se fûssent liés par un Traité pour détruire la Place. Il voyoit leurs batteries prêtes, leurs enseignes arborées. Il ne lui restoit de poudre que pour l'espace d'un jour; &, suivant toute apparence, le Général Coen ne pouvoit être revenu que dans quatre mois. Enfin la plus grande partie de la garnison étoit accablée de maladie ou de fatigue, & le nouveau logement d'ailleurs ne pouvoit être assez promptement muni de terre pour résister au canon. De si puissantes considérations déterminèrent les Officiers Hollandois à capituler, d'autant plus que le Général Coen avoit déclaré avant son départ, que si l'on étoit obligé de rendre la Place, il aimoit mieux qu'elle fût livrée aux Anglois qu'aux Javanois. Cette résolution fût signée de vingt personnes, le 30 Janvier 1619, & approuvée de tous les Habitans du Fort (*g*).

Qui n'auroit pas crû le triomphe des Anglois certain, & les Hollandois à la veille d'etre chassés pour jamais de Jacatra? Dès le lendemain, Dael envoya un Commis dans la Place. On convint des articles suivans: Que le Fort, les Habitans qui n'étoient pas Soldats ou Matelots, & les munitions

Articles arrêtés.

do

(*d*) Pag. 412.
(*e*) *Ibidem.*
(*f*) Pag. 413.
(*g*) Pag. 414 & précédentes.

de guerre, demeureroient au pouvoir des Anglois; que les marchandises, l'argent & les joyaux demeureroient au Roi; que les Anglois „ moyennant „ une somme de deux mille réales en argent, à prendre des deniers du „ Fort", donneroient aux Officiers & à la garnison un bon Vaisseau, monté de quatre pièces de canon, avec cinquante mousquets, vingt-cinq picques, six barils de poudre (*b*), des voiles, des ancres, des cordages & des vivres pour six mois (*i*); que les Hollandois feroient voile à Coromandel, sans relâcher en aucun autre lieu sur la route; que tous les Chrétiens qui se trouvoient dans le Fort auroient la liberté de se retirer, avec six mille deux cens réales & leur bagage; que ceux qui ne l'étoient pas reconnoîtroient les Anglois pour maîtres, à l'exception des Javanois; qu'aucun des prisonniers & de ceux qui pouvoient porter les armes, ne serviroit de neuf mois contre les Anglois; mais que les prisonniers seroient relâchés, pour aller rejoindre leur troupe. D'un autre côté, les Anglois s'obligérent à fournir aux Hollandois deux Vaisseaux, pour se défendre de toute insulte, pendant qu'on équiperoit celui qui devoit les transporter, & à leur donner un passeport, qui conserveroit toute sa force jusqu'à-ce qu'ils eûssent rejoint leur Général. Cette Capitulation fût signée le premier de Février, par *Widiak-Rama*, Roi de Jacatra, „ Thomas Dael Général des Anglois „ & par les principaux Officiers des deux Partis. Dès le soir du même jour, toute l'argenterie du Général Coen fût livrée à Dael. Cependant Van den Broeck n'obtint point encore la permission de retourner dans le Fort (*k*). Mais la fortune, qui veilloit pour les Hollandois, rétablit le lendemain leurs espérances par une révolution surprenante.

Etrange révolution, qui rétablit les Hollandois.

Le Gouverneur de Bantam, jaloux de la proye qui alloit tomber au Roi de Jacatra, & touché d'ailleurs des avantages que les Hollandois lui faisoient offrir pour l'engager dans leurs intérets, n'avoit pas plutôt appris la captivité de Van den Broeck, qu'il avoit fait partir deux mille hommes, sous la conduite du *Temangon* (*l*), avec ordre de s'opposer à la ruine du Fort. Ce Corps de troupes, étant arrivé le 2 à Jacatra, y fût reçû comme un nouveau secours. Le Temangon se présenta au Roi, qui étoit sans défiance, & lui remit une lettre dont il étoit chargé pour lui. Mais comme il se trouvoit seul avec ce Prince, il prit ce moment pour lui mettre le poignard sur la gorge, tandis que par son ordre, ses gens se saisirent des avenues du Palais. Ils fûrent bien-tôt maîtres de toute la Ville. Le Roi, forcé par la crainte, se soûmit à toutes les loix qui lui fûrent imposées (*m*). Van den Broeck fût tiré de sa prison & mené à Bantam. Les Anglois n'eûrent

(*b*) Edition de Paris, *deux pièces de canon, ... vingt picques, un baril de poudre.* R. d. E.

(*i*) Edit. de Paris, *que le Roi leur donneroit deux mille réales en argent.* Ces deux articles sont conformes au Journal, mais Camphuis a inseré la Convention en son entier, d'après laquelle nous les avons rectifiés. R. d. E.

(*k*) Pag. 415.

(*l*) Titre du premier Officier militaire de Bantam, comme celui du Gouverneur étoit le *Pangoran* (1).

(*m*) Ce fût un présage de la destinée qui l'attendoit. A la fin il fût chassé de son Royaume avec ses femmes & son fils aîné. Il se retira d'abord dans l'Intérieur de l'Isle; mais ayant été contraint de revenir, il fût réduit à gagner sa vie à la pêche, avec un canot. *Pag.* 416.

(1) Ce mot signifie en général *Prince*; On l'employe ici seul, comme par excellence, car autrement il est toûjours accompagné de quelque titre distinctif, ou du nom propre. R. d. E.

Van den Broeck. 1619.

rent pas d'autre ressource que de se retirer dans leur Comptoir; & le Fort ne fût plus environné que des troupes de Bantam, qui, pour faire valoir aux Hollandois le service qu'elles étoient venues leur rendre, y portoient toutes sortes de rafraichissemens, à condition néanmoins qu'ils cesseroient de travailler aux fortifications.

Les Anglois recherchent leur faveur.

„ Les Anglois entièrement déroutés par une révolution si inopinée, firent connoître le même jour à ceux du Fort, qu'ils se trouvoient hors „ d'état de satisfaire à leurs engagemens, tant à l'égard des prisonniers que „ par rapport aux autres conditions de la Capitulation. Ils assûroient de plus, „ qu'ils n'assisteroient jamais les Javanois & qu'au contraire, ils étoient „ résolus de défendre de toutes leurs forces les Hollandois, les avertissant „ d'être bien sur leurs gardes & de se défier des Bantamois, qui au fond „ étoient aussi ennemis d'une Nation que de l'autre. Enfin ils les prioient „ de permettre que leurs Chaloupes, qui étoient venuës pour prendre la garnison du Fort, fûssent renvoyées à leurs Vaisseaux. Les Hollandois leur „ répondirent en peu de mots; qu'ils étoient toûjours prêts à se soûmettre „ aux articles de la Convention, dès que l'occasion y seroit favorable; „ qu'en attendant les Anglois pouvoient envoyer leurs Chaloupes & Batteaux où ils jugeroient à propos; & que quant au secours qu'ils leur „ avoient offert contre les Javanois, l'exécution de cette promesse seroit „ une action louable & digne du nom Chrétien. Le jour suivant, 4 de Février, les Anglois écrivirent une seconde lettre aux Hollandois, pour „ demander encore le passage libre de leurs Bâtimens par la Rivière. On „ leur accorda d'autant plus volontiers cette demande, que ceux du Fort „ avoient pour le moins autant à craindre de la nouvelle batterie des Anglois.

Reponse qu'ils en reçoivent.

On leur accorde la permission de se retirer.

„ Ces derniers ayant fait savoir ensuite, qu'ils étoient dans le dessein „ d'embarquer leur artillerie pendant la nuit du 6, les Hollandois leur „ promirent de faire bonne garde, & de les assister de toutes leurs forces „ contre les Javanois, au cas qu'ils voulûssent s'opposer à leur retraite. On „ leur offrit même un azyle dans le Château s'ils en avoient besoin, tant „ les Hollandois étoient persuadés qu'il faut toûjours faire un pont-d'or à „ un ennemi qui se retire. Ainsi les Anglois exécutèrent leur résolution, „ sans le moindre empêchement de la part des Javanois. Mais telle étoit „ la destinée des Hollandois, qu'ils ne sortoient d'un abîme que pour retomber aussi-tôt dans un autre.

Nouvelles subtilités du Pangoran de Bantam.

„ On ignoroit encore à Bantam, la Capitulation signée le premier de Février „ à Jacatra, lorsque le Roi, ou le Pangoran régnant, qui sous prétexte de „ protection, tenoit les Hollandois du Comptoir de cette Ville, comme prisonniers, les obligea d'écrire à ceux de Jacatra, une lettre en datte du 3., „ portant en substance; que le Roi de Bantam, dont ils se louoient beaucoup, ne souhaitant que le bien des Hollandois, leur avoit recommandé de „ les avertir d'être sur leurs gardes, pour ne point se laisser décevoir ou trahir par le Roi de Jacatra & par les Anglois. Ces Commis ajoûtoient, „ qu'ils avoient appris avec autant de chagrin que d'étonnement, que leurs „ Compatriotes étoient dans le dessein de livrer le Fort par Capitulation au Roi de Jacatra, tandis qu'ils ne pouvoient pas avoir oublié

„ de

„ de quelle manière ils venoient d'en être trompés ; que le Roi de Bantam, à la propre requisition du Commandant Van den Broeck, avoit donné ordre d'y faire venir ce prisonnier, pour traiter avec lui au sujet des Hollandois & de leurs biens qu'il vouloit prendre sous sa protection ; & qu'ils avoient déjà eû là-dessus, quelques pourparlers avec ce Prince. Ils finissoient par prier ceux de Jacatra, de réfléchir mûrement à quel maître il seroit le plus seur de se soûmettre. On leur répondit simplement, que la nécessité avoit obligé ceux du Fort à capituler de la manière que le Commandant Van den Broeck le leur auroit déjà appris ; mais que les choses avoient bien changé de face depuis, & qu'ils étoient tous résolus de s'acquiter du devoir que leur serment exigeoit d'eux.

Il prétend à la possession du Fort.

„ Les Commis du Comptoir de Bantam suivirent de près l'arrivée de leur lettre. Ils en apportoient une de Van den Broeck en datte du 5, addressée aux Conseillers du Fort, par laquelle il leur marquoit ; qu'il avoit prié le Pangoran, de le tirer de sa captivité de Jacatra & de le faire transporter à Bantam, pour pouvoir traiter avec lui au sujet du Fort & des effets qui s'y trouvoient renfermés ; que depuis son arrivée à Bantam, le Pangoran exigeoit absolument que le tout fût remis entre ses mains, sous promesse d'un traitement aussi favorable qu'on pourroit le désirer ; que lui Van den Broeck, lui avoit bien représenté que la Capitulation étoit faite avec les Anglois, qui s'étoient engagés de fournir à la garnison, un Vaisseau pourvû de vivres & de munitions nécessaires ; que le Pangoran lui avoit répondu, qu'il n'avoit point de Vaisseau, mais seulement des Jonques ; qu'il en envervoit quatre ou cinq pour prendre les Hollandois sous sa protection & les amener à Bantam, à condition que les denrées & marchandises seroient chargées & transportées par ses propres gens. On ne pouvoit lire cette lettre sans reconnoître l'embarras & la confusion de Van den Broeck, à qui il n'y a pas de doute qu'elle n'eût été extorquée. Les deux Commis qui en fûrent les porteurs, dirent de bouche, que le Roi ou le Pangoran de Bantam, ayant obtenu l'original de la Convention faite le premier de Février avec le Roi de Jacatra & les Anglois, prétendoit avoir le même droit de possession sur le Fort que sur le Royaume dont il venoit de se rendre maître.

On préfère de se livrer aux Anglois qui s'y refusent.

„ Cependant ceux du Fort ne trouvoient pas ce droit singulier de possession assez bien fondé, pour faire beaucoup de cas de la demande du Roi de Bantam. On délibera donc seulement, si l'on conserveroit le Fort ou si on le rendroit. En ce dernier cas, il s'agissoit de se décider entre le Roi de Bantam & les Anglois. Le lendemain 7 de Février, on conclut à la pluralité, de se livrer à ces derniers, en tâchant d'obtenir d'eux des conditions plus favorables que les précédentes ; mais les Anglois avoient trop de raisons qui les empêchoient d'accepter ces offres. Enfin les Hollandois voyant que les Jonques de Bantam étoient arrivées à la rade, dressèrent le jour suivant quelques articles, moyennant lesquels ils proposoient de se rendre au Roi de Bantam. Les Commis fûrent renvoyés le 9, avec ces articles ; mais ils eûrent ordre de ne les

„ mon-

VAN DEN BROECK. 1619.

„ montrer au Roi qu'après qu'il leur auroit procuré une déclaration du Général Anglois, qu'il n'apporteroit aucun empêchement au transport des „ Hollandois & de leurs effets, puis que sans cette assurance, ils ne pou- „ voient entendre à aucune nouvelle Convention. On les chargea en mê- „ me tems d'une lettre pour le Roi, dans laquelle on insistoit fortement sur „ cette condition préalable.

Capitulation proposée au Roi de Bantam.

„ Les points ou articles sur lesquels les Hollandois demandoient à capi- „ tuler, portoient; que le Fort seroit livré au Roi de Bantam, pour le dé- „ molir & en faire selon son bon plaisir, à condition qu'il seroit tenu de „ leur envoyer les Bâtimens nécessaires pour le transport de leurs personnes „ & effets à Bantam, & de les garantir contre tout préjudice soit de la „ part des Anglois ou de quelques autres; que jusques à leur départ ils „ auroient la liberté de passer de la rade au Fort aussi souvent que leurs „ affaires l'exigeroient; que toute la garnison, sans exception d'aucu- „ ne Nation, sortiroit avec armes & bagage, drapeaux déployés & mê- „ che allumée, & ne seroit point sujette à être visitée ou molestée par les „ Javanois; qu'ils pourroient de même emporter librement l'argent & „ les marchandises qui appartenoient à la Compagnie, dont un quart se- „ roit pour le Roi, ainsi que la moitié de l'artillerie & des munitions de „ guerre; mais qu'on leur laisseroit toutes les provisions de bouche; qu'a- „ près la reddition du Fort, il seroit permis à cinq ou six de leurs „ gens, de rester à Jacatra, pour acheter l'arack & autres choses néces- „ saires à leurs Vaisseaux; que le Comptoir de Bantam auroit la faculté „ de commercer avec les Chinois & autres Nations; que tous les prison- „ niers seroient mis en liberté à leur arrivée à Bantam; qu'ils pourroient „ avant de partir, munir leurs Jonques de petite artillerie & de pierriers „ pour leur défense; qu'aucuns Javanois ne se rendroient plus à bord ou à „ la Loge, que du consentement des Hollandois qui auroient eux seuls la „ garde des Jonques. Enfin ils demandoient que le Roi de Bantam jurât „ sur le *Moshbaf* ou l'Alcoran, l'observation de tous ces articles. On en „ donna en même tems connoissance à ceux du Comptoir de Bantam & à „ Van den Broeck, à qui le Capitaine Jean van *Gorcum* ne pût s'empêcher „ de temoigner en particulier, le peu de foi qu'il ajoûtoit aux promesses du „ Roi de Bantam, & combien il étoit surpris de la conduite des Hollan- „ dois de cette Ville, puis qu'il lui paroissoit évidemment, tant par leurs let- „ tres que par l'envoi des Jonques, qu'ils avoient déjà fait une Convention „ avec ce Prince, à l'insçû de ceux du Fort de Jacatra, & sans y être autorisés.

Elle est rejetée sous divers prétextes.

„ Ce reproche fût sensible aux Hollandois de Bantam. Ils s'en justifiè- „ rent sur leur état de captivité, qui les rendoit inhabiles à conclure une „ pareille Convention; ajoûtant que le Roi de Bantam n'auroit jamais pû se per- „ suader qu'ils fûssent en droit de le faire. Quant aux articles qui leur „ avoient été communiqués, ils n'approuvoient pas qu'on voulût exiger un „ si grand serment d'un Roi, dont on recherchoit l'amitié, d'autant moins „ qu'il avoit promis de confirmer la Convention de son sceau & de sa signatu- „ re. Ils trouvoient aussi peu convenable l'article concernant les cinq ou „ six hommes qu'on demandoit de laisser à Jacatra, parce que celà ne pour-

„ roit

„ roit que faire naître de la défiance & fournir aux Anglois de nouvelles „ occasions de les rendre odieux & suspects aux Bantamois. A l'égard de l'af- „ faire principale, sçavoir la Déclaration & Sauve-garde du Général Anglois, „ il n'y avoit pas la moindre apparence que le Roi pût jamais se résoudre „ à une pareille démarche qui seroit si fort au-dessous de sa dignité; d'au- „ tant plus qu'il n'étoit pas en bonne intelligence avec les Anglois, qui de „ leur côté paroissoient dans le dessein de quitter Bantam pour se retirer „ ailleurs. Mais ce qu'il y avoit de pire encore, c'est que les Hollandois „ de Bantam déclaroient nettement, qu'ils ne voyoient plus aucun moyen „ de retenir le Roi qu'autant de tems qu'il en faudroit à ceux du Fort, „ pour pouvoir répondre à ces lettres, & sçavoir s'ils vouloient se rendre ou „ non, ce qu'on leur avoit permis de demander pour la dernière fois. Ils „ protestoient au-reste, qu'ils n'avoient rien de plus à cœur que la conser- „ vation du Fort, mais qu'ils étoient persuadés, qu'il ne pourroit pas te- „ nir jusqu'à l'arrivée du Général Coen, & qu'ainsi il vaudroit beaucoup „ mieux à tous égards, le céder volontairement que de s'y laisser for- „ cer. En un mot, Van den Broeck & les autres Hollandois de Bantam „ employoient dans trois de leurs lettres, tant de raisons étranges pour „ plaider la cause du Roi, qu'on seroit presque tenté de croire que Van „ Goreum ne les accusoit pas à tort, si le caractère de Van den Broeck „ ne le mettoit à couvert de ce blâme.

Van den Broeck. 1619.

Contre-propositions du Roi de Bantam.

„ Tandis qu'on déliberoit encore sur la réponse qu'on feroit à ces „ lettres, le Directeur Janszoon & le Commis Van Uffelen revinrent a- „ vec une autre du Roi ou Pangoran régnant, en datte du 23 de Février & „ portant en substance; qu'il étoit satisfait de la portion qu'on lui offroit, „ & qu'il accordoit en échange tous les autres articles; mais qu'ils sen- „ toient bien eux-mêmes, que sa qualité de Roi ne lui permettoit pas de „ s'abaisser jusqu'à demander une Sauve-garde aux Anglois; que si les Hol- „ landois étoient disposés, comme ils le témoignoient, à traiter amiablement „ avec lui, ils n'avoient qu'à en donner des preuves; qu'il laissoit à leur choix „ de sortir du Fort avec leurs armes pour être transportés à Bantam, ou „ d'y rester, à la charge d'en démolir les bastions & de lui livrer toute la „ grosse artillerie; que s'ils ne pouvoient entendre à aucun de ces deux „ articles, il voyoit bien qu'ils ne cherchoient qu'à le trahir & à se trom- „ per eux-mêmes; qu'ils devoient pourtant considerer qu'il avoit déjà sa- „ crifié les liens du sang qui l'attachoient au Roi de Jacatra, & qu'il s'étoit at- „ tiré l'inimitié des Anglois, le tout pour l'amour d'eux. Enfin qu'au cas „ de refus, il jugeoit qu'ils étoient résolus de renoncer au Commerce de „ Bantam, & qu'ainsi il sçauroit prendre ses mesures en conséquence.

Réponses vagues des Hollandois.

„ Cette Lettre du Roi, differente à quelques égards de celles qui a- „ voient été écrites peu auparavant par son ordre, fit naître de nouvelles „ idées, mais si confuses & si opposées les unes aux autres, qu'il eût été „ bien difficile de les concilier. Ceux qui avoient encore assez de courage „ pour vouloir conserver le Fort, formoient à la vérité le plus petit nom- „ bre dans le Conseil; mais en échange ils étoient soûtenus par le peuple „ qui s'attroupoit & déliberoit à sa manière. Ainsi sans prendre de résolu-

VAN DEN BROECK. 1619.

„ tion sur ces lettres, on trouva bon que les Commis venus de Bantam, „ écriroient comme d'eux-memes, que le peuple du Fort de Jacatra ne „ vouloit point entendre parler de reddition, à moins d'un sauf-conduit des „ Anglois, avec qui l'on promettroit cependant de ne faire aucune Convention sans la participation du Roi de Bantam; qu'on s'engageroit même „ par serment, de lui livrer le Fort immédiatement après l'arrivée du Général Coen ou de quelques-uns des Vaisseaux, & qu'il feroit toûjours „ bien payé de ses peines. Les Commis ajoûtoient, qu'ils étoient restés „ dans le Fort, pour se concerter avec leurs Compatriotes, sur la réponse „ qu'on feroit au Roi; mais qu'ils en repartiroient le plutôt possible. Cette lettre fût expédiée le 27 de Février; Un événement qui arriva dans „ l'intervalle, prépara les Hollandois à recevoir les réponses de Bantam „ avec moins d'inquiétude.

Evénement qui ranime leurs espérances.

„ LES Anglois, voyant qu'ils perdoient leur tems à la rade de Jacatra, „ en avoient fait voile lors que les Yachts de la Compagnie le *Delft* & le „ *Tigre*, chargés de poivre, vinrent y mouiller le 3 & le 4 de Mars. Les „ Hollandois du Fort n'eûrent rien de plus pressé, que de sauver leurs plus „ précieux effets à bord du dernier de ces Bâtimens. On le fit partir tout „ de suite pour Amboine, avec une lettre où l'on informoit en peu de „ mots le Général Coen, de ce qui s'étoit passé depuis sa *fuite*; C'est ainsi „ qu'on nommoit au Fort, le départ de ce Général. On lui fit connoître „ en même tems la nécessité ou l'on s'étoit trouvé de traiter avec le Roi „ de Bantam pour la reddition du Fort; le peu de disposition qu'il témoignoit à „ leur accorder les conditions qu'ils lui avoient demandées; & la résolution „ où ils étoient tous de ne s'en point départir, préferant une mort glorieuse à un dur esclavage qui leur paroissoit inevitable. Ils ajoûtoient, qu'après Dieu, leur unique espérance consistoit dans le prompt retour de la „ Flotte, qui pourroit d'autant mieux s'effectuer, que les Anglois n'envervoient point de Vaisseaux cette année vers les quartiers orientaux.

Menaces des Bantamois.

„ EN attendant on apprit de Bantam, que la dernière lettre avoit jetté „ le Pangoran dans une colère épouvantable, & que voyant que les Hollandois ne cherchoient qu'à le jouer, il étoit resolu de laisser l'affaire aux „ Anglois & de se servir d'eux pour détruire le Fort. On reçût en meme „ tems une lettre de *Kiay Warga* Sabandar de Bantam, qui confirmoit ces „ menaces. Il représentoit à ceux du Fort, le tort qu'ils auroient de rejetter les conditions que le Roi leur offroit pour la dernière fois, tandis „ que s'ils vouloient sortir, ils pouvoient être assurés qu'il ne leur arriveroit rien & qu'il en répondoit corps pour corps; au-lieu que s'ils s'obstinoient à rester dans le Fort, le Roi se verroit forcé de les abandonner à „ la merci des Anglois qui l'en sollicitoient depuis long-tems. Il leur rappelloit tout ce que ce Prince avoit fait pour eux dans la guerre de Jacatra, & les exhortoit à ne point mépriser les secours efficaces que sa compassion seule le portoit encore à leur donner contre leurs plus cruëls ennemis.

Elles produisent un effet contraire à leurs vûes.

„ CETTE lettre produisit un effet tout opposé à celui que le Sabandar „ s'en étoit promis. On prit droit de la frayeur qu'il tachoit d'inspirer aux Hollandois,

„ landois, pour lui répondre, que comme la lecture de sa lettre n'avoit „ pû qu'augmenter encore leurs inquiétudes au sujet des Anglois, ils étoient „ plus éloignés que jamais, de s'exposer au danger de tomber entre leurs „ mains; que ce motif les obligeoit au contraire, de rester dans le Fort & „ de s'y mettre en état de deffense, sans préjudicier à la paix & à l'amitié „ qu'ils s'efforceroient toûjours d'entretenir avec le Roi de Bantam, auprès „ de qui ils prioient le Sabandar de vouloir les excuser, comme connois- „ sant mieux que personne, suivant sa lettre, la haine que leur portoient „ les Anglois, qui, par respect pour le Roi, s'abstenoient à terre des „ hostilites que rien ne les empêcheroit d'exercer par mer contr'eux. „ Les Hollandois accompagnèrent cette réponse de quelques présens, „ tant pour le Roi que pour le Sabandar; & dans l'impatience d'obtenir la „ demande qu'ils avoient faite de pouvoir rester dans le Fort jusqu'à l'arri- „ vée du Genéral Coen, ils écrivirent deux jours après une autre lettre, pour „ renouveller leurs instances à cette occasion; mais ils ne laisserent pas que „ de faire connoître en meme tems, qu'ils attendroient à tout évenement, „ ce que le Roi de Bantam de concert avec les Anglois, pourroit juger „ à propos d'entreprendre, & que de manière ou d'autre, ils espéroient que „ les choses s'arrangeroient au mieux.

Situation de ceux du Fort.

„ Les travaux du Fort avançoient plus ou moins à proportion que la „ crainte & l'espérance agissoient alternativement sur les Hollandois. Ils „ avoient repris courage en voyant la Flotte Angloise s'éloigner de la rade, „ & cette fermeté s'étoit assez bien soûtenue, depuis l'occasion qu'ils avoient „ eû de donner de leurs nouvelles au Général Coen, par le Yacht le *Tigre*, „ & d'augmenter leur mince provision de poudre, de celle qui se trou- „ voit à bord du Yacht le *Delft*, qu'on avoit été obligé de mettre à sec, „ parce qu'il n'étoit plus en état de servir. Les Anglois informés de l'arri- „ vée de ces deux Yachts, se hâterent de revenir à la rade. Huit de leurs „ Vaisseaux se firent voir le 7 de Mars. On résolut aussi-tôt de livrer le „ *Delft* aux flammes avec le reste de sa cargaison, qui consistoit encore en „ près de deux cens quarante-cinq mille livres de poivre, ce qui engagea „ les Anglois à se retirer sans avoir pû rien entreprendre.

Expédient singulier que leur fournit le Sabandar de Bantam.

„ On avoit été pendant plusieurs jours, dans l'attente des réponses de „ Bantam, sans sçavoir quelle pouvoit être la cause de leur rétard. Enfin „ le 11 du même mois, on reçût deux lettres, l'une de Van den Broeck „ & l'autre du Sabandar Kiay Warga, dont le contenu surprit extrêmement „ les Hollandois. Le Sabandar avoit imaginé un moyen beaucoup plus fa- „ cile & plus propre à satisfaire le Roi, que celui que les Hollandois avoient „ proposé eux-mêmes. On supposoit à faux, qu'ils avoient chargé le porteur „ de la première lettre du Sabandar, nommé *Kiay Poetoe*, d'offrir au Roi „ en leur nom, le quart de toutes les denrées & la moitié de l'artillerie „ qui seroit trouvée dans le Fort; & que dès que ce Prince y auroit en- „ voyé un Otage, les Officiers en sortiroient pour se rendre à Bantam, lais- „ sant dans le Fort le Capitaine des Soldats avec le reste de la garnison, „ jusqu'à l'arrivée de leurs Vaisseaux. L'autre moyen dont le Sabandar „ avoit conçû l'idée, etoit, que les Hollandois donneroient volontaire- „ ment au Gouverneur, un présent de trente mille reales de huit & au

 „ jeune

VAN DEN BROECK. 1619.

„ jeune Roi la moitié de l'artillerie; moyennant quoi, ils pourroient demeurer tranquilles dans le Fort jusqu'à l'arrivée de leurs Vaisseaux, & qu'alors ils seroient tenus de l'evacuer pour se retirer à Bantam, où ils jouïroient des memes priviléges qu'on leur y avoit accordés autrefois. Van den Broeck & Houbraken recommandoient ce moyen, comme celui qui leur paroissoit le plus avantageux pour la Compagnie; ajoûtant que si l'on ne se déterminoit ni pour l'une ni pour l'autre de ces deux propositions, ils avoient tout à craindre du ressentiment du Roi, dont ils seroient les premières victimes.

Nouveau projet de Convention de la part des Hollandois.

„ On ne jugea pas à propos de répondre à la lettre du Sabandar, & l'on se contenta d'écrire à Van den Broeck & Houbraken, que la Garnison du Fort n'avoit jamais eû la pensée de faire au Roi la proposition dont Kiay Poetoe se disoit etre chargé de leur part. En même tems on leur fit parvenir un nouveau projet de Convention, auquel on avoit travaillé depuis quelques jours. Les Hollandois demandoient que le Roi s'engageât de les garantir tant à Jacatra qu'à Bantam, de toutes insultes ultérieures soit de la part des Javanois ou de celle des Anglois; qu'on leur y accordât toute liberté de Commerce, en laissant le Fort dans l'état où il se trouvoit alors, & que pour la sûreté de ces articles, on leur envoyât des Otages, qui y resteroient jusqu'à l'entière exécution de la Convention. En échange les Hollandois promettoient de ne molester en aucune manière les Javanois ou autres Peuples établis dans l'Isle, & d'évacuer le Fort dès qu'il leur seroit arrivé des Vaisseaux, à bord desquels ils pûssent s'embarquer en toute confiance. Ils offroient en outre, de donner d'abord au Roi, le quart de toutes les marchandises de la Compagnie qui se trouvoient dans le Fort, ou leur valeur, & à leur depart, la moitié de la grosse artillerie ainsi que les pierriers. L'observation de ces articles devoit être assûrée sous le serment solemnel du Roi & du Gouverneur de Bantam, au cas qu'ils fûssent approuvés.

La Frégate Ceylan échappe aux Anglois & se rend à Amboine.

„ Le meme jour, la Frégate *Ceylan* qui avoit passé à la vûe de la Flotte Angloise, relacha heureusement à Jacatra, & remit immédiatement à la voile, pour se rendre à Amboine. Elle avoit été séparée par une tempéte, de quelques autres Vaisseaux qui croisoient dans le Détroit de la Sonde, sous les ordres du Commis *le Fevre*, que le Général Coen y avoit envoyé en partant pour les Moluques. On avoit reçû aussi, par la voye de Bantam, des lettres de ce Commandant aux Hollandois du Comptoir de cette Ville. Il leur demandoit des nouvelles de la Flotte Angloise, & paroissoit résolu de revenir à Jacatra, s'il n'avoit d'autre obstacle à vaincre que celui de trois ou quatre Vaisseaux de cette Nation. On eût lieu d'admirer comment le Fevre, avec si peu de forces, s'étoit pû maintenir si longtems dans le Détroit, contre les Anglois; mais on ne jugea pas nécessaire de presser son retour, pour ne point donner occasion au Roi de Bantam, d'exiger des Hollandois, qu'ils se retirâssent à bord de ces Vaisseaux, conformément à leurs engagemens, & que le Fort lui fût livré, puis qu'on étoit alors bien résolu de le conserver jusqu'à l'arrivée du Général Coen. En effet, dès le même jour le Conseil ordonna qu'il porteroit désormais le nom de BATAVIA, & chacun des quatre Bastions

Le Fort de Jacatra reçoit le nom de Batavia.

„ reçût

„ reçût auſſi le ſien; événement, qui fût célebré le lendemain 12 de Mars, „ par de grandes réjouïſſances publiques.

VAN DEN BROECK. 1619.

On ceſſe les hoſtilités de part & d'autre.

„ Les Javanois qui étoient dans la Ville, ne témoignèrent pas tout le „ chagrin que leur cauſoient ces démonſtrations. On trafiquoit d'ailleurs „ fort paiſiblement avec eux. Les Hollandois envoyoient chaque jour „ un homme au marché pour acheter des proviſions. En échange les Ha- „ bitans ſortoient & entroient par la Rivière, ſans le moindre empêche- „ ment de ceux du Fort; & quoiqu'il n'y eût point de convention à cet „ effet, toutes hoſtilités avoient ceſſé de part & d'autre.

Les Hollandois ont avis que le Mataram veut les aſſiſter.

„ Les Hollandois impatiens de recevoir les réponſes de Bantam, écrivi- „ rent le 18, pour la première fois, du *Château de Batavia*, une lettre à leurs „ Compatriotes de cette Ville, à qui ils demandoient avec inſtances, de „ leur faire ſçavoir au plutôt, ſi le Roi acceptoit ou rejettoit leurs der- „ nières propoſitions. Le lendemain, on fût ſurpris de voir arriver au „ Fort, un Portugais nommé *Antoine Viſioze*, qui ſe diſoit chargé, par le „ Roi de Tſieribon, d'informer les Hollandois, de la réſolution que le Soe- „ ſoehoenan Mataram avoit priſe de leur envoyer des Ambaſſadeurs pour „ traiter de paix avec eux, & de les deffendre contre tous leurs ennemis; „ ajoûtant que ce Prince ne tarderoit pas à le ſuivre en perſonne, avec plus „ de mille Bâtimens.

„ Ce rapport occaſionna d'étranges mouvemens parmi les Hollandois. „ La plûpart regardoient ce Portugais comme un Meſſager envoyé du Ciel „ pour leur apporter une auſſi agréable nouvelle. D'autres qui n'en avoient „ pas la même opinion, craignoient que ſi le Mataram ſe préparoit à quel- „ que expédition, ce ne fût plutôt dans le deſſein de vanger l'incendie de „ ſa Ville de Japara; mais les plus ſenſés fûrent d'avis que c'étoit encore „ un pur artifice du Gouverneur de Bantam, & l'événement confirma bien- „ tôt leurs conjectures. Viſioze s'étant acquité de ſa commiſſion, partit „ au bout de trois jours pour Bantam, où il diſoit avoir quelques affaires „ particulières, & que dès qu'il les auroit terminées, il reviendroit pour „ prendre les marchandiſes que le Roi de Tſieribon avoit demandées.

Le Roi de Bantam refuſe de ſe conformer à la Convention propoſée.

„ Enfin le 23, on vît arriver au Fort, un Envoyé de Bantam, nom- „ mé *Abdul Rahman*, chargé de la part du Roi ou du Pangoran régnant, „ d'expliquer de bouche aux Hollandois, quelles étoient ſes intentions. „ On apprit en même tems par deux lettres des priſonniers, que ce Prince „ avoit témoigné beaucoup de mécontentement au ſujet du dernier projet „ de Convention, auquel il ne pouvoit ni ne vouloit ſe conformer en aucu- „ ne manière, s'imaginant avoir aſſez fait en faveur des Hollandois, pour „ mériter de leur part, plus de gratitude & de confiance. Ils ajoûtoient „ que la Nobleſſe de Bantam, indignée de la conduite de la Garniſon du „ Fort, demandoit la permiſſion de lui livrer aſſaut; que le jeune Roi l'a- „ voit même déja accordée; que le Pangoran régnant étoit le ſeul qui s'y „ oppoſât encore, mais qu'on devoit craindre qu'il ne fût contraint à la „ fin d'y conſentir. Van den Broeck & Houbraken, pour détourner l'effet „ de ces menaces, diſoient s'être offert d'engager leurs têtes, que ſi le „ Roi vouloit laiſſer les Hollandois tranquilles juſqu'à l'arrivée du Géné-

VAN DEN BROECK. 1619.

„ ral Coen ou des premiers Vaiſſeaux, ils paſſeroient tous une promeſſe „ par écrit & ſous ſerment, d'évacuer alors le Fort & de le livrer entre „ ſes mains. Les priſonniers inſiſtoient donc vivement pour qu'on leur „ envoyât cet engagement ſans perte de tems, avec un préſent de ſix piè- „ ces de canon & de quatre mille réales de huit comme un témoignage né- „ ceſſaire de la ſincérité & de la bonne-foi des Hollandois. Enfin ils re- „ commandoient de ceſſer en attendant les travaux des fortifications, & de „ traiter plus favorablement les Javanois de Jacatra, afin de prévenir tout „ nouveau ſujet de plaintes & de défiance.

Argumens dont on ſe ſert pour perſuader les Hollandois.

„ CES inſinuations étoient appuyées de puiſſans argumens. En ſe capti- „ vant l'amitié du Roi, il y avoit apparence, que les Anglois ſeroient obli- „ gés d'abandonner Bantam, où les Hollandois auroient eû occaſion d'éta- „ blir d'autant plus ſolidement leur Commerce. Les premiers venoient d'offrir „ des préſens conſiderables pour obtenir la permiſſion de bâtir une Loge à „ Jacatra. Ils venoient de remporter un avantage ſur les quatre Vaiſſeaux „ Hollandois qui croiſoient dans le Détroit, ſous les ordres du Commandant „ le Fevre, qui après une vigoureuſe deffenſe, avoit été contraint de „ céder à la ſupériorité des ennemis & de faire voile pour Amboine. Une „ troiſième lettre des priſonniers de Bantam, reçue le lendemain, appre- „ noit à ceux du Fort, qu'ils avoient trouvé moyen de diſpoſer le Roi à ac- „ corder une ſuſpenſion d'armes juſqu'au retour du Général Coen. Cepen- „ dant les Hollandois ne pouvoient encore ſe défaire de leurs ſoupçons. „ Abdul Rahman fût regardé comme eſpion & renvoyé à vuide au bout „ de quelques jours.

Ils perſiſtent dans leurs ſentimens.

„ ON le chargea ſeulement d'une réponſe pour les priſonniers de Ban- „ tam, à qui les Officiers du Fort marquoient en ſubſtance, qu'ils étoient toû- „ jours prêts à ſe conformer à la Convention propoſée, dès qu'ils auroient „ reçû les Otages qu'ils avoient demandés, ou du moins leurs priſonniers; „ mais que tant que le Roi n'auroit pas ſigné la Convention, leur propre „ ſûreté les obligeoit à ſe fortifier contre les Javanois & contre les Anglois, „ dont les diſpoſitions paroiſſoient cacher de nouveaux deſſeins. On re- „ commandoit à Van den Broeck & Houbraken, de rendre ces raiſons „ ſenſibles au Roi, en le ſupliant de ne point permettre qu'on entreprît de „ les moleſter en aucune manière, ſous promeſſe que le Général Coen ne „ manqueroit pas de l'en recompenſer liberalement à ſon arrivée. Les Hol- „ landois s'excuſoient de ne pouvoir lui envoyer de préſens, parce que le „ Yacht le *Tigre* étoit parti pour Amboine avec tout l'argent comptant, & „ que le canon étoit indiſpenſablement néceſſaire à leur deffenſe.

Alliance qu'ils ſe propoſent de faire avec le Mataram.

„ ON ne laiſſa pas que de faire connoître aux priſonniers par des lettres „ particulières, le peu de confiance qu'on mettoit aux promeſſes du Roi „ de Bantam; & pour les convaincre d'autant mieux de l'éloignement de „ ceux du Fort à déferer à leurs conſeils, on leur donna part le lende- „ main, que le Soeſoehoenan Mataram avoit réſolu d'envoyer des Ambaſ- „ ſadeurs aux Hollandois & de venir lui-meme en perſonne bien-tôt après, „ pour faire alliance avec eux; & qu'ainſi, dans l'intention ou l'on étoit „ de profiter de ces offres, on ne ſe preſſeroit point de ſuivre aveugle-

„ ment

„ ment les volontés du Roi de Bantam. Le Portugais Antoine Visioze, „ qui avoit apporté cette nouvelle huit jours auparavant, & qui s'étoit „ rendu à Bantam, se trouvoit alors de retour au Fort, d'où il repartit le „ 2 d'Avril, chargé de quelques présens pour le Roi de Tsieribon, à qui „ les Hollandois firent des excuses de ne pouvoir envoyer tout ce que Vi- „ sioze leur avoit demandé de sa part; mais ils assûroient ce Prince, que „ s'ils manquoient de marchandises, ils étoient d'autant mieux pourvûs de „ munitions & en état de faire bonne deffense dans leur Fort; qu'ils atten- „ doient encore de puissans renforts tant de l'Europe que des Moluques, „ & qu'avec ces secours, ils espéroient de prendre une ample revanche de „ leurs ennemis.

Arrivée d'un nouveau Gouverneur à Jacatra.

„ Tandis que les Hollandois se repaissoient de ces belles espérances, „ on vit arriver le 3, à Jacatra, un nouveau Pangoran Temangon, ac- „ compagné d'un Sabandar, que le Roi de Bantam envoyoit pour gouver- „ ner dans cette Ville. La venue de ces deux Grands Officiers donna lieu „ parmi les Javanois, à mille bruits étranges auxquels les Hollandois firent „ d'autant moins d'attention, qu'ils avoient reçû le même jour, une let- „ tre de Bantam, où l'on ne faisoit aucune mention de tous ces bruits. „ Les prisonniers continuoient toûjours sur le même ton, d'exhorter leurs „ Compatriotes à cesser les fortifications, puis que le Roi avoit accordé „ une suspension d'armes, à condition que la Place lui seroit livrée à l'arri- „ vée du Général Coen, avec la moitié de l'artillerie; laissant à sa discré- „ tion le quart des effets qui lui avoit été promis. Ils disoient que le Fort „ étoit en assez bon état pour qu'on pût abandonner les travaux, sans le „ moindre scrupule, & qu'on n'avoit plus rien à craindre de la part des „ Anglois qui avoient perdu tout crédit auprès du Roi. Ils s'étonnoient „ qu'on pût encore insister sur l'article des Otages, puis que le Roi ne dé- „ siroit que la paix; mais rien ne les avoit tant surpris que la résolution „ où étoient ceux du Fort de faire alliance avec le Soesoehoenan Mataram, „ leur ennemi juré. Ce point leur paroissoit d'une telle importance, „ qu'ils ne pouvoient assez recommander de le prendre en plus mure délibe- „ ration, vû le préjudice qui en résulteroit infailliblement pour la Com- „ pagnie dont l'intéret devoit lui faire préferer l'amitié du Roi de Bantam „ à celle du Soesoehoenan.

Le Roi forme le dessein de fortifier cette Ville.

„ Ceux du Fort restoient invariables dans leurs sentimens, malgré tou- „ tes ces représentations. Deux autres lettres qu'ils reçûrent le lendemain, „ ne servirent qu'à les y confirmer davantage. Elles étoient en datte du „ 2, l'une écrite le matin & l'autre le soir. Les prisonniers devoient avoir „ passé une mauvaise journée. Aussi marquoient-ils que le Roi les avoit „ fait appeller pendant la nuit, pour leur parler de diverses affaires, & en „ particulier de l'expédition du Soesoehoenan, dont il paroissoit être fort „ en peine; que l'alliance que les Hollandois se proposoient de faire avec ce „ Prince & les nouveaux ouvrages qu'ils ajoûtoient chaque jour à leurs „ fortifications, ne lui laissoient plus aucun lieu de douter qu'ils ne payâs- „ sent de perfidie les bons services qu'il leur avoit rendus; qu'ainsi la né- „ cessité l'obligeoit d'être de même sur ses gardes, de se mettre en état de

„ def-

VAN DEN BROECK. 1619.

„ deffenſe, & de fortifier pour cet effet, non-ſeulement la Ville de Jacatra, mais auſſi d'élever un baſtion vis-à-vis du Fort des Hollandois, & „ que dans la vûe d'accélerer l'exécution de ces meſures, il avoit trouvé „ bon de dépécher en toute diligence, le Sabandar *Kiay Lacmoy* avec le „ nouveau Temangon, pour avoir l'inſpection ſur ces travaux; qu'au-reſte „ les Hollandois n'en devoient pas prendre le moindre ombrage, puis „ qu'il n'avoit d'autre but que de pourvoir à ſa deffenſe, & de ſe mettre „ principalement à couvert contre l'invaſion dont ſes Etats de Jacatra étoient „ menacés de la part du Soeſoehoenan Mataram. Kiay Lacmoy en partant de „ Bantam avoit donné auſſi aux priſonniers, les plus fortes aſſûrances que le „ Roi ou le Pangoran régnant n'avoit aucun mauvais deſſein contre les Hollandois; mais que s'il leur arrivoit de s'oppoſer à ſes volontés, ils pouvoient compter que c'étoit fait de leurs vies, & que le Pangoran ne manqueroit pas de moyens pour les détruire. Les priſonniers déclaroient encore, „ que les nouveaux ouvrages qu'on ſe propoſoit de faire, leur paroiſſoient „ avoir principalement pour but de ſonder les intentions des Hollandois; „ mais ils étoient d'avis qu'on ne devoit point ſe mettre en peine à cet égard, ni ſe faire le moindre ſcrupule de ceſſer les travaux, puiſque le „ Fort ſe trouvoit ſuffiſamment en état de réſiſter à la violence des Javanois; „ Ils inſiſtoient ſur le retour du Directeur Janſzen & du Commis Van Uffelen, qui ne pourroit que cauſer une grande ſatisfaction au Roi & contribuer au rétabliſſement de la confiance. La nouvelle concernant le Soeſoehoenan Mataram, excitoit ſur-tout leur zèle. Ils conjuroient de „ nouveau ceux du Fort de ne pas s'oublier au point d'entrer avec lui dans „ une alliance qui leur deviendroit bien-tôt funeſte; mais d'avoir toûjours „ devant les yeux l'affaire de Japara qui étoit encore ſi récente, & ils finiſſoient en proteſtant ſolemnellement contre tout ce qui ſe feroit de contraire, au préjudice des intérêts de la Compagnie.

Prétexte dont il ſe ſert pour raſſûrer les Hollandois.

„ EN attendant, Kiay Lacmoy, dont les priſonniers vantoient fort les „ diſpoſitions favorables pour leur Nation, avoit amené à Jacatra un des „ Hollandois de Bantam nommé *David Dirkſzoon*, qui devoit lui ſervir de Sécretaire & jouer le meme rolle que les priſonniers. A peine fût-il arrivé, qu'il écrivit à ceux du Fort pour les avertir du mécontentêment que „ le Pangoran Temangon & tous les Nobles Javanois avoient conçû de la „ défiance que les Hollandois continuoient de leur marquer, malgré les faveurs dont le Roi de Bantam les avoit ſi fouvent comblés, & qu'enfin l'ardeur avec laquelle ils ſe fortifioient dans le Château, obligeoit les Javanois d'en faire autant de leur côté & de conſtruire une pareille Forteresse „ qui les mît à l'abri de toute ſurpriſe, puis qu'on étoit informé que le „ Soeſoehoenan Mataram s'avançoit avec une Armée de quarante ou cinquante mille hommes, dont le Roi de Tſieribon avoit été déclaré Généraliſſime. Dirkſzoon ajoûtoit, que dans un entretien qu'il avoit eû ſur ce ſujet „ avec Kiay Lacmoy, celui-ci lui avoit demandé ce qu'il penſoit du Fort „ qu'on ſe propoſoit de bâtir, &, ſi les Hollandois voudroient bien le „ permettre, ou s'ils ſeroient diſpoſés à abbattre leurs nouveaux ouvrages, „ en laiſſant ſubſiſter le reſte juſqu'à l'arrivée du Gouverneur Général. Dirkſzoon

Mecontentement du nouveau Temangon de Jacatra.

„ zoon

„ zoon avoit repliqué, que c'étoient-là des questions auxquelles il n'étoit pas en „ état de répondre; mais se voyant pressé de dire lequel de ces deux points „ lui paroissoit le plus aisé à obtenir, il avoit déclaré que s'il falloit absolument l'un ou l'autre, il jugeoit qu'on abbattroit plutôt les nouveaux ouvrages, que de permettre qu'on bâtit un Fort vis-à-vis de celui des Hollandois.

Van den Broeck. 1619.

„ Le lendemain, les Hollandois fûrent informés, que peu de jours auparavant, les Javanois de Bantam & de Jacatra, au nombre d'environ „ quatre ou cinq mille hommes, avoient résolu d'attaquer le Fort pendant „ la nuit, sous la conduite de deux Anglois, qui étoient venus exprès de „ Bantam, & à qui l'*on* avoit promis, pour cet effet, une bonne récompense; mais que sur le bruit qui s'étoit répandu, que les Hollandois en avoient „ eû vent, la mésintelligence survenuë entre les Chefs des Javanois, avoit „ arreté tout-à-coup l'exécution de cette entreprise, à laquelle les Hollandois „ donnoient le nom de trahison, dans la lettre qu'ils écrivirent, le jour suivant, aux prisonniers de Bantam, quoique le Roi ne leur eût jamais promis la suspension d'armes dont on les avoit flattés depuis quelque tems. „ On leur marquoit encore, l'embarras où l'on se trouvoit par rapport au „ nouveau Temangon, dont la défiance étoit si grande, qu'il avoit refusé „ à Kiay Lacmoy, la permission de se rendre au Fort, bien qu'on eût offert de lui envoyer deux Otages en échange; tandis qu'il demandoit que „ le Directeur Janszoon passât dans la Ville sur sa simple parole. A l'égard „ du Soesoehoenan Mataram, les Hollandois déclaroient être fort éloignés „ d'avoir les mêmes idées que les prisonniers paroissoient leur supposer, & „ que si ce Prince tournoit ses armes contre la Ville de Jacatra, ils assisteroient le Roi de Bantam de toutes leurs forces; ajoûtant qu'ils verroient „ aussi avec plaisir, qu'on fortifiât la Ville du côté des terres, mais non du „ côté de la Mer, où ils se croyoient seuls assez en état de la défendre, & „ qu'ils ne le souffriroient jamais.

Dessein des Javanois sur le Fort, n'a point de succès.

On le fait sçavoir aux prisonniers.

„ Cependant le Pangoran Temangon, qui continuoit de donner aux „ Hollandois des preuves de sa mauvaise humeur, avoit mis la main à „ l'œuvre, & avançoit ses travaux à la faveur de la nuit, avec une telle „ rapidité, que ceux du Fort, effrayés de voir ces nouvelles batteries comme autant de montagnes qui s'élevoient de terre contr'eux, ne crûrent „ plus pouvoir demeurer tranquilles. En effet, les Javanois n'avoient „ plus qu'à munir de canon le bastion au côté occidental de la Rivière, pour „ s'en rendre maîtres & pour en boucher entièrement l'entrée, au moyen „ des estacades qu'ils avoient déjà commencé de planter sous cette batterie. „ Dans une seule nuit, ils étoient presque parvenus à joindre leurs deux „ principaux ouvrages, par une courtine de terre, garnie de palissades, „ dont les Hollandois fûrent le plus frappés. En un mot, les Javanois n'avoient pas besoin de beaucoup de tems pour achever de se mettre en état „ de les réduire dans leur Forteresse.

Défiances du Temangon & ses fortifications.

„ On commençoit aussi à s'appercevoir, que la nouvelle de la marche du „ Soesoehoenan Mataram, dont plusieurs s'étoient flattés jusques-là, n'étoit „ qu'un bruit inventé par le Roi de Bantam, pour servir de prétexte à ses „ des-

On prend la résolution de les détruire.

VAN DEN BROECK. 1619.

„ desseins, puisqu'au lieu de fortifier la Ville du côté des terres, tous les „ travaux étoient dirigés du côté de la Mer, & vis-à-vis le Fort des Hollandois. Que faire dans des circonstances si critiques? Suivre le conseil „ des prisonniers de Bantam, & laisser les Javanois construire en toute liberté, des angles, des batteries & des bastions? c'est à quoi ceux du Fort „ ne pouvoient guères se résoudre; Les empecher? ils ne s'en croyoient „ pas en état. On n'osoit y employer le canon, parce que celà auroit fait „ trop de bruit, & d'ailleurs la provision de poudre ne le permettoit pas. „ Il falloit néanmoins se décider, au mépris de la colère du Roi de Bantam „ & du Temangon de Jacatra, dont les prisonniers devoient être les premières victimes. On jugea cependant qu'ils en pourroient être quittes „ pour la peur, & que le Roi n'attenteroit point sur leurs vies, tant qu'il „ auroit quelque chose à redouter du ressentiment des Hollandois; Ainsi „ de deux maux choisissant le moindre, le Conseil du Fort résolut avec l'unanimité des voix, de détruire, sans perte de tems, les nouvelles batteries „ des Javanois.

Succès de cette entreprise.

„ TRENTE Mousquetaires fûrent aussi-tôt commandés pour couvrir un „ plus grand nombre de gens sans armes, qui devoient être employés à „ sapper les ouvrages, arracher les palissades & mettre le feu par tout. „ On retira le drapeau blanc de dessus le Fort & le rouge fût arboré à sa „ place, pour avertir encore les Javanois, comme on l'avoit déjà fait de „ vive voix, qu'ils eûssent à sortir de leurs postes, s'ils ne vouloient y être „ forcés. Les Hollandois étant arrivés à la première batterie au Nord-Ouest de la Rivière, les Javanois leur demandèrent ce qu'ils y venoient „ faire? Nous sommes envoyés, leur répondirent les Hollandois, pour „ abbattre & brûler ces nouveaux ouvrages. *Fort bien*, dirent les Javanois, & en même tems ils se retirèrent, ce que firent aussi ceux de la seconde batterie; mais arrivés à la troisième, les Hollandois y trouvèrent „ une si vive résistance, qu'ils se virent d'abord contraints de plier; cependant „ se ralliant un moment après, ils revinrent à la charge avec tant de furie, „ qu'ils emportèrent d'assaut la batterie & en chassèrent les Javanois, renversant, arrachant, ou brûlant tout ce qui se présentoit autour d'eux. Les „ Javanois eûrent quatre hommes tués, entre lesquels on comptoit un des „ *Pongawas* ou Conseillers de Bantam, avec son fils. Du côté des Hollandois, il se trouvoit une vingtaine de blessés, la plûpart par des chausse-trapes, mais tous légèrement & sans aucun danger de la vie.

Les Hollandois s'en excusent.

„ APRÈS cette expédition, les Hollandois arborèrent de nouveau le drapeau blanc & se hatèrent d'écrire au Pangoran Temangon, pour lui faire des excuses de ce qui venoit d'arriver, témoignant être fâchés du „ malheur des quatre Javanois, qu'ils auroient bien voulu épargner, si la „ nécessité de s'opposer au progrès des nouveaux ouvrages, ne les avoit „ obligés, malgré eux, à employer la force pour obtenir ce qu'on refusoit de leur accorder de bonne grace. Ils le supplioient avec les plus vives instances, de faire cesser ces travaux, d'oublier le passé & d'en faire „ un rapport favorable au Roi de Bantam; offrant de reparer la perte soufferte à cette occasion, & protestant qu'ils n'avoient pû differer davan-

„ tage

Van den Broeck. 1619.

„ tage de détruire les batteries en question, parce qu'ils étoient informés „ de la trahison préméditée de certaines gens, qui sous les dehors de l'a- „ mitié, n'avoient cherché qu'à faire transporter l'artillerie sur ces batte- „ ries, pour s'en emparer d'abord par surprise, à l'aide du Soesoehoenan „ Mataram, lorsque ses forces seroient arrivées, & se rendre successive- „ ment maîtres de la Ville de Jacatra, du Fort de Batavia & peut-etre „ aussi de Bantam. Sans celà, il paroissoit beaucoup plus naturel aux Hol- „ landois, qu'on fortifiât la Ville du côté des terres, & ils renouvelloient „ à cet égard, les mêmes offres qu'ils avoient déjà fait au Roi, en assûrant „ le Pangoran Temangon, qu'ils se chargeoient de la deffendre du côté de „ la Mer, & qu'ils tiendroient la Rivière si bien fermée, que personne ne „ pourroit entrer ni sortir sans ses ordres.

Sentimens du Temangon & des Javanois.

„ Le Pangoran Temangon n'eût pas de peine à sentir le fin du prétexte „ de trahison dont les Hollandois s'étoient servi, pour justifier leur entre- „ prise, en combattant les Bantamois de leurs propres armes. Aussi sçût- „ on que cette raison lui avoit entièrement fermé la bouche; qu'il avoit „ seulement demandé pourquoi les Hollandois avoient retiré le drapeau „ blanc & arboré le rouge à sa place, & que sur ce qui lui avoit été ré- „ pondu, que c'étoit uniquement pour avertir les Javanois d'abandonner „ leurs batteries, il avoit paru assez satisfait de cette attention; ajoû- „ tant cependant, que la démarche de ceux du Fort n'en étoit pas moins „ contraire aux promesses des Hollandois de Bantam, qui avoient assûré le „ Roi qu'on n'apporteroit aucun empêchement à tout ce qui se feroit par „ son ordre. Enfin la lettre avoit été beaucoup mieux reçûe qu'on n'au- „ roit ôsé l'espérer; & suivant le rapport du Javanois, qui s'étoit chargé de „ la remettre, il avoit trouvé le Pangoran Temangon, ainsi que Kiay Lac- „ moy & les autres Orancaïes, moins irrités que consternés de ce qui ve- „ noit d'arriver, lui ayant même recommandé d'assûrer ceux du Fort, qu'ils „ se tiendroient désormais tranquilles, & qu'ils feroient de leur mieux pour „ persuader au Roi de Bantam, qu'il n'y avoit eû qu'un mal-entendu dans „ toute cette affaire. Dès le lendemain, les Javanois arborérent aussi le „ drapeau blanc dans la Ville. Le Pangoran Temangon se montra plus „ traitable & Kiay Lacmoy, à qui les Hollandois avoient fait quelques pré- „ sens, les paya de ses conseils, sur la manière dont ils devoient se justi- „ fier auprès du Roi de Bantam; mais sans entrer dans un nouveau détail „ de ces excuses, la curiosité du Lecteur nous appelle ici à lui communi- „ quer les réponses.

Désespoir des prisonniers de Bantam.

„ Quinze jours se passèrent dans l'impatience où l'on étoit d'appren- „ dre des nouvelles des prisonniers. Enfin le 25 d'Avril, on en reçût „ une lettre, qui portoit tous les caractères de leur désespoir, ou de leur rage; „ car il est difficile de juger par son contenu, quelle passion prédominoit en „ eux. D'un côté, la crainte de la mort s'y fait visiblement reconnoître; mais „ de l'autre, la colère semble n'y avoir pas moins de part. Nous avons „ appris, disoient-ils, avec la plus vive douleur, la sortie que vous avez „ faite; mais nous ne comprenons point quelles raisons urgentes ont „ pû vous y porter; Car d'abord, l'amitié que le Roi avoit pour nous,

VAN DEN BROECK. 1619.

„ a été par-là changée en une haine implacable. Nous avons tâché „ de l'entretenir dans de favorables dispositions. Vous avez au con„ traire travaillé, de gayeté de cœur, à nous faire mourir, nous tous „ qui sommes ici à Bantam, au nombre de plus de soixante-dix ames, „ tandis qu'en vous tenant tranquilles, vous auriez pû aisément prévenir „ ce malheur & détourner le préjudice que la Compagnie aura nécessaire„ ment à souffrir d'une guerre de longue durée & qui entrainera pour cer„ tain sa ruïne totale. Cette conduite moderée nous auroit valu des avan„ tages dont nos voisins profiteront. Encore une fois, nous ne sçaurions at„ tribuer l'action que vous venez de faire, qu'à une animosité cachée contre „ une partie de ceux qui sont ici à Bantam; animosité si grande, qu'elle „ vous aveugle & qu'elle endurcit tellement vos cœurs, qu'étouffant la voix „ de vôtre conscience, vous ne croyez point commettre de crime en mé„ prisant la vie de vos frères, jusqu'à les livrer à la mort comme autant de „ malfaiteurs. Puis donc que c'est la volonté Divine, que nous périssions „ par les mains des Payens & des Maures, à cause que vous n'avez ni „ foi ni loi, & que vous ne faites aucune bonne œuvre convenable à des „ Chrétiens, mais qu'au contraire, vous rendez le mal pour le bien, nous „ supplions le Tout-Puissant pour l'amour de J. C., qu'il lui plaise de nous „ faire à tous misericorde & de nous recevoir comme de fidèles martyrs „ dans son Royaume, &c.

„ A ces plaintes amères succédoient des menaces & des reproches qui „ n'ajoûteroient rien à l'idée qu'on a dû prendre de la situation des pri„ sonniers dans cet extrait de leur lettre. Toute espérance étoit perdue „ pour eux, & le Fort alloit être emporté d'assaut par les Javanois, qui „ avoient appellé les Anglois à leur secours. Cependant ils se radoucis„ soient dans un *P. Script.*, en datte du lendemain, où ils marquoient, qu'en „ attendant ils s'étoient fait, à force de présens, des amis qui avoient sup„ plié le Roi de vouloir bien prendre patience jusqu'à l'arrivée du Gé„ néral Coen, & qu'on les flattoit que Sa Majesté se trouvoit disposée à „ leur accorder cette grace.

Mécontentement de ceux du Fort à ce sujet.

„ LES Hollandois du Fort ne fûrent point surpris que les prisonniers de „ Bantam désapprouvâssent une démarche qui s'éloignoit si fort de leurs „ conseils & de leurs sentimens. D'ailleurs ils avoient bien prévû l'em„ barras mortel où les jetteroient les premiers mouvemens de la colère du „ Roi; mais il leur étoit impossible de trouver des excuses aux épithétes „ injurieuses qu'on leur donnoit dans cette lettre. Le Conseil fût sur le „ point de leur en marquer toute son indignation; cependant considerant „ que celà ne serviroit qu'à replonger les prisonniers dans de nouvelles in„ quiètudes, sans changer l'état des choses, on prit le parti de les traiter „ avec plus de douceur, dans la réponse générale qui leur fût envoyée; „ mais on laissa à chacun la liberté de leur exposer ses griefs en particulier, „ avec la discrétion & la décence convenables. Le Prédicateur du Fort, „ nommé *Adrien Jacobsz Hulzebos*, le Capitaine *Jean van Gorcum* & le Com„ mis *Abraham van Uffelen*, profitèrent de cette permission; le premier, „ pour les ramener par la morale, à des sentimens plus équitables; le se-

„ cond,

„ cond, en homme de guerre, pour leur prouver la néceſſité de la fortie „ qu'on avoit faite; & le troiſième, qui relevoit du Comptoir de Bantam, „ pour les aſſûrer, qu'il n'y avoit aucune part; mais qu'il n'étoit pas non „ plus en ſon pouvoir d'empêcher ſeul, une réſolution priſe de l'avis unani- „ me des autres Officiers du Fort.

Changement favorable aux priſonniers.

„ Les nouvelles ultérieures des priſonniers de Bantam continuant d'ê- „ tre aſſez favorables, par un effet des préſens qu'ils répandoient à „ toutes mains, ceux du Fort leur en marquèrent leur ſatisfaction & „ leur permirent même d'augmenter ces libéralités, à proportion qu'ils les „ jugeroient néceſſaires, quoiqu'elles fûſſent entièrement inutiles à la „ Garniſon du Fort, qui ſe trouvoit à l'abri de toute inſulte, tant de la „ part des Javanois que de celle des Anglois. Auſſi n'avoit-on pas „ daigné s'oppoſer aux travaux d'une nouvelle batterie que les premiers „ avoient commencé de conſtruire depuis quelques jours, parce qu'elle „ ne pouvoit pas faire beaucoup de tort aux Hollandois, qui témoignoient „ au-reſte d'etre ſurpris, qu'on les accuſât à Bantam, de tenir la Riviè- „ re fermée, & de maltraiter les Javanois; ce qu'ils ne pouvoient re- „ garder que comme des faux bruits, répandus uniquement dans la vûe „ d'augmenter les diſſenſions, ou peut-être auſſi, de leur arracher chaque „ fois des nouveaux préſens, pour appaiſer la colère affectée du Roi, en lui „ fourniſſant ainſi les moyens d'obtenir par artifice, ce qu'il n'ôſoit s'appro- „ prier de vive force.

Nouvelle batterie qu'on laiſſe faire aux Javanois.

„ En effet, cette politique étoit ſi naturelle aux Javanois, qu'il falloit l'a- „ voir étudiée auſſi à fond que les Hollandois, pour ſe garantir des pièges „ qu'on leur tendoit à tous momens. On en eût une nouvelle preuve, le 9 „ de Mai, dans une lettre de Kiay Warga, Sabandar de Bantam, où après „ avoir fait le récit des ſervices importans qu'il venoit de rendre aux Hol- „ landois auprès du Roi, il leur demandoit une certaine quantité de mouſ- „ quets, dont il diſoit avoir beſoin contre les Bâtimens du Soeſoehoenan „ Mataram; voulant encore leur perſuader que ce Prince ſe trouvoit ac- „ tuellement déjà en route; & ce qu'il y avoit de plus ſingulier, c'eſt que „ le contenu de cette lettre étoit confirmé par une autre des priſonniers, „ qui continuoient de défendre leur cauſe, ou plutôt celle du Roi de Ban- „ tam, contre les dernières objections particulières de ceux du Fort, que „ l'inconſiſtance de ces raiſons indiſpoſoit de plus en plus.

Artifice du Sabandar de Bantam, pour obtenir des armes.

„ Mais on étoit à la fin de toutes ces conteſtations, qui, ſans une Pro- „ vidence marquée, devoient néceſſairement détruire le bonheur des Hol- „ landois par leurs propres mains. Dès le même jour, on vît arriver à la „ rade de Jacatra, la Frégate *Ceylan*, ayant à bord deux Conſeillers des „ Indes, nommés *Pierre de Carpentier* & *André Soury*, à qui le Général Coen „ avoit fait prendre les devans, avec l'aſſûrance de les ſuivre lui-même „ dans trois mois. Ce délai modéra la joye que devoit cauſer une ſi „ grande nouvelle, mais elle n'en fût que d'autant plus vive quelques jours „ après, par l'apparition inopinée de ce Général, qui avoit changé de ré- „ ſolution, comme on le verra plus amplement ci-deſſous.

Arrivée de deux Conſeillers des Indes d'Amboine à Jacatra.

„ On ſe hâta de donner part aux priſonniers de Bantam, de l'arrivée de „ ces

On en informe les priſonniers.

Van den Broeck. 1619.

„ ces deux Conseillers des Indes & des nouvelles qu'ils avoient apportées. L'audace qu'elles commençoient d'inspirer à ceux du Fort, leur avoit fait ajoûter dans cette lettre, qu'ils étoient surpris de l'*impertinente* défaite du Roi de Bantam, au sujet de deux femmes Chrétiennes dont on lui avoit demandé la restitution, puisqu'il pouvoit à présent compter *que la Mousson étoit passée pour lui, & que les Hollandois auroient bien-tôt aussi leur tour.* Cette menace n'empecha pas que les prisonniers ne fûssent plus étroitement resserrés que jamais. On interceptoit presque toutes leurs lettres, qu'on faisoit expliquer séparément à plusieurs d'entr'eux, pour voir si leurs rapports étoient conformes. Les Anglois s'acquitoient auparavant de cette fonction; mais les choses ayant changé de face à leur égard, les Hollandois étoient contraints d'être eux-mêmes les Interprétes de leurs plus secrets sentimens. Malgré cette rigueur, on remarquoit que les dernières nouvelles arrivées au Fort de Batavia, avoient répandu une grande consternation à la Cour de Bantam, où les conseils ne finissoient point, de jour ni de nuit.

Ils sont plus resserrés que jamais.

Inquiètudes des Bantamois.

Ils sont trompés par les bravades des Anglois.

„ Le Roi de Bantam, qui connoissoit la valeur des Hollandois, n'avoit jamais fait beaucoup de fond sur les promesses des Anglois, qui se vantoient d'être en état de les chasser entièrement des Indes; Cependant il s'étoit toûjours flatté, de voir encore ces deux Nations s'entre-détruire elles-mêmes, de manière qu'il lui seroit facile de s'emparer d'une Place dont le nom seul lui inspiroit de la terreur. Mais ses espérances se trouvoient alors évanouïes. Les Anglois avoient séparé leur Flotte, qui consistoit en quatorze Vaisseaux; & loin d'attendre le Général Coen pour lui livrer bataille, toutes leurs dispositions annonçoient qu'ils ne songeoient qu'à prendre la fuite.

Sérieuses représentations des Hollandois.

„ Enfin, s'il restoit quelques inquiètudes aux Hollandois, elles ne regardoient plus que les prisonniers de Bantam. Trois lettres consécutives qui leur fûrent écrites jusqu'au 24 de Mai, dûrent ranimer leur courage. A la dernière on en avoit joint une pour le Roi, qui contenoit des représentations sérieuses, mais polies. On espéroit, disoit-on aux prisonniers, que son ambition & son opiniâtreté se laisseroient vaincre à des instances si vives. Les prisonniers avoient ordre de les lui expliquer sans déguisement, & l'on prévenoit leur scrupule à cet égard, par de fortes assûrances qu'ils n'avoient plus rien à craindre, & que dans peu de tems, les choses pourroient changer avantageusement de face.

Avis de l'arrivée de la Flotte de Coen.

„ Ce moment désiré étoit plus proche qu'on ne le croyoit. Trois jours après, c'est-à-dire le 27 de Mai, le Yacht *la petite Hollande*, vint mouiller sous le Fort, où la nouvelle qu'il apportoit ne tarda pas de causer la joye la plus vive qu'on puisse s'imaginer. Ce Yacht avoit été dépêché de Japara par le Général Coen, avec une lettre addressée aux Conseillers de Carpentier & Soury, à qui il étoit ordonné d'écrire sur le champ au Pangoran *Gedè* ou Roi de Bantam, pour lui insinuer de rester neutre & de ne point se mêler des affaires de Jacatra. L'ordre parût étrange à ceux du Fort, parce que le Gouverneur-Général ne pouvoit ignorer la façon dont ce Prince s'étoit emparé du Royaume, où il tenoit au-delà de „ trois

Ordre qu'il donne d'avertir le Roi de se tenir neutre.

„ trois mille hommes de ses meilleures troupes; Cependant on jugea que „ Coen devoit avoir eû ses raisons pour faire faire une pareille insinuation, „ & qu'apparemment il vouloit affecter d'ignorer ce qui s'étoit passé durant „ son absence. Ceux du Fort ne manquèrent point de s'acquiter de cet- „ te commission le lendemain, & les prisonniers de Bantam fûrent char- „ gés en même tems, de l'expliquer fidèlement au Roi, afin qu'il ne pût „ en prétendre cause d'ignorance; mais il étoit déjà trop tard, & le coup „ fût frappé avant l'arrivée de cette lettre (*n*) ".

La Ville de Jacatra est détruite par ce Général.

Enfin Coen parût le 28 de Mai (*o*) & mouilla sous le Fort. La Flotte qu'il amenoit des Moluques étant composée de dix-sept voiles, il trouva peu de résistance à Jacatra. Douze Compagnies de Soldats & de Matelots, qu'il fit débarquer le jour suivant, emportèrent la Ville dans l'espace de trois jours. Il en fit raser les murs & detruire les maisons. L'Auteur du Journal s'étend peu sur ce grand évènement; mais on en trouve quelques circonstances dans un autre Voyageur. Le Général, suivant le récit de *Rechteren* (*p*), ayant fait débarquer onze cens hommes, leur fit passer la Rivière & donna aussi-tôt l'ordre de l'assaut. La Ville, qui n'étoit qu'à une portée de mousquet du Fort, fût vigoureusement attaquée. Son Roi prit la fuite (*q*), avec une partie des Habitans; & le reste, à l'exception des femmes & des enfans, fût passé au fil de l'épée. Les murailles fûrent rasées, la Ville brûlée, & tout en fût éteint jusqu'au nom. Après avoir fait cette conquête, on prit des mesures pour se l'assûrer. On travailla promptement aux fortifications de Batavia, & cette Place s'accrût bien-tôt, avec les forces des Hollandois (*r*).

„ Camphuis, de qui nous avons déjà emprunté divers détails intéres- „ sans, n'ajoûte rien de fort remarquable au récit de Van den Broeck, con- „ cer-

(*n*) Toutes les circonstances que nous avons ajoûtées depuis la page 534, ne se trouvent point dans le Journal de Van den Broeck, ni par conséquent dans l'Edition de Paris, dont le récit continuë en ces termes; „ Van den Broeck reçût des caresses à Ban- „ tam, mais il fût étroitement gardé dans „ le Palais du Roi. L'espérance du Gou- „ verneur étoit, qu'à l'arrivée du Général „ Coen, la reconnoissance porteroit les Hol- „ landois à lui remettre le Fort. Cepen- „ dant ils y continuoient secrétement leurs „ ouvrages; & suivant le conseil que Van „ den Broeck leur avoit donné, ils lui don- „ nèrent le nom de *Batavia*, qu'ils mirent „ en grosses lettres au-dessus de la porte. „ Lorsqu'ils eûrent achevé tout ce qu'ils „ avoient entrepris pour le rendre capable „ d'une vigoureuse défense, & que par des „ soins continuels ils l'eûrent pourvû de „ vivres, leur courage se ranima si vivement, „ qu'ils pensèrent à éloigner les Javanois „ de leurs murs. Ils firent des sorties, qui „ leur rendirent toute leur liberté. Mais „ elles exposèrent plusieurs fois Van den „ Broeck, au danger d'être poignardé. *Ibi-* „ *dem* ".

On trouvera ci-dessous, quelques éclaircissemens touchant le nom de *Batavia*, que Van den Broeck se vante ici d'avoir fait donner au Fort de Jacatra. R. d. E.

(*o*) Le Journal de Van den Broeck datte ce retour du 25 de *Mars* 1619; & Mr Prevost, trouvant apparemment la chose impossible, puisqu'il auroit fallu retrogader, avoit renchéri sur cette erreur, en passant tout-d'un-coup à l'année 1620. R. d E

(*p*) Dans la Relation de son Voyage, pag. 160.

(*q*) Le Roi de Jacatra avoit été chassé de sa Ville comme on là vû ci dessus, & s'il y étoit revenu, ce ne pouvoit être que comme simple particulier. R. d. E.

(*r*) Van den Broeck raconte que Coen fût fâché, à son arrivée, qu'un autre que lui

VAN DEN BROECK. 1619.

„ cernant la prise de cette Ville, ou il dit seulement qu'il se trouvoit sept à huit „ mille Javanois, dont environ la moitié étoit composée des Troupes de Bantam. Ils prirent la fuite après quelques momens de résistance, laissant „ derrière eux six tonneaux de poudre & quarante pièces de canon de tout „ calibre. On leur tua quantité de monde, quoique le nombre ne pût en „ être bien connu, parce qu'ils avoient emporté leurs morts avec eux. Les „ Hollandois ne perdirent qu'un seul homme & ils eûrent peu de blessés.

Coen fait donner part de ses exploits au Roi de Bantam.

„ APRÈS cette victoire, Coen dépêcha un exprès à Bantam, avec ordre à Van den Broeck & aux autres Hollandois de cette Ville, d'informer le Roi ou Pangoran Gedè, qu'il étoit arrivé des Moluques avec un „ bon nombre de Vaisseaux & de Troupes ; qu'en passant, il avoit fait „ brûler une seconde fois la Ville de Japara, pour vanger l'insulte que les „ Hollandois y avoient reçûe ; qu'il s'étoit de même emparé de Jacatra, „ par les raisons légitimes qu'on lui en avoit données & qu'il recapituloit „ en peu de mots. Enfin Coen annonçoit à ce Prince, que la nécessité l'appelloit à se rendre incessamment devant Bantam avec toute sa Flotte, „ pour se faire restituer les prisonniers de sa Nation ; mais qu'il avoit bien „ voulu l'avertir à tems de sa résolution, afin de prévenir les fâcheuses suites qui pourroient résulter de cette violence.

Ses menaces pour se faire rendre les prisonniers.

Dernière attaque qui manque d'être fatale aux Hollandois.

„ LA facilité avec laquelle on venoit de réduire la Ville de Jacatra, „ n'étant guères propre à en assûrer de si-tôt la possession, on fût informé le lendemain, que les ennemis se rassembloient par troupes, à quelque „ distance de la Ville, où ils s'étoient fortifiés dans deux endroits différens. Ils en fûrent délogés le jour suivant, par un détachement de six „ cens hommes, qui les contraignit encore à prendre la fuite. Mais tandis „ qu'on étoit occupé à s'étendre des deux côtés de la Rivière, & à „ brûler un grand nombre de maisons dans l'espace d'une demie lieue, „ peu s'en fallût que l'ardeur de ce plaisir & celle du pillage, ne devint funeste aux Hollandois, dont une partie alloit tomber dans une embuscade „ des ennemis, qui les auroient tous massacrés, si le reste n'eût rejoint assez à tems pour leur donner du secours. Dans de si foibles commencemens, le moindre échec pouvoit tirer à conséquence, & c'étoit toûjours „ une grande faute de se séparer à la vûe d'un ennemi mal dompté, dont „ les forces étoient encore de beaucoup supérieures ; Mais c'est une remarque qu'on ne peut s'empécher de faire, d'après les Directeurs de la Com- „ pagnic

La fortune les sert mieux que la prudence.

lui eût donné un nom au Fort, & qu'il fit effacer celui de *Batavia*, qu'il trouva écrit sur la porte. Mais ce nom n'en a pas moins subsisté (1). *Voyez ci-dessous la Description de Batavia par Graaf.*

(1) On a remarqué plus haut, que Van den Broeck se vantoit d'avoir fait donner le nom de *Batavia* au Fort de Jacatra ; & ici il dit que Coen l'avoit fait effacer de dessus la porte ; tandis que la chose étoit décidée dès l'année 1617.. avant même qu'on sçût encore où seroit la Capitale des Etablissemens Hollandois, comme la lettre des Directeurs de la Compagnie des Indes, rapportée par Valentyn, en est une preuve incontestable, on peut supposer que Van den Broeck aura fait exécuter cet ordre ; mais le mécontentement de Coen ne paroît pas trop concevable. Cependant il est certain que le nom de Batavia ne se trouve employé dans aucunes lettres ni autres écritures publiques, que depuis le 23 d'Août 1621, & fut un nouvel ordre de la Compagnie. R. d. E.

VAN DEN BROECK. 1619.

„ pagnie des Indes (*s*), que la victoire des Hollandois est moins duë à leur „ prudence qu'à la fortune, qu'ils ont souvent tâché de détruire eux-mê- „ mes sans le sçavoir, ni sans en pouvoir venir à bout.

Le Roi de Bantam est forcé de rendre les prisonniers.

La Flotte se rendit le 7 de Juin (*t*), dans la rade de Bantam, d'où Coen fit demander sur le champ au Gouverneur, tous les prisonniers de sa Nation. „ Un d'entr'eux fût envoyé le lendemain à bord du Général, pour „ lui dire, que le Roi étoit prêt à leur rendre à tous la liberté, dès qu'on „ la lui auroit fait demander par une personne de distinction. On le fit „ tout de suite; mais le Député revint bien-tôt avec la réponse, que le „ Roi & son Conseil ne pouvoient y consentir, avant que d'avoir des assû- „ rances plus positives, que le Général, après l'extradition des prisonniers, „ n'entreprendroit rien contre la Ville". Outre Van den Broeck & ceux qui avoient été amenés de Jacatra, les Anglois avoient mis en dépôt, dans Bantam, soixante-dix autres Hollandois qu'ils avoient pris sur le *Lion-noir*. Il parût dur au Gouverneur de se les voir enlever avec si peu de ménagement; & dans le ressentiment d'une demande si brusque, il menaça Van den Broeck de le faire tuer. Cependant Coen lui ayant fait déclarer que si les prisonniers n'étoient à bord dans vingt-quatre heures, il devoit s'attendre à voir employer la force, il prit le parti d'en renvoyer soixante-trois, mais il retint encore Van den Broeck avec sept ou huit autres. Le soir, étant seul avec Van den Broeck, il lui dit; *qu'il le comparoit à un petit oiseau, qu'un Roi tenoit dans une cage d'or, où il mangeoit les meilleurs morceaux de sa table, & où il le combloit de caresses. L'oiseau, dit un jour au Roi: Il est vrai que vous me faites beaucoup de bien; mais de-quoi me sert-il? Permettez qu'au moins une fois je me serve de mes aîles. Je vous promets de revenir dans la cage dorée où vous me traitez si bien. Le Roi prenant trop de confiance à cette promesse, lui laissa prendre l'essor. L'oiseau revint effectivement; mais ce ne fût pas pour rentrer dans sa cage* (*v*).

Allégorie Indienne.

Le Gouverneur vouloit faire entendre, par cette allégorie, qu'il craignoit le retour de son prisonnier. Cependant il se détermina, le lendemain, à lui rendre la liberté. Van den Broeck étant retourné à Batavia avec la Flotte, y fût reçû comme si tant d'heureux événemens n'eûssent été dûs qu'à

(*s*) Dans la lettre qu'ils écrivoient au Général Coen, en datte du 24 Mars 1620., & dont le commencement est sur tout remarquable;

„ Nous avons consideré, disent les Directeurs, le rapport que vous nous avez „ fait de ce qui s'est passé à Jacatra, durant „ le Siège de nôtre Fort, le mauvais com- „ portement de nos gens, leurs diverses Ca- „ pitulations, tant avec le Roi de Jacatra „ qu'avec les Anglois & le Roi de Bantam „ pour la reddition de ce Fort, & de quel- „ le maniere elle a été empêchée chaque „ fois. Nous ne pouvons y reconnoître „ autre chose, si ce n'est, que la même Pla- „ ce a été très-miraculeusement conservée, „ & que si elle est restée entre nos mains, „ c'est plutôt par bonheur que par pruden- „ ce, jusqu'au moment que vous avez en- „ fin paru à la tête de nos Forces généra- „ les, détruit Japara, fait lever le Siège de „ nôtre Fort, pris la Ville de Jacatra & dis- „ sipé les Troupes de Bantam, par où vous „ êtes ainsi resté maître des Places & du „ Pays aux environs, &c." R. d. E.

(*t*) Edit. de Paris, *le 8 d'Avril* 1620. R. d. E.

(*v*) Pag. 417. Les Indiens aiment les fables & les allegories.

VAN DEN BROECK. 1619.

qu'à lui (*x*). Coen le renvoya bien-tôt devant Bantam avec quelques Vaiſſeaux, pour retirer de cette Ville tout ce qui appartenoit à la Compagnie Hollandoiſe. Quantité de Chinois, qui vinrent ſe rendre à lui, fûrent conduits à Batavia pour groſſir le nombre des Habitans. Cependant il reçût ordre du Général d'en faire ſa déclaration au Pangoran, qui répondit que ces fugitifs le touchoient peu, & qu'il leur laiſſoit la liberté de choiſir leur retraite. Il ajoûta qu'il avoit bien prédit que l'oiſeau s'envoleroit, & que s'il revenoit, ce ne ſeroit pas pour rentrer dans ſa cage, mais pour faire envoler d'autres oiſeaux avec lui (*y*). Le refus qu'il fit de livrer les marchandiſes de la Compagnie & onze Hollandois, qui occupoient encore le Comptoir, devint l'occaſion d'une guerre fort vive, qui acheva de juſtifier ſa prediction. „ Camphuis en donne une autre raiſon. Le Roi te„ noit quantité de petits Bâtimens en mer, qui arretoient les Vaiſſeaux deſ„ tinés pour Jacatra & les amenoient à Bantam, par où tout Commerce „ étoit coupé aux Hollandois, qui auroient meme bien-tôt manqué de vi„ vres. On s'en plaignit à ce Prince, qui prétendit l'ignorer, & ne chan„ geant point de conduite, Van den Broeck eût ordre de lui demander „ s'il vouloit la paix ou la guerre; à quoi le Roi répondit qu'il lui étoit in„ different & que les Hollandois pouvoient faire ce qu'ils jugeroient à pro„ pos". Van den Broeck commença les hoſtilités le 2 d'Août. Dans l'eſpace de quelques mois, les Hollandois enlevèrent, aux environs de Bantam, neuf Jonques de différentes grandeurs, quinze Tingans, dix-huit Vliegers, quarante-ſept Javanois & trente-quatre femmes; ſans compter cent trente-deux Chinois, dont la plûpart venoient ſe rendre volontairement, dans le deſſein de quitter Bantam & de s'établir à Batavia (*z*). „ Cet„ te guerre dura dix années; mais Van den Broeck fût relevé le 12 de No„ vembre, par le Gouverneur Fréderic *Houtman*, ce qui lui cauſa beaucoup „ de chagrin. Il s'en plaignit un peu amèrement au Général Coen, qui „ voulant lui faire entendre raiſon, lui écrivit une lettre trop ſinguliére „ pour ne point mériter de tenir au moins place dans les Notes (*a*)".

Guerre avec Bantam.

LES Anglois, qui étoient en guerre ouverte avec la Hollande, ne ſe trouvérent pas aſſez forts aux Indes, pour continuer plus long-tems de s'oppoſer à la naiſſance & aux progrés de cet établiſſement. Quelques-uns de leurs Navires ayant paru dans le Détroit de la Sonde, au commencement de

(*x*) Van den Broeck dit ſimplement, *qu'il fût reçû avec joye par les gens du Fort, qui avoient tant craint pour ſa vie*; & c'eſt-là en effet, tout l'honneur qu'on pouvoit lui faire. R. d. E.

(*y*) Pag. 418.

(*z*) Pag 419.

(*a*) Je ſuis ſurpris que vous vous formaliſiez ſi fort de l'arrivée de Mr. Houtman auprès de vous, & que vous vous oubliiez en quelque façon vous-même. Vous devriez uſer de plus de réflexion & conſidérer qu'il ſied mieux au ſubalterne de plier qu'au ſupérieur. La Lune domine bien ſur la nuit; cependant lors que le Soleil ſe montre, n'eſt-elle pas obligée de céder? En reſte-t-elle moins la même? Elle ne perd rien de ſa dignité; mais elle attend ſon tems & ne cherche point à troubler l'ordre de la Nature. Le Payſan cède au Gentilhomme, le Gentilhomme au Comte, le Comte au Duc, le Duc au Roi, le Roi à l'Empereur, l'Empereur à Dieu, & Dieu à toutes choſes avec une certaine harmonie & un certain ordre. Sur ce &c. Au Fort de Jacatra le 28 de Novembre 1619.

de l'année 1620, (*b*) Van den Broeck reçût ordre d'aller croiser sur eux, avec une Escadre de six gros Vaisseaux & d'un Yacht. Il en découvrit un, qu'il contraignît de venir sous le pavillon Hollandois. Mais au lieu du butin qu'il avoit fait espérer à ses gens, il n'eût à leur donner que la nouvelle de la paix, qui étoit conclue entre l'Angleterre & la Hollande, & dont le Capitaine Anglois lui offrit des preuves par la lecture de plusieurs lettres, en l'assûrant qu'il étoit suivi d'un Yacht de la Compagnie, qui venoit l'annoncer aux Indes. Elle fût publiée à l'arrivée du Yacht, le 9 de Juin 1620. Les Anglois demandèrent qu'on leur accordât, dans la nouvelle Ville de Batavia, la même place qu'ils y avoient eûe, pour y bâtir un Comptoir. Mais elle leur fût refusée, parce qu'elle étoit trop voisine du Fort. Coen leur assigna un autre lieu, proche de l'ancien Palais du Roi, sans faire beaucoup d'attention à leurs plaintes (*c*).

VAN DER BROECK. 1620.

La paix se conclut entre les Anglois & les Hollandois.

Van den Broeck, trop estimé pour demeurer long-tems sans emploi, se vît bien-tôt revêtu du titre de *Chef & Directeur des Comptoirs d'Arabie, de Perse & des Indes*, & chargé d'*aller travailler dans ces Contrées, à l'avancement du Commerce de la Compagnie* (*d*). Il partit le 16 de Juin, sur le Vaisseau *les Armes de Zélande*, dont il prit aussi le commandement; & le 22 d'Août, il mouilla dans la rade d'Aden. En approchant de cette Ville, il observa qu'on voyoit souvent bouillonner les flots, & s'élever aussi rouges que du sang; ce qui lui parût causé par la rapidité des torrens & des ravins, qui apportent des terres quantité d'eau de cette couleur. Il remarqua même que si l'on puisoit de cette eau rouge, on y trouvoit un sédiment de sable qui l'étoit aussi; d'où il conclut qu'il ne faut pas chercher plus loin l'origine du nom qu'on a donné à cette Mer (*e*).

Van den Broeck est envoyé dans la Mer-rouge.

On doit juger, par les obstacles qui avoient arrêté ses premières entreprises, que ses Maîtres avoient obtenu du Grand-Seigneur les permissions que le Bacha de Chenna lui avoit refusées. Non-seulement il fût bien reçû dans tous les Ports de la Mer-rouge, mais il obtint, avec la liberté du Commerce, celle de prendre une maison dans Aden, où il laissa quelques Facteurs & des fonds. Ensuite, pressé par la mousson, il remit à la voile pour Surate, où il arriva le 4 d'Octobre, & où le Gouverneur & les Habitans ne parûrent pas moins satisfaits de le revoir. Après y avoir pris possession de son emploi, il se rendit à *Brochia*, à *Cambaie* & à *Amadabat*, pour y visiter les Comptoirs qu'il y avoit anciennement établis. Ensuite il envoya *Wouter Heute*, un de ses Commis, à la Cour d'Agra, pour y résider auprès du Grand-Mogol, avec la qualité de Chef du Commerce (*f*). Tout sembloit favoriser ses desseins, lorsqu'on apprit à Surate, qu'un Vaisseau Hollandois, nom-

Ses succès.

Il se rend à Surate.

(*b*) Camphuis dit que les Hollandois leur avoient pris sept Vaisseaux dans le cours de l'année précédente. Il est étonnant que Mr. Prevost, qui revient ici au commencement de l'année 1620, n'ait pas senti l'erreur où il est tombé au sujet de la prise de Jacatra. Voyez ci-dessus. R. d. E.

(*c*) Pag. 421.

(*d*) Dans sa Commission, qui est du 14 Juin 1620, signée *Coen*, on voit que ce Général n'étoit pas encore réconcilié avec le nom de *Batavia*. Il y nomma cette Place le *Fort de Jacatra*.

(*e*) Voyez d'autres remarques sur ce nom, au premier Tome de ce Recueil, dans la Relation de *Castro*.

(*f*) Pag. 425. & précédentes.

VAN DEN BROECK. 1620.

nommé le *Samson*, s'étoit saisi de plusieurs Navires richement chargés, qui appartenoient à divers Sujets du Grand-Mogol. Ces hostilités, dont la raison n'est point expliquée dans le Journal, exposèrent au dernier danger les fonds de la Compagnie, qui montoient à plus de six tonnes d'or, dans les Etats du Grand-Mogol. Les Anglois augmentèrent le mal, en représentant à la Cour, que l'experience vérifioit enfin ce qu'ils avoient publié dans tous les tems, & qu'on pouvoit connoître si les Hollandois étoient de vrais Marchands, ou s'ils n'étoient pas plutôt des Voleurs & des Pirates (*g*). Cependant le zèle & l'habileté de Van den Broeck arrêtèrent les suites de ce dechaînement.

Visite qu'il fait des Comptoirs en differentes Villes.

LA confiance étant rétablie, il se crût obligé de monter à cheval, pour aller confirmer ses gens dans les anciens Comptoirs de la Compagnie, & pour en former de nouveaux. Sa première visite fût à *Brochia* (*h*), Ville murée & bien peuplée, où les Anglois achetoient depuis long-tems des toiles de coton. De-là il se rendit à *Boodra* (*i*), Ville du Pays des *Bantanes* (*k*), aussi murée, d'où continuant sa route par *Mandabar* (*l*), ancienne Ville ruinée, où les Rois de Guzarate tenoient autrefois leur Cour, & que le Mogol fit raser après avoir conquis ce Royaume, il alla à Amadabat (*m*), grande & belle Ville murée, & siége d'un Officier considérable, qui y commandoit cinq mille chevaux, & qui expédioit toutes les affaires du Royaume au nom du Grand-Mogol. Il passa de-là à *Serches*, petite Ville où se prépare l'indigo, & où il vît l'admirable tombeau d'un ancien Roi de Guzarate. Le lendemain, il se rendit à *Cambaie*, belle & grande Ville, située sur une Rivière de même nom, & riche par le Commerce des Banianes. Il y reçût la visite d'un vieux Marchand de cette Nation, qui se disoit âgé de cent quatre-vingt ans, & celle de son fils, qui s'en donnoit cent soixante. Mais, autant que Van den Broeck le pût comprendre (*n*), c'étoient des années lunaires; de-sorte, dit-il, que pour en ajuster cent quatre-vingt à nôtre manière de compter, il en faudroit rabattre environ douze.

Ce qu'il fait pendant cinq ans.

APRÈS avoir employé fort utilement vingt-cinq jours à ce voyage, il eût la satisfaction de recueillir le fruit de ses peines, à Surate, dans le cours d'environ cinq ans, pendant lesquels il fit partir pour la Hollande & pour Batavia, un grand nombre de Vaisseaux richement chargés. Il observe que le premier Navire qui soit venu en droiture de Hollande à Surate, y arriva

1623. le premier de . . . . 1623, & qu'il se nommoit le *Schoonhove*. Celui qui partit le premier de Surate pour aller droit en Hollande, se nommoit le *Heusden*, & mit à la voile le 19 du mois de . . . . de la même année (*o*).

Amazones Tartares. 1626.

ENTRE plusieurs remarques, qui méritent moins d'attention, Van den Broeck raconte qu'en 1626, les Usbecks, Nation, dit-il, qui confine à la Tartarie & à la Chine, se mirent en campagne avec une Armée de trente mille

(*g*) Pag. 426.
(*h*) Nommée aussi *Baroche*. R. de l'A. *A*.
(*i*) Ce doit être *Brodra*, *Brodera* ou *Broudra* R. de l'A. *A*.
(*k*) *Ibid.*
(*l*) Il y a dans l'Original *Mandabat*, pour *Mahmet Abâd*. R. de l'A. *A*.
(*m*) C'est plutôt *Ahmed Abâd*, qui est aujourd'hui la Capitale du Royaume de *Guzarate*. R. de l'A. *A*.
(*n*) Pag. 427.
(*o*) Pag. 428 & 430.

mille hommes & de vingt mille femmes à cheval, qui emporta d'assaut *Caboul*, Ville de la frontière du Grand-Mogol, proche de *Candabar*; qu'elle y exerça des cruautés inouïes; que les femmes étoient les premières au combat; aussi fermes à cheval & sous le harnois que les hommes, grandes, vigoureuses & d'un regard affreux. Elles portoient, avec elles, des vivres pour quinze jours. Les Hollandois de Surate achetèrent une jeune Esclave de cette Nation, qui leur confirma cette nouvelle avec toutes ses circonstances. (*p*). VAN DEN BROECK. 1626.

LES succès de Van den Broeck durèrent sans interruption jusqu'à l'année 1627, qu'il vît arriver Jean *Van Hassel*, pour lui succéder. En quittant son emploi, il se chargea de reconduire en Perse *Mossabeque*, Ambassadeur de cette Cour en Hollande, qui étant revenu sur un Vaisseau de la Compagnie jusqu'à Masulipatan, avoit pris son chemin par terre pour se rendre à Surate. Ce voyage, dans lequel il ne cessa point de se rendre utile au Commerce, l'occupa jusqu'au 5 de Mars 1629, qu'étant retourné à Surate, il s'embarqua six semaines après pour Batavia, sur une Flotte dont la cargaison étoit de douze tonnes d'or. Il trouva ce Fort assiegé depuis le 22 d'Août (*q*), par une Armée de quatre-vingt mille Javanois; & la mort du Général Coen, qui arriva le 20 de Septembre, rendit leur attaque encore plus redoutable. Cependant après avoir vû consumer plus de la moitié de leurs forces, par les maladies, & par les sorties des Hollandois, ils levèrent le Siège le 2 d'Octobre (*r*). Van den Broeck fût honoré de la qualité d'Amiral, pour commander une Flotte de huit Vaisseaux qui retournoit en Hollande. Il la ramena sans autre perte que celle d'un Bâtiment nommé le *Dordrecht*, qui fût brûlé par accident. Dix-sept années, qu'il avoit employées avec autant d'utilité que d'honneur au service de la Compagnie, lui procurèrent, dans sa Patrie, les plus douces & les plus glorieuses recompenses (*s*) (*t*).

1627. Van den Broeck quitte Surate.

1629.

Il revient en Europe. 1630.

(*p*) Pag. 435.

(*q*) Celà ne se peut, puisqu'il étoit arrivé le 19 de Juin, c'est-à-dire deux mois avant le Siège; mais c'est une faute de Mr. Prevost, qui, trois lignes plus haut, avoit aussi écrit *Mai* pour Mars. R. d. E.

(*r*) C'étoit le second Siège que les Hollandois avoient eû à soûtenir, comme on le verra par la Relation que nous ajoûtons à la suite de celle-ci, & qui ne se trouve point dans l'Edition de Paris. R. d. E.

(*s*) Il partit de Batavia le 17 Décembre 1629., & mouilla au Texel le 6 de Juillet 1630.

(*t*) Dans la suite il retourna aux Indes, dans un assez mauvais état, suivant Valentyn, & se trouva en 1640., avec la qualité de Commandeur, au fameux Siège de Malaca, où il mourut de la peste. R. d. E.



I. Siège de Batavia. 1628.

Premier Siège de Batavia par l'Empereur de Java.

L'Empereur de Java veut surprendre cette Place.

LES prodiges qui ont accompagné la Fondation de Batavia ne sont pas moins remarquables dans les suites de ce grand événement. Le Soesoehoenan Mataram ou Empereur de Java, voyant les Hollandois en possession d'une Place qui borneroit toûjours ses vûes ambitieuses sur le reste de l'Isle, forma le dessein de s'en rendre maître par surprise. Pour cet effet, cinquante-neuf Bâtimens de Temangon *Boerakfa* son Général, parûrent, le 22 d'Août 1628, devant la rade. Ils avoient à bord neuf cens hommes d'élite, qui amenoient entr'autres denrées, cent cinquante bœufs, pour satisfaire, disoient-ils, à la Convention arretée avec eux l'année précédente; ajoûtant que dans trois jours, ils devoient être encore suivis de vingt-sept autres Batimens, avec un plus grand nombre de ces animaux.

La prudence des Hollandois fait échouër ce dessein.

TANT de monde inutile à l'usage qui servoit de prétexte, fit naître de justes défiances aux Hollandois. On déchargea les bœufs le lendemain; mais on eût soin de faire retirer toutes les Pirogues l'une après l'autre. Le jour suivant, il s'en présenta encore sept, qui ne voulûrent pas entrer, & qui demandérent seulement un passeport pour se rendre à Malaca. La précaution qu'on avoit eû de faire éloigner du Fort les premiers Batimens, ne fit pas plaisir aux Javanois. On l'étendit à celle de fermer la Rivière, de doubler la garde extérieure sur l'esplanade du Château, & de détacher deux *Tingans* armés pour empêcher la jonction des derniers Bâtimens avec les premiers, afin qu'ils ne pûssent leur fournir des armes.

Il éclate sans plus de succès.

CET ordre n'eût pas été plutôt donné, que ces sept Bâtimens témoignèrent hautement, qu'ils vouloient se rendre auprès des autres, malgré les Hollandois. Il s'eleva à ce sujet de vives disputes entre les deux partis. On en vint aux mains, & vers minuit, les équipages d'environ vingt Pirogues, qui étoient en dedans de la barrière, fondirent sur la garde extérieure, & commencèrent à assaillir le Château de tous côtés. Quelques-uns poursuivirent de si près cette garde, qu'ils entrerent en même tems dans la Forteresse & chassèrent les Hollandois de la Courtine. D'autres essayèrent de monter sur le Bastion le *Rubis*; mais ils furent arrêtés par la barrière qni se trouvoit sur la Courtine. La plûpart se postèrent sur la Berme du Bastion le *Diamant* & de l'ancienne Forteresse.

CEUX des Pirogues qui étoient en dehors, vinrent par eau jusqu'à la Berme du Bastion la *Perle*, qu'ils avoient principalement en vûe, parce que c'étoit l'endroit le plus foible du Château, & qu'ils pouvoient aisément franchir le rempart de terre qui n'étoit encore élevé que de deux pieds; mais le feu de la mousquéterie de la Garnison les empecha de pousser plus loin. Ils se maintinrent néanmoins sur cette Berme jusqu'au jour, sans qu'on pût les en éloigner, quoiqu'on n'eût pas discontinué de tirer sur eux pendant cinq heures de suite. Quelques-uns de ces Javanois montroient une telle ardeur pour l'attaque, que s'ils eûssent été secondés de même par tous les autres, il est certain que les Hollandois n'auroient jamais pû ré-

Les ennemis sont forcés de se retirer avec perte.

résister à un assaut si rude. En se retirant le matin, ils laissérent plusieurs morts sur la place.

I. Siège de Batavia. 1628.

Le 25, à la pointe du jour, on vît paroître les vingt-sept Pirogues, dont les premières avoient annoncé l'arrivée; mais ayant été averties de ce qui s'étoit passé la veille, elles n'osérent s'approcher & se contenterent de faire de loin, les dispositions que leur sûreté rendoit nécessaires. Le lendemain, un gros Corps de Javanois, marchant avec ses drapeaux déployés, s'avança du côté de terre jusqu'à la vûe de la Ville, dont on résolut aussi-tôt de séparer & de brûler une grande partie du côté méridional, où il se trouvoit peu de maisons de pierre, afin de conserver d'autant mieux l'autre partie, puisqu'il étoit impossible de faire face par-tout, aux forces supérieures du Mataram. En meme tems, ceux qui habitoient au côté occidental de la Rivière, tant les Hollandois que les Anglois, se retirérent dans la meilleure partie de la Ville, bien résolus de s'y enfermer & de s'y deffendre jusqu'à la dernière extremité.

Nouveaux renforts qui leur arrivent.

On leur abandonne une partie de la Ville.

Le jour suivant, l'Avant-garde de l'ennemi, forte d'environ mille hommes, se trouvoit déjà de bon matin, dans la partie séparée de la Ville, où à peine avoit-elle commencé à se retrancher & à couper la Forteresse *Hollandia*, que toute l'Armée la suivit en bon ordre; mais dans le même tems les premiers fûrent chassés de la Ville avec beaucoup de perte, par cent vingt Soldats soûtenus de quelques Bourgeois. Leur retraite précipitée engagea l'Armée à se replier sur le Jardin du Sr. *Specxs* où elle prit d'abord poste. Ensuite s'avançant à la portée du mousquet de la Ville, elle s'y couvrit de gabions de cocotiers, ou autre bois, & de bamboux, si artistement joints ensemble & si bien remplis de terre, qu'ils étoient à l'epreuve même du canon. A la faveur de ces deffenses, les ennemis s'approchérent encore plus de la Ville, où ils se retranchérent de nouveau, & se mirent en état de ne point craindre les atteintes de la plus grosse artillerie.

Ils y prennent poste.

On les en chasse.

L'Armée s'avance fort près de la Ville.

On entreprit le 12 de Septembre, de faire une sortie sur eux, avec soixante-cinq Soldats, soûtenus de quelques Japonois & Mardieres, & couverts par cent cinquante Mousquetaires, postés sur le rempart. Ce Détachement passant entre l'Armée des ennemis, par derrière, dans leurs nouveaux ouvrages, en chassérent deux ou trois cens hommes, & en tuérent une cinquantaine sur la place. Tandis que le reste prenoit la fuite, les Chinois les chargérent avec beaucoup de bravoure, mirent le feu à leurs retranchemens & rentrérent dans la Ville avec un butin considerable. Les Hollandois n'eûrent pas seulement un homme blessé.

Sortie vigoureuse des Assiégés.

Le 21 du meme mois, les ennemis s'avancérent en grand nombre vers la Redoute Hollandia, & firent en même tems une fausse attaque autour de la Ville & du Château, pour couvrir leur approche, & pour empecher qu'on ne vînt au secours de la Redoute. Ils apportoient quantité d'echelles doubles, qu'ils tâchérent de dresser à la faveur des décharges continuelles de mousquéterie d'une partie de leurs gens. Vingt-quatre hommes qui se trouvoient dans cette Forteresse, leur opposérent une si vigoureuse résistance, qu'après avoir brûlé toute leur poudre pendant la nuit, ils virent le matin, que l'ennemi avoit pris le parti de se retrancher dans cinq endroits diffe-

L'ennemi tâche de s'emparer de la Redoute Hollandia.

I. Siége de Batavia. 1628. On le contraint encore de se retirer avec perte.

differens. On résolut le même jour, de délivrer la Redoute & de prévenir les approches ultérieures. Pour cet effet trois cens Soldats, accompagnés de deux cens Bourgeois & soûtenus par un grand nombre de Mardicres & de Chinois, firent une sortie, dans laquelle ils chassèrent les ennemis avec une perte considérable, jusqu'à l'Armée; ce qui donna lieu aux Hollandois de détruire tous les nouveaux ouvrages qu'ils avoient commencé en plus de dix endroits, & de mettre le feu aux maisons voisines de la Forteresse, situées le long de la Rivière. Cette journée coûta aux ennemis douze à treize cens hommes, & suivant le rapport des prisonniers, ce nombre se montoit bien à trois mille. Les Hollandois ne perdirent que douze hommes, outre quelques Mardicres & Chinois.

Rapport des prisonniers.

On apprit encore des prisonniers, que l'Armée de l'Empereur de Mataram, à son arrivée, étoit forte de neuf à dix mille hommes. Cette expédition avoit été entreprise à la persuasion de Temangon Boeraksa, qui représentoit la chose comme fort facile, & qui s'étoit même offert de s'emparer de Batavia avec ce peu de monde; mais il avoit été trompé par quelques-uns de ses gens qui trafiquoient dans cette Ville; & se confiant trop à leurs rapports, il avoit séduit l'Empereur, au point que s'il fût retourné à sa Cour, il lui en auroit toûjours coûté la vie; Cependant il est certain que la probabilité étoit toute entière de son côté. La Garnison de Batavia n'étoit alors composée que de trois cens hommes, & la garde Bourgeoise atteignoit à peine ce nombre. D'ailleurs le Château n'étoit fermé que du côté du Bastion le *Diamant*. On pouvoit y entrer par dessus le rempart & les deux Bastions du côté de la Mer, qui n'étoient encore que commencés. La Ville se trouvoit ouverte de toutes parts. Le fossé & le rempart de son côté occidental n'étoient pas capables d'arrêter l'ennemi, qui n'avoit rien à craindre non plus des Chinois & des Mardicres, étant hors d'état de se deffendre eux-memes.

Dangereuse situation de la Ville & du Château.

Cause de leur conservation.

Si les Pirogues avoient pû s'arrêter seulement un jour, suivant l'ancienne coûtume, entre le Château & la Ville, pour se combiner avec les troupes qui venoient par terre; & si une partie eût donné assaut au Château & l'autre à la Ville, comme il paroît que c'étoit leur dessein, il est certain que la Place auroit été emportée en fort peu de tems; Mais par les bonnes mesures qui fûrent prises, la garde extérieure ayant obligé les Pirogues à avancer d'un jour leur attaque, servit encore à leur opposer une résistance qu'elles n'auroient pas trouvé sans cette précaution.

Mauvais état des ennemis.

Après que les ennemis eûrent été délogés de tous leurs ouvrages, comme on l'a dit, ils se tinrent pendant quelque tems si tranquilles qu'on n'apprenoit presque plus rien de leurs mouvemens. D'un autre côté les prisonniers assûroient, que depuis les deux dernières actions, leur Armée s'étoit fonduë jusqu'à quatre mille hommes, & que la désertion, causée par la disette des vivres, lui faisoit perdre encore chaque jour beaucoup de monde. Ces avis firent prendre aux Hollandois, la résolution d'attaquer l'ennemi, dans les deux Camps qu'il occupoit au côté oriental de la Ville, & de tâcher de l'en chasser, s'il étoit possible.

Attaque des Hollandois.

Pour cet effet, le Général Jacques *le Fevre*, auparavant Gouverneur des

I. Siège de Batavia. 1628.

des Moluques, se mit en Campagne le 21 d'Octobre, avec un nouveau Corps de deux mille huit cens soixante-six hommes, tandis que cent cinquante autres, repartis dans plusieurs petits Batimens, s'approchèrent de l'Armée ennemie. Comme elle étoit separée en deux Corps, sur lesquels on faisoit feu en même tems, la premiere Division des Hollandois, composée de deux Compagnies de Soldats, une de Bourgeois & trois de Japonois & de Mardicres, tomba sur l'un de ces Corps & le chargea avec tant de vigueur, qu'il fût contraint d'abandonner ses ouvrages. Les Japonois fûrent les premiers à y planter leur drapeau. Les Chinois, au nombre de sept cens, étoient aussi commandés pour l'attaque, mais ils regardèrent tranquillement faire les autres.

L'ennemi est forcé d'abandonner son Camp.

En attendant cette première Division s'avança vers le second Corps de l'ennemi, qui étoit le plus considérable, & où le Général Boerakfa avoit son quartier. Les Chinois reçûrent encore ordre de charger de l'autre côté. Ils le firent cette fois avec tant de furie, que l'ennemi forcé de plier de toutes parts, laissa les Hollandois entierement maîtres du Champ de bataille. On mit le feu à ses ouvrages, qui en moins de rien fûrent réduits en cendres.

Mort du Général Boerakfa.

Cette action coûta aux ennemis environ cent hommes, qui fûrent tués sur la place, ou noyés dans la Rivière. Parmi ce nombre on comptoit le Général Boerakfa & son fils aîné. Les Hollandois n'eûrent que cinq hommes tués & une cinquantaine de blessés.

Divers Bâtimens Javanois pris & détruits.

La nuit suivante, les Hollandois envoyèrent trente de leurs petits Bâtimens & vingt Pirogues Chinoises, pour détruire celles de l'ennemi dans la Rivière. Les Chinois revinrent le matin sans les avoir seulement vû; mais les Hollandois au nombre de quatre cens hommes, y compris quelques Bourgeois & Mardicres, sans se laisser intimider par cet exemple, abordèrent courageusement l'ennemi, & conduisirent dans la Ville, trente-six Tingans dont ils s'étoient emparés, outre ceux qu'ils avoient brûlés; si-bien que de deux-cens Bâtimens que les Javanois avoient amenés, à-peine leur en restoit-il cinquante.

Sortie des Hollandois.

Avant que ces Pirogues fussent rentrées, les Hollandois envoyèrent le 25, quatre Compagnies de Soldats, une de Bourgeois, une de Japonois & une de Mardicres, hors de la Ville, pour couvrir une troupe de quatre à cinq cens Chinois, de cent cinquante Esclaves de la Compagnie & de quelques Charpentiers, qui devoient couper les arbres autour de la Forteresse Hollandia, & achever de détruire les ouvrages qui pouvoient encore être restes debout dans le Camp des ennemis. On apprit en arrivant, qu'ils s'étoient rassemblés dans les environs du Jardin, & qu'ils avoient fermé le chemin par des barricades de cocotiers. Aussi-tôt, les Hollandois résolurent de les en chasser, à l'insçû meme de leurs Compagnons qui etoient sans armes. Ainsi les sept drapeaux, divisés en deux troupes, marchérent à l'ennemi, qui apres une vigoureuse résistance, fût encore obligé d'abandonner son nouveau Camp, dont on fit abbattre les barricades par les Esclaves de la Compagnie.

L'ennemi est de nouveau chassé de son Camp.

Cependant l'ennemi ne tarda pas de rassembler toutes ses forces, qui con-

I. Siège de Batavia. 1628. Il se rallie & met les Hollandois en déroute.

consistoient en trois ou quatre mille hommes, mais que d'autres faisoient monter à dix ou douze mille. Ce nombre jetta l'effroi parmi les Hollandois, qui avoient brûlé presque toute leur poudre. Leur retraite se fit en si grand desordre, que si les ennemis n'eûssent été arrêtés, dans leur poursuite, par la grosse artillerie de deux Champans qui étoient sur la Riviere, & dont ils auroient pû aisément se rendre maitres, pas un seul homme de tout ce Detachement ne leur seroit échappé, & rien ne les empêchoit plus d'entrer dans la Ville & de pénetrer meme jusqu'au Chateau, où il n'y avoit que quelques Soldats malades, parce que ceux des Pirogues n'étoient pas encore rentres.

Perte de part & d'autre.

On perdit à cette occasion soixante hommes, & le nombre des blessés se trouva etre de vingt. Les ennemis eurent environ deux cens hommes tués dans la première attaque; mais comme la plûpart des Soldats Hollandois avoient jetté leurs armes pour fuïr, ils s'emparèrent en échange de deux cens mousquets, sans compter quantité de picques & autres armes. Cet echec, qui empêcha l'abbatis des arbres, donna occasion à l'ennemi de se rétablir dans son Camp & de fermer les avenues par de nouvelles barricades.

Nouveau renfort de l'ennemi.

Dans la suite on apprit que le lendemain de la défaite du 21 d'Octobre, les ennemis avoient reçû un grand renfort, que quelques-uns faisoient monter à cinq mille, mais d'autres à quinze ou vingt-mille hommes, avec quantité de chevaux, sous la conduite de trois Chefs, sçavoir *Temangon Djawana*, qui commandoit dix mille hommes; *Kiay Depati Widikda* & *Kiay Depati Mandoera Radja*, chacun desquels avoit cinq mille hommes sous ses ordres. Cette nouvelle Armée s'étoit divisée en deux Corps, l'un qui campoit à l'Est, & l'autre au Sud-Ouest de la Ville, d'où ils faisoient chacun leurs approches, & se présentoient de tems en tems sur un front d'assez grande étendue. Les approches du dernier de ces Corps obligèrent les Hollandois à faire couper les arbres dans les environs; ce que voyant les ennemis, ils prirent le parti d'abandonner les ouvrages qu'ils avoient commencé vers la Forteresse *Zélandia*. Ils s'en rapprochèrent le 15 de Novembre, tandis que ceux de l'Est s'avancèrent aussi de leur coté; mais les uns & les autres se campèrent hors de la portée du canon.

Commission du nouveau Général.

L'Empereur, qui se flattoit que Batavia pourroit être prise à l'arrivée de ce nouveau renfort, avoit envoyé Temangon Djawana uniquement pour s'assûrer des plus précieux effets des Hollandois & les faire transporter à Mataram. Cependant au cas que la Ville ne fût point encore renduë, ces Troupes devoient forcer Boeraksa & les deux Seigneurs qu'on lui joignoit, à l'emporter par assaut, ou à perdre la vie dans le combat, sans quoi l'ordre portoit de les faire mourir. L'Empereur avoit aussi enjoint à ses gens de n'épargner aucun des Hollandois.

Ses tentatives inutiles.

Quand Temangon Djawana eût appris que Boeraksa étoit mort, ainsi que plusieurs des principaux Officiers de l'Armée, sa consternation fût extrême. Il se frappa la poitrine & s'écria: *Que porterai-je à l'Empereur de Mataram mon Maître?* Cependant il se campa d'abord avec son monde au côté oriental de la Ville, & en envoya ensuite une partie à l'Ouest. On s'approcha des deux côtés jusqu'à la portée du canon des remparts; mais ne voyant aucun

aucun avantage à tirer de la force, Djawana résolut d'éprouver s'il ne lui feroit pas possible de detourner le cours de la Rivière, pour obliger les Hollandois, par la disette d'eau, à rendre la Place. Mille hommes furent employés inutilement à creuser pendant trente jours; & la misère qui regnoit dans le Camp, acheva de déterminer le Général à abandonner cette entreprise, & à s'éloigner de Batavia, dans la crainte d'etre traité de meme que son Prédécesseur.

I. Siège de Batavia. 1628.

Les deux frères Kiay Depati Mandoera Radja & Kiay Depati Widikda, qui occupoient les premières charges de l'Empire, & à qui il étoit fortement recommandé de se distinguer dans cette expédition, entreprirent aussi de réduire la Forteresse Hollandia avec des beliers ou marteaux à pointe. La nuit du 27 de Novembre, ils firent avancer cent hommes dans la partie separée de la Ville, proche de cette Forteresse, où ils furent suivis le lendemain par trois cens autres, mais ayant été découverts, ils se virent contraints de se retirer avec perte de quelques-uns de leurs gens.

Autre vaine entreprise de deux Grands de l'Empire.

De retour dans le Camp, Temangon Djawana fit lier ces deux Seigneurs avec leur monde, & les condamna à la mort, suivant l'ordre qu'il en avoit reçû de l'Empereur, parce qu'ils devoient emporter Batavia, ou périr dans le combat. Quelques-uns furent decapités, & d'autres poignardés ou percés de piques. Trois jours après cette exécution, qui se fit le premier de Décembre, Djawana décampa de devant Batavia avec tout le gros de son Armée, laissant pour preuve de sa cruauté, les corps des suppliciés exposés au Soleil, au nombre de sept cens quarante-quatre, ce que les Hollandois n'auroient jamais pû croire, s'ils n'avoient trouvé ces cadavres, sur lesquels on avoit exercé les dernières barbaries.

Ils font condamnés à mort par leur Général.

Levée du Siège.

On prétend que d'environ cent mille hommes, qui avoient été successivement envoyés devant Batavia, il n'en étoit retourné que dix mille tout au plus. La faim & la misère en avoit fait fondre une grande partie, & la désertion n'avoit pas été moins considérable. Dans la suite on apprit, que Temangon Djawana & plusieurs autres Seigneurs, avoient payé de leur tête, la mort des deux Kiays Depatis, l'Empereur niant de leur en avoir jamais donné l'ordre.

Debris de l'Armée ennemie.

Second Siège de Batavia par l'Empereur de Java.

Le mauvais succès d'une première tentative sur Batavia, ne fût point capable de détourner l'Empereur de Java, d'en faire l'année suivante une seconde pour tâcher de s'emparer de cette Ville; mais l'expérience du passé lui ayant appris à mieux concerter ses mésures, il commença par réchercher l'amitié des Hollandois, qui, sans mettre trop de confiance dans ses protestations, ne firent pas difficulté d'accorder provisionnellement la liberté du Commerce à ses Sujets. Un *Warga* ou Officier du Temangon de *Tagal*, arrivé le 16 d'Avril, pour demander la paix au nom de ce Prince, qui rejettoit toute la faute sur Temangon Boeraksa, & pour prier les Hollandois de lui pardonner en faveur de son innocence, repartit huit jours après avec cette agreable nouvelle.

II. Siège de Batavia. 1629.

L'Empereur récherche la paix.

On lui accorde sa demande.

 Le

II. Siége de Batavia. 1629. Dans quelles vûes il fait cette démarche. Son dessein transpire.

Le but de l'Empereur, en faisant cette démarche, étoit de gagner du tems, pour pouvoir rassembler à *Paman-ekan*, *Karawang* & autres Places voisines, les provisions nécessaires à la subsistance de son Armée. Le Temangon de Tagal étoit particuliérement chargé de ce soin. Après le départ de Warga, il arrivoit de tems-en-tems, des Pirogues qui apportoient des vivres. Les Conducteurs de ces Batimens ne pûrent si bien cacher le motif de leur voyage, qu'il n'en laissassent toûjours transpirer quelque chose. Leurs moindres paroles étoient soigneusement relevées. Les Chinois, qui sont fort adroits pour ces sortes de découvertes, ne tardèrent pas à donner aux Hollandois, les plus fortes assurances que l'Empereur alloit se mettre en Campagne. Ces avis leur furent aussi confirmés par les Bantamois, qui n'y étoient pas moins intéressés; mais il restoit encore à sçavoir, de quel côté ce Prince tourneroit ses armes. Batavia, Bantam & quelques autres Villes, qui s'étoient soustraites depuis peu, à son obéïssance, paroissoient également menacées.

Ordre à deux Yachts de prendre des informations à ce sujet.

Pour s'en assûrer, le Conseil Hollandois envoya le 5 de Juin, quelques personnes de confiance, à bord de deux Yachts, qui devoient se rendre à Japara, pour s'informer exactement, si l'on faisoit quelques amas de vivres dans les Places voisines; & au cas qu'ils y trouvassent un nombre considérable de Pirogues, ils avoient ordre en même-tems, de les couler à fond & de les détruire. Ces deux Yachts étant arrivés à Tagal, sans aucune rencontre, l'un des Commis descendit à terre sur l'invitation du Temangon de cette Place. Pendant qu'ils étoient à la rade, ils avoient vû plus de cent Pirogues, qui venoient de l'Est chargées de *Padi*, ou riz en épis; & Tagal regorgeoit de toutes sortes de provisions. On demanda au Temangon, ce qu'il vouloit faire d'une si prodigieuse quantité de padi? Il répondit qu'il le feroit piler, pour l'envoyer à Batavia. Les Commis feignant d'etre satisfaits de cette explication, continuèrent leur route pour Japara, après avoir donné part au Conseil de Batavia, de ce qu'ils avoient vû à Tagal.

Un Warga arrêté découvre tout.

Sur ces entrefaites, Warga parût le 20 du meme mois à Batavia, avec treize Pirogues, chargées de riz & de quelques autres denrées de peu d'importance. Comme on étoit dejà pleinement convaincu des mauvais desseins de l'Empereur, on jugea à propos d'arreter cet Officier avec tous ses gens, pour en tirer encore de plus grands éclaircissemens. Dès le premier interrogatoire qu'il subit le 24, il lui fût facile de reconnoître que le secret étoit trahi, ce qui le détermina à tout découvrir, dans l'espérance d'obtenir par-là d'autant plutôt sa grace. Il déclara donc, que le Temangon de Tagal, son Maître, l'avoit expressément envoyé, pour épier la Ville & pour seduire les Hollandois; que Tagal étoit le magazin aux vivres; que l'Empereur avoit formé le dessein de venir avec toutes ses forces devant Batavia, pour l'assiéger une seconde fois; que son artillerie avoit été envoyée depuis plus d'un mois, de *Mataram* à *Pakalongan*; que toute l'Armée devoit suivre trois semaines après, & qu'on comptoit qu'elle pourroit étre renduë à Batavia, dans l'espace d'un mois; que Kiay Depati *Bitar*, & Kiay Depati *Poegar*, deux Oncles de l'Empereur, & Kiay Depati *Porabaja* son neveu, auroient le commandement de cette Armee, dont il connoissoit parfaite-

ment

ment la force & la quantité de l'artillerie. Enfin il ajoûtoit à tout celà, nombre d'autres particularités, qui donnérent aux Hollandois de grandes lumiéres dans cette affaire.

II. Siége de Batavia. 1629.

On coupe tous les transports aux ennemis.

Comme on étoit informé pour certain, que l'Empereur se proposoit de fournir son Armée de padi, par les Riviéres de Pamanoekan & de Karawang, les Hollandois résolurent de s'y opposer de toutes leurs forces, persuadés que s'ils pouvoient lui couper les transports par eau, ils feroient échouer tous ses projets. Le Commandeur *Adrien Maartensz Blok* fût envoyé dans cette vûe, avec trois Yachts, qui devoient se joindre aux deux autres dont-il a été parlé ci-dessus, pour détruire tout le padi qui se trouveroit à Tagal, s'il croyoit pouvoir le faire sans un danger éminent, & pour établir sa croisiére sur cette Côte.

Tagal est brûlé par les Hollandois.

Le succés de cette expédition fût des plus heureux. Blok arriva le 11 de Juillet à Tagal; En moins de cinq heures, il y reduisit en cendres deux cens Pirogues & quatre cens maisons. Il ruina aussi un champ de padi de douze toises de longueur & de quatre de largeur, sans avoir perdu un seul homme, malgré la résistance des Javanois qui avoit d'abord été assez vive. Huit jours après, le Président *Wagensveld*, parti de Batavia à bord du Navire le *Saumon*, pour relever le Commandeur Blok, brûla en passant un gros Village près de Tjeribon & détruisit encore une quantité considerable de padi dans les environs.

Arrivée de l'Armée de l'Empereur devant Batavia.

Ces heureux commencemens répandirent une telle frayeur sur toute cette Côte, qu'aucuns Batimens n'osoient plus y paroître, tandis que les principales Riviéres, sur-tout celles de *Karawang*, de *Pamanoekan*, d'*Indrapoera*, & quelques autres, se trouvoient presque entiérement fermées par les Hollandois. Cependant rien ne fût capable de detourner l'Empereur de son entreprise, ni de l'empecher d'envoyer son Armée à Batavia, où l'on recevoit chaque jour des nouvelles de sa marche. Enfin le 22 d'Août, elle arriva devant la Ville.

Etat de cette Ville.

On avoit eû tout le tems de s'y mettre en bon état de deffense, de renforcer les postes, & de garnir d'artillerie les batteries & les bastions. On y avoit construit cinq nouvelles Forteresses de cocotiers entiers, élevés les uns sur les autres, outre une Redoute, nommée l'*Etoile*, entre celles de *Hollande* & de *Gueldre*. L'Angle d'*Utrecht* avoit été considerablement élargi & muni de deux piéces de canon de vingt-quatre livres de balle, & les quatre autres Angles, au Sud-Ouest de la Ville, venoient d'etre achevés. Les Chinois amenoient quantité de cocotiers, que les Matelots dressoient de tous côtés pour servir de retranchemens aux Soldats.

Premiers mouvemens des ennemis.

L'ennemi ne fit aucuns mouvemens considerables jusqu'au dernier jour du mois, qu'on vit paroitre une multitude d'Infanterie & de Cavalerie, avec quantité de drapeaux & d'étendarts & un train de quelques éléphans; mais le tout se réduisit à ce simple spectacle. Le Camp s'étendoit Est, Sud & Ouest de la Ville, hors de la portée du canon. Quelques Esclaves & Chinois, qui avoient été faits prisonniers par les ennemis, s'étant échappés de leurs mains, rapportérent qu'ils avoient un nombre extraordinaire de gens, de chevaux & de chariots; mais que la disette de riz commençoit déjà à se manifester dans leur Armée.

II. Siège de Batavia. 1629. Leurs cruautés envers les Chinois.

Un Chinois dont ils s'étoient saisis & à qui ces furieux avoient coupé les mains, les lèvres, le nez & les oreilles, fut renvoyé vivant, dans cet horrible état, aux Hollandois, & le même jour, ils firent flotter vers la Ville, le cadavre d'un autre Chinois, dont tous les membres avoient été dissequés & rejoints ensemble avec des *rottangs* (a), apparemment dans la vûe d'épouvanter ceux de cette Nation & de leur faire quitter le parti des Hollandois; mais ces cruautés ne servirent au contraire qu'à les animer davantage à la vengeance.

L'Armée s'avance vers la Ville.

Après s'être tenuë tranquille jusqu'au 4 de Septembre, par la difficulté de se procurer les vivres nécessaires pour avancer ses ouvrages, toute l'Armée se mit enfin en mouvement & s'approcha de la Ville jusqu'à la portée du canon. On crût s'appercevoir qu'elle manquoit de grosse artillerie, & tous les avis confirmoient la disette de riz où se trouvoient les ennemis, sans espérance de recevoir aucuns transports, les Vaisseaux Hollandois continuant de tenir les Rivières si bien fermées, que personne ne pouvoit plus échapper à leur vigilance. Depuis que l'Armée étoit partie de Karawang, pour se rendre devant Batavia, la plûpart des chevaux n'avoient plus reçu de riz, ce qui avoit fait déserter beaucoup de monde, causé la mort d'un grand nombre de bufles, & obligé par-là l'ennemi, de laisser la meilleure partie de son artillerie en arrière.

Approches des ennemis.

Les travaux des Javanois se faisoient ordinairement pendant la nuit, mais de jour, le canon de la Place en détruisoit toûjours quelques-uns. Trois cens Soldats qu'on fit passer le 8, de l'autre côté de la Rivière, ruïnèrent un nouvel ouvrage qui avoit été élevé à la portée du pistolet de l'Angle *Hollandia* & en chassèrent l'ennemi avec perte de quinze ou vingt hommes. Celà ne l'empêcha pas de reparer ce dommage les nuits suivantes, & même d'étendre ses approches tant à l'Ouest qu'au Sud autour de la Ville. La nuit du 12, les Javanois au nombre de deux cens, donnèrent l'assaut à l'Angle de *Bommel* & se préparoient à monter; mais ils furent encore repoussés avec perte. Cependant comme ils se rétablissoient bien-tôt & que leurs ouvrages sous cet Angle & sous celui de *Weesp*, recevoient chaque jour un nouveau degré d'accroissement, le Gouverneur-Général Coen, voyant que ces deux Angles étoient sur le point d'être coupés, y fit passer secretement trois cens cinquante hommes, & dès que le vent de mer eût commencé à souffler l'après-midi, vingt-cinq à trente Matelots sortirent de chaque Angle, soûtenus par soixante Soldats, trente Javanois & quelques Mardicres & Chinois, pour mettre le feu aux ouvrages de l'ennemi, qui après une vigoureuse résistance, fût enfin contraint de les abandonner aux flammes. Les Javanois perdirent à cette occasion deux où trois cens hommes, & les Hollandois n'eûrent que trente blessés, dont quatre moururent ensuite. Ils s'emparèrent d'un grand nombre de picques, de poignards & d'un pierrier de bronze. Le vent qui diminua trop-tôt, les empêcha de tirer, de cette sortie, tout l'avantage qu'ils s'en étoient promis. A peine se furent-ils retirés, que les ennemis reparûrent & firent des efforts extraordinaires pour

Leurs ouvrages sont brûlés.

Perte de part & d'autre.

(a) Ce sont des cordages faits de brout de noix de cocos, dont l'usage est assez connu aux Indes.

DZ

u
ur-

ecss
à fa

s ul-
des

ice
ur

L
s'a
la

des

L
bru

Pe
&

pour arrêter les progrès de l'incendie. Quoiqu'on ne cessât de tirer sur eux, ils parvinrent enfin à éteindre le feu sous l'Angle de Bommel, où il ne fit pas de dommage considérable. Du côté de l'Angle de Weesp, les flammes consumérent un grand amas de bois qui continua de brûler jusqu'au soir; mais une forte pluye qui survint, acheva ce que les Javanois n'avoient pû faire. Les deux nuits suivantes fûrent employées à rétablir leurs ouvrages, & à former deux batteries, d'où ils tirérent leur premier coup de canon le 20, après avoir passé un mois entier devant la Ville.

II. Siège de Batavia. 1629.

Cette même nuit, le Gouverneur-Général *Coen* mourut après une longue maladie, qu'on n'avoit pas crû dangereuse, puisque le soir il s'étoit encore trouvé à table & paroissoit se porter assez bien. La perte de ce grand Homme fût un coup de foudre pour les Hollandois de Batavia, qu'il laissoit dans les circonstances les plus critiques. Ses funerailles se firent le 22, avec une pompe extraordinaire. On tira à cette occasion tout le canon qui pouvoit porter en même-tems sur les ennemis.

Mort du Gouverneur-Général Coen.

Le lendemain de cette lugubre cérémonie, Jâques *Specxs* revêtu de la qualité de Conseiller des Indes, arriva de Hollande. Il trouva Batavia assiégée comme on vient de voir, par une Armée de cent-vingt mille Javanois, & dans l'état où le Plan de cette Ville nous la représente. L'embarras d'une pareille situation ne l'empêcha pas d'en accepter provisionnellement le Commandement, qui lui fût déferé d'une commune voix.

Jâques Specxs est établi à sa place.

Dans ces entrefaites l'ennemi avoit commencé de faire grand feu de son artillerie. On comptoit qu'il avoit, tant au Sud-Ouest qu'à l'Ouest, neuf ou dix pièces de canon, dont quatre ou cinq étoient de vingt-quatre livres de balle, & les autres de moindre calibre, sans compter beaucoup de plus petites. Quantité de coups qui portérent sur l'Angle Hollandia, y firent quelque dommage, mais on n'y perdit personne. Ceux du Sud en vouloient principalement aux Champans, qui essuyérent plusieurs décharges de quelques pièces de vingt-quatre livres, dont les Hollandois eûrent un homme tué & quatre blessés. A l'Est, les Javanois avoient deux ou trois grosses pièces & quelques petites qui tiroient sur le Chateau, & qui étoient assez bien addressées. La plûpart de cette artillerie leur avoit été autrefois donnée en présent par les Hollandois. Ils s'en servoient cependant avec peu de succès; mais ils avoient l'art de masquer leurs pièces de façon qu'elles étoient à l'abri de toute atteinte de la part des Assiégés. La nuit du 29, ils tentérent de mettre le feu à l'Angle de Weesp, sous lequel ils avoient fait un amas prodigieux de matières combustibles. En l'allumant, les ennemis jettérent de grands cris, mais ils fûrent aussi-tôt repoussés avec perte de cent quarante-hommes.

Attaques ultérieures des ennemis.

On amenoit chaque jour dans la Ville, des prisonniers dont la maigreur & la débilité vérifioient les rapports. Ils disoient que l'Armée se trouvoit absolument dépourvuë de vivres, & qu'il étoit impossible qu'elle tint plus longtems contre la misère & la famine. Le 2 d'Octobre, on entendit beaucoup travailler de toutes parts pendant la nuit, ce qui fit juger que l'ennemi étoit occupé à renvoyer son artillerie. Un prisonnier qu'on fit le matin, confirma la chose; ajoûtant que l'Empereur avoit rappellé ses Troupes & que toute l'Armée décamperoit dans cinq ou six jours. Cependant, quoique les mo-

La famine désole leur Camp.

II Siège de Batavia. 1629.

motifs en parûssent d'autant plus pressans qu'ils étoient très-réëls, on vît peu de jours apres, qu'on s'étoit bercé de vaines espérances.

Sortie malheureuse des Assiégés.

Environ le même tems, les Assiégés firent une sortie sur les ouvrages des ennemis & leur ruinerent quelques batteries. Mais dix ou douze grenades ayant crévé entre les mains des Soldats, qui se préparoient à les jetter, en tuèrent deux ou trois, & emportèrent les bras & les mains à sept ou huit autres. On reconnut que c'étoit la faute de l'Ingénieur qui n'avoit pas bien pris ses mésures. Ce petit accident causa beaucoup de désordre parmi les Hollandois, qui se retirerent avec quelque perte, quoique de leur coté les ennemis en eûssent fait une bien plus considerable.

Le 6, les Assiégeans firent un feu continuel sur la Ville. Comme le nombre de leurs morts s'augmentoit chaque jour, ils s'avisèrent de faire dans la Rivière au-dessus de la Place, de doubles estacades pour y jetter ces cadavres, afin qu'étant retenus dans l'eau, ils la corrompissent, ce qui arriva en effet, & causa d'abord de grandes incommodités dans la Ville; mais les Hollandois creusèrent des puits qui leur fournirent de l'eau en abondance.

Moyen singulier dont on se sert pour chasser l'ennemi.

La nuit du 20, les ennemis firent une vive attaque contre la Ville; mais ils fûrent si bien reçûs, qu'après un combat de trois heures, ils se retirèrent pour aller environner, avec toutes leurs forces, la Redoute de *Maegdelijn*, qui étoit à l'extrémité de la Ville. Il ne s'y trouvoit que quinze à seize hommes qui la défendirent courageusement, tant qu'ils eûrent de la poudre & du plomb. Leur provision finie, ils eûrent recours aux tuiles & aux pierres du Batiment. Enfin, voyant qu'ils en étoient presque à bout, un des Soldats dit à ses Compagnons, qui ne sçavoient ce qu'il vouloit faire; *Attendez mes amis, je vais dans le moment chasser d'ici tous ces chiens de Javanois.* Aussi-tôt courant aux lieux, il en rapporte un plein pot d'excrémens, qu'il jette sur les corps nuds de ceux qui étoient les plus proches, & qui ne pouvant supporter cette puanteur se retirèrent. Une partie de ses Compagnons imitant son exemple, employa ce nouveau moyen de deffense avec le meme succès, tandis que le secours qui leur fût envoyé, de l'autre extrémité de la Ville, acheva de mettre en déroute les ennemis. Ils prirent la fuite, en criant à haute voix. *Fi! de ces chiens de Hollandois, qui se battent avec de la m. . . .* (*b*). On conçoit à peine, comment une quinzaine d'hommes avoient pû resister si long-tems à tant de forces, dans une Redoute si foible & si petite, que les ennemis avoient même tenté de la renverser au moyen d'une corde, ce qui ne leur avoit cependant pas reüssi.

L'Armée lève le Siège.

Le soir du premier de Novembre, on vît les flammes s'élever de trois endroits du Camp des ennemis, ce qui surprit extremement les Hollandois, ne sçachant ce que celà vouloit dire. Cependant ils jugérent à propos de ne faire aucun mouvement, & de se tenir simplement sur leurs gardes; mais le lendemain, le General Specxs ayant envoyé de la Cavalerie & quelques Compagnies

(*b*) Valentyn rapporte les propres termes en langage Javanois. Les voici: *Tijeb andjing Hollanda jang bakalay dengan tahi.*

pagnies d'Infanterie à la découverte, on trouva que les ennemis avoient brûlé leur Camp & qu'ils s'étoient retirés, laiſſant ſept à huit cens de leurs propres gens qu'ils avoient fait mourir, & dont les corps étoient étendus par ordre en rangs & en files dans la plaine. Les uns avoient été décapités & les autres percés de coups de poignards. Au bout de quelques jours, l'air fût tellement infecté par la puanteur de ces cadavres, qu'on n'ôſoit approcher de ce lieu-là. Voici ce qu'on raconte du ſujet de cette Tragedie.

II. Siège de Batavia. 1629. Exécution dans le Camp.

On dit que le Prince de Madure ayant fait de grandes railleries du Général Boerakſa & de tous les Princes qui avoient été obligés d'abandonner la Place l'année précédente, s'étoit vanté que s'il eût été à la tête d'une telle Armée, il auroit réduit Batavia au péril de ſa vie, & que dans la paſſion où étoit l'Empereur de ruïner cette Ville, il avoit crû devoir ſe ſervir de ce Prince, & l'engager à une entrepriſe qu'il ſe promettoit d'exécuter avec tant de facilité. Le nouveau Général n'ayant pas été plus heureux que l'autre, l'Empereur, à qui la plûpart de l'Armée obeïſſoit, outré de recevoir ce ſecond affront, avoit donc fait tuer le Prince de Madure, avec tous ceux qui étoient de ſon parti. Mais on n'a aucune certitude de ce fait, & meme on y ajoûte d'autres circonſtances qui étant manifeſtement fauſſes, peuvent faire douter du reſte.

Ce qu'on raconte de ce ſujet.

Telle fût la fin de ce fameux Siège, qui coûta à l'Empereur de Mataram, environ la moitié de ſes Troupes, dont on faiſoit monter le nombre à cent ou cent vingt mille hommes, tandis que les Hollandois qui étoient ſi inférieurs aux ennemis, n'en perdirent qu'une vingtaine, y compris les Chinois, Japonois & Mardicres, outre quelques bleſſés. Si ce Prince avoit échoué, pour la ſeconde fois, dans une entrepriſe qui paroiſſoit preſque immanquable, on lui en vît exécuter une qu'on n'auroit jamais crû poſſible. C'étoit d'avoir fait tranſporter, devant Batavia, ſa groſſe artillerie à travers tant de hautes montagnes qui régnent dans les environs. Il y fût occupé pendant près de quatre mois, & il y perdit quantité de bufles & de chariots, ſans que tous ces obſtacles fûſſent capables de lui faire renoncer à un deſſein ſi téméraire.

Perte du Mataram.

Deux ans après, les Hollandois ſe crûrent menacés d'un troiſième Siège de la part du Mataram, & pour le prévenir, ils envoyérent à Japara, une Flotte de huit Vaiſſeaux ſous les ordres du Commandant *Vlak*; mais ces bruits n'eûrent point d'autres ſuites. Enfin les méſures que les Hollandois continuèrent de prendre pour pourvoir à leur ſûreté, firent abandonner à l'Empereur tous ſes vaſtes projets ſur Batavia, & quoiqu'il reſtât toûjours leur ennemi, il ſe tint néanmoins tranquille juſqu'à ſa mort, qui arriva en 1645. Ses ſucceſſeurs n'ont pas été plus heureux que lui dans les guerres qu'ils ont euës avec les Hollandois; mais ce ſont des détails que nous renvoyons au Volume ſuivant (c).

1631. Bruit d'un troiſième Siège.

(c) Valentyn IV. Part. pag. 82 & ſuiv.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Description de Batavia. (*a*).

CETTE Capitale des Etablissemens Hollandois, dans les Indes Orientales, a porté le nom de *Batavia* depuis sa fondation; mais ce n'est que parmi les Européens, qui n'ont pas eû là-dessus de meilleur exemple à suivre que celui de la Compagnie Hollandoise. Entre les Indiens, elle n'est encore connue que sous l'ancien nom de *Jacatra* (*b*). Sa situation est à six degrés dix minutes de latitude méridionale (*c*), au côté septentrional de l'Isle de Java, dans une plaine unie, mais basse, qui a la Mer au Nord & de grandes forêts avec de hautes montagnes au Sud. Une Rivière, qui sort de ces montagnes, divise la Ville en deux parties. Les murs dont elle est entourée sont de pierres.

Sa situation.

ON y compte vingt-deux bastions, & quatre portes, dont les deux principales, nommées la *Porte-Neuve* & la *Porte de Diest*, sont bâties avec beaucoup d'art. Les deux autres portent les noms de *Rotterdam* & d'*Utrecht*. Dans toute la Ville, les deux côtés de la Rivière sont revêtus de pierre, jusqu'à la Barrière, qui se ferme chaque jour à neuf heures du soir & qui est soigneusement gardée.

Ses fortifications & ses portes.

BATAVIA est environnée de fossés larges & profonds, dans lesquels il y a toûjours beaucoup d'eau, sur-tout pendant les hautes marées, qui répandent leurs inondations jusques dans les chemins les plus proches de la Ville. Les rues sont à-peu-près tirées au cordeau, & larges de trente pieds. Elles ont de chaque côté, le long des maisons, un chemin pavé de brique, pour les gens de pied. On compte huit grandes rues droites ou de traverse, qui sont bien bâties & proprement entretenues. Celle *du Prince*, qui va du milieu du Château jusqu'à l'Hôtel de Ville & qui est la principale, est croisée en deux endroits par des canaux. Tous les espaces qui sont derrière les édifices sont propres & bien ornés; car la plûpart des maisons ont des cours de derrière, pour l'entretien de la fraîcheur, & de beaux jardins, où l'on trouve, suivant le goût & la fortune des Habitans, toutes sortes d'arbres, de fleurs & d'herbes potagères.

Nombre & forme de ses grandes rues.

DANS le dénombrement des édifices publics, *de Graaf* commence par l'Eglise de *la Croix* (*d*), qui mérite autant de distinction par la beauté du bâtiment que par son usage. Elle est de pierre, & ses inscriptions rendent témoignage qu'elle fût bâtie en 1640. Du milieu du toît s'élève une petite tour d'un fort beau travail, surmontée d'un ouvrage de fer qui se termine par une girouette. Cette tour contient une seule cloche, qu'on ne sonne jamais que pour l'heure du Sermon. L'Eglise est vaste & fort claire. Elle est

Ses édifices publics. Eglise principale.

(*a*) Voyages de *Nicolas de Graaf*, pag. 275 & suiv. On s'attache particulièrement à ce Voyageur, parce que sa Description est la plus récente qu'on connoisse, qu'il y a profité de celles des Voyageurs précédens, qu'il avoit fait un long séjour à Batavia dans plusieurs voyages, que son caractère est assez judicieux, & que ses observations, qui ont été publiées en Hollande, n'ont point été contredites.

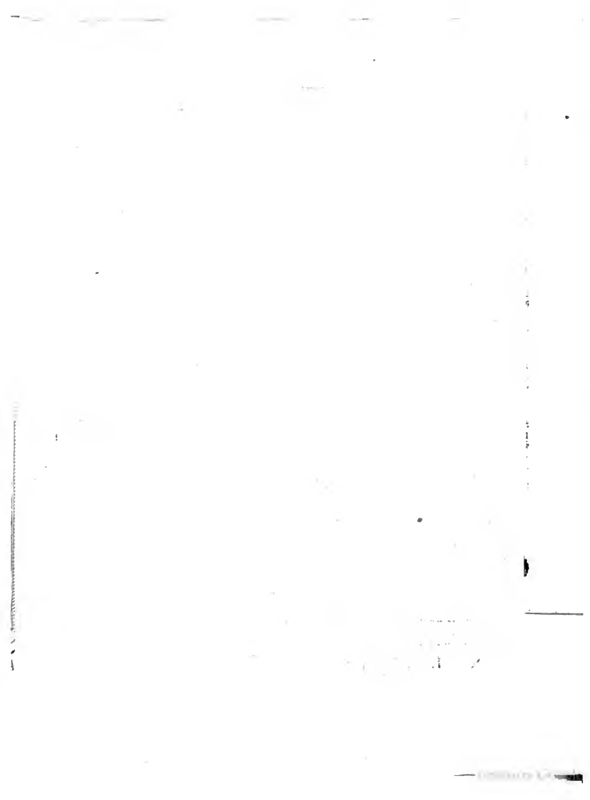
(*b*) Ils la nommoient autrefois *Sunda Calappa*. Voyez le Voyage de Houtman. R. de l'A. *A*.

(*c*) Sa longitude est de cent vingt-six degrés cinquante-quatre minutes. R. d. E.

(*d*) *Kruis-kerk*, en Hollandois, ne signifie autre chose qu'une Eglise bâtie en forme de croix. R. d. E.



VIA,

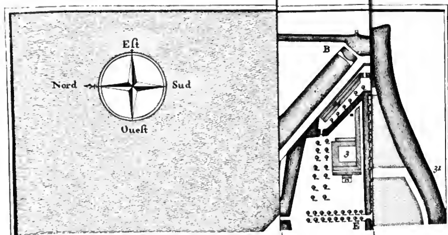


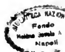


ſemaine, & chaque Boucher y a ſon banc. Mais avant q…
une bête, il faut qu'elle aît été eſtimée par le Fermier-Gé…
dixième denier aît été payé à l'Etat; avec cette reſerve, q…

(e) Cet Hôtel de Ville a été demoli en 1706., & l'on en a bâti un au…
magnifique que le premier. R. d. E.




Eſt
Nord
Sud
Oueſt
B
3
E
31



eſt remplie de luſtres de cuivre, qu'on y a tranſportés de Hollande. La Chaire Evangelique & les bancs des principaux Officiers de la Ville ſont ornés, en marqueterie, d'ébène & des plus beaux bois.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Hôtel de Ville.

L'Hôtel de Ville, qui n'a été bâti qu'en 1652, forme le centre de la Ville, dans une place fort grande & fort unie. L'édifice eſt à deux étages, avec une porte de l'ordre Corinthien, au-deſſus de laquelle s'avance un beau balcon de pierre. Il contient de fort beaux appartemens, pour les Conſeillers, les Echevins, les Chefs du Conſeil de guerre, & quantité d'autres Officiers. On y voit une cour, entourée d'un mur de pierre fort haut, qui renferme les priſons & les cachots, avec le logement du Géolier & des Exécuteurs de la Juſtice (e).

Hôpital général.

L'Hôpital eſt un grand bâtiment, ſitué ſur la Rivière, qui paſſe au milieu de la Ville. Il eſt diſtribué en ſalles pour les malades, dont il peut contenir juſqu'à trois cens, & en appartemens commodes pour les Directeurs, le Médecin, l'Apoticaire, le Chirurgien, le Tréſorier & le Concierge. Les Eſclaves, qui ſont employés au ſervice des malades & à l'entretien de la propreté, y ont auſſi leur quartier. Tout eſt entretenu & payé par la Compagnie, ſans autre règle que la volonté des Directeurs, qui nomment trois perſonnes de conſidération pour l'Intendance de cette maiſon. Elle eſt accompagnée d'une fort belle place, ornée d'arbres, & terminée par un quai de bois qui fait une autre promenade le long de la Rivière. Deux fois chaque jour, le ſon d'une cloche annonce l'heure de la prière; & tous les Dimanches, on fait un Sermon auquel tous les malades que leurs infirmités ne retiennent pas au lit, ſont obligés d'aſſiſter. On obſerve que dans les établiſſemens Hollandois, la Religion eſt rarement négligée.

Spinhuis.

La maiſon qu'on nomme le *Spinhuis*, eſt un grand édifice où l'on renferme les femmes de mauvaiſe vie. Elle tire ce nom de l'exercice auquel on les employe, qui eſt de *filer*, ou de travailler à quelque autre ouvrage convenable à leur ſexe. Le Spinhuis de Batavia n'a point de vûe au-dehors, excepté du côté oriental, qui n'eſt fermé que d'une grille de fer, par laquelle on expoſe quelquefois les priſonnières en ſpectacle, pour les faire ſervir d'exemple au Public. Mais cette grille eſt bouchée par une fenêtre de bois, que les Directeurs ſeuls ont droit d'ouvrir. L'inſpection de cette maiſon eſt confiée à deux Echevins, & la conduite des pénitentes à une femme qui les applique au travail. Celles qui n'ont pas rempli la tâche qu'on leur impoſe, reçoivent le fouet ſans indulgence. Chaque Dimanche on leur fait un Sermon, auquel les deux Inſpecteurs doivent aſſiſter.

Boucheries.

Les Boucheries de Batavia ſont ſituées au bord de la Rivière, pour y entretenir plus facilement la fraîcheur & la propreté. Il y en a deux, qui conſiſtent en deux longues rangées de piliers, couvertes d'un toît de tuiles, où la moindre ſaleté n'eſt pas ſoufferte. On y tue les beſtiaux deux fois la ſemaine, & chaque Boucher y a ſon banc. Mais avant qu'il puiſſe tuer une bête, il faut qu'elle aît été eſtimée par le Fermier-Général, & que le dixième denier aît été payé à l'Etat; avec cette reſerve, que ſi le Fermier en

(e) Cet Hôtel de Ville a été demoli en 1706., & l'on en a bâti un autre beaucoup plus magnifique que le premier. R. d. E.

Description de Batavia.

en fait monter trop haut la valeur, au jugement de tous les autres Bouchers, il eſt obligé de la prendre pour le prix qu'il a prononcé.

Poiſſonnerie.

La Poiſſonnerie n'eſt pas différente des Boucheries par la forme. Mais le centre eſt un bureau, où le Crieur public vend aux Marchands tout le poiſſon que les pecheurs apportent le matin. Cette vente ſe fait au plus offrant, & le droit du Crieur eſt de deux ſols par réale (*f*). La plûpart des poiſſonniers ſont Chinois. Ils payent chaque mois à l'État deux riſdales pour leur banc. Depuis dix heures du matin juſqu'à quatre heures après midi, on y trouve toutes ſortes de poiſſon de mer & d'eau douce. Vis-à-vis la Poiſſonnerie eſt le Marché au riz, qui eſt à-peu-près bâti dans le même goût, mais ſans aucun banc. L'Étalonneur a ſon logement à l'extremité, pour etre toûjours pret à juger les différends qui peuvent s'élever ſur les meſures & les poids. Tous les ſix mois il les viſite à l'Hôtel de Ville, ſous les yeux de deux Echevins, & ſon ſalaire eſt de ſix ſols pour chaque nouvelle marque. On nomme *Gantang*, à Batavia, la meſure dont on ſe ſert pour meſurer & vendre le riz. Elle contient le poids d'environ quatorze livres, qui ſe vend ordinairement ſix ſols.

Marché au riz.

Marché à la volaille.

Le Marché à la volaille eſt proche du pont neuf, qu'on traverſe pour aller à l'Egliſe de la Croix. On y trouve des paniers remplis de toutes ſortes de volaille. Le prix ordinaire d'une poule médiocre eſt de deux ou trois ſols, & le reſte à proportion. Ceux qui les vendent, ſont la plûpart des *Mardicres* & des *Toupaſſes*. De l'autre côté ſe préſentent quantité de cabanes compoſées de bambous, où l'on trouve continuellement du poiſſon ſec, des oignons, de la poterie & d autres commodités de cette nature. Mais le plus agréable & le plus fréquenté de tous les Marchés de Batavia, eſt celui aux fruits & aux légumes, qui régne le long de la Rivière juſqu'au pont neuf. Depuis quatre heures après midi juſqu'au ſoir, il eſt rempli de Chinois & de Mores qui y étalent leurs denrees, & d'acheteurs ou de curieux, qui viennent joüir de la beauté de ce ſpectacle. Au-delà de l'Hôtel de Ville, du côté occidental, on trouve un vaſte bâtiment de bois, diſtribué en cinq allées, dont les deux faces offrent une rangée continuelle de boutiques. C'eſt un Etabliſſement des Chinois, qui vendent, dans ce lieu, des étoffes & des habits tout faits, ſans autre aſſujettiſſement que de payer chaque mois trois riſdales au Fermier, & de faire régner la propreté dans leur enceinte. Il n'y a aucune eſpèce d'étoffe ni d'habit qu'ils ne fourniſſent; mais leur adreſſe eſt extreme à tromper; & loin d'en rougir, ils ſe vantent auſſi-tôt de leurs impoſtures, comme d'une preuve d'habileté (*g*).

Marché aux fruits.

Halle Chinoiſe.

Hôpital Chinois.

Un des principaux édifices de Batavia eſt l'Hôpital Chinois, qui a été bâti près du Spinhuis en 1646. Il eſt environné d une belle muraille de pierre; les chambres y ſont commodes, pour les malades, les orphelins, & pour les vieillards ou les infirmes qui ne ſont plus en état de gagner leur vie. L'inſpection en eſt confiée à deux Hollandois & deux Chinois. Les Comédiens de cette dernière Nation, les Artificiers, ceux qui ſe marient & ceux qui

(*f*) Dans le Commerce d'Eſpagne & des Indes, la *Reale* vaut huit *Reaux de plate*; c'eſt-à-dire, une piaſtre.

(*g*) Pag. 279. & 280.

Description de Batavia.

qui font enterrer des morts, font obligés de payer une certaine fomme à cet Hôpital. Les Chinois riches lui font des préfens confidérables pendant leur vie, & ne manquent pas de lui en laiffer après leur mort. Enfin, un autre Hôpital de Batavia eft celui des Orphelins, qui y font nourris & élevés des aumônes publiques. Il eft fort bien bâti ; mais l'Auteur paroît regretter qu'un fi bel Etabliffement ne foit fondé que fur des liberalités arbitraires. En 1686, il étoit encore fans aucune autre forte de revenus (*b*).

Hôpital des Orphelins.

La Ville a des écuries publiques pour les chevaux, des maifons de fociété pour les Arts & les Métiers, des magafins pour les voiles & les cordages, des greniers pour le riz, & un Collége pour l'éducation de la Jeuneffe. Mais elle n'a point de maifon de force pour la correction des hommes, telle que le *Rafphuis* d'Amfterdam, où l'on fait fcier du bois de Brefil & fubir d'autres exercices pénibles, à ceux qui méritent cette punition. Les Hollandois des Indes ont quelques Ifles défertes, qui leur tiennent lieu de Rafphuis, pour ramener à la fageffe les méchans & libertins.

Autres édifices publics.

Le Chateau de Batavia demande un peu plus d'étendue dans fa defcription. Il eft placé à l'embouchure de la Rivière, fort près de la Ville. L'Auteur ne parle de fa beauté qu'avec admiration. Sa forme eft quarrée. Il eft défendu par quatre baftions, nommés le *Diamant*, le *Rubis*, le *Saphir* & la *Perle*; tous revetus d'auffi belle pierre que le corps de l'édifice. Les foffés en font larges & profonds, l'artillerie groffe & nombreufe, & la garnifon bien entrétenue. Il a deux portes, dont la principale eft celle qui régarde la campagne. Le pont qui traverfe le foffé eft foûtenu par quatorze arches. Il a vingt-fix toifes de long & dix pieds de large, avec des gardefoux de pierre & un beau pavé de brique. Cette porte fût batie en 1636 (*i*). L'autre, qui fe nomme la *Porte-d'eau*, eft au Nord. Elle fert tout-à-la-fois de Corps-de-garde & de Bureau pour les Gardes-magafins, qui logent des deux côtés, le long de la courtine. Une Infcription, qui eft au-deffus, rend témoignage qu'elle fût bâtie en 1630. Il y a deux autres petites portes dans les courtines, qui fervent à recevoir le canon, les boulets & les munitions de bouche (*k*).

Château de Batavia.

L'Intérieur du Chateau eft compofé de deux grandes places, environnées de bâtimens. La plus grande offre le Palais du Gouverneur-Général des Indes, qui s'élève au-deffus de tous les autres édifices & meme audeffus des baftions, fur-tout par une belle Tour qui en fait précifément le centre, & qui a pour girouette un Navire de fer, affez mobile pour tourner au gré du vent. L'entrée eft au milieu de la façade, & l'on y monte par un large efcalier de pierre. Les appartemens en font vaftes & bien diftribués. C'eft-là que s'affemblent le grand Confeil, la Chambre des Comptes & la Secrétairerie. Les maifons des Confeillers des Indes font auffi fort belles & bien ornées. Elles font aux côtés de la porte qui conduit à la campagne & qui eft à l'Oueft du Chateau. Il y a des Corps-de-garde aux deux côtés. C'eft-là qu'eft auffi le Laboratoire général pour la Chirurgie, & qu'on prépare les caiffes de médicamens qui font tranfportées dans tous les Comptoirs Hollandois des Indes. Là font les Archives, où tous les papiers de la Compagnie font gardés, &c. On

Edifices.

(*b*) Pag. 282. (*i*) Pag. 283. (*k*) Pag. 284.

DESCRIPTION DE BATAVIA. Magasins. Eglise.

ON a ménagé dans toutes les parties du Château, un grand nombre de magasins pour les provisions de bouche, telles que le bœuf salé, le lard, le *Mom*, qui est une biere forte de Brunswick; l'huile, le vinaigre, le vin, &c.; & des caves pour la poudre, les feux d'artifice, &c. L'Eglise est un petit édifice octogone, de fort bon goût, qui fût bâti en 1644. Elle est fort claire. Le toit, qui est appuyé sur des colomnes de bois, est en terrasse. On y a transporté de Hollande, des lustres de cuivre & des orgues. Le pavé est de pierres blanches & bleues, polies & disposées avec art. Les fenêtres d'enhaut sont de beau verre, de plusieurs couleurs; & celles d'en-bas, de roseaux fendus à la manière des Indes & disposés fort ingénieusement. La chaire du Prédicateur & les bancs du Général, des Conseillers des Indes & des personnes de considération, sont de bois de *kajatte* & d'autres bois précieux, dont le travail relève encore la beauté.

Dehors de Batavia.

L'AUTEUR nous laisse à désirer dans cette description, la véritable grandeur de Batavia & de son Château (*l*). Il passe aux dehors de la Ville; c'est-à-dire, à ce qu'ils offrent de plus remarquable. Elle est environnée de la Forteresse (*m*) à l'Orient, jusqu'à la Rivière d'*Ansjol*, & à l'Occident, jusqu'à la Rivière d'*Ankée*, le long du Golfe; au Midi, c'est-à-dire, vers la campagne, par le Fort de *Noordwyck*, par celui de *Ryswick*, qui a cinq bastions, & par les restes de l'ancienne *Jacatra*; de-sorte que les terres cultivées étant à couvert des irruptions, aucune crainte ne trouble les soins de l'agriculture. Aussi voit-on, de ce côté-là, de belles allées d'arbres, des champs de riz & de cannes, de belles maisons de plaisance, & des jardins où l'on a rassemblé toutes sortes de fruits. Pour encourager les Habitans à cultiver la terre & à planter des arbres, les Magistrats de Batavia firent arrêter, en 1659, le cours de la grande Rivière au-dessus de Ryswick, & la détournèrent dans deux larges & profonds canaux, dont l'un conduit à Ryswick & l'autre à Jacatra. L'un de ces deux canaux se replie par un troisième bras, qui va droit à la Ville & qui est retenu par une digue, près du second pont de la porte neuve. Cette eau fait aller sept moulins, soit à bled, à scier, à papier ou à poudre, dont la Compagnie tire un profit considerable. On voit en divers endroits, aux environs de la Ville, des tuileries, des briqueteries & un grand nombre de moulins à sucre, qui rapportent beaucoup aux propriétaires & qui sont d'une extrême commodité pour les Habitans. On a destiné des lieux particuliers pour la purification du soufre, d'autres pour blanchir le linge; & dans la vûe continuelle du bien public, on avoit fait batir, en 1658, une forte écluse de pierre, pourvûe de bonnes portes, pour faciliter le passage de tout ce qu'on porte à la Ville. Mais le fond n'ayant pas été bien affermi, & ses dépérissemens

Canaux.

(*l*) On y peut suppléer au moyen d'un Plan exact, tel qu'est le nôtre. Valentyn donne à la Ville plus de 4800 pas de circuit, sans les Fauxbourgs. Elle en a 1347 en longueur du côté occidental, mais seulement 802 du côté oriental; & sa largeur est comptée à 1361 pas. Celle du Chateau est de 274 pas sur 290 de long, depuis la Porte d'eau, jusqu'à celle qui regarde la Campagne. R. d. E.

(*m*) Mr. Prevost remarque ici qu'*il faut entendre apparemment le Château*; mais il n'a pas compris son Original qui s'exprime mal en cet endroit, où il s'agit seulement des deux Forts qui sont sur ces Rivières. Il y a encore le *Vyfhoek*; & *Jacatra* n'est pas autre chose. Voyez la Carte. R. d. E.

mens l'ayant rendue inutile, on y a fait depuis un pont à rouleaux, sur lequel on fait passer les batteaux. Une maladie contagieuse, qui causa, il y a quelques années, beaucoup de ravage à Batavia, fit naître l'idée d'un *Lazaret*, qui a été bâti depuis, hors de la porte de Dieft, sur le chemin d'Ankée (*n*).

Description de Batavia.

Pont à rouleaux.

Lazaret.

Les Habitans de Batavia sont, ou libres, ou attachés au service de la Compagnie. C'est un mélange de divers Peuples. On y voit des Chinois, des Malais, des Amboiniens, des Javanois, des Macassars, des Mardicres, des Hollandois, des Portugais, des François, &c. Les Chinois y font un négoce considérable & contribuent beaucoup à la prospérité de la Ville. Ils surpassent tous les autres Peuples des Indes, dans la connoissance de la mer & de l'agriculture. C'est leur diligence & leur attention continuelle qui entretiennent la grande pêche; & c'est par leur travail qu'on est pourvû, à Batavia, de riz, de cannes, de grains, de racines, d'herbes potagères & de fruits. Ils affermoient autrefois les plus gros péages & les droits de la Compagnie. On les laisse vivre en liberté, suivant les loix de leur Pays, & sous un Chef qui veille à leurs intérêts. Ils portent de grandes robbes de coton ou de soye, avec des manches fort larges. Leurs cheveux ne sont pas coupés à la manière des Tartares, comme dans leur Patrie; ils sont longs & tressés avec beaucoup de grace. La plupart de leurs maisons sont basses & quarrées. Elles sont répandues en différens quartiers, mais toûjours dans ceux où le Commerce est le plus florissant (*o*).

Habitans de Batavia.

Chinois.

Les Malais n'approchent pas des Chinois pour la subtilité & l'industrie. Ils s'attachent particulièrement à la pêche, & l'on admire la propreté avec laquelle ils entretiennent leurs batteaux. Les voiles en sont de paille, à la manière des Indiens. Ils ont un Chef, auquel ils sont soûmis, & qui a sa maison, comme la plûpart d'entr'eux, sur le quai du *Rhinoceros*. Leurs habits sont de coton ou de soye; mais les principales femmes de leur Nation portent des robbes flottantes, de quelque belle étoffe de soye à fleurs ou à rayes. L'usage des hommes est de s'envelopper la tête d'une toile de coton, pour retenir leurs cheveux sous cette espèce de bonnet informe. Leurs maisons, qui ne sont couvertes que de feuilles d'*Ole* ou de *Jager*, ne laissent pas d'avoir quelque apparence, au milieu des cocotiers dont elles sont environnées. On les voit continuellement, ou mâcher du bétel, ou fumer, avec des pipes de canne vernissées (*p*).

Malais.

Les Mores, ou les Mahométans, diffèrent peu des Malais. Ils habitent les mêmes quartiers, & leurs habits sont les mêmes. Mais ils s'attachent un peu plus aux métiers. La plûpart sont Colporteurs, & vont sans cesse dans les rues, avec différentes sortes de mercerie, du corail & des perles de verre. Les plus considérables exercent le négoce, sur-tout celui de la pierre à bâtir, qu'ils apportent des Isles dans leurs barques.

Mores ou Mahométans.

Les Amboiniens ont leur habitation hors de la Ville, près du Cimetière des Chinois, sur le chemin de Jacatra. Ils ont un Chef auquel ils doivent obéir, & qui s'est fait bâtir une fort belle maison dans le même lieu. Leur occupation commune est une espèce de charpenterie, qui consiste à faire des maisons de bambous pour ceux qui employent leurs services; ouvrage qui

Amboiniens.

(*n*) Pag. 286 & précédentes. (*o*) *Ibidem.* (*p*) Pag. 287.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

qui demande assez d'adresse, Ils accommodent les chassis des fenêtres avec des cannes fendues en diverses figures, d'étoiles, de lozanges, de quarrés, pour la communication du jour. C'est une Nation hardie, d'un commerce difficile & toûjours prête à se soulever. Les hommes ont autour de la tête, une toile de coton dont ils laissent pendre les deux bouts. Ils ornent de fleurs cette espèce de turban. Les femmes portent un habit fort mince, au milieu du corps, & s'envelopent l'épaule d'une toile de coton qui leur laisse le bras nud. Leurs maisons sont de planches, couvertes de feuilles d'ole, & la plûpart à deux ou trois étages (q).

Javanois.

Les Javanois habitent de l'autre côté du Cimetiere, dans des maisons de bambous, suivant l'usage du Pays. Elles sont d'une grande propreté & couvertes des mêmes roseaux. Quelques-uns s'occupent de l'agriculture. D'autres font des batteaux, qui servent aux gens de la Compagnie pour le transport de leurs denrées & pour la pêche. La plûpart des hommes vont nuds, ou sans autre voile qu'une petite pièce de toile qui leur descend jusqu'au genou. Ils sont quelquefois ceints d'une espèce d'écharpe, sous laquelle ils portent un *cris* ou quelqu'autre arme. Leur tete est couverte d'un bonnet; mais ils ont toûjours les jambes & les pieds nuds (r).

Gouvernement & Conseils de Batavia.

Tout le Gouvernement des Hollandois, dans les Indes, est partagé en six Conseils. Le premier & le superieur est composé des Conseillers des Indes, auxquels le Général préside toûjours. C'est dans cette assemblée qu'on délibère sur les affaires générales & sur les intérets de l'Etat. On y lit les lettres & les ordres de la Compagnie, pour les faire exécuter ou pour y répondre. Ceux qui ont quelque demande ou quelque proposition à faire à cette Chambre suprême, peuvent tous les jours avoir audience. Le second Conseil, qui est plus proprement le Conseil des Indes, est composé de neuf Membres & d'un Président. Il est le dépositaire du grand sceau, sur lequel est représentée une femme dans un lieu fortifié, tenant une balance dans une main, & dans l'autre une épée, avec cette inscription autour de la figure: *Sceau du Conseil de Justice du Château de Batavia.* Ce Conseil porte le nom de Chambre ou de Cour de Justice. Toutes les affaires qui regardent les Seigneurs de la Compagnie & les Chambres des Comptes y ressortissent. On y peut appeller de la Cour des Echevins, en payant vingt-cinq réales d'amende lorsque la première Sentence est confirmée. Le troisième Conseil est celui de la Ville, composé des Echevins, qui sont au nombre de neuf, entre lesquels on compte toûjours deux Chinois. C'est-là que se plaident toutes les affaires qui s'élèvent entre les Bourgeois libres, ou entr'eux & les Officiers de la Compagnie; avec la liberté de l'appel au Conseil de Justice. Le quatrième est la Chambre des Directeurs des Orphelins, dont le Président est toûjours un Conseiller des Indes. Il est composé de neuf Conseillers, de trois Bourgeois & de deux Officiers de la Compagnie, dont le devoir est d'administrer le bien des Orphelins, de veiller à la conservation de leurs héritages, & de ne pas souffrir qu'un homme, qui a des enfans, les quitte sans leur laisser de-quoi vivre pendant son

(q) Pag. 283.

(r) *Ibid.* Voyez la Description générale des mœurs & des usages des Javanois.

son absence. Le cinquième Conseil est établi pour *les petites affaires*, & ne porte pas d'autre titre. Son Président doit être aussi un Conseiller des Indes, & ses fonctions consistent à faire comparoître les Parties, à juger des obstacles qui surviennent, & à tenir la main pour empêcher qu'un infidèle ne se marie avec une femme Hollandoise, ou un Hollandois avec une femme du Pays, qui ne parle pas la langue Flamande. Enfin le sixième Conseil est celui de la guerre, dans un sens resserré à la Bourgeoisie. Il a pour Président le premier Officier des Bourgeois libres. Comme la garde de la Ville est entre leurs mains, c'est le Commandant actuel de la garde qui porte toutes les affaires de son ressort à ce Tribunal, & la décision s'en fait sur le champ. Cette Cour s'assemble à l'Hôtel de Ville, & donne audience deux fois la semaine (*s*) (*t*).

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Mœurs des Habitans.

AVEC de si sages Etablissemens pour l'entretien de l'ordre & de la Justice, l'Auteur se plaint que rien ne soit si mal observé à Batavia ; & la peinture qu'il fait des vices publics justifie ses plaintes.

Quatre sortes de femmes.

SON pinceau s'exerce d'abord sur les femmes. Il en distingue quatre sortes; les *Hollandoises*, les *Hollandoises-Indiennes*, & celles qu'il nomme les *Kastices* & les *Mestices*. En général, dit-il, elles sont insupportables par leur arrogance, par leur luxe & par le goût emporté qu'elles ont pour les plaisirs. On appelle *Hollandoises*, celles qui sont venues par les Vaisseaux qui arrivent tous les ans; *Hollandoises-Indiennes*, celles qui sont nées, dans les Indes, d'un père & d'une mère Hollandois; *Kastices*, celles qui sont nées d'un père Hollandois & d'une mère *Mestice*; & *Mestices*, celles qui viennent d'un Hollandois & d'une Indienne. Il ajoûte qu'on donne ordinairement aux Hollandoises-Indiennes, le nom d'*Enfans Liblabs*, & que les femmes de cet ordre *ont le timbre un peu fêlé*.

TOUTES ces femmes se font servir nuit & jour par des Esclaves de l'un & de l'autre sexe, qui doivent sans cesse avoir les yeux respectueusement attachés sur elles, & deviner leurs intentions au moindre signe. La plus legère méprise expose un Esclave, non-seulement à des injures grossières (*v*), mais encore à des traitemens cruels. On les fait lier à un poteau, pour la moindre faute; on les fait fouetter si rigoureusement à coups de cannes fendues, que le sang leur ruisselle du corps & qu'ils demeurent couverts de playes. Ensuite, dans la crainte de les perdre par la corruption qui pourroit se mettre dans leurs blessures, on les frotte avec une espèce de saumure, mêlée de sel & de poivre, sans faire plus d'attention à leur douleur que s'ils étoient privés de raison & de sentiment (*x*).

UNE Hollandoise ou une Indienne de Batavia, n'a pas la force de marcher

(*s*) Pag. 289.

(*t*) Outre ces Collèges, il y a encore 1°. celui des *Heemraaden*, qui est le cinquième en rang & qui a l'inspection sur les Terres, Rivières, Ponts & Chemins &c., hors de la Ville. Son Président est aussi un Conseiller des Indes. 2°. Celui des *Boedelmeesters* ou Curateurs des Successions des Chinois & autres étrangers. Le Sabandar en est toûjours Président. Ce Collège fuit celui qui est établi pour *les petites affaires*. R. d. E.

(*v*) Ces injures, telles que l'Auteur les rapporte, ne font pas prendre une haute idée de la politesse de Batavia : c'est *Puta rastada*, *Fillo de Puta*, *Puta de Negro*, &c.

(*x*) Pag. 290 & 291.

Description de Batavia Hollandoises, & Hollandoises-Indiennes.

cher dans son appartement. Il faut qu'elle soit soûtenue sur les bras de ses Esclaves; & si elle sort de sa maison, elle se fait porter dans un palanquin sur leurs épaules. Elles ont perdu l'usage, si bien établi en Hollande, de nourrir leurs enfans de leur propre lait. C'est une nourrice, Moresque ou Esclave, qui les élève. Aussi presque tous les enfans parlent-ils le Malabare, le Bengalois & le Portugais corrompu, comme les Esclaves dont ils ont reçû leur première éducation; mais à-peine sçavent-ils quelques mots de la langue Flamande, ou s'ils la parlent, ce n'est pas sans y mêler quantité de *Lipe-tyole*, c'est-à-dire, de mauvais Portugais. Ils évitent d'employer une langue qu'ils sçavent si mal, & la plûpart ne rougissent pas d'avouer qu'ils n'entendent point ce qu'on leur dit. Des mêmes maîtres, ils tirent la semence & le goût de tous les vices (y).

Mestices & Kastices.

Les Mestices & les Kastices valent moins encore que les femmes nées d'un pere & d'une mère Hollandois. Elles ne connoissent pas d'autre occupation que de s'habiller magnifiquement, de macher du betel, de fumer des *Bockes*, de boire du thé, & de se tenir couchées sur leurs nattes. On ne les entend parler que de leurs ajustemens, des Esclaves qu'elles ont achetés ou vendus, ou des plaisirs de l'amour, auxquels il semble qu'elles soyent entièrement livrées. Hollandois ou Mores, tout convient à leurs desirs déréglés. Ce goût les suit jusqu'à table, où elles ne veulent être qu'avec d'autres femmes de leur espèce. Elles mangent rarement avec leurs maris, & ce désordre est passé comme en usage. D'ailleurs elles mangent très-malproprement & sans se servir de cuillères, à l'exemple des Esclaves qui les ont élevées. Leur sert-on du riz assaisonné? Elles le remuent avec les doigts, & se le fourrent dans la bouche à pleines mains, sans se mettre en peine du dégoût qu'elles causent aux spectateurs, par des ruisseaux de jus ou de sauce qui leur coulent sur le menton (z). Cette grossièreté, qui vient d'un défaut d'éducation, & dont la plus grande abondance ne les corrige pas, éclate particulièrement dans les repas où elles sont invitées par les Officiers de la Compagnie qui arrivent de Hollande. Leur embarras fait pitié. Elles n'ont point de contenance. Elles n'ôsent ni parler ni répondre; & leur ressource est de s'approcher les unes des autres, pour s'entretenir ensemble (a).

Moresques.

Cependant, si l'on en croit l'Auteur, le mari d'une Kastice est un homme heureux en comparaison de ceux qui sont assez ennemis d'eux-mêmes, pour épouser une Moresque. Il s'en trouve peu de belles, dans la fleur même de leur jeunesse; mais elles deviennent d'une affreuse laideur en vieillissant, & la plûpart s'abandonnent à l'incontinence avec si peu de reserve, qu'elles ne refusent aucune occasion de se satisfaire. Quoique les hommes de leur Nation leur plaisent toûjours plus que les Blancs, elles ne s'arrêtent point à la couleur lorsqu'elles sont pressées de leurs desirs. L'Auteur n'entreprend pas d'expliquer ce qui peut porter quantité de Hollandois à ces tristes mariages: mais il assûre qu'ils ne sont pas plutôt faits, que le mari s'en repent; parce qu'outre le refroidissement de l'amour, il se bannit tout

(y) Pag. 292. (z) Pag. 293. (a) Ibidem.

tout à la fois de sa Patrie (*b*) & de sa famille, avec laquelle il ne peut plus espérer de communication qu'après la mort de sa femme; & si elle lui laisse des enfans, soit qu'il en soit le père ou non, il ne peut quitter le Pays sans leur assûrer une certaine somme, qui suffise pour leur nourriture & leur entretien (*c*).

Description de Batavia.

Luxe des femmes.

Le reste de cette peinture est beaucoup plus vif; mais, pour conserver toute sa force, il demande d'être rapporté dans les termes de l'Auteur, parce qu'un stile plus exact & plus sérieux en affoibliroit les couleurs. „ Revenons, dit-il, à nos Dames *Hollandoises*, *Kastices* & *Mestices*, & voyons „ leur luxe & leur fierté, particuliérement lorsqu'elles vont à l'Eglise, le „ Dimanche, ou les autres jours de Sermon. C'est alors qu'elles sont parées à l'envi. L'une porte un habit de velours, l'autre une étoffe d'or „ brodée, accompagnée d'une dentelle de même. Leur tête & leur col „ brillent de rubans d'or & de perles, leurs oreilles de beaux diamans, & „ leur gorge de croix de pierreries. La plus humble paroît plutôt une „ grande Princesse que la femme ou la fille d'un bourgeois. Il n'y en a „ pas une qui aille à l'Eglise, ou qui en revienne sans être suivie de ses Esclaves, qui lui portent un parasol sur la tête, de peur que la blancheur „ de son teint ne reçoive quelqu'altération, ou que son sang ne s'échauffe. „ Quelques-uns de ces parasols ont des ouvrages de sculpture, qui représentent des dragons & d'autres figures, & sont entourés de grandes dentelles de soye qui pendent en festons. La cour qui est devant l'Eglise „ est pleine d'Esclaves de l'un & de l'autre sexe, de parasols, de conducteurs, de gardes, & d'une multitude de carosses. Mais ce qu'il y a de „ plus étonnant, c'est que ceux qui sont établis pour reprimer le vice, la „ vanité & le luxe (*d*), souffrent que leurs propres femmes & leurs enfans, ayent autant de luxe & de vanité que les autres. Souvent leurs familles en montrent l'exemple & donnent occasion de l'imiter. Ce qu'on „ peut dire là-dessus, c'est que leur doctrine n'a aucun rapport à leur vie, „ & qu'ils enseignent un chemin où ils se gardent bien de marcher eux-mêmes (*e*).

Il s'étend jusqu'aux Ministres.

Ce que c'est que la plûpart des femmes de Batavia.

„ Cet air de splendeur & de vanité est en usage, non-seulement à Batavia, mais aussi dans tous les endroits des Indes où les Hollandois ont „ des Etablissemens. Pour fournir au luxe & ne rien céder aux autres, „ chacun prendroit sur l'Autel. On voit, à Batavia, des femmes entretenues par l'Eglise, & qui reçoivent de la Diaconie, six, huit, & dix risdales par mois, porter des colliers de perles & des chaînes d'or, & se „ faire suivre par quantité d'Esclaves.

„ Il y a de-quoi s'étonner, quand on considère à quel degré ces femmes „ portent la fierté dans les Indes, & qu'on fait réflexion sur ce que la plûpart étoient en Hollande; car je ne veux pas y intéresser celles qui doivent être exceptées. Les unes sont des personnes du bas ordre dans la „ vertu, qui, pressées par la pauvreté, ou ayant commis quelques fautes, „ ont

(*b*) On a vû que ces mariages sont défendus par l'Etat.
(*c*) Pag. 294.
(*d*) Les Ministres Ecclésiastiques.
(*e*) Pag. 295.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

„ ont cherché une dernière ressource aux Indes. D'autres chargées d'enfans ont pris le même chemin pour se soûtenir. D'autres, du plus bas „ étage, qui gagnoient leur vie à servir & qui s'ennuyoient du travail, se „ sont bien trouvées d'avoir pris le meme parti. Je ne veux pas oublier „ celles, qui, après avoir vêcu chétivement en Hollande à vendre les denrées les plus viles, ont réussi dans leur voyage & sont devenues des Dames des Indes (*f*). Mais je passerai sous silence que malgré leurs avantures de Hollande, elles sont reçûes aux Indes comme pures, nettes & „ vertueuses, de-sorte que souvent elles font de bons mariages. Ce sont „ des choses passées. Le mari n'en sçait rien; & quand il le sçauroit, c'est „ la mode. Elles n'en sont pas moins les maîtresses, & ne manquent pas „ de se dire parentes & niéces de quelques Conseillers, de quelques Bourgue-maîtres, ou de quelques Marchands considérables (*g*)".

Les Directeurs s'opposent au départ des femmes.

LA vie que les femmes mènent aux Indes & les richesses qu'elles y amassent faisant beaucoup de bruit en Europe, il est naturel que les mêmes espérances en excitent un grand nombre à tout mettre en usage, pour se procurer le plaisir de voir la fameuse Ville de Batavia. Mais elles n'obtiennent pas indifféremment cette faveur; car si les Directeurs de la Compagnie vouloient l'accorder à toutes celles qui la demandent, on verroit sur les Vaisseaux plus de femmes que d'hommes. Pour éviter l'embarras qu'elles causeroient dans les voyages, & les troubles qu'elles y feroient naître, elles ne peuvent s'embarquer sans une permission expresse des Directeurs.

Comment elles éludent leurs ordres.

Celles qui ne laissent pas de passer sans aveu, se tiennent cachées parmi les Matelots, dont elles prennent l'habit, ou celui de Soldat, mangent avec eux, & couchent dans un branle jusqu'à-ce qu'elles soyent en mer. Alors elles redeviennent femmes, & sous le nom de *Chambrieres*, elles rendent service aux Officiers pour laver le linge ou pour coudre. Elles ne se bornent pas toûjours à ces exercices; mais les Officiers empêchent qu'elles ne se familiarisent trop avec l'équipage.

Ce qu'elles deviennent au Cap de Bonne-Espérance.

Lorsqu'elles sont arrivées au Cap, souvent elles s'y arrêtent, pour s'attacher à quelqu'un de *ces honnêtes gens du Cap*, qui les prend à la bonne-foi. Si elles ne trouvent pas à s'engager si avantageusement, leur ressource est de se livrer à quelque débauche, ou de tenir un cabaret d'arrak pour les Matelots. Aussi-tôt qu'elles ont amassé quelque argent & qu'elles paroissent vetues à la mode du Pays, ce sont de véritables Dames, quelque mépris que leur vie scandaleuse ait mérité en Hollande, & quoiqu'elles en soyent quelquefois sorties par la crainte d'être enfermées dans un Spinhuis, ou d'être punies plus sévèrement.

QUAND leurs ajustemens sont soûtenus par l'agrément de la figure, elles forment de plus hauts projets. On les voit s'insinuer auprès des Maîtres de Navire, des Marchands, des Teneurs de Livres, des Pilotes, & d'autres Officiers, qui leur portent régulièrement leur tribut. Mais les plus jolies s'efforcent de plaire à ceux qui ont part à la direction des effets & du Commerce de la Compagnie. Sont-elles assez heureuses pour y parvenir? On n'est plus surpris de les voir dans une opulence qui les conduit quelquefois à la plus grande considération. Cependant il est rare que les riches-

fes

(*f*) Pag. 295. (*g*) Pag. 297 & suivantes.

ses amassées par cette voye soyent de longue durée. Leur sort ordinaire est d'être dissipées comme elles ont été acquises. DESCRIPTION DE BATAVIA.

L'AUTEUR ajoûte que si l'on ignore comment les choses se passent à Batavia, on pourra soupçonner que ce qu'il dit des femmes est faux, ou du moins exageré. Mais il proteste que la vérité lui est chère jusques dans les moindres circonstances, & qu'il a veillé seulement sur ses expressions, pour ne s'échapper à rien qui puisse blesser l'imagination des femmes d'honneur (*b*).

Observations sur les abus du Commerce à Batavia.

SES observations ne sont pas moins curieuses sur les abus du Commerce Hollandois, & doivent trouver place ici, puisqu'elles appartiennent particulièrement à Batavia.

LE Commerce, dit-il, considéré en général, est permis sans doute à tout le monde; & chacun a droit de l'exercer, lorsqu'il est capable de l'entreprendre & de le soûtenir. Mais il en faut excepter ceux qui ont cédé ce droit en s'engageant au service d'autrui, & qui ont confirmé leurs engagemens par la foi d'un serment. C'est le cas de ceux qui sont employés par la Compagnie. Ils ont tous juré „ de lui demeurer attachés & de la servir „ fidèlement, par terre & par mer, sans entrer dans aucun dessein qui puisse „ se nuire à ses intérêts, & particulièrement sans entreprendre aucun Com„ merce pour leur propre compte ". Cependant rien n'est moins observé que ce serment. Ceux qui ont quelque commandement sur les Vaisseaux de la Compagnie, profitent fort bien du droit d'*avarie;* c'est-à-dire, qu'en supposant toûjours que le Voyage leur a causé quelque perte, ils demandent des dédommagemens pour un mal imaginaire. Il leur semble aussi qu'en donnant de fausses couleurs à leurs motifs, ils ne violent point leur serment par le trafic de la viande, du lard, des eaux, des cordages &c., quoiqu'ils les envoyent à terre par d'autres Bâtimens, & qu'ils les vendent aux Chinois ou à d'autres Indiens (*i*).

Engagement de ceux qui servent la Compagnie.

Combien il est violé.

ON a vû souvent à Malaca, des Maîtres de Vaisseaux, qui ayant fait tomber subtilement quantité de cordages entre les mains des Anglois, ont fait châtier le *Bosseman*, qui a le soin des cables, & le *Schieman*, qui prend garde à la proue, comme s'ils s'étoient rendus coupables de vol ou de négligence. On en a vû d'autres qui ont fait jetter dans la Mer de gros cables de Bengale, sous prétexte qu'ils n'étoient pas bien faits; tandis qu'ils avoient des gens apostés pour les pêcher & les vendre aux Chinois (*k*).

Infidélités surprenantes.

IL n'y a pas plus de fidélité sur terre. Il est triste de voir combien de bois, de cloux, & d'autres matériaux s'évanouissent dans l'Isle d'*Onrust* & à Batavia. Combien n'y fait-on pas, dans les atteliers de la Compagnie, de chassis de vîtres, de pôteaux, de portes & de fenêtres, qui servent aux maisons des particuliers? Combien de coffres, d'armoires & de cabinets en relief, qui sont travaillés par les ouvriers de la Compagnie? S'il y a quelque ouvrage à faire pour l'intérêt public, s'il faut réparer quelques magasins, on est surpris de la quantité de bois, de pierre & de fer qu'on y employe. Mais l'étonnement cesse lorsqu'on les voit servir à bâtir des maisons & des jardins. Ceux qui sont chargés de livrer des vivres & des rafraîchissemens pour les Vaisf-

(*b*) Pag. 299. (*i*) Pag. 300. (*k*) Pag. 301.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Vaisseaux, à Batavia, à Ceylan, à Bengale & au Cap, achètent ce qu'il y a de pire, & le portent en compte à la Compagnie sur le pied de ce qu'il y a de meilleur & de plus cher. Un Matelot ne reçoit que des os couverts de peau, au-lieu des meilleurs moutons, qui lui seroient nécessaires pour de si pénibles voyages. Aussi les fortunes des Entrepreneurs causent-elles de l'admiration par leur rapidité comme par leur excès. Les Hôpitaux ne sont pas plus exempts de ce désordre. C'est un véritable sujet de douleur de voir combien ils sont négligés, & quel est le nombre des malheureux qui périssent faute de soins & de secours, dans les lieux où ils ne sont conduits que par l'espérance d'en recevoir. Ces rapines ne portent plus le nom de vol. Elles sont passées en usage, & ceux qui trouvent l'occasion de les exercer, se persuadent que l'impunité les rend permises (*l*).

Abus sur les Vaisseaux.

LES Vaisseaux qu'on équipe à Batavia, pour le Japon, sont chargés, non-seulement des effets de la Compagnie, mais aussi de ceux des Particuliers; & souvent les derniers sont en si grand nombre, que ceux de la Compagnie demeurent au rivage. Les chambres au riz & aux voiles, la sainte-barbe, le pont-coupé & la fosse aux cables sont remplis. La sainte-barbe est quelque fois si pleine de grandes caisses, entassées les unes sur les autres, qu'à peine peut-on manier le gouvernail, & qu'il ne reste pas de place pour ceux qui doivent y coucher. Le même abus règne souvent au retour; & de-là viennent les malheurs qui arrivent dans les tempêtes, lorsqu'on est au-dessous du vent, près de la Côte. Quel nombre superflu d'Ecrivains, de Marchands, de Sous-Marchands, de Teneurs de Livres & d'Assistans, qui partent tous les ans pour le Japon! On en compte quelquefois douze, & plus, sur un seul Vaisseau, qui prennent le ridicule titre de *Statbouders* de la Compagnie. Ces insectes rongeurs, qui vivent aux dépens d'autrui, partent chargés des intérêts d'autres gens de leur espèce, qui après avoir dissipé leur bien dans la débauche, à Batavia, ont besoin de se relever par un Commerce défendu. Ils se soûtiennent à-peu-près jusqu'au départ des Vaisseaux, & l'on s'imagineroit qu'ils tiennent à ferme le voyage du Japon & de Bengale. Ceux qui manquent d'industrie, ou qui n'ont pas des protecteurs puissans, demeurent abandonnés; car l'ardeur est si grande pour obtenir ces places, que les deux tiers de ceux qui les demandent sont toûjours rebutés. Ce Commerce particulier n'est pas seulement en usage parmi les hommes. Les femmes s'en mêlent aussi, quoique les Directeurs ayent établi, par une ordonnance particulière, que si quelque femme est surprise dans ce cas, les dédommagemens de la Compagnie seront pris sur le mari (*m*).

Officiers superflus & dangereux.

Ordonnance qui défend le Commerce aux femmes.

Fidélité Japonoise.

QUOIQU'IL n'y aît pas de Fiscal au Japon, de la part de la Compagnie, on ne laisse pas d'y veiller soigneusement aux effets qui arrivent sur les Vaisseaux Hollandois, & ce sont les Japonois eux-mêmes, qui donnent aux Européens l'exemple de cette fidélité. Aussi-tôt qu'un Navire a jetté l'ancre, ils mettent le sceau sur tous les ballots & les coffres; ils veillent jour & nuit pour empêcher qu'il ne sorte des marchandises du Vaisseau. Mais toutes ces précautions ne sont pas capables d'arreter ceux qui font le Commer-

(*l*) Pag. 302. & suivantes. (*m*) Pag. 304.

merce particulier. Ils trouvent toûjours le moyen de faire passer ce qui leur appartient & de recevoir ce qu'ils veulent emporter. La rigueur même de la Justice Japonoise est un frein trop foible. Quelques-uns de ces Négocians clandestins furent découverts la nuit, tandis qu'ils introduisoient leurs ballots dans Nangazaqui, d'où ils comptoient de tirer d'autres marchandises par la même voye. La Cour en fût si choquée, que, par un ordre exprès de l'Empereur, le Gouverneur de cette Ville fit mener au supplice trente-neuf Japonois, qui avoient prêté la main à cette fraude. On coupa la tête à dix-neuf. On fendit le ventre à quelques autres, suivant l'usage du Pays. Quatre furent mis en croix, & le reste périt d'une manière cruelle. Deux Marchands Hollandois, qui avoient été arrêtés dans la même occasion, ne furent relâchés qu'avec beaucoup de peine. On confisqua les marchandises des Négocians particuliers, qui n'avoient pû être vendues l'année précédente; & le Directeur de la Compagnie, qui avoit fermé les yeux sur le desordre, fût renvoyé honteusement à Batavia, après avoir été banni de tous les Ports du Japon sous peine de la vie (n).

Description de Batavia.

Punition rigoureuse de quelques-uns de cette Nation.

Bengale est la seconde Place du Commerce de la Compagnie, après les Isles Moluques. On y envoye, chaque année, de Batavia, plus de quinze Vaisseaux avec charge entière, & rarement manquent-ils de revenir au même nombre. Dès qu'ils ont mouillé devant la Loge, le Fiscal (o), accompagné de quelques Députés, s'y transporte pour faire la visite. Il se rend d'abord dans la chambre de poupe, où, après avoir bû à l'heureux succès du Commerce clandestin, on délibère sur les moyens de faire porter à terre les effets des Particuliers. Ensuite on défend, par une proclamation publique, aux Officiers & aux Matelots, de porter à terre ou de faire venir à bord aucune sorte de paquet, de caisse, sous peine de confiscation des marchandises & d'autres châtimens proportionnés. Mais à peine le Fiscal est-il retourné au rivage, que le Capitaine du Vaisseau, le Pilote, l'Ecrivain, le premier Marchand & tous les autres Officiers, envoyent leurs effets dans des maisons qu'ils ont louées pour ce tems-là, & négocient tout le jour avec les Marchands du Pays. Quelques roupies distribuées aux Officiers du Port, ont la vertu de leur fermer les yeux (p). On jugera du profit de ce Commerce clandestin par les seuls retours de l'opium, qui ne s'achetant à Bengale que soixante-dix ou soixante & quinze roupies, en vaut deux cens ou deux cens vingt-cinq à Batavia (q). Les Comptoirs de la Compagnie Hollandoise, dans le Pays de Bengale, sont à *Ouglie*, à *Deka*, à *Bellezoor*, à *Malda*, à *Cassamabassar*, à *Ragi-mohol* & à *Patna*. Celui d'Ouglie, qui est le principal, est sur le petit Gange, à trente-six lieues de la Mer. La charge des Vaisseaux consiste en noix-muscades, en cloux, en macis, en canelle, en poivre, &c., qui se négocient pour des toiles fines, des sotasses, du kassa, de l'opium, du musc, des gingans, &c. (r).

Bengale, seconde Place du Commerce Hollandois.

Commerce clandestin.

Ses grands avantages.

Comptoirs de la Compagnie au Bengale.

Il

(n) Pag. 305.

(o) Il faut supposer nécessairement que de Graaf n'accuse que le Fiscal de son tems; car on ne peut se figurer qu'il n'y ait aucune exception. Cependant ses expressions sont générales, & sa Relation passe pour autentique.

(p) Pag. 306.

(q) Pag. 307.

(r) Pag. 348.

DESCRIPTION DE BATAVIA. Départ des Vaisseaux annuels de Batavia pour le Japon.

IL part chaque année, de Batavia, quatre, cinq ou six Vaisseaux pour le Japon, qui en est à sept cens cinquante lieues. Leur charge consiste en tables de bois de *Siampan*, en armoisins, *Pansjes*, soyes crues, épiceries, curiosités de l'Europe & autres marchandises, que les Hollandois troquent contre de l'or, du cuivre, des ouvrages de laque, des robbes de chambre, de la porcelaine, &c. Les Vaisseaux qui vont droit au Japon, font ordinairement voile de Batavia vers la fin de Juillet. Mais ceux qui doivent passer par Siam, où ils prennent des peaux d'élans, de cerfs & d'autres peaux sans apprêt, partent au mois de Mai & reviennent vers le mois de Janvier (*s*). On verra dans la suite comment le Commerce du Japon est demeuré entre les mains des seuls Hollandois, & à quelles conditions. Cet article n'appartenant qu'à Batavia, on remet aussi, à d'autres Relations, quantité d'éclaircissemens sur le Commerce général de la Compagnie, qui dépendent de la connoissance des Pays où elle a formé des Etablissemens.

Saisons & durée des navigations de Hollande à Batavia.

LES navigations les plus courtes, de Hollande à Batavia, sont ordinairement de sept mois, de six, & quelquefois même de cinq ou de quatre & demi. Mais on employe souvent huit, neuf, dix & quinze mois dans les Voyages malheureux (*t*). Les Vaisseaux qui partent de Hollande pendant la Foire d'Amsterdam, c'est-à-dire, au mois de Septembre, arrivent ordinairement à Batavia dans le cours de Mars ou d'Avril; tems favorable pour recommencer de-là d'excellens Voyages, à Siam, à la Chine, au Japon, à Bengale, à la Côte de Coromandel, à Surate & en Perse. Ceux qu'on appelle *de Noel*, c'est-à-dire, qui partent de Hollande aux mois de Décembre & de Janvier, arrivent entre Juillet & Septembre. Il se présente alors peu d'occasions pour d'autres Voyages de quelqu'importance. Ceux *de Pâques*, qui font voile de Hollande dans les mois d'Avril & de Mai, arrivent au mois de Décembre; tems auquel ces Voyages sont fort désavantageux, le long de la Côte de Java, à Macassar, à Amboine, à Ternate & à Banda. C'est depuis la fin du même mois jusqu'à celui de Février, qu'il part aussi des Vaisseaux de Batavia pour la Côte occidentale, intérieure & extérieure de Sumatra, pour *Padang*, *Paros*, *Poulosinka*, *Palimban*, *Jamby*, *Malaca*, &c (*v*).

Navigation de Batavia en Hollande.

LES Vaisseaux qui viennent de Batavia en Hollande, portent le nom de *Premier* & de *Second Envoi*. Ceux du premier, au nombre de six, ou huit, & quelquefois davantage, partent au mois de Décembre. Ceux du second, font voile un mois ou six semaines après, parce qu'ils doivent attendre les Bâtimens qui reviennent du Japon, de la Chine, de Bengale & de la Côte de Coromandel (*x*). La première de ces deux Flottes attend la seconde au Cap de Bonne-Espérance, ou du moins ne remet en mer qu'après l'avoir attendue jusqu'au tems marqué pour leur jonction. Elles lèvent ordinairement l'ancre ensemble, & portent le cap Nord-Ouest vers l'Isle de Sainte-Hélene, d'où elles continuent leur route sur le même rhumb, ou un peu plus à l'Ouest, vers l'Isle de l'Ascension. Après avoir tra-

Route des Flottes marchandes de la Compagnie Hollandoise.

(*s*) *Ibid.*
(*t*) Pag. 354 & suivantes.
(*v*) Pag. 355.
(*x*) Pag. 356.

traversé la Ligne, elles s'avancent jusqu'au treize ou quatorzième degré de latitude septentrionale, pour passer à côté des Isles de *Sel*. De-là le cours est presqu'entiérement Nord. Vers le quinze ou seizième degré, on se trouve dans la *Mer-verte*, qui continue jusqu'au trente-quatrième, d'où l'on suit le même cours pour passer au-dessus des bancs de *Terre-neuve*, entre le quarante-deux & le cinquantième degré. On tourne ensuite à l'Est pour s'avancer vers *Hitland*, dans l'espérance d'y rencontrer divers Bâtimens qui croisent au-devant de la Flotte, pour lui servir de convoi & lui fournir des rafraîchissemens. Avec ce secours, on fait voile de conserve vers *Doggers-zand*, où se fait la séparation des Vaisseaux destinés pour la Meuse & pour la Zélande (*y*).

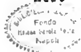
(*y*) Pag. 358.



„ C'est ici que Mr. Prevost, jugeant qu'il étoit tems d'interrompre les „ Voyages des Hollandois, pour introduire d'autres Nations sur la scène, „ trouve nécessaire, après avoir laissé la Compagnie Hollandoise à la „ veille de s'établir dans l'Isle de Ceylan sur les ruïnes des Portugais, de „ finir ce Livre, par le Voyage d'un Anglois (*Robert Knox*), auquel on „ est redevable, selon lui, des plus parfaites lumières qu'on aît jamais „ euës sur l'intérieur d'une Isle dont les Hollandois ne possèdent que les „ bords. Mais il nous reste encore tant de choses à dire sur leurs Etablissemens plus orientaux, que pour en continuer l'histoire avec un certain „ ordre, avant de pouvoir rejoindre nôtre Auteur, nous sommes obligés „ de renvoyer au Volume suivant, quantité de détails dont les bornes de „ celui-ci ne nous permettent pas de faire usage. Ainsi donnant cette Description de Batavia, telle qu'elle est, à quelques Remarques près, celle „ que nous avons promise de l'Isle de Java, nous fournira en même-tems „ l'occasion de revenir à cet article, & de puiser dans d'autres Relations „ plus récentes, quoiqu'inconnuës à Mr. Prevost (*a*), ce qui peut manquer ici pour avoir une idée complette de l'état présent de cette fameuse „ Capitale des Etablissemens Hollandois aux Indes-Orientales. En attendant, le nouveau Plan que nous en avons fait graver, & les deux magnifiques Vuës dont il est accompagné, établissent assez la supériorité de cet „ excellent morceau sur celui de l'Edition de Paris, pour nous faire espérer „ que le Public y trouvera de nouvelles preuves de l'attention continuelle „ que nous apportons à rendre la nôtre de plus en plus digne de l'Accueil „ qu'il veut bien lui faire " (*b*).

(*a*) Voyez sa Note (*a*) pag. 570. (*b*) Rem. d. E.

Fin de la Dixième Partie.



TABLE

DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE IV.

Voyages dans la Tartarie, le Tibet, la Bukkarie & la Chine.

NOUVEAUX VOYAGES AUX INDES ORIENTALES.

LIVRE I.

Premiers Voyages des Hollandois aux Indes Orientales.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES.

De l'Imprimerie de JACQUES VAN KARNEBEEK *à la Haye*.

AVIS

AVIS AU RELIEUR

POUR PLACER LES CARTES ET LES FIGURES DU

DIXIÈME VOLUME.

Ce Dixième Volume contient.

		Flor.	Sols.	
77 Feuilles y compris le Titre Rouge, à 1 sol. .	*font*	3	17	0
15 Figures & Cartes Géographiques, à 3 sols. .	*font*	2	5	0
1 Vignette.		0	2	0
		6	4	0
Et pour le *Grand Papier*.		9	6	0

Selon les Conditions de Souscription, ceux qui ont souscrit ne payeront :

Pour le *Petit Papier* que	5	4	0
Pour le *Grand Papier* que	7	16	0

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

NOVUS Thefaurus Juris Civilis & Canonici, continens varia & rariffima optimorum Interpretum, imprimis Hifpanorum & Gallorum, Opera, tam edita antehac quam inedita; in quibus utrumque Jus emendatur, explicatur, atque ex humanioribus Litteris, Antiquitatibus, & Veteris Ævi Monumentis illuftratur; ex Collectione & Mufeo Gerardi Meerman, JCti, & Republicæ Roterodamenfis Syndici. Hagæ Comitum 1750 1753. VII. Vol. Fol. — Idem Liber, Charta Majori. NB. Jufques au 1. du Mois de Mai 1754. on pourra obtenir cet Ouvrage pour 72 florins fur du Petit, & pour 108 florins fur du Grand Papier: Paffé ce Terme, le Petit Papier coutera 90 & le Grand 137 florins.

Il ne refte au dit Libraire qu'une quarantaine d'Exemplaires complets en 83 Volumes de *La Bibliotheque Univerfelle, Choifie, Ancienne & Moderne, par Monfr. Le Clerc*, qu'il offre jufqu'au fufdit 1. Mai 1754. pour 66 florins, après quoi l'on ne pourra les avoir que pour 100 florins.

On trouvera jufqu'au fufdit Terme chez lui, *La Bibliotheque Britannique, ou l'Hiftoire des Ouvrages des Savans de la Grande-Bretagne*, en 50 Parties, pour 25 florins; qui après ce tems ne fe vendront que pour 36 florins.

Il ne refte au fufdit Libraire qu'environ 80 Exemplaires complets en 6 Volumes in Folio des *Difcours de Meffrs. Saurin, Roques & Beaufobre, fur les Evenemens les plus Memorables de l'Ancien & du Nouveau Teftament*, avec les belles Eftampes & les beaux Ornemens de *Picart* & autres Grands Maitres. Il offre ce magnifique Ouvrage jufques au dit 1. Mai 1754. à un prix très-mediocre, favoir le Papier Median pour 80 florins, le Roial pour 100 flor., le Super-roial pour 120. flor., & les Volumes feparés à proportion: Paffé ce Terme il en augmentera le prix de 50 pour cent.

Les Avantures de D. Quichotte, repréfentées en Figures par *Coypel*, *Picart* & autres Grands Maîtres: avec les Explications des XXXI. Planches de cette magnifique Collection, tirées de l'Original Efpagnol de M. Cervantes. *A la Haye* 1746. 4to. . . . . *f* 20 - 0 - 0

Le même Ouvrage in Folio. . . . . 30 - 0 - 0

Les Figures feparément, in Quarto . 16 - 0 - 0

Les mêmes, in Folio. . . . . . 24 - 0 - 0

L'Hiftoire Naturelle des Oifeaux, par Mr. Albin, avec les Notes de Mr. Derham, *A la Haye* 1750. 3 Vol. 4to fur du Pap. Roial, avec plus de 300 Eftampes. . . . . 40 - 0 - 0

Le même Ouvrage, peint en Mignature, avec les Couleurs du Plumage de chaque Oifeau, tirées d'après Nature . . . . 150 - 0 - 0

L'Hiftoire Naturelle Générale & Particuliere, avec la Defcription du Cabinet du Roi, par Monfr. *Buffon*, avec les Figures de *Vander Schley*. *A la Haye* 1750. 3 Vol. 4to, dont le Quatrieme, *qui contiendra des Pièces qui ne fe trouvent pas dans l'Edition de Paris*, paroîtra inceffamment. Ces Augmentations font fi intéreffantes, que nous fommes perfuadez que le Public les recevra avec plaifir. Au refte cette Edition, qui coute environ un Tiers moins que celle de Paris, eft executée avec tant de netteté & tant d'exactitude, que Mr. Buffon lui même, felon le témoignage que P. de Hondt en a entre fes mains, en eft très-fatisfait. 14 - 0 - 0

Le même Livre en Grand Papier . . 21 - 0 - 0

L'Hiftoire de Charles XII., Roi de Suede, par Mr. de Nordberg. *A la Haye* 1748. 4 Vol. 4to. Cette Edition eft munie de plus de deux cens Piéces Authentiques, qui, en detruifant ce que certains Auteurs mal informés ont eu l'imprudence d'avancer dans leurs Ecrits, confirment en même tems les Faits les plus importans, contenus dans cette Hiftoire. . . . . 18 - 0 - 0

Le même Livre, en Grand Papier. . 27 - 0 - 0

Jof. Em. Miniana de Bello Ruftico Valentino, libri tres, five, Hiftoria de Ingreffu Auftriacorum Foederatorumque in Regnum Valentiæ: ex Bibliotheca Georgii Majanfii. *Hagæ Comitum* 1752. 8vo. . . . . 1 - 0 - 0

L. Sectani, Q. Filii, de tota Græculorum hujus Ætatis Litteratura, Sermones quatuor; acceffere ad eorum Defenfionem Quintus & Sextus. *Hagæ Comitum* 1752. 8vo. . . . . . . 0 - 18 - 0

Guill. Ferrarii de Rebus Geftis Eugenii, Principis a Sabaudia, Bello Pannonico, Libri III. *Hagæ Comitum* 1749. 8vo. . . . . . . 0 - 12 - 0

Joh. Chriftop. Struchtmeyeri, Theologia Mythica, five, de Origine Tartari & Elyfii libri quinque: quibus oftenditur, Fabulas Gentilium de Diis, eorundemque Ritus Sacros, unice deduci & explicari debere ex Religione Primi Orbis, Myfteriifque Sacro Sanctis de Deo uno & trino, Chrifto, Spiritu Sancto, & Regno Dei inter homines. *Hagæ Comitum* 1753. 8vo. . . . . 4 - 0 - 0

Les Delices de la Grande-Bretagne & d'Irlande, où font exactement décrites les Antiquitez, les Provinces, les Villes, les Bourgs, les Montagnes, les Rivières, les Ports de Mer, les Bains, les Forterefles, Abbaïes, Eglifes, Academies, Colleges, Bibliotheques, Palais, Maifons de Campagne, & autres beaux Edifices. *Leide* 1727. 8 Vol. avec quantité de Figures. . . 12 - 0 - 0

Lettres, Memoires, & Négociations de Mrs. le Comte d'Eftrades, Colbert, & Comte d'Avaux. *Londres* 1743. 9 Vol. 12. Nouvelle Edition, dans laquelle on a retabli tout ce qui avoit été fupprimé dans les précedentes. . . . . 11 - 0 - 0

Memoires de Mr. le Comte de Guiche, touchant les Pays-Bas: Ouvrage qui fert de preuve & de confirmation aux Lettres & Memoires du Comte d'Eftrades, &c. *A la Haye* 1744. 12. 1 - 0 - 0

Une Magnifique Mappemonde d'une Invention Curieufe & Nouvelle, qui du Globe fait un Cylindre, & où les Cercles de la Sphere paroiffent en Lignes droites, & degagent la Geographie de *la* Gêne où elle a toûjours été; compofée fur ce que nous avons de plus certain, & entiérement conforme aux Obfervations Aftronomiques, tant fur la Ruffie, la Siberie, la Tartarie, & la Chine, que fur l'Amerique, qui dans cette Carte fe trouve confidérablement rapprochée de l'Afie; par Mr. Bellin, Ingénieur de la Marine de France. . . . . 2 - 0 - 0

—— La même en Grand Papier. . . 3 - 0 - 0

—— La même, fur du Taffetas blanc. 10 - 10 - 0

FIN.

Mr. Bafin
de Hon
ß. 14-0-
11 - 0 -
, par Mr.
to. Cette
ns Piéces
e certains
lence d'a-
en même
ons dans
3 - 0 -
7 - 0 - 0
tino, li-
nacoran
er Bi-
1752.
. 0 - 0
Æ-
ciere al
ligge Ce-
. 18 - 0
incipii a
igge Co-
12 - 0
lyphica,
puisque :
de Dis,
& et-
, Myste-
, Christ-
omines.
. 0 - 0
rlande,
tez, les
ntages,
ns, les
es. Col-
de Cam-
1727. 8
. 0 -
Mrs. le
d'Avaux.
on, dans
e lettre-
. 0 - 0
touchant
ve & de
Comte
. 0 - 0
Co-
s Cylin
e de a
atique
con-
ant fur
Come,
se trou-
die: par
trai-
. 0 -
. 0 -
20 -

